



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







nr 158

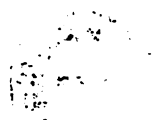
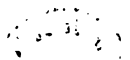
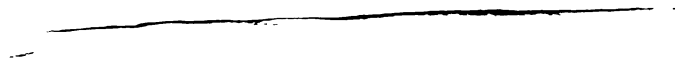
M É M O I R E S
P O U R L A V I E
D E
FRANÇOIS PETRARQUE,
TIRÉS DE SES ŒUVRES
ET DES AUTEURS CONTEMPORAINS,
Avec des Notes ou Dissertations , & les Pieces justificatives.

T O M E T R O I S I E M E .



A AMSTERDAM,
Chez **ARSKÉE & MERCUS.**

M DCC. LXVII.





AVERTISSEMENT.

LEs Historiens ont imaginé depuis quelques années de faire imprimer à la fin de leurs Histoires les titres principaux sur lesquels elles sont appuyées, sur-tout quand ces titres n'ont jamais vu le jour. Leur motif est de mettre le Lecteur à portée de connoître par lui-même qu'on ne lui en a pas imposé.

Cette maniere de traiter l'Histoire m'a toujours plu, parce qu'elle lui donne un caractère de vérité qu'elle n'avoit pas autrefois. J'ai cru devoir m'y conformer dans ces Mémoires, d'autant plus que la plus grande partie de ce que je dis de Pétrarque, est nouveau, a été ignoré jusqu'à présent, & ne s'accorde pas avec ce qu'ont dit de lui ceux qui en ont parlé avant moi.

Mon dessein étoit d'abord d'insérer à la fin de ces Mémoires tout ce qui peut justifier la vérité de ce que j'avance. Le Public est juge de toutes les contestations littéraires ; j'en ai beaucoup avec les Biographes de Pétrarque. Je voulois mettre sous les yeux de mon juge toutes les pieces de ces procès, pour qu'il fût en état de prononcer sans prendre la peine de les chercher.

J'étois dans cette idée lorsqu'on commença l'impression des Pieces justificatives annoncées dans le titre de mon livre. Il y en avoit déjà plusieurs im-

a



primées , quand on me fit sentir , que , si je suivois mon projet , elles formeroient elles seules un volume considérable , & que l'on trouvoit déjà assez extraordinaire que je donnasse quatre volumes *in-quarto* pour la vie d'un simple particulier.

Cette réflexion m'ayant paru juste & raisonnable , j'ai cru devoir m'arrêter & réduire à trois volumes tout ce que j'avois à dire sur Pétrarque. Dans cette vue j'ai été obligé de supprimer la plus grande partie des pièces qui étoient entrées dans mon premier plan. Je crois donner une idée légère de celles qui ont échappé à cette réforme.

N. I. C'est une lettre de Pétrarque à la postérité , dans laquelle il lui rend un compte succinct de sa vie depuis sa naissance jusqu'à l'an 1350. Cette lettre avoit déjà été imprimée plusieurs fois à la tête des œuvres de Pétrarque , mais avec beaucoup de fautes & quelques variations. On la trouvera ici plus correcte ; d'ailleurs elle sert de base à mon Ouvrage , & c'est principalement pour n'en avoir pas fait usage que ceux qui ont couru avant moi la même carrière se sont si fort égarés.

N. II. C'est une vie de Petrarque par Philippe Villani , qu'on trouve dans un Manuscrit intitulé : *De illustribus Florentiæ civibus* , qui n'a pas été imprimé. J'ai parlé de ce manuscrit & de cette vie dans la Préface du Tome I. page 14.

N. III. Autre vie de Pétrarque par Paul Verger. Je ne répéterai pas ce que j'en ai dit dans la même Préface , page 9 , & le motif qui m'a engagé à la donner au public , quoiqu'elle eût déjà été imprimée.



N. IV. Lettre de Pétrarque qui n'a jamais vu le jour ; elle est tirée du Manuscrit de la bibliothèque du Roi , N°. 8568. Elle sert principalement à faire connoître cet ami que Pétrarque appelloit Socrate. *Voyez Mém. Tom. 1. pag. 160.*

N. V. Fragment d'une lettre de Pétrarque avec quelques vers latins , dans lesquels il parle d'un autre de ses amis à qui il avoit donné le nom de Lélius. Cela est tiré d'un Manuscrit qui est dans la bibliothèque Ricardi à Florence.

N. VI. Contrat de mariage de Laure de Noves avec Hugue de Sade , tiré des Archives de la maison de Sade & fidèlement copié.

N. VII. Lettre de Joseph-Marie Suarès , Evêque de Vaïson , à Philippe Tomafini. Elle est imprimée en latin dans le recueil de Tomafini , *Petr. Red. fol. 102.* Je la donne en françois telle que je l'ai trouvée dans les Archives de la maison de Sade. Il y a quelques méprises qui n'empêchent pas que M. l'Evêque de Vaïson ne fût un des savans hommes de son siècle. Il étoit d'une maison aimée & considérée à Avignon , qui a donné d'excellens sujets à l'Eglise & à l'épée. M. l'Evêque d'Acqs & M. le Chevalier d'Aulan prouvent la vérité de ce que je dis.

N. VIII. Certificat d'André Pusterla , Prefet de la Bibliothèque Ambrosienne à Milan , qui atteste que la fameuse note qu'on trouve dans le Virgile de Pétrarque , est écrite de sa propre main. Ce certificat est légalisé & en forme probante dans les Archives de la maison de Sade d'où je l'ai tiré.

N. IX. Lettre d'Antoine Albuzi , Prefet de la Bi-

bliothèque Ambrosienne après André Pusterla. Elle est adressée à M. le Comte Augustin Caimo, qui l'avoit prié de chercher dans sa bibliothèque une réponse de Pétrarque à Jacques Colonne, Evêque de Lombez, sur la vérité de son amour pour Laure. Antoine Albuzi répond qu'après avoir bien fouillé dans sa bibliothèque, il n'a pas trouvé cette lettre de Pétrarque. Cependant elle a été imprimée dans toutes les éditions de ses œuvres *Fam. l. 2. ep. 9.* On la trouvera traduite dans les Mémoires, tome 1, pag. 282.

N. X. Lettre de Jean de Tournes, Imprimeur de Lyon à Maurice de Seve, dans laquelle il lui rappelle la découverte du tombeau de Laure. Elle est tirée d'une édition des vers Italiens de Pétrarque, donnée par cet Imprimeur à Lyon l'an 1550.

N. XI. Le Sonnet Italien trouvé dans le tombeau de Laure, ~~renfermé~~ dans une boîte de plomb. Je l'ai copié avec attention sur l'original qui est resté long-temps dans la Sacristie des Cordeliers, où l'on le montroit aux curieux. Il est actuellement entre les mains de M. l'Abbé de Sade, qui se fait un plaisir de le faire voir à tous ceux qui le desirent. Il n'a jamais été imprimé exactement tel qu'il est.

N. XII. Les vers de François I. sur le tombeau de la belle Laure, qui ont été attribués mal à propos à Marot. *Voyez les Mémoires, tom. 1. pag. 25. des Notes.*

N. XIII. Extrait du Mémoire de Mr. de la Bastie sur la découverte de ce tombeau, imprimé dans le recueil de l'Académie des Inscriptions, tome 17.

N. XIV. Certificat de M. Caperonier, Garde de la bibliothèque du Roi, sur le passage de Pétrarque dans ses dialogues avec St. Augustin. Mr. Caperonier assure qu'il faut lire dans les manuscrits de la Bibliothèque *partubus* au lieu de *perturbationibus* qui est dans les imprimés.

N. XV. Bulles du Canoniat de Lombez tirées du Regître de Benoit XII, qui est dans les Archives du Palais à Avignon, *tom. 1. pag. 274.*

N. XVI & XVII. Lettres de Chapelain de Robert Roi de Naples & de la Reine Jeanne sa fille. Elles ont été imprimées.

N. XVIII. Lettres de légitimation pour Jean fils de Pétrarque, tirées du Regître de Clement VI, *tom. 42. pag. 200.* Elles n'ont jamais été imprimées.

N. XIX. Lettres du couronnement de Pétrarque. Elles ont été imprimées, mais peu correctement.

N. XX. Un extrait du Journal de Louis Monaldeschi cité dans les Mémoires, *tom. 2. pag. 2.* Le manuscrit original est à Rome dans la bibliothèque Borgheze.

N. XXI. Les Bulles du Prieuré de St. Nicolas du Miliarino dans le Diocèse de Pise que Clement VI * conféra à Pétrarque, la première année de son Pontificat. Elles n'ont jamais été imprimées, & l'on a ignoré jusqu'à présent que Pétrarque eût ce bénéfice.

N. XXII. Une réponse du Cardinal Bembo à Barthelemi de Castellane Archidiacre d'Avignon, qui lui avoit demandé son avis sur le Sonnet Italien trouvé dans le tombeau de Laure. Le Cardinal répond qu'il n'y trouve pas le style & le coloris de Pétrarque. Ce-

* *Reg. Clem. VI. tom. 1. pag. 285.*

pendant M. Albuzi Prefet de la Bibliotheque Ambroisienne dit qu'une ancienne tradition de la Bibliotheque attribuoit ce Sonnet à Pétrarque.

N. XXIII. Testament de Paul de Sade , pere de Hugue , où il parle de Laure & de ses enfans.

N. XXIV. Testament de Hugue de Sade , mari de Laure. Ces actes sont un peu longs ; j'aurois dû ne les donner que par extrait , & c'étoit mon projet , mais des personnes de considération m'ont prié de les faire imprimer en entier , parce qu'ils contiennent quelques détails curieux sur la ville d'Avignon.

N. XXV. L'inscription qui est sur le tombeau de Hugue de Sade dans la Chapelle de l'Eglise des Cordeliers où le tombeau de Laure fut trouvé.

N. XXVI. Le testament de Laure de Noves , femme de Hugue de Sade. Comme c'est la principale piece sur laquelle est appuyé mon système nouveau sur la belle Laure , ~~je crus~~ je crus devoir en faire faire une collation authentique par deux Notaires devant des personnes distinguées par leur naissance , leur état , leur mérite ou leur talent pour déchiffrer les vieilles écritures. Elles ont bien voulu que leur nom parût au bas de cet acte pour en constater la vérité.

N. XXVII. L'extrait de quelques lettres de M. le Marquis de Caumont & de Milord Atterbury , Evêque de Rochester sur Pétrarque & Laure.

N. XXVIII. Une lettre de Pétrarque qui n'a jamais été imprimée , tirée du manuscrit de la bibliotheque du Roi que j'ai si souvent cité.

Mon dessein étoit de faire imprimer toutes les lettres de Pétrarque qui sont dans ce manuscrit &

qui n'ont jamais vu le jour. Je croyois que le Public m'en fauroit gré ; elles contiennent des anecdotes curieuses & intéressantes ; mais elles sont en si grand nombre & mon ouvrage est déjà si volumineux que j'ai cru devoir renoncer à cette entreprise , toujours prêt à l'exécuter , pour peu que le Public me témoigne le desirer.

N. XXIX. La lettre que la ville de Florence écrit à Pétrarque pour lui annoncer la restitution de son bien de famille qui avoit été confisqué & l'inviter à venir donner des leçons dans l'Université qu'elle venoit d'établir. *Voyez Mém. tom. 3. pag. 125.*

N. XXX. Une lettre de Rienzi à Pétrarque tirée du manuscrit de la Bibliothèque Royale de Turin, N. DCCLXXXIV. pag. 173. Elle n'avoit jamais paru.

N. XXXI. XXXII. XXXIII. Lettres de Pétrarque à Rienzi qui n'ont pas été imprimées. Je les ai tirées du même manuscrit.

N. XXXIV. Réponse de l'Empereur Charles IV. à la lettre que Pétrarque lui écrivit le 24 Février 1350. *Voyez les Mém. tom. 3. pag. 338.*

N. XXXV. Une lettre de Boccace à Pétrarque que j'ai trouvée dans un manuscrit de la Bibliothèque du Roi , & que j'ai traduite dans les *Mémoires* , tom. 3. pag. 724. Je ne sache pas qu'elle ait été imprimée.



Avis sur la Vignette.

PLusieurs personnes ayant désiré que je fisse graver le marbre de Simon de Sienne, qui représente Pétrarque & Laure, trouvé à Florence par M. Bindo Peruzzi, j'ai cru devoir le donner ici pour Vignette. J'ai placé au haut de la Vignette l'inscription qui est derrière la figure de Pétrarque. Derrière celle de Laure on trouve les quatre vers suivans :

*Splendida luce in cui chiaro se vede
Il ben che può mostrar nel mondo amore !
O vero exemplo del sopran valore ,
E d'ogni maraviglia in terra fede ! &c.*

Ceux qui désireront de plus grands éclaircissemens sur ce marbre & sur celui à qui on l'attribue, les trouveront Tome I. Note XII.

Si Laure avoit été telle qu'elle est ici représentée, je doute qu'elle eût inspiré une si grande passion à Pétrarque, & qu'il l'eût menée avec lui à l'immortalité.

MÉMOI-



MEMOIRES

POUR LA VIE

DE

FRANÇOIS PÉTRARQUE.

LIVRE QUATRIEME.



N a déjà remarqué dans le cours de la vie de Pétrarque, que la fortune, toujours acharnée contre lui, affectoit de le frapper à coups redoublés. Ses yeux étoient encore mouillés des larmes que la mort de Laure lui avoit fait répandre, lorsque la perte de l'homme à qui il étoit le plus attaché, lui en fit verser de nouvelles. La mort lui enleva son maître, son Protecteur, son ami. Le Cardinal Colonne mourut à Avignon le 3. Juillet de cette année. On croit qu'il fut une victime de la peste, qui

AN. DE J. C.
1348.

Tome III.

A

Alb. Argent.



2 MÉMOIRES POUR LA VIE

ne respecta pas la Pourpre Romaine, puisque cinq
 AN. DE J. C. 1348. Cardinaux en moururent ; mais un mot échappé à
 Pétrarque, nous donne lieu de croire qu'il fut *con-*
sumé par la douleur (a), que lui causerent sans doute
 les désastres de sa famille.

Il perdit dans l'espace de cinq ans sa mère & fix
 de ses freres. Quelque temps avant la mort tragique
 d'Etienne son frere aîné, il eut une conversation avec
 Pétrarque, dans laquelle il déplorait tant de pertes
 accumulées en si peu de temps. *Votre pere l'avoit*
prévu, lui dit Pétrarque ; *je me rappelle ce qu'il me*
dit un jour à Rome dans le premier voyage que j'y fis.

Voy. Tom. 1.
 fol. 332.

Le Cardinal exigea que Pétrarque lui rendît compte
 de cette prédiction singulière, qu'on a lue dans ces
 Mémoires. Pétrarque s'en défendit long - temps, &
 fut enfin forcé d'obéir. Le Cardinal frappé de ce que
 son pere ~~avoit prédit, qu'il seroit le malheur de~~
~~survivre à tous ses enfans~~, dit en soupirant : *hélas !*
je crains bien que mon pere ne soit un trop bon Pro-
phete (b).

La grande catastrophe, où son frere & son neveu
 périrent d'une manière si cruelle, & où sa famille
 fut presque entièrement éteinte, fit sur lui l'impression
 la plus vive, on ne sauroit en douter. La mort qui
 vint l'enlever mit le sceau à la funeste prophétie de
 son pere. Cet homme vénérable vivoit encore ; il avoit
 presque atteint l'âge de cent ans. Pétrarque lui écri-
 vit une lettre de condoléance, trop longue pour être
 rapportée toute entière. En voici les principaux traits.

» Malheureux vieillard ! quel crime avez-vous com-

(a) Dolore confectus, ut arbitror. Famil. l. 8. ep. 1.

(b) Utinam genitor meus non tam veridicus vates esset ! Ibid.

DE PÉTRARQUE, Liv. IV. 3

» mis ? Comment avez-vous mérité que le ciel vous
» punit par le supplice d'une si longue vie ? On vous
» comparoit à Metellus , & l'on avoit raison ; il y
» a beaucoup de rapports entre lui & vous. Même
» patrie , naissance , richesses , figure , & autres qua-
» lités du corps & de l'ame ; femme illustre & fé-
» conde ; dignité consulaire ; commandement des ar-
» mées Romaines ; victoires & triomphes : enfin une
» grande vieillesse & une fortune soutenue presque
» jusqu'à la fin ; car il ne faut compter pour rien
» les petites amertumes qu'elle a répandues dans
» votre vie , puisqu'elles n'ont servi qu'à relever votre
» gloire.

» Metellus n'avoit point de frere. Vous en aviez
» cinq , plus illustres encor par leur vertu que par
» leur naissance. Il eut quatre fils , qui exercèrent tous
» les charges de Préteurs , de Censeurs & de Con-
» suls , & qui jouirent des honneurs du triomphe :
» vous en avez eu sept : un Cardinal ; un autre qui
» auroit été plus loin que le Cardinal , s'il avoit vé-
» cu : trois Evêques ; deux Généraux d'armée , qui ,
» pour tout dire en un mot , ont presque égalé la
» gloire de leur pere : ~~fix~~ *filles* dignes des plus grands
» éloges. De ~~cette~~ famille si florissante & si nom-
» breuse est sortie encore une foule d'enfans & de
» petits-enfans , qui vous rend semblable aux anciens
» Patriarches.

» Par - tout où le nom Romain est connu , vous
» passiez pour le plus heureux de tous les hommes ;
» ~~mais~~ , comme dit Solon au Roi de Lydie , *il ne faut*
» *pas appeler un homme heureux avant sa mort.* La
» cendre & le tombeau sont les seuls témoins assa-

A ij

AN. DE J. C.
1348.

4 MÉMOIRES POUR LA VIE

AN. DE J. C.
1348.

» rés du bonheur de cette vie. Plus on est élevé,
» plus on doit craindre la chute. Vous seriez le plus
» grand exemple de félicité humaine qu'on pût ci-
» ter, si la fin de votre vie avoit répondu à son
» cours. Une longue vie ressemble à une navigation
» de plusieurs jours. Le ciel n'est pas toujours le
» même ; le vent change, il faut tourner le gou-
» vernail & replier les voiles. Comme la mer, la
» vie humaine est exposée à des bourasques fréquen-
» tes ; la fin du plus beau jour est souvent obscure
» & orageuse. Le sage dans ce monde doit dire ce
» que dit dans Virgile Palinure, ce fameux Pilote,

* Me ne huic
confidere
monstro. *Æ-*
neid. L. 5.

» en parlant de la mer : *moi ! me fier à ce monstre !* *
» Vous aviez enseveli cinq frères, sans que la chute
» de tant de Colonnes vous eut renversé ; vous por-
» tâtes seul tout le poids de votre famille, ce qui
» ~~prouve votre force & votre courage.~~ Une longue
» suite de petits enfans eut bientôt remplacé vos fré-
» res ; mais vous perdités une épouse chérie ; heu-
» reuse comme la femme d'Evandre, en ce que la
» mort lui épargna la douleur de voir périr ses en-
» fans. Vous perdités ensuite un fils aîné, sur qui vous
» aviez fondé de grandes espérances ; mais toutes ces
» cicatrices étoient fermées : il vous restoit assez pour
» vous consoler de ce que vous aviez perdu ; vous
» pouviez encore mourir heureux ; une longue vie
» vous a rendu plus semblable à Priam qu'à Metellus.
» Celui-ci fut enseveli par ses enfans ; l'autre vit mourir
» les siens. Quelle différence !

» La fortune a voulu faire de vous un exemple
» éclatant de son inconstance. En vérité on ne fait pas
» ce qu'il faut craindre, & ce qu'on doit désirer. Il

DE PÉTRARQUE, Liv. IV. 5

» est cruel de posséder des biens dont la perte cause
» tant de regrets. Vous avez trop vécu, je l'avoue ; AN. DE J. C.
1348.
» mais vous n'auriez pas bien connu la fortune, si
» vous ne l'aviez pas vue sous ses deux faces.

» Qu'attendez-vous de moi ? Que je vous dise d'es-
» pérer, ou de désespérer ? Ni l'un ni l'autre ; il y au-
» roit trop de présomption à l'un, trop de foiblesse
» à l'autre. Que pourriez-vous espérer ? d'autres en-
» fans ; il faudroit donc vous marier encore, & votre
» âge y repugne. Rien de plus ridicule qu'un vieillard
» qui se marie. La vieillesse est la saison des noces,
» comme l'hyver est celle des moissons. D'un autre
» côté, pourquoi vous désespérer ? parce que vous
» n'avez plus d'enfans ? Mais ne vous avez-vous pas
» vous-même, & n'est-ce pas assez ? Quelle jouissance
» plus agréable que celle de son ame ? On a connu des
» peres qui avoient plus de cent enfans. Herotime,
» Roi des Arabes en a eu sept cents. Rien de plus
» rare que des gens qui se possèdent eux-mêmes. Vous
» avez perdu la conversation de vos enfans ; conver-
» sez avec vous-même. Dans une vie aussi longue,
» aussi glorieuse que la vôtre, combien de choses dont
» le souvenir doit être agréable & flatteur ? Tout le
» monde n'a pas à se retracer comme vous dans le
» cours de sa vie des sieges heureux, des victoires
» remportées sur terre & sur mer, de grandes ac-
» tions en tout genre.

» De tout ce qui vous est arrivé, il n'y a rien que
» vous n'ayez prévu. Rappelez-vous la conversation Voy. Tom. 1.
fol. 332.
» que nous eumes ensemble, il y a environ dix ans,
» à Rome, dans ce carrefour de la rue qui mene de
» votre palais au Capitole. Vous me dites que, par

A iij

6 MÉMOIRES POUR LA VIE

AN. DE J. C.
1348.

» un renversement de l'ordre que vous ne pouviez
» trop déplorer, vous hériteriez de vos enfans. Je fis
» peu d'attention alors à cette prédiction, que je re-
» gardois comme un propos échappé, ou comme la
» saillie d'une ame échauffée par la colere. Lorsqu'elle
» a été vérifiée par l'événement, j'en ai fait part à
» mes amis ; la chose a paru très-singuliere ; pour
» moi j'en ai été frappé au-delà de toute expression ;
» elle ne m'est jamais sortie de l'esprit ; j'ai toujours
» devant les yeux ce monument de marbre ancien,
» qui est au coin du carrefour, sur lequel nous avons
» les coudes appuyés.

» Qu'est-ce qui afflige tant les peres, quand ils ont
» le malheur de perdre leurs enfans ? Ce n'est pas
» parce qu'ils payent un tribut à la nature dont per-
» sonne n'est exempt, mais parce que l'ordre de la
» nature est renversé. Vous l'avez prédit vous-même
» ce renversement d'ordre ; ainsi il n'a pas du vous
» frapper comme un coup imprévu ; & si vous n'avez
» pu refuser dans le temps quelques larmes à la na-
» ture, la source doit en être tarie. Je n'ai qu'un con-
» seil à vous donner ; rassemblez toutes les forces de
» votre ame, & soutenez avec courage cet assaut de
» la fortune, vous la vaincrez ensuite aisément. Elle
» triomphe plus souvent par la terreur que par la force.
» Vous avez appris par expérience que cette félicité,
» après laquelle les hommes courent, n'est qu'une
» ombre, une chimere. Vous avez perdu celle dont
» vous jouissiez ; mais vous en avez trouvé une autre
» plus réelle, plus solide, que personne ne peut vous
» enlever. Quelle peut être, me direz-vous, cette
» félicité au milieu de tant de chagrins qui me dé-

» vorent ? Elle consiste à vous contenter des biens de
 » la nature , à démêler la vérité à travers les téné-
 » bres dont les préjugés l'offusquent , à savoir que
 » les biens dont la fortune vous avoit comblé , n'é-
 » toient pas à vous , & à ne pas craindre l'empire
 » de cette aveugle déesse si redoutée du peuple. Elle
 » a épuisé sur vous tous ses traits : plus elle vous a
 » fait de mal , moins elle peut vous en faire : plus
 » vous avez perdu , moins vous avez à perdre. Vous
 » êtes entré dans ce monde nud , vous en sortirez
 » de même.

AN. DE J. C.
1348.

Cette lettre est datée de Parme , le 8. Septembre.
 Elle a le défaut de toutes les lettres de condoléance
 de Pétrarque , où l'on trouve plus de bel esprit &
 d'érudition , que de douleur & de sentiment. J'ai in-
 sisté un peu plus sur celle-ci , parce qu'elle m'a paru
plus philosophique que les autres , & parce qu'elle
 contient quelques détails sur une Maison , dont la gloire
 me touche.

Elle ne suffit pas à Pétrarque pour exhaler sa dou-
 leur : il crut devoir en laisser un monument à la pos-
 térité dans un sonnet , où s'adressant à la mort , il
 lui dit : « tu m'as enlevé mes deux trésors , qui fai-
 » soient ma joie & ma confiance ; cette belle Colonne
 » qui me servoit d'appui , & ce Laurier verd , à l'om-
 » bre duquel mon ame fatiguée se reposoit. Rien ne
 » peut me rendre ce que j'ai perdu. Que me reste-t-il
 » à faire que de pleurer toute ma vie cette perte ir-
 » réparable ? Notre vie n'est belle qu'en apparence ;
 » nous perdons dans un moment ce que nous avons
 » acquis en plusieurs années.

Scnn. 2. P.
M.

Le héros de Pétrarque eut à peine le temps de

8 MÉMOIRES POUR LA VIE

AN. DE J. C.
1348.

recevoir sa lettre ; il succomba bientôt après sous le poids de l'âge ; ou peut-être la douleur que lui causoit l'extinction presque totale d'une famille florissante, hâta la fin de ses jours. Je n'ai pu découvrir ni l'époque précise, ni aucune circonstance de sa mort.

Celle du Cardinal Colonne fit une grande sensation à Avignon, où il laissoit un grand vuide. J'ai déjà dit que sa maison étoit le rendez-vous des beaux esprits & des gens de lettres. La plupart des Italiens qui composoient sa cour, ne purent plus supporter le séjour d'Avignon, quand ils eurent perdu leur Mécène. Ils se dispersèrent : il y en avoit trois sur-tout qui étoient extrêmement attachés à Pétrarque, & ne vouloient pas se séparer de lui. Socrate, Luc Chrétien & Mainard Accurse.

J'ai déjà fait connoître Socrate. La mort du Cardinal Colonne le jettoit dans le plus grand embarras : ~~il sentoit~~ qu'il lui étoit impossible de vivre sans Pétrarque, & il ne pouvoit pas se déterminer à quitter le séjour de France, pour aller s'établir en Italie. Aussi écrivoit-il sans cesse à Pétrarque les lettres les plus pressantes, pour l'engager à venir fixer son séjour dans le Comtat.

J'ai aussi parlé de Luc Chrétien : il étoit né à Rome de famille noble. Il avoit un bénéfice à Plaisance, & Pétrarque lui avoit donné un Canoniat de Modene. C'étoit un homme de bonne compagnie, & qui avoit l'esprit cultivé.

Mainard Accurse descendoit de ce grand Jurisconsulte de Florence, qu'on appelloit l'idole de la Jurisprudence. Il étoit Abbé de St. Antoine de Plaisance. C'étoit un homme illitéré ; mais il étoit plein de douceur,

douceur, de candeur & de générosité, & en général il avoit toutes les bonnes qualités qui contribuent à l'agrément de la société.

AN. DE J. C.
1349.

Luc & Mainard prirent le parti d'aller en Italie trouver Pétrarque, pour s'arranger avec lui sur le genre de vie qu'ils meneroient, & le lieu où ils établiroient leur séjour. Ils partirent d'Avignon dans le mois de Mars 1349. & arriverent à Parme dans les premiers jours d'Avril. Ils n'y trouverent pas cet ami qu'ils étoient venus chercher avec tant d'empressement. Pétrarque étoit allé faire un petit voyage à Padoue & à Verone.

Luc & Mainard, après avoir passé un jour dans sa maison pour se reposer, laisserent dans sa bibliothèque une lettre, où ils lui disoient qu'ils avoient pris la route des Alpes, pour le venir voir à Parme; qu'ils étoient bien fâchés de ne l'y avoir pas trouvé; qu'ils alloient faire un tour dans leur patrie, pour arranger leurs affaires; qu'ensuite ils reviendroient le chercher à Parme, & concerter avec lui le parti qu'ils pourroient prendre pour vivre ensemble. Ils le prioient surtout de ne pas se laisser aller aux sollicitations de Socrate, qui vouloit, à quelque prix que ce fut, le ramener à Vacluse.

Quelle fut la douleur de Pétrarque, lorsqu'il apprit en arrivant à Parme, le 5. Mai, ce que son absence lui avoit fait perdre! Il se hâta de témoigner à ses amis tout son regret. Les lettres qu'il écrivoit à Mainard dans cette occasion, contiennent des détails de sa façon de penser, qui m'ont paru mériter l'attention de tous ceux qui ont envie de le bien connoître. En voici quelques traits.

Tome III.

B

AN. DE J. C.
1349.

Fam. l. 8. ep.
3.

» Vous me paroissez fort inquiet sur les mouve-
 » mens que se donne Socrate , pour me faire re-
 » tourner à Vaucluse , & ce n'est pas sans raison.
 » Il est vrai , qu'ébranlé par les prières réitérées
 » de cet ami , je lui avois fait espérer mon retour
 » dans ce pays-là , si ce que j'avois proposé pouvoit
 » réussir ; c'est-à-dire , si on m'y procuroit un éta-
 » blissement , qui me fournît un prétexte honnête
 » pour y rester , & qui me donnât en même temps
 » les moyens d'y vivre avec mes amis , & de rece-
 » voir convenablement les gens de toute espece , qui
 » sont dans l'usage de venir me voir. Mais dans le
 » temps que je lui écrivois sur ce ton , notre maître
 » vivoit encore : vous étiez à Avignon avec Luc ,
 » Lélius , & ce petit nombre d'amis que la mort
 » m'avoit laissés ; c'étoit autant d'aimans qui m'y at-
 » tiroient. ~~Les choses ont bien changé de face depuis~~
 » ce temps-là ; notre maître est mort ; vous voilà tous
 » dispersés. Le pauvre Socrate est resté tout seul dans
 » cette ville. Une habitude invétérée l'y attache ; il
 » n'est pas douteux qu'il voudroit nous y voir tous ,
 » & moi plus que les autres ; mais de quel front
 » oseroit-il nous proposer d'aller dans un pays , où
 » n'ayant plus le lien qui nous unissoit , nous serions
 » comme des étrangers sans appui & sans domicile ?
 » Si nous étions comme ces ames heureuses , dé-
 » gagées des liens de leur corps , qui habitent les
 » Champs Élysées , à qui il ne faut que des bois som-
 » bres , des lits de gazon au bord d'un Fleuve , des
 » prés arrosés par des ruisseaux , Vaucluse nous les
 » fourniroit ; mais il faut quelque chose de plus à des
 » ames qui traînent des corps avec elles. Le peuple

DE PÉTRARQUE, Liv. IV. 11

„ croit que les Poètes & les Philosophes sont de
 „ pierre ; mais il se trompe en cela , comme en bien
 „ d'autres choses ; ils sont de chair.

AN. DE J. C.
 1349.

„ Vacluse nous fourniroit , comme autrefois , une
 „ diversion agréable , quand nous serions ennuyés du
 „ séjour de la ville ; mais nous n'y trouverions pas
 „ toutes les choses nécessaires pour un long séjour.
 „ Des gens sages ne doivent pas seulement porter leurs
 „ regards au loin ; il faut encore voir la fin , pour
 „ éviter le reproche de Seneque , qui dit que *tout le*
 „ *monde prend la vie en détail , & personne en gros (a).*

„ Le séjour de Vacluse est charmant , sur-tout en
 „ été. Personne n'a été plus sensible que moi aux
 „ charmes de cette solitude ; je l'ai prouvé par un sé-
 „ jour de dix ans. Si je ne craignois d'être taxé d'une
 „ *vanité ridicule* , je dirois qu'elle ne doit pas se
 „ repentir de m'avoir eu pour hôte , & que , malgré
 „ les merveilles de sa fontaine , Vacluse est plus
 „ connu de bien des gens sous mon nom que sous le
 „ sien propre. Je l'ai décoré le mieux que j'ai pu par
 „ les constructions que j'y ai faites , & ~~illustré~~ par
 „ mes vers , que je regarde comme un fondement
 „ plus solide pour sa gloire que mes bâtimens (b).

„ J'y ai commencé mon poëme de l'Afrique , qui
 „ me fait frémir , lorsque , revenant sur mes pas , je
 „ considère la grandeur de cette entreprise. J'y ai écrit
 „ une grande partie de mes lettres en prose ou en
 „ vers. J'y ai fait presque toutes mes églogues en
 „ très-peu de jours ; mes deux traités de la Vie so-

(a) De partibus vitæ cogitant | vers durent encore ; & il ne reste
 omnes ; nemo de totâ. Seneca. | pas le moindre vestige de ses bâ-

(b) Pétrarque avoit raison ; ses | timens.

AN. DE J. C. 1349. „ litaire & du Loisir Religieux. J'y ai ébauché cette
 „ esquisse des grands hommes de tous les pays & de
 „ tous les siècles , dont j'ai entrepris de rassembler
 „ les portraits. Enfin , j'ai plus écrit là que par-tout
 „ ailleurs.

„ Dès ma tendre jeunesse , cette fontaine m'avait
 „ paru propre à tempérer les feux dont j'ai brûlé
 „ long-temps , comme vous savez ; je m'y refugiois
 „ comme dans un port. Hélas ! je ne savois pas ce
 „ que je faisois : il s'en falloit bien que j'y trouvasse
 „ un remède qui me convînt. Je portois avec moi
 „ les soucis qui me rongeoient. Seul , abandonné ,
 „ sans secours , sans ressource , j'y souffrois plus
 „ cruellement qu'ailleurs ; toujours dévoré par une
 „ flamme que toutes les eaux de la fontaine n'auroient
 „ pu éteindre , je remplissois les beaux vallons qu'ar-
 „ rose la Sorgue de mes gémissemens & de mes cris ,
 „ qui ont retenti par-tout , & dont on a trouvé les
 „ sons agréables. Voilà la source de tous ces chants
 „ en langue vulgaire , dont je rougis à présent , qui
 „ excitent tous mes regrets ; mais qui plaisent à ceux
 „ qui sont atteints de la maladie que j'avois alors.

„ Ces souvenirs me rendront cette solitude chère :
 „ mais , si je ne me trompe , les mêmes choses ne
 „ conviennent pas à la jeunesse & à un âge plus mur ;
 „ je ne voyois rien de mieux alors. La foiblesse de
 „ l'âge , l'aveuglement de l'amour , l'inexpérience , &
 „ mon attachement pour notre maître , me faisoient
 „ penser comme cela. J'aimois mieux dépendre de
 „ ce bon maître , que de vivre libre loin de lui. Sans
 „ lui la liberté & tous les plaisirs de la vie n'avoient
 „ point de charmes pour moi.

„ Mais hélas ! nous avons perdu par le même nau-
 „ frage tout ce que nous avions de plus cher ; & ;
 „ ce que je n'en puis dire sans soupirer , une tempête
 „ imprévue a renversé ce beau Laurier , qui me fai-
 „ soit préférer , non-seulement la Sorgue , mais même
 „ la Durance au Tefin. Je n'ai plus devant les yeux
 „ ce voile qui les couvroit , & m'empêchoit de voir
 „ la différence qu'il y a entre les rochers de Vaucluse
 „ & ces beaux vallons , ces riches côteaux , ces villes
 „ charmantes dont l'Italie est ornée. La Sorgue a ses
 „ agrémens , j'en conviens ; mais peut-on les mettre
 „ en parallele avec ces fontaines pures , ces fleuves
 „ majestueux , ces lacs vastes & poissonneux , enfin
 „ avec ces deux mers qui embrassent l'Italie de toute
 „ part ? Je passe sous silence tous les autres avantages
 „ de ma patrie , sur-tout l'esprit & les mœurs de
 „ ceux qui l'habitent.

„ Je connois à présent tout cela , & cependant
 „ (voyez qu'elle est la force de l'habitude ; l'amitié
 „ que j'ai pour vous ne me permet pas de vous rien
 „ cacher). Le sentiment combat la raison ; je sou-
 „ pire en renonçant à Vaucluse , & je sens un attrait
 „ intérieur qui m'y porte malgré moi. Le courier
 „ me presse ; je n'ai pas le temps de vous dire tout
 „ ce que je voudrois.

Il s'en falloit bien en effet que Pétrarque eut dit
 à Mainard tout ce qu'il avoit à lui dire. Comme
 il lui restoit encore mille choses sur le cœur dont il
 vouloit se soulager , il lui écrivit encore le lendemain
 & le jour suivant deux lettres , où après avoir épuisé
 les lieux communs sur l'incertitude de la mort , la
 brièveté de la vie , & le mauvais usage que les hom-

mes font d'un temps court & précieux, il finit par lui dire :

AN. DE J. C.
1349.

Ep. IV.

» Notre jeunesse est passée ; il ne faut pas nous
 » faire illusion : qui nous empêche de couler douce-
 » ment dans la paix & l'étude le peu de jours qui
 » nous restent ? Nous avons servi ensemble sous le
 » même maître, pourquoi ne jouirions-nous pas en-
 » semble de la liberté que nous avons acquise ? Elle
 » est venue trop tôt cette liberté, je le fais bien ;
 » plutôt que nous ne voulions. Nous avons perdu le
 » meilleur, le plus aisé de tous les maîtres ; il n'en
 » avoit que le nom ; ah qu'il étoit doux de le servir !
 » Des grands on peut espérer de la bienveillance ;
 » mais il ne faut pas se flatter de lier avec eux une
 » vraie société : la disparité des fortunes & la vanité,
 » qui est le poison de l'amitié s'y opposent. Craignant
 » ~~toujours de s'avilir~~, ils veulent être adorés & non
 » pas aimés (a). Notre maître vivoit avec nous comme
 » avec ses camarades & ses amis : son service n'a-
 » voit rien d'amer, d'humiliant, de fâcheux ; nous le
 » préférions à la liberté ; mais enfin nous voilà libres.
 » Nous ne sommes pas *Princes de la terre ou de la*
 » *mer*, comme dit Aristote ; mais cela est-il néces-
 » faire pour être heureux ? N'avons-nous pas tout ce
 » qu'il faut à des esprits modérés, qui reglent leurs
 » desirs sur les besoins de la nature ? Que feroit-ce
 » si nous mettions en commun nos petites fortunes ?
 » Nous vivrions certainement dans l'abondance, &
 » nous aurions plus à redouter l'envie que la mi-

(a) Benevolentia fortasse aliqua, conversatio nulla est, obstat enim mutuo convictui disparitas fortunarum, & amicitiarum virus insolentia. Vilescere metuentes adorari expetunt, non amari. Ep. IV.

„ fere. Qu'attendons - nous pour le faire? Pourquoi
 „ sommes-nous séparés les uns des autres par des AN. DE J. C.
 „ fleuves , des mers , des montagnes? Pourquoi des 1349.
 „ gens que l'amitié unit si étroitement , qui n'ont
 „ qu'un cœur & qu'une ame , n'habitent-ils pas sous
 „ le même toit? Je ne vois pas ce qui peut vous
 „ arrêter. Voulez-vous toujours courir après des om-
 „ bres? Ne mettez - vous jamais un frein à cette
 „ passion que rien ne peut rassasier , & qui présen-
 „ tant sans cesse des biens à venir , empêche de jouir
 „ des biens présens?

„ Pour moi il y a long - temps que j'ai fixé un
 „ terme à mes desirs : je l'ai bientôt atteint ce ter-
 „ me , malgré les tempêtes que la fortune m'a suf-
 „ citées. Je ne crains pas que mon héritier me repro-
 „ che mon indolence ; c'est pour moi que je vis &
 „ non pour lui : maître de mon bien , je ne me regarde
 „ pas comme l'homme d'affaires d'une personne que
 „ je ne connois pas encore bien.

„ Que peut-on se proposer de plus heureux que de Ep. V. 21.
 „ passer sa vie avec des amis éprouvés & bien unis, Mai.
 „ avec qui on pense tout haut , qui n'ont qu'une ame ,
 „ qu'une volonté? Est-il rien de plus agréable que
 „ des fronts toujours sereins , des esprits toujours
 „ d'accord , des cœurs toujours ouverts? Quoi de plus
 „ doux qu'une conversation où la vérité regne , sans
 „ gêne , sans réserve & sans apprêt? Une vie , telle
 „ que je viens d'en tracer l'image , est l'objet de
 „ tous mes desirs : si je puis y parvenir , je ne por-
 „ terai envie à personne.

„ Qu'on ne dise pas que je suis un homme avan-
 „ tageux , qui veut attirer les autres à lui au lieu de

AN. DE J. C.
1349.

„ les suivre ! C'est vous-même qui m'avez proposé
 „ de venir vous établir chez moi , & en vérité vous
 „ ne pouviez pas choisir une habitation plus saine ,
 „ plus agréable , plus retirée , & qui nous convienne
 „ mieux à tous égards. La maison est assez grande
 „ pour des amis aussi unis que nous le sommes ; &
 „ si la renommée du bonheur dont nous jouirons , en
 „ attire d'autres , j'ai au milieu de la ville une mai-
 „ son plus grande , que je n'habite pas , parce que
 „ mon domestique , qui me paroît un monde à moi
 „ qui aime à être seul , n'en rempliroit qu'une pe-
 „ tite partie. C'est pour cela que je la réserve ; mais
 „ ne croyez pas que je veuille vous faire la loi ; je
 „ suis prêt à vous suivre dans tout autre endroit que
 „ vous préférerez.

„ Nous avons dans le voisinage Bologne , où nous
 „ avons ~~passé dans l'étude des loix~~ les plus belles
 „ années de notre jeunesse. Nous trouverons une forte
 „ de plaisir à revoir des lieux que nous avons vus
 „ dans l'âge des illusions. A présent que cet âge est
 „ passé , nous pourrons en porter un jugement sain ,
 „ & connoître le progrès de nos ames en rentrant
 „ en nous-mêmes , & nous rappelant le passé.

„ Voulez-vous que nous formions notre établisse-
 „ ment à Plaisance dans votre maison de St. Antoine ,
 „ dont vous avez préféré l'Abbaye à des bénéfices
 „ plus considérables , uniquement , disiez-vous , pour
 „ être dans mon voisinage ? Aimez-vous mieux aller
 „ plus loin ? Vous pouvez choisir entre Milan &
 „ Gênes. Le Milanois est plein de fleuves & de lacs ;
 „ le lac de Come d'où sort l'Adda ; le lac majeur
 „ coupé par le Tesin ; & près de là le lac de Garde
 „ d'où

« d'où part le Mincio ; le lac d'Isèo qui donne nais-
« sance à l'Oglio. Les Alpes qui dominent sur ces
« lacs , & touchent le ciel avec leurs têtes couvertes
« de neige , même au milieu de l'été , présentent un
« spectacle fort agréable. A Gênes nous aurions l'A-
« pennin sur nos têtes , la mer à nos pieds , les Tri-
« tons devant nos yeux ; à nos oreilles la voix de
« Neptune , les cris des Néréides , le bruit des flots
« qui vont se briser contre les rochers.

« Quand nous serons las d'habiter cette contrée ,
« Padoue nous offrira un séjour tranquille & char-
« mant. Quel bonheur pour nous de vivre avec Jacques
« de Carrare , sous qui cette ville respire à présent
« après tant de calamités & de fleaux ? C'est le plus
« vertueux de tous les hommes. La vertu toujours
« aimable l'est bien plus dans dans notre siècle ; la
« rareté en augmente le prix.

« Nous serions près de Venise , la merveille des
« cités , selon moi qui ai vu les plus belles villes de
« l'Europe. Le Doge qui la gouverne est plus illustre
« par ses connoissances que par sa dignité. Nous ne
« serions pas loin de Tarvisé , ville entourée de fon-
« taines & de fleuves , le centre de la joie & des
« plaisirs. On dit que l'identité est la mere de l'ennui ;
« la variété en sera le remède ; par le changement de
« lieu nous préviendrons le dégoût. J'ai fait mon de-
« voir , faites le vôtre ; rassemblons-nous sans perdre
« le temps : venez ici si cela vous convient ; sinon ,
« choisissez un endroit , où nous puissions vivre &
« mourir tranquillement. Je suis prêt à vous suivre
« en tout lieu , même dans une ville barbare , si cela
« vous plaît ; je n'en recuse aucune. Je renonce à mes

André Dan-
dolo.

AN. DE J. C.
1349.

» goûts , prêt à prendre les vôtres , pourvu que je
» sois avec vous , je me trouverai bien par-tout.

Tout ce qu'on vient de lire est le précis de plusieurs lettres écrites dans l'espace de deux jours. Pétrarque y paroît fort occupé de cet établissement que ses amis proposoient de faire avec lui , & comme il étoit impatient de savoir le parti qu'ils prendroient , il voulut envoyer un de ses domestiques porter ces lettres pour avoir plutôt réponse. Il ne fut pas long-temps à chercher celui de ses domestiques , dont il pouvoit le plus aisément se passer. Son cuisinier se présenta le premier à sa pensée. Ce qu'il dit sur cela à son ami est assez plaisant.

Ep. IV.

» Le payfan le plus grossier est en état de faire
» ma cuisine. Les mets les plus simples , les plus dé-
» nués d'art & d'apprêt , sont ceux que je préfère.
» ~~Je pense comme Epicure~~ , qui ne falloit jamais
» meilleure chère , que quand il mangeoit des legu-
» gumes dans ses jardins. Je me suis toujours bien
» trouvé d'un goût si conforme à la nature. Ce
» n'est pas que je sois fâché de faire quelquefois
» un bon repas ; mais il faut que cela vienne de
» loin en loin. Chez les Romains le cuisinier étoit
» le plus vil des esclaves avant la conquête de l'Asie.
» Plût à Dieu qu'ils n'eussent jamais conquis cette
» partie du monde , qui les a subjugués par son luxe
» & sa mollesse ! Ne croyez pas que je dise cela pour
» me donner un faux air de frugalité. Non ; mais je
» crains que par une discrétion mal-entendue , vous
» ne vous pressiez de me renvoyer ce domestique
» avant que d'avoir pris un parti , ce qui me déplai-
» roit beaucoup. Mon dessein est que vous commu-

« niquiez cette lettre à nos amis , & que vous l'en-
 « voyiez même à Socrate , si vous trouvez une oc-
 « casion pour Avignon.

AN. DE J. C.
 1349

Supposé que Luc se fut déjà séparé de Mainard pour aller à Rome ou à Theano , suivant ses projets , le cuisinier étoit chargé d'une lettre pour lui , qu'il avoit ordre de lui porter par-tout où il feroit.

Pétrarque attendant réponse à ses lettres , repaissoit son esprit des idées d'un avenir délicieux ; il faisoit ce qu'on appelle des châteaux en Espagne , persuadé que ces amis alloient venir vivre avec lui. Le 5. Juin , son cuisinier arriva par une pluie affreuse. Pétrarque , qui ne l'attendoit pas si-tôt , connut à son air qu'il portoit une mauvaise nouvelle : il fut faisi tout-à-coup en le voyant : il écrivoit , la plume lui tomba des mains. Qu'est-ce que c'est , lui-dit-il , tout troublé & hors de lui ? Quelle nouvelle me portez-vous ? Hélas ! de fort mauvaises , répondit le cuisinier , d'une voix entrecoupée par les sanglots. Vos deux amis sur le haut de l'Apennin sont tombés entre les mains des voleurs. = O Dieux ! que leur est-il arrivé ? = Mainard qui étoit resté derrière pour quelque besoin , a été enveloppé & assassiné. Luc ayant entendu ces cris , est venu au galop , l'épée à la main : il s'est battu seul contre dix , & en a blessé plusieurs ; mais enfin il a reçu plusieurs coups , dont il est tombé presque mort. Les voleurs fuyoient avec leur proie ; des paysans accourus au bruit , les ont poursuivis , & les auroient attrapés infailliblement , si des Gentilhommes indignes de l'être n'avoient pas arrêté leurs poursuites , & reçu les voleurs dans leurs châteaux. On a vu Luc au milieu des rochers ,

AN. DE J. C.
1349.

l'épée à la main ; mais on ignore ce qu'il est devenu. Il seroit difficile de peindre l'état où se trouva Pétrarque, lorsqu'il apprit une nouvelle si accablante. Quelle douleur d'un côté, quelle inquiétude de l'autre ! un ami assassiné ; un autre laissé pour mort. Il envoya au plus vite des couriers à Plaïfance, à Florence, à Rome, pour avoir quelques nouvelles de Luc.

Ces voleurs étoient des scélérats & des bannis de Florence, qui s'étoient cantonnés dans des endroits inaccessibles, d'où ils commettoient toute sorte de brigandages. Ils étoient épaulés par les Ubaldini, maison très-ancienne & très-puissante de Toscane, qui avoit plusieurs forteresses imprenables dans l'Apennin, près de la ville de Mugello, dont ils étoient Seigneurs. Voilà *ces Gentilshommes indignes de l'être*, dont parloit le cuisinier de Pétrarque. Ils donnoient retraite ~~aux bandits dans leurs châteaux~~, favorisoient leurs voleries, & partageoient avec eux le butin.

Mathieu Villani, de qui j'ai tiré ce que je viens de dire ; ajoute que *ces voleurs ayant appris que Mainard de Florence revenoit d'Avignon avec 2000 florins d'or, ils le guetterent, le tuerent & le volerent dans le Comté de Florence (a).*

Pétrarque crut devoir écrire à ceux qui gouvernoient la ville de Florence, pour les engager à poursuivre jusques dans leurs retranchemens les scélérats qui avoient commis ce crime, & à mieux assurer leurs grands chemins. Elle est adressée aux Prieurs aux Gonfaloniers de justice, & au peuple.

(a) Tornando d'Avignone un certo Maghinardo da Firenze con 2000 fiorini d'oro, gli Ubaldini lo seguirono, e uccifono, e rubarono in sul Contado di Firenze. *Math. Vill. cap. 22.*

„ Illustres Concitoyens ! j'ai été souvent tenté de
 „ vous écrire suivant l'occurrence des cas , ou pour
 „ déplorer avec vous la perte de votre liberté , ou pour
 „ vous féliciter de l'avoir recouvrée , ou pour vous
 „ témoigner la douleur que me causoient les orages
 „ qui ont agité votre République ; ou pour vous faire
 „ connoître ceux dont elle étoit menacée. Mon dessein
 „ étoit de vous prouver que j'aimois ma patrie , quoi-
 „ que je n'eusse pas le bonheur de l'habiter. Mais la
 „ plume me tomboit des mains , quand je comparois
 „ la frivolité de mes études avec l'importance des
 „ soins qui vous occupent. Aujourd'hui une grande
 „ douleur me met la plume à la main ; en m'arra-
 „ chant des larmes , elle me force de rompre le silence.

„ Je viens d'apprendre que Mainard Accursé , un
 „ de vos plus chers concitoyens & de mes amis les
 „ plus intimes , revenant de la Cour d'Avignon , &
 „ allant à Florence , a été assassiné à la porte de cette
 „ ville , dans le sein de sa mere , & pour ainsi dire ,
 „ au milieu de vous. Ce malheureux , après avoir
 „ beaucoup souffert dans sa jeunesse , & parcouru
 „ presque toute la terre , alloit passer tranquillement dans
 „ sa patrie les restes d'une vie laborieuse & agitée. Il
 „ se flattoit de mourir & d'être enseveli dans cette terre
 „ où il avoit reçu le jour. Des hommes barbares , ou
 „ plutôt des bêtes féroces , lui ont envié cette conso-
 „ lation. O temps ! ô mœurs ! Qui auroit pu croire que
 „ cet homme doux & innocent , après avoir voyagé
 „ sans accident au milieu de ces nations cruelles qui ha-
 „ bitent le bords du Rhône , traversé les déserts de Pro-
 „ vence , qui est la contrée du monde la plus dissolue &
 „ la plus désolée ; après avoir même passé la nuit au

AN. DE J. C.
1349.

Var. 40.

Inter feras
Rhodani gen-
tes.
Nulla disso-
lutior & de-
solatior.

AN. DE J. C.
1349.

» milieu des Alpes, où l'on voit à présent, je ne dis pas
 » quelques voleurs qui se cachent comme autrefois,
 » mais des armées entières de bandits, seroit immolé
 » en plein midi à la porte de Florence? Les voleurs
 » ordinaires n'en veulent qu'à l'or ; ce métal suffit
 » pour appaiser leur faim : ceux-ci d'une espece in-
 » connue en Italie jusqu'à présent ne peuvent être
 » rassasiés que par le sang, qu'ils aiment à répan-
 » dre. Car quel autre motif auroit pu les déterminer
 » à plonger leurs épées dans le sein d'un homme inno-
 » cent, défarmé, dépouillé, qui ne leur avoit point
 » fait de mal, & qui ne pouvoit leur en faire ? Que
 » peuvent-ils craindre dans ces forteresses imprena-
 » bles, qui leur servent de cavernes & d'asyles, d'où
 » ils bravent Florence & le ciel même ?

» Illustres Concitoyens ! ce n'est pas seulement la
 » ~~mort d'un ami, qui me fait répandre des larmes~~
 » dans votre sein ; je suis encore plus touché de l'op-
 » probre dont ma patrie va être couverte ? Que dira
 » le monde ? Que pensera la postérité, lorsqu'elle ap-
 » prendra qu'on assassine vos citoyens à la porte de
 » votre ville, sous les yeux de ce fameux Tribunal,
 » si redouté autrefois des coupables, & qui étoit re-
 » gardé comme le sanctuaire de la justice ? Je me
 » rappelle que dans mon enfance j'entendois dire sou-
 » vent que la vertu, qui distinguoit nos ancêtres,
 » brilloit sur-tout dans la distribution des peines &
 » des récompenses, qui suivant un sage Législateur,
 » sont les deux pivots sur lesquels roule le gouver-
 » nement d'une République.

» Cela rend vraisemblable une ancienne tradition,
 » qui donne à Florence une origine Romaine. Mar-

» chant sur les traces de leurs Auteurs , nos aïeux
 » s'étoient acquis une si grande réputation , qu'ils tin-
 » rent pendant long-temps le premier rang parmi les
 » Étrusques , sans aucun titre qui les distinguât. On
 » ne disoit pas que notre ville étoit leur reine , mais
 » leur appui & leur asyle. Ces titres plus modestes
 » n'excitoient pas l'envie , & lui faisoient plus d'hon-
 » neur. On la nomma Florence , parce que toutes les
 » vertus y fleurissoient. Une cité si bien gouvernée
 » étoit aimée , respectée , redoutée même dans toute
 » la Toscane. Voilà le vrai principe de cette grandeur
 » où elle est parvenue , ayant effacé en peu de temps
 » les plus grandes villes de son voisinage par son
 » éclat , & , à l'exemple de Rome sa mere , ayant
 » répandu ses colonies dans tout le monde connu.

AN. DE J. C.
1349.

» A quelle autre cause pourroit - on attribuer les
 » progrès rapides & incroyables d'une ville bâtie au
 » milieu des rochers , sur un sol aride , sans port &
 » sans fleuve ? A l'air ; quelle apparence ! Au génie
 » souple & industrieux de son peuple , qui se ploie à
 » tout ; c'est bien une des causes ; mais ce n'est pas
 » la seule. La justice est la base de la grandeur &
 » de la prospérité des villes. Vos ancêtres vous ont
 » laissé une République florissante , établie sur ce
 » fondement.

» Des assassins infames par une audace inouïe ont
 » osé commettre à vos yeux un forfait , dont ils n'au-
 » roient pas même osé concevoir l'idée du temps de
 » vos peres. Attendre au milieu du grand chemin un
 » de vos meilleurs citoyens , & l'assassiner devant
 » vous ! Quel attentat ! Si vous le laissez impuni ,
 » c'en est fait de votre gloire & de votre liberté ;

AN. DE J. C.
1349.

» votre République est perdue. Le fondement renver-
» sé, il faut nécessairement qu'elle croule.

» Mais quelle sera la cause de votre ruine ? Qui en
» seront les auteurs ? Des hommes dénaturés, accou-
» tumés à vivre sur les montagnes & dans les bois
» avec des bêtes féroces, dont ils ont pris les incli-
» nations & les mœurs ; des scélérats, qui ne sont
» pas même dignes d'habiter vos prisons, ou de mou-
» rir par vos mains. Des hommes si vils oseroient-ils
» attaquer la vie de vos citoyens, & se repaître de
» leur sang, si votre indolence, si les forteresses où
» ils se retranchent, ne leur donnoient pas cette con-
» fiance ? Otez-leur cette ressource, & vous ferez à
» l'abri de leurs brigandages.

» La fortune, il est vrai, vient de vous agiter ;
» mais elle ne vous a pas terrassés, ni même affoi-
» blis au point que vous ~~soyez obligés de souffrir une~~
» troupe de voleurs si près de vous. La vraie vertu
» fort plus pure de l'adversité, comme l'or du creuset.
» Si je vous connois bien, vous avez hérité des Ro-
» mains ce courage, qui loin de s'abattre, croît &
» s'élève au milieu des revers.

» Je viens d'apprendre, que, pleins d'une juste in-
» dignation excitée par l'atrocité du crime, vous avez
» pris les armes pour punir les coupables. Si cela est
» vrai, rien ne pourra les soustraire à la justice, &
» détourner le coup qui les menace. Mais je sens que
» la douleur m'emporte au-delà des bornes. Tout ce
» que je pourrois dire, la lyre même d'Orphée ne
» sauroit me rendre l'ami que j'ai perdu. Je ne vous
» propose pas de le ressusciter ; mais de ne pas ense-
» velir avec lui votre honneur.

A

» A Dieu ne plaîse cependant que je veuille vous
 » exciter à la vengeance & à l'effusion de sang ! Cela AN. DE J. C
 » ne convient point à ma profession. Elle me permet 1349.
 » d'attendre en silence la punition des coupables ; mais
 » elle me défend de la poursuivre. Mon dessein en
 » vous écrivant n'a été que de répandre dans votre
 » sein mon cœur affligé ; de vous exhorter à con-
 » server votre gloire , à ne pas démentir cette grande
 » réputation de justice , dont vous jouissez depuis si
 » long-temps.

» Je vous demande sur toutes choses d'assurer les
 » chemins publics , qui menent à Rome & à Florence ;
 » de les purger de ces brigands qui les infestent , sur-
 » tout dans cette conjoncture , où le Jubilé va atti-
 » rer un grand concours. Rien de plus important que
 » de rendre le passage de l'Apennin libre ; c'est la
 » route que prennent la plupart de ceux qui vont à
 » Rome. Plut à Dieu que l'idée me fut venue plutôt
 » de vous le proposer ! Hélas ! peut-être je n'aurois
 » pas perdu mon ami , & sa mort tragique n'effraye-
 » roit pas tous ceux qui traversent l'Apennin. Ces
 » montagnes ont toujours été rudes , escarpées ; mais
 » autrefois on y passoit avec la plus grande sécurité.
 » Que fera-ce , si ceux que la nature en a rendus com-
 » me les gardiens , sont eux-mêmes des voleurs ? si
 » les chiens deviennent des loups ? La terreur se ré-
 » pandra dans les esprits ; l'Apennin sera plus désert ,
 » plus inhabitable que l'Atlas ou le Caucase.

» Prévenez cette honte , illustres Citoyens ; voyez
 » ces rochers encore teints du sang de votre compa-
 » triote. Apprenez par ce triste spectacle , comment
 » vous devez pourvoir à votre salut. Quand on veut
 Tome III. D

AN. DE J. C. 1349. » arracher un arbre , on attaque d'abord les racines ;
 » de même si l'on veut exterminer des voleurs , il
 » faut aller les chercher au fond de leurs retraites.
 » Consommez votre ouvrage ; achevez ce que vous
 » avez si bien commencé.

» Permettez-moi de vous faire une autre demande.
 » Luc Chrétien , homme respectable par sa naissance
 » & par ses vertus , étoit compagnon de voyage de
 » Mainard. Les bruits varient sur son compte : les
 » uns disent qu'il a échappé à la cruauté de ces bri-
 » gands : d'autres assurent qu'il a eu le même sort
 » que son ami. Je crains que ces derniers n'aient rai-
 » son , & je ne cesserai de le craindre , jusqu'à ce
 » que j'aie appris le contraire. Ayez la bonté de faire
 » quelques recherches sur la vie d'un homme qui m'est
 » très-cher. La douleur dont je suis pénétré , doit vous
 » faire excuser mon importunité & mon verbiage. Ces
 » deux amis s'étoient détournés du grand chemin ,
 » pour venir me chercher à Parme. Hélas ! je suis la
 » cause innocente de leur désastre. Dieu vous main-
 » tienne dans l'état le plus heureux.

Cette lettre fit l'effet qu'elle devoit produire. Les Florentins déjà irrités de longue main contre les Ubaldini , dont les forteresses étoient le receptacle de tous les bandits de Toscane , & qui commettoient eux-mêmes toutes sortes de brigandages , envoyèrent contre eux une armée , qui prit en moins de deux mois une grande partie de leurs châteaux , & fit beaucoup de dégât dans leurs terres.

Math. Vill. l. 1. Le corps de Mainard ayant été trouvé , fut en-
 1. cap. 24. terré avec pompe. Les Seigneurs des châteaux voi-
 fins & les principaux de la ville accoururent , pour

honorer ses obsèques , où il y eut beaucoup de larmes répandues. Tout le monde criait vengeance. Foible consolation pour Pétrarque , qui étoit à Parme , toujours affligé de la mort de Mainard , & inquiet du sort de Luc , dont il attendoit avec impatience des nouvelles certaines ! Il regardoit de tous les côtés si quelqu'un venoit lui en donner , & trembloit au moindre bruit qu'il entendoit.

Tandis qu'il étoit dans cette situation , passa dans sa rue un noble Florentin , qui venoit de la Cour d'Avignon. Un des gens de Pétrarque ayant reconnu la patrie du voyageur à son accent , prit la liberté de lui demander s'il ne savoit rien des meurtres qui venoient de se commettre près de Florence. Le Florentin ayant répondu qu'il en étoit informé , le domestique le pria de vouloir bien descendre un moment de cheval , & entrer dans la maison de son maître , pour le tirer d'inquiétude. Le Florentin ne connoissoit pas Pétrarque personnellement ; mais dès qu'il eut entendu son nom , il se rendit avec empressement chez lui , suivi d'une foule de peuple que la curiosité attiroit.

Il lui dit qu'il croyoit Luc encore vivant ; du moins c'étoit le bruit public , confirmé par des lettres de Florence à Avignon. *Chose singulière* , s'écrie sur cela Pétrarque ; *placé dans le centre de l'Italie , c'est toujours par Avignon que j'apprends ce qui s'y passe. Je ne saurois m'y accoutumer* (a).

La visite du Florentin fit luire un petit rayon de lumière & de joie au milieu des ténèbres dont

(a) Ita ego , quod mirari non desino , rumores italicos ignoro , donec ex Galliâ nuncientur.

AN. DE J. C.
1349.

son ame étoit offusquée ; il se flattoit de n'avoir pas tout perdu. Le 19. Juin , sur le soir , un vieux Prêtre attaché à lui , alla lui dire en pleurant ; je viens d'apprendre par un courier arrivant de Florence , que toutes les personnes qui étoient avec Mainard ont eu le même sort que lui.

Pétrarque avoit perdu toute espérance , lorsqu'il vit entrer chez lui un marchand de Milan , qu'il connoissoit & qui lui dit : j'ai appris que vous étiez ici , & n'ai pas voulu passer sans vous rendre mes devoirs. = Vous êtes bien poli , Monsieur ; oserois-je vous demander d'où vous venez ? De Florence , répondit le marchand ; il y a quatre jours que j'en suis parti. = Eh bon Dieu ! Quel chemin avez-vous donc pris ? Ce n'est pas la grande route , dit le Marchand ; je m'en ferois bien gardé ; j'ai pris un chemin détourné par les bois. ~~Vous savez sans doute le malheur arrivé~~ à cet honnête citoyen de Florence ? Toute la ville est en armes pour venger sa mort. L'armée est déjà campée sur l'Apennin. Je le sais , dit Pétrarque ; mais est-il vrai que les personnes qui accompagnoient ce Florentin ont péri avec lui ? Ce Prêtre vient de me l'affirmer. Je n'ai entendu parler que d'une seule personne , répondit le marchand ; s'il y en avoit eu plusieurs , je l'aurois entendu dire : après tout je ne fais sur cela que des bruits publics , & je ne puis rien affirmer.

Cette conversation fit encore renaître l'espérance dans le cœur de Pétrarque. Le 20. Juin il écrivit une longue lettre à Socrate , pour lui rendre compte de tout ce qui se passoit dans son ame à ce sujet. Cette lettre , d'où j'ai tiré tout ce qu'on vient de lire , est une vraie

Jérémiade. Rien de plus énergique & de plus fort que la peinture que Pétrarque y trace de l'état où la peste avoit réduit la terre, & les réflexions philosophiques qu'il fait sur cela.

AN. DE J. C.
1349.

Après avoir rapporté ces vers de l'Énéide, où Énée peignant à Didon l'embrasement de Troye, dit qu'il voyoit par-tout la *désolation*, la *terreur* & l'*image de la mort* (a), il ajoute :

„ La postérité croira-t-elle que, sans qu'on ait vu
„ descendre du ciel ou sortir de la terre un feu dév-
„ rant, sans guerre, sans aucune cause visible de des-
„ truction, le monde ait été presqu'entièrement dé-
„ peuplé ? A-t-on jamais vu ou entendu dire, ou lu
„ dans quelques annales, que les villes aient été tout-
„ à coup privées de leurs habitans, les terres aban-
„ données, les champs couverts de cadavres ; que la
„ terre, en un mot, soit devenue une vaste solitude ?
„ Questionnez les Historiens ; ils ne disent rien : con-
„ sultez les Médecins ; ils sont étonnés, confondus,
„ muets : adressez - vous aux Philosophes ; ils serrent
„ les épaules, froncent le front, & mettent le doigt
„ sur la bouche pour imposer silence.

„ Nos neveux pourront-ils le croire, puisque nous-
„ mêmes qui le voyons, avons peine à y ajouter foi ?
„ Nous croirions rêver, si nos yeux n'étoient pas ou-
„ verts, & si après avoir parcouru des rues jonchées
„ de corps morts, qui ressemblent plutôt à un cime-
„ tière qu'à une cité, en rentrant dans nos maisons,
„ nous ne les trouvions pas privées de ce que nous
„ avons de plus cher. Heureuses les races futures,

(a) Crudelis ubique

Luctus, ubique pavor & plurima mortis imago. *Virg. Eneid. L. II.*

AN. DE J. C.
1349.

» qui regarderont peut-être comme un tissu de fables
» la description de nos maux.

» Nous le méritons sans doute , & plus encore ;
» mais nos ancêtres l'avoient mérité avant nous , &
» Dieu veuille que nos neveux ne le méritent pas aussi !
» O vous qui êtes le plus juste des Juges ! pourquoi
» appésantissez-vous par préférence sur nous ce bras
» vengeur ? Nous avons des modeles de nos crimes ,
» pourquoi n'y a-t-il pas des exemples de nos peines ?
» tous les hommes vous ont offensé , pourquoi som-
» mes-nous les seuls punis ? Ah ! sans doute , déjà las
» de la conduite de nos peres , vous n'avez pas pu
» supporter la nôtre ; la mesure s'est trouvée comble.
» Nous sommes punis de leurs péchés & des nôtres.
» Oui , j'ose le dire , depuis cette Arche fameuse
» qui portoit les restes du monde sur une mer in-
» forme , ~~qu'on compare les calamités~~ de tous les
» siecles avec ce que nous souffrons , on trouvera que
» ce n'étoit qu'un jeu , qu'un badinage.

» Les guerres les plus sanglantes laissent quelque
» ressource , du moins les hommes y meurent avec
» honneur , & une belle mort est une grande consola-
» tion. Il n'y a ici ni ressource ni consolation , & , ce
» qui met le comble à nos maux , nous en ignorons
» la cause & le principe. La peste elle-même n'est pas
» plus odieuse que l'ignorance & la bavarderie de cer-
» taines gens , qui croient tout savoir & ne savent rien.
» Leurs langues , quoique si exercées au mensonge ,
» sont réduites au silence dans cette occasion : leurs
» bouches , que l'impudence & l'effronterie tenoient
» autrefois toujours ouvertes , sont fermées à présent
» par l'étonnement & la confusion.

„ Seroit-il donc vrai ce que tant de Philosophes ont
 „ soupçonné que Dieu ne se mêle pas de ce qui se passe
 „ sur la terre ? Rejettons bien loin une opinion aussi
 „ insensée. S'il ne s'en mêloit pas , le monde pourroit-
 „ il subsister ? Il y a des Philosophes qui donnent ce
 „ soin à la nature ; Seneque les traite d'ingrats , parce
 „ qu'ils veulent cacher sous un nom emprunté les
 „ bienfaits de l'Être suprême ; & par une chicane
 „ impie tentent de se soustraire à l'hommage qu'ils
 „ lui doivent.

AN. DE J. C.
 1349.

„ Oui , grand Dieu , vous prenez soin de nous ;
 „ nous ne saurions en douter ; mais que vos juge-
 „ mens sont impénétrables ! Si nous sommes plus pu-
 „ nis que les autres , ce n'est pas sans raison. Peut-
 „ être sommes-nous plus coupables (je voudrois le
 „ nier & je n'ose) Peut-être voulez-vous nous éprou-
 „ ver , nous purifier , nous rendre plus propres à
 „ faire le bien ! Enfin que savons-nous ! Peut-être y
 „ a-t-il quelque autre cause de nos maux , où notre
 „ intelligence ne sauroit atteindre ; mais ils sont ex-
 „ trêmes & ne ressemblent à rien. Il falloit mourir
 „ plutôt , mon cher Socrate ; nous avons trop vécu
 „ de deux ans.

Toute la lettre est dans ce goût-là ; rien de plus
 noir & de plus lugubre ; mais cela ne ressemble pas
 aux plaintes efféminées de l'amant de Laure. Si l'on
 veut bien jeter un coup d'œil sur la situation de
 Pétrarque , on verra que ces grandes lamentations
 n'étoient pas sans fondement , & qu'on doit lui par-
 donner les petits murmures qui lui échappent contre
 la Providence , adoucis par les correctifs que la reli-
 gion suggère.

AN. DE J. C.
1349.

Peu de temps après qu'il eut été couronné à Rome, il perdit presque dans l'espace d'une année, l'homme du monde qu'il aimoit le mieux, & à qui il s'étoit donné (Jacques Colonne) ; un compagnon d'études avec qui il avoit formé la plus étroite liaison (Thomas de Messine) ; un directeur qui lisoit dans son ame, & qui en tenoit les rênes, pour ainsi dire, (le Pere Denis) ; un grand Prince qui l'aimoit beaucoup, & sur qui il avoit fondé les plus grandes espérances. (le Roi Robert)

La peste de 1348. lui avoit enlevé l'objet de cette grande passion, qui absorboit toutes les facultés de son ame. Le maître qui l'avoit formé, à qui il devoit tout ce qu'il étoit, venoit de mourir. La maison Colonne, qui l'avoit adopté en quelque façon, où il comptoit autant d'amis qu'il y avoit de sujets, étoit presque entièrement éteinte. ~~Ce jeune parent, pour qui il avoit tant de goût, & avec qui il avoit formé de grands projets pour l'avenir, étoit mort en chemin, dans le temps qu'il alloit le joindre.~~ Ces deux amis qui étoient venus le chercher, pour passer leur vie avec lui, venoient de périr d'une mort cruelle. La peste lui enleva encore cette année deux de ses plus chers compatriotes, Robert de Bardi (a), dont j'ai parlé, qui avoit voulu le faire couronner à Paris, & Sennuccio Delbene, ce vieillard aimable, qu'il avoit pris pour confident de ses amours (b). La contagion

(a) Robert de Bardi, Chancelier de l'Université de Paris, mourut l'an 1349. *Du Boul. hist. de l'univ.*

(b) On ignore le temps précis de la mort de Sennuccio ; mais il conste par l'imprimé d'Ubal dini, que Pétrarque fit dans le

mois de Novembre de cette année le sonnet sur sa mort, où il le prie de saluer Guiton, Cino, Dante, Francischin, &c. & de dire à Laure qu'il est devenu sauvage à force de pleurer & de penser à elle Sonnet. P. M. 19.

les

Ils attaqua tous les deux dans leur patrie , où ils s'étoient retirés , si je ne me trompe.

AN. DE J. C.
1349.

Pétrarque voulant remplacer les vuides que la mort faisoit dans son cœur , s'étoit attaché à un homme de bonne compagnie , qu'il avoit trouvé à Parme ; Paganino Bezozzi , Podestat de cette ville. Comme leurs ames étoient à peu près de la même trempe , ils avoient formé en peu de temps une de ces unions , qui est ordinairement l'ouvrage de plusieurs années. Les circonstances du temps y avoient aussi un peu contribué ; le besoin serre les liens du cœur ; plus nous perdons , plus nous nous attachons à ce qui reste.

Cependant Pétrarque ne s'attacha à Paganino qu'après l'avoir éprouvé ; mais le noviciat ne fut pas long ; il le jugea bientôt digne de la confiance & de la familiarité la plus intime. *Nos fortunes étoient communes , dit-il ; nous n'avions point de secret l'un pour l'autre ; il étoit pour moi comme un autre Socrate (a).*

La mort lui envia encore cette consolation dans ses malheurs. Paganino fut frappé de la peste au commencement de cette année ; cela ne l'empêcha pas de souper avec ses amis. Après souper il s'entretint avec Pétrarque , comme il avoit coutume de faire. Il souffrit toute la nuit avec beaucoup de courage & d'intrépidité les douleurs les plus vives , & il expira avant le lever de l'aurore. En moins de trois jours toute sa famille fut enterrée avec lui.

Les pertes que faisoit Pétrarque , avoient toujours dans leurs circonstances des choses capables d'aug-

(a) Ita que jam hic mihi Socrates alter esse cœperat ; fides , familiaritasque prope eadem , quodque dulcissimum habet amicitia , participatio utriusque fortunæ. *Fam. l. 8. ep. 7.*

 AN. DE J. C.
 1349

menter ses regrets. Je ne parle point de tous les petits larcins que la mort lui fit dans le cours de ces deux années, comme par exemple Jean-André, son Professeur de Bologne, qui mourut de la peste, l'an 1348. Qu'est-ce que c'est que ces amitiés du second & du troisième ordre, vis-à-vis de Laure & du Cardinal Colonne?

Il ne lui restoit que trois de ses anciens amis du premier ordre; Gui Settimo, Lélius & Socrate. Gui Settimo étoit toujours à Avignon, suivant le barreau, & faisant sa cour pour parvenir. Lélius s'étoit retiré à Rome sa patrie, quelque temps avant la mort du Cardinal Colonne.

Pétrarque étoit fort inquiet sur le compte de Socrate. Il lui avoit écrit plusieurs lettres de Padoue, de Verone, de Trevise, qui avoient été remises à des personnes sûres, & cependant il n'avoit point reçu de réponse. D'ailleurs le bruit couroit que la peste avoit repris du côté du Rhône, & cela redoublait ses inquiétudes.

A la fin de Septembre se trouvant à Carpi, où il étoit allé voir Mainfroy Pio (a), Seigneur de cette ville, qui étoit malade, il profita d'une occasion qui se présenta, pour écrire de nouveau à Socrate, dont il n'avoit pas encore reçu de nouvelle. Il écrivit aussi

(a) La maison Pio est très-ancienne. Les Généalogistes la font remonter jusqu'à Constantin. Louis de Bavière donna la seigneurie de Modene à Gui & Mainfroy Pio, l'an 1329. Ils y furent confirmés l'an 1331 par Jean Roi de Bohême, à qui ils s'attachèrent. L'an 1336. ils rendirent cette ville à la maison d'Est, qui leur laissa la seigneurie de Carpi, qui a été possé-

dée par cette maison, jusqu'à ce que Charlesquint en dépouilla Albert Pio. Mainfroy Pio se distinguait dans les guerres d'Italie: il fut fait Chevalier par le Prince Charles, l'an 1352. après la victoire de St. Felix, à laquelle il contribua beaucoup. Il y a une lettre de Pétrarque à lui sur sa maladie, qui prouve qu'ils étoient amis. *Fam. l. 9. ep. 1. M. R.*

une longue lettre à son frere le Chartreux, & chargea Socrate de la lui faire tenir. Ces deux lettres sont datées de Carpi, le 25. Septembre. Celle qui est adressée à Gerard, contient des anecdotes curieuses de la jeunesse des deux freres, de leurs amours, de leur goût pour la parure, &c. J'en ai fait usage dans le cours de ces Mémoires, lorsque l'occasion s'est présentée. On y voit aussi que Gerard, ce jeune homme si galant & si libertin, avoit fait de grands progrès dans la spiritualité, depuis sept ans qu'il étoit Chartreux.

AN. DE J. C.
1349.

Ce mois fut encore l'époque d'un autre fleau, qui se fit sentir, sur-tout en Italie. Elle fut agitée par des mouvemens de terre extraordinaires & inouis, qui durèrent plusieurs jours en quelques endroits, s'il faut en croire Mathieu Villani, Auteur contemporain, digne de foi. Il prétend qu'ils annonçoient de grandes révolutions connues des sages (a). Leurs violentes secousses causerent à Rome de grands ravages, qui firent sur Pétrarque l'impression la plus vive. Voici ce qu'il en dit dans une autre lettre à Socrate.

„ Je ne fais quel doit être le premier sujet de mes
„ plaintes ou de ma frayeur. Je vois par-tout des rai-
„ sons de m'affliger ; chaque mal présent est l'avant-
„ coureur d'un plus grand mal avenir, quoique en
„ vérité je ne voie pas ce qu'on pourroit craindre
„ de pire. Le monde ravagé, dépeuplé par la rage
„ des hommes ou la main d'un Dieu vengeur, est
„ parvenu à un degré de calamités & de miseres,
„ qui ne laisse rien imaginer au-delà. La postérité [s'il

Fam. l. II.
ep. 7. M. R.

(a) Per li quali tremuoti si potea per li savi stimare le future novità
erevoluzioni di qué paesi. Mar. Vill. l. 1. cap. 44.

AN. DE J. C.
1349.

„ y en a une] ne voudra pas le croire , & nous
„ ne le croirions pas nous-mêmes , si nous n'en étions
„ pas les témoins.

„ Pour moi j'avoue que ce qui se passe à mes yeux
„ me rend crédule sur le passé. Il n'y a rien que nous
„ n'ayons éprouvé. Je ne parle pas de ces inondations ,
„ ces tempêtes , ces incendies , qui ont fait périr des
„ villes entières , de ces guerres qui ont dévasté toute
„ l'Europe ; de cette peste inouïe qui a rendu les villes
„ désertes , & privé les champs de cultivateurs. La
„ nature semble elle-même par sa face lugubre & lar-
„ moyante déplorer son état. Vous savez que tous ces
„ fleaux avoient été annoncés par le tremblement des
„ Alpes , qui furent violemment secouées jusques dans
„ leurs fondemens.

„ A présent que nous croyions la justice divine ap-
„ paisée, ~~la mort laisse de nous frapper~~ , & le petit
„ nombre échappé du naufrage arrivé au port , Rome
„ même vient d'essuyer encore une convulsion si vio-
„ lente , que depuis plus de 2000 ans que cette ville
„ est fondée , elle n'avoit rien éprouvé de pareil.

„ On y a vu tomber cette masse énorme d'édifices
„ anciens , que les étrangers ne pouvoient voir sans
„ étonnement , & que les Romains daignoient à peine
„ regarder. Cette fameuse Tour Conti (a) , qui n'a
„ pas sa pareille dans le monde , voit sa tête à ses
„ pieds , & menace ruine de toute part. Plusieurs Egli-
„ ses sont dans le même cas ; la plus grande partie de
„ celle de St. Paul est à bas ; celle de St. Jean de

(a) *Torre di Conti*, parce qu'elle fut bâtie par le Pape Innocent III. qui étoit Conti. La moitié de cette tour prête à tomber , fut abbatue par ordre d'Urbain VIII. On en voit les restes au quartier *Monti*, près le *Paniano* , qui étoit autrefois un marais.

„ Latran a perdu son faite. Celle de St. Pierre n'a
„ pas été si maltraitée.

AN. DE J. C.
1349.

„ Tout cela refroidit un peu l'ardeur du Jubilé. Si
„ le tremblement des membres qui a précédé la peste,
„ annonçoit tant de calamités, que ne devons-nous
„ pas craindre du tremblement de la tête? Car, qu'on
„ dise tout ce qu'on voudra, Rome, quelque déplo-
„ rable que soit son état, est toujours la capitale du
„ monde; il en conviendrait lui-même, s'il pouvoit
„ parler; & s'il n'en convenoit pas, il seroit facile de
„ le convaincre par écrits & par témoins. Qu'on ne
„ me reproche pas de vouloir exciter une terreur pa-
„ nique sur des présages incertains. Plin avoit dit
„ avant moi qu'il n'arrivoit jamais à Rome un trem-
„ blement de terre, qui n'annonçât quelque grand évé-
„ nement [a].

„ Je tremble pour l'état de la République. La fer-
„ mentation que je vois dans les esprits, contribue à
„ cette crainte pour le moins autant que les mouve-
„ mens intérieurs de la terre. Rome n'est pas le seul
„ objet de mes frayeurs; je crains pour l'Italie en-
„ tière. Je frémis, & mon sang se glace, quand je me
„ rappelle ces derniers mots de la prophétie de Ba-
„ laam : *ils viendront d'Italie sur des vaisseaux; ils*
„ *vaincront les Assyriens, & ravageront les Hébreux* [b].
„ On peut dire que cette prophétie a été accomplie
„ dans la chute de l'Empire Romain. Dieu veuille que
„ ce tremblement de Rome ne nous annonce pas la

(a) Nec verò simplex malum
aut in ipso tantum motu pericu-
lum est, sed par ut majus osten-
tum. Nunquam urbs Roma tre-
muit, ut non futuri eventus alicu-

jus id prænuntium esset. Plin.

(b) Venient in trieribus de Ita-
liâ, superabunt Assyrios, vastabunt
Hebræos, Numer. 24.

AN. DE J. C.
1349.

„ perte de la paix & de la liberté (a) !

Mém. de l'A.
cad. rom. 17.
fol. 427.

Il conſte par toutes ces lettres , que Pétrarque étoit encore en Italie dans le mois d'Octobre de cette année, & qu'il ne penſoit point du tout à retourner à Avignon, où il a plu à Mr. de la Baſtie de lui faire faire un voyage de *quatre ou cinq mois*, c'eſt-à-dire, depuis le mois de Septembre ou d'Octobre 1349. juſqu'au mois de Février 1350. On le verra bientôt à Padoue au commencement de 1350. Je ne puis pas m'empêcher de répéter encore que Mr. de la Baſtie n'eſt pas heureux dans ſes calculs ſur l'époque des évènements de la vie de Pétrarque (b).

Quand on veut aller de Parme à Verone ou à Padoue, on paſſe ordinairement à Mantoue. Il y a des vers latins de Pétrarque datés de cette ville, adreſſés à Virgile, qui me paroiffent faits cette année. Peut-être y ~~paſſa-t-il allant à Coſpi~~, qui n'en eſt qu'à quelques lieues. Il étoit tout ſimple qu'il allât rendre ſes hommages à Louis de Gonzague, Seigneur de Mantoue, & lui marquer ſa reconnoiſſance de l'empreſſement qu'il avoit témoigné de le poſſéder dans ſa cour.

La maiſon de Gonzague, noble & ancienne, étoit originaire de cette ville; (on trouve ce nom parmi les vaffaux de la Comteſſe Mathilde) (c); elle y dominoit depuis environ vingt ans. Louis de Gonzague

Placentiæ, 3. idus Junii. (a) Cette lettre, quoique datée dans le manuſcrit du Roi, de Plaiſance, le 11. Juin, a été certainement écrite dans le mois de Septembre ou d'Octobre de cette année. L'époque du tremblement de terre fixe la date de la lettre qui reſta dans le porte-feuille de Pétrarque, faute d'occafion, & ne fut envoyée que le 11. Juin de

l'année ſuivante.

(b) Dans une lettre écrite certainement l'an 1351. Pétrarque dit que ſes livres l'attendent depuis quatre ans: *jam me quadriennium expectarunt*. Fam. l. 11. ep. 6. M. R.

(c) Nobili antichi di Mantua ſi trovano regiſtrati trà vaffalli della Comteſſa Mathilda. *Ann. d'Ital. di Murat.*

enleva * cette Seigneurie à Passerin Bonacossi, dont la famille en étoit en possession depuis 1274. Il avoit épousé en secondes noces une fille de Passerin : il avoit eu de sa première femme trois garçons qui l'aiderent à dépouiller son beau-père. C'étoit un homme d'une grande prudence. Il prit le titre de CAPITAINE GÉNÉRAL ET SEIGNEUR DE MANTOUE, VICAIRE PERPÉTUEL DE L'EMPIRE.

AN. DE J. C.
1349.

* L'an 1328.
16 Août.
Platina hist.
Mant.
Chron. Mu-
tin. & Estense.

Dès qu'il fut paisible possesseur de cette Seigneurie, il associa ses enfans au gouvernement, en leur confiant les emplois pour lesquels ils avoient le plus de goût & de talens.

Gui l'aîné, homme libéral, magnifique, éclairé, aimant les lettres, fut chargé de tout ce qui concerne le gouvernement intérieur de la ville, & des négociations étrangères.

Phelipon actif, inquiet, belliqueux, eut le département de la guerre. On l'a vu dans ces Mémoires faire le siège de Parme avec les troupes du Seigneur de Milan, dont il étoit Général, & les siennes. Il avoit suivi le Roi de Hongrie allant à Naples venger la mort de son frère, & il en étoit revenu depuis peu. Corio dit qu'il étoit *très-cruel & insatiable de sang humain, qu'il aimoit à répandre de ses propres mains (a)*. Cela me paroît un peu chargé.

Feltrin qui aimoit les arts, eut la direction des bâtimens, des fortifications, réparations de chemins, &c.

Louis de Gonzague accablé du poids des années [il avoit plus de quatre-vingt ans] avoit abandonné à ses enfans les rênes du gouvernement. Ils firent voir

[a] Crudelissimo e con le proprie mani di sangue humano insatiabile.

AN. DE J. C.
1349. de quoi sont capables dans un petit état trois freres bien unis , qui concourent au bien commun.

Fam. l. 3. ep.
11. Gui qui aimoit les lettres plus que ses freres , & qui connoissoit depuis long-temps notre Poëte , lui fit un accueil plus distingué. On trouve dans le recueil des épîtres familiares de Pétrarque , une lettre adressée à ce Seigneur , qui me paroît écrite avant 1340. Voici quel en fut le sujet.

Mrs. de Gonzague avoient envoyé à la Cour du Pape Jean d'Arezzo leur Chancelier , compatriote & ami de Pétrarque (a). Chargé de négocier des affaires importantes , il rendoit compte dans ses dépêches du succès de ses négociations , & ne parloit pas de son ami. Gui lui en fit des reproches dans deux lettres. *Vous parlez de nos affaires* , lui disoit-il ; *vous nous mandez ce qui se passe à la Cour Romaine , & vous ne dites rien de Pétrarque , qui est ce qui m'intéresse le plus.*

Jean d'Arezzo ne manqua pas de communiquer ces deux lettres à Pétrarque , qui en fut flatté , & crut devoir écrire pour marquer sa reconnoissance. Dans sa lettre , après avoir exalté le pouvoir de l'amour qui rapproche les extrêmes , & lie les hommes par des nœuds invifibles , quelle que soit la distance qui les sépare , il parle d'Auguste qui aimoit Virgile , fils d'un laboureur de Mantoue , & Horace , fils d'un affranchi , & de la familiarité avec laquelle il leur écrivoit.

„ Si de pareils exemples , ajoute-t-il , rendent moins „ surprenant tout ce que vous faites pour moi , je n'en „ sens pas moins combien il m'est glorieux d'être traité

Od. Rain.

[a] Jean Aghinolfi , né à Arezzo , fut envoyé au Pape par les Seigneurs de Mantoue , pour obtenir l'absolution des censures qu'ils avoient	encourues en adhérant à Louis de Baviere. Je crois que c'est le même que ce Jean d'Arezzo , dont il s'agit ici.
--	---

comme

„ comme ces grands hommes, dont je n'ai pas le mérite.
 „ L'un d'eux disoit : *ce n'est pas peu de chose de plaire*
 „ *aux Princes.* * Pour moi qui me déplaît à moi-même ,

AN. DE J. C.
1349.

„ je ne fais pas comment je puis plaire aux autres.
 Pétrarque profita du séjour qu'il fit à Mantoue ,
 pour voir ce petit village , qui se glorifie d'avoir donné
 au monde le meilleur de tous les Poètes. Il n'est qu'à
 une petite lieue de cette ville. On l'appelloit autrefois

* Principibus
placuisse viris
non ultima
laus est. Ho-
rat. ep. L. 1.
ep. 17.

Andes ; il porte à présent le nom de Pietola. Pétrarque eut la curiosité de voir ce champ , qui avoit été enlevé à Virgile , & dont la position est si clairement désignée dans sa neuvième Églogue (a). Il chercha avec empressement le tombeau de Bianor , & les autres lieux décrits dans cette Églogue , où il est vraisemblable que Virgile alloit quelquefois se promener. Sa verve s'échauffa dans ces recherches ; il fit des vers latins , dont j'ai cru devoir placer ici la traduction.

„ Grand Poète , l'honneur de Rome , & la seconde
 „ espérance des Muses Latines ! dites - moi où vous
 „ êtes à présent ? Dans quel cercle de l'Averne êtes-
 „ vous renfermé ? Ne seriez-vous pas plutôt sur le
 „ Parnasse avec Apollon & les neuf Sœurs , qui vous
 „ ravissent par leurs concerts ? Peut-être vous pro-
 „ menez-vous dans les bois ou dans les champs ély-
 „ siens avec Homère , à qui vous ressemblez tant ,
 „ avec Orphée & les autres Poètes du premier rang ,
 „ excepté Lucain , Lucrece , & tous ceux qui comme
 „ eux se sont donné la mort ?

Petr. Epist.
Lugd. 1601.
fol. 427.

„ le voudrois apprendre avec qui vous vivez , quelle

(a) Qua se subducere colles
 Incipiunt , mollique jugum demittere clivo
 Usque ad aquam. Eglog. IX.

Tome III.

F

AN DE J. C.
1349.

» vie vous menez , combien vos rêves différent de la
» vérité , & ce que c'est que cette porte d'yvoire (a),
» par où vous faites passer votre Enée en sortant de
» l'enfer. Je croirois volontiers que vous habitez cette
» région du ciel destinée aux ames bienheureuses , de-
» puis que le Roi du monde a ouvert les portes du
» Tartare avec ses mains *stigmatisées* , & lui a enlevé
» ses dépouilles. Voilà ce que je voudrois favoir.

» Si quelque ombre a le bonheur de parvenir à l'en-
» droit où vous êtes , vous apprendrez de moi quel est
» le sort des lieux qui vous furent chers , & la desti-
» née de vos ouvrages.

» Mantoue , qui se glorifie de vous avoir vu naître
» dans son sein , est agitée par des troubles voisins ;
» défendue par des Princes pleins de valeur , elle re-
» fuse de subir un joug étranger , & ne veut être gou-
» vernée que ~~par ses enfans~~.

» C'est là que j'écris les vers que je vous adresse ;
» dans un lieu tranquille voisin de votre champ. J'y
» cherche avec empressement ces rochers où vous vous
» retiriez quelquefois ; les prés où vous vous pro-
» meniez sur les bords du Mincio ; les arbres dont
» vous recherchiez l'ombre ; les bois qui vous fournis-
» soient un asyle contre les chaleurs ; les gazons où
» vous alliez vous asseoir au pied de quelque fontaine.
» Tout cela me retrace votre image.

» L'infortunée ville de Naples , qui a le bonheur
» de posséder vos cendres , gémit depuis qu'elle est
» privée du grand Roi Robert. Un jour lui a ravi la

(a) Fiction d'Homere adoptée par Virgile, Horace, &c. Ils distin-
guent deux portes aux enfers ; l'u-
ne de corne par où sortent les son-
ges véritables ; l'autre d'yvoire par
laquelle les songes faux sont en-
voyés sur la terre.

» prospérité de plusieurs années. Ce royaume est dans
» un état chancelant & incertain ; un peuple inno-
» cent est puni pour le crime de quelques coupables.

AN. DE J. C
1349.

» Ne me demandez pas la destinée de Rome votre
» mere : hélas ! il vaut mieux l'ignorer. Apprenez
» plutôt le succès de vos productions. Le vieux Titire
» charme tout le monde par les doux sons de son cha-
» lumeau. Rien de plus beau que les champs cultivés
» suivant les leçons que vous donnez dans vos Géor-
» giques ; *vo*tre *Enée* (a) court le monde ; on l'aime , on
» le chante par-tout. Sans la mort vous l'auriez élevé
» jusqu'aux astres. Ce malheureux condamné par votre
» bouche , alloit être brûlé une seconde fois , si la pi-
» tié d'Auguste ne l'eût pas enlevé aux flammes. On
» fait gré à ce Prince de n'avoir pas déferé à vos der-
» nieres volontés. Adieu , vous me ferez toujours cher.
» *Saluez de ma part Homere & Hesiode.*

Pour entendre ce que dit Pétrarque de l'état où
étoit alors Mantoue , il faut savoir que cette ville est
placée entre Verone , Modene & les états de Milan ;
que les Seigneurs de ces trois villes trouvoient Man-
toue fort à leur bienséance , & avoient fait de
vains efforts pour s'en rendre maîtres ; que Mastin
de Lescalle ne pouvoit pardonner à Mrs. de Gonzague
d'avoir contribué à lui enlever la ville de Parme ; qu'O-
bizzon d'Est avoit toujours sur le cœur la mauvaise
foi de Phelipon , qui l'avoit attaqué , lorsqu'il reve-
noit de Parme avec un sauf-conduit , en disant que
le sauf-conduit étoit pour aller , & non pas pour
revenir.

(a) Virgile parlant de son Eneide dans une lettre à Auguste , lui
dit : *De Enea quidem meo* , &c.

AN. DE J. C.
1349.

Luchin Viscomti jura la perte des Gonzagues , lorsqu'il apprit ce qui s'étoit passé entre Ugolin, fils de Gui, & Isabelle de Fiesque sa femme , dans ce fameux voyage de Venise qui fit tant de bruit ; & en effet il envoya contre eux une armée qui s'empara de quelques places dans le mois de Mai 1348. Les Seigneurs de Modene & de Verone profiterent de cette occasion pour attaquer les Gonzagues. Une ligue si formidable , qui sembloit devoir les écraser , n'aboutit à rien. Leur courage & leur union les tirèrent de ce mauvais pas. Les troupes de Luchin furent battues dans le mois de Septembre : Luchin mourut le 23 Janvier suivant, du poison que sa femme lui avoit donné , à ce qu'on prétend (a). Phelipon de Gonzague alla bien vite faire la paix avec Jean Viscomti, frere & successeur de Luchin. Les Seigneurs de Verone & de Modene abandonnés par celui de Milan, ~~ne firent plus que de foibles attaques~~, & s'accommoderent bientôt.

Il n'est pas étonnant qu'Ugolin de Gonzague ait fait des impressions vives & promptes sur une jolie femme naturellement portée à la galanterie & au plaisir , dans un voyage qu'elle n'avoit entrepris que pour se dédommager de l'ennui que lui caufoit un mari vieux, triste & jaloux. On en sera encore moins étonné quand on saura que cet Ugolin étoit l'homme d'Italie le plus beau, le mieux fait , & le plus aimable (b).

Gui son pere avoit de l'esprit & aimoit à lire , ce qui contribua beaucoup à le lier avec Pétrarque ; c'est

[a] C'est le sentiment de presque tous les auteurs contemporains. Jean de Basano dit qu'il mourut de la peste. *Chron. Mutin.*

[b] Isabella moglie di Luchino Viscomti innamorata del formo-

sissimo Ugolino Gonzaga si condusse per il Po à Mantova ove fu fama di effere stata da Ugolino nè venerei furti conosciuta. *Comm. Mantov. fol. 83.*

à lui qu'il s'adreffoit pour avoir des livres. Il lui de-
 manda un jour un livre étranger en langue vulgaire ; AN. DE J.C
1349.
 Pétrarque lui envoya le roman de la Rose avec des
 vers latins , dont voici le sens.

» Je vous envoie un petit livre que la France élève Carm. L. 3.
ep. 30.
 » jusqu'au ciel , & met à côté de ce qu'on a fait de
 » mieux. Il prouve , ce me semble , combien l'Italie
 » surpasse en éloquence toutes les autres nations , ex-
 » cepté la Grece , si l'on en croit le bruit public ; mais
 » Ciceron n'admet pas cette exception.

» Un François raconte ses rêves : son objet est de
 » faire connoître le pouvoir de l'amour , la force de la
 » jalousie , les ruses d'une vieille , les stratagèmes d'un
 » amant. Il met au jour les maux que l'amour en-
 » traîne ; les contraires qu'on éprouve dans sa pour-
 » suite : travail & repos ; douleur & joie ; gémisse-
 » mens & ris ; *il prouve que ses plaisirs sont rares*
 » & toujours inondés de larmes. Quel champ plus
 » vaste & plus fécond ? Cependant l'Auteur ne fait
 » que rêver en racontant ses rêves. On ne le pren-
 » droit jamais pour un homme qui veille. Ah que
 » votre concitoyen * rend bien plus vivement tout le
 » pathétique de l'amour dans l'épisode de Didon , dont
 » la mort est peinte d'une manière si naturelle & si
 » touchante ! Le Poëte de Verone *, celui d'Ombrie † ,
 » celui de Sulmone § , si tendre , si fécond , traitent
 » bien mieux cette passion ; sans parler d'Auteurs plus
 » anciens , & de quelques modernes que notre patrie
 » a produits. Cependant j'espère que vous ne dédai-
 » gnerez pas le présent que je vous fais ; vous m'avez
 » demandé un livre étranger en langue vulgaire ; je
 » ne pouvois rien vous envoyer de meilleur , à moins

* Virgile.

* Catulle.

† Horace.

§ Ovide.

AN. DE J. C.
1349.

» que vous ne croyiez que toute la France, Paris
» même sa capitale, sont dans l'erreur.

Ce que dit Pétrarque dans cette épître, ne peut convenir qu'au roman de la Rose, poème en langue vulgaire, qui paroissoit depuis peu en France, & qui y faisoit beaucoup de bruit. Dans ce poème l'amour est réduit en art; on y apprend la façon de réussir dans les entreprises galantes.

Guillaume de Lorris étoit jeune [a] & amoureux; lorsqu'il le commença vers le milieu du treizième siècle: la mort le surprit avant qu'il eut le temps de l'achever. Environ quarante ans après, Jean de Meun, [b] dit Clopinel, parce qu'il boitoit, entreprit de le continuer, & le finit. Comme peu de gens sont à portée de le lire, quoiqu'on en ait beaucoup rajeuni le style, j'ai cru devoir en donner ici une légère idée.

~~Un jeune homme s'endort un jour de printemps;~~
& songe qu'il se promène dans un jardin délicieux; où il voit une rose nouvelle, dont la beauté & l'éclat le séduisent. Il veut la cueillir; mille obstacles s'y opposent. Voilà le nœud de l'intrigue. Des êtres malfaisans, Fauxsemblant, Dangier, Malebouche, &c. mettent tout en œuvre pour l'empêcher de réussir dans son entreprise. D'un autre côté Belaccueil, Pitié, Franchise, &c. sont des divinités bienfaisantes qui le favorisent. Tout est personifié dans cet ouvrage; tout

(a) Droit au vingtième an de mon
âge

Je fis le roman de la Rose,
Où l'art d'amour est toute enclose.

[b] On a débité un grand nombre de fables sur Jean de Meun. On le fait Docteur en Théologie, Dominicain, &c. Il paroît que c'étoit un homme du monde ba-

din, enjoué, un peu caustique, qui faisoit les délices de la cour de Philippe le Bel. On voit par son testament & son codicile qu'il voulut être enterré dans l'église des Jacobins de la rue St. Jacques, & qu'il avoit une maison dans un fauxbourg de Paris.

parle , tout agit ; mais rien de plus froid & de plus maussade que ces êtres moraux employés par nos premiers Poëtes , au lieu des divinités de la Fable. Venus avec sa ceinture ; Hebé versant le nectar à Jupiter ; Apollon conduisant le char du soleil , &c. Quelles images ! Quelle différence !

AN. DE J. C.
1349.

Enfin , après avoir sauté des fossés , escaladé des murs , forcé des châteaux , surmonté mille obstacles , le jeune homme cueille la rose , & le songe finit.

*Ainsi eus la rose vermeille ,
A tant fut jour & je m'éveille.*

Cet ouvrage est plein d'épisodes , de digressions étrangères au sujet & de traits satyriques , qui portent sur tous les états.

Les hypocrites y sont poursuivis avec vigueur ; cela est tout simple ; mais ce qui étonne beaucoup ; dans des vers qui ne respirent que l'amour & la galanterie , les femmes sont peintes avec les plus noires couleurs. Si l'on en croit Guillaume de Lorris , elles sont inégales , capricieuses , injustes , perfides , intéressées & libertines. Jean de Meun enchérit encore sur lui : à son avis , il n'y a point d'honnêtes femmes.

*Prudes femmes par saint Denis ,
Autant en est que de phénix.*

Lorsque cette espece de roman parut en France ; on en porta les jugemens les plus opposés ; les uns le décrivant comme un livre fort dangereux ; les autres au contraire le prônant comme un ouvrage plein

d'agrément & de savoir , propre à corriger les hommes de leurs ridicules & de leurs vices. Ils convenoient tous que c'étoit le meilleur poëme qui eut paru en langue vulgaire ; on le comparoit même à ce que les Anciens ont fait de mieux. Les Chymistes y trouvoient le grand œuvre ; les Casuistes , une morale divine ; les Spéculatifs , *un rofier de béatifique vision*.

Pétrarque n'y trouvoit que des rêves ; aussi aimoit-il mieux la façon dont Virgile , Catulle , Horace & Ovide traitent l'amour ; & en vérité je crois que sur cela il trouveroit peu de contradicteurs à présent ; mais on ne lui passeroit pas si aisément la préférence qu'il donne sur le roman de la Rose à *quelques Poëtes Italiens modernes*. Je crois qu'il vouloit parler du Dante , de Gui d'Arezzo , de Cavalcanti , Cino de Pistoie , &c. qui étoient les meilleurs qui eussent paru jusqu'alors.

Je ne sais pas comment Gui de Gonzague trouva ce livre ; s'il eut beaucoup de plaisir à le lire , & s'il fit grand usage des leçons qu'on y donne ; mais il me paroît qu'un homme comme lui , qui avoit fait toute sa vie sa cour aux Dames avec succès , n'avoit pas besoin des leçons de Guillaume de Lorris & de Jean de Meun , pour apprendre à cueillir les roses de l'amour.

De Mantoue Pétrarque alla à Verone , & de-là à Padoue , où Jacques de Carrare , pour le fixer auprès de lui , venoit de lui procurer un Canoniat , qu'il accepta , quoiqu'il fut Archidiacre & Chanoine de Parme. Dans ce temps-là on pouvoit réunir sur sa tête les bénéfices les plus incompatibles.

Il étoit certainement à Padoue au commencement de

de Février 1350. & il y vit arriver avec plaisir le Cardinal Gui de Boulogne , Légat du St. Siege , qui venoit d'Hongrie , où le Pape l'avoit envoyé. On verra bientôt Pétrarque fort attaché à ce Cardinal , ce qui m'oblige à le faire connoître. On ne sera pas fâché de trouver ici quelque chose de sa Légation d'Hongrie ; elle avoit pour objet les troubles de Naples , occasionnés par la mort tragique du Roi André.

AN. DE J. C.
1350.

Gui de Bologne étoit fils de Robert VII. Comte d'Auvergne & de Boulogne sur mer (a), & de Marie de Flandres. A cette grande naissance il joignoit de l'esprit & des talens , qui lui firent faire ses études à Paris avec rapidité & avec succès. Il n'avoit pas plus de vingt ans , lorsqu'on lui donna l'Archevêché de Lyon , l'an 1340. Deux ans après Clement VI. le faisant Cardinal à la sollicitation de Philippe de Valois , écrivit à ce Prince : *le sujet que vous m'avez recommandé a l'esprit cultivé ; son caractère est doux ; ses mœurs honnêtes ; sa vie pure & décente. Dans les choses spirituelles , il est éclairé & plein de zèle : dans les temporelles prudent & circonspect* (b).

Malgré sa grande jeunesse le Pape lui confia plusieurs affaires importantes , dans lesquelles il répondit à l'idée qu'on avoit conçue de lui , ce qui l'engagea à l'envoyer en Hongrie pour la négociation la plus délicate & la plus difficile.

On a vu dans ces Mémoires Louis , Roi de Hon- Tom. 2. fol.
378.

(a) L'ancienne maison de Boulogne , venue par femmes des Rois de la seconde race , fondit dans la maison d'Auvergne en la personne de Robert VI. Comte d'Auvergne , grand-pere du Cardinal.

(b) Virum litterarum scientia eruditum , insignitum elegantia morum , decorum honestate , vitæ munditiâ nitidum , in spiritualibus providum , in temporalibus circumspectum.

AN. DE J. C.
1350.

Tom. 2. fol.
185.

grie , quitter ses états l'an 1347. pour aller à Naples venger la mort de son frere , & s'emparer de ce royaume , qu'il prétendoit lui appartenir. Il prit à sa folde ce Duc Warner , dont on a parlé , chef de la grande compagnie , le fleau de l'Italie , qui répandit des flots de sang dans ce royaume. Le Roi de Hongrie en fut bientôt le maître ; la Reine Jeanne , trop foible pour lui résister , s'enfuit en Provence. Les Princes du sang allerent trouver à Aversè le Roi leur cousin pour le reconnoître & lui rendre hommage.

Le Roi les reçut fort bien ; ensuite il se fit mener par Charles de Duras à l'endroit où son frere avoit été étranglé , & là , en sa présence , il fit assassiner ce Prince , après lui avoir reproché d'avoir contribué à la mort de son frere. Il avoit toujours sur le cœur le mariage que Charles avoit contracté avec Marie , sœur de la Reine Jeanne , qui lui avoit été destinée par le Roi Robert. Les autres Princes du sang , Louis & Robert de Duras , freres de Charles ; Robert & Philippe de Tarente furent mis aux fers , & envoyés en Hongrie.

Après cette expédition , le Roi envoya des Ambassadeurs au Pape , pour justifier sa conduite , solliciter l'investiture du Royaume de Naples , & la punition de la Reine Jeanne. Il se plaignoit beaucoup du Cardinal de Taleirand , qu'il accusoit d'avoir trempé dans le meurtre de son frere. Peu de temps après , la peste l'obligea de quitter le Royaume de Naples , & de retourner en Hongrie.

Les Napolitains qu'il avoit traités avec trop de rigueur , rappellerent la Reine Jeanne & son mari Louis de Tarente , qui ayant débauché le Duc Warner ,

faisoient leurs efforts pour reconquérir leur Royaume, lorsque le Pape jugea à propos d'envoyer un Légat en Hongrie, pour traiter la paix entre les deux Princes.

AN. DE J. C.
1350.

On voit que la négociation étoit délicate. Le Roi de Hongrie poursuivoit toujours avec chaleur la punition de la mort de son frere & l'investiture du Royaume de Naples. Il ne vouloit point entendre parler d'accommodement. Clement VI. jugea avec raison que le Cardinal Gui de Boulogne, que les liens du sang unissoient avec la maison de France (a), & qui avoit l'esprit doux & liant, étoit seul capable de faire entendre raison à ce Prince, & de l'amener à une conciliation. D'ailleurs, ce Cardinal étoit parent & ami de l'Empereur Charles, dont le Roi de Hongrie avoit épousé la fille. *

* Marguerite
de Luxem-
bourg.

Voilà ce qui déterminâ le Pape à envoyer en Hongrie le Cardinal de Boulogne, avec les pouvoirs les plus amples (b). Les lettres de sa Légation sont datées du 30. Novembre 1348. En voici les principaux objets. 1°. Traiter la paix entre le Roi de Hongrie & la Reine de Naples. 2°. Solliciter la libération des Princes du sang. 3°. Demander l'envoi de la procédure, pour être à portée de juger la Reine Jeanne sur le viricide dont on l'accusoit. 4°. Justifier le Cardinal de Taleirand, que le Roi de Hongrie accusoit d'être complice de ce crime. 5°. Engager l'Empereur Charles à appuyer la négociation de tout son crédit auprès de son gendre.

Od. Rain.

Le Cardinal Légat, malgré ses talens pour la né-

(a) Jeanne d'Auvergne sa niece, | tembre 1349.
veuve de Philippe de Bourgogne, | (b) Tanto par oneri nemo alter
épousa le Roi Jean, le 26. Sep- | inventus est.

AN. DE J. C.
1350.

gociation , & toutes les ressources qu'il pouvoit tirer de sa naissance & de ses alliances avec les plus grands Princes de l'Europe , ne put obtenir qu'une trêve. Il avoit ordre en revenant de Hongrie , d'aller à Rome pour le Jubilé , & de faire ses efforts pour donner la paix à l'Italie. Sa Légation s'étendoit sur toute cette partie de l'Italie qui est entre les Alpes & l'Apennin. Il arriva à Padoue au commencement de Février , & y fut reçu avec des honneurs extraordinaires. Jacques de Carrare lui céda son palais , & le défraya avec toute sa suite , qui étoit de trois cents chevaux. Il s'arrêta quelques jours dans cette ville , pour y faire la translation du corps de St. Antoine (a) , qu'on tira de son tombeau , pour le placer dans une église qu'on lui avoit bâtie. Le Cardinal qui avoit éprouvé sa protection dans une maladie mortelle , voulut lui en marquer sa reconnaissance en faisant lui-même cette cérémonie.

Il fut fort aisé de trouver à Padoue Pétrarque , qu'il avoit connu à Avignon , & dans le séjour qu'il y fit , il faisoit avec empressement les occasions de s'entretenir avec lui. Dans une des conversations qu'ils eurent ensemble , il lui fit voir une lettre qu'il venoit de recevoir d'un Prélat François attaché à lui , & ami de Pétrarque.

C'étoit Philippe de Vitri , célèbre par ses écrits en François & en latin , & par son habileté dans le chant

Mém. de l'Acad. des Inscrip.
Tom. 13. fol.
528.

(a) On l'appelloit alors St. Antoine le Mineur par opposition au grand St. Antoine , instituteur de l'Ordre Monastique dans le troisième siècle. On l'appelloit aussi Antoine de Lisbonne ou de Portugal , parce qu'il étoit né à Lisbonne. Il est connu à présent sous le nom de St. Antoine de Padoue , parce qu'il habita long-temps cette ville , & y mourut le 13. Juin 1231. Son corps est sous l'autel dans l'église de son nom , où le Légat le plaça dans cette occasion.

de l'église. Ce Prélat, dont je n'ai pu découvrir la naissance, étoit Chapelain du Pape & du Cardinal de Boulogne, Archidiacre de Brie dans l'église de Soissons. Il s'étoit appliqué à la poésie & à la musique, & il avoit réussi dans ces deux arts autant qu'on pouvoit y réussir dans ce temps-là. Cela n'avoit pas peu contribué à le lier avec Pétrarque, qui nous apprend qu'il avoit une curiosité extrême & un desir incroyable de tout savoir.

AN. DE J. C.
1350.

Suivant une façon de penser qu'on a toujours reprochée aux François, & sur-tout aux Parisiens, Philippe de Vitri ne croyoit pas qu'on pût mener une vie agréable ailleurs que dans sa patrie, & il regardoit comme un exil tout voyage hors de France. Il avoit écrit sur ce ton-là au Cardinal, de Paris où il faisoit sa principale résidence, allant quelquefois à Avignon. *Il le plaignoit du séjour qu'il avoit été obligé de faire en Hongrie, & donnoit le nom d'exil au voyage qu'il alloit faire en Italie, où le Pape l'avoit chargé de terminer plusieurs affaires, sur-tout à Rome, en Lombardie, & dans le Patriarchat d'Aquilée.*

Le Cardinal ne sentit pas, sans doute, les conséquences de ce qu'il faisoit, quand il communiqua cette lettre à Pétrarque. Il suffit de connoître notre Poète, pour concevoir quelle fut son indignation en la lisant. Le nom d'exil donné à un voyage en Italie, étoit un blasphème pour lui. Il prit la plume sur le champ, & écrivit à Philippe de Vitri la lettre suivante, qui est à mon gré une de ses meilleures lettres.

» Pourquoi n'oserois-je pas, mon cher Philippe, vous
 » dire de loin ce que je vous dirois de près ? Rien de
 » si libre que l'amitié. *Je ne l'aime pas si je crains de*

Var. 42.

AN. DE J. C.
1350

» *l'offenser*, disoit Seneque en parlant de son ami, &
 » comment, en disant la vérité, pourrois-je offenser
 » l'homme du monde qui l'aime le plus ? Ne dois-je
 » pas plutôt espérer de plaire à un des grands Philo-
 » sophes de notre siecle, en lui faisant secouer les
 » préjugés du peuple, pour penser d'une façon plus
 » mâle & plus philosophique ?

» Je ne vous reconnois plus, mon cher ami ; votre
 » esprit est vieilli. Je savois bien que tout ce qui se
 » leve se couche, que tout ce qui naît vieillit ; mais
 » je croyois l'esprit exempt de ce sort commun des
 » choses terrestres, parce qu'étant formé d'une subf-
 » tance éthérée, il s'élève par ses propres forces, & ,
 » pour ainsi dire, sur les aîles de la nature. Si l'es-
 » prit vieillit, il peut donc mourir ; la vieillesse n'est-
 » elle pas la fin de la vie, & comme une descente
 » à la mort ? Ah ! si ~~on nous étoit cette douce es-~~
 » pérance de vivre toujours par la plus noble partie
 » de nous-mêmes, qu'est-ce qui nous consoleroit d'être
 » sujets à la mort ?

» Vous voudriez savoir où tend ce long préambule.
 » Que dis-je ! Si je vous connois bien, vous le savez
 » déjà ; vous devinez ce que je vais vous dire, &
 » votre conscience n'est pas sans remords.

» Nous avons ici notre illustre pere, notre maître
 » commun, le Cardinal Gui de Bologne, Légat du
 » St. Siege Vous rougissez, je le vois.
 » Avouez que vous ne comptiez pas que je lirois la
 » lettre que vous lui avez écrite ; & que si vous aviez
 » pu l'imaginer, vous ne lui auriez pas parlé sur un
 » ton si foible, si mol, & qui ne convient qu'à une
 » femmelette ? Vous auriez du moins respecté les

» Muses qui habitent avec moi , & qui vous feroient
» sentir leur indignation , si le temps le permettoit.

AN. DE J. C.
1350.

» Vous attaquez notre maître ; vous lui faites des
» reproches ; vous déplorez son malheur d'être si
» long-temps hors de sa patrie. Que dis-je ? vous osez
» donner le nom d'exil à un voyage , dont les motifs
» ne sauroient être ni plus saints ni plus glorieux.
» Voilà ce qui me fait dire que votre esprit est vieilli ;
» vous ne parliez pas sur ce ton , quand j'ai com-
» mencé à vous connoître. Qu'est devenue cette ar-
» deur admirable , ce desir de tout savoir , qui vous
» distinguoit de tout le monde ? Vous vouliez arra-
» cher à la nature le voile qui la couvre. Quels
» mouvemens ne vous êtes - vous pas donnés pour
» trouver la position de l'isle de Thulé & de la Ta-
» probane ? Que n'avez-vous pas fait pour découvrir
» tout ce que l'Océan Oriental renferme de plus ca-
» ché ? La terre même vous paroïssoit alors trop pe-
» tite. Vous élevez jusqu'au ciel vos regards curieux ;
» la route oblique du soleil ; les étoiles fixes & er-
» rantes , rien n'échappoit à vos recherches infatiga-
» bles : vous auriez même voulu connoître cette por-
» tion du ciel que voient les Antipodes , s'il y en a.

» Est-il possible qu'un homme aussi avide de connois-
» sances en tout genre , donne le nom d'exil à un
» voyage en Italie , hors de laquelle tout seroit exil ,
» si le monde n'étoit pas la patrie de tout homme
» qui pense ? Voulez-vous que je vous le dise ? Le pe-
» tit pont de Paris a fait trop d'impression sur vous ;
» vos oreilles sont trop flattées du murmure des eaux
» de la Seine qui coulent sous ses arches. Vous avez
» sans doute oublié la réponse de celui à qui on de-

AN. DE J. C.
1350.

„ mandoit d'où il étoit. *Je suis Cosmopolite*, répondit-
 „ il. Pour vous vous êtes François, on ne peut pas
 „ vous le disputer, & tellement François que vous
 „ traitez d'exil tout voyage hors de France, quel
 „ qu'en puisse être le motif.

„ Je fais que nous avons tous un amour inné pour
 „ notre patrie, quelle a des attraits naturels ausquels
 „ les plus grands hommes ont été sensibles. N'est-
 „ ce pas l'amour de la patrie qui fit sortir Camille de
 „ son exil d'Ardée, pour aller secourir Rome ? Dio-
 „ mede se plaint dans Virgile de ce que les Dieux lui
 „ envient le bonheur d'être à Calydon ? Ovide fait un
 „ livre entier pour déplorer son malheur de vivre loin
 „ de sa patrie. Mais je fais aussi qu'il n'y a que les
 „ petits esprits qui ne peuvent pas sortir de ces en-
 „ traves. Combien de héros & de philosophes ont passé
 „ toute leur vie à voyager. Platon quitte Athenes, où
 „ il étoit adoré comme un Dieu, pour aller parcou-
 „ rir l'Egypte & l'Italie. Les voyages de Démocrite
 „ font célèbres ; mais plus encore ceux de Pithagore,
 „ qui ne revit jamais sa maison, plus enflammé par
 „ la recherche de la vérité que par l'amour de sa patrie.
 „ après avoir parcouru l'Egypte, la Perse, & même
 „ des contrées barbares, il passa quatre lustres en
 „ Italie, & vous pleurez la perte que votre maître a
 „ faite d'une année dans ce pays-là.

„ Reveillez-vous, mon cher ami, tirez votre es-
 „ prit de cette espece de léthargie où je le vois. Ele-
 „ vez votre ame qui rampe sous des préjugés popu-
 „ laires, & qui attachée aux glebes de son champ,
 „ ne voit rien de beau, rien d'agréable hors de Paris.
 „ Rendez-moi cet ancien Philippe, dont la conversa-
 tion

» tion avoit pour moi tant de charmes ; ce n'est pas
» à lui que j'écris ; c'est à un de ses ennemis ; ainsi
» vous ne devez pas vous offenser , si vous trouvez
» dans cette lettre des choses plus fortes que la mol-
» lesse du fiele ne comporte.

» Je reviens à notre *exilé*. Je voudrois que vous
» le vissiez plus brillant que jamais , parcourant les
» villes d'Italie avec un front radieux. Vous verriez
» autour de lui un grand concours de monde ; des
» Princes même empressés à lui rendre les plus grands
» honneurs ; vous entendriez le murmure des applau-
» dissements qu'on lui donne. Au lieu de l'appeller *exilé* ,
» vous le nommeriez *le restaurateur de la paix , le sau-
» veur de la République*.

» Le flambeau de la discorde allumé entre les royau-
» mes de Hongrie & de Naples alloit embraser toute
» l'Europe. Notre Cardinal seul a été jugé capable d'ar-
» rêter cet incendie ; & qui est-ce qui a porté ce ju-
» gement ? le souverain Pontife , le sacré College.
» Voilà l'homme que vous appelez *malheureux*. Qui
» trouvez-vous donc heureux dans ce monde ? Quel
» loisir , quel repos assez doux pour être préféré à de
» si grandes affaires ? Quelles délices pourroit-on com-
» parer à de pareils soucis ? Que les Epicuriens di-
» sent ce qu'ils voudront ! Je ne connois point de vo-
» lupté qui mérite d'être plus recherchée que des tra-
» vaux de cette espece.

» Cessez donc de déplorer le sort de notre Prélat ;
» que vous aimez de tout votre cœur , je le fais bien.
» Regardez-vous vous-même plutôt comme *exilé* &
» *malheureux* de ne pouvoir pas le voir dans sa gloire.
» Il est à la fleur de son âge ; son corps est robuste ,

58 MÉMOIRES POUR LA VIE

AN. DE J. C.
1350.

» son esprit avide de savoir ; un sang illustre coule
» dans ses veines ; voilà les aiguillons qui l'ont pressé
» de quitter les bords du Rhône & de la Seine. Ne
» me dites pas qu'il n'y a que les Philosophes qui
» voyagent , & que cela ne convient pas à un homme
» qui compte des Rois parmi ses ancêtres. Je pour-
» rois vous citer des Princes , des Héros , des Rois
» mêmes , qui ont passé leur jeunesse à voyager , pour
» revenir dans leur patrie plus sages , plus instruits ,
» plus en état de la gouverner ou de la servir.

» C'est l'expérience qui fait les Artistes , ce sont
» les voyages qui forment les hommes. Que peuvent
» apprendre ceux qui ne sortent pas de la maison pa-
» ternelle ? Comment peuvent-ils se former & s'éle-
» ver à quelque chose de grand sans quitter leurs
» foyers ? Homere , voulant donner aux Grecs un mo-
» ~~dele de sagesse , leur présente un homme qui a par-~~
» couru un grand nombre de villes , & observé plu-
» sieurs nations. Virgile a cru devoir l'imiter en pro-
» menant par-tout son héros.

» Vous plaignez notre maître , parce qu'il est sorti
» de Paris. Est-il possible que vous ne compreniez
» pas combien il doit être agréable pour lui de voir
» ces hautes montagnes qui nous servent de barrières ,
» applanies par le vinaigre Carthaginois , & ces champs
» fertiles de la Gaule Cisalpine ; la belle ville de Milan
» bâtie par vos ancêtres ; Bresse & Verone qu'ils ont
» possédées ; Padoue l'ouvrage d'Antenor le Troyen ;
» Venise la merveille des cités , que la mer environne ;
» Tarvisé , dont les fleuves qui l'entourent font un
» séjour délicieux dans l'été. C'est dans cette petite
» ville que notre Légat a établi pendant quelque temps

„ son séjour , moins pour son plaisir que pour la com-
 „ modité de ceux qui avoient à faire à lui.

AN. DE J. C.
 1350.

„ Ensuite ayant franchi les Alpes Noriques , pour
 „ aller appaiser les troubles du Nord , il a parcouru
 „ toute la Germanie , jusqu'à ce fleuve semblable au
 „ Nil , qui ser voit autrefois de limites à l'Empire
 „ Romain. Revenant ensuite plein de gloire , il s'est
 „ arrêté dans cette ville , pour transférer le corps du
 „ petit St. Antoine. Cette cérémonie s'est faite au-
 „ jourd'hui avec un grand concours. J'y ai assisté , &
 „ j'ai admiré la gravité & la bonne grace de notre
 „ Prélat dans ses fonctions.

Le Danube.

„ Demain il reprendra sa route. Après avoir tra-
 „ versé le Roi des fleuves , il arrivera à Ravenne ,
 „ la plus ancienne des villes ; de-là à Rimini , Fano ,
 „ Perouse ; enfin il verra la capitale du monde : on
 „ ne doit rien admirer quand on ne l'a pas vue. La
 „ puissance du Peuple Romain rendoit autrefois cette
 „ ville plus magnifique , plus brillante ; le Jubilé qui
 „ y est ouvert , la rend aujourd'hui plus sainte &
 „ plus salutaire.

Le Pô.

„ Appelez notre maître *exilé* tant qu'il vous plaira ;
 „ pour moi je le regarde comme un voyageur fort
 „ heureux. Il visitera les églises des Apôtres , *limina*
 „ *Apostolorum* ; il foulera cette terre sainte arrosée
 „ du sang des Martyrs ; il verra les deux images de
 „ Jésus-Christ ; celle qui est empreinte sur un linge de
 „ femme (a) , & celle qui est peinte miraculeusement
 „ sur la muraille de la mere des églises ; l'endroit où

(a) On croit qu'une femme Juive jeta un mouchoir sur le visage de Jésus-Christ , lorsqu'il portoit sa croix au Calvaire , pour essuyer le sang & la sueur dont il étoit couvert , & que sa figure demeura empreinte sur ce mouchoir. On l'appelle le St. Suaire , & on le fait voir à Rome à St. Jean de Latran. Le nom de Véronique qu'on a donné à cette femme , vient de *vera icon* , vraie image.

AN DE J. C.
1350.

„ Jesus-Christ se présenta à St. Pierre fuyant , & la
 „ pierre où il grava la trace de ses pieds , qu'on ne
 „ cessera jamais d'adorer (a). Il entrera dans le *Sancta*
 „ *Sanctorum* , lieu sacré plein de la grace céleste (b);
 „ il parcourra le Vatican & les catacombes de Ca-
 „ lixte (c) bâties , pour ainsi dire , des ossemens des
 „ Martyrs ; il verra la crèche & le prépuce du Sau-
 „ veur (d) , le vase plein du lait de sa mere , qui est
 „ d'une blancheur admirable ; l'anneau de Ste. Agnès ,
 „ qui rappelle une ardeur éteinte par miracle (e) ; la
 „ tête de St. Jean-Baptiste , le gril de St. Laurent , le
 „ corps de St. Etienne venu de loin , & deux Saints
 „ contents d'occuper la même place (f) ; dont ils se
 „ font les honneurs.

„ Il verra l'endroit où le sang de St. Paul répandu
 „ fit couler des fontaines d'eau douce (g) ; celui où ,
 „ à la naissance du Sauveur , une fontaine d'huile def-

(a) Hors la porte St. Sebastien près des ruines du temple de Mars , St. Pierre fuyant des prisons rencontra Jesus-Christ allant à Rome avec sa croix sur l'épaule , & lui dit : *Seigneur , où allez-vous ?* Jesus-Christ lui répondit : *je vais être crucifié une seconde fois* , & il disparut laissant la trace de ses pieds sur une pierre , qu'on voit encore à St. Sebastien. *Hegeſip.*

(b) C'étoit autrefois la Chapelle domestique des Papes , à l'ancien palais de Latran , que Sixte V. fit abattre pour bâtir le nouveau. Il plaça cette Chapelle au haut de l'échelle sainte ; les femmes n'y entrent jamais. L'autel est dans un enfoncement obscur , qui imprime du respect aux plus indévots. Leon IV. mit sous l'autel une caisse de cyprès pleine de reliques , avec cette Inscription : *Sancta Sanctorum.*

(c) On prétend que Calixte I. Pape dans le troisième siècle , fit bâtir ou rebâtir sur la voie Appia un cimetière qui porte son nom , fameux dans les martyrologes. On dit qu'on y a enterré 174000 Martyrs & 46 Papes.

(d) Ces reliques précieuses furent en-

voyées à Rome par Ste. Helene , à ce qu'on prétend. Le Pape Libere les fit transporter d'une petite église où elles étoient , à Ste. Marie Majeure.

(e) Prudence dit que Ste. Agnès étoit une jeune Vierge , qui fut martyrisée à Rome ; que le Juge voyant que les tourmens ne l'ébranloient pas , la condamna à être exposée dans un lieu public ; mais que le premier qui l'attaqua , perdit la vue , & tomba presque mort. *Prud. L. de Cor. himn. 14.* On croit que le corps de Ste. Agnès est à Nomento , excepté sa tête , qui fut transportée , dit-on , à St. Jean de Latran par Honorius I.

(f) L'an 557. le corps de St. Etienne fut porté dans l'église de St. Laurent , près la porte Tiburtine , & placé à côté de celui de St. Laurent , qui se retira (dit-on) de lui-même , comme pour lui faire place ; ce qui lui a attiré le nom de *civil Espagnol* : on croit que St. Laurent étoit d'Espagne.

(g) On prétend que lorsque St. Paul eut la tête tranchée à Rome , des sources d'eau douce coulerent au lieu de sang.

„ cendit dans le Tibre (a) ; celui où furent jettés les
 „ fondemens d'un beau temple à l'indice d'une neige
 „ d'été [b], & où l'enfant d'une Vierge renversa des
 „ temples très-forts.

„ Il verra la pierre souillée du sang de Simon (c) ;
 „ l'autre où St. Sylvestre se cacha ; l'endroit où Conf-
 „ tantin eut une vision ; celui où il fut guéri d'une
 „ maladie incurable (d).

„ Quand il voudra bien descendre du ciel à la terre ,
 „ il verra les ruines superbes des palais des Em-
 „ pereurs Romains ; les maisons des Fabius & des
 „ Scipions ; les sept collines renfermées dans une
 „ enceinte de murailles ; ces grandes rues qui étoient
 „ trop étroites pour le passage des captifs , que les
 „ vainqueurs Romains traînoient à leurs chars ; ces
 „ arcs triomphaux chargés des trophées des Rois
 „ vaincus & des peuples subjugués ; il montera au
 „ Capitole , qui est le chef & la citadelle du monde.
 „ On y voyoit autrefois le temple de Jupiter ; c'est
 „ à présent l'autel du Ciel , où Auguste vit Jesus-
 „ Christ enfant (e).

AN. DE J. C.
 1350.

(a) Il y a un endroit à Rome au-delà du Tibre , où l'on dit qu'une fontaine d'huile sortit de terre , & coula dans le Tibre , pour annoncer aux hommes l'avénement de Jesus-Christ , qui est l'oïnt du Seigneur. Il y a une église qu'on croit bâtie par le Pape Calixte.

(b) Vers le milieu du quatrième siècle Jean Patrice & sa femme eurent une vision. On leur dit de bâtir une église dans l'endroit qu'ils trouveroient le lendemain couvert de neige. Le Pape eut la même vision ; c'étoit en été : le lendemain matin on alla sur le Mont Esquilin , où l'on trouva de la neige , & on y bâtit l'église de Ste. Marie Majeure.

(c) A Rome Simon le Magicien entreprit de voler ; en effet il s'éleva en l'air emporté , dit-on , par les démons. Les Apôtres St. Pierre & St. Paul prièrent , & il tomba sur une pierre , où

l'on voit encore les traces de sa chute.

(d) On croyoit autrefois que Constantin attaqué de la lepre eut une vision des Apôtres St. Pierre & St. Paul , qui lui commandèrent de faire chercher Sylvestre caché dans une caverne du Mont Soraète ; Sylvestre le guérit & le baptisa. Muratori dit que c'est une fable imaginée dans des siècles barbares. *Ann. d'Ital. tom. 8. fol. 241.*

(e) Près du Capitole est le couvent des Observantins , bâti sur les ruines du temple de Jupiter Capitolin. A côté de ce couvent est l'église de Ste. Marie , dite *in Ara-Celi* , parce que l'Empereur Auguste y fit bâtir , dit-on , un autel au Fils de Dieu , sous ce titre : *Ara primogeniti Dei*. On prétend qu'il avoit appris sa naissance par le livre des Sibylles : d'autres disent qu'une Sibylle la lui avoit révélée dans une apparition.

AN. DE J. C.
1350.

„ Pour vous , mon cher Philippe , quand vous
 „ avez été des prés de St. Germain à la montagne
 „ de Ste. G  nevieve , vous croyez avoir parcouru
 „ le Levant & le Couchant ; heureux dans votre
 „ façon de penser , si le vrai bonheur peut être dans
 „ une erreur.

„ Notre maître , en partant de Rome , se propose
 „ de prendre une autre route , & de parcourir la
 „ Toscane. Il verra Viterbe entourée de sources chau-
 „ des & froides ; Orviette perchée sur la cime d'un
 „ rocher ; Sienne fameuse à l'imitation de Rome par
 „ une louve qui allaite & par ses sept collines ; Flo-
 „ rence l'ouvrage des Généraux Romains , dont je
 „ ne vous dirai rien à présent , de peur que vous
 „ ne me renvoyiez le reproche que je vous fais d'ai-
 „ mer trop votre patrie.

„ Ensuite , après avoir franchi l'Apennin , il passera
 „    Bologne , la mère des études , & reviendra dans
 „ cette ville , où il doit tenir un Concile. De-là il
 „ reprendra la route de Milan , & après avoir tra-
 „ versé pour la troisième fois l'Apennin , il arrivera
 „    G  nes , ville digne de sa curiosité ; je n'en con-
 „ nois point où il y ait plus de courage : si la con-
 „ corde y régnoit , on pourroit l'appeller *la ville des*
 „ *Rois*. Ensuite il parcourra les belles campagnes de
 „ la Ligurie , des bois de cedres & de palmiers , un
 „ rivage parfumé de toute sortes d'aromates , qui le
 „ menera sur les confins de l'Italie & de la France.

„ Vous m'avouerez que cette maniere de voyager
 „ n'a point l'air d'un homme ennuyé & pressé d'arri-
 „ ver. Le Légat imite le Méandre dans ses détours ,
 „ pour répandre ses bienfaits dans un plus grand nom-

„ bre de lieux , & réjouir son esprit par la variété
 „ d'un plus grand nombre d'objets. Ne fera-ce pas
 „ un grand plaisir pour votre *exilé* d'avoir vu tant
 „ & de si belles choses , & d'avoir accru sa répu-
 „ tation par sa présence , qui est l'écueil ordinaire des
 „ grands noms ? Quel bonheur pour l'Italie d'avoir
 „ été éclairée par cet astre bienfaisant , dans le temps
 „ qu'elle étoit couverte de nuages , & d'avoir trouvé
 „ un homme illustre qui chante ses louanges , dans
 „ un pays , où elle n'auroit pas été le chercher !

„ Il est temps de finir. Si vous pleurez l'absence de
 „ ce grand homme , cette espece de solitude où vous
 „ vivez loin de lui , & la rouille que votre esprit a
 „ contractée par un séjour trop long dans le même
 „ endroit , je vous plains. Mais si vous lui enviez le
 „ plaisir d'être avec nous , & à nous le bonheur de
 „ le posséder , vous méritez une satire , puisque le
 „ bonheur des autres vous afflige. Quel que soit vo-
 „ tre état , consolez-vous , il ne durera pas long-
 „ temps. L'été prochain vous rendra ce que vous avez
 „ perdu , & nous enlèvera ce que nous possédons ;
 „ mais rien ne pourra effacer de nos cœurs une image
 „ qui y est profondément gravée. Vous le reverrez plus
 „ content , plus instruit , plus aimable ; en un mot supé-
 „ rieur à lui-même par le mélange de la gravité italienne
 „ avec l'urbanité françoise. Votre éloquence se tour-
 „ nera toute en applaudissemens ; vous rougirez de
 „ ces plaintes efféminées , qu'une seule chose peut
 „ excuser ; c'est qu'elles sont écrites en langue vul-
 „ gaire ; ce qui prouve que vous n'avez pas suivi vo-
 „ tre façon de penser , mais celle du peuple , dont
 „ les jugemens sont toujours aveugles & ignobles.

AN. DE J. C.
 1350.

AN. DE JC
1350.

„ Adieu , portez-vous bien , & ne nous oubliez pas.
„ Le Médecin Marc , compatriote de Virgile , vous
„ salue.

A Padoue , ce 14. Février.

Od. Rain.

Le Cardinal Légat fit le 14. Février la cérémonie de la translation du corps de St. Antoine , après avoir célébré sur son tombeau , en présence du Patriarche d'Aquilée , de l'Archevêque de Jadra , des Évêques de Verone , de Padoue , &c. Il y eut un concours de peuple immense. Pétrarque , présent à cette cérémonie , admire la façon dont le Légat s'en acquitta. Les Corthusi , Auteurs contemporains très-véridiques , racontent plusieurs miracles opérés dans cette occasion. Ils parlent entr'autres d'un Polonois , qui ayant tourné le Saint en ridicule , fut frappé d'une paralysie , dont il ne guérit qu'en l'invoquant. Il est fâcheux que ~~Pétrarque ne dise rien de ces miracles~~ , dont il dût être témoin.

Le Cardinal de Bologne , & quelques personnes de mérite qui l'avoient suivi dans son voyage , eurent plusieurs conversations avec Pétrarque , dans lesquelles ils lui peignirent l'état de l'Allemagne , & la situation de l'Empereur Charles. On verra bientôt l'intérêt que Pétrarque y prenoit , & il est nécessaire d'en donner ici une idée.

On a vu la manière dont ce Prince fut élu Roi des Romains par l'entremise & le crédit du Pape , à qui il s'étoit entièrement dévoué. Son élection fut contestée , & la plus grande partie de l'Allemagne continua de reconnoître pour Empereur Louis de Bavière jusqu'à sa mort , qui arriva le 11. Octobre 1347. & le délivra d'un ennemi puissant. *La mort de Louis*

Louis fut la vie de Charles, dit Mr. Muratori. *

AN. DE J. C.
1350.

* La morte
di Ludovico
fu la vita di
Carlo. Ann.
d'Ital.

Les Eleéteurs, qui n'avoient pas consenti à l'élection de Charles, élurent d'abord Edouard, Roi d'Angleterre, qui refusa; ensuite Frederic, Marquis de Misnie, qui renonça à son droit pour dix mille marcs d'argent que Charles lui donna. Enfin leur choix tomba sur Gunther, Comte de Schwartzbourg en Thuringe, qui s'accommoda encore avec Charles, & mourut peu de temps après, empoisonné par son Médecin; de sorte que le Cardinal de Bologne arrivant en Allemagne, l'an 1349 trouva Charles paisible possesseur de l'Empire. La mort ou les traités l'avoient débarrassé de tous ses concurrens. Il avoit établi son séjour à Prague, ville agréablement située sur la Molde, capitale de son royaume de Bohême; c'est là que le Cardinal Légat alla traiter avec lui les affaires dont le Pape l'avoit chargé.

Clement VI. qui avoit lieu d'être content de la soumission de ce Prince & de ses bonnes dispositions envers le St. Siege, vouloit qu'il allât en Italie; son dessein étoit de l'opposer aux Viscomti, qui s'étoient mis à la tête du parti Gibelin, & donnoient beaucoup d'inquiétude aux Guelphes. Il lui avoit écrit pour l'y engager; mais sa situation ne lui permettoit pas alors de former cette entreprise. Il y avoit encore des troubles dans l'Allemagne, qu'il falloit dissiper; d'ailleurs ce Prince, épuisé par ses largesses pour se faire élire, n'avoit point d'argent. Les nouveaux péages & les impôts qu'il voulut établir pour s'en procurer souffrirent beaucoup de contradictions, & ne le tirèrent pas de cet état de misère, dont on raconte un trait qui paroît incroyable.

Adlzreiter,
Part. II. L. IV.

Tome III.

I

AN. DE J. C.
1350.

En sortant de Worms , il fut arrêté par le boucher qui avoit fourni la viande à sa maison pendant le séjour qu'il avoit fait dans cette ville. Le peuple prit fait & cause pour le boucher , & se mutina. Charles qui n'avoit qu'une petite suite , n'osant pas employer la force , eut recours à la négociation ; mais le boucher tint ferme , & voulut être payé : l'Empereur fut obligé de recourir à la bourse de l'Evêque , qui paya pour lui.

Il faut avouer qu'un Prince dans cet état , étoit peu capable d'aller subjuguier l'Italie , & y faire valoir ses droits. Cependant Pétrarque ne perdoit pas de vue sa chimere favorite ; le rétablissement de l'Empire Romain. On a vu que dans ses principes , Rome devoit toujours gouverner le monde. Peu s'en étoit fallu qu'elle n'eut repris sous Rienzi l'ascendant & la supériorité qu'elle avoit autrefois. ~~Il y a lieu de croire qu'un peu plus de courage & de persévérance de la part du Tribun , moins de faste & de vanité , auroient opéré ce prodige ; mais il ne falloit plus y penser.~~ La ville de Rome avoit détruit elle-même l'idole qu'elle avoit élevé. Il n'étoit plus question alors de Rienzi ; on verra bientôt ce qu'il devint après sa chute.

Pétrarque obligé de tourner ses vues d'un autre côté , pour réaliser sa chimere , jugea l'Empereur Charles propre à l'accomplissement de ses grands desseins. Il faut avouer que les circonstances où se trouvoit alors l'Italie , se prêtoient assez aux idées de Pétrarque.

Charles , comme Empereur , étoit toujours le chef des Gibelins , & ses liaisons avec le Pape lui concia-

Soient le parti Guelphe. Les principales villes d'Italie, gémissant sous le joug des tyrans qui les gouvernoient, desiroient un chef suprême à qui elles pussent recourir. Ces tyrans eux-mêmes, las de se faire la guerre les uns aux autres, se flattoient que l'Empereur, en prenant le timon de l'Italie, y rétablirait la tranquillité. La ville de Rome retombée dans cet état affreux d'où Rienzi l'avoit tirée pour un moment, ne voyoit plus d'autre ressource que le retour de ses deux chefs, & desiroit qu'ils vinssent établir leur séjour dans cette capitale du monde. Florence même, cette République si jalouse de sa liberté, qui ne vouloit pas reconnoître les Empereurs dont elle avoit secoué le joug, sollicitoit l'entrée de Charles en Italie, parce qu'elle vouloit l'opposer aux Visconti, Seigneurs de Milan, dont elle redoutoit la puissance, & qui menaçoient de l'envahir.

Pétrarque desiroit aussi ardemment de voir l'Empereur en Italie, qu'il avoit désiré quelques années avant le succès de l'entreprise de Rienzi. Il étoit tenté de lui écrire; mais il n'osoit pas, n'ayant pas l'honneur d'être connu de lui, quoiqu'il l'eût vu à Avignon, lorsque ce Prince y alla solliciter l'Empire.

Il sentoit bien qu'il ne lui convenoit pas de s'immiscer dans des affaires de cette nature. Il n'avoit ni mission ni caractère pour cela. Voici les raisons qui le déterminèrent à rompre le silence. On les trouve dans une lettre qu'il écrivit long-temps après au Pape Urbain V.

„ Lorsqu'il s'agit d'un intérêt public & général, si
„ les plus grands ne font pas leur devoir, il vaut
„ mieux que les petits parlent, que si tout le monde

Sen. l. 7. ep.

AN. DE J. C. 1350. „ gardoit le silence. Dans ce naufrage commun, où
 „ je voyois ma patrie exposée, consultant plutôt mon
 „ zele & mon amour que mon état & mes forces,
 „ j'ai pensé qu'il m'étoit permis, & même qu'il me
 „ convenoit d'élever la voix, parce que ceux qui de-
 „ voient le faire ne le faisoient pas. Si leur rang les
 „ met au dessus de moi, mon zele me donne l'a-
 „ vantage sur eux. J'ai cru devoir défendre au moins
 „ par mes cris & par mes larmes la République aban-
 „ donnée. Je disois : si Dieu daigne seconder mes
 „ bonnes intentions, je serai utile à ma patrie ; on
 „ a vu souvent une seule voix produire les plus grands
 „ effets. Quel que soit le succès de mon entreprise,
 „ j'aurai du moins soulagé ma douleur.

Cette idée le frappa au point, qu'il crut qu'il y
 alloit de son honneur d'exhorter l'Empereur à faire
 son devoir, & de le reprendre même s'il ne le fai-
soit pas : il redoutoit la postérité. *J'aime mieux*, di-
 soit-il, *qu'elle lui reproche son indolence qu'à moi*
mon silence (a). Voici la lettre qu'il lui écrivit de Pa-
 doue, peu de jours après le départ du Cardinal de
 Bologne.

Edit. Bafil. „ Je frissonne en écrivant cette lettre, quand je
 fol. 531. „ pense d'où elle part & où elle va. Placé dans les
 „ ténèbres, la splendeur de votre nom m'éblouit.
 „ N'importe, l'amour bannit la crainte ; cette lettre
 „ ira jusqu'à vous, & vous fera du moins connoître
 „ ma fidélité & mon zele. Lisez-la, je vous en con-
 „ jure ; vous n'y trouverez pas ces fades adulations,
 „ que je regarde comme la peste des Rois, & qui

(a) Elegi ut eum potius quam me, hoc est illius tarditatem ;
 quam meum silentium posteritas accusaret. Sen. l. 7. ep. 1.

» vous sont odieuses ; je le fais bien ; c'est un art
» qui m'est inconnu ; vous n'aurez de moi que des
» plaintes & des lamentations. Vous nous avez ou-
» blié, je dis plus, vous vous êtes oublié vous-même
» en négligeant l'Italie. Nous nous flattions que le
» ciel vous avoit envoyé pour nous rendre la liberté ;
» il semble que vous vous refusiez à cette mission ,
» & lorsqu'il faudroit agir , vous perdez le temps
» à délibérer.

» Vous voyez , César , avec quelle confiance vous
» parle un homme obscur , *qui n'a pas même l'avan-*
» *tage d'être connu de vous.* Loin de blâmer la li-
» berté que je prends , vous devez plutôt savoir gré
» à votre caractère & à votre façon de penser , qui
» m'inspire cette confiance. Je reviens à ce que je di-
» sois. Pourquoi perdre le temps à consulter ? il sem-
» ble que vous soyez sûr de l'avenir ; ignorez-vous
» que le succès des plus grandes affaires dépend quel-
» quefois d'un instant ? Que souvent un jour suffit
» pour consommer des entreprises , à qui il a fallu
» plusieurs siècles pour mûrir ? Croyez-moi ; votre
» gloire & le salut de la République ; vos affaires &
» les nôtres ne souffrent point de retardement. Vous
» êtes encore bien jeune ; mais le temps vole ; la
» vieillesse viendra vous surprendre dans le temps
» que vous y penserez le moins. Craignez - vous de
» commencer trop tôt une entreprise , à laquelle la
» plus longue vie peut à peine suffire ?

» L'Empire Romain agité par mille tempêtes , trom-
» pé souvent par de fausses bonaces , met enfin toute
» son espérance en vous. Il respire un peu à l'ombre
» de votre nom ; mais l'espérance seule ne sauroit le

AN. DE J. C.
1350.

» soutenir. Vous connoissez la grandeur de votre en-
» treprise ; consommez-la au plutôt. Que l'amour de
» la patrie , le soin de vos états transalpins ne vous
» retiennent pas ! En voyant l'Allemagne , songez à
» l'Italie. Si l'une vous a vu naître , l'autre vous a
» élevé. Si vous êtes Roi dans l'une , vous êtes Roi
» & Empereur dans l'autre. Qu'il me soit permis de
» le dire , sans vouloir offenser les autres nations !
» C'est ici qu'est le chef de votre Monarchie ; vous
» ne trouverez par-tout ailleurs que les membres.
» Quel plus beau projet que de réunir ces membres
» à leur chef !

» Je fais que toute nouveauté vous est suspecte ;
» mais ce que je vous propose n'est pas nouveau pour
» vous. L'Italie vous est aussi connue que l'Allema-
» gne. Amené dès votre enfance par votre illustre
» pere , vous avez appris de lui à connoître nos villes
» ~~& nos mœurs ; c'est là qu'il vous a donné les pre-~~
» mieres leçons de la guerre. Chose incroyable ! vous
» y avez remporté à la fleur de votre âge de gran-
» des victoires , heureux présage de ce que vous de-
» vriez espérer pour l'avenir ! Pourriez-vous craindre
» à présent d'entrer dans un pays où vous avez triom-
» phé dès l'enfance ?

» Jamais l'Italie n'a désiré avec tant d'ardeur l'ar-
» rivée d'un Prince étranger ; vous êtes son unique
» ressource , elle ne craint pas votre joug. Pourquoi
» ne dirois-je pas ce que je pense , persuadé que vous
» l'approuverez ? Par une faveur singulière du ciel ,
» nous voilà rentrés dans notre ancien droit d'être

* Etcivi ser-
vire suo.

» gouvernés par un Prince de notre nation *. Que l'Al-
» lemagne dise tout ce qu'elle voudra ! l'Italie est

» votre patrie. Hâtez-vous donc de vous rendre à ses
» desirs. Ne les laissez pas refroidir par une longue
» attente. Prenez pour modèle César, que vous ai-
» mez. Ce premier fondateur de l'Empire agissoit avec
» tant de célérité, qu'il prévenoit quelquefois lui-
» même les couriers qu'il envoyoit. N'envoyez per-
» sonne ; c'est vous que nous voulons.

» Si vous aimez la vertu, si vous êtes avide de
» gloire, comme je ne puis en douter, (ainsi parloit
» Cicéron à César) ne fuyez point le travail & la
» peine ; c'est la seule voie pour acquérir la vertu &
» arriver à la gloire. Hâtez-vous de venir rendre la
» paix à l'Italie ; vous n'avez point d'affaire plus
» grande, plus importante que celle-là ; point d'en-
» treprise qui vous convienne mieux, qui vous fasse
» plus d'honneur, & dont vous soyez plus capable.
» Rien ne peut occuper plus dignement une ame com-
» me la vôtre. Au moins commencez par-là, quoique,
» l'Italie en paix, je ne vois pas ce qui vous reste-
» roit à faire. Voyez Rome à vos pieds : cette vieille
» matrone pâle & défigurée, les cheveux épars, les
» habits déchirés, vous tient ce langage.

» César, ne me méprisez pas : j'ai eu autrefois un
» grand pouvoir. J'ai fait des loix ; j'ai divisé l'année ;
» j'ai montré à faire la guerre. J'ai employé cinq
» siècles à conquérir l'Italie : dans les deux suivans
» j'ai subjugué l'Asie, l'Afrique & l'Europe. Ce n'est
» qu'à force de vaincre & de répandre du sang, que
» je suis venu à bout d'affermir les fondemens de
» mon empire naissant. (Ici une longue énumération
» des héros de Rome & de leurs exploits.)

» Parvenue enfin au comble de mes vœux, j'ai vu

AN. DE J. C.
1350.

„ tout sous mes pieds ; mais comme il n'y a rien de
 „ durable sur la terre , une irruption de barbares m'a
 „ mise dans l'état où vous me voyez ; le ciel vous
 „ envoie pour m'en tirer. Qu'attendez-vous ? Je n'ai
 „ jamais eu plus besoin de secours ; personne n'est
 „ plus capable que vous de m'en donner : jamais les
 „ circonstances n'ont été plus favorables pour cela. Sui-
 „ vez l'exemple de ces héros , qui ne différoient ja-
 „ mais les occasions d'acquérir de la gloire. Alexandre
 „ à votre âge avoit déjà parcouru l'Orient , & faisoit
 „ la conquête des Indes. Scipion l'Africain étoit aussi
 „ jeune que vous , lorsqu'il alla porter la guerre à Car-
 „ thage , pour éloigner le péril qui me menaçoit. Vous
 „ n'avez point de mers à passer , point d'Annibal à
 „ combattre. Vous ne trouverez point d'obstacles dans
 „ votre route ; votre présence seule applanira tout ;
 „ ~~les barrières tomberont à votre aspect. Quel champ~~
 „ de gloire s'ouvre pour vous ! Henri VII. votre aïeul
 „ d'éternelle mémoire vous contemple du haut du
 „ ciel ; il compte les jours & les heures ; il me semble
 „ l'entendre vous parler ainsi :

„ Mon cher fils , puisque vous vivez , je ne suis
 „ pas mort tout entier ; il y a encore de la ressource
 „ ; voyez Rome en pleurs ; rétablissez-la dans son
 „ premier état. Consommez un projet que ma mort ,
 „ plus funeste au monde qu'à moi , m'a empêché d'e-
 „ xécuter. Que mon exemple vous serve de leçon ;
 „ n'attendez pas que la mort vous prévienne. Passez
 „ au plutôt les Alpes. Rome attend son époux ; l'I-
 „ talie son sauveur ; les gens de bien soupirent après
 „ vous ; ils s'upiront pour combattre sous vos éten-
 „ dars ; les scélérats tremblent. Dieu vous a réservé
 la

„ la gloire d'exécuter ce que j'avois entrepris.

A Padoue , ce 24. Février.

AN. DE J. C.
1350.

Cette lettre est belle ; il est impossible de rassembler avec plus d'art & de force tous les motifs qui devoient engager l'Empereur à entrer en Italie. On verra l'effet qu'elle produisit.

Peu de jours après l'avoir écrite , Pétrarque alla faire un tour à Verone , pour voir son fils & ses amis. C'est de cette ville qu'est datée une lettre qu'il écrivit à Socrate le 12. de Mars , dans laquelle après avoir fait le dénombrement des amis que la peste lui a laissés , il prouve qu'il ne peut pas se flatter de former une société avec eux ; en conséquence il le prie de venir le trouver en Italie , pour s'établir ensemble à Parme , à Padoue , ou par-tout ailleurs , si ces deux villes ne lui convenoient pas.

Ces amis qui lui restoient , se réduisent à Barbate de Sulmone , Lélius , Gui Settimo , François Rinucci & Jean Boccace.

Barbate étoit établi à Sulmone avec sa femme , & ne pouvoit pas la quitter. Lélius étoit à Rome , comme j'ai déjà dit , occupé au gouvernement de la République. Gui Settimo suivoit toujours la Cour à Avignon , où il attendoit sa fortune. François Rinucci & Jean Boccace étoient deux Florentins , avec qui il s'étoit lié depuis peu , & que je ferai bientôt connoître. Ils étoient si attachés à leur patrie , que rien n'auroit pu les en arracher. Socrate étoit donc toute sa ressource. Mais malgré l'amitié qu'il avoit pour Pétrarque , & cette habitude de vivre ensemble , contractée depuis plusieurs années , les instances les plus fortes souvent répétées ne purent jamais le faire aller

Tome III.

K

AN. DE J. C.
1350.

en Italie. Il s'obstina toujours à rester à Avignon; Pétrarque retourna quelque temps après à Padoue, pour y attendre le retour du Cardinal de Bologne, à qui il avoit promis de s'y retrouver avec lui. Le Légat arriva dans les derniers jours d'Avril. Il avoit convoqué un Concile des Evêques de sa Légation, dont l'objet étoit de dissiper les factions qui divisoient l'Italie, & de rétablir la bonne intelligence entre le Patriarche d'Aquilée & le Comte de Gorice-(a). Ce Concile se tint le 10. Mai, & n'aboutit à rien. Les guerres d'Italie continuerent, & le Comte de Gorice fit assassiner le Patriarche d'Aquilée; dans le temps qu'il revenoit de Padoue : ainsi l'utilité de ce Concile, convoqué avec tant d'appareil, se réduisit à quelques Canons pour la réforme des mœurs ecclésiastiques & la splendeur du culte divin.

Le Cardinal, après avoir répandu à pleines mains les ~~graces spirituelles & temporelles~~, prit la route de Milan & de Gênes pour retourner à Avignon. Les plus grands Seigneurs d'Italie l'accompagnèrent; il avoit à sa suite un grand nombre de personnes distinguées de tous les états; par-tout où il passoit, on lui rendoit les plus grands honneurs.

Pétrarque qui n'étoit pas courtisan, accompagna le Prélat par attachement pour sa personne, & par reconnoissance des marques de bonté dont il le combloit. Le Cardinal aimoit beaucoup à s'entretenir avec

(a) Bertrand de St. Geniés, Gentilhomme du Querci, grand Jurisconsulte & homme de bien. Il fut pendant long-temps Auditeur des causes du Palais à Avignon, Patriarche d'Aquilée, l'an 1334. Il s'attira l'inimitié du Comte de Gorice, pour avoir défendu avec trop de chaleur les droits de son église. Les insultes qu'on fit à son corps en le menant à la sépulture, sont inouïes. On le mit sur un char avec une courtisane à la tête, & l'autre aux pieds. *Ughelli Ital. Sacr.*

lui, & le badinoit quelquefois sur son enthousiasme pour sa patrie.

AN. DE J. C.
1350.

Lorsqu'on fut arrivé dans le territoire de Verone , près du lac de Garde , frappé de la beauté du lieu il voulut s'y arrêter un moment ; c'est en effet une des plus belles situations de l'Italie. Il monta sur un tertre de gazon, d'où il considéra les divers objets qui s'offroient à ses regards ; les Alpes encore couvertes de neige dans le mois de Juin ; le lac de Garde sujet au flux & au reflux comme la mer ; de côté & d'autre de riches côteaux , des plaines fertiles & bien cultivées. *Il faut avouer* , dit le Légat , adressant la parole à Petrarque , *que votre pays est plus beau , & plus riche que le nôtre.* A ces mots la joie éclata sur le visage de Pétrarque : *mais il faut convenir aussi* , ajouta le Cardinal , peut-être pour tempérer un peu cette joie indiscrette , *que le nôtre est plus tranquille. Cela est vrai* , répondit Pétrarque , *avec cette liberté dont il faisoit profession ; mais nous aurons quand nous voudrons cette tranquillité dont vous jouissez , & il ne dépend pas de vous de vous procurer les beautés que la nature nous a prodiguées.*

Le Cardinal sourit & continua sa route. Pétrarque ayant pris congé de lui , retourna à Parme. En passant à Mantoue , il écrivit une autre lettre à Socrate datée du 28 Juin , pour lui recommander un jeune Abbé d'Auvergne , qu'il avoit vu à la suite du Cardinal de Bologne , & avec qui il s'étoit lié pendant son séjour à Padoue. C'étoit, je crois , Pierre de Rainzeville , Religieux de St. Benoit , Abbé de St. Bénigne de Dijon.

Fam. l. 9. ep.
9. M. R.
A Mantoue ,
le 28. Juin.

Gall. Christ.

Pétrarque le peint à Socrate , comme un homme
K ij

AN. DE J. C.
1350.

de mérite à tous égards , dont il regardoit l'amitié comme un trésor qu'il vouloit partager avec lui , parce que dans ses principes les biens de cette nature doivent être communs entre amis. *Allez-le voir* , lui dit-il , *il reconnoitra d'abord ce Socrate , dont je lui ai si souvent parlé : pour vous vous ferez charmé , & vous me saurez gré de vous avoir procuré la connoissance d'un homme tel que je n'en ai jamais trouvé de semblable , après avoir bien cherché. Je sens quelle est mon imprudence d'unir deux hommes , qui en vivant ensemble , & admirant les vertus l'un de l'autre , doivent perdre la bonne opinion qu'ils peuvent avoir conçue de moi ; mais je m'en console par l'espérance que j'ai que leur amitié pour moi augmentera. Ce que je perdrai d'un côté , je le gagnerai de l'autre.*

Après avoir écrit cette lettre , Pétrarque partit de Mantoue sur le soir , pour aller coucher à Luzara , qui n'en est qu'à cinq lieues ~~près de la Pô. Les Seigneurs~~ de cette ville , qui étoient , je crois , des Gonzagues , l'attendoient à souper , & lui avoient envoyé un courrier pour l'inviter à leur faire cet honneur. Il eut toutes les peines du monde à y arriver. Le vent du midi qui souffloit avoit fondu les neiges ; le Pô débordé avoit rempli les chemins d'un limon gras , d'où les chevaux ne pouvoient se tirer.

On lui fit une réception magnifique : le souper fut très-somptueux ; mets rares , vins étrangers , chère délicate , bon visage d'hôte , beaucoup de gaieté. Il faut bien peu de chose pour gâter la plus belle fête , & faire perdre le fruit d'une grande dépense. Le souper fut servi dans une salle basse & humide , dont les mouches & toute sorte d'insectes s'étoient emparés :

pour surcroît de malheurs , une armée de grenouilles , que l'odeur des mets sans doute avoit fait sortir de leurs trous , vinrent étourdir les convives par leurs croassemens importuns. Il n'y eut plus moyen d'y tenir ; il fallut sortir de table avant la fin du souper.

Pétrarque retiré dans sa chambre à minuit , mouroit d'envie de dormir ; mais quelqu'un , qui alloit à Rome gagner le Jubilé , lui demanda une lettre de recommandation pour son ami Lélius , qu'il écrivoit avant de se coucher. C'est dans cette lettre datée de Luzara , le 20. Juin , que j'ai trouvé la description plaisante de ce souper , qui réussit si mal , malgré toute la bonne volonté de ceux qui le donnoient.

Fam. l. 9. ep.
10. M. R.

Luciarie , 4.
cal. Julii nocte
mediâ.

Pétrarque partit le lendemain 29. de Luzara , pour aller à Parme , où il arriva le même jour ; il n'y a que huit lieues. On voit par les fragmens originaux de ses poésies , mis au jour par Ubaldini , qu'il s'occupa à les retoucher pendant l'été qu'il passa dans cette ville.

Il y attendit la fin des grandes chaleurs , pour aller à Rome gagner le Jubilé. Dans la vue de faire ce voyage avec moins d'ennui , il chercha des personnes avec qui il pût s'affocier. Il écrivit à son ami Guillaume de Pastrengo , pour le lui proposer. Sa lettre est en vers latins , & contient les motifs les plus pressans. Cet ami ne demandoit pas mieux que d'aller à Rome avec Pétrarque dans une si belle occasion ; mais il étoit établi à Verone ; il avoit femme & enfans. Toute sa famille s'opposa à ce voyage ; il n'y eut pas moyen de vaincre cet obstacle.

Carm. l. 3.
ep. 34.

Au défaut de Guillaume de Pastrengo , Pétrarque s'affocia un vieil Abbé , respectable par son âge & par

AN. DE J. C.
1350

sa dignité , & quelques personnes , qui par leur expérience dans les voyages pouvoient lui éviter beaucoup d'ennui & d'embarras.

Ils prirent leur route par la Toscane , & s'arrêtèrent à Florence. Pétrarque étoit empressé de revoir sa patrie , qu'il avoit quittée dans un âge si tendre , qu'il n'en avoit conservé que des idées très-confuses. Ses compatriotes , honteux de la façon dont son pere avoit été traité , étoient dans l'intention de lui restituer son bien de famille , qui avoit été injustement confisqué , comme on a vu ; mais ils ne le faisoient pas. La chose avoit été plusieurs fois proposée , & toujours différée sous divers prétextes. Le parti Guelphe qui dominoit , trouvoit toujours le moyen d'élu-der cette proposition.

Pétrarque avoit dans cette ville des amis , qui quoique de fraîche date , avoient déjà fait de grands progrès dans son cœur : ~~en quoi le nécessaire où il se voyoit~~ de réparer les pertes qu'il venoit de faire , les avoit beaucoup aidés. Comme ces amis nouveaux joueront désormais un grand rôle dans la vie de Pétrarque , il est essentiel de les connoître. Les principaux sont Zanobi de Strata , François Nelli , & Jean de Certaldo.

Zanobi de Strata étoit né à Florence , où Jean son pere avoit enseigné la grammaire toute sa vie avec succès. Zanobi continua la profession de son pere , & le surpassa. Les talens que la nature lui avoient donnés pour l'éloquence & la poésie , lui firent prendre un autre effor , & le lierent avec tout ce qu'il y avoit alors de plus distingué en Toscane pour le rang & pour l'esprit. J'aurai occasion de parler souvent de lui dans ces Mémoires , & de le faire connoître.

François Nelli étoit de la maison Rinucci (bonne maison de Florence) Nicolas son pere & Nello son aïeul avoient été plusieurs fois Prieurs & Gonfaloniers de justice, qui étoient alors les premieres Magistratures de cette ville. François avoit embrassé l'état ecclésiastique : il fut d'abord Notaire, Juge & Secrétaire de l'Evêque sous François de Salvestri. Ange Acciajoli le fit grand Vicaire. Il étoit Prieur-Curé de l'Eglise des saints Apôtres, ancienne église, qui avoit été autrefois Collégiale. Il paroît que c'étoit un homme savant, pieux, & fort estimé à Florence. J'ai trouvé dans la bibliothèque du Roi un manuscrit, qui contient les lettres qu'il écrivit à Pétrarque, à qui il rendoit une espece de culte. Il s'en faut de beaucoup qu'il eût autant d'esprit, de goût & de connoissances que lui, & qu'il écrivit aussi bien. Son style est obscur, affecté, embarrassé.

Pétrarque lui donna le nom de Simonide. L'Abbé Salvini prétend que c'est à cause de son grand amour pour les Muses.

Jean de Certaldo est plus connu maintenant sous le nom de Boccace que je lui donnerai dans ces Mémoires. Certaldo est le nom d'un bourg à vingt milles de Florence, d'où sa famille étoit originaire. On croit qu'il nâquit à Paris, l'an 1313. d'une fille avec qui son pere étoit en commerce. Il étudia la Grammaire sous Jean de Strata, & le Droit Canon sous Cino de Pistoie. Le goût que la nature lui avoit donné pour la poésie & les belles-lettres, l'emporta sur tous les projets & les vues de fortune de son pere, qui vouloit qu'il s'adonnât au commerce ou à la Jurisprudence. Cependant on croit qu'il fut reçu Docteur en droit,

AN. DE J. C.
1350.

Arch. gener.
di Fir.
Notiz. del
Can. Salv.
Biscioni Note
sopr. le lett. di
Bocc. fol. 382.

Salv. Not. so-
pr. Senil.

 AN. DE J. C.
1350.

& il est certain qu'il prit d'abord le parti de l'Eglise. Son pere l'envoya pour commercer à Naples, où le Roi Robert, qui démêla ses talens, le reçut avec bonté ; il aimoit à s'entretenir avec lui. Ce Prince avoit une fille qui étoit l'unique fruit de la seule foiblesse qu'on puisse lui reprocher. Les Historiens la nomment Marie d'Aragon. Boccace fut épris de ses charmes ; c'est elle qu'il a célébrée dans son *Philopoco* & sa *Fiammetta*.

Pendant son séjour à Naples, il entendit parler de Pétrarque d'une façon qui lui inspira un grand desir de le connoître. Il profita de la premiere occasion qui se présenta pour cela ; la liaison fut bientôt faite, & ne se démentit jamais. Plusieurs rapports qu'ils avoient ensemble, contribuerent à en resserrer les nœuds : même avidité de savoir, goût pour la poésie & les belles-lettres, antipathie pour le droit, aversion & ~~mépris pour les hommes de leur siècle. Ils avoient~~ l'un & l'autre beaucoup de franchise, de vérité, & le cœur fort tendre.

On a vu que Pétrarque devint amoureux de Laure dans l'Eglise de Ste. Claire, à l'office de la Semaine sainte ; Boccace vit Marie & l'aima dans l'Eglise des Cordeliers de Naples, le jour de Pâques.

J'ignore si c'est dans cette occasion que Pétrarque & Boccace se virent pour la premiere fois, ou s'ils s'étoient déjà rencontrés quelque part ; mais il est certain que Boccace, fort empressé de se lier avec Pétrarque, lui avoit envoyé des vers latins, dans lesquels il se plaignoit de ce qu'il ne pouvoit pas avoir ses poésies, lui qui en étoit plus avide que personne ; & cependant elles couroient le monde. La réponse
que

que Pétrarque lui fit, est imprimée parmi ses vers latins ; mais elle étoit égarée , & Boccace ne la reçut que quelques mois après.

AN. DE J. C.
1350.

Dans la suite de ces Mémoires, on verra Pétrarque en grand commerce de lettres avec ces trois Florentins ; qui vont remplacer les amis que la mort lui avoit enlevés. Il partit de Florence vers le milieu d'Octobre , & prit la route de Rome. Entre Bolsena (a) & Viterbe , il lui arriva un malheur , qui faillit à avoir des suites fâcheuses. Voici comme il le raconte lui-même dans une lettre à Boccace.

» Le 15 Octobre nous sortions de Bolsena , petite
» ville peu connue à présent ; c'étoit autrefois une
» des principales de l'Etrurie. Occupé du plaisir que
» me donnoit l'espérance de voir Rome dans cinq jours ,
» je réfléchissois sur le changement que le cours des
» années fait dans notre façon de penser. Voici , di-
» fois-je , mon cinquieme voyage à Rome : j'y suis
» venu , il y a quatorze ans pour la premiere fois ,
» attiré par la seule curiosité de voir les merveilles
» de cette ville. Quelques années après le desir un
» peu trop précoce d'être couronné m'y a fait aller pour
» la seconde fois. Le troisieme & quatrieme voyage
» n'ont eu d'autre motif que celui de rendre service
» à des amis malheureux & persécutés. Celui-ci doit
» être plus heureux , puisque son unique objet est
» mon salut éternel. Dans le temps que mon esprit
» étoit plein de ces idées , le cheval du vieil Abbé
» qui marchoit à ma gauche, voulant frapper le mien ,
» détacha un coup de pied , qui porta sur ma jambe

Fam. l. 11.
ep. 1. M. R.

1337.

1341.

1343, 1344

(a) *Volturnum* en latin. Cette ville fit long-temps la guerre aux Romains , & fut détruite par eux l'an de Rome , 488. Elle donna son nom à un lac où il y a deux îles.

AN DE J. C.
1350.

» au-dessous du genouil. Le coup fut si violent, qu'on
 » entendit un bruit comme d'os cassés : ce bruit attira
 » autour de moi des gens qui en étoient assez éloignés. Je sentis une douleur très-vive, qui me fit
 » d'abord prendre le parti de m'arrêter ; mais ensuite
 » effrayé par la position des lieux, & faisant de nécessité vertu, j'allai comme je pûs jusqu'à Viterbe, où
 » nous arrivâmes le 16 Octobre fort tard ; trois jours
 » après on me traîna à Rome avec assez de peine.

» Dès que j'y fus arrivé, je fis venir des Médecins, qui ayant examiné ma plaie, trouverent l'os
 » découvert : la couleur donnoit lieu de craindre qu'il
 » ne fut cassé : le fer du cheval y avoit laissé son empreinte. L'odeur de cette plaie négligée étoit si forte,
 » que je ne pouvois me supporter moi-même ; quoique
 » cette espece de familiarité que nous contractons avec
 » notre corps nous rende supportables des choses que
 » nous ne pourrions pas souffrir dans les autres. Je n'ai
 » jamais mieux compris que dans cette occasion combien
 » bien l'homme est un animal vil & abject, s'il ne
 » rachete la bassesse de son corps par la noblesse de
 » son ame.

Quelque impatient que fut Pétrarque de gagner le Jubilé, & de voir encore une fois les beautés de Rome, dont il ne pouvoit pas se rassasier, il fut obligé de garder le lit plusieurs jours, qui lui parurent des années. Il y étoit encore le 2 Novembre lorsqu'il écrivit à Boccace le récit de son accident, que je viens de traduire. Voici la peinture qu'il lui fait de son état dans la même lettre.

» Le mouvement est nécessaire à ma santé ; le repos m'est odieux. Mais hélas ! les tristes jours que

DE PÉTRARQUE, Liv. IV. 75

» je suis obligé de passer dans le lit , me paroissent
 » plus longs à Rome que par-tout ailleurs. Je ne
 » puis me lasser de voir les merveilles de cette ville
 » reine ; plus je les contemple , plus je crois aisé-
 » ment tout ce que l'histoire & la renommée nous pu-
 » blent d'elle. Une réflexion me console dans mon
 » malheur , c'est que je regarde ce qui m'est arrivé ,
 » comme une juste punition de Dieu , qui après avoir
 » affermi dans le bien mon ame chancellante , a voulu
 » que mon corps boîtât. Mon Confesseur m'avoit traité
 » avec trop de douceur ; j'avois besoin de cette mor-
 » tification pour y suppléer. Si mon accident vous
 » afflige , le courage avec lequel je l'ai souffert doit
 » vous consoler.

AN. DE J. C.
1350.

On voit dans cette lettre que Pétrarque étoit dans les dispositions les plus heureuses pour gagner le Jubilé, qu'il regardoit comme un bain sacré, où l'ame pouvoit déposer toutes ses souillures. La supériorité de son esprit & de ses lumieres ne l'empêchoit pas de reconnoître ce trésor de l'Eglise (a), dont les souverains Pontifes sont les dispensateurs ; ce que les esprits forts de notre siècle traitent de chimere & de préjugé populaire.

Romæ , 4.
Non. Novem-
bris.

Cette remission entiere de tous les péchés , que l'Eglise accorde aux fideles dans certains temps & à certaines conditions , & que Pétrarque fut si empressé d'obtenir , étoit encore de fraîche date : voici ce qui y donna occasion.

Au commencement de l'an 1300. il se répandit un bruit à Rome, que tous ceux qui visiteroient l'Eglise de

Od. Rain.
Jacob. Card.
de Jubil. Cap.
IV.

(a) Ce trésor est composé du sang que Jesus-Christ a répandu , dont la vertu est infinie , des mérites de la Vierge , mere de Dieu , & de tous les Saints. C'est ainsi que s'exprime Clement VI. dans sa Bulle.

AN. DE J. C.
1350.

St. Pierre gagneroient une indulgence plénier, & que chaque centième année avoit cette vertu, ce bruit attira dans cette Eglise un concours de monde prodigieux.

Boniface VIII. fit chercher dans ses livres anciens quelques traces de cet usage ; on n'y trouva rien (a). Il interrogea un vieillard âgé de 107 ans, qui lui dit qu'il se souvenoit bien que l'an 1200 son pere laboureur alla à Rome gagner l'indulgence, & lui conseilla de suivre son exemple cent ans après, s'il étoit encore en vie. En France deux vieillards du diocèse de Beauvais, qui avoient passé cent ans, confirmoient cette tradition, de même que plusieurs vieillards d'Italie.

Boniface, qui voyoit avec plaisir cette dévotion s'établir, après avoir consulté le sacré College, publia une Bulle, où il dit : *Suivant le rapport fidele des anciens, il y a de grandes indulgences accordées à ceux qui visitent l'Eglise du Prince des Apôtres, chaque centième année : nous les renouvelons & confirmons toutes, & nous accordons indulgence plénier à tous ceux, qui confessés & repentans, visiteront les Eglises des Apôtres durant la présente année 1300. & toutes les centièmes années suivantes.*

Voilà la véritable origine de cette indulgence, qu'on appelle à présent Jubilé (b) ; mais qui ne commença à porter ce nom, que lorsque le Pape Clement VI en eut réduit le terme à cinquante ans, à la priere des

(a) Il y a apparence que cet usage venoit des jeux séculaires que les anciens Romains célébroient tous les cent ans. Après l'établissement du christianisme, le peuple attaché à ses usages, continua d'aller à Rome de tout côté, la première année de chaque siècle, & il faisoit ses dévotions sur le tombeau des Apôtres. Il est étonnant qu'on l'ignorât alors, & plus vraisem-

blable qu'on seignît de l'ignorer.

(b) Le Pere Brumoy s'est trompé, lorsqu'il a dit : *la comparaison que le Pape Boniface VIII. fait dans sa Bulle de cette indulgence avec le Jubilé des Juifs, l'a fait depuis nommer du nom de Jubilé.* Conj. de Rienzi, L. 1. fol. 19. Il a confondu Boniface VIII. & Clement VI.

Romains (a). Ce terme rendoit la grace plus semblable au Jubilé des Juifs, qui se célébroit tous les cinquante ans. Les esclaves étoient mis en liberté ; les dettes éteintes ; chacun rentroit dans la possession de son bien & dans sa famille. La Bulle que le Pape publia pour cette réduction, est datée du 27 Janvier 1343. On la trouve dans le corps du Droit Canonique. AN. DE J. C.
1350.

S'il en faut croire un Auteur contemporain, qui nous a donné une vie de Clement VI *, ce Pape, toujours magnifique, & prodigue des trésors de l'Eglise comme des siens propres, les répandit dans cette occasion sans mesure & d'une façon fort singulière. Extr. comm.
L. 5.

Ce Biographe rapporte une autre Bulle, par laquelle le souverain Pontife, *en vertu de l'autorité qu'il tient des Apôtres, rétablit les ames de ceux qui auront gagné l'indulgence dans l'état où elles étoient d'abord après le baptême, & il ordonne aux Anges de les introduire tout de suite dans le Paradis, sans les faire passer par le Purgatoire (b).* * Pierre de Herentals.
Bul. tom. 1.
fol. 311.
Alber. à Ro-
sate dist.
28 Juin 1344.

Cette Bulle contient encore d'autres clauses fort singulières, qui démontrent qu'elle est apocryphe, quoique quelques Auteurs assurent l'avoir vue en original & avec le plomb dans les Eglises de Vienne, de Poitiers, & de Limoges (c).

(a) Urbain VI. voulut qu'il fut renouvelé tous les 33 ans, en mémoire du temps que N. S. passa sur la terre. Paul II. ayant égard à la fragilité humaine, ordonna qu'il seroit ouvert de 25 à 25 ans.

(b) Mandamus Angelis Paradisi quatenus animam illius à Purgatorio penitus absolutam in Paradisi gloriam introducant.

(c) Wesel Gansfort & Corneille Agrippa, Auteurs Protestans, qui ne méritent pas d'être crus sur ce point ; ils assurent que l'Université de Paris con-

damna cette Bulle ; mais on ne trouve pas cette condamnation. Alberic Rosar autre Auteur contemporain, rapporte aussi la Bulle dans son dictionnaire, & même il en fait l'éloge ; mais il doute qu'elle ait été scellée & publiée. St. Antonin trouvoit qu'elle n'étoit pas dans le style de la Cour Romaine. Mr. Baluze a fort bien prouvé qu'elle étoit apocryphe & supposée, quoiqu'il en eut trouvé quelques exemplaires dans la bibliothèque Colbert, qui lui avoit été confiée. Vit. Pap. Aven. Tom. 1. fol. 916.

AN. DE J. C.
1350.

Quelle apparence que Clement VI. homme éclairé, prudent, & qui avoit fait de bonnes études, eût souffert qu'on inférât dans sa Bulle des absurdités palpables, qui l'auroient rendu la risée de tout le monde? Si, par une négligence inexcusable de sa part, elles avoient échappé à sa pénétration, Pétrarque, qui étoit attaché à lui & jaloux de sa gloire, lui auroit fait remarquer ces inepties, & auroit empêché qu'on les publiât sous son nom.

Le Jubilé fut ouvert le jour de Noël 1349. ou plutôt 1350. parce que l'année à Rome commençoit ce jour-là. Le concours des Pèlerins fut prodigieux depuis Noël jusqu'à Pâques; il y en eut toujours environ un million. Les rues étoient si pleines, qu'on étoit entraîné par la foule, soit à pied, soit à cheval. *On ne s'appercevoit pas*, dit Pétrarque, *que la peste avoit dépeuplé le monde*. Le concours diminua un peu pendant l'été à cause des chaleurs & de la recolte; mais il recommença à la fin de l'année: les gens de qualité vinrent les derniers, & sur-tout les grandes Dames ultramontaines. La plupart prirent la route de la Marche d'Ancone, où Bernardin de Polenta, Seigneur de Ravenne, les attendoit au passage, & de façon ou d'autre il en faisoit ce qu'il vouloit.

L'Auteur contemporain qui nous l'apprend, assure que *cela ne leur seroit pas arrivé, si elles étoient restées dans leurs maisons, parce qu'un vaisseau qui est toujours dans le port ne fait jamais naufrage*. Il ajoute que *les indulgences & les voyages ne conviennent pas aux jeunes personnes* (a).

(a) Indulgentia & iter potius pertinent ad senes quam ad juvenes; nam navis suo stans in portu & in alienos portus non deducta, nunquam sentit naufragia. P. Azar. Chron. fol. 359.

Les étrangers qui venoient de tous les pays, ne sachant pour la plupart que leurs langues, furent fort embarrassés pour la confession. Ils prenoient des interpretes, qui souvent publioient ce qu'ils avoient entendu, & il falloit quelquefois acheter fort cher leur silence. C'est pour remédier à cet abus, qu'on a établi à Rome des Pénitenciers, qui savent les langues.

AN. DE J. C.
1350.

Les Rois de Castille, d'Aragon, de Portugal & de Chypre auroient bien voulu gagner le Jubilé sans aller à Rome. Ils écrivirent au Pape, pour le prier de les dispenser de ce voyage; il étoit porté à leur accorder cette dispense; mais les Cardinaux s'y opposèrent. Voici la réponse qu'il fit à ces Princes : *mes freres les Cardinaux considérant que cette indulgence est accordée non-seulement pour le salut des ames; mais encore pour l'honneur des Saints, n'ont pas voulu consentir qu'on dispensât de visiter leurs Eglises.* Le nombre des jours pour la visite des Eglises fut fixé à trente pour les Romains, quinze pour les Italiens, & dix pour les autres étrangers.

Le Pape crut devoir ajouter aux Eglises de St. Pierre & de St. Paul, celle de St. Jean de Latran, parce que, dit-il, *Constantin y fut baptisé & guéri de la lepre, & parce qu'après que le Pape St. Sylvestre en eut fait la dédicace, l'image de Jesus-Christ peinte y parut miraculeusement à la voûte.*

Od. Rayn.

A la fin de l'année, on dispensa tous ceux qui se trouvaient à Rome de ce qui leur manquoit de leurs stations. L'année suivante Clement VI. porta encore plus loin sa bonté & sa complaisance; car il étendit l'indulgence sur plusieurs personnes, qui, ayant formé

1350. N. 2.

AN. DE J. C.
1350.

le projet d'aller la gagner , avoient été arrêtées par quelques obstacles , à condition seulement qu'elles donneroient l'argent qu'elles auroient dépensé dans le voyage.

Ed. Bas. fol. 823. Pétrarque dit qu'il est inconcevable , comment la ville de Rome , dont les champs étoient en friche , & dont les vignes avoient gélé l'année précédente , put nourrir pendant l'année cette affluence de monde , que les plus grandes villes auroient eu peine à nourrir un seul jour. Il assure que l'abondance y fut plus grande à la fin qu'au commencement.

Mat. Vill. L. 1. cap. 55. La façon dont les habitans de Rome se comporterent dans cette occasion , ne s'accorde pas avec l'idée que Pétrarque nous donne de leur désintéressement. Mathieu Villani rapporte qu'ils devinrent tous hôteliers ; qu'ils firent payer le gîte fort cher aux Pèlerins , tant pour eux que pour leurs chevaux , & ce qui est plus odieux , qu'ils empêcherent les étrangers de porter les denrées à Rome , pour tenir toujours à un prix exorbitant celles qu'ils avoient à vendre. Enfin il les accuse de toute sorte de fraudes & de monopoles ; ce qui joint à la fatigue & aux chaleurs causa une grande mortalité. Meyer assure que de tous ces Pèlerins , il n'en revint pas la dixième partie.

Dieu ne jugea pas à propos de renouveler dans le second Jubilé le miracle qu'il avoit fait dans le premier. Un manuscrit du Vatican cité par le Cardinal Baronius , rapporte qu'à Rome l'an 1300 , quoique la foule des Pèlerins fut innombrable comme le sable de la mer , cependant on ne manqua jamais de rien , & , ce qui est fort singulier , plus le nombre des Pèlerins augmentoit , plus les denrées abondoient & diminuoient

minuoient de prix (a) : aussi l'Auteur attribue-t-il cela à un effet miraculeux de la grace. On voit que le contraire arriva dans le Jubilé de 1350. par l'avidité des Romains.

AN. DE J. C.
1350

La vexation monta au point, que le Cardinal de Ceccano, Légat, crut devoir y remédier par un grand nombre de dispenses, pour abréger le temps des stations. Les Romains en furent si mécontents, qu'il y eut une espece d'émeutē contre le Cardinal; son palais fut insulté; quelques jours après, pendant qu'il passoit dans la rue, on tira sur lui deux fleches d'une fenêtre grillée, dont l'une perça son chapeau. La peur le fit sortir de Rome, & il mourut sur le chemin de Naples, empoisonné, à ce que l'on prétend (b).

Vita di Rienzi, fol. 167.
Mat. Vill. L.
1. cap. 86.

Le 17 Juillet.

Pétrarque obligé de garder le lit, ne sachant à quoi s'occuper, imagina d'écrire une lettre à Varron, le plus savant homme des Romains, de qui il nous reste si peu de choses. Voici comment elle est datée. *De Rome, la capitale du monde, qui fut votre patrie, & qui est devenue la mienne, aux Calendes de Novembre 1350* (c). Pétrarque lui parle dans cette lettre de son traité *des choses divines & humaines*, à qui il doit sa grande réputation, & que nous avons perdu. Il assure l'avoir vu dans son enfance; il soupçonnoit où il pouvoit être; mais il ne paroît pas qu'il l'eut retrouvé. On n'avoit alors de cet Auteur, qui avoit tant

(a) Dei cooperante gratia, tanta fuit abundantia victualium, quod quanto magis populus multiplicabatur tanto alimentorum copia redundabat & vilis alimenta vendebantur. *Apud Od. Rain. ann. 1300.*

(b) Le Biographe de Rienzi dit qu'il mourut d'une indigestion de lait & de concombres, dont il mangea avec excès. C'est lui qui a fondé le couvent des

Célestins de Gentilly, près du pont de Sorgue. Son exécuteur testamentaire les fit venir d'Italie, l'an 1356.

(c) In capite orbis Romā, quæ tua fuit, mea patria facta est calendis Novembris 1350. Dans les imprimés il y a *Octobris*. Dans le M. B. R. *Novembris*. Cela vaut mieux. Pétrarque n'étoit pas à Rome le 1er. Octobre.

AN. DE J. C.
1350.

écrit sur toute sorte de matieres , que quelques fragmens en fort mauvais état (a).

Je crois que c'est dans le même temps que Pétrarque fit ces vers saphiques adressés à Horace , où il passe toutes ses œuvres en revue , & en fait un grand éloge. On les trouve à la fin du recueil de ses lettres , imprimé à Lyon ou à Geneve , l'an 1601.

Dès qu'il fut permis à Pétrarque de sortir , il n'eut rien de plus pressé que d'aller faire la visite des Eglises , pour gagner le Jubilé. Il faut l'entendre raconter lui-même les bons effets qu'il fit sur son ame.

Après avoir parlé de son goût pour les femmes , il dit : *Dieu m'en a délivré tout-à-fait après le Jubilé. Quoique je fusse encore verd , cette peste m'abandonna tellement , que depuis ce temps-là je hais plus les femmes que je ne les ai jamais aimées ; & toutes les fois que je me rappelle cette infamie , je frissonne de honte & de douleur [b].*

Je ne fais s'il seroit à desirer que le Jubilé fît le même effet sur tous les hommes. A l'égard de Pétrarque , il est certain que depuis ce temps-là il n'eut plus de commerce avec le beau sexe , pour qui la nature lui avoit donné tant de penchant. On ne peut qu'admirer les pieuses dispositions avec lesquelles il entreprit ce saint pèlerinage. *J'allois avec ferveur , dit-il dans sa lettre à Boccace , parce que je voulois mettre fin à ma vie péchereuse qui me couvroit de honte , & j'espère*

(a) On n'est pas plus riche à présent. On dit que Varron avoit écrit près de cinq cens volumes , de grammaire , d'histoire & de philosophie. Il mourut l'an de Rome 726 , 28 ans avant Jesus-Christ.

(b) Post Jubilæum sic me, adhuc viridem , pestis illa deseruit, ut incomparabiliter magis odio mihi sit quam fuerit voluptati ; ita ut , quoties ea scdritas in animum redit , pudore & dolore percitus cohorrescam. Sen. l. 8. ep. 1.

que rien ne pourra changer les fermes résolutions que j'ai prises.

AN. DE J. C.
1350.

On ne trouve rien dans les Œuvres de Pétrarque , qui nous apprenne ce qu'il fit pendant son séjour à Rome. Il y a lieu de croire qu'il y vit souvent son ami Lélius , qui s'y étoit retiré depuis la mort du Cardinal Colonne , & qui étoit entré dans les affaires de la ville. Ce bon Gentilhomme avoit lieu de se plaindre de la Cour d'Avignon , & sur-tout des Cardinaux ; on le voit par une lettre que Pétrarque lui écrivit , lorsqu'il eût qu'il avoit pris le parti de retourner dans sa patrie. La voici ; j'ai cru qu'on la verroit avec plaisir. Elle est imprimée sans adresse & sans date parmi les lettres *sine titulo*. Mais il est évident qu'elle ne peut regarder que Lélius.

„ Je voudrois que vous fussiez témoin de la joie *Eplst. sine tit.*
 „ que me cause la nouvelle de votre retour dans votre ¹⁴
 „ patrie. Je ne pouvois rien apprendre qui me fit plus
 „ de plaisir. Il convenoit à un homme comme vous de
 „ quitter cette sentine des vices ; ces monstres en-
 „ graissés du sang humain , ces Pécheurs , qui au lieu
 „ de pêcher des hommes , nagent dans les voluptés
 „ & les richesses ; pour retourner dans cette capitale
 „ du monde , toujours illustre & vénérable , même au
 „ milieu des ruines. Vous ne pouviez rien faire de
 „ mieux que de fortir de cette infame prison , qui ne
 „ méritoit pas de vous posséder , & de rendre à votre
 „ patrie un citoyen digne d'elle. Vous voilà enfin hors
 „ de cet horrible labyrinthe ; on ne vous y verra
 „ plus , si j'ai quelque crédit sur vous ; si vous aimez
 „ votre tranquillité , votre liberté ; si votre vie &
 „ votre honneur vous sont chers.

M ij

AN. DE J. C.
1350.

» Abandonnez-vous à la Providence ; suivez la route
» que vous avez prise , & vous arriverez au port ,
» malgré la difficulté des chemins & les efforts de
» l'envie. On les verra sécher ces envieux , qui meu-
» rent de faim & de soif comme Tantale au milieu
» de leurs trésors mal acquis ; ils seront étonnés de
» voir l'égalité de votre ame dans toute sorte d'état ,
» & ils comprendront à la fin que la fortune n'a point
» de prise sur un homme plein de courage. Après avoir
» passé une courte vie dans les ténèbres , les horreurs
» & le mépris , ils périront ; leurs noms seront en-
» terrés avec eux ; ils seront livrés aux furies & aux
» remords , qui , en les déchirant sans cesse , venge-
» ront vous , tous les gens de bien , & le monde qu'ils
» ont dépouillé. Si je puis prédire quelque chose , le
» temps approche ; le Dieu des vengeances n'est pas
» loin.

» Je me rappelle ce que je disois un jour à un hom-
» me de cet ordre * , à qui vous étiez lié par le sang ,
» moi par le sentiment & le service : on peut dire
» de lui qu'il étoit *le meilleur des hommes parmi les*
» *plus méchans*. Je lui annonçois comme prochain le
» jour fatal où cet ordre seroit détruit , ayant lassé
» la patience de Dieu par son orgueil & par ses cri-
» mes. Comme vous savez qu'il prenoit feu aisément ,
» il me répondit avec un rire mêlé de colere : j'ai-
» merois mieux que vous fussiez aveugle comme Ti-
» refias , que bon devin comme lui. Ignorez-vous ce
» que Jesus-Christ dit à Pierre ? *Simon , j'ai prié pour*
» *vous , afin que votre foi ne manque pas*. Je lui
» répliquai : ce n'est pas la foi qui manquera ; mais les
» ennemis de la foi ; c'est d'eux que je parle. Taisez-

* Le Cardi-
nal Colonne.

Pessimorum
optimus.

Simon , ora-
vi pro te , ut
non deficiat
fides tua.

„ vous , me dit-il , en prenant son sérieux ; si cela
 „ arrive , du moins n'en foyons pas la cause. S'il étoit
 „ étoit en vie à présent , il diroit que je suis Prophete.
 „ Les choses en sont venues à leur dernier période.
 „ Il y a assez long-temps qu'on se joue de Rome &
 „ du genre humain , que la vérité & la vertu sont
 „ foulées aux pieds. Les barbares ont assez régné ;
 „ il est temps que cette comédie cesse , & que les
 „ choses rentrent dans l'ordre. Puissai-je le voir , &
 „ mourir !

AN. DE J. C.
1350.

Voilà des choses bien fortes contre la Cour d'Avignon , pour laquelle Pétrarque avoit conçu la plus grande horreur : Je ne fais sur quoi pouvoit être fondé ce présage de sa destruction , qu'il annonçoit comme prochaine ? Il faut avouer qu'il y a un peu de fanatisme dans cette lettre , & beaucoup trop d'empor-tement.

Après avoir gagné le Jubilé , Pétrarque n'eut rien de plus pressé que de partir de Rome , pour retourner à Padoue. Il prit encore sa route par la Toscane , & s'arrêta à Arezzo , curieux de voir cette ville où il avoit reçu le jour. Leonard Aretin dit que *ses compatriotes , charmés de voir un homme qui faisoit tant d'honneur à sa patrie , allèrent tous au devant de lui , & lui rendirent des honneurs extraordinaires , comme ils auroient pu faire à un Roi (a)*. Ceci se passoit dans les premiers jours de Décembre.

Le 7 de ce mois il eut le bonheur de trouver dans cette ville les institutions oratoires de Quintilien , qui avoient échappé jusqu'alors à toutes ses recherches.

(a) Nel tornar da Roma fece la via d'Arezzo per vedere terra dove era nato , e sentendosi di sua venuta , tutti i cittadini gli uscirono incontro come se gli fosse venuto un Rè. Leon. Aret.

AN. DE J. C.
1350.

Epist. ad Vir.
III. 5.

Le manuscrit étoit mutilé & en mauvais état ; mais la découverte étoit toujours fort intéressante pour lui (a). Le jour même qu'il la fit , il écrivit une lettre à Quintilien , dans laquelle , après lui avoir témoigné sa joie d'avoir trouvé ses institutions , & sa douleur de les avoir trouvées en si mauvais état , il le compare à la pierre qui aiguise les couteaux , & lui dit sans détour , qu'il étoit plus propre à former les grands Orateurs , qu'à tenir un rang distingué parmi eux. Il date sa lettre *dans les murs de sa patrie , entre l'Apennin & la droite de l'Arno , le 7 des ides de Décembre , jour de la découverte (b).*

Sen. l. 13.
ep. 3.

Quelques jours après Pétrarque sortant d'Arezzo pour reprendre sa route , les principaux de la ville l'accompagnèrent , comme pour lui faire honneur , & sans qu'il s'aperçût de la surprise , ils le firent passer dans le quartier de l'Orto , pour lui montrer la maison où il étoit né ; *petite maison* , dit Pétrarque , & *telle qu'il falloit à un exilé*. En la lui montrant , Ils lui dirent que le propriétaire avoit voulu plusieurs fois y faire des changemens ; mais que la ville s'y étoit toujours opposée , voulant que ce lieu , consacré par sa naissance , restât toujours dans l'état où il étoit , lorsqu'il vint au monde.

Pétrarque qui aimoit la gloire , dût être sensible à une distinction si flatteuse ; c'étoit le prendre par son foible. Il racontoit ce trait quatre ans avant sa mort à un jeune homme d'Arezzo , qui lui avoit écrit pour

(a) Ces institutions furent trouvées toutes entières par le Pogge dans une vieille tour de l'Abbaye de St. Gal , & non pas , comme quelques Auteurs disent , dans la boutique d'un Epicier Allemand , ou à Bâle chez un Chaircui-

tier , comme dit le Menagiana.

(b) *Apud superos inter dextrum Apennini latus & dexteram Arni ripam intra ipsos patriæ meæ muros , ubi primum mihi cœptus es nosci eoque ipso tempore 7 idus Decembris.*

savoir de lui, s'il étoit vrai qu'il y fut né, comme on le prétendoit. *Arezzo*, lui dit-il, après avoir raconté le trait, *Arezzo a plus fait pour un étranger, que Florence pour un citoyen* (a) En effet, sa famille étoit originaire de Florence, & c'étoit par hazard qu'il étoit né à Arezzo, comme on a vu.

AN. DE J. C.
1350.

Ibid.

Il alla de-là à Florence, où il fit peu de séjour (b). Je fais seulement qu'il y eut une conférence avec ceux qui gouvernoient la ville. C'est lui-même qui nous l'apprend. Il y trouva ses amis encore allarmés du péril qu'il avoit couru en allant à Rome, & dont il avoit fait part à Boccace. François, Prieur des Sts. Apôtres, lui avoit écrit sur cela une lettre fort tendre (c), pleine d'invectives & d'imprécations contre le cheval insolent qui avoit osé le frapper : ils furent tous enchantés de voir leur maître, qui les quitta bientôt pour aller à Padoue, où il avoit fixé son séjour.

Var. 4.

En approchant de cette ville, il vit tout le monde en deuil, une grande consternation répandue par-tout. Il apprit bientôt la funeste catastrophe, qui venoit d'enlever à Padoue le meilleur de tous les maîtres.

Jacques de Carrare avoit dans sa maison un de ses parens nommé Guillaume (bâtard de Jacques I^{er}. son cousin.) Quoique ce fût un assez mauvais sujet, il le traitoit avec bonté, & le faisoit manger à sa table.

Le 21 Décembre jour de St. Thomas après dîner, Jacques de Carrare étant dans son palais, entouré de ses amis, de ses gens, de ses gardes, Guillaume lui

Var. 21.

(a) *Plura advenæ præstitit Aretium quam Florentia civi suo.*

(b) Mr. Seraffi, dans l'édition qu'il a donnée de Pétrarque à Bergame 1752, dit qu'il est singulier que le meilleur Poète de Florence n'y soit pas né, &

n'y ait jamais été. On voit qu'il se trompe.

(c) Cette lettre est la première dans le manuscrit de la bibliothèque du Roi. Elle est datée de Florence, le 19 Novembre.

AN. DE J. C.
1350.

plongea un poignard dans le sein avec tant de célérité, que personne, de ceux même qui étoient le plus près de lui, ne fut à portée de parer le coup.

Consternés d'un événement si tragique & si imprévu, les uns s'empressèrent de relever leur Seigneur, qui étoit tombé, & qui expira sur le champ entre leurs bras : les autres percerent de mille coups le monstre qui venoit de commettre ce parricide (a). *Dans le même instant, dit Pétrarque, sortirent de ce monde deux ames bien différentes, & qui prirent des routes fort opposées.* C'étoit d'un côté le plus doux, le plus vertueux de tous les hommes : de l'autre, un monstre, une bête féroce. Il ne nous apprend pas le motif qui détermina Guillaume à commettre cet attentat. Mr. Muratori dit que Jacques lui avoit refusé la permission de sortir : on le tenoit renfermé à cause de sa mauvaise conduite.

Voici ce ~~que~~ Pétrarque écrivit à Boccace sur cette mort. Sa lettre est datée de Padoue, le 7. Janvier.

Fam. l. 11.
ep. 2. M. R.

„ J'ai appris par un long usage à me battre avec
„ la fortune ; je n'oppose plus à ses coups, comme
„ autrefois, des gémissemens & des cris ; mais un
„ cœur dur & cuirassé. Ferme & intrépide je ne chan-
„ celle plus. Quand elle a vu que cette nuée de traits
„ qu'elle m'avoit lancés, n'avoit pu m'abattre, elle
„ en a pris un d'une trempe plus forte, & a choisi
„ pour me le décocher le temps où mon corps étoit
„ à découvert par la perte de tous mes amis, qui for-

(a) Les historiens ne s'accordent pas sur les circonstances de cet événement. Oderic Rainaud dit que Guillaume tua Jacques au milieu du repas : *inter medias epulas cæsus est.* Mr. de la Bastie, *comme il alloit se mettre à table.* Mr. Mu-

ratori dit qu'il étoit seul avec lui dans une chambre. Il me semble qu'ils devoient comme moi suivre la narration de Pétrarque, plus à portée que personne de savoir ce qui s'étoit passé, quoi qu'il ne fut pas présent.

moient

» moient comme un espece de rempart autour de moi.
 » Par une mort subite , horrible & indigne , elle m'a
 » enlevé le meilleur , le plus tendre de mes amis ; un
 » homme qui faisoit ma consolation & ma gloire. De-
 » puis que le monde a perdu le Roi Robert , je ne
 » connoissois que lui qui aimât les lettres , qui les fa-
 » vorisât , & qui fût en état de juger tout ce qui est
 » du ressort de l'esprit. Plein de vertus & de gloire ,
 » il se distinguoit sur-tout par une douceur de mœurs
 » singuliere ; il étoit le pere de son peuple , plutôt que
 » son Seigneur & son maître. Je lui devois tout ; je
 » m'étois donné entièrement à lui , & c'est sur lui que
 » j'avois fondé toutes mes espérances. La fortune s'é-
 » toit flattée de m'abattre en le renversant ; elle s'est
 » trompée. Je suis affligé , il est vrai , mais ferme &
 » immobile : je hais ce monstre , & ne le crains pas.
 » Quel mal pourroit-il me faire à présent ? Tant que je
 » vivrai , je ne perdrai jamais le souvenir de Jacques
 » de Carrare ; je parlerai toujours de lui avec plaisir.
 » Je voudrois le faire connoître à vous , à la postéri-
 » té ; mais il est bien au-dessus de mes louanges.

AN. DE J. C.
 1350.

Jean d'Arezzo l'exhorta à consacrer par quelque
 ouvrage la mémoire d'un homme de ce mérite , &
 qui lui étoit si cher. Voici ce qu'il lui répondit sur
 cela.

» Je crains que ma douleur s'étant exhalée avec *Var. 21.*
 » trop d'abondance par un grand effort , mon esprit
 » ne se refroidisse , & ne prenne plus autant de plaisir
 » à se retracer l'idée de cet ami. Je trouve une si
 » grande douceur à le pleurer , que je serois fâché
 » d'épuiser la source de mes larmes. Il me semble que
 » j'ai besoin d'observer une sorte d'économie dans ma

Tome III.

N

AN. DE J. C. 1351. „ douleur , pour avoir toujours quelque idée à me rappeler , quelque chose à dire , quelque raison de pleurer.

Cela me paroît un peu alembiqué. Ceux qui parmi nous se plaisent à subtiliser leurs idées , & à faire de grandes dépenses d'esprit sur des sujets qui demanderoient à être traités simplement , verront qu'ils ne doivent pas trop s'applaudir de leurs succès dans ce genre , puisqu'on y réussissoit même dans les siècles les plus ténébreux. Pétrarque peut en fournir plusieurs preuves.

La mort de Jacques de Carrare donna à Pétrarque du dégoût pour le séjour de Padoue. L'idée de sa retraite de Vacluse , à laquelle il avoit en quelque façon renoncé , se présenta à lui avec tous ses charmes , & fit renaître dans son cœur le desir d'y retourner ; mais il ne se rendit pas d'abord. Il passa encore à Padoue tout l'hyver.

Ildebrandin Comti , Evêque de cette ville , étoit un homme d'une grande naissance & de beaucoup de mérite , que les Papes avoient employé dans les négociations les plus importantes. Pétrarque , qui l'avoit connu à Avignon , s'attacha à lui , sur-tout après la mort de Jacques de Carrare , & il lui donnoit tous les momens dont il pouvoit disposer.

Un jour qu'il s'étoit arrêté à souper chez lui , il y vit arriver deux Chartreux , dont l'un étoit Prieur de Valbonne en Dauphiné , sur la rive droite du Rhône ; l'autre , Prieur des Châses , près d'Albengue , dans les états de Gênes.

Ildebrandin , qui aimoit leur Ordre , les reçut fort bien , & leur demanda quelle bonne affaire les avoit

amenés à Padoue. Nous allons, dirent-ils, à Trevise ; notre Général nous y envoie, pour y établir un Monastere de notre Ordre, que l'Evêque de cette ville & quelques pieux habitans y veulent fonder.

AN. DE J. C.
1351.

Ildebrandin, après plusieurs questions, fit tomber insensiblement la conversation sur le Pere Gerard, frere de Pétrarque ; il leur demanda s'il paroissoit content de son sort. Les deux Prieurs, qui ne connoissoient pas Pétrarque, dirent des merveilles de son frere, & racontèrent ce qu'il avoit fait dans le temps de la peste.

« La contagion, qui ne respectoit rien, ayant gagné la Chartreuse de Montrieu, le Prieur, homme d'une piété exemplaire, mais faisi d'une terreur panique, dit à ses Religieux, que la fuite étoit le seul parti qu'il y eut à prendre. Gerard lui répondit avec courage : allez où il vous plaira ; pour moi je resterai dans le poste où Dieu m'a placé. Le Prieur redoubla ses instances pour le faire sortir, & crut l'effrayer en lui disant : quand vous serez mort, vous ne trouverez personne pour vous ensevelir. C'est le dernier de mes soins, répliqua Gerard, & plutôt l'affaire de ceux qui me survivront, que la mienne. Le Prieur se refugia dans sa patrie, où la mort le suivit & le frappa : Gerard resta dans son couvent, où la peste le respecta & le laissa seul, après avoir enlevé en peu de jours trente-quatre Religieux, qui étoient restés avec lui. Gerard leur rendit à tous jusqu'à la mort toute sorte de services, reçut leurs derniers sours, lava leurs corps, & les porta sur ses épaules, pour les mettre en terre, lorsque la mort eut enlevé ceux qui étoient préposés à ces fonctions.

N ij



AN. DE J. C.
1351.

Gerard seul avec un chien veilloit toute la nuit pour garder la maison , après avoir donné dans le jour le temps nécessaire au repos. Les voleurs de nuit, dont ce pays est infesté , se présentoient quelquefois pour piller le Monastere ; Gerard par douceur ou par menaces , trouva toujours le secret de s'en défaire. Dès que l'été fut passé , il envoya à la Chartreuse la plus voisine , prier qu'on lui donnât un Religieux pour garder sa maison , & il alla à la grande Chartreuse , où il fut reçu avec une distinction singulière parmi 83 Prieurs. Il obtint une grande grace ; on lui permit de choisir un Prieur & des Religieux dans les différens couvens de l'Ordre , pour renouveler sa maison , où il retourna triomphant. On peut dire qu'il l'a rétablie par ses soins, sa fidélité & sa prudence.»

Dans le temps que les deux Chartreux racontoient ainsi les merveilles du Pere Gerard , le saint Prélat jettoit de ~~temps en temps des regards sur Pétrarque~~ , en versant des larmes de joie & d'attendrissement. *Je ne fais si mes yeux étoient secs* , dit Pétrarque ; *mais mon cœur étoit vivement ému.* Les Chartreux , ayant jetté les yeux sur lui , n'eurent pas de peine à reconnoître le frere de Gerard , aux mouvemens de son ame , qui étoient peints sur son visage. Ils lui sautèrent au col , en lui disant avec une sainte effusion de cœur : *ah ! que vous êtes heureux d'avoir un tel frere !* Pétrarque ne répondit à leurs embrassemens que par des larmes : il fut touché de cette scene au-delà de ce qu'on peut exprimer ; il la raconte dans une lettre qu'il écrivit à son frere quelque temps après , d'où j'en ai traduite mot à mot. Il n'en marque pas l'époque ; mais ce doit être au commencement de cette année.

Fam. l. 16.
ep. 2. M. B. R.

C'est aussi à peu près dans ce temps-ci que je crois devoir placer la revue qu'il fit de ses papiers. Réfléchissant un jour sur la brièveté de la vie, & se rappelant toutes les pertes qu'il avoit faites en peu de temps, il jugea à propos de mettre quelque ordre dans ses affaires. Il fit comme ceux, qui, à la veille d'entreprendre un grand voyage, rassemblent ce qu'ils veulent porter, brûlent les choses inutiles, & donnent le reste à leurs amis.

AN. DE J. C.
1351.

Præf. ep. fam.
mil. Ed. Bas.
fol. 571.

Il ouvrit de vieux coffres couverts de poussière, pleins de papiers entassés confusément, à demi rongés par les rats & par les vers. Son premier mouvement fut de les jeter tous dans le feu ; ensuite l'envie lui prit de relire ces papiers, pour se retracer les événemens de sa vie passée. Il y a une sorte de plaisir à se replier sur soi, & à considérer la variété de ses goûts & de ses manières de penser dans les différentes époques de la vie. Pétrarque voulut goûter ce plaisir, & c'est à cela que nous devons la conservation d'une partie de ses ouvrages.

Il y en avoit en prose & en vers ; quelques-uns en vers rimés pour le vulgaire. Il en trouva plusieurs où il avoit de la peine à se reconnoître, tant sa façon de penser étoit changée. Il convient que cette recherche l'occupa pendant quelques jours fort agréablement. *L'amour propre*, dit-il, *nous rend chères toutes les productions de notre esprit*. Son premier mouvement fut de les corriger ; mais il renonça bientôt à cette idée, en se rappelant qu'il avoit entrepris de grands ouvrages, souvent interrompus, que le public attendoit avec impatience, auxquels il convenoit de mettre au plutôt la dernière main, de peur que la

AN. DE J. C.
1351.

mort ne vint le surprendre. Quand il vit les fondemens qu'il avoit jettés de ces grands ouvrages, & tout ce qu'il falloit encore de travaux & de veilles pour les consommer, il regarda comme une folie de former des entreprises de cette espece, dans un espace aussi court que la vie humaine.

Cette réflexion lui fit jeter au feu plus de mille épîtres ou poèmes de toute espece. *Je chargeai*, dit-il, *Vulcain du soin de les corriger ; mais ce ne fut pas sans pousser quelques soupirs ; pourquoi n'avouerais-je pas ma foiblesse ? J'aurois trouvé une sorte de plaisir à faire moi-même cette correction ; mais la peine auroit passé le plaisir.* Il fit comme un voyageur surpris par la tempête, qui jette dans la mer une partie de ses ballots, pour sauver le reste.

Pendant que ces papiers étoient dévorés par la flamme, il en vit quelques-uns dans un coin, conservés plutôt ~~par hazard que par choix~~, dont la plupart avoient été copiés par ses amis. *Si je fis grace à ceux-là*, dit-il, *ce n'est pas leur importance qui m'y engagea, mais ma paresse ; il n'y avoit presque rien à y faire.* Il se rappella que son ami Socrate lui avoit demandé sa prose ; Barbate de Sulmone, ses vers. Cela le détermina à faire alors la triaille de ce qui lui restoit.

Voilà ce qui nous a procurés les huit livres de ses *choses familières* dédiées à Socrate, & les trois livres de ses vers latins dédiés à Barbate, qu'on trouve imprimés dans l'édition de Bâle de 1581. qui est l'édition la plus complete que nous ayons des Œuvres de Pétrarque. Je pense qu'on doit beaucoup regretter ce qu'il brûla. On y auroit trouvé sans doute mille

De rebus familiaribus.

anecdotes intéressantes de sa jeunesse.

Dans une épître, qui sert comme de préface aux huit livres des *choses familières*, Pétrarque, après avoir raconté à Socrate ce qu'on vient de lire, lui parle ainsi :

AN. DE J. C.
1351.

„ Je ne m'aviserai pas de dire à mes Lecteurs com- Ed. Bas. fol.
„ me Apulée : *lisez-moi ; vous aurez du plaisir*. D'où 572.
„ pourroit me venir cette confiance ? Mais je vous
„ dirai à vous, mon cher Socrate, vous me lirez
„ avec complaisance, & peut-être avec plaisir, par-
„ ce que vous m'aimez : si mon style vous plaît, ce
„ sera un effet de votre amitié, & non pas de mon
„ esprit. Une femme, qui a son amant pour juge de
„ sa beauté, n'a pas besoin de se mettre à sa toi-
„ lette.

„ Ne vous attendez pas à trouver ici des figures
„ de rhétorique, & les grands mouvemens de l'élo-
„ quence : *je ne suis pas éloquent*, vous le savez ;
„ d'ailleurs le genre épistolaire n'en est pas suscep-
„ tible. Le style de Cicéron dans ses lettres est fim-
„ ple, égal, tempéré ; il reservoit pour ses plaidoyers
„ ses foudres & ses torrens. Je ne me suis pas trouvé
„ comme lui dans le cas de plaider ma cause, ni celle
„ des autres ; de défendre la République, ni mes
„ amis ; je n'ai exercé aucune charge ; ma réputa-
„ tion a été attaquée par des murmures & des pro-
„ pos obscurs ; mais je n'ai pas été obligé de com-
„ paroître devant les Juges pour me justifier. Je n'ai
„ jamais fait le métier d'Avocat ; il étoit trop opposé
„ à mon caractère. Je fais trop peu de cas de l'ar-
„ gent pour pouvoir me déterminer à louer ma lan-
„ gue ; n'aimant que la solitude & le silence, je n'au-

AN. DE J. C.
1351.

» rois pas pu m'accoutumer aux clameurs du Barreau :
 » Enfin il est heureux pour moi de n'avoir jamais été
 » dans le cas de déployer l'éloquence , qui m'auroit
 » peut-être manqué au besoin.

» Voulez-vous me faire plaisir , & me donner une
 » marque de votre amitié ? Gardez pour vous ces
 » bagatelles que vous m'avez demandées , & ne les
 » faites voir à personne : tout le monde n'auroit pas
 » pour moi la même indulgence que vous. Il faut
 » avoir égard à ma position ; vous le savez ; j'ai mené
 » une vie errante , presque toujours en voyage , au mi-
 » lieu des périls , n'ayant d'établissement fixe nulle
 » part : ce genre de vie m'a procuré un grand nom-
 » bre de connoissances ; d'amis ; je ne fais pas com-
 » bien ; peut-être fort peu ; cela n'est pas aisé à
 » juger.

» De-là vient que j'ai été obligé d'écrire à des gens
 » de tout pays , de tout âge , de tout état , ayant
 » la plupart des caractères & des façons de penser
 » fort opposées. On doit donc s'attendre à trouver
 » souvent des contradictions dans mes lettres ; car en-
 » fin la principale attention de celui qui écrit , doit
 » être de bien connoître la personne à qui il écrit ;
 » son caractère , sa façon de penser , & la manière
 » dont elle est alors affectée. On n'écrit pas sur le
 » même ton à un homme brave & à un poltron ; à
 » un jeune homme sans expérience ou à un vieillard
 » qui a passé par les charges ; à un homme heu-
 » reux que la prospérité enfle , ou à un malheureux
 » abattu par l'adversité ; à un homme de lettres & à
 » un ignorant. Il y a parmi les hommes de variétés
 » infinies , & les esprits ne se ressemblent pas plus
 » que

» que les visages. Quand on n'écriroit qu'à une seule
» personne, comme Seneque, il faut quelquefois chan-
» ger de ton & de style ; la monotonie ennuye à la
» longue, ainsi que l'uniformité des mets.

» Cela m'a mis dans le cas d'écrire bien des choses
» qui pourroient donner prise à la critique ; voilà
» ce qui m'engage à vous prier de tenir ces let-
» tres cachées, & de n'y pas mettre mon nom. Si
» vous ne pouvez pas vous dispenser de les faire voir
» à ce petit nombre d'amis qui nous restent, priez-
» les du moins de déchirer celles qu'ils peuvent avoir
» entre les mains, afin qu'ils n'y trouvent pas une
» bigarrure & des contradictions qui pourroient les
» choquer.

» Quand j'écrivois ces lettres, destinées à aller dans
» des parties du monde fort opposées, ce que je di-
» fois à l'un, je le répétois souvent à l'autre, quel-
» quefois dans les mêmes termes, par paresse : je ne
» faisois en cela, comme dit Terence, qu'user de mon
» bien. Je ne prévoyois pas alors que vous m'obli-
» geriez un jour à rassembler ces membres dispersés,
» & à en faire un corps où tous les défauts paroî-
» troient. Cela m'a mis dans la nécessité de retran-
» cher plusieurs choses, dont la répétition étoit en-
» nuyeuse & choquante. J'ai cru devoir aussi suppri-
» mer de petits détails domestiques ou de société peu
» intéressans pour d'autres que pour nous, & même
» qui ne sont bons que dans certains temps. Seneque
» blâme ces menus détails dans les lettres de Cice-
» ron ; les fiennes sont farcies de philosophie & de
» morale. Pour moi je ne pense pas tout-à-fait comme
» lui, & je préfère la maniere de Ciceron, qui ne

Tome III.

O

AN. DE J. C.
1351.

* Sidoine
Apollinaire.

De rebus fa-
miliaribus.

» parloit dans ses lettres que de nouvelles , de bruits-
» publics & de choses familières ; réservant pour ses
» livres tout ce qui étoit philosophique & sérieux. Per-
» mettez-moi de relever ici en passant l'insolence d'un
» Auteur *, qui a osé condamner le style de Cicéron.
» Convenoit-il à un Auvergnat de critiquer l'oracle
» de Rome , & le Prince de l'éloquence ?

» Comme j'ai suivi la manière de Cicéron , préfé-
» rablement à celle de Seneque , j'ai jugé à propos de
» donner à cette collection le titre *des choses fami-*
» *lières*. Le style en est presque toujours familier ,
» rarement plus élevé : vous y trouverez quelquefois
» des narrations , mais simples & sans art : j'ai cru
» devoir y mêler de la morale comme Seneque ; mais
» en cela même j'ai suivi l'exemple de Cicéron. Don-
» nez à ces bagatelles un coin de votre cabinet , où
» elles restent cachées , & à l'abri de la dent mordante
» de ces censeurs oisifs , qui , ne faisant rien que les
» autres puissent juger , s'avisent de soumettre à leur
» critique tout ce qui paroît. J'ai ébauché un portrait
» de moi , que je vous destine ; il sera fait avec soin :
» ce ne sera pas , comme dit Cicéron , *la Minerve*
» *de Phidias* ; mais quand j'y aurai mis la dernière
» main , vous pourrez le placer où il vous plaira : il
» ne craindra pas la critique.

» Il y a une chose qui vous frappera dans ce re-
» cueil , que je voudrais dérober à tout le monde ,
» parce que j'en rougis moi-même ; c'est la mollesse
» de ma vie. Vous trouverez dans mes premières
» lettres un style mâle & nerveux , que j'employois
» pour consoler les autres , & me consoler moi-mê-
» me ; preuve du bon état de l'ame. Ensuite un style

„ foible , efféminé , des plaintes , des lamentations.

„ Voilà ce qu'il faudroit cacher. On dira que j'ai été

„ homme dans ma jeunesse , & enfant dans l'âge

„ viril. J'aurois voulu , mon cher Socrate , pouvoir

„ vous dérober à vous-même cette foiblesse. Je vous

„ l'avouerai ; j'ai été tenté de changer du moins l'or-

„ dre des années , & mettre devant ce qui est après ;

„ mais à quoi cela m'auroit-il servi ? Ne savez-vous

„ pas aussi bien que moi tout ce que j'ai fait , &

„ quand je l'ai fait. Il faut donc tâcher de me justifier.

„ J'ai résisté tant que j'ai pu aux attaques de la for-

„ tune ; à la fin elle m'a lassé par un combat long

„ & opiniâtre ; le pied m'a glissé ; mon esprit s'est

„ affoibli ; il a fallu changer de langage. Tant qu'elle

„ m'a laissé mes amis , je ne me suis jamais plaint

„ des maux qu'elle m'a faits ; on ne m'a pas entendu

„ gémir , comme Cicéron , de l'exil , d'une maladie ,

„ d'un bien perdu , d'un paiement différé , d'un ju-

„ gement injuste , &c. Mais lorsque j'ai perdu mes

„ amis , pour ainsi dire , tous à la fois ; quand le

„ monde a été presque anéanti , il y auroit eu plus

„ d'inhumanité que de force à ne pas le sentir.

„ A présent mon esprit est changé ; j'ai éprouvé

„ ce que Seneque dit qui arrive aux ignorans : le

„ désespoir m'a rendu plus ferme & plus tranquille ;

„ vous me verrez désormais agir , parler & écrire

„ avec plus de vigueur. *Le monde même tombant m'é-*

„ *craseroit sans m'effrayer.* Cette lettre qui a com-

„ mencé avec le jour , finit avec lui ; j'ai prolongé

„ tant que j'ai pu cette espece de conversation que

„ j'avois avec vous , parce qu'elle m'étoit agréa-

„ ble , & parce qu'elle me rendoit en quelque façon

O ij

AN. DE J. C.
1351.

Si fractus il-
labatur orbis
impavidum
ferient ruinae.

AN. DE J. C.
1351.

„ votre image présente , malgré les montagnes &
„ les mers qui nous séparent. Si je puis me procurer
„ un établissement solide & tranquille , je travaillerai
„ à quelque ouvrage plus considérable , qui vous sera
„ consacré. Je voudrois pouvoir immortaliser votre
„ nom ; mais vous n'avez pas besoin de moi pour
„ cela. Adieu , vous êtes mon Idomenée , mon Atti-
„ cus , mon Lucilius (a).

Vers 1340. Pétrarque logeoit à Padoue dans le cloître de l'Ab-
baye de St^e. Justine , vis-à-vis l'église de ce Monastere ,
qu'on dit bâtie sur les ruines du temple de la Concorde ,
Divinité tutélaire de cette ville. Quelque temps avant
que Pétrarque vint s'établir à Padoue , des ouvriers
fouillant dans les environs de cette église , trouve-
rent une pierre , où étoit cette inscription :

V. F.
T. LIVIUS
LIVIAE T. F.
QUARTÆ L.
HALYS
CONCORDIALIS
PATAVI
SIBI ET SUIS
OMNIBUS.

Cette inscription mal entendue fit croire à tout le
monde , que dans l'endroit où l'on avoit trouvé la

(a) Ce sont les noms des amis d'Epicure , de Cicéron & de Seneque , à qui
leurs épîtres sont adressées.

Pierre, devoit être un monument que Tite-Live l'historien avoit bâti pour lui, pour sa fille, Halys son gendre & toute sa famille. Cela étoit d'autant plus vraisemblable, qu'il passoit pour constant que Tite-Live étoit né & mort à Padoue. Les Religieux de Ste. Justine, qui étoient des Bénédictins, enchantés de cette découverte, après avoir fait quelques recherches, pour trouver le monument, qui n'aboutirent à rien, placèrent la pierre dans le vestibule de leur église, & mirent au-dessus le portrait de Tite-Live.

AN. DE J. C.
1351.

Pétrarque, partisan idolâtre de ce grand historien, se voyant si près de lui, imagina de lui adresser une lettre, comme il avoit déjà fait à Cicéron, Quintilien, Varron, &c. elle est courte; j'ai cru devoir la traduire.

„ Je voudrois avoir vécu dans votre siècle, ou plu-^{Epist. ad Vir.}
 „ tôt que vous fussiez né dans le mien. Par votre ^{Ill. 4.}
 „ moyen mon siècle & moi nous vaudrions mieux.
 „ Pour moi j'aurois été du nombre de ceux qui al-
 „ lerent vous chercher à Rome (a). Le desir de vous
 „ voir m'auroit fait aller jusqu'aux Indes. Je ne puis
 „ vous voir que dans vos livres, & je ne vous y
 „ vois pas tout entier. L'indolence de notre siècle vous
 „ a fait périr en grande partie. De cent quarante-
 „ deux livres de l'Histoire Romaine que vous aviez
 „ faits, à peine en reste-t-il trente; & quels mouve-
 „ mens n'a-t-il pas fallu se donner pour les rassem-
 „ bler. Je ne puis y penser sans concevoir la plus
 „ grande indignation contre les mœurs de mes con-

(a) Plin dit qu'un Espagnol de Seville ou de Gades, alla à Rome uniquement pour voir Tite-Live.

AN. DE J. C.
1351.

„ temporains , qui ne recherchent que l'or , l'argent
„ & les plaisirs des sens.

„ Je vous ai une grande obligation ; c'est que vous
„ me mettez en bonne compagnie. Quand je vous lis ,
„ je crois vivre avec les Brutus , les Curius , les
„ Fabrices , les Camilles , les Fabius , les Regulus ,
„ les Decies , les Valeres , les Scipions , &c. & non
„ pas avec ces bandits , au milieu de qui mon étoile
„ malheureuse m'a fait naître. Saluez pour moi parmi
„ les anciens Polybe , Quintus Claudius , & Valere
„ Antias , que votre gloire offusque : parmi les mo-
„ dernes Pline le jeune de Verone , votre voisin , &
„ Crispe Salluste votre rival. Apprenez-leur qu'ils n'ont
„ pas été plus heureux que vous pour ce qui regarde
„ la conservation de leurs ouvrages.

„ Dans cette partie de l'Italie , & dans cette ville
„ où vous êtes né & enterré , dans le vestibule de Ste.
„ Justine Vierge , & devant la pierre de votre mo-
„ nument , le 8 des calendes de Mars , l'an 1351. *
„ depuis la naissance de celui que vous auriez pu voir ,
„ si vous aviez vécu un peu plus [a].

* Dans les im-
primés 1350.
C'est une er-
reur.

On voit par cette lettre que Pétrarque croyoit ,
comme les Padouans , que la pierre où l'on avoit
gravé l'inscription , étoit sur un tombeau que Tite-
Live avoit fait bâtir pour lui & les siens. Mais un
savant Antiquaire de Padoue * a fait voir que l'on
avoit mal lu l'inscription , & qu'il falloit attribuer le
monument à Lucius Halys , Prêtre de la Déesse Con-
corde , affranchi de Livie , quatrième fille de Tite-
Live.

* Sertorio
Orfati Marm.
Ant. fol. 142.

(a) Suivant la chronique d'Éusebe , Tite-Live mourut à Padoue , l'an 770 de Rome , 17 ou 21 de l'ère vulgaire ; il auroit donc pu voir Jésus-Christ.

Sicco Polenton, Chancelier de Padoue, raconte que l'an 1413, dans le même endroit où l'on avoit levé cette pierre, on trouva un cercueil de plomb, long de six pieds, avec des ossemens. On ne douta pas que ce ne fût le corps de Tite-Live, d'autant plus qu'on voyoit encore la place de la pierre, où étoit l'inscription.

AN. DE J. C.
1351.

L'an 1451 Alphonse Roi d'Aragon, demanda & obtint un de ses bras, qu'il fit transporter à Naples. Le cercueil est conservé dans un mausolée, qui est dans la grande salle du Palais, où l'on rend la justice à Padoue, avec l'inscription & le portrait de Tite-Live.

Il est étonnant que le savant Pere Mabillon ne fût pas revenu de l'ancienne erreur sur le tombeau de Tite-Live. Il dit dans son *Museum Italicum*, que si les compatriotes de ce grand Historien avoient conservé ses ouvrages, comme ils avoient conservé ses cendres, nous aurions encore toutes ses Décades.

Padoue étoit trop près de Venise, pour que Pétrarque n'allât pas quelquefois dans cette ville, qu'il ne pouvoit voir sans admiration, & qu'il appelloit la merveille des Cités. Il y fit connoissance avec André Dandolo, qui en fut fait Doge, l'an 1343, quoiqu'il n'eût que trente-six ans; chose assez extraordinaire. Mais c'étoit un homme d'un grand mérite. Il joignoit aux talens nécessaires pour le gouvernement les agrémens de la figure, & tout ce qui peut plaire aux femmes. On prétend qu'Isabelle de Fiesque, femme de Luchin Visconti, l'avoit trouvé à son gré, lorsqu'elle fit ce fameux pèlerinage à Venise, dont j'ai parlé, & qu'il partagea avec le charmant Ugolin de Gonza-

Mus. Ital. fol.
29.

AN. DE J. C.
1351.

gue les bonnes graces de la belle Souveraine de Milan.

André Dandolo fit bientôt après une conquête , qui dût le flatter davantage ; celle de Pétrarque. Son esprit étoit cultivé ; il aimoit la poésie & les lettres. La lecture des ouvrages de notre Poète lui avoient donné de lui la plus haute idée ; il fut charmé de le connoître , & lui fit toute sortes d'avances , auxquelles Pétrarque répondit par les sentimens d'estime & d'admiration , qu'il ne pouvoit refuser à un homme de ce mérite.

Le commerce des Vénitiens fit de grands progrès sous le gouvernement de ce Doge. Ce fut alors qu'ils commencerent à naviger en Egypte & dans la Syrie , d'où ils porterent de la soie , des perles , des aromates & autres marchandises d'Orient ; ce qui excita la jalousie de Gênes , qui étant en possession de ce commerce , ne pouvoit souffrir que sa rivale voulût le partager avec elle.

Lorsque les Vénitiens furent chassés de Constantinople avec les François par l'Empereur Michel Paléologue , ils conserverent quelques châteaux dans la Propontide , pour continuer leur commerce sur cette mer avec les Tartares , & aller à la foire de Tana. Les Génois , qui étoient maîtres de Pera * , auroient voulu , d'accord avec les Grecs , ôter aux Vénitiens tout ce qu'ils possédoient sur cette mer , & leur en interdire la navigation ; ce qui occasionna plusieurs contestations entre ces deux Républiques. Jusqu'en 1350 ce ne fut que des pirateries & des combats de corsaires ; mais cette année la chose devint plus sérieuse ; ce fut une guerre nationale.

* Fauxbourg de Constantinople, qui leur fut cédé par les Grecs.

Les Génois ayant trouvé quelques vaisseaux Vénitiens

tiens dans le port de Caffa , s'en emparerent. Venise envoya Marin Falier à Gênes , pour se plaindre de cette insulte , & demander la restitution des vaisseaux , qui fut refusée. Les Vénitiens ne respirant que vengeance , armerent sur le champ trente ou quarante galeres , qui en surprirent quatorze Génoises dans le port de Caristo , près de Negrepont , & s'en emparerent , à la réserve de quatre qui trouverent moyen de se sauver , pendant que le soldat Vénitien s'amusoit au pillage.

Cela se passa le 29 Août 1350 , jour de la décollation de St. Jean-Baptiste , qui est devenu une grande fête à Venise , en considération de cette victoire. Le Commandant de l'escadre Génoise fut pris avec 1400 hommes. Le Général Vénitien les laissa à Negrepont , & marcha tout de suite pour s'emparer de Pera.

Les quatre galeres Génoises qui s'étoient sauvées , en rencontrèrent six autres , commandées par Philippe Doria , qui venoit de Chypre. Ce Général , ayant appris que les Vénitiens avoient fait voile vers Constantinople , alla à Negrepont avec drapeau Vénitien ; entreprise hardie qui lui réussit. Il s'empara de la ville qui fut mal défendue par le Gouverneur , & ramena à Gênes les prisonniers qu'il y trouva. Les Vénitiens de leur côté , ayant échoué à Pera , qu'ils trouverent en état de défense , retournerent à Venise chargés de butin , dans le mois de Novembre.

On passa l'hyver de part & d'autre à se mettre en état de faire une guerre offensive & défensive. Les Vénitiens envoyerent des Ambassadeurs au Roi d'Aragon , qui avoit quelques différens avec les Génois

sur l'Isle de Sardaigne, qu'ils avoient voulu envahir, & à l'Empereur de Constantinople, qui ne les voyoit pas avec plaisir maîtres de Pera. La ligue entre ces trois puissances fut bientôt conclue. Il ne s'agissoit pas de moins que de détruire la ville de Gênes. Les Vénitiens, pour assurer le succès de leurs entreprises, & les rendre plus secretes, en confierent l'exécution à un conseil de vingt-cinq Sénateurs, gens choisis & d'un âge mur. On prétend que l'idée en vint à André Dandolo.

Il étoit impossible qu'on ignorât à Padoue les grands mouvemens qu'on se donnoit à Venise, pour anéantir, s'il étoit possible, la République de Gênes. Pétrarque, toujours plein de zele pour le bien commun de l'Italie, vit avec douleur s'allumer une guerre qui ne pouvoit que lui être funeste. Il crut devoir ouvrir son cœur sur cela au Doge de Venise, qui lui avoit témoigné tant d'amitié.

Voici la lettre qu'il lui écrivit de Padoue, le 17 Mars.

Var. 1.

» Mon amour pour ma patrie me force à rompre
 » le silence ; votre bonté m'encourage. Pourrois-je
 » me taire, lorsque j'entends gronder l'orage qui me-
 » nace cette chere patrie ? Deux peuples puissans cou-
 » rent aux armes ; deux villes florissantes sont dans
 » l'agitation d'une guerre prochaine. Ces villes sont
 » comme les deux yeux de l'Italie, placés par la
 » nature ; l'un au midi & au couchant ; l'autre au le-
 » vant & au nord, pour dominer sur les deux mers
 » qui l'environnent ; afin que, même après la des-
 » truction de l'Empire Romain, cette belle contrée
 » du monde en fut encore regardée comme la Reine.

» Des nations altières osent lui disputer cet empire
» sur terre ; je le fais bien ; mais qui oseroit lui dis-
» puter l'empire sur mer ?

AN. DE J. C.
1351.

» Je frémis quand j'y pense. Si Venise & Gênes tour-
» nent l'une contre l'autre leurs armes victorieuses,
» c'en est fait ; nous perdons notre gloire , & l'em-
» pire de la mer. Dans cette calamité nous aurons une
» consolation que nous avons toujours eue ; c'est que,
» si nos ennemis se réjouissent de nos malheurs , ils
» ne peuvent pas du moins s'en glorifier.

» Dans les grandes affaires , j'ai toujours craint
» les conseils des jeunes gens ; c'est par leur faute que
» les plus grands empires ont péri. La jeunesse ignoran-
» te & sans expérience est sujette aux illusions : n'ayant
» pas éprouvé les vicissitudes de la fortune , elle se
» flatte d'obtenir tout ce qu'elle desire , & souvent l'é-
» vénement ne répond pas à ses desirs. C'est sur-tout
» dans la guerre que la fortune étale ses plus grands
» caprices. J'ai appris avec plaisir que vous aviez nom-
» mé un conseil de vieillards , à qui vous avez confié
» la direction de cette affaire ; je n'en attendois pas
» moins de votre prudence , qui est fort au-dessus
» de votre âge.

» L'état de votre République m'inquiète ; que di-
» rai-je du vôtre ? Je connois la différence qu'il y a
» entre le tumulte des armes & la tranquillité du
» Parnasse. Je sais que les sons de la lyre d'Apollon
» s'accordent mal avec le bruit des trompettes de
» Mars ; mais vous ne pouviez vous refuser en temps
» de guerre à une patrie qui vous a si bien traité
» en temps de paix , & si vous avez abandonné le
» Parnasse , c'est pour remplir tous les devoirs d'un

AN. DE J. C.
1351.

* Melior tu-
tiorque certa
pax quam vic-
toria sperata.
Tit. L.

„ homme reconnoissant , d'un bon citoyen , & d'un
„ chef vigilant. Je suis persuadé cependant qu'au mi-
„ lieu des armes vous pensez à la paix , que vous
„ la regardez comme un triomphe pour vous , & le
„ plus grand bien que vous puissiez procurer à votre
„ patrie. Annibal lui-même ne disoit-il pas *qu'une*
„ *paix certaine valoit mieux qu'une victoire espérée.* *
„ Si la vérité a arraché cet aveu de la bouche de
„ l'homme le plus belliqueux qui fut jamais , n'est-
„ il pas tout simple qu'un homme pacifique comme
„ vous préfère la paix , même à une victoire cer-
„ taine ? Qui est-ce qui ignore que la paix est le plus
„ grand de tous les biens ; la guerre au contraire la
„ source de tous les maux ?

„ Ne vous y trompez pas ; vous avez à faire à
„ une nation très-âpre , qui ne fait ce que c'est que
„ d'être vaincue ; mais , ce qui me fâche le plus , ce
„ sont des Italiens ~~que vous allez combattre~~. Ne vau-
„ droit-il pas mieux porter la guerre à Damas , à
„ Suse , à Memphis ? Pensez que ceux que vous allez
„ attaquer sont vos freres. On a vu autrefois à
„ Thebes des freres combattre pour se détruire. Faut-
„ il que l'Italie renouvelle de nos jours un spectacle
„ si atroce ?

„ Examinons quelle peut être la fin de cette guerre.
„ Soit que vous soyez vainqueurs ou vaincus , il faut
„ nécessairement que l'un des deux yeux de l'Italie
„ soit crevé , & l'autre fort affoibli ; car enfin ce se-
„ roit une folie que de se flatter de vaincre un enne-
„ mi si fort , sans répandre beaucoup de sang.

„ Hommes vaillans ! Peuples puissans ! (Je parle
„ ici aux uns & aux autres.) Quel est votre but ?

„ Que prétendez-vous ? Quel sera le terme de vos
 „ dissensions ? Ce n'est pas le sang des Carthagi-
 „ nois ou des Numantins que vous allez répandre ;
 „ c'est un sang italique ; c'est le sang d'un peuple
 „ qui paroîtroit le premier prêt à le répandre , si
 „ quelque nation barbare tentoit une nouvelle irrup-
 „ tion sur nous , dont les corps nous serviroient de
 „ boucliers & de remparts à notre commune patrie ,
 „ si elle étoit attaquée ; qui vivroit , mourroit , com-
 „ battroit , triompheroit avec nous. Le plaisir de
 „ venger une légère offense , doit-il l'emporter sur
 „ le bien public & votre propre salut ? La vengeance
 „ n'est-elle pas un plaisir de femmes ? N'est-il pas plus
 „ beau , plus glorieux pour des hommes d'oublier une
 „ injure que de se venger , de pardonner à un en-
 „ nemi que de le détruire ?

AN. DE J. C.
1351.

„ Si ma foible voix peut se faire entendre de ces
 „ hommes graves qui composent votre conseil , je suis
 „ persuadé que non-seulement vous ne rejetterez pas
 „ la paix qui vient s'offrir à vous ; mais que vous
 „ irez au devant d'elle , & que vous l'embrasserez
 „ étroitement pour ne pas la laisser échapper. Consul-
 „ tez ces sages vieillards qui aiment la République ,
 „ & connoissent les jeux de la fortune ; ils vous tien-
 „ dront le même langage que moi. Je ne parle pas de
 „ ceux qui n'ont de la vieillesse que les rides , les che-
 „ veux blancs & des membres tremblans : excluez ceux-
 „ là de votre conseil , & faites y entrer à leur place ,
 „ si vous en trouvez , des hommes tels que vous ,
 „ en qui la sagesse a devancé les années , & qui
 „ comme des arbres précoces , portent des fruits dans
 „ la saison des fleurs.

AN. DE J. C.
1351.

„ Vous, Seigneur, qui êtes à la tête de ce conseil,
 „ & qui gouvernez votre République, songez que la
 „ gloire ou le honte des événemens tombera princi-
 „ palement sur vous. Elevez-vous au-dessus de vous
 „ même ; voyez , examinez tout avec attention ; com-
 „ parez les succès de la guerre avec les malheurs
 „ qu'elle entraîne ; pesez dans une balance les biens
 „ & les maux , le pour & le contre , & ne perdez
 „ pas de vue ce que dit Annibal , *qu'une heure suffit*
 „ *pour détruire l'ouvrage de plusieurs années.*

„ La renommée de votre patrie est plus ancienne
 „ qu'on ne croit. Plusieurs siècles avant que Venise
 „ fut bâtie, je trouve non-seulement le nom des Vé-
 „ nitiens fameux, mais même celui d'un de leurs
 „ Ducs. Voudriez-vous soumettre aux caprices de la
 „ fortune une gloire acquise depuis si long-temps &
 „ à si grands fraix ? Vous rendrez un grand service
 „ à votre République , si , préférant son salut à la
 „ gloire , que des succès militaires pourroient vous
 „ procurer , vous donnez à cette populace effrénée
 „ des conseils utiles & prudents , au lieu de lui pré-
 „ senter des projets spécieux & brillans. Les sages di-
 „ sent qu'on ne sauroit acheter la vertu plus cher
 „ qu'aux dépens de la gloire. Si vous prenez ce parti,
 „ il vous arrivera la même chose qu'à ce Duc des
 „ Venetes , dont je parle ; tout le monde vous admi-
 „ rera & vous aimera.

„ Pour ne vous rien cacher , je vous avoue que
 „ j'ai appris avec douleur votre ligue avec le Roi d'A-
 „ ragon. Quoi ! des Italiens vont implorer le secours
 „ des Rois barbares pour détruire des Italiens ? Mal-
 „ heureuse mere ! quelle sera ta ressource , si tes pro-

„ pres enfans empruntent des mains étrangères pour
 „ déchirer ton sein ? Vous direz peut-être que vos en-
 „ nemis vous en ont donné l'exemple ; je vous répon-
 „ drai qu'ils sont également coupables. Venise, pour as-
 „ souvir sa rage , appelle à son secours les tyrans de
 „ l'Occident ; Gênes ceux de l'Orient , à ce qu'on
 „ dit. Voilà la source de toutes nos calamités , qui nous
 „ ont fait verser tant de larmes. Emportés par l'ad-
 „ miration des choses étrangères , méprisant, je ne fais
 „ pourquoi , ce que nous trouvons dans nos climats ,
 „ nous sacrifions la bonne foi italique à la perfidie bar-
 „ baresque. Insensés que nous sommes ! nous allons
 „ chercher dans des ames vénales ce que nous pour-
 „ rions trouver parmi nos freres.

„ La nature nous avoit donné pour barrieres les
 „ Alpes & les deux mers. L'avarice , l'envie , l'or-
 „ gueil ont ouvert ces barrieres aux Cimbres , aux
 „ Huns , aux Teutons , aux Gaulois , aux Espagnols.
 „ Combien de fois avons-nous récité en pleurant ces
 „ vers de Virgile ?

Barbarus hæc tam culta novalia milës habebit.
 Barbarus has segetes : en quò discordia cives
 Perduxit miseros (a).

„ Athenes & Lacédemone avoient entr'elles une es-
 „ pece de rivalité semblable à la vôtre ; mais les for-
 „ ces n'étoient pas aussi égales à beaucoup près ; La-
 „ cédemone avoit un avantage sur Athenes , qui la
 „ mit souvent à portée de la détruire , si elle avoit
 „ voulu. *A Dieu ne plaise* , disoit-elle , *que j'arrache*

(a) Un soldat étranger possèdera ces champs cultivés avec tant de soin. Ces moissons seront la proie d'un barbare. Voilà où la discorde a réduit de malheureux citoyens. *Virg. Egl. I.*

AN. DE J. C.
 1351.

AN. DE J. C.
1351.

„ *un des deux yeux de la Grece !* Belle réponse ;
„ *digne de Sparte !* Si elle est sortie de la bouche
„ d'une nation , à qui Platon reprochoit l'avidité de
„ vaincre & de dominer , que ne doit-on pas atten-
„ dre du plus doux , du plus modeste de tous les
„ peuples ?

„ Au milieu des mouvemens qui vous agitent , il
„ ne m'est pas possible de rester tranquille. En voyant
„ les uns traîner des arbres pour construire des vais-
„ seaux , les autres aiguïser leurs épées & leurs dards ,
„ je me croirois coupable , si je ne prenois pas ma
„ plume qui est mon arme , non pour faire la guerre ,
„ mais pour conseiller la paix. Je n'ignore pas avec
„ quelle circonspection on doit parler à ses supérieurs ;
„ mais l'amour de la patrie est supérieur à tout. S'il
„ m'emporte au-delà des bornes , il me servira d'ex-
„ cuse auprès de vous , & vous obligera à me par-
„ donner.

„ Prosterne aux pieds des chefs des deux nations
„ qui vont se faire la guerre , je leur dis les yeux
„ en pleurs : *jetez les armes ; donnez-vous le baiser*
„ *de paix ; unifiez vos cœurs & vos drapeaux.* Par
„ ce moyen l'Océan & le Pont Euxin vous seront ou-
„ verts ; vos vaisseaux arriveront en sûreté à la Taproba-
„ ne , aux Isles fortunées , à l'inconnue Thulé & jus-
„ qu'aux Poles. Les Rois & les peuples iront au de-
„ vant de vous. L'Indien , l'Anglois , l'Ethiopien vous
„ redouteront. Que la paix regne parmi vous , &
„ vous n'aurez plus rien à craindre. Adieu le plus
„ grand des Ducs & le meilleur des hommes.

Patavi 15. cal.
Aprilis.

A Padoue , le 18 Mars 1351.

Cette

Cette lettre ne fit aucun effet , quoiqu'elle réunisse les motifs les plus pressans qui devoient engager les Vénitiens à la paix. Les esprits étoient trop échauffés, & les préparatifs pour la guerre déjà faits. André Dandolo, dans sa réponse , qui est du 22 Mai, relève beaucoup les torts & les injustices de la République de Gênes envers celle de Venise , à qui elle vouloit même ôter la liberté d'user de son bien. Il se plaint de ce que les Génois ont provoqué les Vénitiens par mille affronts , & forcés malgré eux à prendre les armes. *Ce ne sont pas des freres , dit-il , mais des ennemis domestiques , qui est tout ce qu'il y a de pire. Ils ont abusé de notre patience : leur audace effrénée s'est portée à toute sorte d'excès. Ils ont terni la gloire de l'Italie , sali le diadème de cette Reine. Enfin ils se sont rendus odieux à tout l'univers sur terre & sur mer ; & il n'est pas étonnant qu'ils ne puissent pas s'accorder avec les autres , puisqu'ils ne peuvent pas s'accorder avec eux-mêmes.* Il finit par dire que les Vénitiens n'entreprennent la guerre que pour procurer une paix honorable à leur patrie , qui leur est plus chère que leur vie.

AN. DE J. C.
1351.

Var. 2.

Dans cette réponse André Dandolo loue beaucoup l'éloquence de Pétrarque , & la profondeur de son esprit. Il prétend que sa lettre est une composition mâle & sainte , qui ne peut émaner que d'une ame inspirée par l'esprit divin. *Vous nous êtes bien cher , lui dit-il en finissant ; mais vous le serez bien davantage , si vous nous regalez souvent de pareilles productions (a).* Le 28 de ce mois de Mars , Pétrarque mit la der-

(a) Compositio tam virilis & sancta non nisi e pectore sacro defluxit tibi persuade nobis esse carissimum , sed multo fore cariorem , si nos sæpius recreare curaveris simillimis monumentis. Var. 2.

AN. DE J. C.
1351.

niere main à une chanson sur la mort de Laure , qu'il avoit commencée l'année précédente , & qui m'a paru digne de paroître dans ces Mémoires. Je traduirai en prose , comme j'ai déjà fait plusieurs fois , pour mieux conserver le sens de l'Auteur.

Canz. 2. P.
M.

» Amour , tu veux me remettre au joug , je le vois
» bien ; il faut pour cela me donner une preuve fin-
» guliere de ton pouvoir. On dit qu'il est si grand ;
» je le crois , & qui est-ce ne l'a pas éprouvé ? Cher-
» che dans la terre mon cher trésor qu'on y a ca-
» ché ; cherches y ce cœur pur & chaste , qui fai-
» soit mon bonheur. Arrache à la mort ce qu'elle nous
» a enlevé : replace ton enseigne sur ce beau visage.

» Rallume cette vive lumiere qui me guidait , cette
» douce flamme qui me brûle encore , quoiqu'éteinte.
» Non , jamais cerf altéré n'a cherché une fontaine
» avec tant d'ardeur , que je cherche ce que j'ai per-
» du. Je cours après un objet que je n'attraperai ja-
» mais. Cette idée me désespère , & me fait extrava-
» guer. Je ne veux point aller où tu m'appelles : hors
» de ton empire , tu n'as point de pouvoir.

» Fais-moi entendre cette voix touchante qui cal-
» moit mes sens , rendoit mon esprit serein , & éle-
» voit mon style au-dessus de lui-même. J'entends en-
» core au fond de l'ame les sons de cette voix : fais
» que mon espérance réponde à mes desirs ; rends à
» mes yeux & à mes oreilles leur objet propre , sans
» lequel toutes leurs opérations sont imparfaites. En-
» vain tu essaye sur moi ton pouvoir , tant que le
» premier objet de mon amour sera couvert de terre.

» Fais que je revoie ces regards , qui avoient fon-
» du la glace de mon cœur. Prends tes armes , attends,

» moi à l'endroit où tu me surpris. Fais - moi en-
 » tendre ces doux propos qui m'ont appris à te con- AN. DE J. C.
 » noître. Remue cette langue, où étoient les appas 1351.
 » qui m'ont pris. Fais flotter avec tes mains cette
 » chevelure blonde ; caches y tes pieges. C'est la seule
 » façon de me reprendre & de me rendre heureux.
 » Qui pourroit me dépêtrer de ces filets d'or , né-
 » gligés avec tant d'art , ou affoiblir l'impression tou-
 » jours plus vive que ces beaux yeux avoient faite sur
 » moi ? Mais puisque la mort a osé rompre ce nœud
 » qui m'étoit si cher , amour , tu ne trouveras nulle
 » part de quoi en former un nouveau. Il est inutile
 » de tendre tes pieges. Je ne te crains plus ; tu as
 » perdu tes armes.

» Ces armes étoient , des yeux d'où partoient des
 » traits d'une flamme invifible. La raifon n'y pouvoit
 » rien , les hommes peuvent-ils réfifter aux Dieux ?
 » *Un langage , un fîlence , un fîouire , un badinage*
 » qui ne refsembloit à rien : un air fi honnête , des
 » manieres fi polies , des propos qui auroient élevé
 » l'ame la plus baffe : une phyfionomie douce , mo-
 » defte , qui charmoit tout le monde : une façon de
 » s'affeoir & de marcher telle qu'on ne favoit à qui
 » donner la préférence. Il n'y a point de cœur affez
 » dur , pour réfifter à de telles armes. Amour ! tu les
 » a perdues ; je ne te crains plus.

» Tu as mille nœuds différens pour lier les cœurs
 » que le ciel a foumis à ton empire : il n'y en avoit
 » qu'un pour moi : il eft rompu ce nœud. Au lieu
 » de jouir de ma liberté , je ne fais que pleurer &
 » crier. Aimable pèlerine ! pourquoi êtes-vous partie
 » avant moi ? J'étois né avant vous. Dieu qui vous

Q ij

AN. DE J. C. 1351. „ a fi-tôt enlevée , semble n'avoir montré un si bel
 „ ouvrage de ses mains que pour enflammer nos de-
 „ firs. Amour, envain tu me menace ; ta force étoit
 „ attachée à ces beaux yeux : ils sont éteints ; je ne
 „ te crains plus.

„ Oui, le mort a fait cesser ton empire sur moi ;
 „ celle qui me lioit , est montée au ciel. Je suis li-
 „ bre & malheureux.

Sonn. 3. P.
M.

Dans le sonnet qui suit cette chançon , Pétrarque
 dit : „ La mort a rompu le nœud , dont j'ai été lié
 „ pendant vingt & un an. Je ne crois pas qu'on meure
 „ de douleur , puisque je ne suis pas mort. L'amour
 „ m'a tendu une autre piege , dont j'ai eu beaucoup
 „ de peine à me tirer. La mort m'a délivré une fe-
 „ conde fois.

La chançon & le sonnet donnent lieu de croire que
 Pétrarque avoit pris du goût pour une autre femme ;
 que la mort lui enleva aussi. ~~Je n'ai rien trouvé~~ dans
 ses Œuvres , qui pût nous développer cette anecdote.
 Qui voudra bien examiner , trouvera un peu de con-
 tradictions entre la chançon & le sonnet.

Le 6 Avril de cette année , se rappelant que Laure
 étoit morte ce jour-là , il y avoit trois ans , il fit un
 autre sonnet , qui finit par cette exclamation. *Ah !*
qu'il étoit beau de mourir , il y a trois ans ! Mais s'il
 étoit mort , il n'auroit pas joui d'un des plus grands
 plaisir qu'il ait eus dans le cours de sa vie.

Oh che bel
 morirerahog-
 gi è terzo an-
 no !

Le même jour qu'il fit ce sonnet , il vit arriver son
 ami Boccace , envoyé par la République de Floren-
 ce , pour lui annoncer son rappel dans sa patrie , &
 la restitution de son bien de famille.

Il faut se rappeler ce que j'ai dit au commencement

du 1^{er}. Livre de ces Mémoires ; que Petrarco accusé injustement d'avoir fait un faux acte , fut condamné à une amende de mille livres , & à avoir la main coupée , s'il ne la payoit pas ; que n'ayant pas comparu , il fut condamné par contumace , & son bien confisqué ; qu'ensuite les Florentins ayant reconnu son innocence , lui permirent de revenir dans sa patrie se faire absoudre , & rentrer dans la possession de son bien ; que Petrarco n'osant pas retourner dans une ville , où ses ennemis dominoient , aima mieux aller s'établir à Avignon : son bien fut vendu par ordre du Sénat. Les amis de Pétrarque avoient demandé plusieurs fois qu'on lui restituât ce bien injustement confisqué , puisque son pere n'étoit pas coupable. On en convenoit ; on reconnoissoit la justice de cette restitution ; mais comme le parti Guelphe dominoit toujours , elle avoit été éludée sous différens prétextes.

AN. DE J. C.
1351.

Enfin les amis de Pétrarque l'emportèrent dans le Sénat. Il fut décidé que son bien seroit racheté des deniers publics , qu'on le lui rendroit , & qu'on lui enverroient Boccace à Padoue , pour lui annoncer cette restitution , & le presser de revenir dans sa patrie. Boccace étoit porteur d'une lettre du Sénat , dont voici la traduction.

A RÉVÉREND SEIGNEUR FRANÇOIS PÉTRARQUE ,
CHANOINE DE PADOUE , POETE COURONNÉ , NOTRE
TRÈS-CHER CONCITOYEN , LE PRIEUR DES ARTS , LE
GONFALONIER DE JUSTICE DU PEUPLE DE FLORENCE.

Laur. Bibl.
Plut 90. inf.
N. 14 fol. 106.

» Illustre rejetton de notre patrie ! il y a long-
» temps que votre renommée a frappé nos oreilles ,
& remué nos ames. Les succès de vos études , &

Q iij

AN. DE J. C.
1351.

» cet art admirable dans lequel vous excellez , vous
 » ont décoré de ce laurier , qui ceint votre front ,
 » & vous rendent digne de servir de modele & d'en-
 » couragement à la postérité. Vous trouverez dans les
 » cœurs de vos compatriotes tous les sentimens d'es-
 » time & d'amitié que vous méritez ; mais afin qu'il
 » n'y ait rien dans votre patrie qui puisse blesser vos
 » yeux , de notre propre libéralité , & par un mou-
 » vement de la tendresse paternelle que nous avons
 » toujours eue pour vous , nous vous rendons sans
 » exception les champs de vos ancêtres , qui ont été
 » rachetés des deniers publics. Le don est petit en
 » lui-même , & peu proportionné à votre mérite ;
 » mais vous l'estimerez davantage , si vous avez égard
 » à nos loix , à nos usages , & si vous pensez à ceux
 » qui n'ont pu l'obtenir. Vous pourrez donc habiter ,
 » quand il vous plaira , cette ville où vous êtes né.
 » Nous nous flattons ~~que plein d'amour pour~~ votre
 » patrie , vous n'irez pas chercher ailleurs les applau-
 » dissemens que vous méritez , & la tranquillité que
 » vous aimez.

» Nous lisons des choses admirables de Virgile &
 » de quelques autres Auteurs que l'antiquité , que no-
 » tre siècle même nous fait regretter. Vous ne trou-
 » verez pas parmi nous des Césars , des Mécènes ;
 » ces titres nous sont inconnus ; mais vous trouve-
 » rez des compatriotes zélés pour votre gloire , em-
 » pressés à publier vos louanges , à étendre votre
 » nom ; extrêmement sensibles à l'honneur qu'a no-
 » tre ville d'avoir produit un homme qui n'a pas
 » son pareil dans le monde. Oui , l'antiquité n'a pas
 » vu , & la postérité ne doit pas se flatter de voir

„ quelqu'un qui lui ressemble. Nous n'ignorons pas
 „ tout ce que le nom de Poëte a de brillant & de
 „ rare. Ennius n'avoit pas tort d'appeller les Poëtes
 „ saints , puisqu'ils sont en quelques façons inspirés
 „ par l'esprit divin ; c'est pour cela qu'on les couron-
 „ noit de lierre , de myrthe & de laurier comme les
 „ Césars & les héros qui triomphent. Les uns s'im-
 „ mortalisent par leurs actions ; les autres par leurs
 „ ouvrages. *Il est beau de bien faire pour la Républi-*
 „ *que* , dit Salluste ; *il ne l'est guere moins de bien dire.*
 „ C'est ainsi qu'on se rend illustre dans la guerre &
 „ dans la paix. Ceux qui font de belles actions &
 „ ceux qui les écrivent , méritent également d'être
 „ loués ; & la renommée , comme dit Lucain , *met*
 „ *les uns & les autres à l'abri des outrages du temps.*
 „ Si l'esprit de Virgile , si l'ame éloquente de Cice-
 „ ron reparoissoient dans ce monde sous l'enveloppe
 „ d'un corps mortel , nous n'aurions pas pour eux plus
 „ de vénération que pour vous. Pourquoi loue-t-on plus
 „ volontiers ce dont on entend parler , que ce qu'on a
 „ sous les yeux ? Nous chantons vos louanges , & vous
 „ excitez notre admiration. Qui est-ce qui ne seroit pas
 „ étonné de trouver si peu de bons écrivains , & encore
 „ moins de Poëtes dans cette foule de bons esprits par-
 „ mi nous , qui s'appliquent à tant de différentes étu-
 „ des ? Cicéron donne la raison de cette rareté ; c'est
 „ la grandeur de la chose , & la difficulté d'y réussir.
 „ Il n'en étoit plus question depuis long-temps ; vous
 „ y êtes parvenu par les forces de votre génie & par
 „ une grande application.
 „ Nous avons résolu , après une mûre délibération ,
 „ de relever notre ville , en y faisant fleurir les scièn-

AN. DE J. C.
1351.

A quibus om-
ne ævi senium
sua fama re-
pellit. Luc.

AN. DE J. C.
1351.

» ces & les arts , persuadés qu'ils lui donneroient ;
 » comme à Rome notre mere , une espece d'empire
 » sur tout le reste de l'Italie. Ce que nous desirons ,
 » ce qui étoit rare parmi les anciens , il n'y a que
 » vous qui soyez en état de le faire. Votre patrie
 » vous conjure par ce qu'il y a de plus sacré , par
 » tous les droits qu'elle a sur vous , de lui consacrer
 » votre temps , de présider à ces études & de les
 » diriger , de façon qu'elles l'emportent sur toutes les
 » autres. Vous ferez le maître de choisir le livre qu'il
 » vous plaira d'expliquer (a) , & vous ferez à cet
 » égard tout ce qui conviendra le mieux à votre gloire
 » & à vos occupations.

» Les plus grandes choses n'ont eu souvent que
 » de petits commencemens. Il ne manquera pas de
 » gens d'esprit parmi nous , qui oseront peut-être
 » sous vos auspices donner au public les vers qu'ils
 » ont composés. ~~Mettez la dernière main à votre Afri-~~
 » que (ce poëme immortel qui vous occupe) réta-
 » blissez parmi nous les muses si long-temps négli-
 » gées. Vous avez assez couru le monde ; vous con-
 » noissez les grandes villes & les mœurs de toutes les
 » nations ; il est temps de vous fixer. Venez dans
 » votre patrie , qui vous appelle à haute voix après
 » une longue absence , ce qui n'est peut-être arrivé à
 » personne. Les Magistrats & le peuple , les grands
 » & les petits vous desirent ; vos Dieux Penates ,
 » votre champ recouvert vous attendent avec impa-
 » tience. Si vous trouvez dans notre style quelque
 » chose qui vous blesse , c'est une raison de plus pour

(a) Les Professeurs de ce temps-là , au lieu de dicter des cayers , expliquoient un livre.

VOUS

vous rendre aux desirs de votre patrie. Vous faites sa gloire ; vous nous êtes cher à ce titre , & vous le ferez encore plus .si vous obéissez à ses ordres. Nous aurions encore beaucoup de choses à vous dire , qui ont été confiées à Jean Boccace , porteur des présentes , notre envoyé , à qui nous vous prions d'ajouter foi comme à nous-mêmes.

AN. DE J. C.
1351.

On voit par cette lettre le véritable motif qui engagea enfin les Florentins à faire cette restitution si long-temps différée. Mathieu Villani raconte que la peste ayant extrêmement dépeuplé la ville de Florence , les habitans , pour y attirer du monde & la rendre plus florissante , délibérèrent d'y établir une Université , où l'on enseigneroit toutes les sciences , mais sur-tout le Droit Civil & Canonique , & la Théologie. En conséquence ils firent bâtir des écoles , ils assignèrent sur les fonds publics les revenus nécessaires , & appellerent les meilleurs Professeurs en tout genre , qui commencerent à donner des leçons dès le 6 Novembre 1348.

Math. Vill. l.
1. cap. 7.

L'année suivante le Pape & les Cardinaux approuverent la fondation de cette Université , & lui accorderent tous les privileges dont jouissoient les Universités de Paris , Bologne , &c. Les Florentins sentirent bien qu'ils ne pouvoient rien faire de mieux que de mettre Pétrarque à la tête de cet établissement , pour lui donner plus d'éclat , & y ranimer le goût des bonnes études. Voilà ce qui détermina enfin le parti Guelphe , qui dominoit toujours à Florence , à faire à Pétrarque une grace , qui avoit été souvent refusée. Rien de plus obligeant que la lettre qu'ils lui écrivirent. Boccace fut chargé de la porter ; ses liai-

La Bulle est
du 31 Mai
1349.

AN. DE J. C.
1351.

sons avec ce grand Poète, donnerent lieu de croire que personne n'étoit plus capable que lui de l'engager à faire ce que sa patrie desiroit.

L'arrivée de Boccace, porteur d'une si agréable nouvelle & d'une lettre si flatteuse, est un des beaux momens de la vie de Pétrarque. Voici quelle fut sa réponse.

Var. 4.

„ J'ai assez vécu, mes chers Concitoyens, suivant
 „ cet axiome du sage : il faut mourir, quand on n'a
 „ plus rien à desirer. Je n'ai jamais ambitionné ni les
 „ richesses ni les honneurs ; ma vie l'a bien prouvé.
 „ Mes vœux & mes soins n'ont tendu qu'à être hom-
 „ me de bien, & à mériter la bienveillance des hon-
 „ nêtes gens. Si je ne suis pas encore parvenu au
 „ premier point, votre lettre qui m'a causé autant de
 „ surprise que de joie, m'apprend que je n'ai rien à
 „ desirer sur le second.

„ ~~Comme disoit Plutarque à l'Empereur Trajan ;~~
 „ je me réjouis de mon bonheur, & je vous félicite
 „ de votre vertu. Elle me paroît un prodige dans
 „ un siècle aussi dénué de toute sorte de bien, &
 „ il est étonnant qu'on trouve autant de cette liberté
 „ publique &, pour ainsi dire, populaire, dans ce
 „ grand nombre de sujets dont votre République est
 „ composée.

„ Hommes illustres & généreux ! Si j'avois été pré-
 „ sent, aurois-je pu vous demander quelque chose de
 „ plus que ce que vous m'avez accordé, à moi ab-
 „ sent & qui ne le demandois pas ? Quelle est la pa-
 „ trie qui a mieux traité le meilleur de ses citoyens ?
 „ Rome a rappelé de l'exil Cicéron, Rutilius, Me-
 „ tellus ; mais elle les avoit exilés injustement : elle

„ a rappelé Camille ; mais dans un temps où elle
 „ ne pouvoit se passer de lui ; la même raison en- AN. DE J. C.
1351.
 „ gagea Athenes à rappeler Alcibiade. Il n'y a point
 „ d'exemple qu'on ait rappelé un citoyen absent vo-
 „ lontairement, sans y être déterminé par quelque
 „ danger de la patrie.

„ Auguste rendit à Virgile son champ ; mais il le
 „ lui avoit ravi. A-t-on jamais vu un conseil public
 „ rendre au fils un bien que le pere a perdu par sa
 „ faute (a) ? De combien de douceurs, de flatteries,
 „ de caresses, de quelles prieres n'avez-vous pas af-
 „ faisonné la restitution de mon bien, après l'avoir
 „ racheté des deniers publics ? Quand je le vois paré
 „ des fleurs de votre éloquence, je ne porte point
 „ envie aux champs les plus fertiles de l'Afrique ou
 „ de la Sicile, à ces terres de la Campanie où Cerès
 „ & Bacchus semblent se disputer à qui produira da-
 „ vantage. Plus touché de tout ce que vous me di-
 „ tes de flatteur, que du bien que vous me faites &
 „ que vous pourriez me faire, il ne manque à mon
 „ bonheur que de mériter ce que je sens ne devoir
 „ qu'à votre générosité.

„ C'est une grande consolation pour moi de me voir
 „ rétabli dans ma patrie, où mon pere, mon aïeul,
 „ mon bifaïeul ont vieilli & se sont toujours distin-
 „ gués plus par leur fidélité & leur zele que par des
 „ images enfumées. Pour moi qui ai volé plus loin
 „ sur des aïles que je dois à la nature ou à la for-
 „ tune, vous m'offrez un asyle où je pourrai aller me
 „ reposer après tant de courses. C'est un don pré-

(a) Cela prouve la vérité de ce que j'ai dit, qu'on avoit promis à Petrarco de rentrer dans la possession de son bien, & qu'il ne voulut pas user de cette permission. Il le perdit donc par sa faute.

AN. DE J. C.
1351.

„ cieux , j'en conviens ; mais ce que vous y avez
„ ajouté est plus précieux encore , & fera toujours
„ pour moi un aiguillon qui m'excitera à la gloire
„ & à la vertu.

„ Recevez mes actions de graces , telles qu'elles
„ sont , & ne vous en prenez qu'à vous , si elles n'é-
„ galent pas votre bienfaisance. Il faudroit être plus élo-
„ quent que je ne suis , pour exprimer une recon-
„ noissance proportionnée aux bienfaits que je reçois.
„ Ce que je dirai , sera toujours au-dessous de ce
„ que je voudrois dire.

„ Comblé de vos faveurs , oserois-je m'approprier
„ cette réponse que fit Auguste au Sénat en versant
„ des larmes. *Arrivé au comble de mes vœux , que*
„ *puis-je demander aux Dieux , si ce n'est que votre*
„ *bonne volonté dure autant que ma vie (a) ?* Je me
„ rappelle de l'avoir dit l'année dernière , revenant de
„ ~~Rome , à ceux qui étoient à la tête de votre Sénat.~~

„ Jean Boccace , porteur de votre lettre & de vos
„ ordres , vous dira combien je desire de vous obéir ,
„ & quels sont mes projets pour mon retour ; je
„ les lui ai confiés , pour laisser quelque chose à son
„ ministère. En vous remettant cette lettre il vous
„ fera connoître mes sentimens ; je vous prie de croire
„ ce qu'il vous dira de ma part , comme si je parlois
„ moi-même. Fasse le ciel que votre République soit
„ toujours florissante !

A Padoue , ce 6 Avril.

A la joie que Pétrarque témoigne de se voir rap-

(a) Lorsque Valerius Messala alla dire à Auguste que le peuple & le Sénat lui avoient déferé le titre de pere de la patrie , Auguste lui répondit : *compos* factus votorum meorum quid habeo aliud Deos immortales precari quam ut hunc consensum vestrum ad ultimum vitæ finem mihi perferre liceat. Suet. in Aug.

pellé dans sa patrie , dont l'amour n'étoit plus balancé dans son cœur par l'amour de Laure , qui est-ce qui ne croiroit pas qu'il n'eut rien de plus pressé que de se rendre aux desirs de ses concitoyens , d'aller fixer son séjour à Florence , & se mettre à la tête de cette Université qu'on venoit d'y établir ?

Dans le fond qu'est-ce qui pouvoit le retenir ? La ville de Padoue lui étoit devenue odieuse depuis la mort de Jacques de Carrare ; il avoit promis à ses amis de ne plus retourner dans le Comtat ; cependant au lieu d'aller à Florence , où tant de choses devoient l'attirer , peu de temps après avoir reçu la lettre des Florentins , il prit tout à coup le parti d'aller à Avignon & à Vacluse. Cela paroît d'abord singulier ; voici les raisons qu'il en donne dans une lettre à un ami.

» Vous savez que j'avois résolu de ne plus retourner à Vacluse. Il m'a pris tout-à-coup un desir d'y aller , dont je n'ai pas été le maître. Aucune espérance ne m'y attire ; ce n'est pas le plaisir , dans un endroit aussi sauvage ; ce n'est pas l'amitié (le plus honnête de tous les motifs qui peuvent déterminer les hommes) quels amis pourrois-je avoir dans un désert , où le nom même d'amitié n'est pas connu , où les habitans , uniquement occupés de leurs filets , ou de la culture de leurs oliviers & de leurs vignes , ignorent les douceurs de la société & de la conversation ?

» Voici ce que je puis alléguer de plus raisonnable pour excuser cette variation de mon ame. C'est l'amour de la solitude & du repos , qui m'a fait prendre le parti que j'ai pris. Trop connu , trop recherché dans ma patrie , loué , flatté même jus-

R iij

AN. DE J. C.
1351.

Fam. l. 11.
ep. 12. M. R.

AN. DE J. C.
1351.

» qu'au dégoût, je cherche un endroit où je puisse
» vivre seul, inconnu, & sans gloire. Rien ne me
» paroît préférable à une vie solitaire & tranquille.

» L'idée de mon désert de Vaucluse s'est présentée
» à moi avec tous ses charmes : en me représentant
» ces collines, ces fontaines, ces bois si favorables
» à mes études, j'ai senti dans le fond de l'ame une
» douceur que je ne saurois rendre. Je ne suis plus
» étonné de ce que Camille, ce grand homme que
» Rome exila, soupироit après sa patrie, quand je
» pense qu'un homme né sur les rives de l'Arno,
» regrette un séjour au-delà des Alpes. L'habitude
» est une seconde nature. Cette solitude, à force de
» l'habiter, est devenue comme ma patrie. Ce qui me
» touche le plus, c'est que je compte y mettre la
» dernière main à quelques ouvrages que j'ai com-
» mencés. J'ai été curieux de revoir mes livres, de
» les tirer des coffres où ils étoient renfermés, pour
» leur faire voir le jour, & les remettre sous les yeux
» de leur maître.

Enfin, si je manque à la parole que j'avois donnée
», à mes amis, ils doivent me le pardonner ; c'est
», l'effet de cette variation attachée à l'esprit humain,
», dont personne n'est exempt, excepté ces hommes
», parfaits, qui ne perdent pas de vue le souverain
», bien. L'identité est la mere de l'ennui, qu'on ne
», peut éviter qu'en changeant de lieu (a).

Il partit de Padoue le 3 Mai, menant avec lui
Jean son fils, qu'il avoit retiré depuis quelque temps
de l'école de Gilbert de Parme. *Je le menai avec moi,*

Variar. 21.

(a) Dans son épître à la postérité, il dit à peu près la même chose : *Redii in Gallias stare nescius ; non tam desiderio, visa millies revivendi quam studio, more ægrorum, loci mutatione, tædiis consulendi.*

dit-il, *pourque sa présence me rappellât l'idée de lui faire du bien. Que seroit devenu cet enfant, s'il avoit eu le malheur de me perdre?* Ses amis qui l'accompagnoient, lui représenterent qu'il ne devoit pas quitter cette ville, sans tenir la parole, qu'il avoit donnée plusieurs fois, de faire quelques vers pour mettre sur le mausolée de Jacques de Carrare, auquel les meilleurs Sculpteurs d'Italie travailloient dans ce temps-là.

AN. DE J. C.
1351.

Cette proposition embarrassâ Pétrarque. Loin de pouvoir refuser ce qu'on lui demandoit, il ne devoit pas même attendre qu'on le demandât : mais tous ses arrangemens étoient faits pour son départ ; il ne pouvoit pas le différer, & il n'étoit pas en verve. Il prit son parti tout-à-coup, comme par une espece d'inspiration : accompagné d'un petit nombre d'amis, il alla à l'église des Augustins, où Jacques de Carrare étoit enterré. Il la trouva fermée ; il étoit plus de midi ; il fallut attendre que les Sacristains eussent fait leur méridienne.

Dès que la porte fut ouverte, Pétrarque entra seul dans l'église, & alla s'asseoir auprès du tombeau, où s'entretenant avec la mort qui ne lui répondoit rien, il fit seize vers latins, qu'il remit à ceux qui l'avoient accompagné, en leur disant : *je voudrois faire quelque chose de meilleur ; mais je n'ai pas le temps ; vous choisirez parmi ces vers ceux qui vous plairont le plus, pour les graver sur le marbre, si vous ou moi ne trouvons rien de mieux avant que le mausolée soit achevé (a).*

Après avoir remis à ses amis ces vers, qui se sen-

(a) Ces vers ne m'ont pas paru dignes d'entrer dans ces Mémoires. Ceux qui en feront curieux les trouveront dans l'édition de Pétrarque, faite à Padoue par les Comines & ailleurs.

AN. DE J. C.
1351.

*Præf. ad ep.
ad Vir. lib. ed.
Lugd. fol. 657.*

tent un peu de la précipitation avec laquelle ils furent faits , Pétrarque monta à cheval , & prit le chemin de Vicence (a) , où il arriva au soleil couchant. Il hésita s'il s'y arrêteroit , ou s'il profiteroit du reste du jour pour aller plus loin. La rencontre de quelques personnes de mérite , dont cette ville étoit pleine , eut bientôt fixé son indécision. Il se lia entr'eux une conversation intéressante : la nuit vint , sans que Pétrarque s'en défiât. *J'ai souvent éprouvé , dit-il sur cela , que nos amis sont les plus grands voleurs de notre temps ; mais doit-on se plaindre de ce vol , & peut-on faire un meilleur usage de son temps que de le passer avec ses amis ?*

Après avoir agité différentes matières , la conversation vint à tomber sur Cicéron , & il ne fut plus question d'autre chose. Chacun dit ce qu'il pensoit , & on fit à l'envi l'éloge de ce grand homme ; mais comme il n'y a rien de parfait en ce monde , Pétrarque , après avoir élevé jusqu'au ciel son génie divin & son éloquence , dit quelque chose sur la légèreté de son caractère & l'inconstance de son esprit. Tout le monde parut étonné de cette hardiesse , & sur-tout un homme vénérable par son âge & ses connoissances , qui étoit partisan de Cicéron jusqu'à l'idolâtrie.

Pétrarque , voyant les esprits un peu émus de ce qu'il avoit dit , jugea à propos de tirer de son portefeuille le recueil qu'il venoit de faire de ses épîtres à ses amis , à la fin duquel il avoit inséré quelques lettres adressées à certains grands hommes de l'an-

(a) Ville de l'Etat de Venise , à cinq lieues de Verone. Sa situation entre des rivières est fort agréable.

tiquité ,

tiquité, pour mettre un peu de variété dans ce recueil, & éviter l'ennui qui naît d'une trop grande uniformité.

AN. DE J. C.
1351.

Parmi ces lettres, il y en a deux adressées à Cicéron. Dans l'une il loue son esprit; dans l'autre il critique son caractère. Pétrarque les fit lire par un Poète. Vicentin nommé Pulci (a). Cette lecture fit l'effet qu'elle devoit faire : la plupart de ceux qui l'entendirent, convinrent que la critique étoit juste. Le vieillard n'avoit rien de solide à opposer à des raisons si fortes; mais il étoit trop entêté pour se rendre. Il ne parloit que du grand nom de Cicéron, de la réputation dont il jouissoit depuis tant de siècles. Ah! Messieurs, de grace, disoit-il, parlez avec plus de respect d'un si grand homme. Epargnez-moi la douleur d'entendre médire de lui.

Quand on lui demandoit s'il le croyoit incapable d'errer, il fermoit les yeux, remuoit la tête, & répétoit encore : quel malheur pour moi d'entendre blasphémer contre Cicéron ! Vous le regardez donc comme un Dieu, lui dit Pétrarque; oui, répondit-il sans hésiter, c'est le Dieu de l'éloquence. Vous avez donc raison, reprit Pétrarque : s'il est Dieu il ne peut pas errer; mais il faut avouer que voilà la première fois que j'ai entendu faire de Cicéron un Dieu. Après tout, puisqu'il divinise Platon, je ne vois pas pourquoi on vous blâmeroit de le traiter de même, si notre religion nous permettoit de multiplier les Dieux

(a) Je ne sais qui est ce Pulci, Poète de Vicence. Dans le manuscrit de la bibliothèque du Roi, on lit *Publioni*. Mr. Muratori, tom. 13. de sa grande collection, donne une histoire de Vicence par Conforto Pulci, depuis 1371

jusqu'à 1387. Il y a un Pulci ou Pulex de Costoza, qui a fait des vers sur l'hermaphrodite & sur l'arrivée de l'Empereur Charles IV. en Italie; on le croit frère de Conforto.

AN. DE J. C.
1351.

à notre gré. Je badine , dit le vieillard ; je fais bien que Cicéron est homme ; mais convenez que son esprit est divin. Fort bien , dit Pétrarque , vous voilà dans le vrai ; vous parlez comme Quintilien , qui appelle Cicéron *un homme céleste* ; mais il suffit qu'il soit homme pour avoir pu faire des fautes , & vous devez convenir qu'il en a fait. A ces mots le vieillard frémit , & grinça des dents , comme si on avoit attaqué son honneur.

» Je ne pus m'empêcher d'admirer son zèle , dit
» Pétrarque , en rendant compte de cette conversa-
» tion ; j'admirai son aveuglement , & cette espece
» de fanatisme pour Cicéron , qui sentoît un peu le
» Pithagorisme. Quelle folie de regarder comme un
» sacrilege la moindre critique qu'on faisoit de lui !
» J'étois ravi d'avoir trouvé un homme qui l'aimât
» plus que moi , & qui eût conservé dans l'âge le plus
» avancé une erreur que j'avois dans ma jeunesse ,
» & qui n'est excusable qu'à cet âge.

La dispute fut longue ; on se sépara fort tard , & , ce qui arrive ordinairement , chacun resta dans son opinion. Le Poëte Vicentin pria Pétrarque de lui donner copie de ses deux lettres à Cicéron , pour examiner la chose plus à loisir , & se mettre en état de la juger. Pétrarque le fit avec plaisir , *desirant* , dit-il , *d'avoir tort*. En lui envoyant cette copie quelques jours après , il lui écrivit une lettre , d'où j'ai tiré le recit de cette conversation , qui m'a paru digne d'entrer dans ces Mémoires , parce qu'elle regarde Cicéron.

Ibid.

Pétrarque partit le lendemain pour Verone , où il comptoit ne rester que peu de jours ; mais il lui

fut impossible de résister aux instances de Mastin de Lescale, Azon de Correge, Guillaume de Pastrengo & de ses autres amis, qui le retinrent tout le reste du mois en quelque façon malgré lui.

Les prieres d'un ami, dit-il à cette occasion, sont pour moi des liens, dont je ne puis pas me dégager. Je conviens qu'il n'y a rien de plus doux que l'amitié ; mais je me plains toujours d'être plus aimé que je ne voudrois pour mon repos.

Il étoit encore dans cette ville le 1^{er}. Juin. S'il y étoit resté trois jours de plus, il auroit été témoin de la mort de Mastin de Lescale, qui mourut le 4. Juin fort regretté. Avant d'en partir, il écrivit une lettre à Boccace, dans laquelle, après lui avoir rendu compte de la route qu'il alloit prendre & de ses projets, il lui dit :

„ Vous le savez, mon cher ami, & personne ne
 „ l'ignore, tout bien pesé, si j'étois le maître, je
 „ fixerois mon séjour dans ma campagne de Vaucluse,
 „ & j'y passerois le reste de ma vie. Quoique j'y
 „ sois privé de ce superflu agréable dont les villes
 „ abondent, j'y trouve la liberté, le loisir, le repos
 „ & la solitude, quatre choses nécessaires à mon bon-
 „ heur. Mais cette retraite a deux grands défauts
 „ pour moi : elle est trop éloignée de l'Italie, où je
 „ suis attiré par un penchant de la nature ; elle est
 „ trop près de cette Babylone occidentale, d'où cette
 „ même nature me repousse toujours avec force, &
 „ que je hais comme le Tartare.

„ Je passerois encore par-dessus cela, le fort em-
 „ portant le foible ; mais il y a des choses que je ne
 „ puis pas confier au papier, qui ne me permettent

S ij

AN. DE J. C.
1351.

Fam. l. II.
ep. 6. M. R.

AN. DE J. C.
1351.

» pas de faire un long séjour à Vaucluse , s'il ne m'ar-
» rive rien de nouveau & d'imprévu. Je ne fais ce
» qui en fera ; mais je fais qu'il n'y a rien qui ne
» puisse arriver à l'homme , cet animal fragile & mor-
» tel , si insolent au milieu de ses misères.

» Mon projet est donc d'aller chercher sur les bords
» du Rhône ce Pontife Romain , que nos ancêtres
» alloient révéler sur les bords du Tibre , & que nos
» neveux iront peut-être adorer sur les bords du Tage.
» Que fait-on ? Le temps confond tout ; tout tend à sa
» fin. Dans le fond c'est l'affaire de ce saint Pêcheur ,
» qui connoissant le Rhin , le Rhône & le Tage ,
» choisit le Tibre , pour y établir sa barque & ses
» filets. C'est l'affaire du Pilote , dont la barque est
» agitée par l'orage , & de ceux qui tiennent le gou-
» vernail. Nous sommes des passagers , qui courons
» les mêmes hazards qu'eux , sans être responsables
» de leurs erreurs. ~~J'irai donc chercher~~ où je pourrai
» celui que je ne trouverois pas où je voudrois. Après
» avoir dit un éternel adieu à quelques amis qui me
» restent , je fuirai , comme dit Virgile , *des terres*
» *barbares & un rivage avare* *. J'irai m'établir près
» de ma fontaine , au milieu des bois , des fleurs &
» de mes livres , *qui m'attendent depuis quatre ans (a)*.
» J'y passerai le reste de l'été dans le repos. Si je
» reprenois mes anciens errements , je craindrois de
» détruire mon corps par des chaleurs excessives ,
» quoique je l'aie accoutumé dès l'enfance à tout
» souffrir. Dans le fond , si je le ménage un peu , c'est
» pour pouvoir le tourmenter davantage.

* Heu fuge
crudeles ter-
ras & litrus
avaruin. *Æ-*
neid. L. 3.

(a) Cela prouve clairement la fausseté de ce voyage , que Mr. de la Bastie fait
faire à Pétrarque dans le Comtat , l'an 1349.

„ L'automne prochaine, du moins je l'espère, me
 „ ramenera en Italie avec mes livres, dont je veux
 „ enrichir ma bibliothèque Italique. Voilà mes projets;
 „ j'ai cru devoir vous en informer.

„ Présentez mes hommages à notre Sénat; vous
 „ savez tout ce que je lui dois. Dites mille choses
 „ pour moi à ces trois compatriotes vertueux &
 „ chéris, dont je porte par-tout avec moi l'image &
 „ les discours.

A Verone, le 1^{er}. Juin.

Après avoir écrit cette lettre, Pétrarque partit pour Mantoue, où l'on fit de vains efforts pour l'arrêter. Il ne resta que peu de jours à Parme; il y avoit perdu ses meilleurs amis. Le 11 Juin il étoit à Plaisance, où ayant trouvé une commodité pour Avignon, il écrivit à Socrate, pour lui annoncer son arrivée prochaine dans le Comtat, & le prier d'aller l'attendre à *Vaucluse*, l'assurant qu'il suivroit de près le porteur de sa lettre.

AN. DE J. C.
1351.

*Fam. l. 11.
 ep. 7. M. R.
 Plaisance, 3.
 id. Jun.*

Le 21 étant au Mont Genevre (a), il écrivit à Jean d'Arezzo ces deux mots.

„ Padoue m'a enlevé celui qui faisoit toute ma joie
 „ & ma consolation. Je n'ai rien à vous mander qui
 „ puisse vous faire rire, si ce n'est que je cherche
 „ avec empressement quelque chose qui produise cet
 „ effet sur moi. Il me semble que l'Antiquité étoit
 „ plus grave & plus sérieuse; notre siècle plus gai
 „ & plus comique. Les grandes affaires rendent l'homme sérieux; il n'y a que les bagatelles qui l'amuse-
 „ sent & le fassent rire. Je suis persuadé que le vieux

*Fam. l. 11.
 ep. 9. M. R.*

(a) Une des montagnes des Alpes, à une lieue de Briançon, sur le chemin de Suze & de Pignerol, qui sert de passage pour entrer en Italie.

AN. DE J. C. 1351. „ Crassus auroit ri souvent , s'il avoit vécu parmi
 „ nous ; Démocrite seroit peut-être mort de rire ,
 „ s'il avoit pu comparer son siecle avec le nôtre. On
 „ ne voit que des vieillards insensés , des vieilles qui
 „ radotent , des jeunes gens extravagans & ridicu-
 „ les ; nous en rirons tête à tête.

„ Ma lettre , par sa brièveté & son griffonnage
 „ grossier , ressemble beaucoup à ce passage étroit
 „ des Alpes , d'où je vous écris. Je me flatte que
 „ vous me suivrez de près ; j'aimerois mieux vous
 „ avoir pour compagnon de voyage , comme cela
 „ m'est arrivé souvent ; mais il n'est point de plaisir
 „ durable. Je vous attends à la fontaine de Vaucluse ,
 „ lieu toujours agréable & charmant , mais en été
 „ ce sont les champs élysées. Nous y respirerons quel-
 „ que temps avant que d'aller à Babylone , qui est
 „ pour moi pire que le Tartare.

Sur le sommet du mont Cenevre , le 21. Juin.

Fam. L. II. ep 4. M. R. „ Il arriva à Vaucluse le 26 ou le 27. Son premier
 Onze Juin. soin fut d'apprendre son arrivée à Philippe de Cabas-
 sole , Evêque de Cavaillon. Il lui avoit déjà écrit deux
 mots sur la route , pour lui annoncer son départ , &
 il avoit inséré dans sa lettre huit vers latins , dont
 voici le sens.

„ Vaucluse est pour moi le séjour le plus agréa-
 „ ble , & qui convient le mieux à mes études. J'y
 „ suis venu enfant , revenu jeune. Etant homme ,
 „ j'y ai passé les plus belles années de ma vie. Je
 „ veux y passer mes vieux jours & y mourir sous
 „ vos loix (a).

(a) Valle locus clausus toto mihi nullus in orbe
 Gravior , aut studiis aptior ora meis.

DE PÉTRARQUE, Liv. IV. 143

Dans la lettre qu'il lui écrivit d'abord après son arrivée , ne voulant pas qu'il en apprît la nouvelle par une autre voie , il lui témoigne une impatience extrême de le revoir après une si longue absence , & lui promet d'aller à Cavaillon , quand il aura secoué la poussière du voyage , & qu'il sera bien lavé par les eaux de la Sorgue. Quelques jours après il lui écrivit encore , pour le remercier d'une lettre que l'Evêque avoit écrite en sa faveur aux Cardinaux de Taleirand & de Boulogne.

AN. DE J. C.
1351.

Fam. l. 11.
ep. 10. & 11.
M. R.

Je ne fais si c'est l'Evêque de Cavaillon ou les charmes de Vacluse , qui déterminèrent tout-à-coup Pétrarque à faire un plus long séjour dans le Comtat qu'il n'avoit projeté , comme on a vu dans sa lettre à Boccace ; mais il est certain qu'un mois ne s'étoit pas encore écoulé depuis son arrivée , lorsqu'il écrivit en Italie à un de ses amis.

» *En quittant ma patrie, j'avois promis à mes amis*
» *d'y retourner dans l'automne ; mais je vois bien*
» *qu'il ne faut jamais prendre son parti de si loin.*
» *Le gladiateur ne se détermine que dans l'arene. Le*
» *temps , le lieu , l'amitié nous fait souvent changer*
» *de résolution. Autant que j'en puis juger , il me*
» *faudra bien rester ici deux ans , pour achever tout*
» *ce que j'ai envie d'y faire. Mes amis me pardon-*
» *neront , si je ne leur tiens pas parole. L'inconstance*
» *de l'esprit humain doit me servir d'excuse. J'ai déjà*

Fam. l. 11.
ep. 12. M. R.

Valle puer clausâ fueram , juvenemque reversum
Fovit in Aprico vallis amœna situ.
Valle vir in clausâ meliores dulciter annos
Exegi & vitæ candida fila meæ.
Valle senex clausâ , supremum ducere tempus
In clausâ cupio , te duce , valle mori.

AN. DE J. C. 1351. „ prouvé que ce n'est qu'en changeant de lieu qu'on
 „ peut éviter l'ennui & le dégoût attachés à une vie
 „ sédentaire & uniforme.

Après avoir passé un mois à Vaucluse , pour se délasser de la fatigue du voyage , Pétrarque alla à Avignon faire sa cour au Pape & aux Cardinaux. Il me paroît nécessaire , pour l'intelligence de ces Mémoires , de mettre le Lecteur au fait de l'état où il trouva cette Cour.

Elle étoit alors dans son plus grand éclat. Cecile de Commenges , Vicomtesse de Turenne , cette amie du Pape , dont j'ai parlé , que les Italiens appellent sa maîtresse , avoit toujours le même ascendant sur lui , dispoisoit de toutes les graces , & vivoit avec beaucoup de splendeur.

Le 16 Avril 1350. Eleonor , sa sœur cadette , venoit d'épouser Guillaume Roger , Comte de Beaufort , neveu du Pape , à qui Cecile avoit vendu sa Vicomté de Turenne , en faisant ce mariage. Il fut célébré avec une magnificence qui répondoit à la qualité des personnes contractantes , & au goût de Clement VI. pour les fêtes. Jamais la ville d'Avignon n'avoit été si brillante.

L'arrivée du Roi Jean lui donna encore un nouvel éclat. Ce Prince , qui venoit de succéder à Philippe de Valois , ne fut pas plutôt sacré , qu'il alla à Avignon remercier le Pape d'un grand service qu'il venoit de lui rendre. Voici en peu de mots ce dont il s'agit. C'est une époque mémorable dans l'histoire de France.

Mém. tom. 1. fol 369. Humbert , Dauphin de Viennois , ce Prince efféminé , à qui l'on a vu Pétrarque reprocher sa mollesse , étoit veuf , & n'avoit point d'enfans. Ses Etats étoient

étoient fort à la bienfiance du Roi de France , & il les avoit cédés à Philippe de Valois , l'an 1343. & avoit renouvelé cette cession en 1349. en faveur de Charles Dauphin ; mais toujours inquiet & irrésolu , il vouloit revenir contre ce traité , & il avoit quelquefois envie de se marier. Pour le mettre hors d'état de se retracter , le Pape , après lui avoir fait prendre l'habit de St. Dominique , lui conféra tous les Ordres sacrés , le jour de Noël 1350 ; le Sous-Diaconat à la Messe de minuit ; le Diaconat , à celle du point du jour ; la Prêtrise , à la troisieme Messe. Huit jours après il le sacra Evêque & Patriarche d'Alexandrie. Voilà ce qui produisit la réunion du Dauphiné à la couronne. Le fils aîné du Roi , héritier présomptif de son Royaume , a toujours porté depuis le titre de Dauphin : c'étoit un article du traité.

Le Roi Jean arriva à Avignon , peu de temps après la consommation de cette grande affaire. Il résidoit à Villeneuve , qui n'est séparé d'Avignon que par le Rhône. Le séjour qu'il y fit , donna lieu à plusieurs fêtes. Le 27 Janvier 1351. on y célébra par ses ordres un tournoi , où toute la Cour Romaine assista , s'il en faut croire un ancien Historien de Toulouse (a). Mais cela me paroît très-douteux.

Ce Prince , pour marquer sa reconnoissance à Clement VI. du service important qu'il lui avoit rendu en fixant l'irrésolution du Dauphin , accorda à Guillaume de Beaufort & à sa postérité les premieres appellations dans le Vicomté de Turenne , dont il con-

AN. DE J. C.
1351.

(a) Anno domini 1350. 27. Januarii , cum Rex Joannes commoraretur apud Villam novam juxta Avenionem , ibi certamen lancearum sive hastarum , quod vocamus torneamentum , celebravit. Chron. de Guill. Bardin. Cet auteur est très-suspect ; il écrivoit dans le quinzieme siècle.

AN. DE J. C.
1351.

firma les privileges , & tint sur les fonts de Baptême Jeanne sa sœur , à qui il donna 500. livres de rente (a) , somme considérable dans ce temps-là.

On prétend que ce fut à la considération du Roi & sur ses instances , que le Pape fit le 17. Décembre 1350. une promotion de douze Cardinaux ; mais il y a plus d'apparence que ce fut de son propre mouvement , pour remplacer les sujets que la mort lui avoit enlevés.

Il ne lui restoit plus que quatre Cardinaux du Pontificat de Jean XXII. Bertrand Poyet , Gaillard de la Mothe , Pierre Desprès , Elie de Taleirand ; trois de celui de Benoit XII. Bertrand de Deux , Guillaume Curti , Guillaume Daure ; & sept de ceux qu'il avoit créés lui-même en différens temps.

Cette promotion fut composée comme la première , de quatre especes de sujets , 1°. Les parens ou alliés du Pape. 2°. Les savans Théologiens & Canonistes , Religieux ou autres. 3°. Les Italiens. 4°. Les personnes recommandés par les grandes Couronnes.

Les Cardinaux de la première espece , furent Raimond de Canillac , Pierre de Cros , Guillaume d'Egrefeuille , & Jean Duefe.

Il habitoit à Avignon la maison de Mr. de Suarez , Paroisse de Ste Magdelaine.

Raimond de Canillac , fils de Guillaume & d'une sœur du Cardinal Bertrand de Deux , étoit d'une maison illustre & ancienne du Gevaudan. Guerine , sa niece , épousa l'an 1345. Guillaume Roger , frere du Pape. Cela lui valut l'Archevêché de Toulouse la même année , & cinq ans après le Chapeau. Ce n'étoit pas un hom-

(a) Jeanne naquit cette année de Guillaume de Beaufort , frere du Pape & de Guerine de Canillac , qu'il avoit épousée en secondes noces. Guerine étoit fille unique de Marquis de Canillac : de là vient que les Beauforts prirent le nom de Canillac.

me sans mérite. On voulut le faire Pape après la mort d'Innocent VI.

AN. DE J. C.
1351.

Pierre de Cros, Gentilhomme Limoufin, étoit cousin germain du Pape, & il n'avoit pas besoin de cela pour être élevé au Cardinalat. C'étoit un homme de mérite, qui joignoit aux lumieres du savoir beaucoup de grace à parler, de conduite dans les affaires, & une grande douceur. Il étoit Proviseur de Sorbonne, Doyen de Paris, & Evêque d'Auxerre, lorsque le Pape lui donna le Chapeau.

Guillaume d'Egrefeuille étoit aussi Gentilhomme Limoufin & parent du Pape. Il entra de bonne heure dans l'Ordre de St. Benoit, & s'attacha à Pierre Roger, dans le temps qu'il n'étoit encore qu'Archevêque de Rouen. L'an 1346. Clement VI. lui accorda dispense pour pouvoir être Evêque, quoiqu'il n'eût que 28 ans; & l'année suivante il le fit Archevêque de Sarragosse. Il eut le Chapeau à l'âge de 33. ans On prétend qu'il réussissoit dans les négociations. On l'appelloit le Cardinal de Sarragosse.

Jean Duefe étoit fils d'Arnaud Duefe, Vicomte de Carmaing (a), neveu du Pape Jean XXII. & de de Marguerite de l'Isle Jourdain, sœur de Bernard IV.

Certe Marguerite étoit tante de Mathe de l'Isle Jourdain, mere de Cecile & d'Eleonor de Commenes. Voilà, dit-on, ce qui engagea le Pape à faire Jean Duefe Cardinal. Il étoit jeune; on ne le voit paroître dans aucune affaire importante.

Les Cardinaux de la seconde classe, furent, Pasteur de Sarrescudier, né à Aubenas dans le Vivarais,

(a) Arnaud Duefe acheta, l'an 1321. la Vicomté de Carmaing, de Bertrand de Lautrec.

AN. DE J. C.
1351.

Docteur de Paris, qui s'étoit distingué dans l'Ordre des Freres Mineurs ; Jean du Moulin, Limoufin, Général des Freres Prêcheurs ; Pons Arnaud de Ville-mur, d'ancienne famille du Comté de Foix, Chanoine Régulier, savant Canoniste. Poitevin de Montefquiou, habile dans le Droit Civil.

Il n'y a que deux Cardinaux de la troisieme classe. Nicolas Capoché & Renaud des Urfins. Les Italiens n'avoient pas tort de se plaindre de ce qu'on les traitoit mal dans les promotions.

Nicolas Capoché, Evêque d'Urgel (ce qui fit qu'on l'appella toujours le Cardinal d'Urgel) étoit Gentilhomme Romain. On disoit qu'il descendoit de la famille des Cornéliens. Gerard son frere étoit attaché au Cardinal Colonne. Nicolas fut long-temps employé en France & en Angleterre avec le Cardinal de Talairand, pour faire la paix.

Renaud des Urfins, ~~neveu du Cardinal~~ Napoleon, étoit Notaire du Pape & Archidiacre de Liege & de Perouse. Il a été question de lui dans ces Mémoires. C'est à lui que Rienzi adressoit les lettres qu'il écrivoit à Avignon, pour se justifier de tout ce qu'on lui imputoit. Il est étonnant que ses grandes liaisons avec ce rébelle, ne lui aient pas fait plus de tort dans l'esprit du Pape. Chose singuliere & rare ; il n'y avoit alors dans le Sacré College ni Colonne, ni Urfin.

Les deux Cardinaux des Couronnes furent ; pour la France Gille Rigaud, Abbé de St. Denis, à qui le Pape envoya un de ses neveux porter le Chapeau à Paris ; grace fort extraordinaire alors, & sans exemple ; pour l'Espagne Gille Alvari d'Albornos, Archevêque de Tolède, que l'on verra bientôt jouer un grand rôle en Italie.

Pétrarque, outré de voir toujours le Sacré College plein de Limousins & de Gascons, fit une églogue en vers latins sur cette promotion, pleine de traits satyriques, déguisés sous le voile des allégories champêtres. J'essayerois de lever ce voile, si je ne craignois de faire un trop grand écart. D'ailleurs, à quoi aboutiroit-il ? A dénigrer le Pape & quelques Cardinaux, à prouver que la Cour Romaine étoit fort corrompue, que Pétrarque avoit beaucoup de fiel & d'amertume, & qu'il n'étoit pas maître de lui, quand il voyoit, ou plutôt qu'il croyoit voir la Pourpre Romaine avilie par ce grand nombre de Gascons qui la portoient. Je pense qu'il vaut mieux le laisser dans les ténèbres, dont il lui a plu de s'envelopper.

AN. DE J. C.
1351.

Eglog. 7.

Mathieu Villani a parlé plus clairement que lui sur la foiblesse qu'eut Clement VI. de faire entrer dans le Sacré College des jeunes gens, qui ayant l'honneur de lui appartenir, crurent pouvoir tout faire impunément, & se livrerent à la débauche la plus effrénée. *Leur vie étoit si dissolue*, dit cet Auteur, *qu'elle fut la source de mille abominations (a).*

On ne sauroit douter qu'il n'y ait de l'exagération dans ce que dit Villani. Il semble que ce reproche devoit principalement tomber sur Pierre Roger, neveu du Pape, qui n'avoit que dix-huit ans, lorsque son oncle lui donna le Chapeau ; mais tout le monde convient qu'il mena toujours une vie fort exemplaire. Sous le nom de Gregoire XI. il a été un des grands

(a) *E la chiesa riforni di piu Cardinali suoi congiunti, e fecene de si giovani, e di si disonesti e dissoluta vita, che n'uscirono cose di grande abominazione.*
Math. Vill. L. 2. c. 43.

AN. DE J. C.
1351.

Papes qui aient gouverné l'Eglise, & c'est lui qui rétablit le St. Siege à Rome.

En général il faut un peu se défier de ce que disent les Italiens sur les Papes d'Avignon. Mr. Muratori prétend que ce furent les délices de cette ville qui corrompirent leur Cour, & la firent tomber dans cet excès de dissolution, dont parle Villani. Les Avignonois au contraire assurent qu'il n'y avoit rien de plus simple & de plus innocent que leurs mœurs avant l'établissement de la Cour Romaine parmi eux. J'ai déjà fait cette remarque.

Parmi ces Cardinaux, il y en avoit deux sur tout, qui éclipsoient les autres par leur naissance, leurs alliances avec les plus grands Princes de l'Europe, leur crédit, leur magnificence & l'éclat de leur Cour; enfin la supériorité de leurs lumières, & la noblesse de leur façon de penser. C'étoit Gui de Bologne & Elie de Talairand.

J'ai déjà fait connoître le Cardinal Gui de Bologne : on a vu le commencement de sa liaison avec Pétrarque, lorsqu'ils se trouverent ensemble à Padoue : je ne répéterai pas ce que j'ai dit de lui ; j'ajouterai seulement que la maniere dont il s'étoit acquité de sa Légation, & le mariage que le Roi Jean

* Le Roi Jean épousa Jeanne de Boulogne, veuve de Philippe de Bourgogne, le 24 Septembre 1349.

venoit de contracter avec sa niece *, avoit beaucoup augmenté son crédit à la Cour du Pape. Il venoit d'être fait Evêque de Porto, après la mort du Cardinal d'Albi. Il fit avoir cette année (a) l'Evêché

(a) Les Auteurs du *Gallia Christiana* disent que Philippe de Vitry eut l'Evêché de Meaux à la fin de 1350. Est-il vraisemblable que Pétrarque eut attendu si long-temps à lui faire son compliment ? Dom Toussaint du Plessis, dans son histoire de Meaux, dit qu'il ne fait en quelle année précisément il fut fait Evêque. Je crois pouvoir assurer que c'est en 1351.

de Meaux à Philippe de Vitry, ce Prélat attaché à lui, plein d'esprit & de talens pour les arts aimables (a), à qui Pétrarque écrit de Padoue cette lettre ironique & plaisante qu'on a lue. Voici le compliment qu'il lui fit sur son Evêché; qu'il me soit permis de le placer ici.

AN. DE J. C.
1351.

» Je vous félicite & je vous plains. On vous im-
» pose un travail pénible, dans le temps que vous
» avez le plus besoin de repos. A un doux loisir, à des
» études agréables vont succéder les soins épineux que
» donne la sollicitude pastorale. Combien de fois Au-
» guste à votre âge forma-t-il le projet d'abdiquer
» l'Empire pour jouir du repos ! Sa lettre au Sénat
» le prouve. Il demandoit qu'il lui fut permis de passer
» une vieillesse douce & honorable dans la liberté de
» la vie privée. Vous le plus libre de tous les hom-
» mes, jouissant d'ailleurs d'une considération fort
» honnête, comment avez-vous pu vous mettre dans
» l'esclavage, en vous chargeant d'une place qui vous
» attirera des affaires délicates, embarrassantes, &
» qui renaîtront sans cesse ? J'admire ce courage, qui
» vous fait préférer le bien public à votre tranquillité
» & à votre bonheur. Cela est beau ; je vous en fé-
» licite, & vous exhorte à persévérer. Vous aurez
» de la gloire sur terre, & une plus grande récom-
» pense dans le ciel. Votre courier attend ; je n'ai pas
» autre chose à vous écrire dans le moment. Vous ap-

Fam. l. II
ep. 14. M. R

(a) » Philippe de Vitry s'étoit appli-
» qué à la poésie & à la musique, &
» avoit réussi en ces deux arts, autant
» qu'on y pouvoit réussir dans ces temps-
» là. Il traduisit en vers françois les mé-
» tamorphoses d'Ovide, par ordre de la
» Reine Jeanne, femme de Charles V.

» On ne fait ce qu'est devenu cet ou-
» vrage. *Hist. de Meaux.* On trouve un
» poëme de Philippe de Vitry sur la vie
» rustique, avec la traduction de Nicolas
» de Clemangis, *Phil. Camerarii horæ*
» *subces. T. 3.*

„ prenez du moins que la fortune m'a encore jetté
 AN DE J. C. „ sur les bords du Rhône ; heureux si je puis vous
 1351. „ y voir avant qu'un tour de sa roue me rejette ail-
 „ leurs.

A Avignon , ce 23. Octobre.

Lucidum Ec-
 clesiæ fidus.

Aliquanto al-
 tius videtur Pa-
 pas facere quam
 Papam esse.

Le Cardinal de Taleirand , de l'illustre maison des Comtes de Perigord , étoit fils d'Archambaud & de la belle Brunissende de Foix , dont j'ai parlé. Il fit de bonnes études pour ce temps-là , & s'appliqua principalement au droit. Les Auteurs contemporains louent son savoir. Pétrarque lui-même dit qu'il étoit *une des plus brillantes lumieres de l'Eglise*. Il n'avoit que trente ans , lorsque Jean XXII. le fit Cardinal dans la Promotion de 1331. Trois ans après , Jean XXII. étant mort , il étoit à la tête de la faction qui fit le Pape , malgré le parti Italien , dont le Cardinal Colonne étoit chef. Il influa aussi beaucoup sur l'élection de Clement VI. & personne n'avoit plus de crédit que lui dans le Sacré College. *Il est plus beau de faire les Papes que de l'être* , dit encore Pétrarque en parlant de lui.

Mathieu Villani assure qu'il étoit arrogant & fier , tant à cause de sa naissance que de son Chapeau rouge (a). Sa naissance pouvoit le rendre fier ; mais c'étoit une raison pour ne l'être pas de son Chapeau. Le même Auteur l'accuse de plusieurs vilaines actions indignes d'un homme comme lui , entr'autres d'avoir fait assassiner trois Gascons dans le Carême , uniquement parce qu'ils étoient d'un parti contraire au sien & à celui de sa maison. Cela me paroît fort sus-

(a) Baldanzoso e superbo non meno per la potentia del suo lignagio , che per lo Capello rosso. *Math. Vill. L. 4. Cap. 87.*

pect,

peut, & bien contraire à l'idée que Pétrarque nous donne du Cardinal de Taleirand.

AN. DE J. C.
1351.

L'acharnement du Roi de Hongrie contre lui n'étoit pas sans fondement ; mais il fut porté à un point excessif. Il l'accusoit d'avoir beaucoup contribué à la mort de son frere. On a vu le Cardinal de Commen-
ges le lui reprocher en plein Consistoire. Voici sur quoi cette accusation étoit fondée.

Mém. tom. 2.
fol. 264.

Agnes de Perigord, sœur du Cardinal, épousa l'an 1321. Jean Duc de Gravina, fils de Charles II. Roi de Naples. De ce mariage nâquit Charles de Duras, qui entreprit d'épouser Marie, sœur de Jeanne, Reine de Naples, quoique le Roi Robert l'eut promise à Louis de Hongrie, frere d'André, comme on a vu. Il avoit pour cela besoin d'une dispense ; on prétend que le Cardinal de Taleirand, son oncle, l'obtint du *Pape par surprise*, & la lui envoya.

Ce mariage fait, il étoit de l'intérêt de Charles de Duras, que la Reine Jeanne n'eut point d'enfans. On prétend que dans cette vue il fomentoit la division entr'elle & André son mari. Enfin il fut accusé d'être complice de l'assassinat. J'ai déjà dit & prouvé que cette accusation ne me paroissoit pas fondée ; mais on reprochoit encore au Cardinal de Taleirand d'avoir différé par ses intrigues le couronnement d'André, & en cela il pouvoit bien avoir influé sur la mort de ce Prince ; mais d'une façon très-indirecte, & qui ne méritoit pas tout le bruit que fit le Roi de Hongrie, à qui il ne fut jamais possible de faire entendre raison sur cela. Il vouloit toujours que le Cardinal de Taleirand eut trempé dans le meurtre de son frere, & il poursuivoit sa vengeance contre lui,

Tome III.

V

AN. DE J. C.
1351.

tant par ses lettres que par ses Ambassadeurs à la Cour d'Avignon , avec une chaleur qui ne ressembloit à rien.

Le Pape répondoit toujours qu'il n'étoit pas possible d'imaginer qu'un homme , tel que le Cardinal de Taleirand , d'une naissance aussi illustre , plein de mérite , de probité , de savoir , doué de toutes les vertus , eût voulu deshonorer son nom & ternir sa gloire par un aussi grand forfait , où il avoit si peu d'intérêt : il assuroit d'ailleurs l'avoir vu extrêmement touché de la mort tragique du Roi André , lorsqu'il en apprit la nouvelle. Tout cela ne suffisoit pas pour calmer le Roi de Hongrie ; il revenoit toujours à la charge , & vouloit absolument que le Cardinal fut puni comme complice du meurtre de son frere. Il faut convenir qu'un homme de ce mérite étoit fort au-dessus d'une accusation de cette espece , & je crois avoir bien prouvé que son neveu même , qui pouvoit avoir quelque intérêt à la mort d'André , n'y avoit pas trempé.

Pétrarque crut devoir s'attacher aux Cardinaux de Boulogne & de Taleirand , préférablement à tous les autres. Dans une lettre qu'il écrivit à l'Evêque de Cavaillon , pour le remercier de l'avoir recommandé à ces deux Prélats , il dit que ce sont *les deux plus forts rameurs de la Barque Apostolique*. Dans une autre lettre il les représente comme *deux puissans taureaux dominans parmi le troupeau de Jesus-Christ dans les pâturages de son Eglise* (a). Froissart dit qu'ils étoient *les plus grands du College*. On verra

(a) Magni Apostolicæ Cymbæ remiges. *Fam. L. 11. ep. 11. M. R.* Duo tauri validissimi latè Christi regnantes in pascuis. *L. 13. ep. 5.*

bientôt les suites de leur liaison avec Pétrarque, & de l'estime qu'ils avoient pour lui.

AN. DE J. C.
1351.

Trois grandes affaires occupoient alors la Cour du Pape, & la tenoient dans une grande agitation. Les troubles de Rome, qu'il étoit nécessaire d'apaiser ; les entreprises des Seigneurs de Milan, qu'il falloit réprimer ; la guerre entre les Rois de Naples & de Hongrie, qu'on s'efforçoit de terminer. On verra la part qu'y prenoit Pétrarque de façon ou d'autre, & qui m'oblige d'entrer sur cela dans un assez grand détail.

Je commencerai par les troubles de Rome. Après la chute du Tribun Rienzi, le Cardinal Légat crut devoir rétablir l'ancienne forme du gouvernement, en créant des Sénateurs ; il en nomma un de la maison Colonne, un autre de la maison des Urfin, suivant l'usage, & se mit à leur tête, pour entretenir entr'eux & avec le Pape la bonne intelligence nécessaire.

Cependant ce gouvernement ne réussit pas. La dissension se mit entre les Sénateurs ; le Légat quitta Rome, & l'on vit bientôt renaître tous les maux que le Tribunat de Rienzi avoit fait cesser si promptement. Brigandages, viols, assassinats, &c. ; plus de sûreté ni dans la ville ni dans les grands chemins. Les partisans de Rienzi, qui étoient encore en grand nombre, ne laissèrent pas échapper une occasion si favorable de faire regretter son gouvernement, & de ranimer le peuple en sa faveur.

Clement VI. étant informé de cette disposition de la ville de Rome, écrivit au Cardinal Légat, pour lui ordonner de continuer sa procédure contre Rienzi,

AN. DE J. C.
1351.

de prendre les mesures nécessaires pour faire cesser les désordres qui faisoient desirer son retour , & de nommer Sénateur un homme de mérite & de considération , qui ne fut pas d'origine Romaine (a).

Tout ce que fit le Cardinal de Deux , pour obéir aux ordres du Pape , ne produisit pas grand effet. Le Cardinal de Ceccano , son successeur dans cette Légation , ne réussit pas mieux que lui à rétablir dans Rome l'union & le bon ordre. On a vu comment il fut insulté par la populace , & presque assassiné pendant le Jubilé. Ne se croyant pas en sûreté dans cette ville , il en sortit , laissant à sa place , pour la gouverner , en qualité de Vicaire du Pape , Pons Perrot , Evêque d'Orviette , *honnête homme* , dit Villani , & *d'une grande autorité*. Mais il n'en eut pas assez pour faire cesser le désordre ; au contraire il augmenta.

Uomo honesto e di grande autorità.

Math. Vill. l.
2. cap. 47.

Le profit immense que les habitants de Rome avoient fait à l'occasion du Jubilé , reveilla la cupidité ; les voleurs se multiplièrent ; les Princes & les Gentils-hommes continuèrent de leur donner retraite dans leurs forteresses , comme ils faisoient avant le Tribunal de Rienzi. De-là ils commettoient toute sorte de violences , de meurtres & de brigandages. Jourdain des Urfins , qui étoit Sénateur , déplaisoit au peuple. On alla mettre le siege à un de ses châteaux ; cela l'obligea de sortir de Rome. Pons Perrot voyant le Sénat abandonné , en homme de tête alla s'emparer du Capitole , pour le garder jusqu'à ce que le Pape eût nommé des Sénateurs ; mais il n'y resta pas long-

(a) Denique adjecit ut præpotentem aliquem virum , probitate insignem , ac genere Romanum , senatoriâ dignitate ornaret. *Od. Rain.* 1348.

temps ; Luc Savelli , qui étoit de la faction des Col-
lonnes , l'en chassa , pendant qu'Etienne Colonne s'em-
paroit de la Tour Comti. Dans cette espece d'anar-
chie , le désordre augmenta , & fut porté aux der-
niers excès. On voloit & on assassinoit impunément
dedans & dehors.

AN. DE J. C.
1351.

L'Evêque d'Orviette ayant rendu compte de l'état
déplorable où se trouvoit la ville de Rome , le Pape
nomma quatre Cardinaux , pour délibérer sur les
moyens de réformer cette ville , & sur l'espece de
gouvernement qu'il convenoit d'y établir. Aucun Au-
teur que je sache , ne nomme ces Cardinaux ; mais
je crois pouvoir le faire avec confiance , & dire que
ce fut Bertrand de Deux , Guillaume Curti , Gui
de Boulogne & Nicolas Capoché (a). Ils devoient
rapporter l'affaire au Pape après l'avoir bien exami-
née , & formé leur délibération.

*Un homme de grande considération , à qui Pétrar-
que ne pouvoit rien refuser ; (je crois que c'est le
Cardinal de Boulogne) lui ordonna de dire ce qu'il
pensoit sur cette grande affaire. Il écrivit aux qua-
tre Cardinaux la lettre suivante.*

» On me charge d'un fardeau au-dessus de mes *Fam. l. 11;*
» forces , mais celui qui me le fait porter , celle en *ep. 16. M. R.*
» faveur de qui je le porte ; l'amour de la patrie qui
» regne dans mon ame , ne me laissent pas la liberté
» du refus. Il s'agit du salut de notre mere commu-
» ne ; quel enfant pourroit voir de sang froid une
» tendre mere en peril ?

(a) Ce qui me le persuade , c'est que
Pétrarque dit , que de ces quatre Cardi-
naux , il y en a trois qui connoissoient
les affaires de Rome par expérience ; le
quatrième étoit d'une grande & ancienne
maison Romaine descendant des Cor-
neliens. Ceci ne peut regarder que Nico-
las Capoché. Les trois autres avoient été
à Rome.

AN. DE J. C.
1351.

» Outre le devoir commun à tous les hommes ;
 » la reconnoissance m'en impose un particulier. Rome,
 » par un privilege infigne , m'appelle son citoyen ;
 » peut-être me regarde-t-elle comme un des princi-
 » paux appuis de sa gloire & de sa vieillesse ! Enfin
 » elle m'a si bien traité , que dans une conjoncture
 » où il s'agit de son état , il seroit honteux pour moi
 » de garder le silence. Je passerois pour un fils ingrat
 » & dénaturé.

» Ce préambule m'a paru nécessaire , pour qu'on
 » ne me taxe pas de folie & de témérité , qu'on ne
 » dise pas que j'ai entrepris au-delà de mes forces ;
 » enfin , qu'on ne soit pas revolté , en me voyant dé-
 » fendre la liberté de Rome par un discours en prose
 » fait à la hâte , qu'on trouvera peut-être ridicule. Le
 » sujet est grand , je l'avoue ; ceux qui sont chargés
 » d'examiner l'affaire sont grands ; celui devant qui on
 » doit la rapporter ~~est plus grand encore~~. Pour moi
 » je connois ma petitesse ; mais l'amour m'encourage
 » & m'élève au-dessus de moi. O vous , mes Peres ,
 » à qui cette affaire est confiée , vous excuserez mon
 » audace , je l'espère , & vous daignerez me prêter
 » une oreille attentive , occupés de la cause plus que
 » du défenseur ; de ses sentimens , plus que de son
 » style ; de ce qu'il pourroit & devoit dire , plus
 » que de ce qu'il dira.

» Je regarde d'abord comme une vérité bien gra-
 » vée dans vos ames , qu'il n'y a point de nom sur
 » la terre , qui reveille de plus grandes idées que
 » celui de Rome. La nation la plus barbare en con-
 » viendrait , & le monde lui-même , s'il pouvoit par-
 » ler ; il reconnoîtroit son chef , tout flétri & défigu-

» ré qu'il est. Quand même il ne resteroit de cette
 » ville Reine que son nom, on devroit prononcer avec
 » respect le nom d'une ville que Dieu a comblée de
 » tant de prérogatives temporelles & spirituelles, qu'il
 » a choisie pour être le centre de la foi, le fonde-
 » ment de l'Eglise, & le siege de l'Empire du monde.
 » Mais qu'on ne croye pas que Rome n'est qu'un vain
 » nom ! Elle peut encore mouvoir les deux grands
 » ressorts du cœur humain ; l'espérance & la crainte.

» Ce n'est pas légèrement & sans réflexion que le
 » Souverain Pontife vous a préférés, mes Peres, aux
 » autres membres du Sacré College, pour une com-
 » mission aussi honorable. On voit bien que c'est Dieu
 » qui le lui a inspiré. Parmi vous, il y en a trois qui
 » joignent à une haute prudence & un savoir fort
 » étendu une grande connoissance des affaires de Rome
 » acquise par l'expérience. Le quatrieme * non seu-
 » lement est d'origine Romaine, mais on prétend
 » même qu'il descend de l'ancienne & illustre famille
 » des Cornéliens. Cependant, (voyez quelle est la for-
 » ce de l'amour de la patrie) il défend un peuple
 » opprimé par une noblesse orgueilleuse ; il protège
 » sa liberté. Oui, c'est Dieu lui-même qui vous a
 » établis Juges dans cette cause sainte. Point de foi-
 » blesse humaine : nul égard aux prieres, aux solli-
 » citations & à la faveur.

» Dans le fond, de quoi s'agit-il ? C'est une vieille
 » querelle qui se renouvelle ; &, plût-à-Dieu, qu'à
 » l'orgueil ancien ne fut pas venu se joindre une ty-
 » rannie nouvelle ! Une Noblesse lâche, présomptueu-
 » se, méprisante, entreprend d'abuser de l'état hu-
 » miliant d'un peuple infortuné ; elle veut attacher

AN. DE J. C.
1351.

* Nicolas Ca-
poche.

AN. DE J. C. 1351. „ des Romains à son char & les mener en triomphe,
 „ comme si c'étoit des Carthaginois ou des Cimbres.

„ A-t-on jamais lu ou entendu dire qu'on ait triom-
 „ phé de ses concitoyens ? Y a-t-il quelque loi, quel-
 „ que usage qui autorise une pareille entreprise ?

„ Afin qu'on ne me soupçonne pas de me laisser
 „ entraîner par quelque animosité secrète , avant
 „ d'entrer plus avant dans la discussion de cette af-
 „ faire , je crois devoir dire , ~~que~~ , des deux fa-
 „ milles qui y ont donné lieu , il y en a une que je
 „ n'ai jamais haïe : à l'égard de l'autre , tout le monde
 „ sait que je l'ai toujours aimée , respectée , servie
 „ même avec affection. Il n'y a point de maisons de
 „ Princes qui me soit aussi chère ; mais la Républi-
 „ que , mais Rome , l'Italie , la liberté des gens de
 „ bien me sont encore plus chères : ce que je dois
 „ aux vivans & aux morts ne n'empêchera pas de
 „ dire la vérité.

„ Si Dieu a voulu que tout concourût , la fortu-
 „ ne , la valeur & le travail , pour faire de Rome
 „ une ville si puissante , c'est sans doute parce qu'il
 „ l'avoit destinée à être le chef de l'Eglise & de l'Em-
 „ pire , & non pas la proie de quelques tyrans , qui
 „ ne sont ni Romains ni amis de Rome. Je ne m'a-
 „ muserais pas à rechercher leur origine ; personne
 „ n'ignore qu'ils nous viennent du Rhin ou de Spo-
 „ lette.

„ Voilà cependant cette ville si puissante , qui do-
 „ minoit sur toutes les nations , tombée dans l'état
 „ le plus pitoyable , sans que personne ait pitié d'elle.
 „ La voilà déchirée , non comme autrefois , par ses
 „ propres mains , mais par des mains étrangères ;
 elle

» elle a perdu même cette douce consolation dans
 » ses malheurs , *de ne point admettre de Rois , de n'o-*
 » *béir qu'à ses propres citoyens* * ; & l'on met en
 » question s'il faut la tirer d'un état si déplorable ! Ne
 » devoit-on pas plutôt examiner quels supplices il
 » faut infliger à des brigands publics , ou du moins
 » si dans une ville libre on ne doit pas exclure des
 » charges publiques les ennemis de la liberté ?

AN. DE J C
1351.

* Nullos ad-
mittere Reges ,
& civi servire
suo. *Lucan.*

» Mais ce n'est pas là l'état de la question. Le
 » croira-t-on ? On demande , si ce peuple vainqueur
 » de toutes les nations , doit être reçu à partager
 » avec des étrangers le gouvernement de sa patrie ;
 » s'il peut avoir place dans ce Capitole , qu'il a pré-
 » servé du fer & de la flamme des Gaulois , où il
 » a vu tant de Rois captifs traînés en triomphe ; les Am-
 » bassadeurs de tous les Peuples supplians à ses genoux ,
 » d'où il a précipité des ennemis & des citoyens re-
 » belles. Où en sommes-nous , grand Dieu ! Daignez
 » jeter un regard sur nous , quoique nous ne le mé-
 » ritons pas. Laissez-vous toucher de nos maux , &
 » délivrez-nous de cet opprobre.

» Hélas , qui l'auroit cru , que notre misère vint
 » au point , qu'on agiteroit publiquement , & , qui
 » plus est , devant le Vicaire de Jesus-Christ , de-
 » vant les successeurs des Apôtres , si l'on pouvoit
 » admettre dans le Sénat des Citoyens Romains , dans
 » le temps que nous voyons des étrangers devenir
 » nos tyrans , de nouveaux Tarquins étaler leur or-
 » gueil dans notre Capitole ? Voilà la question qui
 » occupe quatre grandes colonnes de l'Eglise.

» Pour moi , si l'on me consultoit , je n'hésiterois
 » point à dire que le Sénat Romain ne doit être for-

Tome III.

X

AN. DE J. C.
1351.

» mé que de citoyens de Rome , qu'il faut non-seu-
 » lement en exclurre des étrangers venus de loin ,
 » mais même les Latins ; ce Peuple voisin , qui ne
 » faisoit , pour ainsi dire , qu'un corps avec les Ro-
 » mains. Manlius Torquatus doit décider la question.
 » Lorsque les Latins osèrent demander d'avoir un Con-
 » sul de leur nation & la moitié des Sénateurs , ce grand
 » homme plein d'indignation jura qu'il ne viendrait plus
 » au Sénat qu'avec un poignard , prêt à le plonger dans
 » le sein du premier Latin qui oseroit y paroître. De
 » quel œil verroit-il à présent des étrangers venus du
 » Rhin ou de l'Ombrie régner dans ce Sénat , où
 » il ne vouloit pas même admettre les Latins ?

» Je n'ignore pas les vains prétextes dont les étran-
 » gers colorent leur usurpation. Nous sommes plus
 » puissans , disent-ils , & par-là même plus capables de
 » remplir les charges. Quelle est donc cette puissance
 » qui ne se fait connoître ~~qu'aux dépens de la ville ?~~
 » N'est-ce pas du sang des Peuples & des entrailles
 » de la République qu'elle est formée ? Mais je veux
 » qu'elle soit grande & acquise par des moyens justes
 » & honnêtes , qu'est-ce que cela fait ? Le Latium
 » n'étoit-il pas puissant en hommes , en troupes , en
 » richesses , lorsque ses Députés formerent la deman-
 » de ? Cependant elle fut rejetée , parce qu'on ne
 » crut pas devoir accorder à la fortune ce qui doit
 » être la récompense de la vertu. S'il suffisoit d'être
 » puissant pour être Sénateur Romain , s'il ne falloit
 » compter pour rien l'origine & la vertu , les Macé-
 » doniens & les Carthaginois auroient pu alors y pré-
 » tendre , & combien de nations pourroient y pré-
 » tendre à présent ?

„ Mais , diront-ils , nous sommes Citoyens Ro-
 „ mains ; nous en avons prescrit les droits par la
 „ possession & l'exercice des Magistratures. Ah ! je
 „ croirois avoir beaucoup gagné sur ces esprits si
 „ fiers , si je pouvois les engager à être véritable-
 „ ment Citoyens , & non pas oppresseurs des Ci-
 „ toyens. A Dieu ne plaise que je voulusse alors user
 „ contr'eux de la rigueur de Manlius !

AN. DE J. C.
 1351.

„ Qu'en pensez-vous , mes Peres , croyez-vous que
 „ ce soit pour employer leurs richesses à soulager l'in-
 „ digence , qu'ils veulent usurper le souverain pou-
 „ voir ? Plût-à-Dieu que ce fut là leur intention ! On
 „ pourroit leur pardonner une ambition si noble &
 „ si généreuse. Quelle que fut leur patrie , je les tien-
 „ drois pour Romains : mais , croyez-moi , ce n'est
 „ pas là leur idée ; les tristes débris d'une ville en
 „ ruines excitent leur cupidité au lieu de l'éteindre.
 „ *Pensent-ils par un seul mot en imposer au monde*
 „ qui les connoît ? Veulent-ils se donner pour des Ci-
 „ toyens Romains , eux qui dédaignent le nom de
 „ *Citoyens* , qui regardent même comme une injure
 „ d'être appelés *hommes* , qui ne veulent que les ti-
 „ tres fastueux de *Seigneurs & de Princes* ?

„ Qu'ils soient Citoyens Romains ! qu'à ce titre ils
 „ possèdent les charges de Rome , tout indignes qu'ils
 „ en font ! J'y consens , pourvû qu'ils n'en excluent
 „ pas ceux qui en font plus dignes qu'eux. Que les
 „ vrais Romains soient confondus avec les étrangers
 „ domiciliés ; qu'ils portent tous sans distinction le
 „ nom de Romains , je le veux bien ; mais pourquoi
 „ des étrangers qui n'ont ce nom que précairement , pré-
 „ tendront-ils jouir seuls des honneurs , à l'exclusion

 AN. DE J. C.
 1351.

„ des autres ? S'ils se contentoient de la préférence ;
 „ sur quoi même pourroient-ils la fonder ? Seroit-ce
 „ sur leur noblesse ? Mais en quoi consiste la vraie
 „ noblesse ? C'est une grande question : s'ils la pla-
 „ cent ailleurs que dans la vertu , ils en ont une
 „ bien fausse idée.

„ Seroit-ce sur leurs richesses ? Je ne veux pas ici
 „ les dépriser ; je les exhorte seulement à ne pas s'en
 „ faire un titre pour mépriser les pauvres ; c'est dans
 „ le sein de l'Eglise qu'ils les ont puisées , ces richesses ;
 „ qu'ils en usent avec modération , comme d'un
 „ bien passager ; & si leurs ames appesanties ne peuvent
 „ pas s'élever jusques-là , qu'ils les regardent ,
 „ s'ils veulent , comme devant faire à jamais leur partage ;
 „ mais qu'ils ne fassent pas servir à la ruine
 „ de la patrie commune des biens qu'ils tiennent de
 „ sa libéralité.

„ S'ils croient qu'il faut être riche pour bien gouverner ,
 „ qu'ils répondent à mes questions. Valerius Publicola étoit-il
 „ riche lorsqu'il se joignit à Brutus pour chasser les Tarquins ?
 „ Ne fut-il pas enterré aux dépens du Public , après avoir vaincu les
 „ Toscans & les Sabins ? Menenius Agrippa étoit-il riche ,
 „ lorsque par son éloquence il réunit les esprits divisés qui
 „ menaçoient la République d'un schisme funeste ? Quintius
 „ Cincinnatus , quand il quitta son pauvre champ pour dégager
 „ l'armée & le Consul de Rome ? Curius & Fabricius l'étoient-ils ,
 „ lorsqu'ils battirent Pyrrhus & les Samnites ? Regulus ,
 „ quand il vainquit les Carthaginois ? Appius Claudius ,
 „ lorsqu'il gouvernoit la République , quoiqu'aveugle ?
 „ Je ne finirois pas , si je rapportois tous

„ les exemples que Rome fournit d'une pauvreté
 „ glorieuse. Non , je ne crains pas de le dire ,
 „ la vertu n'a pas de plus grand ennemi que les ri-
 „ chesses. Ce sont elles qui vainquirent Rome , après
 „ qu'elle eut vaincu toutes les nations ; il n'est pas
 „ douteux que tous les vices étrangers entrèrent dans
 „ cette ville par la même porte , par où la pau-
 „ vreté en étoit sortie. Nos adverfaires n'ignorent pas
 „ que les richesses nuisent plus qu'elles ne servent au
 „ gouvernement , quoiqu'ils fassent semblant de pen-
 „ ser le contraire.

AN. DE J. C.
1351.

„ Cherchons donc la véritable raison de cette fureur
 „ qu'ils ont de gouverner : il ne faudra pas aller bien
 „ loin pour la trouver. Je ne dirai rien de l'avarice , mal-
 „ gré toutes les raisons que j'ai de croire Mais je
 „ ne veux pas dans ce discours parler d'un vice
 „ honteux pour la noblesse & si indigne d'elle. N'at-
 „ tribuons qu'à son orgueil l'envie qu'elle a de do-
 „ miner. Salluste dit que *l'orgueil est le vice de la no-
 „ blesse*. Ce n'est pas une peste nouvelle à Rome ; les
 „ anciens Romains en étoient atteints ; l'orgueil pé-
 „ nétra au milieu des plus grandes vertus : mais il
 „ fut toujours réprimé , & j'espère qu'il va l'être
 „ encore par votre jugement. L'Histoire Romaine
 „ fournit sur cela quelques exemples , que je crois
 „ devoir vous rappeler.

„ Dans les premiers temps de la République , le
 „ Peuple demanda des Magistrats , pour défendre une
 „ liberté qu'on s'efforçoit de lui enlever. La noblesse
 „ s'y opposa avec force. Voilà l'époque de la première
 „ retraite sur le Mont sacré. Le droit du peuple l'em-
 „ porta enfin sur l'orgueil des nobles , & malgré leur

 AN. DE J. C.
1351.

„ opposition on créa des Tribuns. Premier rempart
 „ contre les violences du Sénat. Le peuple demanda
 „ ensuite qu'on ajoutât un nouveau Magistrat aux
 „ comices des tribunes , & il l'obtint malgré tous les
 „ efforts d'Appius Claudius , homme violent & opi-
 „ niâtre. Une nouvelle dispute s'éleva ensuite. La no-
 „ blesse toujours dédaigneuse & méprisante ne voulut
 „ pas permettre les mariages entre les Patriciens &
 „ les Plébéiens , & rompant ainsi le lien le plus fort
 „ qui unisse les hommes entr'eux , elle divisa la ville
 „ en deux parties. Le peuple indigné résista , & ob-
 „ tint une loi qui rendoit les mariages libres sans dis-
 „ tinction d'état. Cependant on continua de ne pren-
 „ dre que dans les familles patriciennes les Décem-
 „ virs , les Augures , les Questeurs , les Ediles. Le
 „ peuple vit qu'on le jouoit ; il demanda avec force
 „ & obtint d'être admis à la possession de ces char-
 „ ges. A ce propos je ne crois pas devoir omettre un
 „ fait peu considérable en lui-même ; mais que Tite-
 „ Live a jugé digne d'entrer dans son histoire : il fait
 „ voir quel étoit l'orgueil de la noblesse , & jusqu'où
 „ alloit la liberté du peuple.

„ Cneus Flavius , fils d'un Scribe , homme de basse
 „ extraction , mais délié & maniant bien la parole ,
 „ fut fait Edile Curule. La noblesse indignée de l'é-
 „ levation d'un homme de cet état , regarda cela com-
 „ me un sujet de deuil & d'affliction ; la plupart dé-
 „ posèrent leurs anneaux & autres ornemens. Flavius
 „ n'en fut pas ému ; il opposa à leur orgueil la plus
 „ grande fermeté. Un jour qu'il étoit allé voir son
 „ confrère malade , les jeunes Patriciens qui y étoient ,
 „ ne daignèrent pas se lever pour le saluer. Quand

„ il vit cela , il fit porter sa chaise Curule , s'y assit ,
 „ & les regardant du haut de son siege public , il
 „ leur rendit mépris pour mépris , pendant qu'ils sé-
 „ choient d'envie sur leurs bancs. Ce trait seul , à
 „ mon gré , le rendoit digne d'être Consul.

AN. DE J. C.
1351.

„ J'ai réservé pour la fin à parler du Consulat , par-
 „ ce que les deux Sénateurs qui nous restent de tant
 „ de peres conscripts , paroissent tenir parmi nous la
 „ place des deux Consuls. Leur Magistrature a un
 „ terme comme celle des Consuls , au lieu que celle
 „ des anciens Sénateurs n'en avoit point.

„ Je ne finirois pas , si je voulois rapporter toutes
 „ les contestations élevées à Rome au sujet du Con-
 „ sulat. Lorsque le peuple demanda d'y être admis ,
 „ la noblesse regardant cela comme le comble du des-
 „ honneur pour elle , s'y opposa de toutes ses for-
 „ ces : elle succomba à la fin comme dans les au-
 „ tres querelles. Après plusieurs débats , on commen-
 „ ça d'abord par créer quatre Tribuns militaires pris
 „ indifféremment , qui avoient le même pouvoir que
 „ les Consuls. Le peuple ne fut pas content ; il ob-
 „ tint enfin de la justice ce que l'orgueil lui avoit
 „ refusé. On vit un Consul Plébéien assis à côté du
 „ Consul Praticien , partager avec lui le gouvernement
 „ d'une patrie commune & d'un empire acquis à frais
 „ communs.

„ Si tout cela est vrai , si on le trouve dans nos
 „ meilleurs Historiens , qu'attendez-vous , mes Peres ,
 „ pour prendre votre parti ? Si l'état des Romains
 „ vous touche , si vous voulez leur prêter une main
 „ secourable , pour les arrêter sur le penchant de leur
 „ ruine , suivez les exemples de ces temps heureux ,

AN. DE J. C.
1351.

„ où Rome sortant du néant , pour ainsi dire , s'élève
 „ va jusqu'au ciel , & non de ces temps malheureux ,
 „ où du comble de la prospérité elle est retombée
 „ dans son premier néant.

„ On ne peut douter que cette ville ne renferme
 „ dans son sein un grand nombre de citoyens supérieurs
 „ par la naissance & le mérite à ces étrangers , qui ,
 „ éivrés de leurs noms seuls , semblent mépriser la terre &
 „ le ciel. S'ils sont vertueux , je les reconnoîtrai pour nobles ;
 „ mais jamais Rome ne les reconnoîtra pour Romains. Supposons pour un
 „ moment qu'ils soient nobles & Romains , voudroient-ils
 „ être préférés à nos ancêtres , fondateurs de cet Empire ,
 „ à ces hommes justes , aussi ardens à protéger les peuples
 „ soumis , qu'à dompter les rebelles ? Quelle que soit leur
 „ audace , ils n'oseroient le prétendre. Si ceux-là ont
 „ cédé au peuple , parce qu'il ne ~~demandoit que des choses justes~~ ,
 „ pourquoi ceux-ci ne céderoient-ils pas ? Que demande maintenant
 „ ce pauvre peuple ? De n'être pas traité dans sa propre ville
 „ comme un exilé & un proscrit ; de n'être pas exclus de l'administration
 „ publique , comme s'il avoit la peste. Est-il rien de plus juste ?

„ Je crois qu'il faut suivre dans cette occasion le conseil d'Aristote ,
 „ & imiter ceux qui entreprennent de redresser un arbre tortu.
 „ Obligez ces nobles étrangers , non-seulement à partager avec les Romains
 „ le Sénatoriat & les autres charges qu'ils ont usurpées ;
 „ mais même à s'abstenir de les posséder , jusqu'à ce que
 „ la République ayant pris un pli contraire , les choses soient
 „ revenues insensiblement à ce point d'égalité où elles doivent être.

Tel

DE PÉTRARQUE, Liv. IV. 169

„ Tel est mon avis ; voilà ce que je vous supplie
„ de faire ; ce que Rome même , courbée sous le
„ poids de ses calamités , vous demande les larmes
„ aux yeux. Si vous ne travaillez pas à rétablir sa
„ liberté , elle vous cite au Tribunal redoutable du
„ souverain Juge. Jesus-Christ , qui est au milieu de
„ vous pendant que vous êtes assemblés , vous l'or-
„ donne. St. Pierre & St. Paul , qui ont inspiré au
„ Pape de vous nommer , par préférence , vous en
„ prie instamment. Ecoutez leur prières secrètes ,
„ & vous n'aurez aucun égard à toutes les sollicita-
„ tions extérieures. Ne soyez occupés que de ce qui
„ convient à Rome , à l'Italie , au monde , & à vous-
„ même.

AN. DE J. C.
1351.

„ Nos péchés nous rendent peut-être indignes de
„ votre protection ; mais le Siege des Apôtres mérite
„ d'être mis à l'abri de la violence des tyrans ; les tem-
„ ples des Saints méritent qu'on les enleve aux bri-
„ gands qui s'en sont emparés ; cette terre sainte ,
„ arrosée du sang de tant des Martyrs , mérite bien de
„ n'être pas souillée du sang des citoyens ; ce qui est
„ inévitable , si vous ne prenez pas de sages mesures
„ pour réprimer la fureur de ces tyrans.

Cette lettre , une des plus belles de Pétrarque ,
est datée du 19. Novembre. J'ignore quel fut l'avis
des quatre Cardinaux Commissaires , & ce que le Pape
décida en conséquence. Comme il tomba malade , à
peu près dans ce temps-ci , il y a apparence qu'il ne
rendit point de jugement. Ce qui est certain , c'est
que les Romains , ennuyés de cette espece d'anar-
chie dans laquelle ils vivoient , & des crimes qui se
commettoient impunément dans Rome , sans que per-

Math. VIII.
2. cap. 47.

Tome III.

Y

AN. DE J. C.
1351.

sonne songeât à les réprimer, s'assemblerent le lendemain de Noël, & élurent unanimement pour chef du peuple Jean Cerroni, avec une autorité absolue pour commander dans la ville. C'étoit un bon Bourgeois sage, prudent, & respecté par sa probité.

Il alla tout de suite au Capitole. Jacques Savelli, qui y commandoit après en avoir chassé le Vicaire du Pape, le rendit sans faire aucune résistance. On sonna la cloche, le peuple accourut de tout côté, & approuva l'élection. Les nobles s'y rendirent aussi bien armés; mais ils n'osèrent pas former la moindre opposition, parce que le peuple leur parla avec fermeté, & parut bien déterminé à soutenir le chef qu'il avoit nommé.

Le Vicaire du Pape fut mandé pour confirmer l'élection. Il n'eut pas de peine à le faire, voyant que le choix étoit bon. Il y en a même qui prétendent qu'il y avoit un ~~peu influé~~, n'étant pas content de la noblesse. Quoiqu'il en soit, en homme habile & prudent, il exigea avant toutes choses que Cerroni fit serment de fidélité à l'Eglise, & qu'il jurât d'obéir aux ordres du Pape. Tout cela fut fait dans une matinée, sans répandre une goutte de sang; & le Pape, qui ne savoit quel parti prendre pour faire cesser les troubles de Rome, ne fut pas fâché d'être délivré de cette inquiétude.

A l'égard de Pétrarque, je n'ai pas pu découvrir ce qu'il pensoit de cette élection; mais, à en juger par ses principes, il y a lieu de croire qu'il approuva le parti qu'on avoit pris, & qu'il fut bien-aise de voir la noblesse humiliée, & un honnête Plébéien élu Gouverneur de Rome d'un commun accord. Il semble

que c'étoit là ce qu'il desiroit. Nous aurons bientôt occasion de faire connoître les suites de cette élection.

AN. DE J. C.
1351.

La seconde affaire qui agitoit alors la Cour Romaine, dont je me suis proposé de rendre compte, étoit les entreprises du Seigneur de Milan. Il faut se rappeler ce que j'ai dit, lorsque j'ai parlé de la maison Viscomti, qui enleva la Seigneurie de cette ville à la maison de la Tour. *Mém. tom. 2.
fol. 423.*

J'ai fait connoître Luchin Viscomti, qui par son habileté & son courage avoit en peu de temps augmenté sa puissance au point, qu'il passoit pour un des plus puissans Princes de l'Europe, & qu'il faisoit trembler toute l'Italie. J'ai parlé de sa mort, qui arriva le 23. Janvier 1349. Il laissoit deux enfans d'Isabelle de Fiesque; mais elle déclara qu'elle les avoit eus de Galeas son neveu.

Jean Viscomti, frere de Luchin, fut son successeur. Déjà Archevêque de Milan, il réunit l'autorité temporelle avec la spirituelle. Plus ambitieux que son frere, il forma le projet de s'emparer de toute l'Italie. Il commença d'abord par la ville de Bologne, qui le rendoit maître de toute la Lombardie; il l'archeta de Jean & Jacques Pepoli qui la gouvernoient, depuis que le Cardinal Poyet en avoit été chassé, comme on a vu. Il en prit possession le 23. Octobre 1350, dans le temps que le Pape avoit une armée en Italie pour la reprendre, & l'Archevêque des Ambassadeurs à Avignon, pour concerter avec lui les moyens de la lui procurer.

Le Pape, qui connoissoit le caractère entreprenant de Jean Viscomti, & sa puissance, apprit cette

AN. DE J. C.
1351.

nouvelle avec chagrin & indignation (a). Il lui envoya un Nonce pour redemander la ville de Bologne. Le Nonce, après s'être acquitté de sa commission, ajouta qu'il falloit qu'il choisît entre le temporel & le spirituel de Milan, que l'intention du Pape n'étoit pas qu'il possédât l'un & l'autre en même temps. L'Archevêque, après l'avoir écouté avec un air de soumission & de respect, lui dit qu'il lui feroit réponse le Dimanche suivant dans sa Cathédrale. Le jour venu, ayant célébré la Messe pontificalement, il s'avança du Légat, & lui fit répéter les ordres du Pape sur le choix du temporel ou du spirituel de Milan. Alors prenant d'une main sa croix, & de l'autre tirant une épée nue, il lui dit : *voilà mon spirituel & mon temporel : dites de ma part au St. Pere qu'avec l'un je défendrai l'autre.*

Le Pape ne fut pas content de cette réponse ; il commença une procédure contre lui, & le somma de comparoître personnellement, sous peine d'interdit & d'excommunication. L'Archevêque reçut le Bref avec respect & promit d'obéir : il fit partir aussitôt pour Avignon un de ses Secretaires, avec ordre de retenir pour fix mois toutes les maisons & écuries qu'il trouveroit à louer, avec des provisions pour la subsistance de douze mille chevaux & de fix mille hommes de pied. Le Secrétaire exécuta si bien les ordres de son maître, que les étrangers qui venoient à Avignon pour leurs affaires, ne trouverent bientôt plus de logemens. Le Pape en étant informé, de-

(a) Dans une lettre secrete, citée par Od. Rain. il se plaint de l'ingratitude du Prélat, qui rejette contre l'Eglise sa mere le lait qu'il a sucé de ses mammelles.

manda au Secrétaire s'il falloit à l'Archevêque tant de maisons. Celui-ci répondit qu'il avoit peur de n'en pas avoir assez, parce que son maître devoit arriver avec dix-huit mille de guerre, sans compter un grand nombre d'habitans de Milan qui vouloient l'accompagner. Le Pape effrayé paya bien vite au Secrétaire la dépense qu'il avoit faite, & le congédia, avec ordre de dire à l'Archevêque qu'il le dispensoit de faire le voyage. Il faut avouer que cela a l'air d'un conte fait à plaisir, quoiqu'on le trouve dans un des meilleurs historiens de Milan *. Mr. Muratori avoit fait avant moi cette remarque.

AN. DE J. C.
1351.

Corio, hist.
di Milano.

Cependant le Biographe de Rienzi, Auteur contemporain, raconte un autre trait de cet Archevêque, qui ressemble aux deux autres & peut les rendre croyables. Le Cardinal de Ceccano allant à sa Légation de Rome, passa par Milan. L'Archevêque alla au devant de lui avec un si grand cortège & des chevaux de main si richement enharnachés, que le Légat surpris lui dit : *Mr. l'Archevêque, pourquoi toute cette pompe ?* C'est, répondit-il, en affectant un air humble, & prenant un ton doux, *c'est pour apprendre au St. Pere, qu'il a sous lui un petit Clerc qui peut quelque chose.*

Vit. di Rienzi, L. 2. cap. 1.

Un Chierichetto.

Ces traits vrais ou faux servent à faire connoître l'esprit artificieux de Jean Visconti, qui couvroit un grand fond de fierté & de hauteur sous le voile d'une modestie & d'une soumission apparentes. On lui attribua une lettre qui fit beaucoup de bruit cette année à la Cour du Pape, pendant que Pétrarque étoit à Avignon.

Un jour que le Pape tenoit consistoire, un Car-

AN. DE J. C.
1351.

Math. Vill. l.
2. cap. 47.
Alb. Argent.
fol. 150.

dinal qu'on ne nomme pas, laissa tomber adroitement une lettre, qui fut portée au Pape & lue en présence de toute la Cour. L'inscription étoit en ces termes : *LEVIATHAN, PRINCE DES TÉNÉBRES, AU PAPE CLEMENT SON VICAIRE ET AUX CARDINAUX SES CONSEILLERS ET BONS AMIS. A la fin il y avoit : DONNÉ AU CENTRE DE L'ENFER, EN PRÉSENCE D'UNE TROUPE DE DÉMONS.*

Cette lettre contenoit une énumération de tous les crimes que Léviathan supposoit avoir été commis par les Prélats de la Cour ; sur quoi il leur faisoit de grand complimens, les exhortant à continuer, pour mériter de plus en plus ses faveurs. Il invectivoit ensuite contre la doctrine des Apôtres, tournoit en ridicule leur vie pauvre & frugale. *Je fais bien, leur disoit-il, que vous l'avez en horreur, bien loin de l'imiter : sur cela je n'ai point de reproches à vous faire ; mais vos discours ne répondent pas toujours à vos actions ; corrigez-vous sur ce point, si vous voulez que je vous avance dans mes états.* Il finissoit en leur disant : *votre mere la superbe vous salue avec vos sœurs l'avarice, l'impudicité & les autres, qui font tous les jours de nouveaux progrès sous vos auspices.*

Mathieu Villani, qui nous a donné le précis de cette lettre, dit que le Pape & les Cardinaux en firent peu de cas, & continuèrent leur train de vie (a). Il ajoute qu'elle étoit de haut style, *d'alto dettato*. Cela me fait soupçonner que Pétrarque pourroit bien en être l'Auteur. Il y avoit bien peu de gens alors.

(a) Il Papa e i Cardinali poco sene curarono, e vie meno sene amenderono.

à la Cour du Pape qui connoissent le *haut style*. Ce qui me confirme dans ce soupçon, c'est que le ton ironique & mordant de cette lettre ressemble beaucoup à celui que Pétrarque prend dans ses lettres *sine titulo*, dont j'ai rapporté quelques fragmens. Si ma conjecture est juste, le Cardinal qui laissa tomber la lettre, pourroit bien être Gui de Boulogne, ou Elie de Taleirand, avec qui Pétrarque fut extrêmement lié cette année & la suivante. Après tout, je ne donne cela que comme une conjecture très-hazardée (a); mais il ne me paroît pas vraisemblable que Jean Viscomti, qui négocioit alors son accommodement, ait voulu faire cette mauvaise plaisanterie.

AN. DE J. C.
1351.

Dans le fond, l'Archevêque étoit trop riche pour craindre les effets de l'indignation du Pape, & des menaces qu'on faisoit contre lui à la Cour d'Avignon. Il est vrai que le Pape, dans les premiers mouvemens de son courroux, envoya un Légat en Italie, pour former une ligue contre les Seigneurs de Milan, capable de les mettre à la raison. Mastin de Lescale, dont la puissance faisoit le contrepoids de celle des Viscomti, devoit être l'ame de cette ligue; mais la mort de Mastin & l'or de Milan firent bientôt évanouir tous ces projets. On vit tout-à-coup un grand changement dans la Cour d'Avignon, opéré par les intrigues de l'Archevêque, ou plutôt par ses largesses. Il combla de présens les parens du Pape, tous ceux qui avoient quelque crédit auprès de lui,

Math. Vill. l.
2. cap. 65. &
l. 3. cap. 1.

(a) J'ai cherché envain cette lettre, pour m'assurer encore mieux par la conformité du style de la vérité de ma conjecture. Comme Villani dit qu'il s'en répandit d'abord plusieurs copies, je ne

doute pas qu'on ne la trouvât dans quelque-une des grandes bibliothèques d'Italie, si on vouloit bien y faire quelque recherche.

AN DE J. C. & sur-tout la Vicomtesse de Turenne , qui le goût
1351. *vernoit dans les grandes choses.* L'annaliste d'Italie dit
 qu'il les fit boire dans la tasse de St. Ambroise (a) ,
 proverbe usité à Milan. Mathieu Villani assure que
 le Roi de France y but aussi , & qu'il s'intéressa
 vivement pour l'Archevêque.

On ne manquera pas de dire que ce recit de l'affaire de Bologne est un épisode totalement étranger à la vie de Pétrarque , qui n'y prit aucune part. Je prie le Lecteur de suspendre son jugement ; il verra bientôt combien il étoit important pour l'intelligence de ces Mémoires de bien connoître le caractère de Jean Visconti.

Je passe à la troisième affaire qui occupoit la Cour du Pape , lorsque Pétrarque arriva à Avignon ; c'étoit la paix entre les Rois de Naples & de Hongrie. On a vu dans ces Mémoires combien Pétrarque s'intéressoit à la tranquillité du Royaume de Naples , par respect pour la mémoire du Roi Robert , par attachement pour la Reine Jeanne , par l'intérêt qu'il prenoit à quelques amis qu'il avoit dans ce pays-là.

Un nouveau motif vint se joindre aux anciens ; la liaison qu'il forma avec Nicolas Acciajoli , grand Sénéchal & premier Ministre de ce Royaume. Il me paroît important de faire connoître un homme d'un mérite supérieur , qui a joué un grand rôle dans son siècle , & qui va devenir le Mécène de Pétrarque , & remplacer ceux que la mort lui a enlevés.

Matth. Pal-
 merio. Coll.
 Murat. T. 13.

La maison Acciajoli , originaire de Brixia , tiroit

(a) Il Visconti diede da bere a tutti i maggiorenti d'essa corte, come dicono in Milano, nella tazza di santo Ambrogio. *Ann. d'Ital. ann. 1351.*

son

son nom du commerce de l'acier * auquel elle s'étoit adonnée. Elle se divisa en plusieurs branches qui se sont répandues en Sicile , en Angleterre , en Hongrie , & jusqu'à Constantinople.

AN. DE J. C.
1351.

* Acciajo.
Math. Vill. l.
3. cap. 6.

Il y en eut une établie à Florence (a), où elle tenoit un rang très-distingué, sans abandonner son commerce. C'est de celle-ci que sortit Nicolas Acciajoli. Il nâquit à Florence, l'an 1310. Guillelmine sa mere étoit de la maison de Pazzi. Son pere, homme de mérite, fut deux fois Prieur, après avoir exercé toutes les principales Magistratures de la ville.

Nicolas épousa à l'âge de dix-huit ans Marguerite Spini, d'une famille riche & illustre; trois ans après son pere l'envoya à Naples, où il avoit établi une branche de son commerce, qui réussit au point qu'elle le mit en état de prêter quelquefois de l'argent au Roi Robert.

Nicolas avoit une belle figure, un esprit aimable, beaucoup d'ambition, de grandes idées, plus de goût pour la chevalerie que pour le commerce. Il eut le bonheur de plaire à Catherine de Valois, veuve de Philippe, Prince de Tarente, qu'on appelloit l'Impératrice de Constantinople, *femme galante*, selon Villani, & qui n'avoit pas bonne réputation; j'ai parlé d'elle à l'occasion de la mort du Roi André, à laquelle elle contribua beaucoup. Le beau Florentin s'empara tellement de l'esprit de cette Princesse, qu'elle lui confia le soin de ses affaires, l'éducation

Di suo corpo
non havea bona fama.

(a) Dans le *sesto del Borgo*. Villani la met au nombre des principales familles populaires qui s'attachèrent au Duc d'Athenes, avec les Peruzzi & les Baroncelli. *Chron. l. 12. c. 3.* Crescenzi

la fait descendre des Ducs de Bourgogne de la maison de France. *Germe antico de Duchi di Borgogna e del reggio ceppo di Francia.* Nob. d'Ital. tom. 2. fol. 708.

de ses enfans, & le gouvernement de ses états. Vil-
 AN. DE J. C. lani dit qu'elle le fit *Chevalier, riche & grand.*
 1351.

Louis de Tarente, fils de l'Impératrice, ayant été
 envoyé pour une expédition en Calabre, à la tête de
 cinq cens chevaux, le Roi Robert lui donna Nicolas
 Acciajoli pour gouverneur, avec ordre de ne rien
 faire sans le consulter. Le Florentin se fit honneur
 dans cette commission; il acquit les bonnes grâces
 de son pupille, à qui il s'attacha d'une façon par-
 ticulière, & qui lui donna toute sa confiance. Après
 la mort du Roi André, dont il n'étoit peut-être pas
 tout-à-fait innocent, il contribua beaucoup au ma-
 riage du Prince Louis avec la Reine Jeanne, en lui
 inspirant un certain courage qui lui manquoit pour
 oser mettre à profit le goût qu'elle avoit pour lui,
 peut-être parce qu'il étoit lui-même trop amoureux.

Fecelo Cava-
 liere molto
 ricco e gran-
 de.

Au commencement de 1348, lorsque le Roi de
 Hongrie entra dans le Royaume de Naples pour
 venger la mort de son frere, Louis de Tarente,
 obligé de prendre la fuite pour se soustraire à sa
 fureur, & ne trouvant point à Naples de galere ar-
 mée pour pouvoir suivre la Reine son épouse, qui
 s'étoit embarquée avec précipitation sur des galeres
 Provençales, se jeta avec Nicolas Acciajoli sur une
 petite barque, qui, le long des côtes, avec beau-
 coup de peine & de périls, les conduisit à Porto-
 Ercolé, d'où ils se rendirent à Sienne.

De Sienne Nicolas voulut mener le Prince à Flo-
 rence, dont Ange Acciajoli son frere étoit Evêque;
 mais à peine étoient-ils entrés sur les terres de la
 République, que les Officiers du gouvernement,
 craignant d'offenser le Roi de Hongrie, leur firent

défendre de passer outre. Ils furent obligés de se retirer dans une terre qui appartenoit à la maison Acciajoli. Nicolas par vente ou emprunt ramassa autant d'argent qu'il pût. Le 11 Fevrier ils s'embarquerent sur deux Galeres de Gênes avec l'Évêque de Florence , & n'osant pas aborder à Nice ni à Marseille , parce qu'ils apprirent que les Provençaux tenoient la Reine renfermée , ils allerent débarquer à Aigues-mortes , d'où ils se rendirent par Beaucaire à Villeneuve , ville de Languedoc , qui n'est séparée d'Avignon que par le Rhône.

Nicolas & l'Évêque de Florence son frere , allerent apprendre au Pape l'arrivée du Prince , & concerter avec lui les moyens de faire sortir la Reine du château Arnaud à Aix , où les Provençaux la tenoient comme captive , parce que le bruit s'étoit répandu qu'elle alloit faire un échange de la Provence avec Jean , Duc de Normandie , qu'on disoit être pour cela à Avignon.

Le Pape & le Duc de Berri , qui se trouva par hazard à Avignon , ayant rassuré les Provençaux sur cet échange qui les allarçoit , la Reine Jeanne sortit du château Arnaud , & arriva le 15 Mars à Avignon , où elle fut reçue avec tous les honneurs que la Cour Romaine a coutume de rendre aux têtes couronnées. Elle fit son entrée sous un dais , entourée de dix-huit Cardinaux & de plusieurs Prélats qui étoient allés au-devant d'elle. Le Pape la reçut en confistoire (a) , suivant l'usage. Le Prince de Tarente ,

(a) C'est dans ce Confistoire que la Reine se justifia avec tant d'éloquence du meurtre de son mari , & non dans le Confistoire où elle fut citée , & où il est certain qu'elle ne comparût pas.

J'ai fait cette erreur dans le second volume , trompé en cela par tous les Historiens de Naples & de Provence sans exception.

AN. DE J. C.
1351.

grace aux mouvemens que se donnerent les Acciajoli, fut mieux traité qu'il n'espéroit. Le Pape accorda les dispenses nécessaires pour son mariage, touché peut-être de l'état de la Reine, qui étoit enceinte, & quelques jours après il donna la rose d'or au Prince par préférence au Roi de Majorque, qui se trouvoit alors à Avignon.

Les Ambassadeurs du Roi de Hongrie ayant requis au nom de leur Prince, qu'on fit le procès à la Reine sur le meurtre de son mari, le Pape nomma trois Cardinaux pour l'instruire, & demanda que la procédure faite par Bertrand de Baux leur fut remise. Dans ces entrefaites la peste ayant fait sortir le Roi de Hongrie du Royaume de Naples, les Napolitains qui aimoient leur Souveraine, & haïssoient les Hongrois, l'inviterent à revenir avec son mari. Nicolas Acciajoli fut envoyé pour examiner l'état des choses, & faire toutes les dispositions nécessaires pour le retour.

En arrivant il engagea au service de la Reine le Duc Warner, qui servoit le Roi de Hongrie à la tête de douze cens hommes, & n'étoit pas content de lui; trouvant d'ailleurs les choses bien disposées, il pressa la Reine de partir. L'argent manquoit, & cela la détermina à vendre au Pape la ville d'Avignon pour quatre-vingt mille florins (a). Cette somme ne suffisant pas, elle engagea ses diamans, & ayant rassemblé une petite armée à la hâte, elle s'embarqua à Marseille avec son mari, & arriva dans le mois d'Août à Naples, où elle fut reçue avec tranf-

(a) Voilà le titre en vertu duquel le Pape possède la ville d'Avignon depuis plus de quatre siècles. J'ai parlé de l'autre titre, en vertu duquel il jouit du Comté Vénaisin depuis plus longtemps. Il est difficile de trouver des titres plus forts qu'une si longue possession.

port. Elle combla de ses dons tous ceux qui lui avoient donné des preuves de zèle & de fidélité. Nicolas Acciajoli eut la charge de grand Sénéchal & l'administration du Royaume ; récompensé due à ses services.

AN. DE J. C.
1351.

Le Roi de Hongrie avoit laissé le Vaivode de Transilvanie avec quelques troupes qu'il mit en garnison dans les principales places. Il falloit en faire le siège ; le nerf de la guerre manquoit ; les largesses de la Reine avoient épuisé son trésor ; point de troupes sur lesquelles on pût compter.

Nicolas Acciajoli fut encore d'une grande ressource dans cette occasion. Par ses intrigues il procura la reddition de deux places importantes , Aversa & Capoue , qui avoient été confiés à des Capitaines Allemands , toujours prêts à trahir pour de l'argent le maître qu'ils servoient , & il alla faire des levées de troupes dans la Romagne.

Cependant la guerre traînoit en longueur avec des succès balancés de part & d'autre , lorsqu'en 1350. le Roi de Hongrie retourna dans le Royaume de Naples. Sa présence fit bientôt pencher la balance en sa faveur : il reprit Aversa , & Naples se rendit. Jeanne & son mari furent obligés de se réfugier à Gaiette , où ils attendirent l'effet des négociations du Pape , pour leur procurer la paix.

On a vu qu'il y travailloit depuis long-temps avec plus de zèle que de succès. Il avoit envoyé plusieurs Légats en Hongrie , en Italie & à Naples , qui n'avoient rien pu obtenir. Le Roi de Hongrie n'étoit pas traitable : il vouloit absolument que Jeanne fût punie & dépouillée de son Royaume , comme notoirement coupable du meurtre de son mari. Il reprochoit au

AN. DE J. C
1352. Pape de l'avoir reçue à Avignon, & de lui avoir rendu des honneurs, au lieu de lui faire son procès, & de la punir comme elle méritoit.

Ce que le Pape répondoit à ces plaintes, me paroît fort raisonnable ; qu'il ne pouvoit dépouiller la Reine Jeanne de son Royaume, qu'après qu'elle auroit été convaincue du crime dont on l'accusoit ; qu'il avoit nommé trois Commissaires pour instruire son procès ; qu'on avoit besoin de la procédure faite par Bertrand de Baux, pour en tirer des lumieres, & qu'on n'avoit jamais pu obtenir qu'elle fut remise ; que loin d'approuver que la Reine vint à Avignon, il lui avoit écrit & même envoyé deux Cardinaux pour l'en détourner, & que cette ville lui appartenant il n'avoit pas pu lui défendre d'y faire son entrée ; que les Cardinaux avoient été d'avis de la recevoir comme Reine, parce qu'on ne devoit la regarder **comme coupable** qu'après l'instruction du procès ; qu'il avoit fait citer par son Camérier Jeanne & son mari à comparoître personnellement en Consistoire ; qu'ils étoient partis sans prendre congé de lui, se plaignant même de la façon dont il les avoit traités, & laissant un Procureur, pour déclarer qu'ils ne pouvoient comparoître, étant obligés d'aller dans leurs états repousser la force par la force.

Enfin, soit que le Roi de Hongrie fût las d'une guerre éloignée qui lui coûtoit beaucoup, & pressé de retourner dans son Royaume ; soit que son ressentiment fut un peu amorti par le temps & par les obstacles ; soit enfin par complaisance pour le Pape qu'il

Septembre
1350.

on acheveroit l'instruction du procès de Jeanne , à condition que si on la trouvoit coupable , elle seroit privée du Royaume ; si au contraire son innocence étoit reconnue , le Roi de Hongrie lui restitueroit toutes les places qu'il possédoit au moyen de trois cens mille florins qui lui seroient payés pour les frais de la guerre.

AN. DE J. C.
1352.

Le procès de Jeanne n'étoit pas aisé à juger. Ses accusateurs faisoient valoir contr'elle les plus fortes présomptions , & cependant il n'y avoit pas une seule déposition de témoins. Dans cet état de cause , il n'étoit pas possible de la déclarer ni innocente ni coupable. L'affaire traîna en longueur ; elle n'étoit pas jugée lorsque Pétrarque arriva à Avignon ; une maladie du Pape en retarda encore la décision. Enfin on trouva un expédient pour contenter tout le monde. Jeanne prouva par la déposition de plusieurs témoins , qu'on lui avoit donné un sortilège qui lui avoit inspiré une aversion extrême pour son mari , dont elle n'avoit pas été la maîtresse ; que des gens attachés à elle croyant la servir , avoient fait mourir ce Prince ; qu'ainsi elle avoit influé sur sa mort sans en être coupable. Sur cette déposition , les Juges la déclarèrent innocente du maléfice & de ses suites. Le Roi de Hongrie , qui vouloit finir à quelque prix que ce fut , se contenta *d'un tempérament bien digne du siècle dans lequel il fut inventé* , dit le nouvel Historien de Jeanne.

La paix fut signée à Avignon par les Ambassadeurs des deux puissances , & ratifiée par le Pape le 10. & le 14. Janvier 1352. Les Ambassadeurs de Hongrie firent remise des trois cens mille florins , di-

Bzovius;

AN. DE J. C.
1352.

Od. Rain.

sant que leur maître n'avoit pris les armes par aucun motif d'intérêt, mais uniquement pour venger la mort de son frere. Le Pape, après avoir ratifié cette paix, reconnut Louis de Tarente Roi de Naples, & ordonna son couronnement, sans que cette cérémonie lui donnât aucun droit à la couronne. Il tint un consistoire le 1^{er}. Février, où cette grande affaire fut totalement terminée. (La lettre qu'il écrivit sur cela au Roi & à la Reine de Naples, est datée de ce jour-là.)

Math. Vill.
l. 3. cap. 6.

Cette nouvelle dut causer la plus grande joie à Nicolas Acciajoli, qui pouvoit se vanter d'avoir mis la couronne de Naples sur la tête de son pupille, soit en lui faisant épouser la Reine Jeanne, soit en le garantissant par sa valeur & ses intrigues de la vengeance du Roi de Hongrie, soit en l'encourageant & le soutenant dans ses adversités.

Il ne paroît pas que Pétrarque l'eût connu dans les deux voyages qu'il avoit faits à Naples. Il y a apparence que les nœuds de leur union furent formés par Boccace, Zanobi & le Prieur des saints Apôtres, amis tous les trois du grand Sénéchal. Quoiqu'il en soit, Pétrarque lui écrivit une très-belle lettre, pour lui marquer la joie qu'il prenoit à ce grand événement. Elle est un peu longue; je n'en donnerai que le précis, & je tâcherai de n'en prendre que la fleur.

Var. 19.

„ Homme illustre ! enfin vous l'emportez ; la bonne
„ cause triomphe. Grace à vos soins, le front de vo-
„ tre Prince sera couronné malgré l'envie. L'éclat de
„ sa couronne & la sérénité de son front vont dissi-
„ per les nuages dont l'Italie est couverte. Après
tant

» tant de travaux & de peines , ne croyez pas être
» dans le cas de vous reposer ; ce qui vous reste
» à faire est plus difficile & plus important que ce
» que vous avez fait. Il est temps que vous rassem-
» bliez toutes les forces de cet esprit qu'on vous
» connoît pour gouverner avec équité un Royaume
» acquis avec tant de gloire. Vous avez combattu
» la fortune dans l'adversité , & vous l'avez vaincue.
» Il faut la combattre à présent dans la prospérité ;
» c'est toujours le même ennemi , qui n'a fait que
» changer de face. Il est plus difficile à vaincre sous
» cette forme enchanteresse : plusieurs héros y ont
» échoué. Annibal, vainqueur des Romains à Cannes ,
» fut vaincu par les délices à Capoue.

» Votre Prince est jeune ; mais son esprit est avan-
» cé & donne les plus belles espérances. Après avoir
» effuyé avec lui mille tempêtes sur terre & sur
» mer , vous l'avez conduit à travers les écueils &
» les précipices au faite des grandeurs ; apprenez-
» lui à s'y maintenir. Qu'il fasse voir qu'il étoit digne
» d'y monter , & que ce sceptre héréditaire dans sa
» famille étoit dû à sa vertu , encore plus qu'à sa
» naissance. Il est plus beau de monter que de naître
» sur le trône. Le hazard y fait naître , & le mérite
» y fait monter.

» Apprenez-lui à servir Dieu , à aimer la patrie ,
» & à rendre justice , sans quoi point de Royaume
» durable. Qu'il s'accoutume à ne desirer que l'hon-
» neur , à ne craindre que la honte. Qu'il sache que
» plus il est élevé , moins il peut se cacher ; que
» plus il a de pouvoir , moins il doit se permettre ;
» qu'un Roi doit se faire distinguer du peuple autant

AN. DE J. C.
1351.

» par ses mœurs que par ses habits. Faites qu'il
» s'éloigne également des extrêmes, & cherche tou-
» jours la vertu dans le milieu ; ni prodigalité ni ava-
» rice. Cependant il doit être avare de son temps,
» & répandre l'or à pleines mains ; il vaut mieux
» qu'il circule dans son Royaume, que s'il restoit
» dans le trésor royal ; le maître d'un état riche
» ne peut jamais être pauvre : qu'il n'oublie jamais
» ce que disoit ce Romain : *je ne veux point d'or ;*
» *mais j'aime à régner sur ceux qui en ont.*

» Qu'il ne se croie heureux & vraiment Roi que
» quand il aura fait cesser les calamités de son
» Royaume, réparé les dommages, relevé les rui-
» nes, confirmé la paix, étouffé la tyrannie, ré-
» tabli la liberté. Salluste dit qu'un Royaume doit
» être toujours présent à l'esprit de son maître. Qu'il
» aime ses sujets, c'est le seul moyen de s'en faire
» aimer. Les armées & les trésors ne suffisent pas
» pour la garde des Rois ; leur plus sûre garde,
» c'est les amis ; on les acquiert par la bienfai-
» sance & la bonne foi, & non par la force ou les
» richesses. *Il faut délibérer long-temps avant de les*
» *choisir*, dit Seneque ; *mais quand le choix est fait,*
» *leur donner toute sa confiance.* Il est important de
» savoir bien distinguer un véritable ami d'un enne-
» mi agréable Les louanges vraies sont un aiguillon
» à la vertu ; les flatteries un vrai poison. On ne
» doit pas rompre légèrement avec ses amis, ni tout-
» à-coup, suivant ce vieux Proverbe, qui dit : *il faut*
» *découdre & non pas déchirer.*

» C'est une erreur de croire être aimés de ceux
» qu'on n'aime pas, & une injustice d'exiger d'eux

» plus qu'on ne leur donne. Rien de plus libre que
 » le cœur ; il ne veut point de joug ; il ne connoît
 » point de maître. Il n'y a que l'amour qui puisse lui
 » faire violence.

AN. DE J. C.
 1351.

» Que votre Roi n'ouvre pas son ame aux soup-
 » çons , & ne prête pas l'oreille aux délateurs ; s'ils in-
 » sistent , il faut les reprendre & les punir quand ils
 » s'obstinent. Qu'il méprise les médifans , & les con-
 » fonde par sa conduite. Auguste écrivoit à Tibere :
 » *permettons aux hommes de dire du mal de nous ;*
 » *n'est-ce pas assez qu'ils ne puissent pas nous en faire ?*
 » La puissance de Dieu le met-elle à l'abri des blas-
 » phèmes de l'impie ? Qu'il permette aux autres de
 » chercher à deviner son secret , & qu'il ne cherche
 » pas à deviner celui des autres. Qu'il soit tel qu'il
 » veut paroître ; alors il n'aura aucun intérêt à se
 » cacher , & ne craindra pas plus les regards de son
 » ennemi que ceux de son ami. Scipion menoit dans
 » son camp avec la même confiance les espions des
 » Carthaginois & ceux des Romains. Jules César ren-
 » voya Domitius après l'avoir pris , méprisa le trans-
 » fuge Labienus , quoiqu'il fût son secret , & brûla
 » souvent des dépêches de ses ennemis , sans les
 » lire.

» Le titre de *Sérénissime* est donné aux Rois , pour
 » leur apprendre que leur rang les place sur un lieu
 » élevé au-dessus des passions , qui doit être inac-
 » cessible aux tempêtes de la colere , aux bouffées de
 » l'orgueil , aux nuages du chagrin , aux glaces de
 » la terreur , aux serpents de l'envie , aux vapeurs de
 » la débauche.

» Rien de plus ridicule qu'un Roi menteur , & en

A a ij

AN. DE J. C.
1352.

» même temps de plus dangereux pour ses sujets.
» C'est sur sa parole qu'est établie leur tranquillité
» & leur espérance. Si on ne peut pas y compter ,
» son Royaume sera toujours dans un état incertain
» & chancelant. Pourquoi mentiroit-il , lui qui a tant
» d'intérêt que tout le monde dise la vérité ? Qu'il
» ne soit pas ingrat : l'ingratitude rompt les nerfs
» d'un état.

» Il ne doit se refuser à personne. Apprenez-lui qu'il
» n'est pas né pour lui , mais pour la République ,
» & qu'il fait son métier , lorsqu'il est occupé des
» affaires de ses sujets. Sa principale affaire est de
» travailler à leur bonheur , & de veiller à leur con-
» servation. Rien de plus glorieux & en même temps
» de plus pénible. C'est une belle & honorable servi-
» tude. Prompt à récompenser , lent à punir , un
» Roi doit se comporter à l'égard des crimes de ses
» sujets , comme un bon Chirurgien à l'égard d'une
» plaie. Tite-Live se sert de cette comparaison. Le
» Chirurgien forcé de porter la main sur la plaie pour
» la guérir , le fait malgré lui avec toute la délica-
» tesse & les ménagemens possibles ; le mal qu'il est
» contraint de faire , lui arrache souvent des larmes.
» Il ne faut pas qu'un Roi punisse un sujet coupable
» du même air qu'un ennemi orgueilleux qui lui ré-
» fiste. Les Princes devroient toujours avoir cette
» maxime gravée dans le cœur , que la clémence est
» la vertu qui les rend le plus semblables à Dieu.

» Un Roi doit servir de modèle à ses sujets ; c'est
» sur lui qu'ils se reglent ; il est responsable de tous
» les crimes qu'ils commettent à son imitation. Que
» le vôtre soit irréprochable dans ses mœurs ! Appre-

» nez-lui à mépriser le luxe , à fouler aux pieds les
 » voluptés. Qu'il ne souffre pas la débauche dans son
 » Royaume , encore moins dans ses armées. Les ar-
 » mes , les chevaux , les livres ; voilà quels doivent
 » être ses amusemens. La guerre , la paix , la justice ;
 » voilà ses occupations.

» Qu'il lise les vies des hommes illustres , pour se
 » former sur leurs exemples. Il doit les regarder
 » comme ses maîtres , ses modeles , ses guides dans
 » le chemin de la gloire. Qu'il tâche de les imiter ;
 » qu'il compare sa vie avec celle qu'ils ont menée ;
 » leurs grandes actions échaufferont son ame ; la
 » gloire qu'ils en ont retirée sera un puissant aiguillon
 » pour lui. O la belle émulation que celle qui naît
 » de la vertu !

» Vous pouvez présenter à votre Prince un mo-
 » dele de toutes les vertus , sans aller le chercher
 » bien loin. J'en trouve un illustre & récent dans sa
 » famille même. Si l'amour ne m'aveugle pas , je n'en
 » connois pas de plus parfait que son oncle , le di-
 » vin Roi Robert , dont la mort a prouvé par les
 » calamités dont elle a été suivie , combien sa vie
 » étoit nécessaire à son peuple. Il étoit grand , sage ,
 » doux , magnanime ; en un mot c'étoit le Roi des
 » Rois. Son neveu ne peut rien faire de mieux que
 » suivre ses traces , & de ne le perdre jamais de
 » vue.

» Vous sentez , Seigneur , le fardeau dont vous
 » êtes chargé ; mais un grand homme ne trouve
 » rien de dur & de pesant , lorsqu'il est sûr d'être
 » aimé ; c'est de quoi vous ne sauriez vous plaindre :
 » chef des conseils de votre élève , dépositaire de

A a ïïj

AN. DE J. C.
1352.

AN. DE J. C. 1351. » tous ses secrets, vous lui êtes aussi cher que Chi-
 » ron l'étoit à Achille, Achate à Enée, Lélius à
 » Scipion. Achevez ce que vous avez commencé ; l'a-
 » mour vient à bout de tout ; celui qui partage la
 » gloire, doit partager le travail. Adieu, vous êtes
 » la gloire de votre patrie & la nôtre. J'ai beau-
 » coup dit ; mais il me reste encore bien plus à
 » dire.

Cette lettre est datée d'Avignon, le 20 Février 1350 dans les imprimés ; date évidemment fautive, puisque la paix ne fut conclue que dans le mois de Janvier 1352. Mr. de la Bastie n'a pas réussi en la datant de 1351. Il la trouve *fort belle*, & il a raison ; mais il ne l'avoit pas lue, puisqu'il dit qu'elle fut écrite pour féliciter Nicolas Acciajoli de ce qu'il étoit parvenu à dissiper les factions, & que l'administration des affaires n'étoit confiée qu'à lui seul.

Fam. l. 11. ép. 13. Aven. 30. Aug. 1351. Quoique la connoissance de Pétrarque & du grand Sénéchal fut encore récente, cependant il lui avoit déjà écrit une autre lettre six mois auparavant, dans laquelle, après s'être excusé sur la multitude de ses occupations de ne lui avoir pas écrit plutôt, il lui faisoit espérer qu'il iroit un jour le voir à Naples, lorsque ce pays seroit entièrement purgé de la rage barbarique. Je ne puis pas me refuser, dit-il, de revoir encore cette belle contrée, que tous les écrivains mettent au-dessus, non-seulement de l'Italie, mais même du monde entier (a). On verra désormais le grand Sé-

(a) Ut corpus italicum rabie barbaricâ purgatum medullibus agnoscam sentio me desiderio meo non posse diutius obstare quominus in illud litus cui non modo in Italiâ, sed in toto etiam orbe terrarum scriptores rerum dant

pulcritudinis principatum evadam. On a dit de Naples que c'étoit une portion du ciel tombée sur la terre : *fragmentum cœli delapsum in terram*. Quelle image !

néchal reparoître souvent dans le cours de ces Mémoires.

AN. DE J. C.
1351.

Pétrarque profita du même courier qui alloit à Naples, pour répondre à une lettre qu'il avoit reçue de Barbate de Sulmone, qui se plaignoit de ne l'avoir pas trouvé à Rome, lorsqu'il y alla gagner le Jubilé, & qui lui demandoit son Afrique avec le plus grand empressement. Voici sa réponse.

„ Nous avons perdu le doux lien qui nous unif- *Fam. l. 12.*
„ soit. Ce grand Roi, qui nous tenoit unis pendant *ep. 5. M. R.*
„ sa vie, nous a séparés par sa mort. Je viens en-
„ core de traiter ce triste sujet dans une épître,
„ que vous trouverez à la tête de mes épîtres en vers,
„ qui vous sont dédiées. Vous mettez au nombre
„ de vos malheurs de ne m'avoir pas trouvé à Ro-
„ me, & moi je regarde cela comme un trait de
„ la Providence. Si nous nous étions rencontrés dans
„ cette grande ville, plus occupés des arts & des
„ sciences que du salut de nos ames, nous aurions
„ cherché à orner notre esprit par quelque décou-
„ verte curieuse dans ces précieux restes de l'An-
„ tiquité, plutôt qu'à purifier notre cœur dans les
„ Temples. Les sciences sont un aliment agréable
„ pour l'esprit, j'en conviens ; mais quel vuide ne
„ laissent-elles pas dans le cœur, si on ne les rap-
„ porte pas à leur unique fin ? Si vous aviez rendu
„ justice à ma paresse, vous auriez auguré que le
„ Jubilé m'attireroit à Rome, plutôt à la fin qu'au
„ commencement.

„ A l'égard de mon Afrique, sur laquelle vous
„ réveniguez vos droits, soyez certain que je n'ai
„ pas oublié ma parole. Si jamais ce poëme voit le

AN. DE J. C.
1352.

„ jour, il ira d'abord descendre chez vous. Il a un
„ peu languì par la négligence de l'Auteur, & les
„ obstacles que la fortune a fait naître. Tout bien
„ examiné, je crois qu'il vaut mieux le laisser mû-
„ rir dans mon cabinet : s'il en sortoit trop tôt, il
„ pourroit bien avoir le sort de ces fruits cueillis
„ avant leur maturité, qui ont toujours un peu d'a-
„ preté & ne se conservent pas. Mais peut-être je
„ changerai d'avis, quand je reprendrai la plume pour
„ y mettre la dernière main.

„ Me voilà délivré de plusieurs embarras, & mon
„ esprit parvenu à peu près à ce degré où il devoit
„ arriver. J'espère pourtant faire toujours quelques
„ petits progrès jusqu'à ma mort, & apprendre tous
„ les jours quelque chose. (S'il m'est permis de m'ap-
„ pliquer ce que disoit de lui un sage vieillard.) Je
„ ferai du moins mes efforts pour cela.

„ Ce qui me donne lieu de l'espérer, c'est que les
„ passions qui troubloient mon ame ne me tourmentent
„ plus guère, & je me flatte d'en être bientôt tout-à-
„ fait exempt. Adieu, mon cher Barbate, si nous ne
„ pouvons pas nous retrouver dans ce monde, nous
„ nous reverrons dans la céleste Jerusalem.

A Avignon, ce 20. Février.

J'ai cru devoir entrer dans un certain détail sur
ces grandes affaires qui occupoient la Cour du Pape,
lorsque Pétrarque arriva à Avignon au mois d'Août
1351. Je vais rendre compte à présent d'une affaire
beaucoup moins considérable que celles-là, qui le
retint dans cette ville malgré lui une grande partie
de l'automne de cette année, & presque tout l'hiver
suivant. Elle lui fit faire un métier bien opposé à son
caractere

caractere & à sa façon de penser ; mais il s'agissoit d'obliger un ami. Voici en peu de mots de quoi il s'agit.

AN. DE J. C.
1352.

Valombreuse est une Abbaye fondée vers le milieu du onzieme siecle par St. Gualbert , dans les montagnes de l'Apennin , à dix milles de Florence au levant. Une partie des bâtimens est dans une vallée ombragée de forêts de sapins ; de-là est venu son nom. Sur des collines d'alentour sont des Hermitages habités par des Religieux qui menent une vie fort austere , suivant la regle de St. Benoit.

De cette Abbaye chef d'ordre dépendent plusieurs bénéfices , qui sont à la nomination de l'Abbé. L'abbaye de Cavanne près Boulogne , qui est un de ces membres , étant venue à vaquer , l'Abbé de Valombreuse , à la sollicitation de Pétrarque , qui fit agir pour cela l'Evêque de Florence , y nomma un de ses Religieux appelé Dom Ubertyn ; mais s'étant ensuite repenti un peu trop légèrement de cette nomination , il en fit une autre en faveur de Dom Gui. Sur cela procès entre les deux contendans , qui fut porté au Tribunal du Pape à Avignon.

Pétrarque , extrêmement piqué de cette variation de l'Abbé de Valombreuse , prit les intérêts de Dom Ubertyn avec la plus grande vivacité. Peu de temps après son arrivée , il écrivit au Prieur des saints Apôtres , pour le prier de voir s'il ne pourroit pas , de concert avec l'Evêque & Boccace , ami de l'Abbé de Valombreuse , l'engager à retracter cette seconde nomination , & à confirmer la premiere.

Ange Acciajoli , Evêque de Florence , étoit revenu dans son Evêché , & comme il aimoit beaucoup

AN. DE J. C.
1352.

Pétrarque , il fut aisé au Prieur des saints Apôtres ; qui étoit son grand Vicaire , de le déterminer à aller à Valombreuse , pour tâcher de persuader à l'Abbé de faire ce que Pétrarque desiroit de lui. L'Abbé étoit un de ces pieux Solitaires , qui ayant passé leur vie dans la retraite , ne connoissent ni les hommes ni les affaires , & sont par conséquent peu propres au gouvernement.

Quoiqu'il eut beaucoup de déférence pour l'Evêque & d'envie de l'obliger , tout ce qu'on put obtenir de lui , fut qu'il ne feroit plus aucune démarche en faveur de Dom Gui , qui venoit de lui envoyer un courier , pour demander des certificats , dont il avoit besoin pour son procès. A l'égard de Dom Ubertain , l'Abbé écrivit une lettre à son Avocat d'Avignon , dans laquelle , après avoir fait son éloge , il disoit : *je ne puis pas m'expliquer plus ouvertement ; ayant déjà été accusé d'inconstance , je ne veux pas mériter une seconde fois cette note.*

Voici ce que le Prieur des saints Apôtres écrivoit à Pétrarque , après lui avoir rendu compte de sa négociation. « N'abandonnez pas cette affaire que » vous avez entreprise avec tant de zele. Rien ne » fait plus d'honneur que de défendre une bonne » cause. Rappelez-vous que Virgile a fait le métier » d'Avocat une fois dans sa vie. Jean Boccace , qui , » comme vous savez , est toujours empressé d'exécuter vos ordres , n'étoit pas dans la ville (a) ; mais » nous n'avons pas besoin de lui ; l'Evêque qui vous » chérit , & qui aime qu'on lui parle de vous , a fait

(a) La République de Florence l'avoit envoyé en Allemagne , pour traiter avec Louis de Bavière , Marquis de Brandebourg , qu'on vouloit attirer en Italie , pour l'opposer aux Visconti.

» tout ce qui pouvoit se faire. L'Abbé demande
 » deux choses : 1^o. Qu'on ait égard à son honneur AN. DE J. C.
 » dans cette affaire ; il est inutile de vous le recom- 1358.
 » mander. 2^o. Que sa lettre à l'Avocat ne soit pas
 » publiée. Pour cela , je ne crois pas qu'il faille le
 » lui accorder. Adieu ; Lapo & Zanobi vous saluent.

A Florence , le 21 Août.

Pétrarque lui écrivit cinq mois après. « L'affaire
 » de notre ami Dom Ubertain n'est pas encore jugée. Fam. l. 12.
ep. 4. & 5. M.
 » Celui de qui nous attendions quelque secours , &
 » qui nous le devoit , parce qu'il l'avoit promis , nous
 » a manqué. L'Abbé de Valombreuse , offusqué par
 » les ténèbres de sa simplicité , n'a pas vu ce qui
 » convenoit à son honneur & à sa réputation. Soit
 » dit sans attaquer sa sainteté , cet Anachorete si
 » fervent est devenu un Abbé fort mol. Dans le fond
 » c'est son affaire plus que la mienne. Les lettres
 » que vous lui avez arrachées pourront servir. L'af-
 » faire est entre les mains du sort , comme la plu-
 » part des choses de ce monde. Notre aimable prélat *
 » se donne beaucoup de mouvemens , & veut que
 » nous ayons bonne espérance. Je crois qu'il a plus
 » de confiance en moi que votre Abbé de Valom-
 » breuse , qui est peut-être si saint , qu'il croit que
 » tous les autres sont des scélérats. Voilà l'état de
 » cette affaire. Il y a long-temps qu'elle seroit jugée
 » sans la maladie du Pape , qui est longue & sérieuse.
 » Vous voyez qu'elle retarde la décision des affaires
 » des Empereurs & des Rois ; ce qui fait que je
 » suis moins indigné ; mais je le suis toujours , com-
 » me vous verrez par ces vers que je vous ai pro-
 » mis , & que vous demandez avec tant d'instances.

* L'Evêque de Florence , qui étoit retourné à Avignon.

AN DE J. C. 1352. » J'ai besoin d'un exemplaire de Pline , pour y mettre
 » la dernière main (a) ; j'ai laissé le mien à Verone:
 » je n'en trouve point ici ; il n'y a que le Pape
 » qui l'ait ; il est toujours malade ; j'attens qu'il soit
 » bien rétabli pour le lui demander. Il y a long-temps
 » qu'il seroit sur pied , s'il n'avoit pas autour de
 » lui une troupe de Médecins , que je regarde com-
 » me la peste des gens riches.

Il est temps de parler de cette maladie du Pape , qui retint si long-temps Pétrarque à Avignon , & qui retardoit la décision des plus grandes affaires. Elle commença vers l'automne ; Oderic Reinaud dit qu'une humeur maligne se jeta sur sa face , la fit beaucoup enfler , & qu'il fut en très-grand danger dans le mois de Décembre. Son état causa de vives alarmes à tous ceux qui s'intéressoient à lui. Il fut un peu mieux dans le mois de Janvier , & l'on profita de cette petite lueur de santé , pour assembler les Consistoires du 10 & du 14 Janvier , où l'affaire de Naples fut consommée. Bzovius rapporte une lettre du Pape à Pierre , fils de Jacques Roi d'Aragon , datée du 29 Janvier de cette année , dans laquelle il lui parle du rétablissement de sa santé.

Bzov.an. 1352.

Mais ce n'étoit qu'une fausse lueur ; il retomba bientôt après ; on le voit par une lettre de Pétrarque à l'Evêque de Cavaillon , datée du 1^{er}. Février. Ce Prélat étoit allé passer cinq jours à Vaucluse , sans avertir Pétrarque , qui étoit toujours à Avignon. Ce-

(a) Ces vers , dont parle Pétrarque , sont imprimés parmi ses poésies latines. L. 3. ep. 22. Il y parle d'après Pline des quatre labyrinthes anciens ; celui de Mœris en Égypte , celui de Crète , celui de Lemnos , & celui de Porfenna en Etrurie. Il ajoute qu'il y a un labyrinthe à Avignon pite que les autres , où il est enfermé , d'où Dedale même ne pourroit pas sortir. On voit pourquoi il avoit besoin de Pline , pour mettre la dernière main à ces vers. Il est étonnant qu'il n'en trouvât point à Avignon.

lui-ci se plaignit amèrement de ce procédé par l'épître suivante.

AN. DE J. C.

1352.

„ Quoi ! vous avez pu passer cinq jours sans moi
 „ dans mon Hélicon transalpin. Vous n'avez pas trou- *Fam. l. 12.*
 „ vé dans ce séjour qu'il vous manquoit quelque chose *ep. 6. M. R.*
 „ qu'il étoit aisé de vous procurer , puisque j'étois
 „ si près de vous , que si vous m'aviez appelé ,
 „ j'aurois pu vous entendre. Pourquoi m'avez-vous
 „ envié cette douceur au milieu des soucis qui
 „ me rongent ? M'en avez-vous jugé indigne ? Vo-
 „ tre amitié ne me permet pas de le croire ? Avez-
 „ vous craint que je ne me rendisse pas à votre
 „ invitation ? Je ne mérite pas cette injustice. En
 „ vérité je ne fais que penser , & je me plaindrois
 „ amèrement à vous de cette injure , si vous ne
 „ l'aviez pas réparée par votre indulgence pour
 „ mes ouvrages avec qui vous avez passé les jours
 „ & les nuits. Il n'est pas concevable qu'au milieu
 „ des Poètes , des Historiens , des Philosophes , des
 „ plus saints Auteurs , vous ayez demandé par pré-
 „ férence mes *bagatelles*. Je dois cela à votre ten-
 „ dre aveuglement pour moi. Mon concierge me
 „ mande que vous aviez envie d'emporter quelques-
 „ uns de mes livres , & que vous n'avez pas osé
 „ le faire sans mon consentement. Cela me fait crain-
 „ dre quelque refroidissement dans vos sentimens pour
 „ moi. Usez de vos droits , mon cher pere , ne
 „ savez-vous pas que tout ce qui est à moi est à
 „ vous ?

„ J'ai porté votre lettre au Cardinal de Taleirand
 „ notre maître : il vous remercie & m'ordonne de
 „ vous dire qu'il a pris le parti de ne jamais impor-

B b iij

AN. DE J. C.
1351.

» tuner le Pape pour des choses qui le regardent
 » personnellement. Ayant mis des bornes à ses de-
 » firs , il est inaccessible à tous les mouvemens de
 » la cupidité humaine. C'est plutôt à la trempe de
 » son esprit qu'à la grandeur de sa fortune qu'il doit
 » cette façon de penser.

» Vous savez les bruits publics. Le Roi de Sicile
 » vient enfin d'obtenir cette couronne après laquelle
 » il soupiroit depuis si long-temps. Dieu veuille que
 » sa paix avec le Roi de Hongrie soit éternelle !
 » Notre Pape revient de la mort , & il y retourne.
 » Le Cardinal d'Ostie rend l'ame dans ce moment.
 » Il a assez vécu suivant la nature ; mais sa mort
 » est une perte pour la République.

Le Cardinal d'Ostie , qui mourut en effet le 1^{er}.
 Février de cette année , étoit ce Bertrand Poyet ;
 dont j'ai parlé , dont Pétrarque faisoit un portrait si
 affreux , ~~parce~~ qu'il commandoit l'armée que Jean
 XXII. avoit envoyée en Italie. On voit qu'il avoit
 changé de façon de penser sur le compte de ce Car-
 dinal , & qu'il lui rendoit justice depuis qu'il ne fai-
 soit plus la guerre en Italie. Les Auteurs de ce temps-
 là en disent du bien.

On voit encore par cette lettre que Pétrarque
 n'avoit pas foi à la convalescence équivoque de Cle-
 ment VI , puisqu'il dit qu'il *retournoit à la mort ,*
après en être revenu. Au commencement de Mars le
 Pape lui envoya un jeune homme (j'ignore pour-
 quoi.) Pétrarque , après s'être informé de la santé
 du Pape , chargea expressément ce jeune homme de
 lui dire de sa part qu'il prît garde aux Médecins ,
 & qu'il se rappellât l'építaphe de cet Empereur ,

qui fit mettre sur son tombeau : *Turbâ Medicorum perii* *. La foule des Médecins m'a fait mourir.

AN. DE J. C.
1352.

Le jeune homme qui étoit fort ignorant , rendit à son maître d'une façon confuse & embrouillée ce dont il avoit été chargé. Le Pape qui faisoit grand cas des conseils de Pétrarque , lui renvoya le jeune homme , avec ordre de mettre par écrit ce qu'il avoit dit. C'est en déférant à cet ordre que Pétrarque écrivit au Pape le 13 Mars la lettre suivante. Il seroit à souhaiter que les Princes la prissent pour règle de leur conduite , quand ils sont malades.

* *Dio Cass. de Adriano.*

„ Saint Pere ! la nouvelle de votre fièvre m'a fait
„ frissonner. Qu'on ne me compare pas à ces flatteurs
„ dont parle le satyrique , *qui fondent en larmes*
„ *quand ils voient pleurer un ami , ou qui suent quand*
„ *il dit : j'ai chaud* (a). Je ressemble plutôt à celui qui ,
„ comme dit Ciceron , trembloit pour le salut du
„ Peuple Romain , *parce que le sien en dépendoit.*
„ Le mien dépend du vôtre. On ne peut pas m'ac-
„ cuser de feindre , puisque ma terreur est excitée
„ par mon propre péril. Tous ceux qui comme moi
„ vous sont attachés & n'espèrent qu'en vous , peu-
„ vent paroître sains quand vous êtes malades ; mais
„ nous ne le sommes pas. Sentant combien on doit
„ ménager les paroles qui passent d'une bouche mor-
„ telle à des oreilles divines , sur-tout dans l'état
„ où vous êtes , je ne vous dirai que deux mots ,
„ prosterné à vos pieds.

„ Ce qui me fait le plus trembler , c'est de voir
„ votre lit toujours entouré de Médecins qui ne font

(a) *Flet si lacrymas aspexit amici*

• • • • • *Si dixerit , æstuo , fudat. Juven.*

AN. DE J. C.
135.

„ jamais d'accord , parce qu'il seroit honteux à celui
 „ qui parle le second de penser comme le premier , &
 „ de ne faire que répéter ce qu'il a dit. Il n'est pas
 „ douteux , comme dit Pline , que voulant se faire
 „ un nom par des découvertes , ils font des expé-
 „ riences sur nous , & trafiquent ainsi de nos vies.
 „ On voit dans cette profession ce qu'on ne voit
 „ point ailleurs & qui ne ressemble à rien ; on se
 „ fie d'abord à quiconque s'annonce pour Médecin ,
 „ quoiqu'il n'y ait rien de plus dangereux qu'une
 „ méprise sur cette matiere ; une douce espérance
 „ cache le péril : il n'y a point de loi qui punisse
 „ une ignorance même extrême ; point d'exemple
 „ de vengeance. Les Médecins apprennent leur mé-
 „ tier à nos dépens ; c'est à force de tuer qu'ils
 „ se perfectionnent dans l'art de guérir , & ils font
 „ les seuls qui peuvent tuer impunément.

Turbâ Medi-
cerum perii.

„ Saint Pere ! regardez comme une troupe d'en-
 „ nemis cette foule de Médecins dont vous êtes ob-
 „ fédé. Rappelez-vous cette épitaphe de l'Empereur
 „ Adrien. *LA FOULE DES MÉDECINS M'A FAIT MOURIR.*
 „ C'est principalement dans notre siècle que s'est vé-
 „ rifiée cette prédiction du vieux Caton , qui annon-
 „ çoit *que la corruption seroit générale , lorsque les*
 „ *Grecs nous auroient transmis leurs sciences , & sur-*
 „ *tout leurs Médecins.* Des nations entieres s'en pas-
 „ sent ; elles se portent mieux peut-être , & vivent
 „ plus long-temps que nous. La République Romaine , au rapport de Pline , a été sans Médecins pen-
 „ dant six cens ans , & n'a jamais été plus florif-
 „ sante.

Mais puisqu'il est décidé que nous ne pouvons ni
vivre

„ vivre ni mourir sans eux , au moins faites un choix
 „ parmi eux , & que ce choix tombe , non sur ce-
 „ lui qui étalera le plus d'éloquence & de savoir ;
 „ mais sur celui qui vous fera le plus attaché. Ou-
 „ bliant leur profession , ils sortent de leurs buissons ,
 „ pour faire irruption dans les forêts des Poètes & les
 „ champs des Rhéteurs. Plus occupés de briller que
 „ de guérir , ils braillent autour du lit des malades ,
 „ faisant un salmigondis des pensées de Cicéron & des
 „ aphorismes d'Hippocrate : la maladie empire ; cela
 „ ne fait rien , pourvu qu'ils réussissent à faire dire :
 „ *voilà un homme qui parle bien*. Pour éviter les re-
 „ proches que pourroient me faire vos Médecins ,
 „ je ne dis presque rien qui ne soit tiré de Pline ,
 „ qui a parlé d'eux plus que tout autre. C'est en-
 „ core lui qui dit : *un Médecin qui a le talent de la*
 „ *parole , se rend arbitre de notre vie ou de notre*
 „ *mort*.

„ Mais l'intérêt que je prends , Saint Pere , à la
 „ conservation de vos jours , me mène plus loin que
 „ je ne voulois : je ne dis plus qu'un mot. Regardez
 „ comme un assassin , comme un empoisonneur tout
 „ Médecin qui aura plus de babil que d'expérience &
 „ de sagesse. Dites-lui comme le vieillard de Plaute :
 „ *allez-vous en ; on vous a fait venir pour guérir &*
 „ *non pour haranguer* *. Ajoutez à cela un bon ré-
 „ gime , & sur-tout un esprit gai qui ne perde jamais
 „ courage. En vous conservant par ce moyen , vous
 „ conserverez tous vos serviteurs , & l'Eglise qui est
 „ malade avec vous.

Ce tableau qui peint si bien un Médecin auprès
 d'un malade , plus occupé d'étaler son éloquence &

* Abi ; opera
 hic conducta est
 vestra , non ora-
 tio. Plaut. Au-
 lul.

AN. DE J. C.
1352.

son savoir que de le guérir, nous fait connoître un abus de la Médecine bien ancien, puisque Pline s'en plaignoit déjà. Il ressemble si fort à ce qui se passe de nos jours, que je craindrois qu'on ne m'accusât d'avoir supposé cette lettre, & de l'avoir donnée sous le nom de Pétrarque, si tout le monde ne savoit pas que je suis incapable d'écrire avec autant de force & d'agrément que lui.

Cette lettre est datée du 13 Mars. Peu de jours après l'avoir écrite, Pétrarque dégoûté plus que jamais du séjour d'Avignon, & voyant le jugement de son affaire encore suspendu par la maladie du Pape, alla à Vauchuse, portant avec lui un bon manuscrit de Cicéron que Jacques de Castillonchio lui avoit prêté (a). Voici ce qu'il lui écrivit sur cela.

Fam. l. 12.
p.8. M. R.

„ Votre Cicéron que j'ai mené avec moi dans
„ ma solitude de Vauchuse, a été étonné de la singu-
„ larité du local qu'il n'avoit pas vu sans doute,
„ lorsqu'il fit le voyage de Narbonne. Il est convenu
„ que sa maison d'Arpinum, dont il fait une descrip-
„ tion si agréable, n'est pas entourée d'eaux plus
„ fraîches & plus limpides que celles de la Sorgue.
„ En vérité cette fontaine ne le cède ni à la nym-
„ phe de Campanie ni à l'Aréthuse de Sicile. Elle est
„ éloignée du grand chemin, ce qui fait sans doute
„ que Cicéron ne l'a pas vue. Il faut aller la cher-
„ cher exprès par curiosité, ou pour goûter les dou-

(a) Jacques ou Lapo de Castillonchio étoit un jeune Florentin plein d'esprit, ami de Boccace & du Prieur des saints Apôtres, qui avoit prêté à Pétrarque un manuscrit contenant plusieurs oraisons de Cicéron. Ce Lapo, après avoir consacré ses premières années aux belles-lettres, alla étudier le Droit Canon

à Bologne, où il fit de grands progrès, passa Docteur, & vint ensuite se professer à Florence, d'où il fut exilé par le parti Guelphe. Il mourut à Rome Avocat Consistorial fort estimé & Sénateur le 27 Juin 1381. Voyez sa vie faite par Mr. l'Abbé Laurent Mehus, imprimée à Bologne, l'an 1753.

„ceurs du repos dans cette retraite. Pour moi quand
„je suis hors de l'Italie, je ne respire qu'à Vau-
„cluse.

AN. DE J. C.
1352.

Il ne pût y rester que dix jours. Une affaire
imprévue le tira encore des bras du repos pour
le replonger *dans le Tartare*. Il y étoit certaine-
ment le 1^{er}. Avril, & il profita d'un courier qui
alloit à Florence, pour écrire à Boccace & au
Prieur des saints Apôtres. On ne trouve dans ces
lettres que des témoignages d'amitié, un grand de-
sir de revoir ses amis & de sortir de Babilone.

Fam. l. 12.
ep. 9. & 10.
M. R.

Il écrivit aussi par le même courier une jolie lettre à
Zanobi de Strata, pour l'engager à quitter Florence &
les écoles de grammaire qu'il enseignoit, pour se ren-
dre à Naples, où Nicolas Acciajoli desiroit de l'avoir
auprès de lui. Pétrarque venoit de recevoir une lettre
extrêmement polie du grand Sénéchal, qui le prioit
de se joindre à lui, pour déterminer Zanobi à faire
ce voyage. On verra bientôt le succès de cette
lettre.

L. 12. ep. 3.

C'est à peu près dans ce temps-ci que Pétrarque
imagina d'écrire une seconde lettre à l'Empereur,
pour l'exciter à entrer en Italie, quoiqu'il n'eut pas
reçu réponse à la première. Les circonstances du
temps le déterminèrent à faire cette nouvelle tenta-
tive. Elles étoient on ne peut pas plus favorables.
Les Florentins venoient de conclure leur traité avec
lui. Ils avoient d'abord envoyé des Ambassadeurs au
Pape pour implorer sa protection contre Jean Vis-
conti qui leur faisoit la guerre, & pour se liguier
avec lui contre l'ennemi commun. Quand ils virent
qu'ils ne pouvoient pas compter sur le Pape, qui les

Cc ij

AN. DE J. C.
1352.

amusoit par de belles paroles , & que toute sa Cour étoit corrompue par l'or de Milan , ils délibérèrent de faire venir d'Allemagne un Prince puissant , qu'ils pussent opposer aux Visconti. Ils jetterent les yeux sur Louis de Baviere , Marquis de Brandebourg , à qui ils envoyèrent Boccace pour traiter avec lui ; mais ses prétentions parurent si exorbitantes aux Florentins , qu'il fut impossible de convenir. Ils se tournèrent ensuite du côté de l'Empereur , avec qui ils firent un traité , dont voici les principales conditions.

1°. Que l'Empereur entreroit en Italie au mois de Juillet prochain & attaqueroit le Seigneur de Milan avec six mille Cavaliers , dont il fourniroit la moitié ; l'autre moitié seroit fournie par les habitans de Florence , de Sienne & de Perouse. 2°. Qu'on lui donneroit un subside de deux cens mille florins d'or & dix mille lorsqu'il seroit à Aquilée. 3°. Que quand il seroit couronné , il confirmeroit les privileges & les possessions des trois villes. 4°. Que la ville de Florence seroit maintenue dans sa liberté & ses Statuts ; que les Gouverneurs qu'elle choisiroit prendroient le titre de Vicaires de l'Empereur , à qui on donneroit trente-six deniers par feu tous les ans , &c. Ce traité signé à Florence par le Vice-Chancelier de l'Empereur , fut publié à la fin d'Avril.

La lettre de Pétrarque est antérieure à la signature du traité ; mais il connoissoit la disposition des esprits de ses compatriotes , & voilà ce qui le déterminà à écrire une petite lettre à l'Empereur , où

Fam. l. 12.
ep. 1. M. R.

il lui dit : « Prostrné à vos pieds , je vous supplie ,
» je vous conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré ,

„ d'entrer en Italie ; tout vous y invite ; jamais les
 „ circonstances n'ont été si favorables ; le ciel sem-
 „ ble vous ouvrir la route. Croyez-moi , ne perdez
 „ pas un moment ; la face des choses peut chan-
 „ ger ; vous entendez ce que je veux dire. Cette
 „ Toscane , qui a osé se revolter contre votre aïeul
 „ & tant d'autres avant lui , est disposée à vous don-
 „ ner toute sorte de marques de soumission ; pro-
 „ fitez d'un changement si avantageux pour vous.
 Je ne rapporte pas le reste de l'épître , parce que ce
 n'est qu'une répétition de ce qu'il avoit dit dans la
 première.

AN. DE J. C
 1352.

Dès que Jean Visconti eut connoissance de la né-
 gociation entre les Florentins & l'Empereur , il se
 hâta de finir son accommodement avec le Pape , pour
 conjurer la tempête qui le menaçoit. Il envoya des
 Ambassadeurs à Avignon , chargés de deux cens mille
 florins d'or , avec ordre de ne rien épargner pour
 avoir Bologne. Les démonstrations extérieures ne
 coûtoient rien à l'Archevêque , pourvu qu'il arrivât
 à ses fins. Villani dit plaisamment que *ses Ambassa-
 deurs ne parloient que de sa soumission au St. Siege ,
 pendant qu'ils étoient sûrs de la soumission du Pape
 & des Cardinaux à toutes les volontés de leur maî-
 tre (a).*

Dans un Consistoire qui se tint le 27 Avril , ils se
 mirent à genoux pour demander pardon au nom des
 Seigneurs de Milan , & offrirent les clefs des portes
 de Boulogne. L'Archevêque en fut quitte pour cette
 petite comédie , & au moyen de cent mille florins *

Od. Rain.

* Od. Rein. dir
 avoir vu la quit-
 tance.

(a) Nella vista profereano di lui ogni ubidienza di S. Chiesa ; e nel segreto
 aveano l'ubidienza del Papa & de Cardinali alla sua volonta. *Vill. l. 3. cap. 2.*

AN. DE J. C.
1352.
qu'il donna pour les fraix de la guerre, il obtint l'investiture de Bologne pour douze ans, sous le cens annuel de douze millè florins, & la révocation des censures.

Math. Vill. l. 3. c. 4. Mathieu Villani remarque que le Pape témoigna dans la conclusion de cette affaire tant de partialité pour les Viscomti, qu'il en fut repris par un Cardinal; mais que bientôt après ce Cardinal, & tous ceux qui avoient marqué du zele pour les intérêts du St. Siege, eurent la bouche fermée par l'or de Milan. Avec tout cela, croira-t-on que cette affaire ne coûta rien à l'Archevêque! Il trouva le secret d'en faire supporter tous les frais au Clergé de ses états; il faut avouer que cela est bien adroit. Villani termine sa narration par la réflexion suivante. *C'est ainsi que dans notre siecle avec de la dévotion & de l'argent on vient à bout des plus grandes choses avec les Pasteurs de l'Eglise (a).* On sent bien que cela est exagéré; mais si cela étoit vrai alors, il faut convenir que les choses ont bien changé depuis ce temps-là.

Le 30. Avril. Trois jours après le Pape tint un autre Consistoire, où l'affaire de Valombreuse fut décidée. Dom Ubertain gagna son procès à l'ombre du nom de Pétrarque, qui fut extrêmement prôné & exalté dans cette auguste assemblée. C'est lui-même qui nous l'apprend dans une lettre qu'il écrivit au Prieur des Sts. Apôtres, pour lui annoncer la victoire qu'il venoit de remporter.

Fam. l. 12. ep. 13. M. R.

(a) *Così per pietà & per denari ogni gran cosa si fornisce à nostri tempi co Pastori di Santa Chiesa.* Voici comme le Pere Bare traduit ce mot de Villani. *C'est ainsi qu'en offrant de l'argent on vient à bout de toutes les gran-*

des affaires avec les Pasteurs de l'Eglise. Hist. d'Allem. tom. 6. fol. 699. Il ne traduit pas *per pietà*, qui corrige un peu le venin de la réflexion. Cette infidélité n'est pas pardonnable.

» J'ai fait pour un autre, lui dit-il, ce que je
 » n'aurois jamais fait pour moi ; j'ai changé de ca-
 » ractère ; je suis devenu ambitieux , empressé , ac-
 » tif. C'étoit un spectacle plaisant de voir un solitaire
 » accoutumé à vivre dans les bois & à errer dans
 » les champs , parcourir les superbes palais des Car-
 » dinaux , traînant à sa suite une troupe de curiaux.
 » Mes amis en étoient étonnés & les Muses indi-
 » gnées. Dom Ubertain a obtenu ce qu'il desiroit.
 » Rien ne l'a mieux servi que l'orgueil implacable de
 » ses ennemis , qui a excité mon indignation.

AN. DE J. C.
1352.

Pétrarque étoit à Vaucluse , lorsque cette affaire
 l'appella à Avignon. Il avoit passé la plus grande
 partie du mois d'Avril dans cette retraite , où il ne
 trouvoit rien qui ne lui rappellât le souvenir de Laure ;
 mais le retour du printemps ; le 6 Avril , jour fa-
 tal à jamais gravé dans son esprit , où j'ai dit qu'il
*sen*toit toujours un redoublement de sa passion , le
 remplirent tellement de cette idée , qu'il ne lui fut
 plus possible de penser à autre chose. C'est , je crois ,
 l'époque de plusieurs sonnets , que j'ai cru devoir
 placer ici , seulement pour donner une idée des son-
 nets que Pétrarque fit après la mort de Laure.

» Lorsque j'écris assis sur une rive fraîche & fleu-
 » rie , si j'entends le gazouillement des oiseaux , le
 » bruit des feuilles agitées par le zéphir , ou le mur-
 » mure d'un clair ruisseau , je crois voir & enten-
 » dre celle que le ciel nous montra , & que la terre
 » nous cache. Elle répond de loin à mes soupirs , &
 » me dit avec bonté : pourquoi verser tant de lar-
 » mes ? Devriez - vous me plaindre ? Ma mort m'a
 » rendue immortelle , & mes yeux qui ont paru

Sonn. XI. P.
M.

AN. DE J. C.
1352.

„ se fermer , se sont ouverts à une lumière qui ne
„ s'éteint jamais.

Sonn. XII. P.
M.

„ Il n'y a point d'endroit plus favorable à l'état de
„ mon cœur , où j'aie joui d'une plus grande liberté,
„ & plus souvent fait retentir l'air de mes tendres
„ plaintes. Je n'ai point vu de vallons , où il y
„ ait plus de ces petites retraites cachées si propres
„ à soupirer. Non , à Cythere , à Gnide , à Paphos ,
„ l'amour n'a pas de plus jolis nids. Les eaux ,
„ le zéphir , les arbres , les oiseaux , les poissons ,
„ les fleurs , tout me parle d'amour , tout m'invite
„ à aimer toujours. Mais vous , qui du ciel m'ap-
„ pellez à vous , priez que le souvenir de votre mort
„ me fasse mépriser le monde & ses appas.

Sonn. XIII.
P. M.

„ Combien de fois dans ma douce retraite , fuyant
„ le monde & moi-même , si je pouvois , vais-je
„ arroser le gazon de mes larmes , & frapper l'air
„ de mes soupirs ? Combien de fois seul & trem-
„ blant vais-je , dans les lieux les plus ténébreux
„ chercher celle que la mort m'a ravie ! Je la vois
„ sortir du fond de la Sorgue vêtue comme une
„ nymphe ou une déesse & s'asseoir sur la rive.
„ Quelquefois sous la forme d'une Dame vivante ,
„ elle foule les fleurs & le gazon. Il me semble voir
„ à son air qu'elle a pitié de moi.

Sonn. XIV.
P. M.

„ Ame heureuse qui venez souvent éclairer mes som-
„ bres nuits avec ces yeux que la mort a embellis ,
„ loin de les éteindre ! Quel plaisir pour moi quand
„ vous venez aussi égayer par votre présence mes
„ tristes jours ? Je retrouve vos charmes à leur place
„ ordinaire ; vous me voyez pleurant votre mort ,
„ ou plutôt ma perte dans le même endroit où je
vous

„ vous ai si long-temps chantée. Je vous reconnois d'a-
 „ bord à vos habits , à vos traits , à votre démarche ,
 „ à votre voix. Quelle consolation pour moi dans mes
 „ chagrins !

AN. DE J. C.
 1352.

„ O mort ! vous avez décoloré le plus beau vifa-
 „ ge qu'on vit jamais , éteint les plus beaux yeux ,
 „ brisé le nœud qui unissoit l'ame la plus belle au
 „ corps le plus parfait. Dans un moment vous m'a-
 „ vez enlevé tout mon bien. Je n'entends plus le
 „ sons de cette voix qui me charmoit. Tout ce
 „ que je vois , tout ce que j'entends , m'ennuie.
 „ Laure a pitié de moi ; elle vient quelquefois me
 „ consoler ; c'est ma ressource. Ah ! si je pouvois
 „ bien peindre ses attraits , ou du moins faire con-
 „ noître le charme de sa conversation , j'attendrirois
 „ le cœur le plus barbare.

Sonn. XV. P.
 M.

„ Zéphyre revient , il ramene le beau temps , les
 „ fleurs & le gazon , sa chere famille. Progné ga-
 „ zouille , *Philomene* soupire ; le ciel devient ferein
 „ & les prés rians. Jupiter regarde Venus avec com-
 „ plaisance ; l'amour ranime l'air , la terre & l'eau ;
 „ tous les animaux recommencent à aimer. Hélas !
 „ cette belle saison ne me sert qu'à renouveler mes
 „ soupirs. Le chant des oiseaux , l'éclat des fleurs ,
 „ les charmes des plus belles Dames ; tout cela n'est
 „ à mes yeux qu'un désert habité par des bêtes fé-
 „ roces.

Sonn. XLII.

Pendant que Pétrarque menoit une vie triste , mais
 tranquille dans sa solitude , où tout lui rappelloit le
 souvenir de Laure qu'il chantoit toujours , les Mé-
 decins d'Avignon , irrités de la façon dont il les avoit
 traités dans la lettre qu'il avoit écrite au Pape , se

AN. DE J. C. 1351. déchaînoient contre lui avec fureur. *Un vieil édenté né dans les montagnes (a)* crut devoir venger la Faculté de l'insulte que Pétrarque lui avoit faite ; il cabala contre lui , & répandit une lettre pleine d'invectives les plus atroces , menaçant d'écrire des Philippiques plus fortes que celles de Demosthene & de Ciceron.

Pétrarque ne connut pas d'abord l'auteur de cette lettre « J'ignorois, dit-il, d'où partoît le coup ; frappé dans les ténèbres par Nisus, je craignois que le trait que je lancerois n'allât frapper Euriale ; je n'avois que des soupçons qui se trouverent ensuite bien fondés. Je découvris que la lettre étoit la production d'un Montagnard.

Il lui répondit par une autre lettre adressée à un *Infano & pro-caci Medico.* Médecin insensé & impudent , qui ne nous est pas parvenue , & que je ne crois pas que nous devions regretter ; à en juger par l'adresse , ce devoit être un tissu d'injures.

Dans ce temps-là le bruit s'étoit répandu à Avignon que l'Empereur alloit entrer en Italie , que le Cardinal Gui de Bologne étoit nommé Légat pour le couronner à Rome , & qu'il se disposoit à partir bientôt pour cette Légation. Cet Abbé d'Auvergne * attaché au Cardinal , avec qui Pétrarque avoit fait connoissance à Padoue , lui écrivit dans les premiers jours d'Avril , qu'il n'étoit plus question de ce voyage , ni de l'entrée de l'Empereur en Italie.

Fam. l. 15. ep. 5. M. R. Pétrarque lui répondit : « j'en suis fâché dans un sens ; c'étoit un voyage glorieux & utile au monde.

(a) Je crois que c'est Gui de Chauliac , Médecin du Pape dans ce temps-là ; il étoit né à Mende dans les montagnes du Gévaudan , & il étoit fort vieux. D'autres croient Jeand'Aleis. Il est difficile de deviner. Le Pape avoit beaucoup de Médecins.

„ Notre César paroît peu sensible à la gloire ; je
 „ crois qu'il lui suffit de vivre , & qu'il s'embarrasse
 „ peu de régner. S'il se renferme dans sa Germanie ,
 „ & qu'il abandonne l'Italie , il pourra être Empe-
 „ reur des Teutons , mais il ne sera jamais Empe-
 „ reur Romain. Je me flattois de l'avoir échauffé
 „ par deux lettres que je lui ai écrites , dictées par
 „ mon zele ; mais il n'est pas surprenant que mes
 „ discours n'aient fait aucune impression sur un hom-
 „ me , qu'une gloire immense , le mérite d'une très-
 „ bonne œuvre , & la plus belle occasion n'ont pu
 „ mettre en mouvement. Je serois confondu , si je
 „ n'avois appris par expérience qu'il ne faut pas beau-
 „ coup s'embarrasser des choses de ce monde , & que
 „ tout ce que nous faisons sur la terre , ressemble à
 „ des toiles d'araignée. Les Rois ont besoin pour
 „ gouverner les hommes d'une certaine vertu héroï-
 „ que , que Virgile appelle *ardente* ; Lucain , *ignée* :
 „ quand on ne l'a pas reçue en naissant , on ne doit
 „ pas se flatter de l'acquérir. De quoi irois-je m'af-
 „ fliger ? Je ne suis qu'un pèlerin , un voyageur sur
 „ la terre ; j'y vivrai plus ou moins ; quand je mourrai
 „ j'irai dans ma patrie. L'Italie sera toujours comme
 „ elle a été , entre les Alpes & les deux mers. Si
 „ le secours de l'Empereur de la terre lui manque ,
 „ elle aura celui de l'Empereur du ciel. Mais croyez-
 „ moi , mon Pere , *IL EST BEAU , IL EST GRAND D'ÊTRE*
 „ *ASSIS SUR LE SIEGE DE PIERRE ET SUR LE TRÔNE*
 „ *DE CESAR.*

Tout le monde étoit curieux à Avignon de voir
 les lettres de Pétrarque ; ceux qui les recevoient
 résistoient difficilement au plaisir de les montrer.

D d ij

AN. DE J. C.
1352.

AN. DE J. C.
1352.

L'Abbé de St. Remi fit voir celle qu'on vient de lire au Médecin que Pétrarque avoit attaqué. Celui-ci, qui ne cherchoit qu'une occasion pour perdre son ennemi, crut l'avoir trouvée dans la dernière phrase de cette lettre.

On a remarqué souvent dans le cours de ces Mémoires combien Pétrarque étoit affligé de voir le St. Siege à Avignon. C'étoit une des choses qui contribuoient le plus à lui rendre le séjour de cette ville odieux & insupportable. Il faut convenir qu'il déclamoit sur ce chapitre avec trop d'amertume & trop peu de précaution. Ces déclamations, où il mêloit quelquefois le fiel de la satire contre ceux qui pensoient autrement que lui, ou qui n'agissoient pas comme il auroit voulu, avoient aigri la plupart des Cardinaux François, & une grande partie de la Cour Romaine, qui avoit intérêt de fixer le séjour du Pape à Avignon.

Le Médecin crut devoir profiter de ces circonstances où son ennemi se trouvoit ; il répandit partout que la phrase de Pétrarque, prise dans le véritable sens de celui qui l'écrivoit, vouloit dire que *le Siege de St. Pierre ne pouvoit être ailleurs qu'à Rome* ; & que c'étoit attaquer l'autorité du Pape, qui étoit le maître d'établir son siege par-tout où il lui plaisoit. Il n'en falloit pas davantage pour mettre en mouvement les ennemis de Pétrarque, qui étoient en grand nombre, & pour exciter une espèce de sédition contre lui.

L'Abbé de St. Remi lui écrivit ce qui se passoit, dont il étoit la cause innocente, n'ayant pas prévu le bruit que cette lettre feroit. *Je vous trouve bien*

DE PÉTRARQUE, Liv. IV. 113

hardi, lui disoit-il, d'oser attaquer les Médecins ; vous ne craignez donc pas la fièvre & les maladies.

AN. DE J. C.
1352.

„ Je n'en suis point à l'abri, lui répondit Pétrarque ; mais si elles m'attaquent, je n'attens rien du secours des Médecins. Je ne me repens pas de les avoir blessés en disant la vérité : si elle fait des ennemis, j'en aurai toujours, ou je ne parlerai jamais.

Fam. l. 15.
ep. 9. M. R.

A l'égard de la mauvaise interprétation donnée à la dernière phrase de sa lettre, il étoit aisé à Pétrarque de se justifier, & voici comment il le fit.

„ Il ne s'agit pas de ce que j'ai voulu dire, mais de ce que j'ai dit. Je ne crois pas que les prophètes d'Hypocrate puissent apprendre à ses disciples ce qui se passe dans mon âme. Je fais que le siège de Pierre étoit par-tout où il se trouvoit, & qu'il est à présent par-tout où se trouve son successeur, quoiqu'il y ait des lieux plus saints & plus convenables les uns que les autres ; le maître de la maison choisit celui qui lui plaît, & honore celui qu'il préfère. Les mauvais sens que m'impute le calomniateur ne me sont pas seulement venus à l'esprit. Je n'ai jamais prétendu prescrire un lieu où doive nécessairement siéger celui qui est le maître de tous les lieux. Je ne vais pas boire dans les petits ruisseaux des Décrétales ; mais voici ce que j'ai puisé à la source de St. Jérôme. Si on cherche l'autorité, le monde est plus grand que la ville. Par-tout où sera l'Evêque ; à Rome, à Constantinople, à Alexandrie, &c. c'est toujours le même pouvoir & le même sacerdoce (a).

(a) Si queratur autoritas, orbis major est urbe. Ubicumque fuerit Episcopus, sive Roma, sive Eugubii, sive Constantinopoli, &c. ejusdem meriti est & ejusdem sacer-

AN. DE J. C.
1352.

» Voici ce que j'ai dit & voulu dire. En quelque
» lieu que soit le siege de St. Pierre, il est beau
» d'y être assis. Encore ne parlois-je qu'incidemment
» de la Chaire de St. Pierre; car mon véritable sujet,
» comme vous savez, étoit le trône de César.

Ed. Bas. fol.
1087.

Cette explication dût suffire pour conjurer l'orage que le Médecin avoit voulu élever contre Pétrarque; mais la querelle ne fut pas terminée, pas même par la mort de Clement VI. Elle nous a produit les quatre livres d'*invektives* qu'on trouve dans le recueil des œuvres de Pétrarque, & qui ne furent achevés qu'après la mort de ce Pape. Je ne m'amuserai pas à les faire connoître à mes Lecteurs. Si Pétrarque n'avoit fait que des ouvrages de cette espece, il ne mériteroit ni la réputation dont il jouit, ni la peine que j'ai prise de traduire ses ouvrages & de raconter les plus petits détails de sa vie.

Sen. l. 15. ep. 3. Mais il ne faut pas le condamner sans l'entendre :
voici ce qu'il dit pour se justifier. « Quoique jeune
» & ardent, je n'aimois pas les querelles; attaqué
» par un homme inconnu, je voulois prendre le parti
» du silence, & je l'aurois pris si un Prince de l'É-
» glise qui m'aimoit, ne m'eut pas mis la plume à la
» main, en me disant : si vous ne vous défendez pas,
» on attribuera à votre ignorance ce qui fera l'effet
» de votre modestie ». Dire des injures à son adver-
saire, est une mauvaise voie pour se justifier, &
une façon de se défendre qu'un honnête homme doit
toujours éviter. Je doute que ce Cardinal, que Pé-
trarque ne nomme pas, & que je crois être le Car-

dotii. Ce passage est tiré d'une lettre de St. Jérôme à Evagre ou Evangelus. Pé-
trarque ne l'a pas pris dans son véritable sens, qui est que l'autorité des Evê-
ques est la même dans les grandes & les petites villes.

dinal de Taleirand, lui ait donné ce mauvais conseil.

Voici pourtant ce que pensoit de cette satire un ami de Pétrarque, & un des meilleurs esprits du quatorzième siècle. Ces *INVECTIVES* l'emportent sur les *Verrines*, les *Philippiques* & même les *Catilinaires* de Ciceron, soit dit sans vouloir l'offenser (a).

AN. DE J. C.
1351.

Mr. de la Bastie fait sur cela une réflexion bien digne d'un homme de sa naissance & de son mérite. Je ne puis me refuser de l'insérer ici. « Pourroit-on
» excuser Pétrarque d'avoir donné aux savans qui sont
» venus après lui l'exemple funeste, & qu'ils n'ont
» que trop suivi de se déchirer mutuellement par des
» satyres sanglantes, où ils n'ont respecté le plus souvent ni l'humanité ni la pudeur ? Eh ! qui ne seroit
» pas touché de voir que les lettres, dont l'objet
» est de rendre les hommes meilleurs, deviennent
» au gré de leurs passions des armes dont ils se per-
» cent les uns les autres ?

Mém. de l'Acad. tom. 17.
fol. 433.

Quel plaisir pour moi, quand je puis m'accorder avec Mr. de la Bastie ! Je le goûte bien rarement ce plaisir dans la composition de ces Mémoires ; mais pourroit-on penser autrement que lui dans cette occasion, & ne pas déplorer l'abus que les plus beaux esprits de notre siècle font de leurs talens & de leur temps, qu'ils emploient souvent à se déchirer entr'eux, pendant qu'ils pourroient nous amuser & nous instruire !

Cette querelle de Pétrarque nous a produit un ouvrage, dont je fais beaucoup plus de cas que de ses *invectives*. Zanobi & quelques autres amis lui

(a) Quas qui diligenter inspexerit, pace Arpinatis nostri dictum velim, illius *Verrinas*, *Philippicas*que accedere, ac ipsas etiam *Catulinarias* facile consenserit. *Collucius Salustius*, *Epist.* tom. 2. fol. 55.

AN. DE J. C.
1352.

furent entendre que ce n'étoit pas assez d'avoir accablé ses ennemis d'injures, qu'il falloit encore faire son apologie pour détruire les mauvaises impressions que les calomnies de ses adversaires auroient pu donner contre lui. Il fit alors son épître à la postérité, qui m'a été si utile dans la composition de ces Mémoires, & dont les autres Biographes ont fait si peu d'usage.

Pétrarque, obligé d'aller à Avignon pour le jugement du Procès du Valombreuse, y passa une partie du mois de Mai; il y étoit certainement le 12, lorsque le Cardinal Gui de Bologne apprit la mort de sa mere (Marie fille de Guillaume de Flandres, femme de Robert VII. Comte d'Auvergne & de Boulogne.) Cette pieuse Princeesse, après avoir fait le voyage de Rome, pour gagner le Jubilé, s'étoit retirée dans le Couvent des Claristes de Moncel, diocèse de Beauvais, où elle avoit une fille Religieuse *, & elle venoit d'y mourir le 30. Avril (a), l'an 1350.

Le Cardinal qui l'aimoit beaucoup, en fut extrêmement touché. Pétrarque, après l'avoir laissé bien pleurer, lui écrivit une lettre de consolation, dans laquelle il lui prouve par des raisons très-subtiles & très-recherchées, que sa mere a bien fait de mourir alors, & que plutôt ou plus tard, sa mort auroit été déplacée. Je doute que des lettres de cette nature soient propres à consoler des personnes fort affligées. On apprend par celle-ci que la mere avoit porté son fils jusqu'au dixieme mois.

Fam. l. 13.
ep. 1. M. R.

(a) Mr. Baluse dit que dans le Nécrologe de la sainte Chapelle de Vic-le-Comte, son anniversaire est marqué à l'octave de la fête de St. George, & qu'elle mourut en 1350. *Hist. de la mais. d'Auvergne*, fol. 117.

L'Evêque

L'Evêque de Florence qui étoit alors à Avignon, à la veille de retourner dans son Diocèse, dit à Pétrarque. Je ne veux pas quitter ce pays-ci sans avoir vu cette merveilleuse fontaine qui fait tant de bruit. Je serai bien-aîsé aussi de vous voir dans votre hermitage, & de juger par moi-même du genre de vie que vous y menez. Je vais à Vienne visiter la maison de St. Antoine; vous pouvez compter qu'à mon retour je passerai à Vacluse.

AN. DE J. C.
1352.

Pétrarque, qui savoit que le Prélat étoit homme de parole & expéditif dans ses opérations, se hâta d'aller à Vacluse, pour se mettre en état de recevoir un homme de cette distinction, à qui il vouloit faire une réception différente de celle qu'il avoit coutume de faire à ses amis ordinaires. Il rassembla tout ce que le pays pouvoit lui fournir de plus délicat & de meilleur.

Le 23. il attendoit l'Evêque à dîner; tout étoit prêt pour le recevoir. Midi sonne; personne n'arrive. Pétrarque, qui avoit fait les frais d'un grand repas, se fâche, s'impatiente. Enfin ne sachant comment exhiler sa colere, il imagine d'écrire au Prieur des saints Apôtres, pour lui porter ses plaintes.

„ Il n'y a plus de bonne foi; on ne peut se fier
„ à personne: plus je vis, plus je l'éprouve. Votre
„ Evêque même, sur qui je croyois pouvoir compter,
„ me manque de parole. Il m'avoit promis de venir
„ dîner ici aujourd'hui: j'ai fait pour lui ce que je
„ n'ai fait pour personne: je me suis donné de grands
„ mouvemens pour le bien recevoir; cela est contre
„ mon caractère. Il a craint sans doute que je ne lui
„ donnasse un repas de Poète. Il ne daigne pas ve-

Fam. L. 12.
ep. 12. M. R.
Vauc. 23. Mai.

Tome III.

E e

AN. DE J. C.
1352.

„ nir dans un lieu où le grand Roi Robert , plusieurs
 „ Cardinaux & Princes sont venus ; les uns pour voir
 „ la fontaine ; les autres , oserois-je le dire , pour
 „ me voir moi-même. Sans doute nous n'avons mé-
 „ rité ni l'un ni l'autre qu'il se détournât d'une lieue
 „ pour venir nous voir ; mais si je suis indigne de
 „ recevoir un tel hôte , il me semble qu'il étoit en-
 „ core plus indigne de lui de manquer à sa parole.

Dans le temps que Pétrarque foulageoit son cœur par cette lettre , il entendit un grand bruit ; c'étoit l'Evêque qui arrivoit. Ils parlèrent beaucoup du grand Sénéchal : l'Evêque lui apprit qu'il venoit de se brouiller avec son meilleur ami Jean Barrili , un des plus grands Seigneurs de la Cour de Naples , celui que le Roi Robert avoit nommé pour tenir sa place au Capitole dans le couronnement de notre Poète. L'Evêque que cette brouillerie affligoit , dit à Pétrarque : *vous êtes ami de l'un & de l'autre ; vous devriez les raccommoder.* Pétrarque l'entreprit , persuadé qu'il leur rendroit un grand service , & il prit pour y réussir un tour fort adroit. Il pensa en homme d'esprit qu'il suffisoit pour cela qu'ils se trouvassent ensemble à portée de s'expliquer ; car la plupart des brouilleries , sur-tout entre gens d'honneur , n'ont d'autre source qu'un mal-entendu , ou quelque faux rapport.

Pour les rassembler & les obliger de se voir , il
 imagina de leur écrire une lettre *à tous les deux en-semble* , qui ne devoit être ouverte & lue qu'en commun. Cette lettre renfermoit les motifs les plus capables d'opérer leur réconciliation. Rien de plus éloquent & de plus fort. Il écrivit en même temps une

Fam. l. 12.
 ep 16. M. R.
 Vaubl. 24. Mai.

Ep. 14. & 15.

lettre à chacun en particulier flatteuse , insinuante & tendant au même but. Il finissoit par les prier de ne pas lui refuser de prendre un jour pour lire ensemble la lettre commune.

AN. DE J. C.
1352.

Ep. 17.

Legrand Sénéchal avoit écrit à Pétrarque qu'il vouloit lui élever un Parnasse entre Salerne & le mont Vésuve. Il lui répondit que « quoiqu'il eut déjà deux Parnasses , il ne refusoit pas celui qu'il lui proposoit ; gouverné par son Apollon , habité par ses Musés , couvert de ses lauriers , consacré sous ses auspices , ce Parnasse ne pouvoit que lui plaire.

Il écrivit aussi à Zanobi de Strata , qui s'étoit déterminé à aller à Naples s'attacher au grand Sénéchal , pour le prier de rendre les lettres , & de concourir avec lui à la réconciliation. Toutes ces lettres datées du 24 Mai furent remises à l'Evêque qui étoit à la veille de partir pour Florence. Pétrarque reçut quelques mois après réponse du grand Sénéchal & de Zanobi , qui lui mandoit que son stratagème avoit réussi au-delà de ce qu'il pouvoit espérer , & que la réconciliation étoit parfaite , ce qui lui fit grand plaisir.

Fam. l. 13.
Ep. 9. M. R.

J'ai déjà dit que Pétrarque avoit amené avec lui à Avignon son fils Jean ; craignant , disoit-il , que cet enfant , s'il venoit à lui manquer , ne tombât dans l'indigence , qui est plus contraire aux progrès de l'étude qu'une grande opulence , parce qu'il est plus aisé de se débarrasser d'un poids inutile , comme ont fait quelques Philosophes , que de se mettre au-dessus de la misère.

Son dessein étoit que son fils par sa présence le fit ressouvenir de son état , & excitât son zèle à l'en

E e ij

AN. DE J. C.
1352.

tirer. L'intention étoit bonne, & réussit très-bien. Il obtint pour lui cette année un Canoniat à Verone. Il auroit pu en avoir ailleurs qui auroient peut-être valu davantage ; mais comme cet enfant étoit dans cet âge dangereux où les passions commencent à se développer, il étoit bien-aîsé de le mettre sous la discipline de ses deux amis, Guillaume de Pastrengo & Renaud de Villefranche (a) établis tous les deux à Verone.

L. 13. ep. 2.
& 3. M. R.
Vaucl. 9. Juin.

Il le fit partir sur le champ pour prendre possession de son bénéfice avec des lettres pour ses amis, à qui il recommandoit le jeune Chanoine, & les prioit instamment de veiller sur lui. Chacun avoit son département. Renaud fut chargé de cultiver son esprit ; Guillaume de former son caractère & de régler ses mœurs.

Ep. 3.

Voici le portrait que Pétrarque fait de cet enfant dans sa lettre à Renaud. « Vous devez reconnoître » le jeune homme que je vous envoie, à moins qu'une » crue subite qu'il vient de faire ne vous en empêche. Vous savez combien il me touche de près, & » à quel point il m'est cher. Sa destinée lui a fait » quitter votre école dans un âge fort tendre. Il a » eu pour maître pendant quelque temps un habile » Grammairien de Parme nommé Gilbert. Autant » que je puis en juger, il a une assez bonne trempe d'esprit ; mais c'est un soupçon ; car je ne le » connois presque pas. Quand il est avec moi, il s'obstine à garder le silence ; soit que ma présence lui » en impose ou le trouble ; soit que la honte de son

(a) On voit par-là ce qu'on doit penser de Mr. le Marquis Maffei, qui dans sa *Verona illustrata* fait mourir Renaud de Villefranche, l'an 1348.

» ignorance lui ferme la bouche. Une chose sur la-
 » quelle je ne vois que trop clair, c'est son antipa-
 » thie pour les lettres ; je n'en connois pas de plus
 » forte. Il ne craint & ne hait rien tant qu'un livre ;
 » il a été élevé à Parme , à Verone & à Padoue.
 » Je lui fais quelquefois des plaisanteries un peu
 » piquantes. Prenez garde , lui dis-je , d'éclipser vo-
 » tre voisin Virgile. Quand je lui parle sur ce ton ,
 » il regarde la terre & rougit. Voilà toute mon es-
 » pérance. Il a de la pudeur & une docilité qui le
 » rend susceptible de toutes les impressions qu'on
 » voudra lui donner.

AN. DE J. C.
1352.

Dans le mois de Juin ou de Juillet de cette an-
 née (a), les Avignonnois jouirent d'un spectacle qui
 dût être fort amusant pour eux. Ils virent entrer
 dans leur ville ce formidable Tribun qui les avoit
 accablés de menaces dans le temps de son élévation,
 pour se venger de quelques insultes faites à un de
 ses couriers , dont j'ai parlé.

Son entrée à Avignon n'avoit rien qui ressemblât
 à la pompe de ses marches dans Rome. Il avoit
 pour tout cortège deux Archers , au milieu desquels il
 marchoit. Avant de raconter le traitement qu'on lui fit à
 Avignon , je crois devoir dire ici en peu de mots par
 quel enchaînement de circonstances il y arriva , en pre-

(a) Il est singulier qu'aucun Historien contemporain ne nous ait fait connoître l'époque de l'arrivée de Rienzi à Avignon. Il me semble que la chose en valoit la peine. Les Historiens modernes n'étant pas guidés par les contemporains , se sont trompés sur cette époque. Ils la fixent presque tous à l'année 1350. Ce qui les a induits en erreur , c'est la lettre du Pape à l'Empereur , par laquelle il demande que Rienzi lui soit renvoyé , qui est du 17.

Août 1350. Mr. de la Bastie dit que c'est depuis Octobre 1349. jusques Février 1350. à peu près vers ce temps-là. Ce qui m'a déterminé à placer cet événement dans le mois de Juin ou Juillet 1352 , c'est que Pétrarque , dans une lettre écrite certainement dans le mois d'Août de cette année , dit en parlant de Rienzi : *nuper venit* , &c. *Nuper* , dernièrement , marque un temps peu éloigné.

AN. DE J. C.
1351.

Vita di Rienzi.

nant les choses depuis sa chute. Mes Lecteurs paroissent le desirer.

Sa poltronerie lui ayant fait quitter le Capitole , où il pouvoit se défendre & donner encore beaucoup d'embarras à ses ennemis , il se cacha d'abord dans le château St. Ange , & voulant pressentir ce que les Romains pensoient sur son compte , il fit peindre sur les murs de l'Eglise de sainte Magdelaine un Ange avec les armes de Rome , tenant en main une croix surmontée d'une colombe , & foulant aux pieds un aspic , un basilic , un lion & un dragon. Il alla déguisé voir l'effet que feroit cette peinture énigmatique. Quand il vit que le peuple l'avoit couverte de boue , il comprit qu'il ne devoit pas se flatter de reprendre l'ascendant qu'il avoit sur lui. Il partit le lendemain pour Naples , où il arriva vers la fin de Janvier 1348.

Corth. l. 9.
cap. 12.

Ed. Rein.

Le Roi de Hongrie venoit de s'emparer du Royaume de Naples , presque sans coup férir ; la Reine Jeanne se voyant hors d'état de lui résister , n'avoit pas cru devoir lui en disputer la conquête. Il reçut fort bien Rienzi , avec qui il avoit depuis quelque temps des liaisons secrètes. Cela donna de l'inquiétude au Pape , qui fit prier ce Prince par son Légat de lui envoyer *cet homme pervers , excommunié & suspect d'hérésie.*

Le Roi de Hongrie ne crut pas devoir violer la foi publique pour plaire au Pape ; mais soit qu'il craignît d'encourir sa disgrâce en protégeant Rienzi , soit qu'il vît que c'étoit un extravagant sur qui on ne pouvoit pas compter , il l'abandonna. Rienzi se tourna du côté du Duc Warner , & le pria de le

rétablir à Rome ; celui-ci ne jugea pas à propos de l'entreprendre , soit qu'il ne crût pas pouvoir réussir , soit qu'il ne le voulût pas.

AN. DE J. C.
1352.

Rienzi se voyant sans ressources , poursuivi par le Légat qui vouloit le prendre pour l'envoyer au Pape , abandonné de tout le monde , après avoir erré quelque temps dans l'Italie , prit le parti de se retirer parmi les Hermites du Mont Majella , où il passa vraisemblablement toute l'année 1349.

Les Célestins.

Le Jubilé de 1350. lui fit naître l'envie de retourner à Rome. Il lui étoit aisé de s'y introduire , sans être connu , parmi cette foule d'étrangers de toute nation , que l'indulgence y attiroit. Il trouva cette ville dans les dispositions les plus favorables à son égard. Le désordre qui y avoit régné depuis son départ , faisoit regretter son Tribunat , & le déchaînement général contre le Légat * , dont j'ai parlé , augmentoit tous les jours le nombre de ses partisans. Il souffla adroitement le feu dans l'espérance d'en tirer parti , & ce n'est pas sans fondement qu'on le crut auteur d'une espece de sédition qui s'éleva , dans laquelle le palais du Légat fut comme assiégé par une populace ameutée. Quelques jours après le Légat , faisant à cheval la visite des Eglises , on tira sur lui d'une fenêtre grillée deux fleches , dont l'une s'arrêta dans son chapeau sans le blesser.

* Le Cardinal de Céciano.

Les coupables eurent le temps de se sauver. Le Cardinal , qui savoit que Rienzi étoit à Rome , ne douta pas qu'il ne fût le principal auteur de ce complot. Il écrivit au Pape ce qu'il pensoit sur cela , en lui envoyant le fer de la fleche.

Le Pape lui répondit qu'il avoit déjà appris que

Od. Rain.

AN. DE J. C.
1352.

Bzovius.

les Romains avoient envie de rétablir leur Tribun ; & qu'ils l'auroient peut-être déjà fait , s'ils n'avoient craint que cette entreprise ne nuisît au profit qui leur revenoit par la vente de leurs denrées à l'occasion du Jubilé. Il lui ordonnoit de prendre les moyens nécessaires pour empêcher ce rétablissement ; de continuer les procédures commencées par le Cardinal de Deux contre Rienzi , & de le lui envoyer s'il pouvoit le prendre. Ces lettres sont datées du commencement de Juin (a).

En conséquence le Cardinal de Ceccano excommunia de nouveau Rienzi , le qualifiant de *Patarin* , nom d'hérésie infamant , le déclara déchu & incapable de toute charge ou dignité , & lui interdit l'eau & le feu.

Rienzi , voyant qu'il n'y avoit pas de sûreté pour lui à Rome , prit un parti fort singulier ; ce fut d'aller se jeter dans les bras de l'Empereur Charles , qu'il avoit offensé en le citant à son tribunal , comme on l'a vu. Il croyoit avec raison que ce Prince étoit trop généreux pour se venger d'un ennemi qui venoit de bonne grace se livrer à lui , & se mettre sous sa protection. L'alliance qu'il se vantoit d'avoir avec lui , augmentoit sa confiance.

Il partit de Rome vers la fin de Juin sous son déguisement ordinaire avec des caravanes de Pèlerins , & alla à Prague , où l'Empereur , qui étoit Roi de Bohême , faisoit alors sa résidence. Un Historien contemporain dit qu'il alla descendre chez un

Polliflore, coll.
Murat. T. 24.
fol. 819.

(a) Le Biographe de Rienzi dit qu'il y avoit alors un Cardinal François à Rome , appelé le Cardinal de St. Chrifogone , qui consola le Cardinal de Ceccano. Cela est faux , & me prouve qu'il ne faut pas se livrer entièrement à ce biographe , comme a fait le pere Ducerceau.

Apoticaire

Apoticaire Florentin, & qu'il se fit présenter par lui à l'Empereur, à qui il tint ce discours en particulier (a).

AN. DE J. C.
1352.

» Il y a à Mont-Mayella un Hermite appelé frere
» Ange, qui a envoyé un Ambassadeur au Pape, & qui
» m'envoie à vous pour vous dire que jusqu'à présent
» Dieu le Pere & Fils ont régné dans le monde ; mais
» qu'à l'avenir ce sera le St. Esprit ». A ce propos,
l'Empereur reconnut Rienzi, & lui dit : je crois que
vous êtes le Tribun de Rome. Cela est vrai, répon-
dit Rienzi, je suis ce Tribun chassé de Rome. L'Em-
pereur envoya chercher des Ambassadeurs, des Evé-
ques, des Docteurs, & fit répéter en leur présence
ce que lui avoit dit Rienzi, qui ajouta : « Celui qui
» a été envoyé au Pape, lui tiendra le même langa-
» ge ; le Pape le fera brûler, & il ressuscitera le
» troisieme jour par la vertu de l'Esprit saint. Le
» peuple d'Avignon prendra les armes, tuera le Pape
» & les Cardinaux. On fera un Pape Italien qui transf-
» portera le St. Siege à Rome. Ce Pape vous cou-
» ronnera Roi de Sicile, de Calabre & de la Pouille
» avec une couronne d'or ; il me couronnera Roi de
» Rome & de toute l'Italie avec une couronne d'argent.

On lui fit écrire ce qu'il avoit dit ; l'Empereur
l'envoya au Pape scellé de son sçeau, & fit garder
soigneusement le Tribun, jusqu'à ce qu'il eut reçu
la réponse du Pape.

(a) Le Biographe de Rienzi raconte
autrement la conversation qu'il eut avec
l'Empereur. Le Pere du Cerceau a cru
devoir suivre le Biographe. Voici ce
qui m'a déterminé à lui préférer le Po-
listore. Il étoit Dominicain, Inquisiteur
de Ferrare, attaché à Aldebrandin d'Est,
Evêque d'Adria. Il paroît assez bien

instruit de tout ce qui se passoit de son
temps. Le Biographe de Rienzi est un
inconnu qui débite quelquefois des fa-
bles. Il me semble qu'il ne mérite la pré-
férence sur les autres historiens contem-
porains, que lorsqu'il raconte des cho-
ses qui se sont passées à Rome, dont il
a été ou pu être témoin.

AN. DE J. C.
1352.

Comme Rienzi étoit accusé d'hérésie, l'Empereur crut devoir le remettre entre les mains de l'Archevêque de Prague, par respect pour la juridiction de l'Eglise. L'Archevêque écrivit au Pape de son côté pour lui demander ses ordres, & en attendant il traita fort bien son prisonnier, sans négliger les précautions nécessaires pour s'assurer de lui.

Od. Rain.

Clement VI. remercia l'Empereur du service important qu'il avoit rendu à l'Eglise en arrêtant ce *fils de Belial* ; ce sont ses termes ; & il le pria de prêter main forte à l'Archevêque de Prague, à qui il écrivit de lui envoyer le prisonnier sous bonne garde, le laissant cependant le maître de lui faire son procès à Prague, s'il le jugeoit plus à propos. Sa lettre est du 17. Août 1350.

Cujus alas im-
mentia benigni-
tatis expertus.

Dès que Rienzi fut dans les prisons de Prague, il demanda à comparoître personnellement devant le Pape, prêt à subir son jugement & à être puni si on le trouvoit coupable. Il écrivit pour cela une longue lettre au Cardinal Gui de Boulogne, dont il avoit éprouvé, dit-il, l'immense bonté. Si on ne jugeoit pas à propos de le faire conduire à Avignon (à quoi il croyoit que les grands Seigneurs de Rome s'opposeroient) il se réduisoit à demander qu'on l'examinât à Prague, & qu'on lui permît ensuite de prendre l'habit des Chevaliers de St. Jean de Jerusalem, ayant toujours voulu depuis sa chute se consacrer à cette sainte milice. *Mon mariage ne doit pas être un obstacle, disoit-il, parce que ma petite femme veut aussi entrer en religion* [a].

(a) Fiat vestro patrocinio, pater juste, ut exanimatus in Pragensi Ecclesiâ, ibique Hierosolimitanâ Militiâ honestatus ... semper in domino peregrinere nexu

Il paroît encore par cette lettre de Rienzi, qui est imprimée, je ne fais pourquoi, parmi les œuvres de Pétrarque dans l'édition de Basse, que sa femme, ses enfans, ses neveux & sa sœur étoient cachés à Prague & y vivoient d'aumône. Le Biographe de Rienzi dit que l'Empereur fit tout ce qu'il pût pour l'empêcher d'aller à Avignon (a). Cela est incroyable. Le Pape desiroit avec ardeur qu'on le lui envoyât, & l'Empereur empressé d'obliger le Pape, devoit être charmé que Rienzi y consentît.

AN. DE J. C.
1351.

Vita di Rienzi.

Je ne fais ce qui arrêta l'exécution des ordres du Pape ; mais il paroît que Rienzi ne fut amené à Avignon que cette année. Le terme dont se sert Pétrarque ne permet pas de penser autrement. L'Archevêque de Prague le remit entre les mains de Jean, Evêque de Spolette, Roger de Moulinneuf & Hugue de Charlus, Officiers du Pape, qui étoient chargés de le conduire.

On va voir par ce que dit Pétrarque, qu'il passa des prisons de Prague dans celles de Limoges. J'ignore le motif de cette translation ; mais il y a apparence que c'est ce qui retarda son arrivée à Avignon.

Par-tout où il passa, le peuple alloit au devant de lui, & lui offrit de le délivrer : il répondit toujours qu'il alloit libre & de plein gré à Avignon. Sa marche avoit plutôt l'air d'un vainqueur qui triomphe, que d'un coupable qui va subir son jugement.

Voici comment Pétrarque raconte son arrivée. *Fam. l. 13. ep. 6. M. R. Nuper.*
« Rienzi arriva dernièrement à Avignon. Ce Tribun

matrimonialis copulæ non obstante, cum & parva consors mea idem de se velit & claustrali religione se supplicet honestari. Op. Petr. Ed. Basil. fol. 1128.

(a) Molto li contrastao l'Omperatore che non iesse.

AN. DE J. C.
1352.

» de Rome , autrefois si puissant , si redouté , à pré-
 » sent le plus malheureux de tous les hommes , a été
 » conduit ici comme un captif. Cet homme qui pou-
 » voit mourir avec tant de gloire sur le Capitole , a
 » mieux aimé se voir traîner dans les prisons de Pra-
 » gue & de Limoges , à sa honte & celle du Peuple
 » Romain. Je lui ai donné des louanges & des con-
 » feils ; cela est plus connu que je ne voudrois peut-
 » être. J'aimois sa vertu , j'approuvois son projet ,
 » j'admirois son courage ; je félicitois l'Italie de ce
 » que Rome alloit reprendre l'empire qu'elle avoit
 » autrefois ; je prévoyois que la paix regneroit dans
 » le monde. Je ne pouvois dissimuler une joie si bien
 » fondée ; je croyois participer à la gloire de Rienzi
 » en excitant son émulation. Ses couriers me disoient
 » & ses réponses me faisoient connoître qu'il sentoit
 » vivement les aiguillons dont je le pressois. Cela re-
 » doubloit mon ardeur ; je mettois en usage tout ce que
 » je croyois capable de l'enflammer ; les louanges sur-
 » tout que je ne lui épargnois pas , parce que je sa-
 » vois l'effet qu'elles faisoient sur un cœur sensible à
 » la gloire. Je ne doute pas qu'on ne trouve que je les
 » ai trop prodiguées ; mais je disois ce que je pensois ,
 » & je ne louois ce qu'il avoit fait que pour l'encou-
 » rager à faire le reste.

» Je lui ai écrit quelques lettres dont je ne me re-
 » pens pas tout-à-fait. Je ne devine pas ; ah ! s'il avoit
 » continué comme il avoit commencé ! Ce qu'il faisoit
 » quand je lui écrivois , & ce qu'il alloit faire , mé-
 » rite d'être loué & admiré de tout le monde. Dois-je
 » me repentir de lui avoir écrit , parce qu'ensuite il
 » a préféré une vie honteuse à une mort honnête ? Si

» je voulois supprimer ces lettres , je ne le pourrois
» pas ; devenues publiques , elles appartiennent à
» tout le monde , excepté à moi.

AN. DE J. C.
1352.

» Je reviens à l'arrivée de Rienzi à Avignon. Cet
» homme qui faisoit trembler les méchans dans le
» monde entier , qui flattoit les gens de bien des plus
» belles espérances , est entré dans cette Cour humilié
» & méprisé : celui qu'on avoit vu toujours suivi du
» Peuple Romain & des plus grands Seigneurs d'I-
» talie empressés de lui faire cortège , marchoit entre
» deux satellites. La populace alloit au devant de lui
» avide de voir un homme dont elle avoit si souvent
» entendu parler. C'est le Roi des Romains qui l'en-
» voie au Pontife de Rome. Quel présent ! quel com-
» merce ! Je n'ose pas en dire davantage.

» A peine a-t-il été arrivé , que le souverain Pon-
» tife a commis sa cause à trois Princes de l'Eglise.
» Il s'agit de déterminer quel genre de supplice mé-
» rite un homme qui a voulu que la République fût
» libre. O temps ! ô mœurs ! exclamation que je suis
» obligé de répéter bien souvent. J'avoue qu'on ne
» sauroit trop punir un homme qui n'a pas suivi avec
» persévérance ce qu'il avoit commencé , qui ayant
» entrepris de rétablir la liberté , a pu anéantir ses
» ennemis tous à la fois & ne l'a pas fait : loin de
» saisir cette occasion qu'aucun Empereur n'avoit
» eue , il les a laissés aller tous armés. Quel étrange
» aveuglement !

» Il se faisoit appeler *Severe & Clément*. Dans l'état
» où étoit la République , elle avoit plus besoin de sé-
» vérité que de clémence. Mais s'il vouloit user de
» clémence envers des parricides publics , ne devoit-

AN. DE J. C.
1352.

» il pas , en leur laissant la vie , leur ôter du moins
 » tous les moyens de nuire , & sur-tout ces forteresses
 » qui les rendent si fiers ? Ou ils auroient cessé d'être
 » ennemis , & Rome auroit regagné des citoyens ;
 » ou ils seroient devenus des ennemis méprisables
 » pour elle.

» Je me rappelle de lui avoir écrit à cette occasion
 » une longue lettre. S'il avoit suivi mes conseils , la
 » République seroit dans un état bien différent : Rome
 » ne seroit pas retombée dans l'esclavage , & l'on
 » ne verroit pas son Tribun dans les fers. Il avoit
 » entrepris de protéger les gens de bien & d'exterminer
 » les méchants ; je ne fais ce qui le fit changer tout
 » à coup ; mais il ne sauroit en donner une bonne
 » raison. Abandonnant les gens de bien , il se livra entièrement
 » aux méchants , & plutôt à Dieu même qu'il
 » n'eut pas choisi tout ce qu'il y avoit de pire. Je lui
 » écrivis sur cela une autre lettre dans le temps que
 » la République étoit sur le penchant de sa ruine
 » Mais je sens que je parle avec trop de chaleur &
 » de chagrin. Je me flattois , il est vrai , que cet homme
 » rétablirait la liberté de l'Italie. Je l'avois connu
 » & aimé , il y a long-temps ; mais dès qu'il eut formé
 » ce beau projet , je résolus de le révéler & de
 » l'admirer au-dessus de tout. Plus j'ai espéré le succès
 » de son entreprise , plus je suis affligé de me voir enlever
 » cette espérance. Quelle qu'en soit la fin , j'en
 » admirerai toujours le commencement.

» Il faut dire la vérité , Rienzi n'étoit pas lié &
 » garotté ; il ne manquoit que cela : on avoit pris
 » d'ailleurs toutes les précautions nécessaires pour qu'il
 » ne pût pas s'enfuir. En entrant dans la ville il de-

„ manda si j'y étois : je ne fais s'il espéroit de moi
 „ quelque secours , & je ne vois pas ce que je pour- AN. DE J. C.
1352.
 „ rois faire pour lui : la seule raison qui l'engagea
 „ peut-être à faire cette question, c'est qu'il se rappella
 „ notre ancienne liaison , dont les premiers nœuds
 „ avoient été formés à Avignon. Maintenant le salut
 „ de cet homme , qui tenoit dans ses mains le salut
 „ de tant de nations , est dans des mains étrangères.
 „ Sa vie & son honneur sont en grand danger : vous
 „ entendrez dire bientôt qu'on a rendu contre lui une
 „ sentence qui le condamne à une mort réelle ou ci-
 „ vile. On peut priver de la vie le corps de l'homme
 „ le plus vertueux ; mais la vertu ne craint ni la mort
 „ ni l'infamie ; toujours invulnérable , les traits qu'on
 „ lui lance ne l'affectent pas. Plût-à-Dieu que Rienzi
 „ n'eut pas terni lui-même sa gloire par sa négligence
 „ à exécuter son projet ! Ceux qui ne jugent pas de
 „ l'honneur sur les préjugés vulgaires , disent que ,
 „ dans le procès qu'on lui intente , il n'a rien à crain-
 „ dre pour sa réputation. On ne l'accuse d'aucun cri-
 „ me ; on ne lui impute pas de s'être lié avec les
 „ méchants , d'avoir abandonné la cause publique , d'a-
 „ voir fui du Capitole lorsqu'il pouvoit y vivre & y
 „ mourir honnêtement : c'est le commencement qu'on
 „ lui reproche & non pas la fin. Ce dont on l'accuse
 „ le couvre de gloire selon moi ; c'est d'avoir voulu
 „ que la République fût libre , & qu'on ne traitât qu'à
 „ Rome de l'Empire Romain. O crime vraiment digne
 „ de la roue & du gibet ! Un Citoyen Romain s'affli-
 „ ger de voir sa patrie , qui est de droit la reine du
 „ monde , devenir l'esclave des hommes les plus vils !
 „ Voilà le fondement de l'accusation. Il s'agit de sa-

» voir quel supplice ce crime mérite.

AN. DE J. C.
1352.

Fam. l. 13.
ep, 6. M. R.

C'est d'une lettre de Pétrarque adressée à son ami le Prieur des saints Apôtres, que j'ai tiré ce qu'on vient de lire. Je ne fais si mes Lecteurs penseront comme moi ; mais j'avoue que j'ai pris beaucoup de plaisir à voir avec quelle adresse Pétrarque se tourne & se retourne pour justifier son commerce avec Rienzi, les grands éloges qu'il avoit fait de ce fol, & la confiance avec laquelle il avoit prédit le succès de son entreprise. On voit que dans le fond de l'ame il s'en repentoit, il en étoit honteux ; mais il ne vouloit pas en convenir tout-à-fait. Il me semble voir St. Bernard attribuant aux péchés des Croisés les événemens fâcheux de la seconde croisade qu'il avoit prêchée avec tant d'appareil, annonçant sur le ton de Prophète les plus grands succès. Le métier de Prophète seroit bien dangereux, si on ne trouvoit pas mille ressources pour se tirer des mauvais pas où l'on s'engage.

Clement VI. fut fort aise, lorsqu'il eut entre ses mains ce *fils de Belial* qui lui donnoit tant d'inquiétude. Il le fit amener devant lui. Rienzi ne fut point décontenancé ; il soutint que mal à propos on l'accusoit d'hérésie ; que la sentence du Cardinal de Deux confirmée par le Cardinal de Ceccano étoit injuste, & il demanda que sa cause fut revue avec plus d'attention & d'équité.

Le Pape ne lui répondit rien, & ordonna qu'on le menât dans la prison qui lui avoit été préparée. C'étoit une grande tour où il fut renfermé, attaché par le pied à une chaîne qui tenoit à la voûte. Au surplus *il fut traité avec douceur* ; Pétrarque en convient ; on le nourrit même de la cuisine du Pape, s'il en faut croire

Benè habitus
& honestè. Ed.
Basil. fol. 74.

croire son Biographe. On lui donna des livres , entre autres Tite-Live & la Bible , qui étoient ses livres favoris. Cela posé , Pétrarque a tort d'exagérer la rigueur avec laquelle on le traita , & on ne sauroit blâmer le Pape d'avoir pris quelques précautions pour s'assurer d'un homme qui lui avoit causé tant d'embarras , & pouvoit lui en donner encore.

Personne ne nous apprend qui furent ces trois Princes de l'Eglise , dont parle Pétrarque , nommés pour juger Rienzi. (Je crois que ce furent les Cardinaux de Boulogne , de Taleirand & de Deux ; mais je n'oserois l'affirmer.) Il s'agissoit d'abord de déterminer quels étoient ses crimes ; ensuite de juger quel supplice ses crimes méritoient.

Par ce qu'on vient de lire de Pétrarque , il paroît que les crimes imputés à Rienzi , sur lesquels les Juges devoient prononcer , se réduisoient à deux. 1^o. D'avoir voulu soustraire la ville de Rome à la domination du Pape , en déclarant qu'elle étoit libre. 2^o. D'avoir prétendu que les droits de l'Empire Romain résidoient encore dans le peuple de Rome. Concluons de-là qu'il se justifia bien sur le crime d'hérésie (a) dont les Cardinaux de Deux & de Ceccano l'avoient trouvé suspect (b) , & que , ce que la plupart des Historiens disent est faux , que Rienzi étant Tribun il eut l'audace de citer à son Tribunal le Pape & les Cardinaux. Quelle apparence qu'on eut alors négligé un chef d'accusation si grave contre un homme qu'on vouloit perdre [c] !

(a) Le Pape nous apprend dans une lettre rapportée par Oderic Rainaud , que cette hérésie consistoit à dire que l'Eglise Catholique & la ville de Rome étoit la même chose.

(b) Fò trovato fedele christiano , allora fò revocata la sententia de Donno Bruno e de lo Cardenale de Ceccano e fò assoluto. *Vita di Rienzi*.

(c) Le pere du Cerceau s'est bien

AN. DE J. C.
1352.

Les deux chefs d'accusation que je viens de rapporter, qui formoient le corps de délit dans le procès contre Rienzi, paroissent fort graves à Avignon. Plusieurs disoient qu'il méritoit la mort, & ceux qui penchoient pour la douceur, étoient d'avis qu'en lui conservant la vie, on le déclarât infame & incapable de tester. Rienzi demanda à être jugé suivant les loix, & qu'il lui fût permis de prendre un Avocat pour défendre sa cause. Je ne comprends pas pourquoi cette grace qu'on accorde à tous les criminels lui fut refusée sous le Pontificat le plus doux.

Pétrarque, qui nous l'apprend, en conçut la plus vive indignation. Il retomba dans son délire ordinaire, lorsqu'il apprit que la vie de Rienzi étoit en danger pour des crimes imaginaires. Dans le fond Pétrarque pensoit comme lui, & n'imaginait pas même qu'on pût penser autrement sur les deux points qui étoient le fondement de l'accusation ; la liberté de Rome & ses droits sur l'Empire Romain.

C'est dans ces circonstances que Pétrarque écrivit au Peuple Romain cette lettre mystérieuse qu'on trouve parmi ses épîtres *sine titulo* (a). Il n'osa pas y mettre son nom, & il paroît qu'il prit toute sorte de précautions pour qu'elle fût secrète. Mais je ne conçois pas comment une lettre adressée au peuple d'une grande ville peut être secrète, & je suis étonné que celle qu'on va lire, n'ait pas fait une affaire sérieuse à Pétrarque, qui plaide la cause de Rienzi

trompé sur les chefs d'accusation portés contre Rienzi, sur lesquels on lui fit son procès. En général son histoire est une espece de roman.

(a) Bzovius entreprend de prouver que ces lettres *sine titulo* ne sauroient

être de Pétrarque. Il croit qu'elles sont l'ouvrage de quelque hérétique imposteur qui les a publiées sous son nom. Mais il le prouve mal, & on ne sauroit méconnoître le style de Pétrarque.

à son ordinaire avec beaucoup d'éloquence & de force, mais un peu trop d'animosité & d'emportement.

AN. DE J. C.
1352.

» O Peuple vainqueur des nations ! hommes illustres ! mes chers concitoyens , écoutez-moi avec attention , je vous en conjure. C'est mon amour & mon respect pour vous qui me mettent la plume à la main. On traite ici une grande affaire , & qui vous touche de très-près ; je n'exagère pas ; il n'y en a peut-être pas de plus importante , & pour ne pas vous tenir en suspens par un long préambule , je vais vous dire de quoi il s'agit. Celui qui étoit , il n'y a pas long-temps votre Tribun , est maintenant dans les fers comme un voleur ou comme un traître à sa patrie. Quel spectacle ! On lui fait son procès , & ce qui est incroyable , les chefs de la justice , ceux qui devoient en donner l'exemple , lui refusent la faculté de se défendre , qu'on a toujours accordée aux plus grands scélérats.

» Vous ignorez peut-être pourquoi on traite avec tant de rigueur un homme qui a été votre chef , & qui est à présent ; que dirai-je ? votre citoyen , votre exilé ! En vérité le sujet est singulier & vous étonnera. On ne l'accuse pas d'avoir abandonné lâchement la défense de votre liberté , mais de l'avoir entreprise : on ne lui reproche pas d'avoir quitté le Capitole , mais de s'y être établi. Son véritable crime , qui ne peut être expié , dit-on , que par les plus grands supplices , c'est d'avoir osé soutenir que l'Empire Romain est encore à Rome & entre les mains du Peuple Romain. O siècle impie & barbare ! Arbitre du monde, Dieu Sauveur ! que

G g ij

AN. DE J. C.
1352.

» faites-vous ? Pourquoi détournez-vous vos regards ?

» Pourquoi ne lancez-vous pas votre foudre pour ter-

» miner une dispute aussi odieuse ?

» Quoique le joug de Rome soit le plus juste &
» le plus doux de tous les jougs, je ne suis pas étonné
» que les nations aient voulu le secouer. Nous avons
» tous un penchant naturel pour la liberté, qui sou-
» vent nous égare. Il arrive souvent que ceux qui de-
» vroient obéir, commandent ; & que ceux qui de-
» vroient commander, obéissent : de-là vient le trouble
» & la confusion dans le monde, qu'on n'a jamais été mieux
» gouverné que quand il n'a eu qu'un chef, & que
» Rome a été ce chef. Aussi est-ce le temps que Dieu
» prit pour visiter la terre.

Mens agitat
molem & mag-
no se corpore
miscet.

» Tout corps a une tête. Le monde, que Virgile
» appelle *le grand corps*, ne doit en avoir qu'une.
» Si on appelle monstre tout corps à deux têtes, quel
» nom donnera-t-on à un corps qui a mille têtes qui
» se mordent & s'entre-déchirent ? Du moins faudroit-
» il qu'il y en eut une qui dominât sur les autres
» & qui eût assez d'autorité pour les faire vivre en paix.
» Les Docteurs nous disent & l'expérience nous ap-
» prend que la Monarchie est le meilleur de tous les
» gouvernemens. Dieu a fait voir par tous les avan-
» tages qu'il a donnés à Rome, que son intention
» étoit que ce fût elle qui gouvernât le monde. Ce-
» pendant si quelque nation inquiète préfère une li-
» berté incertaine & dangereuse au doux empire de
» la mere commune, elle mériteroit peut-être quel-
» que indulgence ; mais peut-on entendre sans indi-
» gnation disputer parmi les savans, si l'Empire Ro-
» main est à Rome. S'il n'est pas là, où est-il donc ?

» Où étoit l'empire des Parthes, des Perses & des
» des Medes ? L'Empire Romain sera-t-il vague &
» errant parmi les nations ?

AN. DE J. C.
1352.

» Les Généraux de Rome étoient souvent obligés
» d'aller avec leurs armées au levant & au couchant
» pour les affaires de la République ; mais l'Empire
» Romain étoit toujours à Rome. C'est à Rome qu'on
» décidoit si le Général méritoit une punition ou une
» récompense. On jugeoit au Capitole s'il entreroit
» dans la ville comme simple particulier, ou avec
» les honneurs du grand ou du petit triomphe. Après
» la tyrannie, ou, si vous aimez mieux, la monar-
» chie de Jules-César, les Empereurs quoiqu'admis au
» rang des Dieux, n'entreprenoient rien sans avoir
» consulté le Sénat & le Peuple Romain. Les Em-
» pereurs peuvent parcourir le monde s'ils veulent ;
» mais l'Empire Romain est fixe & stable ; c'est à
» Rome que Dieu l'a établi. La fortune peut renver-
» ser cette ville, & elle l'a déjà fait en grande partie ;
» mais elle ne peut pas faire que l'Empire Romain
» ne soit pas à Rome : placez-le par-tout ailleurs, ce
» ne sera plus l'Empire Romain. Sous le regne même
» des Césars les droits de l'Empire résidoient essen-
» tiellement dans le Peuple Romain, s'il est vrai qu'un
» possesseur de mauvaise foi ne puisse pas pres-
» crire.

» Voilà ce que disoit votre Tribun ; il ne le nie pas,
» & on lui en fait un crime capital qui met sa tête
» en peril. Il demande un Avocat pour le défendre,
» & on le lui refuse. Si vous ne le protégez pas, il
» mourra innocent & indéfendu. Tout le monde a pi-
» tié de lui, excepté ceux dont le métier est d'avoir

G g iij

AN. DE J. C.
1352.

„ pitié des autres & de leur pardonner quand ils font
„ des fautes.

„ N'abandonnez pas un de vos citoyens , qui est
„ dans le plus grand peril pour avoir plaidé votre
„ cause. Envoyez quelqu'un pour le réclamer ; on ne
„ vous le refuſera pas ; car enfin ceux qui s'efforcent
„ de vous enlever le titre de l'Empire , n'oſeroient
„ porter leur folie au point de vous diſputer les droits
„ que vous avez ſur vos citoyens. Si cet homme a com-
„ mis quelque crime , c'eſt à Rome qu'il l'a commis ,
„ c'eſt donc à Rome qu'il doit être jugé , à moins qu'on
„ ne veuille priver d'un droit commun à toutes les na-
„ tions , un peuple qui eſt le fondateur des loix , & , pour
„ ainſi dire , la ſource du droit. La juſtice veut qu'on
„ puniſſe les crimes dans l'endroit où ils ont été com-
„ mis. Ce ſpectacle augmente la peine du coupable ,
„ venge ceux qu'il a offeñſés , & effraye les autres.
„ Mais ſi votre Tribun mérite d'être récompénſé &
„ non d'être puni , comme le penſent tous les hon-
„ nêtes gens , où peut-il mieux recevoir ſa récom-
„ penſe que dans la ville où il a fait ce qui l'en rend
„ digne ? Réclamez donc votre citoyen : vous ne de-
„ mandez rien d'inſolite , rien d'injuſte ; au contraire
„ vous pécherez contre la juſtice ſi vous ne le fai-
„ tes pas. Votre ſilence dans cette occaſion ſeroit hon-
„ teux & vous deſhonorerait aux yeux de la poſté-
„ rité.

„ Mais ſi vos eſprits ſont tellement dégénérés , que
„ vous regardiez comme une entrepriſe téméraire
„ de ſolliciter une choſe juſte , demandez au moins
„ ce que les barbares même qui vivent ſous des loix
„ ne vous refuſeroient pas ; c'eſt que l'on accorde à vo-

» tre citoyen une audience publique & une défense lé-
 » gitime ; qu'on ne condamne pas dans les ténèbres
 » celui qui n'a rien fait qu'en public. Protégez son
 » innocence ; ne souffrez pas qu'on lui fasse des in-
 » justices ; qu'on le juge arbitrairement & sans obser-
 » ver les formes prescrites par les loix. Pourriez-vous
 » abandonner un homme qui a tant fait pour vous ?
 » Comptez-vous pour rien d'avoir reveillé une ques-
 » tion assoupie depuis plusieurs siècles, & qui peut
 » opérer la réformation du monde ?

AN. DE J. C.
1352.

» Vous qui autrefois affrontâtes tant de perils pour
 » secourir les Grecs contre les Macédoniens, les Sici-
 » liens contre les Carthaginois, les Campaniens con-
 » tre les Samnites, &c. refuserez-vous quelques se-
 » cours à un citoyen qui s'est exposé à mille perils
 » pour vous ? Rappelez-vous l'état où vous étiez ,
 » lorsque vous le mîtes à votre tête. Votre ville &
 » l'Italie entière se releverent dans un moment. On
 » vit tout-à-coup les amis dans la joie, les ennemis
 » dans la consternation, les peuples dans l'espérance ;
 » la gloire romaine rétablie dans son éclat, la face de
 » l'univers renouvelée. Non, il n'y a point d'exem-
 » ple d'une révolution si subite & si admirable. Je
 » ne crois pas qu'on ait jamais entrepris rien de plus
 » grand, & si votre Tribun avoit persévéré, c'étoit
 » l'ouvrage d'un Dieu plutôt que d'un homme. On
 » a bien vu dans l'exécution qu'il étoit plus occupé
 » de votre gloire que de ses propres intérêts : s'il
 » n'a pas réussi, c'est à la fortune qu'il faut s'en
 » prendre : s'il n'a pas toujours agi avec la même
 » chaleur, vous devez pardonner quelque chose à la
 » foiblesse humaine.

AN. DE J. C.
1352.

„ Vous me direz peut-être que vous n'êtes plus
 „ en état de faire ce que vous faisiez autrefois ; que
 „ vous n'êtes plus ni aussi riche ni aussi puissant. Vos
 „ richesses ne sont plus les mêmes , je le fais bien ;
 „ mais je fais aussi que vos peres n'ont jamais eu plus
 „ de courage que lorsqu'ils étoient pauvres. Votre
 „ puissance est fort affoiblie ; je le vois bien ; mais
 „ croyez-moi , s'il reste encore dans vos veines quel-
 „ ques gouttes du sang de vos peres , vous pouvez
 „ plus que vous ne pensez.

„ Osez quelque chose en faveur de votre citoyen ;
 „ je vous en conjure par le souvenir des belles ac-
 „ tions de votre patrie , par les cendres de vos pe-
 „ res , par les entrailles de Jesus-Christ , qui veut
 „ qu'on secoure les malheureux. Un peu de hardiesse ,
 „ si vous voulez être réputés pour quelque chose ;
 „ rien de moins Romain que la crainte. Si vous avez
 „ peur , si vous vous méprisez vous-même , tout le
 „ monde vous méprisera & personne ne vous crain-
 „ dra. Le contraire arrivera , si vous marquez du cou-
 „ rage : vous l'avez éprouvé souvent , & sur-tout sous
 „ le gouvernement de votre Tribun.

„ Unissez-vous , agissez de concert ; que le monde
 „ sente que le Peuple Romain n'a qu'une voix &
 „ qu'une ame. Soyez persuadé qu'alors il vous respec-
 „ tera & il vous craindra. Demandez qu'on vous re-
 „ mette le prisonnier , ou du moins qu'on le juge sui-
 „ vant les loix. L'un ou l'autre vous sera accordé.
 „ Nous avons ici de grands Jurisconsultes qui offrent
 „ de plaider sa cause , & de prouver par l'histoire &
 „ par la raison que l'Empire Romain n'a jamais été
 „ & ne peut être qu'à Rome. Ils demandent seule-
 „ ment

ment qu'on leur permette de dire librement ce qu'ils
 „ pensent : la terreur est ici tellement répandue , qu'à
 „ peine ose-t-on se parler à l'oreille , la nuit , & dans
 „ quelques coins.

AN. DE J. C.
 1352.

„ Moi-même qui ne refuserois pas de mourir pour
 „ la vérité , si ma mort pouvoit être utile à la Ré-
 „ publique , je n'ose pas dire ce que je pense , ni mé-
 „ me signer cette lettre. Mon style doit suffire pour
 „ me faire connoître , & vous apprendre que c'est un
 „ Citoyen Romain qui vous écrit. Si l'affaire étoit
 „ discutée dans un lieu sûr , devant un Juge impar-
 „ tial & sans prévention , & non pas dans un Tri-
 „ bunal ennemi , je me ferois fort de démontrer que
 „ l'Empire Romain , quoique long-temps opprimé , &
 „ ensuite envahi par les barbares , tel qu'il soit , est
 „ encore à Rome , & ne sauroit être ailleurs , quand
 „ il ne resteroit que le rocher du Capitole.

Cette lettre , quoique pleine d'énergie & de tours
 (a) adroits , ne produisit pas l'effet qu'elle devoit pro-
 duire. Il ne paroît pas que le Peuple Romain ait fait
 la moindre démarche en faveur de Rienzi. Heureuse-
 ment il n'en eut pas besoin ; son affaire changea tout-
 à-coup de face ; s'il en faut croire Pétrarque , il dut
 son salut à un motif bien singulier & bien propre à
 nous faire connoître quel étoit l'esprit qui régnoit alors
 à la Cour du Pape. Je ne ferai que traduire Pé-
 trarque.

Voici ce qu'il dit encore de Rienzi dans cette lettre

(a) Bzovius dit qu'elle est pleine de folie , *insania plena*. Il ne croit pas qu'elle soit de Pétrarque , & se sert de mauvaises raisons pour le prouver. J'ose assurer qu'il n'y avoit alors que Pétrarque capable d'écrire dans ce goût-là.

Je ne fais si même à présent à Paris , où le Barreau est plus fort qu'il n'a jamais été , on plaideroit mieux la cause de Rienzi ; mais il est certain qu'on traduiroit mieux le plaidoyer de Pétrarque.

AN. DE J. C.
1352.

L. 13. ep. 6.

au Prieur des saints Apôtres , dont j'ai déjà rapporté une grande partie.

„ J'ai appris par les lettres de mes amis , que le
„ bruit s'étant répandu à Avignon , que Rienzi étoit
„ un grand Poëte , on a cru que ce seroit une es-
„ pece de sacrilege de faire mourir un homme *d'une*
„ *profession sacrée* , comme dit Ciceron , dans son
„ oraison pour le Poëte Licinius Archias qui avoit été
„ son maître. J'avoue que je suis comblé de joie
„ de voir que des hommes , qui ne connoissent pas
„ même les muses , leur accordent ce privilège in-
„ signe de pouvoir sauver de la mort à l'ombre seule
„ de leur nom , un homme odieux à ses Juges , qui
„ s'accordent à le trouver coupable d'un crime capi-
„ tal. Qu'auroient-elles pu obtenir de plus sous le re-
„ gne d'Auguste , dans le temps qu'on leur rendoit les
„ plus grands honneurs , & que les Poëtes accouroient
„ de toute part pour voir ce Prince unique , le maî-
„ tre des Rois & l'ami des Poëtes ? Je félicite les mu-
„ ses & Rienzi. A Dieu ne plaise que je lui envie
„ un nom qui lui est d'un si grand secours ! Mais si
„ vous me demandez ce que je pense , je vous dirai
„ que Rienzi est un homme très-éloquent , habile à
„ persuader , bon orateur , doux , insinuant ; qu'on
„ trouve peu de pensées dans ses compositions , mais
„ beaucoup d'aménité & un coloris fort agréa-
„ ble. Je crois qu'il a lu tous les Poëtes qu'on peut
„ lire ; mais il ne mérite pas plus le nom de Poëte
„ qu'il mériteroit celui de brodeur , s'il portoit un
„ habit brodé. Horace dit qu'il *ne suffit pas de faire*
„ *des vers pour être Poëte* ; je doute même que Rienzi
„ ait jamais fait un seul vers.

„ J'ai pensé que vous seriez bien-aise d'apprendre un
 „ événement qui vous causera de l'indignation com-
 „ me à moi, quand vous saurez que la vie d'un
 „ homme est en peril pour avoir voulu sauver sa Ré-
 „ publique, & qui en même temps vous fera rire,
 „ quand vous apprendrez que, sous le nom de Poëte,
 „ cet homme qui n'a jamais fait un vers, évite un
 „ peril, dont Virgile lui-même ne se feroit pas tiré.
 „ Il est vrai que devant de tels Juges Virgile auroit
 „ passé pour sorcier & non pas pour Poëte.

AN. DE J. C.
 1352.

Cela me paroît fort singulier, & s'accorder mal
 avec ce que Pétrarque dit ailleurs du peu de cas
 qu'on faisoit dans son siècle de la poésie & des Poëtes.
 Dans une autre lettre qu'il écrivit dans le même temps
 à l'Abbé de St. Benigne, il fait connoître jusqu'à quel
 point la métromanie s'étoit emparée de la ville d'Avignon.

„ Jamais ce que dit Horace ne fut plus vrai qu'à
 „ présent. *Ignorans ou savyans nous faisons tous des*
 „ *vers* *. C'est une triste consolation d'avoir des com-
 „ pagnons ; j'aimerois mieux être malade tout seul ;

*Fam. l. 13.
 ep. 7. M. R.*

„ je suis tourmenté par mes maux & ceux des au-
 „ tres ; on ne me laisse pas respirer. Tous les jours
 „ des vers, des épîtres qui viennent pleuvoir sur moi
 „ de tous les coins de notre patrie ; mais ce n'est
 „ pas assez ; il m'en vient de France, d'Allemagne,
 „ d'Angleterre, de Grece, &c. Je ne me connois pas,
 „ & on me prend pour Juge de tous les esprits. Si
 „ je réponds à toutes les lettres que je reçois, il n'y
 „ a point de mortel plus occupé que moi. Si je ne ré-
 „ ponds pas, on dira que je suis un homme insolent
 „ & dédaigneux. Si je blâme je fais un censeur odieux :
 „ si je loue, un fade adulateur.

* Scribimus in-
 docti doctique
 poemata passim.

H h ij

AN. DE J. C.
1352.

„ Ce ne seroit encore rien , si cette contagion n'a-
 „ voit pas gagné sourdement la Cour Romaine. Que-
 „ pensez-vous que font nos Jurisconsultes & nos Mé-
 „ decins ? Ils ne connoissent plus ni Justinien ni Escu-
 „ lape. Sourds aux cris des plaideurs & des mala-
 „ des , ils ne veulent entendre parler que de Virgile
 „ & d'Homere. Mais que dis-je ! les laboureurs , les
 „ charpentiers , les maçons abandonnent les outils de
 „ leur profession , pour ne s'occuper que d'Apollon &
 „ des Muses. Je ne puis vous dire combien cette peste ,
 „ autrefois si rare , est commune à présent. Voulez-
 „ vous savoir pourquoi il y avoit autrefois si peu de
 „ Poëtes ? C'est que la poésie demande un esprit éle-
 „ vé , supérieur à tout , qui ne s'embarrasse de rien ,
 „ & qui se donne tout entier à elle. Il lui faut une ame
 „ faite exprès , qu'il est rare de rencontrer. De-là vient
 „ qu'on trouve beaucoup de versificateurs dans les rues ,
 „ & fort peu de Poëtes sur le Parnasse. On va jus-
 „ qu'au pied de ce mont , & personne n'y monte. Ju-
 „ gez quel plaisir doivent avoir ceux qui atteignent
 „ le sommet , puisque ceux même qui ne le voient que de
 „ loin , abandonnent pour lui leurs affaires & même
 „ leur argent , quelque avares qu'ils soient. Je félicite
 „ ma patrie de ce qu'elle a produit quelques bons es-
 „ prits dignes de monter sur Pégase & de s'élever.
 „ Si l'amour de la patrie ne m'aveugle pas , j'en vois
 „ à Florence , à Padoue , à Verone , à Sulmone , à
 „ Naples , pendant que par-tout ailleurs on ne voit
 „ que des poëtereaux , qui ne font que ramper.

„ Je me reproche d'avoir contribué à ces délires
 „ par mon exemple. On dit que le laurier fait faire
 „ des songes vrais ; je crains que ceux que j'ai cueil-

„ lis trop verds par un excès d'avidité ne me fassent
 „ faire que de faux rêves , à moi & à plusieurs au-
 „ tres. Je ne saurois me plaindre ; je suis puni par
 „ mes propres fautes. Tourmenté jusques dans ma
 „ maison , à peine j'ose mettre le pied dehors. Des
 „ frénétiques de tout côté s'emparent de moi , m'acca-
 „ blent de questions , disputent , braillent & disent
 „ des choses inconnues à Homere & à Virgile. Je
 „ crains que les Magistrats ne m'accusent d'avoir cor-
 „ rompu la République L'autre jour un pere de
 „ famille m'aborda tout en larmes & me dit : *voyez*
 „ *comme vous me traitez , moi qui vous ai toujours aimé ;*
 „ *vous avez fait périr mon fils unique.* Je fus si frappé
 „ de ce propos , & de l'air de cet homme qui mar-
 „ quoit la plus grande douleur , que je restai un mo-
 „ ment interdit sans pouvoir parler : ensuite revenu à
 „ moi , je lui dis que je ne connoissois ni lui ni son
 „ fils. *Peu m'importe que vous le connoissiez , me ré-*
 „ *pondit le vieillard , il ne vous connoît que trop. Je*
 „ *me suis ruiné pour lui faire apprendre le Droit ; il me*
 „ *dit qu'il veut suivre vos traces. Me voilà déchu de*
 „ *toutes mes espérances. Je crains bien qu'il ne soit jamais*
 „ *ni Jurisconsulte ni Poëte.* Je me mis à rire ; ceux qui
 „ étoient avec moi en firent autant. Le vieillard s'en
 „ alla fort triste.

„ Heureusement cette maladie n'a pas encore gagné
 „ Vacluse , dont l'air n'est peut-être pas susceptible
 „ des impressions étrangères. Il n'y a que mon valet ,
 „ qui quoique vieux , *s'avise* , comme dit Perse , *de*
 „ *réver sur le Parnasse* *. Pour peu que ce délire se
 „ communique , bientôt les bergers , les pêcheurs ,
 „ les laboureurs , les bœufs même , ne feront que

H h iij

AN. DE J. C.
1352.

* In bicipiti
somnia Par-
nasso.

„ mugir & ruminer des poèmes.
 AN. DE J. C. 1352. Au commencement d'Août, les Cardinaux de Boulogne & de Taléirand envoyèrent chercher Pétrarque par ordre du Pape. “ N'ayant plus d'ambition, *dit-il*, „ si j'avois su ce qu'on me vouloit, je n'aurois pas „ été dans une Cour, dont je déteste les mœurs, & „ avec qui je ne veux rien avoir de commun. Mais „ comment ne pas obéir aux deux plus grands per- „ sonnages de l'Eglise, dont l'un m'avoit attaché à „ lui par d'anciens bienfaits ; l'autre, qui me connois- „ soit depuis peu, me donnoit des marques de bien- „ veillance, auxquelles je ne devois pas m'attendre ? „ Pouvois-je résister à des gens que les Rois même ré- „ vérent ? Et comme si leur autorité sur moi ne suffi- „ soit pas, ils se servoient encore de celle du souve- „ rain Pontife. Cependant, *ajoute-t-il*, si j'étois ce „ que je desire & ce que j'espère d'être, je me met- „ trois au-dessus de toutes ces considérations, pour „ conserver la tranquillité de mon âme.

Pétrarque se rendit aux ordres de ces Cardinaux ; ils étoient appuyés des instances pressantes de tous ses amis, qui vouloient, à quelque prix que ce fut, lui procurer un emploi qui l'attachât à la Cour, & lui donnât une fortune honnête. Depuis qu'il étoit revenu d'Italie, on lui avoit tendu toute sorte de pièges pour tourner ses vues de ce côté-là ; mais cela n'étoit pas de son goût. *Des richesses acquises aux dépens de la liberté sont une vraie misère*, disoit-il ; *un joug d'or ou d'argent ne me convient pas davantage que s'il étoit de bois ou de plomb.*

Dès qu'il fut arrivé à Avignon, on lui dit de quoi il s'agissoit ; on vouloit le faire secrétaire du Pape.

Il représenta à ses patrons & à ses amis qu'il ne pourroit jamais se déterminer à perdre sa liberté & son loisir , qu'il regardoit comme les plus grands de tous les biens , ni renoncer à ses plaisirs littéraires ; qu'ayant méprisé les richesses dans le temps qu'il en avoit le plus besoin , il seroit honteux pour lui de courir après elles , dans un temps où il lui étoit beaucoup plus aisé de s'en passer ; qu'il falloit proportionner les provisions du voyage à la longueur de la route , & que commençant à approcher du terme de sa carrière , il devoit être plus occupé de l'hospice que des moyens de fournir aux frais du voyage.

AN. DE J. C.
1352.

Il ajoutoit à cela qu'il auroit été plus honnête & plus excusable de desirer du bien dans le temps qu'il avoit un frere & des amis indigens ; qu'il n'étoit plus dans ce cas-là , son frere étant Chartreux , & tous ses amis morts ou placés : qu'il ne manquoit de rien , & qu'il manqueroit de tout s'il ouvroit la porte à la cupidité , qui traîne à sa suite les besoins & les soucis. Il les conjuroit les larmes aux yeux de ménager son honneur ; de le laisser vivre à sa façon , & de ne pas lui imposer un fardeau dont le poids l'accableroit.

Toutes ses représentations & ses prières furent inutiles ; on le traîna aux pieds de celui *qui ouvre le ciel avec le doigt , & qui gouverne les astres par le mouvement de son bonnet.* (C'est ainsi que Pétrarque désigne poétiquement le souverain Pontife.) Le Pape qui l'aimoit & le voyoit toujours avec plaisir , lui dit des choses fort obligeantes. Il avoit toujours voulu attacher à sa Cour un homme de ce mérite , & il pensoit comme les autres qu'il devoit sacrifier sa liberté

Cœlum qui digito pandit & temperat astra galero.

AN. DE J. C. à une charge honorable & lucrative en même temps.
1353. *Seul contre tous que pouvois-je faire , dit-il ? Triste & consterné , j'allois présenter ma tête au joug , lorsque la fortune m'ouvrit une porte pour me tirer d'affaire.*

Tout le monde convenoit que Pétrarque étoit très-propre à remplir les fonctions de l'emploi qu'on lui destinoit , moins à cause de son éloquence que de sa fidélité & de sa discrétion (il falloit un grand secret.) On ne lui reprochoit qu'un défaut ; c'est que son style étoit plus élevé qu'il ne convenoit à l'humilité de l'Eglise Romaine (a). *Quel fut mon étonnement , dit-il , lorsqu'on me fit cette objection : je crus d'abord qu'on parloit par ironie , pour me reprocher ma bassesse & sur-tout celle de mon style que je connois.*

Ses amis l'assurèrent que c'étoit la façon de penser du Pape & des Cardinaux qui vouloient qu'il baïsât le ton , & qu'il ne prît pas un vol si haut. Plusieurs Cardinaux , outre ceux de Boulogne & de Taleirand , lui confirmèrent la même chose. Il compare la joie qu'il eut alors à celle d'un prisonnier à qui on ouvre la porte de sa prison.

Ses amis prétendoient qu'il devoit lui être fort aisé d'aller terre à terre & de se faire un style plus familier. On le chargea d'écrire quelque chose dans ce goût-là , qui serviroit de modele pour l'avenir , & on lui donna un sujet. Au lieu de plâner , pour se conformer à ce qu'on desiroit de lui , il déploya les ailes de son esprit , pour s'élever si haut , qu'il pût se dérober aux regards de ceux qui vouloient le rendre esclave.

(a) Unum ob stare dicebatur , quod mihi altior stilus quam Romanæ Ecclesiæ humilitas postulabat. *Fam. l. 13. ep. 5. M. R.*

„ Quoique

„ Quoique ce ne fut pas un ouvrage d'imagination
 „ & de poésie, Apollon & les Muses me servirent
 „ bien, *dit-il*, la plus grande partie de ceux qui lu-
 „ rent ma composition, dirent qu'on n'y pouvoit rien
 „ comprendre. D'autres prétendirent que j'avois écrit
 „ en grec ou dans quelque autre langue plus barbare.
 „ Voilà les gens qui gouvernent l'Eglise. Ils veulent
 „ m'envoyer à l'école à mon âge pour apprendre à
 „ écrire d'une manière basse & rampante. Je n'ai rien
 „ compris à ce qu'on me demandoit. Je ne connois
 „ avec Cicéron que trois styles ; le sublime, qu'il ap-
 „ pelle *grave* ; le modéré, qu'il appelle *modique* ; le
 „ simple, qu'il appelle *extenué*. * Dans ce siècle, pres- * *Extenuatus.*
 „ que personne n'atteint au premier ; il y en a peu
 „ qui arrivent au second ; le troisième est le style du
 „ plus grand nombre. Tout ce qui est au-dessous n'est
 „ qu'un verbiage agreste & servile, qui ne peut être
 „ appelé *style*. Je veux écrire une lettre, je prends le
 „ style simple, cela est fort bien ; si on me propose
 „ de m'élever davantage, je comprends ce qu'on me
 „ demande, & je tâche de monter ; mais si on me
 „ dit de descendre, je réponds que cela est impossi-
 „ ble, parce que je suis au plus bas degré. Le style
 „ qu'on voudroit que je pris n'est pas un style. On
 „ m'a donné du temps pour apprendre une chose que
 „ je n'ai jamais voulu savoir ; à parler d'une façon
 „ basse & abjecte. Me voilà hors d'affaire & ma li-
 „ berté sauvée ; plus je me suis vu près d'être es-
 „ clave, plus je sens le plaisir d'être libre. Je suis ravi
 „ que des gens qui se croient très-élevés aient trouvé
 „ que je volois au-dessus de leur sphère. Je ne m'ex-
 „ poserais plus une autrefois au même peril ; rien ne

Tome III.

Li

AN. DE J. C.
1352.

AN. DE J. C.
1352.

» fera capable de me tenter ; sourd aux prieres de
 » mes amis , je ne consulterai que moi sur des choses
 » aussi essentielles pour mon bonheur.

Voilà ce que Pétrarque écrivoit le 9 Août à son ami le Prieur des saints Apôtres , que j'appellerai désormais Simonide , parce que c'est le nom qu'il lui donnoit. Je ne fais si dans le fond il étoit si aise qu'il le paroît de n'avoir pas eu l'emploi qu'on lui destinoit ; mais il me semble que le style quelquefois affecté & alembiqué de ses lettres , n'étoit pas le style qui convînt aux brefs du souverain Pontife , à qui il feroit ridicule d'imiter Seneque & de courir après l'esprit.

Pétrarque ayant ainsi échappé au plus grand peril que sa liberté ait jamais couru , après avoir rendu graces à Dieu de sa délivrance , partit pour Vaucluse , où il passa tranquillement le reste du mois d'Août , attendant l'automne avec impatience pour retourner en Italie. Il écrivit peu de temps après une autre lettre à son cher Simonide , où il lui peint avec une naïveté charmante le genre de vie qu'il menoit dans sa retraite & la femme qui le servoit. J'en ai déjà rapporté une partie dans le premier volume.

*Fam. L. 13.
ep. 8. M. R.*

» Je fais la guerre à mon corps , que je regarde
 » comme mon ennemi. Mes yeux qui m'ont fait faire
 » tant de sottises , sont bien attrapés ; ils ne voient
 » qu'une femme seche & noire , brûlée par le soleil.
 » Si Helene & Lucrece avoient eu son visage , Troye
 » n'auroit pas été réduite en cendres , ni Tarquin
 » chassé de son Royaume. En revanche son ame est
 » aussi blanche que son corps est noir. Elle a l'air
 » d'être si peu touchée de sa difformité , qu'en vé-

» rité on peut dire qu'elle lui sied bien. Rien de plus
» fidele, de plus humble, de plus laborieux. Elle passe
» les jours entiers dans les champs, pendant que les
» cigales même ont peine à souffrir le soleil ; son cuir
» endurci brave les ardeurs de la canicule. Le soir
» elle arrive fraîche comme si elle sortoit du lit, &
» fait tout l'ouvrage de ma maison, sans compter le
» soin qu'elle prend de son mari, de ses enfans & de
» mes hôtes ; car c'est elle qui fait tout, occupée
» de tout le monde, excepté d'elle. Elle couche sur
» des sarments, ne mange que du pain noir & ter-
» reux, ne boit que du vinaigre. Si on lui donne quel-
» que chose de plus délicat, elle le trouve mauvais :
» tel est l'effet de l'habitude.

» Quoique j'aie encore de beaux habits, je ne les
» porte plus ; vous me prendriez pour un laboureur
» ou un berger, moi qui étois autrefois si recherché
» dans ma parure. Les mêmes raisons ne subsistent
» plus. Les nœuds qui me lioient sont brisés ; les yeux
» à qui je voulois plaire sont fermés, & peut-être,
» s'ils étoient ouverts, n'auroient-ils plus sur moi le
» même empire (a). Rien ne me plaît autant que d'être
» libre & dégagé de tout lien.

Voici encore quelques traits de la vie qu'il menoit
à Vaucluse, tirés d'une lettre écrite à un autre ami
à peu près dans le même temps.

» Je me leve à minuit ; je fors à la pointe du jour ;
» j'étudie dans les champs comme dans mon cabinet ;
» je lis, j'écris, je rêve. Je combats la paresse ; je
» chasse le sommeil, la mollesse & les plaisirs. Je

(a) *Soluta sunt vincula quibus ligabar, clausique, quibus placere cupiebam, oculi ; & puto, si aperti essent hodie, solitum in me imperium non haberent.*

AN. DE J. C.
1352.

» parcours toute la journée des montagnes arides, des
 » vallons humides & des antres profonds ; j'arpente
 » souvent les deux bords de la Sorgue seul avec mes
 » fous. Je ne rencontre personne qui me distraie ; ils
 » deviennent de jour en jour moins fâcheux ; je les
 » place tantôt devant , tantôt derrière. Je me rappelle
 » le passé , & je délibère sur l'avenir. Je me suis fait
 » une grande ressource contre toute sorte d'exils. Ac-
 » coutumé au lieu que j'habite, il n'y en a point auquel
 » je ne m'accoutumasse de même , excepté Avignon. Ici
 » je trouve Athenes , Rome , Florence , comme il plaît
 » à mon esprit : j'y jouis de tous mes amis , tant ceux
 » avec qui j'ai vécu que ceux qui sont morts long-
 » temps avant moi , & que je ne connois que par
 » leurs ouvrages.

Le Cardinal de Boulogne partit au commencement de Septembre pour aller à Paris négocier la paix entre les Rois de France & d'Angleterre. Pétrarque alla prendre congé de lui , & lui demander ses ordres pour l'Italie , où il comptoit bientôt aller. Le Cardinal lui dit qu'il ne seroit qu'un mois à son voyage , & qu'il espéroit le voir encore à son retour. Il mena avec lui son fidele Achate Pierre Abbé de St. Benigne.

Le Cardinal avoit des vues sur Pétrarque ; il vouloit lui procurer quelque bon établissement en France. Il lui écrivit sur sa route : *ne partez pas encore : attendez mon retour , ou du moins que je vous écrive , quand je serai à Paris , sur une grande affaire qui vous regarde , je ne vous demande qu'un mois.* Il lui fit écrire la même chose par l'Abbé de St. Benigne.

Ces lettres changerent les projets de Pétrarque ; il se détermina à rester à Avignon , où il passa les mois

de Septembre & d'Octobre presque entiers à les attendre. Il y reçut une lettre de Benoit Colonne, Evêque de Bisaccia (a), qui avoit été nommé Administrateur (b) perpétuel de l'Evêché de Chieti dans l'Abruzze, près de Sulmone. Ce Prélat lui mandoit qu'il avoit vu son ami Barbate; qu'ils desiroient beaucoup l'un & l'autre de le voir dans ce pays-là; mais qu'ils ne s'en flattoient pas. Voici la réponse que lui fit Pétrarque.

AN. DE J. C.
1352.

Ughelli.

» J'ai appris avec plaisir que vous étiez arrivé heureusement dans votre nouveau siege, qui vous a fait quitter le rivage de la mer de Toscane pour celui de la mer Adriatique. Je crois pouvoir vous prédire que vous reviendrez bientôt sur les bords de la mer de Toscane gouverner l'Eglise de Naples ou celle de Capoue (c); je dirois encore plus volontiers celle de Rome: cela seroit dû à votre naissance & à votre mérite; mais la fortune traite trop mal les Italiens pour que nous osions porter nos vues si loin. Il faut convenir qu'elle n'a pas tort; il est juste que nous soyons privés d'un bien dont nous nous sommes dépouillés nous-mêmes par orgueil ou par impatience. Que dis-je! ce n'est pas notre faute, je le fais bien; nous n'étions pas encore nés; mais il n'est pas nouveau que les enfans soient punis pour les fautes de leurs peres. *Nos peres ont mangé des raisins verts, & nos dents sont agacées*, disoient les

Var. 23.
Avign. 4. Octobre.

(a) Bisaccia, petite ville dans le royaume de Naples, vers l'Apennin.

L'Evêché est uni à celui de St. Ange de Lombardie.

(b) Le titre d'Administrateur perpétuel étoit donné à ceux, qui ayant été sacrés sous un titre, obtenoient ensuite

un autre Evêché. Ughelli rapporte un acte de 1352. dans lequel Benoit Colonne se qualifie: *Bisaccensis Episcopus & Ecclesie Theatinæ Administrator*. Ital. sacr. Episc. Theat.

(c) Pétrarque n'étoit pas Prophète: L'Evêque mourut l'année suivante.

AN. DE J. C.
1352.

» Israélites (a). . *Nos peres ont péché ; ils ne sont plus ;*
 » & nous portons leurs iniquités. Le Rhône vorace
 » dévore les honneurs du Tibre. Quel spectacle, grand
 » Dieu ! Mais il ne convient pas de mêler des plain-
 » tes à des complimens de joie. Par-tout où vous irez,
 » je ne vous perdrai jamais de vue, & mon esprit sera
 » toujours avec vous. Si une présence réelle pouvoit
 » succéder à cette présence imaginaire, je ne doute
 » pas que cela ne vous fît grand plaisir, aussi-bien
 » qu'à mon cher Barbate : il n'étoit pas nécessaire de
 » me le dire ; je connois votre ame & la sienne : mais
 » je le desire plus que je ne l'espère, étant accablé
 » d'occupations. Vous me verriez souvent, si je pou-
 » vois faire voyager mon corps, comme je fais voya-
 » ger mon ame.

Dans le séjour que Pétrarque fit à Avignon pendant les mois de Septembre & d'Octobre, il entendit beaucoup parler de la guerre cruelle que se faisoient les Républiques de Gênes & de Venise. Il faut se rappeler ce que j'ai dit de cette guerre & la lettre que Pétrarque écrivit au Doge de Venise, pour engager les Vénitiens à la paix. Dans cette lettre il représente ces deux Républiques comme les deux yeux de l'Italie, & il annonce que l'un sera crevé & l'autre fort affoibli.

Peu s'en fallut que ce qu'il avoit prédit, n'arrivât cette année. Les grands armemens que ces deux villes avoient fait l'année précédente, n'aboutirent qu'à se causer réciproquement quelques petits dommages : mais le 13 Février de cette année, s'étant rencontrées dans la Propontide entre Constantinople &

(a) Patres comederunt uvam acerbam, & dentes filiorum obstupescunt. Jerem. 31, 29.

Chalcedoine , elles se livrerent un combat extraordinaire & sans exemple , qui dura deux jours & une nuit , où l'on témoigna de part & d'autre beaucoup de fureur & un grand acharnement à s'entre-détruire.

AN. DE J. C.
1352.

La flotte des Vénitiens étoit de septante & cinq galeres , en comptant celles des Catalans & des Grecs qui s'étoient ligués avec eux contre les Génois. Nicolas Pisani, Officier de mer fort estimé, qui la commandoit , se sentant fort supérieur , partit de Gallipoli avec un vent favorable , pour aller du côté de Pera attaquer la flotte génoise , composée de soixante-quatre galeres , & commandée par Paganino Doria. Ils la trouverent dans cette partie du détroit qu'on appelle le bras de St. George , & le combat fut bientôt engagé malgré la tempête qui favorisoit les Vénitiens. Les Génois avoient pour eux un grand avantage ; comme la mer dans ce détroit n'a pas trois milles de largeur , la flotte ennemie ne put pas se déployer & s'étendre ; il n'en combattit qu'une partie : ainsi les Vénitiens ne profiterent pas de leur supériorité. On se battit avec tant de fureur de part & d'autre , que la tempête , la nuit & le sang répandu ne purent pas faire cesser le combat. Il paroît par le recit de Pétrarque qu'on se battit encore le lendemain , ce qui ne s'accorde pas avec ce que disent la plupart des Historiens.

Les Corthusi prétendent que la perte fut si grande de part & d'autre , qu'on ne peut pas dire qu'il y ait eu un vainqueur. André Dandolo parle dans sa chronique sur le même ton. Cependant l'on convient assez généralement que les Génois remporte-

L. 10. c. 7.

AN. DE J. C.
1352.

rent la victoire ; mais quelle victoire ! elle remplit de deuil la ville de Gênes , & y fit répandre beaucoup de larmes (a). On avoit perdu treize galeres & un grand nombre de gens de considération. La perte étoit encore plus grande du côté des alliés. Plus de deux mille hommes y périrent ; il y en eut à peu près autant de prisonniers. Les Vénitiens perdirent quatorze galeres ; les Catalans , dix & leur Général ; les Grecs , deux. On prétend que les Grecs firent voile vers Constantinople , peu de tems après que le combat fut engagé , & que cette défection fit pencher la victoire du côté des Génois.

Cantac. l. 4.
cap. 30.

Cependant l'Empereur Jean Cantacufene parlant de ce combat dans l'histoire qu'il nous a laissée , attribue la victoire à l'armée des alliés , & en donne tout l'honneur aux Grecs. On voit par-là combien la vanité & l'esprit de parti ont altéré la vérité dans cette histoire , que le rang de l'Auteur & son esprit rendent d'ailleurs fort estimable.

Les Génois , pour se venger des Grecs , se liguerent avec les Turcs , à la honte du nom chrétien , & entreprirent le siege de Constantinople. Le 6 Mai Jean Cantacufene abandonné par les alliés , demanda la paix , dont les Génois dictèrent les conditions. Les Vénitiens & les Catalans furent exclus du commerce de Constantinople.

Les Vénitiens ne perdirent pas courage ; après avoir réparé & rafraîchi leur flotte , ils se dispoient à aller prendre leur revanche , lorsque le Pape qui avoit extrêmement à cœur de faire cesser une guerre funeste

(a) Unde non lætitiâ sed planctu janua ex cruentâ & funebri victoriâ repleta est. *Od. Rain.*

qui

qui tournoit à l'avantage des Infideles , engagea les parties belligérantes à envoyer leurs Ambassadeurs à Avignon , pour y traiter une paix si desirable.

AN. DE J. C.
1352.

Les Ambassadeurs de Venise , de Gênes & d'Aragon s'y rendirent dans le mois de Septembre. Le Pape leur donna pour Commissaires & médiateurs les Cardinaux Pierre Desprès , Bertrand de Deux , Elie de Taleirand , & Gille Albornos. Tout le mois d'Octobre fut employé en négociations qui n'aboutirent à rien. Les esprits étoient trop aigris pour qu'il fut possible de les accorder. Pétrarque y déploya envain son éloquence , & Clement VI le grand talent qu'il avoit pour concilier les esprits. Ce fut dans ces circonstances que Pétrarque se détermina à écrire aux Génois la lettre suivante , où , les prenant par leur foible , il rassemble avec beaucoup d'art tout ce qui pouvoit les déterminer à la paix.

„ Magnifique Duc , Illustres Conseillers , permettez-
 „ moi de vous parler avec liberté. Je n'ai pas cru qu'il
 „ me convînt de vous exhorter à la paix dans le temps.
 „ que vous étiez sur le champ de bataille , armés &
 „ prêts à combattre. J'attendois avec inquiétude quelle
 „ seroit l'issue de ces grands préparatifs de part &
 „ d'autre. Avant le départ des deux flottes , je fis les
 „ instances les plus fortes pour la paix auprès du
 „ Doge de Venise , dont j'étois plus connu & plus
 „ voisin , je regardois cela comme un devoir , & je
 „ ne craignois pas qu'on me reprochât de me mêler
 „ d'affaires étrangères. Comme homme , je puis être
 „ touché des malheurs de l'humanité. Comme Ita-
 „ lien je dois être sensible aux calamités de ma patrie ,
 „ & je crois qu'en cela personne ne l'emporte sur moi.

Fam. l. 14.
ep. 5. & 6. M.
R.

Tome III.

Kk

AN. DE J. C.
1352.

» A présent que le feu de la haine a été amorti
 » par le sang répandu , je pense qu'il est temps de
 » donner , pour ainsi dire , le signal de la retraite ;
 » mais je ne le ferois pas avec tant de confiance ,
 » si je ne connoissois pas le caractère de ceux à qui
 » j'ai à faire. Il n'y a point de nation plus terrible
 » dans la guerre & plus douce dans la paix. Vous
 » avez vaincu ; il est temps de vous reposer. Que
 » vos mains victorieuses cessent de répandre le sang !
 » Dans la chaleur du combat , la valeur veut qu'il soit
 » versé ; après le combat , l'humanité s'y oppose. Il n'y
 » a que des bêtes féroces qui fassent succéder le carna-
 » nage à la victoire. On prouve par la douceur qu'on
 » méritoit de vaincre ; & cela est aisé à ceux pour
 » qui la victoire n'est pas une chose nouvelle & in-
 » solite. Tous les lieux où vous avez porté les ar-
 » mes , sont marqués par vos victoires ; toutes les
 » mers célèbres par vos triomphes. L'océan même
 » redoute vos pavillons ; la mer des Indes s'applau-
 » dit de n'être pas navigable pour vous ; il ne man-
 » quoit à votre gloire que de voir le Bosphore teint
 » du sang de vos ennemis.

» Peut-on lire ou entendre sans frémir d'horreur
 » la relation de ce terrible combat livré entre Conf-
 » tantinople & Calcédoine , où vous avez vaincu trois
 » nations belliqueuses , qui vinrent fondre sur vous à
 » la faveur du vent ? (car elles venoient de Gallipoli ,
 » & c'étoit le vent du midi qui souffloit) Tel étoit
 » votre acharnement réciproque que la tempête & la
 » nuit même ne furent pas capables de vous séparer.
 » Qui pourroit représenter les horreurs de cette
 » journée , le bruit épouvantable que faisoit le vent ,

„ les cordages , les armes , le choc des vaisseaux ,
 „ le son des trompettes , le sifflement des flèches qui
 „ voloient dans les ténèbres , les cris & les gémisse-
 „ mens des blessés !

AN. DE J. C.
 1352.

„ On peut vous appliquer ce que disoit Virgile
 „ de cetté fameuse nuit , où Troye fut réduite en
 „ cendres. *Qui pourroit peindre le carnage affreux*
 „ *qu'elle couvrit de son ombre , ou verser assez de lar-*
 „ *mes pour pleurer tout le sang qui y fut répandu (a) !*
 „ Non ; l'histoire ne nous fournit point d'exemple d'un
 „ combat aussi opiniâtre que le vôtre , qui a duré deux
 „ jours & une nuit d'hyver. La postérité aura peine
 „ à le croire.

„ Les étrangers que vous avez battus , ne méri-
 „ tent pas de pitié ; pourquoi s'avisent-ils de mêler
 „ leurs armes avec les nôtres ? Je ne plains point cette
 „ nation vénale , insolente & sans foi , qui oubliant une
 „ paix solennellement jurée Mais que dis-je ! le
 „ malheureux peuple est digne de compassion. C'est
 „ aux Princes qu'il faut s'en prendre : ce commerce
 „ honteux & barbare qu'ils font du sang de leurs su-
 „ jets , mérite toute notre indignation.

„ Pour ce qui regarde ces Grecs menteurs & fai-
 „ néans , cette vile canaille incapable de rien de grand ,
 „ je me réjouis de leur défaite. J'espère que vous dé-
 „ truirez cet empire infame , le siege des erreurs.
 „ C'est à vous sans doute que Jesus-Christ a confié
 „ une vengeance trop long-temps retardée.

„ Il n'en est pas de même des Vénitiens ; je suis
 „ vivement touché de leurs désastres. Plût-à-Dieu

(a) Quis cladem illius noctis quis funera fando
 Explicit aut possit lacrymis æquare labores ? *Virg. Æneid. L. 2.*

AN. DE J. C.
1351.

» qu'ils m'eussent cru dans le temps ! Plût-à-Dieu que
 » vous voulussiez réfléchir les uns & les autres que
 » vous êtes Italiens , que vous avez été amis , qu'au-
 » cune offense capitale ne vous a mis les armes à
 » la main , & qu'il n'est question entre vous que de
 » la supériorité & du premier rang ! Plût-à-Dieu que,
 » renonçant à une guerre dont la cause est si légère ,
 » vous unissiez vos armes pour punir ces perfides inf-
 » tigateurs , qui ont semé la discorde parmi vous , &
 » qu'après les avoir détruits (ce qui vous seroit fort
 » aisé) vous entreprissiez la délivrance de la Terre
 » sainte : chose agréable au monde & à la posté-
 » rité !

» Vous avez vaincu : faites-voir à présent que ce
 » n'étoit ni la haine ni la cupidité qui vous mettoit
 » les armes à la main ; que vous ne faisiez la guerre
 » que pour avoir la paix. Forcez vos ennemis d'a-
 » vouer que vous les avez vaincus par les procédés ,
 » comme par les armes. Faites aimer & respecter
 » vos vertus par ceux qui redoutent votre puissance.
 » Voilà le vrai moyen d'obtenir cette supériorité que
 » vous ambitionnez , & de faire que rien ne manque
 » à votre gloire dans la paix comme dans la guerre.

» Les grandes villes dans la paix sont comme ces
 » grands corps qui paroissent fort sains au dehors ,
 » & qui ont des maladies internes, causées ordinaire-
 » ment par un trop long repos. Le mouvement &
 » l'agitation sont nécessaires aux villes comme aux
 » corps pour dissiper les mauvaises humeurs qui pro-
 » duisent ces maladies intérieures & cachées , bien
 » plus dangereuses que celles qui paroissent au de-
 » hors. Cela mérite toute votre attention. Il est très-

» bon de vivre en paix quand on le peut ; mais quand
 » cela est impossible , une guerre étrangere est préférable à une guerre intérieure.

AN. DE J. C.
 1352.

» Je ne suis pas Prophete ; je ne fais pas lire dans
 » les astres les événemens futurs ; mais autant qu'on
 » peut juger de l'avenir par le passé , je crois pouvoir dire que dans les guerres extérieures vous aurez toujours le dessus , & que vous n'avez à craindre que des ennemis intérieurs. Rome ne pût être vaincue que par elle-même. Ce qui lui est arrivé vous arrivera , si vous ne trouvez pas moyen de rendre plus doux & plus pacifiques les esprits de vos citoyens. Prenez garde à présent que la victoire ne lès débauche.

» Vos flottes feront trembler tout le monde , quand elles ne seront pas affoiblies par la discorde. Je pourrois rapporter plusieurs exemples de villes qui n'ont été détruites que par des guerres intestines & des haines cachées ; mais il n'en est point de plus fort & de plus sensible que le vôtre. Rappelez-vous ce temps où vous étiez le peuple le plus fortuné de la terre. (J'étois encore enfant , & je m'en ressouviens comme d'un songe) votre contrée paroissoit un séjour céleste ; tels étoient les champs élysées. Quel spectacle du côté de la mer ! Ces tours qui menacent le ciel , ces palais où l'art a vaincu la nature ; ces côteaux couverts de cedres , de vignes & d'oliviers ; ces maisons de marbre semblables à des maisons royales , bâties sous des rochers ; ces retraites délicieuses au milieu des écueils , où l'or brille , où les flots de la mer viennent se briser , attiroient les regards des navigateurs , & suspen-

K k iij

AN. DE J. C.
1352.

,, doivent le mouvement des rames.

,, Quand on alloit par terre , pouvoit-on voir sans
,, étonnement ces figures d'hommes & de femmes si
,, augustes & plus qu'humaines , des délices inconnues
,, dans les villes répandues au milieu des bois & des
,, champs ! Quand on entroit dans votre ville , on
,, croyoit entrer dans le temple de la félicité & de
,, la joie. On pouvoit dire d'elle ce qu'on disoit au-
,, trefois de Rome ; *c'est la ville des Rois.*

,, Vous aviez battu les Pisans quelque temps aupa-
,, ravant & combattu les Vénitiens : demandez
,, à vos vieillards qui ont pu être témoins de ces com-
,, bats , quelle impression ils avoient faite. Quelle
,, crainte dans les ports ! quelle vénération des peu-
,, ples ! quel bruit sur les rivages , quand on voyoit
,, passer votre flotte victorieuse ! vous étiez les maî-
,, tres de la mer : à peine osoit-on naviger sans
,, votre permission. Descendez ensuite à ce temps ,
,, où l'orgueil , le luxe & l'envie , suite ordinaire de
,, la prospérité , s'emparèrent de ce peuple vainqueur ,
,, & le rendirent misérable , ce que des mains étran-
,, geres n'auroient pu faire. Quelle différence grands
,, Dieux ! Ce beau rivage , cette ville si magnifique pa-
,, rurent bientôt après incultes , déserts , défigurés , rui-
,, nés ; ces palais superbes devenus des retraites de
,, voleurs , faisoient peur aux passans. Enfin votre ville ,
,, assiégée par ses exilés (a) avec le secours des Mi-
,, lanois , souffrit tous les fleaux de la guerre , lors-
,, que le Roi Robert , la gloire de notre siècle , venu
,, pour la défendre , y resta enfermé pendant un an *.

Depuis le 20.
Juillet 1318. jus-
qu'au 29. Avril
1319.

(a) Les Doria & les Spinola Gibelins , exilés par le crédit des Fiesques & des Grimaldi Guelphes , leurs ennemis , implorèrent le secours de Marc Visconti , Seigneur de Milan , qui alla avec eux assiéger Gênes , l'an 1318.

„ Chose inouïe & incroyable ! On se battoit non-seu-
 „ lement sur terre & sur mer , mais dans l'air même AN. DE J. C.
 „ & sous terre (a). Vous avez été ensuite agités pen- 1352.
 „ dant plusieurs années par des mouvemens intestins ;
 „ n'ayant d'ennemis que vos propres citoyens , jusqu'à
 „ ce qu'enfin , instruits par vos malheurs , vous avez
 „ élu un chef , ce qui est sans contredit le meilleur
 „ état d'une République. Alors votre ville changea
 „ de face ; les nuages furent dissipés , les querelles
 „ éteintes ; la paix , la tranquillité , la justice réta-
 „ blies. Vos citoyens unis ne triomphèrent plus que
 „ de leurs ennemis.

„ Il est aisé à présent de vous précautionner pour
 „ l'avenir. Il y a un vieux proverbe qui dit : *combien*
 „ *de choses se font mal parce qu'elles ne se font qu'une*
 „ *fois*. Vous pouvez vous rappeler ce qui vous a per-
 „ dus. Un exemple domestique & récent vous a appris
 „ que la prospérité humaine est légère & glissante , que
 „ vous ne devez vos malheurs qu'à une discorde in-
 „ térieure. Vous recommencez à vivre , pour ainsi
 „ dire ; prenez garde de retomber dans les mêmes
 „ écueils ; vous n'avez que cela à craindre. Soyez unis ,
 „ aimez la justice , la paix , & si vous avez tant
 „ d'envie de faire la guerre , portez-la dans des pays
 „ étrangers , où vous trouverez toujours des ennemis
 „ à combattre.

A Avignon , 1^{er}. Novembre.

Peu de jours après avoir écrit cette lettre , Pé-
 trarque ne voyant point arriver le Cardinal de Bo-
 logne ; ennuyé de l'attendre , ne pouvant plus tenir
 à Avignon , en sortit secrètement , faisant courir le

(a) Villani , L. 9. cap. 115. compare ce siège à celui de Troyes.

AN. DE J. C.
1352.

Fam. l. 14.
ep. 7. M. R.

bruit qu'il étoit parti pour l'Italie, & alla se cacher à Vaucluse.

Dès qu'il y fut arrivé, il écrivit au Cardinal : " vous
„ m'aviez ordonné de vous attendre ; vous ne deviez
„ être qu'un mois absent ; mais ce grand Roi , qui
„ vous est aussi uni par les liens de l'amour que par
„ ceux du sang , les charmes de Paris & de la Seine
„ vous font oublier votre parole , & je n'en suis pas
„ étonné. Pour moi , la triste Avignon & le Rhône
„ violent m'ont possédé jusqu'à présent ; mais ne pou-
„ vant plus les supporter ; excédé de cette Cour , je
„ suis venu me réfugier dans ma retraite , où j'atten-
„ drai de vos nouvelles. Si vous restez à Paris , je
„ partirai bientôt pour l'Italie , sans aller dire adieu
„ à mes amis , qui voudroient toujours contre vent
„ & marée me retenir dans cette maudite ville , d'où
„ mon esprit est absent quand mon corps y est. Les
„ deux mois que j'ai passés à vous attendre , m'ont
„ paru des années.

„ Ce que vous vouliez faire pour moi est certaine-
„ ment considérable ; vous n'êtes capable que de gran-
„ des choses : je voudrois bien que mon absence ne
„ nuisît pas à mes amis auprès de vous ; procurez-
„ leur ce que vous me destiniez ; vous me ferez un
„ très-grand plaisir. J'ai assez & trop de bien pour
„ ce qui me reste à vivre , je ne demande plus rien.
„ Vous êtes le meilleur des pères ; je me flatte que
„ vous me pardonneriez , si je cède à la nécessité à
„ laquelle les Rois même sont soumis ; je vous ai
„ obéi tant que j'ai pu.

A Vaucluse , le 8 Novembre.

Il écrivit sur le même ton à l'Abbé de St. Benigne.
Dans

Ad fontem
Sorgiaz vi. idus
Novembres.

Dans une lettre qu'il écrivit dans le même temps à l'Evêque de Cavaillon, pour lui apprendre le parti qu'il avoit pris de venir se cacher à Vaucluse, il peint bien l'état de son ame. « Je ne puis pas dans » ce siecle bien établir dans mon ame ce que je vou- » drois ; ce n'est pas que je l'ignore ; mais j'y trouve » de grands obstacles, & je ne saurois fixer ma vo- » lonté sur des choses que je vois ne pouvoir pas » réussir. Le Sage a bien raison de dire que *tout est* » *difficile*. Je ne puis pas ce que je veux ; je ne veux » pas ce que je puis ; je cherche une chose que je » veuille & que je puisse, & je ne la trouve pas. » Voilà ce qui fait flotter mon ame dans une mer » d'incertitudes & de perplexités.

AN. DE J. C.
1352.

L. 15. ep. 11,
M. R.

Après avoir resté quelques jours à Vaucluse, désespérant de voir arriver le Cardinal de Bologne, & ne recevant pas de ses nouvelles, Pétrarque se déterminâ à partir pour l'Italie. L'automne cette année avoit été d'une sécheresse extraordinaire ; il y avoit plusieurs mois qu'il n'avoit plu. Le temps étoit beau & serein ; il crut pouvoir s'y fier, *quoiqu'il n'y ait rien*, dit-il, *sur quoi on doive moins compter qu'un beau temps d'hyver*. Cependant il ne pouvoit pas ignorer que sa destinée étoit d'essuyer toujours dans ses voyages des chaleurs excessives ou des pluies abondantes. Il se mit en marche le 16. Novembre avec ses papiers & la plus grande partie de ses livres qu'il vouloit transporter dans son Parnasse d'Italie. A peine eut-il mis le pied hors de sa maison, que le temps se couvrit & parut humide. Ce n'étoit d'abord qu'un brouillard, qui devint bientôt une vraie pluie. Il jura d'abord contre sa mauvaise fortune, & fut

L. 15. ep. 2.
& 3. M. R.
Var. 24.

AN. DE J. C.
1352.

tenté de revenir sur ses pas ; mais ensuite il reprit courage , & continua sa route. Le port n'étoit pas loin ; il falloit qu'il passât par Cavaillon , qui n'est qu'à deux lieues de Vaucluse , & il vouloit s'y arrêter , pour faire ses adieux à son ami Philippe de Cabassole.

Il étoit presque nuit lorsqu'il y arriva. L'Evêque étoit malade , & lui avoit caché son état pour ne pas l'affliger. Il le reçut comme un Ange ; des larmes de joie couloient sur son visage. *Je ne suis plus en peine de moi* , dit-il à son frere , *j'ai mon ami Pétrarque ; la santé est entrée dans ma maison avec lui.* Il ignoroit en disant cela que Pétrarque alloit en Italie , & que son projet étoit de passer la Durance avant la nuit. Dès qu'il en fut informé , il marqua un si grand désespoir , il demanda avec tant d'instance , qu'on passât au moins la nuit avec lui , qu'il ne fut pas possible de résister , d'autant plus qu'il pleuvoit à verse.

Cette pluie qui dura toute la nuit , donnoit de l'inquiétude à Pétrarque ; il vouloit partir le lendemain de bonne heure , & il craignoit de gâter les papiers & les livres dont ses ballots étoient farcis. Il avoit pris le parti de les laisser , & de livrer à la pluie un corps endurci par les voyages , & habitué à toutes les injures de l'air , lorsqu'il se vit arrêté par un plus grand obstacle qu'il n'avoit pas prévu. Quelques domestiques de l'Evêque lui apprirent que des bandits des Alpes étoient descendus sur le Var du côté de Nice , & qu'ils y faisoient toute sorte de ravages , ce qui rendoit la route d'Italie impraticable de ce côté-là ; chose inouïe & sans exem-

ple. C'étoit cependant la route que Pétrarque avoit choisie, dans le dessein de passer à Montrieux, pour voir son frere le Chartreux, avant de quitter tout-à-fait la Provence.

AN. DE J. C.
1351.

L'Evêque marqua une grande joie en apprenant cette nouvelle, parce qu'il étoit persuadé que Pétrarque renonceroit à son projet. Celui-ci crut d'abord que c'étoit un stratagème de son ami pour le retenir; il envoya ses gens pour constater le fait; ils lui rapportèrent que la nouvelle étoit vraie, & qu'il n'y avoit pas moyen d'en douter.

Pétrarque flotta pendant quelque temps entre les différens partis qu'il pouvoit prendre. Il vouloit toujours, à quelque prix que ce fût, aller en Italie, & il se proposoit de passer par le Mont Genievre. Dans le fond la route de Gênes étoit plus longue & plus incommode; il ne la prenoit que pour voir son frere, qu'il n'avoit pas vu depuis 1347. Les instances redoublées de l'Evêque & la pluie, qui continuant toujours avec violence, rendoit les chemins impraticables, le déterminèrent enfin à rester. Il se retira dans sa chambre, où il ne lui fut pas possible de dormir une heure. La pluie avoit percé le toit & tomboit sur lui. Il se leva plutôt qu'à l'ordinaire pour dire mâtines, & alla ensuite dans la chambre de l'Evêque qui étoit éveillé.

Là il fut bien décidé que son départ seroit différé. *Tant d'obstacles, dit-il, me firent comprendre que Dieu n'approuvoit pas ce voyage, & je me fis un point de religion d'y renoncer.* La crainte de gâter ses livres & ses papiers, influa aussi beaucoup sur cette détermination, d'où il concluoit que les

L l ij .

AN. DE J. C.
1352.

richesses gênent la liberté. Il se contenta d'envoyer en Italie une partie de ses gens, moins pour vaquer à ses affaires, & lui préparer les voies, que pour être plus seul & plus tranquille à Vaucluse, où il se rendit après avoir passé deux jours à Cavaillon. Le beau temps revint dès que ses gens furent assez loin, pour qu'il n'y eût pas moyen de les rappeler, ce qui confirma Pétrarque dans l'idée où il étoit que la Providence avoit voulu mettre un frein au desir qui le portoit en Italie. *Elle fait mieux que nous*, dit-il, *les choses qui nous conviennent, & ce ne sont pas toujours celles qui nous sont les plus agréables.*

Pétrarque passa à Vaucluse le reste du mois de Novembre & tout le mois de Décembre. Ce fut là qu'il apprit un grand événement qui intéressoit tout le monde chrétien.

Clement VI succomba enfin sous la violence du mal contre lequel il avoit lutté toute l'année. *Il oublia*, dit Pétrarque, *ou il méprisa le sage conseil que je lui avois donné, ce qui le fit retomber dans les mêmes filets; il se livra entièrement à cette troupe de Médecins qu'il avoit autour de lui. Le sentiment du plus grand nombre & des plus ignorans prévalut. On le délivra des embarras de la Papauté par des remèdes déplacés & des saignées trop fréquentes (a).*

Bal. tom. I. fol. 917. Il mourut le 6 Décembre d'une fièvre continue, selon Villani. Un de ses Biographes dit qu'il avoit

(a) In eisdem laqueos mox reversus utilisque consilii vel immemor vel contemptor, totum se medicis tradidit, ubi quod sæpe accidit melior pars numero victa est & ignorantium prævalente sententiâ, intempestivis remediis & immodicâ, ut fertur senilis sanguinis rapinâ pontificali sollicitudine liberatus est. Ed. Basil. fol. 1113.

un abcès dans le dos qui créva tout-à-coup & submergea son cœur. Un Auteur Anglois * assure qu'il fut empoisonné. Son corps fut porté le lendemain à l'Eglise de Notre-Dame, où on lui rendit les honneurs funebres avec la plus grande pompe. Il fut transporté quelque temps après à l'Abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne, où l'on voit encore son tombeau de marbre noir, qui fut violé & pillé par les Huguenots l'an 1562. On dit qu'ils prirent sa tête, dont ils se servirent comme d'un ballon pour jouer. L'Historien des Archevêques de Rouen dit que le Marquis de Curton fit du crane une es-
pece de coupe, où il donnoit à boire à ses gens.

AN. DE J. C.
1352.

* Henri de
Knyghton.

Papebr. Co-
nat.

Hist. des Ar-
ch. de Rouen,
fol. 505.

Quoique cela m'écarte un peu de mon sujet, je ne puis me refuser d'observer ici qu'on n'a pas rendu à ce grand Pape toute la justice qui lui est due ; sur-tout les Italiens, qui n'aiment pas les Papes d'Avignon.

Mathieu Villani ne parle que de ses défauts ; à peine convient-il qu'il étoit *assez savant* (a), quoique ce fût un des hommes de son siècle qui avoit le plus de littérature & de doctrine. Il lui reproche avec dureté son goût pour les femmes, qui avoient en tout temps l'accès libre chez lui, & le servoient dans ses maladies ; sa passion pour la Vicomtesse de Turenne, qui étoit le canal des graces ; sa foiblesse pour ses parents, qu'il combla de biens & de dignités, quoiqu'ils en fussent la plupart indignes. Nos Historiens Ecclésiastiques, sur-tout Mr. Fleuri, n'ont fait que répéter ce qu'avoient dit les Italiens.

(a) Fù di convenevole scienza, e molto cavallaresco, e poco religioso.
Mat. Vill. L. 3. cap. 43.

AN. DE J. C.
1352.

Pour nous, qui ne saurions faire un crime à Clement VI d'avoir siégé à Avignon, nous parlerons de lui sans prévention & sans amertume. Il faut convenir que c'est un des plus grands hommes qu'on ait vus sur la chaire de St. Pierre. Telle est l'idée que nous en donnent les Auteurs contemporains & les succès de son Pontificat. S'il eut quelques défauts, ils étoient rachetés par de grandes vertus & des qualités aimables. Sans doute il ne conviendrait pas que les Papes imitassent sa maniere de vivre un peu trop cavaliere, & se fissent servir par des femmes; mais il seroit à desirer pour le bonheur du monde que tous les Princes le prissent pour modele dans le gouvernement de leurs états.

Quoi de plus brillant & de plus glorieux que les dix années de son Pontificat! Il vint à bout d'une grande affaire où ses prédécesseurs avoient échoué; il déposa l'Empereur Louis de Baviere, & fit élire à sa place Charles de Luxembourg. Il permit à celui-ci de se faire couronner à Rome, à condition qu'il ne s'y arrêteroit pas, & il fut obéi. Il eut le plaisir de voir à ses pieds une belle Reine accusée d'un grand crime, plaidant elle-même sa cause; à ses genoux les Ambassadeurs du tyran de l'Italie demandant pardon pour leur Prince; dans ses fers le fameux Tribun de Rome, qui avoit osé lever l'étendart contre lui. Il ordonna à Casimir, Roi de Pologne, de renvoyer ses maîtresses & d'être fidelle à sa femme: ce Prince se revolta d'abord; mais il se soumit ensuite, & subit la pénitence qu'on lui imposa.

Dugl. L. 9.
fol. 1090. &
seq.

Le plus généreux de tous les hommes eut le plaisir

de donner des couronnes : il conféra plus de bénéfices qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit fait avant lui. Rien ne lui coûtoit autant qu'un refus , & quand il ne pouvoit pas accorder ce qu'on lui demandoit , son esprit lui fournissoit toujours des expédiens & des ressources pour renvoyer contents ceux qu'il refusoit malgré lui. Quelques Historiens parlent d'un refus qui lui fait honneur. *Il ne voulut pas, disent-ils , accorder une de ses nieces au Roi de Sicile , qui la demandoit en mariage.*

AN. DE J. C.
1352.

Spond. ann.
Pagi Brev

Non content de répandre les trésors de l'Eglise avec une profusion sans exemple , il dépensa des sommes considérables à faire des fondations utiles , à marier des orphelines & à soulager des familles nobles qui étoient tombées dans l'indigence. Un de ses Historiens lui reproche d'avoir dissipé les trésors de St. Pierre. Pouvoit-il en faire un meilleur usage ? Pétrarque , qui ne doit pas être suspect sur son compte , nous assure que *personne ne méritoit plus que lui le nom de Clement qu'il portoit. (a).* Ses Biographes racontent un trait de sa clémence , dont peu de gens feroient capables. Une personne qui l'avoit offensé grièvement , osa lui demander une grace ; c'étoit une belle occasion de se venger ; il en fut tenté ; mais il résista à la tentation , & la grace fut accordée.

Bal. fol. 178.

Bal. fol. 164.

Naturellement éloquent , il parloit sans préparation avec beaucoup de facilité & de noblesse. Ses discours consistoriaux qu'on trouve à la bibliothèque du Roi le prouvent ; ils paroissent couler de source.

(a) Nulli major inest clementia : nomen ab ipsis
Dignum rebus habet. Petr. carm.

AN. DE J. C.
1352.

Il avoit un talent singulier pour faire passer dans l'esprit des autres tout ce qu'il vouloit & pour remuer les cœurs à son gré. Il ne respiroit que la paix & l'union ; dès qu'il voyoit des semences de guerre, il s'empressoit de les étouffer. Quelques mouvemens qu'il se donnât, il ne put établir que des trêves entre la France & l'Angleterre ; la jalousie des deux Rois & l'antipathie éternelle des deux nations étoient un obstacle à la paix qu'il lui fut impossible de surmonter. Il paroissoit plus difficile de concilier la Reine de Naples & le Roi de Hongrie ; cependant il en vint à bout. Peu s'en fallut qu'il ne réunît l'Eglise Grecque avec l'Eglise Latine. Cette réunion qu'il avoit préparée avec adresse, auroit mis le comble à la gloire de son Pontificat.

N'est-il pas étonnant qu'avec tant de titres pour être aimé & adoré de tout le monde, Clement VI n'ait jamais pu mériter l'estime & les bonnes grâces de Pétrarque ? Mais il étoit Limousin ; il n'aimoit pas l'Italie autant que la Gascogne, & au lieu d'aller rétablir le St. Siege à Rome, il acheva de bâtir le palais des Papes à Avignon, que son prédécesseur avoit commencé [a]. Torts essentiels qui éclipsaient toutes les bonnes qualités de Clement VI. aux yeux de Pétrarque. Peu de jours après la mort de ce Pape, il écrivit de Vaucluse à l'Evêque de Cavaillon la lettre suivante.

Var. 44. Vau-
cl. 10. Décem-
bre.

Truite.

„ Je vous envoie trois présents de nature fort
„ différente : un poisson, couleur d'or, avec des
„ écailles d'argent, que les uns appellent *Torrentina*,

(a) Clement VI fit bâtir tout le devant du Palais & la grande Chapelle du côté de la Vice-Gerence. Il orna de peinture le Consistoire ; il commença les murailles de la ville depuis la Roque de Dons jusqu'à la porte du Rhône.

les

» les autres *Turtura*. Le fils de mon hôte l'a pris
 » dans les belles eaux de cette fontaine. Le second
 » est un canard gras qui habite depuis long-temps
 » sur ses bords. L'air ni l'eau n'ont pu le garantir
 » des poursuites de mon chien. Le troisième est une
 » épître que j'ai pêchée moi-même avec les filets de
 » mon esprit dans les flots où mon âme nage au
 » milieu des écueils. Les deux premiers resteront
 » chez vous ; mais le troisième me reviendra , s'il
 » vous plaît , dès que vous en serez rassasié. Vous
 » en savez la raison : *la vérité engendre la haine* *.
 » Si cela étoit vrai du temps de Terence , à plus
 » forte raison à présent. Lisez donc en secret & ren-
 » voyez-moi jusqu'à ce que nous sachions ce que
 » Dieu ou la fortune nous préparent. Quand nous
 » le saurons , nous verrons s'il faut jeter cette lettre
 » au feu , ou la joindre à ses sœurs *. Elle n'est que
 » pour vous ; je ne voudrois pas que personne au-
 » tre la lût ; jugez par-là de ma confiance.

AN. DE J. C.
1352.

* Veritas odium
parit. Ter.

* Les épîtres
sine titulo.

Il y a lieu de croire qu'il parloit dans cette lettre de la mort du Pape & de l'élection future. L'Evêque de Cavaillon la renvoya d'abord après l'avoir lue , & manda à Pétrarque qu'elle lui avoit fait grand plaisir.

Pétrarque lui répondit le lendemain. « Je suis
 » charmé que mon épître vous ait plu ; je la trouve
 » bien meilleure depuis qu'elle a mérité votre suf-
 » frage. Elle vous est adressée , parce que je fais
 » que vous êtes l'ennemi capital des vices. Je vous
 » envoie un quatrième présent. C'est une lettre au
 » Clergé de Padoue sur la mort d'Hildebrand notre
 » Evêque (1), que vous admiriez , dont vous fai-

Fam. l. 15. ep.
13. M. R. Vau-
cl. 15. Decemb.

(a) Hildebrand Comti , Evêque de Padoue depuis 1319 , mort le 2 Novembre

AN. DE J. C.
1352.

» fiez souvent l'éloge , & dont la vertu me paroît
» soit au-dessus de notre admiration & de nos élo-
» ges. Vous l'aimiez cette vertu , quoique , si je ne
» me trompe , vous n'eussiez aucune liaison avec ce
» saint Prélat. Comparez cette lettre avec celle que
» je vous envoyai hier , & vous verrez si mon style
» est aussi propre aux louanges qu'à la censure. Les
» défauts que vous y trouverez , mettez-les sur le
» compte de mon esprit , & ce qui vous paroîtra
» bien , attribuez-le au sujet ; car en vérité il est
» aisé de louer l'un & de blâmer l'autre. Qui est-ce
» qui ne deviendrait pas éloquent en traitant des
» sujets de cette espece ?

Je ne doute pas qu'il ne soit question de Clement VI. dans ces deux lettres. C'est lui que Pétrarque met en opposition avec Hildebrand Comti , dont il fait un grand éloge dans sa lettre au Clergé de Padoue , au lieu que cette épître qu'il envoyoit à l'Evêque de Cavaillon , en lui demandant le plus grand secret , contenoit , si je ne me trompe , une satire vive sur le Pape qui venoit de mourir.

Ce qui me le persuade , c'est que Pétrarque avoit fait la même chose à la mort de Benoit XII , comme on a vu , & d'ailleurs il nous a laissé deux églogues dans lesquelles Clement VI. est fort maltraité.

Pastorum Pa-
thos. Eglog. VI.

Dans la premiere St. Pierre paroît sur la scene , faisant sous le nom de Pamphile les reproches les plus durs & les plus amers à Clement VI. sur le peu de soin qu'il prenoit du troupeau que Jesus-Christ lui a confié , & sur la vie molle & fastueuse

1352. âgé de 90. ans. Obiit 20 Novembris Hildebrandinus Comes Romanus , Episcopus Paduæ , annorum 90. anno 33. sui Episcopatus , præsul sufficiens & dilectus. Corth.

qu'il menoit, bien opposée à la vie dure & austère des premiers Pasteurs. Il le menace de son maître, qui viendra bientôt lui faire rendre compte.

AN. DE J. C.
1352.

Clement VI. (sous le nom de Mitton *) répond à Pamphile : « Vous êtes, on ne peut pas plus, dur » & plus aigre. Toujours prêt à mordre, vous n'avez que des injures à la bouche. Il est plus aisé de censurer les mœurs des autres que de justifier les siennes. *Ingrat ! infidele ! fuyard !* n'avez-vous pas renié votre maître & abandonné votre troupeau pour éviter la persécution ? Ce troupeau que Jesus-Christ lui-même vous avoit confié, a-t-il jamais plus souffert que dans le temps que vous en preniez sein ? N'y a-t-il pas une vallée à Rome encore grasse du sang qui fut répandu alors : des cavernes pleines des ossemens qui y furent confusément entassés, & qui font horreur (a) ?

* De *Mitis*,
doux.

Serve, infide,
fugax, Domino-
que ingrata be-
nigno-

„ Je me garderois bien d'imiter la vie pauvre & grossière que vous meniez, & dont vous faites gloire. J'ai des caves pleines d'argent, puis-je mieux faire que de m'en servir pour jouir des douceurs & des commodités de la vie ? J'ai des diamans & des pierreries, je veux que mon épouse en soit parée, qu'on voie à sa toilette ce beau miroir dont le *berger de Bisance* m'a fait présent, & qu'on la prenne pour une Reine. Je ne menerai pas mon troupeau comme vous dans les buissons & les rochers : je choisis les pâturages les plus gras : je prétends qu'il ne manque de rien, & qu'il jouisse

Constantin.

(a) Est sanguine vallis

Pinguis adhuc cæcis raptim congesta cavernis

Offa jacent. Eglog. VI.

AN. DE J. C.
1352.

Me memini do-
mino servire po-
tenti.

Grex infectus
ac infectus. Egl.
VII.

* La ville d'A-
vignon.

» de tout. A Dieu ne plaise que je sépare les boucs
» & les chevres, les génisses & les taureaux ! Ils
» sont faits pour être ensemble. Vos menaces ne me
» font pas peur ; je fers un maître bon & puissant.

Dans la seconde Miton s'entretient avec la Nym-
phe Epy *, qui a toute sa confiance & ses bonnes
graces. Il lui parle de la conversation qu'il vient d'a-
voir avec le berger Pamphile, & ils font ensemble
le dénombrement du troupeau après la peste, pour
se mettre en état de rendre compte au maître. C'est
là que la Nymphé faisant passer en revue les Cardi-
naux l'un après l'autre, déguisés sous des emblèmes
pastorales après avoir dit du bien de quelques-uns en
petit nombre, peint les autres sous les traits les
plus affreux & les couleurs les plus noires. Il ne
me seroit pas impossible de donner la clef de cette
églogue mystérieuse ; mais j'ai déjà dit les raisons
qui m'empêchent de dissiper les ténèbres dont il a
plu à Pétrarque de s'envelopper.

Je n'entreprendrai pas de le justifier sur ces traits
de satyre contre un Pape qui l'aimoit, qui lui avoit
fait du bien, qui lui donnoit sans cesse des marques
de bonté & de bienveillance, jusqu'à lui dire : *de-
mandez ce qu'il vous plaira.*

Il est vrai que ces traits satyriques étoient, pour
ainsi dire, consignés dans des lettres secrètes à des
amis ou dans des ouvrages qui ne devoient jamais
voir le jour. Mais ne fait-on pas ce que c'est que
ces ouvrages des grands Poètes, qui ne doivent ja-
mais voir le jour. Ce sont souvent les productions
les plus chéries de leur esprit, qu'ils n'osent livrer
au public, parce qu'ils y attaquent la religion, le

gouvernement , les mœurs , les personnes les plus respectables. D'abord on les fait lire mystérieusement à quelques personnes privilégiées à qui on recommande le plus grand secret ; ensuite les copies se répandent. C'est un ami qui a trahi , un valet qui a volé , une mémoire heureuse qui a retenu à la lecture. L'Auteur paroît au désespoir ; il désavoue l'ouvrage , & dans le fond de l'ame il est charmé qu'on le lise. Cependant l'ouvrage est devenu public ; les Ministres de la Religion se plaignent , les dévots crient au feu , le gouvernement agit , les personnes attaquées veulent se venger , l'Auteur effrayé quitte sa patrie , va chercher un asyle dans les pays étrangers , & le plus beau génie de son siècle ne jouit pas de tous les avantages que devoit lui procurer la supériorité de l'esprit & des talens.

AN. DE J. C.
1352.

On verra Pétrarque envoyer lui-même des copies de ces églogues , qu'il avoit d'abord condamnées à des tenebres éternelles. Peut-on douter qu'il ne les fît lire à plusieurs personnes à Avignon ? D'ailleurs ne fait-on pas qu'il disoit tout ce qu'il pensoit avec la plus grande liberté , sans égard pour personne ? Il ne devoit donc pas être étonné de ce grand nombre d'ennemis qu'il avoit à la Cour du Pape , & de ce déchaînement contre lui , dont il se plaint si amèrement.

Il nous peint cette Cour comme fort ignorante ; s'il faut l'en croire , ceux qui y tenoient les premiers rangs , ignoroient même ce que c'est que la poésie. Cependant il convient qu'on y regardoit les Poètes comme des personnages sacrés plein de l'esprit divin , sur qui le bourreau ne pouvoit pas mettre la

M m iij

AN. DE J. C.
1352.

main ; que cette façon de penser sauva la vie à Rienzi, quoiqu'il n'eut jamais fait de vers. Cela posé, quelle vénération n'auroit-on pas eu dans cette Cour pour le plus grand de tous les Poètes, s'il ne s'étoit pas fait tant d'ennemis par la véhémence de ses déclamations & le fiel de ses satyres. N'est-il pas fâcheux que cette démangeaison de dire librement ce que l'on pense, soit une maladie incurable de l'esprit, & que dans tous les siècles les plus beaux génies en soient attaqués ?

La plupart des Cardinaux sentirent la nécessité de mettre quelque réforme dans la Cour Romaine. Voulant donner à Clement VI. un successeur qui réparât ses torts, ils jetterent d'abord les yeux sur Jean Birel, Général des Chartreux.

Dorland Chron.
Carth. fol. 231.
Theat. chron.
Ord. Carth. fol.
24. & 25.

C'étoit un Limoufin, connu par la sainteté de sa vie, & son zele pour la gloire de Dieu. Aucun respect humain ne le retenoit ; il prêchoit la pénitence avec force, & il écrivoit aux Princes avec la plus grande liberté pour les exhorter à se convertir. Le Cardinal de Taleirand fut effrayé quand il vit les Cardinaux pencher à donner leurs suffrages à un homme de cette trempe. *Qu'allez-vous faire, leur dit-il, ne voyez-vous pas que ce Moine accoutumé à gouverner des Anacorettes, voudra nous faire vivre comme eux ? Il nous fera aller à pied comme les Apôtres, & nos beaux chevaux seront envoyés à la charue (a).*

Il ne fut pas difficile au Cardinal de Taleirand, qui avoit un grand credit dans le Conclave, de

(a) On dit que le Cardinal de Taleirand, se repentant de ce qu'il avoit fait, combla de bienfaits l'ordre des Chartreux. Il acheva la Chartreuse de Vaucluse commencée par son frere le Comte de Perigord.

donner l'exclusion au Général des Chartreux. Les Cardinaux étoient fort embarrassés, & l'élection auroit beaucoup traîné, s'ils n'avoient appris que le Roi Jean venoit à Avignon pour faire élire un Pape qui lui fut dévoué. Cette nouvelle hâta leur choix, que le Cardinal de Taleirand fit tomber sur Etienne Alberti, Cardinal d'Ostie, qui prit le nom d'Innocent VI. Né dans un village * du diocèse de Limoges, de parens peu connus, ce Pontife dut son élévation à la réputation qu'il avoit d'homme intègre & de bonnes mœurs, capable de réformer la Cour Romaine par son exemple encore plus que par ses réglemens. En effet, peu de temps après son éléction il supprima les réserves des bénéfices faites par ses prédécesseurs, donna des bornes à la pluralité, abolit les Commandes, obligea les Titulaires à la résidence, & diminua sa table & son train; exemple que les Cardinaux ne se pressèrent pas de suivre.

AN. DE J. C.
1352.

* Beiffac.

Une pareille réforme devoit plaire à un homme qui pensoit comme Pétrarque. On croiroit d'abord qu'il approuva l'élection d'un Pontife qui marquoit tant de zèle pour l'honneur de l'Eglise; mais ce Pape étoit Limoufin, comme son prédécesseur, & par conséquent peu porté à ramener l'Eglise à Rome. C'étoit là le point essentiel.

Une autre chose rendit l'élection d'Etienne Alberti désagréable à Pétrarque. Un vieux Cardinal fort ignorant, mais *grand Jurisconsulte* (a), soutenoit que Pétrarque étoit magicien, parce qu'il lisoit Virgile,

Sen. l. 1. ep. 3.

(a) Pétrarque ne nomme pas ce Cardinal. Baluze croit que c'est le Cardinal de Commenges. Erreur. Il n'étoit ni vieux ni grand Jurisconsulte. C'est plutôt le Cardinal Poyet.

AN. DE J. C. 1352. & il l'avoit persuadé au Cardinal Alberti.

Cela ne donne pas une grande idée de l'esprit & de la capacité de ce Pape. Il avoit cependant professé le Droit Canon avec succès dans l'Université de Toulouse. Il étoit Juge-Mage dans cette ville lorsqu'il fut nommé à l'Evêché de Noyon, & peu de temps après transféré à Clermont. *C'étoit un homme de bonne vie & de petit savoir*, dit Villani (a). C'est ainsi qu'en parlent la plupart des Auteurs contemporains.

Pétrarque n'a pas pu se refuser de lui donner un coup de dent dans cette églogue où Clement VI. est si maltraité. Il lui fait dire en parlant de son successeur : *il viendra bientôt après moi un homme triste & pesant, qui par la dureté de ses refus réparera les torts que j'ai fait à l'Eglise par ma trop grande facilité. Il engraissera les pâturages romains avec le fumier d'Auvergne* (b).

Que pouvoit espérer Pétrarque sous le Pontificat d'un homme qui le croyoit forcier ? Cependant, à peine les cérémonies du couronnement d'Innocent VI. furent achevées, que les Cardinaux de Taleirand & de Bologne écrivirent à Pétrarque qu'il falloit qu'il vînt au plutôt lui baiser les pieds, & lui faire compliment sur son exaltation. Pétrarque le connoissoit ; ils s'étoient trouvés souvent ensemble chez le Cardinal de Taleirand, qui se plaisoit à plaisanter Pétrar-

(a) Uomo di bona vita e di non grande scienza e assai amico del Rè di Francia. *Matth. Vill. l. 3. cap. 44.*

(b) Succedet mihi forte aliquis, nec longius hic jam
Augurio, nisi fallor abest, qui tristis, inersque,
Mitia præduris excuset facta repulsis ;
Alvernaſque ferat Romana in pascua fordes. *Églog. VI.*

que

que devant lui sur la magie dont on l'accusoit.

AN. DE J. C.
1352.

C'est sans doute avec le Cardinal de Taleirand qu'il eut à peu près dans ce temps-ci une conversation singulière dont il parle mystérieusement dans une de ses épîtres sans titre, ayant attention de ne pas nommer le Cardinal François avec qui il s'entretenoit. Un jour parlant librement à son ordinaire sur l'état de l'Eglise & de l'Italie, il lui dit : « Je vois » l'Empire & la Papauté sur le penchant de leur ruine. » les deux luminaires vont s'éteindre : les deux glaires sont déjà presque émouffés. Telle est la destinée des choses mortelles qui ne peuvent pas toujours durer. Pour moi j'aime mieux que cela arrive à présent que ces deux choses ne sont plus entre nos mains. On ne pourra du moins l'imputer qu'aux deux régions barbares qui les possèdent ; l'une dure & horrible * ; l'autre molle & énermée §. Fort bien, répondit le Cardinal ; d'autres trouveroient peut-être trop libre ce que vous venez de dire ; pour moi je ne pense pas de même, & je trouve que vous avez raison. Nos deux Clements ont fait plus de tort à l'Eglise dans quelques années que vos sept Gregoires n'ont pu lui faire du bien.

Epist. sine tit.
15.

* L'Allemagne.
§ La France.

Quelque répugnance qu'eut Pétrarque à paroître devant un Pape qui avoit si mauvaise opinion de lui, il crut devoir se rendre aux ordres de ses deux maîtres. Il partit de Vaucluse le 3 Janvier, laissant malade son concierge Raimond Monet ; ce valet bon à tout, cet homme de confiance dont il fait si souvent l'éloge.

A peine eut-il passé vingt-quatre heures à Avignon, qu'un de ses gens, qu'il avoit laissé à Vau-

Tome III.

N n

AN. DE J. C.
1353.
cluse pour avoir soin de Monet, vint la nuit à toute bride lui apprendre sa mort. Il écrivit sur le champ la lettre suivante aux deux Cardinaux, pour leur demander la permission de retourner à Vaucluse mettre ordre à ses affaires.

Fam. l. 16. ep.
1. M. R.
Avignon, 5
Janvier.

» Si Regulus, la terreur des Carthaginois, étant
» en Afrique chargé d'une négociation importante,
» ne rougit pas de demander un congé au Sénat,
» sous prétexte que celui qui labouroit son champ
» étoit mort, pourquoi rougirois-je de faire une
» demande semblable à mes deux illustres Patrons,
» moi qui ne suis chargé d'aucune affaire publique,
» & qui en ai fort peu de particulieres? J'ai perdu
» hier mon concierge qui ne vous étoit pas inconnu;
» il cultivoit pour moi quelques arpents d'une assez
» mauvaise terre.

» Je ne crains pas que vous me fassiez la réponse
» que le Sénat fit à Regulus. *Continuez de travailler*
» *pour la République; elle aura soin de votre champ.*
» Le champ de Regulus étoit à Rome; le mien est
» à Vaucluse, lieu que vous connoissez à peine. Sci-
» pion, l'autre fleau de l'Afrique, commandant avec
» succès en Espagne, demanda aussi un congé, par-
» ce que sa fille n'avoit pas de dot. Je suis à peu-
» près dans le même cas: ma bibliothèque, que je
» regarde comme ma fille, a perdu son gardien. Cet
» homme rustique, que je ne saurois trop regretter,
» avoit plus de prudence & même d'urbanité qu'on
» n'en trouve souvent dans les villes. C'étoit d'ail-
» leurs l'animal le plus fidele que la terre ait ja-
» mais produit. Aussi je lui avois confié mes livres
» & tout ce que j'ai de plus cher au monde. J'ai été

„ absent de Vacluse pendant trois ans : à mon re-
 „ tour je n'ai rien trouvé dans ma bibliothèque non-
 „ seulement d'égaré, mais même de dérangé. Il ne
 „ savoit pas lire, & il aimoit les lettres ; il conser-
 „ voit avec un soin extrême mes livres les plus ra-
 „ res, qu'il connoissoit par un long usage ; il sa-
 „ voit distinguer les ouvrages des Anciens & les
 „ miens.

AN. DE J. C.
 1353.

„ Quand je lui confiois un livre, il témoignoit une
 „ grande joie, & le ferroit contre sa poitrine en sou-
 „ pirant ; quelquefois il appelloit l'Auteur à voix
 „ basse. A le voir alors, on auroit dit que la vue
 „ ou le contact d'un livre le rendoit plus savant ou
 „ plus heureux. J'ai passé trois lustres avec lui ; je
 „ lui confiois mes pensées les plus secrètes, com-
 „ me j'aurois pu faire à un prêtre de Cerès, & sa
 „ maison étoit pour moi le temple de la bonne foi.
 „ Je le quittai avant hier légèrement malade pour
 „ me rendre à vos ordres. Il avoit une vieilleffe saine
 „ & fraîche, il est mort hier me demandant
 „ souvent & invoquant le nom du Seigneur. Sa mort
 „ m'afflige beaucoup ; mais je le regretterois bien
 „ davantage, si son âge ne m'avoit pas averti que je
 „ le perdrois bientôt. Illustres Prélats ! laissez partir
 „ un homme qui vous est inutile. Il est nécessaire à
 „ son champ, encore plus à sa bibliothèque.

Pétrarque n'eut pas de peine à obtenir la grace
 qu'il demandoit dans cette lettre. Dès qu'il l'eut ob-
 tenue, il partit pour Vacluse, d'où il ne fut plus
 possible de le tirer pour aller à Avignon, quelques
 instances que lui fissent ses amis & les deux Cardi-
 naux, qui vouloient, à quelque prix que ce fût ;

N n ij

AN. DE J. C.
1353.

Fam. l. 16. ep.
3. M. R.
Vaucluse , 28
Mars.

lui procurer un établissement honorable & lucratif dans la Cour du Pape.

» Je suis content, leur disoit Pétrarque, je ne veux
» rien, j'ai mis un frein à mes desirs, j'ai tout ce
» qu'il faut pour vivre. Cincinnatus, Curius, Fabrice,
» Regulus, après avoir subjugué des nations entières & mené des Rois en triomphe, n'étoient pas si riches que moi. Si j'ouvre la porte aux passions, je serai toujours pauvre. L'avarice, la luxure, l'ambition ne connoissent point de bornes : l'avarice sur-tout est un abyme sans fond. J'ai des habits pour me couvrir, des vivres pour me nourrir, des chevaux pour me porter, un fônd de terre pour me coucher, me promener, & déposer ma dépouille après ma mort. Qu'avoit de plus un Empereur Romain? Mon corps est sain ; dompté par le travail, il est moins rebelle à l'ame. J'ai des livres de toute espee ; c'est un trésor pour moi ; ils nourrissent ~~mon ame avec une volupté~~ qui n'est jamais suivie de dégoût. J'ai des amis que je regarde comme mon bien le plus précieux, pourvu que leurs conseils ne tendent pas à me priver de ma liberté. Ajoutez à cela la plus grande sécurité ; je ne me connois point d'ennemis, si ce n'est ceux que m'a faits l'envie. Dans le fond je les meprise ; & peut-être serois-je fâché de ne pas les avoir. Je compte encore au nombre de mes richesses la bienveillance de tous les gens de bien répandus dans le monde, même de ceux que je n'ai jamais vus, & que je ne verrai peut-être jamais. Vous faites peu de cas de ces richesses, je le fais bien ; que voulez-vous donc que je fasse pour m'enrichir ?

„ Que je prête à usure, que je commerce sur mer,
 „ que j'aillè brailler dans le barreau, que je vende
 „ ma langue & ma plume; que je me fatigue beau-
 „ coup pour amasser des trésors que je conserverois
 „ avec inquiétude, que j'abandonnerois avec regret,
 „ & qu'un autre dissiperoit avec plaisir. En un mot,
 „ qu'exigez-vous de moi? Je me trouve assez riche,
 „ faut-il encore que je paroisse tel aux yeux des au-
 „ tres? Dans le fond c'est mon affaire. Va-t-on con-
 „ sulter le goût des autres pour se nourrir? Gardez
 „ pour vous votre façon de penser, & laissez-moi la
 „ mienne; elle est établie sur des fondemens solides
 „ que rien ne pourroit ébranler.

Cette peinture vraie & naturelle de la façon de
 penser de Pétrarque sur les biens & les honneurs
 de ce monde, est tirée d'une lettre qu'il écrivoit à
 son ami Socrate, pour qui il n'avoit rien de ca-
 ché, & sous son nom à ses autres amis. Il avoit beau
 dire & beau faire, ces amis revenoient toujours à la
 charge, & vouloient le faire riche malgré lui. Gui
 Settimo étoit celui qui insistoit le plus. Cet homme
 ambitieux, qui avoit toujours suivi la Cour Romaine
 pour faire fortune, n'imaginoit pas qu'on pût pren-
 dre une autre route, & penser autrement que lui.
 Il écrivoit à Pétrarque : le Pape dans le fond aime
 les gens de mérite, il n'est pas possible qu'il ne re-
 vienne de sa prévention, & qu'il ne fasse quelque
 chose pour vous. *Je veux que cela soit vrai*, lui ré-
 pondit Pétrarque, *qu'est-ce que cela me fait? Si le*
Pape n'aime que les gens de mérite, il aime peu de
gens. Je ne me flatte pas d'être de ce nombre, &
j'aimerois mieux en être que d'être Pape.

Fam. l. 16. ep.
3. M. R.

AN. DE J. C.
1353.

Les instances réitérées des amis de Pétrarque furent inutiles ; il ne fut plus possible de l'attirer à Avignon pour le présenter au Pape. Contre son ordinaire il passa tout l'hiver dans sa solitude de Vaucluse, d'où il écrivit plusieurs lettres qu'on trouve dans le manuscrit de la bibliothèque du Roi, & qui me meneroient trop loin si j'entreprennois de les traduire toutes. Je me borne à celles qui contiennent quelques détails de sa vie, ou quelque anecdote curieuse.

Il étoit comme l'oiseau sur la branche, toujours prêt à prendre son vol pour retourner dans sa chère patrie ; mais il attendoit pour se déterminer sur un point aussi important le retour de quelques domestiques qu'il avoit envoyés en Italie pour lui rendre compte de ce qui s'y passoit. Vers le milieu de Février il en vit arriver un qui lui tint ce langage.

Fam. l. 15. ep.
3. M. R.

„ Quel est votre projet ? Vous fuyez Caribde pour
„ tomber en Scilla. Vous détestez la Cour d'Avi-
„ gnon & vous avez raison ; mais vous ne savez
„ pas ce qui vous attend en Italie. Le bruit de vo-
„ tre retour a déjà rassemblé vos amis par troupes.
„ Cet esprit que vous voudriez recueillir, il faudra
„ l'éparpiller de tout côté. Si vous n'avez point d'af-
„ faires qui vous regardent, vous serez chargé de
„ celles des autres : elles vous feront perdre un
„ temps précieux, à vous qui n'en avez jamais assez.
„ Combien d'importunités n'aurez-vous pas à
„ à essuyer, si vous voulez vous prêter à tout ce
„ qu'on exigera de vous ?

Le domestique entroit sur cela dans des détails

que Pétrarque n'a pas jugé à propos de faire passer jusqu'à nous, mais qui lui prouverent qu'il feroit fort mal s'il exécutoit le projet qu'il avoit formé d'aller en Lombardie. Ce qui le faisoit pencher de ce côté-là, c'est qu'il espéroit d'y être tranquille, & on lui faisoit voir qu'il y meneroit une vie plus agitée que dans le Comtat. Voilà ce qui le détermina à jeter l'ancre à Vacluse, & attendre là que des circonstances plus favorables le ramenassent dans sa patrie. Il fit part à son ami Zanobi du parti qu'il prenoit dans une lettre, où après lui avoir tracé une esquisse de la vie qu'il menoit alors à Vacluse, il finit par lui dire.

„ J'ai acquis une grande ressource contre toute
 „ forte d'exils ; c'est que déjà accoutumé au lieu
 „ sauvage que j'habite, il n'y en a point auquel je
 „ ne m'accoutumasse de même. Je n'excepte que cette
 „ vilaine ville pendante sur les eaux troubles & ven-
 „ teuses du Rhône. Me voilà donc à Vacluse, jus-
 „ qu'à ce qu'il plaise à la fortune de changer, ce
 „ qui lui arrive souvent. Je trouve ici Rome, Athe-
 „ nes, ma patrie, comme il plaît à mon esprit. J'y
 „ jouis de mes amis, tant ceux avec qui j'ai vécu
 „ que ceux qui sont morts plusieurs siècles avant
 „ moi, & que je ne connois que par leurs ouvra-
 „ ges. Je vais les chercher dans tous les siècles &
 „ dans tous les lieux, pour les rassembler dans mon
 „ petit vallon, où je passe une vie délicieuse avec
 „ eux. Ils ne troublent pas ma solitude, & ne m'em-
 „ pêchent pas de jouir de moi-même.

Qui ne croiroit en lisant cette lettre que Pétrarque se trouvoit fort bien à Vacluse, & qu'il y fixeroit

AN. DE J. C.
1353.

Fam. l. 15. ep.
3. M. R.
Vaucl. 23. Fév.

AN. DE J. C.
1353.

son séjour, au moins pour quelque temps ? Cependant l'envie lui reprit peu de temps après d'en sortir.

„ Cette solitude convenoit à merveille à mes études & à ma façon de penser. Nulle part plus de tranquillité & de loisir ; mais le voisinage & l'odeur de cette Cour qu'on appelle mal à propos Romaine, puisqu'elle n'a rien de Romain, me rend ce séjour insupportable : je vois des orages se former qui me menaçoient même dans ma retraite, sans parler des tempêtes passées, dont les restes poursuivoient ma barque jusques dans ce port.

Voilà la raison qu'il donne de ce changement subit, qu'il ne faut peut-être attribuer qu'à l'inquiétude naturelle de son esprit, qui ne lui permettoit pas de rester long-temps dans le même lieu.

Dans le fond Pétrarque, malgré son esprit & ses connoissances, ressembloit à la plupart des hommes qui se plaisent à changer, & ne se trouvent bien qu'où ils ne sont pas. Quand il étoit à Avignon ou à Vacluse, il soupiroit après sa chere patrie. Quand il étoit en Italie il regrettoit sa solitude de Vacluse. Il avoit mille partis à prendre, & ne savoit à quoi se déterminer, trouvant toujours des raisons pour & contre qui tenoient son esprit en suspens. Il convient lui-même qu'aucune partie de la terre ne lui plaisoit.

Fam. l. 15. ep.
8. M. R.
Vaucl. 24. Apr.

„ De quel côté que je tourne mes membres fatigués, écrivoit-il à un ami, je ne trouve que des pierres & des épines. Il seroit bien temps d'aller à l'autre monde ; car je me trouve bien mal dans celui-ci. Est-ce ma faute, ou celle des hommes, ou

„ ou celle des lieux ? Peut-être de tous ensemble.

AN. DE J. C.
1353.

„ Nulle part sur la terre un séjour tranquille

„ & agréable ; l'un est désolé par la guerre ;

Fam. l. 17. ep.
3. M. R.

„ on trouve dans l'autre une espece de paix plus

„ cruelle que la guerre. Ici l'on éprouve toutes les

„ horreurs de la famine ; là une abondance pire que

„ la disette. Ici l'air est infecté ; là ce sont les mœurs.

„ Ici l'on gémit sous le poids d'une servitude acca-

„ blante ; là regne une liberté insolente , à laquelle

„ le plus dur esclavage est préférable. Cette terre

„ est sèche & aride ; cette autre est exposée à tou-

„ tes les fureurs des fleuves qui sortent de leur lit.

„ Là on gèle , ici l'on brûle : là une solitude horri-

„ ble , ici une foule importune. Là on est en proie

„ à la rage des bêtes féroces ; ici aux fourberies des

„ hommes. Il faut en convenir , l'endroit que je

„ cherche n'est nulle part.

Cependant l'Italie lui paroissoit préférable à tout ; la balance penchoit toujours de ce côté-là ; mais les guerres civiles qui la désoloient l'en avoient déjà chassé plusieurs fois , & le compte que lui avoit rendu le domestique qu'il y avoit envoyé , le faisoit penser quelquefois à chercher ailleurs un établissement. Il se détermina à envoyer un autre domestique en Italie , pour voir s'il ne seroit pas possible de trouver quelque endroit où il pût être tranquille.

Mais avant de quitter une contrée où peut-être il ne reviendroit jamais , il crut devoir aller à Montrieu voir son frere le Chartreux , qu'il n'avoit pas vu depuis cinq ans. Il partit de Vaucluse le 19 Avril.

Lorsqu'il fut entre Aix & St. Maximin , il rencontra une troupe de Dames Romaines qui alloient en pé-

Fam. l. 16. ep.
8. M. R.

AN. DE J. C.
1353.

lerinage. A leur air , à leur démarche , il reconnut de loin leur patrie & leur naissance. Quand il fut assez près d'elles pour pouvoir les entendre , connoissant à leur langage qu'il ne s'étoit pas trompé , il s'arrêta , & leur demanda poliment en Italien d'où elles venoient , où elles alloient.

Les sons d'une voix Italienne répandirent la joie dans cette petite troupe. La plus âgée prit la parole & dit : Rome est notre patrie , nous allons en pèlerinage à St. Jacques. Et vous , Seigneur , êtes-vous Romain ? allez-vous à Rome ? Je ne vais point à Rome à présent , répondit Pétrarque ; mais on ne peut être plus Romain que je le suis par le cœur.

Cette réponse inspira de la confiance aux pèlerines : elles entourèrent Pétrarque & répondirent à mille questions qu'il leur fit sur l'état de la République , dont elles lui donnerent de bonnes & de mauvaises nouvelles. Il leur parla ensuite de ses amis , sur-tout de Lélius. Comment se porte-t-il ? que fait-il ? Nous l'avons laissé en bonne santé , dirent-elles , il a fait un bon mariage qui le rend heureux ; sa femme lui a donné de jolis enfans. Pétrarque n'ignoroit pas tout cela , & il étoit bien-aise de l'entendre.

Ces Dames l'entretinrent ensuite des perils que Lélius avoit courus dans les différentes secousses que la ville de Rome venoit d'essuyer & de la grande catastrophe du quinze Février de cette année , dans laquelle le jeune Etienne Colonne avoit échappé , comme par miracle au plus grand danger.

Pour entendre cela , il faut se rappeler ce que j'ai dit de l'état déplorable dans lequel la ville de Rome retomba après le Jubilé , ce qui donna lieu

au Pape de nommer une Congrégation de quatre Cardinaux, pour examiner quelle forme de gouvernement & d'administration il convenoit de donner à cette ville, pour y rétablir la paix & le bon ordre.

AN. DE J. C.
1353.

Les Romains n'attendirent pas le bien qui devoit resulter du travail de cette Congrégation. Ils choisirent un homme sage & de bonne réputation, à qui ils donnerent le commandement de la ville, sous le titre de chef du peuple. Le Pape confirma leur choix. Jean Cerroni les gouverna avec beaucoup de douceur & de sagesse.

Ce peuple inquiet, qui aime les spectacles & le changement, accoutumé aux scènes sanglantes de Rienzi & à ses fêtes pompeuses, fut bientôt dégoûté d'un gouvernement doux, tranquille & uniforme.

Jean Cerroni, voyant qu'il avoit perdu la confiance du peuple, que ses ordres étoient souvent méprisés, que les Grands l'insultoient impunément, se démit de sa charge, & se retira dans un château de l'Abruzze. *Cette République énervée*, dit Villani, *méritoit par son inconstance qu'il l'abandonnât* *.

Math. Vill. l.
3. cap. 29.

* La snervata
Repubblica me-
ritandolo per la
sua incoftanzia.
Ibid.

Après sa retraite, les Grands ayant repris le des- sus, rétablirent l'ancienne forme de gouvernement.

On nomma deux Sénateurs, pris dans les maisons Colonne & Ursine, comme on avoit coutume de faire, pour balancer le pouvoir de ces deux mai- sons rivales, & suspendre du moins leurs querelles.

Etienne Colonne & Bertold des Ursins étoient Sénateurs de Rome, lorsque Clement VI. mourut.

Math. Vill. l.
3. cap. 53.
Forisf. l. 2. cap.

On les accusa d'avoir voulu faire des gains illicites par la traite des grains sur mer dans un temps de disette. Le peuple ne trouvant pas de bled au mar-

O o ij

AN. DE J. C.
1353.

ché, entra en furie & assiégea le Capitole. Etienne Colonne se fit descendre par une fenêtre la tête couverte, & se sauva par une porte de derriere. Bertold des Urfins fut lapidé & enseveli sous un monceau de pierres.

*Fam. l. 16. ep.
8. M. R.*

Cela s'étoit passé le 15 Février de cette année; Pétrarque le favoit déjà par les couriers qui étoient venus de Rome. Cependant les Dames Pélerines lui apprirent mille détails de cette scene tragique, intéressans pour lui. Quand elles eurent répondu à toutes ses questions, il leur demanda s'il ne pouvoit pas leur être bon à quelque chose. « Tout me portoit » à leur faire des offres de service, dit-il dans sa » lettre à Lélius ; Dieu, la vertu, la patrie & » vous. J'étois déterminé à faire tout ce qu'elles de- » fireroient de moi, & même à partager avec elles » la somme que j'avois prise pour mon voyage. Vous » savez déjà la réponse qu'elles me firent : *priz* » *Dieu que notre voyage soit heureux ; c'est tout ce* » *que nous vous demandons.* Cette réponse me ravit » & ne me surprit pas. J'y reconnus la noblesse & » le désintéressement des Dames Romaines, diffé- » rentes en cela des femmes des autres nations, qui » loin de refuser ce qu'on leur offre, demandent » avec importunité ce qu'on leur refuse. Qu'on dise » après cela que *les Romains sont importuns quand ils* » *demandent, & ingrats quand ils ont reçu.* Ce grand » calomniateur qui l'a avancé, me permettra de dire » que j'ai éprouvé le contraire, non-seulement des » hommes, mais même des femmes, qui passent pour » être plus avares que les hommes.

*Importunos ad
petendum, in-
gratos cum ac-
ceperint. Bern.
l. de confid.*

Il étoit environ neuf heures du matin ; Pétrarque

charmé de causer avec ces Pélerines, auroit passé volontiers la journée avec elles, s'il ne s'étoit pas fait un scrupule de suspendre l'exécution de leur pieux dessein, & s'il n'avoit pas été pressé lui-même de voir son frere.

AN. DE J. C.
1353.

» Tant que cette conversation dura, je croyois, *Ibid.*
 » dit-il, être à Rome avec la Cecile de Metellus,
 » la Sulpitie de Fulvius, la Cornелиe de Gracchus,
 » la Marcie de Caton, l'Emilie de Scipion l'Afri-
 » cain, & toutes ces héroïnes fameuses qui font la
 » gloire de l'ancienne Rome; ou pour parler d'une
 » maniere plus convenable à notre religion & à
 » notre siecle, je croyois voir ces Vierges saintes
 » qui jouent un si grand rôle dans nos annales chré-
 » tiennes, Prisque, Praxede, Pudencienne, Cecile,
 » Agnez, &c.

Il arriva le 20 à Montrieu. Ce fut une grande joie dans cette sainte maison: Gerard qui l'avoit conservée & renouvelée en quelque façon depuis la peste, y étoit regardé comme un second Fondateur, quoiqu'il n'eût que le titre de *Clerc rendu* (a). Pétrarque fut étonné de trouver en lui un Anacorete, entièrement détaché des choses de ce monde, ne soupirant qu'après le ciel, & consommé dans la perfection de la vie érémitique. *Je rougis, dit-il, de voir un cadet, autrefois si inférieur à moi, me laisser si loin derrière lui; mais en même temps quel sujet de joie & de gloire d'avoir un frere si vertueux!*

Fam. l. 16. ep.
9. M. R.

Après avoir parlé de leurs anciens amis, de tout

(a) *Clericus redditus*. Ce titre inférieur à celui de frere de chœur, étoit en usage dans ce temps-là. On le donne à Gerard Petraccoli dans plusieurs actes où il est question de lui, qu'on trouve

dans les archives de la Chartreuse de Montrieu. Il y en a un entr'autres du 29 Janvier 1353. par lequel il conste qu'il avoit donné 50 florins à son Prieur Dom Perceval pour bâtir une infirmerie.

AN. DE J. C.
1353.

ce qui leur étoit arrivé depuis leur dernière entrevue , & de mille autres choses , Gerard entretenait son frere du triste état où étoit la Chartreuse de Montrieu. Ces bons Religieux persécutés par des Seigneurs voisins , avoient besoin d'une protection puissante , & ils se flattoient d'avoir trouvé dans Pétrarque ce qui leur étoit nécessaire dans leur situation. Voici de quoi il s'agit.

Bouche , dans
son histoire de
Provence , dit
qu'elle fut fon-
dée l'an 1141.

La Chartreuse de Montrieu est une des premières maisons de l'Ordre ; j'ai raconté son origine , telle que Pétrarque la rapporte lui-même d'après une ancienne tradition. Elle étoit environnée de tout côté de Seigneurs ecclésiastiques & séculiers , qui sembloient s'être donné le mot pour la piller & la détruire. Rien de pire que ces petits tyrans , dit Pétrarque ; les grands tyrans sont ordinairement généreux & magnifiques ; ce qu'ils prennent d'une main , ils le donnent de l'autre. Les petits sans cesse altérés & affamés , prennent toujours & ne donnent jamais. Les petits vols ne font qu'irriter leur soif , & les exciter à en faire de plus grands.

Ibid.

Que peuvent faire de pauvres reclus contre des tyrans armés , leur état ne leur permettant ni de fuir ni de se défendre ? Dieu ou leur Roi , voilà toute leur ressource ; ce n'est que de-là qu'ils peuvent attendre quelque secours. Les Chartreux de Montrieu recoururent à Charles II. Roi de Naples & Comte de Provence , qui leur donna une sauvegarde , à l'abri de laquelle ils passèrent des jours tranquilles ; plus heureux encore sous le regne du Roi Robert , le meilleur de tous les Princes , qui les couvrit de ses aîles. Vint ensuite un Evêque de

Marseille qui les aimoit, les protégeoit, & les garantit de toute espece d'insulte ; de sorte qu'ils n'eurent plus besoin de sauve-garde. A la mort de ce digne Prélat, les hostilités recommencerent plus que jamais. L'Eglise de Marseille avoit alors pour chef un tyran, dont les troupes étoient campées près de la Chartreuse.

Dans le temps que ces saints Religieux chantoient les louanges de Dieu avant le jour, un berger en pleurs venoit leur dire qu'on lui avoit enlevé son troupeau ; pendant qu'ils renouvelloient sur les autels la mémoire de la Passion du Sauveur, un rentier effrayé venoit leur apprendre que les troupeaux des tyrans ravageoient son champ, sa vigne, son pré, son jardin. Quand ils commençoient à goûter les douceurs d'un sommeil court & interrompu que leur Regle leur permet de prendre, ils étoient éveillés en sursaut par les cris d'un valet battu, de leur Sacristain même attaqué par ces brigands qui ne respectoient rien.

Dans cette triste situation, ils voulurent recourir à l'ancien remede ; ils arborerent les armes du Roi sur la porte de leur maison ; mais on se moquoit d'eux, en leur disant que cela étoit bon autrefois, & on les persécutoit avec plus d'acharnement. A peine avoient-ils pu jusqu'alors soustraire à ces voleurs les ornemens de leur sacristie & les livres de leur bibliotheque.

Telle étoit la situation des Chartreux de Montrieu, lorsque Pétrarque y arriva. Il ne put entendre le recit de leurs malheurs sans en être vivement touché au point de répandre des larmes. Ils le prierent

AN. DE J. C.
1353.

d'intercéder pour eux auprès du Roi & de la Reine de Naples , pour qu'à l'exemple de leurs prédécesseurs ils voulussent bien protéger leur maison , & leur envoyer un soldat qui les mît à l'abri des insultes de leurs voisins.

Fam. l. 16. ep.
9. M. R.

Pétrarque n'osant pas s'adresser directement au Roi & à la Reine , écrivit sur le champ à Zanobi , pour le prier d'implorer la protection du grand Sénéchal , qui aimoit tellement les Chartreux , qu'il venoit de bâtir pour eux une très-belle maison auprès de Florence. La peinture qu'il fait dans sa lettre de l'état de la Chartreuse de Montrieu est si touchante , qu'il est impossible de la lire sans être attendri presque autant qu'il le fut lui-même.

Les Chartreux espérant tout du crédit de Pétrarque & de la lettre qu'il avoit écrite , firent tout ce qu'ils purent imaginer pour lui prouver combien ils étoient reconnoissans de la vivacité avec laquelle il s'intéressoit pour eux. Quand il eut passé un jour & une nuit avec eux , ne pouvant pas le retenir plus long-temps , ils le suivirent aussi loin qu'ils purent , & ne se séparèrent de lui qu'en versant des larmes.

Pétrarque arriva à Vaucluse le 23 & ne songea plus qu'aux préparatifs de son départ. Déterminé à quitter sa retraite , il étoit incertain sur le lieu où il établiroit son séjour. On lui faisoit de tout côté des propositions séduisantes , qui tenoient son esprit toujours flottant & irrésolu.

Nicolas Acciajoli faisoit tous ses efforts pour l'attirer à Naples. Zanobi lui avoit écrit de sa part des lettres pressantes pour l'engager à y aller. Bien des choses lui convenoient dans ce Royaume. Le climat est

est beau ; il y avoit plusieurs amis ; on lui promettoit de le faire jouir de la plus grande tranquillité , & ceux qui le lui promettoient étoient des gens qui méritoient sa confiance , & qui pouvoient lui tenir parole : mais l'air du pays étoit contraire à son tempérament par son excessive chaleur.

AN. de J. C.
1353.

André Dandolo ; Doge de Venise , lui avoit écrit depuis peu pour lui proposer d'aller s'établir à Venise , où il lui faisoit envisager beaucoup d'agréments. *Vous avez assez couru le monde* , lui disoit-il , *il est temps de vous reposer ; venez-vous fixer auprès de moi ; rien n'y troublera votre repos.*

Fam. l. 15. ep.
4. M. R.

» Il ne pourroit rien m'arriver de plus agréable
» & de plus heureux , lui répondit Pétrarque ; mais
» cela ne dépend pas de moi. Il y a long-temps que
» je tourne de votre côté la proue de mon navire ;
» je ne fais quel flot violent s'oppose à mes efforts
» & m'entraîne d'un autre côté.

Cette lettre de Pétrarque au Doge de Venise mérite d'être lue. Elle peint bien son état ; combien de gens pourroient s'y reconnoître ? Il y fait son apologie sur cette espece de vie errante & vagabonde que le Doge l'accusoit d'avoir mené jusqu'alors , comme un homme inconstant qui ne peut se fixer nulle part. Voici le précis de ce que Pétrarque dit pour se justifier.

» Les Héros , les Philosophes , les Apôtres ont
» passé une grande partie de leur vie à voyager de
» côté & d'autre. (Je parle des premiers Apôtres ;
» car nos Apôtres modernes reposent mollement dans
» des lits dorés , pendant que leurs esprits sont errans par terre & par mer.) Le Poëte Grec &
Tome III. Pp

Ibid.

Homere &
Virgile.

AN. DE J. C.
1353.

„ le nôtre qui a marché sur ses traces , plus éclairés
 „ que tous les Philosophes , voulant nous donner
 „ l'idée d'un homme parfait , le font errer sur la
 „ terre , apprenant par-tout quelque chose. C'est le
 „ desir insatiable de tout voir & de tout savoir dont
 „ ma jeunesse étoit tourmentée qui m'a fait courir
 „ le monde. Je pensois comme Homere qu'on ne
 „ chasse l'ignorance qu'à force d'agiter son corps &
 „ son esprit. Cette fureur est amortie par l'âge , je
 „ le sens bien ; l'amour du repos , plus convenable
 „ à mon état , s'est emparé de moi ; je ne demande
 „ pas mieux que de me fixer quelque part ; mais
 „ où sera-ce ? Voilà la difficulté ; je ne trouve pas
 „ un endroit supportable. Je fais comme un homme
 „ couché dans un lit bien dur , qui change souvent
 „ de place pour se soulager , quoiqu'il n'en trouve
 „ pas une de bonne. Las de l'endroit que j'habite ,
 „ je vais dans un autre qui ne vaut pas mieux ; mais
 „ la nouveauté me le fait trouver meilleur pour quel-
 „ que temps , & je le quitte ensuite pour aller ail-
 „ leurs. Si vous faites consister la constance dans
 „ l'immobilité , il faut avouer que les podagres sont
 „ les plus constans de tous les hommes ; les morts
 „ plus constans que les podagres , & les montagnes
 „ encore plus que les morts.

Jean, Roi de France, le meilleur & le plus doux
 de tous les Princes , lui avoit fait proposer d'aller
 à Paris. Quoiqu'il ne le connût que de réputation ,
 il lui marquoit beaucoup d'estime , de bienveillance
 & d'empressement de l'avoir auprès de lui. Il y a
 apparence que Pétrarque devoit des marques de bonté
 si flatteuses au Cardinal de Bologne , oncle de ce

Roi ; mais il ne jugea pas à propos d'en profiter, & voici les raisons qu'il donne de ce refus.

AN. DE J. C.
1353.

„ Ce Roi est trop brouillé avec la fortune ; cela
„ me déplaît. D'ailleurs je ne saurois m'accoutumer
„ aux mœurs de son peuple & aux usages de son
„ Royaume. Enfin je donneroïis trop de prise sur moi
„ à ceux qui se mêlent de censurer la vie des au-
„ tres , si j'allois à présent à Paris. Tout le monde
„ sait que j'ai été invité à y recevoir la couronne
„ poétique, & que j'ai mieux aimé être couronné à
„ Rome. On diroit : Pétrarque a été appelé deux
„ fois à Paris : la première fois il auroit pu faire
„ quelque honneur à cette ville, & il n'y est pas
„ allé : la seconde fois, c'est la fortune & l'ambition
„ qui l'y attirent, & il y va „ Cette dernière raison
me paroît un peu alembiquée.

Il étoit quelquefois tenté d'aller s'établir à Rome, qui étoit toujours pour lui la reine des villes. Il avoit écrit à Lélius l'année passée pour le consulter sur ce projet. Après lui avoir ouvert son ame & déclaré ce qu'il pensoit sur les diverses propositions qu'on lui faisoit, voici ce qu'il lui dit au sujet de Rome.

„ Vous le savez, mon cher ami, il y a long-temps
„ que j'aurois fixé mon séjour à Rome, si la for-
„ tune me l'avoit permis. Je ne puis vous dire com-
„ bien je révère ces superbes ruines de la reine des
„ villes & ces restes précieux des grands hommes
„ dans tous les genres qu'elle a produits, qui nous
„ montrent le chemin du ciel ou celui de la gloire,
„ suivant que nous sommes affectés. Je voudrois y
„ aller passer ce qui me reste de vie & me reposer
„ dans le chef après avoir erré dans les membres.

Fam. L. 15. ep.
8. M. R.

AN. DE J. C.
1353.

Etienne Colonne le vieux,
Etienne Colonne le jeune,
Jean Colonne.

„ Nulle part je ne laisserois plus volontiers ma dépouille ; car je pense déjà à ma fin.

„ Conseillez-moi, mon cher Lélius, à qui puis-je mieux m'adresser qu'à vous ? Vous savez mes facultés ; vous êtes à Rome ; qui est-ce qui connoît mieux que vous cette ville & son état présent ? Si nous n'avions pas perdu nos protecteurs, ceux qui faisoient toute notre gloire : si l'un des trois vivoit encore, ou ce vieillard incomparable, ou son fils aîné ce brave héros, ou ce jeune homme qui donnoit de si grandes espérances, au lieu de cette lettre c'est moi que vous verriez.

„ Dites-moi quel est l'état de cette mere commune. Que fait cet enfant précieux, seul reste d'une si nombreuse famille ? Promet-il quelque chose ? La gloire de ses ancêtres, leurs exemples lui donnent-ils de l'émulation ? Mais sur-tout (& c'est là le point essentiel) mandez-moi si vous comptez rester à Rome. Si c'est votre projet, je vous loue. Si vous en avez d'autres, j'en suis étonné ; car nous avons assez couru le monde, vous & moi ; il est temps que nous jettions l'ancre, de peur que la nuit ne nous surprenne en chemin.

„ J'attens votre réponse avec impatience ; elle décidera de tous mes projets. Si vous ne me conseillez pas d'aller à Rome, je chercherai un port entre les Alpes & l'Apennin. Si je n'en trouve point, je resterai où je suis, & j'imiterai ceux qui après avoir couru long-temps les mers, ne veulent plus s'exposer au naufrage. Je mettrai mon navire à couvert, ou plutôt je le brûlerai de peur de changer d'avis. Je boucherai mes yeux & mes oreilles,

„ afin que la fumée & le bruit de cette ville impie ,
 „ dont le voisinage me déplaît tant , ne trouble pas
 „ mon repos. Je menerai toujours la même vie , avec
 „ cette différence que maintenant j'ai toujours devant
 „ les yeux le Tibre , le Pô , l'Arno , l'Adige & le
 „ Tefin. Quand j'aurai pris mon parti , je ne verrai
 „ plus que la Sorgue ; je vivrai avec des payfans ;
 „ je mourrai avec eux ; je serai enterré à leur côté ;
 „ une seule chose me déplaît , c'est de penser que je
 „ ressusciterai si près de Babylone.

AN. DE J. C.
1353.

Il y a apparence que Lélius lui répondit qu'il ne comptoit pas rester à Rome , & que cela détermina Pétrarque à renoncer à ses vues pour un établissement de ce côté-là ; mais c'est une conjecture.

Quoiqu'il en soit , il alla à Avignon le 26 pour prendre congé de ses patrons & de ses amis. Il y apprit en arrivant la mort de Laurent Acciajoli , fils du grand Sénéchal. Les Historiens de ce temps-là nous le peignent comme un cavalier accompli de tout point. Villani dit que son pere qui avoit pour lui la plus grande tendresse , soutint un si grand désastre avec beaucoup de fermeté & une résignation entiere à la volonté de Dieu. Il fit porter son corps avec une pompe royale à la Chartreuse qu'il venoit de bâtir près de Florence. Ce transport coûta 5000 florins. La ville de Florence lui rendit les plus grands honneurs.

Math. Vill. L.
3. cap. 39.

Pétrarque écrivit encore à Zanobi pour le prier de témoigner au grand Sénéchal la part qu'il prenoit à sa juste douleur. Dans cette lettre datée d'Avignon le 28. Avril , il lui dit : « je suis venu ici avant hier pour en partir bientôt & n'y plus revenir. Les

Fam. l. 16. ep.
10. M. R.

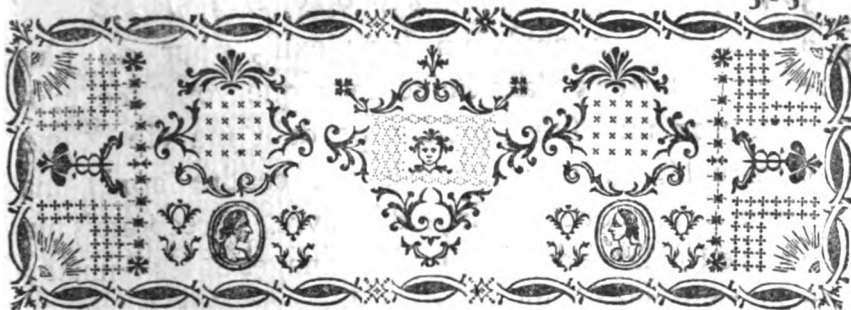
 AN. DE J. C.
1353.

» gens que j'ai envoyés pour la seconde fois en Italie,
 » me font espérer que je pourrai y trouver une image
 » du port que je cherche. Quoiqu'il m'arrive, je suis
 » prêt à tout endurer, me rappelant toujours qu'il n'y
 » a rien de pire que cette Babylone où je suis à pré-
 » sent. Cette idée me servira de consolation par-tout
 » où la roue de fortune me jettera. Les tempêtes
 » qui troublent cette contrée, sont telles & s'étendent
 » si loin que ma solitude même n'en est pas exempte.
 » Je compte y aller passer encore huit jours, suivant
 » mon usage, pour faire les préparatifs de mon départ.

Il y alla sans avoir vu le Pape. Le Cardinal de
 Taleirand fit envain tous ses efforts pour l'engager
 à ne pas partir sans avoir rempli ce devoir ; il
 persista toujours dans son refus ; & voici la raison
 qu'il donne de cette espece d'obstination, qu'on ne
 sauroit approuver. *Je craignois de lui faire du mal
 par mes sortileges, ou qu'il ne m'en fît par sa cré-
 dulité (a).*

(a) Non semel frustra nixus ne infalutato illo proficiscerer, abnui, ne aut
 illi mea magia, aut mihi molesta sua credulitas esset. *Sen. l. 1. ep. 3.*

Fin du quatrieme Livre.



MÉMOIRES

POUR LA VIE

DE

FRANÇOIS PÉTRARQUE.

LIVRE CINQUIÈME.

PÉTRARQUE partit de Vacluse dans les premiers jours du mois de Mai, & prit la route du mont Genevre pour entrer en Italie. Dès qu'il eut passé cette montagne, il s'écria en voyant sa chere patrie :

AN. DE J. C.
1353.

» Je vous salue, terre sainte, terre agréable à
 » Dieu & aux gens de bien, plus belle, plus fer-
 » tile que toutes les autres ; riche en hommes &
 » en or. Deux mers forment votre enceinte, & vous
 » servent de remparts. Vous êtes l'arsenal de Mars,
 » le sanctuaire de Themis, le séjour des Muses. L'art
 » & la nature vous ont prodigué leurs faveurs, vou-
 » lant faire de vous la maîtresse du monde. Je re-

*Carm. l. 3. ep.
24. Salve cara
Deo Tellus, &c.*

AN. DE J. C.
1353.

» viens à vous après un long exil, pour ne plus
» vous quitter, dans l'espérance que vous me pro-
» curerez un asyle agréable pendant ma vie & une
» terre légère pour couvrir ma cendre après ma
» mort. Avec quel plaisir je découvre, je reconnois ma
» mere ! Je laisse derriere moi les nuages & les frimats ;
» je respire déjà un air plus doux & plus serein.

Je ne fais s'il alloit établir son séjour à Parme, où il avoit un bénéfice & une maison ; à Padoue, où il étoit Chanoine ; à Verone, où il avoit son fils & plusieurs amis fort chers ; mais *il passa à Milan, & il plut à la fortune qui nous gouverne à son gré de l'y fixer* ; c'est lui-même qui nous l'apprend (a).

Maximus Ita-
lus.

Quoiqu'il ne fît que passer dans cette ville, il crut qu'il lui convenoit d'aller rendre ses hommages au *plus grand homme de l'Italie*. C'est ainsi qu'il appelloit Jean Viscomti, dont j'ai déjà parlé, qui réunissant dans Milan les droits du sacerdoce & ceux de l'Empire y exerçoit un despotisme absolu. Maître d'ailleurs de la Lombardie entiere, par sa grande puissance jointe à une ambition démesurée & à des talens supérieurs, il faisoit trembler toute l'Italie qu'il menaçoit d'envahir.

Ce Prince qui aimoit les gens de lettres, & se plaisoit à les attirer dans sa cour (b), avoit des vues sur Pétrarque, & lui fit l'accueil le plus distingué. *Il jeta la main sur moi avec beaucoup de*

(a) Mediolanum unde tibi hæc scribo . . . cum aliò pergerem, fortunâ fides hominum volente perveni. *Var. ep.* 24. Sicco Polenton dit qu'il alla s'établir à Parme.

(b) L'an 1350 il fit faire un commentaire sur Dante par deux grands Théologiens, deux bons Philosophes,

& deux Florentins. Mr. l'Abbé Mehus dit que l'original est à la bibliothèque de Milan, & qu'il en a vu une copie bibl. Gaddi à Florence. Il soupçonne que Pétrarque travailla à ce commentaire. Je crois pouvoir assurer que cette conjecture n'est pas fondée. *Vita Ambr. Camald. fol. 181.*

douceur ,

douceur, dit Pétrarque, & me rendit des honneurs fort au-dessus de mon mérite, de mes espérances, & même de mes desirs (a).

AN. DE J. C.
1353.

C'étoit un piège qu'il lui tendoit pour l'engager à s'attacher à lui ; il le pressentit d'abord sur cela de la manière la plus adroite & la plus flatteuse. Pétrarque qui n'étoit pas en garde contre une proposition de cette nature, qu'il n'avoit pas prévue, fut fort embarrassé. Comme il n'avoit nulle envie de l'accepter, il alloit s'excuser sur ses affaires, ses études, son goût pour la vie retirée, son aversion pour le séjour des villes & les Cours des Princes, &c. Mais l'Archevêque le prévint. Je n'ignore pas, lui dit-il, votre goût pour la solitude, la tranquillité & le repos : je vous promets de vous en faire jouir, même dans le sein de Milan.

Pétrarque, qui savoit que c'étoit une ville bruyante & une Cour orageuse, dit à ce Prince tout ce que le trouble où il étoit lui permit de dire pour se défendre d'accepter ses offres. Cela ne servit de rien ; l'Archevêque répondit à tout d'une manière si plausible ; il revint à la charge d'une manière si pressante, qu'il n'y eut plus moyen de refuser.

Je suis Chanoine, disoit Pétrarque, mon état ne me permet pas de vivre dans la Cour d'un Prince & au milieu des armes. Je suis ecclésiastique comme vous, répondit l'Archevêque, & aussi dévot que ma condition peut me le permettre ; cela est si vrai que l'homme le plus réglé ne pourroit refuser de vi-

Fam. l. 16. ep.
12. M. R.

(a) *Maximus iste Italus. iniecit manum tam suaviter tantoque cum honore quantum nec merui, nec speravi, verumque ut fatear, nec optavi. Fam. l. 16. ep. 12. M. R.*

 AN. DE J. C
 1353.

vre avec moi sans se rendre suspect d'orgueil & d'hypocrisie.

La dernière ressource de Pétrarque fut de dire qu'il ne concevoit pas ce qu'on vouloit de lui ; qu'il n'avoit ni la volonté ni les talens nécessaires pour remplir aucune fonction auprès d'un Prince. L'Archevêque le força dans ce dernier retranchement, en lui disant : je ne vous destine à aucun emploi ; je ne vous demande que votre présence pour faire honneur à ma personne & orner ma Cour.

Il n'étoit pas possible de résister à de si grandes marques de bonté. Pétrarque pris par son foible, accablé de la majesté de ce Prince qui imprimoit le plus grand respect, confus de tout ce qu'il lui disoit d'obligeant, garda le silence ; ce qui fut regardé comme une espèce de consentement. Enfin il se rendit à deux conditions : l'une qu'on lui donneroit un logement aussi retiré qu'il seroit possible : l'autre qu'on n'exigeroit rien de lui qui l'obligeât à faire quelque changement à son train de vie ordinaire. L'Archevêque avoit trop d'envie de le posséder, pour hésiter de souscrire à ces deux conditions.

Pétrarque fut logé à l'extrémité de la ville du côté du couchant, près de la porte de Verceil & de la Basilique de St. Ambroise (a). La maison qu'il occupoit étoit en bon air ; elle avoit deux tours sur la porte d'entrée ; en face le *pinacle* de l'église couvert de plomb ; par derrière les murs de la ville. La vue étoit belle ; elle s'étendoit jusqu'aux Alpes, & offroit en perspective les plus riches campagnes.

(a) Mr. de la Bastie dit qu'il habitoit dans le Collège Ambrosien. Ce grand littérateur pouvoit-il ignorer que le Collège Ambrosien fut bâti avec la bibliothèque par le Cardinal Frédéric Borromée, plus de 200 ans après la mort de Pétrarque ?

Il remarque que lorsqu'il y entra, quoique ce fût à la fin de l'été, il voyoit encore les Alpes couvertes de neige.

AN. DE J. C.
1353.

Quelle joie pour Pétrarque d'habiter si près d'une église dédiée à un Saint pour lequel il avoit toujours eu une dévotion particulière ! St. Ambroise avoit bâti, dit-on, cette Basilique, où il fit transférer les corps de St. Gervais & St. Protas, qu'il découvrit par une révélation divine dans un songe (a). Il crut devoir les placer sous le grand Autel, & desira d'y être enterré lui-même auprès d'eux. Si la tradition de Milan est vraie, les deux Saints lui donnerent une preuve de leur reconnoissance bien singulière (b).

On racontoit alors plusieurs autres miracles opérés par la vertu de ces corps saints, dont une partie est attestée par St. Augustin lui-même, qui en avoit été témoin. Pétrarque, bien différent des Poètes & des beaux esprits de nos jours, croyoit de bonne foi tous ces miracles : quel témoin pour lui que St. Augustin ! Aussi il n'entroit jamais dans ce temple sans se sentir animé d'une ferveur extraordinaire. Il croyoit y voir St. Ambroise lui-même. En effet, il y avoit une statue de pierre adossée à la muraille, qu'on disoit lui ressembler parfaitement, & qui avoit l'air vivant. Pétrarque ne pouvoit se lasser de la regarder. *C'étoit pour moi, dit-il, le spectacle le plus agréable; ce grand Archevêque y paroît respirer. Quelle*

(a) St. Gervais & St. Protas deux freres Milanois convertis par Cajus troisieme Evêque de Milan & martyrisés sous Neron.

(b) Charles Torre, chanoine de Milan, dit que lorsqu'on voulut enterrer St. Ambroise auprès des deux saints Martyrs, comme il l'avoit ordonné par

son testament, ils se retirèrent pour lui faire place au milieu d'eux ; & que, pour conserver la mémoire de ce prodige, on l'a gravé sur le scean dont on se sert dans toutes les affaires de l'église de St. Ambroise, avec cette inscription :

TALES AMBIO DEFENSORES.
Ritratto di Milano, fol. 178.

AN. DE J. C.
1353.

majesté dans la physionomie ! Quelle douceur dans les yeux ! Quelle expression ! on dirait qu'il va parler ! Cette vue répandoit dans mon âme une joie , une consolation inexprimable. Je me savais bon gré d'être venu à Milan (a).

Je ne croirois pas me tromper en disant qu'une des choses qui contribuoit le plus à donner à Pétrarque tant de goût & de vénération pour St. Ambroise , étoit qu'il avoit eu le bonheur de détacher St. Augustin de la secte des Manichéens , & de le ramener dans le giron de l'Eglise (b).

La maison de Pétrarque étoit encore voisine de la petite Chapelle où St. Ambroise administra le baptême à St. Augustin , & où ces deux grands Saints chanterent ensemble ce cantique sacré fait exprès pour exhaler les transports de joie dont leurs cœurs étoient pénétrés dans ce moment. *Voilà*, dit Pétrarque , *la véritable origine de ce Cantique , qui fut ensuite répandu dans toutes les Eglises (c).* Il donne cela pour certain. C'étoit la tradition de son temps ; c'est encore la croyance commune , & dans la plupart des breviaires le *Te Deum* est sous le nom de

(a) Jucundissimum ex omnibus spectaculum dixerim , quod aram , non ut de Africano loquens Seneca , sepulcrum tanti viri fuisse suspicor sed scio , imaginemque ejus summis parietibus extantem , quam illi viro simillimam fama fert , sæpe venerabundus in saxo pene vivam spirantemque suspicio. Id mihi non leve pretium adventus ; dici non potest quanta auctoritas , quanta inestas supercilii , quanta tranquillitas oculorum ; vox sola defuerit , vivum & cernas Ambrosium. *Fam. l. i. ep. 11. M. R.*

(b) Personne n'ignore que St. Augustin étoit Manichéen , qu'il alla à Milan professer la rhétorique , que St. Ambroise le convertit & le baptisa.

Qui est-ce qui n'a pas lu ses confessions , où il raconte tout cela & mille détails de sa jeunesse avec tant d'esprit & de candeur.

(c) Ambrosii Basilica est sola inter domum quam habito & capellam perexiguam ubi in arcano conflictu dissidentium curarum tandem victor Augustinus sacro fonte lotus ab Ambrosio vitæque prioris sollicitudine liberatus est : quo facto statim amicus ille Christi antiquus & hic novus magno sanctoque gaudia exultantes carmen illud famosissimum laudis & confessionis murræ pariter cecinerunt Deo , quod mox latè per omnes ecclesias divulgatum , hinc exordium sumpsisse compertum est. *Fam. l. 17. ep. 10. M. R.*

St. Ambroise & de St. Augustin. Cependant je crois pouvoir assurer qu'il est au moins très-douteux que ce cantique soit l'ouvrage de ces deux Saints (a). Cela prouve combien il faut peu compter sur les traditions même les plus anciennes & les plus répandues. Presque tous les Historiens donnent le fait pour certain comme Pétrarque, & il semble qu'il ne soit pas permis d'en douter.

AN. DE J. C.
1353.

Enfin le logement de Pétrarque n'étoit pas éloigné de ce jardin, où St. Augustin déchiré depuis longtemps par des combats perpétuels entre la grace & la cupidité si bien peints dans ses confessions, fut enfin déterminé à se convertir par une voix qu'il entendit souvent, *tolle, lege*; prenez, lisez. Il obéit à la voix, & ouvrant le livre des épîtres de St. Paul, il tomba sur un passage si approprié à la situation présente de son ame, qu'il ne pût douter que ce ne fût une inspiration divine. On a vu quelque chose de semblable arriver sur le Mont Ventoux à Pétrarque, dont la vie est pleine de rapports avec celle de St. Augustin. L'endroit où cela se passa, est à présent une Oratoire dans le jardin des Religieux de St. Ambroise (b).

Conf. l. 8. C. 1.

Voilà bien des motifs pour rendre agréable à un homme qui pensoit comme Pétrarque, & le séjour de Milan & l'habitation de la maison qu'on lui avoit donnée. Il s'en falloit de beaucoup que les amis qu'il

(a) Cette tradition est tirée d'une chronique attribuée à St. Dace, Archevêque de Milan dans le sixième siècle; mais des savans du premier ordre ont prouvé que St. Dace n'est pas l'auteur de la chronique. Personne avant St. Benoît ne parle de ce cantique, & dans des brevaires très-anciens, il est attri-

bué à St. Abunde ou à Sisebut, Moine du Montcassin dans le onzième siècle.

(b) In horto Monasterii Ambrosiani extat. facellum sub titulo S. Remigii, eo, ut credunt, in loco ubi Augustinus hoc oraculum audivit: *TOLLE, LEGE*. Mab. Iter. Ital. tom. 1. fol. 17.

avoit à Avignon & à Florence pensassent comme
 AN. DE J. C. lui sur cet établissement qui les étonna & les affli-
 1353. gea beaucoup.

A Avignon Socrate, Gui Settimo, Philippe de Cabaffole, &c. se disoient les uns aux autres : quoi ce fier Républicain qui ne respiroit que la liberté & l'indépendance, ce taureau indompté que l'ombre même du moindre joug faisoit bondir, cet homme qui ne vouloit porter que les chaînes de l'amour, (encore les trouvoit-il souvent trop pesantes) qui a refusé les plus belles charges de la Cour Romaine, parce qu'il ne vouloit pas de chaînes dorées, va se jeter de lui-même dans les fers du tyran de l'Italie. Cemifantrope, qui ne pouvoit vivre que dans le silence des champs, ce grand prôneur de la vie solitaire, habite la ville la plus bruyante. Non, cela est incroyable.

A Florence Boccace, Lapo de Castillonchio, Forense Donati, Jean d'Arezzo, &c. n'imaginoient pas ce qui avoit pu déterminer un homme zélé pour la gloire & la liberté de sa patrie à se livrer à un tyran, qui venoit de faire tous ses efforts pour la subjuguier. Ils écrivirent sur cela à Pétrarque des lettres pleines de reproches les plus amers.

Le Prieur des saints Apôtres pensoit dans le fond comme eux ; mais il étoit trop idolâtre de Pétrarque pour oser le condamner. Voici ce qu'il lui écri-
 Epist. 10. M. voit à ce sujet. " Vos amis vous ont écrit des let-
 R. " tres un peu satyriques pour se conformer à vos
 " ordres. Vous pensez comme Socrate, qui disoit
 " qu'il est bon d'avoir des censeurs : s'ils disent vrai,
 " on se corrige, sinon, peu importe. Vous me de-

« mandez ce que je pense ; je suis de leur avis ,
 « & je n'en suis pas. Suivez le cours de la fortune ;
 « rien de plus pénible & de plus embarrassant que
 « d'avoir une grande réputation à conserver. Il n'est
 « pas juste qu'un homme que la Philosophie a fait
 « libre , se rende esclave de la façon de penser des
 « autres. Faites ce qui vous convient sans vous con-
 « traindre ; puissiez-vous le faire long-temps !

AN. DE J. C.
 1353.

On ne sera peut-être pas fâché de savoir ce que Pétrarque répondoit à ses amis , & ce qu'il disoit pour se justifier d'avoir pris un parti qui ne répondoit ni à la vie qu'il avoit menée jusqu'alors , ni à la façon de penser qu'il affichoit. En voici le précis. Il dit aux uns :

« Vous avez raison , je vous rends les armes , il
 « est inutile de me donner la question , j'avoue tout ,
 « je ne cherche pas à m'excuser. L'homme n'a pas
 « de plus grand ennemi que lui-même. St. Chrysostome
 « a fait un beau traité pour prouver qu'il n'y a que
 « nous qui puissions nous offenser. J'ai agi contre mon
 « goût & ma façon de penser. Nous passons notre
 « vie à faire ce que nous ne voulons pas , & à ne
 « pas faire ce que nous voudrions ». Il rapporte sur
 cela plusieurs passages de St. Paul & de St. Augustin.

Fam. l. 17.
 ep. 10. M. R.

Dans une autre lettre il parle sur une autre ton :
 « le public me condamne sans m'entendre ; il voit
 « ce que je fais , & ne voit pas ce que je pense.
 « Il ne m'a pas été possible de résister aux prières
 « de ce grand homme. Les prières des Princes ont
 « plus de force que leurs ordres. Laberius disoit de
 « Jules César : comment pourrois-je refuser quelque
 « chose à un homme à qui les Dieux n'ont rien re-

Fam. l. 16. ep.
 12. M. R.

AN. DE J. C.
1353.
„ *fusé* ? On ne peut rien faire qui soit du goût de „ tout le monde ». Il raconte à ce sujet la jolie fable du meunier de son fils & de l'âne , qu'on lit avec tant de plaisir parmi les fables de la Fontaine. elle est narrée dans la lettre de Pétrarque avec une grande précision & un agrément singulier.

Fam. l. 16. ep.
13.

Pétrarque ne devoit pas se flatter de jouir longtemps dans une Cour comme celle de Milan de la tranquillité qu'on lui avoit fait espérer. L'arrivée d'un Légat *a latere* mit bientôt cette Cour dans un grand mouvement , dont le tourbillon entraîna Pétrarque comme les autres. C'étoit le Cardinal Albornos , qui venoit à la tête d'une armée faire de grandes révolutions en Italie. Il n'est pas inutile pour l'intelligence de ces Mémoires de connoître ce Cardinal , qui fit tant de bruit , & de savoir l'objet de sa Légation.

Les Seigneurs d'Italie avoient profité de l'absence des Papes , de leur séjour à Avignon , de leurs brouilleries avec l'Empereur , pour s'emparer du domaine de l'Eglise Romaine , de tout ce qui lui appartenoit. Dans la Romagne , la Marche d'Ancone , le Duché de Spolète , le Patrimoine de St. Pierre , il ne restoit presque rien qui n'eût été envahi.

Jean de Vic , déjà maître de Viterbe , d'Orviette & des forteresses d'alentour , menaçoit Perouse , & cherchoit à tirer parti des révolutions de Rome , pour soumettre à sa domination cette ville , dont il étoit Préfet , ou du moins il en portoit le nom.

Ancone & toutes les villes de la Marche reconnoissoient pour maîtres Malateste & Galeot son frere qui s'en étoient emparés. C'étoit deux guerriers fameux par leurs exploits militaires.

Bernardin

Bernardin de la Polenta étoit tyran de Ravenne. AN. DE J. C.
1353.
Gentile Moliano, de Firmo. François Ordelaſi s'étoit emparé de Forli, Ceſene, Imola Bretinoro, &c. Il y avoit pluſieurs autres uſurpateurs, je ne nomme que les principaux.

Il ſ'agifſoit de réduire tous ces petits tyrans, & de recouvrer toutes les villes par eux uſurpées. Il falloit pour cela de l'argent, des troupes, & ſur-tout un bon Général. Le Pape avoit des tréſors; quand on a de l'argent, on a bientôt une armée; voudra-t-on croire qu'il trouva dans le ſacré College un Général tel qu'il le falloit pour cette expédition?

Il crut devoir en charger le Cardinal Gille-Alvare-Carille d'Albornos, & l'événement prouva qu'il avoit raiſon. Sa naiſſance étoit illuſtre: on prétend qu'il deſcendoit par ſon pere d'Alfonſe V. Roi de Leon, & par Thereſe de Lune ſa mere de Dom Jaimes, Roi d'Aragon. Il fit ſes études à Toulouſe avec ſuccès, & il étoit encore fort jeune lorsqu'il fut élevé à l'Archevêché de Toledé. Alfonſe XI. Roi de Caſtille, qui l'aimoit & l'eſtimoit, le mena avec lui dans la guerre qu'il eut à ſoutenir contre Alboazen, le plus puifſant des Rois Maures. Ce Prince voulut être armé de ſa main dans le fameux combat de Tariffe, où l'armée des Maures fut détruite. Albornos fut toujours auprès de lui, & le dégagea de la mêlée où il ſ'étoit trop avancé. Il le ſuivit quelques années après au ſiege d'Algeſire (a), & montra dans toutes les

(a) Mariana prétend que les Maures qui défendoient Algeſire l'an 1343. ſe ſervirent du canon, & que c'eſt la première fois que l'hiſtoire fait mention de cette machine infernale. *Hujus tormenti mentionem nunc primum in hiſtoria ſactam invenio.* Mar. de Reb. Hiſp.

L. 16. cap. 11. Cependant il paroît par le diſtion. de Ducange voce *BOMBARDA* qu'on ſe ſervit du canon au ſiege de Pui-guillaume l'an 1338. On croit, dit le diſtionnaire encyclopédique, qu'on n'a commencé à ſe ſervir du canon qu'en 1359. ſur la mer Baltique.

AN. DE J. C.
1353.

occasions beaucoup de courage & de capacité. Le Roi Alfonse étant mort l'an 1350. dans le temps qu'il alloit chasser les Maures de l'Espagne, Albornos alla à Avignon ; Clement VI. le fit Cardinal du titre de St. Clement , & il se démit de l'Archevêché de Toledé. Etant retourné en Espagne , il trouva le Royaume de Castille désolé par les cruautés de Dom Pedre. Ce Prince fils & successeur du Roi Alfonse , épris d'une passion violente pour Marie Padille , traitoit avec le dernier mépris Blanche de Bourbon sa femme , & faisoit mourir cruellement tous ceux qui osoient lui résister.

Le Cardinal Albornos lui parla & lui écrivit avec cette liberté apostolique qui sied si bien aux premiers Pasteurs , mais qu'il est si difficile de contenir dans les bornes du respect du aux Souverains. Ses remontrances furent mal reçues par un Prince aveuglé par la passion. Albornos se retira à Avignon au commencement de 1353. Innocent VI. qui venoit d'être élu , jetta les yeux sur lui pour l'exécution du projet qu'il avoit formé de retirer le patrimoine de l'Eglise des mains des usurpateurs. Tout le monde convint qu'il ne pouvoit faire un meilleur choix.

Outre les connoissances de l'art militaire acquises en suivant le Roi Alfonse dans la guerre contre les Maures , Albornos avoit plusieurs grandes qualités qui le rendoient propre , non-seulement au commandement d'une armée , mais même à réussir dans les entreprises les plus difficiles & les négociations les plus délicates.

Habile dans la connoissance du cœur humain , il savoit prendre les hommes par leur foible , & les

amener à ses vues malgré la plus grande opposition : avec un esprit vif capable de former les plus grands projets & de les exécuter avec une célérité surprenante, il avoit la patience d'attendre les momens favorables pour les faire éclore quand cela étoit nécessaire. Modeste dans la victoire, il ouvroit toujours les bras à l'ennemi qui se soumet ; plein de ressources & d'expédiens, il savoit tirer parti même des revers : affable, mais ferme, il méloit à propos la douceur & la sévérité.

AN. DE J. C.
1353.

Tel est le portrait que les Historiens contemporains nous ont laissé du Cardinal Albornos, & il falloit qu'il eût toutes ces qualités pour venir à bout dans quatre ans, comme il fit, de recouvrer le patrimoine de l'Eglise contre des usurpateurs qui savoyent se défendre.

Innocent VI. qui le connoissoit, lui ouvrit ses trésors (a) & lui confia toute son autorité spirituelle & temporelle. On trouve dans Oderic Reinaud les Bulles de sa Légation, qui contiennent les plus grands éloges & les pouvoirs les plus étendus. Elles sont datées du 1^{er}. Juillet 1353.

Od. Rein. N. 1.

Le Légat partit dans le mois d'Août avec des lettres pour tous les Seigneurs d'Italie, que le Pape prioit très-instamment de lui donner toute sorte d'aide & de secours. Il prit le chemin de terre, traversa les Alpes & arriva à Milan le 14. Septembre.

Cette Légation ne plaisoit pas à Jean Visconti, qui étant regardé en Italie comme le chef des Gi-

(a) Sous le Pontificat d'Urbain V. Albornos accusé d'avoir détourné à son profit une partie de ces trésors, fit passer devant le Pape un chariot attelé de quatre bœufs chargés des clefs de tou-

tes les villes & forteresses qu'il avoit reprises, & lui dit : *St. Pere, voilà à quoi ont été employés les deniers de l'Eglise.*

AN. DE J. C.
1353.

belins , avoit des liaisons secretes avec les usurpateurs des biens de l'Eglise. D'ailleurs il craignoit avec raison qu'après avoir dépouillé les autres , on ne le dépouillât lui-même , & qu'on ne l'obligeât à rendre la ville de Bologne , malgré le traité.

La Cour du Pape étoit bien changée depuis la mort de Clement VI. ; les femmes n'y avoient plus le même credit ; il n'étoit plus si aisé de *faire boire dans la coupe de St. Ambroise*. Le nouveau Pape dur & austere avoit entrepris de réformer sa Cour ; plein de zele pour les intérêts de l'Eglise , il vouloit lui faire rendre ce qu'on lui avoit pris.

Par tout ce que je viens de dire , on comprend aisément que Jean Viscomti ne voyoit pas avec plaisir le Cardinal Albornos ; cependant il crut devoir lui faire une reception magnifique , & lui rendre les plus grands honneurs. On a déjà vu qu'une des maximes de sa politique étoit de témoigner au St. Siege un respect infini & toute la soumission possible , dans le temps même qu'il travailloit à le dépouiller.

Dès que le Légat eut mis les pieds dans les états de Milan , il fut défrayé avec toute sa suite , qui étoit nombreuse , & traité avec beaucoup de magnificence. Jean Viscomti alla au devant de lui avec ses neveux à deux milles de la ville [a]. Il y eut un concours de peuple immense qui témoignoit la plus grande joie.

(a) Mr. de la Bastie dit que Jean Viscomti envoya au devant du Légat l'aîné de ses neveux , & qu'il engagea Pétrarque à l'accompagner. 1°. Il paroît par le recit de Pétrarque que le Seigneur de Milan y alla lui-même , *obvio Domino*. 2°. Que Pétrarque se détermina de lui-même à suivre Galeas

Viscomti. 3°. Il est certain que Galeas n'étoit pas l'aîné des neveux de Jean : je crois même qu'il étoit le plus jeune. Baluse , par une erreur encore plus grande , attribue au Cardinal Pierre Bertrandi ce que dit Pétrarque de l'entrée du Cardinal Albornos. *Bal. tom. 1. fol. 929.*

Quoique Pétrarque ne connût presque pas le Cardinal, il crut qu'il lui convenoit de paroître dans cette occasion. *Je fis l'homme de cour*, dit-il, *ce qui répugnoit à mon caractère & à mes mœurs ; je ne le suis ni ne veux l'être.* Il monta à cheval, & s'étant mis à la suite de Galeas Viscomti, il sortit avec lui par la porte de Pavie, pour aller à la rencontre du Légat, qui venoit aussi à cheval.

AN. DE J. C.
1353.

Lorsque les deux troupes se furent rencontrées, l'agitation des chevaux qui étoient en grand nombre ayant mis la poussière en mouvement, il s'éleva un tourbillon épais, qui ne permettoit pas de discerner les objets. Pétrarque qui avoit prévenu les autres, se trouva sans savoir comment au milieu du cortège du Légat & assez près de lui. On se salua de part & d'autre, mais presque sans se rien dire. La poussière avoit tellement desséché les gosiers, qu'il n'étoit pas possible de parler.

Pétrarque fit un mouvement en arrière pour se remettre à sa place ; son cheval en reculant mit les deux pieds de derrière dans un fossé qui bordoit le grand chemin ; mais par une espèce de miracle, il se tint quelque temps contre le bord avec ses pieds de devant : s'il s'étoit renversé, comme cela devoit arriver, il auroit écrasé le Cavalier. Pétrarque ne s'effraya pas, parce qu'il ne vit pas le danger : mais tous ceux qui étoient auprès de lui en frémirent. Le jeune Galeas se mit à crier : *Pétrarque, prenez garde à vous.* Excité par les cris qu'il entendoit, Pétrarque regarda autour de lui : il ne vit qu'un buisson qui le couvroit, & les oreilles de son cheval en l'air : Galeas avoit fait descendre ses gens, & il eut la

AN. DE J. C.
1353.

bonté de descendre lui-même pour tendre la main à Pétrarque, qui remonta à cheval sans s'être aperçu du danger qu'il avoit couru; il n'eut peur que lorsqu'il n'y avoit plus rien à craindre.

Variar. 28.

Pétrarque n'espéroit rien du Légat avec qui il n'avoit aucune espee de liaison. L'accueil distingué qu'il reçut de lui, le flatta d'autant plus, qu'il s'y attendoit le moins. Le Cardinal, après lui avoir accordé de bonne grace tout ce qu'il lui avoit demandé pour ses amis, le pressa de demander pour lui-même quelque chose qui en valût la peine. Pétrarque lui répondit : *demandez pour mes amis ou pour moi, n'est-ce pas la même chose? Que dis-je! n'ai-je pas plus de plaisir à obtenir pour eux que pour moi? Ayant mis depuis long-temps un frein à mes desirs, de quoi puis-je avoir besoin?*

La première grace que Pétrarque demanda, celle qui lui tenoit le plus au cœur, regardoit le Prieur des saints Apôtres, qui lui avoit envoyé une requête pour présenter au Légat, écrite de sa main. Le Légat la signa la veille de son départ. Pétrarque l'envoya à son ami, en lui disant : « je vous ren- » voie votre placet signé du Légat. Comme il part » demain, l'Evêque d'Idranne [a] son Chancelier n'a » pas eu le temps de faire l'expédition; mais il la » fera quand vous voudrez.

» Vous n'avez qu'à aller le trouver à Pise ou à » Sienné où il doit passer. Ce petit mouvement vous » fera du bien. Vous ne sortez jamais de votre ta- » nière, bien différent en cela de moi, qui ai tant

(a) *Ægitanium*, petit Evêché de Portugal étoit à présent. Il étoit suffragant de l'Archevêché de Brague.

» de rapports avec vous : même nom , même pa-
 » trie , mêmes études , même façon de penser , &c.
 » Si vous n'y voulez pas y aller , envoyez-y quel-
 » qu'un avec cette lettre , que je lui écris. Je vou-
 » drois bien que le Légat passât à Florence , & je
 » crois qu'il en auroit bien envie ; mais il y a ap-
 »arence qu'il ne le pourra pas , étant pressé d'aller
 » à Rome pour des affaires de l'Eglise grandes &
 » urgentes.

AN. DE J. C.
1353.

Cette lettre de Pétrarque est datée du 18. Sep-
 tembre , d'où il faut conclurre que le Légat resta qua-
 tre jours à Milan , qu'il en partit le 19 , qu'il comp-
 toit aller tout de suite à Rome où il n'alla pas , qu'il
 ne croyoit pas passer à Florence , où il s'arrêta plu-
 sieurs jours. Tous les Historiens disent qu'il avoit en-
 vie de passer à Bologne , mais que Jean Viscomti
 ne voulut pas y consentir (a). Par la réponse que fit
 le Prieur des saints Apôtres à la lettre de Pétrarque ,
 datée du 2. Octobre , on voit que le Légat entra
 ce jour-là à Florence , & qu'il y fut reçu avec un
applaudissement général du peuple [b]. Il en partit le
 onze , ce qui a donné lieu à la méprise des Histo-
 riens les plus accrédités , qui ont confondu le jour
 de l'entrée avec celui de la sortie.

Franc. ep. 11.
M. R.

Pétrarque écrivit dans le même temps une autre
 lettre au Prieur des saints Apôtres , où il lui dit : *Variar. 31.*
 » Vous avez appris combien la douceur de ma re-

(a) In Bologna non volle ch'egli en-
 trasse. Mat. Vill. ibid.

(b) Florentie die secundâ Octobris
 quâ intravit Legatus civitatem cum in-
 genti totius populi applausu. Matthieu
 Villani donne la même date à l'entrée
 du Légat à Florence. Oderic Reinaud
 & Mr. Muratori disent qu'il n'y entra

que le onze. C'est précisément le jour
 qu'il en sortit , selon Villani , qui dit
 qu'on lui rendit les plus grands hon-
 neurs , & qu'il fut logé dans le palais
 Alberti , grande maison de Florence ,
 dont on assure que Mrs. les Ducs de
 Luines & de Chaunes descendent.

AN. DE J. C.
1353.

» traite & de mon loisir a été troublée par une foule
 » importune & par des occupations imprévues. Hé-
 » las ! j'avois été trop long-temps heureux, libre &
 » maître de mon temps. La fortune m'a envié ce
 » bonheur, ou, pour parler plus juste, Dieu a voulu
 » m'en priver, de peur que mon ame au comble de
 » ses vœux ne s'égarât. Je le sens bien à présent ; la
 » solitude, la liberté & le loisir sont des biens qui
 » ne conviennent qu'à une ame consommée dans la
 » vertu. Ah ! que je suis loin de cet état. Rien de
 » plus dangereux pour un cœur dévoré par les pas-
 » sions que d'être seul, libre & oisif. Il est bien plus
 » facile alors de tomber dans les pièges de la vo-
 » lupté : les mauvaises pensées viennent en foule
 » nous assaillir ; l'amour, cette douce peste des
 » ames oisives, s'insinue plus aisément. *Je croyois*
 » *n'avoir plus rien à craindre de ce côté-là ; mais*
 » *peut-être je me trompois.* Il faut souffrir avec pa-
 » tience la main un peu rude d'un Médecin fidele,
 » qui veut prévenir des maux cachés ou empêcher
 » des rechûtes.

Il semble qu'on pourroit conclurre de ce que dit Pétrarque, que l'amour lui tendit à Milan de nouveaux pièges. Je suis étonné que ses Historiens, qui veulent que Françoise sa fille fut le fruit d'une intrigue qu'il eut dans cette ville avec une Demoiselle de la maison de Beccaria, ne se soient pas servi de ce passage pour appuyer leur opinion. Mais j'ai déjà dit que je croyois que cette fille étoit née à Avignon l'an 1343, & je ferai voir bientôt qu'il est impossible qu'elle soit venue au monde pendant le séjour de Pétrarque à Milan.

Après

Après le départ du Légat, Pétrarque alloit se délasser de ses fatigues dans sa retraite ; mais un courrier de Gênes, qui arriva la nuit à Milan, vint lui causer de nouveaux troubles, qui ne lui permirent pas de jouir des douceurs du repos. Il portoit la nouvelle de la destruction entière de la flotte génoise dans un combat naval contre les Vénitiens & les Catalans, livré le 29 Août, près de l'Isle de Sardaigne.

AN. DE J. C.
1353.

Il faut se rappeler ce que j'ai dit de cette animosité qui régnoit entre les Vénitiens & les Génois, & des lettres que Pétrarque écrivit pour concilier ces deux Républiques, qui se faisoient la guerre avec un acharnement sans exemple. Clement VI. fit envain tous ses efforts pour leur donner la paix ; son successeur n'y réussit pas mieux que lui. Les Génois enflés par les derniers succès, furent intraitables. Ils suscitèrent un ennemi aux Vénitiens, Louis Roi de Hongrie, qui se plaignoit de l'invasion de quelques places qui lui appartenoient dans la Dalmatie ; mais les Vénitiens interposèrent la médiation de l'Empereur, qui empêcha le Roi de Hongrie son gendre de leur faire la guerre.

Zurita dit le 27.
Ann. d'Arag.
l. 3. cap. 52.

Antoine Grimaldi, Amiral des Génois, fit voile vers la Sardaigne à la tête de cinquante-deux galères bien armées. Son dessein étoit d'attaquer les Vénitiens & les Catalans avant que les deux flottes eussent fait leur jonction, & de s'emparer ensuite de la Sardaigne révoltée contre le Roi d'Aragon. Les Catalans avoient armé trente galères à leurs frais, & vingt sur le compte des Vénitiens. Ceux-ci en firent sortir vingt commandées par Nicolas Pisani. La jonction fut faite avant que les Génois parussent.

Zurita dit 50
galères & 5 na-
vires.
Matth. Vill. l.
3. cap. 75.
Od. Rain. ad
ann. 1353.

AN. DE J. C.
1353.

* Cocche in-
castellate.

Math. Vill. l.
3. cap. 75.

Ils furent étonnés de trouver leurs ennemis dans le Golfe de Cagliari combinés en ordre de bataille & en plus grand nombre qu'ils ne croyoient. Cependant ils les attaquèrent avec cette confiance, cette certitude de vaincre qui les avoit toujours animés jusqu'alors & rendu invincibles. Les Vénitiens & les Catalans combattirent avec autant de valeur & de desir de vaincre. On en vint à l'abordage ; les galeres furent accrochées par le moyen des grapins que les Vénitiens avoient portés. Les Historiens de Venise disent qu'il y a peu d'exemple d'un combat aussi opiniâtre & aussi chaud. La victoire fut pendant quelque temps incertaine. Le vent qui fut d'abord favorable aux Génois, suppléoit au nombre, & empêchoit la manœuvre de trois gros navires construits en forme de citadelles *, sur lesquels les Catalans avoient beaucoup compté. Le vent ayant changé, les vaisseaux vinrent à pleines voiles, & par leur poids coulerent à fond plusieurs galeres génoises. De ces especes de châteaux il sortoit une grêle affreuse de dards & de pierres énormes qui incommodoit beaucoup les ennemis, & répandoit l'épouvante dans leur flotte. On vit tout-à-coup Antoine Grimaldi se détacher avec dix-neuf galeres. Les Vénitiens, étonnés de ce mouvement, crurent d'abord que l'Amiral Génois vouloit les prendre en flanc ; ils suspendirent le combat pour observer sa marche ; mais quand ils virent qu'il faisoit voile du côté de Gênes, ils fondirent avec impétuosité sur le reste de la flotte génoise, qui se voyant abandonnée par son chef, se rendit sans faire la moindre résistance. Matthieu Villani fait monter la perte des Génois à deux mille

hommes tués ou noyés , quatre mille cinq cens prisonniers , & trente corps de galeres pris. Il assure qu'elle coûta peu aux Vénitiens & aux Catalans , & qu'il y eut fort peu de sang répandu de leur côté.

AN. DE J. C.
1353.

Zurita dit qu'ils ne perdirent que cinq hommes de marque , mais qu'il y eut trois cens cinquante soldats tués , deux mille blessés. Il attribue le succès de cette victoire signalée à la valeur de Dom Bernard de Cabrera , Amiral des Catalans , & à l'habileté de ses manœuvres. Les Historiens de Venise l'attribuent à une sage disposition de Nicolas Pisani leur Général , qui plaça Jean Sanuto avec dix galeres pour prendre les ennemis en flanc. J'ai cru devoir suivre la relation de Zurita , parce qu'il dit l'avoir tirée de celle que le Roi d'Aragon publia lui-même. A quelques circonstances près , elle s'accorde avec le recit de Matthieu Villani ; mais ce qui est singulier , ils ne conviennent pas du jour. Zurita dit le 27 Août. Villani le 29 , jour de la décolation de St. Jean-Baptiste. Les autres Historiens s'accordent avec Villani , & remarquent que les Génois avoient battu les Vénitiens le même jour , l'an 1350.

Morosini, Doglioni , &c.

Quel fut l'étonnement de Pétrarque , lorsqu'il apprit un événement qui confondoit toutes ses idées ! Il croyoit les Génois invincibles sur mer ; il avoit toujours parlé sur ce ton , & on l'a vu dans la lettre qu'il leur écrivit , leur annoncer des succès perpétuels. Voici ce qu'il écrivit sur cela à Gui Settimo.

„ Je fus frappé comme d'un coup de foudre ;
 „ tous mes membres tremblèrent ; j'avoue que je
 „ ne m'y attendois pas ; je ne croyois pas même
 „ la chose possible. Ce n'est pas que je ne connoisse

Fam. l. 17. ep.
3. M. R.

S s ij

AN. DE J. C.
1353.

» la fortune & son instabilité ; mais je pensois qu'il
 » y avoit des moyens d'arrêter sa roue, & quand
 » je comparois à la République de Gènes toutes les
 » nations maritimes, je n'imaginois pas qu'elle pût
 » jamais être vaincue sur mer ; je l'ai dit, je l'ai
 » écrit, & je ne m'en repens pas. C'est la première
 » fois que la mer a vu leurs vaisseaux en fuite.
 Mare vidit & » *Elle l'a vu avec étonnement.* Mais aussi quelle ef-
 stupuit. » pece de combat ! Quelle disproportion entre les
 » deux flottes ! les Génois avoient à combattre en
 » même temps les vents & plusieurs nations unies
 » contre elle. Il est vrai que je leur avois annoncé des
 » succès perpétuels ; je n'en rougis pas ; mais c'étoit
 » à une condition qui n'a pas été remplie, que la
 » concorde régneroit dans leur ville. Je ne prévoyois
 » pas qu'il n'y auroit dans cette flotte ni union ni
 » subordination, point d'harmonie entre le chef &
 » les membres. Que dis-je ! on prétend que les sol-
 » dats par aversion pour leur Général étoient bien-
 » aises d'être battus. Cela n'est pas sans exemple ;
 » mais on ajoute que le Général s'est laissé battre
 » par haine pour ses soldats. Si cela est vrai, je ne
 » crois pas qu'on trouve dans l'Histoire un seul exem-
 » ple d'un événement pareil.

Pétrarque, pour éviter de chanter la palinodie ;
 s'attache à un bruit populaire répandu par les Gé-
 nois, qui ne me paroît pas bien fondé. Dans l'idée
 où ils étoient qu'on ne pouvoit pas les vaincre sur
 mer, ils attribuoient leur défaite à la méfintelli-
 gence qui régnoit entre l'Amiral & sa flotte ; mais
 toutes les relations s'accordent à dire que les Gé-
 nois se battirent avec beaucoup de courage & d'a-

nimosité, & que la victoire fut long-temps incertaine (a).

AN. DE J. C.
1353.

Il est vrai qu'il est difficile de justifier le parti que prit Antoine Grimaldi de s'enfuir avec dix-neuf galères, laissant les autres en proie aux ennemis. Mais il y a des Historiens qui disent qu'il ne prit ce parti que quand il vit la bataille perdue sans ressource; qu'alors il crut devoir au moins ramener les galères que les ennemis n'avoient pas accrochées avec leurs grappins; que s'il abandonna les autres, c'est parce qu'il vit qu'il étoit impossible de les sauver.

Le courier qui porta à Milan la nouvelle de la défaite des Génois, fit une peinture touchante de l'état de la ville de Gênes. Il n'y avoit point de maison où l'on n'eût perdu quelqu'un. Tout ce que cette ville avoit de plus distingué s'étoit embarqué sur la flotte, croyant aller à une victoire certaine. La plupart des Nobles y avoient péri, ce qui répandoit une consternation générale. On n'entendoit dans les rues que des cris & des gémissemens. La terreur s'étoit jointe à la consternation, on croyoit avoir l'ennemi aux portes, & on ne favoit quel parti prendre pour s'en garantir.

Pétrarque qui avoit la plus haute idée de l'impétuosité des Génois, & qui n'imaginoit pas qu'un revers dût les abattre, prit la plume pour faire cesser cette terreur panique. *Je croyois, dit-il, qu'après leur avoir écrit d'abord pour les détourner de faire la guerre aux Vénitiens, ensuite pour les féliciter sur la victoire qu'ils avoient remportée contre eux, il étoit*

Fam. l. 17. ep.
3. M. R.

(a) I Genovesi, huomini virtuosi e di grande cuore, sostengono francamente il grave assalto delle cocche, aiutandosi con l'arme e con le balestra, ma gagnando molti de loro nemici, e alle galée rispondevano con si ardita e folta battaglia, che per vantaggio che loro nemici havessero, non poteano sperare vittoria. *Matth. Vill. l. 3. cap. 75.*

~~de mon devoir de ranimer leur courage dans cette~~
 AN. DE J. C. occasion.

1353.

Ibid.

Il passa toute la nuit à composer cette lettre, dans laquelle il rassembla tous les traits de l'histoire ancienne, qu'il jugea propres à produire l'effet qu'il avoit en vue, donnant la préférence à l'Histoire Romaine, *parce qu'il faut convenir, dit-il, que pour ce qui regarde l'intelligence de la guerre & les traits de valeur, les Romains l'emportent sur les autres nations.* Le matin en se levant il apprit que les Génois avoient perdu courage tout-à-fait, qu'il n'y avoit plus de remède, & qu'ils étoient à la veille de prendre des partis humilians, qui sentoient le découragement & le désespoir.

*Fam. l. 17. ep.
3. M. R.*

Il frémit à cette nouvelle, & jetta sa plume en se disant à lui-même : « quelle folie de croire que » des discours puissent rendre le courage à ceux qui » l'ont perdu ! Si Rome même a perdu cette valeur » guerrière qui la rendit la maîtresse du monde, quelle » nation peut se flatter de la conserver toujours ? » Il faut convenir que les villes & le monde même » ont leur vieillesse, leur décadence & leur mort ; » comme les hommes elles tendent à leur fin. Salluste » a raison de dire que *tout ce qui se leve se couche ;* » *tout ce qui croît vieillit.* »

S'il étoit permis de contredire Pétrarque sur le motif de ses actions qu'il devoit savoir mieux que personne, je dirois qu'une raison politique, qu'il a cru devoir nous cacher, le détermina à supprimer la lettre qu'il avoit écrite aux Génois pour les encourager. Jean Visconti qui couvoit toujours le projet de subjuguier toute l'Italie, avoit des vues plus prochaines

sur la ville de Gênes , qui étoit plus à sa bienfaisance qu'une autre à cause de son port sur la Méditerranée & de sa proximité de Milan. Il n'attendoit que l'occasion , & il ne pouvoit pas s'en présenter une plus belle.

AN. DE J. C.
1353.

Ce n'étoit pas leur défaite qui avoit jetté les Génois dans le découragement & le désespoir , mais la situation intérieure de leur ville. Les ennemis maîtres de la mer la tenoient comme bloquée , & ne permettoient pas que rien y parvînt. Le Seigneur de Milan qui l'investissoit par terre de tout côté avoit donné des ordres secrets pour qu'on n'y portât aucune provision. Ainsi cette ville étoit à la veille de manquer de tout , & commençoit déjà à ressentir les cruels effets de la famine. D'ailleurs les Nobles toujours acharnés contre le peuple vouloient profiter de l'occasion pour le remettre dans les fers , qu'il venoit de briser.

Les partisans que Jean Viscomti avoit dans cette ville insinuerent qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que de se mettre sous la protection de ce Seigneur , qui par sa grande puissance les mettroit à l'abri de leurs ennemis intérieurs & extérieurs , & rétabliroit l'abondance dans leur ville. Quelque répugnance que ce peuple fier & indépendant eût à subir le joug d'un tyran , sa situation qui devenoit de jour en jour plus fâcheuse , le contraignit à prendre ce parti.

Pétrarque ne pouvoit pas ignorer la façon de penser de Jean Viscomti , qui lui avoit donné une place dans le conseil , & lui marquoit la plus grande confiance. Convenoit-il qu'il écrivît aux Génois pour ra-

AN. de J. C.
1353.

nimer leur courage dans des circonstances où la perte de ce courage les engageoit à se mettre sous la domination du Prince à qui il étoit attaché ? Je pense que voilà le véritable motif qui l'engagea à supprimer sa lettre.

Fam. l. 17. ep.
4. M. R.

Multâ cum majestate malorum. Stat. Theb.

Les Génois ne délibérèrent pas long-temps sur le parti qu'ils avoient à prendre. On vit arriver quelques jours après à Milan une députation solennelle pour offrir à Jean Visconti tout ce que possédoit la République de Gênes. « La tristesse des Envoyés étoit » décente , dit Pétrarque , & avoit même quelque » chose de respectable , si je puis me servir de ce » terme. Stace ne dit-il pas qu'il y a une sorte de » majesté même pour les malheureux ? On voyoit » dans leurs yeux la honte de leur défaite & la commiseration de l'état de leur patrie avec une indignation vive & un desir ardent de se venger.

Après plusieurs conférences particulières où les articles du traité furent réglés , ce Prince indiqua un conseil général , où tous les Conseillers furent convoqués ; Pétrarque étoit du nombre. Il fut chargé de tenir compagnie aux envoyés qui attendoient l'ouverture du conseil dans une grande salle , dont les murs étoient couverts d'or & les poutres brillantes d'un éclat singulier. Il accepta cette commission avec d'autant plus de plaisir , qu'il étoit bien-aise d'apprendre de source les circonstances de ce combat , sur lequel les différentes relations varioient beaucoup.

Les courtisans étant rassemblés dans cette salle , on s'affit. Le chef de la députation , homme sage & assez instruit , échût à Pétrarque , qui lui parla d'abord des Génois qu'il connoissoit , & sur-tout de son ami Gui Settimo.

Settimo. Ensuite la conversation tomba sur l'affaire du jour & sur l'état de la République. L'envoyé leur dit : « nous ne pouvons imputer nos malheurs qu'à » celui qui commandoit notre flotte : s'il avoit été » Général des Carthaginois , on l'auroit attaché à » une croix. A l'égard du parti que vous nous voyez » prendre , ajouta-t-il , ce n'est ni la crainte de nos » ennemis , ni la défiance de nos forces qui nous y » oblige. Ils n'ont de la victoire que le nom qu'ils ont » bien payé de leur sang , & nous croyons nos for- » ces encore supérieures ; mais nous craignons une » division intestine , parce que les chefs des No- » bles , au lieu d'avoir pitié du peuple dans le triste » état où il est , veulent profiter de l'occasion pour » le faire rentrer dans l'esclavage. Ce peuple effrayé , » qui se voit poursuivi d'un côté par les vainqueurs , » de l'autre par des citoyens pires que leurs enne- » mis , nous envoie pour implorer la protection d'un » Prince juste & puissant.

On ouvrit la salle du Conseil ; l'assemblée étoit brillante ; tout ce qu'il y avoit de grand dans la ville s'y trouvoit. Le chef de la députation fit un discours dont voici la substance. *Nous venons par ordre du Peuple Génois vous offrir la ville de Gènes, ses habitants, la mer, la terre, leurs espérances, leurs biens, leurs fortunes, les choses divines & humaines, tout en un mot depuis Corvo jusqu'à Monaco (a) sous les conditions convenues.* Dès qu'il eut cessé de parler , on fit la lecture des conditions qui avoient été rédigées en acte.

(a) Charles Grimaldi, Seigneur de Monaco, Menton & Rochebrune, ne voulut pas prendre le même parti que les Génois.

AN. DE J. C.
1353.

Ibid.

La veille , sur le soir , quelques Conseillers avoient proposé à Pétrarque de se charger de répondre à la harangue des Députés , l'assurant qu'il feroit grand plaisir au Prince. « Le sujet fournissoit beaucoup , dit » Pétrarque , soit pour déplorer les calamités de ces » infortunés , ou pour relever leurs espérances. La » nuit suffisoit pour me préparer & au delà ; cepen- » dant je m'excusai sur la brièveté du temps : je » sentoie combien il est difficile dans des conjonctures » pareilles de bien rendre les pensées des autres , & » qu'un mot de maître sans art & sans regle , fait » plus d'effet que tout ce que pourroient dire les » plus grands Orateurs. Jean Viscomti répondit lui- » même. On auroit pu parler avec plus d'esprit & » de tour ; mais non avec plus de force & de succès.

Le sens de sa réponse étoit qu'il connoissoit toutes les difficultés de l'entreprise dont on vouloit le charger ; qu'il comptoit moins sur ses forces que sur le secours divin ; que s'il acceptoit les propositions qu'on lui faisoit , ce n'étoit pas dans la vue d'étendre les limites de ses états ; mais uniquement par compassion pour un peuple opprimé ; qu'en recevant son hommage il s'engageoit à le protéger , à rendre justice à tout le monde , & à aider la République de tout ce qui pourroit dépendre de lui. Il finit par prier Dieu & tous les Saints de favoriser cette entreprise. Il nomma un grand nombre de Saints qui donnerent à son discours un air de litanies assez ridicule. Voici pourtant ce que dit Pétrarque de l'effet qu'il fit.

Ibid.

« Je ne pus entendre cette réponse sans verser des » larmes. L'air , l'attention , le silence de tous ceux

» qui étoient présents , marquoient qu'ils étoient af-
 » fectés comme moi. Ce grand homme avoit l'air AN. DE J. C
 » si touché du malheur des Génois ; il paroissoit si 1353.
 » déterminé à les aider de tout son pouvoir , qu'ils
 » conçurent de grandes espérances de vaincre leurs
 » ennemis & de les forcer à leur donner une paix
 » honnête. Si l'on a vu souvent l'événement d'une
 » guerre dépendre du seul changement du Général ,
 » que ne devoit-on pas espérer du concours d'une
 » aussi grande puissance ? D'autant plus que le gou-
 » vernement juste & modéré d'un seul chef est pré-
 » férable à tout. C'est le sentiment des plus grands
 » Philosophes.

Le parti que prirent les Génois surprit tout le
 monde ; je doute même que Pétrarque l'approuvât
 dans le fond de l'ame , quoique sa charge de Con-
 seiller de Milan l'obligeât à tenir un autre langage.
 Quoi , disoit-on , cette République si puissante qui
 dominoit sur la mer de Toscane , la mer Egée &
 le pont Euxin , si redoutée de toutes les nations
 qui ont des ports sur ces trois mers , où elle a rem-
 porté tant de victoires & fait tant de prises , est
 réduite par une défaite à se jeter dans l'esclavage !
 Ce peuple fier , hardi , invincible , à qui rien ne
 pouvoit résister , qui a battu les flottes combinées
 des Vénitiens , du Roi d'Aragon & de l'Empereur
 de Constantinople , est avili , consterné pour une ba-
 taille perdue ; saisi d'une terreur panique qui seroit
 honteuse à des femmes , il sacrifie cette liberté dont
 il étoit si jaloux , & va subir le joug du tyran de
 Milan ! Quel aveuglement ! quelle révolution !

Les Génois ne manquoient pas de ressources. Les

T t ij

AN. DE J. C.
1353.

Florentins qui voyoient avec peine l'aggrandissement de la puissance de Jean Viscomti, leur envoyerent des Députés pour les encourager & leur offrir toute sorte d'aide & de secours pour recouvrer leur état & se tirer de l'oppression où ils étoient. La plupart des Seigneurs d'Italie se feroient ligüés avec eux s'ils ne s'étoient pas tant hâté ; mais le feu de la discorde dont leur ville étoit embrasée, & la famine qui commençoit à la ravager, ne leur permirent pas d'attendre.

Murat.
d'Ital.

ann.

L'événement justifia le parti qu'ils avoient pris. La ville de Gênes changea tout-à-coup de face dès que l'Archevêque de Milan en eut pris possession. Il envoya pour cela Guillaume Palavicin, Marquis de Cassano, avec sept cens Cavaliers & quinze cens Fantassins. Il y fit son entrée le 10 Octobre & prit les rênes du gouvernement, après avoir déposé le Doge & tout le Sénat. La ville fut d'abord pourvue de tout avec abondance. Jean Viscomti y fit placer une horloge (chose rare dans ce temps-là) (a) & donna de l'argent pour armer des galeres & ranimer le commerce. Il fit élargir & applanir le chemin de Gênes à Nice, où les bêtes de charge ne pouvoient pas passer auparavant. Villani dit que *cela donna de l'inquiétude aux Provençaux* ; ce qui prouveroit, s'il étoit vrai, combien la puissance du tyran de Milan étoit redoutée, même hors de l'Italie ; mais on n'a jamais accusé les Provençaux d'être poltrons.

Math. Vill. l.
3. cap. 83.

(a) C'étoit sans doute une horloge automate ou à roues, & il faut convenir que c'étoit alors une chose fort rare. Il y a apparence que celle-ci fut faite sur le modele de l'horloge de Jean de Dondis, placée à Padoue, l'an 1344. La plus ancienne de cette espece

qu'on connoisse en France, est celle du Palais élevé en 1370. Il est singulier que dans un mémoire savant, où Mr. Falconet traite à fond la matiere des horloges, il ne dise rien de celle de Gênes. *Mém. de l'Acad. des Insct.* tom. 20. fol. 440.

L'arrivée du Cardinal Albornos & l'affaire de Gènes fatiguerent beaucoup Pétrarque , & lui firent passer un mois presque entier dans le tumulte & la dissipation. Las du séjour de la ville , il prit le parti d'aller à la campagne. Je ne fais par quel hazard il se trouva le 20. Octobre à St. Colomban. C'est un château bâti par l'Empereur Frederic Barberouffe dans le voyage qu'il fit en Italie l'an 1164 ; il appartient à présent à la Chartreuse de Pavie. Voici la description que Pétrarque en fait.

AN. DE J. C.
1353.

» Ce château si connu , fortifié par la nature & par l'art , est situé sur une riche colline , dans cette partie de la Gaule Cisalpine que battent les vents du Levant & du Nord. Au pied de cette colline coule le Lambro , petite rivière , mais dont l'eau est fort claire , qui va baigner la ville de Monza , & descend ensuite dans le Pô. Vers le couchant , il y a une solitude fort agréable. Il seroit difficile de trouver ailleurs sur un endroit aussi peu élevé un point de vue plus noble & plus étendu. D'un coup d'œil on découvre Pavie , Plaisance , Cremonne , & plusieurs autres villes que le temps nébuleux déroba à ma vue. On a par derrière les Alpes Noriques qui séparent l'Italie de l'Allemagne , & qui sont toujours couvertes de neige. Par devant l'Appennin , des villes sans nombre , parmi lesquelles Chiesteggio (a) , que la guerre punique a rendu fameuse , & cette rive du Pô où Marcellus remporta une grave victoire contre Viridomare * Roi des Gaulois insubriens qui y fut tué. Le Pô est comme sous les pieds : ce fleuve en serpentant

Fam. l. 17. ep.
5. M. R.

* Ou Britomarc.

(a) En latin *Clastidium*. Cette ville servit de grenier à Annibal.

AN. DE J. C.
1353.

» fait un contour immense , à la faveur duquel il ar-
 » rose une grande quantité de belles campagnes qu'il
 » engraisse de son limon.

Pétrarque , après avoir admiré quelque temps ce beau point de vue , s'assit sur le gazon au pied d'un chataigner , & s'abandonna à une douce rêverie. On croira peut-être que ses premières pensées furent celles-ci. Combien faudroit-il de charues pour labourer tous ces champs ? Combien pourroit-on nourrir de bestiaux dans des pâturages si gras ? Quels moyens faudroit-il prendre pour se rendre maître de toutes ces villes ? Combien feroit-on camper de légions dans cette étendue de terrain ? Quelle devroient être les dimensions d'un navire à qui on voudroit faire remonter le Pô pour transporter des marchandises étrangères de la mer Adriatique dans toutes ces villes ? Rien de tout cela ne se présenta à son esprit ; c'est lui-même qui nous l'assure , & je pense qu'il faut le croire sur sa parole.

Pétrarque ne pouvoit pas voir une belle campagne qui ne lui rappellât l'idée de sa chère solitude de Vacluse. Il venoit de recevoir une lettre de Socrate , qui lui mandoit qu'il y étoit avec Gui Settimo. Il auroit bien voulu y être avec eux , & s'y transporta en esprit. Voilà le sujet de sa rêverie sur cette belle colline à l'ombre de ce chataigner.

Gui Settimo avoit du faire le voyage d'Italie avec Pétrarque ; une maladie l'empêcha d'exécuter ce projet. Lorsqu'il fut guéri , les grandes chaleurs ne lui permirent pas d'entreprendre ce voyage. Enfin les troubles de Gênes sa patrie l'avoient arrêté à Avignon , où , las de la Cour & de la ville , il étoit

allé avec Socrate passer quelques jours à Vaucluse dans la maison de Pétrarque.

AN. DE J. C.

1353.

L'idée vint à Pétrarque de lui écrire pour lui témoigner le plaisir que lui faisoit cette partie de campagne & le regret qu'il avoit de n'être pas à portée de lui faire les honneurs de sa petite maison. « Je
 „ vous approuve, mon cher Settimo, lui dit-il; si
 „ l'habitude & le goût de propriété ne m'aveuglent
 „ pas, rien de plus agréable que cette campagne où
 „ vous avez passé quelques jours avec Socrate. C'est
 „ le temple de la paix, le séjour du repos, l'ho-
 „ pice de la tranquillité. Nulle part un port plus sûr
 „ contre les tempêtes de l'ame. Oserois-je dire que
 „ l'esprit y est plus disposé qu'ailleurs à produire de
 „ belles choses. Enfin c'est selon moi un lieu en-
 „ chanté; si vous me croyez, vous y irez souvent
 „ y chercher un abri contre les orages de la Cour
 „ où vous vivez. Usez de mes livres qui pleurent
 „ l'absence de leur maître & la mort de leur garde.
 „ Promenez-vous dans ce jardin, qui selon moi n'a
 „ pas son pareil dans le monde; il implore votre se-
 „ cours & celui de Socrate pour réparer les torts
 „ que mon absence peut lui causer. Je crois devoir
 „ vous apprendre le temps le plus propre à planter
 „ & à semer. Les anciens du pays, & sur-tout mon
 „ concierge, homme très-versé dans l'agriculture,
 „ m'ont assuré avoir appris par une longue expérience
 „ que les semences & plantations faites le 6. Février
 „ réussissent à merveille, pourvu qu'on ait égard à la
 „ lune. Vous devriez faire quelques plantations qui nous
 „ donnassent de l'ombre dans notre vieillesse, que
 „ nous passerons là tranquillement ensemble, si les

Ibid.

AN. DE J. C.
1353.

„ destins le permettent. Profitez des arbres anciens
„ que Bacchus & Minerve y ont fait croître , & des
„ nouveaux que j'ai plantés & cultivés de mes mains.
„ Ma maison est la vôtre ; mon petit lit ne regret-
„ tera plus son maître si vous daignez y coucher.

Cette lettre conçue dans les champs sur le ga-
zon fut écrite le soir même , dès que Pétrarque fut
retiré dans la chambre où on le fit coucher à St. Colom-
ban, qu'on appelloit la chambre du Roi ; il trouva un
lit qui n'étoit pas, dit-il, *un lit de Poète ni de Philosophe.*

En disant que sa maison de Vaucluse étoit *le temple
de la paix , le palais de la tranquillité*, il ne prévoyoit
pas ce qui devoit lui arriver peu de temps après.

Sen. l. 2. ep.
10.

Le jour de Noël une troupe de voleurs qui rava-
geoit depuis quelque temps les environs de Vaucluse ,
alla à la maison de Pétrarque , où elle mit le feu ,
après avoir pris tout ce qu'elle put emporter. Une
vieille voûte (a) arrêta l'incendie & empêcha que
toute la maison ne devînt la proie des flammes. Heu-
reusement le concierge, fils du fermier qui étoit
mort l'année dernière , ayant un pressentiment de
ce qui arriveroit , avoit porté au château (b) quel-
ques livres que Pétrarque avoit laissés. Les voleurs
ignorant qu'il n'y avoit personne dans le château pour
le défendre , n'osèrent pas en approcher. *Dieu ne per-
mit pas* , dit Pétrarque , *qu'une proie si noble tombât
dans des mains si viles* (c).

(a) On voyoit encore , il y a trente
ou quarante ans , quelques restes de
cette voûte.

(b) C'étoit le château des Evêques de
Cavaillon , Seigneurs de Vaucluse. C'est
à présent une vieille maison qui paroît
inaccessible. Les gens du pays le font
voir de loin aux étrangers comme la

maison de Pétrarque ; mais elle étoit
placée entre le village & le château , &
il n'en reste pas la moindre trace.

(c) *Providente Deo ne tam turpes ad
manus præda tam nobilis perveniret.* Mr.
de la Bastie place cet événement l'an
1350 ; mais il est clair que c'est après le
dernier voyage de Pétrarque à Avignon.

Par

Par cette lettre que Pétrarque écrivit à Gui Settimo, du château de St. Colombar, le 21. Octobre, on voit qu'il tournoit souvent les yeux du côté de Vaucluse, & qu'il regrettoit le séjour de son hermitage. Il conste d'ailleurs que ses amis, de concert avec lui, travailloient à lui procurer un établissement dans le Comtat.

AN. DE J. C.
1353.

Socrate lui manda que l'Evêque de Cavaillon se donnoit des mouvemens infinis pour cela, & qu'il espéroit d'y réussir. Pétrarque écrivit une longue lettre à ce Prélat pour lui en témoigner sa reconnaissance. Après lui avoir dit des choses tendres & flatteuses, après lui avoir rappelé toutes les marques d'amitié qu'il a reçues de lui, il finit par lui dire :

Varior. 24.

„ Vous voulez mettre le comble à vos bontés
„ pour moi : vous ne me le dites pas ; mais je le
„ fais ; négligeant les plus grandes affaires qui vous
„ regardent, vous ne pensez qu'à moi, vous n'êtes
„ occupé qu'à me procurer ce que j'ai toujours de-
„ siré en vain ; la liberté, la solitude, le loisir, le
„ silence, la tranquillité de l'ame : vous travaillez
„ à me rendre à vous & à moi-même. Socrate me
„ le mande & je crois le voir. J'espère qu'enfin vous
„ viendrez à bout de ce que vous avez entrepris
„ depuis si long-temps, & que vous lasserez la for-
„ tune par votre persévérance : elle commence à
„ se rendre, & m'accordera enfin ce que je desire
„ au-dessus de tout, de vivre & de mourir auprès
„ de vous.

Il paroît que l'Evêque de Cavaillon travailloit à faire avoir à Pétrarque quelque bon bénéfice dans son Diocèse. Je ne vois que la Prévôté de Cavaillon.

AN. DE J. C.
1353.

lon ou celle de l'Isle qui pût lui convenir. Pétrarque croyoit la chose faite ou du moins bien avancée ; il est certain cependant qu'elle ne se fit jamais. Sans doute ses ennemis , qui étoient en grand nombre à Avignon , empêcherent le succès des mouvemens que se donnoit le bon Evêque.

A son retour de St. Colomban , Pétrarque reçut enfin une vieille lettre de l'Empereur Charles IV. en réponse à celle qu'il lui avoit écrite de Padoue le 24 Février 1350. Cette lettre m'a paru mériter d'être insérée ici toute entière. En voici une traduction fidele (a).

„ J'ai reçu avec plaisir votre lettre ; elle respire
 „ la vertu & le sentiment. Vous m'exhortez à re-
 „ prendre les rênes d'un empire décrepit , & , pour
 „ m'y engager , vous me présentez en perspective
 „ Rome aux abois , l'Italie prête à faire nau-
 „ frage , le monde expirant. Ce tableau est touchant ,
 „ mon cher ami ; le poids que vous voulez m'im-
 „ poser est agréable par lui-même ; mais il s'agit de
 „ tirer une grande machine du profond abyme où
 „ elle est plongée , depuis qu'on a perdu la liberté
 „ (compagne inséparable de l'Empire) depuis que les
 „ Latins ont épousé la servitude , que la paix & la
 „ vertu sont bannies du monde , que la justice est
 „ prostituée par l'avarice & la cupidité.

„ Il est bien plus difficile de remettre en mer un
 „ vaisseau entièrement submergé que celui qui a été
 „ seulement maltraité dans ses agrêts. Ajoutez que

(a) Mr. l'Abbé Mehus a fait imprimer cette lettre avec quelques fautes dans sa vie d'Ambroise le Camaldule , fol. 191. Il croit que c'est la réponse que fit l'Empereur au discours de Zanobi de Strata.

„ la République Romaine , si florissante autrefois ,
 „ qui fournissoit à ses chefs les moyens nécessaires
 „ pour exécuter de grandes entreprises , peut à peine
 „ se soutenir à présent. Les anciens temps dont vous
 „ parlez , ne ressembtent pas au nôtre. Qui est-ce
 „ qui étoit plus grand que César ? Y avoit-il quel-
 „ qu'un au-dessus d'Auguste ? Quoi de plus grave que
 „ les décrets du Sénat , de plus réfléchi que ses
 „ délibérations ? Quoi de plus habile , de plus atta-
 „ ché à sa patrie qu'un Italien , même le plus novice ?
 „ Ceux qui donnoient alors de bons conseils aux
 „ Césars , les insultent à présent. Vous n'ignorez pas
 „ que les Latins & les Rois voisins étoient empref-
 „ sés de secourir les Empereurs , & les prioient d'em-
 „ ployer leur sang pour vaincre leurs ennemis &
 „ augmenter leur empire. L'Italie , qui ne connoissoit
 „ pas autrefois la révolte , plus funeste à elle-même
 „ qu'aux Empereurs , a tourné ses armes contre eux ,
 „ semblable à un enfant affamé qui mord sa nourri-
 „ ce. Il est étonnant que les Césars aient pu résister
 „ à tant de difficultés dans des siècles si dénués de
 „ vertu ; cependant ils ont souvent rétabli la Répu-
 „ blique avec les secours dont je parle & que je n'ai
 „ pas. En voyant tant d'obstacles & si peu de forces
 „ pour les surmonter , j'avoue que mon esprit auroit
 „ hésité , si l'amour , ce puissant mobile des cœurs ,
 „ qui ne connoît pas la crainte & ne voit pas le
 „ péril , ne les avoit fait disparaître. Il s'est assis
 „ sur mon char avec moi en me présentant des triom-
 „ phes , des couronnes , des trophées , des sceptres
 „ & une place dans les astres. Vous avez lu que
 „ dans les temps les plus heureux Auguste répondit

AN. DE J. C.
1353.

„ à ceux qui lui propoisoient de prendre le sceptre :
 „ *vous ignorez quelle bête est l'Empire* (a). Quand nous
 „ nous en sommes chargés, nous connoissons son au-
 „ torité, sa majesté & ses difficultés. Voyant les dé-
 „ sordres de Rome & de l'Italie, nous avons résolu
 „ malgré notre foiblesse d'y porter remède ; mais la
 „ chose nous a paru mériter un grand examen,
 „ comme une maladie capitale. Souvent la longueur
 „ des conseils rend l'exécution des entreprises plus
 „ courte & plus aisée. Ami, il faut comparer le
 „ présent avec le passé, pour rétablir l'éclat de l'un,
 „ & purger l'infamie de l'autre. Mais les Médecins
 „ disent, & les Césars ont éprouvé qu'il faut tout
 „ essayer avant d'employer le fer. Nous demandons
 „ des conseils, & nous attendons des secours dignes
 „ de nous, pour ne rien faire qui soit indigne d'un
 „ Empereur. Nous desirons de nous entretenir avec
 „ vous, qui tenez un si haut rang sur le Parnasse,
 „ & nous vous regardons comme un des plus fide-
 „ les sujets de l'Empire.

La réponse de Pétrarque est trop longue pour la rapporter toute entière. Il commence par une plaisanterie sur ce qu'il avoit reçu cette lettre si tard. *Je vois bien*, lui dit-il, *qu'il est aussi difficile à vos dépêches & à vos couriers de franchir les Alpes qu'à votre personne & à vos légions.*

Fam. l. 9. ep.
1. M. R.

Il témoigne ensuite quelque étonnement de ce que le Prince n'a pas suivi le conseil qu'il lui avoit donné de se hâter de venir en Italie prendre possession de

(a) Suetone rapporte que Tibère disoit à ses amis qui le pressoient d'accepter l'empire : *vous ignorez, &c. quanta bellua sit Imperium.* Suet. in Tiber. L'Empereur Charles a confondu Auguste avec Tibère.

l'Empire. Je croyois vous avoir persuadé, dit-il, je reconnois mon erreur, vous pensez autrement que moi, & vous serez cru par préférence, parce que vous tenez les rênes de la terre & le gouvernail de la mer. Ce qui me console, c'est que si vous n'adoptez pas ma façon de penser, vous approuvez, vous louez mon zèle, & c'est la plus grande récompense que je puisse recevoir.

AN. DE J. C.

1353.

Il entre ensuite en matière & refute avec force toutes les raisons dont se sert l'Empereur pour justifier le parti qu'il prenoit de différer son entrée en Italie ; mais ce n'est qu'après lui avoir dit : *je n'entreprendrai pas de vous combattre ; cela ne me conviendrait pas ; qui est-ce qui oseroit penser autrement que César, sur-tout quand il s'agit des affaires de l'Empire ? S'il étoit question de poésie & de belles lettres, j'userois peut-être de la liberté du Poëte Lucius, qui ne se levoit pas quand il voyoit venir César à l'assemblée des Poëtes. Je n'écris que pour achever de remplir mon devoir & pour vous ouvrir entièrement mon ame. Vous verrez que si je ne tiens pas ferme dans mes avis, je suis plutôt terrassé par la majesté de votre nom que par le poids de vos raisons.*

Il faut convenir en effet que les raisons de l'Empereur n'ont pas autant de poids que sa dignité. Pétrarque lui fait voir que les changemens arrivés dans l'Empire ne doivent pas le décourager ; que, quel que soit l'abattement de Rome, on ne peut pas comparer son état actuel avec celui où elle étoit lorsque Brennus, Annibal, Pyrrhus ravageoient l'Italie ; que si cette ville étoit plus riche autrefois, elle ne devoit son opulence qu'à la vertu, la modestie, l'équi-

 AN. DE J. C.
1353.

té , la discipline militaire de ses enfans ; que le luxe
 & la mollesse qui régnoient dans le monde , loin
 de nuire à l'Empereur , rendroient au contraire l'ex-
 écution de son projet plus facile , s'il vouloit bien
 se mettre à la tête des gens de bien qui s'étoient
 préservés de la corruption ; qu'il lui seroit beaucoup
 plus aisé de relever l'Empire sur ses fondemens qui
 existent encore , qu'il ne le fut à Romulus d'en poser
 les fondemens sur des rochers , au milieu des peu-
 ples qui s'y opposoient , ou à César de se rendre
 maître de l'Empire dans le temps que la République
 étoit dans sa plus grande force.

A l'appui de tout ce qu'il a dit , il fait paroître
 Rienzi sur la scène ; c'est selon moi le morceau le
 plus curieux de sa réponse : je vais le traduire.

„ Dernièrement à Rome on vit s'élever tout-à-coup
 „ un homme qui n'étoit ni Roi , ni Consul , ni même
 „ Patricien , à peine connu pour Citoyen Romain.
 „ Quoiqu'il ne fut distingué ni par les titres de ses
 „ ancêtres , ni par ses propres vertus , il osa se dé-
 „ clarer le restaurateur de la liberté publique. Quel
 „ titre plus brillant pour un homme obscur ! La Tos-
 „ cane se soumit d'abord à lui avec empressement ;
 „ l'Italie suivit son exemple ; déjà l'Europe & le
 „ monde entier étoient en mouvement. Nous l'avons
 „ vu ; ce n'est pas une chose que nous lisons dans
 „ les Historiens. Déjà la justice , la paix , la bonne
 „ foi , la sûreté étoient revenues ; on voyoit repa-
 „ roître les vestiges de l'âge d'or. Dans le moment
 „ le plus brillant du succès de son entreprise , il ima-
 „ gina d'obéir à un autre. Je n'accuse personne ; je
 „ ne veux ni condamner ni absoudre ; mais je fais

„ ce que je dois penser. Cet homme n'avoit pris que
 „ le titre de Tribun , qui étoit la dernière des char-
 „ ges Romaines. Si le nom seul de Tribun a pu pro-
 „ duire un si grand effet , de quoi ne seroit pas ca-
 „ pable le nom de César ?

AN. DE J. C
 1353.

Je n'oserois assurer , dit Mr. de la Bastie , que cette lettre eût fait assez d'impression sur l'esprit de l'Empereur pour le déterminer à partir ; mais il est constant que peu de temps après l'avoir reçue , il se mit en marche pour l'Italie. L'Empereur n'entra en Italie qu'un an après la date de la lettre de Pétrarque , & voici ce qui fit pencher de ce côté-là son esprit irrésolu & incertain beaucoup plus que la rhétorique de Pétrarque , si je ne me trompe.

Le parti qu'avoient pris les Génois de se soumettre au Seigneur de Milan avoit répandu l'alarme dans toute l'Italie. Les petits tyrans effrayés de l'accroissement de cette grande puissance , craignoient d'être dévorés l'un après l'autre par *la vipere* (c'est le nom qu'ils donnoient à Jean Viscomti , à cause de ses armes , où l'on voyoit une vipere dévorant un enfant) (a).

Les Vénitiens qui avoient tant de peine à résister aux Génois seuls , sentirent bien qu'ils n'étoient pas capables de leur tenir tête , quand ils seroient appuyés de toutes les forces de cette puissance formidable. Ils sonnerent pour ainsi dire le tocsin , & vin-

(a) Les Auteurs Milanois ne font pas d'accord sur l'origine de cette vipere des Viscomtis. Le plus grand nombre l'attribue à Othon Viscomti , qui , à la première croisade , vainquit un Sarasin qui avoit cette enseigne sur son bouclier & sur son casque. Le Tasse en parle dans sa Jérusalem délivrée , Cant. 1.

*O'l forte Otton , che conquistò lo scudo
 In cui dall'angue esce il fanciullo ignudo*
 Tristan Calchi dit que cette origine est fabuleuse. Il croit que ces armes viennent du serpent de bronze qu'en voit à Milan dans l'Eglise de St. Ambroise , & sur lequel on débite bien des fables.

AN. DE J. C.
1354.

rent à bout par le moyen des Ambassadeurs qu'ils envoyèrent de côté & d'autre de former une ligue puissante qui rétablît un peu l'équilibre. Les Seigneurs de Padoue, de Modene, de Mantoue & de Verone, entrèrent dans cette confédération. Les Florentins furent invités d'y accéder; mais ils venoient de faire la paix avec Jean Viscomti, & quelque desir qu'ils eussent de l'abattre, ils ne voulurent pas courir de nouveau les hazards de la guerre avec un homme qu'ils redoutoient.

Morof. hist. di Venet. fol. 254. Math. Vill. l. 3. cap. 90.

Les Seigneurs confédérés députerent à l'Empereur, pour le prier de se joindre à eux & lui proposer d'entrer en Italie à leurs frais. L'occasion étoit trop belle pour ne pas la saisir; l'Empereur promit tout ce qu'on voulut. Un Historien contemporain dit qu'il y eut le 11 Janvier une grande assemblée * à Vienne en Autriche, où le voyage de l'Empereur en Italie fut décidé, sous prétexte d'aller se faire couronner à Rome. Ce fut là aussi, suivant le même Historien, que fut conclu son mariage avec Anne, fille de Henri, duc de Jaure dans la basse Sileisie (a).

Chron. di Bologna. Coll. Min. rat. T. 18.

* Le nouvel Historien d'Allemagne ne parle pas de cette assemblée.

Cette ligue donna de l'inquiétude à Jean Viscomti, sur-tout quand il apprit que l'Empereur y étoit entré, & qu'on le verroit bientôt paroître en Italie à la tête d'une armée. Pour conjurer l'orage qui le menaçoit, il envoya d'abord proposer à l'Empereur de venir recevoir la couronne de fer à Milan; ensuite il crut devoir travailler à faire la paix entre les Vénitiens & les Génois.

(a) L'Empereur Charles IV. eut quatre femmes. Il épousa 1°. l'an 1328. Blanche, fille de Charles de Valois. 2°. l'an 1349. Anne, fille de Rodolphe, Electeur Palatin. 3°. l'an 1353. Anne,

fille de Henri, Duc de Javer. 4°. l'an 1363. Elisabeth, fille de Bugiflas, Duc de Poméranie. Les Historiens ont confondu ces quatre mariages.

Pétrarque

Pétrarque lui parut l'homme le plus propre à réussir dans cette négociation, soit par son éloquence, soit à cause de ses liaisons avec André Dandolo, qui gouvernoit la République de Venise. Mais Pétrarque vouloit se reposer; les voyages commençoient à le fatiguer; d'ailleurs il falloit traverser les montagnes dans le fort de l'hiver. Jean Viscomti qui savoit le prendre par son foible, lui proposa cette négociation avec ces tours & ces manières auxquelles Pétrarque ne savoit pas résister.

AN. DE J. C.
1354.

» Comment pourrois-je, dit-il, refuser quelque
» chose à ce grand Prince, dont l'affabilité est fort
» au-dessus de sa fortune? Il n'ordonne pas, il me
» prie. D'ailleurs, si je crains les mauvais chemins
» & les rigueurs de la saison, il faut en convenir,
» le sujet du voyage qu'on me propose m'est agréable
» & flatte mon amour propre; il s'agit de rétablir
» la paix entre les deux peuples les plus puissans
» de l'Italie. Dieu veuille que le succès de ma négociation réponde au plaisir avec lequel je vais l'entreprendre!

Fam. l. 17. ep.
6. M. R.

C'est ainsi qu'il s'exprime dans une lettre qu'il écrivit à Bernard Anguisciola (a), Président de Come, pour s'excuser de ne pas lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée d'aller le voir dans cette ville, où il commandoit. Des pluies continuelles & son voyage de Venise ne lui permettoient pas de tenir cette parole, *quelque empressement qu'il eût de voir un ami qui lui étoit cher, & une ville située au pied des Alpes, sur un lac fameux, entourée de monta-*

Ibid.

(a) Anguisciola, grande maison de Plaifance. Bernard étoit frere du Chevalier Lancelor, qu'on a vu en commerce de poésie avec Pétrarque. *Mém. tom. 2. fol.*

gnes , qui portent leur tête dans le ciel.

AN. DE J. C.
1354.

Au commencement de 1354 , avant de partir pour Venise , Pétrarque reçut un présent qui lui fit le plus grand plaisir. C'étoit un Homere Grec que lui envoyoit Nicolas Sigeros , *Préteur du peuple de Romanie* (a) , qui avoit passé quelque temps à Avignon sur la fin du Pontificat de Clement VI , envoyé par l'Empereur de Constantinople pour négocier la réunion des deux Eglises. Il paroît que c'étoit un homme d'esprit & de mérite , digne par conséquent de la connoissance de Pétrarque , qui se lia avec lui au point de pouvoir lui demander un Homere Grec , chose très-rare dans ce temps-là ; je crois même pouvoir dire qu'il n'y en avoit point alors en Italie : on n'y connoissoit que la mauvaise traduction de Pindare le Thébain en vers latins , qui a été imprimée plusieurs fois , & dont l'Auteur n'est presque pas connu. L'Envoyé Grec le lui promit & lui tint parole dès qu'il fut de retour à Constantinople. Voici la substance de la lettre que lui écrivit Pétrarque , pour lui marquer sa reconnoissance.

Fam. l. 9. ep. „ Vous ne pouviez me faire un présent plus agréa-
 2. *Milan , 3. Jan-* „ ble , plus noble & plus digne de vous , que ne
 vier. „ puis-je dire aussi plus digne de moi ! Il n'est pas
 „ étonnant que d'un homme aussi spirituel & aussi
 „ éloquent que vous je reçoive la source de l'esprit
 „ & de l'éloquence. Tout le monde en convient ;
 „ Macrobe appelle Homere *la source de toute in-*
 „ *vention*. Je vous cite cet Auteur par préférence
 „ aux autres , parce que je fais que de nos Auteurs

(a) *Prætor populi Romani*. Dans le manuscrit de la bibliothèque royale il y a *Pastor* ; mais je crois que c'est une faute & qu'il faut lire *Prætor* , comme dans la lettre du Pape rapportée par Oderic Reinaud. 1353. N. 22.

„ latins , c'est celui qui vous est le plus familier. Vous
 „ n'avez pas oublié la parole que vous m'aviez don-
 „ née , & l'Homere que vous m'avez envoyé m'est
 „ d'autant plus cher , qu'il n'est pas défiguré par la
 „ violence qu'on fait à un Auteur en le faisant passer
 „ dans une langue étrangere ; ses poèmes sont purs ,
 „ originaux , & tels qu'ils sont émanés de cet esprit
 „ divin. C'est un trésor dont je fais un cas infini ;
 „ mais il seroit inestimable & au-dessus de tout prix ,
 „ si vous aviez bien voulu y joindre votre personne
 „ pour me servir de guide dans le labyrinthe de cette
 „ langue étrangere. Vous me verriez au comble de
 „ mes vœux ; jouissant de vos bienfaits , j'admirerois
 „ toutes ces merveilles qu'Horace relève dans son
 „ art poétique. Que ne ferois-je pas avec votre se-
 „ cours , & que puis-je faire sans vous ? La mort
 „ m'a enlevé mon maître Barlaam , ou , pour parler
 „ plus juste , je me l'étois enlevé moi-même en con-
 „ tribuant à l'élever à l'Episcopat.

„ Homere est muet pour moi , ou plutôt je suis
 „ sourd pour lui , ayant perdu les deux oreilles avec
 „ lesquelles j'aurois pu l'entendre , l'une par la mort ,
 „ l'autre par l'absence. Cependant je suis bien-aîsé de
 „ le voir : je l'embrasse quelquefois en soupirant , & je
 „ lui dis : *homme divin ! ah que ne puis-je vous en-*
 „ *tendre !* Je vous rends mille graces de m'avoir mis
 „ à portée de réunir dans ma maison le Roi des Poètes
 „ au Prince des Philosophes. Vous ne me contredi-
 „ rez pas si je donne ce titre à Platon après Cice-
 „ ron , Seneque , Apulée , Plotin , St. Ambroise , St.
 „ Augustin & tant d'autres. Je vais devenir bien fier
 „ par la possession de deux hôtes de cette espece ;

X x ij

AN. DE J. C.
1354.

AN. DE J. C
1354.

» qui est-ce qui ne penseroit pas comme moi ? J'a-
» vois déjà d'eux dans notre langue tout ce qu'on
» peut en avoir ; mais j'aime bien mieux les voir
» dans leur propre habit , quoique je n'en puisse pas
» tirer grand parti : cependant je ne désespère pas
» de les entendre un jour dans leur langue ; Caton
» étoit plus vieux que je ne suis quand il apprit le
» Grec. Disposez de moi , si je puis vous être bon à
» quelque chose , & mettez-moi à portée de m'ac-
» quitter de tout ce que je vous dois. On dit que
» les succès inspirent la confiance , je l'éprouve dans
» ce moment , & j'ose vous prier de m'envoyer en-
» core Hésiode & Euripide.

» Je ne fais pourquoi mon nom est plus connu en
» occident qu'il ne devoit l'être ; faites-le connoître en
» orient , si vous le jugez à propos , dans votre Cour
» & parmi vos Héros. Que par votre moyen l'Em-
» pereur de Constantinople ne dédaigne pas un homme
» que l'Empereur de Rome honore de ses bontés.

On voit par cette lettre que Pétrarque desiroit d'être connu de l'Empereur de Constantinople , & il n'avoit pas tort ; c'étoit Jean Cantacuzene , homme d'esprit & de lettres , qui nous a laissé une histoire assez bien faite de ce qui s'est passé sous son regne & celui d'Andronic Paléologue son prédécesseur & son maître (a). L'ingrat voulut partager l'Empire avec Jean Paléologue , fils d'Andronic , à qui il fit épouser sa fille & ne lui laissa que le titre d'Empereur. L'an 1355. Jean Paléologue vint à bout par le moyen d'un Noble Génois fort riche de secouer le

(a) On ne peut pas trop compter sur ce qu'il dit quand il parle de lui. On lui attribue d'autres ouvrages qu'il fit sur le mont Athos , où il se retira & se fit Moine après avoir perdu l'Empire.

joug de son beau-père & de le détrôner.

Nicolas Sigeros revint à Avignon en 1356. envoyé par Jean Paléologue pour la réunion des Grecs, qui se traitoit toujours & ne se concluoit jamais. Le Pape dans sa lettre à l'Empereur lui donne le titre de *Megateriarque* (a). Il ne paroît pas que Pétrarque ait eu aucune liaison avec lui depuis la lettre qu'on vient de rapporter ; mais on voit que c'étoit un homme considérable, qu'il possédoit les plus grandes charges à Constantinople, & qu'il avoit la confiance des deux Empereurs.

AN. DE J. C.
1354.

Od. Rain.

Peu de jours après avoir écrit cette lettre, Pétrarque partit pour Venise vers la fin du mois de Janvier avec ses collègues. *C'étoit, dit-il, des gens de mérite qui valoient mieux que moi à tous égards ; je fus cependant nommé chef de l'ambassade malgré toutes mes représentations : le Prince le voulut ainsi* (b).

Var. 3.

Pétrarque alloit avec confiance. Il ne doutoit pas du succès de sa négociation, se flattant de trouver les Vénitiens plus traitables & plus disposés à la paix, soit parce qu'ils craignoient le tyran de Milan, soit parce que leur flotte & celle de leurs alliés avoient essuyé quelques échecs dans l'isle de Sardaigne après leur victoire.

Quel fut son étonnement lorsqu'il trouva l'esprit des Vénitiens plus aigri que découragé par les pertes qu'ils avoient faites & par l'union de Jean Visconti

(a) *Megaëtaiarque*. Le Commandant des troupes étrangères de la garde de l'Empereur. *Ducang. gloss. lat.* Tous les Historiens ont bien estropié le nom & les titres de cet Ambassadeur de Constantinople.

(b) Mr. de la Bastie dit que le motif de cette ambassade fut le bruit de la prochaine arrivée de l'Empereur en Ita-

lie, parce qu'il paroïssoit convenable dans une pareille circonstance que tous les potentats d'Italie fussent réunis pour pouvoir agir de concert. Il ne dit rien de la défaite des Génois, ni du parti qu'ils prirent de se soumettre au Seigneur de Milan. En un mot il traite fort mal cette ambassade de Pétrarque : la vérité m'oblige de le dire.

AN. DE J. C.
1354.

avec les Génois ! Toute son éloquence ne put jamais les amener à écouter les propositions raisonnables qu'il avoit à leur faire. Il parla dans le conseil nommé pour les affaires concernant la guerre avec les Génois ; il eut plusieurs conférences particulières avec le Doge , qui étoit toujours André Dandolo , son admirateur & son ami ; mais il le trouva aussi entêté que les autres & aussi éloigné de la paix.

„ Mon collègue parla après moi , dit-il , & son „ éloquence militaire ne laissa rien à désirer (si mon „ amour pour lui ne m'aveugle pas) tout cela n'a „ boutit à rien. Nous ne pouvions pas ouvrir des „ oreilles fermées , ni toucher des cœurs endurcis. „ Je doute même que Cicéron en fût venu à bout.

Les Vénitiens disoient : nous désirons la paix ; mais à des conditions honnêtes & sauf l'honneur de notre République. C'est aux Génois à nous proposer des conditions de cette nature , & à l'Archevêque de Milan sous la protection de qui ils se sont mis à les y disposer : il ne tiendra pas à nous que la paix ne se fasse.

Pétrarque passa un mois à Venise avec ses collègues sans pouvoir obtenir autre chose , & il retourna à Milan , honteux & fâché d'avoir échoué dans une négociation qui lui paroissoit fort aisée (a). Deux choses contribuoient à rendre les Vénitiens plus obstinés & plus intraitables ; les Seigneurs avec qui ils s'étoient ligués avoient pris à leur solde la compagnie du Comte Lando. L'Empereur venoit de promettre à leur Ambassadeur de paroître bientôt en Italie à la tête d'une armée. Cependant Pétrarque ne

(a) Quam spei plenus veneram ; tam mœroris & pudoris plenus abscessi. *Var.* 3.

se rebuta pas ; il revint à la charge d'une façon très-vive & très-pressante. On le voit par la lettre qu'il écrivit quelques mois après à André Dandolo, dont voici le précis.

AN. DE J. C.
1354.

„ Vous n'entendrez, vous ne lirez rien de nouveau ; je ne ferai que vous répéter ce que je vous ai écrit, ce que je vous ai dit dans les dernières conférences que j'ai eues avec vous à Venise, où j'ai vu avec étonnement & avec douleur le cœur de vos sages Sénateurs, le vôtre même, fermé à de sages conseils & à de justes prières.

„ Ce que je craignois est arrivé ; un certain bruit venu du nord a fait échouer ma négociation ; mais de bonne foi auroit-il dû influencer sur les délibérations d'une République aussi sage que la vôtre ? Quel aveuglement nous porte à aller toujours chercher parmi les barbares des troupes mercénaires, qui viennent à nos dépens détruire notre patrie & nous égorger ? De toutes les folies des hommes je n'en connois pas de plus grande. Si cette chère patrie, après avoir été si long-temps en proie à ces barbares qui la dévastent, est encore la plus belle & la plus florissante contrée de la terre, que feroit-ce si elle avoit été cultivée avec amour par les mains de ses enfans ? Si ceux qui la gouvernent pensoient comme moi, elle feroit la loi à des nations, dont elle est le jouet & presque l'esclave.

„ Le mauvais succès que j'ai eu auprès de vous ne me rebute pas. Je ne puis renoncer à l'espérance que j'avois conçue de vous persuader, & je veux encore tenter si ma plume ne réussira pas mieux que ma langue.

Varian. 3.

AN. DE J. C.
1354.

„ Vous avez éprouvé ce que la guerre entraîne
 „ après elle ; la fortune vous a montré ses deux
 „ faces ; vous avez été alternativement vainqueurs
 „ & vaincus. Vous nierez peut-être d'avoir été vain-
 „ cus sur l'Hellespont , je ne veux pas disputer ,
 „ supposons que vous ayez toujours remporté la vic-
 „ toire ; quel avantage en a retiré votre Républi-
 „ que ? Moins d'argent , moins de sang , plus de
 „ crimes & de calamités. Si c'est là le sort des vain-
 „ queurs , quel doit être celui des vaincus ? Faites
 „ usage de cette pénétration qu'on admire en vous ;
 „ ouvrez ces yeux de Linx que la nature vous a
 „ donnés , & vous vous hâterez d'éteindre une guerre
 „ dont les succès même entraînent plus de mal que
 „ de bien , plus de dommage que de profit.

„ La guerre est contagieuse ; elle se répand com-
 „ me un torrent. Vous l'avez commencée avec la Ré-
 „ publique de Gênes ; vous l'avez à présent avec
 „ toute la Ligurie , & ce qui me paroît pire que
 „ tout , vous avez à faire à un Prince qui aime la
 „ paix , dont la fortune égale le mérite , & qui a
 „ autant d'humanité que de courage. La nature a des
 „ nœuds secrets par lesquels elle lie ensemble les
 „ grands hommes ; les rapports des talens & des
 „ vertus forment ces liens. Vous êtes tous les deux
 „ justes , prudens , magnanimes ; vous avez le même
 „ intérêt à la paix ; qui peut donc vous empêcher
 „ de la faire ? Seigneur , ne souffrez pas que cette
 „ République si florissante , confiée à vos soins , cette
 „ belle portion de l'Italie qui est entre les Alpes &
 „ l'Apennin , devienne la proie de ces loups affamés
 „ de qui la nature nous a séparés par la barrière des
 Alpes ,

„ Alpes, qu'elle a elle-même posée. Nous ne pou-
 „ vons attribuer qu'à nous nos malheurs. C'est nous-
 „ mêmes qui ouvrons la porte à ces bêtes féroces
 „ qui viennent s'engraisser de notre sang. Je l'avois
 „ prévu, & le bruit public me le confirme ; l'avi-
 „ dité & l'insolence de ces troupes commencent à
 „ vous rebuter. Eveillez-vous pendant qu'il en est
 „ encore temps : n'attendez pas que la nuée qui nous
 „ menace soit tombée sur nous, que l'Italie soit de-
 „ venue un désert ou une terre barbare : loin de
 „ vous laisser entraîner par les mouvemens d'une po-
 „ pulace aveugle & effrenée, suivez la pente de
 „ votre caractère qui vous porte à la douceur, la
 „ droiture de votre esprit, qui vous fait toujours
 „ prendre le meilleur parti : à quoi serviroient vos
 „ études, vos connoissances, ces belles lettres, ces
 „ arts honnêtes dans lesquels on dit avec raison que
 „ vous l'emportez sur tous les Princes de votre
 „ siècle, si connoissant le bien vous ne le faisiez
 „ pas ? Croyez-moi, saisissez l'occasion qui se pré-
 „ sente de donner la paix à votre patrie, & de ren-
 „ dre par-là votre nom immortel & cher à la pos-
 „ térité. Je vous en conjure par tout ce que vous
 „ avez de plus cher & de plus sacré, enfin par les
 „ cinq plaies de Jesus-Christ, d'où a coulé ce sang
 „ précieux qui nous a rachetés.

AN. DE J. C.
1354.

Il paroît d'abord singulier d'entendre Pétrarque
 parler sur ce ton au Doge de Venise de ces bar-
 bares qui venoient du nord ravager l'Italie, dans le
 temps qu'il faisoit tous ses efforts pour engager l'Em-
 pereur à y entrer avec une armée. Je ne crois pour-
 tant pas impossible de concilier deux choses qui pa-

Tome III.

Y y

AN. DE J. C.
1354.

roissent au premier coup d'œil si opposées. Pétrarque auroit désiré que l'Empereur fût comme autrefois sa principale résidence à Rome, & que laissant les villes d'Italie libres, dont il seroit pourtant le chef suprême, du haut du Capitole il donnât des loix à tout ce qui composoit l'ancien Empire Romain; mais il ne vouloit pas que ce Prince suivi d'un essain de barbares vînt piller & ravager sa patrie.

D'ailleurs je suis persuadé que quand il parle avec tant d'amertume de ces troupes mercénaires que les Italiens louoient pour se faire la guerre les uns aux autres, il fait principalement allusion à la compagnie du Comte Lando, que les Seigneurs ligués venoient de prendre à leur solde, pour se défendre contre le Seigneur de Milan. Le Comte Lando étoit Lieutenant du Chevalier de Montreal, Gentilhomme de Provence, qui avoit rassemblé les débris de cette grande compagnie dont on a parlé, formée par le Duc Warner, & les restes de l'armée à la tête de laquelle le Roi de Hongrie étoit entré dans le royaume de Naples. Ces deux chefs s'étoient séparés après avoir ravagé & mis à contribution toute l'Italie. Villani dit que le Comte Lando avoit à ses ordres trois mille cinq cens cavaliers bien armés. Le reste des compagnies étoit toujours sous les ordres du Chevalier de Montreal [a].

Math. Vill. l. 4. cap. 18.

Pétrarque nous apprend que lorsqu'André Dandolo

(a) Montreal étoit un Gentilhomme Provençal, Chevalier de St. Jean de Jérusalem: franc Chevalier, dit Villani, & fort entendu dans le métier de la guerre. Innocent VI. dans une de ses lettres le compare à Holopherne & assure qu'il étoit plus impie & plus barbare que Totila *. Pompée Pelli, dans

son histoire de Perouse, dit que c'est le plus grand Capitaine qui ait paru depuis César. Il est étonnant que les historiens de Provence ne parlent pas d'un homme si renommé. Je ne fais pourquoi Villani lui attribue l'origine des grandes compagnies. L. 3. cap. 85.

* *Oder. Rain.*
1354. N. 4.

eût reçu sa lettre, il se donna la torture pour y répondre, regardant comme une espèce de point d'honneur de n'avoir pas le dessous en fait d'éloquence, que quoiqu'il fût homme de lettres & qu'il eût formé son style par un grand exercice, cependant ne pouvant pas faire une réponse qui le satisfît, il renvoya le courier au bout de sept jours, en disant qu'il enverroît sa lettre par un courier exprès. Pétrarque se plaint en même temps de ne l'avoir reçue que long-temps après. La voici telle qu'on la trouve parmi ses œuvres.

„ Ami ! nous attendions une lettre que vous nous *Variar. 3.*
 „ aviez promise (a), pour expliquer comment un
 „ homme à qui Dieu a donné l'éloquence & la sa-
 „ gesse pour confirmer les autres dans la vertu par
 „ ses discours & son exemple, peut changer à tout
 „ moment de lieu, ce qui doit nuire à ses études.
 „ Au lieu de celle-là nous en recevons une autre par
 „ laquelle vous nous exhortez à la tranquillité & à
 „ la paix. Si notre réponse à une lettre aussi ornée
 „ vous paroît courte, prenez-vous en aux circon-
 „ stances du temps, qui demandent de nous des faits
 „ & non pas des paroles. Il n'en faut pas pour faire
 „ connoître la justice de notre cause contre les Gé-
 „ nois ; elle paroît assez d'elle-même, & le ciel la
 „ manifeste clairement par les succès accumulés dont
 „ il nous a comblés.

„ Quand vous dites que nous avons été vaincus
 „ sur l'Hellepont, vous errez dans le fait & sur
 „ le nom ; nos peres ont toujours appelé cette

(a) Cette lettre se trouve dans le manuscrit de la bibliothèque du Roi, *Fam. L. 15. ep. 4.* Nous en avons déjà rapporté quelques fragmens, *fol. 29.* de ce volume.

AN. DE J. C.
1354

„ mer Propontide ; mais cette erreur est légère &
 „ bien pardonnable. Pour revenir à l'état présent des
 „ choses , Dieu est témoin que nous avons toujours
 „ désiré la paix , & que nous la désirons encore de
 „ tout notre cœur ; toujours animés du même es-
 „ prit nous ne demandons à nos ennemis vaincus que
 „ ce que nous demandions avant la victoire. Nous
 „ n'avons pas été peu surpris d'entendre vos repro-
 „ ches sur ce que vous nous avez trouvés peu portés
 „ à la paix , pendant que la réponse douce & hon-
 „ nête que nous vous avons faite , & notre ambas-
 „ sade au souverain Pontife qui l'a suivie , sont de
 „ sûrs garants du contraire.

„ Vous , l'ami & le grand prédicateur de la li-
 „ berté , loin de nous blâmer , ne devriez-vous pas
 „ applaudir aux efforts que nous faisons pour re-
 „ pousser cette servitude , qui gagne insensiblement
 „ toute l'Italie , & dont vous nous avez si bien pré-
 „ senté tous les maux ?

„ Votre Ciceron ne dit-il pas que l'esclavage & le
 „ deshonneur sont pires que la mort ; qu'étant nés
 „ avec la liberté & l'honneur , nous devons les con-
 „ server avec soin , & mourir plutôt que de les per-
 „ dre ? C'est le cas où nous nous trouvons. On nous
 „ verra toujours les mêmes , toujours prêts à accep-
 „ ter la paix , sauf notre liberté & notre honneur ,
 „ pour lesquels nous sacrifierons nos biens & nos vies.
 „ Telles étant nos dispositions , comme vous en con-
 „ venez vous-même , vous deviez tourner la fédur-
 „ tion de votre style du côté de nos ennemis , qui
 „ nous jettent dans le trouble , parce qu'ils voudroient
 „ jouir du fruit de nos travaux. Déployez votre élo-

» quence pour leur faire connoître leurs torts & les
 » engager à ne pas troubler la paix de l'Italie. Vous
 » en viendrez aisément à bout, si l'homme dont
 » vous faites de si grands éloges, est tel que vous
 » le dites.

AN. de J. C.
 1354.

Il n'est pas étonnant que le Doge de Venise eût de la peine à répondre à la lettre de Pétrarque, & il avoit raison de dire que les circonstances où il se trouvoit, lorsqu'il reçut cette lettre, demandoient de lui des actions & non pas des paroles. Les Génois, dont on croyoit la flotte détruite sans ressource, avoient trouvé moyen avec le secours de Jean Visconti d'armer pendant l'hyver trente-trois galeres, dont ils donnerent le commandement à Paganino Doria, cet Amiral qui avoit battu les Vénitiens sur la Propontide. Cette flotte imprévue fit voile de bonne heure & entra dans la mer Adriatique, où elle sacagea quelques villages & causa de grands dommages.

Les Vénitiens qui étoient dans la plus grande sécurité, parce qu'ils croyoient leurs ennemis hors d'état de se montrer sur la mer, firent sortir à la hâte vingt-quatre galeres sous le commandement de Nicolas Pisani, qui ne trouvant plus la flotte génoise dans le golfe, alla en Sardaigne joindre le Roi d'Aragon, qui étoit venu avec de grandes forces soumettre cette isle révoltée contre lui, & faisoit le siege d'Alguer. L'Amiral des Génois ayant appris que la flotte vénitienne étoit sortie du golfe, y envoya quelques galeres légères & bien armées, qui firent une descente dans l'Istrie, où elles surprirent la ville de Parenzo. Après l'avoir pillée & brûlée en partie, elles emporterent les corps de St. Charles

Y y iij

AN. DE J. C.
1354.

& de St. Maur, & chemin faisant elles s'emparent de quelques vaisseaux vénitiens chargés de marchandises de prix.

Morofini, fol.
255.

La nouvelle de cette descente & de ces pertes fut bientôt portée à Venise, où elle répandit l'alarme & la consternation. On croyoit la flotte génoise à la porte de la ville. André Dandolo en homme sage prit toutes les mesures nécessaires pour mettre sa patrie en sûreté ; il arma quelques vaisseaux dont il fit une chaîne pour garder le port, & envoya quelques galeres à la découverte pour observer les ennemis. Il nomma dans chaque quartier deux capitaines avec deux cens hommes chacun pour faire la garde. Il fit enregîtrer tous les habitans en état de porter les armes ou de servir sur les galeres. Toutes ces précautions étoient inutiles ; les Génois qui n'avoient voulu faire qu'un coup de main, étoient fortis du golfe, chargés de butin. Les mouvemens que se donna André Dandolo dans cette occasion, où il crut devoir s'armer contre son ordinaire ; la douleur qu'il eut d'avoir été surpris par des ennemis qu'il croyoit hors d'état de lui nuire, altérèrent beaucoup sa santé. Il ne fit que languir depuis ce temps-là, & il mourut le 8 Septembre extrêmement regretté de tout le monde [a].

„ C'étoit, dit Pétrarque, un homme vertueux, integre, plein d'amour & de zele pour sa République, que, savant, éloquent, prudent, doux & affable.

(a) Animosissime ad litus venenum ipsa eadem quam penitus victam aestimabat Januenum classis accessit, cui tumultui dux ipse, præter morem armatus, interfuit. Nec post eum diem fere aliquid gessit, quasi festinans impendentibus caput malis maturâ morte sub-

ducere. Variar. 81. Il sembleroit par ce que dit Pétrarque, que la flotte génoise vint jusqu'au port de Venise, & que ce fut alors que le Doge prit les armes ; mais cela est contredit par tous les Historiens contemporains, qui ne parlent que d'une descente en Istrie.

» Je ne lui connoissois qu'un défaut, c'est qu'il ai-
 » moit plus la guerre qu'il ne convenoit à son ca-
 » ractere & à ses mœurs. Je lui disois & je lui écri-
 » vois avec la plus grande liberté tout ce que je pen-
 » sois ; il avoit la bonté de le souffrir, connoissant
 » le fond de mon cœur ; mais la confiance que lui
 » avoit inspirée sa dernière victoire contre les Gé-
 » nois, lui fit rejeter mes conseils. Il jugeoit de
 » la bonté d'une cause par l'événement ; la plus
 » heureuse lui paroissoit la plus juste ; ce qui faisoit
 » qu'il me répétoit souvent ce que Scipion l'Afri-
 » cain dit à Annibal, & ce que Lucain fait dire à
 » César. *Le succès de cette armée fera connoître la*
 » *justice de la cause : le vaincu sera le coupable [a].*
 » La fortune lui rendit un grand service en le fai-
 » sant mourir si à propos. S'il avoit vécu un peu
 » plus, il auroit vu le désastre de sa patrie, & il
 » auroit reçu de moi des lettres mordantes à ce sujet.
 » Les Génois ayant surpris les Vénitiens dans une
 » isle de l'Achaje, nommée Sapienza, remportèrent
 » sur eux une victoire complete.

Tous les Historiens de ce temps-là parlent de cet événement sur le même ton que Pétrarque. Il y a peu d'exemple d'une victoire aussi complete. Toutes les galeres vénitiennes furent prises avec le Général ; il n'y en eut qu'une qui se sauva. On convient généralement que si la flotte victorieuse étoit allée tout de suite à Venise, il lui auroit été aisé de s'emparer de cette ville, qui étoit dans la plus grande consternation & n'avoit personne pour la défendre.

(a) Hæc facta quæ teste probet, quis justius arma
 Induit, hæc acies victum factura nocentem. *Lucan.*

AN. DE J. C.
1354.

Heureusement pour les Vénitiens, les Génois aiment mieux aller dans leur patrie annoncer eux-mêmes leur triomphe & jouir de la joie publique.

Math. Vill. l.
4, cap. 24.

Pétrarque fit peu de temps après une perte, à laquelle il dut être encore plus sensible qu'à la mort d'André Dandolo. Le 3 Octobre [c'étoit un vendredi] Jean Viscomti eut un petit charbon sur le front au-dessus du sourcil; il le fit couper le lendemain & mourut dans la nuit du samedi au dimanche [a] sans avoir le temps de recevoir ses sacrements [b]. Villani dit qu'il avoit répandu par-tout le bruit de sa puissance, que toute l'Italie le craignoit; qu'après avoir usurpé le bien de l'Eglise Romaine il s'étoit réconcilié avec elle à force de présens, qu'il étoit parvenu au comble de la gloire où son ame se complaisoit. Il l'accuse d'avoir mené une vie dissolue & peu convenable à un Archevêque; mais il faut se défier de ce portrait; les Florentins haïssoient Jean Viscomti, parce qu'il avoit voulu les subjuguer.

Voyez sa lettre
au Doge de Venise.

Pétrarque nous peint ce grand homme avec des couleurs plus favorables, & je crois plus vraies, parce qu'il est d'accord en cela avec les Historiens de Milan & la plupart des Auteurs contemporains. Ils disent que Jean Viscomti traitoit ses sujets avec beaucoup de bonté & d'humanité, qu'il leur rendoit la justice la plus exacte & qu'il faisoit beaucoup d'aumônes. Ce qui est certain, c'est qu'il avoit de grandes idées; tout ce qu'il faisoit étoit marqué au coin de

(a) Les Historiens ne s'accordent pas sur le jour de la mort de ce Prince. J'ai suivi les meilleurs & les plus exacts. Il y en a qui disent qu'il eut la fièvre pendant tout le mois d'Août.

(b) Corio dit qu'il reçut ses sacre-

ments, & qu'il fit héritiers ses neveux: mais il est démenti par les Historiens contemporains, & c'est un Auteur sur lequel on ne peut pas compter. Son histoire de Milan, qui est estimée, m'a paru très-peu exacte.

la

la grandeur. Son nom étoit connu dans les pays les plus reculés & respecté même des ennemis de la foi.

AN. DE J. C.
1354.

Pierre Azario, Notaire de Milan, le représente en quatre mots, tel qu'il faut être pour plaire aux femmes. *Beau, gai, généreux & confiant*. Cependant on ne lui reproche pas de s'y être trop livré; mais il est certain qu'il ne fut pas insensible à leurs charmes. La preuve en est trois enfans qu'il laissa, dont on ne nomme pas les meres.

Le reproche le plus fondé qu'on lui fasse, c'est une ambition sans bornes qui vouloit tout envahir. Il paroît en effet qu'il visoit à être Roi d'Italie, & il est certain qu'il avoit pris des mesures pour se rendre maître de Reggio & de Modene, afin de pouvoir aller de Milan à Bologne sans sortir de ses états. Mais si ce que dit un Historien de Parme est vrai, Jean Viscomti ne suivit pas aveuglément les mouvemens de son ambition. L'Historien rapporte que les Romains voulurent se donner à lui, & qu'il les refusa, en disant : *Rome appartient au Pape & à l'Empereur*.

Cornazani, hist.
di Parma, fol.
748.

Jean Viscomti fut enterré dans la grande église de Milan, où l'on voit encore son mausolée devant la sacristie avec une épitaphe, dont voici le sens.

„ Passant, veux-tu connoître le néant de la gran-
„ deur & de la puissance humaine, apprens ce que
„ j'ai été, & vois ce que je suis. J'avois des trésors
„ immenses, de vastes palais, de grandes villes. Mon
„ nom seul faisoit trembler toute l'Italie. A quoi me
„ sert tout cela? Me voilà renfermé dans une pierre
„ où les vers me rongent.

Tome III.

Z z

AN. DE J. C.
1354.

Cette pensée, qui n'a rien de singulier, & qui peut convenir à tous les Princes puissans, est délayée dans une trentaine de vers latins assez mauvais, qu'on a voulu mal à propos attribuer à Jean Viscomti (a). Ils sont certainement l'ouvrage d'un Avocat de Parme, qu'on a vu dans ces mémoires en liaison avec Pétrarque ; c'est Gabriel de Zamorée.

Vill. l. 4. cap.
24. & 27.

Jean Viscomti avoit trois neveux ; Matthieu, Barnabé & Galeas, fils d'Etienne son frere & de Valentine Doria ; ils furent ses héritiers & prirent possession de ses états en commun, quelques jours après sa mort sans qu'il y eut entr'eux la moindre contestation. Le jour fut marqué par un Astrologue, que Pétrarque connoissoit beaucoup. Villani dit que ce fut le 12. Septembre. On étoit si infatué de l'Astrologie judiciaire dans ce temps-là, qu'on n'auroit osé entreprendre rien d'important sans avoir auparavant consulté un Astrologue, qui fixoit le jour, l'heure, le moment, après avoir examiné le cours des astres sur lequel il se regloit.

Sen. l. 3. ep.
1.

Pétrarque fut chargé de faire au peuple assemblé un discours qui convînt à la cérémonie. Il n'étoit pas encore au milieu de sa harangue, quand l'Astrologue déclara à haute voix que le moment étoit venu, & qu'il étoit dangereux de le laisser passer.

Pétrarque, qui avoit le plus grand mépris pour une science aussi frivole, crut devoir dans cette occasion faire céder ses idées particulieres à la foiblesse & aux préjugés de ses auditeurs ; il s'arrêta sur le champ. L'Astrologue un peu étonné, lui dit : *il y a encore*

(a) Mr. l'Abbé Mehus dit qu'il y a un manuscrit à Florence bibl. Riccardi, où ces vers sont sous le nom de Jean Viscomti comme auteur. *Vu. Ambr. Camald.*

un moment, vous pouvez continuer. Je n'ai plus rien à dire, répondit Pétrarque, & je ne fais point de conte pour amuser l'assemblée. L'Astrologue suoit & se frottoit le front. Parmi les Auditeurs, les uns rioient, les autres étoient indignés de l'impudence du personnage, qui s'écria un moment après : *l'heureux instant est arrivé*. Alors un vieux militaire * porta trois pieux droits & blancs, semblables à ceux dont on se sert pour palissader les villes, & il en donna un à chacun des trois freres.

AN. DE J. C.
1354.

* Corio le nomme
Boschin
Montegaccio.

» Cet Astrologue étoit plus vieux & plus savant
» que moi, dit Pétrarque ; je l'aimois, & l'aurois
» aimé davantage s'il n'avoit pas été Astrologue. Je
» lui faisois souvent des plaisanteries sur son art,
» quelquefois même des reproches. Un jour que je
» lui en avois fait de plus vifs qu'à l'ordinaire, il
» me dit en soupirant : *ami, vous avez raison, je*
» *pense comme vous ; mais j'ai une femme & des en-*
» *fans*. Cette réponse me frappa, & je ne lui en
» parlai plus.

Sen. l. 3. ep.

Les états que les trois freres partagerent, comprennoient non-seulement ce que nous connoissions sous le nom de Milanois ou Duché de Milan, avant que le Roi de Sardaigne en eût acquis par les traités une grande partie ; mais encore les états de Parme, de Plaisance, Bologne & une partie du Piémont. Voici comment se fit le partage. Milan & Gênes en commun ; les trois freres éliisoient le Gouverneur ou Préteur ; du reste on fit trois lots qui furent tirés au fort.

Le lot qui échut à Matthieu, l'aîné des trois freres, comprenoit Parme, Plaisance, Bologne, Lodi, Bob,

Z z ij

AN. DE J. C.
1354.

bio , Pontremoli , Borgo-san-Donnino , &c. Il ne jouit pas de Bologne ; Jean d'Olege , bâtard de Jean Visconti , qui en étoit Gouverneur , refusa de le reconnoître & en resta maître quelques années ; ensuite il rendit cette ville à l'Eglise , voyant qu'il ne pouvoit plus la conserver.

Dans le lot de Barnabé étoient Cremone , Bresse , Bergame , Creme , Soncino , Lona avec la riviere du lac de Garde , &c.

Celui de Galeas renfermoit Come , Novarre , Verceil , Asti , Alexandrie , Tortone & partie du Piémont.

*Cor. hist. di
Mil.
Paul Jove , vit.
di Math.*

Quelle différence de caractère entre ces trois frères ! Matthieu haïssant les affaires , ne prenant point de part au gouvernement , menoit une vie crapuleuse. Tout son plaisir étoit la chasse à l'épervier & toutes celles où les femmes pouvoient aller. Il aimoit les femmes à un tel excès qu'après avoir passé le jour avec elles à la chasse , la nuit il en avoit toujours deux à côté de lui dans son lit. J'ai été étonné de trouver des détails affreux de ses débauches nocturnes , que notre Langue ne souffriroit pas , dans les annales de l'Eglise faites par un Religieux (a). Il est vrai qu'il a puisé ce qu'il dit dans l'histoire d'un Evêque. Voilà son excuse.

* Sa mere étoit
de la maison Do-
ria.

Barnabé , né avec un caractère dur & féroce , qu'il tenoit , dit-on , de ses ancêtres du côté maternel * , ne respiroit que la guerre , dont les exercices ayant en-

(a) Bzovius , Dominicain , qui a fait une continuation des annales de l'Eglise par Baronius. Voici le passage qu'on ne pourroit pas traduire en françois ; il est tiré mot à mot de l'histoire des Viscontis par Paul Jove , Evêque de No-

cere. *Inter duas sæpe concubinas enervatis viribus cubitans instillabat malis-
bribus locis unguenta peregrina quibus
intermortue veneris segnitiam prodigiosa
titillatione suscitaret.*

core ajouté quelque chose à sa férocité naturelle, il devint un monstre de tyrannie & de cruauté. On en raconte des traits tout-à-fait incroyables, & qui font frémir l'humanité. Il épousa le 3 Octobre 1350 Beatrix, fille de Mastin de Lescale, qu'on appelloit *Reine* à cause de ses grands airs & de son goût pour le faste. Elle accoucha cette année d'un garçon. On fit l'honneur à Pétrarque de le choisir pour parrain; il le nomma Marc au baptême, lui donna une coupe d'or, & fit à cette occasion un poëme latin, où il passe en revue tous les grands hommes qui ont porté le nom de Marc. On prétend qu'il fit mal de lui donner ce nom, parce qu'il avoit été porté par un de ses oncles qui mena une vie honteuse & mourut malheureusement.

AN. DE J. C.
1354.

Carm. l. 3. N.
29.

*Volpi, Corio,
Paul Jove, &c.*

Galeas étoit bien différent de ses freres. Il avoit beaucoup de douceur dans le caractère & d'aménité dans l'esprit. Il aimoit la chasse; mais ce n'étoit qu'un amusement pour lui. Il faisoit la guerre avec courage & intelligence; mais il préféroit la paix. Beau, bien fait, plein d'agrément, il plaisoit aux femmes, il les aimoit; mais il ne s'y livroit pas. Un de ses plus grands plaisirs étoit de s'entretenir avec les gens de lettres. Il avoit du goût pour Pétrarque, & même une sorte de vénération. Ce fut lui qui l'engagea à fixer son séjour à Milan. Pétrarque s'attacha véritablement à ce Prince, dont il fait les plus grands éloges. Cela nous donnera occasion de parler souvent de lui dans le cours de ces Mémoires, & de le faire mieux connoître.

Les trois freres sentirent de quelle conséquence il étoit pour eux d'être unis pour faire face à la ligue

Z z iij

AN. DE J. C
1354

qui les menaçoit ; ils vécurent d'abord dans la plus grande intelligence. Barnabé , plus guerrier que les autres , fut chargé de ce qui concernoit le militaire ; tout le reste rouloit sur Galeas. Matthieu comme l'aîné présidoit à tout ; comme peu capable , il ne se mêloit de rien. On ne faisoit rien d'important sans consulter Pétrarque : cet égard , cette confiance qui flattoit son amour propre , contribua beaucoup à lui rendre plus agréable le séjour de Milan , & à l'y fixer , autant que son goût pour le changement de lieu pouvoit le permettre.

La mort du Doge de Venise & celle du tyran de Milan furent bientôt suivies d'une autre mort qui auroit affecté Pétrarque beaucoup plus vivement , si elle étoit arrivée quelques années plutôt. Je parle de la fin tragique de Rienzi , dont je crois devoir rendre compte ici , quoique Pétrarque n'ayant plus le bandeau qui couvroit ses yeux sur le compte de cet aventurier , ne s'intéressât plus que très-foiblement à lui.

Il l'avoit laissé à Avignon toujours en prison , mais traité avec douceur. On a vu l'embarras où se trouva la Cour du Pape pour juger un criminel de cette espece. Cette Cour étoit divisée en deux partis , dont les idées étoient fort opposées ; les François & les Italiens. Presque tous les François trouvoient Rienzi coupable ; ils ne différoient que sur le genre de supplice qu'il falloit lui infliger. La plupart des Italiens le croyoient innocent ; les uns n'osoient pas le dire ; les autres publioient hautement qu'il méritoit d'être loué & récompensé plutôt que puni : les plus sensés disoient que c'étoit un fol qu'il falloit

enfermer. On fait la façon de penser de Pétrarque ,
 qui sans doute étoit à la tête d'un parti considéra-
 ble. Selon lui l'entreprise de Rienzi étoit digne des
 plus grands éloges ; il le trouvoit coupable en ce
 qu'il l'avoit abandonnée , & qu'il avoit fait des folies
 qui lui avoient attiré le mépris & l'indignation des
 gens de bien.

AN. DE J. C.
 1354.

Les Prélats chargés de faire la procédure, furent d'abord fort embarrassés à trouver le corps de délit sur lequel il falloit prononcer. On accusoit Rienzi d'avoir usurpé l'autorité du souverain Pontife sur la ville de Rome & de s'être emparé des revenus de la Chambre. Rienzi se défendoit fort bien sur cet article. Il prouvoit qu'il n'avoit accepté l'autorité que lui avoit donnée le Peuple Romain qu'avec l'agrément du Pape, qui avoit approuvé, ratifié, confirmé tout ce qu'avoit fait le Peuple Romain.

Le second chef d'accusation rouloit sur ce qu'il avoit pris le bain dans cette urne de porphyre qui est à St. Jean de Latran, où l'Empereur Constantin se baigna, dit-on, après avoir été guéri de la lepre par le Pape St. Sylvestre, & il y reçut le baptême. Rienzi répondoit à cela qu'un chrétien chaste & dévot pouvoit recevoir l'ablution par les mains du Vicaire du Pape dans un vase où un payen avoit pris le bain. Il pouvoit dire aussi que Constantin ne s'étoit jamais baigné dans cette urne ; mais ce fait, qu'on regarde à présent comme une fable, passoit alors pour constant, & on n'auroit pas osé le révoquer en doute.

On trouve plusieurs autres griefs contre Rienzi, dans une lettre du Pape au Peuple Romain : comme

Od. Rain. an.
 1347. N. 17.

AN. DE J. C.
1354.

d'avoir mangé à la table de St. Jean de Latran réservée aux souverains Pontifes ; d'avoir renvoyé l'Evêque d'Orviette son collègue ; d'avoir imité les cérémonies payennes dans son couronnement ; d'avoir révoqué les concessions faites par le Peuple Romain ; d'avoir fait mettre en prison des Clercs & des Religieux , & de les avoir cités pour résider à Rome ; d'avoir appelé Louis de Baviere Empereur , & de lui avoir offert le Royaume de Naples pour son fils , &c. On ne crut pas devoir insister sur ces griefs , parce que les uns étoient formellement déniés par Rienzi , & il n'y avoit pas des preuves contre lui ; les autres étoient trop frivoles pour servir de fondement à une procédure criminelle.

Od. Rain.

L'hérésie étoit un délit plus grave & plus sérieux. Le Pape Clement VI. avoit toujours ordonné qu'on poursuivît Rienzi sur cet article , persuadé qu'il feroit plus d'impression sur le Peuple Romain ; il auroit voulu qu'on l'eût trouvé coupable , comme on le voit par ses lettres à ses Légats. Le Cardinal de Deux le cita pour répondre sur ce chef d'accusation l'an 1347 , & le condamna par contumace , parce qu'il ne comparut pas. Le Cardinal de Ceccano l'an 1350. confirma cette sentence & excommunia Rienzi comme hérétique & *patarin* *.

* Nom qu'on donnoit alors aux hérétiques Vaudois.

Od. Rain.

Il paroît par la lettre du même Pape au Peuple Romain , que cette accusation d'hérésie étoit principalement fondée sur ce que Rienzi prétendoit que *l'église catholique & la ville de Rome étoit la même chose*. Il ne lui fut pas difficile de se justifier sur cet article. La proposition n'a point de sens , & quiconque la soutiendrait sérieusement mériterait , non pas d'être

d'être puni comme hérétique, mais d'être enfermé comme fol ou traité comme imbécille. Aussi le Biographe de Rienzi nous apprend que *la sentence des Cardinaux de Deux & de Ceccano fut révoquée, que Rienzi fut reconnu pour fidele chrétien, absous des censures dont on l'avoit lié, & qu'il rentra dans les bonnes graces du Pape (a).*

AN. DE J. C.
1354.

Tout cela mis à l'écart, voici à quoi se réduisoient les véritables chefs d'accusation contre Rienzi, sur lesquels il falloit prononcer. Il avoit dit que la ville de Rome étoit libre, que les droits de l'Empire résidoient dans le peuple Romain, à qui seul il appartenoit d'élire l'Empereur; en conséquence il avoit cité les Empereurs & les Electeurs à son tribunal, pour discuter leurs prétentions à cet égard. Par la lettre de Pétrarque que j'ai rapportée, on voit que c'étoit là le fond de la procédure.

On ignore le jugement que portèrent les trois Cardinaux nommés pour faire le procès à Rienzi; il y a apparence qu'ils n'en portèrent aucun. La matière étoit délicate: la ville de Rome avoit toujours prétendu être libre, & faisoit de temps en temps des efforts pour jouir de cette liberté. Il étoit dangereux de l'attaquer sur cet article. D'un autre côté, on ne peut s'empêcher de convenir avec Pétrarque qu'il est assez singulier que l'Empereur Romain soit élu ailleurs qu'à Rome, & qu'on nomme chez les Sarmates le successeur de César.

Quelque irrité que fut Clement VI. contre Rienzi,

(a) *Èo trovato fedele christiano, allora fo revocato lo procieffo e la sentenza de Donno Bruno e de lo Cardinale de Ceccano, e fo assoluto, e venne in gratia de lo Papa, e fo scapolato.*

Vit. di R. l. 2. cap. 13. Il appelle le Cardinal de Deux Donno Bruno parce qu'il avoit été Archevêque d'Embrun.

AN. DE J. C.
1354.

il étoit trop éclairé & trop humain pour souffrir qu'on lui infligeât une peine capitale pour avoir soutenu des propositions de cette nature. Voilà sans doute ce qui sauva la vie à Rienzi, & non pas, comme le prétend Pétrarque, l'idée où l'on étoit dans la Cour du Pape qu'un Poète étoit un personnage sacré sur qui le bourreau ne pouvoit pas mettre la main. Cela a plutôt l'air d'un prétexte imaginé pour imposer silence à quelques fots qui demandoient la mort de Rienzi. Dans le fond Clement VI. ne voyoit en lui qu'un homme dangereux, dont on devoit s'assurer, & un fol qu'il falloit enfermer.

Innocent VI. pensa autrement que son prédécesseur. Les nouvelles qu'il recevoit de Rome étoient toujours plus mauvaises. Depuis l'assassinat du Comte Bertold des Urfins, dont j'ai parlé, on n'avoit pas nommé de Sénateur. Cette ville étoit dans une espece d'anarchie, dont les grands Seigneurs profitoient pour se faire la guerre les uns aux autres, & mettre tout à feu & à sang. On n'entendoit parler que de brigandages, de violences & de meurtres. Le désordre étoit plus grand que jamais.

Math. Vill. l.
3. cap. 74.
Biovius ex Mss.
Vatic. 1353. N.
2.

François Baroncelli, écrivain du Sénat, imagina de remplacer Rienzi, sans avoir son éloquence & ses talens. L'occasion étoit favorable ; il assembla le peuple au son accoutumé de la cloche du Capitole, le harangua, lui proposa de beaux réglemens propres à rétablir le bon ordre. Ce peuple toujours crédule & avide de nouveautés, prêt à se livrer au premier venu qui lui promettoit du soulagement, chargea Baroncelli de faire exécuter ces réglemens, & lui donna sous le même nom de Tribun la même

autorité qu'il avoit donnée à Rienzi. Tout cela fut l'ouvrage d'un moment.

AN. DE J. C.
1354.

Hugue d'Arpajon, que le Pape avoit envoyé à Rome avec le titre d'Internonce, lui rendit compte de ce qui venoit de se passer vers la fin d'Août 1353. Voici la réponse que lui fit le Pape. Elle est datée de Villeneuve le 15. Septembre suivant.

Od. Rain. 1353.
N. 3.

» Cherchant un remede aux maux dont vous nous
» avez informé, nous n'avons rien imaginé de mieux
» que de nous servir dans cette occasion de notre
» cher fils Nicolas Rienzi, Chevalier Romain, dans
» l'espérance où nous sommes, qu'étant éclairé par
» l'adversité, il renoncera à toutes ses visions fan-
» tastiques, & il emploiera les grands talents que
» Dieu lui a donnés à réprimer les méchans & à
» rétablir la tranquillité. Nous l'avons fait absoudre
» des peines & des censures qu'il avoit encourues,
» & nous le renverrons bientôt à Rome dégagé de
» ses liens.

Cito remitte-
mus.

Le Pape qui avoit meilleure opinion de ce fol qu'il ne méritoit, ne tarda pas à l'envoyer en Italie au Cardinal Albornos (a), avec ordre de le rétablir à Rome & de lui confier le gouvernement de cette ville sous le nom de Sénateur, lorsqu'il jugeroit les circonstances favorables. Le Cardinal Albornos, qui connoissoit mieux les hommes que le Pape, ne pensoit pas si avantageusement que lui de Rienzi ; aussi

(a) Voici encore une de ces occasions où j'ai le malheur d'être seul de mon avis. Le Biographe de Rienzi dit qu'il sortit d'Avignon avec le Légat, qu'il passa par la Provence, & alla avec lui à Montefiascone. L. 2. Cap. 4. Oderic Reinaud assure que le Légat mena avec lui Rienzi : adduxit secum Cardinalis Legatus in Italiam Nicolaum Lauren-

tium. ODER. RAIN. N. 5. Tous ceux qui ont parlé de Rienzi répètent la même chose. Il est certain que le Legat partit d'Avignon dans le mois d'Août : s'il avoit mené avec lui Rienzi, comment le Pape auroit-il écrit à l'Internonce le 15. Septembre ? nous vous l'envoyons bientôt : cito remitteamus.

AN. DE J. C.
1354.

ne se pressa-t-il pas de le rétablir.

Le nouveau Tribunal ne dura que quatre mois. Baroncelli s'étant abandonné à toute sorte d'excès & de cruautés, fut massacré vers le milieu de Décembre. Le Peuple Romain, toujours léger & prêt à passer d'une extrémité à l'autre, après avoir détruit l'idole qu'il venoit d'élever, envoya des députés au Légat pour se soumettre & obtenir le pardon de sa révolte.

Rienzi, devenu inutile par la soumission des Romains, comprit bien que le Légat ne penseroit plus à le rétablir; ce qui lui fit chercher les moyens d'aller à Rome sans son secours, dans la confiance où il étoit qu'il n'avoit qu'à paroître dans cette ville pour y être bien reçu.

Le Cardinal, loin de s'opposer à un projet qui étoit conforme aux ordres qu'il avoit reçus du Pape, crut même ne pouvoir refuser son agrément à une chose qu'il n'approuvoit pas dans le fond. Il donna à Rienzi les lettres patentes de Sénateur & la permission d'aller en faire les fonctions.

Rienzi trouva à Perouse les deux freres de ce fameux Chevalier de Montreal, dont j'ai parlé, qui faisoit tant de bruit en Italie avec les compagnies qu'il avoit rassemblées. Il les séduisit par son éloquence & les engagea à s'attacher à sa fortune: ils lui prêterent de l'argent, lui firent avoir des troupes & le ramenerent à Rome, où la reception qu'on lui fit ne peut être comparée qu'aux anciens triomphes des Généraux Romains.

Etabli Sénateur de Rome par l'autorité légitime du Souverain, il crut devoir commencer par sou-

mettre la noblesse & lui faire prêter serment de fidélité. Il envoya des députés au jeune Etienne Colonne, devenu chef de sa famille par la mort d'Etienne son pere & de Jean son frere *, pour l'engager par promesses & par menaces à donner aux autres l'exemple de la soumission. Etienne Colonne renfermé dans son château de Palestrine traita fort mal les députés de Rienzi, & le brava en faisant des excursions jusqu'aux portes de Rome.

AN. DE J. C.
1354.

* Ils furent tués tous les deux à la journée de la porte de S. Laurent. *Voy. Mém. T. 2. fol. 399.*

Palestrine étoit une place extrêmement forte par la nature & par l'art : il falloit une armée pour en faire le siege. Rienzi n'avoit plus d'argent : il n'osoit pas comme la premiere fois s'approprier les revenus de la Chambre Apostolique, & il ne convenoit pas dans les circonstances de mettre des impôts sur le peuple. Il se présenta une occasion d'avoir de l'argent ; il la faisit. Le Chevalier de Montréal vint à Rome pour voir ses freres (a) & le Tribun dans sa gloire. Rienzi le fit arrêter, décapiter, & s'empara d'une partie des trésors qu'il avoit amassés. Tout cela fut fait en fort peu de temps. Rien de plus spécieux que l'énoncé de la sentence. Montréal est condamné comme un chef de brigands, qui a pillé & ravagé l'Italie, commis beaucoup de meurtres, d'incendies & d'horreurs.

Mais personne n'en fut la dupe ; on vit bien que l'intérêt particulier avoit plus de part que le zele du bien public à la punition de Montreal. Le Peuple Romain révolté par ce trait d'ingratitude commença à revenir de son enthousiasme. Ce fut bien pis,

(a) Villani dit que plusieurs personnes croyoient que Montreal étoit venu à Rome d'accord avec les Colonnes, pour détruire Rienzi. *Math. Vill. l. 4. cap. 12.*

AN. DE J. C.
1354.

Vit. di R. L.
1. cap. 14.

lorsque le Tribun, sur des soupçons injustes, fit mourir Pandolfe de Pandolfucci, homme vertueux, aimé & respecté de tout le monde, comparable aux anciens Romains. On ne vit plus qu'un monstre dans Rienzi ; il étoit aussi haï qu'il avoit été aimé. Les Colannes & les Savelli profitèrent de ces dispositions du peuple pour le soulever contre lui. Le 8 Octobre de cette année la populace amentée alla mettre le siege au Capitole, en criant *VIVE LE PEUPLE, MEURE LE TYRAN*.

Rienzi effrayé, abandonné de tout le monde, ne savoit quel parti prendre pour conjurer cet orage. Il s'arma d'abord de pied en cap, monta dans la salle du Capitole, & s'étant avancé sur le balcon, d'où il avoit coutume de haranguer, il y arbora le gonfalon du peuple, criant de toutes ses forces *VIVE LE PEUPLE*, & faisant des signes pour demander audience. Tout cela ne produisit pas l'effet qu'il espéroit. Les cris *MEURE LE TYRAN* continuèrent ; une grêle de pierres & de flèches vola sur le balcon.

Après avoir essayé envain plusieurs partis pour calmer cette populace révoltée & soutenu le siege jusqu'au soir, voyant les esprits toujours plus échauffés, il fit ouvrir les portes du Capitole, dans l'espérance qu'il pourroit se sauver déguisé pendant que la populace s'amuseroit à piller. Il se noircit le visage, prit l'habit d'un paysan, & ayant mis sur sa tête un matelas qui lui couvroit la face, il descendit les escaliers en criant : *montez, montez, il y fait bon*. Quelqu'un le reconnut, & lui arrachant l'oreiller qui le cachoit, lui dit : *arrête : où vas-tu ?* Des bracelets d'or qu'il avoit négligé d'ôter le tra-

hèrent ; on le mena au perron du lion , où il avoit prononcé tant de sentences de mort. Son Biographe raconte une chose très-singulière , c'est que sous ce déguisement ridicule qui devoit attirer le mépris & hâter sa mort , il fut pendant une heure exposé en spectacle à cette populace attroupée sans dire un mot & sans que personne osât l'insulter. Tel étoit le respect qu'on avoit encore pour lui. A la fin il y en eut un * qui lui plongea son épée dans le ventre ; ce fut comme le signal. Il fut frappé de mille coups dans le même instant (a) , & après avoir fait mille insultes à son corps , on le traîna dans les rues jusqu'à la porte du palais Colonne , où l'on vit ce corps informe , dont il ne restoit plus que le tronc , pendu sur des fourches. *Telle fut , dit Villani , la fin de ce Tribunat , qui avoit fait espérer au Peuple Romain de redevenir libre.* Muratori dit qu'on vit périr cette année deux avortons de la fortune.

AN. DE J. C.
1354.

* Cerco de
Vecchio.

Je n'ai rien trouvé dans les ouvrages de Pétrarque qui fasse connoître qu'il ait pris quelque part au rétablissement de Rienzi , & qu'il ait eu le moindre commerce avec lui depuis son retour à Rome , ce qui me fait craindre qu'on ne me reproche de m'être un peu trop étendu sur cet épisode ; mais j'ai cru que le Lecteur seroit bien-aîsé de trouver dans ces Mémoires le dénouement d'une révolution , au commencement de laquelle Pétrarque prit tant de part.

Si la mort tragique de Rienzi fit évanouir l'espérance qu'il avoit conçue de voir la ville de Rome

(a) Je crois , dit Pétrarque , que dans le temps que la populace le déchiroit , il regrettoit sa prison d'Avignon. *Gladius hostium non occisus modo sed disceptus ,* puto mariens carcerem suspiravit. *ED. BAS. fol. 74.* Pour moi je pense qu'il ne regrettoit rien , parce qu'il mourut des premiers coups qu'on lui porta.

AN. DE J. C.
1354.

rétablie dans son ancienne splendeur, il apprit dans le même temps une nouvelle bien propre à ranimer cette espérance. Ce qu'il desiroit depuis si long-temps étoit enfin arrivé : l'Empereur venoit d'entrer en Italie.

Je ne doute point que la mort de Jean Viscomti n'ait beaucoup contribué à fixer l'irrésolution de ce Prince. Il avoit promis aux Vénitiens & aux Seigneurs ligus de venir à leurs secours contre les Viscomti. Tout étoit réglé & concerté entr'eux ; la ligue devoit faire tous les frais de ce voyage.

Quelle plus belle occasion pour aller en Italie faire valoir ses droits & recevoir la couronne de fer & celle d'or qui lui manquoient encore (a) ? (Il avoit reçu celle d'argent à Aix-la-Chapelle).

Pétrarque lui avoit dit sur cela dans ses lettres tout ce qu'on peut dire. Cependant la puissance de l'Archevêque de Milan lui en imposoit ; & , comme dit fort bien Villani , *il n'auroit jamais osé lui faire la guerre , malgré même les secours de la ligue* (b).

Cet obstacle levé , l'Empereur partit d'Allemagne à petit bruit dans le mois d'Octobre , n'ayant avec lui que trois cens chevaux. Il étoit à Udine le 14 , d'où il emmena avec lui son frere Nicolas , Patriarche d'Aquilée. Il ne passa pas à Venise , & arriva

(a) Le Pape, dans une lettre rapportée par *Od. Rain.* 1354. N. 9. dit que l'Empereur reçoit trois couronnes à l'honneur de la très-sainte Trinité ; que la couronne d'argent qu'on lui donne à Aix-la-Chapelle signifie l'éloquence & la sagesse par lesquelles il confond & réprime les hérétiques : celle de fer à Monza , la force pour écraser les rebelles : celle d'or à Rome , sa puissance pour défendre l'Eglise & maintenir sa liberté. Tel étoit le goût de ce temps-là pour les allégories & les moralités. Balde a fait un traité sur ces trois cou-

ronnes , où il leur donne une autre interprétation mystique qui ne vaut pas mieux. N'est-il pas plus simple de dire qu'à Aix-la-Chapelle on couronnoit le Roi des Germains ; à Monza ou Milan , le Roi des Lombards ; à Rome , l'Empereur ? Il y a long-temps que les Empereurs ne sont couronnés qu'en Allemagne.

(b) Lo eletto Imperadore eziandio non ardiva , sollecitato dalla forza e denari della lega di Lombardia , pigliare arme contra lui. *Matth. Vill.* l. 4. cap. 24.

le 3 Novembre à Padoue, où Mrs. de Carrare lui firent une reception magnifique, & il les établit Vicaire de l'Empire. Can de Lescale, Seigneur de Verone & de Vicence, craignant qu'il ne s'emparât de ces deux villes, ne voulut pas qu'il y entrât. Le 10 il arriva à Mantoue, où il fut reçu comme Seigneur. Il crut devoir s'y arrêter quelque temps pour traiter les affaires de la ligue, & regler sa marche à Rome.

AN. DE J. C.
1354.

Dès que Pétrarque eut appris qu'il étoit en mouvement pour cette grande entreprise, transporté de joie, il prit la plume, & voici ce qu'il lui écrivit.

„ Je vous ai écrit de longues lettres pour vous
„ exhorter à venir en Italie : celle-ci, dont l'objet est de
„ féliciter d'y être venu, sera courte ; une grande
„ joie coupe la parole. Que vous dirois-je ? par où
„ commencer ? Si le bruit seul de votre nom m'a
„ fait tant de plaisir, quel effet ne doit pas produire votre auguste présence ? Vous n'êtes plus pour
„ moi le Roi de Boheme ; je vois en vous le Roi
„ du monde, l'Empereur Romain, le vrai César.
„ N'en doutez pas, vous trouverez en Italie tout ce
„ que je vous ai annoncé ; le diadème, l'empire, une
„ gloire immortelle, le ciel ouvert, en un mot tout
„ ce qu'un mortel peut desirer ou espérer. Quel
„ honneur pour moi d'avoir pu vous servir d'aiguillon
„ pour une si belle entreprise ! Je vais en esprit au
„ devant de vous ; je vous vois déjà traversant les
„ Alpes, & je ne suis pas le seul. Ne voyez-vous
„ pas l'Italie notre mere commune & Rome même ?
„ Elles vous disent ce qu'Anchise disoit à Enée (a) :
„ *enfin vous êtes venu ; il y a long-temps que nous vous*

Fam. l. 10. ep.

(a) Venisti tandem, tuaque expectata parenti
Vicit iter durum pietas. Virg. *Eneid.* Lib. VI.

AN. DE J. C.
1354.

„ attendions ; votre piété vous a fait entreprendre un
„ voyage pénible , &c. Que la Germanie ne vous fasse
„ pas négliger votre véritable patrie , où vous avez
„ commencé , & où vous finirez de vivre , si la gloire
„ vous touche. Je vous l'ai toujours dit , nous vous
„ regardons comme Italien. Il ne s'agit pas de sa-
„ voir où vous avez reçu le jour , mais pour qui
„ vous êtes né. Vivez & hâtez-vous.

Fam. l. 10.
v. 1.

L'Empereur reçut cette lettre à Mantoue. Peu de jours après son arrivée , il envoya Sacromore de Pomieres un de ses écuyers à Milan , pour inviter Pétrarque à aller le trouver , marquant un grand empressement de le voir. Pétrarque énié d'une invitation si flatteuse , n'hésita pas à s'y rendre ; le mauvais temps ne fut pas capable de l'arrêter. *Quoi , disoit-il , ce Prince occupé de la plus grande affaire du monde , puisqu'il s'agit de rendre la paix à l'Italie , a la bonté de penser à moi ! Celui qui commande aux Rois daigne me prier d'aller le voir ! Comment se refuser aux desirs d'un tel maître ? Qu'est-ce qui pourroit m'empêcher de me rendre à ses ordres.*

Il geloit à pierres fendre : on disoit que l'Empereur avoit amené avec lui les frimats d'Allemagne. Les vieillards d'Italie assuroient n'avoir jamais essuyé un si grand froid. Les chemins étoient comme de crystal ; les chevaux , même ferrés à glace , avoient de la peine à se tenir. Heureusement il tomba une grande quantité de neige qui rendit les chemins praticables. Pétrarque en profita , & partit de Milan le 9 Décembre. Il faisoit un brouillard fort épais , qui ne permettoit pas de discerner les objets. On ne rencontroit personne dans les champs ; on voyoit seu-

lement de temps en temps quelques soldats armés qui fortoient de leurs embuscades. *Comme ils étoient aux ordres des Seigneurs de Milan, ils ne me faisoient point de mal, dit Pétrarque, mais beaucoup de peur.*

AN. DE J. C.
1354.

Le premier jour il fut obligé de coucher sur le bords de la Chiofa, étant arrivé trop tard pour la passer. Le lendemain il voulut partir avant le jour. Ses gens murmuroient de ce qu'il alloit s'exposer à un froid violent, qu'on avoit peine à supporter même dans le lit. En sortant de l'auberge, la première personne qui se présenta à ses regards, ce fut Sacromore de Pomieres, cet écuyer que l'Empereur lui avoit envoyé. Il étoit parti la nuit de Cremone, & il avoit déjà fait quatre lieues, voulant arriver de bonne heure à Milan, où il alloit exécuter un ordre du Prince. Ses gens étoient gelés & n'en pouvoient plus ; *pour lui, dit Pétrarque, il avoit l'air* *Ibid.* *d'un homme qui se promene au clair de la lune dans une belle nuit d'été. Il n'y eut jamais un corps plus dur à la fatigue & plus insensible aux injures du temps. Après lui avoir fait quelques questions sur l'Empereur, Pétrarque continua sa route ; mais, quelque diligence qu'il fit, il ne put arriver que le quatrième jour à Milan (le 12 Octobre.)*

L'Empereur lui fut bon gré d'être venu par un si mauvais temps, & lui dit qu'il avoit rarement ressenti en Allemagne un froid aussi vif. Pétrarque lui répondit que c'étoit un effet de la Providence, qui avoit voulu accoutumer les Allemands par degrés à la température du climat d'Italie (a). Il faut l'entendre

(a) Dixit vix se unquam tale aliquid in Germaniâ sensisse ; cui ego respondi : forte cœlitus actum esse, ne Miles Teutonicus subitam cœli mutationem & alicui temperiem exhorreret. *Fam. l. 10. ep. 2.*

AN. DE J. C.
1354.

Fam. l. 10. ep.
3.

lui-même raconter l'accueil que lui fit le Prince , & les conversations qu'il eut avec lui.

» L'Empereur me reçut avec une bonté & des fa-
» çons qui ne tenoient rien du faste impérial, ni de
» l'étiquette Allemande- Il ne me fit point sentir sa
» supériorité, & vivoit avec moi comme avec son
» égal. Nous passions quelquefois des jours entiers à
» discourir depuis le point du jour jusqu'à la nuit ,
» comme s'il n'avoit eu rien autre à faire.

» Il me parla de mes ouvrages , & me témoigna
» un grand desir de les voir , sur-tout celui qui
» traite des hommes illustres. Je lui dis qu'il n'étoit
» pas achevé ; que pour y mettre la dernière main ,
» il me falloit du temps & du repos. Il me fit entendre
» qu'il seroit bien-aîsé de le voir paroître sous son nom.
» Je lui dis avec cette liberté que la nature m'a donnée ,
» que l'usage autorise, & que les années fortifient : *grand*
» *Prince il ne faut pour cela que de la vertu de votre part ,*
» *& pour moi du loisir.* Etonné d'un propos si libre ,
» il m'ordonna de m'expliquer , & je lui dis : il me
» faut du temps pour un ouvrage de cette nature ,
» où je me propose de renfermer de grandes choses
» dans un petit espace. De votre côté , travaillez à
» mériter que votre nom paroisse à la tête de mon
» livre. Il ne suffit pas pour cela de porter une cou-
» ronne & un grand titre ; il faut que vos vertus
» & vos belles actions vous placent parmi les grands
» hommes dont j'ébauche le portrait. Vivez de fa-
» çon , qu'après avoir lu la vie de vos illustres pré-
» décesseurs , vous méritiez que la postérité lise la
» vôtre.

» L'Empereur marqua par un sourire & un air

« ferein que ma liberté ne lui avoit pas déplu. Je saisis
 « cette occasion pour lui présenter des médailles impé-
 « riales en or & en argent qui faisoient mes délices. Dans
 « cette collection il y en avoit une d'Auguste fort bien
 « conservée ; il y paroissoit comme vivant. Voilà, lui
 « dis-je , les grands hommes dont vous occupez la
 « place & qui doivent vous servir de modeles. Ces
 « médailles m'étoient cheres , je ne les aurois pas don-
 « nées à un autre ; mais vous y avez droit. Je con-
 « nois les héros qu'elles représentent ; je fais ce qu'ils
 « ont fait : à vous il ne suffit pas de les connoître ;
 « il faut encore que vous les imitiez. Je lui fis alors
 « un précis de la vie de ces grands hommes , dont
 « je lui présentois les images , ajoutant de temps en
 « temps quelques mots capables de l'exciter à suivre
 « leurs exemples. Il parut m'écouter avec plaisir ,
 « & témoigna n'avoir jamais reçu de présent qui lui
 « fût plus agréable que celui-là.

« Je ne finirois pas si j'entreprennois de rendre
 « compte de toutes les conversations que j'ai eues
 « avec ce Prince. Il voulut un jour que je lui racon-
 « tasse l'histoire de ma vie depuis ma naissance. Je
 « m'en défendis le mieux qu'il me fut possible ; mais
 « il fallut enfin obéir. Il m'écoutoit avec attention ,
 « & si j'omettois quelques circonstances par oubli ou
 « par discrétion de peur de l'ennuyer , il me les
 « rappelloit. Je fus fort étonné de le trouver mieux
 « informé que moi-même des plus petites anecdotes
 « de ma vie. Je ne fais quel vent en avoit porté la
 « fumée au-delà des Alpes à des yeux qui ne sont
 « ouverts que pour voir les défauts & les torts des
 « autres.

B b b iij

AN. de J. C
 1354.

AN. DE J. C.
1354

» Il me demanda ensuite quels étoient mes pro-
 » jets pour l'avenir & mon plan pour le reste de
 » ma vie. Mon intention est bonne , lui dis-je ; mais
 » une mauvaise habitude que je ne puis vaincre , l'em-
 » porte sur ma bonne volonté : je ressemble à une
 » mer battue par des vents opposés. Je comprends
 » cela , me dit-il ; mais vous ne répondez pas à ce
 » que je vous demande. Je voudrois savoir quel est
 » le genre de vie qui vous plairoit le plus & que
 » vous choisiriez par préférence. La vie solitaire ,
 » lui répondis-je sans hésiter. Il n'y en a point de
 » plus sûre , de plus tranquille , qui me soit plus
 » agréable , & qui me convienne mieux que celle-là.
 » Si je puis , j'irai la chercher à sa source , c'est-
 » à-dire dans les bois & sur les montagnes , comme
 » j'ai déjà fait : si non , je tâcherai d'en jouir même
 » au milieu des villes.

» Il me dit alors en souriant : voilà où je vou-
 » lois vous amener , à me faire l'avou d'une erreur
 » que j'ai ~~entrepris de combattre~~ , quoique je sois
 » de votre avis jusqu'à un certain point. Prenez garde
 » à ce que vous allez faire , lui répliquai-je , vous
 » ne vous battrez pas avec moi à armes égales : j'ai
 » long-temps réfléchi & beaucoup écrit sur ce sujet.
 » Ma tête est pleine de raisons & d'autorités : je ne
 » craindrois pas Chrysippe lui-même armé de tous
 » ses syllogismes. Je fais bien que le vulgaire pense
 » autrement que moi ; mais j'ai pour moi l'expé-
 » rience qui est un grand maître , & il ne convien-
 » droit pas à un Prince , tel que vous , de penser
 » comme le vulgaire. Je suis si sûr d'avoir raison ,
 » que je prendrois pour arbitres entre vous & moi ,

„ même les habitans des villes. Je viens de faire un
„ petit traité sur cette matiere ; je la possède à fond.
„ Je le fais , dit l'Empereur avec vivacité , & si je
„ trouve ce livre , je le jetterai au feu : & moi ,
„ répondis-je , j'empêcherai qu'il ne tombe dans vos
„ mains. Nous eumes de longues & fréquentes dis-
„ putes sur ce chapitre , toujours assaisonnées du sel
„ de la plaisanterie. Je suis obligé de convenir que
„ l'Empereur combattit mon système sur la vie so-
„ litaire avec une force , une énergie surprenante.
„ Le résultat de toutes ces conversations fut que ,
„ quoiqu'en effet ce Prince eût le dessous , parce
„ qu'il soutenoit une mauvaise cause , il crut cepen-
„ dant avoir remporté la victoire , & il en tiroit
„ vanité.

„ Il me pria très-instamment de l'accompagner à
„ Rome. C'est pour vous remettre un peu en ha-
„ leine , me dit-il , que je vous ai proposé de venir
„ à Mantoue par un temps si rude. A présent je
„ veux que vous veniez à Rome avec moi. Il ne me
„ suffit pas de voir cette ville célèbre avec mes yeux ,
„ je veux la voir avec les vôtres , qui valent mieux
„ que les miens. J'ai aussi besoin de vous dans quel-
„ ques villes de Toscane. J'avoue qu'il me parla à
„ ce sujet comme s'il avoit eu le cœur & l'esprit
„ tout-à-fait Italiens.

„ Rome & César , j'en conviens , voilà mes deux
„ idoles. Aller à Rome avec César , rien ne seroit plus
„ de mon goût ; mais trop d'obstacles s'y oppo-
„ soient ; je refusai & ce fut le sujet d'une nouvelle
„ contestation entre l'Empereur & moi , qui dura
„ jusqu'à notre séparation. Il n'y a rien qu'il ne mît

AN. DE J. C.
1354.

„ en usage pour m'engager à le suivre : enfin j'ose
„ dire que ce Prince n'a traité aucun Italien avec
„ autant de bonté & de familiarité que moi. Denis
„ le tyran ne reçut pas mieux Platon.

Math. Vill. l.
4. cap. 28.

Pétrarque resta huit jours avec ce Prince à Mantoue, où il fut témoin de toutes ses négociations avec les Seigneurs de la ligue Lombarde, qui allèrent conférer avec lui dans cette ville, ou lui envoyèrent leurs Ambassadeurs. L'Empereur avant toutes choses voulut examiner les forces de cette confédération, ce que chacun devoit contribuer, & sur quoi l'on devoit compter. Il résulta de cet examen que toutes les forces réunies des confédérés n'étoient pas suffisantes pour tenir tête aux Visconti, qui avoient trente mille hommes sur pied de bonnes troupes & bien entretenues. L'Empereur conclut de-là qu'il falloit absolument faire la paix. Ce Prince pacifique & sans ambition étoit venu en Italie dans cette intention, & n'étoit occupé que des moyens de recevoir les deux couronnes ~~sans tirer l'épée~~. Il vit avec une sorte de plaisir que l'état de la ligue s'accordoit avec ses idées, & qu'aucune autre puissance d'Italie ne se présenteoit pour la fortifier.

Le 3. Novem-
bre.

Il traita d'abord une paix générale, qui auroit été fort du goût de Pétrarque; elle fut tellement avancée, que le bruit courut qu'elle étoit faite; mais il n'y eut pas moyen de la conclure. Les Visconti qui sentoient leur supériorité se rendirent fort difficiles & les Génois, fiers de la victoire qu'ils venoient de remporter contre les Vénitiens, exigeoient d'eux des choses trop dures. Villani dit qu'ils changèrent les articles dont on étoit convenu.

L'Empereur

L'Empereur, plus occupé de son intérêt particulier que du bien public de l'Italie, se contenta de moyenner une treve entre les puissances belligérantes, qui dureroit jusqu'au mois de Mai. Il engagea les confédérés à licencier la compagnie du Comte Lando, qui coûtoit beaucoup & agissoit peu. On ne sauroit douter que Pétrarque n'ait beaucoup influé sur cela ; on a vu ce qu'il pensoit de ces compagnies.

AN. DE J. C
1354

La treve signée, ce Prince ne fut plus occupé qu'à négocier un accord particulier avec les Visconti, qui lui avoient envoyé les principaux de Milan, pour traiter avec lui, chargés de présens. Personne ne leur paroissoit plus propre que Pétrarque à cette négociation ; tout le monde desiroit qu'elle lui fut confiée : des raisons particulières, que Pétrarque n'a pas jugé à propos de publier, s'opposèrent au desir des Seigneurs de Milan & au vœu public.

Dans le fond on pouvoit se passer de lui ; rien de plus facile que cette négociation. L'Empereur ne vouloit pas faire la guerre pour être couronné à Monza. Les Visconti craignoient de voir la ligue de leurs ennemis fortifiée d'une aussi grande puissance. Ils profitèrent du desir qu'ils virent à l'Empereur de recevoir cette couronne sans contradiction. Ils lui promirent de ne pas s'y opposer, & même de donner cinquante mille florins pour les frais de la cérémonie ; mais ils exigèrent qu'il n'entrât pas à Milan, & que les troupes qui seroient à sa suite fussent désarmées. Condition honteuse à laquelle Charles eut la foiblesse de souscrire (a). L'affaire fut

(a) Un manuscrit du Vatican cité par Oderic Rain. dit que l'Empereur s'accorda avec les tyrans de Lombardie le mieux qu'il put : *concordavit cum tyrannis Lombardie meliori modo quo potuit.*

AN. DE J. C.
1354.

Fam. l. 10. ep.
3.

consommée en peu de jours , pendant que Pétrarque étoit à Mantoue. L'Empereur voulut absolument qu'il fût présent à la signature du traité. Quoiqu'il ne fût pas du nombre des envoyés de Milan , on lui attribua tout le succès de la négociation. Le bruit s'en répandit jusqu'à Avignon , où Lélius étoit alors. Il écrivit à Pétrarque pour lui en faire compliment. C'est dans la réponse que lui fit Pétrarque pour rejeter un honneur qui ne lui étoit pas dû , que nous avons trouvé les détails de son voyage à Mantoue & de ses entretiens avec l'Empereur.

D'abord après la signature du traité , Pétrarque partit pour Milan , où il arriva la veille de Noël (a). Il y trouva quatre lettres de Zanobi de Strata , dont il n'avoit pas eu de nouvelles depuis deux ans. Des curieux avoient intercepté les lettres qu'ils s'étoient écrites l'un à l'autre. Pétrarque se plaint souvent de cette infidélité fort commune dans ce temps-là. Le porteur de ces quatre lettres étoit (si je ne me trompe) Nicolas Acciajoli (b) , qui avoit été envoyé par le Roi de Naples pour quelques affaires , dont je parlerai bientôt. Il étoit venu passer quelques jours à Milan , & par malheur il avoit pris le temps que Pétrarque étoit à Mantoue. En arrivant Pétrarque le trouva prêt à partir , & n'eut le temps ni de le voir ni d'écrire à Zanobi tout ce qu'il auroit voulu. Le grand Sénéchal avoit amené avec lui Zanobi & l'avoit laissé en Toscane ; on verra bientôt ce qu'ils y firent.

(a) Mr. de la Bastie dit que Pétrarque accompagna l'Empereur à Milan. C'est une petite erreur. | rus attigit Mediolanum , aberam , reversus . . . latorem abitum meditantem reperi. Fam. l. 10. ep. 2.

(b) Dum iste vir clarus & nobis ca-

L'Empereur partit de Mantoue d'abord après les fêtes de Noël. Il avoit à sa suite environ trois mille cavaliers désarmés, comme il en étoit convenu. Les Viscomti ordonnerent qu'il fut entièrement défrayé dans leurs états, & qu'on lui fournît à lui & à sa suite tout ce qui leur seroit nécessaire sans rien recevoir. Dès qu'il fut arrivé près de Lodi, il trouva Galeas Viscomti qui étoit venu au devant de lui, & qui le mena au palais qu'on lui avoit destiné ; mais après avoir ordonné que les portes de la ville fussent fermées & gardées avec soin.

Le lendemain l'Empereur se mit en marche, accompagné de Galeas. Le dîner étoit préparé à l'abbaye de Chiaravalle, où il trouva Barnabé qui lui présenta à son nom & celui de ses freres trente beaux chevaux richement harnachés. Lorsqu'on fut arrivé aux portes de Milan, l'Empereur invité par les deux freres à y entrer, répondit que cela ne se pouvoit pas, qu'il vouloit tenir la parole qu'il avoit donnée. Les Viscomti lui dirent poliment que c'étoit une grâce qu'on lui avoit demandée, parce qu'on croyoit que les troupes des Seigneurs confédérés marcheroient à sa suite ; que cette précaution ne pouvoit jamais regarder sa personne, qui leur feroit toujours beaucoup d'honneur ; & qu'enfin, s'il jugeoit cela nécessaire, on lui rendoit sa parole.

L'Empereur n'insista pas davantage & entra avec eux dans Milan le 4 Janvier. Il y fut reçu au bruit des tambours, trompettes & autres instrumens, qui faisoient un si grand tintamarre, qu'on n'auroit pas entendu Dieu tonner. *Cela avoit plus l'air d'un tumulte que d'une fête*, dit Villani, de qui j'ai tiré une grande

AN. DE J. C.
1355.

Math. Vill.
4^e cap. 39.
Corth. l. 11.
cap. 2.

Vill. ibid.

Cum maggiore
tumulto che
festa.

C c c ij

AN. DE J. C.
1355.

partie de tout ce recit. Les portes de Milan furent fermées & gardées avec les mêmes précautions qu'on avoit prises à Lodi. On donna au Prince & à sa suite des palais très-richement meublés, & tout ce qu'ils pouvoient desirer. Peu de temps après son arrivée, les trois freres allerent lui rendre hommage & lui déclarer qu'ils reconnoissoient tenir du saint Empire tout ce qu'ils possédoient & ne vouloient l'employer qu'à son service. Quelle comédie ! les neveux ressembloient à l'oncle. Il me semble voir les Ambassadeurs de Jean Viscomti à genoux en plein consistoire offrant au Pape les clefs de la ville de Bologne qu'il lui avoit enlevée & qu'il ne vouloit pas lui rendre.

Le lendemain les trois freres voulant donner à l'Empereur une haute idée de leur puissance & de leurs forces, firent une revue générale de toutes leurs troupes, cavalerie & infanterie, auxquelles ils joignirent, pour augmenter le nombre, des compagnies bourgeoises bien montées & magnifiquement vêtues. Ils affecterent de tenir l'Empereur tout le jour à la fenêtre, sous prétexte de l'amuser par cet étalage fastueux de leur puissance. Pendant que les troupes défilioient, ils lui disoient que c'étoit une montre de six mille cavaliers & dix mille fantassins, qu'ils tenoient à leur solde pour son service, & dont il étoit le maître, ajoutant qu'outre cela leurs places & châteaux étoient bien fournis & avoient de bonnes garnisons.

Ce spectacle n'étoit rien moins qu'amusant pour l'Empereur, qui ne se trouvoit pas à son aise, au milieu de tant de troupes, dans une ville bien fermée, à la merci de gens dont il se méfioit avec

raison. Cependant il fit bonne contenance & parut par-tout avec un visage gai & serein, qui cachoit ce qu'il avoit dans l'ame. Pétrarque ne le quittoit guere ; ce Prince employoit volontiers à causer avec lui les momens qu'il pouvoit dérober aux affaires & au cérémonial rigoureux qu'on lui faisoit es-fuyer.

AN. DE J. C.
1355.

Le 6 Janvier jour des Rois, l'Empereur reçut à Milan la couronne de fer dans l'Eglise de St. Ambroise par les mains de Robert Viscomti, archevêque de Milan (a), en présence du Patriarche d'Aquilée son frere & d'un grand nombre d'Evêques & de Seigneurs. Matthieu Villani prétend que la cérémonie se fit à Monza ; mais il est certain qu'il se trompe. Pétrarque, le meilleur témoin qu'on puisse citer sur un fait qui se passoit à la porte de sa maison & sous ses yeux, assure positivement dans une lettre à Lélius, que l'Empereur fut couronné dans la Basilique de St. Ambroise (b). Mr. Muratori, dans ses annales, dit que l'Archevêque & le peuple de

Math. Vill. L.
4. cap. 39.

(a) Comme on craignoit que l'Archevêque de Milan, qui étoit Viscomti, ne refusât de couronner l'Empereur, le Pape commit les Patriarches de Constantinople, d'Aquilée, ou de Grado, pour faire cette cérémonie, dans telle Eglise qu'il leur plairoit, sans préjudice des droits de l'Archevêque de Milan, & de l'Eglise de St. Jean à Monza. OD. RAIN. N. 9. Le Pape dans cette commission paroît reconnoître le droit de l'Eglise de Monza ; cependant Mr. Muratori, dans une dissertation sur la couronne de Lombardie, *aned. tom. 2. cap. 11.* a prouvé que cette cérémonie a été faite plus souvent à Milan qu'à Monza.

(b) *Hic in Ambrosii basilicâ Cæsar noster adeptus ferream coronam. FAM. L. 11. EP. 14.* Villani a entraîné dans son erreur un grand nombre d'Auteurs modernes, entr'autres Mr. de la Bastie, que je n'attaque pas dans cette occasion, parce qu'il a un bon garant. On est

bien excusable quand on se trompe avec les Villani. Mr. Muratori, dans ses annales, dit que quoique Villani soit un historien de grande autorité, il est vraisemblable qu'il a fait ici une méprise, parce qu'il a contre lui une foule d'auteurs même contemporains. Il cite en effet plusieurs chroniques de ce temps-là, qui attestent que le couronnement fut fait à Milan ; mais il ne dit rien de Pétrarque, dont le témoignage est seul capable de balancer l'autorité de Villani, & doit même l'emporter. Il est étonnant que de bons auteurs qui ont fait la vie de Pétrarque, n'aient pas fait attention à ce passage tiré d'une de ses lettres, qui est même citée par Mr. de la Bastie. J'ose assurer comme un fait certain le couronnement de Charles IV. à Milan, que Mr. Muratori donne seulement comme vraisemblable, & sur lequel les Auteurs Milanois sont partagés.

C c c iij

AN. DE J. C.
1354.

Milan voulurent qu'elle se fit dans cette Eglise *sui-
vant l'ancien Rit.*

Dans cette cérémonie l'Empereur fit Chevaliers de l'Eperon Jean Galeas, fils de Galeas Viscomti & de Blanche de Savoie, & Marc fils de Barnabé & de Reine de Lescale, deux enfans qui ne faisoient que de naître ; ils n'avoient pas encore deux ans. Les trois freres furent déclarés Vicaires de l'Empire pour tous les états qu'ils possédoient en Italie ; ils donnerent à l'Empereur cinquante mille florins d'or, douze chevaux couverts d'un beau drap doublé d'ermine, & six cens cavaliers pour l'escorter jusqu'à Rome. Villani assure qu'un Evêque, grand Astrologue avoit prédit que *l'aigle seroit soumise à la vipere*. On peut dire que la prophétie fut vérifiée dans cette occasion.

L'Empereur se regardoit à Milan comme dans une grande & belle prison. Il en sortit le plutôt qu'il put, & son impatience lui fit perdre la gravité impériale. Villani dit qu'il parcourut les états des Viscomti *avec la précipitation d'un marchand qui va à la foire*. Il ne se crut véritablement libre que quand il se vit hors de ces états (a) : alors il commença à respirer.

Pétrarque l'accompagna jusqu'à cinq milles au-delà de Plaifance. Quand il voulut prendre congé de lui, ce Prince renouvela ses instances pour l'engager à le suivre à Rome. Pétrarque s'en défendit le plus poliment qu'il lui fut possible, & il eut beaucoup de peine à obtenir de lui la permission de le quitter.

(a) Un Historien prétend que le Pô étoit gelé de façon que les voitures rouloient sur la glace, qu'on y fit passer l'Empereur, & qu'il fit couper la tête à celui qui l'avoit mené. *Coll. Murat. t. 12. fol. 750.* Cela ne répond pas à l'idée qu'on nous donne de la bonté de Charles.

Dans le temps qu'il faisoit ses adieux, un Chevalier Toscan qui étoit à la suite de l'Empereur, le prit par la main, & jettant un regard sur le Prince, lui dit : *voilà l'homme dont je vous ai si souvent parlé ; il chantera vos louanges, si vous le méritez ; mais apprenez qu'il sait parler & se taire (a).* Rien, ce me semble, ne fait plus d'honneur à l'Empereur que cette liberté avec laquelle les gens attachés à sa personne osoient lui parler.

AN. DE J. C.
1355.

Pétrarque, de retour à Milan, n'eut rien de plus pressé que d'aller goûter dans sa solitude les douceurs du repos dont il étoit privé depuis long-temps. Il compare son état à celui d'un cerf altéré, qui cherche une fontaine & le repos, étourdi par les cris des chiens qui l'ont chassé. Dans le silence de la retraite il fit sur les mœurs corrompues de son siècle des réflexions qu'on trouve dans une lettre qu'il écrivit à un de ses amis. (Il y a apparence que les excès commis par les Allemands qui étoient à la suite de l'Empereur, donnerent lieu à ces réflexions.) Il déclame sur-tout avec force contre les vieillards de son temps, qui se plaignoient de ne pouvoir plus se livrer comme autrefois à la gourmandise & à la débauche. Mais ces plaintes devoient-elles donner de l'humeur à Pétrarque ? Ne sont-elles pas la chose du monde la plus commune ? Qui est-ce qui n'a pas entendu dire aux personnes des deux sexes qui ont passé la saison des plaisirs : *on ne mange plus, on ne boit plus, on ne se divertit plus comme on faisoit autrefois* ? Les hom-

Variar. 15.

(a) Tusci militis ex Comitatu cæ- de quo sæpe tibi dixeram, qui, si quid
fareo grave verbum & liberum info- laude dignum gesseris, nomen tuum ta-
ruit, qui me manu tenens, oculis in- citum non finet : alioquin & loqui dē-
illum versis, ecce, inquit, Imperator, dicit & tacere. Fam. l. 10. ep. 3.

AN. DE J. C.
1355.

mes sont toujours à peu près les mêmes ; tous les siècles se ressemblent. Seneque a raison de dire que *l'on s'est toujours plaint des mœurs de son temps.*

Pétrarque reçut quelques jours après deux lettres de Neri Morandi , qui lui apprennoient toutes les circonstances de l'entrée de l'Empereur en Toscane , & ce qui s'étoit passé à Pise , où ce Prince s'étoit arrêté. On ne sera pas fâché de trouver ici ce détail , qui n'est pas étranger à la vie de Pétrarque , par l'intérêt qu'il y prenoit. Les Historiens d'Italie & d'Allemagne ont un peu trop négligé ce morceau de leur histoire , qui contient des anecdotes curieuses. Neri Morandi étoit un homme d'esprit & de lettres , né à Forli ; Pétrarque l'avoit connu à Venise , où il étoit secrétaire de la République & attaché à André Dandolo. Depuis la mort de ce Doge il avoit quitté Venise & s'étoit mis au service de l'Empereur. Pétrarque dit qu'il avoit un de ces esprits universels qui réussissent à tout ce qu'ils entreprennent , ~~de façon qu'on diroit qu'ils ne sont~~ nés que pour cela. C'est ce que Tite-Live disoit de Caton.

Fam. l. 12. ep.
10.

L'Empereur arriva à Pise le 17 Janvier. Pendant qu'il étoit à Mantoue , les Pisans lui avoient envoyé des députés pour soumettre la ville à son obéissance , en le suppliant de maintenir le gouvernement dans l'état où il étoit. En conséquence on lui rendit tous les honneurs qu'on a coutume de rendre à un Souverain. Quelle fut la frayeur des Pisans lorsqu'ils virent à la suite de ce Prince les troupes que les Visconti lui avoient données pour escorte , & cette vipere terrible peinte sur leurs étendarts ! L'Empereur

reur eut toutes les peines du monde à les rassurer. Je n'en suis pas étonné, dit Pétrarque, il n'y a rien de si ombrageux que les Pisans, & d'ailleurs, qui est-ce qui ne seroit pas effrayé en voyant notre vipère serrant avec les dents un homme tout rouge (a) ?

AN. DE J. C.
1355.

Pendant que l'Empereur étoit à Pise, la plupart des villes de Toscane envoyèrent des députés pour lui rendre hommage & se soumettre à lui ; Siennese, Luque, Volterre, Sanminiato, &c. Les Florentins furent fort embarrassés quand ils virent l'Empereur à leur porte, d'accord avec les Visconti, & reconnu comme Seigneur & maître par la plupart des villes de Toscane. Extrêmement délicats sur tout ce qui pouvoit porter la moindre atteinte à leur liberté, non seulement ils ne prétendoient pas se soumettre à l'Empereur & le reconnoître pour maître, mais ils ne vouloient pas même le recevoir dans leur ville, craignant qu'il ne fît quelque entreprise sur cette liberté dont ils étoient si jaloux. D'ailleurs ils avoient toujours devant les yeux les sentences portées contre eux par l'Empereur Henri VII, & ils craignoient que Charles son petit-fils ne voulût les mettre à exécution.

Ceux qui étoient à la tête du gouvernement ne savoient quel parti prendre. Villani les blâme de

Vill. l. 3. cap.

54

(a) Neque gens ulla suspiciosior & vipera nostra terribilis rubentem dentibus virum stringens securos quoque sollicitat. Fam. l. 11. ep. 1. Je crois devoir relever ici une grande erreur d'un Auteur moderne, qui nous a donné une mauvaise histoire des Visconti. En parlant de cette enseigne de leur maison, il critique Pétrarque, à qui il fait dire qu'Azon Visconti prit la vipère pour enseigne, parce qu'un jour qu'il alloit à une expédition, étant descendu de che-

val pour se reposer & ayant son casque à côté de lui, une vipère se glissa dans ce casque, & quand il l'eut repris, elle descendit sur ses joues sans lui faire mal. Pétrarque au contraire, après avoir raconté le fait, dit qu'Azon regarda cela comme un présage certain de la victoire, parce qu'il avoit une vipère pour enseigne : ad omen victoriæ traxit quod ipse pro signo bellico viperâ uteretur. Ed. Bos. fol. 494.

Tome III.

D d d

AN. DE J. C.
1355.

n'avoir pas suivi l'exemple des Pisans , qui avoient envoyé des Ambassadeurs à l'Empereur pendant qu'il étoit à Mantoue , avant qu'il eût fait son accommodement avec les Visconti. L'embarras où il se trouvoit alors , n'ayant ni argent ni troupes l'auroit porté à traiter avec eux sur le pied qu'ils auroient voulu. Les choses avoient bien changé de face depuis ce temps-là. Les Visconti lui avoient donné de l'argent & des troupes ; l'Impératrice sa femme (a) , qui vouloit être couronnée avec lui , étoit venue le joindre à Pise ; elle avoit à sa suite plus de quatre mille Cavaliers Allemands , la plupart de grande & riche baronie , dit Villani.

Les Florentins envoyèrent à l'Empereur fix de leurs principaux citoyens pour lui rendre hommage , dans le cas qu'il voudroit conserver leur franchise & privilèges. Leurs instructions portoient de parler à ce Prince avec hauteur , pour faire voir qu'ils ne le craignoient pas. Ils le traitèrent de *serénissime Prince* , *voire sainte couronne* , sans employer aucun des termes usités dans ce temps-là quand on parloit aux Empereurs. Le style de leur harangue répondoit à ces expressions & n'étoit nullement convenable.

Les Courtisans & les Conseillers de Charles pleins d'indignation traitèrent fort mal les harangueurs ; mais le Prince plus sage & plus modéré , sentant de quelle conséquence il étoit pour lui de ne pas rompre dans les circonstances où il se trouvoit avec une Répu-

(a) Anne de Jaure sa troisième femme , qu'il avoit épousée l'an 1353 , jeune princesse d'une grande beauté. Elle avoit avec elle Jeanne Blanchetti , veuve de Bonignori , docteur en loix de Bologne. Cette Dame avoit beaucoup d'es-

prit & favoit plusieurs langues. (Prodiges dans ce temps-là même pour un homme) Elle étoit première Dame de l'Impératrice. *Matth. de Griff. Coll. Murat. tom. 18.*

blique puissante, qui avoit une grande influence sur toute l'Italie, calma ces premiers mouvemens, & déclara que son intention étoit de traiter les Florentins aussi favorablement qu'il pourroit, sans compromettre l'honneur de l'Empire. En effet, avant de partir pour Rome, il confirma leur franchise & privilèges, & il annulla les sentences de son grand-père, moyennant cent mille florins qu'ils lui donnèrent après avoir long-temps marchandé [a].

AN. DE J. C.
1355.

Pétrarque approuva fort le parti qu'avoient pris ses compatriotes de rendre hommage à l'Empereur sans compromettre leur liberté; cela étoit bien dans ses principes. *J'avois déjà appris avec joie ce que vous me mandez*, dit-il dans sa réponse à Neri Morandi. *Je vois avec plaisir qu'on rend au Roi des Romains ce qui lui est dû & que l'amour de la liberté regne dans ma patrie, pendant que toutes les villes du monde se soumettent à l'esclavage.* Il badine ensuite sur le pouvoir de l'or & sur l'effet qu'il a toujours produit : *ce métal*, dit-il, *lie les Rois & les Pontifes; il apaise même les Dieux, à ce qu'on prétend* [b].

Pétrarque, qui paroît si content de la conduite de ses compatriotes, se seroit bien moqué d'eux, s'il avoit su une circonstance assez plaisante de cette affaire que nous apprend Matthieu Villani. Dès qu'on apprit à Florence que l'Empereur alloit entrer en

L. 4. cap. 72.

Scip. Ann. l.
11.

(a) Les instructions des Ambassadeurs portoient de n'offrir que cinquante mille florins; mais ils avoient un pouvoir particulier qui leur permettoit d'aller jusqu'à cent mille. Ils avoient juré sur cela le plus grand secret. Quand ils firent leur offre, l'Empereur leur dit en riant : je fais que vous avez pouvoir jusqu'à cent mille & je les deman-

dre. Il fallut les donner. *Mat. Vill. l. 4. cap. 65.*

(b) *Lætè audieram, lætius legi & Romano Principi obedientiam non negari, & si quæ jam toto orbe neglectæ libertatis cura est, in patriâ meâ esse.... Metallum hoc reges ligat atque pontifices &, ut aiunt, ipsos Deos placat.* *Fam. l. 11. ep. 1.*

D d d ij

AN. DE J. C.
1355.

Italie, on députa Jean Boccace au Pape pour se concerter avec lui & lui demander secours & faveur. Il obtint des lettres du Pape & des Cardinaux, par lesquelles ils rappelloient à l'Empereur le serment qu'il avoit fait en plein consistoire de ne porter aucune atteinte à la liberté des villes de Toscane, sur-tout celle de Florence, de ne point leur faire la guerre, ni les poursuivre en aucune façon, en vertu des sentences & condamnations portées par ses prédécesseurs; ils lui faisoient sentir que c'étoit une des conditions sous lesquelles ils avoient consenti à son élection.

Boccace revint de son ambassade sans porter ces lettres; elles restèrent à la Chancellerie trois mois sans être expédiées, faute de payer trente florins qu'on demandoit pour les frais de l'expédition, & on ne les reçut que quelques jours après que l'affaire fut consommée. Il est étonnant que ceux qui gouvernoient Florence & ceux qu'on députa à l'Empereur ignorassent la promesse qu'il avoit faite en plein consistoire l'an 1346, & les lettres que Boccace venoit d'obtenir pour l'exécution de cette promesse. Villani reproche amèrement cette ignorance à ses compatriotes. On doit l'attribuer à un grand défaut du gouvernement de cette République; c'est que les Recteurs changeoient trop souvent; d'où venoit qu'ils étoient moins occupés du bien public que de leurs intérêts particuliers, & que ceux qui étoient en place ignoroient souvent ce qui avoit été fait par leurs prédécesseurs.

Il arriva de-là que les hommes les plus rusés, les plus habiles en affaires, les plus économes dépén-

serent cent mille florins dans une occasion où ils pouvoient en être quittes pour trente ; aussi quand la ville fit des réjouissances à ce sujet , aucun particulier ne voulut y participer ; & lorsque les lettres arriverent d'Avignon *toutes bullées*, dit Villani , elles couvrirent les Recteurs de honte & de confusion.

AN. DE J. C.
1355.

Vill. *ibid.*

L'Empereur ayant fait son accommodement avec les Florentins , ne fut plus occupé que de son couronnement à Rome. Le Pape ne pouvant pas faire cette cérémonie lui-même , avoit commis à sa place le Cardinal Pierre Bertrandi , Evêque d'Ostie , & lui avoit donné pour adjoint le Légat Albornos , supposé que les affaires de sa Légation lui permissent d'aller à Rome. Il s'éleva à cette occasion une petite difficulté à la Cour d'Avignon qui intéressoit deux amis de Pétrarque ; Gui de Bologne , Evêque de Porto , & Taleirand de Perigord , Evêque d'Albano , prétendirent que leurs sieges les rendoient Assesseurs nés de l'Evêque d'Ostie pour le couronnement de l'Empereur. L'Ordre Romain que le Pere Mabillon a fait imprimer dans son *Musæum Italicum* décide la question en leur faveur. Le Pape reconnut leur droit ; mais il leur déclara qu'ils pouvoient faire le voyage à leurs dépens , que l'Eglise leur donneroit la bénédiction & rien de plus. Cette déclaration les dégoûta du voyage , & les engagea à renoncer à leur droit. Le Pape par egard pour eux ne nomma personne à leur place.

Mus. Ital. tom.
2. fol. 397.

Le Cardinal d'Ostie , obligé de faire tous les frais de la cérémonie , partit d'Avignon le 9 Février avec un grand cortège , peu content de la fonction brillante dont il étoit chargé. Un Historien contemporain dit qu'il versa des larmes en prenant congé de ses con-

Alb. Argent.
fol. 163.

D d d iij

AN. DE J. C.
1355.

freres & qu'il leur disoit : *hélas ! je ne verrai plus le Pape & le sacré College*. Il se défoit des Romains, que l'absence du Pape avoit aigris contre tous ceux qui venoient à Rome le représenter. L'exemple récent du Cardinal de Ceccano le faisoit trembler. Lélius se trouvoit alors par hazard à Avignon ; comme il avoit beaucoup de crédit & d'ascendant sur le Peuple Romain, le Cardinal d'Ostie l'engagea à l'accompagner à Rome (a).

L'entrevue de l'Empereur & du Légat se fit à Pise dans le mois de Mars. L'Empereur alla au devant du Légat & lui rendit des honneurs extraordinaires, comme il auroit pu faire à la personne du Pape. On remarqua dans cette occasion que le cheval du Légat regimba contre l'Empereur, ce qui fut tiré à mauvaise augure. Pétrarque ayant appris les détails de cette entrevue par Neri Morandi, lui répondit sur cela avec cette liberté philosophique que je lui ai si souvent reprochée & qu'il ne savoit pas contenir dans de justes bornes.

Petrar. 16.

„ Je n'ose vous dire tout ce que je pense sur ce
„ que vous me mandez ; mon silence vous le fera
„ mieux connoître que mes discours. Je n'aime pas
„ ces Césars qui nous viennent du nord : tout est
„ glacé dans ces climats ; les cœurs n'y sont pas
„ échauffés de cette noble flamme qui élève l'ame
„ & que je regarde comme *la chaleur vitale de l'Em-*
„ *pire*. Il vaudroit mieux pour nous que nos Em-
„ pereurs nous vinssent du couchant-ou du midi ;
„ rien de pire que le nord. Fortune ! si tu ne peux

(a) Baluze dit que Pétrarque alla au devant de lui quand il fit son entrée à Milan. *Bal. T. 1. fol. 919.* Il confond le Cardinal Bertrandi avec le Cardinal Albornos. Bertrandi ne passa pas à Milan.

„ pas nous rendre nos Césars Romains , envoie-nous
 „ au moins d'Espagne, des Theodoses ; d'Afrique , des
 „ Severes ; d'Arabie , des Philippes ; de Syrie , des
 „ Alexandres. Que penseroit l'architecte de cette gran-
 „ de monarchie , s'il voyoit son successeur disputer
 „ d'humilité avec un Prêtre , dont l'état demande
 „ qu'il soit humble ?

AN. DE J. C.
 1355.

Lélius partit d'Avignon après le Légat & arriva
 avant lui à Pise , parce qu'il alla par mer. Il écrivit
 à Pétrarque d'Avignon pour lui apprendre son dé-
 part & le prier de lui envoyer à Pise une lettre
 de recommandation pour l'Empereur. Voici cette
 lettre ; elle est datée de Milan le 25 Février.

„ Grand Prince ! vos bontés m'enhardissent à vous *Fam. l. 10. ep.*
 „ présenter un autre moi-même. Celui qui mettra ⁴
 „ cette lettre à vos pieds est un Citoyen Romain ,
 „ noble par sa naissance , encore plus par ses vertus.
 „ Je ne finirois point si je vous parlois de sa pru-
 „ dence , de sa fidélité , de son éloquence , de son
 „ industrie. J'aime mieux que vous en jugiez vous-
 „ même d'après ce coup d'œil à qui rien n'échappe
 „ & qui ne vous trompe jamais. Si vous avez quel-
 „ que confiance en moi , croyez que c'est un homme
 „ digne de votre bienveillance. Ajoutez à cela qu'il
 „ a toujours été attaché à l'Empire , à votre nom &
 „ à vos amis. Etienne Colonne , ce grand homme ,
 „ si renommé , dont tout le monde a connu le zele
 „ pour l'Empereur Henri VII votre auguste aïeul ,
 „ aimoit Lélius comme son fils. Hélas ! ce bon vieil-
 „ lard soupiroit après votre arrivée comme Simeon
 „ après celle du Messie. La mort ne lui a pas permis
 „ de jouir du plaisir de vous voir. Ses enfans ché-

AN. DE J. C.
1355.

» rissoient Lélius comme leur frere. Jean Colonne son
 » petit-fils le regardoit comme son pere. Vous aimiez
 » ce jeune homme qui donnoit de si grandes espé-
 » rances. Je me rappelle de vous avoir vu à Avi-
 » gnon dans le voyage que vous y fites , il y a huit
 » ans , appuyé familièrement sur ses épaules , l'em-
 » brasser tendrement. J'habitois alors cette ville , &
 » je n'avois pas l'honneur d'être connu de vous.

» L'homme que je vous présente s'étoit acquis toute
 » la confiance de cette illustre maison. Après avoir
 » passé son enfance avec les uns , sa jeunesse avec
 » les autres , il leur avoit consacré tous les momens
 » de sa vie & l'auroit finie au milieu d'eux , si la
 » mort n'avoit pas moissonné tout à coup une fa-
 » mille entiere qui vous étoit bien dévouée. Repré-
 » sentez-vous cette famille à vos pieds , vous con-
 » jurant de protéger un homme qu'elle aimoit , qu'elle
 » confidéroit , qu'elle avoit , pour ainsi dire , adopté.

» J'ajouterai encore que ~~Lélius a mérité~~ les bonnes
 » graces de ce Pape Clement que vous respectiez
 » comme votre pere & qui vous aimoit comme son
 » fils , du Roi de France qui vous est uni par le
 » sang & l'amitié , du Cardinal de Porto , qui honore
 » la pourpre par sa naissance & ses grandes qua-
 » lités , avec qui vous êtes si tendrement lié.

» Après de si grands noms j'ose encore me nom-
 » mer , & vous recommander un ami. Voyez jusqu'ou
 » le zele & l'attachement peuvent porter la con-
 » fiance.

Il n'est pas étonnant qu'un homme tel que Pé-
 trarque peint Lélius , porteur d'une lettre pareille ,
 fût bien reçu de l'Empereur. Ce Prince le traita
 avec

avec distinction, le mena à Rome avec lui & daigna l'admettre dans sa familiarité la plus intime (a).

AN. DE J. C.
1355.

Peu de jours avant son départ pour Rome, l'Empereur écrivit à Pétrarque pour le consulter sur un diplôme qu'on lui avoit présenté sous le nom de César & de Neron, dont l'objet étoit d'affranchir l'Autriche de la juridiction de l'Empire. Dans la réponse que Pétrarque fit à ce Prince, il lui découvre les marques évidentes de fausseté & de supposition dont cet acte étoit infecté. Les bons Auteurs Allemands * ont connu cette lettre de Pétrarque. Ceux qui ont douté qu'elle fût de lui, connoissoient bien peu son style & le ton de son siècle. On voit par cette lettre que les faussaires de ce temps-là n'étoient pas habiles.

Sen. l. 15.
ep. 5.

* Cuspinian,
Lambeckius, &c.

L'Empereur partit de Sienne le 28 Mars avec l'Impératrice & toute sa suite. Il arriva à Rome le Jeudi saint 2 Avril. Les deux jours suivans il visita les Eglises en habit de pèlerin. Le Dimanche jour de Pâques il fut couronné avec l'Impératrice & dans la cérémonie il confirma tous les privilèges de l'Eglise Romaine & toutes les promesses qu'il avoit faites aux Papes Clement VI & Innocent VI.

Od. Rain.

Un des articles de ces promesses étoit qu'il n'entreroit dans Rome que le jour de son couronnement & qu'il n'y coucheroit pas; il tint parole avec la plus grande exactitude. En sortant de l'Eglise de St. Pierre, il alla en grand cortège à St. Jean de Latran où il dina. Le soir, sous prétexte d'une partie de chasse, il alla coucher à St. Laurent hors des murs. S'il en faut croire un historien de Bohême, les Romains lui firent beaucoup d'instances pour l'en-

* Dubravius;
hist. Bohem. L.
22.

(a) Familiaritatem ejus artificiosissimam meruit. Fam. l. 11. ep. 14.

AN. DE J. C
1355.

gager à se rendre maître de Rome comme lui appartenant, ou à la rétablir dans son premier état. Il répondit qu'il y penseroit : quand il fut hors de la ville, il leur fit dire qu'il ne convenoit pas de changer tous les jours de gouvernement, & qu'ils devoient se rappeler le serment de fidélité qu'ils avoient fait au Pape.

Fr. Sabbatier,
Professeur de
Chalons ; diff.
qui a remporté
le prix à Berlin.

Voilà sans contredit, s'écrie un Auteur moderne, l'époque à laquelle il faut placer la chute totale de la souveraineté des Empereurs d'Occident dans Rome, & le commencement de celle des Papes dans laquelle ils se sont toujours maintenus. Le Pere Barre dit que les Seigneurs qui étoient à la suite de l'Empereur, regarderent son couronnement comme l'époque de la ~~décadence de l'Empire. Il ne permettra~~ de douter que ces Allemands qui étoient aussi grossiers dans ce temps-là qu'ils sont polis & déliés à présent, eussent la vue assez bonne pour voir si loin dans l'avenir.

Hist. d'All. 1.
6. fol.

On a entendu Pétrarque déclamer avec emportement contre cette ~~promesse de l'Empereur~~ de ne pas rester plus d'un jour à Rome. Quelle dût être son indignation, lorsqu'il apprit l'exécution littérale de cette promesse ! En voici un trait qu'on trouve dans cette lettre à Neri Morandi, que je viens de citer.

Fam. l. 11. ep.
2.

» On le voit à présent ; l'Empereur n'est venu en
» Italie que pour être couronné ; mais il a cru du
» moins qu'il ne pouvoit recevoir la couronne qu'à
» Rome ; c'est quelque chose. Le successeur de St.
» Pierre, qui porte sa tiare sur les bords du Rhône
» avec autant de confiance qu'il pourroit le faire sur
» les bords du Tibre, non-seulement souffre que l'Em-
» pereur sorte de Rome ; mais même il le lui ordonne.
» C'est-à-dire, qu'il lui permet de porter le titre

» d'Empereur, & il lui défend d'en faire les fonctions. D'une main il lui ouvre le temple où il doit recevoir la couronne impériale, & de l'autre il lui ferme les portes de la ville qui est la capitale & le siege de l'empire. Quelle contradiction !

Neri Morandi allant à Rome à la suite de l'Empereur, avoit demandé à Pétrarque des lettres de recommandation ; Pétrarque lui en donna une pour son ami Paul Annibaldi, dont j'ai parlé. Neri Morandi lui apprit que cet ami venoit de mourir d'une mort inouïe & dont on trouveroit peu d'exemples dans l'histoire.

AN. DE J. C.
1355.

Voy. Mém. 1.
1. fol. 327.

Paul Annibaldi avoit un fils à la fleur de son âge qui donnoit les plus grandes espérances. Il fut tué dans un combat ; ses ennemis, dont la haine ne fut pas assouvie par sa mort, foulèrent au pied son cadavre & lui firent toute sorte d'insultes ; le pere, témoin de ces horreurs, fut si frappé d'un si cruel spectacle, qu'il mourut subitement, en versant un torrent de larmes.

Varior. ep. 17.

Pétrarque, dans sa réponse à Neri, qui est fort longue, lui prouve par mille traits de l'histoire ancienne, que son ami Paul a eu tort de mourir de cette façon. Il prétend qu'il auroit été plus honnête de se passer son épée à travers du corps (a). A Dieu ne plaise que je présente à mes Lecteurs des lettres de cette espece, plus propres à prouver l'érudition de l'Auteur que son jugement ! Je ne rapporterai de celle-ci qu'un seul trait, qui est ce que j'ai trouvé de plus raisonnable.

» Je croyois, dit Pétrarque, que la perte que j'a-

(a) Après avoir parlé d'un pere qui s'étoit tué lui-même en pareil cas, il dit : *quod genus mortis, o Paule, utinam esses imitatus ! Honestius viro est vulneribus quam lacrymis mori.* VARIAR. EP. 17.

AN. DE J. C.
1355.

» vois faite de tous mes amis , l'extinction totale de la
» maison Colonne avoit tari la source de mes lar-
» mes ; mais j'en trouve encore dans cette occasion
» pour pleurer un homme qui avoit acquis mon ami-
» tié par ses vertus. Je ne me rappellerai jamais son
» idée sans pousser quelque soupir.

L'Empereur arriva le 29 Avril à Sienne, où il eut de grandes conférences avec le Cardinal Albornos, & lui donna des troupes pour achever de réduire les tyrans de Romagne à qui il faisoit la guerre. De-là il alla à Pise, où il fit une cérémonie peu propre, si je ne me trompe, à le réconcilier avec Pétrarque, qui ne pouvoit lui pardonner son départ précipité de Rome.

Nicolas Acciajoli venant en Toscane pour quelques affaires du Roi son maître, avoit amené avec lui Zanobi de Strata, cet ami de Pétrarque, dont j'ai si souvent parlé. Le grand Sénéchal, qui aimoit beaucoup Zanobi & avoit de lui la plus haute idée, le présenta à l'Empereur comme un Orateur & un Poète du premier ordre ; il le pria de lui donner solennellement la couronne de laurier, telle qu'on la donnoit autrefois aux Poètes, & que Pétrarque l'avoit reçue à Rome.

Vill. l. 5. cap.
26.

Cette proposition ne déplut pas à l'Empereur, qui se piquoit d'aimer les lettres & ceux qui les cultivoit avec succès. D'ailleurs, pouvoit-il refuser au grand Sénéchal qu'il aimoit une grâce qui ne lui coûtoit rien ? Le 15 Mai jour de l'Ascension, il fit cette cérémonie solennellement devant l'Eglise Cathédrale de Pise, en présence du Cardinal d'Osie & d'un grand nombre de Princes & de Prélat. Un Au-

teur ancien assure que l'Empereur fit un petit discours après lequel il mit la couronne de laurier sur la tête de Zanobi. Je doute de ce discours de l'Empereur. Villani dit seulement qu'il couronna Zanobi après avoir déclaré dans une assemblée publique qu'il étoit un grand Poëte. Zanobi, après avoir reçu la couronne, soit pour prouver à l'assemblée qu'il méritoit cet honneur, soit pour témoigner sa reconnoissance à l'Empereur, fit un discours sur la renommée, où il prit pour texte ces vers du dixieme livre de l'Enéide de Virgile.

AN. de J. C.
1355.

Stat sua cuique dies ; breve & irreparabile tempus
Omnibus est vitæ ; sed famam extendere factis ,
Hoc virtutis opus (a).

Dans ce discours Zanobi remercie le Prince d'avoir renouvelé en sa faveur un usage aboli depuis longtemps, & lui promet de consacrer ses talens à faire passer à la postérité ses belles actions.

Après avoir prononcé cette harangue, qui fut fort applaudie, le Poëte ayant sur la tête la couronne de laurier, se promena dans les rues de Pise accompagné de tous les Barons Allemands qui étoient à la suite de l'Empereur & de plusieurs autres personnes distinguées. Matthieu Villani, après avoir fait en peu de mots le recit de cette cérémonie, ajoute une réflexion bien honorable pour Pétrarque. « Il y avoit alors ,
» dit-il, deux Poëtes couronnés, tous les deux de
» Florence ; Maître Zanobi de Strata & Messire Fran-
» çois Petraccolo, d'une famille honnête & ancienne de

Ibid.

(a) Chacun a ses jours marqués. Le temps de la vie est court & irréparable. Etendre son nom dans les siècles à venir, c'est l'ouvrage de la vertu. On trouve le discours de Zanobi à Florence, Bibl. Gaddi, cod. 631.

AN. DE J. C.
1355.

” cette ville : celui-ci a été couronné à Rome ; son
 ” nom est plus connu que celui de Zanobi , sa ré-
 ” putation plus étendue. Il a fait un plus grand nom-
 ” bre d'ouvrages & traité des sujets plus relevés ;
 ” mais il faut convenir aussi qu'il a commencé plu-
 ” tôt que lui. Ils ne sont pas aussi connus l'un &
 ” l'autre qu'ils devroient l'être , & le goût des étu-
 ” des théologiques dont notre siècle est occupé , fait
 ” paroître leurs productions frivoles , quelque agré-
 ” ment qu'on trouve à les entendre.

Il est constant que Zanobi ne pouvoit pas entrer en parallèle avec Pétrarque. Il s'en falloit de beaucoup que son nom fût aussi connu , & je ne sache pas qu'il ait jamais paru aucun ouvrage de lui qui puisse nous mettre à portée de juger s'il méritoit en effet la couronne (a). Je crois qu'il la dut principalement à la prévention de son Mecene , qui avoit un goût singulier pour lui , & qui le regardoit comme le premier Poète de l'Italie après Pétrarque.

Examinons combien de circonstances concoururent à procurer à Zanobi une distinction littéraire que sa rareté rendoit si flatteuse. La compagnie du Comte Lando étoit entrée dans le royaume de Naples , après avoir été licenciée par la ligue de Lombardie. Le Roi qui n'avoit point de troupes à lui opposer , envoya Nicolas Acciajoli à l'Empereur & à la République de Florence pour leur demander du secours. L'Empereur étoit alors en Toscane. Nicolas Acciajoli allant dans sa patrie , crut devoir mener avec lui Za-

(a) Jacques Nardi disoit avoir vu de lui un poëme sur la Sphere. Mr. Magliabecchi l'avoit vu aussi en manuscrit : il n'a jamais été imprimé. On pourroit trouver quelques autres ouvrages de

Zanobi dans les bibliothèques de Florence ; mais ils ne sont pas connus , & on ne les a pas trouvés dignes de voir le jour.

nobi de Strata, né comme lui à Florence. Il ne put pas obtenir ce qu'il étoit venu solliciter ; mais il s'insinua dans les bonnes grâces de l'Empereur qu'il accompagna à Rome, où il assista à son couronnement. Le grand Sénéchal saisit ce moment de faveur pour faire couronner un Poète qu'il aimoit. Il n'eut pas de peine à obtenir cette grâce. Il étoit plus aisé à l'Empereur de donner une couronne de laurier que des troupes ou des secours. Convenons que souvent le hazard influe plus que le mérite sur les récompenses littéraires.

AN. DE J. C.
1355.

Nicolas Acciajoli alla passer quelques jours à Florence, où il déchet de ce haut degré de réputation qu'il avoit acquise, par la vie molle & dissolue qu'il y mena, passant les jours & les nuits en festins, bals & autres parties de plaisir avec les plus jolies femmes de la ville. Villani le compare à Sardanapale ; mais il l'excuse ensuite en disant qu'il étoit obligé de mener ce train de vie pour suivre l'exemple du Roi son maître & se concilier les bonnes grâces des Seigneurs Napolitains. Il est certain cependant que cette conduite lui fit beaucoup de tort dans l'esprit des Florentins. Après lui avoir rendu les plus grands honneurs lorsqu'il arriva dans leur ville, ils lui refusèrent le secours qu'il étoit venu leur demander, & qu'ils lui auroient accordé sans difficulté, dit Villani, s'ils n'avoient pas perdu la haute idée qu'ils avoient conçue de lui.

Vill. l. 4. cap.
91.

Ibid.

Pétrarque qui n'aimoit pas que ses héros se dégradassent, dut être bien fâché lorsque les amis qu'il avoit à Florence lui manderent les déportemens du grand Sénéchal, & le tort qu'ils faisoient à sa répu-

AN. DE J. C.
1355.

tation ; mais je ne doute pas qu'il ne fût bien plus vivement affecté lorsqu'il apprit le couronnement de Zanobi à Pise. La couronne le flattoit , parce qu'il étoit le seul qui la portât : ou je le connois mal , ou il fut très-affligé de voir qu'il falloit partager cet honneur avec un homme qui ne méritoit en aucune façon d'entrer en parallèle avec lui. Ses liaisons avec le Prince qui avoit donné la couronne , avec le Poète qui l'avoit reçue , avec le Mécène qui l'avoit demandée , ne lui permettoient pas de se plaindre. Je n'ai rien trouvé dans ses lettres qui marquât sa façon de penser à ce sujet. Deux choses me l'ont fait connoître ; la cessation de son commerce avec Zanobi , à qui il n'écrivit plus depuis ce moment (a) , & une lettre du Prieur des saints Apôtres à Pétrarque , où il lui dit : « Je réserve à vous parler de ce » fantôme de César quand j'aurai le plaisir de vous » voir. Je vous aurois dit ce que j'en pense , si j'a- » vois pu donner à mon style toute l'impétuosité que » j'ai dans l'ame. Vous déplorez avec le monde en- » tier sa conduite : pour moi je ne puis lui pardonner » d'avoir couronné un de nos citoyens qui troubloit la » fontaine du Parnasse ; il lui a tourné la tête en l'é- » levant à un honneur qui ne lui étoit pas dû ; il » ignoroit sans doute le tort que cela vous faisoit & » à tout le monde (b).

(a) On ne trouve qu'une lettre de Pétrarque à Zanobi , depuis que celui-ci eut été couronné.

(b) De Cæsaris imo barbari hujus novitate fantasmatibus quid dicere velim in diem illum quem expecto reservare censeui , atque jam dixissem , si stylum impetui adæquare valuissem. Quid enim ipse egerit & tu & orbis universus il-

lacrumat. Mea quidem abominatio est quod præter grandia quæ emisit & peperit , unum de nostris amentem fecit , nemorum quandam Regem & Castaliæ fontem turbantem obliuiscantemque , ad coronæ fastidium non fastigium sublimando ; ignarus quantam non tam tibi quam toti mundo fecit injuriam. *Franc. ep. 17. M. R.*

Boccace

Boccace pensoit comme le Prieur des saints Apôtres sur le couronnement de Zanobi. Il se plaignit à Pétrarque de ce que dans ses lettres il lui donnoit le nom de Poète. *Je ne mérite pas ce titre*, lui disoit-il, *n'ayant pas l'honneur d'être couronné de laurier*. "Quoi, lui répondit Pétrarque, s'il n'y avoit point „ de laurier, il faudroit donc que les muses gardassent „ le silence ? Croyez-vous qu'on ne puisse pas faire de „ très-beaux vers à l'ombre d'un chêne ou d'un hêtre ?

AN. DE J. C.
1355.

Fam. l. 9. ep.
15.

Pétrarque parlant de ce couronnement dans une autre lettre à un ami, lui dit : *un laurier barbare orne une tête nourrie par les muses d'Aufonie ! Un Censeur Germanique ose porter son jugement sur les beaux esprits transalpins, en vérité, cela n'est pas supportable (a).*

Quelques jours après (le 19 Mai) l'Empereur accorda des honneurs & des récompenses d'une autre espece au fameux Bartole, le plus grand Jurisconsulte de son siècle, qui se trouva alors à Pise envoyé de la ville de Perouse, où il professoit le droit avec le plus grand succès. Après l'avoir fait son Conseiller & son Commensal, Charles lui donna les armes de Bohême & plusieurs autres privileges, comme de légitimer des batards, d'accorder des dispenses d'âge à ceux qui vouloient prendre le bonnet de Docteur, &c. Ces privileges furent le prix de la Bulle d'or, dont je parlerai bientôt, & dont on fait l'honneur à Bartole (b).

(a) Virum doctum Aufoniis armatum
musis barbarica nuper laurus. ornavit,
deque nostris ingeniis (mirum dictu)
iudex censorque germanicus ferre fen-
tentiam non expavit. Edit. Basil. fol.
1087.

(b) La plupart des Auteurs le font
mourir en 1356 ; mais son testament
est daté de 1356. Il y a apparence qu'il
mourut l'an 1359. Il est singulier qu'on
ne sache pas même l'année de la mort
d'un homme aussi célèbre.

AN. DE J. C.
1355.

Egov. an.

Le 21 de ce mois il s'éleva une sédition à Pise contre l'Empereur, où il courut risque de la vie. Si l'on en croit plusieurs Historiens, on manqua de respect à l'Impératrice au point de vouloir la traîner avec les Demoiselles de sa suite dans un lieu de débauche pour l'exposer à la brutalité des libertins (a). Bzovius assure même qu'elles y furent menées ; mais il place la scène à Sienné, & il cite la grande chronique de Flandres. Cela n'est nullement vraisemblable ; les Historiens contemporains n'en parlent pas. Quoiqu'il en soit, l'Empereur ennuyé des tracasseries & des procédés italiens, sollicité vivement par l'Impératrice & toute sa suite, partit de Toscane le 12 Juin pour retourner en Allemagne, où il arriva avant la fin du mois.

Matth. Vill. l.
1. cap. 53.

Il essuya mille affronts sur sa route : dès qu'il fut arrivé dans les états des Seigneurs de Milan, il trouva par-tout les portes fermées & les tours pleines de gens armés qui lui en défendoient l'entrée. A Cremone, après l'avoir fait attendre deux heures à la porte, le Magistrat lui permit d'entrer sans troupes & fit faire une garde exacte. Il voulut négocier la paix entre les Seigneurs de Lombardie ; mais les Visconti lui firent dire qu'il étoit inutile qu'il prît cette peine. Indigné de se voir traité de cette façon, depuis même qu'il avoit été couronné Empereur, il se hâta de repasser les Alpes avec beaucoup d'argent & peu d'honneur. Sa bourse étoit pleine, dit Villani, & sa dignité avilie [a].

(a) Ils s'étoient jà saisis de l'Impératrice & de toutes les Demoiselles de sa suite pour les mener au bordeau, ce qu'elles n'éviterent qu'avec un merveilleux danger. VIGNIER HIST. DE LA

MAISON DE LUX. FOL. 238. Il cite Blondus, Sabellicus, Cuspinien & Du-bravius.

(b) Colla borsa piena de danari . . . & con affai vergogna in abbassamento

Lélius qui avoit accompagné l'Empereur , le quitta à Cremone pour aller à Milan voir Pétrarque , & lui porter les adieux de ce Prince. Je l'ai déjà dit , Pétrarque auroit voulu que l'Empereur résidât en Italie pour y maintenir l'ordre & la paix , réprimer la tyrannie & tenir en quelque façon les rênes de cette contrée en qualité de chef suprême. Quelle fut son indignation lorsqu'il apprit sa fuite précipitée & toutes les fausses démarches que son avidité lui avoit fait faire ! Il prit la plume sur le champ dans les premiers accès de sa colere & lui écrivit la lettre suivante.

» Ah ! César , que vous êtes ingrat , ou que vous
 » connoissez mal le prix des choses ! Ce que votre
 » aïeul & tant d'autres avant lui avoient poursuivi
 » avec tant de travaux & de sang répandu , vous
 » l'aviez acquis sans peine , sans répandre une goutte
 » de sang , & vous l'abandonnez si vite ! L'Italie que
 » vous avez parcourue sans obstacle , Rome , dont
 » les portes vous ont été ouvertes , un sceptre qui
 » ne vous a rien coûté , un diadème que le sang
 » n'a pas souillé Vous renoncez à tout cela pour
 » retourner dans votre barbare patrie ! Je vois bien
 » qu'il est difficile de forcer la nature. Je n'ose pas
 » vous dire tout ce que je voudrois , tout ce que
 » je devrois vous dire ; persuadé que ce départ précipité qui a tout l'air d'une fuite , vous cause
 » beaucoup de chagrin , je ne veux pas l'augmenter.
 » Je ne fais comment vous avez pu vous déterminer

AN. DE J. C.
1355.

Fam. l. 10. ep.
18.

della imperiale maestà. MAT. VILL. L. 5. CAP. 53. *Portando seco molto oro , ma molta vergogna* , dit Mr. Muratori. Les Auteurs Allemands repro-

chent à ce Prince son avarice. On fait dire à l'Empereur Maximilien I. qu'il auroit vendu l'Empire s'il avoit trouvé un acheteur.

F ff ij

AN. DE J. C.
1355.

» à prendre un parti que la raison & la vertu con-
 » damnent , qui afflige les gens de bien , dont tout
 » l'Empire gémit , qui n'est applaudi que par les
 » méchans & les rebelles. Allez donc puisque vous
 » le voulez ; mais n'oubliez jamais qu'aucun Prince
 » avant vous n'a renoncé à une espérance si belle ,
 » si prochaine , si honnête. Maître de l'Empire Ro-
 » main , vous ne soupirez qu'après la Bohême ! Votre
 » pere & votre aïeul pensoient bien différemment.
 » N'a-t-on pas vu votre pere quitter cette Bohe-
 » me pour venir en Italie revendiquer des droits
 » qui n'étoient fondés que sur ce qu'il étoit fils d'un
 » Empereur , sans l'être lui-même ? La vertu n'est
 » pas un bien héréditaire , je le vois bien ; ce n'est
 » pas que je vous dispute la science du gouvernement
 » & les talens militaires dont vous nous avez donné
 » tant de preuves. C'est la volonté qui vous manque ;
 » c'est l'émulation , source de toutes les belles ac-
 » tions.

» Ecoutez ce que vous diroient votre aïeul & vo-
 » tre pere s'ils se présentoient à vos regards , lorsque
 » vous repasserez les Alpes. VOUS AVEZ BEAUCOUP
 » GAGNÉ , GRAND CESAR , PAR UN VOYAGE SI LONG-
 » TEMPS ATTENDU ET UN RETOUR SI PRÉCIPITÉ.
 » VOUS EMPORTEZ AVEC VOUS UNE COURONNE DE
 » FER , UNE COURONNE D'OR ET UN VAIN TITRE.
 » ON VOUS NOMMERA EMPEREUR DES ROMAINS ,
 » QUOIQUE VOUS NE SOYEZ EN EFFET QUE ROI DE
 » BOHÈME. PLUT À DIEU MEME QUE VOUS NE LE
 » FUSSIEZ PAS ! PEUT-ÊTRE VOTRE AMBITION RES-
 » SERRÉE DANS DES BORNES TROP ÉTROITES FEROIT
 » EFFORT POUR S'ÉLEVER , VOS BESOINS VOUS EX-

» CITEROIENT A RECOUVRER VOTRE PATRIMOINE. AN. DE J. C.
 » Lélius m'a porté vos adieux qui ont été pour 1355.
 » moi un coup de poignard ; il m'a remis de votre
 » part un antique qui présente une image de César.
 » Si cette médaille avoit pu parler, que ne vous
 » auroit-elle pas dit pour vous empêcher de faire
 » une retraite honteuse ? Adieu, César, comparez
 » ce que vous quittez avec ce que vous allez cher-
 » cher [a].

Peu de jours avant le départ de l'Empereur, Pé- 1er. Juin.
 tararque eut la satisfaction d'entendre dans son Eglise
 de St. Ambroise la publication de la paix entre les
 Vénitiens & les Génois. Elle fut conclue à Milan par
 la médiation des Visconti entièrement à l'avantage
 des Génois à qui la victoire remportée dans le golfe
 de la Sapience avoit donné une grande supériorité
 sur leurs ennemis. Il en coûta deux cens mille flo-
 rins aux Vénitiens. Pendant qu'on traitoit la paix,
 leur ville donnoit à l'Europe le spectacle d'une scène
 très-singulière & certainement sans exemple.

Le 18 Avril * Marin Falier, Doge de Venise, * Mr. Muratori
 successeur d'André Dandolo, vieillard vénérable âgé le 17.
 de plus de quatre-vingt ans, eut la tête tranchée
 dans le vestibule du palais de St. Marc devant tout
 le peuple assemblé. Il faut entendre Pétrarque ra-
 conter à son ami Gui Settimo cet événement extraor-
 dinaire, dont il étoit à portée d'apprendre les cir-

(a) Voici ce qu'on trouve dans l'his-
 toire d'Allemagne du Pere Barre.
 » Pétrarque eut la hardiesse d'écrire à
 » l'Empereur en ces termes. Quelle
 » honte pour un Empereur que Rome
 » ait le pouvoir ou plutôt l'audace de
 » le contraindre de se contenter du titre
 » seul de César, & cependant de l'é-
 » loigner pour jamais de la demeure des

» Césars ! De couronner Empereur un
 » Prince à qui elle ose défendre de
 » régner & d'agir en chef de l'Em-
 » pire. Quel affront pour celui à qui
 » l'univers doit être soumis de n'être
 » pas maître de lui-même & de se voir
 » réduit à obéir à son vassal !
 Je ne fais où le Pere Barre a pris
 cette lettre de Pétrarque.

F ff iij

AN. DE J. C.
1355.

constances par les envoyés de Venise qui étoient à Milan.

Varior. 18.

„ Ce chef suprême , regardé à Venise comme une
 „ chose sacrée , adoré même dans les premiers temps
 „ de la République comme une divinité , a été traîné
 „ comme un esclave dans ce lieu célèbre plus beau
 „ que tout ce que j'ai vu , où ses prédécesseurs triom-
 „ phans avoient reçu les plus grands honneurs : là ,
 „ après l'avoir dépouillé des ornemens de sa dignité ,
 „ le bourreau lui a tranché la tête publiquement. Il
 „ a souillé de son sang la porte du temple , l'entrée
 „ du palais & les marches de ce bel escalier de mar-
 „ bre consacré aux fêtes & souvent décoré des dé-
 „ pouilles des ennemis. Les bruits *varient* si fort
 „ sur les causes de son supplice que je ne fais que
 „ dire , parce que je ne veux rien dire que de cer-
 „ tain. On prétend qu'il a voulu changer le gouver-
 „ nement. A s'en rapporter au bruit public , ceux qui
 „ l'ont fait périr n'ont ~~pas tort~~ , quoiqu'à mon avis
 „ on auroit pu le traiter avec plus de douceur & de
 „ modération ; mais on ne modère pas aisément les
 „ mouvemens d'une populace irritée avec juste rai-
 „ son. Je sens de la compassion pour ce malheureux
 „ vieillard & en même temps de l'indignation. Sur
 „ les bords de sa fosse , que vouloit-il entreprendre ?
 „ Le jugement porté contre lui prouve sa folie. Je
 „ l'ai beaucoup connu autrefois ; il avoit plus de ré-
 „ putation que de mérite ; plus de courage que de
 „ prudence. Que son exemple apprenne aux Doges
 „ qui lui succéderont , qu'ils sont les chefs de la Ré-
 „ publique & non pas les maîtres. Les chefs , c'est
 „ trop dire , ils ne sont que des serviteurs honorables.

Mes Lecteurs me sauront peut-être bon gré de suppléer au silence de Pétrarque, & de leur dévouer en peu de mots les principales circonstances d'un événement si singulier. Voici ce que j'ai trouvé dans les Auteurs contemporains les plus accrédités ; & dans les meilleurs Historiens de Venise.

AN. DE J. C.
1355.

Marin. San.
coll. Murat. T.
22. Caref. T.
12. And. Naug.
T. 23. Morosini,
hist. di Ven.

Michel Stenon.

Le vieux Doge avoit une jolie femme qui ne lui étoit pas fidele. Un jeune Noble de Venise fort riche qui faisoit l'amour à une de ses filles d'honneur, ayant reçu de lui une reprimande un peu rude, imagina pour se venger de faire écrire au dessus de son siege ducal : *MARINO FALIERO DELLA BELLA MOGLIE ; ALTRI LA GODE ED EGLI LA MANTIENE* (a). Le Doge outré de cette mauvaise plaisanterie, en porta ses plaintes aux Avogadours & au conseil des quarante, qui lui rendirent peu de justice. *Le coupable en fut quitte pour un mois de prison ; on le fouetta avec une queue de renard*, dit Sanuto. Marin Falier fut si indigné du peu d'égard qu'on avoit pour lui, qu'il trama une conspiration dans le peuple pour exterminer l'ordre des Nobles & se faire Seigneur de Venise. La trame fut découverte & le Doge puni, comme on vient de voir. Mr. de la Bastie, qui l'appelle Martin au lieu de Marin, dit qu'il étoit *ami de Pétrarque & un de ses plus grands protecteurs*. Pétrarque dit seulement qu'il l'avoit connu familièrement (b).

Mihi familiariter notus.

(a) Marin Falier a une jolie femme ; il Pentretient & un autre en jouit. L'Auteur des nouveaux Mémoires sur l'Italie n'est pas exact sur cet article. Il dit que Michel Steno avoit attenté à l'honneur de la Dogaresse, & que Marin Falier eut la tête coupée entre les colonnes de St. Marc en 1348. Voilà en peu de mots trois grosses erreurs. Cela n'em-

pêche que les Mémoires ne soient curieux & bien écrits.

(b) Autour de la salle du grand conseil de Venise regne une frise composée de tous les portraits des Doges. A la place où devoit être le portrait de Marin Falier, on voit un tableau à fond noir avec cette inscription : *LOCUS MARINI FALIERI DECAPITATI*.

AN. DE J. C.
1355.

On vient de voir Pétrarque dans les plus grands événemens déployer cette éloquence qu'on admiroit en lui & parler aux Princes avec cette liberté que la nature lui avoit donnée & que la célébrité de son nom sembloit autoriser. Passons quelques momens à le considérer dans l'intérieur de sa maison , & pour ainsi dire en robe de chambre.

Lorsqu'il eut fait son établissement à Milan , il crut devoir appeler auprès de lui Jean son fils qui étoit à Verone âgé de dix-huit ans , pour veiller lui-même à son éducation. Jean aimoit beaucoup un Parmesan nommé Modio , qu'il avoit connu à Parme & à Verone dans la maison d'Azon de Corregge , où il étoit en qualité de secrétaire. C'étoit un jeune homme plein d'esprit , de talens , de connoissances & faisant assez bien des vers.

Pétrarque crut avec raison qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que d'attirer ce jeune homme auprès de lui pour achever l'éducation de son fils , d'autant plus qu'il pourroit aussi lui être fort utile dans ses travaux littéraires auxquels il se proposoit de l'associer. Voici le précis de la lettre qu'il lui écrivit pour l'inviter à prendre ce parti.

*Pam. l. 10. ep. 5.
Milan , 1 Mai.*

„ Je ne fais pas trop ce que mon fils vous a écrit ;
„ je fais seulement qu'il voudroit savoir si vous pour-
„ riez vous déterminer à venir vivre avec nous. Pour
„ que vous sachiez mieux à quoi vous en tenir , je
„ vous dirai moi-même de quoi il s'agit & les con-
„ ditions du marché qu'on vous propose. Je n'ignore
„ pas que les Cours des plus grands Princes vous
„ sont ouvertes ; mais , ou je vous connois mal , ou
„ vous préférerez notre pauvreté à toutes leurs ri-
ches.

„ cheffes. Une honnête pauvreté avec un ami vaut
 „ mieux que les plus grands trésors sous un maître. AN. DE J. C.
1355.
 „ Ce n'est pas un serviteur que je cherche en vous ,
 „ c'est un ami. Je ne vous propose pas de venir nous
 „ servir , mais vivre avec nous. Ne craignez pas ce-
 „ pendant que je veuille faire de vous un faineant ;
 „ vous travaillerez , mais avec liberté : en un mot
 „ vous ferez le maître de votre travail , que vous
 „ réglerez à votre gré & vous tiendrez les rênes
 „ de votre vie. J'ai lieu d'espérer que mon fils ac-
 „ coutumé à vous aimer , à vous admirer depuis son
 „ enfance , fera de grands progrès sous votre direc-
 „ tion. Je vous associerai , si vous voulez , à mes étu-
 „ des. Vous ferez le maître de copier mes bagatelles ,
 „ si cela vous convient : tout ce que je puis vous dire ,
 „ c'est qu'elles me plairont davantage quand elles se-
 „ ront écrites de votre main. Les fautes qui pour-
 „ ront se glisser dans mes ouvrages n'échapperont
 „ pas à votre pénétration. Je ne vous offre pas des
 „ monts d'or , des palais de marbre , des robes de
 „ pourpre , &c. mais une douce médiocrité , une
 „ chère modeste & presque philosophique , du loisir
 „ de la solitude & sur-tout la liberté. Vous trouverez
 „ peut-être singulier que je vous offre ce que je ne
 „ puis pas me donner à moi-même ; mais ne voit-
 „ on pas tous les jours un Médecin malade donner
 „ la santé ? L'éclat d'un vain nom qui m'importune
 „ sans que je le mérite , m'empêche de jouir de la
 „ solitude & de la liberté. Pour vous qui ferez dans
 „ une terre étrangère , vous en jouirez , au moins
 „ jusqu'à ce que vous soyez connu. Voilà tout ce que
 „ je puis vous offrir , heureux si vous trouvez dans
Tome III. G g g

AN. de J. C.
1355.

„ la société de mes études un plaisir capable de vous
„ attirer auprès de moi. J'oubliois le voisinage de
„ St. Ambroise , qui fera peut-être plus d'effet sur
„ vous que tout le reste.

M. Vill. l. 3.
cap. 95.

Il ne paroît pas que Modio se soit rendu à cette invitation de Pétrarque si attrayante. Voici, je pense, ce qui l'empêcha d'accepter les propositions que lui faisoit un homme pour qui il avoit la plus grande vénération. Azon de Corregge , à qui j'ai dit qu'il étoit attaché , avoit été obligé de sortir de Verone à l'occasion d'une grande révolution arrivée dans cette ville l'année précédente , où il prit mal son parti : ses biens furent confisqués ; sa femme & ses enfans en prison. Modio plein d'honneur & de sentimens crut qu'il y auroit de l'ingratitude & de la bassesse à abandonner Azon dans cet état. Ce qui est certain , c'est qu'il ne le quitta pas & se dévoua à l'éducation de ses enfans. Pétrarque l'en estima davantage ; nous le verrons en commerce de lettres avec lui , lui donner quelquefois des preuves de cette estime.

Varian. 25.

Le mois de Septembre étoit un mois critique pour Pétrarque. La fièvre tierce prenoit ordinairement ce temps-là pour l'attaquer. Les accès furent plus violens cette année qu'à l'ordinaire & l'obligèrent à passer tout le mois dans le lit. *C'étoit fait de moi , dit-il , s'ils avoient duré plus long-temps.*

Il étoit dans cet état lorsqu'il apprit la mort subite de Matthieu Viscomti, l'aîné des trois freres Seigneurs de Milan. Le 26 Septembre ses gens entrant dans sa chambre le trouverent mort dans son lit. Il ne falloit peut-être pas chercher d'autre cause de cette

mort que l'horrible débauche à laquelle j'ai dit que Matthieu s'étoit livré ; mais le bruit se répandit dans la ville qu'il avoit été empoisonné par ses freres. Ce bruit étoit autorisé par les clameurs indiscrettes de Valentine Doria leur mere, qui se déchaînoit avec fureur contre Galeas & Barnabé, les accusant publiquement de ce fratricide *. Voici les motifs prétendus de cet empoisonnement tels qu'on les raconte.

Les trois freres soupant un jour ensemble, Galeas & Barnabé dirent à Matthieu qu'il étoit beau d'être souverain : *oui*, leur répondit Matthieu, *si l'on n'a-voit pas de compagnon*. Cette réponse leur ayant fait soupçonner qu'il vouloit se défaire d'eux, ils crurent devoir le prévenir, & le lendemain à souper ils lui firent manger des filets de cochon empoisonnés *. D'autres disent qu'ils l'étoufferent dans son lit, parce qu'ils craignoient que sa débauche, qui alloit chercher des alimens jusques dans les premieres maisons de la ville, ne leur attirât quelque émeute. Barnabé dit à Galeas : *ses vilainies nous feront chasser de Milan, si nous n'y prenons garde*. Ce propos fut occasionné par la plainte d'un bon citoyen que Matthieu avoit menacé de le faire mourir, s'il ne lui amenoit sa femme dont il avoit envie. *Ce qui est certain*, dit Villani, *c'est qu'il mourut d'une mort violente, comme un chien, sans confession ; digne mort d'un homme aussi dissolu (a)*.

Pétrarque qui avoit peu de commerce avec lui, fut peu touché de sa mort ; mais il le fut beaucoup

(a) Tous les historiens parlent mal de ce Matthieu. Villani dit qu'il n'avoit rien de bon, *senza alcuna virtù*. Je ne fais pourquoi il a plu à Mr. Muratori d'en faire un beau portrait. C'é-

toit, dit-il, un personnage d'une physionomie fort prévenante, plus éloquent que personne, plus vertueux que ses freres. ANN. D'ITAL. FOL. 285.

* Corio dit qu'elle en parle dans son testament.

Petr. Azar. coll. Murat. T. 16.
Math. de Griff. ibid. T. 18.
Math. Vill. l. 5. cap. 80.

* Villani dit des caïlles.

AN DE J. C.
1355.

des mauvais bruits qui couroient sur le compte de Galeas, à qui il étoit véritablement attaché. Je ne doute pas qu'il ne l'eût quitté s'il l'avoit cru coupable d'un si grand crime.

Ibid.

A l'égard de Barnabé, je n'ai garde de prendre sa défense. Il n'y a rien dont ce monstre ne fut capable, si l'on doit ajouter foi à ce que racontent de lui les Historiens les plus véridiques. Matthieu Villani rapporte qu'à peu près dans ce temps-ci, il arriva à Milan un Prêtre envoyé par le Pape pour prêcher la croisade contre les tyrans de Romagne, à qui le Cardinal Albornos faisoit la guerre. Par ordre de Barnabé ce misérable Prêtre fut enfermé & rôti dans une espece de tonneau fait de fil de fer en maniere de gril avec un manche par le moyen duquel on faisoit tourner le tonneau autour du feu. Voilà une cruauté bien recherchée.

Matthieu ne laissa de Ziliote de Gonzague sa femme que deux filles, dont l'une épousa le bel Ugolin de Gonzague, dont j'ai parlé. Galeas & Barnabé partagerent les états de Matthieu. La ville de Bologne entra dans le lot de Barnabé & fut une source de guerre entre lui & le Pape. Milan fut divisé entre les deux freres.

Variar. 29.
Milan, 10 Octobre.

Pétrarque commençoit à être en convalescence lorsqu'il vit entrer le 9 Octobre dans sa chambre un Religieux arrivant du Royaume de Naples, qui tira de son sein & lui remit une lettre de Barbate de Sulmone. Ce fut pour lui une grande joie, qui contribua à hâter le rétablissement de sa santé; il y avoit long-temps que leur commerce étoit interrompu par les guerres & le peu de sûreté des chemins. Cette

lettre, pleine d'admiration & d'enthousiasme, étoit adressée *A FRANÇOIS PÉTRARQUE LE ROI DES POÈTES*. Le Religieux avoit dit à Barbate que dans toute l'Italie on donnoit ce titre à Pétrarque.

AN. DE J. C.
1355.

Celui-ci dans sa réponse, après avoir fait la guerre à son ami sur son aveuglement pour lui, qui étoit toujours le même, rejette avec beaucoup de chaleur le titre de *Roi des Poètes*. Ce qu'il lui dit sur cela est assez plaisant.

„ Avant que les Muses passassent de Grece en Italie, il étoit aisé d'être *Roi des Poètes*. Ovide dit „ que ceux qui savoient bien se battre étoient regardés „ comme des aigles (a). Quel respect n'avoit-on pas „ pour le Poète Lucile ? Oser le critiquer, c'étoit „ presque un sacrilège. Quel cas ne faisoit-on pas de „ Nœvius & de Plaute ! Nous leur rendons justice à „ présent : leur esprit & leur talens ne répondoient „ pas à leur réputation & à l'idée qu'on avoit d'eux. „ Lisez leurs épitaphes, vous croiriez que c'est Homère & Virgile. Notre siècle n'est pas si facile pour „ les Poètes. On exige de nous des choses plus correctes & plus limées. Nous sommes entourés d'esprits délicats qui ne prodiguent pas leur admiration. Prenez garde, mon cher Barbate, que votre „ amitié pour moi ne me fasse tort ; ne m'accablez „ pas du poids de mon nom. Je craindrois qu'on ne „ m'accusât de lèse-majesté si je prenois le titre que „ vous me donnez. Où prétendez-vous placer mon „ royaume ? Quels en sont les confins ? Il n'y a que „ deux royaumes de Poètes ; dans la Grece & en

(a) Qui benè pugnabat, romanam noverat artem;
Mittere qui poterat tela, discretus erat.

AN. DE J. C.
1355.

Ingenium nul-
lum minus ha-
bere meo.

„ Italie. Le vieillard de Méonie occupe le premier ;
„ le berger de Mantoue est en possession de l'autre.
„ Pour moi je ne puis regner que dans ma solitude
„ transalpine & sur les bords de la Sorgue. C'est là
„ que j'ose dire comme votre Ovide dans son exil
„ au milieu des Scythes : *il n'y a personne ici qui*
„ *ait plus d'esprit que moi.*

Pétrarque ne fit que languir tout le reste de l'au-
tomne ; mais sa santé fut entièrement rétablie avant
l'hyver. Il vit arriver d'Avignon un de ses amis , qui
avoit été attaché comme lui au Cardinal Colonne ,
& que sa dévotion avoit déterminé à quitter la Cour
Romaine pour aller à Rome visiter les lieux saints.
Pétrarque , après l'avoir gardé quelque temps chez
lui , l'engagea à prendre la route de Florence & lui
donna une lettre pour Simonide , à qui il le recomman-
da très-fortement. *C'est mon ami , lui dit-il , & le por-
teur d'une belle ame ; dirigez-le dans l'exécution de
son pieux projet. Il pourra vous apprendre beaucoup
de choses de moi , au moins pour le dehors ; car pour
le dedans , la diversité de nos façons de penser ne lui
permet pas d'y voir tout ce qui s'y passe.* Cette lettre
est datée du jour de Noel.

Franc. ep. 17.
M. R.

Simonide dans sa réponse , après avoir fait un grand
éloge de la piété de ce Romipete , témoigne une gran-
de joie sur ce qu'il a appris de lui que Pétrarque
avoit formé le projet d'aller à Rome au commence-
ment du carême & de passer à Florence pour le
voir.

Fam. l. 10. ep.
7.

Pétrarque lui répondit : “ les mouvemens de la
„ Ligurie ne me permettent pas de faire le voyage
„ de Rome que j'avois projeté. J'attendrai l'automne

„ qui fera peut-être plus tranquille que le printemps.
 „ Ce pays-ci est sujet à de terribles tempêtes. Je n'y
 „ connois d'autre remède que la fuite ; mais où aller
 „ pour se mettre à l'abri des orages de la fortune ?
 „ Toute notre ressource est de chercher dans le fond
 „ de nos âmes cette paix que le monde ne sauroit
 „ donner & de la demander à Dieu.

AN. DE J. C.
 1356.

Examinons quels étoient les mouvemens de la Ligurie dont Pétrarque se plaint. Jean Paleologue Marquis de Montferrat, seigneur plein de courage & de bonnes qualités, avoit marqué dans toutes les occasions un grand attachement aux Visconti. Quelques dégoûts qu'il reçut d'eux, le détachèrent de leur parti. L'Empereur l'ayant nommé Vicaire Impérial à Pavie, il se ligua secrètement avec la maison de Baccaria qui gouvernoit cette ville, & craignoit beaucoup le voisinage des Seigneurs de Milan. Au commencement de l'hiver le Marquis de Montferrat fit révolter contre Galeas toutes les villes qu'il possédoit dans le Piémont ; Quiers, Cherasque, Albe, Valence, Tortone, villes voisines de son Marquisat. Les Piémontois qui l'aimoient beaucoup le mirent à leur tête ; il avoit rassemblé de bonnes troupes & l'Empereur le soutenoit sans paroître. Galeas envoya une armée dans le Piémont pour faire rentrer dans l'obéissance ces villes rebelles & faire la guerre au Marquis de Montferrat. Il avoit confié le commandement de sa cavalerie à un homme de mérite, que ses grandes liaisons avec Pétrarque ne obligent de faire connoître. Son nom étoit Pandolphe Malateste.

Les Malatestes Seigneurs du château de Penna dans

AN. DE J. C.
1356.

*Ces. Clem. hist.
d: Rim.*

dans le pays de Montfeltro s'établirent à Rimini dans le treizieme siecle. Pandolphe attaché à l'Eglise, après avoir fait la guerre avec succès contre les Gibelins, devint Seigneur de Rimini & de presque toute la Romagne, & mourut l'an 1326 laissant deux enfans, Malateste & Galeot, qui au lieu de suivre les traces de leur pere épouserent le parti Gibelin & ne s'en trouverent pas bien.

*M. Vill. l. 5.
cap. 45.*

Le Cardinal Albornos leur fit la guerre avec succès. Galeot fut pris dans un combat où il donna de grandes preuves de courage. Les deux freres aux abois recoururent à la clémence du Légat & firent leur paix avec lui, vers la fin de Mai 1355 par la médiation de Nicolas Acciajoli, qui intéressa pour eux l'Empereur & le Cardinal d'Osie (a). Ils rendirent toutes les villes qu'ils avoient usurpées dans la Romagne & la Marche d'Ancone, excepté Rimini, Fano, Pesaro & Fossombrone, qu'on leur laissa à condition qu'ils les tiendroient sous la souveraineté du Pape pendant dix ans en payant six mille ducats par an. Après cet accommodement les Malatestes s'attachèrent au Légat de bonne foi & le servirent utilement dans la suite de ses expéditions militaires dans la Romagne & la Marche d'Ancone.

Malateste le vieux avoit deux enfans : le premier portoit le nom de Pandolphe comme son grand'pere. On appelloit le second Malateste le Hongrois, parce qu'il fut fait Chevalier par le Roi de Hongrie l'an 1347, lorsque ce Prince traversa l'Italie allant à Naples venger la mort de son frere.

(a) L'accommodement des Malatestes avec le Légat étoit un des motifs de son voyage en Toscane. Le Roi de Naples s'y intéressoit.

Pandolphe

Pandolphe avoit épousé l'an 1331 Loupe-Françoise fille de Bernard Comte de Marfan, diocèse de Perouse (a). Il aimoit les lettres & les muses, quoique brave & guerrier comme tous les Malatestes. (Les Historiens conviennent que la valeur étoit héréditaire dans cette maison.) Villani dit que c'étoit un cavalier franc, hardi & de belle figure. Les ouvrages de Pétrarque & ce que la renommée publioit de lui firent tant d'impression sur Pandolphe, qu'il voulut absolument avoir son portrait. Il envoya pour cela un peintre qui se fit payer bien cher & fit un portrait de Pétrarque fort peu ressemblant. Il est vrai qu'il le peignit par surprise & sans qu'il s'en apperçût (b).

AN. DE J. C.
1356

Pandolphe alla chercher fortune à Milan auprès des Visconti, lorsque son pere & son oncle eurent fait leur paix avec le St. Siege. Galeas lui donna le commandement de sa cavalerie. Quel plaisir pour lui de se trouver dans la même ville que Pétrarque, à portée de le voir, de converser avec lui & de connoître si la renommée ne lui en avoit pas imposé ! Il passoit avec lui tous les momens que les occupations de son emploi lui laissoient de libre. Les grandes fatigues de la guerre qu'il avoit faite l'hyver dans les neiges, l'été au milieu des ardeurs de la canicule, lui occasionnerent une grande maladie où il courut risque de la vie. Tant qu'elle dura, Pétrarque ne quitta pas le chevet de son lit : dans les

Sen. l. 1. ep. 51

(a) La dispense pour ce mariage, Reg. Joann. XXII. tom. 38. fol. 771.

(b) La plupart des Biographes & Commentateurs de Pétrarque croient que Simon de Sienne fit ce portrait ; mais il est question ici d'un peintre que

Pandolphe envoya exprès d'Italie à grands frais : *pictorem non exiguo conditum, misit ad locum qui eam tempestate incolam habebat*. Il ne dit pas que ce fut à Avignon, mais cela est vraisemblable.

AN. de J. C.
1356.

premiers jours de sa convalescence , appuyé sur ses domestiques (il ne pouvoit pas encore marcher) il alla chercher Pétrarque dans sa maison de St. Ambroise & le trouvant dans sa bibliothèque au milieu de ses livres : *c'est ici* , lui dit-il , *que j'aime à vous voir.*

Vill. l. 7. cap.
43.

Galeas aimoit beaucoup Pandolphe ; il avoit mis en lui toute sa confiance ; mais la brutalité de Barnabé ne lui permit pas de faire un long séjour à Milan. Voici ce que Villani raconte à ce sujet. Galeas étant attaqué de la goutte , ordonna à Pandolphe de faire la revue de sa cavalerie. Cela déplut à Barnabé ; il envoya chercher Pandolphe qui se mit à genoux devant lui. Barnabé avoit à la main une épée dans le fourreau dont il le frappa sans lui dire le sujet. Pandolphe fit quelques mouvemens pour parer les coups qu'il lui portoit sur la tête ; le fourreau de l'épée tomba ; Barnabé voulut le frapper de la pointe & l'auroit tué infailliblement , s'il n'avoit pas évité le coup en se jettant bien vite à terre. Reine de Lescale qui étoit présente dit à son mari qu'il étoit bien vilain de vouloir tuer de sa propre main un Gentilhomme dans sa maison. Barnabé le fit mettre aux fers & ordonna qu'on lui coupât la tête. Galeas envoya d'abord sa femme & ensuite deux Cavaliers pour demander la grace de Pandolphe. Barnabé le leur fit remettre en disant : je le renvoie à mon frere pour qu'il en tire vengeance. Il nous a offensés l'un & l'autre. Dès que Galeas l'eut entre les mains , il le renvoya bien vite dans son pays pour le soustraire aux fureurs de son frere. Villani, après avoir raconté quelques autres traits

de la barbarie de ce monstre, finit son chapitre en disant : *l'histoire ne devrait pas être souillée par des cruautés de cette nature ; je ne les raconte que pour faire voir à quoi l'on est exposé sous le joug d'une tyrannie qui n'a point de frein.*

AN. DE J. C.
1356.

Les cruautés de Barnabé & l'ambition des deux freres les mettoient dans la nécessité d'être toujours sous les armes. Ils avoient encore sur les bras la Ligue Lombarde, à laquelle s'étoit joint Jean d'O-
lege, qui vouloit conserver Boulogne contre Barnabé, à qui cette ville appartenoit par le partage fait entre les deux freres à la mort de Maffée.

Un bruit qui se répandit en Italie au commencement de cette année suspendit un peu l'animosité des parties belligérantes. On disoit que le Roi de Hongrie alloit venir avec une armée considérable pour faire la guerre aux Vénitiens. On ajoutoit qu'il avoit fait une ligue avec l'Empereur & le Duc d'Autriche, qui vouloient porter la guerre en Italie dans le dessein de faire un Royaume de la Toscane.

Cette nouvelle répandit l'allarme dans toute l'Italie : on s'assembla, on fit des lagues, on envoya des Ambassadeurs au Roi de Hongrie, qui déclara qu'il n'en vouloit qu'aux Vénitiens, qui lui avoient enlevé une partie de l'Esclavonie. Cette déclaration calma les Seigneurs ; mais elle ne suffit pas pour dissiper les ombrages des Visconti, qui savoient que l'Empereur ne pouvoit pas oublier la façon dont ils l'avoient traité. Ils crurent devoir lui envoyer un Ambassadeur pour se justifier auprès de lui, ou plutôt pour pénétrer ses desseins. Personne ne leur parut

H h h ij

AN. DE. J. C.
1356.

plus propre à cette négociation que Pétrarque , qui avoit les bonnes grâces de ce Prince , & Galeas le pria de s'en charger. Pétrarque n'avoit nulle envie de voyager vers le Nord ; il ne pensoit alors qu'à goûter les douceurs du repos ; mais cette commission agréable & flatteuse lui fit perdre de vue l'ennui & les fatigues du voyage. Voici ce qu'il écrivit à Simonide la veille de son départ en faisant ses paquets.

Fam. l. 10. ep.
12.
Milan, 19 Mai.

» On m'envoie vers le Nord dans le temps que
» je soupire après la solitude & le repos. L'homme
» est fait pour le travail ; celui qu'on m'impose ne
» me déplaît pas ; je serai bien dédommagé de la
» fatigue si je suis assez heureux pour réussir. Il
» est juste que le particulier se sacrifie pour le pu-
» blic ; c'est le motif de mon ambassade à l'Empe-
» reur. Le Seigneur de Ligurie m'envoie pour traiter
» avec lui ; après avoir parlé de ce qui le regarde,
» je compte y traiter aussi ~~mes propres~~ affaires &
» me servir d'Ambassadeur à moi-même. J'ai reproché
» à ce Prince par mes lettres sa fuite honteuse &
» indigne du nom qu'il porte. Je lui ferai le même
» reproche en face & de vive voix. En usant ainsi
» de ma liberté & de sa patience , je vengerai l'Ita-
» lie , l'Empire & ma personne. A mon retour je
» m'enfoncerai dans une solitude si profonde que le
» travail & l'envie ne pourront pas venir m'y cher-
» cher. Quelle folie ! puis-je m'en flatter ! où ne pé-
» nétre pas l'envie ?

Cette lettre est datée le 19 Mai. Pétrarque partit le lendemain avec Sacromore de Pomieres , dont la compagnie lui fut d'un grande ressource à tous

égards. Ils arriverent à Basle où l'Empereur devoit se rendre ; mais ils l'attendirent un mois inutilement. *Ce Prince ne finissoit rien*, dit Pétrarque, *il fallut aller le chercher au fond de la Barbarie.*

AN. DE J. C.
1356.

In extremâ
barbarie.

Il fut trop heureux d'avoir pris ce parti. Quelques jours après son départ (a), la ville de Basle fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre qui renversa dans le même temps plus de quatre-vingt châteaux sur les rives du Rhin. Pétrarque peint ce fleuve affligé de voir couler son onde sur les ruines de ces bâtimens. Les Auteurs contemporains disent que cette commotion des Alpes venoit par secousses & se fit sentir pendant une grande partie de l'année. Strasbourg, Treve, Spire & toutes les villes bâties sur le Rhin furent plus agitées que les autres. Les habitans de ces villes n'osant pas habiter leurs maisons erroient dans les champs.

Ed. Bas. fol.
84. & 182.

Vill. l. 6. cap.
84.

Pétrarque arriva à Prague à la fin de Juillet. Il trouva l'Empereur tout occupé de sa fameuse Bulle d'Or (b), qu'il venoit de faire recevoir par les Princes de l'Empire à la diete de Nuremberg. Cette charte singulière, qui est encore à présent la loi fondamentale de l'Empire, se ressent beaucoup de l'esprit du siècle. Elle commence par une apostrophe à Satan, à l'orgueil, à la luxure, à la colere, à l'envie. On prétend que Charles la fit faire par Bartole, sans

(a) *Inde ego paucis ante diebus abieci.* Pétrarque partit de Bâle au plus tard dans le mois de Juillet. Cependant deux Auteurs contemporains rapportés par Baluze dans ses vies des Papes d'Avignon, tom. 1. fol. 331, 350. datent cet événement mémorable du jour de St. Luc le 18, Octobre. Villani à la fin de Septembre.

(b) Constitution Caroline, qui règle les droits, les privileges & les fonctions des Electeurs & les cérémonies qu'on doit observer à l'élection des Empereurs. On en conserve l'original à Francfort avec beaucoup de soin. On l'appelle Bulle d'or à cause du sceau d'or qu'on nommoit *Bulla* dans la basse latinité.

AN. DE J. C
1356.

doute pendant le séjour qu'il fit avec lui à Pise. Je suis étonné que ce Prince qui avoit une si haute idée de Pétrarque, ne l'ait pas prié d'en corriger au moins le style, qui ne répond pas à la majesté du sujet.

Pétrarque fit peu de séjour à Prague, malgré l'accueil que lui fit l'Empereur & le desir qu'il lui témoigna de l'avoir auprès de lui. Ce Prince, quoique fort ulcéré contre les Visconti, & peu content de la façon dont on l'avoit traité en Italie, ne pensoit point du tout à aller y porter la guerre. Les affaires qu'il avoit en Allemagne l'occupoient assez, & surtout l'embellissement de sa ville de Prague.

Il avoit avec lui deux Prélats d'un grand mérite qu'il menoit par-tout à sa suite & qui avoient toute sa confiance, Ernest de Pardowitz Archevêque de Prague & Jean Oczko d'Ulassin, Evêque d'Olmütz. Pétrarque qui les connoissoit déjà, se lia plus étroitement avec eux pendant le séjour qu'il fit à Prague. Ce sont deux nouveaux amis qui vont paroître sur la scène, & nous les verrons désormais en commerce de lettres avec lui. Ernest lui disoit quelquefois : *ami, je souffre de vous voir parmi des barbares. Il n'y avoit rien de moins barbare que ces Prélats, dit Pétrarque, & le Prince qu'ils servoient. Ils étoient doux, polis, affables, pleins d'urbanité, comme s'ils étoient nés à Athenes.*

Pétrarque étoit de retour à Milan au commencement de Septembre (a). On a vu que ce mois étoit critique pour lui ; il ne voulut pas le passer dans un

(a) On voit par les fragmens publiés par Uboldini, que Pétrarque travailla à son Triomphe d'amour, le 13. Septembre à Milan.

climat étranger , dont il craignoit que l'air ne lui fût contraire. Son premier soin en arrivant , après avoir rendu compte de sa négociation à ses maîtres , fut de donner de ses nouvelles à son cher Simonide , qu'il avoit lieu de croire inquiet sur son compte.

AN. DE J. C.
1356.

» En partant je pensois à vous : en arrivant vous
» êtes ma première pensée : qu'il vous fût d'ap-
» prendre que je suis de retour en bonne santé. Je n'ai
» pas le temps de vous en dire davantage , & cela vaut
» mieux que tout. Plus je vais , moins je desire. Si
» l'amour de la patrie ne m'aveugle pas , il n'y a
» rien d'aimable hors de l'Italie , tous les climats doi-
» vent lui céder , & que seroit-ce si l'orgueil & l'envie
» ne la gâtoient pas ? Je ne puis y penser sans verser
» des larmes. J'ai déjà chanté les louanges de cette
» chère patrie & je les chanterai encore si la mort
» me le permet. J'ai envie d'écrire les réflexions que
» j'ai faites sur cela dans le cours de mon voyage.
» Adieu ; le porteur de ma lettre qui est de nos
» amis , pourra vous dire tout ce que vous avez envie
» de savoir sur mon compte , quoique je n'ignore pas
» que vous êtes insatiable sur ce chapitre.

Fam. l. 10. ep.
13.
Milan, 20 Sep-
tembre.

Voici un précis de la réponse que lui fit Simonide.

Franc. ep. 16.
M. R.

» Vous êtes arrivé en bonne santé , mon cher Pé-
» trarque , j'en rends grâces à Dieu ; voilà la nouvelle
» la plus agréable que je puisse recevoir. Je ne fais
» cas de la vie qu'autant que vous en jouirez avec
» moi. Je craignois pour vous l'intempérie de l'air &
» encore plus la barbarie des mœurs dans le pays
» où vous étiez. Me voilà plus certain que jamais
» des avantages de l'Italie sur tous les autres climats.
» Comme dit Horace , ce qu'on voit fait plus d'im-

AN. DE J. C.
1356.

» pression que ce qu'on entend. Je l'ai vu avec vos
» yeux qui sont les miens & qui valent mieux que les
» miens. Que rien ne vous empêche d'écrire sur ce
» sujet, comme vous le promettez. Le porteur de
» votre lettre notre concitoyen & notre ami m'a dit
» beaucoup de choses de vous que j'avois envie de savoir.

» Vous m'aviez demandé une bonne gouvernante.
» J'avois trouvé ce qu'il vous falloit : une femme de
» plus de quarante-cinq ans, propre, habile, de bonnes
» mœurs, sachant bien la cuisine. J'ai mis tout en
» usage, il ne m'a jamais été possible de la déter-
» miner à aller chez vous. Elle dit qu'elle ne veut
» plus servir, parce que sa quenouille lui suffit pour
» vivre.

Quelques jours après que Pétrarque fut revenu de son voyage d'Allemagne, il arriva un courier à Milan qui porta la nouvelle de la bataille de Maupertuis ou de Poitiers. Bataille à jamais mémorable, où quatre-vingt mille François furent battus par huit mille Anglois ; le Roi Jean & son fils faits prisonniers. Galeas Visconti qui aimoit la France & la famille royale, touché de ce désastre, voulut écrire à Charles Dauphin & au Cardinal de Bologne pour leur marquer sa douleur. Il pria Pétrarque de lui faire ces deux lettres. Les voici telles qu'elles viennent d'être publiées à Rome

*Miscell. ex Mss.
Bibl. coll. Rom.
fol. 145.*

Le P. Lazari
Jésuite a fait
imprimer à Ro-
me ces deux
lettres avec la
fausse date du
12 Septembre
1366. Elles sont
du 12. Octobre
1356.

sous le nom de Pétrarque, tirées d'un manuscrit de la bibliotheque du College des Jésuites de cette ville. La traduction est fidele.

» Sérénissime Prince ! si d'un côté la douleur m'ar-
» rache des plaintes, de l'autre je suis pétrifié & ré-
» duit au silence, quand je pense aux caprices de
» cette déesse aveugle qui gouverne le genre humain.

Qui

« Qui est-ce qui pourroit se soustraire à ses coups,
 « si le plus grand des hommes, votre illustre pere,
 « le Roi mon Seigneur, renversé par un mouvement
 « de sa roue, est tombé dans les mains de ses en-
 « nemis avec son fils votre frere ? Je ne parle pas
 « de toutes les pertes que la France a faites dans
 « ce funeste jour, plus triste que la nuit la plus af-
 « freuse & qui devoit être effacé des fastes du mon-
 « de parce qu'il a obscurci le soleil de ce grand Royau-
 « me & éclipsé la plupart des astres qui l'éclairaient.

AN. DE J. C.
 1356.

« Grand Prince ! malgré la distance qui nous sé-
 « pare, votre vive douleur est parvenue jusqu'à moi ;
 « Dieu m'est témoin que je la partage. J'y suis en-
 « gagé par des raisons communes à tous les Prin-
 « ces, qui ne peuvent s'empêcher de faire un re-
 « tour sur eux-mêmes, en voyant de quoi est capable
 « cette insolente qui a osé porter une main sacrilege
 « sur le diadème de la France ; mais j'ai outre cela
 « des motifs d'une affliction particuliere. Que Votre
 « Majesté ne me croie pas capable d'avoir oublié
 « toutes les marques de bonté que j'ai reçues de vo-
 « tre auguste aïeul, de votre pere & de vous-mê-
 « me qui dans votre enfance daignâtes me sourire
 « de la façon la plus aimable ! Il y avoit dans votre
 « famille une espece de combat à qui recevroit mieux
 « un homme qui vous étoit à peine connu. Tant de
 « bienfaits sont gravés dans mon cœur par des traits
 « que le temps n'effacera jamais & que l'ingratitude
 « ne couvrira pas de ses nuages. Quand je me les re-
 « trace avec vos amis & serviteurs, pourrois-je ne
 « pas déplorer la calamité de ce grand Prince mon
 « Seigneur ! Mais aussi quand je réfléchis sur votre

AN. DE J.C
1356.

» état , sur le poids énorme dont vous êtes chargé
» à votre âge , je voudrois pouvoir modérer votre
» douleur & jouer le rôle de consolateur dont j'au-
» rois besoin moi-même.

» Dieu a donné à votre jeunesse ce qu'il accorde
» rarement à la vieillesse des Princes , de connoître
» le néant des choses humaines , la perfidie de la for-
» tune & sa puissance , à qui il n'y a qu'une ame
» vertueuse & ferme qui puisse résister. Vous tenez
» cette ame de la nature , & vous l'avez fortifiée par
» l'étude & par l'expérience ; c'est sur elle qu'est fondé
» le salut de votre Royaume & l'espérance publique.
» La providence vous a sauvé pour délivrer votre
» pere , le venger & tenir les rênes de son Empire ;
» si ce fardeau est au-dessus de votre âge , il n'est
» pas au-dessus de votre courage. Les affaires dont
» vous êtes accablé après une si grande calamité ne
» me permettent pas de vous entretenir plus long-
» temps. Je finis en vous offrant ma personne &
» tout ce que je possède , heureux si je puis être
» de quelque secours à Votre Majesté , que je prie
» le ciel de consoler , en lui accordant la liberté de
» son pere & la victoire sur ses ennemis.

Galeas crut devoir écrire aussi au Cardinal de Bo-
logne , qui jouoit un très-grand rôle à la Cour par
sa naissance , sa dignité , son alliance avec le Roi , qui
avoit épousé sa niece. Galeas l'avoit connu dans le
voyage que ce Cardinal fit en Italie , dont j'ai parlé.
La lettre qu'il lui écrivit est fort courte.

Ibid. fol. 148.

» Très-révérend Pere & Seigneur ! l'horrible ca-
» tastrophe du Roi mon Seigneur a fait une si grande
» impression sur moi que j'ai peine à parler. Si l'amour

ne m'aveugle pas, tout le genre humain doit être
 „ affligé, les Princes plus que les autres, quand ils
 „ voient le Roi de France renversé de son trône dans
 „ les fers de ses ennemis; mais ceux qui comme moi
 „ lui sont attachés doivent être inconsolables. Je m'y
 „ sens obligé d'une façon particulière, quand je me
 „ rappelle l'accueil que me fit ce grand Prince, le
 „ Roi son pere & son fils aîné que Dieu a réservé
 „ pour le salut de son Royaume, & qui me reçut,
 „ quoique enfant, de façon à graver son image dans
 „ mon cœur par des traits ineffaçables. Je prends toute
 „ la part possible à sa douleur; mais j'espère tout de
 „ son courage & de ses vertus. Avec le secours di-
 „ vin il délivrera son pere & tiendra le timon de ce
 „ Royaume abandonné. J'ai cru devoir lui écrire pour
 „ lui faire connoître mes sentimens & à vous aussi,
 „ Monseigneur, qui après lui êtes plus touché que
 „ personne de ce malheureux événement. Daignez
 „ l'engager à user avec confiance de ce que je lui
 „ offre. Le Seigneur vous conserve & vous fasse
 „ prospérer.

On voit par ces lettres que Galeas alla à la Cour
 de France, [je crois que c'est lorsqu'il fut exilé en
 Flandre par Luchin son oncle] & qu'il y reçut l'ac-
 cueil le plus obligeant de Philippe de Valois qui vi-
 voit encore, du Roi Jean & de Charles Duc de Nor-
 mandie; ce qui l'attacha à ces Princes d'une façon
 singulière, dont on le verra bientôt donner de nou-
 velles preuves.

Pétrarque fut fort étonné lorsqu'il apprit le mal-
 heur du Roi Jean, dont il avoit la plus haute idée.
C'est une chose incroyable, inouïe, dit-il, & sans

AN. DE J. C.
1356.
exemple dans l'histoire. Un héros invincible, le plus grand des Rois a été vaincu & traîné dans les fers par un ennemi fort inférieur à lui (a).

EGLOG. XII.
Conflictatio.

Il fit sur ce grand événement une églogue mystérieuse, dans laquelle le Roi de France sous le nom de Pan & celui d'Angleterre sous celui d'Articus se disent beaucoup d'injures. Je ne rapporterai qu'un seul trait de cette églogue, qui regarde la ville d'Avignon désignée sous le nom de Faustula. Le Roi d'Angleterre reprochoit au Pape sa partialité pour le Roi de France, à qui il avoit accordé les décimes de son Royaume, ce qui l'avoit mis en état de lever une armée considérable. C'est sur cela qu'est fondée l'apostrophe suivante qu'Articus fait à Faustula.

Courtisane infame qui vous laissez traire par un adulateur qui a abandonné son épouse ! C'est donc ainsi que vous disposez du bien d'autrui ! Vous n'avez rien osé ouvertement contre moi ; mais je n'ignore pas que vous passiez les nuits dans les bras de mon ennemi (b). Les Historiens conviennent que ces décimes & les autres impositions furent levées avec beaucoup d'injustice & de rigueur. Voilà sans doute ce qui a fait dire à l'Annaliste de l'Eglise avec un peu trop d'amertume : *il n'est pas étonnant qu'elle ait été bien battue, cette armée, dont les fonds étoient établis sur les larmes des Prêtres & les sueurs des pauvres [c].*

(a) Quod inopinabile apud nos, apud vos & proavos inauditum, Regum longè maximum, longè impar hostis in vincula traxit. *Ed. Bas. fol. 269.*

(b) Ah meretrix obliqua tuens, ait Articus illi,
Immemorem sponsæ cupidus quam mungit adulter !
Hæc tua tota fides, sic sic aliena ministras.
Erubuit nihil ausa palam, nisi mollia pacis.
Verba, sed assuetis noctem complexibus egit.

(c) Non mirum si conductibus sudoribus pauperum ac Sacerdotum lacrymis potentissimus exercitus turpissime fuerit profligatus. *OD. RAIN. N. 7.* Le Pape écri-

• Pétrarque parlant de cette funeste bataille, époque à jamais deshonorante pour la noblesse françoise qui abandonna son Roi, rapporte une anecdote peu importante que j'ai cru devoir placer ici, parce qu'on ne la trouve pas dans nos Historiens modernes, & parce qu'elle fait connoître l'ignorance & la superstition de ce siècle. On avoit donné au Roi Jean une escarboucle à qui l'on attribuoit une vertu singulière dans les combats. Celui qui la portoit ne pouvoit pas être vaincu. Pétrarque dit que le Roi perdit cette pierre dans la bataille & qu'un de ses amis l'ayant retrouvée quelque temps après dans les pays étrangers, l'acheta & la lui renvoya. Comment pouvoit-on croire qu'une pierre rendît un homme invincible ?

AN. DE J. C.
1356.

Dans le temps que Galeas Visconti déplorait avec Pétrarque les calamités de la France, Marquard, Evêque d'Ausbourg, Vicaire de l'Empereur en Italie, s'étant mis à la tête de la Ligue Lombarde contre les Visconti, entra dans leurs états avec les troupes Allemandes du Comte Lando, & y fit beaucoup de ravage. Voulant agir en règle, il commença par une procédure & cita les Visconti à son tribunal, les accusant d'être auteurs de la sédition de Pise contre l'Empereur, de lui avoir fermé les portes de leurs villes, d'avoir empêché les envoyés du St. Siege de faire leurs fonctions & d'en avoir fait mourir quelques-uns, &c.

Ed. Bas. fol. 39.

Les Visconti lui firent une réponse qu'on trouve

Mss. Vill. l. 7.
cap. 24.

vit une Lettre au Roi de France, où il lui reproche la façon dont ces dîmes furent levées. Il en écrivit une autre au Roi d'Angleterre, pour se justifier de la partialité dont on l'accusoit. Ces lettres sont dans Oderic Rainaud.

AN. DE J. C.
1356.

dans Villani. Le style dans lequel elle est conçue prouve qu'ils ne se servirent pas de la plume de Pétrarque dans cette occasion. Ces Princes, qui favoient mieux manier l'épée que la plume, battirent l'Evêque peu de temps après & le firent prisonnier. On voit par ces actes d'hostilité du Vicaire de l'Empereur que l'ambassade de Pétrarque auprès de ce Prince n'eut pas tout le succès qu'il auroit désiré. Charles n'aimoit pas les Viscomti; il ne pouvoit pas leur pardonner la façon dont ils l'avoient traité, & s'il ne leur faisoit pas la guerre en personne, c'est parce qu'il craignoit leur puissance. Les Génois qui trouvoient leur joug insupportable & n'avoient plus besoin d'eux, les voyant aux prises avec la plupart des Seigneurs d'Italie & les Ministres de l'Empereur, crurent devoir profiter de la circonstance pour se soustraire à leur domination; ils élurent pour Doge Simon Boccanegra, qui chassa encore les Nobles & ramena le gouvernement populaire.

Quelle que fut la puissance des Viscomti, ces ennemis multipliés leur caufoient beaucoup d'embarras. Ils avoient la guerre de tous les côtés, & la ville de Millan étoit comme un vaisseau battu par la tempête. Pour moi, dit Pétrarque, écrivant à un de ses amis, » je suis tranquille au milieu de tous ces orages, & si je n'entendois pas le bruit des vagues, si je ne voyois pas les autres dans l'agitation, j'ignorerois que je navige sur une mer orageuse. Assis au pied du pilote, intrépide sans être immobile, j'attens l'événement sans le craindre; il n'y a point de vent qui me soit contraire; tout rivage est un port pour moi. Si j'osois me comparer à Caton,

Fam. l. 11. ep.
10.
Milan, 28. Jan-
vier.

» je dirois que je suis dans l'état où le trouva son
 » neveu Brutus, dans la nuit ne dormant pas, inquiet
 » pour les autres & tranquille pour lui même. » En
 effet, pendant que la ville qu'il habitoit étoit le théa-
 tre de la guerre, il travailloit à retoucher ses poé-
 sies italiennes : on le voit par les fragmens d'Ubal dini.

AN. DE J. C.
 1356.

Au commencement de cette année, il reçut une
 lettre d'Avignon, que Socrate, Lélius & Gui Setti-
 mo lui avoient écrite en commun ; ils habitoient tous
 les trois la même maison, vivoient dans la plus
 grande union. Pétrarque leur fit une petite réponse,
 où il leur dit : *je n'aurois jamais cru pouvoir porter*
envie à des gens qui habitent Babilone ; cependant je
voudrois être avec vous dans cette maison, inaccessible
à l'air empesté de cette ville infâme. Je la regarde com-
me les champs élysiens au milieu de l'Averne.

Fam. l. 11. ep.
 9.
 Milan, 12. Jan-
 vier.

Quelque temps après il reçut une lettre fort fin-
 gulière de son élève Agapit Colonne, fils d'Etienne
 le jeune, neveu du Cardinal Jean & de l'Evêque de
 Lombez. J'ai déjà dit que cette éducation, dont le
 Cardinal & l'Evêque chargerent Pétrarque, n'avoit
 pas réussi, sans doute par la faute du sujet ; car il
 est certain que Pétrarque par attachement & par
 reconnoissance pour ses maîtres, fit tout ce qui dé-
 pendoit de lui pour le succès. J'ignore ce que de-
 vint Agapit lorsqu'il sortit des mains de son maître ;
 mais il ne fit pas la fortune qu'un homme de son nom
 devoit attendre. On voit par la réponse de Pétrarque
 qu'il étoit exilé auprès de Bologne & confiné dans
 une petite maison où il vivoit mal, n'ayant pas les
 moyens nécessaires pour soutenir son rang.

Fam. l. 11. ep.
 8.
 Milan, 13. Avr.

La lettre qu'il écrivit à Pétrarque étoit sur un ton

AN. DE J. C
1306.

assez aigre & contenoit des reproches fort déplacés. Après l'avoir remercié des soins qu'il avoit pris pour son éducation , il lui disoit : *la fortune vous a élevé & comblé de biens : fier de vos trésors & de l'élégance de vos bâtimens , vous méprisez un pauvre exilé , tombé de haut , mal vêtu , menant une vie misérable sous un petit toit près de Bologne. Vous me fuyez & vous ne pensez plus à moi.*

Il ne fut pas difficile à Pétrarque de se justifier sur un reproche de cette nature si opposé à ses mœurs & à sa façon de penser. Voici un extrait de sa réponse , trop longue pour être rapportée toute entière.

„ Je ne suis ni riche ni pauvre ; j'ai tout ce qu'il
„ me faut & ne desire rien de plus : il est vrai que
„ mon revenu est un peu augmenté ; mais ma dépense
„ pense l'est à proportion , & il ne me reste rien au
„ bout de l'an. Vous êtes pauvre , dites-vous , j'ai
„ peine à le croire ; car comment un homme de votre
„ nom & de votre mérite pourroit-il être pauvre ?
„ Mais quand même vous le seriez , comment avez-
„ vous pu penser que la pauvreté vous rendoit mé-
„ prisable à mes yeux ? Cela est bien éloigné de mon
„ caractère. Je ne méprise personne , & j'ai toujours
„ eu pour vous une vénération singulière. Mon mé-
„ pris , si j'en étois capable , tomberoit plutôt sur les
„ riches que sur les pauvres , non que les richesses
„ soient méprisables par elles-mêmes , mais à cause
„ des vices qu'elles entraînent à leur suite.

„ Votre lettre m'a étonné à un point que je ne
„ saurois vous exprimer. Je ne puis pas en revenir ,
„ & je la regarde comme un songe. Il n'est pas pos-
sible

„ fible que vous pensiez tout ce que vous m'avez
 „ écrit. Je le vois bien, vous avez voulu me punir
 „ de mon silence. Je n'entreprendrai pas de me justi-
 „ fier sur ce chapitre ; flatté que vous vouliez bien
 „ me croire coupable, je baisé la main qui me frap-
 „ pe ; mais au lieu de m'accuser de vous avoir ou-
 „ blié ou méprisé, vous ne deviez attribuer mon si-
 „ lence qu'à ma paresse qui vous est connue, à mes
 „ occupations qui augmentent tous les jours & à la
 „ rareté des couriers. Je ne comprends rien à cette ma-
 „ gnificence de bâtimens que vous me reprochez ; tou-
 „ jours hôte de St. Ambroise, j'habite un coin re-
 „ culé de Milan ; souvent caché dans les champs,
 „ j'ignore ce qui se passe dans la ville. Adieu, soyez
 „ persuadé, si vous le pouvez, que riche ou pauvre,
 „ soit que je vous écrive ou que je garde le silen-
 „ ce, je vous serai toujours fort attaché.

AN. de J. C.
1357.

Pétrarque reçut dans ce temps-là un diplôme que
 lui envoya Jean Evêque d'Olmütz, Chancelier de
 l'Empire, par lequel l'Empereur le créoit Comte Pa-
 latin & lui conféroit tous les droits & privileges at-
 tachés à cette dignité, qui consistoient, suivant l'Abré-
 viateur de l'histoire d'Allemagne, à *créer des Docteurs*
 & *des Notaires, légitimer des bâtards Bourgeois,*
couronner des Poètes, donner des dispenses d'âge, &c.

Abr. de l'hist.
d'All. fol. 298.

Parmi les Francs & ensuite sous les Empereurs
 le Comte Palatin étoit le juge de la Cour. Les sen-
 tences rendues par les Comtes & Juges particuliers
 ressortissoient à son tribunal. Il n'y en avoit d'abord
 qu'un qui étoit toujours à la suite du Prince ; ensuite
 on en créa plusieurs pour la facilité de ceux qui vou-
 loient appeller. Ces Comtes étoient outre cela Gou-

AN. DE J. C.
1357.

verneurs nés des terres & domaines du Prince & Receveurs généraux de ses finances.

L'Auteur que je viens de citer, confond les Comtes Palatins avec les Comtes du palais de Latran. Il assure que le premier exemple de la dignité de Comte du palais de Latran, conférée par l'Empereur à un particulier est de l'an 1360. Mais du Cange dans son glossaire rapporte le diplôme de cette dignité conférée l'an 1328 à Castruccio Castracani. Gabriel de Zamorée, Avocat de Parme, qu'on a vu en commerce de lettres avec Pétrarque, prenoit le titre de *COMTE DU SACRÉ PALAIS DE LATRAN ET DU CONSISTOIRE IMPÉRIAL*. Je ne doute pas qu'on n'en trouvât plusieurs autres, si l'on vouloit ~~prendre la peine~~ de faire sur cela quelques recherches. Pétrarque dit que l'Empereur a daigné l'admettre *dans le nombre des Comtes Palatins* (a). Il y en avoit donc plusieurs; mais ils ne faisoient pas les mêmes fonctions.

Le diplôme étoit muni d'une bulle ou sceau d'or, sur lequel on voyoit d'un côté l'Empereur assis sur son trône avec un aigle & un lion; de l'autre, la ville de Rome avec ses temples & ses murailles. L'Empereur avoit ajouté à cette dignité des privilèges qu'il accordoit à peu de personnes, & le Chancelier avoit inséré dans les lettres des choses très-flatteuses pour Pétrarque, qui dans sa lettre de remerciement lui dit :

Fam. l. 12. ep.
2.

» je suis très-reconnoissant de la grace rare & si-
» lée que l'Empereur a daigné me faire & des tours
» obligeans dont vous l'avez assaisonnée. Je n'ai rien

(a) Ce titre est avili à présent par la facilité avec laquelle on le donne à Rome à tous ceux qui le demandent. Pétrarque seroit bien humilié s'il revenoit au monde & s'il voyoit les Comtes Palatins ses confreres.

» desiré en vain de lui & de vous ; mais je ne veux
» point de votre or. Trouvez bon que notre ami
» Sacromore vous porte celui de la bulle.

AN. DE J. C.
1357.

Sacromore qui partoît pour l'Allemagne fut chargé de cette lettre & d'une autre que Pétrarque écrivit le même jour à Arnest, Archevêque de Prague, pour le remercier des politesses & des marques de bonté dont il l'avoit comblé pendant le séjour qu'il avoit fait dans cette ville, à l'occasion de son ambassade.

Fam. l. 12. ep.

Pétrarque fit alors une petite perte, dont il parle dans une lettre à Lélius. Un vieux Milanois âgé de quatre vingt cinq ans, qui l'appelloit son pere & qui alloit dîner presque tous les jours chez lui, se laissa mourir. Voici le portrait qu'il en fait dans cette lettre & ce qu'il dit de sa mort.

» C'étoit un homme de condition, peu riche, ayant
» un bon caractère & un esprit enjoué. Quoiqu'il fut
» presque en enfance, il m'amusoit quelquefois par la
» singularité de ses propos qui auroient fait rire un
» mort. Il disputoit toujours avec moi ou avec ceux
» qu'il trouvoit chez moi sur la philosophie & la re-
» ligion. Il avoit un arsenal d'argumens inépuisable :
» il ne cédoit à personne qu'à moi ; encore c'étoit plu-
» tôt à l'amitié qu'il se rendoit qu'à l'esprit & à la
» raison. Il fatiguoit tout le monde par ses questions,
» mais sur-tout les Religieux. Il demandoit d'abord :
» avez-vous étudié ? Si on lui répondoit non, il se-
» couoit la tête & s'en alloit sans rien dire. Si on lui
» disoit oui, alors il s'escriroit, jettoit une question
» en avant & l'agitoit avec une abondance de pa-
» roles intarissable & de grands éclats de rire. Je
» lui demandois quelquefois avec un air étonné où il

Fam. l. 11. ep.
12.
Milan, 1. Mai.

K k k ij

AN. DE J. C.
1357.

» prenoit tout ce qu'il favoit & où étoient ses livres.
 » Là, là, me répondoit-il en se frottant le front ;
 » voilà ma bibliotheque ; c'est là où je puis mon sa-
 » voir. Les livres n'ont été inventés que pour sou-
 » lager la mémoire des hommes ; ce sont les appuis
 » de leur foiblesse. Cela nous faisoit rire. Il ne disoit
 » rien qu'il ne crût fermement , & ses opinions fai-
 » soient sa joie & son bonheur. Il ne parloit pas cor-
 » rectement , bravoit les regles de la grammaire , &
 » se présentoit toujours au combat armé de barbaris-
 » mes. Il entreprit , il y a quelque temps , un livre
 » sous votre nom , que je voudrois bien qu'il eût fini ,
 » pour avoir une production de cet esprit unique dans
 » son espece. Je ne fais s'il l'aura condamné au feu
 » comme Virgile ou enterré comme Numa.

» Trois jours avant sa mort , il vint me trouver
 » fort triste ; je lui demandai la raison de cette trif-
 » tesse ; il me répondit : j'ai fini aujourd'hui ma qua-
 » tre vingt-cinquieme année, combien croyez-vous qu'il
 » me reste de temps à vivre ? Peut-être vingt-cinq ans ,
 » tout au plus. Allez , lui dis-je en riant , soyez tran-
 » quille, vous irez bien jusqu'à trente. Si cela est , je suis
 » content , reprit-il , je n'en veux pas davantage. Il
 » s'en alla en disant cela ; je ne l'ai pas revu depuis.
 » Il n'avoit d'autre maladie que son âge. J'appris trois
 » jours après qu'on l'avoit porté dans mon Eglise
 » pour le mettre en terre : je le regrette , il m'ai-
 » moit , m'appelloit son pere , & j'avoue qu'il m'amu-
 » soit quelquefois. Il me faut des gens de cette es-
 » pece pour me distraire de mes occupations & de
 » mes chagrins. Après avoir aidé & secouru sa vieillesse,
 » autant qu'il m'a été possible , j'ai versé quelques lar-

„ mes sur son tombeau , qui est dans mon Eglise de
„ St. Ambroise.

AN. DE J. C.
1357.

Le Pere Mabillon , dans son voyage d'Italie , dit
avoir vu le tombeau de ce bon vieillard dans le ves-
tibule de cette Basilique ; mais il ne le nomme pas
non plus que Pétrarque ; ce bon homme aimoit aussi
beaucoup Lélius , qu'il appelloit son fils.

Iter. Ital. tom.
1. fol. 16.

Depuis quelque temps Pétrarque voyoit du trouble
& de l'agitation dans les lettres de Lélius ; il en igno-
roit la cause & lui en faisoit la guerre. Enfin on lui
manda d'Avignon qu'il s'étoit brouillé avec Socrate ,
un ami de vingt-huit ans , avec qui il avoit toujours
vécu dans la plus grande intimité. Cette brouillerie
fut occasionnée par un de ces esprits tracassiers , tels
qu'on en trouve par-tout & peut-être à Avignon plus
qu'ailleurs , qui se plaisent à semer la zizanie & à di-
viser par de faux rapports les cœurs les plus unis.
On alla dire à Lélius que Socrate parloit mal de lui
& qu'il avoit même écrit contre lui à Pétrarque des
choses qui pouvoient le noircir dans son esprit.

Lélius ajouta foi trop légèrement à un propos fi
peu vraisemblable qu'il auroit du mépriser & rom-
pit avec le meilleur de ses amis. Pétrarque l'ayant
appris , lui écrivit à ce sujet une lettre très-forte ,
dans laquelle après avoir justifié Socrate , il le con-
jure d'aller le trouver sur le champ , persuadé avec
raison qu'il n'en falloit pas davantage pour recon-
cilier deux amis de cette espece.

Fam. l. 11. ep.
13.
Milan, 10 Juil-
let.

Cette lettre , qui devoit servir de modele dans
des conjonctures pareilles , fit tout l'effet que Pé-
trarque pouvoit attendre. Lélius ne put la lire sans
pleurer ; il alla tout ému la porter à Socrate & lui

K k k iij

AN. DE J. C.
1357.

Fam. l. 11. ep.
14. & 15.

sauta au col en fondant en larmes : Socrate pleuroit aussi en l'embrassant. Tous ceux qui furent témoins de cette réconciliation , ne purent s'empêcher d'en faire autant. Pétrarque comblé de joie , lorsqu'il apprit le succès du conseil qu'il avoit donné , écrivit à Socrate & à Lélius. Je voudrois pouvoir traduire toutes ces lettres ; mais elles me meneroient trop loin , & j'ai des choses plus intéressantes à présenter à mes Lecteurs.

* Mr. de la
Bastie l'appelle
Grafagnano.

Cette année Pétrarque voulant se mettre à l'abri des grandes chaleurs , alla s'établir près la rivière d'Adda à Garignano * , village situé à trois milles de Milan , en sortant par la porte Comasine. Voici la description qu'il nous a donnée de cette campagne.

Fam. l. 10. ep.
15.

„ La situation en est charmante & l'air très-pur.
„ Elle est sur une petite élévation au milieu de la
„ plaine , entourée de toutes parts de fontaines non
„ rapides & bruyantes comme celle de Vaucluse ,
„ mais claires & modestes. Le cours de leurs eaux
„ est si entrelassé qu'on ne sait ni où elles vont ni
„ d'où elles viennent. Comme si elles vouloient imi-
„ ter les danses des Nymphes , elles s'approchent ,
„ s'éloignent , s'unissent & se séparent alternativement ;
„ rien de plus agréable & de plus singulier. Enfin
„ après avoir formé une espece de labyrinthe par
„ cette marche tortueuse , leurs eaux viennent tou-
„ tes se rendre dans le même réservoir.

Jean Viscomti avoit choisi cette situation pour fonder une Chartreuse qu'il venoit de bâtir. Voilà ce qui tenta Pétrarque d'y faire un petit établissement. Il eut d'abord envie de se loger dans l'enceinte de la maison : les Chartreux y consentirent ; mais comme

il ne pouvoit alors se passer de valets ni de chevaux, il craignit que le bruit qui en résulte, & surtout l'ivrognerie des valets ne troublât le silence de cette sainte retraite. Cette raison lui fit prendre le parti de louer une maison dans le voisinage de la Chartreuse, où il pouvoit aller à toutes les heures du jour. Il donna à cette maison le nom de Linterno en mémoire de Scipion l'Africain, dont la maison de campagne portoit ce nom. Quelquefois par plaisanterie il l'appelloit *Inferno* (a).

AN. DE J. C.
1357.

Mr. Louis Bandini assure que Pétrarque alloit souvent se retirer dans cette campagne avec ses amis & qu'il y établit une Académie composée de trente jeunes gens qui employoient leur temps agréablement ou à des conférences littéraires ou à des productions ingénieuses ; que cette Académie se soutint même après le départ de Pétrarque. Je ne sais où il a puisé cette anecdote ; pour moi je n'en ai trouvé aucune trace dans tout ce qui m'a passé par les mains.

Pétrarque étoit à peine établi dans cette agréable solitude qu'il reçut une lettre de son ami Settimo, qui lui demandoit un détail exact & circonstancié de son état, du genre de vie qu'il menoit, de ses occupations, de ses projets, de son fils Jean, &c. Voici le compte qu'il lui rendit de tout cela dans deux lettres écrites à peu de distance l'une de l'autre.

„ Le train de ma vie a toujours été uniforme de- Fam. l. 10. ep.
15. & 16.
„ puis que la glace de l'âge a éteint ces ardeurs de
„ la jeunesse & cette funeste flamme qui m'a tour-

(a) *Quem infernum dicere soleo. EP.*
PETR. MODIO. Mr. Muratori a cru que c'étoit un nom que les gens du pays avoient donné à ce village par corruption de Linterno. Mr. de la Bastie a

fait sur cela quelques méprises que je ne m'amuserai pas à relever, parce qu'elles sont dans le fond peu importantes.

AN. DE J. C.
1357.

„ menté si long-temps. Mais que dis-je ! c'est une
 „ rosée céleste qui a produit cet effet. Ne voit-on pas
 „ tous les jours , à la honte de l'humanité , des vieil-
 „ lards plongés dans la débauche ? Quel spectacle
 „ affreux & qu'il est dangereux pour la jeunesse !
 „ Quoique j'aie souvent changé de lieu , j'ai toujours
 „ mené à peu près le même genre de vie : personne
 „ ne peut mieux le connoître que vous : j'ai été
 „ votre hôte pendant près de deux ans : rappelez-
 „ vous ce que vous m'avez vu faire & vous savez
 „ ce que je fais. Vous me connoissez si bien que
 „ vous devez savoir , non seulement ce que je fais ,
 „ mais même ce que je rêve.

„ Semblable à un voyageur fatigué , je double le
 „ pas à mesure que je vois approcher le terme de ma
 „ course. Je lis & j'écris jour & nuit ; l'un me délasse
 „ de l'autre. Voilà toutes mes occupations & tous mes
 „ plaisirs. Les travaux croissent entre mes mains ;
 „ l'un naît de l'autre , & je suis effrayé quand je
 „ vois l'immensité de ce que j'ai entrepris dans un
 „ espace aussi court que le reste de ma vie. Dieu
 „ qui connoît mes intentions m'aidera , s'il le faut
 „ pour le bien de mon ame. Cependant je veille , je
 „ sue , je m'amuse , je fais des efforts , je vole avec
 „ plus d'ardeur où je rencontre le plus de difficulté.
 „ La nouveauté me pique , les obstacles m'irritent ;
 „ le travail est certain , le succès incertain ; j'ai cela
 „ de commun avec tous ceux qui font les mêmes
 „ choses que moi. Mes yeux sont épuisés par les
 „ veilles ; ma main est lassée de tenir la plume ; mon
 „ cœur est rongé par les soucis. Si je parviens où j'as-
 „ pire , tant mieux ; si je n'y parviens pas , du moins
 mon

„ mon intention est bonne , je n'ai rien à me re-
„ procher. Je desire que la postérité me connoisse
„ & m'approuve. Si je n'y réussis pas , j'aurai été
„ connu de mon siecle ou tout au moins de mes amis ;
„ il ne m'en faut pas davantage. A la rigueur il me
„ suffiroit de me bien connoître moi-même si j'étois
„ tel que je voudrois être ; mais je ne m'en flatte
„ pas. Quel que soit le succès de mes travaux , je prie
„ Dieu de ne pas m'abandonner dans ma vieillesse
„ & sur-tout à ma mort.

„ Ma santé est si bonne , mon corps si robuste ,
„ que ni un âge plus mûr , ni des occupations plus
„ sérieuses , ni l'abstinence , ni les coups ne sauroient
„ venir à bout de dompter tout-à-fait cet âne recal-
„ citrant à qui je fais toujours la guerre. Je compte
„ sur la grace , sans elle je succomberois infaillible-
„ ment , comme j'ai fait autrefois. Souvent au sortir
„ de l'hiver il me faut reprendre les armes & mé-
„ me dans le moment présent je combats pour ma li-
„ berté. Qu'il est triste d'être toujours sous les armes ,
„ non seulement contre des ennemis étrangers , mais
„ encore contre soi-même ! Toute ma ressource est
„ qu'avec le secours de J. C. je vaincrai ces ennemis qui
„ ont tant de fois triomphé de moi dans ma jeunesse ,
„ & je mettrai enfin à la raison cet âne revolté ,
„ dont les saillies troublent si souvent mon repos.

„ Pour tout ce qui dépend de la fortune , je suis
„ dans un juste milieu , également éloigné des deux
„ extrêmes. Si je ne me trompe , je jouis de cette
„ heureuse médiocrité si desirable , excepté en un seul
„ point qui peut encore exciter l'envie ; c'est que j'ai
„ beaucoup plus de considération que je ne voudrois

AN. DE J. C.
1397.

„ & qu'il ne faudroit pour mon repos. Non seu'e-
 „ ment le plus grand Prince d'Italie avec toute sa
 „ Cour me chérit & m'honore ; mais son peuple mé-
 „ me me fait plus d'honneur que je ne mérite : il
 „ m'aime sans me connoître & sans me voir , car je
 „ ne me montre guere , & c'est peut-être à cause de
 „ cela que je suis aimé & considéré.

„ J'ai déjà passé une Olimpiade à Milan & j'y com-
 „ mence le lustre ; chose que ni moi ni mes amis
 „ n'avions pas prévue & que nous n'aurions jamais
 „ crue ; tant il est vrai qu'on ne peut compter sur
 „ rien. Il ne faut jamais dire : ici je vivrai , là je
 „ mourrai. Les bontés qu'on a pour moi m'attachent
 „ à Milan de façon que je tiens à présent non seule-
 „ ment aux habitans de cette ville , mais aux mai-
 „ sons même , à la terre , à l'air & aux murailles ;
 „ sans parler de mes amis & de mes connoissances.

„ J'habite un coin de la villé fort retiré vers le
 „ couchant. Une ancienne dévotion attire le peuple
 „ tous les Dimanches à l'Eglise de St. Ambroise ,
 „ dont je suis voisin : le reste de la semaine , c'est
 „ un désert. Combien de gens que je connois ou qui
 „ ont envie de me connoître menacent de venir me
 „ voir & n'y viennent pas , soit que leurs affaires
 „ ne le permettent pas ou que la distance les effraie !
 „ Voyez tout ce que ce grand Saint fait pour son
 „ hôte. Il me console par sa présence ; il donne à
 „ mon ame des secours spirituels , & il m'épargne
 „ beaucoup d'ennui. Sous ses aîles je vois les tem-
 „ pêtes , j'entends le bruit des vagues ; mais elles
 „ ne parviennent pas jusqu'à moi. Quand je sors pour
 „ aller rendre mes devoirs à mon maître , ou pour

„quelque autre raison de convenance (ce qui m'ar-
 „rive rarement) je salue tout le monde à droite & AN. DE J. C.
1357.
 „à gauche par un simple mouvement de tête, sans
 „parler & sans m'arrêter,

„La fortune n'a rien changé sur ma nourriture &
 „sur mon sommeil que vous connoissez : au con-
 „traire j'y retranche toujours quelque chose & bien-
 „tôt je n'y pourrai plus rien retrancher. Je ne reste
 „au lit que pour dormir à moins que je sois ma-
 „lade. Selon moi le sommeil ressemble à la mort,
 „le lit au tombeau ; cette idée me fait haïr le lit.
 „Je me hâte d'en sortir aussi-tôt que je suis éveillé
 „& je passe dans ma bibliothèque. Cette séparation
 „se fait au milieu de la nuit, excepté le temps où
 „les nuits sont si courtes & les cas où il m'a fallu
 „veiller. Je n'accorde à la nature que ce qu'elle de-
 „mande impérieusement & qu'il n'est pas possible
 „de lui refuser. Nourriture, sommeil, délassement ;
 „tout cela varie suivant les temps & les lieux.

„J'aime toujours la solitude & le silence ; mais je
 „suis babillard avec mes amis : cela vient peut-être
 „de ce que je les vois plus rarement. Je compense
 „par le babil d'un jour le silence d'une année. Mes
 „amis partis je redeviens muet. Rien de si fatigant
 „que de converser avec le public ou avec quelqu'un
 „que nous n'aimons pas & qui n'a pas les mêmes
 „connoissances que nous.

„Je ressemble à ces gens dont parle Seneque, qui
 „prennent la vie en détail & non pas en gros. Dès
 „que j'ai senti les approches de l'été, j'ai pris une
 „maison de campagne fort agréable à une lieue de
 „Milan, où l'air est extrêmement pur. J'y suis à

 AN. DE J. C.
1355.

„ présent ; j'y mene ma vie ordinaire , excepté que
 „ j'y suis encore plus libre & plus à l'abri des en-
 „ nuis de la ville. J'ai de tout en abondance ; les
 „ payfans me portent à l'envi des fruits , des pois-
 „ sons , des canards & toute sorte de gibier.

„ Il y a dans mon voisinage une belle Chartreuse
 „ nouvellement bâtie , où je trouve à toutes les heu-
 „ res du jour les plaisirs innocens que la religion
 „ peut procurer. Peu s'en est fallu que je n'aie pris
 „ un logement dans l'enceinte du Monastere ; ces
 „ bons Religieux y consentoient & même paroïssient
 „ le desirer ; mais , toutes réflexions faites , j'ai pré-
 „ féré de m'établir dans leur voisinage , à portée
 „ d'assister à leurs saints exercices. Leur porte m'est
 „ toujours ouverte , privilege dont peu de gens
 „ jouissent. Il faut prendre garde de n'être pas à
 „ charge aux autres , en cherchant chez eux ses com-
 „ modités & ses avantages. Il me semble que c'est à
 „ quoi l'on manque souvent , parce qu'on est plus
 „ occupé de soi que des autres.

„ Dans cette douce retraite je ne trouve à dire
 „ que mes anciens amis. J'étois riche autrefois , la
 „ mort m'en a enlevé plusieurs , & l'absence me prive
 „ de ce qui me reste. Quoique mon imagination me
 „ les représente souvent , je n'en desire pas moins leur
 „ présence réelle. Il me resteroit peu de choses à
 „ desirer , si la fortune me rendoit deux amis , tels
 „ que vous & Socrate. J'avoue que je me suis flatté
 „ long-temps de les posséder . . . je ne veux accuser
 „ personne pour m'excuser ; mais si vous persistez à
 „ me tenir rigueur , j'aurai recours pour m'en conso-
 „ ler à mon remede ordinaire de l'imagination ; je

„ tirerai tout le parti que je pourrai de mes saints
 „ Religieux : leur conversation n'est ni spirituelle ni AN. DE J. C. 1357.
 „ savante, mais simple & pieuse. On ne peut pas
 „ faire avec eux des repas agréables ; mais on
 „ cause tant qu'on veut avec liberté & sans crainte.
 „ Enfin leurs prières me seront d'un grand secours à
 „ la vie & à la mort.

„ Je croyois vous avoir assez parlé de moi &
 „ peut-être trop ; mais vous voulez savoir au vrai
 „ l'état de ma fortune ; vous demandez s'il faut
 „ croire les bruits qui courent de mes richesses :
 „ voici sur cela l'exacte vérité. Mon revenu est aug-
 „ menté , j'en conviens ; mais ma dépense l'est aussi
 „ à proportion. Vous connoissez ma façon ; je n'ai
 „ jamais été ni plus riche ni plus pauvre : c'est
 „ le propre des richesses d'appauvrir en multipliant
 „ les desirs & les besoins : pour moi j'ai éprouvé le
 „ contraire jusqu'à présent ; plus j'ai eu , moins j'ai
 „ désiré : l'abondance m'a rendu plus tranquille &
 „ plus modéré dans mes desirs. Cependant je ne
 „ répons pas de ce qui m'arriveroit si je possédois
 „ de grandes richesses ; peut-être feroient-elles sur
 „ moi l'effet qu'elles font sur les autres.

„ Salomon m'avoit appris qu'elles attirent à leur
 „ suite les parasites & les demandeurs ; mais nous
 „ ne croyons bien que les choses que nous avons
 „ éprouvées & je suis dans ce cas-là. L'or passe par
 „ mes doigts sans s'y arrêter ; mon coffre est pour
 „ lui un passage & non un hospice. Je fais qu'il est
 „ fait pour soulager les besoins & non pas pour
 „ nourrir la cupidité. C'est dans cette vue qu'il a
 „ été cherché , trouvé , tiré des mines , épuré , frap-

AN. DE J. C.
1357.

„ pé & marqué. Celui qui le dépense à propos en
„ est le maître ; celui qui le conserve , un caissier ;
„ celui qui l'aime un fol ; celui qui le craint , un
„ esclave ; celui qui l'adore , un idolâtre : le vrai sage
„ est celui qui le méprise. Comme je fais que nous
„ nous trompons presque toujours dans les jugemens
„ que nous portons de nous , je n'ose pas me mar-
„ quer mon rang ; mais il est certain que je ne thé-
„ saurise pas , & je doute qu'il y ait des procès sur
„ ma succession (a).

„ Vous voulez savoir des nouvelles de notre en-
„ fant ; je ne fais que vous en dire. Ses mœurs sont
„ douces & les fleurs de sa jeunesse promettent beau-
„ coup. J'ignore quel en sera le fruit ; mais je crois
„ pouvoir me flatter que ce sera un honnête homme.
„ Je fais déjà qu'il a de l'esprit , mais à quoi sert
„ l'esprit sans l'étude ? Il fuit un livre comme on fuit
„ un serpent. Si cet esprit me plaît , je vois avec
„ douleur que la paresse le rendra inutile. Les prie-
„ res , les caresses , les menaces , les peines , tout
„ a été mis en œuvre & rien n'a réussi ; la nature
„ a été la plus forte. Je n'ai rien à me repro-
„ cher & je m'en console , pourvu qu'il soit honnête
„ homme , comme je l'espère. La gloire que donnent
„ les lettres est grande sans doute ; mais difficile à
„ acquérir. Il est plus aisé d'être vertueux. On par-
„ donne à un homme de n'être pas savant ; mais
„ on ne lui pardonne pas de n'être pas homme de bien.

Malo virum si-
ne litteris quam
litteras sine viro.

„ Themistocle disoit qu'il aimoit mieux un homme sans
lettres que des lettres sans homme.

(a) Il y a eu un procès après la mort sur la maison qu'il avoit bâtie à
Parnat. Son successeur dans l'Archidiaconé la disputa à son héritier. V. Ze-
barella , t. 1. p. 79.

Ces lettres où Pétrarque ouvre son cœur à ses amis le font mieux connoître que tout ce que je pourrois dire de lui. Voilà ce qui m'engage à les traduire toutes entières, quoiqu'elles soient un peu longues, l'unique objet de ces Mémoires étant de bien faire connoître mon héros. Les erreurs des Italiens sur son compte sont en vérité inconcevables. En voici une sur laquelle il faut que je m'arrête un moment.

AN. DE J. C.
1357.

Squarzafighi, un des meilleurs Biographes de Pétrarque, raconte qu'étant à Garignano il fit connoissance avec une Demoiselle de la maison de Beccaria (a), qui avoit une maison de campagne dans le voisinage où elle passoit l'été; que cette Demoiselle éprise de ses charmes eut un commerce avec lui, dont sa fille François fut le fruit. Squarzafighi tenoit cette anecdote de son ami Candidus December, qui assuroit avoir entendu raconter le fait par son pere, qui avoit été en grande liaison avec Pétrarque.

Squarzafighi.
Petr.

Voilà la source de cette fable, qui a été adoptée sans examen par la plus grande partie de ceux qui ont parlé de Pétrarque après Squarzafighi (b). Je ne pardonne pas à un homme comme Mr. Muratori d'avoir donné dans une erreur, si aisée à découvrir, pour peu qu'on prenne la peine de lire avec atten-

(a) Maison ancienne & illustre de Pavie, qu'on fera bientôt connoître.

(b) Louis Beccatelli, Mr. de la Bastie, Louis Bandini, que je regarde comme les meilleurs biographes de Pétrarque, n'ont adopté qu'une partie de la fable de Squarzafighi. Ils font naître François d'une intrigue que Pétrarque eut à Milan. Ce sont les termes de Mr. de la Bastie. Beccatelli & Bandini ajoutent que la mere étoit de bonne fa-

mille : di madre don vilé ; di famiglia ragguardevole. Il est impossible que François soit venue au monde depuis le séjour de Pétrarque à Milan. On a vu qu'il n'y alla qu'en 1353, & on verra que François fut mariée au plus tard l'an 1364. Je persiste toujours dans mon système, qui fait naître François l'an 1343 & toutes mes recherches m'y confirment de plus en plus.

AN. DE J. C.
1357.

tion les lettres de Pétrarque. Celle où il parle de son établissement à Garignano est certainement de l'an 1357, & l'on verra bientôt paroître dans ces Mémoires un enfant dont François sa fille accoucha l'an 1365. En suivant le calcul de Squarzacchi, François auroit été mere avant l'âge de sept ans. Cette fable ne mérite pas que je m'arrête plus long-temps à la refuter.

Pétrarque passa tout l'été de cette année dans son nouvel établissement, dont on voit qu'il étoit fort engoué. Au lieu d'aller conter fleurettes à Mademoiselle de Beccaria, comme on l'a prétendu, il passoit avec les Chartreux ou dans leur Eglise tous les momens qu'il ne donnoit pas à l'étude.

For. 13.

Ce fut là qu'il reçut dans le mois d'Août une lettre de Benintendi de Ravignan, Chancelier de Venise, qui le prioit instamment de lui envoyer douze vers élégiaques pour graver sur le tombeau d'André Dandolo. Les enfans de ce Doge de Venise desiroient vivement que Pétrarque leur accordât ce témoignage de l'amitié qu'il avoit pour leur pere. Le premier mouvement de Pétrarque fut de s'excuser par une réponse polie ; occupé de choses plus sérieuses, il avoit dit adieu aux Muses ; mais faisant ensuite réflexion qu'il ne pouvoit pas refuser une si petite grace à son ami Benintendi & aux enfans d'André Dandolo, il fit quatorze vers qui contiennent un précis des belles actions de ce Doge. On voit bien que ce sont de ces vers de commande que les Poètes font en dépit des Muses & malgré eux. Il n'y a point d'écolier de Rhétorique à présent qui n'en fit de meilleurs : je n'ai pas le courage de les rapporter.

La

La lettre est datée, à la Chartreuse de Milan où
je passe l'été, le 1 Septembre 1357. sur le soir.

AN. DE J. C.
1357.

Je conjecture que c'est aussi dans cette solitude que Pétrarque fit cette année une *Comédie sur le sac de Cefene* qu'on lui attribue & dont je crois devoir dire quelque chose, un des objets de ces Mémoires étant de donner au moins une idée de tous les ouvrages de Pétrarque.

Le Cardinal Albornos étoit venu à bout en quelques années de réduire les tyrans usurpateurs des biens de l'Eglise & de faire rentrer dans le domaine du St. Siege les villes qui en avoient été soustraites. Il ne lui restoit plus à dompter que François Ordelaffi, Seigneur de Forli & de Cefene. Il falloit un Albornos pour réussir dans cette entreprise. Ordelaffi étoit un homme intrépide, déterminé, sans religion, ne craignant ni la mort ni le danger, opiniâtre, plein de ressources, cruel mais généreux, adoré de son peuple qu'il combloit de bienfaits. Cia sa femme aussi brave que lui, aussi aimée de ses sujets, n'avoit pas sa cruauté & son irréligion. Elle lui écrivit : *défen-
dez Forli, je vous réponds de Cefene.*

Albornos fit le siege de Cefene & se rendit bientôt maître de la ville par le moyen des intelligences qu'il y avoit pratiquées. La Gouvernante s'enferma dans le château, qu'elle défendit jusqu'à la dernière extrémité avec le plus grand courage. Le 21 Juin la place prise, elle fut prisonniere de guerre avec toute la garnison. Le bruit se répandit qu'il s'étoit commis beaucoup de cruautés dans la prise de cette ville, que le Cardinal auroit pu empêcher.

Voilà le sujet de cette *Comédie* attribuée à Pé-

Tome III.

M m m

AN. DE J. C
1357.

trarque, qui n'est point imprimée & que je n'ai pas lue. Je n'en juge que par le fragment qu'on en trouve dans la vie d'Ambroise le Camaldule, publiée par Mr. l'Abbé Laurent Mehus. Il paroît par ce fragment que c'est plutôt un dialogue qu'une *comédie*; mais dans le siècle de Pétrarque on appelloit *comédie* toute composition écrite dans le style moyen, sur-tout quand il y avoit plusieurs interlocuteurs. Le style moyen étoit celui qui tenoit le milieu entre le style sublime de la tragédie & le style bas de l'épique.

On voit encore par le fragment de cette *comédie* qu'il ne paroît sur la scène que trois interlocuteurs; Jean, Conrad habitant de Cefene & Gerulus qui est Pétrarque. Il est clair que c'est une satire contre le Cardinal Albornos & les Pasteurs de l'Eglise. Je n'y reconnois pas le style de Pétrarque, & je serois fort tenté de croire qu'il n'en est pas l'Auteur, non plus que de la *comédie de Médée* qui est sous son nom dans le même manuscrit (a).

Il est certain que pendant la vie de Pétrarque, il courut sous son nom plusieurs ouvrages dont il n'étoit pas l'Auteur & qui étoient fort indignes de lui. Il s'en plaint dans une lettre à son ami Lélius, à qui il reproche même le doute sur ce chapitre. Ne voyons-nous pas le plus bel esprit de notre temps se plaindre aussi de cette infidélité commune à tous les siècles?

Ce qui a pu faire croire Pétrarque Auteur de ce dialogue sur le sac de Cefene, c'est que les Vis-

(a) Ce manuscrit étoit autrefois dans la bibliothèque Gaddi à Florence; il est à présent dans la bibliothèque de Médicis.

comti n'osant pas déclarer la guerre ouvertement au Cardinal Albornos, favorisoient secrettement Ordelaffi & sa faction. Ce tyran eut recours à eux lorsqu'il se vit réduit aux abois, & les Viscomti lui envoyèrent la compagnie du Comte Lando, ressource ordinaire de ceux qui n'en avoient point. Le Cardinal fit publier la croisade contre la compagnie. Par ce moyen il rassembla des troupes & amassa des florins. Ne voulant point se commettre avec ces brigands, il les renvoya avec de l'argent & mit le siege devant Forli.

AN. DE J. C.
1357.

Cet homme prudent & avisé, voyant que les Viscomti lui faisoient sous main tout le mal qu'ils pouvoient, d'abord après la prise de Cefene, fit une ligue offensive & défensive avec Aldobrandin d'Est, Seigneur de Ferrare & de Modene, les Gonzagues Seigneurs de Mantoue & de Reggio, Jean d'Olege Seigneur de Bologne, Jean Marquis de Montferrat Vicaire Impérial de Pavie, Simon Boccanegra Doge de Gênes, & Mrs. de Beccaria Seigneurs de Pavie. Cette ligue paroissoit faite contre le Comte Lando & sa compagnie; mais son objet principal, quoique secret, étoit d'abattre la puissance des Seigneurs de Milan. Peu de temps après avoir signé cette ligue, le Cardinal retourna à Avignon, laissant à sa place pour Légat Androuin de la Roche Abbé de Cluni, homme mol & foible, qui n'avoit rien de ce qu'il falloit pour remplacer Albornos. Mr. Muratori dit qu'il *savoit mieux dire son breviaire que faire la guerre* (a).

Galeas & Barnabé ayant les coudées plus fran-

(a) S'intendeva più di dire il breviarario che di trattar affari di guerra.

AN. DE J. C.
1357.

ches par le départ du Cardinal , s'occupèrent sérieusement de deux projets qu'ils couvoient depuis longtemps. Galeas brûloit d'être maître de Pavie & Barnabé vouloit reprendre Bologne que Jean d'Olego lui avoit enlevée. Je ne dirai rien de Bologne , parce que cela est totalement étranger à mon sujet ; mais la part qu'a eu Pétrarque à la prise de Pavie & le séjour qu'il y a fait ensuite avec Galeas m'autorise à entrer sur cela dans quelques détails qui ne déplairont peut-être pas à mes Lecteurs. Je raconterai tout de suite ce que fit Galeas pour s'en rendre maître , & comment il employa Pétrarque à écarter les obstacles qui s'y opposoient.

La ville de Pavie est située à six lieues de Milan sur le bord du Tésin dans une belle plaine , qu'on appelle avec raison le jardin de l'Italie. Son origine est trop ancienne pour n'être pas un peu obscure : les historiens ne sont pas d'accord. Le silence de Tite-Live fait douter de l'ancienneté que quelques Auteurs lui attribuent. Elle fut saccagée par Attila Roi des Huns , rétablie ensuite par les soins de St Epiphane son Evêque : elle devint quelque temps après le siege du Royaume des Lombards.

Charlemagne ayant détruit ce Royaume en 755 , Pavie passa à ses enfans & à ceux qui portèrent après eux le titre d'Empereurs. Frederic Barberousse lui permit de se gouverner par ses loix. La division intérieure qui troubla cette ville ne la laissa pas longtemps dans l'état républicain. Les Comtes de Langusco & les Seigneurs de Beccaria se disputèrent pendant quelque temps le gouvernement. Matthieu Visconti s'en empara l'an 1315. Elle tomba ensuite

sous les loix de Jean Roi de Bohême dans cette grande révolution dont j'ai parlé. Azon Viscomti la lui enleva avec le secours de Mrs. de Beccaria, à qui les Viscomti laissèrent la Seigneurie de cette ville, à condition qu'ils la tiendroient en quelque façon sous leur dépendance. Matthieu Villani dit que ces Messieurs traitoient Jean Viscomti comme leur maître, quoiqu'ils fussent Seigneurs de Pavie (a). L'attachement des Beccaria aux Viscomti les maintint quelques années dans cette seigneurie. Galeas la convoitoit ; elle étoit fort à sa bienséance par mille raisons qui le déterminèrent peut-être à se brouiller avec les Beccaria. Quoiqu'il en soit il y mit le siège dans le mois de Mai 1356, & comme il vit que ce siège tireroit en longueur, il fit bâtir trois forts de bois pleins de gens armés qui tenoient la ville bloquée & empêchoient que rien y entrât.

Jean Paleologue, Marquis de Montferrat, que l'Empereur avoit nommé son Vicaire à Pavie & qui avoit lui-même des vues sur cette ville, ne voulant pas souffrir qu'elle tombât dans les mains des Viscomti, avec qui il étoit en guerre, alla la secourir. Les habitans firent une sortie, dans laquelle les trois forts qui la tenoient bloquée furent emportés. Corio dit que le Marquis en partant après cette expédition emmena avec lui les principaux de la maison de Beccaria pour s'en assurer.

Il y avoit alors dans cette ville un homme singulier qui y jouoit en petit le rôle que Rienzi avoit joué en grand dans la ville de Rome. On l'appelloit

AN. DE J. C.
1357.

(a) E i signori di Pavía ch'erano què da Beccaria l'ubidivano come signore, benchè la città fosse all'oro governamento. Vill. l. 3. cap. 2.

AN. DE J. C.
1357.

* Ouvrier qui
fait de petites
boîtes de bois.

Jacques Boffolaro , parce que son pere étoit layetier*. Un excès de dévotion lui fit abandonner le monde de bonne heure pour mener dans un désert la vie érémitique : ensuite voulant entrer en religion , il prit l'habit des Hermites de St. Augustin , où il acquit bientôt une grande réputation de science & de sainteté. Le jour des Cendres il fit dans la salle de l'Evêché un discours au peuple qui eut tant de succès qu'on l'obligeât à prêcher pendant tout le Carême. Sa réputation attira de tous côtés à ses sermons une foule incroyable qui augmentoit tous les jours ; ses auditeurs étoient enchantés ; on ne parloit que de frere Jacques. (a) Encouragé par l'empressement & la confiance qu'on lui marquoit , il déclama avec force contre l'usure , les monopoles & les parures des femmes : l'effet de ces sermons fut une réforme subite ; plus d'usurier à Pavie ; les femmes renoncèrent à toutes leurs parures ; on ne les vit paroître que dans des habillemens simples & honnêtes. Devenu encore plus confiant par un pareil succès , il entreprit d'attaquer la tyrannie & les tyrans.

Cela donna de l'inquiétude à Castellàn & Milan de Beccaria , qui étoient alors Seigneurs de Pavie ; ils virent bien que c'étoit à eux que frere Jacques en vouloit ; ils conspirèrent contre lui à plusieurs reprises ; la trame ayant été découverte , les Pavésans jaloux de conserver leur Prédicateur , l'escortoient partout où il alloit ; rassuré par le zèle de ses compatriotes , il se déchaîna sans ménagement contre les

(a) Corio dit que ce Moine étoit un grand Prédicateur , mais un fourbe : que le Marquis de Montferrat l'avoit établi pour gouverner Pavie à son nom , mais qu'il en usurpa le gouvernement & commit de grandes cruautés. Corio contredit sur cela les autres Historiens , sur-tout Villani , & on ne peut pas compter sur lui.

tyrans , exagéra leurs cruautés & excita le peuple à reprendre la liberté dont il avoit joui. Le Marquis de Montferrat avec qui il étoit d'intelligence , l'appuyoit secrètement ; cela le rendoit encore plus hardi.

AN. DE J. C.
1357.

Un jour que son auditoire étoit bien rempli , après avoir échauffé les esprits par ses déclamations ordinaires contre les tyrans , il découvrit les pièges qu'on lui avoit tendus & exhorta les Pavésans à établir parmi eux un gouvernement républicain. Quand il vit ses auditeurs bien disposés , il lut dans la chaire une liste de vingt Centurions choisis parmi les plus honnêtes gens de la ville & les plus accrédités. Sur ces vingt il en nomma quatre pour être à la tête des autres. Le peuple les confirma sur le champ & ils acceptèrent. Les Seigneurs de Beccaria voyant que le feu qui s'allumoit seroit difficile à éteindre , & voulant aller à la source du mal , entreprirent encore de se défaire du frere Jacques ; mais leurs efforts furent inutiles ; on lui avoit donné soixante hommes pour le garder.

Castellan qui étoit auprès du Marquis de Montferrat , crut devoir se rendre à Pavie dans une circonstance si critique ; mais le Marquis ne voulut pas le lui permettre. Milan son frere se voyant sans ressource & craignant les excès où peut se porter une populace ameutée , chercha les moyens de livrer Pavie aux Seigneurs de Milan ; son frere y consentoit. Le frere Jacques ayant éventé la mine , monta en chaire , découvrit la trahison , tonna contre les traîtres & ordonna à un Centurion d'aller dire au Seigneur Milan de fortir sur le champ de Pavie & de tout le territoire.

AN. DE J. C.
1357.

La femme du Marquis de Montferrat étant morte dans ces entrefaites, Castellan saisit ce moment où le Marquis occupé des obsèques de sa femme ne pensoit pas à lui, il alla trouver son frere ; ils recurent dans leurs châteaux des troupes que les Visconti leur envoyèrent, se flattant par leur secours & les intelligences qu'ils avoient dans la ville d'y rentrer bientôt.

Frere Jacques découvrit toutes leurs menées, & fit sortir de la ville tous ceux qui leur étoient attachés. On en prit cent ; il y en eut douze de décapités, parmi lesquels il y avoit cinq Juges ou Avocats ; les autres furent déclarés libres à la volonté du frere Jacques & du peuple. On rappella les Guelphes exilés ; le Comte Philippe & le Comte Jean avec toute leur famille, qui avoient été chassés par les Seigneurs de Beccaria, rentrèrent dans la ville. Grande réforme dans le gouvernement ; quoiqu'il fût au nom du peuple, rien ne se faisoit d'important sans prendre l'avis du frere Jacques, qui au fond étoit maître de tout. Corio dit que *ses ordres étoient respectés comme des bénédictions*. Cela ne changea rien à son train de vie monastique ; au contraire il n'en devint que plus assidu aux exercices de son couvent, ce qui redoubloit la confiance du peuple.

L. 8. cap. 4. Villani, de qui j'ai tiré tout ce recit, le termine par cette réflexion : *la tyrannie des Seigneurs de Beccaria, qui avoit résisté à la grande puissance des Seigneurs de Milan, ne put tenir contre les sermons d'un petit Moine. Cette ville qui se trouvoit libre après avoir chassé ses tyrans, se trouva bientôt après soumise à un joug plus dur & plus difficile à secouer.*

J'ai

J'ai parlé des efforts que Galeas fit en 1356 pour s'emparer de Pavie, des trois forts qu'il avoit fait construire pour resserrer cette ville & la prendre ensuite avec plus de facilité. J'ai dit que ces trois forts furent emportés par une sortie de la garnison soutenue des troupes du Marquis de Montferrat. Cette sortie fut conseillée par le frere Jacques, qui se mit à la tête du détachement. Il agissoit alors de concert avec les Seigneurs de Beccaria, unis avec le Marquis de Montferrat contre les Visconti.

AN. DE J. C.
1357.

L'année suivante les choses changerent de face ; les Seigneurs de Milan assez occupés contre la ligue ne purent pas faire le siege de Pavie. Frere Jacques profita de ce repit pour attaquer les Seigneurs de Beccaria. Galeas, hors d'état d'employer la force, pria Pétrarque d'écrire à ce Moine une lettre énergique pour lui faire sentir l'irrégularité de sa conduite & combien elle juroit avec sa profession. Il paroît que Pétrarque avoit des liaisons assez étroites avec le frere Jacques, j'ignore ce qui pouvoit y avoir donné lieu ; voici la lettre qu'il lui écrivit. Comme elle est fort longue, j'en ai supprimé une partie, & sur-tout une grande quantité de passages de l'Ecriture & des Peres, tendants à prouver que la paix est un grand bien ; que l'Evangile ne respire que la paix, & que les Ministres du Seigneur doivent y porter les peuples.

» Mon cher frere, je vous ai souvent averti de
» penser à votre état & de faire votre devoir, qui^{17.}
» est de prêcher la paix. Aux avis j'ai joint les pri-
» res, pour voir si l'amitié feroit plus d'impression
» sur vous que la raison. Je vous ai conjuré par tous
Tome III. N n n

Fam. l. 10. ep.

AN. DE J. C.
1357.

» les Saints & sur-tout par le nom sacré de St. Au-
» gustin votre maître & mon patron de faire servir
» à des négociations de paix cet esprit supérieur ,
» cette éloquence victorieuse dont le ciel vous a doué ;
» d'éteindre cette flamme de discorde dont votre ville
» est embrasée , de réprimer cette enflure d'orgueil
» qui empêche vos concitoyens de suivre les conseils
» pacifiques qu'on leur donne. Je ne vous deman-
» dois rien de difficile & qui dût vous coûter. Y a-
» t-il rien qui convienne mieux à un Religieux , à
» un disciple de St. Augustin , qui répète si souvent
» dans ses ouvrages que *la paix est le plus grand*
» *bien dont les hommes puissent jouir & celui qu'ils*
» *desirent le plus ?*

» Serviteur de Bellone plutôt que de Marie , sous
» l'habit religieux , sous la tunique de Jesus-Christ ,
» vous couvrez des projets de guerre. Que dis-je !
» vous les manifestez par vos paroles & par vos ac-
» tions. Il semble que vous mettiez votre gloire à
» faire dire de vous par votre siècle & par la pos-
» térité : c'est le frère Jacques qui a allumé par ses
» conseils , entretenu par son éloquence , nourri par
» son esprit cette guerre ruineuse pour sa patrie , su-
» neste à toute l'Italie. Au lieu d'être un ministre
» de paix il souffle la guerre ; on peut lui appli-
» quer ce qu'on disoit faussement de Jeremie : *cet*
» *homme ne veut pas la paix de son peuple , mais sa*
» *perte* (a).

» Etes-vous capable d'entendre tranquillement la
» vérité de la bouche d'un ami ? Il n'est pas douteux
» que si vous n'existiez pas , tant de milliers d'hom-

(a) Si quidem homo hic non querit pacem populo , sed malum. Jerem.

„ mes qui habitent la plus belle & la meilleure con-
 „ trée du monde vivroient en paix ; on ne verroit pas
 „ ces étendards déployés dans des champs dévastés ;
 „ ces maisons en feu dans des villages abandonnés ;
 „ ces grandes villes dans le deuil & la désolation ; nos
 „ fleuves ne feroient pas teints du sang que votre
 „ éloquence a fait répandre. Que vous êtes heureux
 „ d'être parvenu à ce degré de gloire militaire sans
 „ vous donner aucun mouvement, sans courir aucun
 „ risque ! Il semble que le Psalmiste vous avoit en vue
 „ quand il disoit : *ils nourrissent dans leur cœur de*
 „ *mauvais desseins ; ils font sans cesse la guerre. Com-*
 „ *ment cela ? est-ce en montant à cheval, en prenant*
 „ *des armes, en conduisant des troupes ? Non, c'est*
 „ *en aiguissant leurs langues comme des serpents, en*
 „ *faisant distiller de leurs levres le venin de l'aspic (a).*
 „ Ne valoit-il pas mieux employer cette langue à
 „ chanter les louanges de Dieu qu'à amuser la popu-
 „ lace par des contes agréables, à prendre vos ci-
 „ toyens, pour ainsi dire, à la pipée par des sons
 „ flatteurs, à les séduire par les charmes de votre
 „ éloquence, pour leur faire commettre mille cri-
 „ mes dont vous êtes responsable devant Dieu &
 „ devant les hommes. Oui, cette langue enchante-
 „ resse est la source des calamités publiques. Plût à
 „ Dieu que vous l'eussiez coupée avec vos dents &
 „ jettée aux chiens ! Si vous ne pouviez pas, ou si
 „ vous ne saviez pas parler, l'Italie seroit tranquille.
 „ Cette guerre fera passer votre nom à la posté-
 „ rité ; les Historiens qui en parleront vous mettront

AN. DE J. C.
1357.

(a) Cogitaverunt iniquitates in corde, tota die constituebant praelia. Acuerunt linguas suas sicut serpentes, venenosa aspidum sub linguis eorum. Ps. 139.

AN. DE J. C.
1357.

» à la tête de leur narration. Les Peintres qui en
 » traceront les événemens placeront votre image
 » parmi celles des guerriers qui s'y feront distin-
 » gués. Au milieu des casques, des piques & des
 » boucliers, on verra un Moine vêtu de noir, por-
 » tant par-tout le flambeau de la discorde, condui-
 » fant les troupes & dirigeant les opérations de la
 » guerre. Cela fera en vérité un tableau singulier
 » & admirable.

» Est-il possible que vous placiez votre bonheur
 » & votre gloire dans la ruine de votre patrie, dé-
 » folée en dehors par une armée que vous y avez
 » attirée ; en dedans par votre langue dont vous vous
 » servez comme d'un belier pour renverser ses édi-
 » fices ? Amphion bâtit Thebes au son de sa lyre ;
 » vous avez détruit Pavie aux sons de votre voix.
 » Ville ancienne, belle, heureuse même, si elle ne
 » vous avoit pas porté dans son sein. Je sais ce que
 » vous pouvez dire pour votre justification. Pavie
 » étoit assiégée ; vous l'avez soulagée par la mort
 » ou l'exil d'une partie de ses habitans ; elle n'avoit
 » qu'une place, vous en avez fait plusieurs en dé-
 » molissant les maisons. Il faut l'avouer : voilà une
 » cruelle façon de soulager une ville assiégée.

» Est-ce uniquement le desir de passer pour un
 » homme éloquent qui vous détermine à faire tant
 » de mal à votre patrie ? Non, je suis persuadé
 » que vous avez des vues plus relevées, que vous
 » tendez à quelque chose de plus grand : mais lisez
 » l'histoire, vous ne trouverez personne qui ait pris
 » les mêmes moyens que vous pour arriver à votre
 » but, qui y soit parvenu comme vous, sans em-

„ ployer d'autres armes que sa langue. Ciceron chassa
 „ de Rome Catilina par sa seule éloquence, mais il
 „ ne vouloit que la liberté de sa patrie. Pisistrate de-
 „ vint tyran d'Athenes autant par les armes que par
 „ le discours. Je ne vois que Periclès qui ait réussi
 „ comme vous à détruire une ville florissante par une
 „ éloquence désarmée ; mais quelle différence ! sa
 „ naissance étoit illustre ; il n'avoit pas fait des vœux
 „ de religion. Vous, mon frere, né parmi le peu-
 „ ple, lié par des vœux de pauvreté & d'obéissance,
 „ au lieu d'obéir aux pauvres, vous voulez com-
 „ mander aux riches ; & si vous y réussissez, n'en
 „ tirez pas vanité, attribuez vos succès plutôt à la
 „ simplicité des gens à qui vous avez à faire qu'à l'é-
 „ légance de vos discours, que je ne conteste pas ce-
 „ pendant : eh ! que ne puis-je louer votre fidélité,
 „ comme je loue votre éloquence & votre esprit !
 „ Mais si vous aimiez votre patrie, votre mere,
 „ vous vous soumettriez à elle, au lieu de la sou-
 „ mettre à vous.

„ Ignoble, pauvre, seul, désarmé, vous êtes venu
 „ à bout de régner par des moyens singuliers &
 „ inouis. La capitale du Royaume des Lombards est
 „ devenue le siege de votre Empire ; j'applaudis à
 „ vos succès. Vous avez fait rentrer dans votre ville
 „ cet exilé illustre par ses victoires, qui, comme un
 „ autre Hercule, purgera la terre des monstres qui
 „ la désolent. Vous avez déployé toute la chaleur
 „ de votre ame dans la prise du fort de Nançano.
 „ Veillez sur cette citadelle ; ayez soin des prisonniers
 „ que vous y avez faits. Ne vous laissez pas domi-
 „ ner par l'orgueil, & quand vous menerez en

N n n iij

AN. DE J. C.
1357.

AN. DE J. C.
1357.

„ triomphe les vaincus attachés à votre char , fai-
„ tes qu'on y voie dans votre cortège l'enseigne de
„ la clémence.

„ Parlons sérieusement ; ami , rentrez en vous-mé-
„ me ; n'examinez pas ce qui vous est avantageux ,
„ mais ce qui est convenable & décent. Oubliez ce
„ que vous voudriez être , & pensez à ce que vous êtes
„ par la nature , la fortune , votre profession & la
„ vie que vous avez menée : vous verrez combien
„ cela s'accorde peu avec la tyrannie. Quand la fu-
„ reur de dominer s'emparera de vous , jetez un
„ coup d'œil sur votre robe , vos sandales , votre
„ ceinture ; vous ne trouverez dans tout cela rien
„ qui sente le Prince ; c'est l'habillement d'un servi-
„ teur de Jésus-Christ. S'il n'est pas possible de vous
„ guérir de votre manie , réglez donc puisque vos
„ citoyens veulent bien le souffrir ; mais qu'il vous
„ suffise de commander à ceux qui veulent obéir ;
„ rendez la paix à votre ville ; n'est-elle pas assez
„ déchirée ? Ne permettez pas qu'elle soit détruite.
„ Voulez-vous régner sur des ruines ? Faites comme
„ Gedeon , qui ayant entendu le Seigneur lui dire :
„ *la paix soit avec vous* , éleva sur le champ un
„ autel qu'il appella *la paix du Seigneur*. César vou-
„ loit sur la fin de ses jours élever un temple au
„ Dieu Mars. N'ayez pas la même idée ; ce qui
„ convenoit au plus grand des guerriers seroit ridi-
„ cule dans un Moine. Si vous vous proposez César
„ pour modele , foyez , comme lui , doux , clément ,
„ pacifique. Ceux qui ont lu les lettres qu'il écrivit
„ pendant la guerre civile , conviennent que c'étoit
„ là son caractère ; faites que ce soit le votre.

„Contentez-vous d'être un bon Religieux , & ré-
 „noncez à l'idée d'être tyran de votre patrie. Ne
 „deshonorez pas par des idées d'orgueil & de tyrannie
 „votre Ordre , qui est fondé sur l'humilité & la dou-
 „ceur. Ne perdez jamais de vue que le corps véné-
 „rable de votre saint Fondateur est avec vous sous
 „le même toit ; faites que votre imagination vous
 „présentant sans cesse son idée , le rende toujours
 „témoin de vos actions , de vos discours & même
 „de vos pensées. Sous ses yeux vous craindrez de
 „faire des choses qui offensoient votre maître &
 „votre Seigneur.

~~AN. DE J. C.~~
 1357.

Ceux qui connoissent le plaisir qu'un Religieux
 trouve à mettre en mouvement une grande ville ,
 en criant & se démenant dans la chaire du Pré-
 dicateur , ne seront pas étonnés , quand je leur di-
 rai que cette lettre fit peu d'impression sur le frere
 Jacques , & ne l'empêcha pas de continuer ses ma-
 nœuvres. Je ne puis me refuser de raconter un tour
 assez plaisant qu'il joua aux Seigneurs de Milan en
 1357 ou 1358. Je parle d'après Villani mon Histo-
 rien favori.

Les Pavésans avoient consommé tout leur vin ;
 leurs vignes avoient été ravagées , par conséquent
 point de vendanges à faire , ni de vin à espérer de
 leur crû. Resserrés comme ils étoient , il leur étoit
 difficile de faire entrer dans leur ville du vin étran-
 ger. Au commencement d'Octobre frere Jacques ima-
 gina de les mener faire vendanges dans les vignes de
 Milan ; projet hardi , singulier , mais qui fut bien
 conçu & bien exécuté. L'armée des Viscomti étoit
 occupée au siege de Mantoue ; ils avoient peu de

M. Vill. l. 2.
 cap. 5.

AN. de J. C.
1357.

Con grande
vergogna de su-
perbi tyranni.

troupes avec eux. Frere Jacques communiqua son projet au Marquis de Montferrat, & le pria de l'appuyer. Le Marquis vint se poster aux portes de Milan avec douze cens chevaux & quatre mille fantassins. Les Pavésans sortirent de leur ville, frere Jacques à la tête, avec tous les ustenciles de vendange & les bêtes de somme qu'ils purent rassembler ; ils allerent tous, hommes, femmes & enfans vendanger les vignes des Milanois ; tout cela fut fait dans un jour sans rencontrer le moindre obstacle ; les vendangeurs rentrerent gaiment dans Pavie chargés de vin & de raisins, *à la grande honte des superbes tyrans*, dit Villani. Cette entreprise si bien conduite fit beaucoup d'honneur au frere Jacques & redoubla la confiance qu'on avoit en lui. Je voudrois bien savoir ce que dit Pétrarque, quand il vit les tyrans de Milan dupés par un Moine, & les vendanges des Milanois faites par les Pavésans.

- L'hyver se passa en négociations de paix. Au mois d'Avril de l'année suivante, Galeas alla mettre le siege devant Pavie par terre & par eau. Les Plaisantins par son ordre avoient formé une petite flotte sur le Tesin commandée par Fiorello de Beccaria. Les Pavésans l'attaquerent & furent battus. Frere Jacques recommença ses déclamations en chaire contre les Seigneurs de Beccaria. Ce n'est rien de les avoir chassés, disoit-il, si vous ne leur ôtez l'espérance de rentrer, qu'ils conserveront toujours tant que leurs palais seront sur pied. Il n'en fallut pas davantage, au sortir du sermon, tout le monde se mit en mouvement, hommes & femmes, grands & petits ; *comme les fourmis chacun emportoit quelque chose.*

chose. En peu de temps tout fut démoli ; il n'y resta pas une pierre. A la fin de Mai, la paix fut conclue entre les Seigneurs de Milan & les Seigneurs confédérés.

AN. DE J. C.
1357.

Au sujet de Pavie on convint de s'en rapporter à la décision de l'Empereur, qui déclara que cette ville devoit rester en liberté. Les Visconti peu contents de cette décision, bâtirent des forts pour tenir la ville bloquée & y envoyèrent des troupes au printemps de l'année suivante 1359. Le Marquis de Montferrat trouva le moyen d'y entrer, fit une sortie à la tête de la garnison, surprit les assiégeans, les battit & détruisit les forts. Les Visconti nullement découragés par cet échec, envoyèrent une armée commandée par Luchin del Verme pour l'assiéger dans les formes, & y allerent souvent eux-mêmes pour presser les opérations du siege.

Vill. l. 8. cap.

92.

Le Marquis de Montferrat prit à sa solde la compagnie du Comte Lando, pour aller faire lever le siege de Pavie ; mais les Visconti la débauchèrent suivant l'usage, en proposant une paie plus forte. Les Pavésans pressés par la disette, & n'ayant plus aucune espérance de secours, commencerent à se décourager. Le frere Jacques ne cessoit de les animer par ses prédications & d'un ton prophetique leur annonçoit toujours de nouvelles victoires. Un jour l'argent lui ayant manqué, il parla avec tant de force contre le luxe, que les Dames lui porterent leurs diamans, leurs pierreries, leurs habits de prix ; les hommes tout ce qu'ils avoient en or & en argent. Il fit vendre tout cela à Venise, & en tira une somme considérable qui servit à soutenir le siege pendant

Vill. l. 9. cap.

54.

AN. DE J. C.
1357.

Vill. L. 9. cap.
55.

* Boso hist. di
Milano.

Id.

quelque temps. Enfin les maladies , la famine , le désespoir forcèrent les assiégés à capituler. Frere Jacques traita avec Galeas & le trouva facile. Le desir qu'il avoit de se voir maître de Pavie le porta à accorder tout ce qu'on lui demandoit. Il y fit son entrée dans le mois de Novembre , marquant beaucoup de confiance au Moine & même de vénération. Après avoir fait de concert avec lui tous les réglemens qu'il voulut dans la ville , s'être emparé de toutes les forteresses du pays , il s'en retourna ensuite à Milan , menant avec lui Frere Jacques & le comblant de caresses. Dès qu'il y fut arrivé , il le livra aux Religieux de son Ordre , qui l'envoyerent à Verceil où il fut renfermé dans une forte prison avec un peu de lumiere & beaucoup d'incommodité , dit Villani. Un Historien de Milan * ajoute qu'il fut mis dans une cage de fer. Je pense qu'il ne tarda pas à se repentir de n'avoir pas suivi les bons conseils que Pétrarque lui avoit donnés. On remarque comme un effet de la Providence qu'une aveugle présomption lui fit négliger d'insérer dans la capitulation quelques articles pour la sûreté de sa personne , qui n'auroient pas souffert la moindre difficulté. *Quand ceux qui ont quitté le monde pour embrasser l'état religieux veulent se mêler des affaires du siècle , ils sont souvent trompés par le démon , qui se transforme en Ange de lumiere , & faisant crier par le peuple , C'EST UN SAINT , les précipite dans toute sorte de travers de vaine gloire & même de cruauté. C'est une réflexion bien juste de Matthieu Villani.*

Il dit qu'on accusoit frere Jacques de cruauté , parce qu'il avoit fait périr bien du monde , & d'a-

varice , parce que sous prétexte de maintenir la religion il avoit fait un règlement pour faire payer l'amende à tous ceux qui n'alloient pas à la messe & à vêpres. Ce règlement lui rendit beaucoup ; il avoit des espions qui mettoient à contribution tous ceux qu'ils trouvoient en faute , en les menaçant de les déclarer.

AN. DE J. C.
1357.

On trouvera peut-être que j'ai trop appuyé sur cet épisode ; mais c'est un morceau d'histoire neuf, inconnu & que personne avant moi n'a imaginé de traiter ; il contient cependant des anecdotes singulières , plaisantes , & j'ose dire que s'il tomboit en bonnes mains il pourroit figurer avec la conjuration de Rienzi , quoiqu'il y ait beaucoup de différence entre l'un & l'autre , si on considère l'importance du sujet & la grandeur du théâtre (a).

J'ai un peu interverti mon ordre chronologique , pour mettre sous le même point de vue tout ce qui regarde la prise de Pavie , & la conjuration du frere Jacques , dont j'ai voulu ne faire qu'un seul tableau. Il est temps de revenir à Pétrarque , que j'ai laissé dans sa nouvelle campagne de Garignano , où il passa l'été & une grande partie de l'automne , sans qu'il lui soit arrivé rien d'intéressant que j'aie pu découvrir.

(a) Mr. de la Bastie n'a pas été plus heureux dans cette occasion que dans les autres. Encore plein de Rienzi , il dit que le frere Jacques fit élire des Tribuns du peuple & se plaça à la tête. Je ne fais où il a pris cela. M. Villani , qu'il cite , n'en dit pas un mot. Mr. de la Bastie assure que Pétrarque dans sa lettre au frere Jacques joignoit des autorités tirées des auteurs profanes aux passages de l'Ecriture &

des saints Peres. Dans cette lettre il n'y a pas un seul auteur profane de cité. Il ajoute que Pétrarque répond d'avance à tout ce que le frere Jacques auroit pu dire pour justifier sa conduite : j'ai encore cherché cela & ne l'ai pas trouvé. Certainement Mr. de la Bastie n'a pas pris la peine de lire cette lettre : je pourrois lui faire souvent le même reproche.

AN. DE J. C
1358.

L'année suivante fut presque entièrement consacrée à son traité intitulé : *remède contre l'une & l'autre fortune*. Il est dédié à son ami Azon de Corregge, dont la situation actuelle & la vie passée lui firent entreprendre cet ouvrage. Voici l'idée qu'il lui en donne dans une espece de dédicace qui est à la tête.

Préf. lib. de
rem. sur. fort.

„ Quand je considère l'instabilité des choses hu-
„ maines & les variations de la fortune , je ne trouve
„ rien de plus incertain & de plus inquiet que la vie
„ des hommes. La nature a donné aux animaux un
„ remede excellent pour les malheurs de cette vie ,
„ qui est l'ignorance d'eux-mêmes. Il semble qu'elle
„ nous ait mieux traités en nous donnant l'intelligence,
„ le souvenir & la prévoyance , c'est un présent ad-
„ mirable sans doute , mais qui nous nuit plus qu'il
„ ne nous sert. Toujours en proie à des soucis inu-
„ tiles ou fâcheux , nous sommes tourmentés par le
„ présent , le passé & l'avenir. Les animaux ne con-
„ noissent que le mal présent , il leur suffit de l'évi-
„ ter : pour nous , comme si nous craignons de
„ n'être pas assez misérables , nous joignons au mal
„ présent le souvenir du mal passé & la crainte du
„ mal à venir. C'est un Cerbere à trois têtes avec
„ qui nous combattons sans cesse. Ne vaudrait-il pas
„ mieux être privés de cette raison qui ne nous rend
„ supérieurs aux animaux que pour nous faire souf-
„ frir davantage ? Notre vie seroit gaie & heureuse
„ si nous voulions : par le soin que nous prenons
„ de chercher des sujets d'affliction , nous en avons
„ fait une affaire triste & pénible. Nous passons les
„ premières années de cette vie dans les ténèbres de
„ l'ignorance , la suite dans la peine & le travail , la

„ fin dans les douleurs , la totalité dans l'erreur ; ja-
 „ mais un jour entier pur & sans nuage.

AN. DE J. C.
 1358.

„ Examinons bien & foyons de bonne foi , nous
 „ conviendrons que c'est notre faute. La fortune nous
 „ fait la guerre. La vertu seule peut nous rendre
 „ victorieux dans les combats qu'elle nous livre :
 „ nous quittons ses drapeaux , la partie n'est plus
 „ égale ; la fortune se joue de nous , elle nous tourne
 „ dans sa roue , nous élève & nous abaisse comme
 „ il lui plaît. Nous ne devons l'imputer qu'à notre
 „ légèreté & à notre mollesse.

„ C'est un vieux mal , enraciné , difficile à gué-
 „ rir , je le fais bien ; mais il n'est pas incurable ; il
 „ n'y a rien dont ne puisse venir à bout un esprit
 „ mâle & ferme , qui travaille avec envie de réussir.
 „ L'entretien des gens sages & la lecture des bons
 „ livres , voilà les meilleurs remedes que je con-
 „ noisse ; mais il faut y joindre le consentement de
 „ l'ame , sans lequel les meilleurs conseils devien-
 „ droient inutiles. Quelle reconnoissance ne devons-
 „ nous pas à ces génies du premier ordre , qui ,
 „ quoique morts plusieurs siècles avant nous , vivent
 „ encore avec nous , s'entretiennent avec nous , sont
 „ nos guides & nos maîtres , nous servent de pilo-
 „ tes & de phares dans cette navigation de la vie
 „ où notre vaisseau est sans cesse agité par les ora-
 „ ges des passions. C'est là la vraie Philosophie qui nous
 „ mene au salut par une route sûre & abrégée , &
 „ non celle des écoles , qui nous élevant dans l'air
 „ sur des aîles trompeuses , après nous avoir fait vol-
 „ tiger au gré des vents des disputes frivoles , nous
 „ laisse retomber sans nous avoir rien appris.

O oo iij

AN. DE J. C.
1358.

„ Cher ami ! je n'entreprends pas de vous exhorter à cette étude , que je juge nécessaire. La nature vous a donné du goût pour la lecture & un desir infatiable de tout savoir ; mais la fortune vous a plongé dans une mer d'affaires & de soins , qui , sans vous ôter l'envie d'apprendre , ne vous laissent pas le temps d'étudier. Vous aimez le commerce des savans ; dérochant tous les jours quelques heures à vos affaires pour vous entretenir avec eux , vous sortez toujours de ces entretiens plus instruit ; & j'ai remarqué que souvent votre mémoire vous y tenoit lieu de livres. Il est inutile de vous inviter à faire ce que vous avez toujours fait ; mais comme vous ne pouvez pas tout lire , tout entendre , tout retenir , je crois qu'il est à propos de munir votre esprit de quelques maximes courtes & précises , qui vous serviront d'armes journalières dans les assauts que la fortune vous livre , sans négliger les grands préceptes de la sagesse , qui demandent plus d'application.

„ Le vulgaire croit n'avoir à combattre que la fortune adverse , & les Philosophes ont décidé que c'étoit le combat le plus difficile. Pour moi je ne pense pas comme eux ; je crois qu'il est plus aisé de se bien conduire dans l'adversité que dans la prospérité ; que la fortune est plus insidieuse , plus dangereuse , quand elle nous caresse , que quand elle nous menace ; c'est l'expérience qui me l'a appris & non les raisonnemens , ni les livres. J'ai vu bien des gens soutenir avec courage de grandes pertes , la pauvreté , l'exil , la prison , les tourmens , la mort & des maladies même pires que la

„ mort. Je n'en ai point vu à qui la puissance , les richesses & les honneurs n'aient tourné la tête.

AN. DE J. C.
1358.

„ Combien de fois a-t-on vu la bonne fortune renverser des gens que la mauvaise n'avoit pu ébranler ? L'ame amollie par la prospérité , succombe aux caresses de la fortune , après avoir résisté à ses menaces : c'est ce qui faisoit dire à Horace :
„ *apprenez à supporter une grande fortune.* Il jugeoit donc cela difficile , puisqu'il disoit qu'il falloit l'ap-
„ prendre.

Bene ferre magnam disce fortunam.

„ Seneque nous a laissé un petit traité où il n'est question que de la mauvaise fortune. Je ne sais s'il a oublié de parler de la bonne , ou s'il a négligé de le faire , parce qu'il croyoit qu'il est plus aisé de la supporter. Mon dessein est de parler de l'une & de l'autre. Je n'entreprends pas de corriger Seneque , ni même de le critiquer ; mais pourquoi ne traiterois-je pas avec mon cher Azon un sujet qu'il a traité avec son ami Gallion ? La vérité & la vertu ne sont-elles pas des biens communs qui appartiennent à tout le monde ? Vous savez le peu de temps que j'ai mis à faire cet ouvrage ; personne ne peut vous instruire mieux que moi de l'esprit dans lequel il a été composé. Plus occupé des intérêts du Lecteur que de la gloire de l'Ecrivain , je me suis moins attaché à ce que mon sujet m'offroit de brillant qu'à ce qui me paroissoit pouvoir vous être utile. J'ai voulu que vous y trouviez , comme dans une petite boîte aisée à porter , un antidote préparé par une main amie contre le poison de la bonne & de la mauvaise fortune. Elle est redoutable sous ces deux faces ; cela

AN. de J. C.
1358.

„ n'est pas douteux. Dans l'une il faut un frein pour
„ réprimer les saillies d'une ame fougueuse qui s'em-
„ porte : dans l'autre il s'agit de consoler , soula-
„ ger , fortifier une ame affligée prête à s'abattre.

„ Lorsque l'idée m'est venue de travailler à cet
„ ouvrage , votre image se présenteoit à moi ; vous
„ m'excitez à le faire , non par vos propos , puis-
„ que vous l'ignoriez ; mais en me fournissant une
„ matiere abondante. Dans tous les temps on a vu
„ des gens que la fortune a comblés de biens &
„ de maux , élevés au plus haut degré de sa roue
„ & précipités ensuite dans l'abyme ? Combien d'Em-
„ pereurs Romains & de Rois étrangers renversés
„ de leur trône par leurs ennemis ou par leurs pro-
„ pres sujets ont perdu l'Empire & la vie ? Mais
„ pourquoi chercher dans l'Antiquité ce qui s'est passé
„ sous nos yeux ? N'avons-nous pas vu des Rois
„ étranglés avec une corde & cruellement déchirés ?

„ Quoique la nature vous eût donné un cœur de
„ Roi , mon cher Azon , la fortune ne vous a point
„ donné de Royaume ni ôté par conséquent ; mais
„ je doute que notre siècle fournisse un exemple de
„ quelqu'un qu'elle ait aussi bien & aussi mal traité
„ que vous. D'abord vous aviez une constitution ad-
„ mirable , une santé à toute épreuve , des forces
„ qui étonnoient tout le monde. Depuis quelques an-
„ nées nous vous avons vu en peu de temps aban-
„ donné trois fois des Médecins qui désespéroient
„ de votre vie. Le Médecin céleste , qui a été vo-
„ tre unique ressource , en vous rendant la santé ne
„ vous a pas rendu vos forces. Vous aviez une adresse,
„ une agilité singulière ; on vous appelloit *pied d'airain*,
parce

Æripes.

„ parce que vous étiez infatigable. A présent on
 „ vous voit tout courbé , pouvant à peine vous traî-
 „ ner. Vous marchez appuyé sur les épaules de vos
 „ gens, ou bien il faut que leurs mains vous placent sur
 „ le dos d'un cheval. Votre patrie vous a vu presque
 „ dans le même jour la gouverner en maître , & la
 „ quitter pour aller en exil. Il n'y a peut-être per-
 „ sonne sur qui nos Princes aient répandu avec plus
 „ de profusion leurs faveurs & leurs rigueurs. Au-
 „ trefois ils se disputoient votre amitié ; a présent
 „ ils ont conspiré votre perte & paroissent réunis
 „ pour cela. Les uns , après vous avoir enlevé les
 „ trésors , les pierreries , les bijoux ramassés dans
 „ votre prospérité ; après avoir fait périr dans les
 „ tourments vos amis , vos clients , vos domesti-
 „ ques , attaquent votre tête. D'autres plus doux ,
 „ plus cléments se sont contentés de s'emparer de
 „ vos biens , de vos maisons , de vos terres , d'un
 „ patrimoine immense. Ceux qui vous ont vu passer
 „ tout-à-coup de l'état le plus brillant à la plus grande
 „ misère regardent cela comme un prodige. Vous avez
 „ perdu par la mort la plus grande partie de vos
 „ amis ; les autres , suivant l'usage , vous ont tourné
 „ le dos. A tant de calamités accumulées , s'est joint
 „ une grande maladie qui a fait répandre le bruit de
 „ votre mort , parce qu'on ne croyoit pas que vous
 „ pussiez vivre ; elle vous a attaqué pendant que
 „ vous étiez dénué de tout secours, loin de votre
 „ patrie , de votre maison , dans une terre étrangère
 „ investie par des troupes ennemies , qui vous met-
 „ toient hors d'état de recevoir quelque soulagement
 „ d'un petit nombre d'amis que la fortune vous a

AN. DE J. C.
1358.

AN. DE J. C.
1358.

„ laissés. En un mot vous avez tout éprouvé, excepté
 „ la prison & la mort. Mais que dis-je ! n'avez-vous
 „ pas senti toutes les horreurs de la prison, quand
 „ vos ennemis y ont enfermé votre fidele épouse &
 „ tous vos enfans, sans vous en laisser un seul pour
 „ votre consolation ? Et la mort, pendant que vous
 „ luttiez avec elle, ne vous a-t-elle pas enlevé dans
 „ la prison un de vos enfans pour qui vous auriez
 „ donné votre vie ?

„ Nous voyons réuni en vous tout ce que l'Histoire Romaine nous raconte de Pompée & de Marius. La fortune vous a prodigué ses biens & ses maux. Ses caresses n'ont pas fait sur vous le même effet que sur ses autres favoris qui ont marqué beaucoup plus d'arrogance. Ses menaces & ses coups vous les avez supportés avec un courage qui vous a fait aimer & admirer de vos plus grands ennemis. La vertu a cela de propre qu'elle se fait aimer des gens de bien & admirer des méchans ; le courage sur-tout, qui présente un air serein, tranquille, agréable au milieu des ténèbres & des calamités.

„ A votre ancienne amitié pour moi vous avez ajouté
 „ un surcroit de bienveillance qui m'a surpris, parce que je ne le croyois pas possible. Cela m'a fait
 „ tout quitter pour travailler à un ouvrage où vous
 „ puissiez vous voir comme dans un miroir, rajuster
 „ tout ce qui ne seroit pas en ordre & préparer votre ame à tous les traits de la bonne ou de la mauvaise fortune, de façon que vous puissiez dire
 „ comme Enée à la Sibille dans Virgile : *rien de tout cela ne me paroît nouveau ; j'ai tout prévu ;*

„ je suis préparé à tout (a).

„ Je n'ignore pas que dans les maladies de l'ame ,
 „ ainsi que dans celles du corps , on regarde les dif-
 „ cours comme un remede peu efficace ; mais je fais
 „ aussi que les maladies de l'ame doivent être gué-
 „ ries par des remedes spirituels & invisibles. Ceux
 „ dont le mal est causé par des préjugés , seront
 „ soulagés par des maximes vraies & puisées dans la
 „ raison : on peut relever par de bons conseils ceux
 „ que de mauvais conseils ont fait tomber.

„ Quand on voit un ami dans le besoin , si on lui
 „ donne tout ce qu'on a pour le soulager , on a rem-
 „ pli à son égard tous les devoirs de l'amitié , qui
 „ fait plus d'attention aux mouvemens du cœur qu'à
 „ la valeur de la chose donnée. Un petit présent peut
 „ être le témoignage d'un grand amour. Il n'y a rien
 „ que je ne vous desiré , & voici tout ce que je puis
 „ vous offrir. Je souhaite que ce petit traité vous soit
 „ utile ; s'il ne l'est pas , votre amitié m'excusera.
 „ En voici en peu de mots toute la marche. Les
 „ quatre grandes passions ; l'espérance & la joie filles
 „ de la prospérité ; la crainte & la douleur filles
 „ de l'adversité , attaquent l'ame & lui lancent tous
 „ leurs traits. La raison qui commande dans la cita-
 „ delle les repousse. Avec l'esprit que vous avez ,
 „ vous connoîtrez aisément de quel côté se déclare
 „ la victoire.

• J'ajouterai peu de chose à cette préface , pour
 donner une idée de l'ouvrage. Il est divisé en

AN. DE J. C
 1358.

(a) Non ulla laborum

O Virgo nova mi facies , inopinave surgit.

Omnia percepi atque animo mecum ante peregi. *Eneid. L. VI.*

P p p ij

AN. DE J. C.
1358.

deux livres : dans le premier la cupidité ou l'espérance & la joie , filles de la prospérité , présentent à l'ame les biens , les agrémens , les plaisirs de la vie qui peuvent la séduire & l'énivrer. La raison démontre que tous ces biens sont faux , frivoles , périssables , & qu'il ne faut pas y compter. Dans le second la crainte & la douleur , filles de l'adversité , font passer en revue les malheurs , les chagrins , les maladies , les calamités dont la vie humaine est empoisonnée. La raison fait voir que ce ne sont pas là de vrais maux , qu'ils ne sont pas sans remède , & qu'on en peut même tirer quelques biens.

Ce traité est plein d'esprit , d'érudition , de philosophie & de maximes vraies puisées dans le sein de l'expérience & dans les écrits des meilleurs Philosophes. La matiere est approfondie & égayée par mille traits de l'histoire ancienne & moderne.

Il fit beaucoup de bruit quand il parut : tout le monde voulut l'avoir. Le Roi Charles V. l'avoit dans sa bibliothèque ; il le fit traduire en François par Nicolas Orême. * Il a été traduit en Italien par Remigio Florentin ; en Espagnol par Antoine Obregon , &c. Depuis long-temps on ne le lit plus ; il seroit même difficile d'en soutenir la lecture ; en voici la raison. Le dialogue est mal fait ; les interlocuteurs sont des êtres moraux personifiés , qu'on mettoit à toutes sautes dans le siècle de Pétrarque & qui ne sont plus à la mode à présent. D'ailleurs les moralités dont ce livre est farci , sont usées , triviales , & ont été présentées mille fois sous une forme plus agréable dans des écrits modernes. Mais je crois pouvoir dire avec confiance que si on met-

* Cette traduction a été imprimée à Paris l'an 1534.

toit les ouvrages de Pétrarque à l'alembic , l'extrait qu'on en tireroit contiendrait ce qu'il y a de meilleur & de plus frappant dans nos livres de philosophie & de morale sur-tout. •

AN. DE J. C.
1358.

Je ne puis me refuser de dire quelque chose des malheurs d'Azon de Correge , qui firent naître à Pétrarque l'idée de cet ouvrage. Je prie le Lecteur de se rappeler ce que j'ai dit de lui dans le cours de ces Mémoires. Après avoir régné quelque temps à Parme sa patrie avec ses freres , forcé de vendre la seigneurie de cette ville , il se retira à Verone auprès de Mastin & Albert de Lescale ses neveux , & voilà le principal aimant qui attiroit si souvent Pétrarque dans cette ville , où nous l'avons vu faire plusieurs voyages.

Mém. tom. 1.
fol. 170. & seq.
Tom. 2. fol. 12.
& seq.

Après la mort de Mastin de Lescale , Azon s'attacha à Can le grand , son fils aîné & son successeur. Can allant à Bolfano voir le Marquis de Brandebourg son beau-frere , qui étoit Comte de Tirol , laissa Azon son Lieutenant à Verone , & ordonna à tout le monde de lui obéir comme à lui-même. Fregnan de Lescale , batard de Mastin , homme hardi & entreprenant , voulut profiter de l'absence de son frere pour s'emparer de la seigneurie. La nuit du 17 Février 1354. il fit courir le bruit que Can son frere étoit mort en Allemagne , & de concert avec Azon il fit sortir les principales troupes de la ville , sous prétexte qu'il falloit s'opposer à quelques mouvemens de Barnabé Viscomti , n'y laissant que les soldats qui lui étoient affidés ; le lendemain il ne lui fut pas difficile de se faire reconnoître Seigneur de Verone , étant appuyé par Mrs. de Gonzague , qui étoient

AN. DE J. C.
1358.

venus a son secours (a). Il parcourut toute la ville avec un sceptre & fut proclamé.

Can informé de cette trahison , se hâta de retourner à Verone , dont on lui ouvrit les portes , dès qu'il se fut fait connoître. Après un combat assez vif dans lequel Fregnano fut tué , il ne trouva plus aucune resistance & pardonna aisément à son peuple les suites d'une erreur dans laquelle on l'avoit induit d'une maniere assez plausible ; mais en revanche il crut devoir traiter avec la plus grande sévérité les auteurs du complot. Il y eut plusieurs Mantouans de pendus ; Mrs. de Gonzague furent mis en prison , d'où ils ne sortirent qu'à la sollicitation de l'Archevêque de Milan & en donnant trente mille florins de rançon.

Il faut avouer que toutes les apparences étoient contre Azon. On ne peut nier qu'il ne fût plus coupable que les autres , ayant abusé de la confiance que le Seigneur de Verone lui avoit témoignée. Il ne fut pas pris , parce que , prévoyant ce qui devoit arriver , il s'étoit retiré à Ferrare ; mais trois de ses gens furent pendus , sa femme & ses enfans mis en prison (a) , tous ses biens confisqués. Non content de cela , Can fit mettre des fourches devant sa porte , qu'il avoit soin de faire renouveler tous les ans tant qu'il vécut.

*Chron. Regg.
coll. Mur. tom.
18. fol. 174.
Cor. hist. di
Mil.*

Gazata , Auteur de la Chronique de Reggio , & Corio dans son histoire de Milan justifient Azon par

(a) Les Historiens disent que les Gonzagues lui avoient fait naître cette idée comptant profiter eux-mêmes de cette révolution pour se rendre maîtres de Verone. Les Visconti y avoient aussi pensé , & Barnabé y échoua.

(b) Ils y resterent quelques années & n'en sortirent qu'en payant treize mille florins. Pétrarque nous apprend qu'un de ses enfans mourut en prison. Les Auteurs contemporains n'en parlent pas.

la manière dont ils racontent cet événement. Ils disent que Fregnano fit éveiller Azon sous prétexte qu'une Dame avec qui il étoit en commerce l'attendoit dans sa chambre ; Azon étant allé au rendez-vous avec empressement , y trouva Fregnano , qui lui fit part de son projet & le menaça de le faire mourir s'il refusoit de s'y prêter. Les liaisons étroites d'Azon avec Mrs. de Gonzague , l'extrême sévérité avec laquelle Can le traita lui & toute sa famille , & un mot de Villani qui dit qu'il *sortit de Verone avec un mauvais renom* (a) donnent lieu de croire qu'il étoit plus coupable qu'il ne paroît dans le récit des Auteurs que je viens de citer. D'un autre côté on peut dire que Can trompé par les apparences , porta sa vengeance trop loin à l'égard d'Azon & de sa famille. Ce qui est certain , c'est qu'il se rendit odieux à tout le monde par ses cruautés & que son frere Canfignore l'assassina publiquement dans les rues de Verone , le 14 Octobre 1359 , sans que personne parût s'intéresser à son sort. Convenons que la catastrophe d'Azon de Corregge est un de ces mystères de l'histoire dont il est impossible de découvrir exactement la vérité.

Il faut rendre justice à Pétrarque ; les malheurs d'Azon n'affoiblirent pas son amitié pour lui , qui ne se démentit jamais , ni pendant sa vie , ni après sa mort. Il est singulier que dans les recueils de ses lettres , on n'en trouve aucune de celles qu'il lui écrivit , qui devoient être en grand nombre , car leur commerce dura long-temps. Je n'en ai trouvé qu'une

AN. DE J. C.
1357.

Chron. Veron.
Vill. l. 9. cap.
59.

(a) Azzo da Correggio ch'era in Verona se n'uscì non con buona fama. *Mar. Vill. l. 3. cap. 100.* La chronique de Zagata , imprimée à Verone , charge beaucoup Azon.

AN. DE J. C.
1358.

dans un manuscrit de la bibliothèque Médicis à Florence, que Mr. l'Abbé Bandini a eu la bonté de me faire copier ; j'ai cru devoir la placer ici ; la date de l'année n'y est pas ; mais elle est certainement de cette année 1358, ou au plus tard de la suivante 1359. Voici l'adresse : *A magnifique Seigneur Azon de Corree, mon maître & mon bienfaiteur.*

Bibl. Laur.
Plut. LIII. cod.
XXXV. fol. 14.
Milan, 19 Septembre.

„ Je prens Dieu qui voit tout à témoin que vos
„ lettres me donnent toujours beaucoup de joie &
„ de consolation ; mais les dernières m'ont fait plus
„ de plaisir que les autres, parce qu'elles m'ont tiré
„ de l'inquiétude où j'étois sur votre état. J'ai été
„ charmé d'apprendre que je vous verrai bientôt dans
„ la bienveillance & les bonnes grâces de mon magnifique Seigneur ; chose que j'ai toujours désirée &
„ à laquelle j'ai travaillé de toutes mes forces, persuadé que cela seroit agréable, utile & honorable
„ à tous les deux. Je vous ai écrit deux fois cette
„ année à ce sujet, & je vous ai envoyé un domestique pour porter les lettres, mais sans succès. Grace au
„ Seigneur je vois, ou du moins je verrai bientôt
„ ce que j'ai tant souhaité. Je puis vous assurer,
„ comme témoin, que mon maître n'a jamais été animé à un certain point contre vous, & que la guerre
„ présente ne lui a jamais fait oublier entièrement
„ l'ancienne amitié qui vous unissoit. Je vous le dis
„ pour vous engager à l'aimer & à le révéler de plus
„ en plus, comme je fais que vous avez toujours
„ fait. Je suis sensible à l'empressement que vous
„ me témoignez de me voir & nullement étonné, en
„ ayant reçu tant de preuves. Mon maître est absent ; je ne doute pas qu'à son retour il ne m'accorde

„ corde la permission d'aller vous voir , & je regarderai cela comme une grande récompense. Le Seigneur vous conserve.

AN. DE J. C.
1358.

Cette lettre a besoin encore de quelques éclaircissemens. Azon , après la catastrophe de Verone , se retira à Mantoue auprès des parens de sa femme. Là, il ne put se dispenser d'épouser la querelle de Mrs. de Gonzague contre les Seigneurs de Milan. Voilà ce qui le brouilla avec Galeas Visconti , avec qui il avoit été autrefois extrêmement lié , comme il paroît même par la lettre que je viens de rapporter. Je ne doute pas que Pétrarque n'ait beaucoup contribué à la paix conclue le 8 Juin de cette année entre ces Seigneurs , qui étoient tous las de la guerre, & qu'il n'y ait pris beaucoup de part.

Un des articles de cette paix portoient qu'Ugolin de Gonzague épouserait Catherine Visconti , fille de Matthieu.

Les noces furent célébrées à Milan avec beaucoup de magnificence. Barnabé fit baptiser en même temps un de ses enfans qui venoit de naître. Grandes fêtes qui durèrent plusieurs jours , des joutes , des tournois & tout ce qui peut annoncer la joie publique.

Pétrarque étoit allé au commencement du printemps à sa campagne de Linterno pour pouvoir travailler plus tranquillement à son traité *des Remedes contre l'une & l'autre fortune*. Les Chartreux , avec qui il vivoit beaucoup , ne parloient que de la sainteté & des vertus de leur Général. Pétrarque ne l'avoit jamais vu ; mais il le connoissoit de réputation. C'étoit ce Jean Birel , dont j'ai parlé , que les Cardinaux auroient fait Pape dans le conclave qui suivit la

Mém. tom. 9.
fol. 278.

AN. DE J. C.
1357.

mort de Clement VI, si le Cardinal de Taleirand ne s'y étoit opposé, craignant que ce saint homme ne voulût mettre la réforme dans le sacré College.

Pétrarque, pressé par les Chartreux de lui écrire, se rendit à leurs desirs ; il avoit une belle occasion pour lui faire tenir sa lettre. Le Prieur de la Chartreuse de Milan alloit partir pour un Chapitre général qui devoit se tenir à la grande Chartreuse. Voici un extrait de cette lettre. Elle est datée de la Chartreuse de Milan, où j'habite, le 25 Avril.

Sen. l. 15. ep.
2.

„ Plein d'étonnement & d'admiration, je vous parle
„ comme je parlerois à Jesus-Christ même, qui habite dans votre cœur, je ne puis en douter ; car
„ le cœur de l'homme juste n'est-il pas le temple où
„ Dieu reside ? On dit que vous êtes un Ange, que
„ que vous menez la vie qu'un Ange meneroit s'il
„ étoit sur la terre. Pour moi je vous vois comme un
„ astre qui se leve du haut de la grande Chartreuse
„ pour éclairer un monde plein de pécheurs, comme
„ on voit l'étoile du matin se lever sur une montagne à l'orient. Que vous êtes heureux & que je
„ suis malheureux. Pendant que je navige sur cette
„ mer battu par les tempêtes, ayant toujours devant
„ les yeux la mort que je crains, arrivé au port,
„ vous êtes, pour ainsi dire, dans le vestibule du
„ paradis avec l'espérance ou plutôt la certitude d'une
„ vie heureuse, qui ne finira jamais.

Après lui avoir demandé le secours de ses prieres ;
il finit sa lettre en disant :

„ D'où peut me venir cette confiance vis-à-vis
„ d'un homme que je n'ai jamais vu ? Ce n'est pas
„ mon mérite qui me la donne, mais cet amour que

„ j'ai toujours eu pour vous & pour votre saint trou-
 „ peau ; c'est l'idée que j'ai de votre sainteté qui me fait
 „ espérer un accès facile auprès de vous. Souvent on
 „ aime mieux ce qu'on ne voit pas que ce qu'on
 „ voit. Tout pécheur que je suis , je vous vois dans
 „ celui qui nous voit tous & dans qui nous verrons
 „ tout. Quoique cette façon de voir soit la meilleure
 „ & la plus sûre , je voudrois que mes yeux jouissent
 „ du plaisir de vous contempler. Quoique j'entende
 „ parler de vous à tout le monde & qu'on me ré-
 „ pete même vos saintes paroles , je voudrois que
 „ mes oreilles eussent la satisfaction de les entendre
 „ de votre propre bouche : enfin , quoique je vous
 „ embrasse tendrement avec les bras de l'ame , je
 „ voudrois pouvoir vous ferrer étroitement avec les
 „ bras du corps , & que ma main eut le bonheur de
 „ toucher cette main consacrée à Dieu . . . la main
 „ d'un grand homme que je révere.

„ Je vous connois plus que vous ne croyez. Placé
 „ dans un endroit élevé , votre vertu vous fait con-
 „ noître de bien des gens que vous ne connoissiez pas.
 „ A cela se joint le gage précieux que je vous ai con-
 „ fié ; ce frere unique enrôlé dans la milice de Jésus-
 „ Christ sous vos auspices & sous vos drapeaux. De
 „ tous les biens que j'ai reçus de la nature ou de la
 „ fortune , il n'y en a aucun qui me soit aussi cher.
 „ Je sais que vous l'aimez comme votre fils ; vous
 „ me l'avez enlevé ; je m'en console , je m'en réjouis
 „ même par l'espérance de son bonheur ; que dis-
 „ je ! Je me sens glorieux d'avoir un frere digne de
 „ servir Jésus-Christ dans votre sainte famille. Voilà
 „ ce qui m'a donné tant de confiance avec vous. Le

Q q q ij

AN. DE J. C.
1353.

„ Prieur de la Chartreuse de Milan , qui vous pré-
sentera ma lettre & mes hommages , pourra vous
faire connoître les sentimens qui m'animent pour
vous & pour vos Religieux.

Le Prieur de la Chartreuse de Milan , en revenant du Chapitre , porta à Pétrarque la réponse de Jean Birel , qui le grondoit beaucoup des louanges excessives qu'il lui avoit données , disant qu'il ne convenoit pas de louer un homme vivant en parlant à sa personne. Dans cette lettre il exhortoit Pétrarque d'employer les grands talens que Dieu lui avoit donnés à des ouvrages de piété & de morale , il le prioit de faire un traité *de la dignité de la condition humaine* , que le Pape Innocent III. avoit promis , en publiant son traité *de la misère de l'homme* (a).

Pétrarque fit une réponse au Général des Chartreux , dans laquelle après s'être justifié des louanges qu'il lui avoit données par l'exemple des plus grands Saints , Augustin , Jerome , Ambroise , Jean Chrysostome , &c. il lui dit :

Sen. l. 15. ep.
9. Elle est sans
date.

„ Je pourrois vous faire le même reproche avec
bien plus de fondement. Je ne mérite ni ne de-
mande les éloges que vous donnez à mon esprit.
„ Vous voulez que je remplisse les promesses des
autres , moi qui ne puis pas remplir les miennes :
„ vous me proposez de faire un livre promis
pour un homme que son esprit & sa vertu
éleverent avant le temps au souverain Pontificat. A
peine a-t-il fini son traité *de la misère humaine* ;
„ il n'a pas pu ou voulu faire le traité qu'il avoit

(a) Ce traité *de Miseria hominis* a été imprimé plusieurs fois à Cologne , à Lyon & à Douai.

„ annoncé de la dignité de la condition humaine ,
 „ peut-être le trouvoit-il trop difficile pour lui &
 „ vous voulez que je l'entreprenne , moi ! qui suis-
 „ je donc ? quels talens ai-je pour cela ?

AN. DE J. C.
 1358.

„ Innocent III , abstraction faite du Pontificat ;
 „ étoit un des plus savants hommes de son siècle ;
 „ il a été un grand Pape. J'ai entendu des Cardinaux
 „ d'une nation ennemie de la nôtre , gens de mérite ,
 „ parler de lui. La vérité les forçoit de dire que per-
 „ sonne après lui n'avoit fait autant d'honneur au St.
 „ Siège. Vous partagez le travail entre lui & moi
 „ de façon que vous me chargez de la partie la
 „ plus difficile. Tout le monde fait que la misère
 „ humaine est très-grande , que c'est un sujet facile
 „ à traiter ; la félicité humaine au contraire courte ,
 „ mince & difficile à manier. Je suis persuadé que
 „ l'idée de me charger d'un fardeau si pesant ne vous
 „ est venue que de la trop bonne opinion que vous
 „ avez conçue de moi & de mon esprit. Vous avez
 „ jugé avec raison que je n'avois rien de mieux à
 „ faire que ce que vous m'ordonneriez. Mes occu-
 „ pations s'y opposent ; elles sont en si grand nom-
 „ bre que si vous les saviez , vous auriez pitié de
 „ moi , ou vous vous en moqueriez ; ce qui est cer-
 „ tain , c'est qu'elles ne sont l'ouvrage ni de l'ambi-
 „ tion ni de la cupidité. Je ne voudrois ni vous re-
 „ fuser ce que vous me demandez , ni vous promet-
 „ tre quelque chose au-dessus de mes forces. J'es-
 „ sayerai cependant & je verrai si je puis me déro-
 „ ber quelques heures que je vous consacrerai , avec
 „ plus de confiance en vos prières qu'en mes talens.
 „ J'ai sur le métier un traité des remèdes contre

Q q q iij

AN. DE J. C.
1358.

„ l'une & l'autre fortune , dans lequel je tâche de
 „ réprimer ou d'extirper , s'il est possible , les pas-
 „ sions de l'ame. J'en étois au Chapitre *de la Tristesse*
 „ & *de la Misere* , lorsque j'ai reçu votre lettre. Je
 „ crois ne pouvoir guérir cette maladie de l'ame ,
 „ qu'on appelle *Tristesse* qu'en cherchant les sujets
 „ de joie que peut fournir la dignité de la condi-
 „ tion humaine. On diroit que vous saviez à quoi je
 „ travaillois quand vous m'avez écrit , & que vous
 „ m'avez voulu presser de l'aiguillon. Il est certain
 „ que cela m'a animé ; croyant vous voir & vous
 „ obéir , je travaille avec plus de courage : dans le
 „ fond c'est là ce que vous me demandez , & si je
 „ ne puis pas traiter le sujet en particulier & avec
 „ plus d'étendue , vous aurez au moins cela.

Petr. Dorlan-
 dusChron. Carth.
 Arn. Borstius
 de vir. ill. Carth.

Le commerce de Pétrarque avec Jean Birel ne
 dura pas long-temps ; ce Général des Chartreux mou-
 rut quelque temps après en odeur de sainteté (le 6
 Janvier 1360.) On prétend qu'il a fait plusieurs mi-
 racles , & il est certain qu'on a canonisé plusieurs Saints
 qui ne le méritoient pas autant que lui. On demande
 pourquoi les Chartreux qui sont si riches ne sont
 pas les frais de sa canonisation ; c'est qu'ils sont plus
 occupés à se sanctifier qu'à se faire canoniser.

Pétrarque passa l'automne à sa maison de Linter-
 nô ; je ne sais s'il fut attaqué pendant le mois de
 Septembre de la fièvre tierce comme à l'ordinaire ;
 mais il est certain qu'il lui arriva un accident qui fail-
 lit à avoir des suites fâcheuses. Voici comment il le
 raconte lui-même à son ami Neri Morandi.

Fam. l. 12 ep.
 10. le 15 Octo-
 bre.

„ J'ai un gros volume des épîtres de Cicéron , que
 „ j'ai pris la peine de copier moi-même , parce que

„ les copistes n'y entendoient rien (a). Il étoit dans
 „ ma bibliotheque tout droit appuyé contre un mon-
 „ tant de la porte , afin qu'il fût plus à ma portée.
 „ Un jour que j'y entrois , ma robe s'accrocha à ce
 „ livre , qui tomba assez rudement sur ma jambe
 „ gauche un peu au-dessus du talon. Je ne pus m'em-
 „ pêcher de dire à Cicéron en badinant : *pourquoi*
 „ *frappez-vous un homme qui vous aime* ? Le lendemain
 „ la même chose arriva ; je ne fis autre chose que
 „ de le relever & le remettre à sa place : mais enfin
 „ cela revint si souvent que je crus devoir placer le
 „ livre sur une tablette ; on auroit dit que Cicéron
 „ ne vouloit pas être à terre. Je ne fais par quelle
 „ fatalité il m'avoit toujours frappé au même en-
 „ droit & fait une plaie qui n'étoit pas à mépriser.
 „ Cependant je n'y fis pas attention , je pris les
 „ bains , je marchai , je montai à cheval à mon or-
 „ dinaire ; mais ma jambe enfla ; la peau changea de
 „ couleur ; la gangrene commençoit à paroître ; la
 „ douleur m'ôtoit l'envie de rire & le sommeil. Je
 „ compris alors qu'il y auroit plus de folie que de
 „ courage à négliger un mal qui devenoit sérieux. Les
 „ Médecins furent appelés ; ils craignirent d'abord
 „ qu'il ne fallût me couper la jambe ; mais enfin par
 „ le moyen du régime , des fomentations & en te-
 „ nant ma jambe en repos , elle fut bientôt en voie
 „ de guérison. Il est singulier que depuis mon enfance
 „ mes accidens & mes malheurs soient toujours tom-
 „ bés sur cette jambe par préférence ; ce qui a donné
 „ lieu à un de mes valets de l'appeller assez plaisam-

AN. DE J. C.
1353.

(a) Ce livre précieux , écrit de la main de Pétrarque , est actuellement dans la bibliotheque Medicis ; il étoit avant dans la bibliotheque de S. Marc. On croit qu'il a été porté de Padoue à Florence par Nicolas Nicoli à la fin du quatorzieme siècle.

AN. de J. C. 1358. „ ment *la jambe des malheurs*. En vérité je suis bien
 „ tenté de croire à la destinée ; & pourquoi pas , si
 „ on entend par ce mot la Providence ?

Fam. l. 12. ep. 21. Dés que sa jambe fut rétablie , il fit une petite
 course à Bergame , qui n'est qu'à sept ou huit lieues
 de Milan ; voici ce qui donna lieu à ce voyage. Il
 y avoit dans cette ville un Orfevre excellent , nom-
 mé Henri Capra ; né avec un esprit vif & pénétrant
 il auroit fait de grands progrès dans les lettres , s'il
 s'y étoit appliqué de bonne heure ; mais il étoit déjà
 dans un certain âge lorsque cette fantaisie lui prit.
 Ce fut bientôt une passion qui l'absorboit & lui fit
 négliger son métier. Il aimoit & admiroit tout ce qui
 étoit excellent dans son genre. Touché de ce que la
 renommée publioit de Pétrarque , il voulut à quelque
 prix que ce fût connoître un homme si célèbre , &
 mériter son amitié. Il n'y a point de ressort qu'il
 ne fit jouer pour parvenir à son but , & il y réussit.
Je me laissai gagner , dit Pétrarque ; *il auroit fallu*
être bien barbare pour lui refuser ce qui me coûtoit si
peu & qui faisoit le bonheur de sa vie.

L'accueil favorable que fit Pétrarque à l'Orfevre lui
 tourna la tête : au comble de ses vœux il devint un
 autre homme. On voyoit sa joie sur son visage , dans
 ses gestes , dans tous les mouvemens de son corps.
 Il dépensa une grande partie de son bien à mettre par-tout
 le nom & les armes de Pétrarque ; on voyoit son
 portrait dans toutes les pieces de sa maison , en ta-
 bleau , statue , ou autrement. Il fit copier à grands
 frais tout ce qui étoit sorti de sa plume. Cette grande
 passion , dont il donnoit les preuves les plus singulie-
 res , lui obtinrent de Pétrarque des choses qu'il avoit
 refusées

refusées aux plus grands Princes. Peu-à-peu il changea de vie & de caractère, & finit par abandonner son métier où il gagnoit beaucoup. Pétrarque eut beau lui dire qu'il étoit trop tard pour se livrer entièrement aux lettres, qu'il ne devoit pas pour cela quitter son commerce. Docile à ses avis sur toute autre chose, & l'écoutant comme un oracle, il ne voulut jamais le croire sur cet article. La boutique fut fermée ; il ne fréquenta plus que les écoles & ceux qui professoient les sciences ; (il y en avoit beaucoup dans cette ville.)

AN. DE J. C
1358.

Il desiroit avec passion que Pétrarque allât le voir à Bergame. *Un seul jour, disoit-il, qu'il honore mes pénates de sa présence ; me voilà heureux & glorieux dans tous les siècles.* Pétrarque le tint au filet pendant quelques années ; enfin il se laissa toucher par ses prières & par ses larmes, malgré l'opposition de quelques amis trop fiers, qui pensoient qu'il ne convenoit pas à un homme comme lui de s'avilir au point de faire cette visite.

Fam. l. 12. ep.
11.

Pétrarque, entraîné par le plaisir de rendre un homme heureux, alla à Bergame le 13 Octobre. Henri Capra vint le prendre, & craignant dans la route qu'il ne se repentît du parti qu'il avoit pris, il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour l'amuser. Dans cette vue il avoit mené avec lui des gens d'esprit, dont la conversation étoit agréable. Quelques amis de Pétrarque, gens de considération, le suivirent, curieux de voir jusqu'où iroit la folie de cet Orfevre & quelles pouvoient être ses vues.

Pétrarque fut reçu à Bergame avec de grands transports de joie. Le Gouverneur du pays, le Comman-

 AN. DE J. C.
1358.

dant des troupes & les principaux de la ville lui rendirent toute sorte d'honneurs. On voulut le loger à l'hôtel-de-ville ou dans quelque palais : tout le monde briguoit cet honneur ; l'Orfevre mouroit de peur de n'avoir pas la préférence. Il ne rendoit pas justice à Pétrarque , qui lui garda fidélité & alla descendre chez lui avec les amis qui l'avoient accompagné.

Les préparatifs étoient immenses ; la maison décorée avec magnificence , la chambre de Pétrarque toute meublée de pourpre , le lit doré. (L'Orfevre jura que personne n'y avoit couché & n'y coucheroit que lui.) Le repas comme pour un Roi. Sa bibliothèque étoit celle d'un homme de lettres , qui aime beaucoup les livres , plutôt que celle d'un ouvrier.

Pétrarque y passa la nuit ; on voyoit que jamais personne n'avoit fait autant de plaisir à son hôte. Sa joie étoit si immodérée que ses parens craignoient qu'il ne tombât malade ou qu'il ne devînt fou. Pétrarque partit le lendemain rassasié d'honneurs , accompagné par le Gouverneur & un grand cortège qui alla plus loin qu'il n'auroit voulu. L'Orfevre ne pouvoit pas le quitter ; on fut obligé de lui faire violence pour le séparer de Pétrarque , qui arriva le soir à Linterno , où il passa le reste de l'automne.

Il alla ensuite à Padoue & à Venise , où il passa une partie de l'hyver. Je n'ai rien trouvé qui nous apprenne ni ce qu'il y fit , ni ce qui le détermina à y aller. Il dit seulement dans une lettre qu'il alla *à Padoue pour affaires* , *à Venise pour s'amuser*. * Arrivé à Milan le 9 Février , il y trouva une lettre de Lélius , qui lui apprenoit que François de Naples Secre-

* Patavium ex
negocio , Venetias ex otio.

taire Apostolique étoit mort , que ses amis avoient voulu lui procurer cette place vacante ; que les Cardinaux s'y étoient opposés ; que Nicolas Acciajoli l'avoit demandée pour Zanobi de Strata , qui venoit d'y être nommé. Voici ce que Pétrarque lui répondit sur cela.

AN. DE J. C.
1359.

» La succession du Chauve de Naples ne me tente
» pas : je déteste l'esclavage de cette Cour ; non seulement je refuse cet emploi pénible , ennuyeux ,
» assujettissant & sans gloire ; mais je vous jure que
» dans l'état où sont les choses , je refuserois même
» le chapeau rouge , si on me l'offroit , tant les mœurs
» de ces gens-là me déplaisent : qu'on me coupe la
» tête , si cela n'est vrai. Je vous parle avec la plus
» grande sincérité ; je vous prie de me croire , vous
» & mes amis , & de ne plus vous exposer à des
» refus pour des choses de cette nature , que je refu-
» serois moi-même , si on me les offroit.

Fam. l. II. ep.
14.

» Rappelez-vous ce qui se passa , il y a près de
» deux ans. J'étois plus jeune , plus en état de tra-
» vailler , plus en faveur auprès du Pape ; l'état de
» la Cour Romaine étoit moins odieux qu'à présent ;
» l'emploi vauqua , on me l'offrit , je le refusai malgré
» tous mes amis : François de Naples ne l'eut qu'à
» mon refus , & vous voudriez que je m'en chargeasse
» à présent. J'ai toujours soupiré après le port , j'y
» suis & vous voudriez me remettre en mer. Non ,
» mes amis , je ne vous écouterai pas dans cette oc-
» casion. Vous savez ce que j'ai toujours désiré , où
» & comment je voulois mourir ; je ne demandois
» qu'une pauvreté honnête ; les peres conscrits ne l'ont
» pas voulu , j'en fais la raison ; ils ne veulent pas

R r r ij

AN. de J. C.
1359.

„ me voir heureux : ce qui me console , c'est que je
„ ne tiens pas d'eux ce que j'ai ; Dieu m'a mis en
„ état de me passer de leurs faveurs..

„ Voilà pour ce qui me regarde ; parlons à pré-
„ sent de Zanobi. J'ai appris avec plaisir qu'il a ob-
„ tenu cet emploi. Je l'aime & je suis sûr d'être aimé
„ de lui. Parmi tant d'ennemis de Dieu & des hom-
„ mes , nous aurons du moins un ami. Mais je plains
„ les Muses qui perdent un esprit de cette trempe ;
„ car c'est le perdre que de le partager avec ceux qui
„ vont en jouir , & qui ne le méritent pas. Je le plains
„ lui-même ; en acceptant cet emploi , il a eu plus
„ d'égard à sa bourse qu'à sa réputation , sa vie &
„ son repos. Il n'y a pas long-temps qu'il me plai-
„ santait avec amitié sur ce que j'avois choisi pour
„ mon Helicon une ville turbulente ; il ignoroit la
„ vie libre , retirée & tranquille que je mene à Milan.
„ Il n'approuvoit pas non plus mon séjour en Pro-
„ vence , ne comprenant pas qu'on pût être heureux
„ au-delà des Alpes. Ce sont ses propres termes :
„ cependant à Vacluse , si je menois la vie d'un
„ homme par mes péchés , eu égard à la tranquil-
„ lité de l'esprit je menois la vie d'un Ange. Quand
„ Zanobi parloit sur ce ton , il ne prévoyoit pas qu'il
„ seroit bientôt relegué hors de l'Italie & habitant
„ du Parnasse Babylonien. Je ne finirois jamais si je
„ disois ce que je pense de cet enfer , non par con-
„ jectures , mais par expérience. Il faut se taire. , la
„ vérité m'y a déjà fait assez d'ennemis. Zanobi saura
„ bientôt par lui-même ce qui en est , & si je le con-
„ nois bien , il regrettera souvent l'Italie & son loisir
„ de Naples ; il envieroit le mien , s'il le connois-

soit. Il sera plus riche sans doute, mais plus triste
, & plus malheureux.

AN. DE J. C.
1359.

Il faisoit un temps horrible lorsque Pétrarque écrivit cette lettre. Son encre étoit gélée, sa main roide; à peine pouvoit-il remuer les doigts; il prétend que le froid fut aussi vif que dans l'hyver de 1354, & qu'il tomba encore plus de neige. *De mémoire d'homme*, Fam. l. 12. ep. 11. dit-il, *on n'en avoit vu une si grande quantité entre les Alpes & l'Apennin. Elle fit beaucoup de mal dans les villes & dans les campagnes.* Villani dit qu'elle étoit à Bologne de la hauteur de dix brasses, & qu'on fit faire une voûte sous la neige, où la jeunesse donnoit souvent des fêtes. Mr. Muratori parle dans ses annales de cette neige comme d'une chose singulière Ann. d'Ital. an. 1359. & sans exemple.

Pétrarque allant de Padoue à Milan trouva quelqu'un qui avoit des lettres de son ami Simonide, dont il étoit inquiet, n'ayant pas reçu de ses nouvelles depuis long-temps. Simonide de son côté se plaignoit du silence de Pétrarque: ils avoient tort & raison tous les deux; les lettres qu'ils s'écrivoient réciproquement étoient interceptées; on ne se faisoit pas scrupule de les retenir; il n'y avoit point de sûreté dans le commerce. Pétrarque s'en plaint amèrement, & dit que cela le dégoûtoit d'écrire. Il trouva deux lettres de Simonide entre les mains d'un bon homme, à qui elles convenoient, dit-il, *comme un miroir à une taupe, des ailes à un bœuf, un violon à un âne, une mitre à un singe, du fard à un corbeau, &c.* Obligé de composer avec le détempteur de ces lettres, de deux il fut trop heureux d'en avoir une.

R r r iij

AN. DE J. C.
1359.

Qui l'auroit cru ! Simonide qui ne fortoit jamais de sa maison venoit de faire un voyage à Avignon où il avoit passé un an & demi ; voici le motif de ce voyage. L'Abbaye de St. Salvi près de Florence , dépendante de Valombreuse ayant vaqué , les Moines élurent pour Abbé un de leurs Religieux , homme respectable par son âge , sa régularité , ses vertus. Comme il étoit ami de Simonide , il le pria & le fit prier par des amis communs d'aller à Avignon pour solliciter l'expédition de ses Bulles : l'affaire ne devoit point souffrir de difficulté ; l'élection étoit canonique , sans opposition , confirmée par l'Abbé de Valombreuse. Cet Abbé engagea lui-même Simonide à entreprendre le voyage , & lui donna des lettres pour le Pape & les Cardinaux en faveur du nouvel élu. A peine Simonide fut-il arrivé à Avignon que l'Abbé de Valombreuse se retracta & écrivit des lettres contraires : c'étoit le plus inconstant de tous les hommes ; je l'ai fait connoître à l'occasion d'une affaire à laquelle Pétrarque s'intéressoit , où l'Abbé de Valombreuse joua le même rôle à l'égard d'un Abbé de Cavanne. Je n'insisterai pas davantage sur cela ; la chose n'en vaut pas la peine.

Mém. tom. 3.
fol. 193.

Cette retractation de l'Abbé de Valombreuse retint Simonide à Avignon beaucoup plus qu'il n'auroit cru & qu'il n'auroit voulu. De cette ville il écrivit deux lettres à Pétrarque ; l'une datée du 8 Septembre 1357 , l'autre la veille des Rameaux 1358. Elles sont toutes les deux dans le manuscrit de la bibliothèque du Roi , que j'ai déjà cité plusieurs fois.

Franc. ep. 18.
& 19. M. R.

Simonide y prend le ton de son ami Pétrarque en parlant d'Avignon & de la Cour Romaine. " Me

„ voilà , dit-il , dans ce cinquieme labyrinthe qui est
 „ sur le bord du Rhône pire que celui de Dedale , AN. DE J. C.
1359.
 „ & tel que celui même qui l'a fait auroit peine à
 „ s'en tirer. C'est la sentine du monde , une cloaque
 „ de toute sorte de vices. On n'y voit que des ban-
 „ des de voleurs , des troupeaux de loups voraces
 „ qui remplissent l'air des hurlemens affreux de leurs
 „ débauches. L'enfer ne rassemble pas autant de
 „ monstres , de Tantales , de Tities , &c. L'orgueil
 „ y domine ; l'ambition y va tête levée ; l'ignorance
 „ de Dieu y tient lieu de tout. Un homme célèbre
 „ par son savoir , s'il n'a point d'argent , sera mé-
 „ prisé de tout le monde , & s'il sollicite l'expédition
 „ d'une affaire , il se morfondra dans l'attente.

Il lui parle ensuite de ses amis Gui Settimo , Lé-
 lius , Socrate , Etienne Colonne Prévôt de St. Omer ,
 &c. dont il fait de grands éloges , se louant beau-
 coup de la façon dont ils l'avoient reçu. Il finit en
 lui disant beaucoup de bien de son fils , qu'il appelle
Jean Pétrarque. “ Il ne me quitte pas , lui dit-il , m'a-
 „ muse par sa conversation & m'apprend beaucoup
 „ de choses. Je le trouve plein de pudeur & de mo-
 „ destie ; bonne marque dans un jeune homme , s'il
 „ faut en croire Seneque. Je vous conjure de ne pas
 „ prêter l'oreille trop légèrement à tout ce qu'on
 „ vous dit contre lui : ou je suis bien trompé , ou
 „ vous le verrez un jour , presque tel que vous le
 „ voudriez.

On voit par ces lettres que ce jeune homme avoit
 quitté son pere pour aller à Avignon. J'ai lieu de
 croire que ce pere ne lui rendoit pas justice & le
 traitoit avec trop de sévérité , parce qu'il n'avoit pas

AN. DE J. C.
1359.

de goût pour l'étude. Ce fut sans doute ce qui l'engagea à le quitter pour aller à Avignon.

Pétrarque, un peu étonné d'apprendre que son ami Simonide étoit à Avignon, fut charmé de le voir se déchaîner avec autant de fureur que lui contre les mœurs de cette ville, ou plutôt de la Cour qui y régnoit. Echauffé par le portrait affreux que cet ami en faisoit, il renchérit encore dans ses réponses sur tout ce qu'il en avoit dit lui-même jusqu'alors (a). A Dieu ne plaise que je m'avise de les présenter ici à mes Lecteurs ! Ce sont des tableaux si noirs, si chargés, si révoltans, qu'il ne m'est pas possible d'arrêter la vue dessus. Ceux qui en seront curieux pourront aller à la source. Je ne fais comment des gens de bien, tels que Pétrarque & Simonide, pouvoient écrire avec tant de fureur & d'emportement.

Tantæne animis
coelestibus
iræ !

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots ! Pétrarque lui-même trouva ces épîtres si fortes, si libres, qu'il n'osa pas les faire partir. Il le dit dans la lettre qu'il écrivit à Simonide, pour se justifier du silence qu'on lui reprochoit (b).

Peu de temps après son retour à Milan, Pétrarque eut le plaisir d'y voir arriver Jean Boccace, qui venoit passer quelques jours avec lui. Liés ensemble par les mêmes goûts d'étude, ils s'aimoient beaucoup, s'écrivoient souvent & ne s'étoient encore vus que légèrement & en passant. Cette petite visite, où ils répandirent leurs ames l'une dans l'autre, resserra les

(a) J'ai reconnu que les deux épîtres de Pétrarque 15 & 16 *sine titulo* étoient les réponses aux deux lettres de Simonide, que je viens de rapporter. On les trouve dans l'édition de Basse, fol. 725. & seq. dans l'édition de Genève, fol. 635. & seq.

(b) Nec vero negaverim, per hoc tempus quod tacitum jure tuo quereris, aliqua me distasse quæ relegens mittenda non censui, non aliam obrem, nisi quia nimis vera nimis libera visa erant. *l'am. l. 11. ep. 6.*

noeuds

noëuds de leur liaison ; on en verra la preuve dans la suite de ces Mémoires , où il sera beaucoup plus souvent question de Boccace.

AN. DE J. C.
1359.

Il regardoit Pétrarque comme son maître & convenoit avoir appris de lui une grande partie de ce qu'il savoit. Il lui avoit encore une plus grande obligation ; s'il faut l'en croire , il lui devoit la conversion de son cœur. Boccace avoit été jusques-là un homme galant , frivole , & même un peu libertin , comme on le voit par son Decameron , qu'il fit d'abord après la peste de 1348. Il avoit autour de quarante-cinq ans lorsqu'il alla à Milan ; Pétrarque lui fit sentir qu'il étoit honteux à cet âge de perdre son temps dans le commerce des femmes ; qu'il falloit s'occuper de choses plus sérieuses & tourner vers le ciel le goût qu'il avoit pour les beautés de la terre. Cette conversion est le sujet de la quinzième églogue de Boccace intitulée *Philostropos*. Ses églogues sont dans le goût de celles de Pétrarque , obscures , énigmatiques ; les sujets sont enveloppés sous des emblèmes & des noms grecs. Dans une lettre qu'il écrivit à un ami pour lui en donner la clef , il lui dit : *par PHILOSTROPOS , j'entens mon maître François Pétrarque , qui m'a détaché des plaisirs de ce monde , & en élevant mon ame vers le ciel a donné à mes amours des objets plus convenables* (a).

Pétrarque lui communiqua une partie de ses ouvrages , sur-tout ses églogues latines qu'ils revirent ensemble , & dont il lui donna une copie , après y

(a) Pro Philostropro ego intelligo gloriosum præceptorem meum FRANCISCUM PETRARCAM , cujus monitis fœdissime mihi persuasum est , ut omnis rerum temporalium delectatione mentem

ad æterna dirigerem & sic amores meos etſi non plane , satis tamen vertit ad melius. Cela est tiré d'une lettre de Boccace , qui est *Bibl. Med. Plut.* 34. N. 29.

 AN. DE J. C
 1359.

avoir fait beaucoup de corrections. Il lui écrivit même quelque temps après une lettre, où il le prie de faire encore quelques changemens, qui font voir l'extrême délicatesse de Pétrarque sur les larcins poétiques, & la crainte qu'il avoit de passer pour plagiaire (a).

Je serois bien tenté de traduire cette lettre, qui n'est pas imprimée. On y trouve des réflexions bien sentées sur la maniere d'imiter ; mais ces écarts me meneroient trop loin.

Après avoir passé quelques jours avec Pétrarque, qui parurent fort courts à l'un & à l'autre, Boccace pressé par ses affaires partit à la fin de Mars ou au commencement d'Avril. Le temps étoit mauvais, les vents menaçans, le ciel chargé de nuages, les fleuves débordés. Pétrarque, après avoir fait envain tout ce qu'il put pour retenir son ami, le pria du moins de lui donner de ses nouvelles quand il auroit passé le Pô & les autres rivières ; ce qu'il fit.

Pétrarque, écrivant à Simonide sur le plaisir qu'il avoit eu, lui dit : “ nous avons passé des jours délicieux ; mais ils ont coulé bien vite ; il ne man-
 „ quoit que vous pour ne me laisser rien à desirer
 „ que la durée d'une vie si agréable. Je ne puis pas
 „ me consoler d'avoir vu partir de chez moi un ami
 „ de ce prix par un si mauvais temps. Il l'a voulu abso-
 „ lument ; obligé de céder à sa volonté, je n'ai pas été
 „ tranquille jusqu'à ce que j'aie appris qu'il avoit passé
 „ sans accident le Roi des fleuves : il ne lui reste plus
 „ que l'Apennin à traverser, qui est le pere des
 „ montagnes. Cet ami, pour qui je n'ai rien de ca-

(a) Dans la X. églogue il avoit dit : *quid enim non carmina possunt ?* S'étant aperçu que ce bout de vers étoit dans le VII Livre des métamorphoses d'Ovide, il lui écrivit : mettez à la place, *quid enim vim carminis aquet ?* Fam. l. 22. ep. 2. M. R.

„ ché, est au fait de toutes mes petites affaires ; il
 „ fait, non seulement tout ce que je fais, mais même AN. DE J. C.
1359.
 „ tout ce que je pense. Il pourra vous en rendre
 „ compte & me dispense de vous écrire plus au long.
 „ Vous avez tort de vous plaindre de moi ; un hom-
 „ me d'esprit de mes amis s'est chargé de rassem-
 „ bler mes bagatelles, qu'on appelle mes lettres.
 „ On verra votre nom dans ce recueil plus souvent
 „ que celui de tout autre.

Simonide lui répondit de Florence le 16 Mai :
soyez tranquille ; notre cher Boccace a passé le Roi Franc. ep. 23.
M. R.
*des fleuves & le pere des montagnes ; il est arrivé ici
 en bonne santé.*

Peu de temps après son arrivée à Florence, Boc-
 cace envoya à Pétrarque un bel exemplaire du poëme
 de Dante qu'il prit la peine d'écrire entièrement de
 sa main (a), avec des vers latins assez mauvais, où
 il fait un grand éloge du Poëte (b). Craignant que
 Pétrarque ne fût blessé des louanges qu'il donnoit à
 Dante, il lui écrivit pour se justifier sur ce point,
 disant que Dante avoit été *son premier maître, la
 première lumière qui avoit éclairé son esprit*. Dans le
 fond Boccace n'avoit pas tort de faire son apologie
 sur cela ; tout le monde étoit persuadé que Pétrarque
 étoit jaloux de Dante, & cette idée n'étoit pas sans
 fondement. Pétrarque reçut avec plaisir ce présent ;
 il n'avoit pas dans sa bibliothèque le poëme du Dante ;
 [on en saura bientôt la raison] cela pouvoit contri-
 buer à faire croire qu'il étoit jaloux de lui. Il fut

(a) Cet exemplaire est à la bibliothe-
 que du Vatican sous le N°. 3195.

(b) *Italia jam certus honor*, &c. On
 trouve ces vers dans la vie de Pé-

trarque par Beccadelli & dans quel-
 ques éditions de son *Chansonnier*. Je les
 placerois ici s'ils étoient meilleurs &
 en plus petit nombre.

AN. DE J. C.
1359.

un peu fâché de voir que Boccace avoit adopté cette idée. Voici la réponse qu'il lui fit.

„ Vous vous justifiez d'avoir donné des louanges
„ à notre compatriote , comme si ces louanges pou-
„ voient me faire tort & m'offenser. Votre excuse est
„ qu'il a été votre premier guide dans vos études ;
„ rien de plus juste & de plus convenable que de
„ lui donner des marques de reconnoissance. Si nous
„ devons beaucoup à ceux qui ont fait nos corps ,
„ que ne devons-nous pas à ceux qui ont formé nos
„ esprits ? Chantez , célébrez cette premiere lumiere
„ qui a éclairé votre esprit. Les louanges que vous
„ lui donnez sont vraies , bien fondées , dignes de
„ vous & de lui , & bien plus flatteuses que ces ap-
„ plaudissemens de la populace dont ses manes doi-
„ vent être fatigués. J'applaudis à vos vers & m'unis
„ à vous pour louer ce grand Poète , *vulgaire pour*
„ *le style , mais très-noble pour les pensées.*

„ Il n'y a qu'une chose qui me déplaît dans vo-
„ tre lettre , c'est de voir que vous ne me connoissez
„ pas , moi qui croyois être si connu de vous. Quoi ,
„ je ne serois pas charmé des louanges qu'on donne
„ aux hommes illustres ! Rien de plus opposé à ma
„ façon de penser : de toutes les pestes de l'ame ,
„ l'envie est celle que je connois le moins. Je prens
„ Dieu à témoin que rien ne m'a plus choqué dans
„ cette vie que de voir des gens de mérite sans gloire
„ & sans récompenses , de voir jouir de ces récom-
„ penses qui leur étoient dues des ouvriers qui exer-
„ cent des arts infames. Je saisis avec plaisir cette oc-
„ casion que vous me présentez de me justifier d'un
„ reproche que me font mes ennemis : ils répandent

» par-tout que je hais & que je méprise ce grand
 » Poëte, voulant par-là me rendre odieux au peuple
 » dont il fait les délices.

AN. DE J. C.
 1359.

» Pourquoi le haïrois-je ! Je ne l'ai vu qu'une fois
 » dans mon enfance, ou plutôt on me le montra. Il a
 » vécu avec mon pere & mon grand-pere, plus jeune
 » que l'un, plus âgé que l'autre ; le même tourbillon
 » les enleva à leur patrie dans le même jour. Cette
 » ressemblance de fortune, jointe à certains rapports
 » d'esprit & de goût d'étude le lia étroitement avec
 » mon pere ; mais ils prirent des partis bien oppo-
 » sés. Mon pere céda à la fortune & ne fut occupé
 » que du soin d'élever sa famille. L'autre au contraire
 » résista & suivit la route qu'il avoit prise, ne pen-
 » sant qu'à la gloire, négligeant tout le reste. Ni
 » l'injustice de ses compatriotes, ni les querelles par-
 » ticulieres, ni l'exil, ni la pauvreté, ni l'amour de
 » sa femme & de ses enfants, rien ne put le distraire de
 » de ses études, quoique la poésie demande plus de fi-
 » lence & de repos. En cela je ne puis trop l'admirer &
 » le louer : j'y vois des raisons de l'aimer, aucune
 » de le haïr ; encore moins de le mépriser. Son es-
 » prit & son style, excellent en son genre, le met-
 » tent à l'abri du mépris.

» Cette calomnie est fondée sur ce que dans ma
 » première jeunesse, lorsque je cherchois avec une
 » ardeur incroyable des livres qu'on croyoit perdus,
 » & dont il ne restoit presque point d'espérance, je
 » témoignois peu d'empressement pour un livre que
 » je pouvois me procurer aisément. J'avoue le fait &
 » je nie l'intention. Dans ce temps j'étois livré au
 » style vulgaire ; je ne connoissois rien de mieux ;

AN. de J. C.
1359.

„ il ne m'étoit pas venu dans l'esprit que je pouvois
 „ m'élever plus haut. Comme la jeunesse est flexi-
 „ ble , portée à l'admiration & à imiter ce qu'elle
 „ admire , je craignois en lisant les ouvrages de ceux
 „ qui avoient écrit dans la même langue de devenir
 „ sans le savoir & sans le vouloir leur copiste. Peut-
 „ être y avoit-il trop de confiance & de présomption
 „ dans mon fait ; mais je voulois m'élever sans le
 „ secours des autres , voler de mes propres ailes ,
 „ avoir une maniere & un style qui me fut propre ,
 „ en un mot être original : c'est aux autres à juger
 „ si j'y suis parvenu. Qu'on ne m'accuse pas d'être
 „ plagiaire : si l'on trouve dans mes écrits quelque
 „ chose qui ressemble à ce qu'on lit dans les écrits
 „ d'un autre , c'est le pur hazard qui l'a produit.
 „ J'ai toujours évité avec soin le plagiat & même l'i-
 „ mitation. Si la pudeur & la modestie n'avoient pas
 „ fait cet effet sur moi , un certain orgueil de jeu-
 „ nesse l'auroit produit. Guéri à présent de la crainte
 „ que j'avois de devenir copiste , je lis tout avec
 „ plaisir , & sur-tout l'Auteur dont il s'agit , *à qui je*
 „ *donne la pomme de l'éloquence vulgaire.*

„ Qu'on ne m'accuse donc pas de vouloir porter
 „ atteinte à sa réputation ! Je connois peut-être mieux
 „ les beautés de ses ouvrages que la plupart de ses
 „ partisans qui l'admirent sans savoir pourquoi. Ils res-
 „ semblent à ces gens dont Cicéron parle , qui lisent
 „ avec plaisir de beaux discours , de bons vers , & qui
 „ les approuvent sans pouvoir en donner la raison :
 „ ils ne savent pas en quoi consiste , ni comment a
 „ été fait ce qui leur plaît le plus. Si cela arriva à
 „ Demosthene & à Cicéron , à Homere & à Virgile ,

„ même dans les écoles & parmi les gens de lettres ,
 „ comment n'arriveroit-il pas à notre Poète dans les AN. DE J. C
 „ cabarets & dans les places publiques. Loin de le 1359.
 „ mépriser , je l'aime & l'admire sincèrement : s'il vi-
 „ voit encore & si son caractère me convenoit au-
 „ tant que son esprit , il n'auroit peut-être pas de
 „ meilleur ami que moi. Peut-être aussi n'auroit-il pas
 „ de plus grands ennemis que ces idiots qui le louent
 „ à tort & à travers sans rime ni raison. Ils lui font
 „ bien plus de tort encore en défigurant & déchi-
 „ rant ses vers par la façon de les débiter. Si j'en
 „ avois le temps , je le vengerois de cet affront :
 „ rien ne me fait plus de peine que de voir la beauté
 „ de sa diction gâtée par ces langues sales.

„ Voilà une des raisons qui m'ont fait renoncer au
 „ langage vulgaire qui a occupé ma jeunesse. J'ai craint
 „ ce que je voyois arriver aux autres , & sur-tout à
 „ celui-ci, dont j'entendois déchirer les vers dans les
 „ carrefours & sur les théâtres ; n'osant pas me flatter
 „ de rendre les langues plus flexibles & la pronon-
 „ ciation de mes vers plus douce. L'événement m'a
 „ prouvé que je n'avois pas tort. Les vers échappés
 „ à ma jeunesse , sont livrés au peuple qui les ef-
 „ tropie : ce que j'aimois autrefois me déplait beau-
 „ coup à présent , d'être dans la bouche de tout le
 „ monde. Il est fâcheux d'entendre par-tout déchirer
 „ mes productions.

„ Mes envieux veulent que je sois envieux de ce
 „ Poète. Il y a long-temps que j'ai dit que je ne l'é-
 „ tois de personne ; mais je ne mérite peut-être pas
 „ d'être cru sur ma parole. Cherchons la vérité :
 „ comment porterois-je envie à un homme qui a passé

 AN. DE J. C.
1395.

„ toute sa vie dans une espece de travail, qui n'a
 „ fait qu'amuser les prémices de ma jeunesse, un
 „ homme qui a fait sa principale & peut-être son
 „ unique occupation de ce qui n'a été pour moi qu'un
 „ jeu & un essai de mon esprit. Dites-moi, je vous
 „ prie, y a-t-il là matiere à envie ?

„ Vous dites qu'il auroit réussi s'il se fût adonné
 „ à un autre genre de composition ; j'en conviens
 „ avec vous ; il avoit assez d'esprit pour réussir dans
 „ tout ce qu'il auroit entrepris ; mais il n'est pas ques-
 „ tion ici de ce qu'il auroit pu faire ; nous ne par-
 „ lons que de ce qu'il a fait. Dans toute supposition
 „ comment lui porterois-je envie, moi qui ne suis
 „ pas même envieux de Virgile ? Que pourrois-je lui
 „ envier ? les applaudissemens enroués des foulons,
 „ des cabaretiers, des bouchers & autres gens de
 „ cette espece, dont les louanges font plus de tort
 „ que d'honneur ? Je me réjouis, je me félicite d'en
 „ être privé avec Virgile & Homere. Serois-je en-
 „ vieux du Florentin parce qu'il est mon compatriote ?
 „ On dit, il est vrai que l'envie regne ordinairement
 „ entre les voisins ; mais cela n'a lieu que pendant la
 „ vie. *La mort est le tombeau de la haine & de l'envie.*
 „ Pensée d'un Auteur qui a bien dit tout ce qu'il a
 „ dit.

„ Croyez-moi sur mon serment ; j'aime l'esprit &
 „ le style de notre homme. Je n'ai jamais parlé de
 „ lui qu'avec admiration : tout ce qu'on peut me re-
 „ procher, c'est d'avoir dit à des gens qui me pouf-
 „ soient de questions sur son compte, qu'il a mieux
 „ réussi dans le langage vulgaire, soit en vers, soit
 „ en prose ; il plaît davantage & s'élève plus haut :

vous

„ vous en conviendrez avec moi ; & , à le bien prendre , cela ne peut tourner qu'à sa gloire. D'ailleurs quel est l'Auteur qui a également réussi en tout genre , je ne dis pas à présent que l'éloquence est morte , mais dans le temps même qu'elle étoit le plus florissante ? On ne l'accorde pas même à Cicéron , à Virgile , à Salluste , à Platon. C'est assez pour un homme d'exceller dans un genre. Cela doit suffire , ce me semble , pour confondre mes calomniateurs & pour faire revenir sur mon compte ceux qui les ont cru trop légèrement. J'avois cela sur le cœur ; je me sens soulagé à présent que je l'ai déposé dans votre sein (a).

AN. DE J. C.
1359.

Voilà peut-être l'épître de Pétrarque la plus intéressante pour les Littérateurs Italiens & sur-tout les Florentins ; la plus capable de piquer leur curiosité. Qu'il me soit permis de leur adresser ici la parole ! Je ne puis me refuser cette petite apostrophe.

Vous regardez , Messieurs , Dante & Pétrarque comme les deux plus grands ornemens de votre patrie ; vous êtes partagés sur la préférence qu'il faut donner à l'un ou à l'autre. Combien d'écrits ingénieux sortis de vos plumes pour traiter cette question qui est encore indécise , & pour balancer le mérite réciproque de ces deux grands hommes ?

Convenez , Messieurs , qu'il vous seroit fort agréable de savoir ce qu'ils pensoient l'un de l'autre , & que vousiriez avec plaisir le jugement qu'ils porteroient sur leurs écrits réciproques. A l'égard du Dante , il n'est pas possible de savoir ce qu'il pensoit de Pé-

(a) Le reste de la lettre ne contient que des remerciemens & des témoignages d'amitié.

AN. DE J. C. 1359. trarque, qu'il n'a vu qu'enfant (a) ; mais je viens de vous mettre sous les yeux ce que Pétrarque pensoit du Dante dans une lettre écrite à un ami pour qui il n'avoit rien de caché. Je ne doute pas que cette lettre ne vous fasse beaucoup de plaisir ; oserois-je vous demander par quel hazard elle vous a été inconnue jusqu'à présent ? Je n'aurois pas de peine à le concevoir si elle avoit été ensevelie dans les ténèbres de vos bibliothèques, que vos manuscrits les plus précieux ont tant de peine à percer ; mais elle a vu le jour il y a cent soixante ans ; elle est imprimée avec les autres lettres de Pétrarque dans l'édition de Geneve ou de Lyon 1601, fol. 445. Est-il possible, Messieurs, que cette lettre ait échappé à vos Littérateurs les plus savans les Fontanini, les Crescimbeni, les Muratori, &c. aux Biographes de Dante & de Pétrarque, à tous ceux qui ont parlé de ces grands Poètes avec tant d'étendue & de recherches ? Non, en vérité cela est incroyable. Il est vrai que Dante n'est pas nommé dans cette lettre ; mais est-il possible de le méconnoître ? Pétrarque pouvoit-il le désigner d'une façon plus claire & plus marquée ? Je vous en laisse les Juges. Il faut avouer qu'il y a dans votre littérature des choses singulieres & tout-à-fait inconcevables.

Voulez-vous bien me permettre de faire avec vous quelques réflexions sur cette lettre ? Pétrarque y donne de grandes louanges à Dante, au moins pour ce qui regarde la langue vulgaire dans laquelle il dit qu'il a excellé ; mais ne trouvez-vous pas dans

(a) Pétrarque né l'an 1304 n'avoit encore rien fait lorsque Dante mourut l'an 1321.

ces louanges quelque chose de forcé & de contraire qui ne part pas du cœur ? Pétrarque ne se met-il pas fort au-dessus du Dante , quand il dit que celui-ci s'est appliqué sérieusement toute sa vie à faire des vers en langue vulgaire , ce qui n'a été pour lui Pétrarque qu'un jeu & un amusement de sa jeunesse ? Enfin ne rabaisse-t-il pas un peu trop le Dante , quand il dit qu'il ne lui envie pas les applaudissemens enroués des cabaretiers & des bouchers ? Concluons que Boccace connoissoit bien la façon de penser de Pétrarque & qu'il lisoit dans le fond de son ame , lorsqu'il se justifioit auprès de lui des louanges qu'il donnoit à Dante sur ce qu'il avoit été son premier maître.

AN. DE J. C.
1359.

Il y a quelqu'un parmi vous , Messieurs , qui assure avoir vu dans la bibliothèque Gaddi , fondue & présent dans la bibliothèque Médicis , deux exemplaires d'un commentaire de Pétrarque sur *la Comédie* du Dante. Il ajoute que ce commentaire lui a paru si conforme à celui que Jean Viscomti fit faire en 1350 par six personnes choisies , qu'il ne doute pas que Pétrarque ne fût une de ces six personnes qui y travaillèrent.

Un autre Savant parmi vous , qui a donné des Mémoires curieux pour la vie de Dante , parle d'un prologue de Pétrarque sur *la Comédie* , qui est manuscrit dans la bibliothèque Ricardi. Oserois-je vous prier , Messieurs , de vouloir bien examiner ces manuscrits ? Je me crois bien fondé à penser que Pétrarque n'a jamais commenté *la Comédie* du Dante. Mais je ne suis pas assez obstiné pour ne pas me rendre , si vous trouvez dans vos bibliothèques

T t t ij

AN. DE J. C.
1359.

ques ce commentaire dont on parle , & si vous y reconnoissez la main de Pétrarque , ce qui ne vous sera pas difficile.

Dans le mois de Mai de cette année , Pétrarque reçut un courier de Boheme avec une lettre de l'Impératrice Anne , qui voulut bien lui écrire elle-même pour lui apprendre la naissance d'une fille qu'elle venoit de mettre au monde , & la joie que cet événement lui caufoit ; il y avoit cinq ans qu'elle étoit mariée , & elle n'avoit pas encore eu d'enfant.

Fam. l. 12 ep. Pétrarque , dans sa réponse datée de Milan le 23
8. Milan , 23 Mai. Mai , après avoir témoigné à cette Princesse combien il étoit sensible à l'honneur qu'elle lui avoit fait , la console sur ce qu'elle n'a mis au monde qu'une fille. Il lui dit ce qu'on a coutume de dire en pareil cas : vous n'en resterez pas là ; vous avez bien commencé , vous acheverez votre ouvrage ; Il nous suffit pour le présent de savoir que vous pouvez être mere , &c. Après tous ces lieux communs il fait un grand éloge du beau sexe & une longue énumération des femmes illustres qui ont fait honneur à ce sexe par leurs vertus , leur courage , ou leurs belles actions. Isis , Carmente , Sapho , Proba (a) femme d'Adelphe , les Sibilles , les Amazonés , Hipfocratée , femme de Mitridate , Semiramis , Tomiris , Cléopatre , Zenobie , la Comtesse Mathilde , Lucrece , Celia , Cornélie la mere des Graques , Marcia , Porcia & Livie. *Je finis* , dit-il , *par celle-ci , parce que c'étoit une femme de votre rang , qui mérita par sa prudence &*

(a) Proba Falconia , femme d'Anicius Probus , Préfet du Prétoire & Consul Romain dans le quatrième siècle. Pétrarque se trompe en lui don-

nant pour mari un certain Adelphe Proconsul ; mais il n'est ni le premier ni le seul qui ait fait cette erreur.

son attachement la confiance d'Auguste son mari. Je ne doute pas que vous ne fassiez de même, & que vous ne rendiez votre fille semblable à vous.

AN. DE J. C
1359.

Voilà le seul éloge que Pétrarque donne à l'Impératrice dans cette lettre, dont il paroît que l'unique objet étoit de louer les femmes en général, & de faire un grand étalage d'érudition assez déplacé vis-à-vis d'une jeune Princesse qui n'avoit guere plus de vingt ans. Mr. de la Bastie, qui parle toujours des lettres de Pétrarque, sans prendre la peine de les lire, dit que *celle-ci est pleine d'éloges magnifiques; que l'Impératrice y est comparée à toutes les héroïnes des siècles précédens.* C'est vouloir rendre Pétrarque plus ridicule qu'il n'est.

Pétrarque ayant appris peu de temps après que son ami l'Evêque de Cavaillon étoit revenu dans son Diocèse d'un grand voyage qu'il venoit de faire en Allemagne en qualité de Nonce, lui écrivit pour lui faire compliment sur son retour & l'exhorter au repos.

La commission dont le Pape avoit chargé l'Evêque de Cavaillon étoit fort désagréable & ne plaisoit pas à Pétrarque. Il s'agissoit d'aller lever le dixieme denier de tous les revenus ecclésiastiques au profit de la Chambre Apostolique pour le recouvrement des terres usurpées.

Il y eut une assemblée des Princes de l'Empire à Mayence, où le Nonce fut introduit pour proposer sa demande. Celui qui fut chargé de répondre au nom du Clergé, le fit avec beaucoup de force. Il dit que les Romains regardoient l'Allemagne comme une mine d'or où l'on pouvoit toujours puiser; que les Alle-

AN. DE J. C.
1359.

mans envoyaient tous les jours de l'argent en Italie pour des marchandises, ou à Avignon pour y faire étudier leurs enfans qui y postulent des bénéfices, pour ne pas dire les achètent; qu'on en portoit tous les ans à la Cour du Pape pour les procès, les dispenses, les absolutions, les indulgences, privilèges, &c.; que non content de cela on demandoit encore un subside nouveau & inoui; qu'il ne falloit pas laisser établir une si honteuse servitude, &c.

Quelques jours après l'Evêque de Cavaillon alla trouver l'Empereur & les Seigneurs, qui lui déclarèrent que le Clergé d'Allemagne ne pouvoit pas donner le subside qu'il demandoit. *Seigneur Evêque*, lui dit Charles avec émotion, *pourquoi le Pape demande-t-il au Clergé tant d'argent, & ne pense-t-il pas plutôt à le réformer?* Le Nonce voyant cette opposition, s'embarqua huit jours après sur le Rhin pour descendre à Cologne, d'où il reprit la route d'Avignon (a). Voici ce que lui écrivit Pétrarque sur un voyage aussi désagréable & sur cette commission indigne de lui.

Fam. l. 22. ep.
5. M. R.
Milan, le 16.
Août.

„ Mille graces à Dieu qui vous a ramené après
„ tant de travaux & de dangers dans le sein de vo-
„ tre patrie; elle vous conjure par mon organe de ne
„ plus l'abandonner. Le Rhin, la Meuse & la Mo-
„ selle ont voulu vous enlever au Rhône, à la Du-
„ rance & à la Sorgue. Vous retenir si long-temps,
„ c'est presque vous ravir. Voilà assez d'allées & de
„ venues; il est temps de se fixer au gîte & de se
„ reposer de tant de fatigues. Voulez-vous me per-

(a) Il paroît par une vie, d'Innocent VI, que l'Allemagne paya un subside au lieu de décimes. *Bal. tom. 1. fol. 346.*

„ mettre de vous parler avec ma liberté ordinaire ?
 „ Moi, qui ne vous ai rien dit que je ne pensasse,
 „ rien caché de ce que je pensois. Je vous suis trop
 „ attaché pour ne pas vous piquer lorsqu'il s'agit de
 „ vous guérir. Vous vous étiez chargé d'un minif-
 „ tère qui tend à servir une cupidité étrangère & in-
 „ fatiable, à remplir un gouffre. Comment un hom-
 „ me comme vous, qui n'a jamais connu l'avarice
 „ ni l'ambition a-t-il pu se dévouer à servir les pas-
 „ sions des autres ? Permettez-moi de le dire, le
 „ métier de quêteur ne vous convient pas ; vous êtes
 „ fait pour de plus grandes choses. Vous ne ferez
 „ à mes yeux un vrai Pontife, un vrai Pasteur, que
 „ quand vous aurez cessé d'être quêteur. Des fonc-
 „ tions si basses sont au-dessous de vous ; il sera aisé
 „ de trouver des gens à qui elles conviendront mieux
 „ & qui s'en chargeront avec plaisir. Plût-à-Dieu
 „ même qu'il n'y en eut pas tant, de ces gens qui
 „ vont se jeter dans toute sorte de précipices au
 „ moindre vent qui souffle d'avarice ou d'ambition ;
 „ à qui tout pays est égal, qu'on trouve toujours
 „ prêts à aller par-tout où ils voient des dignités à
 „ acquérir ou de l'argent à gagner !

„ Une seule chose pourroit vous servir d'excuse ;
 „ ce seroit de dire : *le souverain Pontife me l'a or-*
 „ *donné.* Cela seroit tout simple ; vous l'avez toujours
 „ bien servi dans toutes les occasions où il vous a
 „ employé. Les Souverains sont impérieux ; quand ils
 „ commandent, ils ne pensent qu'à eux & à ce qui
 „ leur convient. Dites que vous ne le pouvez pas ;
 „ déployez votre esprit & votre éloquence : excusez-
 „ vous sur votre santé, sur votre âge, sur le soin de

AN. DE J. C.
1359.

„ votre troupeau que votre absence attriste , qui ne
 „ peut se passer de vous. La paix de votre Eglise est
 „ dans vos yeux & dans votre bouche. Refusez avec
 „ fermeté & constance : quoique fâché du refus , on
 „ vous aimera & vous estimera davantage. Homme
 „ illustre , pere très-cher ! je n'oserois pas vous parler
 „ sur ce ton , si votre modestie , votre bonté , mon
 „ zele , mon attachement pour vous ne m'encou-
 „ rageoient. Je redoute plus que la mort ces voyages
 „ que vous faites si souvent , qui sont longs & pleins
 „ de dangers. Il est temps de vous reposer.

„ Je ne puis vous exprimer à quel point je desire
 „ de vous revoir. Il y a sept ans que je suis séparé
 „ de vous : connu de vous jusqu'au fond de l'ame
 „ depuis ma tendre jeunesse , il faut que je vous dise
 „ les progrès que j'ai faits & ce qui m'est arrivé. L'âge
 „ en me détachant des folles amours qui m'absorboient
 „ autrefois , a augmenté à l'infini mon attachement
 „ pour mes amis. Plus froid d'un côté & plus ardent
 „ de l'autre , je méprise ce que j'admirois , j'adore
 „ ce que je ne faisois qu'aimer. Je me flatte qu'avant
 „ ma mort Dieu exaucera mes vœux ; dans le
 „ temps que vous y penserez le moins , vous me
 „ verrez au milieu de vos livres , sur les bords de
 „ votre fleuve , dans cet antre d'où il sort avec tant
 „ de bruit. En attendant mon Socrate , ou plutôt
 „ votre Socrate , y est : aimez-le , traitez-le comme
 „ un enfant cheri ; en un mot , faites-lui ce que vous
 „ me faisiez à moi-même & ne m'oubliez pas.

Ce n'étoit pas sans raison que Pétrarque recomman-
 doit si fortement à l'Evêque de Cavaillon son cher
 Socrate. Il venoit de recevoir une lettre de lui , dans
 laquelle

laquelle il lui disoit : *on me persécute à Avignon ; vos ennemis ne pouvant vous attaquer vous-même , se déchaînent contre moi ; je n'y puis plus tenir. Il seroit bien dur à mon âge d'être obligé de quitter ma patrie , où je comptois mourir , & d'aller courir le monde ; rien ne me feroit autant de peine.*

AN. DE J. C.
1359.

Pam. l. 11. ep.
Milan, 34 Juin.

Pétrarque lui répondit : « votre lettre m'a touché
 » à un point que je ne puis vous exprimer ; j'ai éprouvé
 » dans cette occasion la vérité de ce que disent ces
 » Orateurs , que les plaintes mâles d'un homme sont
 » plus propres à exciter la commisération que les cris
 » & les pleurs des femmes. Vous êtes persécuté pour
 » moi ; mes ennemis jettent sur vous leur venin ne
 » pouvant pas le répandre sur moi : j'aurai soin qu'ils
 » ne puissent vous nuire ; à Dieu ne plaise que vo-
 » tre amitié pour moi vous fasse plus de mal que
 » de bien ! Tenez ferme & ne vous découragez pas ;
 » on n'est malheureux que quand on le veut bien. Mon
 » dessein est de vous faire jouir avec moi de mes
 » amis (j'ose dire que personne n'a été plus heureux
 » que moi dans ce genre) j'ai écrit sur votre compte
 » à mon grand ami ; soyez persuadé qu'il ne vous
 » manquera pas. Vous me verrez, peut-être arriver
 » moi-même à votre secours comme un Psylle l'abro-
 » cine à la main ; mon souffle seul dissipera vos ser-
 » pents. Si vous aimez mieux fuir les tempêtes de
 » l'envie , vous avez ici un port tout prêt. Je suis sûr
 » que vous avez grande envie de me voir ; il y a sept
 » ans que j'habite cette ville royale ; nous n'avions
 » jamais été si long-temps séparés. Je fais que rien ne
 » peut séparer des amis que la vertu unit, & qui tiennent
 » ensemble par le ciment de Jesus-Christ , comme dit

Tome III.

V v v.

AN. DE J. C
1352.

« saint Jérôme ; mais il n'y a rien de tel que la
 « présence. Venez, vous êtes attendu, invité, désiré ;
 « vous trouverez ici des amis qui ne vous connoissent
 « pas & une réputation que votre présence ne dimi-
 « nuera pas. Venez ; le chemin est court ; que rien
 « ne vous arrête ! De deux choses l'une ; ou je vous
 « fixerai ici auprès de moi, ou vous m'entraînez
 « avec vous. Votre voyage ne sera pas inutile ; vous
 « me verrez ; vous verrez l'Italie. Les Alpes qui vous
 « séparent à présent de votre ami vous serviront de
 « barrière contre ces serpents qui vous poursuivent
 « jusqu'à ce que la source de leur venin soit tarie,
 « ce qui arrivera bientôt, je m'en flatte.

Socrate ne se rendit pas à cette invitation ; il aimoit Pétrarque à la folie ; il détestoit Avignon ; il desiroit de voir l'Italie dont Pétrarque lui avoit fait des portraits si séduisants ; mais il ne pouvoit pas se résoudre à quitter la France & s'exposer à finir ses jours dans une terre étrangère.

Pétrarque ennuyé du séjour de la ville, voulut aller à la campagne de Linterno au premier Août pour y passer les ardeurs de la canicule ; mais les troubles de la guerre ne le permirent pas. Les Visconti pressoient vivement le siège de Pavie, & le Marquis de Montserrat faisoit de son côté tout ce qu'il pouvoit pour empêcher que cette ville ne tombât dans leurs mains. Ses partis venoient jusqu'aux portes de Milan, & il n'y avoit pas de sûreté à en sortir.

Pétrarque, voyant que la crainte étoit plus forte que le péril, alla à Linterno le premier Octobre ; mais il n'y resta pas long-temps. L'hiver étant venu

plutôt qu'à l'ordinaire , l'obligea de revenir à la ville avant la fin du mois ; des pluies continuelles lui avoient rendu le séjour de la campagne désagréable.

AN. de J. C.
1359.

A peine fut-il revenu à Milan qu'il lui arriva un petit malheur. Un jour en se levant, il vit qu'on lui avoit pris tout ce qu'il avoit, & qu'on ne lui avoit laissé que ses livres. Comme c'étoit un vol domestique, il ne pouvoit accuser que son fils Jean, qui étoit revenu d'Avignon & ses valets : cela le détermina à quitter sa maison de St. Ambroise, qui étoit trop vaste & trop retirée pour pouvoir y être en sûreté ; il prit pour quelque temps un petit logement dans la ville ; mais il fallut bientôt prendre un autre parti. Son fils & ses gens agités par le démon de l'avarice & de l'envie se battoient tous les jours, même sous ses yeux, au point de se faire quelquefois des blessures considérables, sans qu'il lui fût possible de les contenir : il perdit patience & les mit tous dehors. Son fils Jean étoit devenu extrêmement libertin : sans doute la nécessité de fournir à ses débauches l'avoit engagé à voler son pere. Il ne fut pas plutôt dehors, qu'il demanda à rentrer ; mais Pétrarque tint ferme pendant quelque temps.

Un Médecin de ses amis, nommé Albin de Canobio, ayant appris ce qui lui étoit arrivé, lui écrivit pour lui en faire compliment. Il lui proposoit de venir passer quelques jours dans sa maison de campagne de Canobio, où il étoit alors, située au pied des Alpes. On disoit que l'air de Milan étoit devenu empesté, & qu'il y regnoit une espece d'épidémie. *Venez ici, lui disoit Albin, l'air y est très-bon, & vous aurez toujours auprès de vous un Médecin & un ami.*

V v v ij

AN. DE J. C
1359.

Fam. l. 22. ep.
22. M. R.
Milan, 26 Oc-
tobre.

Pétrarque, dans sa réponse datée de Milan le 26 Octobre, lui parle d'abord de son vol, de son indifférence philosophique sur l'argent, & du parti qu'il avoit pris de mettre ses gens dehors. Répondant ensuite à la proposition qu'il lui faisoit d'aller à Canobio, il lui dit qu'il ne lui conviendrait pas à son âge de fuir la mort, & que cela est fort inutile, parce qu'elle nous attrape par-tout ; que s'il n'étoit pas retenu par mille obstacles, il iroit volontiers le voir à sa campagne, plutôt comme son ami que comme son Médecin. *L'art de la médecine, dit-il, peut être utile pour conserver la santé & pour guérir les petits maux ; mais dans les grandes maladies, c'est une petite ressource. On voit bientôt les Médecins désespérer & s'enfuir ; ce qui prouve l'ignorance ou la foiblesse des hommes.*

Il paroît par quelques endroits de cette lettre, qu'on ne vouloit pas croire à Milan ce que Pétrarque racontoit de son vol. On disoit que c'étoit un prétexte dont il se servoit pour justifier le parti qu'il avoit pris de quitter sa maison de St. Ambroise, dont il s'étoit dégoûté par inconstance. Il ne resta pas longtemps dans cette petite maison, qu'il avoit prise au milieu de la ville. L'amour du repos & de la solitude lui fit bientôt chercher une habitation plus retirée & qui lui convînt mieux.

Il alla s'établir dans le Monastère de St. Simplicien, Abbaye de Bénédictins du Mont-Cassin, située hors de l'enceinte des murs de la ville du côté du nord & du couchant, entre la porte Comasine & la porte de Verceil.

Voici la description que Pétrarque fit lui-même de sa nouvelle habitation dans une lettre à Simonide.

„ La maison est située de façon qu'il m'est aisé d'é-
 „ luder les visites des importuns par une porte de der-
 „ rière. J'ai une étendue de mille pas pour me pro-
 „ mener dans un lieu abrité & couvert, séparé des
 „ champs, d'un côté par une forte haie, de l'autre
 „ par un sentier secret, désert & plein d'herbes. J'au-
 „ rois une promenade bien plus spacieuse, si je vou-
 „ lois faire le tour de la ville, & elle ne seroit pas
 „ moins solitaire; car on ne trouve du monde que
 „ dans les cabarets ou à la place. Enfin ma solitude
 „ est telle que je croirois être au milieu des bois,
 „ si l'aspect de la ville & le bruit que j'entens ne
 „ m'apprennent que je n'en suis pas loin. J'avoue qu'un
 „ pareil séjour m'a tenté: je ne crains pas que St.
 „ Ambroise me reproche de l'avoir abandonné: je
 „ suis toujours avec lui en esprit, & mon corps ne
 „ l'a quitté que pour aller loger chez son père; c'est
 „ ainsi que St. Augustin appelle St. Simplicien.

Pétrarque ne fut pas plutôt établi dans ce Mo-
 nasterie, que l'envie lui prit de connoître son hôte
 plus particulièrement. Il demanda à un Religieux de
 la maison quelque vie de St. Simplicien. « On m'ap-
 „ porta, dit-il, l'ouvrage d'un écolier sans gravité,
 „ sans agrément, sans ordre. On voyoit bien que
 „ l'Auteur avoit pris ce qu'il disoit dans les Con-
 „ fessions de St. Augustin; mais cela étoit rendu con-
 „ fusément & de la manière la plus plate. Je jettai
 „ le livre en colère, me rappelant le bon mot d'un
 „ homme de lettres, qui disoit que *la gloire des*
 „ *Saints dépendoit de l'éloquence de leurs Biographes.*
 „ Ce mot est plein de venin & sent un peu l'hérésie.
 „ Les saints ne sont pas comme les héros de ce monde,

V v v . iij

AN. DE J. C.
1359.

Fam. l. 21. ep.
14. M. R.

AN. DE J. C.
1359.

» dont le nom reste enseveli, si de bonnes plumes ne
 » le font pas passer à la postérité. Le nom des saints
 » écrit dans le livre de vie n'a pas besoin de nos plu-
 » mes ; leur gloire est dans le Seigneur. St. Simplicien
 » est un grand Saint qui méritoit sans doute que sa
 » vie tombât en meilleures mains ; si elle avoit été
 » écrite dans un style plus poli & plus châtié, qu'est-
 » ce que cela auroit produit ? Rien pour sa gloire ;
 » mais elle auroit ranimé la piété des Lecteurs &
 » le desir de l'imiter. Supposons qu'on trouve à pré-
 » sent un Ecrivain capable de bien faire cette vie ,
 » où prendra-t-il les faits , si dans la maison même
 » du saint on les ignore ? Il conste par le témoignage
 » de St. Augustin que Simplicien a été toute sa vie
 » un bon serviteur de Dieu , fort versé dans tout
 » ce qui regarde la vie évangélique. Ami intime de
 » Victorin , ce fameux Rheteur de Rome , qui devint
 » ensuite Martyr , ce fut lui qui l'exhorta & l'encou-
 » ragea avec tant de force & de succès. St. Augustin
 » alla le consulter à Milan , & il contribua beaucoup
 » à sa conversion. Enfin dans sa vieillesse il fut choisi
 » pour succéder à St. Ambroise par le suffrage même
 » de ce grand saint qui le nomma en mourant , & il
 » remplit dignement les fonctions de cette place. Voilà
 » tout ce que je fais de mon hôte ; Dieu fait le reste.

Pétrarque dit en peu de mots tout ce que nous sa-
 vons de St. Simplicien. Les réflexions qu'il fait sur
 les hagiographes sont très-sensées , & doivent nous
 mettre en garde contre tout ce qu'ils nous débitent.
 J'ose dire qu'il n'y a point d'Ecrivains qui se soient
 permis plus de mensonges , & des mensonges plus ab-
 surdes , ce qui fait que nous devons savoir bon gré

à cette société de gens d'esprit, qui a entrepris de purger les Vies des Saints des fables dont on les a farcies jusqu'à présent.

AN. DE J. C.
1395.

Gui Settimo, ce grand ami de Pétrarque, fut nommé cette année à l'Archevêché de Gênes, s'il en faut croire Ughelli; l'année précédente, si l'on s'en rapporte aux annales génoises de George Stella : peu importe dans le fond. Comme il étoit fort aimé de ses compatriotes, sa nomination causa une grande joie à Gênes. Pétrarque lui écrivit pour lui faire son compliment. *Je ne fais, lui disoit-il, si je dois me réjouir ou m'affliger; vous aurez plus d'honneur & de revenu; mais vous perdez cette liberté que vous avez toujours aimée. Mais que dis-je! vous n'en jouissez pas; vous étiez le serviteur de plusieurs personnes; au lieu d'un joug vous en portiez plusieurs: à présent vous n'êtes plus que le serviteur de Dieu; votre condition est meilleure; il faut s'en réjouir.*

Ughelli, Arch.
Januensis.

Georg. St ella
coll. Mura 1. T
17. & 23.

Fam. L. 10. ep.
10.

Il n'y a point de bonheur pur dans ce monde. A peine Gui Settimo fut-il parvenu à cette dignité qu'il avoit toujours souhaitée, parce qu'elle le ramenoit dans sa patrie avec cette considération nécessaire à un certain âge, qu'il se vit attaqué par des douleurs de goutte violentes. Il écrivit son état à Pétrarque, l'assurant qu'il souffroit avec patience; cependant il lui demanda quelque secours contre la douleur. Pétrarque lui fit une réponse pleine d'esprit & de Philosophie, que je voudrois pouvoir traduire; mais elle est trop longue: je n'en rapporterai que ce fragment, qui rou-
le sur deux productions de Pétrarque; l'une de son esprit & l'autre de son corps.

Fam. L. 21. ep.
12. M. R.

„ Je viens de faire un traité du remède contre

AN. DE J. C.
1359.

„ les deux fortunes ; vous l'auriez déjà si je pou-
 „ vois écrire , ou si j'avois quelqu'un pour le copier :
 „ mes amis sont absents ou occupés. A l'égard des
 „ copistes , vous savez si l'on peut compter sur eux :
 „ ils promettent beaucoup , tiennent peu , ne finis-
 „ sent rien & gâtent tout. Cela dégoûte ; je l'éprou-
 „ ve & crois que les autres pensent comme moi. Ce
 „ jeune homme si industrieux , que nous avons élevé
 „ vous & moi avec tant de peine pour être la con-
 „ solation , l'honneur & la joie de ma vieillesse , m'ac-
 „ cable de honte & de douleur. Cela est bien con-
 „ traire aux présages que je vous avois faits dans
 „ les lettres que je vous écrivis ; hélas ! il faut tout
 „ effacer. Esclave des passions , il s'est livré à la dé-
 „ bauche. Il est envieux , désobéissant , rebelle ; il hait
 „ la science & la vertu ; mais il faut tout souffrir
 „ avec patience. Auguste , le plus heureux des mor-
 „ tels , ne se plaignoit-il pas d'avoir formé de son
 „ sang trois *vomiques* ? Je n'en ai qu'une , j'aurois
 „ tort de me plaindre.

Cet enfant , dont Pétrarque se plaignoit si amère-
 ment & qu'il venoit de chasser de chez lui , avoit
 dans le fond un assez bon caractère. Son pere con-
 vient qu'il étoit doux & propre aux sciences , mais
 il haïssoit l'étude ; peut-être parce qu'on avoit trop voulu
 le faire étudier : il avoit donné dans le libertinage ,
 peut-être parce qu'on avoit voulu l'élever trop sévé-
 rement. Il faisoit alors tout ce qu'il pouvoit pour ren-
 trer dans les bonnes grâces de son pere & dans sa
 maison ; il convenoit de ses fautes , en demandoit
 pardon , & promettoit de s'en corriger.

Fam. l. 12. ep.
7. M. R.

Pétrarque lui écrivit une lettre fort rude , mais à
 travers

travers la dureté & l'amertume des reproches dont elle est pleine , on découvre aisément l'amour paternel , qui voudroit se cacher & ne le peut pas ; il lui refuse l'entrée de sa maison ; mais il lui fait entendre qu'il est prêt à le recevoir , lorsqu'il aura donné quelques preuves d'amendement. En effet , il le reçut bientôt après avoir écrit cette lettre , dans laquelle il est aisé de voir que le pere desiroit pour le moins autant que le fils cette réunion.

Pétrarque étoit à peine établi dans son nouveau logement de St. Simplicien , lorsqu'il vit arriver à Milan comme en triomphe Galeas Viscomti , maître de Pavie , traînant à sa suite le frere Jacques , comme les Généraux Romains traînoient attachés à leur char de triomphe les Princes qu'ils avoient vaincus. On fit de grandes réjouissances à Milan ; Pétrarque étoit trop attaché à Galeas pour ne pas y prendre part , & cela troubla un peu la tranquillité de sa solitude.

Galeas , las du séjour de Milan , que les cruautés de son frere lui rendoient insupportable , s'établit à Pavie , où nous verrons Pétrarque aller quelquefois passer avec lui les chaleurs de l'été. Il fit tout ce qu'il falloit pour embellir cette ville & en rendre le séjour agréable avec une magnificence digne d'un Roi. Il bâtit d'abord dans la partie supérieure de la ville une citadelle de forme quarrée , flanquée de quatre grosses tours , *d'une structure & d'une dépense étonnante* , dit Pétrarque ; un pont sur le Tesin couvert , & en partie revêtu de marbre , qui sert encore de promenade aux habitans de la ville , & un grand parc qui avoit vingt milles de tour , où il renferma

AN. DE J. C.
1369.

* Balde & Ja-
on, &c.

Hist. dell. Ant.
di Mil.

toute sorte de gibier & de bêtes fauves (a).

Il y établit une Université pour toutes les sciences, où il fit venir les plus habiles Professeurs *, & voulut que tous ses sujets y envoyassent leurs enfans étudier (b). Paul Morigia assure qu'il y ajouta une bibliothèque publique, dont il confia le soin à Pétrarque, qui lui en avoit donné l'idée. Je ne m'aviserai pas de contester ce fait, qui n'a rien d'extraordinaire; mais je ne puis m'empêcher de dire que je n'en ai pas trouvé la preuve dans Pétrarque. Tout ce que faisoit Galeas étoit marqué au coin du grand, sur-tout dans ses constructions; ce qui faisoit dire à Pétrarque au sujet de la citadelle de Pavie, que *Galeas avoit surpassé les autres en plusieurs choses; mais que dans la magnificence des bâtimens il s'étoit surpassé lui-même* (c).

La prise de Pavie augmentoit beaucoup la puissance des Seigneurs de Milan; il ne leur manquoit plus que d'y joindre la ville de Boulogne; mais ils venoient de faire la paix avec Jean d'Olege qui la leur avoit enlevée, comme on a vu.

Ce n'étoit pas là un obstacle capable d'arrêter Barnabé; ayant assemblé ses troupes & celles de son frere, il se mit en marche pour s'emparer de cette ville, autour de laquelle il fit bâtir plusieurs forts qui la tenoient bloquée.

Jean d'Olege, voyant qu'il ne pourroit pas résister

(a) Paul Jove dit qu'il avoit deux cents stades. C'est le fameux parc de Mirabel, dans lequel François I. perdit le 24 Février 1525 contre Charles V. cette bataille mémorable, où il fut fait prisonnier.

(b) Hyacinthe Gemma, dans son *Ital. Letter.* dit d'après le Pere Loner, que cette Université étoit fondée avant J. C. & que Sirius d'Aquilée y professoit

la Théologie dans le temps que St. Pierre la professoit à Rome. D'autres se contentent de dire qu'elle fut fondée par Charlemagne. Il est certain qu'elle le fut par Charles IV à la sollicitation de Galeas.

(c) Vir in multis alios, in ædificandi magnificentiâ sese vincens. Sen, l. 5. ep. 1.

long-temps à une si grande puissance, traita avec le Cardinal d'Albornos, qui lui donna la ville de Fermo & douze mille florins de pension, pour le dédommager de la seigneurie de Boulogne, qu'il céda à l'Eglise. Villani représente le Légat comme un milan qui guette sa proie & ne la laisse pas échapper. Il dit que Barnabé avoit répandu tant d'argent à la Cour du Pape qu'on y douta pendant quelque temps s'il falloit écouter les propositions de Jean d'Oleg. On disoit tantôt oui, tantôt non, & cela ne faisoit pas honneur à cette Cour (a). Pour moi je suis persuadé que cette incertitude venoit de ce que d'un côté il étoit fort avantageux pour le St. Siege de faire rentrer dans son domaine une ville comme celle-là, sur laquelle il avoit des droits bien fondés : de l'autre, on l'avoit aliénée aux Viscomti pour douze ans, & la leur enlever c'étoit violer le traité : ainsi l'on peut dire que cette affaire avoit deux faces, & qu'il n'est pas étonnant que les esprits fussent partagés.

AN. DE J. C.
1360.

Marth. Vill. l.
9. cap. 65.

Dès que le Cardinal Légat eut pris possession de Boulogne, on fit signifier aux troupes de Barnabé de se retirer, cette ville étant rentrée dans le domaine de l'Eglise. Mais elles reçurent ordre de lui de la resserrer plus que jamais & de presser le siege plus vivement.

Vill. l. 9. cap.
77.
Chron. Murin.
coll. Murat. T.
18.

Le Pape écrivit à tous les Princes d'en deçà & d'au delà les monts pour leur demander du secours, sur-tout à l'Empereur. Le Roi de Hongrie fut celui qui prit sa défense avec plus de chaleur. Il envoya des Ambassadeurs à Barnabé, qui répondit : je ne

Od. Rain.

Vill. l. 9. cap.
90.

(a) Hora si, hora no, si dicea con poco honore della chiefa di Roma.
Vill. l. 9. cap. 73.

AN. DE J. C.
1360.

demande que l'exécution d'un traité ; ma cause est juste ; on la jugera à Avignon. En effet il y envoya des Ambassadeurs , pour se plaindre de ce que le Cardinal lui retenoit Boulogne , dont il devoit jouir encore quatre ans suivant le traité.

Malgré son argent & les amis qu'il avoit à la Cour Romaine , Barnabé perdit son procès. Il fut jugé en plein Consistoire que comme il avoit perdu la possession de Boulogne , & qu'il avoit fait de vains efforts pour y rentrer , l'Eglise Romaine à qui cette ville appartenoit , avoit pu traiter avec le possesseur. Barnabé trouva la décision injuste & continua les hostilités. Le Pape lança contre lui les foudres de l'Eglise , l'accusant de toute sorte de forfaits.

Vill. l. 9. cap. 25. Cette affaire embarrassoit beaucoup la Cour d'Avignon, lorsqu'on y vit arriver Nicolas Acciajoli, grand Sénéchal de Naples , envoyé par son Roi pour faire lever l'interdit jetté sur ce Royaume , parce qu'on ne payoit pas le cens imposé par l'investiture. Villani dit que le grand Sénéchal saisit cette occasion de sortir d'une Cour où ses ennemis avoient pris le dessus , & de chercher de grandes aventures où son ame pût se déployer.

Il fut reçu du Pape & des Cardinaux avec la plus grande distinction. Dans le Carême le Pape lui donna la rose d'or ; faveur qu'il avoit coutume de faire à la personne la plus distinguée qui se trouvoit à sa Cour dans ce temps-là. Il le fit Sénateur de Rome pour sa vie , Comte de Romagne & Gouverneur du Patrimoine de St. Pierre ; charges que le Sénateur ne voulut accepter qu'avec l'agrément de son Prince. Je ne doute pas que Zanobi de Strata , qui avoit

gagné la confiance du Pape, dont il étoit secrétaire, n'ait beaucoup influé sur la réception flatteuse qu'on fit au grand Sénéchal, & sur les graces dont on le combla.

AN. DE J. C.
1360.

Lorsqu'il alla prendre congé pour retourner en Italie, le Pape le pria de passer à Milan pour négocier la paix avec Barnabé. Nicolas Acciajoli se chargea avec plaisir de cette négociation, quoiqu'il en connût toute la difficulté. Il arriva à Milan à la fin de Mai, fort empressé de voir Pétrarque, qu'il connoissoit beaucoup quoiqu'il ne l'eût jamais vu. Voici la relation de leur entrevue, que j'ai trouvée dans une lettre de Pétrarque à Zanobi (a).

„ Votre Mecene est venu avec confiance traiter
„ avec mon Auguste, & il m'a vu. Il est venu deux
„ fois dans ma bibliothèque. L'affluence des visites,
„ la multitude des affaires, la longueur du chemin
„ n'ont pu le retenir. J'habitois autrefois au bout de
„ la ville ; à présent je suis dehors dans un endroit
„ solitaire & fort retiré. Ce grand homme est entré
„ dans ma petite maison, comme Pompée entra dans
„ celle du Philosophe Possidonius, les faisceaux baissés,
„ la tête découverte, s'inclinant avec respect. Que
„ feroit de plus un habitant du Parnasse qui entre-
„ roit dans le sanctuaire d'Apollon & des Muses !
„ Cette *humilité généreuse* nous fit frissonner moi &
„ quelques personnes de distinction qui l'avoient suivi ;
„ peu s'en fallut qu'elle ne nous arrachât des larmes :
„ telle étoit la majesté de son air, la douceur de ses
„ manieres, la gravité de ses propos, qui furent pré-

Fam. l. 22 ep.
G. M. R.
Milan, 17
Août.

(a) J'ai déjà remarqué que cette lettre est la seule que Pétrarque ait écrite à Zanobi, depuis que celui-ci eut été couronné à Pise.

AN. DE J. C.
1360.

„ cédés par un silence qui disoit beaucoup. La conver-
 „ sation roula sur toute sorte de matieres : nous par-
 „ lâmes beaucoup de vous. Il examina mes livres avec
 „ complaisance l'un après l'autre , s'arrêta long-temps ,
 „ sortit avec peine & comme malgré lui. Il a honoré
 „ ma demeure au point , que non-seulement des Ro-
 „ mains & des Florentins , mais quiconque aimera
 „ la vertu , passant ici , viendra l'adorer. Que vous
 „ dirai-je ! sa présence , son front radieux ont répandu
 „ la joie & le calme dans cette ville royale : agréable
 „ aux Seigneurs , au peuple , à moi au-dessus de tout ,
 „ il a mis le comble à cette ancienne bienveillance qu'il
 „ m'a toujours témoignée ; & , ce qui est fort ex-
 „ traordinaire & fort rare , sa présence a plutôt aug-
 „ menté que diminué l'idée que j'avois conçue de
 „ lui sans le voir. Que vous êtes heureux d'avoir un
 „ ami de cette espece ! Adieu , ne m'oubliez pas.

*Chron. di Bol.
coll. Mur. rom.
18. fol. 454.*

Le grand Sénéchal ne fit pas un long séjour à Milan. On voit par une Chronique imprimée dans le recueil de M. Muratori , qu'il arriva à Boulogne le 11 Juin , qu'il logea dans le Couvent des Dominicains , & qu'il en partit le 12 pour aller conférer avec le Cardinal Albornos , qui faisoit alors sa résidence à Ancone.

*E io voglio Bo-
logna.*

Il n'étoit pas aisé d'accorder Barnabé avec le Lé-
 gat ; l'un & l'autre vouloit Boulogne. Le grand Sénéchal
 fit un projet qu'il envoya à Milan par un de ses
 gens. Barnabé , quand on lui fit la lecture de ce pro-
 jet , disoit à chaque article : *ET JE VEUX BOULOGNE.*
 Le Pape qui la vouloit aussi , avoit consenti de lui
 donner pour dédommagement quatre-vingt ou cent
 mille écus d'or pendant cinq ans ; il parut d'abord

les accepter ; mais ensuite il les refusa ; la négociation du Florentin échoua , & les hostilités continuèrent de part & d'autre avec plus de fureur qu'auparavant.

AN. DE J. C.
1360.

Galeas Viscomti ne voulant pas être compris dans la procédure qu'on faisoit contre son frere à Avignon , soit avec le consentement de ce frere , soit de son propre mouvement , fit déclarer par ses Ambassadeurs qu'il ne prenoit aucune part à l'entreprise de Boulogne , qu'il reconnoissoit que son frere avoit tort , & le lui avoit dit plusieurs fois. En conséquence de cette déclaration , il demandoit de n'être pas nommé dans la procédure commencée contre Barnabé , promettant même d'agir contre lui , autant que la bienséance pourroit le permettre. Sa déclaration fut admise & la procédure suspendue , à condition qu'il ne donneroit aucun secours à son frere.

Je suis persuadé avec Villani que ce qui engagea principalement Galeas à faire cette déclaration , étoit qu'il craignoit que sa brouillerie avec le Pape & les censures dont il le frapperoit , ne nuisissent à une alliance qu'il traitoit alors avec la France.

*Math. Vill. l.
2. cap. 22.*

Les Viscomti , au comble de la puissance & de la gloire , n'avoient à desirer que de grandes alliances pour assurer leur état. Les circonstances où la France se trouvoit alors étoient , on ne peut pas plus favorables au projet que Galeas conçut de s'allier avec cette couronne ; projet dont je crois que Pétrarque lui donna l'idée.

Le Roi Jean étoit encore prisonnier à Londres. La treve étoit expirée & la paix n'étoit pas faite , malgré tous les mouvemens que le Pape se donnoit pour y

AN. DE J. C.
1360.

parvenir. Edouard entra en France avec une armée formidable, persuadé que rien ne pourroit lui résister, & qu'avant la fin de la campagne il se rendroit maître de ce Royaume. Il commença par le siège de Rheims, dans l'intention sans doute de s'y faire sacrer; mais il fut obligé de le lever & s'approcha de Paris, où il envoya *défier* le Régent à la bataille & fit beaucoup de ravage. Son armée ne pouvant plus y subsister, il alla du côté de Chartres. Ce fut là qu'il essuya cet orage terrible, qu'on regarda comme un prodige & qui le rendit plus traitable sur la paix. Voici comment les Historiens contemporains le racontent.

Il survint tout-à-coup un ouragan accompagné de tonnerres & de grêle d'une grosseur prodigieuse, qui écrasoit les hommes & les chevaux. Une pluie affreuse inonda le camp; mille hommes d'armes & plus de six mille chevaux y périrent; tout étoit entraîné par la violence des vents dans ces torrents rapides que la pluie formoit. Les Historiens Anglois disent que les troupes regarderent cet orage comme une marque de la colere du Ciel, & que le Roi lui-même parut imbu de cette opinion. On assure qu'il se tourna vers l'Eglise de Chartres, & fit vœu de consentir à la paix. En effet elle fut conclue peu de temps après le 8 Mai

Rap. Toir. hist.
d'Ang. tom. 3.
fol. 214.

* A une lieue. à Bretigni près de Chartres. * (a).

Un des articles de cette paix portoit que le Roi

Hist. univ. tom.
2. fol 133.

(a) Le plus bel esprit de notre siècle prétend qu'il faut être simple pour croire que le Roi Edouard fut saisi tout-à-coup d'une si sainte frayeur à cause d'une grande pluie, qu'il se jeta à genoux, & qu'il fit vœu à la sainte Vierge d'accorder la paix. Cependant

ce fait est attesté par plusieurs Auteurs contemporains qui n'étoient pas simples: Walsingham, Froissard, &c. Il a été adopté même par les Historiens Anglois, qu'on n'accuse pas d'être trop crédules.

Jean

Jean payeroit pour sa rançon trois millions d'écus d'or ; savoir six cents mille écus à Calais quatre mois après son arrivée , & quatre cent mille d'année en année jusqu'à fin de payement. L'exécution de cet article étoit difficile ; la France étoit dévastée , épuisée & sans ressources ; l'argent ne circuloit pas ; ceux qui en avoient le cachoient. Toute sorte de moyens furent employés pour le faire sortir ; les bonnes villes se taxerent elles-mêmes ; les Financiers & les Juifs furent mis à contribution ; le Pape accorda deux décimes sur le Clergé. Philippe de Comines dit qu'on fit une monnoie de cuir avec un clou d'argent dans le milieu ; mais cela n'est pas vraisemblable.

AN. DE J. C
1360.

Galeas Visconti profita de cette position embarrassante où le Roi se trouvoit pour demander Isabelle sa fille en mariage pour Jean Galeas son fils. Les Historiens assurent que cet honneur lui coûta cher ; mais ils ne s'accordent pas sur la somme. Villani dit que le Roi vendit sa fille six cent mille florins ; il fait sur cela une réflexion bien singulière. *En considérant la grandeur de la couronne de France , qui auroit pu imaginer que par les attaques d'un Roi d'Angleterre , petit en comparaison du Roi de France , elle fut réduite au point de vendre sa propre chair comme à l'encan (a).*

Nos meilleurs Historiens , en parlant de ce mariage , ont employé l'expression énergique de Villani , & conviennent que ce fut une espèce de vente. *Il auroit été à propos , dit Mr. de Villaret , que ces*

*Hist. de Fr. t.
9. fol. 442.*

(a) Chi harebbe per lo passato , considerato la grandezza della corona de Francia , potuto imaginare , che per gli assalti del piccolo Rè d'Inghilterra , in comparazione del Ré di Francia , fosse a tanto ridotta , che quasi com' all' incanto la propria carne vendesse. *Vill. l. 9. cap. 103.*

AN. DE J. C.
1360.

Ecrivains eussent prouvé cette espece de vente d'une Princeesse de sang royal ; marché aussi honteux pour les vendeurs que pour l'acquereur. Après avoir observé en passant que si ce marché étoit honteux pour le vendeur , il ne l'étoit pas pour l'acquereur , je prendrai sur moi de faire la preuve que desire Mr. de Villaret , pourvu qu'il n'exige pas de moi que je rapporte le contrat du marché (acte qui n'exista vraisemblablement jamais) & qu'il se contente de la preuve historique fondée sur le témoignage des meilleurs Auteurs.

II. Vit. Inn.
Bal. fol. 354.
I. Vit. Inn.
Bal. fol. 339.

Le fait est attesté d'abord , comme on vient de voir , par Matthieu Villani , qu'on regarde avec raison comme le meilleur Historien du quatorzieme siecle. A son témoignage il faut joindre celui des deux Biographes d'Innocent VI , qu'on trouve dans le recueil de Baluse, Auteurs contemporains & très-graves, dont l'un dit que les Viscomti donnerent au Roi plusieurs mille florins pour avoir sa fille ; l'autre que le Roi les reçut à titre de prêt ou de don.

Nomine mutui
five doni.

Chron. Placent.
coll. Murat. T.
16.

La Chronique de Plaisance , qu'on trouve dans la grande collection de M. Muratori , assure que Galeas voulant profiter du besoin que le Roi de France avoit d'argent pour se racheter , demanda Isabelle sa fille pour Jean Galeas son fils , & que le traité fut conclu par le moyen d'Amedée Comte de Savoie. A quoi il faut joindre Corio l'Historien de Milan , & les Biographes des Viscomti , Paul Jove & Volpi , & tous les Historiens modernes, Italiens ou François.

En voilà assez , je pense , pour contenter Mr. de Villaret ; je reprends le fil de ma narration. Le mariage fut traité par Guillaume de Melun , Archevêque

de Sens & plusieurs autres. Il fut décidé que la Princeſſe ſeroit remiſe entre les mains d'Amedée Comte de Savoie , beau-frere de Galeas , qui la meneroit à Milan , où le mariage ſeroit célébré dans le mois d'Octobre & conſommé dans la ſuite quand les mariés auroient l'âge convenable.

AN. DE J. C
1360.

Iſabelle née le 1^{er}. Octobre 1348. n'avoit que douze ans. Jean Galeas , ſuivant Villani , entroit dans ſa onzieme année ; il n'avoit pas encore huit ans , ſi l'on s'en rapporte à Corio , qui n'eſt pas d'accord ſur cela avec lui-même. Les Biographes de Pétrarque rapportent un trait de lui pour prouver la maturité de ſon eſprit , que j'ai cru devoir placer ici. A peine avoit-il atteint l'âge de cinq ans , lors que ſe trouvant un jour à la Cour de ſon pere au milieu d'une aſſemblée de grands perſonnages , dont il examinait attentivement les habits & les phyſionomies , ſon pere lui demanda quel étoit celui qu'il jugeoit le plus ſage. Après avoir parcouru d'un coup d'œil tous ceux qui compoſoient l'aſſemblée , il alla à Pétrarque , le prit par la main & le mena à ſon pere [a].

Iſabelle fit ſon entrée à Milan le 8 Octobre avec le Comte de Savoie. En habits royaux elle y reçut tous les honneurs qu'on a coutume de rendre aux Reines , & tint une Cour Royale ; ne ſouffrant pas qu'aucune Dame parût devant elle avec le drap ſur la tête. Ce cérémonial dura juſqu'à la célébration de ſon mariage ; enſuite laiſſant la royauté à l'écart , elle fit la révérence aux Viſcomti & à leurs femmes.

Les noces furent célébrées , ſuivant l'uſage des

(a) Squarzaſichi , dans ſa vie de Pétrarque , rapporte ce trait , qu'il dit avoir tiré d'un panégyrique de Jean Brive Milanois.

AN. DE J. C.
1360.

Viscomti, avec la plus grande magnificence. Ils avoient invité tous les Seigneurs d'Italie, qui s'y rendirent avec empressement & y menerent leurs femmes. Les fêtes commencerent le 11 d'Octobre; elles durerent trois jours, & furent terminées par un festin somptueux que Barnabé donna. On y compta fix cents Dames qui furent servies d'un côté & plus de mille Seigneurs de l'autre à trois services, avec la plus grande profusion.

Tant que les fêtes durerent, il y eut tous les jours des tournois à trois reprises dans la Cour de Galeas, où l'on avoit préparé des loges pour les Dames, ce qui faisoit un spectacle superbe. On y vit un étalage pompeux de cimiers & de soubrevestes; mais malgré ce grand concours de Princes & de Chevaliers de toute nation, il n'y eut aucun fait d'armes remarquable.

Pétrarque ne parle pas de toutes ces fêtes; cependant il y a lieu de croire qu'il y assista. Ce ne fut qu'après qu'elles furent finies qu'il partit pour aller à Paris faire compliment au Roi Jean sur sa délivrance & son retour dans son Royaume, en qualité d'Envoyé de Galeas Viscomti, qui lui donna, suivant l'usage, deux ou trois collegues; mais il tenoit le premier rang.

La France étoit alors dans un état si déplorable, que Pétrarque lui-même qui ne l'aimoit pas, en fut touché jusqu'aux larmes. Il faut l'entendre en faire l'aveu.

Fam. l. 22. ep.
14. M. R.

„ En voyant ce Royaume désolé par le fer & par
„ la flamme, je ne pouvois me persuader que ce fût
„ le même que j'avois vu autrefois si riche & si flo-

„ rissant. Je n'y reconnoissois plus rien ; il ne se pré-
 „ sentoit à mes regards qu'une solitude affreuse , une
 „ misere extrême , une désolation générale , des terres
 „ en friche , des champs dévastés , des maisons en
 „ ruines. Il n'y avoit de maisons sur pied que celles
 „ qui étoient défendues par quelques fortifications ,
 „ ou renfermées dans l'enceinte des villes. On voyoit
 „ par-tout les traces des Anglois & les cicatrices en-
 „ core récentes des plaies qu'ils avoient faites. Emu
 „ par ces tristes effets de la rage des hommes qui se
 „ font la guerre , je ne pus retenir mes larmes. Je ne
 „ suis pas de ces gens à qui l'amour de la patrie fait
 „ haïr & mépriser tout le reste (a).

AN. DE J. C.
1360.

La vérité m'oblige de remarquer que Pétrarque
 n'est pas de bonne foi dans cette occasion , ou qu'il ne
 se rendoit pas justice. Je ne connois personne qui ait
 porté plus loin que lui cet enthousiasme , cet amour
 aveugle pour la patrie , qui fait haïr & mépriser
 tout le reste du monde. On ne peut lire ses ouvra-
 ges sans trouver à tout moment des preuves de ce
 que je dis.

S'il fut touché en parcourant la France , il le fut
 bien davantage lorsqu'il arriva à Paris. La pein-
 ture qu'il en fait sent un peu le Poëte. “ Je ne vis
 „ dit-il autour de son enceinte que des ruines , des
 „ debris & des traces d'incendie (b). Cette ville triste
 „ & défigurée avoit l'air de redouter encore les hor-

Fam. l. 22. ep.
14. M. R.

(a) Hominum rabies & longissimi
 belli furor tam atrociter illis terris in-
 cubuit , ut , dum per ea loca ad Regem
 missus iter agerem , cuncta undique ferro
 atque igne everſa conſpiciens , lacrymas
 non tenerem : non enim fumus qui ,
 ut isti , cætera omnia nostri amore or-

is boderimus. *Ed. Bas. fol. 850.*

(b) Lorsque Edouard se présenta pour
 faire le ſiege de Paris , les Parisiens fu-
 rent réduits à mettre le feu aux faux-
 bourgs de St. Germain , de Notre-Dame
 des Champs & de St. Marceau.

AN. DE J. C.
1360.

„ reurs auxquelles elle venoit d'être en proie. La Seine
„ qui baigne ses murs paroissoit pleurer sa misere &
„ craindre de nouveaux défastres.

Ed. Bas. fol. 870.
Quand il y fut entré, il y trouva des changemens
qui l'étonnerent. « Où est Paris, disoit-il, où est cette
„ capitale de la France qui, quoiqu'inférieure à sa ré-
„ putation & aux fables qu'on publioit d'elle, étoit
„ sans contredit une grande ville ? Où sont ces ri-
„ cheffes qu'on y voyoit étalées, cette joie publi-
„ que, cette ardeur d'étude, cette foule d'écoliers
„ qu'on entendoit disputer dans les rues [a]. Au bruit
„ de leurs syllogismes a succédé celui des armes, des
„ corps de garde & des machines de guerre. Au lieu
„ de bibliothèques, on ne voit plus dans cette ville
„ que des arsenaux ; la tranquillité qui y régnoit com-
„ me dans son temple, en est bannie. Les rues sont
„ désertes ; les chemins couverts d'herbes & de ron-
„ ces : ce n'est plus qu'une vaste solitude.

Cependant lorsque Pétrarque entra dans Paris, la
joie devoit y régner ; on y faisoit des préparatifs pour
la reception du Roi, qui alloit y faire son entrée,
en sortant de la captivité où les Anglois l'avoient re-
tenu pendant plus de quatre ans. Pourroit-on douter
que les Parisiens qui aiment tant leur Roi, ne fussent
empressés de le revoir après une si longue absence
& tant de calamités qu'elle avoit entraînées ?

Ce Prince, sortant de sa prison de Londres, en
conséquence de la paix de Bretigni dont j'ai parlé,
fut d'abord mené à Calais, où il arriva le 8 Juillet.

(a) C'est pour cela qu'il appelloit bruyante la rue du Foaar, où étoit
logée une grande partie des écoliers : *viciis straminum fragosus*. EP. AD UR-
BAN. SEN. L. 9.

Il en partit le 25 Octobre [a] pour se rendre à Paris. Pétrarque rapporte une circonstance de son voyage de Calais à Paris, que je ne trouve pas dans nos Historiens, & que j'aurois bien de la peine à croire, si j'avois moins de confiance en l'Auteur, qui en parle lui-même comme d'une chose *incroyable & difficile à persuader à la postérité, mais certaine* [b].

Le Roi & le Dauphin traversant la Picardie, furent arrêtés par ces troupes de brigands qui ravageoient le Royaume sous le nom de compagnies [c] & contraints de traiter avec elles pour voyager en sûreté dans leur Royaume.

Le Roi fit son entrée à Paris le 13 Décembre (d). Villani dit qu'il y fut reçu avec grand honneur, & que la ville lui fit présent de mille marcs de vaisselle d'argent. Nos Annalistes ajoutent que les rues furent tendues, & que le Roi marchoit sous un poêle de drap

AN. DE J. C.
1360.

Math. Vül l.
9. cap. 106.

Nic. Gilles &
Belleforêt
chron. de St.
Denis.

(a) Froissard, L. 1. cap. 213. dit qu'il partit la veille de St. Simon, qui est le 27. Octobre. L'Historien de l'Eglise Gallicane a suivi Froissard & critique le Pere Daniel, qui fait partir le Roi Jean le 25. Cependant cette date est certaine; on trouve dans l'*ancien état de la petite Bretagne* par Nic. Vignier, fol. 383. une lettre du Roi Jean datée de Bologne sur mer le 26 Octobre 1360.

(b) *Illud prorsus miserum pudendumque reditu in patriam prohibitum, & Rex ipse & filius qui nunc regnat, coactusque cum prædonibus paciscitur, tutum per suas terras iter agerent. Quis hoc illo in Regno felicissimo non dico cogitasset, sed unquam etiam somniasset? Quando vero credent hoc posteri?* Ed. Bas. fol. 870.

(c) Ces compagnies étoient un ramas de soldats réformés de toutes nations, qui réunis sous différens chefs, ravageoient le Royaume. Le Continuateur de Nangis les appelle *filiï Belial, guerratores de variis nationibus non habentes titulum.*

(d) Voici ce que dit sur cela M. de la Bastie. *Le Roi de France fut amené à Calais par Edouard III. au mois de Juillet 1360, & il fit son entrée à Paris au mois d'Octobre de la même année. Pétrarque dut y arriver quelque temps après. Dans un si court recit il y a trois erreurs. Le Roi Jean ne fut pas amené à Calais par Edouard: il ne fit pas son entrée à Paris au mois d'Octobre. Pétrarque n'arriva pas quelque temps après lui; je suis en état de prouver qu'il passa tout le mois de Décembre dans cette ville. Dans le fond les erreurs sans nombre de M. de la Bastie sur la date ou les circonstances des actions de Pétrarque, sont peu intéressantes, & je n'ai garde de lui en faire un crime; mais j'avoue que je n'aime pas à trouver dans un Mémoire déposé dans le recueil de l'Académie des Inscriptions une erreur sur une époque aussi intéressante que l'entrée du Roi dans sa capitale après une longue captivité. Je croirois volontiers que c'est une faute d'Imprimeur.*

AN. DE J. C.
1360.

Hist. de Paris,
tom. 1. fol. 639.

d'or. Il alla d'abord rendre grâces à Dieu dans l'Eglise de Notre-Dame, où depuis la bataille de Poitiers il y avoit une bougie qui brûloit sans cesse devant l'Autel de la Vierge. On dit qu'elle étoit roulée sur le contour d'une roue & aussi longue que toute l'enceinte de Paris.

Pétrarque, après avoir été témoin de toute la joie que les Parisiens témoignèrent en revoyant leur Roi, alla avec ses collègues lui faire compliment au nom des Seigneurs de Milan sur sa délivrance. Le Roi Jean, qui connoissoit Pétrarque de réputation, & sur le bien que lui en avoit dit le Cardinal de Bologne, fut fort aise de le voir & lui fit un accueil très-distingué.

Christ. Vie de
Charles V.

Ce Prince, quoiqu'élevé par son pere dans l'ignorance, aimoit les lettres & les savans. Mais Charles son fils, à qui il avoit donné pour Précepteur le François le plus savant de son siècle, les aimoit encore plus que lui. Christine de Pisan qui a fait sa vie, dit qu'il fut introduit en lettres moult souffisamment, qu'il entendoit son latin compétemment, & qu'il savoit les regles de grammaire souffisamment.

* Invisissimus
& mitissimus
hominum.

Pétrarque fut fort étonné de trouver dans ce jeune Prince un esprit mûr & formé, tel qu'on peut l'avoir dans l'âge le plus avancé; il admira sa politesse qui étoit extrême, sa sagesse & sa modération dans le discours, qu'il éprouva dans plusieurs conversations qu'il eut avec lui sur des sujets importans [a]. A l'égard du Roi Jean, il ne parle que de sa bravoure & de sa douceur. * En effet ce Prince possédoit ces deux

(a) Regis adolescentis canum & senilem animum ac præcipuam quandam urbanitatem, linguæque modestiam magnis mihi in rebus expertam. *Ed. Basf. fol. 847.*

vertus

vertus dans un degré éminent ; mais à quoi lui servirent-elles ? Par le défaut de lumières & de prudence , sa bonté lui fit prendre presque toujours de fausses mesures ; sa valeur le précipita dans les plus grands désastres. Ce qu'il fit de mieux , fut de mettre au monde un fils , qui avoit tout ce qu'il falloit pour réparer les grandes fautes que le pere avoit faites.

AN. DE J. C.
1361.

Pétrarque ne retrouva pas à Paris les amis qu'il y avoit laissés dans le voyage qu'il y fit l'an 1333 : ils étoient morts ; mais il eut le bonheur d'y trouver Pierre le Bercheur , ce savant Bénédictin , qu'il avoit connu à Avignon dans le temps qu'il y étoit attaché au Cardinal Després , & qui alloit souvent s'entretenir avec lui à Vaucluse. Ce Religieux étoit alors Prieur de St. Eloy , & comme il tenoit un rang distingué dans la littérature françoise , il fut d'une grande ressource à l'Envoyé de Milan qu'il ne quitta presque point pendant le séjour de trois mois qu'il fit à Paris.

Mém. tom. 2.
fol. 366.

Dans un discours que Pétrarque fit au Roi & au Dauphin , il dit qu'il ne falloit pas être si étonné de ce que la fortune qui se joue des choses humaines , avoit réduit à un état digne de pitié un Royaume florissant , dont la prospérité faisoit envie autrefois. On remarqua que le Roi & le Dauphin avoient les yeux attachés sur lui & le regarderent avec étonnement , lorsqu'ils l'entendirent nommer la fortune comme un être réel.

Fam. l. 22 ep.
13. M. R.

Le Dauphin , qui avoit l'esprit vif & ardent , fut curieux de savoir ce que Pétrarque pensoit de la fortune. Il dit à Pierre le Bercheur & à quelques autres gens de lettres qui avoient entendu le discours ;

Pétrarque doit venir bientôt dîner ici avec ses collègues ; il faudra l'attaquer après dîner & le faire expliquer sur la fortune. Un des amis de Pétrarque, craignant qu'étant pris au dépourvu, il ne se tirât pas bien d'affaire, l'avertit de la petite niche que vouloit lui faire le Dauphin. Pétrarque avoit beaucoup d'affaires & point de livres ; cependant il recueillit son esprit la veille de ce repas où il étoit invité & se mit en état de parler sur le sujet qu'on vouloit traiter. Son intention étoit de dire que la fortune étoit un être de raison, un mot qui ne signifioit rien, & dont il ne se servoit que pour se conformer à l'usage ; il vouloit se moquer de ceux qui regardent la fortune comme une divinité qui gouverne les choses de ce monde ; façon de penser assez commune dans ce siècle.

Après le dîner, le Roi fut si occupé de faire les honneurs de sa Cour aux Envoyés de Milan, que le temps s'écoula où l'on devoit faire parler Pétrarque, au grand regret du Dauphin, qui ayant à cœur le succès de son petit complot, faisoit de temps en temps signe à son pere & lui disoit quelquefois des mots à l'oreille qui n'aboutirent à rien. *Si d'un côté je fus charmé, dit Pétrarque, de n'être pas obligé de parler en public contre l'opinion commune, de l'autre je fus fâché de perdre une si belle occasion d'entendre les beaux esprits de France discourir sur cette matière.*

Au sortir de la Cour, à la fixieme heure (c'est-à-dire vers midi) Pierre le Bercheur & trois autres savans qui ne sont pas nommés, se rendirent chez Pétrarque, où la conversation dura jusqu'à vèpres. Il est bien fâcheux que Pétrarque dans cette lettre,

d'où j'ai tiré tout ce que je viens de dire , n'ait pas nommé les trois savans qui allèrent chez lui avec Pierre le Bercheur , & qu'il ne soit pas entré dans un plus grand détail des conversations qu'il eut avec eux , des honneurs qu'il reçut à la Cour , de l'état où il la trouva , & de tout ce qu'il y fit.

Au commencement de Février , Pétrarque , empressé de retourner en Italie , alla prendre congé du Roi & du Dauphin. Le Roi lui témoigna un grand regret de le voir partir , & fit même des efforts pour le retenir dans sa Cour. Le Dauphin , qui aimoit encore plus les lettres & les savans que son pere , desiroit bien plus vivement d'avoir auprès de lui un homme de ce mérite , dont il avoit conçu la plus haute idée ; mais leurs instances & leurs offres ne purent le toucher ; il aimoit trop sa patrie , & la Cour de France étoit trop illitrée pour lui. Rappelons ce qu'il disoit au Roi Robert : *que ferois-je dans un pays où personne ne parle ma langue ?*

Il est vrai qu'il avoit tenu ce propos sous le regne de Philippe de Valois qui haïssoit les lettres ; mais la Cour de France n'avoit pas beaucoup changé depuis ce temps-là. Malgré le goût du Roi Jean pour les lettres , elles n'avoient pas fait de grands progrès sous son regne , parce que la guerre contre les Anglois l'avoit entièrement occupé. A peine avoit-il vingt livres dans sa bibliothèque , & quels livres ! On ne peut pas dire cependant qu'il eût entièrement négligé les lettres. L'on doit même regarder son regne & celui de son fils comme la premiere époque de leur renaissance. Jean , n'ayant pas appris le latin , souhaita d'avoir en françois toute sorte d'ouvrages ,

Z z z ij

AN. DE J. C.
1361.

Mém. tom. 2.
fol. 446.

AN. DE J. C.
1361.

& après avoir satisfait sa piété par la traduction des livres saints, il engagea Pierre le Bercheur à traduire Tite-Live. Cet ouvrage, qui eut beaucoup de succès, n'a jamais été imprimé, on le trouve manuscrit dans plusieurs bibliothèques (a).

Jeanne Duchesse de Bourgogne, cette niece du Cardinal de Bologne que Philippe de Valois épousa en secondes noces l'an 1349, concourut avec le Roi Jean à la traduction de quelques livres; elle y fit travailler Jean de Vignai, Religieux Hospitalier de St. Jacques du Haut-pas, qui traduisit *la Légende dorée de Jacques de Voragine*, *le Miroir historial de Vincent de Beauvais*, & *le jeu des échecs moralisé*. Cette Princesse, qui avoit autant d'esprit que de beauté, mourut cette année. Si elle avoit vécu plus long-temps elle auroit beaucoup hâté la renaissance des lettres. Jeanne de Bourbon, femme de Charles V. suivit ses traces; c'est elle qui engagea Philippe de Vitry, cet ami de Pétrarque dont j'ai parlé, à traduire en vers les métamorphoses d'Ovide.

C'est principalement à Charles V. qu'il faut attribuer les petits progrès que les arts & les sciences firent dans ce siècle. Les traductions se multiplièrent à l'infini. Les meilleures furent faites par Nicolas Orème précepteur de Charles, Evrard de Conti son Médecin, Raoul de Presles, que Mr. Falconet dit son Confesseur, mais qui ne le fut jamais (b) Jean Goullain Provincial des Carmes & Jean Corbichon Augustin.

(a) Il y en a un dans la bibliothèque de Sorbonne en deux volumes *in-fol.* plein de mignatures & de jolies peintures. Plusieurs dans celle du Roi.

(b) Il étoit Avocat du Roi & Maître

des Requêtes, fils bâtard d'un autre Raoul de Presle. Il traduisit la Bible & la Cité de Dieu de St. Augustin. On le croit Auteur du *Songe du Verger*. MEM. DE L'ACAD. DES INSCR. TOM. 13.

Nicolas Orême & Pierre le Bercheur tenoient le premier rang dans la littérature françoise, lorsque Pétrarque arriva à Paris : les liaisons qu'ils ont eues avec lui, m'engagent à m'étendre un peu plus sur leur compte.

AN. DE J. C.
1361.

Nicolas Orême Normand étoit grand Maître du College de Navarre, Chanoine de la sainte Chapelle ; il fut ensuite Doyen de Rouen & Evêque de Lizieux. Après avoir fini l'éducation de Charles, il composa par ordre de ce Prince plusieurs ouvrages, dont la plupart sont encore manuscrits dans les grandes bibliothèques. On y trouve plus de savoir & de connoissances que de génie & de goût. Les principaux sont une traduction des livres de politique & de morale d'Aristote, de quelques livres de Ciceron, de l'*Astrologie* de Ptolomée & du traité de Pétrarque de *Remediis utriusque fortunæ* ; un Traité de la *communication des idiomes*, qui est dans la Bibliothèque du College de Navarre ; un autre des *inconveniens attachés à la mutation des monnoies*, &c. un grand nombre de sermons qu'on trouve dans la bibliothèque des Augustins de Paris (a). J'aurai bientôt occasion de parler encore de lui, & de faire mieux connoître la trempe de son esprit.

Je ne répéterai pas ce que j'ai déjà dit pour faire connoître Pierre le Bercheur & l'origine de ses liaisons avec Pétrarque : je ne parlerai ici que de ses principaux ouvrages.

Mém. tom. 1.
fol. 366.

Le meilleur est sa traduction de Tite-Live. Il nous

(a) Plusieurs sçavans lui ont attribué une version de la Bible ; mais on a découvert qu'elle étoit de Raoul de Presle. Naudé dit qu'il étoit grand Philosophe & Théologien.

AN. DE J. C.
1361.

apprend lui-même qu'il l'entreprit à la priere du Roi Jean, & qu'elle lui coûta beaucoup de peine & de travail (a). Je ne doute pas que Pétrarque, qui étoit plein de cet Historien Romain, n'ait beaucoup contribué à lui en faciliter l'intelligence.

Reduct. Ber-
cher. liv. 10.
cap. 14. l. 14.
cap. 66.

Le plus grand ouvrage de Pierre est son Réductoire Moral, espece d'encyclopédie, où suivant le goût de son siècle, il explique tout dans un sens allégorique & ramene tout à la morale. Il y a de bonnes choses dans ce livre ; mais c'est de l'or qu'il faut aller chercher dans le fumier. Je n'en rapporterai qu'un trait qui fait connoître la crédulité de l'Auteur.

Il dit qu'à Orange les grenouilles ne coassent point à la reserve d'une seule, & voici la raison qu'il en donne. St. Florent Evêque de cette ville, importuné du bruit de ces animaux leur imposa silence ; ensuite touché de compassion il leur permit de le rompre. Le Clerc chargé de lever la défense, dit *canta*, au lieu de *cantate* ; *chante*, au lieu de *chantez*. Il est étonnant que Pétrarque qui avoit été souvent à Orange, n'ait pas dit à son ami le Bercheur, que toutes les grenouilles coassent dans cette ville comme par-tout ailleurs.

Depuis le commencement de ce siècle il n'avoit paru aucun ouvrage en France, où l'on vit briller quelque étincelle de génie. Le roman de la Rose étoit encore le livre à la mode ; aucune production nouvelle ne l'avoit éclipsé. Jean de Venette, Carme de la Place Maubert avoit fait depuis peu * une histoire en vers des trois Maries pleine de fables & d'absurdités. Mr.

* 1357.

(a) Ego Titum-Livium ad requisitionem D. Jeannis inclyti Francorum Regis non sine labore & sudoribus in linguam gallicam transtuli de latinâ. *Dict. verbo ROMA.*

de la Curne, qui a eu la patience de lire cette histoire depuis un bout jusqu'à l'autre, dit que *dans près de quarante mille vers, on n'en trouve pas deux qui soient passables*. Guillaume de Guilleville, Moine de l'Abbaye de Châalis près de Senlis, venoit de publier trois songes en vers (a) dans le goût du roman de la Rose, mais fort inférieurs, & tels qu'il faudroit avoir le courage & la patience de M. de la Curne pour entreprendre de les lire.

AN. DE J. C.
1361.

Mém. de l'Acad. des Inscr.
T. 13. fol. 527.

Cette esquisse de l'état des lettres en France suffit, je pense, pour qu'on ne soit pas étonné de ce que Pétrarque refusa de s'établir à la Cour du Roi Jean. Ne devoit-il pas dire ce qu'il disoit de celle de Philippe de Valois : *que ferois-je dans un pays où personne ne parle ma langue*? Si quelque chose avoit pu le tenter, c'étoit les prières du Dauphin, dont il avoit conçu l'idée la plus avantageuse, comme on vient de voir. Il le quitta avec regret & lui fit présent de son traité *des Remedes de l'une & l'autre fortune*, qu'il venoit d'achever, & que ce Prince fit traduire sur le champ par son Précepteur. Deux de ses Officiers (b) entreprirent encore de le traduire, sans doute pour lui plaire, & ce livre tenoit une place distinguée dans sa bibliothèque, qui étoit, dit-on, composée de neuf cens volumes; c'étoit beaucoup dans un siècle où les livres étoient d'une rareté extrême (c).

(a) Le pèlerinage de la vie humaine, le pèlerinage de l'ame séparée du corps, & le pèlerinage de Jésus-Christ.

(b) Jacques Bauchant de St. Quentin, sergent d'armes du Roi & Jean Dandin Officiers du Dauphin. Toutes ces traductions sont dans la bibliothèque du Roi.

(c) Le Roi Charles bien démontra le grand amour qu'il avoit à l'étude & à science par la belle assemblée de notables livres & belle librairie qu'il avoit de tous les notables volumes, qui par souverains Auteurs aient été compilés de toutes sciences. *Christ. de Pisan. Vie de Charles V.*

AN. DE J. C.
1361.

Il est singulier qu'aucun de nos Historiens n'ait parlé de cette ambassade de Pétrarque à la Cour de France, qui méritoit, ce me semble d'être relevée, & qu'elle ait été inconnue à tous ses Biographes. Je n'excepte que Mr. de la Bastie, qui n'en dit qu'un mot en passant, & avec peu d'exactitude, comme je l'ai déjà remarqué.

*Fam. l. 22. ep.
2. M. R.*

Pétrarque partit pour Milan vers la fin de Février. Quand il fut près des Alpes, s'ennuyant dans les mauvais cabarets qu'il trouvoit sur cette route, où le mauvais temps & les difficultés du passage l'obligeoient quelquefois de s'arrêter, il imagina d'écrire à son ami Pierre le Bercheur. On a vu que c'étoit assez son usage d'écrire dans les cabarets pour mettre le temps à profit.

Il se rappella les conversations qu'il avoit eues avec cet ami pendant son séjour à Paris : elles rouloient ordinairement sur les causes de la décadence de l'Italie & de la France, & sur ce qui avoit pu les réduire à l'état déplorable où elles étoient l'une & l'autre [a]. Il avoit promis sans doute à Pierre le Bercheur un traité sur une matière si importante, & il lui tint parole dans cette lettre, que j'aurois volontiers traduite toute entière malgré sa longueur, si elle ne m'avoit pas fait faire un trop grand écart. S'il m'étoit permis de parler d'une manière fort au-dessus de ma portée, je dirois que cette lettre mériterait d'être lue avec attention par celui qui entreprendrait la réforme du militaire en France : réforme aussi difficile que nécessaire.

(a) De causis quibus ut reor, & vestrum Gallie & nostrum Italie regnum in hoc statu sunt.

Dans

„ Dans ma jeunesse, dit Pétrarque, les habitans de
 „ la grande Bretagne, qu'on appelle Anglois, étoient
 „ les plus lâches de tous les barbares ; inférieurs même
 „ aux vils Ecoffois. Alors au contraire la milice fran-
 „ çoise étoit dans l'état le plus florissant. A présent
 „ les Anglois, devenus un peuple belliqueux, ont
 „ dompté les François par des succès fréquens & ino-
 „ pinés : en ravageant la France par le fer & par le
 „ feu, ils ont réduit ce Royaume dans un tel état,
 „ que je ne l'ai pas reconnu dans le voyage que je
 „ viens d'y faire. Je ne parle pas du malheur arrivé
 „ à son Roi, que je ne puis me rappeler sans ver-
 „ ser des larmes. Voulez-vous savoir en deux mots
 „ la cause de ce changement ? écoutez Salluste : il dit
 „ que *la fortune change avec les mœurs, & que l'Em-
 „ pire va du moins bon au meilleur.* La force, l'es-
 „ prit, la vertu, la renommée circulent comme l'ar-
 „ gent & passent d'un peuple à l'autre. La renommée
 „ toujours vague & errante a cela de fixe & de cer-
 „ tain ; c'est qu'elle suit la vertu & suit le vice.

Pétrarque donne ensuite pour causes de la déca-
 dence des Italiens & des François, le relâchement
 de la discipline militaire, le luxe & la débauche qui
 énervent l'esprit & amollissent le corps, le défaut d'é-
 mulation dans les chefs & de subordination dans les
 soldats. Voici la peinture qu'il nous trace des troupes
 de son temps.

„ Quand vous entrez dans un camp, vous croyez
 „ entrer dans un mauvais lieu ou dans un cabaret.
 „ On ne s'enivre pas de toute sorte de vins ; il faut
 „ des vins étrangers, & quand il n'y en a point, on
 „ se plaint que l'armée manque de tout, qu'on y meurt

Tome III.

A a a

AN. DE J. C.
1361.

Fam. l. 22. ep.
3. M. R.

AN. DE J. C.
1361.

„ de soif, & qu'il n'est pas étonnant que le soldat dé-
 „ ferte. L'émulation militaire a passé des armes aux
 „ verres ; il ne s'agit plus de savoir avec quelles ar-
 „ mes on combattra l'ennemi ; mais de quels verres
 „ on se servira pour boire. Celui qui boit de plus
 „ grandes rasades, qui porte le plus de vin, est re-
 „ gardé comme vainqueur ; on le couronne de lau-
 „ rier. Seneque l'avoit prédit : *il viendra un jour, di-*
 „ *soit-il, où l'ivresse sera honorée, & ce sera une vertu*
 „ *de bien boire.* Les Officiers, loin de corriger les
 „ soldats, leur donnent eux-mêmes l'exemple. Que
 „ peuvent faire des gens yvres ? Ils croupissent dans
 „ leurs tentes, ronflant, suant, jouant, mangeant, & se
 „ plongeant dans la débauche avec les femmes qu'ils
 „ traînent à leur suite. S'agit-il de combattre, ils quit-
 „ tent leur rang, ne connoissent point de chefs, n'o-
 „ béissent à personne ; on les voit errer sans ordre,
 „ comme des abeilles qui ont perdu leurs ruches.
 „ Fainéans, poltrons, ignorans, bavards, s'ils pren-
 „ nent les armes, s'ils montent à cheval, ce n'est pas
 „ pour servir leur Prince, pour défendre leur pa-
 „ trie, pour acquérir de la gloire ; mais par intérêt,
 „ par vanité, par amour du plaisir. S'ils se couvrent
 „ d'or, c'est pour plaire à leurs maîtresses & pour
 „ enrichir leurs ennemis dont ils sont la proie.

Après avoir tracé ce tableau, dont l'application
 n'est que trop aisée à faire, Pétrarque prouve, par
 des exemples tirés de l'Histoire Romaine, avant &
 après l'établissement de l'Empire, que les Romains
 durent leurs succès à la sévérité de leur discipline,
 & que leur décadence est un effet du relâchement
 de cette discipline.

Cette lettre est datée *de sa route le 27. Février* ;
 n'ayant pas d'occasion pour la faire tenir , il la re-
 mit quelques mois après à un Religieux qui alloit AN. DE J. C.
1361.
 en France , où il trouva Pierre le Bercheur mort
 dans son Prieuré de St. Eloy au commencement de
 1362.

Pétrarque arriva à Milan dans les premiers jours de
 Mars. Il portoit des lettres du Roi Jean & de son
 fils , par lesquelles ces Princes prioient Galeas &
 Barnabé Visconti d'engager Pétrarque par toute sorte
 de moyens à aller s'établir dans leur Cour. Ils lui
 envoyèrent des présens ; ils lui firent les plus gran-
 des promesses pour le déterminer à prendre ce parti :
 tout cela fut inutile.

L'Empereur lui écrivit aussi une lettre pleine d'a-
 mitié , par laquelle il l'invitoit d'une manière très-
 pressante à aller le voir en Allemagne. Voici le pré-
 cis de la réponse que lui fit Pétrarque.

Après lui avoir témoigné combien il étoit sensible Fam. l. 23. ep.
2. M. R.
 à la bonté qu'avoit ce Prince *de franchir l'espace qui*
séparoit le plus grand & le plus petit des hommes ,
 de lui écrire familièrement & de le traiter comme
 Auguste traitoit Virgile & Mécenas , il s'excuse de
 ne pouvoir pas aller en Allemagne sur sa paresse
 & son amour pour sa patrie.

„ Vous vous moquerez de ma foiblesse , lui dit-
 „ il , j'ai pu autrefois vivre loin de ma patrie ; mais
 „ j'avoue que cela me seroit impossible à présent. Je
 „ ne fais si cela vient de ce goût que la nature nous
 „ a donné pour le lieu où nous naissons , ou d'une
 „ fausse idée des choses que j'ai portée en venant
 „ au monde , & que je conserverai jusqu'à la mort ;

A a a ij

AN. DE J. C.
1361.

„ mais je ne vois rien qui puisse être comparé à l'I-
 „ talie , tant pour les beautés de la nature que pour
 „ les ornemens de l'art. Sans cela comment aurois-
 „ je pu résister & aux invitations que vous avez daigné
 „ me faire & aux instances très-pressantes du Roi de
 „ France votre parent ? Ce Prince , le plus doux de
 „ tous les Rois , n'a rien oublié depuis peu pour m'ar-
 „ rêter auprès de lui ; peu s'en est fallu qu'il n'ait porté
 „ la main sur moi pour me faire une douce violence.
 „ Quand j'ai pris congé de lui , il a écrit des lettres
 „ très-fortes aux Seigneurs de Milan , pour les prier
 „ de m'engager à retourner dans sa Cour. Que n'a-
 „ t-il pas employé pour y parvenir ! Je fais qu'on ne
 „ peut sans une espèce d'insolence ne pas se rendre
 „ aux desirs d'un tel Roi ; mais l'amour de la patrie ,
 „ qui est le plus fort de tous les liens , me sert d'ex-
 „ cuse.

„ C'est la haute idée que j'ai de cette patrie , qui
 „ m'a enhardi à vous parler aussi librement sur le
 „ mépris avec lequel vous traitez une contrée , que
 „ la nature , selon moi , a faite la Reine du monde ,
 „ & à vous menacer même , si vous persistez , de vous
 „ porter au tribunal de la postérité. Il y a onze ans
 „ que je commençai à vous faire des reproches sur
 „ ce chapitre ; je n'avois pas l'honneur d'être connu
 „ de vous ; mais je desirois de l'être , & j'aimois
 „ l'Empire. Le temps qui s'est écoulé me donne plus
 „ de liberté & vous laisse moins d'excuses.

Après lui avoir remis devant les yeux tous les mo-
 tifs qui devoient hâter son retour en Italie ; après
 avoir réfuté tous les prétextes dont il pouvoit se ser-
 vir pour colorer son indolence , il lui parle encore

avec beaucoup de force & de liberté sur leserment
qu'il avoit fait au Pape de ne pas retourner à Rome.
„ Vous le regardez ce serment, lui dit-il, comme
„ un mur d'airain ou une montagne qui vous sépare
„ de cette ville. Plût-à-Dieu que vous ne l'eussiez
„ pas fait ! Il prive l'Empire de son chef, l'Empereur
„ de sa capitale, & vous de votre liberté ! Mais vous
„ l'avez fait, il faut obtenir une dispense : celui qui
„ vous a lié peut vous délier. S'il le refuse, il en vien-
„ dra un autre qui le voudra. Qu'importe d'où vienne
„ la liberté pourvu qu'on en jouisse ! N'est-il pas égal
„ que ce soit par amour, par admiration, ou par
„ crainte ? Il n'y a personne qui n'aime, ne craigne
„ ou n'admire un Prince juste, heureux & plein de
„ gloire. Commencez par vous mettre en route. Il y
„ a, dit-on, bien des chemins qui menent à Rome.
„ Vous ne ferez pas plutôt en mouvement que vous
„ verrez tomber autour de vous ces petits pièges
„ qu'on vous tendoit. Une maladie suffit pour rete-
„ nir un sanglier dans sa bauge ; mais quand il se
„ porte bien, il en sort avec tant de fureur qu'il n'est
„ pas facile de le retenir. On ne prend pas un aigle
„ à la pipée, ni un lion avec des toiles d'araignée.
„ Qu'attendent vos aigles pour déployer leurs aîles ?
„ Pourquoi vos lions restent-ils dans l'inaction ? Il est
„ aisé de retenir dans les fers celui qui ne se croit pas
„ digne de la liberté ; mais celui qui fait qu'il est
„ libre, perdra plutôt la vie que la liberté. Quelle
„ arrogance d'entreprendre de rendre esclave l'auteur
„ de la liberté publique, & de vouloir que celui à
„ qui tout appartient, ne soit pas maître de lui ?
„ Comment le feroit-il s'il ne peut aller où il lui

A a a iij

AN. DE J. C.
1361.

„ plaît ? Je n'en dis pas assez ; on lui ferme même
 „ la porte de sa maison , & on le relegue bien loin.
 „ Vous entendez , César , non seulement ce que j'ai
 „ dit , mais même ce que j'ai voulu dire. Il ne me
 „ manque pas de choses à dire ; mais je crains que
 „ cela ne fut inutile pour vous & dangereux pour
 „ moi. La vérité m'a déjà fait assez d'ennemis ; c'est
 „ une grande folie de chercher à s'en attirer. J'ai
 „ rempli mon devoir à l'égard de mon siècle & de
 „ la postérité.

Une des raisons dont l'Empereur se servoit pour éluder ou du moins retarder ce voyage , qu'on le pressoit de faire en Italie , étoit que , n'ayant pas d'enfant , il ne pouvoit pas se résoudre à abandonner le Royaume de Bohême , l'héritage de ses pères qui passeroit à des mains étrangères , s'il lui arrivoit quelque malheur. L'Impératrice venoit de lui ôter ce prétexte en accouchant d'un enfant mâle. *Vous n'avez plus de raison pour ne pas vous rendre à nos vœux ,* lui dit Pétrarque ; *votre auguste épouse vient de vous donner un héritier ; la Bohême a son Roi.*

Rebdorf. an.
1361.
Barre hist. d'Al.
lem. tom. 6.

Ce fut à Nuremberg dans les premiers jours du mois de Mars que l'Impératrice Anne mit au monde cet enfant si désiré. Sa naissance fut célébrée avec beaucoup de magnificence par des fêtes qui durèrent huit jours. L'enfant eut quatorze parrains , qui lui donnerent le nom de Wenceslas. On remarqua qu'il falloit les fonts baptismaux , comme Constantin Copronime , & cela fut regardé comme un présage que sous son règne les choses sacrées seroient souillées par les hérétiques.

La joie fit sortir l'Empereur de son caractère. Phi-

lippe de Maiziere dit que *selon la renommée commune de l'Empire, il étoit si eschars & avaritieux qu'il fut de ses sujets trop plus douté que amé.* Dans cette occasion il répandit l'or à pleines mains & fit des présents à tout le monde. A Aix-la-Chapelle il envoya seize marcs d'or, qui formoient le poids de l'enfant, pour le mettre sous la protection de la sainte Vierge, patronne de l'Eglise que Charlemagne a fait bâtir dans cette ville.

AN. DE J. C.
1361.

Songe du vieux
Pelerin, cap. 58.

Il aimoit trop Pétrarque pour l'oublier dans une conjoncture si intéressante, où tous ses amis se ressentirent de sa libéralité. Il lui envoya une coupe d'or ciselé d'un travail admirable. Ce présent étoit relevé par une lettre d'amitié, dans laquelle il lui témoignoit un grand desir de l'avoir auprès de lui, & renouvelloit ses instances sur ce point plus vivement que jamais. Pétrarque touché d'une si grande marque de bonté, lui fit cette réponse.

„ J'ai reçu un peu tard votre lettre & le don précieux que vous avez daigné me faire. Les termes, dans lesquels votre lettre est conçue, ne conviennent ni à votre rang ni à mon état. La coupe riche par la matière, encore plus par le travail de l'ouvrier, est un présent digne de vous & que je ne méritois pas. Qui est-ce qui ne seroit pas étonné de voir transféré à mon usage un vase consacré par la bouche de César ! Mais je me garderai bien de profaner cette coupe sacrée en la faisant servir à mon usage. Je la destinerois à faire des libations sur les autels, si ce rit antique étoit encore observé parmi nous. Elle fera mes délices, elle ornera ma table dans les jours solennels ; quand je

Fam. l. 23. ep.
8. M. R.

AN. DE J. C.
1361.

„ donnerai des fêtes , de grands repas , mes amis la
 „ verront paroître avec plaisir. Je la conserverai toute
 „ ma vie avec votre lettre , comme un monument
 „ de votre bonté & de ma gloire. J'essayerois de vous
 „ marquer ma reconnoissance si j'avois assez d'élo-
 „ quence pour exprimer des sentimens aussi vifs que
 „ les miens , & s'il étoit nécessaire de parler pour
 „ vous faire connoître ce qui se passe dans le cœur
 „ de vos serviteurs.

„ Que répondrai-je aux prieres que vous me fai-
 „ tes ! Vous daignez me prier ; vous , César , qui
 „ commandez aux Rois , qui régnerez sur les nations !
 „ Autant votre vertu est au-dessus de l'Empire , au-
 „ tant les prieres font plus d'impression sur moi que
 „ les ordres. Mais quel sera donc l'effet de tant de
 „ lettres que je vous ai écrites pour vous presser
 „ de vous rendre dans un pays où vous êtes attendu
 „ avec la plus vive impatience ? Pendant que je vous
 „ appelle en Italie , vous m'appellez en Allemagne ;
 „ votre bonté vous fait même dire que vous desirez
 „ de m'y voir. Qui est-ce qui l'emportera ? L'auto-
 „ rité est de votre côté ; mais j'ai pour moi la bonté
 „ de la cause. Vous me proposez un voyage fort
 „ agréable , j'en conviens ; mais moi je vous exhorte
 „ à remplir un devoir , à faire une chose nécessaire ,
 „ indispensable , pour laquelle il semble que vous
 „ foyez né.

„ Cependant il faut vous obéir , je le sens bien &
 „ j'en meurs d'envie ; mais tant de choses s'y op-
 „ posent. Premièrement nous sommes dans cette sai-
 „ son de l'année si contraire à mon tempérament , que
 „ je ne fais que languir & souffrir. Je crains peut-être
 moins

„ moins la chaleur à présent que je ne faisois ; mais
 „ beaucoup plus la peine & le travail. Je n'ai jamais
 „ été assez jeune pour ignorer que je vieillissois. Je
 „ le savois ; mais je ne le sentoie pas autrefois comme
 „ à présent. J'étois comme un voyageur dans un vais-
 „seau qui marche sans s'en appercevoir. Je deviens
 „ tous les jours plus foible & plus difficile à mouvoir.
 „ Je ne saurois partir sans le consentement du maître
 „ sous la loi de qui je vis. Je sais bien qu'il ne le refu-
 „ sera pas ; je connois sa soumission pour vous ; il iroit
 „ lui-même vous chercher , si vous l'ordonniez. Mais
 „ ce consentement est nécessaire tant que je suis sous
 „ son ombre. Le plus grand obstacle à mon voyage
 „ est ma bibliothèque , qui sans être immense , est
 „ fort au-dessus de mon esprit & de mon savoir. Que
 „ deviendront mes livres , dont je ne saurois me passer ,
 „ telle est la force de l'habitude ? Comment leur faire
 „ traverser les Alpes & entreprendre un grand voyage
 „ dans des chemins infestés de brigands ? Plus je vis ,
 „ plus je sens la vérité de ce mot du plus sage des
 „ Hébreux : TOUT EST DIFFICILE. Celui qui en doute ,
 „ n'a qu'à vivre ; il le saura avant d'être vieux. Mal-
 „ gré tout cela , voici mon projet. Dès que l'été
 „ sera passé , si mon maître y consent , si je trouve
 „ un compagnon de voyage , je me rendrai à vos
 „ ordres , & je resterai dans votre Cour tant qu'il
 „ vous plaira. La présence de mon César me conso-
 „ lera de l'absence de mes livres , de mes amis &
 „ de ma patrie.

Cette lettre est datée de Padoue le 17 Juillet. Il est certain que Pétrarque venoit de quitter Milan pour s'établir dans cette ville. Il s'agit de trouver

Tome III.

B b b b

AN. DE J. C.
1361.

AN DE J. C.
1361.

les raisons qui le déterminèrent à cette translation.

J'en trouve deux dans Mr. de la Bastie. « 1^o. Les guerres continuelles où les Visconti se trouvoient engagés commençoient à rendre le séjour de Milan moins agréable à Pétrarque. 2^o Il se reprochoit d'avoir joui trop long-temps de son Canoniat de Padoue sans le desservir.

La première raison n'est pas nouvelle. Les Visconti faisoient la guerre depuis que Pétrarque étoit à Milan : La seconde est foible : Pétrarque étoit Chanoine à Parme comme à Padoue : l'obligation étoit la même dans les deux Eglises ; nulle raison de préférer celle-ci à l'autre : mais dans ce siècle les Chanoines ne se piquoient pas de résidence : on obtenoit aisément des dispenses sur cela.

Pour moi je pense que ce qui détermina Pétrarque à quitter Milan , c'est l'entrée des Compagnies qui vinrent ravager le Milanois & la peste , qui , comme il le dit lui-même , *rendit cette ville déserte & inhabitable* (a). Ces deux fléaux méritent quelques éclaircissements.

La prison du Roi Jean , l'esprit de révolte répandu par les émissaires du Roi de Navarre , l'épuisement des peuples , qui les mit hors d'état de payer la solde des gens d'armes ; voilà l'origine de ces fameuses associations qui causerent tant de ravages en France sous le nom de Compagnies à l'imitation de celles d'Italie. Les troupes n'étant pas payées se débandèrent & pillèrent les provinces sous différens chefs qu'elles se choisirent.

(a) Mediolanum pestis vacuum fecit & squallidam. Sen. l. 1. ep. 3.

Arnaud de Cervole, dit l'Archiprêtre (a), Gentilhomme de Périgord, un de ces chefs, forma l'an 1357 dans le voisinage du Rhône une petite troupe de deux mille hommes sous le nom de *Societa del acquisto* *, nom qui annonçoit sa vocation pour le pillage. Appelé en Provence par des factieux, il porta l'allarme dans le Comtat & menaça d'assiéger Avignon. On prétend qu'il avoit des intelligences secrètes avec le Cardinal de Taleirand & avec les neveux de Clement VI. Le Pape, après avoir vainement imploré le secours de toutes les Puissances, mit sur pied quatre mille hommes & fit fortifier Avignon à la hâte. C'est alors qu'on commença à entourer cette ville de ces belles murailles que les étrangers y admirent encore aujourd'hui comme une des merveilles de l'Europe.

AN. DE J. C.
1361.

* Bal. tom. 1.
fol. 36a

Toutes ces précautions ne mettant pas Avignon à l'abri du pillage, le Pape fut obligé de traiter avec Arnaud de Cervole, qu'il invita à venir dans cette ville. Il faut entendre Froissard raconter dans son style naïf la réception qui lui fut faite. *L'Archiprêtre fut aussi révéremment reçu comme s'il eut été fils au Roi de France, & dîna plusieurs fois devers le Pape & les Cardinaux; & lui furent pardonnés tous ses péchés; & au départir on lui livra quarante mille écus, &c.*

Froiss. vol. 1.
ch. 177.

L'an 1360 les Anglois en conséquence du traité de Bretigni furent obligés d'évacuer les villes & les forts dont on leur avoit confié la garde. Les Officiers & soldats mal payés, congédiés & accoutumés aux pil-

(a) Parce qu'il étoit, dit-on, Archiprêtre de Vezzins de Vernis. Mr. le Baron de Zurlauben a donné sur lui un Mémoire curieux qu'on trouve T. 25. des Mém. de l'Acad. des Insér.

AN. DE J. C.
1361.

lages , formerent sous différens chefs de nouvelles compagnies , qu'on appella les *Tardvenus* , parce qu'ils ne faisoient que glaner en France où leurs prédécesseurs avoient moissonné.

Ibid.

Le chef d'une de ces troupes de brigands , qui se faisoit appeller l'*ami de Dieu & l'ennemi de tout le monde* , fut tenté d'aller voir le Pape & les Cardinaux par l'accueil qu'ils avoient fait à l'Archiprêtre & l'espérance de rançonner cette riche Cour. Le jour des Innocens de cette année , les compagnons prirent le pont St. Esprit par surprise , dont ce fut pitié , dit Froissard , car ils occirent maint prudhommes & y violerent mainte Damoiselle. Maîtres du pont St. Esprit & du Rhône , ils alloient faire le ravage jusqu'aux portes d'Avignon , qui n'en est qu'à six lieues & affamerent cette ville qui tire du Rhône une grande partie de ses subsistances.

Le Pape menaça d'abord ces brigands d'employer contr'eux les armes spirituelles & temporelles : ils répondirent par d'autres menaces de mettre toute la Chrétienté en combustion. On prêcha une croisade contr'eux avec toutes les indulgences de la Terre sainte , absolution de peine & de coulpe.

* Pierre Bertrandi.

Le Cardinal d'Osie * chef des Croisés établit le siege de sa mission à Carpentras (a) , où il enrôloit sous les drapeaux de l'Eglise tous ceux qui vouloient sauver leurs ames & acquérir les pardons. Il y eut d'abord un grand nombre de croisés ; mais leur zele se rallentit bientôt , quand ils virent que leur Général n'avoit d'autre solde à leur donner que des indulgen-

(a) Mr. de Villaret , en parlant de cette croisade , dit que Carpentras est à sept lieues d'Avignon. Il n'y en a que quatre. *Hist. de Fr. tom. 9. fol. 464.*

ces & des pardons. Le Pape eut recours à la négociation à prix d'argent, qui étoit sa ressource ordinaire, & la plus sûre avec des gens de cette espèce.

AN. DE J. C.
1361.

Le Marquis de Montferrat vint à propos le tirer de l'inquiétude où il étoit. Ayant besoin de troupes pour la guerre qu'il avoit avec Galeas Visconti, il prit à son service les compagnies qui consentirent à le suivre, moyennant soixante mille florins * que le Pape leur donna, avec une absolution générale de tous leurs crimes qu'elles demandèrent.

* D'autres disent 33000.

Il ne manquoit à l'Italie déjà ravagée par ces compagnies d'Allemands & de Hongrois contre lesquelles nous avons vu Pétrarque déclamer souvent avec tant d'amertume & de véhémence, que d'être encore la proie de ces nouvelles recrues de bandits de toutes nations ; ils étoient la plupart Anglois ou Gascons ; mais il y avoit parmi eux environ quinze cents Normands qui avoient à leur tête la veuve du Comte d'Harcourt, que le Roi fit décapiter en 1355.

Vill l. 10. c.
Il les appelle
compagnie blanche.

Ils partirent dans le mois d'Avril, traversèrent la Provence, & entrèrent par Nice dans le Piémont. Mr. Muratori remarque qu'on vit alors pour la première fois des troupes Angloises en Italie. *Hélas ! dit-il, n'avoit-elle pas été assez maltraitée par les Allemands, falloit-il encore que des dogues d'Angleterre vinssent la dévorer ?*

On conçoit aisément les maux & la désolation que durent causer par-tout où ils passèrent des scélérats familiarisés avec tous les crimes, qui ne respectoient personne, & que rien n'étoit capable de contenir. Un Historien de Milan contemporain dit qu'ils ravageoient les terres, tuoient les hommes, ou-

AN. DE J. C.
1361.

trageoient les femmes devant leurs maris, violoient les filles en présence de leurs parents, & qu'ils réduisoient tout en cendre (a).

Quelle fut la douleur de Pétrarque lorsqu'il vit sa chère patrie si cruellement déchirée par ces nouvelles bêtes féroces ! J'ai trouvé dans le recueil de ses œuvres une lettre, où il exhale son désespoir avec cette chaleur & cette énergie qu'on lui connoît. En voici quelques traits.

Fam. L. 13. ep.
1.

» Je parle parce que je ne saurois me taire : la dou-
» leur me fait parler malgré moi : l'amour de la pa-
» trie ne me permet pas de garder le silence. Je sais
» bien que je parle en vain ; je ne fais à qui adresser
» la parole ; mais il faut que je parle & que mon
» cœur se soulage.

Après cet exorde assez brusque, il apostrophe l'un après l'autre les plus grands héros de Rome, Brutus, Camille, Scipion, Paul Emile, Pompée, César, Auguste, Vespasien, Trajan, Théodose, terminant tout ce qu'il dit à chacun en particulier par ce refrain : *Plût-à-Dieu que vous fussiez encore en vie ! c'est à vous que j'aurois recours.*

» Ne trouvant personne à qui je puisse parler, je
» jetterai des paroles en l'air ; peut-être qu'un vent
» favorable les portera dans quelque oreille bienfai-
» sante, où elles fructifieront. Hélas ! je le desire plus
» que je ne l'espère ; car que peut-on espérer à présent ?
» Grand Dieu ! où portez-vous ces regards que
» vous jettiez autrefois sur nous, qui nous rendoient

(a) Marchio Montisferrati duxit in Lombardiam maximam quantitatem Anglorum qui terras destruebant . . . homines interficiebant, mulieres in præ- sentia maritorum vituperabant, virgines in præsentia patrum & comburebant terras. *Ann. Mediol. coll. Murat. tom. 16.*

„ si illustres & si enviés des mortels ? Une poignée
 „ de Romains alloit de tout côté déployer des éten-
 „ dards victorieux ; à l'orient , à l'occident , au midi ,
 „ à l'ourse. Là , soumettant l'orgueil , ici contenant
 „ l'avarice dans de justes bornes ; là donnant un frein
 „ à la colere ; ici réprimant la volupté , laissant par-
 „ tout des traces glorieuses de leur passage. Le monde
 „ subjugué reconnoissoit son chef & se prosternoit
 „ devant lui. Combien d'ouvrages de nos peres bril-
 „ lent répandus sur la terre comme les astres dans
 „ le Ciel ? Combien de belles actions , de modèles
 „ de vertus , de noms illustres , de villes bâties , de
 „ colonies fondées , de trophées érigés , qui par leur
 „ marbre semblent menacer encore ces peuples domp-
 „ tés ? Qui pourroit faire le dénombrement de toutes
 „ ces merveilles !

„ De quoi s'agit-il à présent ? quel est le sujet de
 „ mes plaintes ? Hélas ! une troupe de voleurs sortie
 „ de mille différens repaires est venue dévaster la mai-
 „ tresse du monde , la reine des Provinces. Il n'y a
 „ plus de ressources pour nous ; personne ne peut
 „ nous donner du secours , je le fais bien ; mais qui
 „ est-ce qui sauvera du moins notre honneur ? Nos
 „ plaies sont incurables ; mais qui est-ce qui jettera
 „ un voile sur nos yeux pour nous en dérober la
 „ vue ?

„ Homme illustre que je n'ose pas nommer (a) !
 „ je voulois m'adresser à vous , me jeter à vos pieds
 „ pour vous conjurer de nous secourir ; je croyois
 „ que vous le pouviez & que vous le deviez ; mais
 „ vous êtes sourd à ma voix.

(a) Je crois que c'est l'Empereur dont il s'agit ici.

AN. DE J. C.
1361.

„ Ne trouvant personne sur la terre à qui je puisse
 „ parler , j'ai recours à vous , Dieu puissant ! vous
 „ qui êtes la dernière & la plus grande espérance
 „ des hommes ! Vous avez créé le monde & le
 „ gouvernez à votre gré. Si nous n'avons pas répondu
 „ à vos bienfaits , punissez-nous par des disgraces ;
 „ si la prospérité nous a rendus trop fiers , humi-
 „ liez-nous ; mais ne souffrez pas que nous soyons la
 „ proie de ces brigands & que nous portions leur
 „ joug. Si nos péchés vous ont offensé , leurs for-
 „ faits ne doivent-ils pas vous irriter mille fois da-
 „ vantage ? Souffrirez-vous leurs meurtres , leurs bri-
 „ gandages , leurs adulteres , leurs sacrilèges , &c. ?
 „ Seigneur , opposez une digue à ce torrent de maux
 „ qui nous inonde. Confondez ce peuple impie qui
 „ dit dans son cœur : *il n'y a point de Dieu*. Aidez
 „ vos enfans qui peut-être ne le méritent pas , mais
 „ qui n'espèrent qu'en vous & qui invoquent votre
 „ nom avec larmes ». Cette déclamation pathétique
 est datée du premier jour de Septembre , & je crois
 que Pétrarque la fit cette année à Padoue , où il étoit.

L'argent du Pape & les sollicitations du Marquis
 de Montferrat n'eurent pas les seuls motifs qui fi-
 rent entrer en Italie la Compagnie blanche. Une raison
 plus pressante la détermina à quitter la Provence &
 le Comtat. La peste y causa tant de ravage que dans
 la ville d'Avignon seulement , il y périt dix-sept mille
 personnes. depuis le 29 de Mars jusqu'au 25 de
 Juillet , parmi lesquelles neuf Cardinaux , cent Évê-
 ques * , un grand nombre de Clercs & d'Officiers de
 la Cour Romaine.

* Villani dit 70.
 l. 10. cap. 46.

Il me paroît évident qu'elle fut une fuite de la
 famine ,

famine, & par des recherches que j'ai faites sur cette matière, je croirois pouvoir l'affirmer en général de toutes les pestes dont l'histoire nous a conservé le souvenir. Villani dit qu'à Avignon les denrées monterent à un prix excessif. Un Biographe d'Innocent VI assure que la saumée de bled se vendoit huit florins, ce qui prouve une cherté énorme. Les Compagnies, qui tinrent cette ville comme bloquée pendant longtemps produisirent sans doute cet effet, qui dans ses principes doit amener la peste.

AN. DE J. C.
1361.

Bal. tom. 1.
fol.

Les Historiens remarquent que cette peste fit périr plus de gens de condition que celle de 1348. & qu'elle gagna même les montagnes que l'autre avoit respectées : Pétrarque assure qu'elle fit plus de ravages dans la Gaule Cisalpine ; mais elle ne fut pas aussi généralement répandue & ne dura pas si longtemps.

En Italie, il semble qu'elle y ait été portée par la Compagnie blanche : elle y entra avec elle vers le mois de Juin par le Piémont, d'où elle se répandit ensuite à Novarre, Come, Pavie, Parme, Plaisance, &c. La ville de Milan, que la peste de 1348 avoit ménagée, fut maltraitée plus qu'aucune autre par celle-ci. Villani dit qu'il y mourut tous les jours mille, douze cents, & même quatorze cents personnes, qu'elle tira à terre la plus grande partie du peuple, & remplit le reste d'horreur & d'épouvante. Pétrarque n'a donc pas tort de dire qu'elle rendit cette ville déserte & horrible à voir.

Vill. l. 10. cap.
64. & 46.

Les Seigneurs l'abandonnerent : Galeas Visconti alla à Monza ; Barnabé s'enferma dans son beau château de Marignan près de Lodi ; lieu plein de

Tome III.

C c c c

AN. DE J. C.
1361.

bois, dont l'air étoit fort sain, & qu'il fit garder avec soin, ne voulant pas que personne en approchât. Il mit une sentinelle dans la tour d'un clocher, qui avoit ordre de sonner dès qu'elle verroit paroître quelqu'un à cheval. Des Gentilshommes de Milan étant entrés à Marignan sans qu'on eût entendu sonner la cloche, Barnabé envoya des soldats au clocher, avec ordre de jeter de la tour la sentinelle ; mais on la trouva morte au pied de la cloche. Barnabé effrayé s'enfonça dans le plus épais de la forêt, d'où il ne donnoit aucun signe de vie, ce qui fit courir le bruit qu'il étoit mort.

Je pense que ces deux fleaux furent les véritables motifs du parti que prit Pétrarque de quitter Milan. Il alla à Padoue, parce que la peste n'y avoit pas encore gagné. A Parme elle fit plus de mal encore qu'ailleurs. Les Historiens disent qu'il y mourut quarante mille personnes ; que ceux qui en étoient attaqués ne vivoient pas plus de deux jours, & que souvent on n'attendoit pas leur mort pour les enterrer. La peinture qu'en fait Corio est affreuse.

Hist. di Mil.

Le fils de Pétrarque, si je ne me trompe, fut une des victimes de ce cruel fleau. Il est certain du moins qu'il mourut au mois de Juin ou de Juillet de cette année. Pétrarque auroit été beaucoup moins touché de sa mort, si elle étoit arrivée un peu plus tôt ; mais ce jeune homme lui avoit témoigné une si grande douleur d'avoir mérité sa disgrâce, lui avoit donné tant de marques de repentir & fait de si belles promesses que Pétrarque l'avoit repris dans sa maison, & il en étoit fort content, lorsque la mort le lui enleva ; je ne fais si ce fut à Milan ou à Padoue ;

mais il est certain qu'il mourut le jour même que le Seigneur de Verone lui permit de jouir de son Canoniat qu'il avoit faisi, sans doute à cause des grandes liaisons de Pétrarque avec Azon de Corregge.

AN. DE J. C.
1361.

J'ai trouvé cette anecdote dans une lettre que Pétrarque écrivit à Guillaume de Pastrengo, peu de temps après son arrivée à Padoue, dont voici la substance.

„ Je me suis rapproché de vous ; me voilà à Padoue en bonne santé & marchant gaiement à la vieillesse. La fortune me secoue toujours à l'ordinaire par la mort de mes amis [c'est le seul mal réel qu'elle puisse me faire] mais elle ne me renverse pas ; d'ailleurs je suis toujours en proie à ces vieux soucis que vous connoissez. Pour vous vous êtes sans cesse présent à mon esprit. Je meurs d'envie de vous voir, & je me flatte de satisfaire bientôt cette envie. On m'a rouvert le chemin qu'on m'avoit fermé bien injustement, si je ne me trompe. Votre Seigneur m'a rendu ce bénéfice pour lequel vous avez pris tant de peine. Mais la mort m'a enlevé en même temps & le bénéfice & le jeune homme qui le possédoit. Il est mort le jour même qu'il paroissoit rétabli dans tous ses droits. Me voilà délivré d'un grand travail ; mais ce n'est pas sans douleur. Adieu ne m'oubliez pas. *De Padoue ; ce 10 Août.*

Variar. 281

Pétrarque nous assure que ce jeune homme n'avoit pas encore tout-à-fait atteint sa vingt-quatrième année ; ce qui démontre la vérité de ce que j'ai dit qu'il naquit au commencement de 1337.

Vitæ quantum
& vigesimum
annum non implevit.

Ce fut sans doute cette peste qui le détermina à

C c c c ij

AN. DE J. C.
1361.

Nemo adolef-
cens melior.

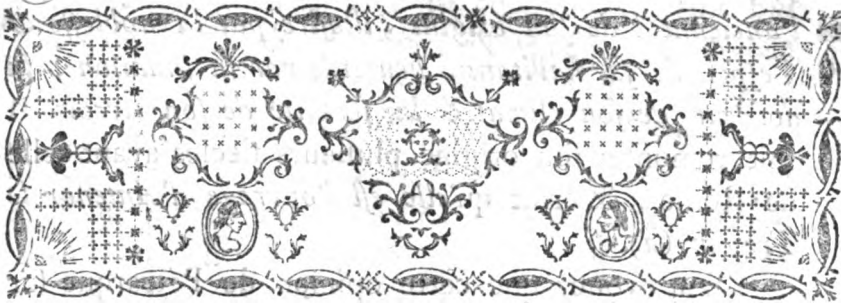
marier peu de temps après François sa fille , qui avoit environ vingt ans , si elle est née comme je le conjecture l'an 1343. Il choisit pour son gendre François de Brossano (a) , fils d'Amicole Gentilhomme de Milan , qui demouroit à la porte de Verceil près de l'Eglise de St. Ambroise. Pétrarque parle souvent de sa sagesse & de la douceur de son caractère. *C'étoit , dit-il , le jeune homme de son temps le plus accompli.* Voici le portrait que Boccace en a tracé en peu de mots. *Sa taille étoit fort avantageuse ; il avoit une physionomie tranquille , une conversation sage & mesurée , un caractère doux & complaisant (b).* Un gendre tel que celui-là convenoit fort à Pétrarque ; aussi le prit-il dans sa maison avec sa fille , & cette union ne se démentit jamais.

Françoise , que Boccace appelle quelquefois Tullia , faisant allusion à la fille de Ciceron , avoit une figure agréable & ressembloit beaucoup à son pere. Elle lui fut toujours soumise & fidelle à son mari. La simplicité , l'honnêteté , l'attachement à ses devoirs , le mépris des plaisirs formoient son caractère. Je n'ai rien trouvé dans les ouvrages de Pétrarque qui puisse nous apprendre où & comment il la fit élever. Il est certain au moins qu'il ne la tenoit pas auprès de lui avant son mariage , & qu'elle ne la quitta gueres depuis qu'elle fut mariée. J'aurai occasion dans la suite de ces Mémoires de parler quelquefois d'elle , de son mari & de ses enfans.

(a) Baluse prétend que le Cardinal Simon de Brossano étoit de cette famille , & cela est très-vraisemblable.

(b) *Prægrandis hominis forma , placida facies , composita verba , mitis mores. Bocc. epist. M. R.*

Fin du cinquieme Livre.



MÉMOIRES

POUR LA VIE

DE

FRANÇOIS PÉTRARQUE.

LIVRE SIXIÈME.

QUOIQUE l'établissement de Pétrarque à Padoue ait été interrompu pendant quelques années par le séjour qu'il fit à Venise, cependant comme il passa les dix dernières années de sa vie dans cette ville, je crois devoir entrer ici dans quelques détails pour la faire connoître & la maison qui y régnoit, de qui il témoigne avoir reçu mille marques de protection & d'amitié.

Si nous voulons nous en rapporter à ce que Pétrarque lui-même nous dit de Padoue, nous en aurons une grande idée. Il prétend qu'elle est vénérable par

AN. DE J. C.
1361.

Ed. Basil. fol.
376.

C c c iij

AN. DE J. C.
1361. l'ancienneté de son origine , illustre par la noblesse & l'esprit de ses habitans , heureuse par sa situation , la douceur de son climat & la fertilité de son terroir. Il fait remonter son origine plusieurs siècles avant celle de Rome , & croit qu'elle est l'ouvrage d'Antenor le Troyen (a).

Il faut avouer que cette opinion de Pétrarque sur l'origine de Padoue est fort ancienne & bien respectable , s'il est vrai , comme tout le monde l'assure , qu'elle ait Virgile lui-même pour auteur. Ce grand Poète raconte dans le premier livre de l'Énéide qu'Antenor échappé à la fureur des Grecs , pénétra dans le golfe de l'Illyrie [qui est à présent le golfe de Venise] traversa le pays des Liburniens [qui fait aujourd'hui partie de la Croatie] & qu'après avoir franchi la source du Timave (b) , il bâtit la ville de PATAVIUM. Mais est-il bien certain que le Patavium bâti par Antenor soit ce que nous appelons à présent la ville de Padoue ? C'est surquoi les Antiquaires & les Géographes ne sont pas d'accord. L'Abbé Desfontaines dans ses notes sur Virgile , s'exprime ainsi : *Tite-Live né à Padoue , assure comme les autres Historiens * que cette ville fut bâtie par Antenor.*

* Ptol. l. 1.
cap. 1.
Pomp. Mela ,
l. 2. Solin.

L'autorité de Tite-Live sur cette matière auroit plus de poids que celle de Virgile : on fait qu'en matière d'histoire & de géographie , il est permis aux Poètes d'adopter les traditions les plus incertaines & même les fables : mais l'Abbé Desfontaines , qui attaquoit

(a) *Patavium Troici opus Antenoris.* Cet Antenor étoit , dit-on , frère de Priam. Les Grecs le ménagerent parce qu'il avoit toujours opiné pour la restitution d'Helene. Mr. l'Abbé Richard dit qu'il étoit compagnon d'Enée. Er-

reur légère dans un très-bon livre.

(b) On croit communément que le Timave est la Brenta , rivière qui passe à Padoue ; mais il est plus vraisemblable que c'est une rivière du Frioul , qu'on appelle encore aujourd'hui *Fonte-Timao*.

tout le monde avec tant de confiance , seroit bien embarrassé s'il vivoit encore & qu'on lui demandât la preuve de ce qu'il avance.

Tite-Live dit seulement qu'*Antenor s'étant mis à la tête des Henetes qui avoient perdu leur Roi au siege de Troye , pénétra jusqu'au fond du golfe de la mer Adriatique , & qu'ayant chassé les Euganiens qui habitoient entre la mer & les Alpes , il s'établit dans le pays & donna le nom de Troye au premier endroit qu'il trouva. Des Henetes est venu le nom de Veneti (Vénitiens) que portent les habitans du pays.* On voit qu'il n'est pas question de Padoue dans cette narration. Tite-Live ne dit nulle part qu'elle ait été bâtie par Antenor.

AN. DE J. C.
1361.

Tit. Liv. l. 1.

Le tombeau du Prince Troyen qu'on trouve dans cette ville est la meilleure preuve qu'on puisse donner pour établir qu'il en est le fondateur. C'est un grand sarcophage de marbre élevé sur quatre colonnes , que l'on voit à l'entrée de la rue de St. Laurent à côté de l'Eglise des Servites , avec quatre vers latins gravés en caracteres gothiques , qui n'ont jamais été exactement copiés. Voici comment les Padouans racontent la découverte de ce monument.

Vers l'an 1300 en faisant les fondemens d'un hôpital , on déterra un cercueil de plomb , auprès duquel on trouva une épée où il y avoit quelques vers léonins d'un latin barbare. Lovatus Magistrat de Padoue publia , je ne sais sur quel fondement , que le corps d'Antenor étoit dans ce cercueil. Il n'eut pas de peine à le persuader à ses compatriotes , fiers d'avoir le frere du Roi Priam pour fondateur , & il fit mettre les ossemens qu'on trouva dans le tombeau

AN. DE J. C.
1361.

de marbre , dont je viens de parler , avec les quatre vers qu'on y lit. L'autorité de Lovatus , homme de grande considération , entraîna tout le monde. Sa découverte fut reçue dans toute l'Italie sans examen.

Vill. l. 1. c. 17. Villani en parle comme d'une chose certaine & passée de son temps. Il dit que *des caractères gravés faisoient foi que c'étoient véritablement le corps d'Antenor.*

Ed. Basil. fol. 422. Il y est nommé Donatus. Erreur ; il faut lire Lovatus.

Lovatus étoit en même temps Chevalier , Juge & Poète [qualités qui n'étoient pas incompatibles dans ce temps]. Pétrarque fait un grand éloge de lui & dit qu'il auroit surpassé les Poètes de son temps & ceux des siècles passés , s'il n'avoit pas fait un mélange des neuf Muses avec les douze tables. Quoiqu'en dise Pétrarque & les Historiens de Padoue , Lovatus étoit un mauvais Poète , si c'est lui qui a fait les vers qu'on trouve sur le tombeau d'Antenor. On peut dire aussi qu'il n'étoit pas bon Antiquaire , s'il crut réellement avoir trouvé le corps de ce Prince Troyen ; mais il y a apparence qu'il voulut flatter la vanité de ses concitoyens , & qu'il ne donna pas lui-même dans le panneau qu'il tendoit aux autres. Son tombeau est vis-à-vis celui d'Antenor , avec quatre vers encore plus mauvais que les autres [a].

La ville de Padoue toujours fidelle aux Romains , fut toujours traitée par eux avec distinction. Ils lui accorderent le privilege singulier de donner ses suffrages dans l'élection des Magistrats de Rome. Après avoir fleuri tant que dura l'Empire , elle fut détruite & brûlée par Attila. Ce fut alors , selon l'opinion commune , que les Padouans s'étant réfugiés dans les lagunes

(a) On y lit cette inscription ; T. Lovati Paduani Militis , Judicis & Poetae. Obiit anno Christi M. CCC. nono septimo die intrante Martio.

de la mer voisine , jetterent les fondemens de Venise. Padoue relevée par Narfes , fut livrée aux flammes cent ans après par les Lombards , & ne se rétablit que lorsque Charlemagne eut détruit leur Empire.

AN. DE J. C.
1361.

Dans le douzieme siecle , à l'exemple des autres villes d'Italie , Padoue leva l'étendard de la liberté , reprit son ancienne forme de gouvernement municipal sous des Consuls & des Podestats , jusqu'à ce que le tyran Ezzelin y eût usurpé la domination. La plupart des Historiens ne nous parlent que de ses cruautés & de sa tyrannie ; ils en font un monstre ; Corio dit qu'il n'avoit aucune bonne qualité ; cependant ce fut lui qui aggrandit , qui embellit Padoue , & qui y fit passer les eaux de la Brenta & du Bacciglione.

Une croisade sous les étendards du Pape enleva Padoue à Ezzelin l'an 1318. Cette ville entra sous la domination de Mrs. de Carrare , maison ancienne & illustre , que Leandre Alberti fait venir du château de Bassano. Les Padouans , craignant de tomber dans les mains de Can de Lescala , Seigneur de Verone , élurent Jacques de Carrare pour leur Seigneur. Marfile successeur de Jacques , voyant qu'il ne pouvoit pas résister à la puissance de Can , lui remit Padoue l'an 1328. Il y rentra dix ans après , & mourant sans enfans , il la laissa à Aubertin de Carrare son cousin.

Descr. d'Ital.

Aubertin ami chaud , ennemi implacable , étoit un homme d'un grand sens , mais cruel & d'une débauche outrée. Son Historien remarque qu'il envoya douze jeunes gens de Padoue étudier la Médecine à Paris. Il mourut l'an 1345 , laissant à sa place Mar-

Tome III.

D d d d

AN. DE J. C.
1361.

Mém. T. 3. fol.
95.

liet de Carrare , dit Papafava , son cousin.

Jacques II. de Carrare son neveu , persuadé que la seigneurie de Padoue lui appartenoit , entra la nuit dans la chambre de Marfiliet , le tua , se saisit des forts & fut proclamé par le peuple. Pétrarque en fait de grands éloges ; c'est lui qui l'attira à Padoue & lui procura le Canoncat. J'ai parlé de sa fin tragique arrivée le 21 Décembre 1350. Giacomini son frere & François son fils gouvernerent cette ville après lui ; mais leurs femmes ne leur permirent pas de vivre en paix. L'oncle ayant conspiré contre le neveu l'an 1355 , celui-ci le fit enfermer à Montselice , où il fut bien traité jusqu'à sa mort.

François de Carrare étoit seul Seigneur de Padoue lorsque Pétrarque y arriva. Il avoit hérité pour lui des sentimens de son pere , & nous verrons qu'il lui en donna mille preuves ; mais il se rendit complice d'une petite violence qu'on fit à Pétrarque peu de temps après son arrivée.

Pandolphe Malatesta , ami du Seigneur de Padoue , étoit venu passer quelques jours dans cette ville. Ce fut un grand plaisir pour lui d'y trouver Pétrarque qu'il n'avoit pas vu depuis que les extravagances de Barnabé Visconti lui avoient fait quitter le séjour de Milan. Dans une conversation qu'il eut avec lui , il lui parla d'un Florentin qu'il aimoit beaucoup , nommé François Bruno. C'est un de vos compatriotes , dit-il à Pétrarque , il a de l'esprit , du savoir & un grand desir d'être connu de vous. Il est tout simple que votre grande réputation ait fait naître ce desir. Je vous dirai même qu'il est honteux de ne pas vous connoître , au point que , quand on parle de vous de-

vant lui, il croit devoir répondre comme s'il vous connoissoit. Vous devriez lui écrire ; vous me feriez un plaisir extrême & à lui aussi.

AN. DE J. C.
1361.

Pétrarque s'en défendit beaucoup en lui disant qu'il n'étoit en commerce de lettres qu'avec ses amis, & que s'il lui arrivoit par hazard d'écrire à quelqu'un qu'il ne connût pas, ce n'étoit jamais qu'en réponse. *Que voulez-vous que je lui écrive ? Rien de si embarrassant que des lettres de cette espece à des gens inconnus. Pourquoi ne m'écrit-il pas le premier ? J'ai les mêmes raisons que lui de ne pas commencer.*

Pandolphe ne se rendit pas à ces raisons quoiqu'elles fussent bonnes ; mais voyant qu'il n'étoit pas assez fort pour déterminer Pétrarque à faire ce qu'il desiroit de lui, il s'affocia François de Carrare, qui connoissoit & aimoit le Florentin : ils allerent ensemble voir Pétrarque, qui ne se défioit de rien. Après avoir parlé de mille choses différentes, Pandolphe amena adroitement la conversation sur François Bruno, & revint à la charge : il fut appuyé par François de Carrare, qui joignit ses instances aux siennes. Pétrarque connut alors le piège & se rendit. *Que pouvois-je faire, dit-il, seul contre deux ? Comment résister aux prières d'un tel ami & aux ordres d'un tel maître ?* Il écrivit sur le champ une lettre au Florentin, dans laquelle, après lui avoir rendu compte de ce qui venoit de se passer, il lui demande son amitié. Cette lettre est datée de Padoue le 7 Septembre. Voilà un nouvel ami de Pétrarque qui paroît sur la scène ; nous le verrons bientôt dans un poste brillant lié avec lui un commerce de lettres fort étroit. C'étoit un homme d'esprit qui avoit fait de bonnes études ; il

Fam. l. 13. ep.

D d d d ij

AN. DE J. C.
1361.

étoit marié. On le confond ordinairement avec le pere de Leonard Aretin, qui portoit le même nom que lui (a); & avec un autre Bruni, dont j'ai parlé, à qui Pétrarque écrivit une lettre en 1348 (b).

Pétrarque fut fort étonné lorsqu'il reçut à Padoue une lettre de son cher Simonide, datée de Naples. Le grand Sénéchal ayant perdu Zanobi de Strata, lorsqu'il accepta l'emploi de Secrétaire Apostolique, offrit au Prieur des saints Apôtres la place que Zanobi occupoit auprès de lui, & l'engagea à force de prières à le suivre à Naples. Cela se passa pendant le séjour que fit le grand Sénéchal à Florence l'année précédente dont j'ai parlé. Simonide l'avoit suivi sans consulter Pétrarque sur le parti qu'il prenoit; chose assez singulière. Quelque temps après son arrivée, il lui écrivit : *vous serez étonné en recevant cette lettre de l'endroit d'où elle arrive & du silence que j'ai gardé avec vous occasionné par différentes courses.* Il l'invite à venir le trouver. Il étoit alors dans une maison de campagne du grand Sénéchal, située à deux milles d'Amalphi, à huit milles de Salerne, dont il fait une description charmante.

Cette situation convient à Sorrento ou Castellamare.

Franc. ep. 27.
M. R.

„ Cherchez-vous la solitude? il y a ici des déserts
„ qui semblent faits pour les Poètes par la nature
„ ou par l'art. Voulez-vous aller à la ville vous dé-
„ laisser de l'étude? vous avez à droite, Amalphi; à
„ gauche, Salerne. On peut y aller par terre & par

(a) Je suis coupable de cette erreur dans ma Préface, où j'ai dit, en parlant de Leonard Aretin, qu'il étoit fils de François Bruni, secrétaire du Pape Urbain V. Je me retracte, ayant découvert que c'étoit deux hommes fort différens, qui portoient le même nom.

(a) Ce Bruni étoit né à Florence

d'un Tondeur de draps nommé Casino; Philippe Villani dit qu'il avoit des talents singuliers pour l'éloquence & qu'il enseigna la Rhetorique avec succès. Il mourut de la peste l'an 1348 à l'âge de trente ans, ne laissant qu'un livre sur les figures & les genres du style. Ph. Vill. *fam. civ. Flor.* l. xi.

» mer. Aimez-vous la mer ? vous êtes sur ses bords ;
 » assez près pour voir jeter les filets & compter les
 » poissons qui s'y laissent prendre. Je ne parle pas de
 » la beauté des jardins ; l'Italie n'en a point où l'on
 » trouve autant d'agrémens & d'aménité. Au milieu
 » d'une belle vallée un grand fleuve roule ses eaux
 » claires sur les cailloux avec beaucoup de bruit. De
 » tout côté on voit de belles maisons qui paroissent
 » plutôt sortir du sein des rochers que bâties sur eux
 » par les mains des hommes. L'air n'est ni trop sub-
 » til ni trop épais. La terre y porte toute l'année
 » avec abondance des fruits d'un goût admirable. Enfin
 » on y trouve tout ce qui peut flatter les sens, voi-
 » turé par mer ou par terre.

AN. DE J. C.
1361.

Voilà une description bien capable de séduire tout autre que Pétrarque, plus sensible à l'amitié qu'à la gourmandise & à la sensualité. Le grand Sénéchal joignit envain ses instances à celles de Simonide ; rien ne put le déterminer à aller dans ce pays ; les mêmes raisons qui le lui avoient fait refuser subsistoient toujours. Voici ce qu'il répondit à Simonide.

» J'ai appris avec plaisir que vous étiez dans la
 » Campanie. Ne pouvant pas y être tout entier, je
 » suis bien-aise d'y savoir la moitié de moi-même ;
 » (c'est ce que dit Horace de Virgile) pourvu que
 » vous y soyez bien ; mais comment pourriez-vous
 » être autrement avec un tel hôte qui est notre com-
 » mün Mecene ; avec un esprit comme le vôtre &
 » vos vertus qui ne vous quittent jamais ? Je serois
 » bien tenté de me rendre à vos prières & celles de
 » notre Mecene ; mais je ne puis assez m'étonner de
 » voir qu'on revienne toujours à la charge sur ce

Sen. l. 1 ep. 1.

D d d iij

AN. DE J. C.
1361.

„ point , après avoir effuyé tant de refus : vous n'êtes pas las de demander , & moi je le suis de refuser.

„ Je ne puis que répéter ce que j'ai dit mille fois.

Il parle ensuite à Simonide des propositions que lui avoient faites l'Empereur & le Roi de France & des présents qu'ils lui avoient envoyés pour le tenter. *Mais ce qui est plus étonnant , ajoute-t-il , le Pape lui-même , qui me croit magicien , m'appelle à lui à haute voix. Il vient de me donner deux bénéfices & m'en promet d'autres , si je me rends à ses desirs. Il voudroit me faire accepter cet emploi que Zanobi & son prédécesseur n'auroient pas eu , si je ne l'avois pas refusé il y a long-temps.*

La peste avoit enlevé depuis peu Zanobi , Secrétaire Apostolique , qui ne jouit que trois ans de cette charge , dont il remplit les fonctions avec succès (a). Il laissa en mourant tous ses écrits à un Notaire de ses amis , qui s'appelloit Landolphe , avec ordre de les envoyer à Naples à Nicolas Acciajoli.

Le grand Sénéchal qui avoit pour Zanobi la plus tendre amitié & la plus haute idée de ses talens , fut extrêmement touché de sa mort. *Le monde , disoit-il , a perdu un homme qui n'a pas eu son pareil depuis mille ans ; je n'excepte que Messire FRANÇOIS PÉTRARQUE.* Il recueillit ses écrits avec un soin extrême , comme on le voit par la lettre qu'il écrivit au Notaire Landolphe.

Lettera di Niccol. Acciajol. a Landolfo Notaro e famiglia diletto di Mess. Zanobi. Mss. bibl. Magliab.

„ Exécutez ses volontés , je vous en prie très-instantamment ; rassemblez tous ses écrits de quelque nature qu'ils soient , & envoyez-les moi par une ga-

(a) Mr. l'Abbé Mehus fait mourir Zanobi l'an 1364. Il se trompe certainement ; c'est l'an 1361 , comme il constate par cette lettre de Pétrarque.

„ lere dans laquelle doit s'embarquer bientôt le Comte
 „ de Melet, Sénéchal de Provence. Faites qu'ils me
 „ parviennent tous sans exception, avant que per-
 „ sonne les ait vus ou touchés. Vous serez bien ré-
 „ compensé. Mon dessein est de les faire porter dans
 „ ma Chartreuse de Florence, où j'ai ordonné qu'on
 „ portât mes os après ma mort. Je veux qu'on con-
 „ serve précieusement dans une armoire tout ce qui
 „ est émané de cet esprit divin.

AN. DE J. C.
 1361.

Cette lettre prouve l'erreur de Philippe Villani, qui dit que Zanobi laissa ses écrits à ses parents. Ceux qui assurent qu'il n'a rien écrit parce qu'il mourut trop jeune, se trompent bien davantage. Si on ne trouve pas ses ouvrages dans les bibliothèques de Florence, cela vient sans doute du parti que prit le grand Sénéchal de les faire venir à Naples, où sans doute ils furent égarés après sa mort. La ville de Florence a traité Zanobi comme un de ses enfans qui lui faisoient le plus d'honneur, en lui érigeant un mausolée à sainte Marie del fiore, & en plaçant sa statue sur une de ses portes.

Après la mort de Zanobi, le Cardinal de Taleirand qui étoit toujours persuadé que personne n'étoit plus capable que Pétrarque de bien remplir les fonctions de Secrétaire Apostolique, proposa au Pape de donner cette charge à Pétrarque, & de lui conférer quelques bénéfices pour l'engager à l'accepter. Le Pape le fit. Le Cardinal écrivit à Pétrarque de la manière la plus forte pour le déterminer. Dans sa lettre étoient inférés les ordres du Pape. Il chargea un homme de confiance de la porter à Milan, avec ordre de ne rien oublier pour faire réussir cette affaire. Pétrarque

AN. DE J. C.
1361.

fut inébranlable & refusa constamment. On lui écrivit encore ; on lui envoya des couriers ; on lui faisoit les propositions les plus avantageuses ; tous ses amis y joignoient leurs prières les plus ardentes ; mais rien ne fut capable de le tenter. Voici ce qu'il écrivit sur cela au Cardinal de Taleirand.

Sen. l. 1. ep. 3.

„ Mon étonnement & ma joie sont à un point que
„ je ne puis vous exprimer. Le Vicaire de Jesus-
„ Christ étoit persuadé que j'étois forcier. Combien
„ de fois ne l'a-t-il pas soutenu avec opiniâtreté con-
„ tre vous & mes amis qui vouloient lui faire en-
„ tendre raison sur cela ? Il faut qu'il soit bien revenu
„ de cette idée , puisqu'il me prie d'accepter une
„ charge qui m'attacheroit à sa personne & me fe-
„ roit entrer dans la confidence de ses plus grands se-
„ crets. On ne traite pas ainsi un homme dangereux
„ dont on craint même la vue. Telle est la force
„ de la vérité ; elle prend toujours le dessus. Dieu
„ pardonne à celui qui avoit donné au Pape cette
„ fausse idée de moi (a) ! Il étoit de votre ordre , vous
„ le savez , & il y tenoit même un rang distingué.
„ C'étoit un grand Jurisconsulte ; il avoit beaucoup
„ d'expérience acquise par les années ; ce qui rend
„ son erreur beaucoup plus singulière : il soutenoit
„ que j'étois forcier , & ne rougissoit pas d'en donner
„ pour raison que je lisois Virgile. Peut-être étoit-ce
„ la haine seule qui le lui faisoit dire ; mais il le per-
„ suadoit à ses confreres. Voilà quels sont ces hom-

(a) Baluze prétend qu'il est ici ques-
tion du Cardinal de Commenges. J'ai
déjà dit que je croyois qu'il s'étoit
trompé. Le Cardinal de Commenges
mourut la même année que le Cardinal
Colonne , & il n'étoit pas vieux , ni

grand Jurisconsulte. Il me semble que
ce que dit Pétrarque convient mieux
au Cardinal Poyer , qui mourut dans un
âge fort avancé , quelques années après
le Cardinal Colonne , & qui étoit fort
versé dans le droit.

mes

„ mes supérieurs à qui on confie les plus grandes
 „ affaires ! Combien de fois en avons-nous ri ensem-
 „ ble , même en présence du Pape , alors Cardinal ,
 „ qui croyoit fermement ce que l'autre disoit de moi ?
 „ Mais quand il fut élevé à la papauté , ce ne fut
 „ plus une plaisanterie ; cela devint un sujet de colere
 „ pour vous & d'affliction pour moi. Ce n'est pas que
 „ je prétendisse rien de lui ; vous connoissez mon
 „ ambition ; mais ayant toute ma vie abhorré ces
 „ arts infames , comme l'ont reconnu Benoit & Cle-
 „ ment , je voyois avec douleur que ma vieillesse
 „ seroit suspecte à Innocent. C'est pour cela que mal-
 „ gré tous vos efforts , je partis sans prendre congé
 „ de lui , craignant que ma magie ne lui fût funeste ,
 „ ou à moi sa crédulité.

„ Voilà ce qu'ont produit les discours d'un homme
 „ qui n'avoit aucun sujet de haine contre moi ; il ne
 „ me haïssoit que parce qu'il me voyoit extrêmement
 „ attaché à un grand personnage , pour qui il avoit
 „ une haine implacable , au point qu'il a fait la guerre
 „ à ses cendres après sa mort. Il vous haïssoit par la
 „ même raison ; mais il feignoit de nous aimer l'un
 „ & l'autre ; je ne vous dis rien que vous ne sachiez
 „ bien.

„ On attend ma réponse , la voici : je persiste dans
 „ ma façon de penser , quoique la sainteté du Pape ,
 „ vos bontés pour moi , les prieres de mes amis dussent
 „ me déterminer à faire ce qu'on veut. Je devrois
 „ peut-être dire beaucoup de choses pour m'excuser ;
 „ mais avec vous qui lisez jusques dans le fond de
 „ mon ame , & qui savez tout ce que je pense , deux
 „ mots suffisent ; je pourrois même garder le silen-

AN. DE J. C.
1361.

„ ce. On m'appelle à un emploi lucratif , honorable ,
 „ désiré de tout le monde ; mais il ne convient pas
 „ à mon âge , à ma façon de penser , à la vie que j'ai
 „ menée , à mes occupations , &c. Je vous prie de
 „ faire agréer mes excuses au souverain Pontife ; qu'il
 „ n'attribue pas à hauteur ce qui est un pur effet
 „ de la modestie. Votre éloquence qui m'a si souvent
 „ honoré me défendra dans cette occasion.

„ J'ai proposé à ma place deux de mes compatrio-
 „ tes, que je crois très-propres à exercer cet em-
 „ ploi (peut-être me croira-t-on capable d'en juger).
 „ J'ai cru devoir les pressentir l'un & l'autre pour
 „ ne pas laisser traîner cette affaire. Ce que j'avois
 „ prévu est arrivé ; l'un a refusé cet honneur qui lui
 „ a paru trop onéreux : l'autre est prêt à l'accepter.
 „ Si on le veut , votre envoyé vous le fera connoître.
 „ Vous pouvez assurer le Pape qu'il trouvera en lui
 „ ce qu'il cherchoit en moi & même quelque chose
 „ de plus : même patrie , même nom , même esprit ,
 „ même façon de penser ; il a de plus que moi une
 „ vie plus sainte & le Sacerdoce.

Les deux compatriotes que Pétrarque proposoit
 pour remplir la place qu'on lui offroit , étoient Jean
 Boccace & François Prieur des saints Apôtres. Nous
 n'avons pas la lettre qu'il écrivit à Boccace pour lui
 en faire la proposition ; mais voici ce qu'il dit sur
 cela à Simonide , dans la lettre dont je viens de rap-
 porter un fragment. Après avoir parlé des offres qu'on
 lui faisoit pour l'engager à accepter l'emploi de Za-
 nobi , il ajoute :

Sen. l. 1. ep. 1. „ La vieillesse est accusée d'avarice : on croit que
 „ plus l'homme est riche , plus il desire de le deve-

„ nir : sur cela on s'est flatté qu'étant vieux & plus
 „ riche qu'à l'ordinaire , j'accepterois ce que j'ai re-
 „ fusé étant jeune & pauvre , on s'est trompé. J'ai
 „ donné pour excuse mon âge , quoique je sois en-
 „ core très-capable des travaux pour lesquels je ne
 „ me sens pas de repugnance.

„ J'ai cru devoir vous nommer à ma place : par-
 „ donnez-moi si j'ai mal fait. Si vous acceptez , vous
 „ aurez un emploi honorable & lucratif ; si vous re-
 „ fusez , ce refus vous fera honneur. Puisqu'on m'a
 „ cru capable de l'exercer , on doit me croire en état
 „ de juger de ceux qui y sont propres. Peut-être mé-
 „ prisera-t-on mon jugement ; mais j'ai saisi avec plaisir
 „ cette occasion de dire ce que je pense de vous ,
 „ & quoiqu'il fût plus convenable qu'un autre que
 „ que moi vous l'apprit , j'ai cru devoir me hâter
 „ de vous en instruire pour que vous eussiez le temps
 „ de vous préparer à la réponse.

„ En faisant votre éloge , j'ai fait celui de notre
 „ Mecene. J'ai dit que vous étiez auprès de lui , &
 „ que c'étoit à lui qu'il falloit s'adresser pour vous
 „ avoir. Quelle idée ne doit-on pas avoir d'un homme
 „ qui élève pour l'Eglise des sujets tels que vous &
 „ Zanolli ! Cette gloire rejaillit aussi sur notre pa-
 „ trie qui vous a tous produits.

Simonide , dans sa réponse , après avoir témoigné *Franc. ep. 29.*
 sa reconnoissance à Pétrarque en style fort alembiqué *M. R.*
 à son ordinaire , lui dit : „ voulez-vous savoir ce que
 „ je ferai si on me propose l'emploi sur votre pa-
 „ role ? Ce que feroient à ma place la plupart des
 „ hommes ; j'accepterai , quoique je sente qu'il vau-
 „ droit peut-être mieux refuser & que je trouve beau-

E e e ij

AN. DE J. C.
1361.

» coup de raisons pour & contre qui font flotter mon
» esprit. D'un côté l'amour de la gloire, la soumission
» due à l'Eglise & à son chef; de l'autre la crainte
» du travail & la peine de quitter notre Mecene,
» qui vit avec moi comme on vit avec un ami; avec
» un frere. Ce ne sera pas sans violence qu'on pourra
» m'en arracher.

Ed. Bas. fol.
735.

Le reste de la lettre de Simonide contient un grand éloge de Nicolas Acciajoli, & des plaintes sur la mort de Jean, fils de Pétrarque, & sur celle de son cher ami Socrate, que la peste lui enleva aussi vers le commencement de 1362. Il semble que la destinée de Pétrarque fut de perdre par la peste tout ce qu'il avoit de plus cher. Il s'en plaint amèrement dans plusieurs occasions. *La peste de 1348*, dit-il, *m'avoit enlevé presque tous mes amis; je remplis le ciel & la terre de mes larmes & de mes cris. Que ferai-je cette année, où ce cruel fleau, après m'avoir privé de tout ce qui faisoit ma gloire, me ravit encore ce qui me tenoit le plus au cœur, un ami unique, mon cher Socrate?*

Sen. l. 1. ep. 2.

Dans une autre lettre où Pétrarque déplore la perte de Socrate, il nous fait connoître ce qui avoit rendu leur union si forte. « Nous nous aimâmes, dit-il, le premier jour que nous nous vîmes; ses sentiments pour moi ne se sont jamais démentis depuis pendant l'espace de 31 ans: chose rare & étonnante pour un homme né dans un pays barbare; mais l'habitude de vivre avec moi, ma société, ma conversation, mon amitié l'avoient tellement imbu de nos mœurs & de nos façons de penser, qu'on pouvoit dire qu'il étoit Italien. Oui il étoit nôtre; il

» admiroit tout ce qui est à nous , & ayant presqu'entièrement oublié son origine , il ne soupiroit qu'à près l'Italie. Cette transformation singulière étoit tout le monde & me combloit de joie & d'honneur.

AN. DE J. C.
1362.

Après avoir fait l'éloge de son ami , il s'abandonne , suivant son usage , à de tristes réflexions sur la mort & sur la brièveté de la vie , où il ne fait que répéter ce qu'il a dit mille fois. Je n'en releverai qu'une seule pensée qui m'a paru juste & bien rendue. Il dit que *notre vie n'est qu'un jour d'hyver court & nébuleux* (a).

La lettre que Pétrarque écrivit à Simonide pour lui proposer la charge de Secrétaire Apostolique , finissoit par ces mots : « je ne fais pas encore le parti que je prendrai ; mais , s'il ne m'arrive rien de nouveau , vous pourriez bien entendre dire dans quelques mois que je suis retourné dans ma solitude transalpine. *Je suis plein des choses italiques.*

Plenus sum italicarum rerum.

Il n'est pas étonnant que la peste & la guerre rendissent le séjour de l'Italie désagréable à Pétrarque. Mais je suis persuadé que l'inquiétude naturelle de son esprit & son goût pour Vacluse , influèrent plus que ces deux fleaux sur le projet qu'il forma d'aller cette année à Avignon. Il donne une raison encore plus honnête de ce voyage. *C'étoit , dit-il , pour finir l'affaire de Simonide , & le donner au Pape pour Secrétaire.*

Dans cette vue il partit de Padoue le 10. Janvier pour aller à Milan , d'où il comptoit , lorsque

(a) Quid enim nisi dies unus est vita hæc ? Isque hibernus brevis & turbidus.

AN. DE J. C.
1362.

les grands froids seroient passés , prendre la route des Alpes pour se rendre à Avignon. Quand il fut arrivé à Milan , il vit qu'il étoit impossible d'aller à Avignon. La guerre étoit plus allumée que jamais entre Galeas Viscomti & le Marquis de Montferrat. La Compagnie blanche s'étant emparée de presque tout ce que Galeas possédoit dans le Piémont , venoit faire des incursions jusqu'à Pavie , & rendoit impraticables les chemins de Milan aux Alpes.

D'un autre côté Barnabé , sorti de la tanière où la peste l'avoit tenu renfermé pendant quelque temps , (a) étoit à Parme où il recommençoit ses manœuvres contre Bologne , dont il vouloit s'emparer à quelque prix que ce fût. La peste l'avoit enrichi , parce qu'il avoit incorporé à son domaine les biens de tous ceux qui étoient morts dans ses états sans héritiers. Devenu plus fier que jamais , il osa faire au Pape des demandes exorbitantes dans un traité de paix qui étoit sur le tapis. Le Cardinal Albornos , voyant qu'il ne falloit pas espérer la paix avec un homme comme lui , se ligua avec les Seigneurs de Verone , de Padoue & de Ferrare , qui craignant avec raison que Barnabé ne vînt fondre sur eux après s'être emparé de Bologne , crurent devoir unir leurs forces contre lui , avec celles du Pape.

Ann. d'Ital.

La ligue fut conclue dans le mois d'Avril & cimentée par le mariage de Verde de Lescale , sœur du Seigneur de Verone , avec Nicolas d'Est , Seigneur de Ferrare. Barnabé ayant appris cette con-

Vill. l. 10. cap.
96.

(a) Villani dit qu'il travailloit à couvert avec la lime sourde , parce que caché dans sa retraite , il trama quelques complots qui ne lui réussirent pas. *Lavorava alla coperta colla lima sorda. VILL. L. 10. CAP. 74.*

fédération, dit en badinant : *ce sont des enfans que je ferai fouetter*. Par dérision & pour se moquer d'eux, il leur envoya des présens qui renfermoient des allégories satyriques & des emblèmes malins.

AN. DE J. C.
1362.

On comprend aisément par ce que je viens de dire que le feu de la guerre embrasoit Milan de tous les côtés ; & qu'il étoit impossible à Pétrarque d'aller à Avignon. Il écrivit pour l'affaire de Simonidé, & attendit la réponse à Milan. Plusieurs mois se passèrent sans qu'il la reçut : les couriers n'arrivoient pas aisément ; d'ailleurs le Pape occupé d'affaires plus sérieuses, ne pensoit pas à remplir la place vacante. Enfin Pétrarque apprit par les correspondances que les Marchands de Milan avoient à Avignon, que l'intention du Pape étoit, que, s'il persistoit à refuser l'emploi, il aménât lui-même la personne qu'il jugeroit la plus propre à le remplir.

Dans ces entrefaites Pétrarque reçut une lettre de l'Empereur, qui le sommoit de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée d'aller le voir en Allemagne. Elle étoit conçue dans les termes les plus pressans & les plus flatteurs ; mais en même temps fort singuliers.

„ Homme honorable, notre amé & féal, qui aimez la gloire de notre Empire ! Animé par un grand desir de vous voir, d'entendre vos doctrines morales & vos discours éloquents, nous avons écrit aux Seigneurs de Milan pour qu'ils vous permettent de venir passer quelque temps avec nous. C'est pourquoi nous vous prions *très-cordialement* de vous mettre en route aussi-tôt que vous aurez eu la permission de vos maîtres pour venir dans notre

AN. DE J. C.
1362.

„ Royaume. Si *vostra distinctio* favoit avec quelle
„ ardeur la Sérénité Impériale desireroit votre présence ,
„ le zèle qui vous anime pour la gloire de l'Empire
„ vous engageroit à tout quitter pour vous rendre
„ à nos desirs. Vous devez croire que si votre pré-
„ sence n'étoit pas pour nous *un soulagement singulier*
„ & *privilegié* , nous ne vous écrivions pas avec tant
„ de force & de chaleur. Puisse le Seigneur , en
„ vous faisant marcher dans la voie du salut , récom-
„ penser votre fidélité , votre attachement à la *Puif-*
„ *sance Augustale* , & cet amour ardent dont vous
„ brûlez pour le *sacré Empire* , qui est l'honneur du
„ monde !

L'Evêque d'Olmütz crut devoir appuyer cette épi-
tre de l'Empereur d'une autre de sa façon , dont le
style est encore plus singulier. C'est un galimatias
conçu dans un latin barbare , qu'il seroit impossible
de rendre , parce qu'il est tout-à-fait inintelligible.
On voit seulement qu'il élève Pétrarque jusqu'au ciel
& se prosterne à terre pour l'adorer. Ensuite il le presse
de venir en Allemagne.

„ Ne méprisez pas l'invitation de César : que la
„ grossièreté de nos mœurs & la barbarie de notre
„ langue ne vous empêche pas de vous rendre à ses
„ ordres , qui sont si doux pour vous. Nous ne som-
„ mes pas dignes de vous posséder ; mais nos er-
„ reurs demandent que vous veniez répandre sur nous
„ la lumière de votre sagesse. Portez avec vous ce
„ livre où l'on trouve *le remède contre l'une & l'autre*
„ *fortune*. Portez-nous en même temps toute vo-
„ tre pharmacie , où nous trouverons les remèdes
„ nécessaires pour guérir nos esprits malades.

Voici

Voici la réponse que Pétrarque fit à l'Empereur.

» Vous avez vaincu, César ; votre bonté a fait
 » disparaître à mes yeux les difficultés du voyage ,
 » & ne me laisse pas sentir la foiblesse d'un esprit
 » qui vieillit. J'attendois ; je différois toujours ; je di-
 » fois en moi-même : il oubliera peut-être les ordres
 » qu'il a donnés & ma promesse ; en attendant je me
 » reposerai. J'ai besoin de repos ; car en vérité je suis
 » las du monde , las des affaires , las de tout , en-
 » fin las de moi-même. Je ressemble à ce vieillard qui
 » disoit : *je me pèse à moi-même.*

AN. DE J. C.
1362.

Fam. l. 23. ep.
9. M. R.

» J'espérois que ces grandes affaires que le monde
 » entier verse dans votre sein , comme les fleuves
 » roulent leurs eaux dans la mer , entraîneroient ai-
 » sément dans leur cours un petit nom comme le
 » mien , & vous en feroient perdre le souvenir. Après
 » vous à qui je dois tout , rien ne m'est plus cher que
 » le repos : je le cherche par-tout depuis mon en-
 » fance , je ne le trouve nulle part , & qui pis est ,
 » je ne me flatte pas de le trouver jamais sur la terre.

» Je vous avoue ingénument mon crime ; pour-
 » rois-je vous cacher quelque chose à vous , à qui je
 » voudrois pouvoir montrer le fond de mon ame ,
 » comme les traits de mon visage ? Quoiqu'il n'y ait
 » personne que je voie avec autant de plaisir que
 » vous. (Ah ! je vous verrois avec plus de plaisir si
 » vous étiez où vous devriez être). Quoiqu'il n'y ait
 » personne à qui j'obéisse plus volontiers , [sur-tout
 » si vous m'ordonniez d'aller vous chercher en Italie
 » & non pas au bout de la terre] ; cependant j'ai
 » voulu vous tromper par mon silence , persuadé que
 » vous ne penseriez plus à moi. Que dis-je ! qu'ai-

Tome III.

F fff

AN. DE J. C.
1362.

„ je fait ? qui ai-je voulu tromper ? mon maître & le
 „ maître du monde. Hélas ! j'ignorois à quoi je pou-
 „ vois vous être utile , & je cherchois le repos ; mais
 „ je le vois ; il est impossible de vous tromper ; vous
 „ avez trop d'esprit & de mémoire ; semblable en cela
 „ au premier César de qui Cicéron disoit , qu'il n'ou-
 „ blloit que les injures. Il n'est plus question de dissi-
 „ muler ; je ne puis être sourd à la voix du Prince
 „ Romain qui m'appelle pour la troisieme fois. J'en
 „ prens Dieu à témoin , si je ne me suis pas rendu
 „ à ses premiers ordres , il ne faut l'attribuer qu'à ma
 „ paresse. César, vous m'appellez encore, je pars : puis-
 „ sai-je vous trouver disposé à aller dans un pays où
 „ l'on vous appelle sans cesse jour & nuit ! Ne per-
 „ dez jamais de vue l'Italie , l'Empire & votre gloire.

Fam. l. 13. ep.
6.

Dans sa réponse à l'Évêque d'Olmuts , il lui fait
 d'abord des reproches sur son humilité excessive &
 déplacée. *Quoi , lui dit-il , vous ravalez jusqu'à terre
 un homme que la nature & la fortune ont élevé , que
 César aime , que les grands admirent , que les peuples
 révèrent , à qui l'Empire Romain fait la cour. Et vous
 m'élevez jusqu'au ciel , moi qui suis à peine connu de
 ma voisine. Après avoir badiné sur cela , il finit en
 lui disant :*

„ J'irai vous voir puisque vous le voulez , Cesar
 „ & vous ; non pas pour vous faire des leçons , mais
 „ pour en recevoir de vous & profiter de vos exem-
 „ ples. On dit que la vie de Socrate fit plus de bien
 „ à ses disciples que sa doctrine. Ce qu'on voit entre
 „ mieux dans l'ame que ce qu'on entend. Quand vous
 „ m'aurez , vous me garderez tant que vous vou-
 „ drez ; mais je suis persuadé que l'Empereur me

„ renvoyera bientôt, s'il fait réflexion qu'il faut que
 „ je me prépare à aller voir bientôt l'Empereur du
 „ Ciel. Ne soyez pas étonné si je n'arrive pas tout
 „ de suite : vous connoissez ma paresse : je ne suis
 „ pas un oiseau qui vole dans l'air, ni un cerf qui
 „ bondit sur les monts ; mais une tortue qui se traî-
 „ ne sur la terre avec peine.

AN. DE J. C.
1362.

Ces lettres sont datées de *Milan le 20 Mars.*

Pétrarque persuadé qu'il n'étoit plus possible de se refuser aux empressements de l'Empereur & à ses ordres, partit de Milan le 11 Mai, bien déterminé à faire le voyage d'Allemagne. Les chemins sur terre étant pleins de gens armés, *de façon*, dit-il, *qu'un oiseau auroit eu peine à passer* ; il s'embarqua sur le Pô & arriva sans accident à Padoue.

Quelques jours après son arrivée, il profita d'un courrier qui alloit à Naples pour écrire à Simonide, & lui rendre compte de la course qu'il venoit de faire à Milan, des obstacles qu'il avoit trouvés à son voyage d'Avignon & de ses projets pour l'Allemagne auxquels il fallut aussi renoncer parce qu'il y trouva les mêmes obstacles qu'à son voyage d'Avignon : la guerre fermoit tous les passages. Du côté des Alpes noriques, de cette partie de l'Allemagne qui touche les Alpes, tout étoit en feu comme dans le reste de l'Italie : Venise même, cette ville, qui étoit autrefois le temple de la paix, n'étoit pas exempte de troubles.

La nouvelle de la mort de Louis Roi de Naples venoit de se répandre ; Pétrarque en parle dans sa lettre à Simonide : “ Je ne doute pas, lui dit-il, que
 „ la mort de votre Roi ne vous ait fait quitter la
 „ Sicile. Mandez-moi bien vite où la fortune vous a

F fff ij

AN. DE J. C.
1362.

„ déposé vous & notre grand Sénéchal. Vous savez
 „ combien je suis avide de savoir tout ce qui vous
 „ regarde. Hâtez-vous de me porter ce que vous m'a-
 „ vez promis pour orner ma bibliothèque , qui fait ac-
 „ tuellement tout le bonheur de ma vie. Oui , je la
 „ préfère aux trésors de Crésus & à tous les coffres
 „ forts des avares les plus riches.

Par la même occasion il fit réponse au grand Sé-
 néchal qui lui avoit écrit de Messine le 18 Mars ,
 pour le remercier des mouvements qu'il se donnoit
 pour Simonide. J'ai cru devoir rapporter ici la lettre
 & la réponse.

„ Puisque la Providence ne permet pas que j'ob-
 „ tienne une chose que je desire depuis long-temps ,
 „ je vous prie très-instamment , mon maître & mon
 „ ami , l'honneur de ma patrie , que vous me jugiez
 „ digne de vos célèbres écrits , parce que je crois
 „ fermement que les lettres que vous m'avez écri-
 „ tes & celles que vous m'écrirez , rendront mon
 „ nom illustre à la postérité autant qu'aucun autre ;
 „ elles répandront d'ailleurs une grande douceur sur
 „ le peu de temps qui me reste à vivre. Portez-vous
 „ bien , o le meilleur de tous les hommes ; vous avez
 „ relevé ma gloire dans la personne de notre Prieur
 „ des saints Apôtres ; vous êtes toujours semblable à
 „ vous-même ; je me réjouis des graces que le Sei-
 „ gneur vous a faites & de l'honneur qui vous en
 „ revient. Je voudrois bien qu'il vous plût d'éprouver
 „ dans quelque occasion , grande ou petite , combien je
 „ desire de vous plaire & d'obliger un si grand homme.
 „ De ma propre main & d'un style champêtre , afin
 „ que vous ne fassiez pas difficulté de m'écrire , quand

„ il vous plaira , en langue vulgaire. *A Messine , ce*
 „ *vendredi 18 Mars à la première heure.*

AN. DE J. C.
 1361.

Voici la réponse de Pétrarque.

„ Homme illustre , rare dans tous les siècles , uni-
 „ que dans le nôtre ! je vous regarde comme un tré-
 „ sor que j'ai trouvé , & vous embrasse de toute mon
 „ ame , avec le respect & la vénération que je vous
 „ dois. Soit que vous ouvriez votre bouche sacrée
 „ pour me parler ; soit que vous preniez la plume
 „ pour m'écrire , quelquefois sur un ton militaire &
 „ aisé , quelquefois d'un style plus fleuri & plus élé-
 „ gant , je reconnois toujours la source de cet esprit
 „ divin qui forme en coulant plusieurs ruisseaux dont
 „ l'eau a des goûts différens. Toujours plein d'admi-
 „ ration pour vous , je me dis quelquefois : s'il dé-
 „ ploie tant d'éloquence dans ces moments qu'il déro-
 „ be aux grandes affaires qui l'occupent , que seroit-
 „ ce s'il avoit cultivé son esprit par l'étude ? Je ne
 „ parle pas de tout ce que vous avez fait d'admira-
 „ ble dans la guerre ou dans la paix , dont les Royau-
 „ mes de Naples & de Sicile sont témoins ; ce se-
 „ roit la matière d'un poëme épique plutôt que d'une
 „ lettre , & vous mériteriez d'avoir Homère pour
 „ chanter au lieu de moi.

*Fam. l. 23. ep.
 18. M. R.
 Padoue , 8 Juin.*

„ La modestie qui relève toutes vos vertus vous
 „ fait dire que vous espérez d'être connu de la pos-
 „ térité autant par mes foibles écrits que par vos
 „ grandes actions. C'est une erreur que l'amitié qui
 „ en est la cause rend excusable. Pour moi je dis
 „ avec plus de vérité que le suffrage d'un héros tel
 „ que vous me fait beaucoup d'honneur pendant ma
 „ vie ; je n'ose pas dire qu'il me rendra recomman-

F f f iij

 AN. DE J. C.
1362.

„ dable à nos neveux , parce que j'ignore si mon nom
 „ ira jusqu'à eux.

„ Vous ne faites que suivre votre usage en rele-
 „ vant beaucoup trop ce que mon amitié pour le
 „ Prieur des saints Apôtres m'a fait faire pour lui.
 „ Je ne fais si le succès répondra aux mouvemens que
 „ je me suis donnés ; mais je fais que je ne mérite
 „ point de reconnoissance , ayant agi pour moi-même ,
 „ dont il est une partie. Je ne puis m'empêcher de con-
 „ venir que votre gloire est mêlée dans cette occa-
 „ sion avec la sienne. Quand l'occasion s'en présen-
 „ tera , j'usurai avec confiance des offres magnifiques
 „ & répétées que vous me faites ; mais je vous le
 „ demande en graces , ne me laissez pas ignorer votre
 „ état actuel. Mandez-moi si la mort de votre Roi a
 „ porté quelque changement à votre fortune. Plût-
 „ à-Dieu que vous eussiez pu infuser à ce Prince les
 „ vertus royales en le plaçant sur le trône ! Je crains
 „ bien que nous n'ayons perdu notre temps ; vous en
 „ lui parlant , & moi en vous écrivant (a). On a
 „ raison de dire que *les paroles ne donnent pas la*
 „ *vertu*. Cela est encore plus vrai quand il ne sort
 „ pas une étincelle de l'esprit de celui à qui l'on parle.

„ Ah ! si ce Prince avoit été docile à vos leçons ,
 „ il auroit vécu plus long-temps ; sa mort auroit été
 „ plus heureuse , & son nom plus glorieux. Pardon-
 „ nez-moi ce que la douleur m'arrache. Adieu , vous
 „ qui faites ma gloire & celle de notre patrie !

Ce que dit Pétrarque du Roi de Naples s'accorde
 avec ce que disent de lui les Auteurs Napolitains ,

(a) Il faut se rappeler la lettre que Pétrarque écrivit au grand Sénéchal le
 1352. dans ce volume des Mémoires , fol. 184.

& sur-tout avec le portrait suivant que nous a laissé Matthieu Villani dans ses annales.

AN. DE J. C.
1362.

„ Ce Prince avoit peu de gravité , encore moins
„ d'autorité ; son extérieur & ses actions annonçoient
„ peu de savoir & de prudence. Depuis qu'il fut
„ monté sur le trône , ses exploits furent peu nom-
„ breux. Foiblement attaché aux Princes de son sang ,
„ s'il fit du bien à son frere , ce fut plutôt par crainte
„ que par tendresse. Par ses mauvais traitemens il
„ força ses cousins à se révolter contre lui. Peu fidele
„ à sa parole , il se glorifioit de ce défaut comme
„ d'une bonne qualité. Parmi ses Barons , les plus
„ scélérats étoient ceux qui entroient le plus avant
„ dans sa confidence & qui avoient le plus de credit
„ auprès de lui : il vivoit avec eux d'une maniere
„ peu convenable à la dignité de son rang & se plon-
„ geoit dans toute sorte de débauches. Changeant ,
„ timide dans l'adversité , il ne vouloit pas auprès de
„ lui des personnages qui eussent de la vertu & de
„ l'autorité. Avide d'argent , il négligea la justice &
„ ne fut jamais se faire craindre. Sur les faux rap-
„ ports de ses courtisans il soupçonna quelquefois
„ la fidélité de son Gouverneur , Nicolas Acciajoli
„ grand Senéchal , dont il avoit souvent besoin , &
„ qui lui donnoit de bons conseils dans les conjonctu-
„ res critiques. Lorsque ce Ministre s'éloignoit de la
„ Cour , les affaires ne faisoient qu'empirer. Il avoit
„ peu d'égards pour la Reine son épouse , soit in-
„ justice de sa part , soit qu'elle se l'attirât par sa
„ faute , & au mépris de son rang , il la traitoit quel-
„ quefois comme une femme du peuple. Il ennuyoit
„ tout le monde par le recit de ses grandes actions

Vill. l. 10. cap.
100.

AN. DE J. C.
1362.

” en paix & en guerre , & il en fit faire des rela-
” tions pompeuses & exagérées qu’il lisoit avec com-
” plaisance.

Je prie le Lecteur de confronter ce portrait du Roi de Naples avec la belle lettre que Pétrarque écrivit au grand Sénéchal , que j’ai rapportée plus haut. On y verra combien peu ce Prince profita des sages maximes de Pétrarque pour former un Roi. Il semble que celui-ci eût affecté de faire tout le contraire de ce que Pétrarque conseille.

Simonide & le grand Sénéchal reçurent ces lettres de Pétrarque à Naples dans le mois de Juillet , le jour même qu’ils arriverent de Messine , d’où la mort du Roi & les ordres de la Reine les firent revenir avec précipitation. Ces lettres leur firent grand plaisir ; celle qui étoit adressée au grand Sénéchal fut sur-tout extrêmement admirée.

Boccace ayant appris que Pétrarque , qu’il appelloit son précepteur , alloit en Allemagne , fut effrayé de ce projet : il lui fit des reproches de ce qu’il paroïssoit vouloir traîner à sa suite les Muses chez les Sarmates , comme si l’Italie n’étoit pas leur vrai Parnasse , & si les Italiens ne méritoient pas de jouir de sa présence & du fruit de ses travaux.

Voici ce que Pétrarque lui répondit sur cela.

Sen. l. 1. ep. 4.

„ N’ayant rien de caché pour vous , mon cher ami ,
„ je vais vous ouvrir mon ame. Je ne puis me ras-
„ sasier de l’Italie ; mais je suis si las & si dégoûté
„ des troubles italiques , qu’il m’est venu souvent à
„ l’esprit d’aller me cacher non pas en Allemagne , mais
„ dans quelque coin du monde , où je pûs vivre &
„ mourir à l’abri du bruit & des tourbillons de l’en-
vie

„ vie à laquelle m'expose un nom acquis, je ne fais
 „ comment. Je l'aurois fait, si la fortune ne m'avoit
 „ pas fermé toutes les routes. Ce n'est pas dans cette
 „ vue que j'entreprendois le voyage au Nord que vous
 „ me reprochez. Je n'irois pas chercher le repos dans
 „ des climats barbares. L'unique objet de ce voyage
 „ étoit d'obéir aux ordres de l'Empereur, qui m'in-
 „ vite depuis long-temps à aller le voir avec les
 „ plus fortes instances. Il me paroïssoit que de lui refuser
 „ ma présence pour un petit espace de temps, ç'auroit
 „ été non-seulement un acte d'arrogance, mais même
 „ une espece de rébellion & de sacrilege. Cessez de
 „ me faire des reproches; je n'ai pas été fâché de
 „ voir que la guerre me fermoit aussi le chemin de
 „ ce côté-là. J'y allois volontiers; plus volontiers
 „ encore je n'y vais pas. J'ai rempli tout ce que je
 „ devois à l'égard du Prince, ayant fait tout ce qui
 „ dépendoit de moi pour me rendre à ses ordres.

AN. DE J. C.
 1362.

Boccace rendoit compte à Pétrarque dans sa lettre
 d'une aventure assez singuliere qui venoit de lui ar-
 river. Etant dans sa maison à Florence, un Chartreux
 de Sienne qu'il ne connoissoit pas, demanda à lui
 parler en secret & lui tint ce langage. « Je viens ici
 „ de la part du bienheureux Pere Petroni, Religieux
 „ de la Chartreuse de Sienne, qui quoiqu'il ne vous
 „ eût jamais vu, cependant vous connoissoit à fond
 „ par la permission de Dieu. Il m'a chargé de vous
 „ représenter le danger où vous êtes, si vous ne ré-
 „ formez pas vos mœurs & vos écrits, qui sont des
 „ instrumens dont le diable se sert pour attirer les
 „ hommes dans ses pieges, les exciter au péché de
 „ la chair, & accélérer la dépravation des mœurs. Ne

Bolland. 29.
 Mai, tom. 7.
 fol. 128.

Tome III.

G g g g

AN. DE J. C.
1362.

» devriez-vous pas rougir de faire un tel abus des
 » talens que Dieu vous avoit donnés pour sa gloire ?
 » Quelles récompenses n'auriez - vous pas obtenues
 » de lui , si vous aviez fait un bon usage de cet es-
 » prit , de cette éloquence dont il vous a doué ? Que
 » ne devez-vous pas craindre au contraire en vous
 » livrant à l'amour , en déclarant la guerre à la pu-
 » deur , en donnant des leçons de libertinage par vo-
 » tre vie & par vos écrits ? Le bienheureux Petroni
 » homme célèbre par la sainteté de sa vie & par ses
 » miracles , vous parle par ma voix. Il me chargea
 » en mourant de vous faire de sa part les exhortations
 » & les prières les plus fortes pour vous engager à
 » changer de vie , à renoncer à la poésie & à ces lec-
 » tures profanes qui vous ont occupé jusqu'à présent
 » & empêché de faire votre devoir de chrétien. Si
 » vous ne faites pas ce que je vous dis , soyez cer-
 » tain que vous mourrez bientôt & que des suppli-
 » ces éternels feront la peine de votre indocilité. Dieu
 » l'a révélé au Pere Petroni , qui m'a chargé expres-
 » sément de venir vous le dire.

Le Chartreux , qui parla sur ce ton à Boccace ,
 s'appelloit Joachim Ciani. Il étoit compatriote , con-
 frere & ami du Pere Petroni , qui mourut en odeur
 de sainteté le 29 Mai 1361 & fit plusieurs miracles
 avant & après sa mort. Le Pere Ciani l'assista en
 mourant , & entendit de lui plusieurs prédictions sur
 différentes personnes , parmi lesquelles Pétrarque étoit
 compris.

Boccace , effrayé de ce que lui disoit le Pere Ciani ,
 lui demanda comment son ami avoit pu le connoître
 lui & Pétrarque , de qui il n'étoit pas connu. Voici

ce que lui répondit ce bon Chartreux. « Le Pere
 „ Petroni avoit résolu d'entreprendre quelque chose
 „ pour la gloire de Dieu ; se voyant prévenu par la
 „ mort & hors d'état de faire ce qu'il avoit projeté ,
 „ il pria Dieu avec ferveur de lui désigner quelqu'un
 „ qui exécutât cette entreprise. Dieu l'exauça ; Jesus-
 „ Christ se présenta à lui ; il vit sur son visage tout
 „ ce qui se passe sur la terre ; le présent, le passé
 „ & l'avenir. Ensuite ayant jetté les yeux sur moi
 „ pour l'exécution de sa bonne œuvre, il m'a char-
 „ gé de vous dire ce que vous venez d'entendre. J'ai
 „ des commissions semblables que je vais faire à
 „ Naples , en France & en Angleterre ; ensuite j'irai
 „ à Pétrarque.

AN. DE J. C.
1361.

Ibid.

Pour convaincre Boccace de la vérité de ce qu'il disoit, le Pere Ciani lui releva un secret qu'il croyoit n'être que de lui seul. La découverte de ce secret & la menace d'avoir peu de temps à vivre firent une si grande impression sur lui, que ce ne fut plus le même homme. Saisi d'une terreur panique & croyant toujours voir la mort à ses trousses, il réforma ses mœurs, renonça à l'amour, aux femmes & à la poésie, & il prit le parti de se défaire de sa bibliothèque, qui étoit presque entièrement composée de Poètes & d'Auteurs profanes.

Dans cette situation de son ame il écrivit à son maître Pétrarque pour lui rendre compte de ce qui lui étoit arrivé, du parti qu'il avoit pris de réformer ses mœurs & pour lui offrir sa bibliothèque, lui donnant la préférence sur tous ceux qui auroient envie de l'acquérir, & le priant de fixer lui-même le prix de ses livres, dont une partie serviroit à l'acquitter

G g g ij

AN. DE J. C.
1362.

de quelques sommes qu'il lui avoit prêtées.

La réponse que Pétrarque fit à cette lettre de Boccace me paroît plutôt l'ouvrage d'un Pere de l'Eglise que d'un Poëte galant. (C'est l'idée qu'on a communement de Pétrarque). Elle mérite d'être lue toute entiere ; je n'en donnerai ici que la substance.

Pétrarque commence d'abord par examiner la vision du Pere Petroni ; il en parle en homme habile qui fait bien distinguer les opérations de l'esprit divin & les illusions du diable.

Ibid.

„ Voir Jesus-Christ des yeux du corps, dit-il, c'est
 „ en vérité une chose bien merveilleuse ; il ne s'agit
 „ que de savoir si elle est vraie. De tout temps les
 „ hommes ont pris soin de couvrir leurs mensonges.
 „ d'un voile de religion , afin que l'opinion de la
 „ divinité cachât la fraude humaine. Combien de fois
 „ s'est-on servi du nom de Jesus-Christ pour autori-
 „ ser des impostures ? Voilà tout ce que je puis dire
 „ sur cela dans le moment présent. Quand l'envoyé
 „ du Pere Petroni sera ici , après avoir fait sa tour-
 „ née , je verrai quelle foi je dois ajouter à ce qu'il
 „ me dira. Son âge , son front , ses yeux , ses mœurs ,
 „ son habit , sa démarche , sa maniere de s'asseoir ,
 „ sa voix , ses propos , la conclusion de ce qu'il me
 „ dira ; tout cela servira à m'éclairer.

„ Examinons à présent ce qui vous regarde. On vous
 „ a annoncé que vous aviez peu de temps à vivre ,
 „ & l'on vous a interdit la poésie. De-là vient cette
 „ consternation , ces idées noires dont votre lettre
 „ est pleine & qui m'a tellement affecté que je n'ai
 „ pu m'empêcher de verser des larmes. En réfléchis-
 „ sant sur cela de sens froid , j'ai vu que vous vous

„ affligiez d'une chose dont vous devriez au contraire
„ vous réjouir.

AN. DE J. C.
1362.

Je ne rapporterai pas tout ce que dit ici Pétrarque pour prouver qu'il ne faut ni aimer la vie, ni craindre la mort, que même dans la plus grande jeunesse on n'a que peu de temps à vivre, &c. Ce ne sont que des lieux communs de morale usée que Pétrarque répète trop souvent dans ses ouvrages, surtout dans ses lettres, où il me semble que ces tristes moralités ne sont pas à leur place.

Ce qu'il dit sur l'ordre que ce bon Chartreux donnoit à Boccace de renoncer à la poésie & à la lecture des Auteurs profanes, me paroît fort raisonnable & digne d'être relevé.

„ Si un vieillard sur le bord de sa fosse entrepre- *Ibid.*
„ noit de se livrer à la poésie, on feroit bien de lui
„ dire : il est bien temps de penser à faire des vers ;
„ laissez là les muses & le Parnasse ; cela ne con-
„ vient qu'à des jeunes gens. La mémoire vous man-
„ que, votre imagination est éteinte, vos sensations
„ sont émoussées : pensez à la mort qui vous talon-
„ ne & préparez-vous à ce grand passage.

„ Mais un homme d'un certain âge qui a cultivé les
„ muses & les lettres avec succès toute sa vie, qui en
„ connoît le fort & le foible & en fait son amusement,
„ l'obliger à y renoncer, c'est le priver d'un grand
„ soulagement pour sa vieillesse. Si on avoit exigé cela
„ de Lactance, de St. Augustin, de St. Jérôme, Lac-
„ tance auroit-il si bien découvert le ridicule des su-
„ perstitions payennes ? St. Augustin auroit-il conf-
„ truit avec tant d'art la cité de Dieu ? St. Jérôme au-
„ roit-il combattu les hérétiques avec tant de force &

G g g iij

AN. DE J. C.
1362.

„ & de succès ? Je fais par expérience combien les
 „ lettres humaines peuvent contribuer à donner des
 „ notions justes , à rendre un homme éloquent , à
 „ perfectionner les mœurs , & qui plus est , à défen-
 „ dre notre religion. S'il n'est pas permis de lire les
 „ Poètes & les Auteurs payens , parce qu'ils ne par-
 „ lent pas de Jesus-Christ qu'ils ne connoissoient pas ,
 „ à plus forte raison doit-il être défendu de lire les
 „ hérétiques qui combattent sa doctrine ? C'est cepen-
 „ dant ce que font avec soin les défenseurs de la
 „ foi. Il en est des lettres humaines comme de cer-
 „ tains alimens solides qui nourrissent bien un homme
 „ qui a l'estomac bon & fatiguent un estomac foible
 „ qui ne peut pas les digérer. Telle lecture utile &
 „ salutaire pour un esprit sain , est un poison pour
 „ un esprit foible.

„ Je fais bien qu'on peut se sanctifier sans les let-
 „ tres ; nous en avons plusieurs exemples ; mais je
 „ fais aussi qu'elles ne font pas un obstacle à la sain-
 „ teté , comme on voudroit le faire croire. Il y a plu-
 „ sieurs routes pour arriver au ciel , longues & cour-
 „ tes , claires & obscures , hautes & basses ; l'igno-
 „ rance est la route que prennent les paresseux ; les
 „ sciences peuvent produire autant de saints que
 „ l'ignorance , & il faut bien se garder de comparer
 „ une dévotion ignorante à une piété éclairée.

„ Malgré tout ce que je vous dis , si vous persif-
 „ tez dans le dessein de vous défaire de vos livres ,
 „ je vous fais bon gré de la préférence que vous
 „ me donnez , & quoiqu'il semble que j'achete un
 „ bien qui m'appartient , je ne souffrirai pas que
 „ vos livres soient répandus dans le public & tom-

„ bent en mauvaises mains. Quoique séparés de corps,
 „ nous pensons de même ; depuis que j'ai perdu le suc-
 „ cesseur de mes études , celui qui devoit jouir du
 „ fruit de mes travaux , mon dessein est de déposer
 „ ma bibliothèque dans quelque Communauté Reli-
 „ gieuse où l'on se souviendra de nous. Je ne saurois
 „ fixer un prix à vos livres , n'en connoissant ni les
 „ titres , ni le nombre , ni la valeur. Je m'en rap-
 „ porte à ce que vous ferez vous-même , & je ne
 „ mets qu'une condition à ce marché ; c'est que si
 „ vous venez passer avec moi le peu de temps qui
 „ nous reste à vivre (comme je l'ai toujours désiré
 „ & vous me l'avez quelquefois promis) vous jouirez
 „ en même temps de vos livres & des miens.

„ Je ne fais ce que vous voulez dire quand vous
 „ parlez de dette vis-à-vis de moi ; vous ne me de-
 „ vez que de l'amitié , & sur ce point nous sommes
 „ quittes , parce que si vous avez toujours reçu , vous
 „ avez toujours rendu : ainsi n'ayez point de scrupule.
 „ A l'égard de votre pauvreté dont vous vous plai-
 „ gnez , je vous dirai encore ce que je vous ai déjà
 „ dit : vous avez bien fait de refuser les richesses
 „ que je voulois vous procurer & de leur préférer
 „ une pauvreté libre & tranquille ; mais vous faites
 „ mal d'être sourd à la voix d'un ami qui vous ap-
 „ pelle. Je ne peux pas vous enrichir ; si je le pouvois ,
 „ il y a long-temps que vous seriez riche ; mais j'ai tout
 „ ce qu'il faut pour deux amis qui n'auront qu'un
 „ cœur & une maison. Si ce que je vous propose ne
 „ vous convient pas , vous me faites injustice , &
 „ bien plus encore , si vous vous méfiez de moi..

A Padoue , ce Juin.

AN. DE J. C.
1362.

AN. DE J. C.
1362.

Tout ce que dit Pétrarque de l'aventure de Boccace & de la commission donnée par le Pere Petroni , s'accorde parfaitement avec ce que nous racontent les Biographes de ce bienheureux Chartreux , qu'on trouve dans la grande collection des Bollandistes ; Auteurs d'autant plus dignes de foi , qu'ils étoient amis du Pere Petroni , sur-tout St. Jean Colombini , fondateur des Jesuates , qui est le principal auteur de sa vie.

Bolland. 29.
Mai , tom. 7.
fol. 228.

C'est sans doute le Décameron de Boccace qui lui attira cette réprimande & cet avertissement prophétique qui lui fut donné par ordre du Pere Petroni. Quoique tout le monde connoisse ce livre , dont nous avons plusieurs traductions dans notre langue , j'ai cru devoir saisir cette occasion d'en parler ; peut-être en donnerai-je une idée un peu plus juste qu'on ne l'a communément en France , & même en Italie.

Dans la ville de Florence , l'an 1348 , lorsque la peste commençoit à se rallentir , sept jeunes Dames , dont la plus vieille n'avoit pas trente ans , se trouvant un jour à la messe dans l'Eglise de sainte Marie Novella , firent la partie avec trois jeunes Gentils-hommes d'aller passer quelques jours à la campagne pour se soustraire au mauvais air & à l'ennui de la ville.

La partie fut aussi-tôt exécutée que proposée. Cette troupe composée de dix personnes bien déterminées à s'amuser , se rendit dans une jolie maison de campagne bien située à deux milles de Florence , où elle passa dix jours délicieusement. Tous les jours après la méridienne , au lieu du jeu qui est le poison des sociétés , on s'amusoit à faire des contes : chacun étoit obligé

obligé de faire le sien. De-là résultent les cent nouvelles qui composent le *Décameron* (mot grec qui signifie dix journées). Voilà le sujet de ce livre & le lieu de la scène.

AN. DE J. C.
1362.

Parmi ces nouvelles il y a plusieurs histoires vraies; Boccace avoit été témoin ou presque témoin d'une partie; le reste n'est que des contes qu'il avoit entendus faire ou qu'il avoit lus dans des livres. Il faut avouer qu'il avoit au suprême degré le talent de conter; on ne sauroit le faire d'une façon plus naturelle, avec plus de clarté, d'élégance & de finesse; les mots semblent faits pour les choses. La plupart des beaux esprits d'Italie conviennent que le *Décameron* est le meilleur livre qu'ils aient dans leur langue, au moins pour le style. Il est singulier que Boccace ait porté tout-à-coup à sa perfection un langage grossier, abandonné au peuple, à qui le Dante n'avoit fait qu'ôter une partie de sa rouille.

Boccace convient qu'il n'avoit entrepris cet ouvrage que pour amuser le beau sexe. Dès qu'il fut achevé il en laissa prendre des copies; tout le monde vouloit l'avoir. Il paroît même qu'il n'attendit pas la fin pour le mettre au jour: dans un petit préambule qui est à la tête de la quatrième journée, il répond à ceux qui commençoient déjà à le critiquer.

Per cacciar la
malinconia del
le femine.

Il n'y a peut-être point de livres qui aient trouvé autant de lecteurs & de censeurs que celui-là. Les uns disoient qu'il ne convenoit pas à un homme de l'âge de Boccace de quitter les Muses pour ne songer qu'à plaire aux Dames & de traiter des sujets si frivoles dans la vue de les amuser. Les dévots crierent au feu; les sujets de ces contes leurs paroif-

Tome III.

H h h h

AN. DE J. C.
1362.

soient trop licencieux ; ils étoient pleins d'obscénités & provoquoient à la luxure. Les censeurs de Boccace les plus acharnés & les plus dangereux furent les Moines , parce qu'il avoit pris dans les Couvents une grande partie de ses contes les plus libres & les plus gaillards. Attaquer les Moines , c'est attaquer la Religion ; mettre au jour leurs turpitudes , c'est être impie. Ils se déchaînerent contre Boccace , disant que c'étoit un homme sans religion & un athée.

Boccace ne prit pas la peine de répondre sérieusement à ses censeurs ; mais il les tourne en ridicule d'une façon très-plaisante à la fin de son Décameron.

Cet ouvrage lui avoit peu coûté ; il l'avoit fait en badinant , & il étoit bien éloigné de le regarder comme le principal fondement de sa réputation. Quel auroit été son étonnement si on lui avoit dit : vos œuvres latines & italiennes resteront ensevelies dans les bibliothèques pendant que votre Décameron imprimé plus de deux cents fois (a), traduit dans toutes les langues, lu de tout le monde, fera dire de vous que vous êtes le Cicéron de la Toscane & le créateur de la langue italienne ! Boccace faisoit si peu de cas de ce livre qu'il ne crut pas même devoir en parler à un ami pour qui il n'avoit rien de caché. Pétrarque ne connut le Décameron que quelques années avant sa mort & par hasard, comme l'on verra dans son temps.

Boccace avoit bien des choses à dire pour répondre aux critiques qu'on faisoit de son livre. Lorsqu'il

(a) Il y en a eu soixante éditions à Venise seulement. Malgré cela c'est un livre assez rare ; il est sur-tout fort difficile de le trouver entier.

l'entreprit, il n'étoit pas encore arrivé à cet âge où il convient de renoncer à la bagatelle & à l'amusement des Dames. D'ailleurs pourquoi ne seroit-il pas permis à tout âge de délasser son esprit des études sérieuses par des compositions gaies & légères? Dans des contes il semble qu'on peut s'égayer un peu plus & prendre quelques libertés, qui seroient déplacées dans un ouvrage sérieux. La langue dans laquelle il écrivoit étant celle du peuple, n'est pas si chaste & si severe que celle des savans & du grand monde, elle comporte des expressions & des détails que l'autre ne souffriroit pas.

AN. DE J. C.
1361.

Mais ce qui justifie Boccace mieux que tout ce que je viens de dire, c'est le temps où il écrivoit. La peste avoit changé les mœurs & les usages. Les femmes qui restoient en petit nombre, ayant perdu pour la plupart leurs maris, leurs parents, tous ceux qui pouvoient leur en imposer, ne croyoient plus devoir s'assujettir à observer ces bienséances sévères qui régloient autrefois leur conduite. Ne trouvant plus de femmes pour les servir, elles furent obligées de prendre des hommes à leur service, ce qui les rendit plus libres & moins retenues dans leurs façons. Les loix de la pudeur étoient enfreintes; on ne connoissoit plus les voiles dont elle se sert dans la conversation quand on traite certaine matiere.

A l'égard des Couvents il n'est pas étonnant que Boccace y trouvât les sujets de ses contes les plus gaillards. La peste en avoit ouvert les portes; les Religieux & les Religieuses, en se répandant dans le monde & y vivant avec toute sorte de liberté, avoient perdu l'esprit de leur état. Lorsque la cessa-

H h h h ij

AN. DE J. C.
1362.

tion de la peste les obligea de rentrer dans leurs retraites, ils continuèrent leur train de vie & n'observèrent plus aucune règle. Les Historiens contemporains nous font des peintures affreuses de leurs débauches, & les Auteurs Ecclésiastiques regardent cette peste de 1348. comme la véritable époque du relâchement de la discipline monastique.

Il me semble que le Décameron paroissant dans de pareilles circonstances devoit faire moins de sensation & exciter moins de rumeur contre l'Auteur. Mais tout ce qu'on peut dire pour la justification de l'Auteur n'empêche pas que le livre ne soit fort dangereux en lui-même & capable de faire des impressions vives sur les jeunes personnes qui le lisent, sur-tout dans un climat chaud. Plus le poison est préparé avec art, plus il est à craindre qu'il ne produise de mauvais effets. *On seroit épouvanté, dit un Auteur Italien, si l'on savoit le nombre de courtisannes que le Décameron a produit (a).* Cela est peut-être un peu exagéré; mais il falloit bien que ce livre fît beaucoup de mal en Italie, puisque les sages Peres du Concile de Trente crurent devoir en défendre la lecture jusqu'à ce qu'il eût été corrigé (b).

Il n'est pas étonnant qu'un livre de cette espece

(a) Chi potesse contare quante putane ha fatto il Decamerone del Boccaccio, rimarrebbe stupido e senza senso. Bonif. Vannozi lett. Miscell. vol. 1. fol. 580.

(b) En conséquence de cette prohibition, le Décameron a été corrigé plusieurs fois sous différens Papes & imprimé avec ces corrections. Qu'en est-il arrivé? Les gens d'esprit d'Italie gémissent de voir un Auteur qui fait leurs délices mutilé, énervé, flétri. Les dévots & les Moines crient qu'il faut le mutiler davantage, que tel qu'il est

il fait encore beaucoup de mal. Les uns voudroient qu'on ne retranchât rien, les autres qu'on retranchât tout. Les plus sensés disent que ce livre n'est pas susceptible de corrections & de changemens. Qu'il faut l'imprimer tel qu'il est sorti des mains de son Auteur ou ne pas l'imprimer. Cela ne ressemble-t-il pas à la réponse que fit le Général des Jésuites, lorsqu'on lui proposa de faire quelques changemens à son Institut? *Sint ut sunt, aut non sint.*

ait échauffé le zèle du Pere Petroni , & qu'il ait regardé la conversion de l'Auteur comme une entreprise fort importante pour la gloire de Dieu. D'ailleurs Boccace passoit pour un libertin du premier ordre ; la conversion de ces gens-là est le triomphe des gens de bien zélés pour le salut des ames.

Ce qui est surprenant , c'est que la visite du Pere Ciani & ses discours aient causé une si grande révolution dans l'ame d'un Philosophe tel que Boccace. Non-seulement il voulut renoncer à la poésie & à la lecture des Auteurs Payens ; mais même le bruit courut qu'il alloit se faire Chartreux. C'est le sujet d'un sonnet que lui adressa Franco Sacchetti , un des meilleurs Poètes de ce temps-là (a).

Il y a apparence que la réponse si raisonnable que lui fit Pétrarque rétablit son ame dans son assiette & le fit renoncer à tous les projets qu'il avoit formés. Il garda ses livres & continua ses études ; mais il est certain qu'il reforma ses mœurs. Il avoit mené jusqu'alors une vie libertine , ayant eu plusieurs maîtresses dont le commerce ne fut pas infructueux (b). Depuis ce temps-là ses Biographes remarquent qu'il mena une vie fort réglée. Il fit tout ce qu'il put pour supprimer son Décameron ; mais cela étoit impossible ; il y en avoit trop de copies répandues dans le public.

Dans le mois de Juin la peste qui commençoit à faire beaucoup de ravage à Padoue , en chassa Pétrarque. Il prit le parti d'aller s'établir à Venise où

(a) *Avete preso certosana vesta.* Ce sonnet est mauvais ; on le trouve à la tête des *Novelle di Franco Sacchetti* & dans plusieurs vies de Boccace.

(b) On prétend que sans avoir été marié , il eut comme Pétrarque deux enfans , un garçon & une fille. Cette conformité est singulière.

AN. DE J. C.
1362. elle n'avoit pas encore gagné : elle n'étoit pas générale ; Villani dit qu'elle agissoit comme la grêle, qui ravageant les champs à droite & à gauche épargne quelquefois ceux qui sont au milieu. On a vu que la guerre n'avoit pas permis à Pétrarque d'aller à Avignon ni en Allemagne : la peste l'avoit chassé de Milan & de Padoue : elle étoit déjà répandue dans toute l'Italie. Venise lui parut l'abri le plus sûr contre ces deux fléaux. *Je ne fuyois pas la mort, dit-il ; mais je cherchois le repos* (a).

Pétrarque avoit porté ses livres, qui marchaient ordinairement avec lui, quand il faisoit quelque grand voyage ; c'est pour cela qu'il lui falloit tant de chevaux. On vient de voir dans sa lettre à Boccace que son dessein étoit de donner sa bibliothèque à une Communauté Religieuse. Peu de temps après son arrivée à Venise, l'idée lui vint d'offrir ce trésor à la République. Voici la requête qu'il lui présenta pour cela le 4 Septembre.

„ François Pétrarque desireroit avoir le bienheureux
 „ Marc l'Evangéliste pour héritier des livres qu'il a
 „ & qu'il aura, à condition qu'on ne pourra ni les
 „ vendre ni les séparer, & qu'ils seront tous placés
 „ dans un lieu sûr, où ils soient à l'abri du feu &
 „ de la pluie & conservés avec soin à perpétuité pour
 „ son honneur & pour l'utilité & le plaisir des per-
 „ sonnes nobles & lettrées de la ville. S'il fait ce dé-
 „ pôt, ce n'est pas qu'il ait une grande idée de ses
 „ livres, & qu'il croie en avoir assez pour former une
 „ belle bibliothèque ; mais il espère que cette ville

(a) Patrio ubi pestis invaluit digressus, Venetias petii, non ut mortem fugiam, sed ut quæram si qua in terris est requies. Sen. l. 1. ep. 6.

„ illustre en acquerra d'autres des deniers publics ;
 „ que les citoyens qui aiment leur patrie , les Nobles
 „ sur-tout , & même quelques étrangers , suivant son
 „ exemple , légueront leurs livres à cette Eglise en
 „ mourant ; ce qui pourra former un jour une grande
 „ bibliothèque , comparable à celle des anciens (a).
 „ Tout le monde sent combien cela seroit honorable
 „ pour la République. Pétrarque seroit très-flatté d'é-
 „ tre le principe d'un si grand bien. Si la chose réus-
 „ sit , il expliquera plus en détail ce qu'il pense sur
 „ cela. En attendant pour ne pas s'en tenir à des
 „ paroles , il offre d'exécuter ce qu'il a promis.

AN. DE J. C.
1362.

„ Il voudroit une maison honnête où il pût se loger
 „ avec ses livres , afin que rien ne fût capable de
 „ traverser son projet. Il y fixera volontiers son sé-
 „ jour , si rien ne s'y oppose. Il n'est pas tout-à-fait
 „ sûr de le pouvoir ; mais il s'en flatte.

Cette proposition ayant été examinée & approuvée
 & les Procureurs de l'Eglise de St. Marc ayant
 offert de faire les dépenses nécessaires pour le loge-
 ment & la conservation des livres , voici le décret
 que la République rendit.

„ Considérant l'offre que nous fait Messire FRAN-
 „ ÇOIS PÉTRARQUE , dont la réputation est si grande
 „ qu'on ne se souvient pas d'avoir vu dans la chré-
 „ tienté un Philosophe moral & un Poëte qui puisse
 „ lui être comparé , voyant que cette offre peut
 „ contribuer à la gloire de Dieu & de St. Marc &
 „ faire beaucoup d'honneur à notre ville , nous vou-
 „ lons qu'elle soit acceptée telle qu'elle est dans sa

(a) Pétrarque ne se trompa dans cette espece de prédiction. Le Cardinal Bessarion suivit son exemple & après lui les Cardinaux Alexandrin & Grimani.

AN. DE J. C.
1361.

„ requête & qu'on prenne sur le mont la somme né-
„ cessaire pour lui louer une maison pour sa vie ,
„ suivant l'avis du Domaine , des Conseillers & des
„ chefs , ou la plus grande partie.

En exécution de ce décret , on assigna à Pétrarque pour son logement & celui de ses livres un palais , appelé le palais des deux tours , appartenant à la maison Molina. Il sert à présent de Monastere aux Religieuses du St. Sepulcre (a).

Cette maison étoit immense & avoit deux tours fort élevées ; elle donnoit sur le port. Pétrarque se plaçoit à voir partir les vaisseaux , qui étoient , *aussi gros que sa maison & dont les mâts étoient plus hauts que les tours.* « Ces vaisseaux , dit-il , qui res-
„ semblent à une montagne nageant sur la mer , vont
„ dans toutes les parties du monde à travers mille
„ perils porter nos vins aux Anglois , notre miel aux
„ Scythes , notre safran , nos huiles , notre lin aux
„ Syriens , aux Armeniens , aux Perses & aux Ara-
„ bes , & ce qui est difficile à croire , ils portent nos
„ bois aux Achéens & aux Egyptiens. De toutes ces
„ contrées ils exportent à leur retour des marchandises qu'ils répandent ensuite dans toute l'Europe.
„ Ils vont jusqu'au Tanaïs ; la navigation de notre
„ mer ne s'étend pas plus loin du côté du nord ; mais
„ quand on y est arrivé , on quitte les vaisseaux pour
„ aller commercer dans les Indes & à la Chine , après
„ avoir passé le Gange & le Caucaze , & on va par
„ terre jusqu'à l'océan oriental. Voilà ce que la soif
„ de l'or fait faire aux hommes.

J'ai cru devoir offrir à mes Lecteurs cette petite

(a) Il avoit été bâti par Henri Molina , pere d'André le Sénateur.

esquissée

esquisse du commerce qui se faisoit alors à Venise.

AN. DE J. C.
1362.

Qui ne croiroit pas que Pétrarque avoit pris les mesures les plus justes pour la conservation & la perpétuité de ses livres : cependant on ne les voit plus à Venise. Thomadini dit qu'on les avoit placés au haut de l'Eglise de St. Marc du côté de la place ; qu'étant dans cette ville il demanda à les voir & il les trouva *presque entièrement réduits en poussière*, quelques-uns même *pétrifiés* ; ce qui paroît bien singulier ; mais on en sera moins surpris quand on saura que les Vénitiens ont tenu leur manuscrit précieux de l'Evangile de St. Marc * dans un endroit si humide qu'il est très-difficile de distinguer a présent s'il est en latin ou en grec. A peine peut-on en déchiffrer quelques lettres.

Petr. Rediv.
cap. 13.

Partim in pulverem, partim in saxa mutatum.

* On croit que ce manuscrit est écrit de la propre main de St. Marc. Le Pere Montfaucon assure qu'il est en latin.

Dans le temps que Pétrarque étoit occupé de son nouvel établissement à Venise, il arriva un grand événement à Avignon qui déconcerta toutes les mesures qu'il avoit prises pour procurer à Simonide la place de Secrétaire Apostolique. Le Pape Innocent VI y mourut le 12 Septembre. *C'étoit un homme bon, juste & simple*, dit le Continuateur de Nangis. Il falloit en effet que ce fût *un bon homme & un homme bien simple*, puisqu'il croyoit Pétrarque forcier parce qu'il lisoit Virgile ; malgré cela, puisqu'il l'avoit voulu pour Secrétaire, il falloit bien qu'il aimât les gens de lettres, comme l'assure un de ses Biographes (a).

Les Cardinaux entrèrent au conclave au nombre de vingt. Ils se réunirent d'abord en faveur du Car-

(a) Viro litteratos fovit, eisque benefecit & multos promovit. Bal. tom. 1. fol. 343.

AN. DE J. C.
1361.

dinal Hugues Roger, frere de Clement VI, grand homme de bien, que sa vertu & sa modestie faisoient aimer & respecter de tout le monde [a]. Hugues Roger ayant refusé, l'élection devint difficile, parce que le parti des Limousins qui étoit puissant, vouloit un Pape Limousin & tous les autres s'y opposoient.

Enfin les Cardinaux, ne pouvant s'accorder sur personne de leur Ordre, jetterent leurs vues plus bas, & ils élurent Guillaume Grimoard, Abbé de St. Victor de Marseille. Tout le monde fut fort étonné, & les Cardinaux le furent eux-mêmes de voir un Pape pris hors du Sacré College. Pétrarque prétend que cette élection fut l'effet d'une inspiration divine. Voici ce qu'il dit sur cela dans une lettre à Urbain V.

„ La volonté de Dieu se manifeste quelquefois d'une
 „ façon si évidente qu'on ne peut pas en douter. Les
 „ mains & les langues des hommes sont des instru-
 „ mens dont il se sert pour les faire agir & parler,
 „ comme il lui plaît, souvent contre leur intention.
 „ Cela est arrivé dans votre élection. Ne croyez pas
 „ qu'aucun des Cardinaux ait jamais pensé à vous faire
 „ Pape. S'il y en a qui vous le disent, ils vous trom-
 „ pent. C'est Dieu qui vous a élu ; il leur a fait
 „ prononcer votre nom sans qu'ils le voulussent. Vous
 „ avez trop de pénétration pour ignorer cette vé-
 „ rité ; mais si vous voulez en être bien convain-
 „ cu, examinez le caractère & la façon de penser
 „ de ceux qui vous ont élu. Pleins d'orgueil, ils
 „ n'estiment qu'eux & méprisent tout le reste. Ac-

(a) Il est nommé dans le contrat de mariage de Laure parmi ceux qui honorerent ses noces de leur présence.

„ coutumés à un rang élevé, ils aspirent à la dignité
 „ suprême, dont chacun croit être seul digne : mais
 „ ne pouvant pas se nommer lui-même, il en nomme
 „ un autre de qui il attend la même faveur. Com-
 „ ment leur seroit-il venu à l'esprit de donner à un
 „ étranger ce qu'ils ambitionnent eux-mêmes, d'é-
 „ lever si haut le Chef d'un simple Monastere, quoi-
 „ qu'ils eussent des preuves de sa sainteté & de sa doc-
 „ trine ? Comment auroient-ils pu se déterminer à
 „ placer au-dessus d'eux un homme qu'ils voyoient
 „ dans un rang si inférieur & se donner pour maître
 „ celui à qui ils avoient coutume de commander ?
 „ C'est Dieu qui a placé votre nom dans leurs scru-
 „ tins sans qu'ils le voulussent. Quelle a été leur sur-
 „ prise & celle de tout le monde, lorsqu'on a vu
 „ sortir de ces scrutins le nom d'un Abbé de
 „ Marseille, pendant qu'il y avoit tant de Cardinaux
 „ qui pouvoient prétendre à la Papauté !

AN. DE J. C.
1362.

Comme Guillaume Grimoard étoit en Italie, les
 Cardinaux lui envoyèrent un courier pour lui appren-
 dre son élection, & convinrent de la tenir secrète
 jusqu'à ce qu'il l'eut acceptée. Il avoit été envoyé à
 Naples après la mort du Roi Louis pour faire un com-
 pliment de condoléance à la Reine Jeanne sur la perte
 qu'elle avoit faite & pour veiller sur ses actions. Il
 étoit encore à Florence lorsqu'il apprit la mort d'In-
 nocent VI. Villani assure qu'il dit en partant de Flo-
 rence : *Si je voyois un Pape qui rétablît le St. Siege*
où il doit être & qui abbatît les tyrans, je m'en
content le lendemain.

M. Vill. l. 12.
cap. 26.

Le courier l'ayant joint sur sa route, il se rendit
 tout de suite à Marseille, où il arriva le 28. Octo-

AN. DE J. C.
1362.

bre, & envoya sur le champ son consentement aux Cardinaux. Villani prétend qu'on lui avoit seulement mandé de venir à Avignon pour une affaire de conséquence ; mais il y a plus d'apparence que la lettre des Cardinaux lui apprenoit son élection. Il arriva à Avignon le 30. Octobre, fut intronisé le lendemain sous le nom d'Urbain V, nom qu'il préféra à tous les autres, parce que tous ceux qui l'avoient porté s'étoient distingués par leur sainteté. Pétrarque dit que le choix de ce nom prouve la bonté du Pape & le projet qu'il avoit d'être poli avec tout le monde (a). Il fut couronné le 6 Novembre, & supprima la cavalcade par la ville, quoique tout fût prêt suivant l'usage, parce que cela sembloit trop le faste.

Il étoit né au château de Grifac dans le Cevaudan, de Guillaume de Grimoard [b] Chevalier, Seigneur de Grifac & de la Garde & de Amphefise de Montferrand. Il entra fort jeune dans l'ordre de St. Benoît, prit le bonnet de Docteur en Droit Canon dans l'Université de Montpellier où il professa & à Avignon pendant vingt ans avec beaucoup de succès. L'an 1358 il fut Abbé de St. Victor de Marseille. Innocent VI l'employa en plusieurs négociations. La grande réputation de piété & de doctrine qu'il s'étoit acquise, fit que tout le monde applaudit à son élection.

Le Roi Jean qui étoit à Villeneuve, fit son entrée à Avignon le 20 Novembre. Il dîna le lendemain avec le Pape & lui fit quatre demandes. Les

(a) Appellatio sponte suscepta index est animi, testis propositi. Sen. l. 2. ep. 3.
(a) La maison de Grimoard a fondu dans celle de Beauvoir du Roure vers la fin du quinzième siècle.

décimes des bénéfices de son Royaume pendant six ans ; la disposition des quatre premiers Chapeaux la médiation de la paix entre le St. Siege & Barnabé Visconti ; l'agrément du Pape pour le mariage de son fils Philippe avec Jeanne Reine de Naples. Urbain éluda adroitement ces demandes. Le Roi resta à Villeneuve jusqu'à la fin de Décembre. Nicolas Orème qui étoit à sa suite , prononça le jour de Noël devant le Pape & les Cardinaux un discours très-fort , dans lequel il fait une peinture affreuse des mœurs de la Cour Romaine , où régnoit selon lui la simonie , l'avarice, l'orgueil & la tyrannie. Ce discours lui a valu l'honneur d'être placé par les hérétiques parmi les témoins de la vérité contre le Pape.

AN. DE J. C.
1362.

Flacc. III. Ca-
al. test. verit.

Quelle joie pour Pétrarque lorsqu'il reçut des lettres des amis qu'il avoit à Avignon , qui lui apprennoient l'exaltation d'Urbain V , les grandes qualités de ce Pape , & le dessein où il étoit de rétablir le saint Siege à Rome ! *Ce saint Pontife vous connaît , lui disoient-ils ; il a de grands projets sur vous ; son intention est que vous veniez , au plutôt le trouver ; vous ne devez pas hésiter un instant.*

Pétrarque ne fut pas la dupe de cette nouvelle invitation. Voici ce qu'il écrivit sur cela à un de ses amis.

„ Si j'avois pu me flatter que le souverain Pontife desirât de me voir , je serois parti sur le champ , à pied ou à cheval , dans une litiere ou sur un vaisseau pour aller me jeter à ses pieds , plus attiré par ses vertus que par sa dignité : je prends Dieu à témoin de la vérité de ce que je dis. Toutes les relations qui nous viennent de ce pays-là ne

Sen. l. 2. ep.

AN. DE J. C.
1362.

„ parlent que de ses vertus & du cas qu'il fait des
 „ gens de bien ; je voudrois bien qu'il me comptât
 „ dans ce nombre. Mais je connois les vues qu'on
 „ a sur moi : on voudroit me charger d'un travail
 „ honorable & lucratif, qui ne convient ni à mon
 „ âge ni à ma façon de penser.

En effet la charge de Secrétaire vaquoit encore ;
 Urbain V. pensoit comme ses prédécesseurs que per-
 sonne n'étoit plus capable que Pétrarque d'en exer-
 cer les fonctions ; mais Pétrarque persistoit à ne vouloir
 point de chaîne dorée.

Il apprit dans ce temps-là une nouvelle fâcheuse
 qui lui donna autant de chagrin que l'exaltation du
 Pape lui avoit causé de joie. Ce fut la mort de son
 cher ami Azon de Corregge que la peste lui enleva,
 si je ne me trompe. Il menoit depuis quelques an-
 nées une vie languissante ; la force de son tempéra-
 ment le faisoit lutter contre la mort.

Quoiqu'il dût s'attendre à cet événement , il paroît
 par ses lettres qu'il en fut touché au-delà de toute
 expression. Azon laissoit une veuve qui étoit de la
 maison de Gonzague , & deux enfans Gilbert & Louis
 de Corregge , qui avoient été élevés par Modio de
 Parme. Ils écrivirent tous à Pétrarque pour lui faire
 part de la perte qu'ils venoient de faire & chercher
 dans son amitié quelque consolation. Les enfans lui
 disoient dans leur lettre : *nous vous regardons à pré-
 sent comme notre pere & notre maître.*

„ J'accepte avec plaisir le premier titre que vous
 „ me donnez , leur répondit Pétrarque , quoique je ne
 „ mérite pas d'avoir des enfans tels que vous ; mais
 „ je rejette le second qui ne me convient pas. De-

„ puis que vous êtes au monde , je vous ai adoptés
 „ pour mes enfans & révéérés comme mes maîtres ;
 „ je n'ai point changé de sentiment & je serai toute
 „ ma vie pour vous ce que j'étois pour votre pere.
 „ Je vous exhorte & vous conjure les larmes aux
 „ yeux de vivre de façon qu'on puisse dire que votre
 „ pere a laissé des enfans dignes de lui , & qu'au lieu
 „ d'un ami , d'un maître que j'ai perdu , je retrouve
 „ en vous deux amis , deux maîtres qui lui ressem-
 „ blent. Cela vous fera aisé si vous êtes dociles aux
 „ conseils de votre respectable mere & soumis à ses
 „ ordres.

Dans sa lettre à Modio , Pétrarque entre dans un grand détail sur l'amitié qu'Azon avoit pour lui.

„ Il n'aimoit personne autant que moi , dit-il ; il
 „ disoit que j'étois le seul qui ne lui eut jamais don-
 „ né aucun sujet d'ennui , de plainte ou de chagrin
 „ par mes actions ou par mes propos ; qu'il avoit
 „ eu quelquefois de petites querelles domestiques avec
 „ son épouse même , cette femme divine , avec ses
 „ enfans si doux , si obéissans ; avec moi pas même l'om-
 „ bre de mécontentement Je n'ai jamais été le voir sans
 „ reconnoître quelque accroissement dans ses senti-
 „ mens pour moi. Il s'intéressoit à tout ce qui m'ar-
 „ rivoit de bien ou de mal , comme si cela l'eût re-
 „ gardé lui-même. Tous ceux qui vouloient obtenir
 „ quelque chose de lui , débutoient par lui dire du
 „ bien de moi. On savoit que le moyen le plus sûr
 „ pour réussir auprès de lui étoit de faire mon élo-
 „ ge ; non seulement il haïssoit ceux qui parloient
 „ mal de moi ; mais il n'aimoit pas ceux qui me
 „ louoient foiblement , ou qu'il pouvoir soupçonner.

AN. DE J. C.
 1362.

AN. DE J. C.
1362.

„ de vouloir s'égalér à moi , qu'il regardoit comme
 „ un homme incomparable. Je trouvois tout en lui ,
 „ les secours d'un maître , les conseils d'un pere ,
 „ la soumission d'un fils , la tendresse d'un frere. J'ai
 „ passé avec lui une grande partie de ma vie ; tout
 „ étoit commun entre nous ; sa fortune bonne ou
 „ mauvaise , ses plaisirs de ville & de campagne , ses
 „ travaux glorieux , son loisir , ses affaires , rien n'é-
 „ toit excepté. J'étois de tous ses voyages : combien
 „ de fois n'a-t-il pas exposé sa vie pour moi dans le
 „ temps que nous courions ensemble les terres & les
 „ mers ? Hélas ! pourquoi ne m'a-t-il pas emmené
 „ avec lui dans le dernier voyage qu'il vient de faire !
 „ Pourquoi la mort a-t-elle fait cette exception odieu-
 „ se ? Pourquoi nous a-t-elle séparés ? J'ai tout perdu
 „ en le perdant ; toute ma consolation est que la
 „ mort ne peut plus rien m'enlever.

Ces lettres ne sont pas imprimées ; je les ai trou-
 vées dans un manuscrit de la bibliotheque Medicis ,
 que Mr. l'Abbé Bandini a eu la bonté de me com-
 muniquer. La réponse à la veuve n'y est pas ; c'é-
 toit une Dame du plus grand mérite. Peu de temps
 après avoir perdu son mari , elle apprit la mort tra-
 gique de son frere.

Hugolin de Gonzague , cet homme si aimable par
 son esprit & sa figure , qui fit si rapidement la con-
 quête d'Isabelle de Fiesque , comme on a vu dans le
 second tome de ces Mémoires , fut assassiné cruelle-
 ment le 14 Octobre de cette année par Louis &
 François ses freres , jaloux de ce qu'il exerçoit toute
 l'autorité à Mantoue par la volonté de Gui leur pere.
 Pétrarque , ami d'Hugolin , fut touché de cette ca-
 tastrophe ;

catastrophe ; mais il n'osa pas en parler dans sa lettre à la veuve d'Azon. *Je n'ai pas osé toucher cette corde*, dit-il, dans sa réponse à Modio : *cette pauvre femme est déjà assez affligée (a).*

AN. DE J. C.
1363.

La peste & la guerre contre les Pisans ayant rendu le séjour de Florence désagréable à Boccace, il alla dans le Royaume de Naples, appelé par Nicolas Acciajoli, qui vouloit attirer auprès de lui tous ses compatriotes à qui il trouvoit du mérite. Boccace, trop fier & indépendant pour supporter le moindre joug, ne put pas rester long-temps dans la maison du grand Sénéchal, qui se tenoit alors dans son Comté d'Amalphi, où il vivoit comme un Souverain.

Ne pouvant retourner à Florence, où la peste faisoit de grands ravages, Boccace prit le parti d'aller à Venise voir son ami Pétrarque, à qui il faisoit espérer depuis long-temps qu'il iroit passer quelques jours avec lui. Son arrivée fut un grand sujet de joie pour Pétrarque, qui lui donna un logement chez lui & le combla de marques d'amitié.

Boccace avoit mené avec lui un homme singulier, que je vais tâcher de faire connoître, parce que de tous les Auteurs qui m'ont passé par les mains, il n'y en a aucun qui en ait parlé exactement.

C'étoit un Grec de Thessalonique, nommé Leonce Pilate. Voici le portrait que Boccace nous en a tracé.
 » Son aspect étoit effrayant, son visage hideux ; il
 » portoit une barbe fort longue & des cheveux noirs
 » & mal peignés. Plongé dans une méditation con-

(a) Aliud Domine meumque vulnus fratris ejus, qui & ipse Dominus meus erat benignissimus miserabilem casum non fui ausus in litteris ejus attingere. Heu satis absque illâ nunc accessione gemituum erat.

AN. DE J. C. 1363.

» tinuelle, il négligeoit les bienféances de la société ;
 » c'étoit un homme grossier, rustre, sans urbanité &
 » sans mœurs ; mais en revanche il possédoit à fond
 » la langue & la littérature Grecque, dont il disoit
 » avoir pris des leçons de Barlaam le Calabrois. Sa
 » tête étoit pleine de fables & d'histoires grecques ;
 » pour le latin il n'en avoit qu'une légère teinture.
 » Persuadé qu'une origine étrangere fait plus d'hon-
 » neur, il se disoit Grec en Italie & Italien dans
 » la Grece.

* Et non pas
 en 1348. com-
 me l'a cru Mr.
 Manni. *Ill. del*
Decam. fol. 31.

Lett. del P.
Grad. al Card.
Quirini. Ven.
 1742.

Boccace le trouva vers la fin de 1360 * allant de Venise à Avignon, il l'engagea à aller avec lui à Florence, le reçut dans sa maison & lui procura une Chaire de langue grecque dans l'Université de cette ville qui venoit d'être établie. Leonce Pilate y expliqua pendant plus de deux ans les poèmes d'Homere, dont il donnoit des leçons particulieres à Boccace dans la maison. Voilà la véritable époque du retour de la langue grecque en Italie, où elle étoit presque entièrement ignorée, quoiqu'en dise le Pere Gradenigo, dans sa lettre au Cardinal Quirini, dans laquelle il entreprend de faire voir que cette langue a toujours été cultivée en Italie depuis le onzieme siecle (a).

Leon Pilate n'étoit pas inconnu à Pétrarque ; Boccace lui en parloit souvent dans ses lettres. Je suis persuadé même que ce fut de concert avec ce Grec que Boccace écrivit une lettre en latin à Pétrarque sous le nom d'Homere l'an 1360, dont je crois devoir dire ici un mot en passant.

(a) Le savant Evêque d'Avranches donnoit dans un autre excès. Il prétendoit que dans le quinzieme siecle les Italiens ne cultivoient pas encore la Langue Grecque.

Cette lettre , que je ne connois que par la réponse , est une lamentation continuelle. Homere , après avoir parlé de ses maîtres , des anciens Poètes , parmi lesquels il comptoit Cadmus fils d'Agénor & Hercule ; de sa patrie qui n'a jamais été bien connue ; de ses voyages en Phénicie & en Egypte , se plaint de plusieurs choses. 1°. De ce que la plupart de ses livres ne se trouvent pas en Italie , & qu'au-delà des Alpes son nom est à peine connu ; que dans sa patrie même on a laissé perdre une grande partie de ses ouvrages. 2°. De l'ingratitude de ses imitateurs , surtout de Virgile qui ne l'a pas même nommé , quoiqu'il lui ait plus d'obligation qu'un autre & qu'il se soit paré de ses dépouilles. 3°. De ce que son nom , si révééré autrefois par les Jurisconsultes & les Médecins , est à présent le jouet du public. 4°. De ce que Leon Pilate l'a traîné à Florence , où il est comme exilé , n'y ayant trouvé que trois amis. Il finit par prier Pétrarque de le prendre sous sa protection & de le mettre à l'abri des insultes.

AN. DE J. C.
1363.

Pétrarque commence sa réponse par cette suscription.

FRANÇOIS PETIT HOMME AU PRINCE DE LA MUSE GRECQUE. Il répond à toutes les plaintes d'Homere l'une après l'autre. Sur la perte de ses livres , il dit que c'est le sort des choses humaines. *Qui est-ce qui pourra se plaindre désormais en pareil cas , puisque même le soleil de l'éloquence a souffert une éclipse ?*

Fam. l. 24. ep.
12. M. R.

Sur ses imitateurs il lui dit : « toujours sûr de la première place , vous devez être bien-aise de voir des gens qui s'efforcent de vous égaler & ne peuvent y parvenir. Pour moi je voudrois avoir des imitateurs qui me surpassassent. Virgile , la plus

K k k k ij

AN. DE J. C.
1363.

» belle ame qui fut jamais , si l'on en croit Horace ,
 » n'étoit pas capable d'ingratitude ; il a parlé de
 » Théocrite dans ses Bucoliques , d'Hésiode dans ses
 » Géorgiques ; les ayant pris pour guides , comment
 » n'auroit-il pas parlé de vous dans son Enéide ? C'est
 » qu'il vous avoit destiné la place la plus honorable ;
 » il vouloit terminer son poëme par votre éloge , &
 » c'étoit ce qu'il pouvoit faire de mieux. La mort
 » ne lui a pas permis d'y mettre la dernière main ;
 » c'est de la mort que vous devez vous plaindre.
 » Ignorez-vous ce qu'il répondit à ceux qui l'accu-
 » soient de piller vos vers : *il faut être bien fort*
 » *pour enlever à Hercule sa massue*. Vous sentez
 » le sel de cette réponse. Dans les Saturnales de
 » Macrobe il y a un grand procès entre lui & vous
 » sur la supériorité , qui n'est pas encore jugé.

Sur la troisième plainte , il le console en lui disant
 qu'il y a des gens à qui il est glorieux de déplaire ;
 qu'il lui arrive ce qui arrive au soleil , dont les vues
 foibles & les oiseaux de nuit ne peuvent supporter
 l'éclat ; que tous ceux qui ont eu quelque étincelle de
 génie , anciens & modernes , l'ont regardé non seu-
 lement comme un Philosophe sacré ; mais même com-
 me le premier & le plus sublime des Philosophes.

Enfin il lui reproche de se regarder comme exilé
 à Florence & de savoir mauvais gré au Thessaloni-
 cien qui l'y a transporté & qui va le rendre aux Muses
 d'Aufonie , à qui il avoit été enlevé. « Il n'est pas
 » étonnant , lui dit-il , que vous n'ayez trouvé que
 » trois amis (a) dans une ville qui n'est occupée que du

(a) Ces trois amis sont Boccace , le Prieur des saints Apôtres & Colluccio Salutati , si je ne me trompe , ou François Bruni. Le quatrième est peut-être Pétrarque. Le cinquième Zanobi sans difficulté.

» commerce. Cherchez bien, vous en trouverez un
 » quatrième ; il faudroit en ajouter un cinquième
 » qui a reçu la couronne ; mais je ne fais comment
 » la Babylone transalpine nous l'a enlevé. Cinq en
 » même temps dans une seule ville, n'est-ce pas quel-
 » que chose ? Cherchez dans les autres villes, vous
 » en trouverez un à Bologne (a) la mere des études ;
 » deux à Verone (b), un à Mantoue (c) si le ciel ne
 » l'avoit pas enlevé à la terre, & s'il n'avoit pas quitté
 » vos drapeaux pour suivre ceux de Ptolomée. Pe-
 » rouse n'en a produit qu'un [d] qui seroit allé loin
 » s'il ne s'étoit pas négligé & s'il n'avoit pas aban-
 » donné le Parnasse, l'Apennin, les Alpes pour courir
 » l'Espagne. A Rome il n'y en a point : j'en connois-
 » sois quelques-uns ailleurs qui n'existent plus. Mais
 » ne sont-ils pas fort rares même dans votre pays.
 » Cet ami dont vous vous plaignez est peut-être le
 » seul dans la Grece qui vous soit attaché. Il y en
 » avoit un autre qui a été mon précepteur * ; il m'a-
 » voit fait concevoir une grande espérance ; mais la
 » mort me l'enleva, & je me l'étois enlevé moi-mê-
 » me en contribuant à l'élever à l'Episcopat.

AN. DE J. C
 1363.

* Barlaam.

» Vous me demandez ma protection ; vous cher-
 » chez un refuge chez moi ; mais que puis-je faire
 » pour vous, ne pouvant pas me défendre moi-mê-
 » me ? Ne voyez-vous pas que vos partisans sont per-
 » sécutés & baffoués par la seule envie de votre nom ?
 » Si cela vous est arrivé dans Athenes cette ville si
 » lettrée, que pouvons-nous espérer dans des villes.

(a) Je crois que c'est Pierre de Mie-
 glo, que Pétrarque appelle le Rheteur
 de Bologne.

(b) Guillaume de Pastrengo & Renaud :

de Villefranche.

(c) Peut-être André de Mantoue.

(d) Peut-être Ser Muzio de Perouse.

AN. DE J. C.
1363.

» plongées dans l'ignorance & la volupté? Quoique
» je ne mérite pas d'avoir un hôte de votre espece ,
» cependant vous êtes déjà chez moi dans votre lan-
» gue & en latin autant qu'il est possible. Si le Theffa-
» lien consomme son entreprise , je vous aurai bientôt
» tout entier. Je vous ai préparé un autre logement
» au milieu de mon ame. Rien n'égale mon amour &
» mon estime pour vous.

Voici la date de cette lettre. *Au milieu du Pô ,
de l'Adda , du Tefin , &c. qu'on appelle Milan , le
7 des ides d'Octobre 1360.*

Pétrarque & Boccace passerent ensemble délicieu-
sement les trois mois les plus chauds de l'année, Juin ;
Juillet & Août. Benintendi, Chancelier de Venise,
venoit les voir sur le soir quand il avoit fini ses af-
faires & les menoit promener sur l'eau dans sa gon-
dole. C'étoit un homme de lettres & de bonne com-
pagnie : j'ai déjà parlé de lui ; il étoit attaché au
Doge André Dandolo , & cela lui procura la con-
noissance de Pétrarque , qui se lia avec lui dans les
premiers voyages qu'il fit à Venise.

La charge de Chancelier est une des plus belles
de la République ; il est à vie comme le Doge , a
de bons appointemens & entre dans toutes les dé-
libérations importantes , dont il a le secret comme
Ministre nécessaire. Benintendi possédoit cette charge
& l'exerçoit avec l'approbation générale. Il fut envoyé
deux fois en Hongrie pour traiter la paix. C'étoit
un des plus grands admitateurs de Pétrarque , qui
fait de lui de grands éloges , & sur-tout du talent
qu'il avoit d'allier l'étude des belles lettres & les plai-
sirs de la société avec les fonctions d'une charge qui

demandoit un homme tout entier.

Il y avoit encore quelques personnes admises dans la société de Pétrarque. Je n'en ferai connoître que deux qui paroîtront quelquefois sur la scène. Donat d'Albanzani & Pierre de Muglo.

Donat d'Albanzani étoit né à Pratovecchio , château du Casentin. C'est un pays agréable , qu'on appelle l'attique de la Toscane. Comme il est situé dans l'Apennin , Donat portoit le surnom d'*Apenninigena*. Il exerçoit depuis quelques années à Venise la profession de Grammairien ; de même que ce Donat dont il portoit le nom , l'exerçoit à Rome du temps de St. Jérôme qui fut son Disciple. C'étoit un homme d'un commerce très-doux & très-agréable ; *un homme accompli* , selon Pétrarque *. Il étoit pauvre , dit Boccace , *mais plein d'honneur & un de mes meilleurs amis* (a). Nous avons de lui la traduction en langue vulgaire du traité des femmes illustres de Boccace. Je crois que c'est de lui dont il est question sous le nom d'Apennin dans la seizième Eglogue de Boccace.

AN. DE J. C.
1363.

* Ad unguem
factus homo.

Pierre de Muglo né à Bologne s'étoit marié à Venise , où il professoit la Rhétorique avec succès. Il avoit professé auparavant à Padoue & se disoit écolier de Pétrarque , qui pouvoit en effet lui avoir appris beaucoup de choses. Il alla sur ses vieux jours professer à Bologne , où il eut pour écolier un homme qui lui fit beaucoup d'honneur, Coluccio Salutati.

Les affaires de Boccace demandoient son retour à Florence. Dès qu'il fut que la peste s'étoit un peu relâchée , il partit pour s'y rendre dans les premiers

(a) Pauper sed honestus homo , & præcipuus amicus meus.

AN. DE J. C.
1363.

jours de Septembre. Pétrarque qui aimoit beaucoup à vivre avec lui & qui craignoit que l'air de Florence ne fût pas encore bien purifié, fit en vain tout ce qu'il put pour le retenir.

Boccace auroit bien voulu ramener avec lui Leon Pilate pour achever de se perfectionner dans le Grec ; mais cet homme inconstant qui ne pouvoit se fixer nulle part, & qui vouloit absolument retourner dans son pays, resta à Venise pour attendre un vaisseau qui le portât à Constantinople. L'occasion se présenta bientôt ; Pétrarque qui auroit voulu prendre de lui quelques leçons, fit ses efforts pour l'empêcher de partir ; mais il n'y eut pas moyen ; il s'embarqua peu de temps après le départ de Boccace.

Pétrarque ajoute encore quelques traits au portrait peu avantageux que Boccace nous a laissé de Leon Pilate. Il le peint comme un homme triste, arrogant, insensé, dégoûtant par sa malpropreté, & d'ailleurs fort inconfidéré dans le propos : en voici un trait qu'il rapporte. Un jour de fête solennelle, ils étoient ensemble dans une Eglise où l'on chantoit la grand'Messe suivant le Rit Romain avec les cérémonies accoutumées : *je ne saurois*, dit le Grec, *supporter ces niaiseries des Latins*. Pétrarque fut choqué avec raison de l'indécence de ce propos ; il dit que *si le peuple l'avoit entendu, le Grec auroit été lapidé* (a).

On comprend bien qu'il ne fut pas fâché de le voir partir. *Je craignois*, dit-il, *que sa tristesse ne me gagnât ; c'est une maladie de l'ame aussi contagieuse que celle du corps*. Cependant il le traita fort bien.

(a) Solemni die dum Romano Ritu Missa celebraretur Græcus *Ego non possum pati Latinorum nugas. Quod verbum si fuisset intellectum à populo, non impune, ut auguror, tulisset. Ed. Basil. fol. 824.*

Comme

Comme il s'étoit apperçu qu'il lisoit avec grand plaisir les comédies de Terence, il lui en donna un exemplaire pour lui servir de compagnon de voyage, quoiqu'il ne comprît pas ce que pouvoit avoir de commun le plus triste de tous les Grecs avec le plus enjoué des Africains. Ce sont ses propres paroles [a].

AN. DE J. C.
1363.

Leon Pilate avoit laissé à Boccace une traduction entiere en latin de l'Iliade & de l'Odissée, qu'ils avoient faite ensemble. Dans la lettre que Pétrarque lui écrivit pour lui apprendre le départ du Grec, datée du premier Mars 1364, il lui dit : vous me feriez un plaisir extrême si par vos soins & à mes frais vous pouviez faire parvenir dans ma bibliotheque un Homere latin, que je joindrois à l'Homere Grec que je possède [b].

Sen. l. 3. ep.

Cette phrase mal entendue a fait croire à plusieurs favans de ce siecle que nous devons à Pétrarque cette premiere traduction latine d'Homere qui a couru l'Italie pendant le quatorzieme & le quinzieme siecle, puisqu'il l'avoit fait faire à ses dépens. Ils n'ont pas réfléchi que cette traduction étoit déjà faite, & que Pétrarque en demande seulement une copie, & veut qu'elle soit faite à ses dépens.

Gradenigo Sal-
vini. Mehus vita
Ambr. Camald.

D'autres favans, dont l'erreur est encore plus grossiere, ont cru que Pétrarque avoit fait lui-même cette traduction. Ils disent qu'on en trouve un exemplaire sous son nom dans la bibliotheque du Roi. Enfin il

Labbe, bibl.
Mss. fol. 271.
Hodi de Græc.
Ill. Lond. 1742.
Boërner de doc-
tis Hom. Græc.
Lipsie 1750.
Fabric. bibl.
Græca.

(a) Dato illi viz comite comico Terentio stupens quid commune habere posset Grajus ille mœstissimus cum hoc Afro jucundissimo.

(b) Si me ames, vide, obsecro, an tuo studio, meâ impensâ, fieri possit.

ut Homerus integer bibliothecæ huic, ubi pridem Græcus habitat, tandem Latinus accedat. Sen. l. 3. ep. 5. Salvini dit que Pétrarque fit aussi traduire par Leonce seize Dialogues de Platon. Salv. disc. 57.

AN. DE J. C.
1363.

y en a qui en font tout l'honneur à Boccace : ceux-là ne se trompent pas de beaucoup ; car il est certain qu'il y travailla avec Léon Pilate. Je me suis un peu étendu sur cet article , parce qu'il a été mal traité par les hommes les plus érudits de l'Europe & les plus grands Hellenistes ; sur-tout par Humphroy Hodi Archidiacre d'Oxford & Chretien Frideric Boërner antécresseur de Lipsic , qui ont fait des traités *ex professo* sur le rétablissement de la Langue Grecque. J'ajouterai encore Fabricius , le savant le plus versé que je connoisse sur cette matiere , sur laquelle il nous a donné tant de volumes. Je prouverois , s'il étoit nécessaire qu'il n'y a aucun de ces Messieurs qui n'ait fait de grandes méprises sur les efforts que firent Pétrarque & Boccace pour rétablir la Langue Grecque en Italie , & sur-tout sur la traduction d'Homere dont il s'agit ici. Vers le milieu du quinzieme siecle Laurent Valla fut accusé de se l'être appropriée & de l'avoir publiée sous son nom avec quelques petits changemens.

Boccace étoit à peine parti que Pétrarque reçut la visite d'un Prêtre revenant de Rome qu'il avoit chargé d'une lettre pour Lélius. Il lui remit cette lettre d'un air triste & sans lui rien dire. Pétrarque ayant reconnu son caractère & son cachet , s'écria tout-à-coup : qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi cette lettre encore cachettée ? Que fait mon ami Lélius ? où est-il ? Le Prêtre ayant toujours les yeux fixés sur la terre , ne répondoit rien à toutes ces questions. Pétrarque comprit ce que cela vouloit dire & se livra à la douleur que devoit lui causer la perte d'un ami de cette espece , avec qui il avoit passé

trente-trois ans de sa vie dans la plus grande intimité.

J'ai déjà remarqué plusieurs fois que la mort frappoit toujours Pétrarque à coups redoublés ; en voici encore un exemple. Les larmes que lui avoient fait verser la perte de Lelius n'étoient pas encore taries , lorsqu'on vint lui dire que Simonide étoit mort à Naples de la peste. Il apprit cette triste nouvelle de la personne même qui lui avoit fermé les yeux & qui lui rapportoit toute cachettée une lettre dont il avoit été le porteur. Pétrarque jetta au feu ces deux lettres.

Il répandit sa douleur dans le sein de Boccace par une longue épitte la plus triste qui fut jamais. Il la termine en lui conjurant de revenir le voir. " Vous m'êtes devenu beaucoup plus cher , lui dit-il ; voulez-vous en savoir la raison ? C'est que de mes vieux amis vous êtes presque le seul qui me reste. *Je ne fais que penser de Barbate* ; la mort ravage le pays qu'il habite. Rendez-vous à mes desirs , venez ; vous connoissez ma maison ; elle est en très-bon air ; ma société , il n'y en a pas de meilleure. Benintendi viendra à son ordinaire passer les soirées avec nous ; est-il rien de plus doux & de plus aimable que son commerce ? Ses propos sont pleins de sel , d'enjouement & de candeur. Et notre Donat qui s'est donné à nous , qui a quitté les collines de Toscane pour habiter les bords de la mer Adriatique. Connoissez-vous une plus belle ame , un cœur plus tendre & qui nous aime davantage ? Je pourrois vous en citer d'autres ; mais en voilà assez. Je n'approuve pas une solitude absolue ; elle me paroît contraire à l'humanité ; mais à un homme de lettres , à un Philosophe , peu de gens suffisent , parce qu'à la ri-

AN. DE J. C.
1363.

Sen. l. 3. ep.
&
Ven. 7. & 20.
Septembre.

AN. DE J. C.
1363.

» gueur il pourroit se suffire à lui-même. Si le séjour
» de Venise ne vous convient pas ; si vous craignez
» l'intempérie de l'automne, qu'on ne peut mieux cor-
» riger, ce me semble, que par la gaieté des propos
» avec ses amis, nous irons à Capo d'Istria, à Trieste,
» où l'on m'a écrit que l'air est très-bon. Si vous accep-
» tez ce parti, nous chercherons où elle est cette
» source du Timave si célèbre parmi les Poètes &
» si ignorée de la plupart des Docteurs, & non pas
» dans le Padouan où on la place communément. Un
» vers de Lucain a donné lieu à cette erreur, en joi-
» gnant le Timave à l'Apono dans les monts Euga-
» nées (a). Les bons Cosmographes le placent dans
» le voisinage d'Aquilée.

Ibid.

Pétrarque parle dans cette lettre des ouvrages de
Simonide. Il est juste, dit-il, de lui rendre ce que j'es-
pérois de lui & de vous. S'il y a quelque chose d'im-
parfait dans ses petits ouvrages & dans ses lettres,
mettons-les en état de paroître devant la postérité, qui
aimera l'Auteur quand elle le connoîtra, si l'amitié ne
m'aveugle pas. Partageons la besogne ; voyez ce qui
nous convient à chacun ; gardez votre part & envoyez-
moi la mienne. Je ferai mon devoir quoique je sois accablé.

J'ignore en quoi consistoient ces ouvrages du Prieur
des saints Apôtres & s'ils sont en manuscrit dans les
bibliothèques d'Italie. J'ai trouvé ses lettres à Pétrarque
* Cod. N. 8631. dans la bibliothèque du Roi *, & j'en ai fait usage
quand l'occasion s'est présentée. Elles sont ampoullées.

(a) Euganeo, si vera fides memorantibus augur
Colle sedens, Aponus terris ubi fumiger exit,
Atque Antenorei dispergitur unda Timavi. Pharf. L. 7.

Pétrarque a raison ; ces vers de Lucain ont induit en erreur ceux qui ont
cru que la Brenta étoit le Timave.

pleines d'affectations & d'hyperboles ; le style en est barbare, & elles ne contiennent aucun fait remarquable, ce qui m'a empêché de les insérer parmi les Pièces justificatives.

AN. DE J. C.
1363.

Boccace avoit appris la mort de Simonide pendant qu'il étoit encore à Venise par des lettres de Naples ; mais il se garda bien d'en parler à Pétrarque, aimant mieux qu'il apprît par un autre que lui une si mauvaise nouvelle.

Dans ces lettres à Boccace, que je viens de rapporter, il y a un trait qui fait connoître que Pétrarque étoit inquiet sur le sort de son ami Barbate, parce que la peste ravageoit le pays qu'il habitoit. Pétrarque n'avoit pas tort ; il reçut peu de temps après une lettre d'une personne attachée à Barbate, qui avoit passé sa vie avec lui, & le regardoit comme son maître. Cette personne mandoit sa mort à Pétrarque, & le prioit de faire son éloge en vers. Voici la réponse à cette lettre.

« Je devrois faire ce que vous me demandez : Bar- Sen. l. 3. ep.
 « bate le mérite bien : le soleil n'a pas vu une ame
 « plus douce, plus pure & plus belle que la sienne
 « & qui aimât davantage les lettres ; il s'en repaissoit
 « pour ainsi dire & fuyoit les plaisirs & la vaine
 « gloire. Il ne connoissoit ni l'orgueil ni l'envie. Il
 « avoit une grande mémoire & savoit beaucoup ;
 « son esprit étoit vif, son style doux & coulant. Voilà
 « ce que je fais de lui & que je puis attester à la pos-
 « térité. Il n'aimoit personne autant que moi & me
 « préféroit à tout le monde ; mais ma destinée ne m'a
 « pas permis de vivre avec lui. Depuis que la mort
 « nous eut enlevé ce Prince incomparable qui nous

L III iij

AN. DE J. C.
1362.

» avoit unis, nous avons toujours vécu séparés pen-
 » dant vingt & deux ans ; ce qui fait que j'ignore sa
 » façon de vivre, ce qui se passoit dans l'intérieur
 » de sa maison, ce qu'il faisoit pour la République, ce
 » qu'il disoit, ce qu'il écrivoit. Qui est-ce qui peut
 » mieux que vous faire ce que vous me demandez ? Il vous
 » a élevé ; vous avez passé votre vie avec lui ; vous
 » savez tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dit. Votre
 » âge, votre esprit, votre loisir, tout vous invite à
 » nous le faire connoître. Vous ne pouvez rien faire
 » de mieux pour la gloire de votre patrie, qui n'a
 » jamais eu un meilleur citoyen que lui. Je n'en ex-
 » cepte pas même Ovide, dont les mœurs ne ré-
 » pondoient pas à son esprit. Barbate au contraire
 » avoit beaucoup d'esprit & encore plus de mœurs.
 » Les lettres que je lui ai écrites & les vers que
 » je lui ai dédiés, prouvent combien j'étois occupé
 » de lui & le cas que j'en faisois.

Cette lettre est sans date & sans adresse ; mais j'ai
 cru devoir la placer ici, parce qu'il conste que Bar-
 bate est mort l'an 1363, après Lélius & Simonide.
 Il est temps de sortir d'un sujet si lugubre. P'épargne
 à mes Lecteurs toutes les lamentations de Pétrarque
 sur cette seconde peste qui lui enleva le petit nom-
 bre d'amis qui lui restoient.

Après la mort de Simonide, un ami nouveau de
 Pétrarque parut sur les rangs pour la place de Se-
 cretaire Apostolique qui étoit encore vacante, & je
 ne doute pas que Pétrarque n'ait un peu contribué
 à la lui faire obtenir. Quelque temps après l'élection
 d'Urbain V, il reçut une lettre de François Bruni,
 qui lui disoit : *je suis connu du nouveau Pape ; il a*

beaucoup de bontés pour moi ; j'ai envie d'aller lui faire ma cour ; mandez-moi ce que vous pensez de ce projet , & si vous l'approuvez , envoyez-moi une lettre de recommandation pour lui.

AN. DE J. C.
1363.

Pétrarque lui répondit qu'il étoit charmé d'apprendre qu'il étoit connu & aimé du Pape , qu'il ne pouvoit qu'approuver le parti qu'il avoit pris d'aller se présenter à lui. A l'égard de la lettre de recommandation , voici ce qu'il lui dit.

„ La demande que vous me faites , est une preuve Sen. l. 2. ep. 2.
„ de votre amitié pour moi qui vous aveugle sur
„ mon compte : je ne puis que vous en savoir gré ;
„ mais elle n'est pas raisonnable. Levez le voile qui
„ vous couvre les yeux , & vous penserez comme
„ moi. Refuserois-je une lettre à un ami comme vous ,
„ moi qui en accorde si aisément à tout le monde ?
„ Mais ne feroit-il pas ridicule & même insolent à
„ un homme de mon espece d'écrire au Souverain
„ Pontife , de qui je n'ai pas l'honneur d'être connu ,
„ pour lui recommander un homme qu'il connoît ,
„ qu'il aime , & qui mérite mieux que moi ses bontés ? Ne devrois-je pas plutôt vous prier de lui dire
„ du bien de moi , quand vous ferez à ses pieds , si
„ vous ne rougissez pas de prononcer un nom aussi obscur que le mien au milieu d'une si grande gloire.

Pétrarque avoit raison de refuser à Bruni la lettre pour le Pape qu'il lui demandoit ; mais je ne doute pas qu'il n'ait écrit à Avignon qu'il ne connoissoit personne plus capable que lui d'exercer l'emploi vacant & que son suffrage n'ait beaucoup contribué à le lui faire avoir. Ce qui est certain , c'est que le Pape le reçut fort bien & le mit en possession de la charge

AN. DE J. C.
1363.

Sen. l. 2. ep. 3.

peu de temps après qu'il fut arrivé à Avignon. Il se hâta de faire part à Pétrarque de ses succès. La réponse de Pétrarque renferme des conseils admirables pour un Secrétaire Apostolique, & un mot sur le Souverain Pontife, que je ne puis m'empêcher de relever. *Rien de plus grand, de plus respectable que le Pontife Romain; il n'y a personne dans le monde qui aille de pair avec lui: mais dans ce haut degré d'élévation, il doit, ce me semble, être plus doux & plus humble qu'il n'étoit auparavant. Il ne doit pas oublier qu'il tient sur la terre la place de celui qui a dit: APPRENEZ DE MOI QUE JE SUIS DOUX ET HUMBLE DE CŒUR. Conviendrait-il au Vicaire d'un Seigneur humble d'avoir de l'orgueil ou de la fierté (a)?*

Bruni parloit à Pétrarque dans sa lettre de certaines gens qui prenoient la liberté de censurer ses actions & ses ouvrages. « Laissez les dire, répond sur » cela Pétrarque; gardez-vous bien de prendre mon » parti contr'eux avec trop de chaleur; cela ne serviroit qu'à les irriter davantage. Ils deviendroient » vos ennemis sans cesser d'être les miens. C'est une » fatalité attachée à moi, une peste qui me poursuit » depuis long-temps. Je ne connois pas une grande » partie de ceux qui me jugent; je n'ai pas voulu » les connoître, & je crois qu'ils ne méritent pas » d'être connus (b).

(a) Quamvis enim Romano Pontifice nil altius, nil clarius, nil venerabilius, imo vero nihil illi par habeat orbis terræ, ipse tamen tanto eventus honore, tantoque oneri subiectus cum fideli reverentiâ ac stupore debet humanitate ac pietate contendere; aliquantoque, nisi fallor, & mitior & humilior esse quam fuerat.... Meminerit se illius

in terris vicem gerere qui ait: *Discite a me quia mitis sum & humilis corde.* Indecorum est quidem & absconum humilis Domini Vicarium superbire. Sen. l. 2. ep. 3.

(b) Fatalis hæc mihi, si dici fas, & antiqua est pestis. Multi de me judicant quos nec novi, nec noscere volui, nec nosci dignos arbitror. *Ibid.*

Il n'est pas étonnant que Pétrarque eût des ennemis & des censeurs dans une ville qu'il traitoit avec le plus grand mépris ; mais il semble qu'il ne devoit pas s'attendre à en trouver dans sa patrie de plus mordans encore & de plus acharnés que ceux d'Avignon : c'est cependant ce qui lui arriva, comme on le voit par une lettre qu'il écrivit dans ce temps-là à Boccace.

AN. DE J. C.
1363.

Le hasard fit qu'on publia à Florence, je ne fais comment, quelques vers tirés du fixieme livre de son poëme de l'Afrique, où il raconte la mort de Magon frere d'Annibal & le discours qu'il tint en mourant. Ces vers essuyèrent dans cette ville la censure la plus amere. On prétendit que Pétrarque faisoit tenir à Magon des propos qui ne convenoient ni à un jeune homme, ni à un Payen, ni à un homme mourant. Ses églogues ayant paru dans le même temps, furent traitées avec la même rigueur ; on disoit que le style étoit trop élevé & peu convenable à la poésie pastorale.

Un jeune Religieux de Florence (a), grand partisan de Pétrarque, indigné de ces critiques, qu'il regardoit comme une espece de sacrilege, lui en rendit compte avec une vivacité extrême. Ses yeux étoient allumés ; il trembloit de tous ses membres, & ne pouvoit retenir ses larmes. Pétrarque fut extrêmement affecté de ces critiques, comme il paroît par sa lettre à Boccace, dans laquelle il fait un portrait peu avantageux des Italiens en général & des Florentins en particulier. Je n'en donnerai qu'une esquisse.

„ L'Empereur Frideric II, qui connoissoit bien l'I-

Sen. L. 1. ep. 1.

(a) Ce Religieux que Pétrarque ne nomme pas, est, je pense, le Pero Louis Marfili Augustin, homme de beaucoup d'esprit, qui fut en liaison avec lui & joua un rôle distingué dans la République des lettres.

 AN. DE J. C.
 1363.

„ talie , disoit qu'il ne falloit pas se familiariser avec
 „ les Italiens , parce qu'ils étoient trop curieux , trop
 „ clairvoyans sur les défauts des autres , trop prompts
 „ à les juger , & trop libres dans les jugemens qu'ils
 „ en portent , sans s'embarraffer s'ils sont vrais ou
 „ faux.

„ Cela est encore plus vrai des Florentins que des
 „ autres. Plus mols , plus effeminés que Sardanapale
 „ dans leur façon de vivre , ils sont plus rigides , plus
 „ severes que Fabrice & Caton dans leurs jugemens.
 „ Leurs esprits sont plus subtils que solides , plutôt
 „ après que mûrs : d'ailleurs l'envie les dévore ; ils
 „ ne peuvent souffrir d'entendre louer un de leurs
 „ compatriotes ; il semble que les louanges qu'on lui
 „ donne sont une espece de reproche ou de blâme
 „ pour eux. La moindre lumiere les offense ; tout ce
 „ qui s'élève leur déplaît. En voulez-vous une preuve
 „ plus claire que le jour ? Notre patrie , vous le sa-
 „ vez , a été de tout temps agitée par des guerres
 „ fréquentes & très-vives : ayant dans son sein des
 „ Généraux très-habiles , elle a toujours affecté de les
 „ prendre ailleurs , aimant mieux être vaincue sous des
 „ chefs étrangers que de devoir la victoire à ses pro-
 „ pres enfans. Il faut avouer que voilà une façon de
 „ penser bien odieuse : nos citoyens ne la tiennent
 „ certainement pas des Romains leurs fondateurs.

Je ne fais si ce portrait n'est pas un peu chargé
 & si les Florentins dans le siecle de Pétrarque étoient
 réellement tels qu'il les dépeint ; mais à en juger par
 quelques Florentins que je connois , il est certain que
 ce portrait ne leur ressemble plus.

La ville de Venise fut agitée cette année par une

guerre imprévue & courte , dont il est nécessaire que je parle , parce que Pétrarque y joue un rôle assez considérable.

AN. DE J. C.
1363.

L'Isle de Candie , connue des Anciens sous le nom d'Isle de Crete, appartenoit aux Vénitiens , qui l'acheterent du Marquis de Montferrat au commencement du treizieme siecle. Le port & le mole de la ville de Candie ayant besoin de réparation , la République ordonna une imposition pour fournir aux frais. Les Colons Vénitiens établis dans l'Isle , qui prétendoient être exempts de toute sorte d'imposition , se souleverent quand on voulut les soumettre à cette charge. La République prit en vain les mesures les plus douces & les plus sages pour étouffer le feu dans sa naissance. Les Provédateurs qu'elle envoya échouèrent dans cette négociation.

Dans ces entrefaites la flotte que les Vénitiens envoyoient tous les ans en Chypre & à Alexandrie , s'arrêta à Sittie , petite ville qui est à une des pointes de l'Isle de Candie , du côté de l'Asie Mineure & de l'Armenie. Une troupe de jeunes gens débarqua pour faire de l'eau ; peut-être prirent-ils ce prétexte pour punir des traîtres à leur patrie , contre qui ils avoient conçu la plus vive indignation. Ayant trouvé de l'opposition de la part des Insulaires , ils formerent deux corps pour les attaquer par deux endroits différens. Le corps des troupes qui alloient à Alexandrie poussa les Insulaires jusques dans la ville avec tant d'ardeur & de succès , que , quoiqu'elle fut bien fortifiée par la nature & par l'art , on voyoit déjà les habitans sur les murailles tendans les mains en maniere de supplians & prêts à se rendre.

M m m m ij

AN. DE J. C. Dans ce temps-là les troupes destinées pour la **Cy**
1363. pre , ayant vu sur une colline quelques Grecs armés ,
 prirent l'épouvante & s'enfuirent comme des lievres ,
 sans qu'il y eût un homme blessé ni même un trait
 décoché. Les Insulaires furent d'abord un peu étonnés
 de cette fuite subite à laquelle ils ne s'attendoient pas ;
 ensuite ayant pris courage , ils fondirent sur les fuyards ,
 dont une partie périt par le fer , l'autre par l'eau. Les
 navires dont la flotte étoit composée , furent pris , dis-
 persés ou coulés à fond.

Les Historiens de Venise ne parlent pas de cet évé-
 nement : on ne le trouve pas même dans la nouvelle
 Histoire de Venise de Mr. l'Abbé Laugier , qui entre
 dans de si grands détails. J'ignore les motifs de ce
 silence , & je ne saurois douter du fait , parce que
 je le trouve tel que je viens de le raconter dans
Sen. l. 3. ep. 8. une lettre de Pétrarque au Pere Bonaventure Bapro ,
 Religieux Augustin , à qui il dit l'avoir appris par une
 lettre de quelqu'un , qui monté sur un vaisseau élevé ,
 avoit vu tout ce qui s'étoit passé.

Cet échec imprévu répandit l'allarme & la conster-
 nation dans Venise. On résolut d'envoyer en Candie
 une flotte en état de réduire les rebelles & l'on crut
 avec raison qu'il falloit mettre à la tête des troupes
 un Général habile , dont la réputation leur donnât
 de la confiance. On jeta les yeux sur Luquin del
 Verme , Gentilhomme de Verone , qui dès ses plus
 tendres années s'étant consacré à la guerre , y avoit
 acquis un grand nom. Pétrarque l'avoit connu à Mi-
 lan , où il commandoit les troupes des Visconti , &
 s'étoit lié étroitement avec lui. Il l'appelloit le *Fabrice*
Veronois & le regardoit comme le premier capitaine

de son siècle (a). Voici le portrait que nous a laissé de lui un Ecrivain de Milan contemporain. Il étoit beau & avoit l'air gai ; mais quand il étoit en colere , son aspect faisoit trembler. Ruste , discret & fort , il ne fuyoit pas le travail & personne n'étoit plus éloquent que lui.

AN. DE J. C.
1363.

Le Doge lui écrivit au nom de la République pour l'inviter à accepter le commandement de l'armée qu'on vouloit envoyer en Candie. Il engagea aussi Pétrarque à lui écrire , persuadé que les prieres d'un tel ami auroient beaucoup de pouvoir sur lui. Pétrarque flatté de cette marque de confiance que lui donnoit la République , fit avec plaisir ce qu'elle desiroit de lui. *Si ce Général accepte , disoit-il au Pere Bapro , vous pouvez compter que la victoire entrera avec lui dans Venise.*

Le Doge qui gouvernoit alors cette République , s'appelloit Laurent Celfo. C'étoit un homme d'un mérite supérieur. Pétrarque en fait de grands éloges , d'accord en cela avec les Historiens de Venise. Il aimoit les lettres & la représentation : sa maison étoit montée sur un ton de magnificence inconnu à ses prédécesseurs. C'est à lui qu'on attribue l'établissement de cette croix qu'on voit sur le devant du bonnet du Doge , qu'on appelle la corne ducale ; voici à quelle occasion. Son pere ne croyant pas qu'il lui convînt de se découvrir devant son fils , & n'osant pas manquer au respect dû au Chef de l'Etat , prit le parti de quitter son chaperon & d'aller tête nue. Laurent Celfo imagina de faire mettre une croix d'or sur le devant de son bonnet ; cela réussit ; le pere reprit son

(a) Noster ille Fabricius Veronensis nulli nostrorum temporum bellicis artibus secundus Me illi amicissimum esse notum est. Quem si dedisse dextram senseris , cum illo duce confidito nostrum limen & victoriam subiisse. *Ibid.*

AN. DE J. C.
1364.

chaperon , & quand il voyoit son fils , il se découvroit en disant : *ce n'est pas lui que je salue , c'est la croix.*

Luquin del Verme eut d'autant moins de peine à accepter la proposition honorable que lui faisoit la République , que ses services étoient devenus inutiles aux Seigneurs de Milan par la paix qui se conclut au commencement de cette année 1364 (a) , entre le Pape Urbain V. & Barnabé Visconti , qui renonça à toutes ses prétentions sur Bologne moyennant cinq cent mille florins. Cette paix fut bientôt suivie de celle du Marquis de Montferrat avec Galeas Visconti , dont Luquin del Verme commandoit les troupes. Il lui avoit rendu des services essentiels dans cette guerre , *autant par sa sagesse que par sa valeur* , dit l'Annaliste d'Italie [b].

Barnabé ayant refusé de traiter avec le Cardinal Albornos qu'il craignoit & qu'il n'aimoit pas , le Pape envoya Légat en Italie pour conclure cette paix le Cardinal Androuin de la Roche , qui reçut de grands honneurs par-tout où il passa , & sur-tout à Milan , où Barnabé fit célébrer un grand tournoi auquel tous les Princes & Seigneurs d'Italie furent invités.

Sen. l. 10. ep.
2.

Pétrarque alla à Bologne au commencement de l'année rendre ses hommages au Cardinal Légat , qui lui témoigna une grande joie de le voir & lui fit l'accueil le plus distingué. Pétrarque fut touché du triste état où il trouva la ville de Bologne , comparé à l'état florissant où il l'avoit vue lorsqu'il y alla faire ses études de droit. *Je croyois rêver* , dit-il , *en la*

(a) Le 3 Mars. Philippe de Maizière , Chancelier du Roi de Chypre , eut beaucoup de part à cette paix avec le Légat Pierre Thomas.

(b) Molto contribuì il fenno e valore di Luchino del Verme. *Ann. d'Ital.*

voyant ainsi défigurée par la guerre, l'esclavage & la disette. Je ne la reconnus que par ses grandes Eglises & ses hautes tours qui subsistoient encore. Au lieu de la joie qui y régnoit, la tristesse y étoit répandue; on entendoit des soupirs & des plaintes au lieu de chants; & où l'on ne voyoit autrefois que des troupes de filles qui dansoient, on rencontroit des bandes de voleurs & d'assassins. Pétrarque en témoigna sa douleur au Cardinal, qui lui répondit par un jeu de mots assez plaisant, qu'il est impossible de rendre en françois (a). De Bologne Pétrarque alla passer le Carême & faire ses Pâques à Padoue: usage qu'il observa toujours depuis, persuadé qu'il devoit au moins remplir son devoir de Chanoine dans ce temps consacré à la pénitence & à la piété.

Luquin del Verme se rendit à Venise au commencement de Mars: le lendemain de son arrivée on chanta dans l'Eglise de St. Marc une Messe solennelle du saint Esprit, à l'issue de laquelle le Doge lui fit prêter serment & lui remit l'étendard de la République.

Luquin fit la revue des troupes, qui consistoient en six mille hommes, & il s'embarqua le dix Avril sur la flotte commandée par Dominique Michieli, qui avoit avec lui cinq Provéditeurs. Elle étoit composée de trente-trois galères & huit gros vaisseaux.

Pétrarque qui n'étoit pas encore revenu de Padoue, n'eut pas le plaisir de le voir avant son départ; mais il lui écrivit une longue lettre, où après lui avoir donné une idée de la grandeur & des difficultés de l'entreprise qui lui étoit confiée, il lui parle des ver-

AN. DE J. C
1364.

(a) Hæc, amice, Portonia olim fuit; nunc autem macerata est. *Ibid.* Macerata est une petite ville de la Marche d'Ancone.

AN. DE J. C.
1364.
Edit. Bas. fol.
186.
Miscell. coll.
Rom.

tus que doit avoir un Général d'armée. Cette lettre datée de Padoue le 1^{er}. Avril est adressée AU VAILLANT ET HABILE GUERRIER LUQUIN DEL VERME, COMMANDANT L'ARMÉE DE TERRE VENITIENNE CONTRE LES CRÉTOIS. Il l'envoya à Benintendi pour la lui faire tenir.

Pétrarque revint à Venise dans le mois de Mai ; il y passa l'été avec un de ses amis, qu'il avoit connu pendant son séjour à Avignon. C'étoit Barthelemi de Papazurri, Evêque de Chieti, nommé depuis peu à l'Archevêché de Patras *. Allant prendre possession de ce nouveau Siege, il s'arrêta à Venise pour voir son ami Pétrarque, qui lui donna un appartement dans sa maison & l'engagea à y passer quelque temps avec lui.

Le 4 Juin * étant tous les deux à une fenêtre de la maison qui donnoit sur la mer, à la sixieme heure [a] ils virent entrer dans le port un de ces longs navires qu'on appelle galéasse. Les rameaux de verdure dont il étoit entouré, l'air de joie avec lequel les matelots paroissoient faire leur manœuvre, des jeunes gens couronnés de laurier qui sur la proue saluoient leur patrie de l'étendard, tout leur fit augurer que la galéasse portoit quelque bonne nouvelle. La sentinelle de la tour ayant donné le signal d'un vaisseau entrant dans le port, le peuple accourut en foule attiré par la curiosité. Dès que la galéasse fut un peu plus près, on découvrit les drapeaux des ennemis suspendus sur la poupe, & on ne douta plus qu'elle ne vînt annoncer une victoire ; mais on ne se flattoit pas que

(a) C'est-à-dire vers midi. Mr. de la Bastie se trompe quand il dit à six heures du soir ; mais l'erreur ne mérite pas d'être relevée.

ce fût une victoire décisive. Quelle joie dans la ville lorsque les Députés du Général Michieli & Pierre Soranzo qui commandoit la galere, annoncerent que les ennemis avoient été battus , pris , tués , mis en fuite ; que les prisonniers étoient délivrés , les villes rentrées dans l'obéissance , l'Isle soumise ; que la victoire avoit peu coûté & que la paix étoit faite !

Le premier soin du Doge , dont la piété égaloit les autres vertus , fut d'aller avec le Sénat dans l'Eglise de St. Marc rendre à Dieu de solennelles actions de graces pour une victoire si importante & si prompte. Le Clergé , le peuple & les Prélats étrangers que la curiosité , la dévotion ou le hazard avoient attirés , s'y rendirent en foule. Après avoir chanté le *Te Deum* on fit une grande procession autour de l'Eglise & dans toute la ville.

Ce devoir de piété rempli , tout le monde se livra à la joie. « On ne finiroit pas , dit Pétrarque , si on » vouloit décrire les fêtes , les jeux , les spectacles don- » nés à cette occasion. Ce qu'il y eut de plus ad- » mirable , c'est que dans ces réjouissances du peuple » qui sont ordinairement tumultueuses il n'y eut ni » désordre , ni confusion , ni querelles. Ce n'étoit que » transports de joie , d'union & d'amour. La magni- » ficence régnoit dans la ville ; mais sans en exclurre » la modestie & la sobriété , qui paroissoit lui faire » la loi au milieu même de son triomphe.

J'ai cru devoir m'étendre un peu sur ces fêtes , parce que j'en ai trouvé la relation dans une lettre que Pétrarque écrivit à son ami Pierre de Bologne , qu'une maladie empêcha d'en être le spectateur. Il dit qu'elles furent terminées par deux especes de jeux nouveaux

Tome III.

N n n n

AN. DE J. C.
1364.

Ibid.

AN. DE J. C.
1364.

qu'il ne peut pas nommer , parce qu'ils n'ont pas de nom latin , mais dont il donne la description , qu'on ne fera peut-être pas fâché de trouver ici.

Ibid.

„ Ce sont des jeux équestres. Dans le premier les
„ Cavaliers , courant l'un après l'autre avec des lan-
„ ces , des boucliers & des drapeaux de soie présen-
„ tent l'image d'un fait de guerre. Le second est une
„ espece de combat : les Cavaliers armés de toute
„ piece courent l'un contre l'autre & se frappent de
„ la lance : dans le premier on peut étaler de l'adresse
„ & de la grace sans peril : dans le second il y a au-
„ tant de peril que d'adresse. Je ne fais pas pourquoi
„ les François l'appellent *HASTILUDIUM* , jeu de lance.
„ Ce nom conviendrait mieux au premier , qui n'est
„ réellement qu'un jeu (a).

„ Le théâtre de ces deux spectacles fut la place de
„ saint Marc , qui n'a pas son égale dans le monde , si
„ je ne me trompe , devant cette façade de l'Eglise
„ qui est tout or & tout marbre. Dans le premier , au-
„ cun étranger ne fut admis : vingt-quatre jeunes gens
„ de la ville , distingués par leur naissance , leur figure
„ & leurs richesses voulurent en avoir tout l'hon-
„ neur (b). Ils firent venir de Ferrare , pour les dresser
„ & les conduire dans cet exercice qui demande beau-
„ coup de précision & une grande harmonie , Tho-
„ mas Bambafi , qui joue à Venise le rôle que Roscius
„ jouoit à Rome ; il m'est aussi cher que Roscius
„ l'étoit à Cicéron (j'ai dit ce mot en passant pour

(a) Je ne vois dans nos anciens Au-
teurs Gaulois qui parlent de Cheva-
lerie aucune trace de ce jeu , & je ne
fais quel nom lui donner. Il ressemble

plutôt à nos Carroufels.
(b) Sabellico dit qu'ils en firent tous
les frais & qu'il leur en coûta à chacun
cinq cens ducats.

„ le faire connoître à la postérité, si elle a quelque
„ confiance en moi) [a].

AN. DE J. C.
1364.

„ Quel plaisir de voir cette jeune noblesse toute bril-
„ lante d'or & de pierreries, courir sur des chevaux
„ magnifiquement harnachés, qui ne touchoient pas
„ du pied à terre. Vous auriez dit que c'étoit des
„ Anges qui voloient. Quand l'un approchoit du ter-
„ me, l'autre partoît de la barrière, un troisieme
„ se préparoit à entrer dans la lice. Par cette al-
„ ternative continuelle dirigée avec beaucoup d'ordre
„ à intervalles égaux, ils formoient une espece de
„ cercle & de course réglée qui se renouvelloit sans
„ cesse & ne finissoit jamais. Ce spectacle dura plu-
„ sieurs jours sans autre prix que l'honneur Les vingt-
„ quatre se comporterent tous à-peu-près également,
„ de façon qu'ils étoient tous vainqueurs & il n'y
„ avoit point de vaincus.

„ Il n'en fut pas de même dans l'autre jeu : comme
„ il y avoit du peril & que les étrangers y furent ad-
„ mis, on proposa deux prix. Le premier étoit une
„ couronne d'or & de pierreries. Le second un baudrier
„ d'argent bien travaillé [b]. On envoya par-tout un
„ cartel en style militaire & en langue vulgaire scellé
„ de la Bulle Ducale, pour inviter les Chevaliers à ce
„ tournoi. Il en vint de tous les pays attirés par l'hon-
„ neur, l'émulation & la confiance en ses forces. On
„ y vit des Seigneurs Anglois de la plus grande distinc-
„ tion, quelques-uns même parents du Roi. Fiers d'une
„ victoire qu'ils venoient de remporter [c], ils étoient

(a) Pétrarque lui donna une preuve
de son amitié dans son testament en
lui léguant son lut.

que le premier prix étoit une chaîne
d'or de 360 écus ; le second une épée
d'argent.

(b) Les Historiens de Venise disent

(c) Je ne fais quelle est cette victoire

AN. DE J. C.
1364.

„ depuis peu arrivés à Venise , où une grande expédition maritime les avoit attirés , & ils se préparoient à la mer.

* Morosini l'appelle Pasqualin Minuto.

* On ne le nomme pas. Morosini, Doglioni, Sabellico.

Le spectacle commença le 4. d'Août & dura quatre jours avec une célébrité sans égale : depuis la fondation de Venise on n'avoit rien vu de pareil. Le premier prix fut adjugé à un citoyen de la ville * par un consentement unanime du Doge , des Sénateurs & des gens de guerre , à la tête desquels il faut placer le Commandant de l'armée à qui on devoit la victoire. Un Gentilhomme Ferrarois * remporta le second prix. Quelques Historiens de Venise disent que Pierre de Lusignan Roi de Chypre joûta avec Jacques del Verme fils de Luchin ; mais il est certain que ce Prince étoit alors en France & qu'il n'arriva à Venise que le onze Novembre.

„ Le Doge à la tête du Sénat étoit placé dans une
„ tribune de marbre au-dessus du vestibule de l'Eglise ,
„ où l'on voit ces quatre chevaux d'or & de bronze ,
„ ouvrage antique d'une très-belle forme. Quel qu'en
„ soit l'ouvrier [on diroit qu'ils battent des pieds &
„ qu'ils vont hennir] (a). La tribune étoit couverte
„ de courtines de soie de différentes couleurs pour ga-
„ rantir du soleil couchant. A droite on avoit élevé
„ un amphithéâtre où quatre cent Dames choisies dans
„ la fleur de la noblesse , distinguées par leur beauté

que les Seigneurs Anglois venoient de remporter , *recenti victoriâ exultantes*. L'expédition maritime qui les avoit attirés à Venise étoit la croisade que le Roi de Chypre étoit venu solliciter & pour laquelle il s'embarqua avec eux l'année suivante.

(a) Ces chevaux qu'on attribue à Lyssipe furent envoyés par Tiridate ,

Roi d'Arménie , à Neron. Attelés à un char du soleil , ils décorerent l'arc de triomphe de ce Prince. Constantin les fit porter à Constantinople dans l'Hippodrome. Les Vénitiens les firent venir à Venise peu de temps après la prise de Constantinople par les Latins , vers l'an 1208.

„ & leur parure , donnerent un spectacle ravissant tant
 „ que durèrent les jeux ; elles y passioient la journée
 „ & y prenoient leurs repas.

AN. DE J. C.
 1364.

„ Le Doge eut la bonté de me faire asséoir à sa
 „ droite (grande marque de distinction) j'assistai au
 „ spectacle les deux premiers jours ; ensuite une occu-
 „ pation que personne n'ignoroit , me servit de prétexte
 „ pour m'en absenter.

Il paroît par le recit de Pétrarque que Luquin del Verme étoit déjà revenu de Candie , puisqu'il présidoit aux joutes & adjugeoit les prix avec le Doge, &c. Rien de plus rapide que cette expédition ; ce qui mit le comble à sa gloire , c'est que sa victoire ne fut pas souillée par le sang. Il pouvoit dire comme César : *je suis venu , j'ai vu , j'ai vaincu*. Le débarquement des troupes se fit le 8 Mai & le 10 , après un léger combat où les Insulaires furent bien battus , la ville de Candie se rendit & l'Isle entière fut bientôt soumise. Une seule chose ternit un peu l'éclat de cette victoire : les soldats de Luquin , comptant sur le pillage que le Général leur avoit fait espérer , se débandoient en entrant dans la ville pour assouvir leur cupidité. Luquin ne put faire cesser le désordre par sa présence & ses menaces ; les mutins osèrent l'attaquer lui-même ; il fut obligé d'en venir aux mains avec eux , & après les avoir réduits à demander quartier , de punir sévèrement les plus coupables

Les relations des Historiens de Venise , s'accordent sur ces faits avec la lettre de congratulation que Pétrarque écrivit à Luquin , dans laquelle il lui donne les titres suivans. *METELLUS LE CRETOIS OU*

Sen. l. 4. ep.
 Venise, 4 Juin.

SCIPION LE VERONIS , CONSERVATEUR DES CITOYENS ,

N n n n ij

AN. DE J. C. 1364. VAINQUEUR DES ENNEMIS, PUNISSEUR DES COUPABLES, RESTAURATEUR DE LA MILICE.

„ Tant de titres , lui dit-il , mériteroient la couronne civique & les honneurs du triomphe , si cet ancien usage subsistoit encore ; mais vous triomphez dans les cœurs de ceux qui aiment la valeur & la vertu. Il n'est point de théâtre plus auguste que celui-là , & voilà le vrai Capitole. Ma lettre est courte ; mais conviendrait-il d'employer plus de temps à vous écrire que vous n'en avez mis à consommer une si grande entreprise ?

Sen. l. 3. ep. 4.
& 5.

Quelque temps après Luquin del Verme alla faire la guerre aux Turcs. Pétrarque lui écrivit qu'il n'approuvoit pas cette entreprise & qu'il étoit inquiet sur son compte. Il n'avoit pas tort ; ce Général mourut d'une maladie vers le Pont Euxin & fut enterré à Constantinople. Je l'ai appris par une lettre que Pétrarque écrivit à Jacques del Verme son fils pour lui faire compliment sur cette perte & l'exhorter à suivre les traces de son pere. Jacques del Verme suivit le conseil de Pétrarque ; il fit de grands progrès dans l'art militaire & commanda avec succès les armées des Seigneurs de Milan à qui il s'attacha.

Quelques jours après ces fêtes , Pétrarque écrivit une longue lettre à Boccace , que je crois devoir analyser ici , parce qu'elle contient des choses curieuses qui peuvent servir à faire bien connoître Boccace & en même temps les mœurs & l'esprit du siècle dans lequel il vivoit.

Sen. l. 5. ep. 3.

Pétrarque parle d'abord des Jongleurs d'Italie , dont il nous donne une idée un peu différente de celle que nous avons des Troubadours Provençaux. Ceux-ci étoient

des Poètes Musiciens qui alloient dans les Cours des Princes ou dans les châteaux des grands Seigneurs chanter leurs louanges. Leurs chansons étoient quelquefois satyriques. Ils s'amusoient souvent à traiter différens sujets & marioient leurs chants aux sons de la harpe ou de quelque autre instrument. On les appelloit Troubadours ou Trouverres du mot provençal *Trobar*, qui veut dire *inventer*, parce qu'ils faisoient eux-mêmes leurs compositions.

AN. DE J. C.
1364.

Voici comment Pétrarque dépeint les Jongleurs d'Italie. « Ce sont des gens qui ont peu d'esprit ,
 » beaucoup de mémoire & encore plus d'effronterie
 » & d'impudence. N'ayant rien en propre , ils se cou-
 » vrent des dépouilles des autres , & vont dans les
 » Cours des Princes déclamer avec emphase des vers
 » en langue vulgaire qu'ils ont appris par cœur. Ils
 » se concilient par ce moyen les bonnes grâces des
 » grands Seigneurs , qui leur donnent de l'argent , des
 » habits & leur font des présens de toute espece.

» Ils vont chercher ces ressources pour vivre chez
 » les meilleurs Auteurs , de qui ils les obtiennent à
 » force de prières , quelquefois même à prix d'argent ,
 » lorsque les besoins de l'Auteur ou sa cupidité le
 » rendent plus facile. J'ai essuyé souvent leurs impor-
 » tunités ; ils viennent plus rarement à moi à pré-
 » sent , peut-être par égard pour mon âge , ou à cause
 » que mes études sont changées ; peut-être aussi ré-
 » butés par mes refus ; car bien souvent excédé de
 » leurs demandes importunes , je les traite avec ri-
 » gueur & ils me trouvent inflexible. Quelquefois
 » touché de la misère du demandeur , de son humi-
 » lité , je me laisse fléchir & j'emploie quelques heu-

» res de mon temps à tirer de mon esprit une pro-
 » duction qui le fait vivre. J'en ai vu quelquefois par-
 » tir nuds & misérables après avoir obtenu ce
 » qu'ils desiroient de moi , revenir quelque temps
 » après vêtus de soie , la bourse bien garnie , me re-
 » mercier de les avoir tirés de la misère. Cela me
 » touchoit au point , que , regardant ce que je fai-
 » sois pour eux comme une espece d'aumône , je pre-
 » nois le parti de ne plus refuser ; mais l'ennui &
 » l'importunité me faisoient bientôt changer d'avis.

» Je dis un jour à quelques-uns de ces demandeurs :
 » vous venez toujours à moi ; pourquoi ne vous
 » adressez-vous pas quelquefois à d'autres , à Boccace
 » par exemple ? Ils me répondirent qu'ils l'avoient fait
 » souvent & toujours sans succès. Comme je leur pa-
 » rus surpris qu'un homme aussi prodigue de son bien
 » fût aussi avare de ses vers , ils ajouterent que Boc-
 » cace avoit brûlé tous les vers qu'il avoit faits en
 » langue vulgaire. Plus surpris qu'auparavant , je leur
 » en demandai la raison. Ils me répondirent qu'ils
 » l'ignoroient ; mais il y en eut un qui me dit : je
 » je crois que Boccace attend que son esprit soit mûri
 » par l'âge pour corriger les productions de sa jeu-
 » nesse. Mais , lui dis-je , pourquoi donc les brûler
 » s'il veut les corriger ?

» Etant à Venise j'en parlai à notre ami Donat , qui
 » me dit : dès sa plus tendre jeunesse , Boccace a
 » beaucoup écrit en langue vulgaire ; c'étoit son plus
 » grand plaisir ; mais quand il eut lu ce que vous
 » aviez fait dans cette langue , son ardeur se refroidit
 » tellement que , non-seulement il cessa d'écrire , mais
 » même il jetta au feu les vers qu'il avoit faits , les
 » trouvant

„ trouvant trop inférieurs aux vôtres.

Après avoir fait cette narration, Pétrarque dit à Boccace : « Cela est équivoque & peut être interprété „ différemment ; rentrez en vous-même & dites-moi „ si c'est par modestie ou par orgueil que vous l'avez „ fait. Je crains bien que cette modestie apparente ne „ soit un orgueil déguisé. Quand même je vous pré- „ céderois , moi qui serois bien content de marcher à „ côté de vous ; quand même on vous préféreroit le „ chef de notre langage vulgaire , n'y auroit-il pas „ trop de présomption à ne pouvoir s'accommoder „ de la seconde ou de la troisième place & à voir „ avec impatience deux ou trois de ses concitoyens „ au-dessus de soi ?

AN. DE J. C.
1364.

Ibid.

Dante.

Il lui rappelle à propos de cela le jugement porté par un vieillard de Ravenne, assez bon juge sur cette matière qui donnoit le premier rang à Dante , le second à Pétrarque , le troisième à Boccace.

„ Si cette place ne vous convient pas , lui dit-il en- „ suite , je vous offre la mienne ; mais s'il est bien „ décidé que je doive l'occuper , bon gré , malgré „ que j'en aie , seroit-il possible que vous fussiez si „ fâché de me voir au-dessus de vous & que vous „ regardiez cela comme un opprobre ? Si c'est là vo- „ tre façon de penser , vous m'avez trompé ; je vous „ croyois plus de modestie & d'amitié pour moi. Quand „ on aime bien , on place au-dessus de soi les gens „ qu'on aime ; on desire d'être surpassé par eux & „ l'on s'en réjouit quand cela arrive. Ne vous ai-je „ pas entendu dire à vous-même que mon nom vous „ étoit plus cher que le vôtre ?

„ Cherchons donc le véritable motif qui a pu vous

Tome III.

O o o o

„ déterminer à livrer au feu les productions de vo-
 „ tre esprit ; je crois l'avoir deviné. N'est-ce pas pour
 „ les soustraire à une génération frivole , orgueilleuse ,
 „ méprisante , qui n'entend rien & qui gâte tout ? J'ap-
 „ prouve cette indignation noble & bien placée. J'ai
 „ voulu traiter de même mes poésies vulgaires & je
 „ l'aurois fait si leur publication n'avoit pas rendu la
 „ chose inutile. Il m'est venu aussi une idée bien op-
 „ posée ; c'étoit de me livrer totalement au style vul-
 „ gaire , parce que comme il a été défriché depuis
 „ peu , il me paroïssoit susceptible de nouvelles ri-
 „ chesses , au lieu que le latin en prose & en vers a
 „ été porté à un point de perfection auquel on ne
 „ peut rien ajouter. Dans cette idée j'assemblai des
 „ matériaux pour un grand édifice. Jettant ensuite quel-
 „ ques regards sur un siècle plein d'orgueil & d'igno-
 „ rance , voyant que je perdrais mon temps , que mes
 „ vers seroient déchirés par le peuple , j'abandonnai
 „ ce projet.

„ Siècle obscur & sans gloire ! tu t'avises de mépri-
 „ ser l'Antiquité ta mère , l'inventrice de tous les
 „ arts ! Tu oses t'égalier à elle & même t'arroger
 „ la préférence sur elle ! Je ne parle pas du peuple
 „ qui ne mérite que du mépris ; des gens de guerre
 „ qui croient l'art militaire dans sa perfection au lieu
 „ qu'il est dans sa décadence ; qui font tout au ha-
 „ sard sans dessein ; qui vont à un combat parés com-
 „ me pour une noce ; plus occupés de plaire à leurs
 „ maîtresses que de faire peur à leurs ennemis. Leur
 „ ignorance leur sert d'excuse. Je passe sous silence
 „ les Rois qui font consister la royauté dans l'or ,
 „ la pourpre , le sceptre & le diadème , qui gouver-

„ nent les peuples tandis qu'ils sont gouvernés par leurs
 „ passions. La prospérité les aveugle ; ils ne connois-
 „ sent pas l'antiquité ; cela les rend excusables. Mais
 „ que peuvent alléguer pour leur justification les gens
 „ de lettres, coupables de la même erreur ? Suivants
 „ des guides obscurs & inconnus, ils condamnent Pla-
 „ ton & Aristote, se moquent de Socrate & de Py-
 „ thagore, méprisent Cicéron le Dieu de l'éloquence,
 „ font peu de cas de Varron & de Sénèque, trouvent
 „ rude & grossier le style de Tite-Live & de Salluste.
 „ J'entendis un jour un de ces gens-là critiquer Virgile
 „ sans ménagement. Je lui demandai le sujet de ce
 „ mépris. Bon, me dit-il avec un air de dédain, *il*
 „ *abonde trop en copules.*

AN. DE J. C.
1365.

Nimis est in
copulis.

Pétrarque termine cette lettre par le récit d'une conversation qu'il eut avec un de ces Philosophes modernes, qui ne cessait de blasphémer contre Jésus-Christ & la doctrine de son Évangile.

„ Je causai, dit-il, avec lui dans ma bibliothèque,
 „ & je m'avaisai, je ne fais à propos de quoi de citer
 „ quelques passages des livres saints. Il me dit en
 „ écumant de rage & fronçant le sourcil : gardez
 „ pour vous vos Docteurs de l'Eglise ; pour moi je
 „ fais qui je dois suivre. Vous parlez, lui dis-je, com-
 „ me l'Apôtre St. Paul ; il seroit à souhaiter que vous
 „ pensassiez comme lui. Votre St. Paul, me répon-
 „ dit-il, est un fol & un semeur de paroles. Il est
 „ vrai, repris-je, que la semence qu'il a jetée a bien
 „ réussi ; cultivée par ses successeurs, arrosée du sang
 „ des Martyrs, elle a produit une moisson abon-
 „ dante. Alors il me dit avec un rire moqueur & un
 „ air de pitié : soyez bon chrétien tant qu'il vous plai-

O o o o ij

AN DE J. C.
1364.

„ ra ; pour moi je ne crois rien de tout cela. Votre
 „ Paul , votre Augustin & tous les autres que vous
 „ vantez , n'étoient que des bavards. Ah ! si vous
 „ pouviez lire Averroes ! vous verriez combien il est
 „ supérieur à tous ces gens-là.

„ J'avoue que ce blasphème me mit en fureur ;
 „ j'eus de la peine à me contenir. Allez , lui dis-je
 „ avec colere , tenir ailleurs de pareils propos & le
 „ prenant par son manteau , je le mis dehors plus ru-
 „ dement que mon caractère ne le comporte. Il y a
 „ je ne fais combien de gens de cette espece , dont
 „ rien ne peut réprimer l'audace ; ni le respect dû à
 „ Jesus-Christ , ni la crainte des supplices ; la prison ,
 „ le feu , les Inquisiteurs armés ; rien ne fait impres-
 „ sion sur eux.

„ Voilà , mon cher ami , quels sont les gens avec
 „ qui nous vivons & qui nous jugent. Vuides de science
 „ ils sont pleins de présomption ; peu contents d'avoir
 „ perdu les livres des Anciens , ils insultent leurs
 „ manes : avides de nouveautés , ils s'attachent à de
 „ nouveaux Docteurs , répandent des doctrines nou-
 „ velles & méprisent tout ce qui est ancien. Si vous
 „ avez voulu brûler vos vers pour les soustraire au
 „ jugement de ces gens-là ; je ne puis qu'approuver
 „ le motif ; je l'ai fait moi-même & je voudrois avoir
 „ brûlé tous mes ouvrages. Nous ne pouvons pas es-
 „ pérer dans la postérité de meilleurs Juges. La li-
 „ cence croît tous les jours , & le nombre de ces
 „ Philosophes augmente : les écoles , les places , les
 „ rues en sont pleines.

J'ai traduit cette lettre presque toute entiere , par-
 ce qu'elle contient bien des choses qu'on pourroit ,

ce me semble, appliquer à notre siècle. Elle prouve que tous les siècles se ressemblent, que les hommes font toujours à peu près les mêmes pour le fond des choses & qu'ils ne diffèrent que par les manières, les dehors, & certains usages.

AN. DE J. C
1365.

Peu de temps après avoir écrit cette lettre, Pétrarque quitta Venise pour aller passer l'automne à Pavie. Galeas Visconti faisoit son principal séjour dans cette ville, où il bâtit en peu de temps un palais immense & d'une structure admirable (a). Corio prétend que sa femme & ses amis l'engagerent à quitter Milan, pour se mettre à l'abri des folies de Barnabé son frère, qui étoit capable de tout.

Pétrarque revint ensuite passer l'hiver à Venise jusqu'au Carême, où il alla à Padoue, suivant son usage, desservir son Canoniat. Ce fut alors que la ville de Florence, voulant rappeler dans sa patrie un sujet qui lui faisoit tant d'honneur, imagina de demander au Pape pour lui un Canoniat de Florence ou de Fiesoli. Voici la lettre qu'elle lui écrivit à ce sujet. Elle est datée du 8 Avril.

Tabul. R. P.
Flor.

„ Pour l'honneur de notre ville desirant de faire reve-
„ nir dans sa patrie un homme d'un grand savoir plein de
„ mérite & de vertus, l'illustre François Petracchi, hono-
„ rable citoyen de Florence, qui habite depuis long-
„ temps des pays étrangers, nous avons recours à Votre
„ Sainteté Apostolique, & la supplions très-humblement
„ de vouloir bien lui donner un Canoniat de Florence
„ ou de Fiesoli pour l'engager à revenir dans notre
„ ville, & le mettre en état d'y résider avec hon-

(a) Ce palais commencé le 27 Mars 1361 fut fini dans l'espace de sept ans : chose incroyable, dit Corio, qui le regardoit comme le plus bel édifice qu'il y eût dans le monde. Corio, *hist. di Mil.*

AN. DE J. C.
1365.

„ neur. Nous nous flattons qu'elle voudra bien, ayant
„ égard à sa réputation & à notre recommandation,
„ le préférer aux Chanoines qui ont des expectatives
„ dans ces Eglises.

Scip. Amm. T.
l. 1. 10. fol. 951.

Scipion Ammirato fait sur cela une réflexion fort juste. “ Quoi, dit-il, cette République qui dépense
„ avec tant de profusion dans toutes les occasions
„ qui peuvent lui porter honneur ou profit ; dans
„ celle-ci où il s'agit de donner de quoi vivre à un
„ de ses citoyens, capable d'illustrer un Royaume,
„ & dont elle a confisqué les biens paternels, se
„ contente de demander pour lui au Pape un Ca-
„ nonicat ! Cette grande libéralité vis-à-vis d'un
„ homme si illustre méritoit que le Pape & lui n'y
„ eussent aucun égard. Tel est le sort ordinaire des
„ gens de lettres.

Voilà en effet ce qui arriva. Pétrarque qui n'étoit pas content de sa patrie, se soucioit fort peu d'y aller faire le métier de Chanoine, & le Pape qui l'aimoit avoit d'autres vues sur lui. N'ignorant pas que Pétrarque desiroit au-dessus de tout un petit établisse-
Sen. l. 9. ep. 2. ment dans le Comtat, il lui donna un Canoniat à Carpentras. François Bruni lui écrivit pour lui demander comment il vouloit qu'on dressât les lettres exécutoires pour ce bénéfice. Dans ces entrefaites le bruit de sa mort se répandit à Avignon & y fit fortune. Le Pape ajoutant foi trop légèrement à ce faux bruit, disposa non-seulement du Canoniat de Carpentras, mais même de celui de Padoue, de l'Archidiaconé de Parme & de quelques autres bénéfices que Pétrarque n'avoit plus, les ayant résignés long-temps auparavant en faveur de quelques amis indigens.

Ces bénéfices causerent de grands mouvemens à la Cour Romaine ; on y courut comme à une bonne proie. Le nom seul de Pétrarque en avoit donné une haute idée. Grand concours à la Daterie pour en faire expédier les provisions. *Ce qui m'en plaît*, dit Pétrarque, *c'est que ces vautours, ces corbeaux, qui cherchent leur vie dans la mort des autres, sont les dupes de leur avidité ; ils ont troqué leur or contre du plomb.*

AN. DE J. C.
1365.

Sen. l. 3. ep. 6.

Ce faux bruit de la mort de Pétrarque étoit venu d'Italie, où il s'étoit tellement accrédité que ses amis de Milan le pleurerent. La même chose arriva à Padoue qui est si près de Venise qu'on auroit pu, dit-il, entendre mon dernier soupir, si j'y étois mort. Cela se passa à la fin de 1363, ou au commencement de 1364. Je ne vois rien dans les lettres de Pétrarque qui ait pu donner lieu à ce bruit-là, si ce n'est une espèce de gale dont il se plaint dans une lettre à Boccace : elle dura plusieurs mois & résista à tous les remèdes que quelques Médecins de ses amis lui indiquèrent. La démangeaison étoit si grande (s'il faut l'en croire) qu'il ne pouvoit pas se servir de ses mains pour écrire ; pas même pour porter les alimens à la bouche : il ne faisoit que se gratter.

Sen. l. 3. ep. 4.

Je reviens à la lettre des Florentins, qui ne produisit alors aucun effet ; mais elle a induit en erreur les meilleurs Biographes de Pétrarque, qui ont renvoyé à cette année la restitution de ses biens paternels confisqués, & sa lettre d'actions de grâces que j'ai placées dans leur véritable époque.

Muratori, Bar-
dini, la Battie,
Seraffi, &c.

Après Pâques Pétrarque revint à Venise où il fit peu de séjour. Il alla cette année à Pavie plutôt que l'année précédente & y passa tout l'été & l'automne

AN. DE J. C.
1365.

entière avec Galeas Viscomti. J'ai tout lieu de croire que François de Brossano son gendre y avoit du bien & que cela contribua beaucoup à lui faire faire de si longs séjours dans cette ville, indépendamment de son attachement au Seigneur Galeas, dont il fait toujours de grands éloges.

Scip. Amm.
hist. di Fir. T.
1. L. 10.

Dans ces entrefaites Boccace fut chargé par sa République d'une négociation auprès du Pape, qui lui fit faire le voyage d'Avignon ; voici à quelle occasion. Le Pape se plaignoit de la République ; il disoit qu'elle ne servoit l'Eglise qu'en paroles & jamais en effet. Le Sénat sensible à ce reproche qui lui paroissoit injuste, députa Boccace pour le justifier dans l'esprit du Pape, & lui prouver qu'on lui avoit fait de faux rapports. Pour faire voir que les Florentins vouloient servir l'Eglise réellement & de fait, il fut chargé de lui offrir cinq galeres bien armées pour son retour à Rome, & cinq cens gendarmes pour l'escorter quand il mettroit pied à terre ; que s'il lui plaisoit venir à Florence, la ville lui seroit toujours ouverte & disposée à lui obéir.

La République écrivit à François Bruni pour lui recommander Boccace & le prier de l'aider de ses conseils & de sa faveur pour le succès de sa négociation. Les instructions de Boccace portoient de se conduire par les conseils de Bruni & des *Maîtres de la Fraternité*.

Il partit de Florence le 20 Août, arriva à Avignon au commencement de Septembre & en repartit le 4 Novembre après avoir exécuté sa commission. Dès qu'il fut arrivé dans sa patrie, il écrivit à Pétrarque une relation de son voyage, l'assurant qu'il au-
roit

roit été le voir à Pavie , si le temps , le chemin & les ordres de ses maîtres qui pressioient son retour le lui avoient permis. Dans cette lettre il lui parle des amis qui lui restoient à Avignon , de l'accueil qu'ils lui avoient fait , & sur-tout Philippe de Cabassole , Patriarche de Jerusalem , qui aussi-tôt qu'il vit Boccace , quoiqu'il ne le connût pas , lui sauta au col en présence du Pape & des Cardinaux , & après l'avoir tenu quelque temps étroitement embrassé , lui demanda avec empressement des nouvelles de son cher Pétrarque.

AN. DE J. C.
1365.

Voici la réponse que Pétrarque fit à Boccace.

„ Ne pouvant pas venir me voir , vous avez bien
„ fait de m'écrire. Depuis que j'ai appris que vous
„ aviez passé les Alpes pour aller à la Babylone Oc-
„ cidentale , j'ai été inquiet jusqu'à ce que j'ai su vo-
„ tre retour. Connoissant les difficultés du voyage ,
„ le poids de votre corps & votre éloignement pour
„ les affaires de cette nature , je n'ai pas passé un
„ jour ni une nuit tranquille. Graces à Dieu , vous
„ voilà de retour en bonne santé. Si vous n'étiez pas
„ bien pressé , il vous étoit aisé de venir ici de Gê-
„ nes ; c'étoit un voyage de deux jours ; vous auriez
„ vu une ville qui vous est peut-être inconnue , si-
„ tuée sur les bords du Tesin ; les Anciens l'appel-
„ loient *Ticinum* , les Modernes la nomment Pavie.

Sen. l. 5. ep. 1.
Pavie, 14. Dé-
cembre.

„ Elle a été long-temps la capitale du Royaume des
„ Lombards. L'histoire m'apprend que long-temps au-
„ paravant , Auguste y vint observer son beau-fils qu'il
„ avoit envoyé en Germanie appaiser quelques trou-
„ bles : il vouloit exciter son courage , & s'il lui ar-
„ rivoit quelque malheur , être à portée d'aller à son

Suet. in Aug.

Tome III.

P p p p

AN. DE J. C.
1365.

„ secours avec toutes les forces de l'Empire & la ma-
 „ jesté de son nom. Vous auriez vu l'endroit où le
 „ chef des Carthaginois remporta la première vic-
 „ toire contre nos Généraux. Quoique cette ville soit
 „ très-ancienne, il n'est pas question d'elle avant la
 „ seconde guerre punique ; il me semble même que
 „ Tite-Live ne parle que du fleuve & ne dit rien
 „ de la ville. Vous auriez vu dans le même Temple
 „ le tombeau de St. Augustin, dont le corps y a été
 „ porté de Sardaigne par le Roi Luitprand (a) &
 „ celui de Severin Boëce exilé & mort dans cette
 „ ville (b). Ne seriez-vous pas tenté d'être enseveli
 „ auprès de deux hommes si savants & si saints ?
 „ Vous auriez vu une ville située au milieu de la Gaule
 „ Cisalpine sur le penchant d'un lieu élevé, d'où elle
 „ semble faire la loi ; ses grosses tours s'élèvent jus-
 „ qu'au ciel. D'un côté on voit les cimes des Al-
 „ pes & de l'autre les collines verdoyantes de l'A-
 „ pennin. Il n'y a point de situation plus ouverte &
 „ plus agréable, ni un air plus pur. J'y ai passé trois
 „ étés sans presque sentir la chaleur, tempérée par
 „ des pluies fréquentes & des vents frais ; on n'y
 „ entend presque jamais gronder le tonnerre.

„ Le Tesin baigne le bas des murailles de cette ville.
 „ Ce fleuve empressé de mêler ses eaux à celles du
 „ Pô coule rapidement ; il ressemble beaucoup à la
 „ Sorgue ; mais il est plus grand, plus chaud en été,
 „ plus froid en hyver. Ses deux rives sont jointes par
 „ un pont de pierre d'un ouvrage admirable. Il est

(a) Cette translation se fit l'an 722. On ne savoit plus où étoit ce corps ; mais on le trouva sous le pontificat de Benoît XIII. qui ordonna à Mr. Fontanini d'en publier la découverte.

(b) Consul Romain, célèbre par sa science, son éloquence, sa piété & ses malheurs. Theodoric Roi des Goths lui fit couper la tête. C'est un trait d'histoire connu.

» bâti de briques & en partie revêtu de marbre.
 » Couvert, il sert de promenade. Vous auriez vu au
 » milieu de la place une statue de bronze doré qu'on
 » dit avoir été enlevée à Ravenne (a). Les gens de
 » l'art assurent qu'il n'y en a nulle part de plus
 » belle. Enfin vous auriez admiré au haut de la ville
 » ce palais immense que Galeas Visconti le mineur,
 » Seigneur de Milan & de plusieurs autres villes vient
 » de faire bâtir (b). C'est un homme supérieur aux
 » autres en plusieurs choses ; mais pour la magnifi-
 » cence des bâtimens il est supérieur à lui-même. Si
 » l'amour que j'ai pour ce maître ne m'aveugle pas,
 » vous auriez trouvé ce palais très-noble & je vous
 » aurai fait voir ici bien des choses qui vous auroient
 » plu, à commencer par moi. J'avoue que toutes
 » ces beautés m'attachent & me retiennent ici : ce-
 » pendant je suis prêt à partir ; mes affaires m'appel-
 » lent ailleurs ; mais je compte y passer encore quel-
 » ques étés, si la destinée me les accorde.

» Puisque les difficultés du chemin, la défiance de
 » vos forces, les ordres de votre patrie, ne vous
 » permettoient pas de venir me voir, j'aurois voulu
 » du moins que vous eussiez rendu visite à mon ami
 » l'Archevêque de Gênes, avec qui j'ai vécu depuis
 » l'enfance dans la plus grande union. Vous auriez
 » vu un homme dont le corps est foible, & l'esprit
 » plein de vigueur. C'est un grand hôte dans une
 » maison caduque ; vous en conviendriez si vous le

AN. DE J. C.
1365.

(a) Statue équestre de petite ma-
 nière, qu'on prétend être celle de
 Marc-Aurèle-Antonin. Les Lombards
 l'enleverent de Ravenne où elle étoit.
 On l'appelle à Pavie *le Regisole*.

(b) C'est la citadelle. Elle étoit flan-
 quée de quatre grosses tours, dont il

ne reste plus que les deux qui sont
 du côté de la ville. Mr. l'Abbé Richard
 se trompe quand il dit que cet édifice
 fut bâti par Jean Galeas Visconti,
 Duc de Milan. La note précédente est
 tirée de ses mémoires.

AN. DE J. C. 1365. „ connoissiez. Pour tout dire en un mot, c'est un
 „ bon homme ; chose rare dans tous les temps , mais
 „ encore plus dans notre siecle.

„ Je vous félicite d'avoir vu le petit nombre d'a-
 „ mis que la mort m'a laissés dans cette vilaine Ba-
 „ bylone , & sur-tout mon cher pere Philippe de Ca-
 „ bassole , Patriarche de Jerusalem , homme qui n'est
 „ pas inférieur à son titre & même à un autre plus
 „ grand , où son mérite pourroit bien l'élever. Vous
 „ dites qu'il demande vivement mon traité de la vie
 „ solitaire que je fis à Vaucluse & que je lui dé-
 „ diai. Rien de plus juste que cette demande ; mais
 „ depuis que j'ai mis la dernière main à cet ouvra-
 „ ge , il ne m'a pas été possible de le faire mettre
 „ au net pour pouvoir le lui envoyer. Vous savez
 „ ce que c'est que les copistes ; on ne peut pas en
 „ venir à bout ; ils désespèrent les bons Auteurs. Soit
 „ ignorance , négligence ou mépris , ils écrivent toute
 „ autre chose que ce qu'on leur a donné à copier.
 „ Je l'ai remis en partant à un Prêtre ; on me mande
 „ qu'il est fini ; dès que je l'aurai reçu , je l'envoye-
 „ rai tel qu'il sera.

Ed. Bas. fol. 223. Pétrarque tint parole. Quelque mois après voyant
 à Venise Sacromore de Pomieres , qui lui demanda
 ses commissions pour Avignon , il lui donna le traité
 de la *Vie solitaire* pour remettre à Philippe de Ca-
 bassole , avec une lettre , qu'on imprime à la tête
 comme une espece d'épître dédicatoire. Elle est datée
 du 8 Juin 1366.

Ce Prélat écrivit à Pétrarque pour le remercier de
 son livre , dont il fait les plus grands éloges. Il l'as-
 sure que le Pape & le Cardinal Gui de Bologne ,

Evêque de Porto, le demandoient ; que l'Archevêque d'Embrun & l'Evêque de Lisbonne (a) l'avoient lu avec plaisir & en disoient beaucoup de bien. Pour lui il en faisoit tant de cas, qu'il se le faisoit lire quand il étoit à table.

AN. DE J. C.
1365.

Sen. l. 15. ep.
3.

« Vous avez des yeux de linx, lui répondit Pétrarque ; mais votre amitié pour moi vous aveugle ;
« elle ne se dément jamais. Vous donnez à mon livre
« des éloges qu'il ne mérite pas. Il n'a de bon que
« le nom qui est à la tête. Comment voulez-vous que
« je croie que le Pape & l'Evêque de Porto le demandent avec empressement ; que l'Archevêque
« d'Embrun & l'Evêque de Lisbonne l'ont lu avec
« avidité ? Je sais que le premier a beaucoup d'esprit.
« Je connois le second par la renommée & encore
« mieux par vos lettres, qui font bien plus d'impression sur moi. Ce sont des Prélats qui ont beaucoup
« coup de savoir & de discernement. Que voulez-vous
« que je vous dise ? Je crois que vous viendrez à bout
« de me faire estimer mes ouvrages même, que j'ai
« méprisés jusqu'à présent : car comment imaginer
« que de si grands esprits se trompent dans leur jugement ? Cela va me donner de la confiance & de
« l'émulation.

Sen. l. 6. ep. 6.
Pavie, 8. Août.

Pétrarque partit de Pavie à la fin de Décembre. Il alla d'abord à Padoue, d'où il écrivit à Avignon une lettre bien singulière, si elle est vraie ; mais elle me paroît très-suspecte, quoiqu'on la trouve à la fin de l'édition de Basle & dans un recueil de choses mêlées qu'Antoine-François Doni fit imprimer à Floren-

(a) Il s'appelloit Pierre. Il fut cette année Nonce du Pape auprès de l'Empereur. *Od. Rain.*

AN. DE J. C.
1365.

*Edit. Basil. in
fine.*

ce l'an 1547. Elle est datée de Padoue le 4 Janvier 1366 & adressée à Leonard Beccamuggi.

» Ne vous ai-je pas toujours dit que le Pape ne
» feroit rien de tout de ce qu'il avoit promis ? J'ai
» un talent qu'on ne connoît pas ; je suis devin &
» je le serai toujours à l'égard des Papes. Une longue
» expérience m'a appris à les connoître , & plutôt-à-
» Dieu que le peuple chrétien les connût aussi-bien
» que moi ! les choses de ce monde iroient mieux qu'el-
» les ne vont.

Plusieurs choses concourent à me rendre cette lettre suspecte. 1°. Quoique nous ayons vu Pétrarque parler des souverains Pontifes & de leur Cour avec beaucoup trop de liberté , cependant je ne le crois pas capable d'avoir parlé sur ce ton du Pape Urbain V. pour qui il avoit la plus haute estime & la plus grande vénération. 2°. Le recueil de Doni , où l'on trouve cette lettre , contient plusieurs pieces apocryphes. Dans l'édition de Basle , elle est imprimée comme un hors d'œuvre. 3°. Pétrarque y parle à Leonard Beccamuggi comme à un ami pour qui il a beaucoup de confiance : or dans un grand nombre de ses lettres qui m'ont passé par les mains , il ne fait jamais mention de cet ami. 4°. Cette lettre est en langue vulgaire ; Pétrarque écrivoit toujours en latin. 5°. L'Italien dans lequel elle est écrite , n'est pas l'Italien du quatorzième siècle. Je m'en rapporte sur cela aux gens de lettres d'Italie , & je leur demande s'ils croient que cette lettre est de Pétrarque.

Quoiqu'il en soit , Pétrarque arriva à Venise le 24. Janvier. Le lendemain matin Donat vint le voir & lui apprit la mort tragique de Leon Pilate. On

a vu que ce Grec inquiet & volage, qui ne se trouvoit bien nulle part, & qui déclamoit sans cesse contre l'Italie & les mœurs des Latins, s'étoit obstiné à partir de Venise, malgré toutes les représentations & les instances de Pétrarque.

AN. DE J. C.
1365.

A peine eut-il mis le pied dans la Grece, qu'il écrivit à Pétrarque *une lettre plus longue & plus sale que sa barbe & sa chevelure (a)*, dans laquelle il élevoit l'Italie jusqu'aux cieux, disoit beaucoup de mal de la Grece & maudissoit Bysance. Il finissoit par demander à Pétrarque une lettre de recommandation pour l'Empereur de Constantinople, l'assurant qu'il étoit aussi-bien auprès de lui qu'auprès de l'Empereur Romain.

Quoique Pétrarque n'eût pas daigné faire réponse à cette lettre, le Grec qui soupiroit après l'Italie, & ne pouvoit souffrir le séjour de Constantinople, lui écrivit encore plusieurs fois pour l'engager à le faire revenir; il avouoit son tort & prioit qu'on le pardonnât. Pétrarque qui connoissoit son inconstance naturelle & le trouvoit trop vieux pour changer, avoit été inexorable, d'accord en cela avec Boccace, & ne lui avoit point fait de réponse.

Sen. l. 5. ep. 4.

Sen. l. 6. ep. 1.

„ Ce Grec qui feroit utile à nos études, disoit
„ Pétrarque, si ce n'étoit pas une bête féroce, ne
„ sera jamais rappelé par moi. Il est juste qu'un hom-
„ me, qui étant dans la misère, a foulé aux pieds
„ les délices de Florence, traîne une vie misérable à
„ Bysance, & qu'après avoir vieilli dans les forêts
„ d'Hémonie il soit la pâture des vers grecs. Qu'il
„ aille, s'il veut, avec sa barbe, son manteau & ses

(a) Barbâ & crinibus suis horridior majorque epistola. Sen. l. 3. ep. 5.

A N. DE J. C.
1365.

„ mœurs, garder le labyrinthe de Crete, où je fais
„ qu'il a passé plusieurs années.

Malgré ce silence obstiné de ses patrons, l'inquiétude & le mal-aise firent partir Leon de Constantinople. Persuadé que Pétrarque & Boccace le reverroient encore avec plaisir, ou que du moins ils ne lui ferment pas l'entrée de leur maison, il s'embarqua sur un vaisseau qui faisoit voiles pour Venise. Ayant passé sans accident le Bosphore, la Propontide, l'Hellespont, la mer Egée & Ionique, il étoit entré heureusement dans la mer Adriatique, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup un ouragan terrible. Pendant que tout le monde étoit en mouvement dans le vaisseau pour faire la manœuvre nécessaire, le Grec épouvanté se fit attacher à un mât, où un coup de tonnerre ayant mis le feu aux antennes & aux voiles, le consuma dans un instant. Tous ceux qui étoient dans le vaisseau furent saisis d'effroi; mais personne ne souffrit: le tronc informe & à demi rôti de ce misérable Grec fut jetté dans la mer & dévoré par les poissons d'Italie, au lieu de servir de pâture aux vers de Grece à qui Pétrarque l'avoit destiné.

Sen. l. 6. ep. 1.
Venise, 25.
Janvier.

Pétrarque, plus touché qu'il n'auroit cru l'être de la fin tragique de Leon Pilate, écrivit sur le champ à Boccace pour lui en faire part. “ Ce malheureux, „ lui dit-il, est sorti de ce monde plus tristement en- „ core qu'il y étoit entré; je ne crois pas qu'il y „ ait vu un seul jour serein. Sa physionomie som- „ bre sembloit annoncer sa catastrophe. Je ne fais „ comment quelques étincelles de l'esprit poétique „ avoient pu pénétrer dans une ame aussi ténébreuse. „ Ses hardes & ses livres ne sont pas perdus; je
ferai

„ ferai chercher si on n'y trouvera pas un Euripide ,
 „ un Sophocle & les autres livres qu'il m'avoit promis.

AN. DE J. C.
 1366.

On voit par cette lettre tous les mouvemens que Pétrarque se donnoit pour rassembler les bons Auteurs Grecs. Il avoit prié Boccace de lui envoyer la traduction d'Homere faite par Leon Pilate , pour en faire faire une copie. Elle étoit écrite de la main de Boccace , qui y avoit travaillé avec son maître , & il l'envoya à Pétrarque , qui la reçut au commencement de cette année. Le manuscrit comprenoit l'*Iliade toute entiere & une partie de l'Odissee* (a.) Pétrarque fut étonné de ne pas recevoir l'Odissee entiere comme l'Iliade. Sans doute Leon Pilate n'y avoit pas mis la derniere main.

Quel plaisir pour Pétrarque , quand il reçut cet Homere latin , après lequel il soupiroit depuis si longtemps ! Il prétend que tous les Auteurs Grecs & Latins qui étoient dans sa bibliotheque , enchantés de ce nouvel hôte , le reçurent avec des transports de joie.

Sen. l. 6. ep.

Dans cette lettre où Pétrarque accuse à Boccace la reception de l'Homere Latin , il le rassure sur la crainte qu'il lui avoit témoignée , que son attachement pour les Viscomti & la cour qu'il leur faisoit ne le rendissent esclave.

„ Soyez tranquille , lui dit-il , j'ai toujours été le
 „ plus libre de tous les hommes , dans le temps même
 „ me que je paroissais soumis au joug le plus dur.
 „ Je ne commencerai pas à être esclave dans ma
 „ vieillesse , & mon esprit sera toujours libre , quoi-

Ibid.

(a) Iliadem totam Odiseæ partem . . . Miror quod illam totam , hujus partem miseris ; sed fortasse integram non habebas. Sen. l. 5. ep. 1.

AN. DE J. C.
1366.

» que mon corps soit soumis à un maître ou à plusieurs comme vous. Il me semble qu'il vaut mieux
» vivre sous les loix d'un tyran , que d'avoir pour
» maître un peuple tyran.

Cette année , dans le mois de Février , il y eut une grande joie dans la maison de Pétrarque à Venise. François sa fille , femme de François de Brosfano , accoucha d'un garçon , que Donat tint sur les fonts de baptême , & à qui on donna aussi le nom de François. Elle avoit déjà une fille , dont je n'ai pu découvrir la date de la naissance ; mais je conjecture qu'elle naquit au plus tard l'an 1363. Si la chose méritoit d'être discutée , j'en donnerois de bonnes raisons.

Pétrarque ne recevoit pas une lettre d'Avignon qui ne contint de grands éloges du saint Pontife qui tenoit alors le timon de l'Eglise. Il n'en voyoit revenir personne qui ne lui confirmât ce qu'on lui avoit écrit. Philippe de Cabassole sur-tout , dont le suffrage faisoit beaucoup d'impression sur lui en mandoit des merveilles. Toute l'Eglise rétentissoit des louanges qu'on donnoit à ce grand Pape. On ne parloit que de son esprit , de son éloquence , de sa piété , de son amour pour la justice , de son zele pour la discipline , de son goût pour les gens de bien , & de son aversion pour les méchans.

Les commencemens de son Pontificat furent signalés par les Réglemens les plus sages. Il commença par renvoyer dans leurs Eglises tous les Prélats courtisans qui suivoient la Cour. *Fort bien* , dit sur cela Pétrarque ; *car que seroit-ce , si l'on voyoit les matelots quitter les rames & les cordages , abandonner la*

manœuvre pour venir sur la poupe entourer le pilote & le troubler dans ses fonctions.

AN. DE J. C.
1366.

Il réprima ensuite l'avidité des Ecclésiastiques en les obligeant de se contenter d'un seul bénéfice, au moins d'un petit nombre. *Rien de plus juste*, dit encore Pétrarque; *n'est-il pas honteux de voir des hommes sans mérite regorger de richesses mal acquises & rassasiés jusqu'au dégoût, pendant que des gens qui valent beaucoup mieux qu'eux meurent de faim?*

Ibid.

Il crut aussi devoir étendre ses soins à la réformation du luxe dans les habits des Clercs & des Religieux. Les Moines noirs avoient imaginé de placer sur leurs capuchons des bonnets hauts & recourbés, qu'on appelloit cornettes (a). Un des Biographes d'Urban dit qu'il leur défendit de les porter, & que ses Officiers avoient ordre de les arracher par force quand ils en voyoient dans le Palais.

Pétrarque entre dans un assez grand détail sur les modes ridicules de son siècle pour les habillemens que le Pape s'attacha à réformer. *Qui pourroit voir de sens froid*, dit-il, *des fouliers cornus (b), des têtes avec des aîles, des chevelures en queue, des fronts d'hommes sillonnés de ces aiguilles de tête d'ivoire que les femmes mettent dans leurs cheveux; des ventres comprimés par des ressorts (espèce de tourment qu'on faisoit souffrir aux Martyrs)?*

Ibid.

Il auroit voulu que ce grand Pape eût étendu cette réforme sur les habits de tout le monde; mais principa-

(a) Ducange dit que ces bonnets avoient un corne comme celui du Doge de Venise. Voilà l'étimologie du mot. Un des Statuts de l'Ordre de Cluni & un Concile tenu à Rouen l'an 1345, défendent de porter des cornettes.

(b) On les appelloit fouliers à poulaine, peut-être du nom de celui qui les inventa. Ils finissoient en pointe, dont le bec étoit plus ou moins long; quelquefois en forme de cornes.

AN. DE J. C.
1366.

lement en Italie, où il prétend qu'on avoit porté plus loin qu'ailleurs les abus sur cette matiere.

Une des meilleures réformes d'Urbain V. fut la suppression des asyles. Un homme coupable des plus grands crimes n'avoit qu'à se réfugier dans l'enceinte du palais d'un Cardinal, il étoit à l'abri des poursuites de la justice. *Coutume affreuse*, dit Pétrarque, *qui devoit être abolie par le Vicaire de celui de qui toute justice émane ! Il a bien fait de rétablir la justice dans tous ses droits. Convient-il que des hommes qui doivent servir de modèles aux autres, donnent des asyles à l'iniquité, & favorisent l'impunité des crimes ?*

Il sembloit que le Cardinal de Taleirand, qui se connoissoit en hommes, eût prévu ce que feroit ce grand Pontife ; car peu de temps après son exaltation, il dit à quelqu'un qui lui demandoit ce qu'il en pensoit : *A présent nous avons un Pape (a).*

Pétrarque ne put apprendre toutes ces merveilles sans verser des larmes de joie. Un si beau début lui fit concevoir les plus grandes espérances. Il fut tenté d'abord d'écrire au Pape, quoiqu'il ne le connût pas. *Quoi, disoit-il, dans ma jeunesse j'ai écrit à Benoît XII, dans l'âge viril j'ai écrit à Clément VI, & dans ma vieillesse je n'oserois pas écrire à Urbain V ! J'aime à écrire aux grands. Quand on dit bien, ils récompensent plus noblement ; quand on dit mal, ils pardonnent plus aisément. J'ai écrit à l'Empereur, aux Rois, aux Princes sans les connoître & sans redouter leur puissance : l'amour de la vérité autorise cette liberté.*

(a) Modo habemus Papam. *Bal. rom. 1. fol. 424.* Ce Cardinal ami & protecteur de Pétrarque mourut le 17 Janvier 1364.

Cependant ce ne fut que le 28 Juin de cette année 1366 qu'il succomba à cette tentation. Voici les raisons qu'il donne au Pape de ce délai. Après lui avoir mis devant les yeux les belles opérations de son Pontificat, il lui dit avec cette liberté qui lui sied si bien :

AN. DE J. C.
1366.

» Je craignois d'être soupçonné de flatterie, si je
» vous avois écrit tout ce que je pensois de vous.
» D'ailleurs je vous observois ; je voulois savoir ce
» que vous feriez dans les grandes affaires, après
» avoir si bien débuté dans les petites. Voulez-vous
» que je vous dise la vérité ? Je craignois qu'il ne
» m'arrivât avec vous ce qui m'est arrivé avec quel-
» ques grands personnages : après les avoir beau-
» coup loués, la vérité m'a forcé de changer de
» ton & de les reprendre. Cette variation excusable
» dans un jeune homme, seroit ridicule à mon âge.
» Mon dessein étoit, si vous vous souteniez dans les
» grandes choses, de consacrer à vos louanges le
» peu de talents que la nature m'a donné, mon style
» tel qu'il est, & le reste de ma vie.

Ibid.

» Dans cette idée je vous ai attendu trois ans en-
» tiers ; le quatrième est déjà bien avancé. Le temps
» passe & rien ne se fait (je parle de ces choses
» de la plus grande importance par où vous auriez
» dû commencer). Je disois en moi-même : ce bon
» Pasteur, à l'exemple de son maître, fait bien ce
» qu'il fait ; mais il diffère trop le plus essentiel,
» qui est de ramener le troupeau dans son bercail.

» Saint Pere ! vous êtes entouré de gens qui vous
» applaudissent. Au milieu de ce concert de flatte-
» ries, si vous êtes tel qu'on le dit, vous ne ferez

Q q q iij

AN. DE J. C.
1366.

» pas fâché d'entendre une voix hardie qui ose vous
» reprendre. S'il m'échappe quelque chose hors de
» propos, vous excuserez mon ignorance & vous
» louerez mon zele ; dans cette espérance j'entre
» en matiere.

» Tout va bien à Avignon ; vous y avez fait
» de beaux réglemens auxquels je ne puis qu'applau-
» dir : il convient que la vertu & le bonheur régnent
» par-tout où vous êtes. Mais pendant ce temps-là ,
» que fait votre épouse ? A-t-elle des Consuls qui
» la gouvernent, un chef qui la défend, des amis
» qui la consolent ? Quelqu'un me dira peut-être :
» vous donnez une épouse au Pontife Romain ; c'est
» le renfermer dans des bornes trop étroites ; il n'a
» d'autre épouse que l'*Église universelle* (a) : par-tout
» où il établit sa demeure, là est son épouse ;
» là est son siege. J'en conviens, Très-Saint Pere ; à
» Dieu ne plaise que je veuille resserrer votre Siege ;
» je l'étendrois plutôt si je le pouvois, & je ne lui
» donnerois d'autres bornes que celles de l'Océan.
» J'avoue que votre Siege est par-tout où le nom de
» Jesus-Christ est adoré suivant les regles ; mais il
» faut convenir aussi que la ville de Rome a avec
» vous des rapports particuliers. Les autres villes
» ont chacune leur époux qui vous est soumis. Rome
» n'a que vous pour époux. Souverain Pontife par-
» tout ailleurs, à Rome vous êtes Evêque.

» C'est de cette épouse que je vous parle ; que
» fait-elle ? quel est son état ? quelles sont ses espéran-

(a) Mr. Fleuri, dans son Histoire Ecclésiastique, tom. 20. fol. 222. relève ici Pétrarque un peu durement & mal à propos, ce me semble, comme s'il avoit dit que le Pape est Evêque uni-

versel. Il y a une grande différence entre Evêque universel & Evêque de l'Église universelle. Titre que St. Leon prenoit quelquefois.

„ ces ? Si vous ne me répondez pas , je me répon-
 „ drai à moi-même & je dirai : elle est malade , pau-
 „ vre , abandonnée , veuve ; elle porte le deuil &
 „ pleure nuit & jour. Elle chante avec le Prophete
 „ Jeremie d'un ton lugubre : *comment est devenue dé-*
 „ *serte cette ville si peuplée ? La maîtresse des nations*
 „ *est comme veuve ; la reine des provinces est sous le*
 „ *tribut, &c. [a].* Dans votre absence toujours en proie
 „ à des guerres civiles & étrangères , Rome ne con-
 „ noît pas le repos ; ses maisons sont abbattues , ses
 „ murailles renversées , ses temples menacent rui-
 „ nes , le culte divin est négligé , la justice mépri-
 „ sée , les loix violées , le peuple se lamente , il in-
 „ voque votre nom à grands cris ; sourd à sa voix ,
 „ vous n'avez pas pitié de ses maux ; les larmes
 „ de votre épouse ne vous touchent pas.

„ Par vos soins chaque peuple a son Evêque , ex-
 „ cepté le Peuple Romain. Les plus petites villes
 „ sont dans les bras de leurs époux. La reine des
 „ villes est seule privée de cette douceur ; toujours
 „ veuve ; mais que dis-je ! son état est pire que le
 „ veuvage. Elle a un époux dont la présence la ren-
 „ droit heureuse , & elle ne peut pas en jouir. Elle
 „ fait qu'il est retenu par un amour étranger.

„ O le meilleur de tous les peres ! pardonnez à
 „ à mon zele une question trop hardie. Comment
 „ pouvez-vous dormir sous des lambris dorés , sur les
 „ bords du Rhône , pendant que le palais de Latran
 „ est à terre , que la mere des Eglises sans toit est
 „ exposée à toutes les injures de l'air , que les de-

AN. DE J. C.
1366.

(a) Quomodo sedet sola civitas plena populo, facta est quasi vidua Domina gentium, Princeps Provinciarum facta est sub tributo. Jerem. lament.

AN. DE J. C.
1366.

„ meures des Apôtres ne sont plus que des mon-
„ ceaux de pierre ? Si vous ne daignez pas répondre
„ à ma question , répondez , vous & vos confreres
„ à l'Esprit saint , qui vous dit par l'organe du Pro-
„ phete Aggée : *Convient-il que vous habitiez ces*
„ *maisons avec de beaux lambris pendant que ma mai-*
„ *son est déserte* (a). Faites attention aux menaces qui
„ suivent ce reproche du Prophete.

„ On dit que le nom de Rome est toujours dans
„ votre bouche. Vous desirez sans cesse d'y aller ,
„ vous le promettez souvent. On prétend même que
„ vous avez dit que vous ne seriez tranquille que
„ quand vous y auriez ramené votre troupeau. Il
„ est important pour vous que les effets répondent
„ à vos promesses ; quelle confiance auroit-on en vous ,
„ si vous ne teniez pas parole dans une affaire de
„ cette conséquence ? Quelle gloire pour vous d'a-
„ voir rétabli l'Eglise long-temps errante dans l'en-
„ droit où Dieu a cru devoir la placer ! Il l'auroit
„ établie sur les bords du Rhône , s'il avoit jugé cela
„ convenable : mais il a pensé avec raison que le
„ siege de l'Empire céleste devoit être dans une ville
„ qui a servi de trône à l'Empire du monde , qui
„ est fondée sur la foi & cimentée par le sang des
„ Apôtres. Puisque les hommes ont osé déranger cet
„ ouvrage divin , c'est à vous de rétablir les choses
„ dans l'état où elles doivent être.

Pétrarque entreprend de lui prouver qu'il y est
encore plus obligé que ses prédécesseurs , de façon
qu'il seroit coupable d'une espece d'impiété s'il ne le

(a) Numquid tempus vobis est ut habitetis in domibus laqueatis & domus
ista deserta ? *Agg. cap. 1. v. 4.* Cette application est heureuse.

faisoit

faisoit pas. Pour se convaincre de cette vérité il lui rappelle les circonstances de son élection, sur laquelle il prétend que Dieu a influé d'une façon particulière, parce qu'il l'avoit destiné à ramener son Eglise à Rome. Ensuite il lui fait sentir de quelle conséquence il seroit pour lui de ne pas répondre à cette vocation. J'ai déjà rapporté ce morceau de la lettre en parlant de l'élection d'Urbain, & je me contenterai de remarquer ici que Pétrarque, persuadé que Dieu avoit fait élire ce Pape, comme par miracle, parce qu'il l'avoit choisi pour le rétablissement du St. Siege, ne devoit pas douter qu'Urbain ne fît ce que Dieu desiroit de lui & que la volonté divine ne fût accomplie.

AN. DE J. C
1366.

Il parle ensuite des Cardinaux qui avoient empêché jusqu'alors les Papes de retourner à Rome & qui donnoient à Urbain le même conseil. Voici comment il les peint.

„ Quelques-uns étoient des esprits bornés, incapables de prendre le bon parti dans une affaire ;
 „ il faut les plaindre plutôt que les blâmer. D'autres plus éclairés se laissant entraîner par leurs
 „ passions, ont donné des conseils où le bien public étoit sacrifié à l'intérêt particulier. Un amour de
 „ la patrie trop effeminé, une haine injuste de l'Italie ; voilà les vrais ressorts qui les faisoient
 „ agir & parler. Il s'en est trouvé d'assez peu instruits pour croire que l'Eglise ne possède rien qui
 „ soit comparable au Comté Vénaisin. J'en ai connu
 „ qui disoient que l'Italie est au-delà du monde ,
 „ que la mer qui y conduit est innavigable, qu'il est
 „ impossible de franchir les Alpes. Il y en a à qui

Tome III.

R r r r

AN. DE J. C.
1366.

„ tout est suspect au-delà des monts ; l'air , l'eau ,
„ le vin , les alimens , &c. Pour moi je crois qu'on
„ ne peut , sans être aveuglé par l'ignorance ou l'en-
„ vie , ne pas convenir qu'il n'y a rien sous le ciel
„ qu'on puisse comparer à l'Italie. Sur cela je ne veux
„ d'autre juge que vous qui la connoissez comme
„ votre propre maison.

Feras Rhodani
gentes. *Lucan.*
Pharf.

„ Enfin il y en a qui ont de l'esprit , de l'expé-
„ rience , & même bonne volonté ; mais ils n'ont pas
„ la liberté du jugement ; ils sont fascinés par les
„ richesses & les appetits charnels. Oubliant le siege
„ de Pierre & leurs véritables demeures , ils bâtif-
„ sent dans une terre étrangère , au milieu des na-
„ tions féroces du Rhône ; (c'est le nom que leur donne
„ un Poète Espagnol). Sur les bords d'un fleuve
„ très-venteux , où l'on vit mal quand le vent souffle ,
„ & s'il ne souffloit pas , l'on vivroit encore plus
„ mal. Cela est si vrai que Seneque dit , qu'on le
„ remercie quand il renverse les maisons. C'est là que
„ vos freres bâtissent des palais immenses dans la
„ boue ou au milieu des pierres. Voilà les vrais liens
„ qui les retiennent à Avignon. Ne pourroit-on pas
„ leur appliquer ce que dit le Psalmiste ? *Leurs se-*
„ *pulchres seront leurs maisons pour jamais ; & ce qui*
„ *suit que tout le monde fait* [a].

„ Je fais que vous ne pensez pas comme eux ,
„ que vous avez envie d'aller à Rome où de si
„ grands motifs vous appellent. Vous ne faites rien ,

(a) Sepulcra eorum domus in æternum ; tabernacula eorum in progenie
Comparatus est iumentis insipientibus & similis factus est illis. Hæc via illorum
scandalum ipsis & postea in ore suo complacebant : sicut oves in inferno positi
sunt ; mors depascet eos. *Psalm.* 48.

„ vous ne dites rien qui ne prouve que c'est là vo-
 „ tre intention. Je n'en rapporterai que deux traits
 „ qui vous feront connoître que tout ce que vous
 „ dites, même dans votre lit, est entendu dans tous
 „ les coins de la terre.

„ Dernièrement lorsque vous allâtes à Marseille *
 „ revoir ce nid religieux d'où vous avez pris votre vol
 „ jusqu'au ciel, le peuple de cette ville qui vous adore,
 „ vous reçut comme il recevroit le Dieu que vous re-
 „ présentez. Touché de ce spectacle, vous dites entre
 „ autres choses que *vous iriez en Italie & à Rome*
 „ *quand ce ne seroit que pour reveiller la dévotion*
 „ *des Fideles*. Parole remarquable qui mériterait d'être
 „ gravée en lettres d'or ! Si telle a été la réception
 „ qu'on vous a faite à Marseille, que ne devez-vous
 „ pas espérer lorsque vous arriverez à Rome ? Non-
 „ seulement vous verrez le Peuple Romain prosterné
 „ à vos pieds, arrosant cette terre sacrée des larmes
 „ que la joie lui fera répandre ; mais vous trouve-
 „ rez à la porte les Anges même chantant des can-
 „ tiques de joie, empressés de réunir l'époux &
 „ l'épouse dans le lit nuptial.

„ Voici le second trait. Lorsque cette troupe im-
 „ pie de brigands qui ravage les régions chrétiennes,
 „ vous a forcé de racheter au poids de l'or votre li-
 „ berté & celle de votre Cour (a), vous vous êtes
 „ plaint avec vos frères de cet outrage, plus criant
 „ encore, disiez-vous, que l'attentat commis contre
 „ Boniface VIII. Vous aviez raison ; il y avoit une

AN. DE J. C.
1366.

* Septembre
1365.
L'Abbaye de
Saint Victor.

(a) Duguesclin, à la tête des Compagnies, alla à Avignon rançonner le Pape, qui fut obligé de donner pour se racheter cent mille francs & l'abolition. On trouve ce trait dans les vies de Bertrand Duguesclin & dans toutes les histoires de France & de l'Eglise.

AN. DE J. C.
1366.

„ grande différence entre ce Pontife altier & libre
 „ dans le propos , qui avoit réduit aux dernières ex-
 „ trémités une maison puissante , & vous , Saint Pere ,
 „ le plus doux , le plus innocent de tous les hommes ,
 „ qui n'avez jamais fait de mal à personne. Vous
 „ avez ajouté que cela vous étoit arrivé pour avoir
 „ négligé l'épouse que Dieu vous avoit donnée &
 „ abandonné le siege de St. Pierre : parole vraie ,
 „ digne de vous , qui doit être applaudie dans le
 „ ciel & sur la terre ! Voilà la véritable source de
 „ tous les maux qui affligent le monde chrétien. Con-
 „ noissant le mal & le remède , pourquoi différez-
 „ vous la guérison ?

„ Persuadez à vos Cardinaux (car c'est eux que
 „ je crains) que l'Italie n'est pas telle qu'ils le pen-
 „ sent ; au contraire , de l'aveu de tout le monde ,
 „ c'est la plus belle région de la terre , à qui il ne
 „ manque que la paix dont elle jouira quand vous
 „ y ferez.

Pétrarque entre ici dans un grand détail des beau-
 tés de l'Italie , que je crois devoir supprimer , pour
 éviter les répétitions.

„ Je leur ai entendu dire quelquefois qu'il n'y avoit
 „ pas de vin de Beaune en Italie : belle raison pour
 „ n'y pas retourner ! Pour deux ou trois côteaux qui
 „ produisent du bon vin en France , il y en a cent
 „ en Italie qui en produisent de meilleur. Voici ce
 „ qu'ils peuvent dire de plus précieux. Nous avons
 „ choisi pour notre demeure un endroit où nous
 „ jouissons en même temps des délices de notre pays
 „ & de celles d'Italie qui nous sont importées par
 „ la mer & par le Rhône.

„ Mais si nos denrées sont portées chez vous ,
 „ pourquoi les vôtres ne seroient-elles pas portées
 „ chez nous ? L'un n'est-il pas aussi aisé que l'autre.
 „ Qu'ils viennent à Rome ces hommes délicats qui
 „ ne sauroient vivre sans vin de Beaune ; ils joui-
 „ ront de leurs avantages & des nôtres , pourvu qu'ils
 „ laissent agir la volupté & l'intérêt à qui rien n'est
 „ difficile. Le Tibre leur portera tout ce qu'ils pour-
 „ ront désirer , ou plutôt ils ne désireront plus rien ,
 „ à moins que leurs sens ne soient viciés par les
 „ erreurs de l'esprit, comme ceux de l'Empereur
 „ Severe , qui ne pouvoit manger que des legumes
 „ d'Afrique sa patrie.

„ Seroit-il possible que vingt ou trente *Révérends*
 „ *Peres* [a] ne pussent pas vivre dans une ville où
 „ trois cents Peres conscripts, tant d'Empereurs &
 „ de Princes, une foule innombrable de citoyens &
 „ d'étrangers ont vécu si long-temps au milieu de
 „ l'abondance ? Laissons là l'Antiquité suspecte à bien
 „ des gens ; parlons de ce qui s'est passé à Rome
 „ tout récemment sous nos yeux. Le dernier Jubilé
 „ y attira toute la chrétienté ; on y vit un si grand
 „ nombre de pèlerins , que je doute que la plus
 „ grande ville eût été capable de les nourrir un seul
 „ jour ; & cependant on remarqua que l'abondance
 „ y fut plus grande à la fin qu'au commencement ,
 „ quoique les champs n'eussent pas été cultivés , &
 „ que les vignes eussent gélé l'année précédente.

„ Mais j'insiste trop sur une chose qui ne doit pas
 „ déterminer les successeurs des Apôtres dans le choix

(a) C'est le titre qu'on donnoit alors aux Cardinaux. Ils prirent ensuite celui d'*Illustissime*. Ce n'est que sous le Pontificat d'Urbain VIII. qu'ils ont pris le titre d'*Eminentissime*.

AN. DE J. C.
1366.

„ de leur séjour. L'endroit où il leur sera plus aisé
„ de plaire à Dieu , d'être utiles aux hommes , de
„ bien vivre & de bien mourir ; voilà celui qu'ils
„ doivent choisir.

„ Saint Pere ! votre présence est utile & respectable
„ par-tout , j'en conviens ; mais quelles affaires vous
„ retiennent à Avignon ? Le Rhône , la Sorgue , la
„ Durance ont-elles besoin de vous ? Avez-vous dans
„ ce pays-là quelque allié à défendre , quelque ennemi
„ à combattre ? Portez vos regards plus loin ; vous
„ verrez que la mer Ionique , l'Egée , l'Hellespont ,
„ la Propontide , le Bosphore implorent votre secours.

„ Ces peuples d'Asie mal armés , que notre foi-
„ blese seule rend redoutables ; ces Phrygiens qu'on
„ appelle Turcs à présent , s'emparent de la Grece ,
„ ravagent les Cyclades , menacent les isles de Chy-
„ pre & de Rhodes , l'Achaje & l'Epire qui sont en-
„ core plus près de nous. La Calabre entend avec
„ effroi les gémissemens de la Grece ; l'Eglise est
„ attaquée en Orient , & vous demeurez tranquille
„ au fond de l'Occident ! Ne devriez-vous pas être ,
„ je ne dis pas à Rome , mais même à Constanti-
„ nople pour lui donner du secours ? Général des
„ troupes de l'Eglise , c'est où elle court les plus
„ grands perils que vous devez vous montrer.

„ Jesus-Christ vous a confié son troupeau ; voulez
„ vous faire voir que vous êtes un vrai Pasteur &
„ & non pas un mercenaire ? N'allez pas dans
„ les pâturages de l'Eglise chercher de doux om-
„ brages & de claires fontaines. Volez où les be-
„ soins du troupeau vous appellent , où les voleurs
„ sont plus à craindre. Le loup frémit à la porte de

„ la bergerie & vous êtes tranquille. Si vous n'y
 „ mettez pas ordre , le Christianisme sera bientôt
 „ éteint dans l'Orient. Je ne fais ce qui est plus fâ-
 „ cheux pour l'Eglise , ou d'avoir perdu Jerusalem
 „ ou de posséder Constantinople dans l'état où elle
 „ est. Jesus-Christ est à peine connu ; les schismati-
 „ ques sont pires que les ennemis. De bouche ils re-
 „ connoissent l'Eglise Romaine pour mère & se mo-
 „ quent d'elle dans le fond. Ils nous craignent & nous
 „ haïssent de tous leurs cœurs , nous appellent chiens ;
 „ & si quelqu'un de nous entre dans leurs Eglises ,
 „ ils les reconcilient comme si elles avoient été pol-
 „ luées. J'admire votre patience ; vous souffrez des
 „ affronts qu'il seroit aisé de venger. Je connois deux
 „ peuples d'Italie qui auroient bientôt renversé ou
 „ du moins remis sous le joug ce foible Empire ,
 „ s'ils l'entreprenoient.

„ Les représentations que je vous fais aujourd'hui ,
 „ je les ai faites autrefois à l'Empereur avec cha-
 „ leur & même avec importunité , parce que je croyois
 „ que mon devoir m'y obligeoit. Peut-être aurois-je
 „ dû laisser ce soin à des personnages plus impor-
 „ tans ; mais personne n'y pensoit ou n'osoit l'entre-
 „ prendre. Sa Majesté a toujours pris en bonne part
 „ ce que je prenois la liberté de lui dire ; j'attens la
 „ même grace de Votre Sainteté avec d'autant plus
 „ de confiance , que le successeur de Pierre doit être
 „ encore plus doux que le successeur de César. On
 „ vous attribue une espece de jeu de mots dont j'a-
 „ vois résolu de ne pas vous parler ; mais le zele
 „ qui m'enflamme ne me permet pas de vous rien
 „ cacher de ce qui peut intéresser votre nom ou

AN. DE J. C.
1366.

AN. DE J. C 1366. „ charger ma conscience. Vous avez dans votre pa-
 „ lais un appartement qui porte le nom de Rome * :

* C'est celui
 qu'on appelle à
 présent la Mi-
 rande.

„ on dit que vous avez dit en y entrant : *enfin me*
 „ *voilà à Rome ; j'ai rempli tous les devoirs d'un*
 „ *Pontife Romain.* Prenez garde ; on ne badine pas
 „ avec le Seigneur ; il ne se paye pas de jeux de
 „ mots & d'équivoques.

„ Que votre fortune ne vous aveugle pas ! la vie
 „ des hommes est courte , sur-tout celle des Papes ;
 „ soit parce qu'on les prend vieux , soit parce que
 „ les soucis , le travail , les affaires abrègent leurs
 „ jours. Lorsque nous paroîtrons tous au Tribunal
 „ de Jesus-Christ , vous ne ferez plus notre maître &
 „ nous vos serviteurs ; il n'y aura d'autre maître
 „ que lui. Il vous dira : je vous ai élevé de la terre
 „ pour vous placer au-dessus des Princes ; je les ai
 „ mis à vos pieds. Je vous ai confié mon Eglise , où
 „ l'avez-vous laissée ? Je vous ai comblé de dons ,
 „ qu'avez-vous fait pour moi ? J'avois choisi le Ca-
 „ pitole pour votre résidence , vous vous êtes assis
 „ sur la Roque d'Avignon. Avez-vous prétendu me
 „ braver & blâmer mon choix ? Etoit-ce là ce que
 „ je devois attendre de vous que j'ai fait nommer
 „ par miracle pour réparer les torts de vos prédé-
 „ cesseurs ? Fort différent d'eux au commencement
 „ de votre pontificat , vous leur ressemblez dans la
 „ suite. Que répondrez-vous à votre maître ? Vous
 „ seriez bien embarrassé de me répondre à moi-même.

„ Mais que répondrez-vous à saint Pierre , quand
 „ il vous dira : je sortois de Rome fuyant les cruau-
 „ tés de Neron ; mon maître me reproche ma fuite ;
 „ je rentre dans Rome & je cours à la mort. Mais
 vous

„ vous quel est le Neron , le Domitien qui vous a
 „ chassé ? Est-ce la crainte de la mort ou du supplice
 „ qui vous a retenu si long-temps dans l'exil ? Qu'est-
 „ ce qui se passe à Rome ? Dans quel état est
 „ mon temple , mon tombeau , mon peuple ? Vous
 „ ne répondez rien. D'où venez-vous ? avez-vous aussi
 „ habité les bords du Rhône ? Vous me direz peut-
 „ être que vous y êtes né , & moi n'étois-je pas né
 „ en Galilée ? cependant j'ai préféré le séjour de Rome
 „ parce que je savois que c'étoit la volonté de mon
 „ maître : pour vous vous avez fait le contraire.

AN. DE J. C.
1366.

„ Saint Pere ! j'ai cru pouvoir vous écrire sur ce
 „ ton , persuadé que vous préférez des vérités un peu
 „ ameres à des propos doux & flatteurs : si la li-
 „ berté que j'ai prise offense Votre Sainteté , je me
 „ prosterne à vos pieds pour vous demander pardon.
 „ N'écoutez pas de mauvais conseils ; délibérez avec
 „ vous-même s'il vaut mieux pour vous passer le
 „ peu de temps qui vous reste dans la fange d'A-
 „ vignon , ou à Rome qui est toute pétrie de la chair
 „ & du sang des Martyrs. Si vous voulez choisir vo-
 „ tre sépulture sur ce rocher qui est la patrie des
 „ vents , ou au Vatican , qui est sans contredit le
 „ lieu de la terre le plus saint : si au jour du ju-
 „ gement vous aimez mieux ressusciter au milieu des
 „ Avignonnois (les plus grands pécheurs qui soient
 „ sous le ciel) ou entre Pierre & Paul , Etienne &
 „ Laurent , Sylvestre , Gregoire & Jérôme , Agnez
 „ & Cecile & tant de milliers d'autres Saints.

„ Quelque parti que vous preniez , Rome vous
 „ demande une chose juste que vous ne pouvez lui
 „ refuser ; c'est que , si vous la méprisez , vous lui

Tome III.

S s s s

AN. DE J. C.
1366.

„ rendiez au moins son autre époux, qu'Innocent VI
„ votre prédécesseur a séparé d'elle [à ce qu'on pré-
„ tend] par la religion du serment. Divorce indigne ,
„ si j'ose le dire , aussi funeste au genre humain qu'aux
„ époux ! Vous qui êtes le meilleur de tous les pe-
„ res , qui aimez le bien public , ôtez cet obstacle ;
„ permettez à l'Empereur d'aller à Rome : que dis-
„ je ! ordonnez-le lui , si vous ne voulez pas qu'on
„ dise de vous : n'y pas aller c'est cruauté ; ne vou-
„ loir pas qu'un autre y aille , c'est envie. Les chré-
„ tiens présents & avenir apprendront par mon foi-
„ ble organe que tout ira mal tant que Rome sera
„ privée de ses deux époux.

Cette lettre est datée de Venise le 28 Juin, veille
de saint Pierre, époque dont Pétrarque tire grand
parti. “ Plût-à-Dieu, s'écrie-t-il, que dans ce jour que
„ l'Eglise a consacré à célébrer le glorieux martyr
„ de saint Pierre & de saint Paul ; dans cette nuit,
„ où je vous écris avec autant de vénération que
„ de confiance, vous fussiez présent aux divins offi-
„ ces dans la Basilique de saint Pierre ! Quel plaisir
„ ce seroit pour vous ! que les momens de cette nuit
„ vous paroîtroient rapides ! Daignez me croire ; ja-
„ mais Avignon ne vous procurera des jouissances
„ de cette espece. Qu'on y rassemble tous les tré-
„ sors, toutes les délices, tout ce qui peut assouvir
„ la cupidité & flatter les sens ; jamais on n'y trou-
„ vera ces alimens pour la piété qui fait le vrai
„ bonheur de l'ame. En cela du moins les chrétiens
„ conviennent que Rome l'emporte sur toutes les
„ villes du monde.

Il faut avouer qu'il y a dans cette lettre des traits bien

hardis. Qui est-ce qui oseroit à présent écrire à un Pape sur ce ton-là ? S'il en faut croire Pétrarque , voici à peu près le sens de la réponse que lui fit Urbain V.

AN. DE J. C.
1366.

J'ai reçu avec plaisir votre lettre & l'ai lue avec attention. J'y ai trouvé bien des choses dignes d'être louées par la beauté des pensées & l'élégance de la diction. J'admire votre éloquence, votre sagesse & votre zèle pour le bien public. Je serois charmé de vous voir & d'être à portée de vous donner des marques de ma bienveillance.

Ed. Basil. fol.
107a.

Plusieurs Auteurs se recrient sur l'éloquence que Pétrarque déploie dans son épître & sur l'énergie du style. Pour moi j'admire beaucoup davantage la bonté avec laquelle le Pape répond à une lettre fort âcre. C'est l'épithète que lui donne Pétrarque lui-même. Urbain plus versé dans le Droit Canon que dans l'histoire & les belles lettres , pria François Bruni de lui faire quelques commentaires sur cette épître qui lui en facilitassent l'intelligence. Tout le monde en fut étonné à Avignon.

Sen. l. 9. ep.

Je ne fais si c'est cette lettre qui déterminâ enfin le Pape à aller à Rome. Mr. Muratori dit qu'il n'avoit peut-être pas besoin de ces coups d'épéon que Pétrarque lui donnoit , étant très-porté de lui-même à prendre ce parti. Quoiqu'il en soit , il est certain qu'Urbain V , peu de temps après l'avoir reçue , déclara son départ pour Rome , dont il fixa l'époque après Pâques de l'année suivante , & qu'il donna ses ordres en conséquence pour faire réparer le Palais Apostolique négligé depuis long-temps , & pour qu'on préparât des logemens à Viterbe , où il vouloit s'arrêter.

Ann. d'Ital.

A N. DE J. C
1366.

Le Roi de France qui se trouvoit bien d'avoir le Pape dans son voisinage , allarmé de ce projet , crut devoir lui envoyer un homme de confiance pour l'en dissuader. Personne ne lui parut plus propre à cette négociation que Nicolas Orême , dont j'ai parlé , qui avoit été son précepteur , & qui tenoit alors un des premiers rangs dans la littérature françoise.

Ce Prince , dit Pétrarque , voulant avoir sa mere près de lui par une dévotion de jeune homme mal entendue , rendit des filets pour embarrasser les pieds du saint Pere.

Ed. Basil. fol.
847.

Nicolas Orême fit en plein Consistoire une harangue plate , mal raisonnée , pleine de sophismes noyés dans une mer de passages tirés du Droit & de l'Ecriture sainte. Tous les Auteurs François sont

Hist. de France
tom. 10. fol. 144.

d'accord sur ce point : Mr. de Villaret ajoute : *le fameux Pétrarque écrivit à Urbain pour appuyer la proposition contraire ; mais , quoiqu'il eût une meilleure cause à soutenir , il n'employa pas des raisons plus solides.* En cela je crois que Mr. de Villaret sera seul de son avis ; il y a une différence énorme entre la lettre de Pétrarque & le discours d'Orême. *Autant la lettre de l'Auteur ultramontain est fine & délicate , autant la harangue du Docteur de Paris est*

Hist. de l'Egl.
gall. tom. 14.
fol 116.

fade & mal conçue. C'est ainsi que s'exprime l'Historien de l'Eglise Gallicane. On vient de lire un extrait fidele de la lettre , dont j'ai réuni les principaux traits. J'ai cru devoir donner une esquisse de la harangue , pour mettre le Lecteur à portée de faire la comparaison & de juger.

Du Boulai , T.
4. fol. 399.

Orême prétend que le Pape doit rester en France parce que c'est sa patrie , parce que c'est le milieu

de l'Europe , parce que la France est mieux gouvernée & plus tranquille que l'Italie. Il pousse la chose jusqu'au point de dire , qu'elle est plus sainte que Rome , parce qu'il y avoit des Druides dans les Gaules même avant l'établissement du Christianisme , & parce que César dit que les Gaulois sont fort attachés aux cérémonies religieuses. Il ajoute que Jésus-Christ aime mieux la France que tous les autres pays , parce qu'elle rassemble dans son sein les plus précieuses reliques ; la croix , la couronne d'épines , le fer de la lance , les clous , les instrumens de la flagellation , &c. Il faut avouer que voilà des raisonnemens bien concluans & une bonne dialectique.

AN. DE J. C.
1366.

Le Pape répondit *en peu de mots & d'une façon très-grave* au discours d'Orème. Il fit connoître l'impression qu'il avoit faite sur lui en hâtant les préparatifs de son départ (a).

Quelques jours après avoir écrit cette lettre au Pape , Pétrarque partit pour aller passer les grandes chaleurs à Pavie. Il trouva la Cour de Galeas Visconti encore dans les fêtes occasionnées par le baptême de Valentine de Milan [b] , dont Isabelle de France sa belle-fille étoit accouchée dans le mois de Mai. Elle fut tenue sur les fonts par Amedée Comte de Savoie , dit le Comte verd , Nicolas d'Est & Malateste le Hongrois. Ces deux derniers qui alloient à Avignon faire avec le Pape une nouvelle

(a) Trilli quidem , ut te decuit brevibus & gravibus verbis respondisti. Non modo non distulisti destinatum iter , sed accelerasti. *Ed. Bas. fol. 849.*

(b) Valentine de Milan épousa l'an 1387 Louis Duc d'Orléans , frère de Charles VI. Par ce mariage sont entrés dans la maison de France les droits

sur le Milanois , qui ont fait répandre tant de sang en Italie. M. Muratori dit que Valentine étoit fille de Galeas & de Blanche de Savoie ; erreur singulière pour un homme comme lui , qui devoit savoir si bien l'histoire de Milan.

AN. DE J. C.
1366.

ligue contre Barnabé, passèrent à Milan où il les reçut magnifiquement, ignorant le motif de leur voyage.

Pétrarque trouva Galeas dans un état pitoyable. La goutte le tourmentoit plus qu'à l'ordinaire. Il l'avoit aux pieds, aux mains, aux coudes & aux épaules; les parties inférieures de son corps étoient sans mouvement, & ses nerfs retirés de façon qu'il ne pouvoit pas même rester debout. Les douleurs qu'il souffroit étoient si aiguës, que tous ceux qui l'approchoient ne pouvoient le voir sans pleurer. Son courage & sa patience étonnoient tout le monde. On ne comprenoit pas comment un homme de ce rang, encore jeune, d'un tempérament délicat, élevé dans le sein de la mollesse & des plaisirs, pouvoit se voir dans cet état, perclus de tous ses membres, souffrant les douleurs les plus vives sans qu'il lui échappât la moindre plainte. Il regardoit son corps d'un air serein & tranquille, comme si ç'avoit été le corps d'un autre.

Mém. tom. 1.
fol. 48.

Ed. Basil. fol.
822.

Sen. l. 8. ep. 3.

Cependant il fit venir de Florence Thomas de Garbo, le plus grand Médecin qu'il y eut alors en Italie. Il étoit fils de ce Dino de Garbo, dont j'ai parlé, qui fit mourir par jalousie le Professeur Cecco d'Ascoli. Thomas joignoit à une grande connoissance de son art un savoir assez étendu. Il dit à Pétrarque qu'il n'avoit jamais vu de corps plus sain & mieux constitué que le sien. Dans la collection des lettres de Pétrarque, on en trouve une adressée à ce Médecin écrite à peu près dans ce temps-ci, où il traite cette question. *Qui est-ce qui a plus de force & de pouvoir, l'opinion ou la fortune?* Je ne finirois pas si je traduisois toutes ces lettres, & je crains

qu'on ne me reproche d'en avoir trop rempli ces Mémoires.

AN. DE J. C.
1366.

Le 20 Juillet Pétrarque s'étant éveillé à minuit, comme il avoit coutume pour dire matines, fit réflexion que précisément alors il entroit dans sa soixante & troisieme année, qu'on regardoit comme l'époque la plus dangereuse de la vie. Il prit sur le champ la plume pour écrire à Boccace sur ce sujet.

Sen. l. 8. ep. 1

« Apprenez, lui dit-il, que l'an 1304 un lundi
 « 20 Juillet à la pointe du jour, je naquis à Arezzo
 « dans la rue de l'Orto; ainsi je viens d'entrer dans
 « ma soixante & troisieme année, & cela ne me donne
 « pas la plus legere inquiétude. Cependant c'est une
 « opinion très-ancienne, appuyée sur une longue ex-
 « périence, que l'année 63 est fort dangereuse au
 « genre-humain, qu'elle menace de la mort, d'une
 « grande maladie ou de quelque accident funeste.
 « Aulugelle en parle dans *ses nuits attiques*. Cen-
 « sorin dans *le livre des siecles*. Firmicus Maternus,
 « ce grand Astrologue, en donne la raison dans son
 « XLVII. Livre de Mathématique; elle est singu-
 « liere. Il prétend que les années de la vie sept &
 « neuf étant plus fatales que les autres par une raison
 « naturelle mais cachée, la soixante-troisieme doit être
 « encore plus dangereuse, parce qu'elle résulte de ces
 « deux nombres multipliés l'un par l'autre. Je pour-
 « rois citer plusieurs exemples de Princes, de Phi-
 « losophes, de Saints qui sont morts dans cette an-
 « née-là. Qui est-ce donc qui seroit assez intrépide
 « pour n'avoir pas peur en y entrant? Pour moi je
 « me moque de la chose & de la cause. Observez
 « bien ce qui m'arrivera & faites votre expérience
 « sur moi.

AN. DE J. C.
1366.

Dans cette lettre qui est assez longue , & dont je ne donne qu'un précis , Pétrarque parle si sérieusement de cette année critique que les Grecs appelloient *climatérique* ; il en paroît si occupé , que je ne doute pas qu'il ne fût un peu effrayé , quoiqu'il en dise. Il n'y a rien de si poltron que les gens qui répètent souvent : *je n'ai pas peur* : l'homme brave ne parle jamais de sa bravoure.

Pétrarque a raison de dire que cette opinion des mauvaises influences des nombres sept & neuf est fort ancienne. Aulugelle l'attribue aux Chaldéens : elle vient peut-être de Pythagore , dont la Philosophie est principalement fondée sur les propriétés des nombres & qui donne de grandes vertus au nombre sept. Il est étonnant que des hommes fort éclairés aient ajouté foi à ces influences. Suetone dit qu'Auguste se réjouissoit d'avoir passé heureusement cet écueil de la vie.

Dans le siècle de Pétrarque , on auroit regardé comme un incrédule & un esprit fort quelqu'un qui n'auroit pas cru que l'année soixante & troisième étoit dangereuse. Pétrarque se moque de cela dans une lettre à son ami Boccace : mais je ne fais s'il auroit osé s'en moquer publiquement. Il n'y a pas bien longtemps que le monde est revenu de ce préjugé ridicule. Jean Bodin , Avocat du Roi à Laon , voulant faire déclarer cette ville pour la ligue contre Henri III. fit un discours où il dit , *que l'année soixante & troisième de l'homme étant son année climatérique , ne manquoit guere de lui être funeste ; qu'ainsi comme on comptoit parmi nous soixante trois Rois depuis Pharamond jusqu'à Henri III , il sembloit que ce Prince dût*

De Thou , hist.
L. 94.

dût être fatal à la France, & que la couronne dût sortir par lui de sa maison.

AN. DE J. C.
1366.

Il est heureux pour nous qu'une bonne Philosophie nous ait délivrés de ces terreurs paniques de nos peres, capables de faire sur les esprits foibles des révolutions dangereuses. Je suis persuadé que bien des gens sont morts à soixante & trois ans de la peur de mourir. C'étoit une suite de l'Astrologie judiciaire dont on étoit infatué dans ces siècles de ténèbres.

Pétrarque étoit à la fin d'Octobre dans une maison de campagne près de Milan (peut-être à Linterno; ^{Sen. l. 9. ep. 2.} peut-être dans quelque maison appartenant à François de Brossano son gendre). Il y vit arriver Etienne Colonne le jeune. Il venoit de France & alloit à Rome attendre le Pape qui y avoit annoncé son retour. Passant à Milan, il crut devoir aller chercher Pétrarque à sa campagne; il le connoissoit depuis plus de trente ans. Comme il y avoit long-temps qu'ils ne s'étoient vus, ils avoient beaucoup de choses à se dire & de questions réciproques à se faire. Après quelques heures de conversation, Etienne Colonne pressé de partir demanda à Pétrarque s'il ne le chargeroit de rien pour le Pape. Pétrarque lui répondit :

„Après avoir présenté mes très-humbles hommages
„au St. Pere contez-lui l'histoire suivante, qu'on trouve
„dans le traité de Seneque *de Beneficiis*. Alexandre
„ayant acquis le nom de *Grand* par ses victoires dans
„l'Asie, les Corinthiens attirés par la renommée, en-
„voyèrent des Ambassadeurs lui offrir le droit de
„bourgeoisie de leur ville [chose ridicule par elle-
„même, qui tiroit son prix de ce que les Corin-
„thiens n'avoient fait le même honneur qu'à Her-

Tome III.

T t t

AN. DE J. C.
1366.

„ cule]. Voilà ce qui déterminâ Alexandre à ne pas
„ mépriser le présent que cette ville lui fit. Il y a des
„ choses viles par elles-mêmes à qui la rareté donne
„ une grande valeur. Cet exemple m'autorise à offrir
„ mon cœur au Pape , quoique je ne sois qu'un ver
„ de terre devant lui. Il peut lui être agréable , par-
„ ce que de tous les Papes de ce siècle , il est le
„ seul à qui je l'aie offert. S'il demande pourquoi des
„ gens savants , éloquents , généreux & qui m'ont
„ bien traité , tels qu'il y en a eu parmi eux , n'ont
„ pu obtenir de moi cette faveur ; vous lui répon-
„ drez : parce que , suivant ma façon de penser ,
„ il est le seul qui ait fait son devoir.

Peu de temps après avoir reçu cette visite d'E-
tienne Colonne , Pétrarque apprit que la mort lui
avoit enlevé son grand ami & protecteur Nicolas Ac-
ciajoli , dont j'ai parlé si souvent dans ces Mémoires.
Il mourut à Naples le 25 Octobre de cette année.

Coll. Murat. T.
29.

Nicolas Palmieri son Biographe raconte que sainte
Brigitte étant allée dans cette ville , logeoit chez Dame
Jaquette , sœur du grand Sénéchal , & qu'elle lui dit
un jour : votre frere mourra bientôt. La sœur trou-
blée de cette prédiction , chercha son frere & le trou-
va chez la reine en bonne santé ; mais il mourut
quelques jours après d'un abcès à la tête. Son corps
fut porté par son ordre dans cette belle Chartreuse
qu'il avoit fait bâtir près de Florence , où il avoit
envoyé un grand nombre de manuscrits précieux ,
comptant y établir sa bibliothèque & y finir ses jours.

Je ne sais si Pétrarque fut vivement affecté de
cette mort ; mais il me paroît par une lettre de lui
datée de Padoue , le 11 Octobre (1363) qu'il étoit

un peu revenu de son enthousiasme pour le grand Sénéchal. Dans cette lettre il lui reproche assez durement de n'avoir pas tenu la parole qu'il lui avoit donnée de lui céder la plus grande partie des biens patrimoniaux qu'il avoit à Florence, voisins de ceux de Pétrarque. Ce reproche me surprend d'autant plus que Pétrarque d'un côté affectoit toujours le plus grand désintéressement dans le propos, & de l'autre le grand Sénéchal avoit la réputation d'un homme généreux & magnifique.

AN. DE J. C.
1366.

„ J'avois des billets de votre main pour cette pro- *Sen. l. 3. ep. 3.*
„ messe, lui dit Pétrarque, cependant je ne vous
„ demandois pas votre patrimoine. Un mot de votre
„ bouche placé à propos vous auroit fait honneur &
„ vous auroit acquitté avec moi. Je ne fais ce qui a
„ pu vous empêcher de faire sur cela ce que vous
„ deviez, qui vous coûtoit si peu. Que penseroit-on
„ de vous si l'on savoit que c'est ainsi que vous trai-
„ tez un homme que vous appelez votre ami de-
„ puis long-temps, & à qui, oubliant votre grandeur,
„ vous parlez quelquefois comme s'il étoit au-dessus
„ de vous ? Je vous renouvelle mes prières pour la
„ troisième & la dernière fois. Si vous ne faites pas
„ ce que je demande, je ne cesserai pas de vous
„ aimer, parce que j'aime toujours ce que j'ai une
„ fois aimé ; mais je ne vous importunerai plus.

Je crois que Pétrarque vouloit que le grand Sénéchal parlât au Pape en sa faveur. Il est singulier qu'il ne l'ait pas fait ; cela ne devoit pas lui coûter, & il est encore plus singulier que Pétrarque en ait porté des plaintes si amères.

Etant allé, suivant sa coutume, passer le carême

T t t t ij

AN. DE J. C.
1367.

de cette année 1367 à Padoue, il essuya un chagrin domestique peu considérable en lui-même, & qui n'occupoit pas une place dans ces Mémoires s'il ne regardoit pas un personnage, qui ayant rendu de grands services à la république des lettres, n'est pas aussi connu qu'il mérite de l'être. Tous les Auteurs qui ont parlé de lui, semblent avoir disputé entr'eux à qui feroit plus de méprises sur son chapitre. Quelques lettres de Pétrarque me mettent à portée de corriger ces erreurs & de faire bien connoître le personnage.

Je parle de Jean Malpighin, plus connu sous le nom de Jean de Ravenne [a]. Il naquit à Ravenne vers l'an 1350. Son pere nommé Jacques, qui n'avoit ni naissance ni fortune, l'envoya de bonne heure étudier à Venise. Il eut le bonheur d'avoir pour maître Donat de Prato Vecchio, qui le prit en amitié & lui donna les premiers élémens des lettres. Il entra dans la maison de Pétrarque vers le mois de Septembre de 1364. Voici le portrait qu'il fait de lui dans une lettre à Boccace.

*Fam. l. 23. ep.
19. M. R.*

» Un an après votre départ j'ai pris avec moi un
» jeune homme de bon caractère, qui a l'esprit vif
» & pénétrant, une mémoire singulière. Il a appris
» par cœur mes douze églogues dans onze jours &
» mes les a récitées sans hésiter, comme s'il avoit
» eu le livre devant les yeux. Cependant il a de
» l'imagination & du feu, chose rare ! S'il vit, j'ef-
» père qu'il ira loin. Il hait & fuit l'argent autant que

(a) Les Auteurs ne sont pas même d'accord sur son nom de famille. Plusieurs l'appellent Jean Ferreti ; mais ils se trompent. Malpighin est son vrai nom. C'est celui que lui donne la République de Florence en l'invitant à y venir professer.

„ les autres l'aiment & le recherchent. Il est inutile
 „ de lui en offrir ; à peine reçoit-il les choses néces-
 „ saires à la vie. Pour ce qui regarde le goût de la
 „ retraite, le jeûne & les veilles, il ne veut pas me
 „ céder & il l'emporte quelquefois sur moi. Vous l'a-
 „ vouerai-je ? Par cette façon de penser, il s'est in-
 „ sinué dans mon cœur au point que je l'aime com-
 „ me s'il étoit mon fils & plus encore, car mon
 „ fils voudroit être le maître suivant le ton du siècle,
 „ & ce jeune homme ne pense qu'à obéir, plus oc-
 „ cupé de faire mes volontés que de suivre ses goûts.
 „ C'est par sentiment qu'il agit & non par intérêt.
 „ Tout ce qu'il espère, je pense, est de profiter au-
 „ près de moi. Mes épîtres familières étoient dans
 „ le plus grand désordre. Quatre de mes amis avoient
 „ entrepris de les mettre en ordre & s'étoient rébu-
 „ tés au milieu de l'ouvrage ; il en est venu à bout.
 „ Il y en a trois cents cinquante en comptant celle-
 „ ci : vous les aurez écrites de sa main. Son caractère
 „ n'est point vague & chargé comme celui des écri-
 „ vains, ou plutôt des peintres de notre siècle, qui
 „ de loin flatte la vue & de près la fatigue. Sa lettre
 „ est claire, aisée & ne s'écarte pas des règles.

Il a du talent pour la poésie & s'il le cultive, il
 „ vous forcera un jour de l'admirer. La foiblesse de
 „ l'âge le rend encore incertain & embarrassé ; il ne
 „ fait pas bien ce qu'il veut dire ; mais tout ce qu'il
 „ dit a de l'élevation & de la grace. Il lui échappe
 „ quelquefois des vers, non-seulement harmonieux,
 „ mais même graves, agréables & qu'on croiroit éma-
 „ nés de la verve d'un vieux Poète, si on ne con-
 „ noissoit pas l'Auteur. Jusqu'à présent il aime à imi-

AN. DE J. C.
1367.

AN. DE J. C. 1367. „ ter ; cela est de son âge. Avec le temps il cessera
 „ de copier, & de plusieurs styles il se formera un
 „ style à lui & une manière propre.

Ibid.

Il n'est pas étonnant que Pétrarque se prit du goût le plus vif pour un jeune homme de ce caractère, qui sembloit fait exprès pour lui. Il l'admit à sa table, à ses conversations les plus secrètes, sérieuses ou badines ; il le menoit avec lui dans ses voyages : en un mot il le traitoit, non comme un domestique, mais comme un ami ; que dis-je ! comme son propre fils. Pour le rendre plus libre & se l'attacher davantage, il lui fit prendre l'état ecclésiastique. L'Evêque de Ravenne, en lui donnant la tonsure, lui recommanda expressément d'aimer, d'honorer Pétrarque, de ne jamais le quitter & de regarder le bonheur d'être tombé entre ses mains comme une grande grace que Dieu lui avoit faite. Pétrarque lui procura l'expectative certaine d'un bénéfice qui le mettoit en état d'acheter des livres, des habits & tout ce qui lui étoit nécessaire sans avoir recours à personne ; il se proposoit de faire beaucoup plus pour lui.

Le croiroit-on ? ce jeune homme, tel qu'on vient de le dépeindre, qui faisoit les délices de Pétrarque, qui avoit tant de raisons de l'aimer & de lui être attaché, alla le trouver le 30 Mai dans son cabinet à Padoue, & lui déclara nettement qu'il ne vouloit plus rester avec lui, & que son dessein étoit de partir sur le champ.

Pétrarque étonné de cette déclaration à laquelle il ne s'attendoit pas, quitta sa plume & le regarda fixement. Ayant lu sur son visage ce qu'il avoit dans l'ame, il lui demanda ce que cela vouloit dire, s'il

avoit quelque sujet de se plaindre de lui, de ses amis ou de ses gens. Jean dit que non ; il ajouta même en pleurant qu'il n'ignoroit pas qu'il ne pouvoit être nulle part plus tranquillement & plus honorablement que chez lui. — Si cela est, malheureux jeune homme, lui dit Pétrarque, si rien ne vous manque chez moi, s'il n'y a rien qui vous déplaît, pourquoi voulez-vous me quitter, où prétendez-vous aller ? Jean prêt à pleurer lui répondit : je ne vous quitte que parce que je ne puis plus écrire. — Quoi donc les mains vous tremblent ; vous n'y voyez plus. — Rien de tout cela ; mais il m'a pris un tel dégoût de l'écriture, que je ne puis me déterminer à prendre la plume. — Je vous l'avois bien dit, reprit Pétrarque, vous écrivez trop ; l'excès a produit le dégoût. Cessez d'écrire, reposez-vous & vous verrez que le goût de l'écriture vous reviendra. Non, lui dit Jean d'un air un peu fâché ; il ne m'arrivera plus d'écrire ni pour vous ni pour personne. — A la bonne heure n'écrivez pas ; je ne vous ai pas pris pour secrétaire ; je vous regarde comme mon fils : vous lirez, vous causerez avec moi, vous m'accompagnerez, vous ornerez ma petite maison. — Moi habiter une maison où je ne ferois rien ! manger du pain que je ne gagnerois pas ! j'ai trop de cœur pour cela. Vous vous obstinez en vain ; laissez-moi partir, ou je partirai malgré vous. Pétrarque, ému de cette réponse, lui dit un peu en colère : malheureux ! vous méprisez-vous assez pour vous croire inutile chez moi si vous n'écrivez pas ? Vous m'avez trompé ; j'avois conçu meilleure opinion de vous ; mais que dira notre ami Donat, qui vous a donné à moi & moi à vous ? Il

AN. DE J. C.
1367.

dira ce qu'il voudra ; qu'ai-je à démêler avec Donat ?
 — Ingrat que vous êtes ! est-ce ainsi que vous respectez votre maître , le pere de votre esprit ? Quand il vous verra sans moi , il vous dira : où avez-vous laissé votre Pere ? Il croira que je suis mort ou que la tête vous a tourné. Ensuite Pétrarque lui rappella les exhortations de son Evêque , & tâcha de lui faire comprendre qu'il ne pouvoit être mieux que chez lui. Tout cela est inutile , lui dit Jean , vous ne me séduirez pas par vos propos. En disant cela il sortit & alla droit au port ; mais il lui fut impossible de s'évader , parce que la ville de Padoue est entourée d'une double enceinte de murailles & de deux fleuves.

Ibid.

Pétrarque rendit compte à Donat de cette conversation. Il finit sa lettre en lui disant : « il est fort triste ;
 » je le fais veiller de près pour qu'il ne lui arrive
 » point d'accident jusqu'à mon retour à Venise , que
 » j'avancerai pour vous le mener. Je l'ai prié instamment de me dire la vraie cause de son départ , lui
 » promettant de le laisser aller , de lui donner de
 » l'argent pour son voyage & des lettres de recommandation : il m'a toujours protesté qu'il n'avoit
 » pas d'autre raison que celle qu'il m'avoit dite. Pour
 » moi je pense , & bien des gens le croient aussi ,
 » qu'on l'a tenté par quelque espérance de gain , ou
 » qu'il est devenu fol. Ses yeux sont plus égarés qu'ils
 » n'étoient. Quand il passe dans la ville , on le montre
 » au doigt & l'on dit tout bas : voyez-vous ce jeune
 » homme ? l'étude lui a tourné la tête. Je viens d'apprendre que son dessein est d'aller à Naples ; que
 » fait-on ; peut-être des cendres du Virgile de Mantoue veut-il susciter un nouveau Virgile de Ravenne !

Mais

„ Mais il trouvera son buste vuide. Qu'il aille où il
 „ voudra quand je vous l'aurai remis entre les mains !
 „ Je suis persuadé que ce recit vous déplaira ; ce
 „ jeune homme est votre élève ; vous avez formé
 „ son caractère & son esprit ; voyez comment vos
 „ soins réussissent : nous avons été attrapés vous
 „ & moi ; nous l'avons gâté à force de le louer ;
 „ croyant lui donner de l'émulation par nos louan-
 „ ges , nous lui avons donné de l'orgueil. Cela nous
 „ apprendra à ne louer désormais que des personnes
 „ d'une vertu éprouvée & à ne pas nous fier à des
 „ gens de cet âge , quoiqu'ils puissent promettre.

AN. DE J. C.
 1367.

Pétrarque se hâta d'aller à Venise pour remettre
 ce jeune Ecclésiastique entre les mains de Donat ,
 se flattant peut-être qu'il le ramèneroit , & en effet
 il parut d'abord revenir de son égarement ; mais sa
 folie le reprit bientôt : il n'y avoit rien de fixe &
 d'arrêté dans ses projets : tantôt il vouloit aller à Na-
 ples voir le tombeau de Virgile ; tantôt en Calabre
 chercher le berceau d'Ennius ; enfin à Constantinople
 & dans la Grece apprendre le Grec.

Sen. l. 5. ep. 7.

Pétrarque eut beau lui représenter qu'il ne savoit
 pas encore bien le latin , que ce voyage étoit plein
 de peril & de difficultés ; qu'il n'avoit point d'argent ;
 qu'il ne trouveroit à Athenes que des ruines & parmi
 les Grecs que des ignorans. Quand on lui parloit con-
 tre ses idées , il rongeoit son frein , répondoit des
 choses qui se contredisoient , changeoit à tout moment
 de dessein. On auroit dit que son corps étoit agité par
 plusieurs ames qui se battoient. La fin de tout cela
 c'est qu'il partit un jour en disant qu'il vouloit aller
 voir la Babylone d'Occident.

Tome III.

V v v v

AN. DE J. C.
1367.

En traversant l'Apennin pour aller à Pise s'embarquer sur la Méditerranée, il essuya des pluies continues qui le firent beaucoup souffrir. Quand il trouvoit dans son chemin quelque ami de Pétrarque, il lui disoit qu'il alloit par son ordre à Avignon. Plusieurs eurent pitié de lui & blâmerent Pétrarque d'envoyer si loin un homme de cet âge sans expérience & sans compagnon. Arrivé à Pise, il attendit quelque temps un vaisseau. Il n'y en avoit point; l'ennui le prit; l'argent commençoit à lui manquer; il repassa l'Apennin à travers mille perils. Quand il se trouva dans la plaine il faillit à se noyer en traversant le Taro. Quelqu'un lui sauva la vie en le tirant de l'eau par le pied. Enfin presque mort de faim, de fatigue & de misère, il arriva à Pavie, où il comptoit trouver Pétrarque. Mais il n'y trouva que François de Brossano, qui eut de la peine à le reconnoître. Il avoit l'air de ces ombres qui volent dans Virgile autour du Stix. Après avoir entendu l'histoire de ses malheurs, François de Brossano lui donna toute sorte de secours & l'engagea à attendre Pétrarque, qui devoit bientôt arriver. La honte & la crainte lui firent refuser d'abord ce parti, que la nécessité le força bientôt d'accepter.

Pétrarque arriva à Pavie au commencement de Juillet. Il étoit nuit lorsqu'il arriva sur le pont du Tefin, où il trouva ses amis qui étoient venus au-devant de lui, & Jean de Ravenne au milieu d'eux, ce qui le surprit beaucoup; il ne s'attendoit pas à le revoir si-tôt.

Peu de jours après son arrivée il écrivit à Donat. Après lui avoir raconté la fin de l'histoire de Jean,

il lui dit : « je ne me fie plus à lui ; je m'attens
 » tous les jours à le voir venir me demander son
 » congé. Il trouvera un petit viatique que je lui ai
 » préparé & la porte ouverte ; je ne lui dirai rien
 » pour le retenir. Je fais ce qu'il faut en penser. Mais
 » vous me connoissez ; il n'y a rien que je n'oublie
 » & que je ne pardonne ; point d'ennemi , quel qu'il
 » soit , que je ne sois même capable d'aimer , si je
 » trouve en lui du repentir & de la honte. Cette
 » douceur , je l'avoue , peut être quelquefois dange-
 » reuse ; mais elle ne me fera jamais rougir.

Ce que Pétrarque avoit prévu ne tarda pas à ar-
 river. Jean ne resta pas un an tranquille ; la fureur
 du voyage le reprit. Il avoit entendu dire à Pétrar-
 que qu'il y avoit dans la Calabre (autrefois appelée
 la grande Grece) des gens qui savoient bien le Grec ;
 que ses deux maîtres Barlaam & Leon Pilate étoient
 de ce pays-là. Cela lui fit prendre le parti d'y aller
 pour satisfaire la manie qu'il avoit d'apprendre cette
 langue. Pétrarque lui donna une lettre de recomman-
 dation pour Hugues de St. Séverin , qu'il avoit connu
 à Naples & qui tenoit un grand rang dans cette pro-
 vince (a). « Je vous recommande ce jeune homme ,
 » lui dit-il , il a de l'esprit & un excellent caractère ;
 » il pourra vous être utile. Je l'ai gardé quelques an-
 » nées auprès de moi & traité comme mon fils. Saifi
 » par la manie de courir le monde , il s'est déterminé
 » à voyager pour apprendre quelque chose ; je ne sau-
 » rois blâmer ce parti-là ; mais je suis fâché de le
 » voir partir.

Jean vouloit aller à Rome , & c'étoit son chemin

(a) Il étoit Général des troupes de la Reine Jeanne en 1368.

AN. DE J. C.
1367.

pour entrer dans le Royaume de Naples. Pétrarque lui donna une lettre de recommandation pour François Bruni, Secrétaire Apostolique, qui le prit auprès de lui, si je ne me trompe. Je crois pouvoir inférer cela d'une lettre que Pétrarque lui écrivit quelque temps après, où il lui dit :

Sen. l. 14. ep.
14.

„ Je vous félicite de ce qu'après tant de tempêtes
„ vous avez enfin trouvé un bon port. Vous voilà
„ avec un homme très-doux. Je ne crois pas qu'il y
„ ait personne sur la terre qui me soit aussi cher. Si
„ vous ne pouvez pas vivre avec lui, je ne sais avec
„ qui vous pourriez vivre : apprenez à vous fixer.
„ Pierre qui toujours roule n'amasse point de mousse,
„ dit le Proverbe. Apprenez à vivre avec les hom-
„ mes ; vous en trouverez par-tout où vous irez. Il
„ faut vivre avec eux ou avec les bêtes. Vous ne pou-
„ vez souffrir ni la solitude ni le monde ; c'est une
„ grande maladie de l'ame que la vertu seule peut
„ guérir. Il y a des choses où l'on trouve en même
„ temps la cause du mal & le remède : c'est votre esprit
„ qui vous agite ; il faut que ce soit lui qui vous fixe.
„ Je vous félicite d'avoir vu Rome : quand vous par-
„ courriez le monde entier, vous ne trouveriez rien
„ de semblable. Cette ville, quoique mal propre &
„ pleine de ruines, est toujours la capitale du monde.
„ Qui est-ce qui oseroit le nier ? Pas même ses enne-
„ mis, qui se font appeler *Empereurs Romains*, *Pon-*
„ *tifes Romains*, & se glorifient de ces titres, quoi-
„ qu'ils ne soient rien moins que *Romains*. Pensez
„ y bien & croyez que vous n'avez pas vu Rome ;
„ mais les montagnes sur lesquelles Rome étoit bâtie.
Je me suis un peu arrêté sur ces lettres de Pé-

trarque, parce qu'elles servent à faire connoître un homme peu connu & qui mérite beaucoup de l'être. Jean Malpighin est un des savans du quatorzième siècle qui a le plus contribué au rétablissement des lettres latines en Europe & du bon goût de la littérature. Il alla enseigner à Padoue après la mort de Pétrarque. C'est là qu'il eut pour disciple Sicco Polenton, qui fait de lui les plus grands éloges. *C'étoit, dit-il, l'homme le plus savant, le plus éloquent, le meilleur maître qu'il y eut alors en Italie, tant pour les sciences que pour les mœurs.* Coluccio Salutati en parle sur le même ton.

AN. DE J. C.
1367.

La République de Florence l'invita l'an 1397 à aller professer dans cette ville. Il y alla passer le reste de sa vie * & il y eut pour disciples les meilleurs littérateurs du quinzième siècle ; Leonard & Charles Aretin, le Pogge, Ambroise le Camaldule, Jeannozzo Mannetti, Guarini, &c. Ce qu'il faisoit pour la langue latine à Florence, Emmanuel Chrysoloras le faisoit en même temps pour la langue grecque dans cette ville, & voilà la véritable époque de la renaissance des lettres, à laquelle il faut convenir que Pétrarque a beaucoup contribué, quand ce ne seroit qu'en formant Jean de Ravenne.

* Il mourut
vers 420.

Qui est-ce qui n'a pas éprouvé que les biens & les maux sont partagés dans cette vie ? Dans le temps que Pétrarque étoit vivement affecté de ce petit chagrin domestique qu'il venoit d'essuyer, il se passoit un grand événement qui devoit le combler de joie, parce que c'étoit la chose du monde qu'il desiroit le plus & qu'il espéroit le moins. Urbain V. étoit en mouvement pour aller rétablir le saint Siège à Rome.

V v v iij .

AN. DE J. C.
1367.

Les Cardinaux qui ne pouvoient se déterminer à quitter les beaux palais qu'ils avoient fait bâtir à Avignon, ni renoncer à tous les agrémens dont ils jouissoient dans cette ville, employèrent en vain toute sorte de stratagêmes pour faire échouer ce projet. L'Annaliste d'Italie dit qu'ils firent tout ce qu'ils purent des pieds & des mains. Le Pape tint ferme ; il partit d'Avignon le 30 Avril & alla coucher au pont de Sorgue ; de-là il se rendit à Marseille, où il s'embarqua le 19 de Mai * sur une galere vénitienne. La flotte qui l'escorta étoit composée de vingt & trois galeres & de plusieurs autres bâtimens de toute espece que la Reine de Naples, les Vénitiens, les Génois, les Pisans avoient envoyés pour le transport de la Cour Romaine.

* D'autres disent le 20. Mr. de Villaret le 21. Il se trompe certainement.

Urbain n'avoit à sa suite qu'une partie de ses Cardinaux. Il y en eut cinq qui s'obstinèrent à rester à Avignon ; quelques-uns prirent leur route par terre. Le Cardinal Pierre Roger étoit de ce nombre. Pétrarque le vit à Pavie. Dès qu'on eut levé l'ancre, quelques Cardinaux, à la tête desquels étoit le Cardinal Bragose, jetterent des cris affreux & accablèrent le Pape d'injures. *Mauvais Pape*, lui disoient-ils, *pere impie ! où menez-vous vos enfans ? Il sembloit*, dit Pétrarque, *qu'on les eut menés à Memphis ou à Ctesiphon dans les prisons des Sarrasins*. Le Pape méprisa ces cris impuissans ; sa course fut rapide ; il s'arrêta quelques jours à Gênes & arriva le 9 Juin à Viterbe, où il reçut les hommages de tous les Princes d'Italie. Les Ambassadeurs de Rome vinrent lui présenter les clefs de la ville & du château St. Ange.

Il y eut à Viterbe une petite émeute qui fit plaisir

aux mal-intentionnés , parce qu'ils se flatterent qu'elle dégoûteroit Urbain du séjour d'Italie. Quelques habitants de cette ville eurent querelle avec les domestiques de quelques Cardinaux. Le peuple prit les armes & cria : *VIVE LE PEUPLE, MEURE L'ÉGLISE.* Les Cardinaux de Bragose & Alberti furent mal-traités ; mais la sédition fut bientôt apaisée ; on pendit les plus coupables devant la maison des Cardinaux insultés. Un Auteur contemporain dit qu'Urbain regarda cette émeute comme *un présage des maux qui menaçoient l'Église.* Il arriva à Rome le Octobre. Le peuple & le Clergé allèrent au devant de lui. Il y fut reçu comme auroit pu l'être celui qu'il représentoit sur la terre.

AN. DE J. C.
1367.

Bal. IV. vita
Urb.

Pétrarque apprit à Venise l'arrivée du Pape à Rome , la façon dont il y avoit été reçu & tout le bien qu'il y faisoit ; les Commandans des bâtimens Vénitiens qui avoient servi au transport de la Cour Romaine , lui raconterent les circonstances de son voyage & toute la répugnance que les Cardinaux avoient témoigné à le suivre en Italie.

Au comble de la joie que lui causoit un événement si désiré & si peu espéré , Pétrarque écrivit à Urbain une longue lettre , pour exhaler les transports de cette joie qu'il ne pouvoit pas contenir. Cette lettre commence par ce verset du Pseaume 113. *In exitu Israel de Ægypto domûs Jacob de Populo bar-* Sen. l. 9. ep. 1.
baro. Après avoir exalté avec son éloquence ordinaire la belle action qu'il venoit de faire en rétablissant le saint siege à Rome , il lui dit :

« C'est à présent que je vous reconnois pour le
« souverain Pontife , le Pontife Romain , le succes-

AN. DE J. C.

1367.

„ seur de Pierre , le Vicaire de Jesus-Christ. Vous
 „ l'étiez déjà par la puissance & la dignité , j'en con-
 „ viens ; mais vous l'êtes à présent par les sentimens
 „ & par l'exercice des fonctions Dans un seul
 „ jour vous avez réparé les torts de cinq de vos
 „ prédécesseurs dans le cours de plus de soixante ans.
 „ On fait avec quelle liberté , quoique je ne sois qu'un
 „ ver de terre , j'ai osé reprendre les deux maîtres
 „ du monde , qui en sont aussi les deux luminaires
 „ & les deux glaives de justice ; qu'il me soit permis
 „ à présent de louer ce que je trouve de louable (on
 „ ne me soupçonnera pas de vouloir vous flatter ,
 „ je ne vous demande que votre bénédiction.) Non ;
 „ je n'ai rien vu , rien entendu , rien lu qu'on puisse
 „ comparer à ce que vous venez de faire.

Pétrarque exagère un peu les difficultés de cette
 belle entreprise du Pape & les obstacles qu'il avoit
 surmontés ; ensuite il lui dit : „ vous avez rétabli l'É-
 „ glise dans son vrai siege ; il s'agit à présent de ré-
 „ tablir la pureté ancienne de ses mœurs , qui la ren-
 „ doient autrefois si vénérable. Apprenez à vos Car-
 „ dinaux qu'étant mortels , ils ne doivent pas être
 „ toujours occupés à se procurer les délices de cette
 „ vie ; qu'il faut quelquefois penser à la mort & à la
 „ vie éternelle. On dit qu'ils craignent de ne pas
 „ trouver en Italie du vin de Beaune. Je ne saurois
 „ l'entendre sans indignation & sans être tenté d'arra-
 „ cher ces vilaines vignes qui produisent une ven-
 „ dange si funeste à l'Eglise.

„ Les premiers Apôtres ne cherchoient qu'un en-
 „ droit sur la terre où ils pussent répandre leur sang
 „ pour leur maître. Ces Apôtres modernes cherchent
 comment

„ comment ils pourront faire couler dans leur esto-
 „ mac le sang de la terre exprimé des grappes de
 „ la vigne. C'est le sujet de toutes leurs conversations.
 „ La terre qui porte le meilleur vin leur paroît la seule
 „ digne d'être habitée par les successeurs des Apôtres.
 „ Mais ils se trompent dans leurs jugemens ; je ne
 „ connois rien de bon à Avignon , qui n'y vienne
 „ d'ailleurs. Ils objectent le Rhône qui leur voiture
 „ tout ce qu'ils desirerent. Ah ! plutôt à-Dieu que ce fleuve
 „ ne fut jamais sorti des entrailles de la terre ? A
 „ les entendre on diroit que c'est le fleuve du Pa-
 „ radis , le seul fleuve qui coule sur la terre. Qu'ils
 „ prennent la peine de lire les anciennes histoires ,
 „ ils y verroient que le Rhône ne fut jamais le siege
 „ des Pontifes Romains ; mais le lieu d'exil des cri-
 „ minels condamnés.

AN. DE J. C.
1358.

Après avoir fait une sortie un peu trop vive contre les Cardinaux , Pétrarque s'attache à refuter ou à tourner en ridicule le discours de Nicolas Orême , dont j'ai parlé , qui paroissoit n'avoir d'autre objet que de louer la France aux dépens de l'Italie.

„ Je connois , dit-il , l'esprit & la sagesse du jeune
 „ Prince qui vous l'a envoyé. Je crois bien qu'il lui
 „ a dit de louer la France ; mais j'ose affirmer qu'il
 „ ne l'a pas chargé de dire du mal de l'Italie. Plût-
 „ à-Dieu que j'eusse été présent à ce discours ! Quoi-
 „ que inférieur à ce savant Orateur , ayant pour moi
 „ la vérité , j'aurois bien réfuté ses calomnies. S'il
 „ croit sa cause bonne , s'il veut la défendre par écrit ,
 „ je lui fais un défi : le dernier des Italiens ne craint
 „ pas de combattre pour sa patrie ce François si
 „ docte & si éloquent. Vous serez juge du combat ;

Tome III.

X x x x

AN. DE J. C.
1368.

„ je lui prouverai que tout ce qu'il a dit contre l'Italie est sans fondement.

„ Peut-on de bonne foi contester la supériorité de l'Italie sur la France ? N'est-elle pas assez bien établie par les livres ? Tout ce qui est écrit en latin sur l'éloquence, sur les arts & sur toutes les parties de la Philosophie, ne vient-il pas des Italiens presque entièrement ? S'il y a quelque chose qu'on doive attribuer aux étrangers, ou ils l'ont appris ou ils l'ont écrit en Italie, ou ils ont imité les Italiens. Des quatre Peres de l'Eglise, il y en a deux Romains ; le troisieme a été nourri & élevé en Italie : le quatrieme y a été converti & y a passé une partie de sa vie. Il n'y a aucun de François. N'est-ce pas en Italie qu'on a composé & interprété l'un & l'autre droit dont nous nous servons ? C'est en vain que l'on chercheroit hors de l'Italie les Orateurs & les Poètes ; je parle des Latins. Ne fait-on pas que les lettres latines sont la source & la base de toutes les sciences ? A tout cela les François, quelque avantageux qu'ils soient, ne peuvent opposer que leur fameuse rue du Foarre*, où l'on entend sans cesse les écoliers brailler.

* Rue de Paris où logeoient la plupart des écoliers.

„ Pour ce qui regarde le caractère social, je conviens que les François ont l'humeur enjouée ; ils sont légers dans leurs manières & dans leur conversation ; ils jouent volontiers ; ils chantent agréablement ; ils boivent bien & souvent ; ce sont d'aimables convives Mais ce n'est pas chez eux qu'il faut chercher la gravité des mœurs & ce qu'on appelle la vraie moralité.

„ J'avoue que l'Eglise Gallicane est une partie no-

„ ble & opulente de l'Eglise ; mais personne n'ignore
 „ que le chef de l'Eglise comme de l'Empire est en
 „ italie S'il y a quelqu'un parmi eux qui en doute , qu'il
 „ prenne un titre de sa patrie à la place de son titre
 „ Romain , il connoîtra la différence qu'il y a entre le
 „ chef & les membres. Ils haïssent ; ils méprisent Rome ;
 „ qu'ils se dépouillent donc des dignités Romaines ;
 „ ce seroit un trait d'indignation bien noble ; mais ils ne
 „ le feront jamais ; c'est de-là qu'ils tirent toutes leur
 „ considération & leurs richesses. Ils nous haïssent &
 „ nous rongent.

„ A l'égard des éloges qu'il donne à la bonne chere
 „ de France & aux vins qu'on y boit , je ne puis re-
 „ garder cela que comme une insulte faite à ces hom-
 „ mes Apostoliques , devant qui il avoit l'honneur
 „ de parler. Diroit-on pas qu'il s'agissoit de pren-
 „ dre des poissons à l'hameçon , ou des oïseaux à la
 „ pipée. Votre présence , le respect dû à Votre Sain-
 „ teté auroit du empêcher l'Orateur d'entretenir le
 „ souverain Pontife , le Vicaire de Jesus-Christ de ces
 „ fadaïses , qui conviendroient mieux à un Docteur de
 „ cuisine tel qu'Apicius. Je le confondrois , si je ne
 „ croyois au-dessous de moi de parler sur une ma-
 „ tiere si abjecte & manquer au respect que je vous
 „ dois.

Pétrarque refute ensuite ce que disoient quelques
 Cardinaux : *Rome & l'Italie étoient quelque chose au-*
trefois ; à présent ce n'est plus rien. Je ne m'arrête
 pas sur cela , parce qu'il ne fait que répéter ce qu'il
 a dit souvent. Il finit cette longue épître pleine de ver-
 biage & de répétitions , en conjurant le souverain
 Pontife de rendre à la ville de Rome son ancien éclat

X x x x ij

AN. DE J. C.
1368.

AN. DE J. C.
1363.

& d'y fixer son séjour. Le bruit s'étoit répandu qu'il se repentoit déjà d'y être allé & qu'il pensoit à retourner à Avignon.

Je ne ferai qu'une réflexion sur cette lettre. On ne peut s'empêcher de convenir que la France dans le siècle de Pétrarque étoit inférieure à l'Italie presque à tous égards ; mais supposons qu'il revienne au monde à présent , je demande aux Italiens même s'il parleroit avec autant de confiance, & s'il seroit aussi bien fondé.

Sen. l. 9. ep.
2.

Peu de jours après avoir écrit cette longue lettre au Pape , Pétrarque alla à Padoue , d'où il écrivit à François Bruni, pour répondre à deux lettres qu'il avoit reçues de lui, l'une à Pavie, l'autre à Venise qu'il ne trouva plus. Il lui adresse sa lettre au Pape & le prie de ne la rendre qu'après l'avoir bien examinée avec toute la sévérité possible. Il lui nomme ensuite quelques personnes de confiance qu'il voudroit faire entrer dans cet examen. Agapit Colonne le jeune, Evêque d'Esclano (a), Philippe de Cabaffole s'il n'étoit pas absent , &c.

„ J'y joindrois volontiers, ajouta-t-il, Etienne Colonne le jeune ; c'est un homme de beaucoup d'esprit & de très-bon conseil ; mais j'ai lieu de me plaindre de lui , & je vous prie de ne pas le lui laisser ignorer. Lorsqu'il vint me voir dans cette campagne près de Milan où j'étois , il me promit en me quittant de m'écrire lorsqu'il seroit arrivé à Rome pour m'instruire de mille choses sur lesquelles il connoît ma curiosité. J'attendois avec impatience l'effet de sa promesse , comptant les jours comme

(a) Il étoit fils d'Etienne Coloane : il fut fait Cardinal par Urbain VI.

„ font les amants ; mais il ne m'a pas donné le moins
 „ dre signe de vie. Je pourrois croire que ses affaires , une maladie , un voyage ne lui ont pas permis
 „ de m'écrire , s'il n'écrivoit pas tous les jours des
 „ lettres d'amitié & de badinage à un jeune Florentin qu'il a vu chez moi un moment en passant ,
 „ & dont il est engoué.

AN. DE J. C
 1368.

Il y a encore un trait dans cette lettre que je ne puis me refuser de placer ici , parce que Pétrarque y développe bien sa façon de penser sur les Papes qu'il avoit connus.

„ Je me leve tous les jours à minuit pour chanter
 „ les louanges de Dieu : le silence de la nuit est
 „ propre à cela. Voilà le temps de ma vie le plus
 „ à moi & le plus agréablement employé. C'est un
 „ ancien usage qui n'a été interrompu que par quelques
 „ maladies , & que je conserverai tant que je
 „ vivrai. Dans l'office du Carême , il y a une prière
 „ pour le Pape qu'il faut répéter trois fois ; je vous
 „ jure que quand j'en étois venu là , quoique ce fût
 „ plutôt le temps de pleurer & de gémir que de
 „ rire , il me prenoit un certain rire lent excité par
 „ l'indignation. Quoi , disois-je en moi-même , je prie
 „ plus souvent pour un homme qui tient l'Eglise dans
 „ l'exil , qui laisse le siege de Pierre vuide , que pour
 „ mes parens & mes bienfaiteurs ! cependant je priois
 „ toujours ; mais ce n'étoit pas de bon cœur. Quelle
 „ différence à présent depuis que cet ami de Dieu
 „ a réjoui l'Eglise triomphante par son retour ! Quand
 „ je prononce son nom , je m'incline trois fois profondement , je dis ces trois prières d'une voix plus
 „ haute , plus distincte ; il me semble que je n'ai ré-

X x x x iij

AN. DE J. C.
1368.

, cité tout le reste que pour arriver là. Ce changement qui s'est fait en moi m'étonneroit, si j'en ignorois la cause.

Od. Rain.

Quelques jours après avoir écrit cette épître, Pétrarque reçut une lettre de Galeas Viscomti, qui le pressoit vivement de venir à Pavie pour lui rendre un service très-important. Voici de quoi il s'agissoit Le Pape vouloit, à quelque prix que ce fut, exterminer les Viscomti; il fulmina cette année contre Barnabé une Bulle terrible, dans laquelle, après l'avoir accusé de tous les forfaits & lui avoir donné les noms les plus odieux, il promet toutes les indulgences des croisades à tous ceux qui lui feroient la guerre. Il avoit fait une ligue contre lui avec les Gonzagues, Nicolas d'Est, François de Carrare, les Malatestes, &c. L'Empereur, suivi d'une grande partie de sa noblesse (a), venoit d'entrer en Italie, pour se mettre à la tête de l'armée confédérée. Tout sembloit annoncer la destruction prochaine des Viscomti, qui n'étoient pas en état de résister à tant de forces réunies.

Barnabé, à qui on ne peut refuser au moins beaucoup d'intrépidité, nullement effrayé de cet orage qui le menaçoit, ne se contenta pas de faire toutes les dispositions nécessaires pour défendre ses états; il fit descendre des troupes sur le Pô pour aller ravager les états de Mantoue & se rendre maître de cette ville, qu'il avoit promise au Seigneur de Verone, le seul allié qu'il eût.

Galeas son frere, moins belliqueux, mais plus pru-

(a) Les annales de Milan disent qu'il avoit cinquante mille cavaliers sans compter l'infanterie. La Chronique de Rimini trente mille. Corio vingt mille

dent que lui , crut devoir employer la négociation pour conjurer l'orage. Le Cardinal Anglic de Grimoard , frere du Pape , étoit Légat à Bologne & dans cette partie de l'Italie qui devoit être le théâtre de la guerre. Il venoit de remplacer le Cardinal de la Roche , que le Pape n'avoit pu déterminer que par des menaces réitérées à abandonner les rênes de cette légation , où il n'avoit pas réussi.

AN. DE J. C.
1368.

Od. Rain.

Le Cardinal Anglic étoit un homme d'un grand mérite ; Pétrarque le connoissoit. Galeas se flatta que ces deux hommes , conférant ensemble , pourroient trouver quelque expédient pour rétablir la paix. Pétrarque ne crut pas devoir se refuser aux instances de Galeas dans une conjoncture si critique. Il craignoit de passer pour ingrat , & cette crainte l'emporta dans son esprit sur celle des voleurs dont les grands chemins étoient alors infestés. Il partit de Padoue le 25 Mai & arriva à Pavie le 29 sans accident.

Il nous apprend lui-même qu'il échoua dans sa négociation pour la paix , & cela n'est pas étonnant. Le Pape regardoit Barnabé comme un ennemi déclaré de Dieu & de l'Eglise , qu'il étoit important de réduire , un monstre à tous égards qu'il falloit étouffer. (Il en parle sur ce ton dans une espece de manifeste qu'il publia.)

Ibid.

Les grandes forces qu'il avoit mises en mouvement pour cela , ne lui permettoient pas de douter qu'il n'en vînt bientôt à bout ; ce qui le rendoit moins traitable sur les propositions d'accommodement qu'on lui faisoit. On ne sauroit douter que Pétrarque ne fût très-fâché de n'avoir pas réussi dans la négociation dont son ami Galeas l'avoit chargé par mille

AN. DE J. C.
1363.

raisons ; mais sur-tout parce qu'il voyoit sa patrie en proie à des bêtes féroces de tous les pays qui la dévoroient. Le Pape avoit dans ces troupes des Espagnols , des Napolitains , des Bretons , des Provençaux , &c. L'Empereur , des Bohémiens , des Esclavons , des Polonois , des Suisses , &c. Barnabé tenoit à sa solde des Italiens , des Allemands , des Anglois , des Hongrois & des Bourguignons.

Ce n'étoit pas seulement pour traiter la paix avec le Cardinal Anglic que Galéas avoit attiré Pétrarque auprès de lui. Il étoit bien-aise qu'il assistât au mariage de Violante sa fille , qu'on devoit bientôt célébrer à Milan. Ce Seigneur , grand dans toutes ses idées , ayant marié son fils le Comte de Vertu avec la fille du Roi de France , crut qu'il lui convenoit d'avoir pour gendre un fils du Roi d'Angleterre. Les Anglois qu'il avoit à sa solde lui firent naître cette idée & lui en facilitèrent le succès. Lyonel Duc de Clarence , second fils du Roi Edouard , fut choisi pour être l'époux de Violante , qui eut pour dot deux cens mille florins & plusieurs places dans le Piémont.

Vill. hist. de
Fr. tom. 10.

Ce jeune Prince traversa la France , suivi de toute la noblesse d'Angleterre , qui s'empressa d'aller à une noce , où les charmes de l'Italie & la magnificence des Visconti lui faisoient espérer les plus grands plaisirs. Il fut bien reçu à Paris ; les Ducs de Bourgogne & de Berri allèrent au-devant de lui ; on le logea au Louvre. Son séjour dans cette ville ne fut qu'un enchaînement de fêtes , de spectacles & de festins. Le Roi le combla de présents : il passa de-là à Chamberri , où le Comte Amedée oncle de Violante le traita bien & le mena ensuite à Milan.

Il y fit son entrée le 17 Mai * par la porte de Pavie. Galeas alla au devant de lui avec un cortège superbe. Blanche de Savoie sa femme, Isabelle de France femme du Comte de Vertus, y parurent à la tête de quatre-vingt Dames choisies, toutes vêtues de la même façon avec la plus grande magnificence. Venoit à leur suite Jean Galeas Comte de Vertus, suivi de trente cavaliers & trente écuyers en uniforme, montés sur de grands palefrois avec des selles de joutes.

Le mariage fut célébré sur la porte du Temple de sainte Marie Majeure avec un concours extraordinaire le 15 Juin (a). Galeas donna un repas splendide dans la cour de son palais, qui étoit sur la place d'Arenga. Pétrarque fut assis à la première table où il n'y avoit que des Princes & des Seigneurs du premier rang. Tous ses Biographes ont relevé cela comme une grande marque de distinction qu'il méritoit par son esprit, ses connoissances & le rôle qu'il jouoit dans le monde. C'est une bonne politique pour les Princes d'accorder des honneurs & des distinctions aux talens extraordinaires. Leur rareté fait que la chose ne tire pas à conséquence.

Jean Froissard, connu par son histoire & ses poésies, étoit venu à Milan à la suite du Duc de Clarence. Il étoit en Angleterre attaché à Philippe de Hainault, femme du Roi Edouard, lorsque le Duc partit pour son mariage. Froissard qui n'avoit alors que trente ans, qui aimoit à courir & à voir des objets nouveaux, comme il nous l'apprend lui-même, saisit avec empressement cette occasion de faire un voyage

(a) Muratori dit le 5. Mr. de la Curne le 25 Avril; c'est certainement une erreur, mais bien peu importante, & il est rare d'en trouver dans les ouvrages de Mr. de la Curne.

AN. DE J. C.
1368.

* Muratori dit
le 27.
Cor. hist. di
Mil.

AN. DE J. C.
1368.

agréable en Italie. Il ne parle dans son histoire que des fêtes qui furent données à Lyonel dans la cour du Comte de Savoie , cependant on ne sauroit douter qu'ayant suivi le Prince en Italie , il ne fût à Milan à la célébration de ses noces.

Il semble que Pétrarque & Froissard , deux hommes singuliers dans leur espèce , devoient chercher à se connoître ; cependant il ne paroît pas que cela soit arrivé ; ils ne disent rien l'un de l'autre dans leurs ouvrages. Sans doute l'extrême dissipation qui régnoit à la Cour de Milan dans une suite de fêtes qui se succédoient l'une à l'autre , & le peu de séjour qu'ils y firent ensemble , ne leur donnerent pas le temps de faire connoissance. Il faut dire aussi que Froissard , n'ayant pas encore acquis ce degré de célébrité où son histoire & ses poésies l'ont fait parvenir depuis , il n'est pas étonnant que Pétrarque n'ait pas cherché à connoître un homme qui n'avoit aucun rang dans la République des lettres. La chose est plus étonnante du côté de Froissard , qui ayant dans l'esprit une avidité extrême de tout voir , de tout connoître , auroit dû , ce semble , témoigner quelque empressement à se lier avec un homme connu par ses ouvrages & qui passoit pour le plus beau génie de son siècle. Mais Froissard nous apprend lui-même que dans sa jeunesse il ne respiroit que le plaisir & n'avoit que l'amour dans la tête.

*Puccinelli chr.
Glaciatense.*

Un Historien Milanois raconte que Pétrarque avoit formé à Linterno une Académie de trente jeunes gens amateurs des lettres qui furent invités au festin des noces de Violante & y déployerent à l'envi leurs talens par des épithalames de leur composition. Mr.

Sassi l'a dit aussi dans son histoire littéraire de Milan : il nomme même parmi ces Académiciens Antonio Resta. Cette anecdote me paroît douteuse ; je n'ai rien trouvé dans les œuvres de Pétrarque sur cette prétendue Académie de Linterno ; mais je n'oserois pas la nier.

AN. DE J. C.
1368.

Au milieu de toutes ces fêtes, Pétrarque apprit un événement qui lui causa la plus vive douleur. Le petit François, cet enfant dont sa fille étoit accouchée à Venise dans le mois de Février 1366, mourut à Pavie le jour même de la célébration des noces de Lyonel & de Violante [s'il en faut croire Corio, qui dit que cet enfant étoit né de Pétrarque & de François de Brossano, erreur que Balusé a copiée & plusieurs autres après lui.)

Corio *ibid.*

Bal. *tóm. 2.*
fol. 1457.

Pétrarque fut touché de cette mort au-delà de toute expression. Voici ce qu'il dit de cet enfant.

„ Il me ressembloit d'une façon singulière, au point
„ que quelqu'un qui n'auroit pas su qui étoit la mère,
„ l'auroit pris pour mon fils Il n'avoit pas encore
„ un an qu'on trouvoit déjà mon visage dans le sien.
„ Cette ressemblance le rendit plus cher à ses parents
„ & même au Seigneur de Milan, de façon que lui,
„ qui avoit appris d'un œil sec la mort de son petit
„ enfant, ne pût apprendre la mort du mien sans
„ verser quelques larmes. Pour moi j'en aurois beau-
„ coup répandu si j'avois osé, & si cela ne m'avoit
„ pas paru indécent à mon âge. Je lui élevai à Pa-
„ vie un petit mausolée de marbre, où je fis graver
„ en caractères d'or douze vers élégiaques (a) : chose

Sen. l. 10. ep.
4

(a) Vix mundi novæ hospes erant, vitæque volantis
Attigeram tenero limina dura pede

Y y y ij

AN. DE J. C.
1368.

„ que je n'aurois pas faite pour un autre , & que
„ je ne voudrois pas qu'un autre fit pour moi.

On apprend par ces vers que cet enfant s'appel-
loit François comme son pere & sa mere ; qu'il
naquit à Venise & qu'il mourut à Pavie n'ayant que
deux ans & quatre mois ; enfin que ses parents le
regretterent beaucoup. Ils n'eurent pas la douleur de
le voir mourir ; au moins sa mere qui étoit à Venise.
Je l'ai appris par une lettre de Boccace que j'ai trou-
vée dans la bibliotheque du Roi , & dont je crois de-
voir rendre compte , parce qu'elle nous fait connoître
la sœur de cet enfant qui étoit née avant lui , &
nous donne une idée du pere & de la mere.

Ep. Bocc. Fr.
Petr. Mfs. Bibl.
R.

„ Mon cher maître ! je suis parti de Certaldo le
„ 24 Mars pour aller vous chercher à Venise où vous
„ étiez alors. Des pluies continuelles , les discours de
„ mes amis qui ne vouloient pas me laisser partir ,
„ ce que j'apprenois des mauvais chemins par des
„ gens qui revenoient de Bologne ; tout cela m'a
„ retenu si long-temps à Florence , que j'ai enfin ap-
„ pris que pour mon malheur vous aviez été rappelé
„ à Pavie. Peu s'en fallut que je ne renonçasse à mon
„ projet ; mais des affaires dont quelques amis m'a-
„ voient chargé , & sur-tout le desir de voir deux per-
„ sonnes qui vous sont extrêmement cheres ; votre

Franciscus genitor , genitrix Francisca , secutus
Hos de fonte sacro nomen idem tenui.
Infans formosus , folamen dulce parentum ,
Nunc dolor , hoc uno fors mea læta minus
Cætera sum felix & veræ gaudia vitæ
Nactus , & æternæ , tam cito , tam facile.
Sol his , luna quater flexum peragraverat orbem.
Obvia mors , fallor , obvia vita fuit.
Me Venetum terris dedit urbs , rapuitque Papia.
Nec queror , hinc cœlo restituendus eram.

„ Tullie & son époux que je ne connois pas encore ,
 „ moi qui connois tout ce que vous aimez , me fi-
 „ rent reprendre ma route , dès que le temps fut
 „ un peu adouci. Je rencontrai par hazard en che-
 „ min François de Brossano ; il a du vous dire quelle
 „ fut ma joie. Après les complimens ordinaires &
 „ quelques questions que je lui fis sur votre compte ,
 „ je me mis à considérer sa grande taille , sa phy-
 „ sionomie tranquille , la douceur de ses manieres &
 „ de ses propos ; j'admirai d'abord votre choix ; &
 „ comment ne pas admirer tout ce que vous faites !
 „ Enfin l'ayant quitté parce qu'il le falloir , je mon-
 „ tai sur ma barque pour me rendre à Venise. A
 „ peine arrivé , je trouvai plusieurs de nos compa-
 „ triotes qui se disputoient à qui seroit mon hôte dans
 „ votre absence & sur-tout notre Donat qui fut fâché
 „ parce que je donnai la préférence à François Al-
 „ legri avec qui j'étois venu de Florence. J'entre dans
 „ tout ce détail avec vous pour me justifier de n'a-
 „ voir pas profité dans cette occasion de l'offre obli-
 „ geante que vous m'aviez faite dans votre lettre.
 „ Sachez que , quand même je n'aurois point trouvé
 „ d'amis qui m'eussent reçu chez eux , j'aurois été
 „ descendre au cabaret plutôt que de loger chez
 „ votre Tullie dans l'absence de son mari. Je ne doute
 „ pas que vous ne rendiez justice à ma façon de pen-
 „ ser à votre égard sur cela comme sur toute autre
 „ chose ; mais les autres ne me connoissent pas com-
 „ me vous. Mon âge , mes cheveux blancs , ma graisse
 „ qui font de moi un homme sans conséquence , de-
 „ vroient écarter tous les soupçons ; mais je connois
 „ le monde ; il voit le mal souvent où il n'est pas ,

Y y y iij

AN. DE J. C.
1368.

„ & il trouve des traces dans des endroits même où
 „ le pied n'a pas porté. Matière délicate, vous le
 „ savez, sur laquelle souvent un faux bruit fait autant
 „ d'effet que la vérité même.

„ Après avoir pris un peu de repos, j'allai voir
 „ votre Tullie. Dès qu'elle m'entendit nommer, elle
 „ vint à moi avec empressement, comme elle auroit
 „ pu faire pour vous-même ; elle rougit un peu en
 „ me voyant, & baissant les yeux à terre, me fit
 „ une révérence honnête ; ensuite avec une tendresse
 „ modeste & filiale elle me prit dans ses bras. Dieux !
 „ quel plaisir ! j'ai senti d'abord qu'on ne faisoit qu'
 „ exécuter vos ordres & je me suis félicité de vous
 „ être si cher. Après avoir tenu tous les propos qu'une
 „ nouvelle connoissance amène, nous nous sommes
 „ assis dans votre jardin avec quelques amis qui étoient
 „ avec nous : alors elle m'a offert votre maison, vos
 „ livres & tout ce qui est à vous, qu'elle m'a pressé
 „ d'accepter aussi vivement que la décence de son sexe
 „ pouvoit le permettre. Pendant qu'elle me faisoit ces
 „ offres, je vois arriver votre petite bien-aimée d'un
 „ pas bien plus modeste qu'il ne convenoit à son âge ;
 „ elle me regarde en riant avant de me connoître &
 „ moi je la prens dans mes bras, comblé de joie.
 „ Je crus voir d'abord ma petite-fille que j'ai perdue.
 „ Elle lui ressemble beaucoup : si vous ne me croyez
 „ pas, demandez à Guillaume le Médecin de Ravenne
 „ & à notre Donat qui l'ont vue ; ils vous diront que
 „ c'est le même visage, le même rire, la même gaieté
 „ dans les yeux ; que pour le geste, la démarche
 „ & même la forme du corps, on ne peut rien voir
 „ qui se ressemble davantage, si ce n'est que ma

„ fille étoit un peu plus grande que la vôtre & un
 „ peu plus âgée. Elle avoit cinq ans & demi quand
 „ je l'ai vue pour la dernière fois. A cela près je n'ai
 „ trouvé d'autre différence entr'elles, si ce n'est
 „ que la vôtre est blonde & la mienne avoit les che-
 „ veux châtains. Pour les propos ils étoient les mé-
 „ mes & ne différoient que par le langage. Hélas !
 „ combien de fois en embrassant votre bien aimée,
 „ en jasant avec elle, en écoutant ses petits propos,
 „ le souvenir de ce que j'ai perdu m'a fait verser des
 „ larmes que je cachois tant que je pouvois ! Vous
 „ comprenez le sujet de ma douleur.

„ Je ne finirois pas si je vous disois tout ce que
 „ j'aurois à vous dire de votre gendre, toutes les
 „ marques d'amitié que j'ai reçues de lui, toutes les
 „ visites qu'il m'a faites, quand il a vu que je refu-
 „ sois constamment d'aller loger chez lui, toutes les
 „ repas qu'il m'a donnés & de quelle façon. Je ne
 „ vous en dirai qu'un seul trait qui doit suffire. Il
 „ savoit que je suis pauvre ; je ne l'ai jamais caché ;
 „ quand il m'a vu prêt à partir de Venise (il étoit
 „ fort tard) il m'a tiré à l'écart dans un coin de sa
 „ maison, & voyant qu'il ne pouvoit pas par ses dis-
 „ cours me faire accepter les marques de sa libéra-
 „ lité, il a allongé ses mains de géant pour porter dans
 „ mes bras ce qu'il vouloit me donner. Après cela
 „ il a pris la fuite en me disant adieu & m'a laissé
 „ confus de sa générosité & blâmant cette espèce de
 „ violence qu'il me faisoit. Fasse le ciel que je puisse
 „ lui rendre la pareille !

Boccace termine cette lettre par mille témoignages
 d'amitié & de vénération pour son maître. Il lui dit

 AN. DE J. C.
 1368.

qu'il rassemble avec soin les lettres qu'il a reçues de lui, qu'il les regarde comme une bonne recommandation à la postérité. Il lui en demande quelques-unes des dernières, qu'il se plaint de n'avoir pas encore reçues.

Tous ceux qui ont lu avec attention & avec goût le *Décameron* de Boccace, reconnoîtront dans cette lettre son coloris qui ressemble si fort à celui de la nature. C'est un homme qui peint tout ce qu'il dit. Ne voit-on pas marcher dans ce jardin la petite fille de Pétrarque ? Que seroit-ce si cette lettre étoit mieux rendue ! On la trouvera parmi les Pièces justificatives. La petite Brossano se maria & eut des enfans. Siccò Polenton dit avoir vu son gendre & ses petits enfans (a).

Cette lettre de Boccace, datée de Florence le premier Juillet, trouva encore Pétrarque à Pavie. Excédé des fêtes & des tracas de la noce, il voulut partir dès que sa présence ne fut plus nécessaire, d'autant plus que la saison approchoit où il avoit coutume d'être malade, & il s'étoit fait encore une contusion à sa jambe malheureuse : mais la guerre qui embrasoit alors cette partie de l'Italie avoit rendu les chemins de terre impraticables.

Pétrarque voulut s'embarquer sur le Pô ; mais il n'y avoit pas plus de sûreté : la guerre étoit aussi vive sur eau que sur terre. On voyoit le fleuve couvert de barques armées qui se cherchoient pour combattre, & ses rives étoient bordées de troupes de différens partis. Il ne lui fut pas possible de trouver des mariniers qui voulussent le mener par prière ou par argent. Un

(a) *Filiam habuit ex qua nepotes ac generum vidi. Sicc. Polent. vit. Petr.*

mois

mois se passa comme cela. A la fin il trouva un patron plus hardi que les autres, qui le reçut dans sa barque. La sécurité de Pétrarque lui donna de la confiance.

AN. DE J. C.
1368.

Dans le fond Pétrarque ne craignoit que les voleurs des grands chemins. Les gens de guerre ne lui faisoient pas peur. Il étoit ami des Seigneurs qui composoient les deux partis ; personne n'ignoroit combien il desiroit la paix & tous les mouvemens qu'il se donnoit pour la procurer. Cependant on fut fort étonné à Pavie lorsqu'on le vit s'embarquer sur le Pô vers le milieu de Juillet. Ses amis firent en vain tout ce qu'ils purent pour l'empêcher de partir. Ses gens & les matelots mouroient de peur à chaque barque qu'ils voyoient. Pétrarque seul étoit sans inquiétude, & en effet il ne reçut que des honnêtetés de tous ceux qu'il rencontra dans le cours de sa petite navigation. Tout le monde disoit : il n'y a que Pétrarque qui puisse faire un voyage de cette espece & dans de pareilles conjonctures, sans accident. Toute autre barque que celle qui le portoit auroit été pillée ; la sienne au contraire arriva chargée de gibier, de fruits & de toute sorte de provisions. On ne l'arrêta sur sa route que pour le combler de présents.

Sa modestie lui fait attribuer le bonheur de sa navigation à la bassesse de son état, qui faisoit qu'il n'étoit suspect ni redoutable à personne, & à son amour pour la paix, qui étoit, dit-il, *écrit sur mon visage*. Pour moi j'en trouve une raison encore plus simple, c'est que les troupes qu'on rencontroit sur le Pô, étoient sous les ordres de Barnabé Visconti, ou de Nicolas d'Est, Marquis de Ferrare, grand ami de Pétrarque.

Tome III.

Z z z z

AN. DE J. C.
1368.

Il arriva à Padoue le 19 Juillet. François de Carrare alla au devant de lui ; mais la pluie & la nuit l'ayant obligé de rentrer , il laissa à la porte quelques-uns de ses gens avec ordre d'accompagner Pétrarque jusques dans sa maison , où il lui envoya des provisions pour souper , & après souper il alla causer avec lui jusques bien avant dans la nuit avec une bonté qui ne ressembloit à rien. C'est Pétrarque lui-même qui nous apprend tous ces petits détails de sa navigation sur le Pô & de son arrivée à Padoue.

Sen. L. XI. ep.
2.

Peu de jours après son arrivée , Pétrarque eut le plaisir de voir son ami Donat , qui vint lui porter un paquet de lettres qu'il avoit reçues à Venise pour lui. Il y en avoit du Pape & de François Bruni ; mais elles avoient été bien retardées ; car c'étoit des réponses à des lettres écrites en 1366.

J'ai déjà dit ce que contenoit la réponse du Pape. Après avoir fait l'éloge de l'éloquence de Pétrarque , de l'élégance de son style , de sa prudence & de son zèle pour le bien commun , il lui témoignoit un grand desir de le voir & de lui faire du bien.

Sen. L. XI. ep.
2.

Pétrarque fut sensible au-delà de toute expression à cette marque de bonté du St. Pere. On le voit par la réponse qu'il lui fit datée de Padoue le 25 Juillet , dans laquelle il lui dit qu'il auroit bien voulu pouvoir sur le champ se rendre à ses ordres ; mais que son âge , l'été (saison qui lui est très-contraire) & une maladie survenue ne lui permettoient pas de faire le voyage de Rome. Il lui promet de faire tous ses efforts pour se trouver bientôt à ses pieds ; non pour lui demander des graces , des bénéfices , des prélatures comme les autres ; mais sa bénédiction & sa

bienveillance qu'il préféroit à tout & ne desiroit rien au-delà.

AN. DE J. C.
1368.

Il écrivit en même temps à François Bruni, pour lui rendre compte de son voyage à Pavie & de ce qui avoit retardé la reception du paquet que Donat étoit venu lui porter. Il le félicite de ce que le Pape lui a donné Coluccio Salutati pour adjoint dans les fonctions de Secrétaire Apostolique.

Sen. l. 11. ep.
2.

Coluccio Salutati est un compatriote de Pétrarque qui a été en commerce de lettres avec lui. Il est juste que j'entre dans quelque détail sur son compte. Né à Stignano, village de Toscane dans la vallée de Névola (a), il alla faire ses études à Bologne, où il eut pour maître le fameux Pierre de Muglo (cet ami de Pétrarque dont j'ai parlé) sous qui il fit les plus grands progrès. Son pere voulut ensuite qu'il étudiât le Droit; mais, comme Pétrarque & Boccace, il avoit une répugnance extrême pour ce genre d'étude. Son goût le portoit à l'éloquence & à la poésie. De Bologne il alla à Florence, où il s'attacha au Pere Louis Marfili, Augustin, Bachelier de Paris, qui avoit la réputation d'un des hommes les plus savans de son siècle dans le sacré & le profane. Il apprit beaucoup de choses de lui, & se forma tellement dans le commerce des gens de lettres qu'il recherchoit avec empressement, que François Bruni qui l'avoit en quelque façon adopté, crut devoir se l'associer dans l'emploi de Secrétaire Apostolique, & il en obtint l'agrément du Pape cette année. Coluccio pria Bruni d'ajouter une autre grace à celle-là; c'é-

(a) Pierre son pere, chef du parti Guelphe, y fut relegué par le parti opposé qui prévalut. Nevola est une riviere qui n'est pas loin de Florence.

AN. DE J. C.
1368.

toit de lui procurer la connoissance de Pétrarque , qu'il desiroit depuis long-temps.

Après avoir prévenu Pétrarque en sa faveur , Bruni engagea Coluccio à lui écrire. Coluccio le fit le 3

Bal. tom. 1. fol.
1440.

Avril de cette année. Baluse parle de cette lettre qui contenoit un grand éloge d'Urbain & un recit de tout ce qu'il avoit fait de bien à Rome. Voici ce que Pétrarque lui répondit.

Sen. l. 11. ep.
4. Padoue , 2.
Octobre.

„ La vieillesse qui rend les autres babillards m'a
„ rendu filentieux. Dans ma jeunesse j'écrivois beau-
„ coup & de longues lettres ; à présent j'ai pris le
„ parti de n'écrire qu'à mes amis & des lettres
„ courtes. Pour vous que je n'ai pas encore vu , que
„ je connois depuis peu & que j'aime déjà , je ne
„ répondrai que deux mots à l'aimable lettre que j'ai
„ reçue de vous. Votre style me plaît & les senti-
„ mens que vous me témoignez me flattent. Je suis
„ indigne sans doute des louanges que vous me don-
„ nez & de cette espece de culte que vous me ren-
„ dez ; mais cela ne tourne pas moins à votre gloire.
„ Il faut que vous aimiez bien la vertu , puisque vous
„ courez même après son ombre. Si , trompé par la
„ renommée vous me traitez si bien , moi qui n'ai
„ qu'un vain nom , que ne feriez-vous pas pour quel-
„ qu'un en qui vous trouveriez une vertu vraie &
„ solide ?

Depuis ce moment Coluccio s'attacha à Pétrarque & lui donna pendant sa vie & après sa mort mille témoignages d'estime , d'amitié & de zele. Pétrarque le traitoit comme un fils cheri , & lui donne quelque-fois ce nom. Il n'y a pas d'apparence qu'ils se soient jamais vus.

Pétrarque n'avoit jamais vu Urbain ; il le dit lui-même. Il brûloit de connoître un Pape dont la renommée publioit tant de merveilles , qui lui marquoit tant d'amitié , d'estime & de bonne volonté. D'ailleurs , quel plaisir pour lui de voir le souverain Pontife dans son Siege , Rome sortant de ses ruines & commençant à reprendre son ancien éclat (a) ! Que dis-je ! de voir cette grande ville dont la gloire lui étoit si chere , éclairée par les deux luminaires du monde ! Je me fers d'une métaphore familiere à Pétrarque & qui demande ici quelque explication.

AN. DE J. C.
1368.

Urbain , craignant les grandes chaleurs de Rome auxquelles il n'étoit pas accoutumé , étoit allé passer la canicule à Monte-Fiascone , ville de l'Etat Ecclésiastique où les chaleurs sont beaucoup plus supportables. Retourné à Rome le 21 Octobre , il trouva en arrivant à la porte Colline près du Château St. Ange l'Empereur qui l'attendoit (b). Ce Prince descendit de cheval lorsqu'il vit le Pape , prit les rênes d'un cheval blanc sur lequel le St. Pere étoit monté & le conduisit ainsi toujours à pied jusqu'à l'Eglise de St. Pierre.

Qui croiroit que cette marque de respect que l'Empereur donna au Vicaire de Jesus-Christ dans cette occasion ne fut pas approuvée de tout le monde même à Rome ? Il faut entendre sur cela ce que dit Coluccio Salutati dans une lettre à Boccace.

„ Les Prélats Romains qui étoient à la suite du „ Pape , étoient charmés de voir rendre à leur chef de

Epist. Col. Salutati. Boccac.

(a) Les Biographes d'Urbain disent qu'il fit réparer cette année les Eglises de St. Pierre , de St. Paul & de St. Jean de Latran. *V. Bal. tom. 1. fol. 409.*

les Visconti , soit par foiblesse , soit par mauvaise volonté , alla trouver le Pape à Viterbe , d'où il partit quelques jours avant lui pour aller l'attendre à Rome.

(b) L'Empereur ayant échoué contre

AN. DE J. C.
1368.

„ si grands honneurs. Le Peuple Romain accouroit
 „ en foule , transporté de voir les deux Monarques
 „ du monde dans une si grande union. Les amateurs
 „ de la paix ne pouvoient se rassasier de ce specta-
 „ cle , qui excitoit des mouvemens de piété ; mais
 „ ceux qui interpretent tout en mal , attribuoient à la
 „ pufillanimité de l'Empereur cette soumission qu'il
 „ marquoit au Pape. Il y en avoit qui disoient que
 „ c'étoit une humilité feinte. Les ennemis de l'E-
 „ glise tournoient la chose en ridicule , ou la con-
 „ damnoient ouvertement. Pour moi j'étois ivre de
 „ joie ; je ne me possédois pas , en voyant une chose
 „ que nos peres n'avoient pas vue , & que nous n'o-
 „ fions pas même espérer ; le Pontificat d'accord avec
 „ l'Empire ; la chair obéissant à l'esprit & la monar-
 „ chie de la terre soumise à la monarchie du ciel.

Pétrarque ne nous a pas fait connoître ce qu'il en pensoit. Il ne paroît pas qu'il ait eu cette année aucune espece de relation avec l'Empereur : du moins on n'en trouve pas la moindre trace dans la collection de ses œuvres. Je crois devoir attribuer la cessation de ce commerce à l'avilissement où ce Prince tomba par la façon dont il se conduisit en Italie. Il étoit à la tête d'une armée formidable *qui devoit engloutir les Visconti* (a) , dit M. Muratori ; c'étoit le principal objet de son voyage , & il ne leur fit point de mal. Barnabé le tint pour ainsi dire enchanté & suspendit tous ses mouvemens en le faisant boire à la tasse de St. Ambroise.

(a) *Pareva che l'Imperadore avesse da ingojare i Visconti.* Il étoit ligué avec le Pape , la Reine de Naples , les Seigneurs de Ferrare , de Mantoue , de Padoue , les Malatestes , &c.

Rome fut le theatre des actions les plus remarquables de ce Prince. Après avoir mené le cheval du Pape par la bride, il fit les fonctions de Diacre à la Messe, où Élisabeth sa quatrième femme (a) fut couronnée le jour de Toussaint. C'est-à-dire qu'il servit le Pape du livre & du corporal. Les Historiens Ecclésiastiques remarquent qu'il ne chanta pas l'Evangile, parce qu'il n'a, disent-ils, ce droit qu'à la messe de Noël. Il semble que son zèle pour l'Eglise & sa soumission pour les Papes méritoient qu'on lui donnât la satisfaction de faire encore cette fonction de Diacre, quoique ce ne fût pas son jour.

Ce Prince pusillanime & intéressé, après avoir fait une paix honteuse avec les Visconti, sortit d'Italie chargé d'or, laissant à la place *un grand nombre de parchemins & la sublime dignité Impériale, prostituée en plusieurs manières*. Je me fers des termes de l'Annaliste d'Italie [b]. En voilà assez, je pense, pour faire voir qu'il n'est pas étonnant que Pétrarque n'ait pris aucun intérêt à son entrée en Italie, & ne lui ait pas donné le moindre signe de vie. Il le méprisoit trop pour cela.

François de Carrare qui avoit suivi l'Empereur à Rome, raconta à Pétrarque à son retour tout ce qui s'étoit passé dans cette occasion remarquable. Pétrarque n'approuva pas que le Pape eût fait son entrée dans cette ville précédé par deux mille gendarmes. Il s'explique sur cela avec sa liberté ordinaire dans un de ses ouvrages. Ce qu'il dit mérite d'être relevé.

(a) Élisabeth, fille de Bugislas, duc de Pomeranie, petite fille de Casimir Roi de Pologne. L'Empereur l'épousa en quatrièmes noces l'an 1364.

(b) L'Italia empita di carte pecore ... la sublime dignità imperiale prostituita in varie maniere. *Ann. d'Ital. anno* 1369.

AN. DE J. C.
1368.

„ Il ne convient pas au Pontife Romain d'entrer dans
„ Rome à la tête d'une armée. Sa dignité, sa sain-
„ teté le défendent mieux que les glaives & les cui-
„ rasses. Les armes des Prêtres sont les prières, les
„ larmes, les jeûnes, les vertus & les mœurs. La
„ croix de Jesus-Christ est le seul étendard qu'ils doi-
„ vent arborer. Les démons la craignent & les hom-
„ mes la révérent. A quoi servent les trompettes &
„ les tambours ? Il suffit de chanter *Alleluia* (a).

* Corio. L'Historien de Milan * dit aussi qu'*Urbain entra dans Rome comme un tyran avec des troupes, au lieu que ses prédécesseurs y étoient entrés au chant des hymnes.* Mais les temps étoient bien différens. Pour moi il me semble que l'état de l'Italie dévastée par des brigands de tous les pays, l'humeur inquiète des Romains ne permettoient pas à ce Pape de voyager sans être escorté par une armée, & le justifient contre tout ce que peuvent dire les Auteurs Italiens.

Sen. l. 11. ep.
3.
Padoue, 3. Oc-
tobre.

La première lettre de Pétrarque à Urbain avoit causé une grande rumeur à la Cour du Pape. Les Cardinaux & les Prélats François se déchaînerent contre lui avec fureur. François Bruni en fut effrayé, & lui manda que la liberté avec laquelle il parloit pourroit lui faire beaucoup de tort.

„ Que voulez-vous dire, lui répondit Pétrarque ?
„ que peut-on faire à un homme qui ne desire rien ;
„ qui ne possède rien, dont la perte puisse l'affliger ?
„ Qu'on me refuse ce que je demanderai, j'y con-

(a) Non oportet Pontificem Romanum armatâ manu Romam petere : tutiorem illum facit auctoritas quam gladii, sanctitas quam lorice. Arma sacerdotum sunt orationes, lacrymæ & jejunia & virtutes & boni mores, abstinentia, castitas, huma-

nitatis mansuetudo actuum & verborum. Quid signis militaribus opus est ? Satis esset crux Christi, illam solam tremunt Demones, homines reverentur. Quid tubis aut buccinis ? Sufficit ALLELUIA. Ed. Bas. fol. 1073.

fens.

„ fens. Peu m'importe qui j'offense, pourvu que je
 „ ne déplaîse pas au Pape, que j'ai résolu d'aimer
 „ & de respecter toute ma vie, moins pour sa dignité
 „ que pour ses vertus & ses belles actions. Les re-
 „ proches que j'ai osé lui faire lui ont plu; dois-je
 „ craindre qu'il s'offense de ceux que je fais aux au-
 „ tres en le louant lui-même?

AN. DE J. C.
 1368.

Il parle dans cette lettre de son ancien ami Philippe de Cabassole, à qui le Pape venoit enfin de rendre justice en le faisant Cardinal [a]. „ Je savois bien qu'il
 „ le seroit un jour, dit Pétrarque, & je suis étonné
 „ seulement de ce qu'il l'a été si tard. Urbain est le
 „ seul qui l'ait bien connu. Lorsque j'ai appris cette
 „ nouvelle, mon premier mouvement a été de m'en
 „ réjouir suivant l'usage. Rentrant ensuite en moi-mê-
 „ me, j'ai eu pitié de mon ami, & j'ai dit: qu'a-t-il
 „ fait au Pape, qui le punit en le liant avec une
 „ chaîne d'or, dans le temps qu'il a le plus besoin
 „ de jouir de la liberté & du repos?

Ibid.

Peu de temps après qu'il eut écrit cette lettre, François de Carrare vint lui dire qu'il couroit de mauvais bruits sur le compte de Philippe de Cabassole. On disoit qu'il étoit mort à Avignon, où le Pape l'avoit laissé pour gouverner ce pays en son absence, & qu'il n'avoit pas eu le temps de recevoir le chapeau [b]. Quand le Seigneur de Padoue vit Pé-

(a) Philippe de Cabassole, qu'on a vu long-temps dans ces Mémoires Evêque de Cavaillon, fut nommé Patriarche de Jérusalem l'an 1361, Administrateur de l'Evêché de Marseille l'an 1366 & Cardinal sous le titre de St. Marcellin & de St. Pierre à la promotion du 22 Septembre 1368. C'est une chose remarquable qu'il est le seul personnage d'Avignon ou du Comtat que la Cour de Rome ait jugé digne d'entrer dans

le sacré College. Urbain l'aimoit & l'estimoit beaucoup.

(b) Bzovius rapporte une lettre du Pape de 1368, par laquelle il ordonne à Philippe de Cabassole d'achever les murailles d'Avignon & d'abattre même les maisons des Cardinaux qui pourroient nuire à cette construction. Il étoit Vicaire du Pape pour le spirituel & le temporel.

AN. DE J. C.
1369.
Pétrarque vivement affecté de cette nouvelle, il lui dit que ce n'étoit peut-être qu'un faux bruit, & il avoit raison, comme on le verra bientôt.

Malgré le déchaînement de la Cour Romaine contre Pétrarque, le Pape faisoit son éloge dans toutes les occasions & témoignoit toujours un grand desir de l'avoir auprès de lui. Voilà sans doute ce qui déterminâ Thomas de Farignano, Général des Freres Mineurs, à implorer la protection de Pétrarque auprès du St. Pere au sujet d'une tempête qui s'éleva contre lui dans son Ordre.

Wading annal.
an. 1368.

* Nicolas de Bessé, neveu de Clement VI.

Marc de Viterbe, Général des Cordeliers, ayant été fait Cardinal à la promotion du 18 Septembre 1366, le Cardinal de Limoge * protecteur de l'Ordre de St. François, assembla le Chapitre pour la nomination d'un autre Général. Thomas de Farignano ayant été élu contre la volonté du Cardinal, il lui en fut mauvais gré, & lui suscita des ennemis dans son Ordre qui le déférerent au Pape comme fauteur de l'hérésie des Fratricelles. Cette délation appuyée par le Cardinal protecteur, opéra que le Général fut suspens de ses fonctions pendant six mois ; grande flétrissure pour un homme comme lui !

Sen. L. 11. ep.
11,

Pétrarque écrivit une lettre au Pape le 1^{er}. Janvier de cette année, dans laquelle il rend le témoignage le plus avantageux sur la piété & la bonne doctrine de ce Religieux. Cette lettre étoit écrite de façon à faire grande impression sur l'esprit du Pape. Thomas de Farignano fut admis à se justifier devant trois Cardinaux & un grand nombre de Prélats & de Religieux ; il le fit avec tant de succès que non seulement il fut rétabli dans ses fonctions, mais que

dans la suite Gregoire XI le fit Patriarche de Grado & lui donna le Chapeau.

AN. DE J. C.
1369.

Pétrarque témoigne dans cette lettre un grand attachement pour l'Ordre de saint François. *Je suis tellement affecté pour cet Ordre*, dit-il, *sur-tout à cause de son Fondateur, que je crois en être [a].* Voilà une déclaration qui étoit, je pense, ignorée des Religieux de saint François & qui doit leur faire plaisir.

Le Cardinal de Cabasole partit d'Avignon dans le mois de Mai & alla trouver le Pape à Montefiascone, où il étoit venu passer l'été. Dans une conversation qu'ils eurent ensemble, où il fut question de Pétrarque, Urbain témoigna un grand desir de le voir & pria le Cardinal de se joindre à lui pour l'arracher de Padoue & l'engager à se rendre à Rome. Ce Cardinal écrivit à Pétrarque une lettre très-pressante, qu'il reçut au commencement d'Octobre. Il avoit eu la fièvre pendant tout le mois de Septembre, & il étoit encore si foible qu'il fut obligé de se servir d'une main étrangère pour lui répondre, ce qui ne lui étoit jamais arrivé. Voici le précis de cette réponse.

„ Votre lettre m'a trouvé languissant ; j'ai eu la Sen. l. ix. ep. 15.
 „ fièvre pendant quarante jours. Elle m'a tellement
 „ affoibli que je ne puis pas aller à mon Eglise qui
 „ est contigue à ma maison, sans être porté. Je sens
 „ que je ne me rétablirai jamais ; je suis tout-à-fait
 „ épuisé. Le Saint Pere me fait beaucoup plus d'honneur
 „ que je ne mérite : c'est à vous que j'en ai
 „ toute l'obligation. Rendez-lui mille actions de gra-

(a) Ad quem propter multa maxime propter autorem sic afficior quasi unus ex Ordine illo sum.

A a a a ij

AN. DE J. C.
1369.

» ces à votre nom & au mien.

Ed. Bas. fol.
1072.

Le Pape avoit tant d'envie de voir Pétrarque , qu'après l'avoir fait presser de venir par tous ceux qui étoient en relation avec lui , il prit le parti de lui écrire lui-même pour lui faire des reproches de ce qu'il se refusoit à ses empressements. « Il y a long-temps , lui disoit-il , que je desirer de voir une personne douée de toutes les vertus , ornée de toutes les sciences (a). Vous ne pouvez pas l'ignorer , & cependant vous ne venez pas. Vous donnez votre santé pour excuse. Venez le plutôt que vous pourrez sans exposer votre vie & sans vous incommoder. Vous me trouverez toujours empressé de vous voir & de vous procurer le repos de l'ame après lequel je fais que vous soupirez.

Sen. l. II. ep.
16.
Padoue , 26.
Decembr.

» Saint Pere , lui répondit Pétrarque , pourrais-je ne pas desirer ardemment de voir un grand personnage que Dieu a suscité pour tirer son Eglise de l'infame cachot où elle croupissoit ? Je ne me croirois pas chrétien , si je n'aimois pas , que dis-je ! si je n'adorois pas le Pontife , qui a rendu un si grand service à la République & à moi.

Après lui avoir rendu compte de la maladie qui l'a mis hors d'état de monter à cheval & de faire un pas sans être appuyé ou même porté , il lui dit : « Si le Pô se jettoit dans la mer de Toscane comme dans la mer Adriatique , je m'embarquerois sur le champ : le cours de ses eaux suppléeroit à ma foiblesse , & vous me verriez arriver assis dans un

(a) Personam tuam multiplicium virtutum ac scientiarum doctrinis insignitam. Ibid.

„ bateau au milieu de mes livres. Les Médecins me
 „ font espérer que le printemps achevera de rétablir
 „ mes forces ; dans cette espérance je cherche des
 „ chevaux pour faire mon voyage. Je fais bien que
 „ Caton le Censeur n'avoit qu'un cheval & trois va-
 „ lets ; mais nos mœurs dépravées par la vanité &
 „ le luxe ne s'accommoderoient pas de cette simpli-
 „ cité Romaine. On ne croit pas à présent pouvoir
 „ faire un pas sans être entouré de chevaux & de
 „ valets ; je résiste tant que je puis au torrent de ces
 „ coutumes perverses. Deux chevaux dans la maison
 „ me suffisent ; mais en voyage il m'en faut davan-
 „ tage pour éviter le murmure du peuple. Je suis plus
 „ connu que je ne voudrois ; il faut malgré moi que
 „ je me plie aux usages d'un siècle corrompu. Je
 „ profiterai du premier rayon de santé pour me ren-
 „ dre à vos ordres. Je suis persuadé que quand vous
 „ verrez à vos pieds un vieillard foible , inutile , qui
 „ n'est bon qu'à ce qu'il entreprend lui-même , qui
 „ ne soupire qu'après le loisir & le repos , vous le
 „ renvoyerez bien vite dans sa maison. Mes amis m'é-
 „ crivent que vous avez envie de me faire beaucoup
 „ de bien. Je ne doute pas de votre bonne volonté ;
 „ mais vous m'avez promis de me faire jouir du re-
 „ pos de l'ame ; c'est le plus grand bien que je puisse
 „ recevoir de vous ; je le préfère à tous les trésors
 „ de Crésus. Les richesses ôtent le repos au lieu de
 „ le donner. Le desir d'en acquérir ne me feroit pas
 „ faire un faux pas hors de ma maison ; je ne desire
 „ & ne demande rien. L'amour , l'attachement , le
 „ devoir , la piété , la reconnoissance ; voilà les seuls
 „ ressorts qui peuvent me mettre en mouvement. Je

AN. DE J. C.
1369.

A a a a iij

AN. DE J. C.
1370.

» vous ai dit que je ne vous demandois que votre
 » bénédiction & vos bonnes grâces ; si à cela vous
 » ajoutez le repos , vous complerez les vœux d'un pau-
 » vre vieillard.

Il n'est pas douteux que Pétrarque avoit un desir ardent d'aller à Rome , de connoître ce grand Pape , de répondre à l'empressement qu'il lui marquoit. Il passa tout l'hyver à se préparer à ce voyage & crut devoir prendre la précaution de faire son testament avant de partir. Il l'écrivit de sa propre main à Padoue le 4 Avril 1370. Ceux qui seront curieux de le voir , le trouveront dans la plupart des éditions de ses Œuvres. Je n'en rapporterai ici que les principales dispositions.

Il défend d'abord de pleurer sa mort , parce que dit-il , *les larmes ne font point de bien aux morts & peuvent faire du mal aux vivans*. Il ne demande que des prières & des aumônes aux pauvres qui prieront pour lui. *Pour ce qui regarde ma sépulture , ajoutait-il , qu'on fasse comme on voudra , peu m'importe où l'on place mon corps*. Il fait ensuite quelques legs pieux en faveur des Ordres Religieux , suivant l'usage , & il fonde un anniversaire dans son Eglise de Padoue , qui se célèbre encore tous les ans le 9 Juillet. Suivent les legs à ses amis.

Il legue au Seigneur de Padoue son tableau de la Vierge peint par Giotto , dont *les ignorans* , dit-il , *ne connoissent pas la beauté ; mais que les maîtres de l'art ne sauroient voir sans étonnement*. Il se tenoit d'un ami qu'il avoit à Florence , nommé Michel Vanni.

A Donat de Prato Vecchio , maître de grammaire à Venise , tout l'argent qu'il peut lui avoir prêté.

Il donne les chevaux qu'il aura à sa mort à Bonzanello de Vigoncia & Lombard de Serico (a) citoyens de Padoue, voulant qu'ils tirent au sort pour le choix.

Il avoue devoir à ce Lombard de Serico 134 ducats d'or avancés pour la dépense de sa maison, dont il a bien voulu se charger, en négligeant ses propres affaires. Il lui legue encore un gobelet qu'il avoit d'argent doré [b], dont il se servira pour boire de l'eau qu'il boit plus volontiers que le vin.

Il legue à Jean Abocheta, Custode de son Eglise, son grand bréviaire, qu'il a acheté à Venise cent francs, à condition qu'après sa mort ce bréviaire restera dans la sacristie pour l'usage des Prêtres de cette Eglise [c].

A Jean de Certaldo dit Boccace cinq cens florins d'or de Florence pour acheter un habit d'hyver pour ses études de nuit. *Je suis honteux*, dit-il, *de laisser si peu de chose à un si grand homme*, & en général il prie ses amis de n'imputer qu'à sa fortune la modicité de ses legs.

A Thomas Bambafi de Ferrare il fait présent de son bon lut pour s'en servir à chanter les louanges de Dieu.

A Jean de Dondi, Médecin de Padoue [d], il donne cinquante ducats d'or pour une bague d'or qu'il portera au doigt pour se souvenir de lui.

(a) Lombard de Serico étoit un homme de lettres grand amateur de la campagne, où il menoit une vie fort singulière. On verra qu'il étoit fort attaché à Pétrarque, qui lui a écrit plusieurs lettres.

(b) C'est sans doute le gobelet que l'Empereur Charles lui envoya l'an 1362.

(c) Ce breviaire étoit couvert de

pourpre; il resta dans cette Eglise jusqu'à ce qu'un Chanoine (Charles de St. Boniface) le porta à Rome où on l'a vu pendant long-temps. On ignore à présent ce qu'il est devenu. *Tomas. Petr. Rediv. fol. 147.*

(d) Jean de Dondi, grand Physicien & Astronome, Médecin de Jean Galeas Visconti. Je le ferai bientôt connaître.

AN. DE J. C.
1370.

Il institue héritier universel François de Brossano citoyen de Milan de la porte de Verceil ; & il le prie , non seulement *comme son héritier , mais même comme son fils très-cher , de faire deux parts de l'argent qu'il trouvera ; une pour lui & l'autre pour la personne qu'il lui avoit déclarée [a]*.

A l'égard du petit bien qu'il a dans le Comté Vénaisin à Vacluse , Diocèse de Cavaillon , comme en y allant ou y envoyant on dépenseroit plus que ce bien ne vaut , il le donne à l'hôpital du lieu ; & , si le droit ou la coutume mettoient quelque obstacle à l'effet de cette disposition , il veut qu'il appartienne à Jean & Pierre , fils de Raimond de Clermont , dit *Monet [b]* , en récompense des bons & agréables services que leur pere lui avoit rendus.

Au cas que François de Brossano vienne à mourir avant lui , il fait héritier à sa place Lombard de Serico qui connoît ses volontés , & comme il l'a toujours trouvé fidele pendant sa vie , il espère de le trouver tel après sa mort. (Il me paroît certain que c'est un fidéicommiss pour sa fille.)

Sa dernière disposition est en faveur de son frere Gerard , Chartreux de Montrieu. Il veut que son héritier lui écrive d'abord après son décès pour lui donner l'option de cent florins d'or payables en un seul paiement ou en plusieurs de cinq ou de dix florins tous les ans [c].

(a) Il me paroît clair que cela regardoit François sa fille. Plusieurs Biographes de Pétrarque ont prétendu qu'elle étoit morte dans ce temps-là , parce qu'il ne la nomme pas dans son testament. Mais convenoit-il à un homme comme Pétrarque de laisser à la postérité un monument authentique de son

incontinence ? François mourut en couche à Trevise l'an 1384 ; cela conste par son épitaphe.

(b) C'est ce valet fidele qui servoit Pétrarque à Vacluse , dont il fait si souvent l'éloge , comme on a pu voir dans ces Mémoires.

(c) On voit par un titre qui est dans
Peu

Peu de jours après avoir fait son testament , Pétrarque se mit en route ; le plaisir avec lequel il entreprenoit le voyage de Rome , lui fit croire qu'il étoit en état de le soutenir : mais il connut bientôt qu'il avoit trop présumé de ses forces ; il tomba comme mort à Ferrare , & resta plus de trente heures sans connoissance & sans sentiment. *On me fit les remèdes les plus violents , dit-il , pour me rappeler à la vie , & je ne les sentis pas plus qu'une statue de Polyclète ou de Phidias auroit pu le faire.*

AN. DE J. C.
1368.

Nicolas II d'Est , fils d'Obizzon , étoit alors Seigneur de Ferrare ; ami & admirateur de Pétrarque , il fut extrêmement touché de son état , le reçut chez lui & en eut un soin extrême. Ses Médecins le crurent mort ; ce fut un deuil public dans cette ville. La nouvelle se répandit bientôt à Padoue , à Venise , à Milan , à Pavie , &c. On accourut de toutes parts à son enterrement.

Hugue d'Est , frere de Nicolas , jeune homme plein de mérite , qui avoit un goût singulier pour Pétrarque , eut pour lui des soins & des attentions inconcevables pendant sa maladie. Il alloit le voir trois ou quatre fois par jour , envoyoit à tout moment savoir de ses nouvelles & lui faisoit porter tout ce qu'il croyoit pouvoir contribuer au rétablissement de sa santé. Pétrarque reconnut devoir la vie aux bontés de ces deux Seigneurs & leur en témoigna la plus vive reconnoissance.

Hugue d'Est étoit depuis quelque temps en rela-

les Archives de la Chartreuse de Mont-
trieu que Pétrarque légua cette année
vingt sols à perpétuité pour la fonda-
tion d'un anniversaire dans ce Cou-
vent , qui devoit être célébré à la St.
Michel. Ce legs n'est pas compris dans
son testament.

Tome III.

B b b b b

AN. DE J. C.
1370.

tion de lettres avec lui. Il ne nous est resté de ce commerce qu'une seule épître de Pétrarque concernant les tournois que ce jeune Seigneur aimoit & recherchoit avec fureur.

Conflictus gal-
lici.

Tout le monde fait que les tournois étoient des courses à la lance ou des combats de barriere, des jeux équestres qui présentoient une image de la guerre, étoient propres à former les guerriers & à entretenir parmi eux l'ardeur militaire. C'est en vain que les Allemands disputent aux François la gloire d'en être les inventeurs (a) ; on en voit quelques traces en France dès le neuvieme siecle, long-temps avant qu'il en fut question ailleurs, & les étrangers même les appellent *Combats François*. N'est-ce pas reconnoître leur origine ? De nos Cours ces exercices guerriers passerent dans celles d'Allemagne & d'Angleterre, & les Auteurs de l'Histoire Bizantine conviennent que les peuples d'Orient en apprirent l'art des François. Quelques précautions qu'on prît dans ces jeux, quoiqu'il ne fût permis de se servir que d'armes *courtoises* [non meurtrieres] ; cependant ils étoient toujours dangereux, souvent ensanglantés, quelquefois mortels ; ce qui engagea plusieurs Papes & quelques Conciles à les défendre.

Cor. hist. di
Mil.

Voilà sans doute ce qui fit qu'ils s'établirent plus tard en Italie, où l'autorité Ecclésiastique est plus respectée. Un Historien de Milan dit que *Barnabé Visconti fut le premier qui ordonna dans cette ville*.

(a) La Chronique de Tours en attribue l'invention à Geoffroy de Preuilli, mort l'an 1066. Les Allemands à l'Empereur Henri I. dit l'Oiseleur au commencement du dixieme siecle. Mais Nitard Historien du neuvieme raconte

qu'à l'entrevue de Charles le Chauve & de Louis son frere à Strasbourg, il y eut des combats à cheval entre les Gentilshommes de la suite des deux Princes, où ils étalèrent leur prouesse.

l'an 1350 des joutes à selles hautes & des tournois suivant l'usage de France & d'Allemagne. Ils furent bientôt à la mode dans toutes les Cours d'Italie. Hugue d'Est étoit le Seigneur de cette contrée qui s'y distinguoit le plus, & qui y acquit le plus de gloire.

AN. DE J. C.
1370.

Comme sa vie y avoit été quelquefois en danger, ses parents prièrent Pétrarque de tâcher de modérer cette passion qu'il ne savoit pas renfermer dans des bornes raisonnables. Voici un extrait de la lettre qu'il lui écrivit pour cela.

„ J'apprens avec plaisir que vous marchez à grands
 „ pas dans le sentier de la gloire. Il est difficile ,
 „ mais court. Loin d'arrêter votre course, je tra-
 „ vaillerois plutôt à l'accélérer. Allez, que rien ne
 „ vous retienne ; affrontez les perils & la mort, s'il
 „ le faut. Combattez pour votre salut, pour votre
 „ honneur, pour votre patrie. Voilà les cas où vous
 „ devez déployer votre valeur & sacrifier votre vie ;
 „ mais c'est une folie que de l'exposer dans des jeux
 „ équestres puériles & dangereux. Il y a plus d'im-
 „ prudence à cela que de vrai courage. Renoncez à
 „ ces fantômes de guerre, je vous en prie, je vous
 „ le conseille ; mon âge plutôt que ma prudence me
 „ donne le droit de vous parler sur ce ton ; vous
 „ me pardonnerez ma témérité en faveur de mon
 „ zèle. Vous avez assez fait voir de quoi vous êtes
 „ capable dans ces exercices ; il est temps de s'arré-
 „ ter, & il y auroit de la folie à suivre une car-
 „ rière où il y a plus de perils à courir que de gloire
 „ à acquérir. Laissez ces jeux à des gens qui ne peu-
 „ vent rien de plus, qui ne savent rien de mieux ;

Sen. l. 11. ep.
13.

B b b b ij

AN. DE J. C.
1370.

„ dont la vie ou la mort sont indifférentes. Votre
„ vie est nécessaire à vos freres , à vos amis , à la
„ République. Une ame comme la vôtre doit être
„ occupée d'objets plus nobles. On ne lit nulle part
„ que Scipion ou Cesar se soient amusés à des jeux
„ de cette espece.

Je ne fais si les conseils & les prieres de Pétrarque firent plus d'impression sur ce jeune Seigneur que les Canons des Conciles & les Bulles des Papes n'en faisoient sur la Noblesse Françoisé ; mais il faut convenir qu'il avoit raison de dire qu'il y a de la folie à exposer sa vie inutilement dans des jeux. La fureur des tournois étoit outre cela une source de ruine pour la Noblesse , cependant elle ne fut éteinte en France que par la mort tragique d'un de nos meilleurs Rois. Personne n'ignore que Henri II. fut tué dans un tournoi par Mr. de Montgomeri , & que c'est là la véritable époque de la cessation des tournois.

Sen. l. 13. ep.
1.
Arqua ,
Août.

Hugue d'Est mourut peu de temps après avoir reçu cette lettre dans les premiers jours d'Août. Je l'apprens par une autre lettre que Pétrarque écrivit à Nicolas son frere pour le consoler sur cette perte & lui marquer la part qu'il y prenoit. Il y parle de tous les témoignages de goût , d'empressement & de vénération que ce jeune héros lui avoit donnés & de tout ce qu'il avoit fait pour lui dans sa maladie.

Pétrarque ne fut pas plutôt rappelé à la vie par les soins des Seigneurs de Ferrare & les secours de leurs Médecins , qu'il voulut reprendre sa route ; mais les Médecins lui déclarerent tous unanimement qu'il n'arriveroit pas en vie à Rome. Leurs menaces ne l'auroient pas empêché d'exécuter son projet si ses

forces avoient secondé ses desirs ; mais il étoit si foible qu'il lui fut impossible de remonter à cheval. AN. DE J. C. 1370.
 On le ramena à Padoue couché dans un bateau. Son retour inespéré causa autant de surprise que de joie dans cette ville, où il fut reçu du Seigneur & des habitans comme un homme qui revient de l'autre monde.

On trouve ces petites anecdotes dans une lettre qu'il écrivit au Pape le 8 Mai, d'abord après son arrivée, pour se justifier de n'être pas allé jusqu'à Rome. Sen. l. 11. ep. 17. Padoue, 8. Mai.
C'est une ville sainte, dit-il, où tout bon chrétien doit désirer de vivre & de mourir ; quoiqu'en disent vos Cardinaux qui s'en moquent & affectent au dehors de la mépriser ; mais c'est de la haine qu'ils ont dans le cœur. Le mépris n'est que sur leurs lèvres.

Pour rétablir sa santé, il chercha un petit établissement champêtre en bon air près de Padoue. L'automne dernier il étoit allé passer quelques jours dans une maison de campagne que les Hermites de St. Augustin avoient à Arquà dans les Monts Euganéés, à quatre petites lieues de Padoue ; il avoit éprouvé que cet air lui convenoit, & cela le détermina à s'y établir.

Arquà est un gros village situé sur le penchant d'une colline qui le met à l'abri du nord, fameux par la salubrité de l'air, la beauté de ses vergers & la bonté de ses vins. Il a en face Montfelice, ville considérable du Padouan & la ville d'Est qui a donné son nom à cette maison illustre qui domine depuis si long-temps à Modène. Rien de plus agréable & de plus riant que cette situation. Il y regne un printemps

B b b b iij

AN. DE J. C.
1370.

continuel : Cerès , Bacchus , Pomone & Minerve semblent se disputer à qui répandra ses dons avec plus de profusion ; ce qui fait que plusieurs Gentilshommes de Venise & de Padoue y ont des maisons de campagne.

Pétrarque y acquit un emplacement dans le haut du village , où il trouva des vergers & des vignes autant qu'il en falloit pour un petit ménage. *Il y bâtit une maison petite , mais agréable & honnête , & il y fit planter un grand nombre d'arbres fruitiers.*

A peine fut-il établi à Arqua , qu'il mit la dernière main à un ouvrage qu'il avoit commencé l'an 1367 en remontant le Pô pour aller à Pavie [a] , & que Boccace & Donat le pressoient beaucoup de finir. En faisant connoître le sujet de cet ouvrage & ce qui en donna l'idée , j'apprendrai à mes Lecteurs la véritable cause du dégoût de Pétrarque pour le séjour de Venise , où il paroissoit mener une vie si agréable avec des amis , dont il dit lui-même que le commerce lui plaisoit beaucoup.

„ Il régnoit dans cette ville , dit Pétrarque , une
„ grande liberté en toutes choses , mais sur-tout dans
„ le propos. Les esprits les plus bornés , les hommes
„ les plus ignorans osoient attaquer les plus beaux
„ génies , les savans les plus renommés. Ce goût pour
„ la liberté étoit si vif , qu'on aimoit même la témé-
„ rité & l'audace par ce qu'elles lui ressembloit.

La Philosophie d'Aristote étoit fort à la mode en Italie , sur-tout à Venise ; quoiqu'on ne connût les œuvres de ce Philosophe que par de mauvaises

(a) Obstantem Padum remis , velis ac finibus supero , Ticinum repetens.
Ed. Basf. fol. 1056.

versions latines faites sur des traductions arabes , AN. DE J. C. 1370.
 dans lesquelles il étoit défiguré de façon à ne pas
 le reconnoître , & par les commentaires d'Aver-
 roes , qui ne répandoient pas une grande clarté sur
 sa doctrine ; mais ce Philosophe y gagnoit au lieu
 d'y perdre. Moins on l'entendoit , plus on l'admi-
 roit. Il étoit regardé comme un oracle : dans les
 écoles on ne le citoit qu'avec respect ; le moindre
 doute sur ses opinions n'auroit pas été bien reçu.
 St. Thomas lui-même ne disoit-il pas que sa doc-
 trine se concilioit fort bien avec les vérités du
 christianisme ? Cependant Aristote nioit la création
 du monde , la providence , les peines & les récom-
 penses de l'autre vie. Comment peut-on concilier avec
 le Christianisme un système dont voilà les principes
 fondamentaux ?

Les véritables Disciples d'Aristote à Venise croyoient
 comme leur maître le monde infini & coëternel à
 Dieu : ils se moquoient de Moïse & de la Genèse.
 Seroit-il possible , disoient-ils , que l'Architecte du
 monde fut resté si long-temps les bras croisés sans
 rien faire ? Non le monde existe de toute éternité , &
 si on lui trouve un air de nouveauté , cela ne vient
 que des révolutions & des changemens qu'il a es-
 subés par le moyen des déluges & des incendies.

Ils avoient un grand mépris pour Jesus-Christ qu'ils
 traitoient d'idiot , aussi-bien que ses Apôtres. Les plus
 grands Peres de l'Eglise étoient des imbécilles , ainsi
 que tous ceux qui ne flechissoient pas le genouil de-
 vant Aristote , qui n'adoptoient pas aveuglément les
 opinions les plus bizarres & les impiétés les plus
 revoltantes de son Commentateur Averroes. Les dog-

AN. DE J. C.
1375.

mes du Christianisme étoient pour eux de fables ; le paradis & l'enfer des contes de peau d'âne. Ils ne reconnoissoient pour gens d'esprit & pour vrais savans que ceux qui les tournoient en ridicule ; ceux qui les croyoient de bonne foi & qui les défendoient avec zele , étoient des fots & des ignorans (a). Ils pensoient comme leur maître que Dieu ne se mêle pas de ce qui se passe sous la lune.

Cette secte étoit fort répandue à Venise lorsque Pétrarque alla s'y établir. Quatre jeunes gens qui en étoient , trouverent moyen de faire connoissance avec lui & s'insinuerent dans ses bonnes graces par leur douceur , leur complaisance & leurs bonnes manieres. Ils alloient au-devant de tout ce qui pouvoit lui plaire , le combloient de présents , & lui témoignoit une sorte de vénération. Pétrarque *les recevoit comme des Anges* ; il étoit enchanté de les voir ; il se livroit à eux tout entier & sans reserve. *Il n'y eut jamais*, dit-il, *de société plus douce , plus agréable que celle-là , si l'envie n'y avoit pas mêlé son poison* (b).

Ed. Bas. fol.
1042.

Dès que le démon de l'envie eut soufflé son venin dans l'ame de ces Philosophes Vénitiens , ils changerent de façon de penser & d'agir à l'égard de Pétrarque. Ce n'étoit plus ce génie du premier ordre qu'ils admiroient autrefois & à qui ils rendoient une

(a) Pierre d'Apono , fameux professeur de Médecine & d'Astronomie à Padoue du temps de Pétrarque , qui avoit fait l'an 1310 un commentaire sur les problèmes d'Aristote , étoit un des chefs de cette secte ; il se moquoit des miracles de Jesus-Christ , & surtout de la résurrection du Lazare. Sa folie étoit de croire que les morts ne pouvoient pas ressusciter ; aussi fut-il condamné à être brûlé par l'Inquisition.

Heureusement pour lui la sentence ne fut exécutée qu'après sa mort & en effigie.

(b) Je n'ai pas pu découvrir ces quatre Vénitiens ; mais il y a lieu de croire que Gui Bagnolo de Reggio , Médecin du Roi de Chypre , enterré à Venise dans le cloître des Freres Mineurs avec une belle épitaphe en vers latins , étoit de ce nombre. Voyez *Agostini Scritt. Veneti.*

espece

espece de culte. C'est un bon homme, disoient-ils, il a des mœurs, de la vertu : il parle bien ; son style est élégant & correct ; mais il est ignorant dans le fond ; il a escroqué une réputation de science qui n'est fondée sur rien. Ce qui nous attache à lui, ce n'est pas son esprit, ses talens, son savoir, ni l'espérance d'apprendre quelque chose de lui ; c'est son caractère ; c'est la bonté de son cœur ; il est capable d'amitié & de suite.

AN. DE J. C
1370.

Pétrarque s'aperçut d'abord du changement survenu dans la façon de penser de ces jeunes gens ; il fut informé de ce qu'ils disoient de lui, & il vit bien qu'il ne pouvoit l'attribuer qu'à l'envie ; mais il ne comprenoit pas sur quoi elle pouvoit porter.

„ Que peuvent-ils m'envier, disoit-il ? Ce ne sont
 „ pas mes richesses ; ils sont cent fois plus riches
 „ que moi. Mes amis ? hélas ! la mort me les a pres-
 „ que tous enlevés ; d'ailleurs c'est un bien que je
 „ partage avec ceux que j'aime. Ma beauté ? elle est
 „ passée & je ne la regrette pas. Je suis assez bien
 „ pour un homme de mon âge ; mais je n'ai pas une
 „ figure à faire envie. Ma science ? ils me la refu-
 „ sent. Mon éloquence ? ils en font peu de cas, par-
 „ ce qu'elle est simple & sans enflure. Leur envie ne
 „ peut porter que sur la réputation dont je jouis. Elle
 „ est plus grande que je ne mérite, j'en conviens,
 „ & il est bien rare d'en jouir de son vivant ; mais
 „ elle m'a fait plus de mal que de bien, plus d'en-
 „ nemis que d'amis. Un guerrier qui va au combat
 „ avec un casque plus brillant, des armes plus dis-
 „ tinguées que les autres, est aussi plus exposé ; il
 „ reçoit un plus grand nombre de traits ; voilà pré-
 Tome III. C cccc

AN. DE J. C.
1370.

„ cisément ce qui m'est arrivé.

Ces jeunes Philosophes avoient de l'esprit & de la politesse ; ils aimoient l'étude. Le premier ne savoit rien ; le second , peu ; le troisieme , un peu plus ; le quatrieme savoit assez ; mais c'étoit un savoir confus , embrouillé , qui lui inspiroit beaucoup d'arrogance. *Il auroit peut-être mieux valu ne rien savoir , dit Pétrarque ; quand les sciences ne tombent pas dans un bon fond , elles ne produisent que de l'orgueil & de la folie.*

„ Ils s'étoient appliqués principalement à l'histoire
„ naturelle , & ils savoient par cœur l'histoire des ani-
„ maux d'Aristote (a). Ils vóus auroient dit combien
„ le lyon a de poils à la tête , l'épervier de plumes
„ à la queue. Ils savoient que l'éléphant s'accouple
„ par le dos ; que la femelle porte deux ans & vit
„ plusieurs siecles ; que le phénix se brûle sur un
„ bucher d'aromates & renaît de sa cendre ; que la
„ vipere ne fait qu'un petit ; que la mule n'est pas
„ féconde ; que l'ourfin quand il vient au monde ne
„ présente qu'une masse informe ; que l'hérifson de
„ mer arrête un vaisseau dans la mer & n'a plus
„ de force quand il est hors de l'eau. Que les tau-
„ pes sont aveugles , les abeilles sourdes ; que le cro-
„ codile est le seul des animaux qui remue la ma-
„ choire supérieure , &c. Toute leur science étoit bor-
„ née à des observations de cette nature , rappor-
„ tées par des voyageurs venant de loin , qui les ont
„ crues trop légèrement , ou qui les ont prises dans

(a) Mr. de Buffon , le meilleur Juge qu'on puisse citer sur cette matiere , dit que l'histoire des animaux d'Aristote est peut-être encore aujourd'hui ce que nous avons de mieux fait en ce genre. Cela pouvoit être vrai avant l'histoire naturelle de Mr. de Buffon.

„ leur imagination. On les trouve fausses pour la plupart, quand on les examine avec attention.

AN. DE J. C.
1370.

Pétrarque faisoit fort peu de cas de toutes ces connoissances, parce qu'il les regardoit comme inutiles au bonheur de la vie. *Ne vaut-il pas mieux, disoit-il, s'appliquer à connoître la nature de l'homme que celle des quadrupedes, des oiseaux, des poissons ? Ne seroit-il pas plus intéressant de savoir ce que nous sommes, d'où nous venons & où nous allons ?* Comme il ne se défoit de rien, il parloit sur cela avec sa liberté ordinaire & cette effusion de cœur qu'il croyoit pouvoir se permettre avec des amis.

Les quatre Vénitiens furent d'abord étonnés de la liberté avec laquelle Pétrarque frondoit la doctrine d'Aristote qu'ils préféroient, comme j'ai dit, à celle de Moïse & de Jesus-Christ. Ensuite ils se fâcherent tout de bon & finirent par tenir un Conciliabule où le savoir de Pétrarque fut examiné juridiquement & la sentence prononcée dans les regles. Pour observer les formes ordinaires du barreau, quelqu'un fut chargé de plaider la cause de Pétrarque. Il dit qu'il jouissoit d'une grande réputation ; que plusieurs grands hommes l'avoient aimé & estimé ; que le Roi Robert avoit rendu de lui un jugement fort avantageux ; que les trois derniers Papes avoient voulu l'avoir pour secretaire ; que le Pape Urbain faisoit son éloge & lui avoit écrit des lettres flatteuses ; que l'Empereur l'aimoit, lui écrivoit souvent & lui envoyoit des couriers. On répondit à tout cela que rien n'étoit si trompeur que la renommée ; que ceux qui avoient si bonne opinion de Pétrarque le connoissoient mal ou étoient aveuglés sur son compte ; que le Roi Robert

C c c c ij

AN. DE J. C.
1370.

étoit un mauvais Juge & ne méritoit pas la réputation dont il avoit joui ; que les Papes avoient été trompés comme les autres par la renommée , ou qu'ils ne faisoient cas de Pétrarque qu'à cause de sa vertu & de ses mœurs ; enfin que si l'Empereur desiroit de s'entretenir avec lui , c'étoit parce qu'il savoit bien l'histoire ancienne dont ce Prince étoit fort curieux.

Celui qui plaidoit la cause de Pétrarque , objecta ensuite son éloquence & l'élégance de son style ; mais il fut décidé que cela étoit étranger au vrai savoir ; qu'on pouvoit bien parler & être fort ignorant. La matiere ayant été bien agitée , il fut décidé tout d'une voix que *Pétrarque étoit un bon homme sans lettres* *.

* Virum bonum sine litteris.

Cette sentence fit beaucoup de bruit à Venise. Pétrarque s'en moque ; mais ses amis & sur-tout Donat prirent la chose sérieusement , & voulurent absolument qu'il écrivît pour se défendre. Voilà le sujet de ce traité qu'on trouve dans ses œuvres sous ce titre : *DE SA PROPRE IGNORANCE ET DE CELLE DE PLUSIEURS AUTRES*. J'ai cru devoir donner une idée de cet ouvrage.

De ignorantia sui ipsius & multorum.

Après avoir fait l'histoire de ce jugement singulier porté contre lui , Pétrarque paroît y souscrire volontiers & reconnoître son ignorance. « Je passois » pour savant dans ma jeunesse , dit-il , on me trouve » ignorant dans ma vieillesse ; mais on dit que je » suis un homme de bien. A la bonne heure ; je me » soucie fort peu de ce qu'on m'ôte , pourvu que » j'aie en effet ce qu'on me laisse. Je ferois volontiers ce partage avec mes Juges ; qu'ils soient savans & moi vertueux , j'y consens. Il me suffit d'en

« savoir assez pour pouvoir dire mon bréviaire.

AN. DE J. C.
1370.

Voilà assurément un grand trait de modestie ; mais il ne faut pas en être la dupe. Pétrarque fait ensuite un grand étalage d'érudition pour prouver l'injustice de cette décision. Il en appelle à la postérité, persuadé qu'elle reformera la sentence des quatre Vénitiens qu'il dit avoir été dictée par l'envie. (Je voudrais pouvoir lui apprendre qu'elle l'a fait & qu'elle le regarde avec raison comme le plus savant homme de son siècle. Je crois pouvoir me flatter que ces Mémoires ne la feront pas changer d'avis.)

Pétrarque passe en revue dans ce traité la Philosophie ancienne qu'il tourne en ridicule, les atomes de Démocrite & d'Epicure, la métempscose de Pythagore, &c. Il fait voir ensuite que notre science se réduit à rien ou à peu de choses, & il cite sur cela les plus grands Philosophes qui en sont convenus de bonne foi. Presque tout ce qu'il dit est tiré des Tusculanes de Cicéron, de son traité *de la Nature des Dieux* & du livre de saint Augustin *de la Cité de Dieu* (a).

J'ai voulu découvrir d'où pouvoit être venu cet esprit d'incrédulité & d'irréligion qui s'étoit répandu dans la ville de Venise dans un temps où il semble que les hommes ne péchoient que par un excès de crédulité. Pétrarque m'a mis sur la voie ; j'ai vu

(b) Cet ouvrage de Pétrarque dédié à Donat, écrit de sa propre main, se trouve en original dans la bibliothèque du Vatican, N°. 3359. Il dut passer dans son temps pour un chef d'œuvre d'érudition. S'il paroïssoit à présent, on le regarderoit comme l'ouvrage d'un pédant, & personne ne le liroit. Cependant Pétrarque y parle fort bien d'Aristote. Il tient un juste milieu entre ses adorateurs qui le croyoient in-

faillible & ses ennemis qui le méprisoient. C'étoit, dit-il, un grand génie, qui savoit beaucoup de choses, mais il en ignoroit encore davantage. Il faisoit peu de cas de sa morale, qu'il trouvoit froide, & encore moins de son style qui lui paroïssoit dur & scabreux ; mais il l'attribuoit à l'ignorance ou à l'envie de ses traducteurs. *Interpretum ruditatem vel invidia ad nos durus scaberque pervenit. IBID.*

C c c c c iij

AN. DE J. C.
1370.

* Son vrai nom
est Aben-Rofchd
fils de Roichd.

dans le traité dont je viens de donner l'analyse, qu'il faut en chercher la source dans les œuvres d'un Philosophe Arabe connu sous le nom d'Averroes, qui n'est pas son véritable nom *. Le déchaînement de Pétrarque contre ce Philosophe me donne lieu de faire ici une petite digression sur son compte.

Averroes né à Cordoue vers le milieu du douzième siècle, fut en même temps Juge, Médecin, Philosophe & Théologien. Il s'attacha à la Philosophie d'Aristote, dont les œuvres étoient venues de Constantinople & avoient été traduites en Arabe depuis quelque temps (a). Averroes devint idolâtre de ce Philosophe. Il disoit que *la nature avoit fait les derniers efforts en le mettant au monde*. Il entreprit de commenter la plus grande partie de ses œuvres, & il s'en acquitta si bien au goût des Arabes qu'ils l'appelloient *le Commentateur* par excellence ; *l'ame d'Aristote*.

Cependant il faut convenir qu'Averroes n'étoit pas en état de développer le sens de la doctrine de ce Philosophe & de dissiper les ténèbres dont il lui a plu de s'envelopper. Il ignoroit le Grec & le Latin, l'Histoire & la Philosophie ancienne, ce qui lui a fait faire les bêtises les plus ridicules, lorsqu'il entreprend de citer quelque Philosophe ancien *. D'ailleurs il se servoit d'une traduction Arabe qui rendoit fort mal les pensées d'Aristote. Les savans disent que la langue Arabe est peu propre à rendre les tours de la

* Ind. Vives,
de causis corr.
art. 1. 5.

(a) On croit que c'est le Calife Al-mamon qui les fit venir au commencement du neuvième siècle. Cela lui a été reproché par un Auteur *Mahométan (Fakiddin). *Fieri non potest quin Deus certas de Almamone penas sume-*

ret, quod scientiis philosophicis intro-
ductis, Mohammedanorum pietatem in-
terpellarit. BAILE DICT. ART. TAKID-
DIN. Les Arabes se moquèrent de l'Al-
coran quand ils eurent lu Aristote.

langue Grecque & les idées philosophiques.

AN. DE J. C.
1370.

Quelque mauvais que fussent ces commentaires , les Sarrafins les regardoient comme le meilleur livre de Philosophie qui eut jamais paru (a). Cette grande réputation excita la curiosité des Vénitiens qui étoient en commerce avec les Sarrafins. Ils les portèrent à Venise & en firent des traductions latines qui furent bientôt répandues dans toute l'Italie. Les Historiens Allemands prétendent que ces traductions furent faites par ordre de l'Empereur Frederic II. Gilles de Rome dit avoir vu les deux fils d'Averroes à la cour de ce Prince.

Cuspinien , Ca-
rion , &c.

Egid. Rom.
quodlibet.

Quoiqu'il en soit , Pétrarque nous fait connoître quelle fut la vogue & le succès des œuvres d'Averroes à Venise. Cet impie avec qui il eut une conversation dans sa bibliothèque dont j'ai parlé , après lui avoir témoigné un grand mépris pour les Peres de l'Eglise & les Apôtres , ne lui disoit-il pas : *Ah ! si vous pouviez lire Averroes , vous verriez combien il est supérieur à tous ces conteurs de sornettes (b) ?* Cette passion pour Averroes & Aristote son maître , qu'on citoit dans les écoles comme des oracles ; ce dégoût pour les Livres saints ; ce mépris pour les plus grands Docteurs de l'Eglise , se répandirent de proche en proche & corrompirent les principales villes d'Italie , où les lettres étoient le plus cultivées. Il faut entendre gémir sur cela le savant Evêque des Canaries ; Melchior Canus (c).

(a) On dit que Bajazet se les faisoit lire quand il étoit attaqué de la goutte pour charmer la douleur.

(b) Utinam tu Averroem pati posses , ut videres quanto ille tuis his nugatoribus major sit ! *Sen. l. 5. ep. 3.*

(c) Superiore sæculo & paucis ante-

rioribus , oraculi loco erat Averroes in scholis , præsertim in Italiâ ; quæ occasio fuit magnorum in illis oris errorum Aliqui non minus in pervolutando Averroë collocabant operæ quam in sacris litteris possunt , qui his maxime delectantur. *De Locis , l. 10. cap. 5.*

AN. DE J. C.
1370.

Averroes, fidele disciple d'Aristote, nioit comme lui la providence & la création du monde. Il s'attacha principalement à développer le systême de son maître sur l'ame qui n'a jamais été bien entendu, puisqu'on dispute encore s'il la croyoit mortelle ou immortelle. Averroes n'admettoit qu'une seule intelligence qui anime tous les individus de l'espece humaine & fait en eux toutes les fonctions de l'ame raisonnable. On le regarde communement comme l'inventeur de cette opinion ; mais il est clair qu'il n'a fait qu'éclaircir & développer sur ce point la doctrine d'Aristote, qui est en même temps celle de Platon, de Pithagore & des plus grands Philosophes anciens. L'ame universelle répandue dans le monde & animant tout, que Virgile a rendue par de si beaux vers (a).

Cette opinion que Pomponace même appelle *monstrueuse*, que Baile traite d'*impie* & d'*absurde*, n'est en effet qu'un Spinosisme mitigé. Elle exclut la moralité des actes, la vie de l'ame séparée du corps, les peines & les récompenses après la mort ; par conséquent elle ne peut s'accorder avec aucune espece de religion. Aussi Averroes les tournoit toutes en ridicule & n'en professoit aucune ; ce qui lui attira de grandes persécutions à Cordoue, à Fez & à Maroc. Il disoit que le Judaïsme étoit une religion d'enfants, le Mahométisme une religion de pourceaux ; mais, ajoutoit-il, *je ne connois pas de secte plus insensée & plus absurde que celle des Chrétiens*

(a) Principio cœlum & terram, camposque liquentes,
Lucentemque globum Lunæ, Titaniaque astra
Spiritus intus alit, totamque insusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet. *Virg. Æneid. l. VI.*

qui

qui adorent ce qu'ils mangent (a). On ne peut répéter ces choses là sans frémir.

AN. DE J. C.
1370.

Lorsque Pétrarque fut établi à Venise, on lui vanta tellement les œuvres d'Averroes, qu'il eut la curiosité de les lire. Les blasphèmes qu'il y trouva contre Jesus-Christ & le Christianisme excitèrent en lui la plus grande indignation & je n'en suis pas étonné. Il fit des recueils dans le dessein de combattre les impiétés de ce Philosophe Arabe & d'en faire sentir toute l'horreur; mais ses grandes occupations & la défiance de ses forces ne lui ayant pas permis d'entreprendre un si grand ouvrage, il exhorta le Pere Louis Marfili Augustin de Florence à y travailler. Ce Religieux, dont j'ai déjà parlé, étoit né avec beaucoup d'esprit; il avoit fait ses études à Paris, où il avoit passé Bachelier. On le regardoit à Florence comme le meilleur Théologien & un des plus savans hommes de son siècle. On ne faisoit rien d'important sans le consulter, & il joua dans cette ville un rôle considérable.

Voici ce que Pétrarque lui écrivit pour l'engager à entreprendre la réfutation d'Averroes.

„ Quand vous serez parvenu à ce que vous de-
„ firez, je vous conjure de faire quelque chose con-
„ tre Averroes, ce chien enragé qui aboie avec tant
„ de fureur contre Jesus-Christ & contre le Chris-
„ tianisme. Je l'avois entrepris; mais je n'ai ni le
„ temps ni le savoir nécessaire pour cela. Vous avez
„ tout ce qu'il faut pour le faire avec succès; em-
„ ployez y toutes les forces de votre esprit. Jesus-

*Epist. sine tit.
ult.*

(a) Nullam vidi sectam stultiorem & ludicram magis quam christianam, quæ quod edit adorat.

AN. DE J. C. 1370. „ Christ viendra au secours de son champion ; mais
 „ je vous déclare que mort ou vif, je veux que
 „ cet ouvrage me soit dédié (a).

Oper. S. Tho-
mæ, tom. 17.
ed. Romæ.

* *Charles Bouil-*
le, vie de Rai-
mond Lulle.

Dans cette lettre Pétrarque paroît étonné de ce que plusieurs grands hommes avoient négligé une entreprise aussi importante ; il appelle *impie* leur silence. Il ignoroit sans doute que St. Thomas l'Ange de l'Ecole avoit fait un traité dans lequel il combat avec force l'opinion d'Averroes sur l'unité de l'entendement humain. Plusieurs autres avoient suivi son exemple, parmi lesquels on compte Raimond Lulle, cet Espagnol si zélé contre les Mahométans. Son Biographe * dit qu'il sollicita vivement Clement V de condamner les erreurs d'Averroes ; qu'il voulut engager Philippe le Bel Roi de France à le demander aussi & qu'il ne put y réussir.

* *Impr. Venet.*
 1492.

Sa demande étoit fondée sur ce que la doctrine pestiférée de ce Philosophe avoit déjà infecté l'Italie ; & il faut convenir qu'il avoit raison. On vient de voir ce qui se passoit à Venise. A Padoue l'Averroïsme avoit fait tant de progrès, que le Prieur des Servites, homme de mérite, qui avoit professé la Théologie avec succès à Paris, à Bologne & à Padoue, étoit appelé *Averroïste* à cause de son attachement pour Averroes, dont il commenta les œuvres *. Son véritable nom étoit *Urbain de Bologne*. Mr. le Comte Mazzuchelli me l'a fait connoître.

L'Averroïsme se perpétua à Padoue ; la plupart des Professeurs de cette ville en étoient entichés ; ils se le transmettoient de main en main, jusqu'à ce qu'enfin

(a) Il ne paroît pas que le Pere Marfili ait fait cet ouvrage. Pétrarque l'aimoit & l'estimoit beaucoup. Il lui donna le livre des Confessions de St. Augustin qu'il tenoit du Pere Denis & qu'il portoit par-tout avec lui. *Sen. l. 14. ep. 7.*

Nicolet Vernias, un de ces Professeurs, publia un traité au commencement du seizième siècle, dans lequel il présentoit dans un si beau jour le système d'Averroes sur l'unité de l'entendement ; il l'appuyoit de preuves si fortes qu'on disoit qu'il avoit entraîné dans cette opinion presque toute l'Italie. Augustin Niphus son disciple, Alexandre Achillini son collègue pensoient comme lui : on disoit la même chose des plus beaux esprits & des plus grands littérateurs de ce temps-là *. Enfin le mal étoit si grand que Leon X crut devoir en arrêter les progrès par une Bulle publiée dans le Concile de Latran l'an 1513, par laquelle il défend sous des peines grièves d'enseigner que *l'ame est mortelle ou unique dans tous les hommes*.

AN. DE J. C.
1370.

* Pomponace,
Calderin, Bem-
be, Politien,
&c.

J'avoue que j'ai peine à concevoir comment les plus beaux esprits d'Italie & les plus savants avoient pu adopter une opinion aussi absurde & se laisser séduire par des ouvrages écrits dans un style barbare, inintelligible, & dont il seroit impossible à présent de soutenir la lecture. Ils n'ont jamais été traduits dans notre langue. Le nom d'Averroes est à peine connu en France, & il n'y a pas lieu de craindre que sa doctrine y fasse fortune, non plus que celle de Spinoza qui lui ressemble beaucoup. Il seroit à désirer que le Christianisme ne fut pas attaqué dans ce Royaume par des ennemis plus dangereux & des écrivains plus séduisants.

Pétrarque dit que ces quatre Philosophes Vénitiens qui le jugerent, malgré la liberté qui régnoit à Venise, n'osoient pas débiter ouvertement leur doctrine Averroïque. *Ils n'attaquoient la religion ; ils ne se moquoient de Jesus-Christ qu'en cachette & dans*

D d d d ij .

AN. DE J. C.
1370.

des coins. Quand ils disputoient en public, ils disoient toujours : nous parlons philosophiquement & la foi à part [b]. En France il n'y a pas long-temps que les incrédules prenoient les mêmes précautions. L'incrédulité cherchoit les ténèbres & ne paroissoit que sous le masque : à présent elle se montre en plein jour & marche tête levée. Il est aisé de prévoir ce qui doit en résulter si Dieu n'y met ordre.

Le bon air des Monts Euganéés ne rétablit pas la santé de Pétrarque. Il fut malade pendant tout l'été. Jean de Dondi son Médecin ou plutôt son ami [car Pétrarque n'avoit point de Médecin] ne pouvant pas quitter Padoue pour aller le voir, lui écrivit une lettre où il lui apprenoit qu'il avoit découvert la vraie cause de sa maladie & les remèdes propres à la guérir. Elle venoit, disoit-il, de ce qu'il *mangeoit du fruit, buvoit de l'eau & jeûnoit souvent.* Il lui conseilloit de changer totalement son régime, s'il vouloit recouvrer la santé, & sur-tout de s'abstenir des choses salées & des herbes crues. *Si vous ne voulez pas croire les Médecins, ajoutoit-il, croyez du moins l'expérience, & voyez combien de maux vous sont venus cette année pour n'avoir pas voulu suivre leurs conseils. C'est un moyen sûr pour ne pas vivre long-temps (b).*

A l'égard des choses salées & des herbes crues, Pétrarque ne fit aucune difficulté d'y renoncer. « Je

*Sen. l. 12. ep.
1. & 2.*

(a) Submotis arbitris oppugnant veritatem & pietatem : clanculum in angulis Christum irident : ubi ad disputationem publicam ventum est, quia errores suos eructare non audent, protestari solent se in præsens sequestratâ ac sepositâ fide differere.

(b) Si Medicis non vis credere, num-

quid saltem tibi ipsi, numquid experientia matri artium non credes? Cogita quot tibi hic annus præter solitum morbos fecit ex contemptu præceptorum Medicinæ. Aquæ potus, esus fructuum, jejunia, tuorum causæ sunt malorum.... Fac ut libet; scito tamen quia Medicis non credendo vives minus.

» les aimois beaucoup autrefois , dit-il ; mais appa-
 » remment que ces aliments ne me conviennent plus ,
 » car je les appete beaucoup moins & je consens de
 » m'en abstenir tout-à-fait.

AN. DE J. C.
 1370.

» Il n'en est pas de même du fruit que tous les
 » Médecins regardent comme aussi pernicieux que l'a-
 » conit & la cigue. Si cela étoit , il faudroit avouer que
 » la nature seroit une marâtre bien cruelle qui au-
 » roit donné aux fruits un si beau coloris , un par-
 » fum si flatteur , un goût si agréable pour nous sé-
 » duire & nous faire tomber dans le piège. Est-il d'une
 » bonne mere de présenter à ses enfans du poison
 » couvert de miel ?

Je n'entrerai pas dans le détail de tout ce qu'il
 dit sur l'eau , sur les fruits , sur le jeûne ; cela me
 meneroit trop loin & donneroit à mon livre l'air d'un
 traité de Médecine : d'ailleurs je me propose de faire
 connoître dans un autre ouvrage ce que Pétrarque
 pensoit sur cet article. Jean de Dondi ne laissa pas
 cette lettre de Pétrarque sans réponse. Les Médecins
 ont toujours mille choses à dire , sur lesquelles il est
 impossible de leur prouver qu'ils se trompent ; c'est
 un grand avantage de leur art. Pétrarque repliqua
 encore. On trouve dans ces lettres & ailleurs des choses
 bien fortes contre la Médecine , ou plutôt contre les
 Médecins , qui avoient du temps de Pétrarque les mê-
 mes défauts qu'on leur reproche à présent : de ne
 pas conformer leur pratique à leur théorie , conseil-
 lant la diette & mangeant beaucoup ; faisant prendre
 beaucoup de remèdes & n'en prenant point ou très-
 peu ; de s'appliquer davantage à toute autre chose
 qu'à leur profession ; d'être plus occupés de faire

D d d d iij

AN. DE J. C.
1370.

briller leur esprit que de guérir leurs malades ; d'abuser de l'ignorance & de la crédulité des hommes ; de mettre leur vie en peril en faisant des expériences qui puissent les mener à quelque découverte pour acquérir une vogue qui les enrichisse.

Réfl. de Mr. le
François sur la
Médecine.

De nos jours un Médecin a entrepris de défendre la Médecine contre ses trois plus grands ennemis. Selon lui *Pétrarque l'insulte avec force ; Montagne la méprise comme de sens froid ; Moliere la tourne en ridicule. Tous les trois en jugent sans connoissance.* C'est ce qu'il vouloit & devoit prouver ; il s'agit de favoir s'il l'a fait. Il ne m'appartient pas d'en juger.

Je ne puis me déterminer à finir cet article sans dire quelque chose de Jean de Dondi , ayant pris à tâche de faire connoître tous les gens de mérite , & sur-tout les gens de lettres avec qui Pétrarque a été en liaison.

* Tom. 20. fol.
443.

Jean étoit fils de Jacques de Dondi , Philosophe , Médecin & Astronome fameux , sur lequel Mr. Falconnet a donné un Mémoire curieux , qu'on trouve dans le recueil de l'Académie des Inscriptions * à l'occasion de sa fameuse horloge qui fut placée sur la tour du palais de Padoue , l'an 1344. Cette horloge qui passoit pour une merveille du siècle , outre les heures , marquoit le cours annuel du soleil suivant les douze signes du Zodiaque , le mouvement des planettes , les phases de la lune , les mois & même les fêtes de l'année.

Le Songe du
vieil Pellerin.

Philippe de Maiziere dit que *c'étoit une sphere toute de laiton & de cuivre , que malgré la multitude des roues qui ne se pourroient nombrer bonnement sans défaire l'instrument , tout le mouvement d'icelle étoit*

gouverné par un seul contrepoids; qu'on venoit de fort loin pour voir l'Auteur & l'ouvrage qui fut fait en seize ans. Il l'attribue à Jean, quoique les Historiens en fassent tout l'honneur à Jacques. Cette méprise est d'autant plus singulière que Philippe de Maizière se dit grand ami de Jean (a).

AN. DE J. C.
1370.

Peut-être que le fils aida le père dans la construction de ce chef d'œuvre de mécanique. Ce qui est certain, c'est qu'il fit un ouvrage intitulé *Planetarium* en trois volumes, pleins de figures, où il explique la fabrique de l'horloge de son père. Pétrarque dit que cet ouvrage lui fit donner le surnom d'*Horologio* qui a été perpétué dans sa famille (b); mais n'est-il pas plus probable que ce sobriquet vient de l'horloge même de son père?

S'il en faut croire Pétrarque, Jean de Dondi avoit un esprit sublime qui l'auroit élevé jusqu'au ciel, si la médecine ne l'avoit pas retenu sur la terre (c). C'étoit le plus grand Médecin d'Italie, attaché à Jean Galeas Visconti, qui lui donnoit deux mille florins de gage. Il étoit outre cela bon Physicien & habile Astronome. Nous avons de lui un traité sur les bains de Padoue & la cause de la chaleur des eaux d'Abano (d). Il

(a) Cette méprise, quoique relevée par Mr. Falconet, a été répétée par plusieurs Auteurs, & notamment par Mr. de Villaret dans le second tome de son histoire de France, fol. 163.

(b) Cette famille subsiste encore à Padoue & à Venise divisée en deux branches, dont l'une est décorée du titre de Marquisat. La fameuse Lucrece, femme du Marquis Obizzi, étoit de cette maison. Son épitaphe qu'on voit à Padoue, est curieuse. On la trouve dans tous les voyages d'Italie.

(c) *Iturus ad Sidera, nisi eum Me-*

decina detinuisse, tam excelsi tamque capacis est ingenii. Sen. l. 15. ep. 3.

(d) Il fut imprimé à Venise l'an 1553 dans un recueil de *Balneis*. Abano (*Aponus*) est un bourg à cinq milles de Padoue, dont les eaux chaudes étoient connues des Anciens. Suetone, Lucain, Martial, Claudien en parlent. Theodoric fit fermer de murailles le lieu où étoit cette fontaine à cause de sa grande réputation, *ob loci celebritatem*. On donnoit à ces eaux des propriétés merveilleuses.

AN. DE J. C.
1370.

nous apprend dans ce traité la manière dont son père faisoit du sel sans soleil & sans feu, par une espèce d'évaporation au bain-marie. Il prenoit un vase à demi plein des eaux chaudes d'Abano & le tenoit plongé dans le réservoir de ces eaux près de leur source jusqu'à parfaite siccité. Le sel qui restoit au fond du vase après l'évaporation de l'eau, étoit moins acre & plus sain que le sel marin.

Modus vivendi
tempore pesti-
lentiali. Catal.
bibl. Ricc. fol.
167.

Nous avons encore de Jean de Dondi un traité *de la manière de vivre en temps de peste*. Il est manuscrit dans la bibliothèque Ricardi à Florence & mériteroit peut-être de voir le jour. Pétrarque dit qu'il n'avoit pas de meilleur ami que lui, & il lui en donna une preuve dans son testament. Jean aimoit beaucoup la conversation & les ouvrages de Pétrarque ; il alloit le voir fort souvent ; mais c'étoit des altercations continuelles sur la Médecine, après lesquelles chacun restoit toujours dans son opinion. Pétrarque lui permettoit de venir le voir comme ami ; mais non pas comme Médecin. *Quand je vois entrer un Médecin, disoit-il, je fais tout ce qu'il va me dire. Mangez de jeunes poulets ; buvez de l'eau chaude, usez du remède que la cicogne nous a appris, &c.*

Dans le temps que Pétrarque luttoit avec la maladie & le Médecin, il apprit une nouvelle peu propre à opérer sa guérison. Le Pape, dont il avoit exalté le retour à Rome comme la plus belle action qu'un homme puisse faire sur la terre, prit tout-à-coup le parti de revenir à Avignon, où il arriva le 24 Septembre & y fut reçu avec des démonstrations de joie extraordinaires. La ville, de concert avec la Reine de Naples, les Rois de France & d'Aragon lui avoit
envoyé

envoyé des vaisseaux pour son retour (a). Urbain donna pour motif d'une démarche qui affligeoit toute l'Italie la nécessité de faire la paix entre les Rois de France & d'Angleterre ; mais personne ne douta que l'amour de la patrie , la difficulté de s'accoutumer au climat de Rome , le caractère inquiet & rebelle des Italiens , les sollicitations importunes des Cardinaux n'aient beaucoup influé sur le parti qu'il prit de revenir à Avignon.

» Je ne fais , dit Coluccio , si c'est un effet de la destinée de l'Italie , ou du bonheur de la France , ou de la légèreté des François ; mais cela surprit tout le monde. Le bruit se répandit qu'Urbain vouloit faire la paix entre la France & l'Angleterre & ensuite revenir à Rome. Il étoit bien-aise qu'on le crût , & il y a lieu de présumer d'un si grand homme que c'étoit réellement son intention.

Sainte Brigitte lui dit : *Si vous allez à Avignon , vous mourrez bientôt ; la sainte Vierge me l'a révélé.* Urbain fit peu de cas de cette prétendue révélation , & s'embarqua à Cornetto le 5 Septembre ; mais à peine fut-il arrivé à Avignon qu'il se sentit attaqué d'une maladie mortelle. Il se fit transporter dans la maison du Cardinal Anglic * son frere qui étoit en Italie. Il y rendit l'ame le 19 Décembre publiquement , ayant fait ouvrir les portes de sa maison pour que tout le monde fût témoin d'une mort capable de faire la plus grande impression. Un Pape étendu comme un pauvre sur un mauvais lit , portant l'habit de St. Benoit qu'il ne voulut jamais quitter , le

AN. DE J. C.
1370.

Ep. Col. Sal.
Fr. Brun.

* C'étoit la maison de Ver-
vins derrière le
Palais.
Bal. tom. 1.
fol. 412.
Mss. bibl. Vat.
Nº. 4026.

(a) Il lui en coûta trois mille florins pour le naulage de ces navires , comme il conste par ses registres de l'an 1416.

AN. DE J. C.
1370.

crucifix à la main , donnant des marques de la plus grande pénitence & de la plus parfaite résignation. Quel spectacle plus touchant & plus édifiant !

Je ne puis me refuser de faire sur ce Pape une réflexion qui a échappé à tous ceux qui ont parlé de lui. Il eut dans le cours de son Pontificat deux momens de gloire capables de déranger la tête la plus philosophique , & cependant il fut toujours le plus humble & le plus modeste de tous les hommes. Il entre dans Rome conduit par l'Empereur Romain à pied qui tenoit la bride de son cheval. Quelque temps après il voit à ses pieds l'Empereur d'Orient , abjurant le schisme entre ses mains & reconnoissant sa primauté.

Il seroit difficile d'exprimer quelle fut la douleur de Pétrarque lorsqu'il apprit le retour de ce Pape à Avignon. « Très-Saint Pere ! qu'avez-vous fait ? s'é-
 » cria-t-il d'abord. Quelle foiblesse ! quelle lâche com-
 » plaisance ! qui est-ce qui vous a fasciné ? Comment
 » avez-vous pu abandonner une si belle œuvre si bien
 » commencée ? Quelle gloire pour vous si vous aviez
 » persévéré jusqu'au bout , & si faisant porter votre
 » lit devant l'Autel de saint Pierre , vous aviez rendu
 » l'ame à Dieu dans ce lieu saint (a), en le remer-
 » ciant de vous avoir choisi pour exécuter un si grand
 » projet ! Quelle plus belle vie & quelle mort plus
 » heureuse !

Pétrarque se préparoit à écrire à Urbain sur ce ton-
 là & à lui ouvrir son ame avec cette liberté qui lui

(a) Cette phrase prise à contre-sens a fait dire à plusieurs Auteurs que ce Pape avoit fait porter son lit devant l'autel de St. Pierre & qu'il y étoit mort. Le Père Pagi *Brev. Pont. Roman.* & l'historien de l'Eglise Gallicane sont tombés dans cette erreur.

avoit déjà si bien réussi, lorsque le bruit de sa mort se répandit à Padoue. En apprenant une si triste nouvelle, il fit à Dieu cette prière : « Seigneur, ayez pitié de ce bon Pape ; pardonnez lui sa foiblesse. Obliez les erreurs de sa jeunesse & cette faute qu'il vient de commettre dans ses vieux jours, parce que, vu la corruption du siècle, on peut dire que c'étoit un homme de bien [a]. »

Pétrarque fait un plus grand éloge d'Urbain dans un autre endroit de cette lettre, où il s'efforce même de le justifier sur son retour à Avignon. « C'étoit, dit-il, un très-bon homme, propre à toute sorte de bien, parce qu'il n'étoit ni aveuglé par l'ignorance, & l'inexpérience sa sœur, ni énérvé par la mollesse & l'amour des femmes ; mais il est plus difficile & plus rare de persévérer dans une grande entreprise, que d'entreprendre quelque chose de grand. Il a péché par un excès de complaisance pour les gens qui l'entouroient. Mais comment auroit-il pu ne pas tomber dans les pièges qu'ils lui tendoient, fermer l'oreille à leurs conseils infidieux, résister à tous les assauts qu'ils lui livroient ? N'est-ce pas naviger contre le vent ? Peut-on le faire sans le secours de plusieurs rameurs ? Ceux qu'il avoit avec lui suivoient le vent loin de s'y opposer, cherchoient les écueils & vouloient faire naufrage. Que pouvoit-il seul contre tant de gens unis contre lui & résistants à ses volontés ? »

Parlant ensuite de la sainteté de ce bon Pape, il dit : « La renommée l'a répandue par-tout : elle se manifeste par des miracles ; ce qui n'étoit arrivé

(a) Quia, ut nunc sunt homines, vir meo quidem judicio bonus fuit.

AN. DE J. C.
1370.

„ à aucun de ses prédécesseurs ; [je ne parle que des
„ derniers] cependant il y a encore des gens qui osent
„ mal parler de lui. Ce qui me console , c'est que
„ ses ennemis sont les miens. Il est en horreur à la
„ plupart des Cardinaux , qui ne peuvent lui pardon-
„ ner d'avoir rétabli le saint Siege à Rome & qui
„ craignoient qu'il ne le fît encore. Que diroit-on d'un
„ aveugle qui se déchaîneroit contre celui qui l'auroit
„ tiré d'un fossé où il seroit tombé , & qui l'auroit ra-
„ mené dans sa maison !

Ce que dit Pétrarque de la sainteté & des mira-
cles d'Urbain s'accorde avec le recit de tous les Au-
teurs contemporains [a]. Ces miracles furent si nom-
breux & si éclatans , qu'on ne crut pas devoir at-
tendre la décision de l'Eglise Romaine pour l'invo-
quer comme Saint : son image passa sur les autels ;
sa mémoire fut célébrée dans les Offices publics. Les
Rois de France & de Dannemarc , la Reine de Na-
ples , les Evêques du Languedoc & de Provence sol-
liciterent sa canonisation & l'auroient obtenue si les
circonstances du temps ne s'y étoient pas opposées (b).

La nouvelle de la mort d'Urbain fut portée à Bo-
logne par un courier extraordinaire que les Cardi-
naux envoyèrent au Cardinal Anglic son frere , qui
y résidoit en qualité de Légat. Elle répandit dans
cette ville un deuil & une consternation générale. On

(a) On trouve un procès verbal de ces miracles dans un manuscrit du Vatican, N°. 4026. On en compte 82. parmi lesquels deux filles ressuscitées à Avignon. On ne peut pas dire que ce soient là des miracles équivoques. Il suffit qu'ils soient bien prouvés.

(b) Clement VII à qui l'on s'adressa trouvant le temps du schisme peu propre à une canonisation , dit qu'il fal-

loit attendre un temps plus favorable & il conseilla en attendant d'invoquer le St. Esprit & de le prier de consommmer cette bonne œuvre. C'est pour cela que dans l'Eglise de St. Victor de Marseille où ce Pape est enterré , on dit la messe du St. Esprit le jour de sa mort avec autant de solennité que le jour de la Pentecôte.

y délibéra sur le champ de faire faire un service *solemnel avec une magnificence sans exemple* * pour un Pape qui avoit rendu de si grands services à la ville. Il fut indiqué le 3 Janvier dans l'Eglise des Dominiquains. Tous les Princes & Seigneurs voisins y furent invités & la plupart s'y trouverent avec les envoyés des principales villes. On y compta huit cents personnes distinguées vêtues de noir. Les boutiques de la ville furent fermées pendant huit jours. François de Carrare y alla & y mena avec lui Pétrarque, dont la santé étoit un peu rétablie. Pétrarque y trouva plusieurs amis qui furent bien-aisés de le voir & le traiterent avec une grande distinction; Pandolphe Malateste, Nicolas d'Est, Gui de Polenta, &c.

AN. DE J. C.
1371.

* Suntuoso funerale e senza esempio.

Arch. del Con-
te Franc. Brem-
bati.
Chron. di Bol.
fol. 498.
Ann. Gen. di
Stella. coll. Mu-
rat. tom. 17.

Le Cardinal Anglic étoit adoré à Bologne & dans toute l'Italie on ne se souvenoit pas d'avoir vu un *fi buon Signore* & qui eût si bien gouverné [a]. Son frere y fut aussi extrêmement regretté, quoique son retour à Avignon eût bien fait rabattre de l'idée qu'on avoit conçue de lui.

Les Cardinaux donnerent pour successeur à Urbain un homme digne à tous égards de remplacer ce saint Pape; le Cardinal Pierre Roger, neveu de Clement VI, qui prit le nom de Gregoire XI. Il possédoit toutes les vertus que cette place demande, relevées par une douceur, une modestie égale peut-être à celle de son prédécesseur.

Pétrarque le connoissoit, il l'avoit vu à Pavie lorsque le Cardinal y passa allant à Rome en 1367, &

(a) Le Cardinal Anglic étoit un homme de grand mérite & d'une douceur extrême. Le nouveau Pape le rappella cette année à Avignon, où il mourut le 16 Avril 1388. Il nomma pour un de ses exécuteurs testamentaires Audibert de Sade, un des enfans de la belle Laure, qu'il avoit toujours beaucoup aimé.

AN. DE J. C.
1371.

Sen. l. 13. ep.
13.

j'ai dit qu'il reçut de lui un accueil très-favorable, lorsqu'il alla lui rendre ses devoirs. Quand il apprit la nouvelle de son élection, il dit en lui-même : *Ce Pape daigne me mettre au nombre de ses amis, je pourrois me flatter d'obtenir de lui quelque chose, si j'étois de ces gens qui se livrent entièrement à l'espérance, de quelque côté qu'elle vienne.*

Il fut bientôt après confirmé dans cette façon de penser par une preuve que le nouveau Pape lui donna de sa bonne volonté qui n'étoit pas équivoque. Il lui écrivit une lettre extrêmement polie & flatteuse, dans laquelle il lui marquoit le desir qu'il avoit de le voir & de lui faire du bien. *Je n'oserois pas exiger de mes égaux, dit Pétrarque, qu'ils m'écrivissent sur ce ton-là (a).* Cette lettre dictée par François Bruni, écrite par Coluccio Salutati son adjoint n'est pas parvenue jusqu'à nous. Nous n'avons pas non plus la réponse de Pétrarque. Du moins je ne l'ai trouvée ni dans le recueil imprimé de ses œuvres, ni dans le manuscrit de la bibliothèque du Roi. Mais nous avons la lettre que Pétrarque écrivit dans le même temps à François Bruni pour le mettre au fait de sa situation & de ses besoins, de manière qu'il pût en rendre compte au Pape, qu'il n'avoit pas cru devoir faire entrer dans tous ces petits détails.

Var. 43. à Ar-
qua le 24 Mai.

„ Si je dis qu'il me manque quelque chose pour
„ mener la vie d'un Chanoine, j'ai tort ; mais si je
„ dis que j'ai moi seul plus de connoissances que
„ tout le Chapitre ensemble, & par conséquent plus de
„ charges, j'ai raison. Cet embarras augmente tous

(a) Snavissimam ipsius epistolam accepi, qualem vix ab æqualibus meis expectarem. Sen. l. 13. ep. 13.

„ les jours & mes forces diminuent : j'ai fait de vains
 „ efforts pour m'en délivrer ; cela me fait honneur
 „ si vous voulez ; mais cela m'ennuie. Ma Prébende
 „ me donne plus de pain & de vin qu'il n'en faut
 „ pour ma consommation ; je puis en vendre. Mon
 „ droit de présence me vaudroit quelque chose ; mais
 „ je voudrois pouvoir ou savoir m'en passer. J'ai au
 „ moins deux chevaux ; ordinairement cinq ou six
 „ écrivains ; si je n'en ai que trois dans le moment
 „ présent , c'est que je ne saurois en trouver davan-
 „ tage ; il me seroit plus aisé de trouver des pein-
 „ tres. J'ai un Prêtre vénérable qui ne me quitte pas
 „ quand je suis à l'Eglise. Quelquefois je compte dî-
 „ ner tête à tête avec lui & voilà une foule de con-
 „ vives qui m'arrive. Il faut que je leur donne à man-
 „ ger ou que je leur fasse des contes, si je ne veux
 „ pas passer pour glorieux ou pour avare. La dou-
 „ ceur de mon caractère me rend au monde que mon
 „ goût me fait fuir. Je veux bâtir un petit Oratoire
 „ à la Vierge Marie ; & je le ferai quand je devrois
 „ vendre mes livres ou les mettre en gage. J'irai
 „ ensuite à Avignon si mes forces me le permettent.
 „ Sinon j'y enverrai un de mes gens au Cardinal
 „ de Cabasole & à vous pour tenter encore ce que
 „ j'ai voulu autrefois inutilement (vous le savez bien
 „ & lui aussi.) Si le saint Pere veut étayer ma vieil-
 „ lesse & me donner un peu plus d'aïssance , comme
 „ il paroît en avoir envie , & comme son prédéces-
 „ seur me l'avoit promis , cela lui sera fort aisé. Per-
 „ sonne n'a plus de facilité pour faire du bien que
 „ le souverain Pontife. Qu'il fasse comme il voudra ;
 „ peu , beaucoup , ou rien , je serai toujours content.

AN. DE J. C.
1371.

» Mais qu'on ne me dise pas comme fit Clement VI :
 » demandez ce que vous voudrez. Je ne le puis pas
 » par plusieurs raisons , 1^o. Je ne fais pas moi-mê-
 » me ce que je veux & ce qu'il me faut , parce que
 » je n'y pense jamais. 2^o. Si je demandois quelque
 » chose de vacant , il seroit donné avant que ma de-
 » mande fût parvenue aux pieds du St. Pere. 3^o.
 » Je pourrois faire une demande qui lui déplairoit ; son
 » extrême bonté l'engageroit à me l'accorder , & je
 » ferois au désespoir de l'obtenir.

» Qu'il me donne donc ce qu'il voudra sans atten-
 » dre que je le demande. Me conviendrait-il à mon
 » âge d'être un sollicitateur de bénéfices , ne l'ayant
 » pas été dans ma jeunesse ? Je m'en rapporte sur
 » cela à ce que vous ferez avec le Cardinal de Sa-
 » bine : vous êtes les seuls amis qui me restent dans
 » ce pays-là. Il y a trente-trois ans que le Cardinal
 » me donne des marques de son affection & de sa
 » bonne volonté , sans que rien ait jamais pu le re-
 » froidir. Je vais lui écrire deux mots à ce sujet , &
 » je le renverrai à cette lettre pour ne pas répé-
 » ter ces petits détails misérables , dont je ne vous
 » entretiens que parce que cela me paroît nécessaire.

» Si l'on veut absolument que je m'explique sur le
 » genre de bénéfice que je voudrois , je répondrai
 » ce que Cotta dit dans Ciceron : *dans la plupart*
 » *des choses de ce monde , il est plus aisé de dire*
 » *ce qui n'est pas que ce qui est.* Je ne veux point
 » de bénéfice à charge d'ame de quelque revenu qu'il
 » puisse être ; la charge de mon ame me suffit. Du
 » reste que le St. Pere fasse tout ce qu'il jugera à
 » propos , je serai toujours son serviteur ; inutile , mais
 fidele

„ fidele & soumis. Sa générosité pourra m'inspirer
 „ de la reconnoissance ; mais elle n'augmentera pas
 „ mon zele & mon attachement. S'il me donne quel-
 „ que bénéfice, le dépôt fera court ; car je sens que
 „ je m'en vais ; je m'évanouis comme une ombre. Je ne
 „ crois pourtant pas avoir vécu de façon à devoir être
 „ éteint comme je le suis. Si c'est pour expier mes
 „ péchés , à la bonne heure : je prie Dieu tous les
 „ jours de me faire faire mon purgatoire en ce monde.

AN. DE J. C.
1371.

On voit par cette lettre que Pétrarque n'étoit pas dans le fond aussi désintéressé , aussi détaché des biens de ce monde qu'il vouloit quelquefois le paroître. Cela est d'autant plus étonnant qu'il sentoit les approches de la mort , comme il en convient lui-même dans cette lettre & dans celle qu'il écrivit au Cardinal de Cabassole , pour se justifier de ne s'être pas rendu aux desirs du Pape.

„ J'avois projeté , lui dit-il , de partir dans le prin-
 „ temps. Mon dessein étoit d'aller par eau tant que
 „ je pourrois & de faire le reste du chemin par
 „ terre à petites journées ; mais il n'y a point eu
 „ de printemps cette année. Un été brûlant a pris
 „ tout-à-coup la place d'un hyver très-froid. Malgré
 „ cela je comptois partir & je faisois mes malles , lors-
 „ que j'ai été attaqué le 7 Mai d'une fièvre vio-
 „ lente , qui a dérangé mes projets. J'ai été très-mal ;
 „ les Médecins m'ont cru mort ; ils ont dit que je
 „ ne passerois pas la nuit & ils m'ont trouvé le len-
 „ demain guéri. Cela m'est arrivé plus de dix fois
 „ depuis dix ans.

Sen. l. 14. ep.
16. Padone ,
Mai 1371.

Pétrarque ne devoit-il pas regarder ces accès de fièvre si violens qui le mettoient à la mort comme

des avertissemens de se tenir prêt pour faire le grand voyage ? Lorsqu'il eut cet accès du 7 Mai sur le soir , les Médecins accoururent de tout côté ; ceux qui se disoient de ses amis & ceux que François de Carrare lui envoya. Après quelques altercations entr'eux , ils décidèrent que Pétrarque ne passeroit pas minuit ; que la seule façon de prolonger un peu sa vie étoit de l'empêcher de dormir par le moyen de certains ressorts , que cela pourroit le faire vivre jusqu'à l'aurore. On n'eut aucun égard à ce que dirent les Médecins. Il avoit recommandé expressément à ses amis & à ses gens de ne rien faire de ce qu'ils ordonneroient & de faire plutôt le contraire. Cela lui sauva la vie : il dormit du sommeil le plus tranquille.

Le lendemain matin les Médecins reparurent pour voir l'effet de leur prédiction. Quel fut leur étonnement lorsqu'ils trouverent cet homme qui devoit mourir à minuit non-seulement en vie , mais même écrivant ! Ils se contenterent de dire : *Pétrarque n'est pas un homme comme les autres.*

On trouve ce petit recit dans une réponse que Pétrarque fit à son ami Pandolphe Malatesta , qui lui avoit écrit pour lui demander des nouvelles de sa santé. Leur ancienne amitié s'étoit rechauffée dans leur entrevue à Bologne ; mais ce ne fut pas pour longtemps ; ils s'écrivirent encore quelques lettres dont je parlerai.

Sen. l. 13. ep.
2.

Pétrarque apprit peu de temps après l'arrivée du Cardinal de Cabasole à Perouse , & ce fut une grande joie pour lui. Voici ce qui donna lieu à ce voyage. La ville de Perouse qui s'étoit révoltée contre Urbain , venoit de rentrer dans la domination du St. Siege.

Mais comme c'étoit une ville importante, & dont les esprits étoient portés à la rébellion, il falloit y envoyer pour Gouverneur un homme capable de les contenir & de les confirmer dans les bonnes intentions où ils étoient alors. Les Cardinaux qui étoient jaloux de la prédilection du Pape pour le Cardinal de Cabaffole, crurent devoir saisir l'occasion qui se présentoit d'éloigner un homme de bien qui leur faisoit ombrage. Ils s'accorderent à dire que personne n'étoit plus propre que lui à une Légation aussi importante. Ils n'eurent pas de peine à le persuader au Pape, qui avoit une grande idée des talents du Cardinal pour le gouvernement & la conciliation des esprits. Il lui dit qu'il n'y avoit pas temps à perdre, qu'il falloit se hâter d'aller à Perouse. Le Cardinal étant allé prendre congé de lui la veille de son départ, lui dit : *Saint Pere ! agréez que je vous recommande Pétrarque pour l'amour de moi, qui l'aime au-delà de toute expression & encore plus pour lui-même, car en vérité c'est un homme unique sur la terre, un vrai phenix.* Il sortit en répétant cela avec cette chaleur que donne l'amitié. A peine fut-il sorti que le Cardinal de Bologne, plaissant sur ce mot de Phenix, tourna également en ridicule celui qui l'avoit dit & celui de qui on l'avoit dit (a).

François Bruni écrivant à Pétrarque le bon office que lui avoit rendu le Cardinal de Cabaffole, n'eut garde de lui mander les plaisanteries du Cardinal de

AN. DE J. C.
1371.

Sen. l. 13. ep.
12.

(a) Le Cardinal Gui de Bologne, qu'on a vu si bien avec Pétrarque dans ces Mémoires, ne pouvoit plus le souffrir à cause de la liberté avec laquelle il disoit la vérité & declamoit contre les vices. Ce Prélat enivré par la for-

tune étoit bien différent alors de ce qu'il étoit autrefois. L'Empereur quittant l'Italie l'avoit laissé son Vicaire. Il s'établit à Luques, vendit aux Luquois leur liberté 25000 florins & revint à Avignon.

AN. DE J. C.
1374

Ibid.

Bologne ; mais Pétrarque qui les avoit apprises d'ailleurs , après lui avoir raconté lui-même le fait dans sa réponse , lui dit : « Je n'en suis pas étonné ; cet homme m'aimoit autrefois & je lui étois attaché ; il me hait à présent & je le lui rends. Voulez-vous favoir la raison de ce double changement ; je vous la dirai en deux mots ; c'est qu'il est ennemi de la vérité , & moi je le suis du mensonge ; il redoute la liberté qui m'anime , & je déteste l'orgueil dont il est bouffi. Si nos fortunes étoient égales & si nous étions ensemble dans un endroit libre , je ne dis pas que je fusse un phénix ; cet éloge ne me convient pas ; mais il seroit un hibou ou une chouette. Ces gens-là s'imaginent à cause de leurs richesses mal acquises & encore plus mal employées qu'il leur est permis de tout dire ; mais il y a des gens que la pauvreté fait parler & d'autres à qui les richesses ferment la bouche.

Dès que le Cardinal fut arrivé à Perouse , il écrivit à Pétrarque pour lui apprendre son arrivée & lui demander de ses nouvelles. Il le félicitoit dans cette lettre de ce qu'il avoit entendu dire qu'il avoit marqué beaucoup de courage dans sa maladie.

Pétrarque étoit inquiet sur le compte du Cardinal lorsqu'il reçut cette lettre. Un Gentilhomme qui lui étoit attaché , lui avoit mandé qu'il avoit été assez mal avant son départ ; mais qu'il commençoit à se rétablir. Pétrarque qui craignoit pour lui les incommodités du voyage , fut fort aise d'apprendre qu'il étoit arrivé en assez bonne santé. Dans sa réponse , après lui avoir témoigné sa joie qui lui étoit commune avec toute l'Italie , il lui marque un grand desir de

le revoir encore une fois avant mourir. « Je vous ai
 „ aimé, lui dit-il, depuis ma jeunesse ; vous êtes préf-
 „ que le seul ami qui me reste. Il y a bientôt quatre
 „ lustres que je suis privé du plaisir de vous voir.
 „ A présent que vous êtes dans mon voisinage, si
 „ mon mauvais sort ne me poursuit pas jusqu'à la
 „ fin, je vous posséderai, je baisera cette main d'où
 „ me sont venues ces lettres affectueuses, pleines
 „ de saintes consolations & de conseils salutaires ; mal-
 „ gré la différence de nos états, usant de cette an-
 „ cienne familiarité que vous m'avez toujours per-
 „ mise, j'embrasserai mon cher pere ; je lui rappelle-
 „ rai nos villégiatures à Vacluse, des jours passés
 „ avec lui dans les bois sans penser à manger, des
 „ nuits entières à causer délicieusement au milieu des
 „ livres où l'aurore venoit nous surprendre... Vous
 „ louez mon courage dans ma maladie ; il est vrai
 „ que mes Médecins & mes amis étoient étonnés de
 „ me voir gai & tranquille au milieu des plus gran-
 „ des douleurs. Pas une larme, pas un soupir ; mais
 „ ce courage, cette patience me venoit du ciel : il
 „ ne faut pas me louer.

Dans la lettre que François Bruni écrivit à Pé-
 trarque pour lui apprendre le départ du Cardinal de
 Cabassole, & ce qu'il avoit dit au Pape en sa faveur,
 il lui mandoit la promotion de douze Cardinaux que
 Gregoire venoit de faire pour balancer l'autorité des
 anciens Cardinaux, qui vouloient dominer dans les
 consistoires & obtenir toutes les graces. *Je crains fort,*
 lui disoit-il, *que la nécessité où est le Pape de rassas-*
fier ces affamés, ne retarde les effets de sa bonne vo-
lonté pour vous. » Que le Pape les rassasie, s'il le

AN. DE J. C.

1371.

Le 30. Mai ou
le 6 Juin.Sen. l. 12. ep.
12.

F f f f f iij

AN. DE J. C.
1371.

„ peut, répondit Pétrarque ; qu'il appaise leur soif ;
„ ce que le Tage, le Pactole, l'Océan même ne
„ sauroit faire ; qu'il ne pense pas à moi, j'y con-
„ sens. Je ne suis ni affamé ni altéré. Je me conten-
„ terai de leurs restes & de ce que le St. Pere vou-
„ dra bien me donner, s'il daigne penser à moi.

Bruni avoit raison : il fallut beaucoup de temps pour remplir ces douze Cardinaux & les mettre en état de vivre selon leur rang. Pendant ce temps-là le Pape se trouva hors d'état de satisfaire sa bonne volonté pour Pétrarque. Bruni, qui ne vouloit lui écrire que pour lui apprendre quelque bonne nouvelle, garda le silence avec lui pendant un an. Pétrarque, que ce silence mettoit de mauvaise humeur, lui écrivit dans ces termes.

Sen. l. 13. ep.
13.
Arqua, 28. Juin.

„ Je ne vous ai jamais vu, & cependant je vous
„ connois mieux que bien des gens avec qui j'ai passé
„ plusieurs années. Voulez-vous savoir pourquoi ? c'est
„ que j'ai fixé sur vous avec plus d'attention ces yeux
„ avec lesquels nous voyons le mieux. Je fais la cause
„ de votre silence : vous ne m'écrivez pas parce que
„ vous ne pouvez pas m'écrire ce que vous voudriez.
„ Vous me connoissez mal & vous me rendez bien
„ peu de justice.

„ Je ne desire & n'espère qu'une bonne mort. Rien
„ de plus ridicule qu'un vieillard avide, quoiqu'il n'y
„ ait rien de plus commun. C'est un voyageur qui veut
„ augmenter les provisions pour son voyage, quand
„ il se voit prêt d'arriver au terme.

„ Le Saint Pere m'a écrit la lettre la plus obligeante ;
„ n'est-ce pas assez pour moi ? Je ne doute pas de sa
„ bonne volonté ; mais il est entouré de gens qui y

» mettent obstacle tant qu'ils peuvent. Je voudrois
 » qu'ils fussent combien je les méprise, combien je
 » préfère ma médiocrité à cette vaine grandeur qui
 » les rend si fiers ; ils cesseroient peut-être de me
 » porter envie ; mais leur envie & leur haine redou-
 » bleroient s'ils favoient les honneurs que je reçois
 » de plusieurs personnages illustres par leur rang &
 » par leurs vertus. Je ne saurois douter que c'est à
 » moi que ces honneurs sont rendus. Qu'ils appren-
 » nent au contraire qu'ils doivent à leur chapeau,
 » à leur mitre, à la pourpre dont ils sont revêtus
 » les hommages qu'ils reçoivent ; que ceux qui leur
 » donnent en public tant de marques de respect, les
 » haïssent & les méprisent dans le fond de l'ame.

AN. DE J. C.
 1371.

» Mon amitié pour vous fait que je ne dois rien
 » vous cacher. Je ne puis attribuer votre silence qu'à
 » l'impression que ces gens-là font sur vous ; vous
 » les craignez, vous les respectez ; la couleur de leur
 » habit vous éblouit. Quand mettrez-vous un frein à
 » cette cupidité qui vous dévore ? N'êtes-vous pas hon-
 » teux à votre âge, riche comme vous êtes, de crou-
 » pir encore dans cet infame bourbier ? Je vous ai
 » conseillé d'y aller quand vous étiez jeune & pau-
 » vre ; à présent que vous êtes vieux & riche, je
 » vous conseille d'en sortir. Pardonnez au zèle qui
 » m'anime la liberté avec laquelle je vous parle. J'ai
 » dit ce que je devois dire ; faites à présent ce que
 » vous voudrez ; mais n'oubliez pas que la *puante*
 » Avignon est lasse de vous & que la brillante Flo-
 » rence vous attend ; choisissez où vous aimez mieux
 » finir vos jours.

» Je n'écris pas au saint Pere pour ne pas lui rap-

AN. DE J. C.
1371.

„ peller mon idée & ses promesses. J'ai reçu de lui
„ une lettre qui me comble d'honneur & sa béné-
„ diction Apostolique : dites-lui bien clairement que
„ je ne veux rien de plus.

N'y a-t-il pas un peu d'humeur dans cette lettre de Pétrarque ? Cette humeur ne viendrait-elle pas de ce que le Pape n'avoit rien fait pour lui ? & le désintéressement qu'il affiche est-il bien sincère ? Ce qu'il dit est bien vrai qu'il n'y a rien de plus ridicule & en même temps de plus commun que de vouloir augmenter ses provisions pour le voyage , quand on est près du terme de sa course. Il étoit peut-être dans le cas lui-même sans le croire.

Ce qui est certain , c'est que sa santé & ses forces ne se rétablissent pas. Il mouroit d'envie d'aller à Perouse voir son cher ami le Cardinal de Cabasole. Au commencement du printemps il essaya de monter à cheval pour voir s'il pourroit soutenir la route ; mais sa foiblesse étoit si grande qu'il lui fut impossible de faire quelques pas à cheval. Il écrivit au Cardinal pour lui témoigner ses regrets. Il lui rappelle encore dans cette lettre les promenades qu'ils faisoient ensemble à Vaucluse , se livrant aux douceurs d'une conversation libre & aisée qui rouloit sur toute sorte de sujets. Ils alloient quelquefois si loin que le domestique qui les cherchoit pour les avertir que le dîner étoit prêt , ne les trouvoit souvent que le soir. “ Vous n'êtes pas , lui dit-il , comme la plupart „ de vos confrères à qui un morceau de drap rouge „ tourne la tête , au point de leur faire oublier qu'ils „ sont hommes & mortels. Il semble au contraire que „ les honneurs vous rendent plus humble & je ne crois

Sen. l. 15. ep.
4. Arqua , 5 Mai.

„ crois pas que vous changeassiez de façon de pen-
 „ ser, quand même on mettroit une couronne sur vo-
 „ tre tête.

AN. DE J. C.
 1372.

Ce bon Cardinal, que Pétrarque nous peint si mo-
 deste & si aimable, ne put pas s'accoutumer à l'air
 d'Italie. Il y fut presque toujours malade & mourut
 le 26 Août de cette année à Perouse, où il avoit
 établi le siege de sa Légation. Son corps fut transporté
 par son ordre à la Chartreuse de Bonpas, où le Car-
 dinal Aycelin de Montaigut son exécuteur testamen-
 taire lui fit élever un mausolée de marbre, qu'on voit
 encore avec son épitaphe à côté du Maître-Autel.

De tous les amis que Pétrarque avoit à Avignon
 il ne lui restoit plus que Matthieu le Long, Archi-
 diacre de Liege, avec qui il étoit lié depuis qu'ils
 avoient fait ensemble leurs études de droit à Bou-
 logne, comme on a vu dans ces Mémoires. Il re-
 çut une lettre de lui le 5 Janvier de cette année,
 & dans sa réponse datée du même jour à Padoue,
 il lui fait une peinture de son état & de la vie qu'il
 mène, que j'ai cru devoir insérer ici.

Mém. tom. 1.
 fol. 54.

„ Vous me demandez mon état, le voici. Je suis
 „ graces à Dieu assez tranquille, libre si je ne me
 „ trompe, des passions de la jeunesse. J'ai joui pen-
 „ dant long-temps d'une bonne santé; depuis deux
 „ ans je suis infirme; souvent on m'a cru mort; je
 „ vis encore, toujours à peu près tel que vous m'a-
 „ vez connu. J'ai pu monter plus haut; mais je ne
 „ l'ai pas voulu; toute élévation m'est suspecte. J'ai
 „ acquis quelques années & quelques livres: j'ai per-
 „ du la santé & plusieurs amis. J'ai passé quelque temps
 „ à Venise; je suis à présent à Padoue, où je fais

Sen. l. 13. ep.
 7. Padoue, veille
 des Rois.

Tome III.

G g g g g

AN. DE J. C.
1372.

„ les fonctions de Chanoine. Je m'estime heureux
 „ d'avoir quitté Venise à cause de cette guerre qui
 „ vient de se déclarer entre cette République & le
 „ Seigneur de Padoue. A Venise j'aurois été suspect ;
 „ ici je suis chéri. Je passe la plus grande partie de
 „ l'année à la campagne , que je préfère toujours à
 „ la ville. Je lis , j'écris , je pense : voilà ma vie &
 „ mes plaisirs comme dans ma jeunesse. Ayant étu-
 „ dié si long-temps , il est étonnant que j'aie si peu
 „ appris. Je ne hais personne , je ne porte envie à
 „ personne. Dans cette première saison de la vie ,
 „ qui est pleine d'erreur & de présomption , je mé-
 „ prisais tout le monde excepté moi : dans l'âge
 „ viril , je ne méprisais que moi ; dans la vieillesse
 „ je méprise presque tout le monde & moi plus que
 „ les autres. Je ne crains que les gens que j'aime ;
 „ je ne desire ardemment qu'une bonne fin. Je re-
 „ doute une multitude de valets comme une troupe
 „ de voleurs : je n'en aurois point si mon âge & ma
 „ foiblesse me le permettoient. J'ai eu beau me ca-
 „ cher , je n'ai pu me soustraire aux visites ; c'est
 „ un honneur qui me déplaît & m'ennuye beaucoup.
 „ J'ai bâti dans les Collines Euganées une petite maison
 „ propre & décente , où je compte passer tranquille-
 „ ment le reste de mes jours , ayant toujours de-
 „ vant les yeux mes amis morts ou absents. Pour
 „ ne vous rien cacher , j'ai été recherché par le Pape ,
 „ l'Empereur & le Roi de France , qui m'ont fait
 „ des instances vives & réitérées , auxquelles j'ai tou-
 „ jours résisté ; préférant à tout ma liberté.

Dans cette lettre Pétrarque parle d'une guerre vive allumée entre Venise & Padoue , dont il faut

que je dise quelque chose , parce que mon Héros y joue un petit personnage , & c'est la dernière fois qu'il paroît sur la scène du monde.

AN. DE J. C.
1372.

Il y avoit quelque temps qu'on voyoit des nuages s'élever entre ces deux villes. La maison de Carrare devoit son élévation aux Vénitiens ; on l'a vu dans ces Mémoires. Les Vénitiens lui reprochoient de l'ingratitude ; ils prétendoient que François de Carrare avoit favorisé secrètement le Roi de Hongrie dans le temps que ce Prince leur faisoit la guerre : ce reproche n'étoit peut-être pas sans fondement.

And. Gatt. hist.
di Pad. Coll.
Murat. tom. 12.

Chron. And.
Dand. coll. Mu-
rat. tom. 12.

Le Seigneur de Padoue avoit fait bâtir un fort sur le fleuve qui va à Chioggia , & un autre sur la Brente dans le village d'Oriago , près des lagunes de Venise dans l'intention d'y faire du sel. La République , jalouse du droit exclusif qu'elle prétendoit de faire le sel , vit ces deux forts avec inquiétude ; elle s'en plaignit disant qu'ils étoient sur son territoire. François de Carrare se plaignoit aussi d'une entreprise pareille faite par les Vénitiens sur le terrain de Padoue. Il ne s'agissoit que de fixer les limites des deux états ; on nomma des commissaires de part & d'autre qui ne s'accorderent point ; il fallut en venir à la guerre : les hostilités commencèrent cette année vers la fin de l'été.

Un Gascon nommé Rainier (a) qui commandoit les troupes de Venise , ayant jetté des ponts sur la Brenta , alla établir son camp à Abano , d'où il envoya des détachemens ravager les terres du Seigneur de Padoue. Pétrarque fut fort effrayé ; Arqua n'est qu'à

(a) Mr. Laugier l'appelle Bainier de Vaseh & le dit Capitaine Florentin. De Vaseo il a fait Vaseh , qui ne fut jamais un nom Florentin.

AN. DE J. C.
1372.

deux lieues d'Abano. Il partit le 15 Novembre pour aller à Padoue se mettre à couvert lui & ses livres, qu'il regardoit comme son trésor le plus précieux. Un ami qu'il avoit à Verone (a) lui écrivit : *mettez votre nom sur la porte de votre maison & ne craignez rien ; c'est une bonne sauve-garda.* Pétrarque lui répondit : " je ne voudrois pas m'y fier. Mars „ ne respecte pas les favoris des Muses. Je n'ai pas „ une assez grande idée de moi pour croire que „ mon nom puisse me mettre à l'abri des fureurs „ de la guerre ; je doute même qu'il me fût fort „ utile en temps de paix. Il étoit en peine de ses domestiques qu'il avoit laissés à Arquà & qui vinrent le joindre quelques jours après.

Rainier vouloit faire le siege de Padoue ; mais la division s'étant mise entre lui & les Provédateurs Vénitiens, il abdiqua le commandement, & l'armée resta dans l'inaction.

Pandolphe Malatesta, ayant appris ce qui se passoit dans le Padouan & le danger où étoit Pétrarque, envoya lui offrir des chevaux & une escorte pour l'amener à Pesaro, où il faisoit alors sa résidence *. L'envoyé de Pandolphe trouva Pétrarque à Padoue & fit tout ce qu'il put pour l'engager à se rendre aux desirs de son maître. Pétrarque s'excusa sur l'état de sa santé, la rigueur du temps, le peu de sûreté des chemins ; à quoi il ajouta qu'il seroit honteux pour lui de quitter Padoue dans les circonstances où il se trouvoit. *On croiroit, dit-il, que je suis un poltron, & je ne l'ai jamais été.* Il lui fai-

* Il étoit Seigneur de Pesaro & de Fossombrone.

Sen. L. 13. ep. 10. Padoue, 4 Janvier.

(a) Gaspard de Broasfipini. On trouve dans un manuscrit Bibl. Riccardi une lettre de Coluccio Salutati qui lui est adressée, N. 1238. Elle est imprimée.

soit espérer d'aller le voir au commencement du printemps, si les choses changeoient de face & prenoient une tournure plus douce.

AN. DE J. C.
1373.

Dans la lettre que Pandolphe écrivit à Pétrarque, il lui parloit de deux pertes récentes qu'il avoit faites. Sa femme morte à la fin de 1371 (a), & son frere aîné, Malateste le Hongrois, qui venoit de mourir depuis quelques mois. Pétrarque témoigne une grande douleur sur ces deux pertes. *Votre épouse*, lui dit-il, *qui ne me connoissoit point, qui ne m'avoit vu que par vos yeux, m'aimoit comme son pere. A l'égard de votre frere que je connoissois beaucoup, il me chérissoit, il m'estimoit & m'en avoit donné mille preuves réelles.*

Pandolphe demandoit avec empressement les œuvres italiennes de Pétrarque. Voici ce qu'il lui dit sur cela dans cette lettre. « J'ai remis à votre en-
„ voyé ces bagatelles, qui ont fait l'amusement de
„ ma jeunesse. Elles ont besoin de toute votre in-
„ dulgence. Vous pardonnerez à mon âge les défauts
„ du style & les folies de l'amour serviront d'excuse
„ aux variations de mon ame. Il est honteux pour un
„ vieillard de vous envoyer des choses de cette na-
„ ture ; mais vous les avez demandées avec instan-
„ ce ; puis-je vous refuser quelque chose ? De quel
„ front vous refuserois-je des vers qui courent les
„ rues, qui sont dans la bouche de tout le monde
„ & qu'on préfère à des compositions plus solides
„ que j'ai faites dans un âge plus mur.

(a) Pandolphe Malateste épousa 1°. l'an 1331 Loupe François, fille de Bernard Comte de Marfan de Perouse. 2°. L'an 1362 Paule Urfini Dame Romaine d'une grande vertu. Elle est en-

terrée à Pesaro dans l'Eglise des Cordeliers. Pandolphe consulta Pétrarque avant de faire ce second mariage. *Fam. l. 22. ep. 1. M. R.*

AN. DE J. C.
1373.

Cette lettre de Pétrarque est datée de Padoue le 4 Janvier. Pandolphe Malateste mourut peu de temps après l'avoir reçue. On a vu que c'étoit un grand homme de guerre ; il cultivoit aussi les Muses. On trouve des vers de sa façon dans un manuscrit de la bibliothèque Riccardi à Florence. Pétrarque fut fort affligé de sa mort.

Sen. l. 9. ep. 1.

Plusieurs Puissances s'entremirent pour procurer la paix à Venise & à Padoue ; mais toutes les négociations n'aboutirent à rien ; les esprits étoient trop aigris. Le Pape avoit envoyé pour Nonce à cet effet un jeune Professeur de Droit , nommé Uguzzon de Thienes qui connoissoit Pétrarque. Il logea chez lui lorsqu'il alla à Padoue & il lui remit une critique qu'on venoit de faire à Avignon de la lettre qu'il avoit écrite à Urbain V. pour le féliciter de son retour à Rome. Un Bernardin François passoit pour être l'Auteur de cet ouvrage (a).

Apologia contra Galli calumnias. Ed. Bas. fol.

Comme l'Italie & Rome n'y étoient pas bien traitées , il échauffa la bile de Pétrarque & lui mit la plume à la main. La réponse qu'il fit le 1^{er}. Mars de cette année (ou de la précédente , peu importe) se ressent de la colere où il étoit : elle est pleine d'aigreur & même d'injures. Je ne m'arrêterai pas sur cet ouvrage , où il ne fait que répéter ce qu'il a dit souvent en faveur de l'Italie qu'il adoroit & contre les François qu'il n'aimoit pas. On trouvera répandus dans ces Mémoires les traits les plus saillants de cette réponse , qui ne doit pas servir de modele dans les contestations littéraires , où il seroit à desirer que l'amour de la vérité ne parût que sous

(a) On le trouve dans la bibliothèque du Roi , N^o. 8751. A.

une forme polie & aimable.

Les négociations pour la paix n'ayant rien produit, la guerre recommença avec fureur. François de Carrare, qui ne pouvoit pas résister seul à toutes les forces des Vénitiens, pressoit vivement le Roi de Hongrie de le secourir. Ce Prince lui envoya enfin un corps de troupes commandé par le Vaivode de Transilvanie, qui prit sa route par le Frioul, pour pénétrer dans le Trevisan & se joindre avec François de Carrare.

AN. DE J. C.
1373.

Thadée Justiniani, qui commandoit l'armée de Venise, voulut empêcher cette jonction, & il eut d'abord quelques succès ; mais ensuite il fut battu & pris. La jonction faite, le Seigneur de Padoue se vit en état de tenir tête à ses ennemis, qui prirent pour leur Général Gilbert de Corregge. Il y eut plusieurs combats livrés dans le cours de cette année qui ne décidèrent de rien. Les Hongrois, las de cette guerre, où ils avoient beaucoup souffert & perdu leur chef, écrivirent à leur Roi que François de Carrare les sacrifioit à son ambition, & que le seul moyen de sauver les restes de l'armée étoit de le contraindre à faire la paix en le menaçant de se déclarer contre lui.

François de Carrare, consterné de cette déclaration qui lui fut faite de la part du Roi de Hongrie, vit bien qu'il ne lui restoit plus d'autre parti à prendre pour conserver ses états que d'accepter la paix aux conditions que les Vénitiens voudroient lui prescrire. Elle fut signée à Venise le 11 Septembre. Les conditions furent dures & humiliantes. Le troisieme article portoit qu'il iroit en personne

AN. DE J. C.
1373.

ou qu'il enverroient son fils demander pardon à la République des insultes qu'il lui avoit faites, & lui jurer une fidélité inviolable.

Le Seigneur de Padoue envoya François Novello son fils & pria Pétrarque de l'accompagner. Ce voyage n'étoit pas agréable ; Pétrarque n'avoit nulle envie de le faire & il pouvoit s'excuser sur sa santé qui étoit toujours un peu chancelante ; mais le Seigneur de Padoue le pressa vivement de lui faire ce plaisir & il ne crut pas pouvoir le refuser à un ami à qui il avoit tant d'obligation.

François Novello, accompagné de Pétrarque & d'une grande suite de Gentilhommes Padouans, arriva le 27 Septembre à Venise, où il y fut fort bien reçu. Le lendemain on lui donna audience. Je ne fais si la majesté du Sénat Vénitien en imposa à Pétrarque ; mais il ne put pas prononcer le discours qu'il avoit préparé ; la mémoire lui manqua, & le desir qu'on avoit de l'entendre fit renvoyer la séance au jour suivant. Il parla avec force & fut extrêmement applaudi ; (ce discours n'a pas été imprimé ; mais on pourroit le trouver dans quelque bibliothèque d'Italie). François Novello demanda pardon & fit le serment de fidélité. Mr. de la Bastie dit que son pere l'envoya pour demander la paix, & que le Sénat ému par le discours de Pétrarque ne put pas la refuser. C'est une erreur, mais très-excusable, parce que Mr. de la Bastie a pour garants les Auteurs du Journal d'Italie & plusieurs Historiens très-graves (a).

(a) Le nouvel Historien de Venise, en parlant de cette petite guerre, a fait plusieurs méprises que je ne m'attacherai pas à relever. Je me contenterai de remarquer qu'il fait partir pour Venise François Novello des les premiers jours d'Octobre & qu'il ne parle pas de Pétrarque qui l'accompagna & fit le discours. Ce fait est attesté par plusieurs Auteurs contemporains cités dans le journal d'Italie, tom. 8. & par André Redussi, qui est coll. Murat. T. 19.

Le

Le nouvel Historien de Venise dit que François Novello mit un genou en terre pour demander pardon & que le Doge le fit relever en lui disant : *Allez & ne péchez plus , ni vous , ni votre pere.* Je ne conteste pas le fait ; mais j'ai peine à croire que le Doge en plein Sénat ait parlé avec tant de hauteur & de dureté à un ennemi qui se soumet.

François de Carrare avoit deux freres (Marfile & Nicolas) qui conspirerent contre lui pour le forcer à faire la paix. La conspiration fut découverte , Marfile pris & enfermé à Montselice près d'Arqua ; Nicolas se sauva à Venise. François ayant découvert la conspiration , dit : *je suis étonné & je ne le suis pas du bien & du mal qui arrive dans ce monde.* Il proposa cet énigme à résoudre à Pétrarque.

Voici l'explication qu'il en donna dans une lettre adressée à ce Prince. « Je reconnois votre esprit dans ^{Sen. l. 14. ep. 1.} „ l'énigme que vous me proposez : il n'est pas impossible de concilier cette contradiction apparente. „ Quand vous pensez à la corruption du cœur humain , vous êtes étonné du bien que font les hommes ; c'est la rareté qui cause votre étonnement. „ Il cesse quand vous pensez que c'est Dieu qui est „ l'auteur de tout bien. A l'égard du mal , on ne peut „ s'empêcher d'être étonné quand on voit le fils „ conspirer contre le pere , le frere contre le frere , „ la femme contre le mari , l'ingrat contre son bienfaiteur , &c. Mais on n'est plus étonné quand on „ se rappelle ce qui se passe communément dans le „ monde & ce qu'on voit tous les jours. Si j'ai deviné votre énigme , j'en suis bien-aîsé ; si je ne l'ai „ pas deviné , j'en apprendrai volontiers le mot de vous.

Tome III.

H h h h h

AN. DE J. C.
1373.

Parlant ensuite de la conspiration découverte il l'exhorte à mieux choisir les personnes à qui il donnoit sa confiance. *Je n'ignore pas*, lui dit-il, *qu'il est difficile de discerner les cœurs sincères & les cœurs fardés ; mais je compte sur votre esprit & votre expérience.*

François de Carrare aimoit, estimoit, révéroit Pétrarque. Son plus grand plaisir étoit de causer avec lui & il alloit souvent le voir sans façon dans sa petite maison d'Arqua (a). Il se plaignoit un jour de ce qu'il avoit écrit pour tout le monde excepté pour lui. Pétrarque pensoit il y avoit long-temps à faire quelque chose qui lui fût agréable ; mais il étoit embarrassé pour le choix & ne savoit à quoi se déterminer. Lui rendre des actions de grâces ! il étoit accablé de ses bienfaits qui se renouvelloient tous les jours. Le louer ! c'étoit s'exposer à lui déplaire. Le censurer ! cela n'étoit pas aisé. Pour sortir de cet embarras il imagina de faire un traité sur la meilleure façon de gouverner un Etat & sur les qualités que doit avoir celui qui en est chargé. Ce sujet lui fournissoit une occasion naturelle de donner à ce Prince des louanges indirectes qui n'ont rien de fade & en même temps de relever quelques défauts de son gouvernement qu'il avoit remarqués.

On ne peut nier qu'il n'y ait dans ce traité des maximes excellentes pour le gouvernement, & que ce ne fût un très-bon ouvrage dans le quatorzième siècle : mais depuis ce temps-là la même matière

De Republicâ
optimè admi-
nistrandâ. Ed.
Basil. fol. 372.

(a) Ce Prince aimoit beaucoup les gens de lettres & la poésie. On trouve des vers de sa façon à Florence dans la bibliothèque Riccardi, qui contiennent l'histoire de ses malheurs en quinze Chapitres. Mr. l'Abbé Lami les a fait imprimer dans ses *Delic Erud.*

a été si souvent maniée par des esprits du premier ordre ; ils l'ont mise dans un si beau jour que le traité de Pétrarque ne nous apprendroit rien de nouveau, ce qui m'empêche de m'y arrêter. Je dirai seulement que Pétrarque y donne une grande idée de François de Carrare , de ses vertus & de ses talents pour le gouvernement ; en cela il me paroît assez d'accord avec les meilleurs Auteurs contemporains , pendant que Mr. Laugier nous peint ce Prince comme un monstre d'avidité , d'ingratitude & de perfidie. J'ignore où il a pris ses couleurs. Il n'a pas jugé à propos d'indiquer à la marge de son livre les sources où il a puisé. La République ayant traité avec la plus grande rigueur la maison de Carrare (a), on doit se défier de ce que disent d'elle les Historiens de Venise.

AN. DE J. C.
1374.

Hist. de Venise,
tom. 4. & 5.

Depuis son retour de Venise , Pétrarque ne fit plus que languir. Une fièvre sourde qui le minoit ne lui laissoit que de courts intervalles de santé ; mais il ne changea rien à son train de vie ordinaire. Il passoit la plus grande partie de la journée à lire ou à écrire. Cependant je ne connois point d'ouvrage de lui fait dans le cours de cette année 1374 , & je ne trouve dans son recueil que quelques lettres de lui à Boccace. La date n'y est point marquée ; mais elles sont certainement écrites peu de temps avant sa mort. Je n'en parlerai pas , parce qu'elles ne contiennent rien de bien intéressant , excepté celle où il parle du Décameron.

Sen. l. 16. ep.
1. & 2.

(a) François I de Carrare pris par les Vénitiens l'an 1388 & dépouillé de ses états , finit ses jours dans une triste captivité. François Novello son fils fut pris aussi avec ses deux enfans l'an 1405 & assommé dans la prison par les bourreaux de même que son fils aîné. Le second fut décapité.

H h h h h ij

AN. DE J. C.
1374.

Edit. Bas. fol.
548. & seq.

* *Voyez fol.*
608. & seq.

On sera bien étonné quand on apprendra que Pétrarque lié avec Boccace depuis 24 ans de la manière la plus étroite (a), tellement qu'ils n'avoient rien de caché l'un pour l'autre, n'avoit jamais lu le *Décameron*, qui est, de l'aveu de tout le monde, le meilleur ouvrage de Boccace *. Je ne fais par quel hazard ce livre lui tomba entre les mains à Arqua dans le fort de la guerre entre les villes de Venise & de Padoue. Ses occupations ne lui permettant pas de le lire tout entier, il ne fit que le parcourir légèrement, & voici ce qu'il en dit dans sa lettre à l'Auteur.

„ N'ayant fait que parcourir ce livre, je ne saurois
„ en juger ; mais il m'a fait grand plaisir ; ce qu'on
„ y trouve de trop libre est suffisamment excusé par
„ l'âge que vous aviez quand vous l'avez fait, la
„ langue dans laquelle vous avez écrit, la légèreté
„ du sujet & des personnes qui doivent le lire. Dans
„ un grand nombre de choses gaies & badines, on
„ en trouve quelques-unes de graves & de pieuses.
„ J'ai fait comme tout le monde ; je me suis arrêté
„ un peu plus au commencement & à la fin. La des-
„ cription que vous faites au commencement de l'é-
„ tat de notre patrie pendant la peste m'a paru très-
„ vraie & très-pathétique. L'histoire qu'on trouve à
„ la fin a fait sur moi une impression si vive que j'ai
„ voulu la confier à ma mémoire pour la raconter
„ quelquefois à mes amis en causant avec eux.

Pétrarque, s'étant aperçu que cette histoire tou-

(a) Dans une lettre à François de Brossano Boccace dit qu'il est lié avec Pétrarque depuis quarante ans. Je crois qu'ils commencèrent leur liaison à Paris l'an 1333.

chante de Griselidis faisoit un grand effet sur tout le monde, imagina de la traduire en latin pour ceux qui n'entendoient pas la langue vulgaire, en y faisant quelques changemens. Voici ce qui arriva (c'est Pétrarque lui-même qui le raconte.) Un de ses amis de Padoue, homme de beaucoup d'esprit & de savoir, entreprit d'en faire la lecture; mais à peine étoit-il au milieu que ses larmes ne lui permirent pas de continuer; il voulut reprendre après s'être un peu raffermi; mais les soupirs & les sanglots firent le même effet.

AN. DE J. C.
1374

Un autre ami de Verone ayant su ce qui étoit arrivé au Padouan, voulut aussi tenter l'aventure, & après avoir lu depuis le commencement jusqu'à la fin sans la moindre altération dans la voix & dans toute sa personne, il dit en rendant le livre: il faut avouer que cette histoire est touchante; j'aurois pleuré aussi si je l'avois crue vraie; mais il est clair que c'est une fable. Il n'y a jamais eu & il n'y aura jamais de femme comme Griselidis (a).

Cette lettre que Pétrarque écrivit à Boccace en lui envoyant la traduction latine de son conte, est datée dans le manuscrit de la bibliothèque du Roi, le 8 Juin 1374 *. C'est peut-être la dernière lettre qu'il ait écrite. Il se plaint de ce que la Gaule Cisalpine étoit pleine de gens qui arrêtoient les couriers, ouvroient les paquets pour lire les lettres & copioient tout ce qui leur plaisoit. La licence croissant, pour

* Dans l'édition de Basse 1373.

(a) Cette nouvelle est prise d'un ancien manuscrit de la bibliothèque de Mr. Foucault, intitulé: *le parement des Dames*. Elle fut mise en vers, représentée à Paris par les Comédiens François l'an 1395 sous ce titre: *Le mystere de Griselidis, Marquise de Saluces*, & imprimée long-temps après à Paris par Jean Bonnetons. En Italie Apostolo Zeno en a fait une piece de théâtre.

H h h h h iij

 AN. DE J. C.
1374.

s'épargner la peine de transcrire , ils retenoient les paquets. Pétrarque , plus revolté que personne de cette violation du droit des gens , qui troubloit le commerce & la société , prit le parti de ne plus écrire. Il l'annonça dans cette lettre , en disant adieu à tous ses amis & aux lettres. *Valete amici , valete epistolæ.*

Pétrarque mourut peu de temps après avoir écrit cette lettre. Ses Biographes & les Auteurs contemporains ne s'accordent ni sur le jour de son trépas , ni sur les circonstances & la cause de sa mort. Paul Verger , Zenon de Pistoie , Sicco Polenton , &c. disent qu'il mourut le 19 Juillet d'une attaque d'apoplexie. André Gattaro , Auteur contemporain , Leonard Aretin , Beccatelli , Tomasini , Muratori , Louis Bandini , Mr. de la Bastie , &c. le font mourir le 18 Juillet ; les uns d'épilepsie ; les autres de la fièvre. Philippe Villani & le Cardinal Bembo disent qu'il mourut le 20.

La plupart assurent qu'il expira dans les bras de Lombard de Serico , à qui Philippe Villani & Jannozo Mannetti font raconter une circonstance de sa mort , qui , quoique fabuleuse & absurde , a été adoptée par plusieurs Biographes. Ils prétendent que lorsque Pétrarque rendit l'ame , plusieurs personnes virent une nuée blanche semblable à la vapeur de l'encens s'élever jusqu'au plafond de sa chambre , où elle s'arrêta quelque temps & s'évanouit ensuite. Espèce de miracle qui prouvoit , dit-on , que son ame étoit agréable à Dieu & montée au ciel. Philippe Villani assure l'avoir entendu dire lui-même à Lombard de Serico.

Voici , selon moi , la relation la plus vraisemblable.

ble de sa mort. Je l'ai trouvée dans une lettre que Jean Manzini de la Mothe écrivit à un de ses amis le 1^{er}. Juillet 1388 (a). Il raconte que ses gens le trouverent dans sa bibliothèque couché sur un livre (b) & sans mouvement. Comme ils l'avoient vu souvent passer des jours entiers dans cette attitude, ils ne furent pas d'abord effrayés; mais ayant reconnu ensuite qu'il ne donnoit plus aucun signe de vie, ils se livrerent à la douleur. Il y a apparence que cela se passa le 19 Juillet & qu'on le crut mort dans la nuit du 18. Voilà d'où est venue cette légère différence de date. Comme on ne l'avoit pas vu mourir, on ne pouvoit pas savoir précisément s'il étoit mort d'apoplexie, d'épilepsie ou de la fièvre. Chacun en parloit suivant ses idées. Dominique Aretin qui étoit alors à Padoue fort attaché à Pétrarque & à portée d'être bien informé de ce qui le regardoit, assure qu'il mourut d'apoplexie le 18 Juillet. C'est la date qu'on trouve à son épitaphe, & je crois qu'il faut s'en tenir là.

Le bruit de la mort de Pétrarque, bientôt répandu à Arqua, à Padoue & dans les villes des Monts Eugénées, y causa une consternation générale. On accourut en foule pour rendre les derniers devoirs à un homme dont le séjour sembloit avoir illustré cette contrée. François de Carrare se rendit à Arqua avec toute la noblesse de Padoue pour assister à ses obsèques. L'Evêque [c] y vint avec son Chapitre & tout le Cler-

AN. DE J. C.
1374.

Fons memor.
univ.

(a) Cette lettre de Jean Manzini a été imprimée l'an 1754 dans un recueil de pieces tirées des manuscrits de la bibliothèque du College des Jésuites à Rome par le Pere Lazeri.
(b) On voit par un manuscrit Bibl. R. N^o. 6069 F. qu'il travailloit à son abrégé des hommes illustres que Lom-

bard de Serico continua après sa mort. D'autres disent qu'il travailloit à son Afrique.

(c) Elie de Donzenac, parent du Pape, qui écrivit à François de Carrare pour le lui recommander. Bal. Rom. 2. fol. 775.

AN. DE J. C.
1374.

gé ; le peuple même courut avec empressement à cette pompe funebre.

Le corps de Pétrarque , revêtu d'une soutane couleur de feu , qui étoit l'habit des Chanoines de Padoue , fut porté par seize Docteurs sur une biere couverte de drap d'or doublé d'ermine à la Paroisse d'Arqua , qui étoit ornée d'une façon convenable à la cérémonie.

Après que l'oraison funebre eut été prononcée par Bonaventure de Peraga , de l'Ordre des Hermites de St Augustin (a) , le Corps fut enterré dans une Chapelle de la Vierge que Pétrarque avoit fait bâtir dans l'Eglise paroissiale. Peu de temps après François de Brossano ayant fait élever un tombeau de marbre sur quatre colonnes vis-à-vis de la même Eglise , y fit transférer le corps & graver une épitaphe en trois mauvais vers latins , dont la rime fait tout le mérite (b). L'an 1667 Paul Valdezucchi , propriétaire de la maison de Pétrarque & de son bien à Arqua , fit placer son buste en bronze au-dessus de son mausolée.

L'an 1630 ce monument fut violé par des gens qui emporterent quelques ossemens du corps de

(a) Bonaventure de Peraga étoit de la maison de Badoer de Venise. Il fut Général des Augustins , ensuite créé Cardinal par Urbain VI. François II. de Carrare le fit assassiner à Rome l'an 1389 , parce qu'il défendoit avec trop de zèle les libertés de l'Eglise : il a laissé quelques ouvrages. Pétrarque étoit fort lié avec lui. Il lui écrivit l'an 1369 pour lui faire compliment sur la mort de son frere , Religieux du même Ordre & bon Théologien. *Sen. l. 11. ep. 14.*

(b) *Frigida Francisci tegit hic lapis ossa Petrarce.
Suscipe , Virgo parens , animam : fâte Virgine , parce ;
Fessaque jam terris cœli requiescat in arce.
M. CCC. LXXIII. XVIII. Julii.*

Sur la base qui porte les quatre colonnes , on lit : *Viro insigni FRANCISCO PETRARCÆ Laureato , Franciscus de Brossano Mediolanensis gener , individua conversatione , amore , propinquitate & successione memoria* Philippe Villani assure que Pétrarque dicta lui-même les trois vers de son épitaphe & pria Lombard de Serico d'empêcher qu'on en mît d'autres *plus pompeux.*

Pétrarque

Pétrarque pour les vendre. Le Sénat de Venise, indigné de cet attentat, punit sévèrement les coupables. Il témoigne dans son Décret *un grand respect pour les cendres de cet homme célèbre*. La procédure est dans Tomafini.

AN. DE J. C.
1374.

^r Petr. Rediv.
fol. 168.

Je ne finirois pas si j'entreprendois de rapporter ici tous les honneurs rendus à Pétrarque après sa mort & tous les monumens érigés à sa gloire. Ceux qui en feront curieux, en trouveront une grande partie dans le recueil de Tomafini, qui en a fait un chapitre exprès.

Ibid. cap. 25.

Je ne crois pas devoir imiter Mr. de la Bastie, qui après avoir raconté mille particularités de la vie de Pétrarque, nous a tracé son portrait. Peut-on mieux peindre un homme qu'en rapportant fidèlement ses actions & ses propos? D'ailleurs j'ai eu soin de présenter à mes Lecteurs tous les endroits de ses lettres où il se peint lui-même, & j'ose dire qu'il n'y a personne qui après avoir lu ces Mémoires, ne soit en état de faire son portrait beaucoup mieux que je ne pourrois le faire moi-même. Mais je ne puis me refuser de dire un mot de la sensation que sa mort fit dans la République des lettres; Mr. de la Bastie n'ayant pas jugé à propos d'en parler.

Il n'y eut qu'un cri général dans toute l'Italie. *Le pere des lettres n'est plus; la lumiere de notre siecle est éteinte*. Pétrarque avoit plusieurs disciples à Padoue qui témoignèrent leurs regrets par des chants funèbres sur la mort de leur maître & chanterent ses louanges avec une sorte d'émulation. Louis Lambertacci, Docteur de Padoue fit son épitaphe. Dominique Aretin lui donna une place distinguée dans son

Tome III.

I i i i i

AN. DE J. C.
1374.

* Fons mem.
univ.

grand ouvrage dont j'ai parlé. * Zenon , jeune homme de Pistoie , composa dans deux mois , à la sollicitation du Seigneur de Padoue , un Poëme Italien , intitulé *la pietosa Fonte* [a] , dans lequel il donne à Pétrarque les plus grands éloges ; jusqu'à dire de lui qu'il ne dit jamais de mal de personne & qu'il ne critique jamais par envie. Chose bien rare pour un homme de lettres ! Je doute que Pétrarque méritât cet éloge.

François Sacchetti , un des meilleurs Poètes Italiens de ce temps-là , fit une *Canzone* qui commence par deux vers , où il représente le Ciel en fête , la terre en deuil , le Purgatoire en larmes , l'enfer hurlant (b).

C'est sur-tout à Florence sa patrie qu'on sentit plus vivement la perte de ce grand homme , parce que son mérite y étoit plus connu. Il y avoit dans cette ville trois personnes sur-tout qui lui étoient extrêmement attachées & qui avoient pour lui la plus grande vénération. Jean Boccace , le Pere Marfili & Coluccio Salutati , qui venoit de quitter Avignon appelé par la République pour y faire les fonctions de Secrétaire.

Dès que le testament de Pétrarque eut été ouvert , François de Brossano son héritier se hâta d'envoyer à ses amis les petits legs qu'il leur avoit faits. Il envoya à Boccace les cinquante florins qui lui avoient été legués ; dans la lettre qu'il lui écrivit , il lui di-

(a) Mr. l'Abbé Lami a fait imprimer ce poëme *Delic. erud.* avec des notes qui ne répondent pas à la réputation de ce savant Florentin & à l'idée que j'ai de lui.

(b) Festa ne fa il ciel , piange la terra ,
Duolfene il purgator , stride l'inferno.

Cette *Canzone* est imprimée après la *pietosa fonte*.

soit que Pétrarque avoit voulu être enterré à Arqua & qu'il alloit lui ériger un petit mausolée. J'ai cru qu'on seroit bien-aîsé de trouver ici un précis de la réponse que lui fit Boccace (a).

AN. DE J. C.
1374.

„ En voyant votre nom j'ai connu d'abord le sujet
 „ de votre lettre. J'avois déjà appris par la voie pu-
 „ blique le passage heureux de notre maître de la Ba-
 „ bylone terrestre à la céleste Jerusalem. Mon premier
 „ mouvement a été d'aller sur le tombeau de mon
 „ pere lui dire les derniers adieux & mêler mes
 „ larmes aux vôtres ; mais depuis que j'explique ici
 „ en public la Comédie du Dante , il y a dix mois ,
 „ je suis attaqué d'une maladie de langueur qui m'a
 „ tellement affoibli & changé que vous ne me recon-
 „ noîtriez plus. Je n'ai plus cet embonpoint & ces
 „ belles couleurs que vous m'avez vues à Venise.
 „ Ma maigreur est extrême , ma vue affoiblie ; mes
 „ mains tremblent , mes genoux chancellent ; à peine
 „ ai-je pu me traîner dans ma campagne de Certaldo
 „ où je ne fais que languir. Après avoir lu votre
 „ lettre , j'ai encore pleuré toute une nuit mon cher
 „ maître : ce n'est pas par pitié pour lui (ses mœurs ,
 „ ses jeûnes , ses prières , sa piété ne me permettent
 „ pas de douter de son bonheur] mais pour moi &
 „ pour ses amis qu'il a laissés dans ce monde com-
 „ me un vaisseau sans pilote sur une mer agitée. Je
 „ juge par ma douleur de la vôtre & de celle de
 „ Tullie [a] ma chere sœur , votre digne épouse , à

(a) Cette lettre est imprimée dans la vie d'Ambroise le Général des Camaldules qu'a donnée M. l'Abbé Mehus , fol. 203.

(b) C'est le nom que Boccace donnoit à François fille de Pétrarque. On voit par-là que ceux qui la croyoient

morte en 1370 se sont bien trompés. On trouve son épitaphe à Trevise , où elle mourut en couche l'an 1384. *Franciscus parienti peremptus Francisci Petrarache Laureati filie , Franciscus de Brosuno Mediolanensis maritus.*

AN. DE J. C.
1374.

„ qui je vous conjure de faire entendre raison sur
 „ la perte qu'elle a faite & qu'elle devoit prévoir.
 „ Les femmes plus foibles que nous dans ces occa-
 „ sions ont besoin de notre secours.

„ J'envie à Arqua le bonheur dont il jouit de ser-
 „ vir de dépôt à la dépouille d'un homme , dont le
 „ cœur étoit le séjour des Muses , le sanctuaire de
 „ la Philosophie , de l'éloquence & de tous les beaux
 „ arts. Ce village à peine connu à Padoue , va de-
 „ venir fameux dans le monde entier. On le respec-
 „ tera comme nous respectons le Mont Paufilipe ,
 „ parce qu'il renferme les cendres de Virgile , To-
 „ mos & les rives du Pont Euxin , parce qu'on y
 „ voit le tombeau d'Ovide , Smirne , parce qu'on croit
 „ qu'Homere y est mort & enseveli. Le navigateur
 „ qui viendra de l'océan chargé de richesses , navi-
 „ geant sur la mer Adriatique , se prosternera aussi-
 „ tôt qu'il découvrira les Monts Euganées. Ces mon-
 „ tagnes , dira-t-il , renferment dans leurs entrailles ce
 „ grand Poète qui fait la gloire du monde. Ah ! mal-
 „ heureuse patrie ! tu ne méritois pas un tel hon-
 „ neur. Tu as négligé d'attirer dans ton sein celui
 „ de tes enfans qui t'a le plus illustrée. Tu l'aurois
 „ fait s'il avoit été capable de trahison , d'avarice ,
 „ d'envie , d'ingratitude & de toute sorte de crimes.
 „ Voilà le vieux Proverbe vérifié : *Nul n'est prophete*
 „ *dans son pays.*

„ Vous voulez , dites-vous , lui ériger un mauso-
 „ lée ; j'approuve ce projet ; mais permettez - moi
 „ de vous faire faire une réflexion ; c'est que le
 „ tombeau des grands hommes doit être ignoré , ou
 „ répondre par sa magnificence à leur renommée.

„ Voyez ce que la fortune fit pour Pompée. Elle ne
 „ crut pas qu'il convînt de renfermer ses cendres
 „ dans une urne : le plus beau marbre ne lui pa-
 „ rut pas digne de couvrir son corps : elle lui donna
 „ pour sépulture toute cette plage que la mer ar-
 „ rose depuis Péluse jusqu'à Canope & le ciel pour
 „ couverture , afin que le voyageur qui y passeroit
 „ redoutât de fouler aux pieds le corps de ce grand
 „ homme qui avoit marché sur les têtes des Rois
 „ subjugués par ses armes. S'il avoit fait une mort
 „ glorieuse à Rome , je ne fais si le mausolée d'Ar-
 „ temise auroit été assez beau pour lui.

„ Mon maître m'a donné en mourant une nouvelle
 „ marque de son amitié & de sa générosité , dont
 „ j'ai reçu tant de preuves pendant sa vie. J'accepte
 „ avec reconnoissance cette portion de son héritage
 „ que vous m'avez envoyée , & que je voudrois bien
 „ n'être pas dans le cas de recevoir.

„ Je vous prie de m'apprendre ce qu'est devenue
 „ la bibliothèque précieuse de cet homme illustre : on
 „ en parle ici différemment. Ce qui m'intéresse le
 „ plus , ce sont ses ouvrages & sur-tout son Afrique
 „ que je regarde comme un Poème divin. A-t-elle
 „ été livrée aux flammes , comme il l'en avoit sou-
 „ vent menacée par un excès de délicatesse & de ri-
 „ gueur pour ses productions ? On dit qu'il y a des
 „ gens commis pour les examiner & décider de leur
 „ sort. J'admire l'ignorance du commettant & la té-
 „ mérité des Commissaires. Quel mortel oseroit con-
 „ damner ce que mon maître a approuvé ? Je crains
 „ que cette commission n'ait été donnée à des Lé-
 „ gistes qui croient tout savoir quand ils ont étudié

AN. DE J. C.
1374.

„ les loix. Dieu conserve les poésies de notre maître ! On dit que les Docteurs ont fait brûler son
 „ livre *des Triomphes* ; je voudrois savoir si cela est
 „ vrai ; j'en ai peur : la science n'a pas de plus grands
 „ grands ennemis que les ignorans. Je connois les en-
 „ vieux de la réputation de ce grand homme. Si on
 „ les laisse faire , ils corrompront tout , cacheront le
 „ meilleur , condamneront ce qu'ils n'entendent pas.
 „ Tout ira de travers ; c'est à vous d'y veiller. Quelle
 „ perte pour les lettres en Italie !

„ Je voudrois avoir une longue épître qu'il m'é-
 „ crivit pour répondre au conseil que je lui avois don-
 „ né de se ménager sur le travail , & la traduction
 „ qu'il avoit faite de la dernière nouvelle de mon Dé-
 „ cameron. Le pere Louis Marfili assure qu'il me
 „ les avoit envoyées & je ne les ai pas reçues. Je
 „ suis bien fâché de la peine que je vous donne , &
 „ vous prie , mon cher frere , de me regarder com-
 „ me un homme qui vous est totalement dévoué.
 „ Ma foiblesse est si grande que j'ai passé trois jours
 „ entiers à écrire cette lettre.

A Certaldo , le *Novembre 1374*

On voit par cette lettre que le poème de l'Afri-
 que , à qui Pétrarque devoit la couronne , & sur le-
 quel étoit fondée une grande partie de sa réputation ,
 n'avoit pas encore vu le jour. On n'en connoissoit
 que les trente-quatre vers publiés à Naples par une
 petite indiscretion de Barbate , dont on a vu Pétrar-
 que se plaindre , & qui avoient été critiqués amère-
 ment par quelques Florentins. Boccace disoit que Pé-
 trarque la tenoit renfermée & qu'il avoit voulu plu-
 sieurs fois la brûler. On craignoit à Florence que les

exécuteurs de ses dernières volontés ne fissent eux-mêmes ce qu'il n'avoit pas eu le courage de faire.

AN. DE J. C.
1375.

Coluccio Salutati témoigna son inquiétude sur cela dans une lettre à Benvenuto de Imola où il lui dit :
 „ l'Afrique est menacée d'un incendie ; mais je compte
 „ sur la fortune de Scipion. François de Brossano a
 „ promis à Boccace de lui envoyer ce poëme à cer-
 „ taines conditions. Quelles quelles soient , si je puis
 „ mettre la main dessus , je tâcherai d'éterniser *la di-*
 „ *vine Scipiade*.

Col. Salut. ep.
3. 10m. 2. Flo-
rence 25. Mars
1375.

Deux mois après il lui écrivit encore : „ Je meurs
 „ d'envie de voir ce poëme. Je crains qu'on ne porte
 „ sur lui des mains sacrilèges & qu'on ne le gâte en
 „ voulant le corriger. Je ne ferai jamais tranquille
 „ tant que je le verrai entre les mains de ceux qui
 „ doivent décider de son sort. Dites-moi ce que vous
 „ en savez.

Ibid. ep. 5.
Flor. 22. Mai
1375.

Boccace ne survécut pas long-temps à son maître ;
 il mourut le 21 Décembre 1375. Coluccio écrivit
 trois jours après à François de Brossano pour lui
 apprendre ce triste événement. Après avoir fait un
 grand éloge de son ami Boccace & témoigné un re-
 gret vif de sa perte , il lui dit : „ je fais que vous
 „ avez fait copier le poëme de l'Afrique pour le lui
 „ envoyer ; il devoit me le communiquer. Je vous
 „ prie de me mettre à la place de Boccace après que
 „ j'aurai payé tous les frais de la copie. Je fais bien
 „ que je ne mérite pas un si grand honneur ; mais
 „ j'ose dire que si ce poëme tombe entre mes mains ,
 „ cela ne nuira pas à la gloire de Pétrarque.

Ibid. ep. 6. 24.
Décembre.

François de Brossano ne fit pas languir Coluccio.
 Il lui envoya la copie de ce poëme qu'il avoit fait

AN. DE J. C.
1374.

copier par Boccace, le pria de le corriger & de ne pas le publier. Nicolas Nicoli en fut le porteur. C'étoit un Gentilhomme de Florence fort zélé pour le progrès des lettres, qui étoit allé exprès à Padoue pour transcrire lui-même les œuvres de Pétrarque. Il fut de retour à Florence au commencement de 1376.

Ibid. ep. 17.
Florence, 28.
Janvier 1376.

Quelle fut la joie de Coluccio lorsqu'il vit arriver ce poëme dont il avoit conçu la plus haute idée, & dont il avoit quelquefois désespéré ! Il le parcourut en trois nuits, ses occupations ne lui permettant pas de le lire dans la journée. Son dessein étoit (comme il le dit dans sa réponse à François de Brossano) d'y faire les corrections nécessaires, de mettre un sommaire à la tête de chaque livre, *comme Ovide avoit fait pour l'Enéide*, & d'en faire faire plusieurs copies bien correctes pour envoyer à Bologne, à Paris, en Angleterre. Il vouloit aussi en placer un exemplaire à Florence dans une maison célèbre pour servir au public.

Deux choses empêcherent Coluccio d'exécuter son projet. L'une c'est que le gendre de Pétrarque lui avoit défendu de publier ce poëme. L'autre, qu'il trouva de grandes lacunes entre le quatrième & le cinquième livre. Plusieurs événemens importans de la seconde guerre punique y sont omis, qui devoient former au moins deux livres. Coluccio croyoit que Pétrarque les avoit mis à part comme entièrement achevés & n'ayant pas besoin de correction. *Peut-être*, disoit-il, *le scribe a-t-il omis de les copier*. Il pria François de Brossano de faire des recherches pour trouver à remplir ces lacunes, & il lui déclara que le

le poëme ainsi mutilé ne pouvoit pas voir le jour.

AN. DE J. C.
1376.

A cela près il en fait un grand éloge. « J'ai admiré, dit-il, l'élégance des vers, la majesté du style, la noblesse des pensées, l'ordre & la consistance du poëme. Je n'ai rien lu de plus grave, de plus fleuri, & qui m'ait fait plus de plaisir.

Il est étonnant qu'un homme d'esprit tel que Coluccio parle avec tant d'admiration d'un ouvrage sans chaleur, sans invention, sans intérêt, qui n'a pas même le mérite de la versification & du style, & dont il est impossible de soutenir la lecture, au moins tel qu'il a paru par le moyen de l'impression; car on prétend qu'il est fort différent dans les bons manuscrits, sur-tout dans celui où l'on trouve les corrections de Coluccio, qui est dans la bibliothèque Medicea à Florence [a]. Coluccio s'associa dans cette entreprise quelques-uns de ses compatriotes, parmi lesquels Mr. l'Abbé Mehus a tort de placer Boccace, qui étoit mort avant que l'Afrique arrivât à Florence, comme on vient de le voir.

Plut. 33. cod.
35.

J'ai déjà remarqué comme une chose singulière que Boccace, qui n'avoit rien de caché pour son maître & qui ne faisoit rien sans le consulter, ne lui eût jamais fait lire son Décameron, le meilleur de ses ouvrages, & le seul que nous lisions à présent. Il ne l'est pas moins que Pétrarque, qui avoit pour Boccace la plus grande confiance, ne lui ait jamais fait part de celui de ses ouvrages qui lui faisoit le plus d'honneur & pour lequel Boccace témoignoit le plus

Vit. Ambr. fol.
311.

J'ai déjà remarqué comme une chose singulière que Boccace, qui n'avoit rien de caché pour son maître & qui ne faisoit rien sans le consulter, ne lui eût jamais fait lire son Décameron, le meilleur de ses ouvrages, & le seul que nous lisions à présent. Il ne l'est pas moins que Pétrarque, qui avoit pour Boccace la plus grande confiance, ne lui ait jamais fait part de celui de ses ouvrages qui lui faisoit le plus d'honneur & pour lequel Boccace témoignoit le plus

(a) Je ne crois pas ces différences assez grandes pour empêcher que l'Afrique ne soit un mauvais Poëme. Ce n'est qu'un récit prosaïque des principaux événements de la seconde guerre punique.

 AN. DE J. C.
1376.

grand empressement. Je crois avoir trouvé le véritable motif de ce double mystère entre deux amis qui ne devoient point en avoir l'un pour l'autre. D'un côté Boccace n'osoit pas présenter à Pétrarque un ouvrage frivole, un recueil de contes libres, peu assorti à la gravité de son maître & à son aversion pour tout ce qui offensoit la pudeur. D'un autre côté Pétrarque qui connoissoit le discernement de Boccace, ne vouloit pas lui faire lire un poëme dont il faisoit lui-même fort peu de cas. Paul Verger raconte que *dans ses dernières années il étoit troublé quand on lui parloit de son Afrique, & on voyoit à son air que cela ne lui faisoit pas plaisir (a).*

Me voilà au bout de ma carrière ; je crois avoir rempli mon objet, qui étoit de faire voir que Pétrarque n'étoit pas encore connu & de fournir de bons matériaux à ceux qui voudroient entreprendre sa vie. J'ai donné séparément les trois volumes de cet ouvrage dans l'espérance que, quand les premiers paroîtroient, les gens de lettres zélés pour la gloire de Pétrarque, dont l'Italie est pleine, voudroient bien concourir à mon travail par des éclaircissements, des notices ou des critiques qui me mettroient à portée de corriger mes erreurs & de placer les corrections à la fin de l'ouvrage. Je me flattois envain ; je n'ai reçu ni éclaircissements, ni critiques. Les Journaux qui sont parvenus jusqu'à moi, à qui je ne puis reprocher que d'avoir parlé trop favorablement de mon Livre, n'ont pas pris la peine de relever mes erreurs ; ainsi me

(a) In ultimis annis quotiescumque Africæ mentio incidisset toties conturbabatur, molestiamque mente conceptam foris facie indicabat. *P. Verg. vita Petr.*

voilà hors d'état de les corriger.

Je me contenterai de répondre à un reproche que quelques personnes m'ont fait d'avoir fardé mon Héros. Je croyois m'être mis à l'abri de ce reproche par la liberté que j'ai prise de critiquer souvent ses ouvrages & la bonne foi avec laquelle je conviens de ses torts les plus essentiels. N'ai-je pas parlé comme je devois de sa passion pour Laure, que ses vers feroient excuser, si son état ne la rendoit pas inexcusable; du libertinage de sa jeunesse, dont il a laissé des preuves vivantes, mais qu'il expia par le plus grand repentir & la vie la plus chaste dès que le feu des passions fut amorti? N'ai-je pas mis dans son véritable jour son fanatisme pour Rome poussé à l'excès, qui lui auroit fait honneur, s'il l'avoit renfermé dans des bornes convenables, & son enthousiasme pour Rienzi que l'événement rendit ridicule & que rien ne pouvoit justifier, parce qu'il s'agissoit d'un sujet révolté contre son Souverain? Enfin n'ai-je pas relevé avec indignation son aigreur dans les disputes littéraires, où il abandonnoit son esprit à la fougue d'un tempérament caustique & bilieux, sans observer les bienséances & les égards que les gens de lettres se doivent les uns aux autres?

AN. DE J. C.
1376.

Fin du sixieme & dernier Livre.

ERRATA pour le troisieme Volume.

- P**Age 20. ligne 28. d'elle, *lisez*, la lettre.
P. 33. l. 2. Il y a erreur. Robert de Bardi mourut à Paris.
Ibid. l. 8. est, *lisez*, font.
P. 72. l. 13. éloigner, *lisez*, détourner.
P. 77. l. 4. croassements, *lisez*, coassements.
P. 79. l. 26. après commerce, *ajoutez*, (Il y en a qui disent qu'il l'épousa).
P. 93. l. 29. dans cette ville. *Erreur.* Ce n'est pas à Arezzo que Pétrarque trouva les Institutions de Quintilien. Lapo de Castillonchio lui donna ce manuscrit lorsqu'il passa à Florence revenant de Rome.
P. 104. l. pénultieme, de, *lisez*, des.
P. 107. l. 5. dérober, *lisez*, cacher.
P. 131. à la note, promis, *lisez*, permis.
P. 135. l. 22. la, *lisez*, le.
P. 172. l. 11. s'avança, *lisez*, s'approcha.
P. 177. l. 9. Après Pazzi, *ajoutez*, Philippe Villani dit qu'il étoit batard.
P. 190. l. 14. après lue, *ajoutez*, avec attention.
P. 231. l. 15. l'affectent, *lisez*, l'atteignent.
P. 330. l. 11. de, *lisez*, du.
P. 333. l. 29. grave, *lisez*, grande.
P. 376. l. 19. malgré même, *lisez*, même avec.
P. 377. l. 13. après de, *ajoutez*, vous.
P. 379. l. 14. Octobre, *lisez*, Décembre.
P. 424. l. 9. leur fit la guerre avec succès, *lisez*, vint à bout de le réduire en peu de temps.
P. 455. à la note l. 12. don vilè, *lisez*, non vile.
P. 492. l. 27. pour, *lisez*, par.
Pag. 508. l. 3. mettez à la marge *Fam. l. 12. ep. 12.*
P. 515. l. 1. contraire, *lisez*, contraint.
P. 517. l. 9. toujours, *lisez*, quelquefois.
P. 552. l. 26. maniere, *lisez*, matiere.
P. 572. l. 24. la, *lisez*, le.
P. 615. dans la note, l. 2. Alexandrin, *lisez*, Aleandre.
P. 621. l. 19. quoiqu'il, *lisez*, quoique Pétrarque.
P. 629. note (a) Mieglo, *lisez*, Muglo.
P. 681. l. 1. se, *lisez*, le.
P. 746. l. 6. des jeux, *lisez*, ces jeux.
P. 764. l. 3. (b), *lisez*, (a).



PIECES
JUSTIFICATIVES
POUR
LES MÉMOIRES
DE LA VIE
DE
FRANÇOIS PETRARQUE.

^

PIECES

POUR

DE LA VIE

LES MOIS RETENUE



**PIECES
JUSTIFICATIVES
POUR
LES MÉMOIRES
DE LA VIE DE
FRANÇOIS PETRARQUE.**

N. I.

**DE ORIGINE, VITA, CONVERSATIONE ET
STUDIORUM SUORUM SUCCESSU IPSIUSMET
AUCTORIS EPISTOLA.**

Franciscus Petrarcha posteritati S.



Verit tibi forsan de me aliquid auditum, quanquam
& hoc dubium fit, an exiguum & obscurum longè
nomen, seu locorum, seu temporum, perventurum
sit. Et illud forsitan optabis nosse, quid hominis fue-
rim, aut quis operum exitus meorum, eorum maxi-
me, quorum ad te fama pervenerit, vel quorum tenue
nomen audieris? Et de primo quidem variæ erunt
hominum voces, ita enim fermè quisque loquitur, ut impellit non
veritas, sed voluptas, nec laudis, nec infamiæ modus est. Vestro de
grege unus: fui autem mortalis homuncio, nec magnæ admodum,

A ij



nec vilis originis, familiâ (ut de se ait Augustus Cæsar) antiquâ. Natura quidem, non iniquo neque inverecondo animo, nisi ea consuetudo contagiosa nocuisset. Adolescentia me fefellit, Iuventa corripuit, Senectâ autem correxit, experimentoque perdociuit; verum illud, quod diu ante perlegeram: quoniam adolescentia, & voluptas vana sunt: immò ætatum, temporumque omnium conditor, qui miseros mortales de nihilo tumidos, aberrare finit interdum, ut peccatorum suorum, vel serò memores sese cognoscant. Corpus juveni, non magnarum virium, sed multæ dexteritatis obtigerat: formâ non gloriâ excellenti, sed quæ placere, viridioribus annis posset: colore vivido, inter candidum, & subnigrum: vivacibus oculis, & visu, per longum tempus, acerrimo, qui præter spem supra sexagesimum ætatis annum me destituit, ut, indignanti mihi ad ocularium confugiendum esset auxilium. Totâ ætate sanissimum corpus senectus invasit, & solita morborum acie circumvenit. Honestis parentibus, Florentinis originæ, fortunâ mediocri, & (ut verum fatear) ad inopiam vergente, sed patriâ pulsus, Aretii in exilio natus sum, anno hujus ætatis ultimæ, quæ à CHRISTO incipit, 1304. die Lunæ, ad auroram, Kalend. Augusti. Divitiarum contemptor eximius, non quòd divitias non optarem, sed labores, curasque oderam, opum comites inseparabiles, non ut ista cura esset, lautarum facultas epularum: ego autem tenui victu, & cibis vulgaribus vitam egi lætius, quàm cum exquisitissimis dapibus omnes Apitii successores. Convivia quæ dicuntur (cùm sint commensationes modestiæ & bonis moribus inimicæ) semper mihi displicuerunt: laboriosum, & inutile ratus sum, ad hunc finem vocare alios, nec minus ab aliis vocari. Convivere autem cum amicis adeo jucundum, ut eorum superventu nil gratius habuerim, nec unquam volens sine socio cibum sumpserim. Nihil mihi magis, quàm pompa displicet, non solum quia mala, & humilitati contraria, sed quia difficilis, & quieti adversa est. Amore acerrimo, sed unico & honesto, in adolescentiâ laboravi, & diutius laborassem, nisi jam tepescentem ignem mors acerba, sed utilis, extinxisset. Libidinum me prorsus expertem dicere posse optarem quidem, sed, si dicam, mentiar: hoc securè dixerim, me, quanquam fervore ætatis & complexionis, ad id raptum, vilitatem illam tamen semper animo execratum. Mox verò ad quadragesimum annum appropinquans, dum adhuc & calor satisfecisset, & virium, non solum factum illud obscœnum, sed ejus memoriam omnem sic abjeci, quasi nunquam fœminam aspexissem. Quod inter primas felicitates meas memoro, Deo gratias agens, qui me adhuc integrum & vigentem, tam vili, & mihi semper odiofo servitio liberavit. Sed ad alia procedo. Sensi superbiam in aliis, non in me, & cum parvus fuerim semper, minor judicio meo fui. Ira mihi per sæpe, nocuit aliis nunquam. Amicitiarum appetentissimus

honestarum & fidelissimus cultor fui, intrepidè glorior, quia scio me verum loqui, indignantissimi animi, sed offensarum obliviosissimi, beneficiorum permemoris. Principium ac Regum familiaritatibus, & Nobilium amicitiiis, usque ad invidiam, fortunatus fui. Sed hoc est supplicium senescentium, ut suorum sæpissimè mortes fleant. Maximi Regum, & meæ ætatis, amarunt & coluerunt me, cur autem, nescio, ipsi viderint, & ita cum quibusdam fui, ut ipsi quodammodo mecum essent, & eminentiæ eorum nullum tædium, commoda multa perceperim. Multos tamen eorum, quos valdè amabam, effugi, tantus fuit mihi insitus, amor libertatis, ut cujus, vel nomen ipsum, libertati, vel illi esse contrarium videretur, omni studio declinarem. Ingenio fui æquo potius, quàm acuto, ad omne bonum, & salubre studium apto: sed ad moralem præcipuè philosophiam, & ad poëticam pronò. Quam ipsam, processu temporis, neglexi, sacris litteris delectatus, in quibus sensi dulcedinem abditam, quam aliquando contempseram, poëticis literis, non nisi ad ornatum, reservatis. Incubui unicè, inter multa, ad notitiam vetustatis, quoniam mihi semper ætas ista displicuit: ut, nisi me amor charorum in diversum traheret, quâlibet ætate natus esse semper optaverim, & hanc oblivisci nifus, animo me aliis semper inferere. Historicis itaque delectatus sum, non minùs tamen offensus eorum discordiâ: secutus in dubio, quo me vel verisimilitudo rerum, vel scribentium traxit auctoritas. Eloquio, ut quidam dixerunt, claro, ac potenti: ut mihi visum est, fragili, & obscuro: neque verò in communi sermone cum amicis aut familiaribus, eloquentiæ unquam cura me attigit: mirorque eam curam Augustum Cæsarem accepisse. Ubi autem res ipsa, vel locus, vel auditor aliter poscere visus est, paulò annifus sum, idque quàm efficaciter, nescio, eorum sit iudicium coram quibus dixi. Ego, modò benè vixissem, qualiter dixissem, parvi facerem: ventosa gloria est, de solo verborum splendore, famam quærere. Tempus mecum sic, vel fortuna, vel voluntas mea, nunc usque partita est. Primum illum vitæ annum, neque integrum Aretii egi, ubi in lucem natura me protulerat: sex sequentes, Ancisæ, paterno in rure, supra Florentiam quatuordecim passuum millibus, revocata ab exilio Genitrice: octavum, Pisis: nonum ac deinceps, in Galliâ Transalpinâ, ad lævam Rhodani ripam (Avinio urbi nomen) ubi Romanus Pontifex, turpi in exilio, CHRISTI tenet Ecclesiam, & tenuit diù: licèt ante Te, paucos annos Urbanus V. eam reduxisse videretur in suam sedem: sed res, ut patet, in nihilum rediit, ipso, quod gravius fero, tunc etiam superflite, & quasi boni operis pœnitente. Qui si modicum plus vixisset, haud dubiè sensisset, quid mihi, de ejus habitu videretur. Iam calamus erat in manibus, sed ipse confestim gloriosum principium ipsum, cum vitâ destituit infœlix. Quam foeliciter ante Petri aram mori, & in domo propriâ potuisset. Sive enim successores ejus, in

A iij

suâ sede mansissent, & ipse boni operis auctor erat : five abiisset, & tantò ipsius clarior virtus, quantò illorum culpa conspectior. Sed hæc longior, atque incidens est querela. Ibi igitur, ventosissimi amnis ad ripam pueritiam sub parentibus : ac deinde sub vanitatibus meis, adolescentiam totam egi : non tamen sine magnis digressionibus. Namque hoc tempore Carpentoras civitas parva, & illi ad Orientem proxima, quadriennio integro me habuit, inque his duabus aliquantulum Grammaticæ, Dialecticæ, ac Rhetoricæ, quantum ætas potuit, didici, quantum scilicet in scholis disci solet : quod, quantum sit, clarissime lector, intelligis. Inde ad montem Pessulanum, legum ad studium profectus, quadriennium ibi alterum : inde Bononiam, & ibi triennium expendi, & totum Iuris Civilis Corpus audiui, futurus magni provectus adolescens, ut multi opinabantur, si cæpto insisterem. Ego verò studium illud omne destitui, mox ut me Parentum cura destituit, non quia Legum mihi non placeret auctoritas, quæ absque dubio, magna est, & Romanæ antiquitatis plena, quâ delector : sed quia earum usus nequitia hominum depravatur : itaque piguit perdiscere, quo inhonestè uti nollem, & honestè vix possem, & si vellem, puritas incitæ tribuenda esset. Itaque secundum & vigesimum annum agens, domum redii : domum voco, Avinionense illud exilium, ubi ab infantia meâ sine fueram. Habet enim consuetudo proximam vim naturæ. Ibi ergo, jam nosci ego, & familiaritas mea à magnis viris expeti cæperat. Cur autem, nescire nunc me fateor, & mirari : tunc equidem non mirabar, ut qui mihi more ætatis, omni honore dignissimus viderer. Ante alios expetitus fui à Columnensium clarâ, & generosâ familiâ : quæ tunc Romanam curiam frequentabat, dicam melius, illustrabat : à quibus accitus, & mihi, nescio, an & nunc, at tunc certè indebito in honore habitus, ab illustri & incomparabili viro Iacobo de Columna, Lomberiensi tunc Episcopo, cui nescio an parem viderim, seu visurus sim, in Vasconiam ductus, sub collibus Pyreneis, æstatem prope celestem, multa & domini, & comitum jucunditate, transegi, ut semper, tempus illud memorando, suspirem. Inde rediens, sub fratre ejus Ioanne de Columnâ Cardinale, multos per annos, non quasi sub domino, sed sub patre, immò ne id quidem, sed cum fratre amantissimo, immò mecum & propria meâ in domo fui. Quo tempore juvenilis me impulit appetitus, ut & Gallias, & Germaniam peragrarem : & licet aliæ causæ fingerentur, ut professionem meam, meis majoribus approbarem, vera tamen causa erat, multa videndi ardor, ac studium. In quâ peregrinatione Parisios primum vidi, & delectatus sum inquirere, quid verum, quidve fabulosum de illâ urbe narraretur : inde reversus, Romam adii, cujus videndæ desiderio ab infantia ardebam, & hujus familiæ magnanimum genitorem, Stephanum de Columnâ, virum cuilibet antiquorum parem, ita colui, atque ita sibi acceptus fui,

ut inter me , & quemlibet filiorum , nil diceret interesse. Qui viri excellentis amor , & affectus usque ad vitæ ejus extremum , uno erga me semper tenore , permanfit , & in me nunc etiam vivit , neque unquam desinet , nisi ego antè defiero. Inde etiam reversus , cum omnium , sed imprimis illius tædiosissimæ urbis fastidium atque odium , naturaliter animo meo insitum , ferre non possim : diverticulum aliquod , quasi portum , quærens , reperi vallem perexiguam , sed solitariam , atque amœnam , quæ Clausa dicitur , quindecim passuum millibus ab Avinione distantem : ubi fontium rex omnium Sorga oritur. Captus loci dulcedine , libellos meos , & meipsum illuc transtuli. Longa erit historia , si pergam exsequi , quid ibi , multos ac multos egerim per annos. Hæc est summa , quod quicquid ferè opusculorum mihi excidit , ibi vel actum , vel conceptum , vel conceptum est : quæ tam multa fuerunt , ut usque ad hanc ætatem , me exerceant , ac fatigent. Fuit enim mihi ut corpus , sic ingenium magis pollens dexteritate , quam viribus. Itaque multa mihi facilia cogitatu , quæ executione difficilia prætermisi. Hic mihi ipsa locorum facies suggessit , ut bucolicum Carmen sylvestre opus , aggrededer , & Vitæ solitariæ libros duos , ad Philippum semper magnum virum , sed parvum tunc Episcopum Cavallicensem , nunc magnum Sabinensem Episcopum Cardinalem , qui mihi jam solus omnium veterum superstes : non me Episcopaliter , ut Ambrosius Augustinum , sed fraternè dilexit , ac diligit. Illis in montibus vaganti , sextâ quâdam feriâ majoris hebdomadæ , cogitatio incidit , & valida , ut de Scipione Africano illo primo , cujus nomen , mirum unde , à primâ mihi ætate charum fuit , poëticum aliquid Heroïco carmine scriberem. Quod tunc magno cœptum impetu , variis mox distractis curis , intermisi , sed subiecti de nomine , Africæ nomen libro dedi : operi nescio quâ vel sua , vel mea fortuna , dilecto multis , antequam cognito. Illis in locis moram trahenti (dictu mirabile) uno die , & ab urbe Româ Senatus , & de Parisiis Cancellarii studii ad me litteræ pervenerunt , certatim me ille Romam , ille Parisios , ad percipiendam lauream poëticam evocantes : quibus ego juveniliter gloriabundus , & me dignum judicans , quo me dignum tanti viri judicarent : nec meritum meum , sed aliorum librans testimonia : parumper tamen hæsitavi , cui potius aurem darem. Super quâ , consilium Joannis de Columnâ , Cardinalis supranominati , per litteras expetii. Erat enim adeo vicinus , ut cum sibi sero scripsissem , die altero , ante horam tertiam , responsum ejus acciperem : cujus consilium secutus , Romanæ urbis auctoritatem , omnibus præferendam statui : & de approbatione consilii ejus , mea duplex ad illum extat epistola. Ivi ergo , & quamvis ego , more juvenum , rerum mearum benignissimus judex essem , erubui tamen , de me ipso testimonium sequi , vel eorum à quibus evocabar , quod procul dubio non fecissent , nisi me dignum oblato honore judicassent. Vnde Neapolim primum

petere institui, & veni ad illum summum, & Regem, & Philosophum Robertum, non regno, quam litteris clariorem: quem unicum regem, & scientiæ amicum, & virtutis, nostra ætas habuit, ut ipse de me, quod sibi visum esset, censeret, à quo qualiter visus, & cui quam acceptus fuerim, & ipse nunc miror, & tu, si noveris, lector, puto mirabere. Auditâ autem adventus mei causâ, mirum in modum exhilaratus est, & juvenilem cogitans fiduciam, & forsitan cogitans honorem, quem peterem, suâ gloriâ non vacare, quod ego eum solum judicem idoneum, è cunctis mortalibus, elegissem. Quid multa? Post innumeras verborum collationes, variis de rebus, ostensamque sibi Africam illam meam, quâ usque adeò delectatus est, ut eam sibi inscribi, magno pro munere posceret. Quod negare nec potui, certè nec volui. Super eo tandem, pro quo veneram, certum mihi deputavit diem, & à meridie ad vespèram me tenuit: & quoniam crescente materiâ, breve tempus apparuit, duobus proximis diebus idem fecit, sic triduò excusâ ignorantia meâ, die tertio, me dignum laurea judicavit. Eam mihi Neapoli offerebat, & ut assentire, precibus etiam multis, urgebat. Vicit amor Romæ, venerandam tanti Regis instantiam. Ita quæ inflexibile propositum meum cernens, litteras mihi, & nuncios ad Senatum Romanum dedit, quibus de me iudicium suum, magno favore professus est: quod quidem tunc iudicium regium, & multorum, & meo in primis iudicio, consonum fuit. Hodie & ipse, & meum, & omnium idem sentientium, iudicium non probo. Plus in eum valuit amor, & ætatis favor, quàm veri studium. Veni tamen, & quamlibet indignus, tanto tamen fretus, sisusque iudicio, summo cum gaudio Romanorum, qui illi solemnitati interesse potuerunt, Lauream Poëticam, adhuc scholasticus rudis adeptus sum: de quibus etiam, & carmine, & solutâ oratione, epistolæ meæ sunt. Hæc mihi Laurea, scientiæ nihil, plurimum verò quæsitivæ invidiæ. Sed hæc quoque historia longior est, quàm poscat hic locus. Inde ergo digressus, Parmam veni, & cum illis de Corrigiâ viris in me liberalissimis atque optimis, sed inter se malè concordibus, qui tunc urbem illam tali regimine gubernabant, quale nec ante in memoriâ hominum habuerat civitas illa, nec ætate hæc, ut auguror, habitura est: aliquantulum tempus peregi, & suscepti memor honoris, sollicitusque ne indigno collatus videretur: cum die quodam in montana conscendens, fortè trans Entiam amnem, Rheginis in finibus, silvâ, quæ Plana dicitur, abiissem, subito, loci specie, percussus, ad intermissam Africam stilum verti, & fervore animi, qui sopitus videbatur, excitato, scripsi aliquantulum die illo, post continuis diebus, quotidie aliquid: donec Parmam rediens, & repostam, ac tranquillam nactus domum, quæ postea empta, nunc etiam mea est, tanto ardore opus illud non magno in tempore ad exitum deduxi, ut ipse quoque nunc stupeam. Inde
reversus

reversus ad fontem Sorgiæ, & ad solitudinem transalpinam redii, cum jam quartum, & quadagesimum ætatis annum post terga relinquerem: diùque & Parmæ & Veronæ versatus, & ubique, Deo gratias, charus habitus, multò amplius quàm valerem. Longum post tempus, viri optimi, & cujus, nescio, an è numero dominorum quisquam similis, suâ ætate vir fuerit, immò verò scio quòd nullus, Iacobi de Carrhariâ junioris famæ præconio, benevolentiam adeptus, nunciis quoque & litteris, usque trans alpes, quando ibi eram, & per Italiam, ubicunque fui, multos per annos, tantis precibus fatigatus sum, & in suam sollicitatus amicitiam, ut quamvis de sœlicibus nil sperarem, decreveram tandem ipsum adire, & videre quid sibi hæc magni & ignoti viri, tanta vellet instantia. Itaque serò quidem Patavium veni, ubi ab illo clarissimæ memoriæ viro, non humanè tantùm, sed, sicut in cœlum felices animæ recipiuntur receptus sum. Inter multa sciens me Clericalem vitam à pueritiâ tenuisse, ut me non solum sibi, sed etiam patriæ arctius astringeret, me Canonicum Paduæ fieri fecit, & ad sumnam, si vita ipsi longior fuisset, mihi erroris & itinerum, omnium finis erat. Sed, heu, nihil inter mortales diuturnum, & si quid dulce se obtulerit amaro mox sine concluditur, biennio post eum Deus abstulit. Et licet filius ipsi successerit, Vir prudentissimus, & qui per paterna vestigia me charum semper habuit: ego tamen illo amisso, cum quo magis mihi præsertim de ætate, convenerat, redii rursus in Gallias, stare nescius: non tam desiderio visâ millies, revisendi, quam studio, more ægrorum, loci mutatione, tædiis consulendi.

N. II.

VITA FRANCISCI PETRARCHÆ.

Servato temporum ordine in enumeratione Poëtarum post hæc *Philippi Villani de Illustribus Florentiæ civibus Mss. quod erat olim in Bibl. Gaddi nunc in Bibl. Medicæ. Plut.* insignis Poëta Franciscus Petrarca ex Oppidulo Ancisæ, ab Urbe nostrâ per duodecimum distans lapidem emerfit in lucem. Hic modestissimis ortus parentibus, sed tenuis patrimonii, temerariâ factionum civilium inquietudine cum Patre petravo exulare compulsus est: & apud Avenionem Civitatem Provinciæ famosam pueritiæ annis & adolescentiæ initia sub spectabili Yridole, in scholis liberalium artium mirabili docilitate consumpsit: depositisque rudimentis patriæ artis præceptorum Convennoli Pratenfi, qui ibidem scholas publicè tenuit viro mediocri Poësis perito poëticum cœpit degustare melos, cui adjumentis cœli Laurea deberetur. Congestis tandem per parentem optimum & sedulum undique pecuniis ut Franciscus civilis disciplinæ studio traderetur, sub illâ coactus est apud Montem Pef-

B

fulanum aliquandiu militare. At ille parum studens legibus, furtim Poëtis sedulam operam impendebat. Id cum pater severissimus rescisset, tactus injuriâ raptò itinere ad filium illico festinavit, ut de improbo à stultis divitibus studio Poëtarum eum corripere. Sed neque potuit quod voluit diligentia patris, cum juveni optimo Poëtæ maximi titulos sua genesis reservaret. Cumque ad filii hospitium apulisset pater, trucique facie, inquisitione frequenti, quæ domi erant tristissime vestigasset, sub pulvinari lectulique paleis Poëtarum volumina multa reperit quæ irascens, dum eo furore succenseret, cœpit perlectis titulis, alterum post alterum rogi in flammam injicere. Cumque furens ad Maronis volumina pervenisset flens & ejulans Franciscus ad patris genua convolutus exorare illum cœpit enixius, ut ab ignis injuriâ illæsum opus excellentissimum præservaret, illique ipsum relinqueret in solatium & levamen diuturni laboris & fastidii quæ legum studia gignerent. Tantæ affectionis miratus pater, & potestas severioris officii, illi Maronem concessit. Dignum profecto auspiciū quod ostenderet locum in quem mutatus Franciscus evaderet. Eandem mentem fortunamque fuisse Nasoni, Naso ipse testatur, dicens :

Sæpè pater dixit : studium quid inutile tentas ?

Mæonides nullas ipse reliquit operas.

Motus eram dictis, totoque Helicone relicto,

Dicere conabar, verba soluta modis.

Sponde sua cæmen numeros veniebat ad aptos,

Quidquid tentabam dicere versus erat.

Post patris excessum è vitâ, Franciscus auditione juris penitus derelictâ totos toto animo liberalibus artibus quasi liber & omni Philosophiæ deditus, ardentissimè poeticæ studuit disciplinæ in quâ factus potentissimus laureari dignè meruit, & in vatū coronâ numerari. Cumque apicem Poëtis accuratissimâ diligentia tetigisset eloquentiæque soluto sermone eniteret, tantâ claruit majestas, ut priscæ facundiæ Scriptores stylo eminentissimo, vel excederet, vel æquaret. His prædictis artibus, ne quidquam suæ deesset disciplinæ, vulgaribus audiis atque sonictis quæ per rhythmos maternâ locutione defluerent, se frequenter immiscuit, in quibus incredibile & serè angelicum (si sic dicere fas est) dictandi potentiam atque decorem ostendit. Tantâ si quidem dulcedine fluunt, ut ab eorum pronuntiatione & sonis gravissimi nesciant abstinere. Doctus insuper lyra mirè cecinit undè labores studii molestioris levabat. Hic libros edidit multos pulcherrimos & utiles quosdam sub mensurâ versuum librato pede proce-

dentes quosdam oratione solutâ vagantes , quorum titulos placet ad notare.

Primum edidit in quo vitæ suæ dies ferè consumpsit , et si aliis componendis vacaret , & hunc Africam appellavit , ubi superioris Africani & Annibalis gesta metro heroïcè designavit materiam ampliando fictionibus more poetico ; sed morte præventus complere non potuit. Ea propter ultimo ejus Enlogio jussit exuri : quid tandem factum sit nondum comperi. Puto fuisset servatum si contigisset Petrarchæ sub Augusto Cæsare in re poeticâ militare.

Edidit Eglogas 12 quæ maronianas mirabiliter æmulantur epistolas insuper multas metricas , quæ in Poëtarum sacrario diligentissimè reponuntur ; multas sermone prosaico & lepidas & graves , undè possit multa scientia reportari. Has omnes in duo digessit volumina : uni rerum familiarium , alteri rerum senilium nomen dedit. Composuit & de remediis adversus utramque fortunam librum utilissimum & amœnum , & alium de solitariâ vitâ. Fecit etiam librum rerum memorandarum , & alterum de ignorantia sui & aliorum quibus librum addidit de otio religioso ; item & libellum de secreto confictu curarum suarum & quia ambitionis & avaritiæ Clericorum fuit mordacissimus infector , collegit ex omnibus epistolis suis , omissis recipientium nominibus quasdam epistolas integras , quarumdam verò particulas , in quibus præcipuè contra Clericos aliquid invexerat & ea omnia in volumen unum præmisso proæmio compilavit ; cui libro titulus est sine nomine , fecit & invectivas in medicum : atque invectivas in gal- lum demum composuit librum de Viris illustribus , in quo de clarissimis Ducibus , sed copiosè & eleganter de Julio Cæsare & de Africano superiore differuit , & alios complures in quibus à cæteris morum Scriptoribus se non patitur superari.

Fuit Poëta aspectu pulcher & venerabilis , staturâ procerus , hilari facie & lineamentis proportionatâ venustatè , quæ tamen à gravitate philosophicâ non recederet ; vocis sonoræ atque redundantis , suavitatis tantæ atque dulcedinis ut nescirent etiam doctissimi ab ejus collo- cutione discedere. Ingenii & memoriæ singularis ; studii ardentissimi & perennis. Nil modestiæ nil sobrietatis , nil penitus gravitatis in illo viro defuit , sed fuit ex omni parte consummatæ virtutis & quæ- dam regula morum. Acceptissimus non secus Romanis Pontificibus quam temporalibus Dominis tantæque gratiæ apud eos ut exigerent quilibet ejus præsentiam importunè. Cumque unus omnibus hæerere non posset , idque maximè peroptaret , quod non potuit corpore , implevit ingenio. Extant ejus permulta volumina in quorum præsa- tionibus amicorum nomina inseruit ut eos faceret memoriæ longio- ris. Cæterum cum Curias frequentaret invitatus & renuens , in illis quod dictu mirabile est , solitarius erat , ut de eo dici potuerit Terentia-

num illud : *cum milite isto præsens , mente absens*. Et ut paucis multa componam labenti sæculo in omne facinus , bono exemplo non minus profuit quam sermone , cum sese ad ejus normam mortalium multi componerent. Amicitias conflagavit multas & graves quas coluit , & ab omni turpitudine conservavit illæfas.

Floruit autem Poëta imperante Henrico & Carolo IV. ab anno Domini 1305. usque ad 74. quo diem clausit extremum ætatis suæ anno 70. primâ die anni 71 , obiitque Poëta in Comitatu Paduæ in Villâ cui nomen Arquade inter Montes Euganeos ibique sepultus est. Hic longè antequam vita excederet sub certâ fide mandavit Lombardo discipulo suo viro utique facundo & multarum artium perito in cujus finu moriens Poëta expiravit , ne fineret pomposos cujusquam versus suo imprimi ~~monumento sed tres humillimos~~ duntaxat apponeret quos ipse Poëta dictaverat : hi fuere :

Frigida Francisci lapis hic tegit ossa Petrarchæ.

Suscipe virgo parens animam : fate virgine parce.

Fessaque jam terris Cæli requiescat in arce.

Huic Lombardo , cui testamento sua disponenda Poëta reliquerat viro satis potentis eloquii nec poësis ignaro , Franciscus de Carrariâ Paduæ Dominus jussit ut præstantissimum Opus de Illustribus Viris quod Petr. correptus morte reliquerat incompletum , ipse perficeret , quod & factum. Sed quantum stylus distet à stylo quivis potest facile per se videre. Æstimavere plerique Petr. quum Beneficiis Ecclesiasticis aleretur , nec ab odio lascivientis cupidinis abstinere parum sanctæ vitæ studuisse , sed à vero longius aberrarunt. Nam cum ætate provecta maturuisset sine intermissione , studio Theologiæ , Officio Ecclesiastico , orationibus & jejuniis purè simpliciterque vacavit , ut etiam docuit exitus : referente si quidem Lombardo veritatis amico , presens audivi , ex ore Petrarchæ , dum totum afflaret spiritum , aërem tenuissem exhalasse in candidissimæ nebulæ speciem , quæ more fumî ex imo turris in altum surgens usque ad laquearia testudinis in aërem saliendo se extulit , ibique paululum requievit ; tandem paulatim resolutus in aërem limpidissimum desiit comparere. Ea res , cum severitate referentis , cum aliorum , qui aderant , testimonio comprobata , miraculo ostendit divinum illum Spiritum Deo familiarissimum fore , cui contigit suavitate tantâ , tam patenti miraculo , ex carcere luteo ad astra migrare.

N. III.

PETRARCHÆ VITA

PAULO VERGERIO

AUCTORE.

Ex Bibliotheca S. Joannis in Viridario Patavij.

FRANCISCUS Petrarcha Florentinus origine, ex antiqua familia, honestisque parentibus fuit; quibus patria pulsus, ut est ea ciuitas factiosa, Aretii in exilio natus est Anno hujus ætatis 1304. die Lunæ ad auroram Kalendis Augusti. Natura vir fuit animo verecundo, ingenio sublimi, & ad omne bonum, & salubre studium apto; sed ad moralem Philosophiam, & ad Poëticam prono. Corpus iuueni non magnarum virium obtigit, sed dexteritatis eximie: forma illi elegans fuit; & maiestas ingenita: Statura mediocris, aut paulo superior; plena facies, rotundiora membra, & in senectute ad crassitudinem vergens: colore lucido, inter candidum, & subnigrum, viuacibus oculis, & visu per longum tempus acerrimo, ita ut ad LX. annum minutissimas quasque litteras sine admiculo legeret. Sanissimum per omnem vitam corpus habuit, præterquam in extremâ ætate, ubi à solito bonæ valetudinis tenore defecit. Is igitur Aretii, ut dictum est, natus, primum illum vitæ annum, sed non integrum ibidem egit, ubi eum in lucem natura protulerat. Sex sequentes annos ancisæ in rure paterno supra Florentiam xiv. millibus passuum egit, revocata ab exilio genitrice, octavum Pisis. Nonum ac deinceps in Gallia Transalpina ad lævam Rhodani ripam in urbe, cui Avenio nomen est. Ibi pueritiam sub parentibus egit, & primas litteras aggressus in oppido Carpentoras, quod Avenioni ad Orientem proximum est quadriennio integro fuit. Inque his duabus urbibus, Grammaticam, Dialecticam, atque Rhetoricam, quantum in scholis à iunioribus solet, edidicit. Inde studio legum, non sponte addictus quadriennio in Monte Pessulano, triennio Bononiæ fuit, magnus futurus Iuris & Civilium causarum interpret, nisi proposito defuisset, à quo illum, & Musarum, & libertatis amor abstraxit. Hic dum Bononiæ moraretur (quam quidem historiam iucundè admodum senex recensēbat) Pater audiens negligenter eum Iuris studium sequi, poetas colere, & in eo plurimum negotio delectari, indignabundus eo venit; quod ille præsentiens, alios legum libros

B iiij

recollegit, & excoluit, poeticos verò abscondit. Sed frustra id quidem nam præter quæsitos, & sub lectulo repertos, quosdam (ut erat iræ plenus) igne creinavit. Inter quos, cum & Virgilium huius quasi erroris ducem simili injuria affecturus videretur, hic genibus flexis, lacrimis, precibusque, præmium patrem tandem exoravit, ut ab indignâ re manus abstinere: si quid esset peccati, à se, non ab immerito Vate, pœnas exigeret. Qui cernens se frustra contendere, nihilque profuturum, si contra naturæ vim niteretur, suo tandem arbitrio eum reddidit, & quæ mallet studia ut sequeretur indulgit. Ita secundum & vigesimum annum agens Auenionem rediit, ubi iam latè cognosci, & familiaritas sua à magnis viris expeti cepere. Et antè alios, à Columnensium generosa familia, quæ tunc Romanam curiam ad Rhodanum exulantem illustrabat, in amicitiam accitus est. Iacobo scilicet de Columna Lomberiensium tunc *Episcopo*, à quo in Vasconiam ductus, sub collibus Pireneis, ætatem propè cœlestem, ut ipse ait, & domini, & comitum iucunditate transegit; & sub fratre eius Ioanne de Columna Cardinali, in cuius domo rediens multos per annos, non quasi sub domino, sed sub patre, imo nec id quidem, sed cum fratre amantissimo, imo secum, & in domo sua propria fuit. Post hæc incessit ei desiderium, ut & Gallias, & Germaniam peragraret; in qua peregrinatione Parisios urbem famosam in prius, plurimasque ciuitates, & regna vidit. Inde reversus Romam rediit, cuius videndæ desiderio ab infantia usque flagraverat, magnificentiam ejus, & omnem vetustatem quæ superest, contemplatus. Insuper & à magnanimo illius familiæ genitore Stephano de Columna in multo & honore & amore habitus Avinionem iterum rediit, cuius tædio affectus, cum solitudinem locumque quietis exquireret, incidit in vallem perexiguam, sed solitariam atque amœnam, que *CLAUSA* dicitur, xv. millibus passuum ab Avinione distantem, ubi fontium omnium Rex Sorga oritur. Captus loci dulcedine, libellos suos, & seipsum illuc transtulit, multaque de litteris facere aggressus est, tanta vi, ut quicquid ei librorum per omnem vitam excidit, ibi vel actum, vel cœptum, vel conceptum sit. In primis, cum ipsa locorum facies suggereret, Bucolicum carmen scripsit, & Vitæ solitariæ libros duos. Ibi etiam de Scipione Africano illo superiore poema, cui subiecti nomine Africæ nomen dedit, de quo in posterum dicetur heroïco carmine scribere aggressus est. Harum igitur rerum merito cum & auctoris & operum fama latè vagaretur, ad eum illis in locis moram trahentem (dictu mirabile) uno die, & ab Vrbe Romana Senatus, & de Parisiis Cancellarii studii litteræ peruenerunt, certatim illæ Romam, illæ Parisios ad percipiendam Lauream poeticam auocantes. Quare consilium Io. de Columna sequutus, Romanæ urbis auctoritatem omnibus præferendam statuit.

Igitur dignum prius hominem quærens, cui ingenium suum excutiendum committeret, Neapolim venit, ad illum summum Regem, & Philosophum Robertum, non minus litteris, quam Regno clarum; qui audita aduentus sui causa mirum in modum exhilaratus est, insolitam admirans ingenii fiduciam, & forsitan cogitans honorem, quem peteret, sua gloria non vacare, quod eum solum iudicem idoneum è cunctis mortalibus elegisset. Ergo post innumeras verborum collationes, postque ostensam sibi Africam, hanc (in multam enim iam personam euaserat) qua usque adeo delectatus est, ut eam sibi inscribi magno pro munere posceret, super eo tandem, pro quo venerat, certum ei deputavit diem, & à meridie usque ad vespertas eum tenuit. Et quoniam crescente materia breve tempus apparuit, duobus diebus proximis idem fecit. Sicque triduo excussa viri peritiâ, die tertio eum dignum laurea iudicavit; quam sibi Neapoli offerebat, utque assentiretur diu multisque precibus institit. Sed vicit amor Romæ venerandam tanti regis instantiam; qui propositum ejus inflexum videns, litteras & nuntios ad Senatum Romanum ei dedit, quibus iudicium suum magno favore professus est. Tanto igitur fretus, & sisus iudicio (sed in primis rerum suarum præclare sibi conscius) cum summo gaudio Romanorum (qui tantæ & tam insolitæ solemnitati interesse potuerunt) lauream poeticam adeptus est; de qua & carmine, & solutâ oratione extant epistolæ suæ. Hic honor permulta iam sæcula defuisset, ut multum decoris, ita & plurimum ei quæsiuit inuidiæ. Cuius morsus impatiens neminem impunè maledicere sibi tulit; seque in omnes detractores stili acie acriter ultus est. Româ digressus Parmam venit, & cum dominis de Corrigha, qui tunc Civitatem illam gubernabant aliquantum temporis exegit. Hic primum suscepti memor honoris, sollicitusque ne indigno collatus videretur, cum tunc quodam in montana conscendens forte trans Entiam amnem, regionis in finibus filuam, quæ Plana dicitur, adiisset, subito loci specie percussus, ad intermissam Africam stilum vertit; sicque seruire animi, qui sopitus videbatur excitato, & die illo, & continuis post diebus, aliquod scripsit, donec Parmam rediens, repostam ac tranquillam nactus domum, ardore maximo opus illud, non magno in tempore ad exitum deduxit. Inde rursus ad fontem Sorgæ, & Colledinem transalpinam rediit. Sed intra breve tempus extincta Columnarum gloria, sed nimium caduca familia, in Italiam regressus est, cum iam quartum & quadragesimum ætatis annum post terga relinqueret; diuque & Parmæ ubi archidiaconus præerat, & Veronæ cum dominis de la Scala versatus, & ubique carus habitus. Iacobi de Carraria iunioris famæ præconio beneuolentiam adeptus est, nuntiisque & litteris usque trans alpes, dum ibi erat, & per Italiam ubicumque fuit, in suam sollicitatus amicitiam,

tandem decrevit ipsum adire , & videre quid sibi hæc magni & ignoti viri tanta vellet instantia. Itaque Patavium veniens ab illo clarissimæ memoriæ viro , non humanè tantum , sed sicut in cælum felices animæ recipiuntur acceptus est. Qui inter multa , sciens eum Clericalem vitam à pueritia tenuisse , ut non sibi solum , sed & patriæ arctius astringeret , Canonicum eum fieri Paduæ fecit , & quamdiu vixit , quod breuissimum tempus fuit , penes se habuit & eo terris sublato Petrarcha dolori ex locorum mutatione remedium allaturus rediit rursus in Gallias. Quamobrem obiecta est ei sæpè à maledicis inconstantia , multumque diu , & clam , & palam hoc telo impetitus est. Quod cum cognosceret , maledicta eorum ita refellebat , ut videretur sibi & cæteris , qui ratione iudicassent , constantissimus , cum eius semper propositi fuisset , nec absterri ab eo una ratione posset , quin quietem sectaretur , seque nunquam quieturum , donec quietis locum Inveniret. Inde in Italiam rediens , cum dominis Vicecomitibus , quos & amicissimos & liberalissimos in se sensit , aliquandiu fuit ; postquam Venetias cum magnis honoribus accitus , cum quorundam temerarias insultationes , puerilesque de litteris contentiones ferre non posset , ad modicum tempus inde discessit ; Sicque diuersis in locis commoratus , & semper magno ut erat pretio existimatus , tandem Patauii sedem fixit , ubi à magnificentissimo viro Francisco seniore , eius Iacobi filio , per paterna vestigia , & honoratus , & dilectus. Arquadæ rure montano apoplecticus , quo morbo sæpenumero laboraverat , defunctus , seque ibi humiliter sepeliri cum mandasset , opera tamen Franciscoli generi sui , ingenti marmore ossa clausa sunt , cum huius epitaphii inscriptione , quod sibimet viuens ediderat.

*Frigida Francisci lapis hic tegit ossa Petarchæ.
Suscipe virgo parens animam , fate virgine parce ,
Fessaque jam terris cæli requiescat in arce.*

Vixit autem LXX annis , una minus die , vir omnibus sæculis magnus , sed non nostro mirabilis. Qui potuit inter tot fordes vitiorum , tantamque ignorantiæ caliginem , in claram virtutis , & scientiæ lucem euadere. Cuius nunc de moribus , doctissime aliquid perstringamus. Si enim omnia persequi contenderimus , & dies , & facultas narrantes audientesque deficiet. Fuit itaq ; in primis diuitiarum contemtor eximius , non quod diuitias [ut ipse de se ait] non optaret , quemadmodum cæteri , aut oblatas aufugeret , sed quod labores , curasque oderat opum inseparabiles comites. Tenui victu , & cibis vulgaribus vitam egit , conuiuia , comessationesque perosus , quod sint modestiæ , bonisque moribus inimicæ. Conuiuere autem modestè cum amicis , adeo iucundum arbitrabatur , ut eorum superuentu nil gratius haberet , nec unquam

Unquam volens sine socio cibum sumserit. Et nihil ei magis, quam pompa displicuit, non solum quia mala, & humilitati contraria; sed quia difficilis, & quieti adversa est. Auidissimus tamen & honoris, & gloriæ fuit; quæ res non facile à magnis ingeniis separari potest: amore acerrimo, sed unico, & honesto in adolescentia laboravit. Cui & honestas amatæ mulieris, & nomen causam præbuit, quæ Laurea dicta est, tot carminibus celebrata, eo quod nihil magis Poetæ consonum videretur, quam lauream amare. Laborassetque hoc amore diutius, nisi tepescentem iam ignem mors acerba, sed utilis extinxisset. Libidinum autem, etsi feruore ætatis, & complexionis vi ad id raperetur, mox tamen ad quadragesimum ætatis annum appropinquans, [ut de se ipse scribit] cum adhuc & caloris satis esset & virium, memoriam omnem sic abiecit, quasi nunquam feminam agnouisset, aut vir esse desisset. Timidissimus erat tonitruorum, & fulgurum, similibusque tempestatum. Quamobrem sacras in id genus deprecationes edidit. Superbiæ nullus in hoc homine locus fuit. Ira sua fortasse sibi nocuit, aliis nunquam indignantissima. Etenim fuit animi offensarum obliuiofissimi, beneficiorum verò permemoris; amicitiarum appetentissimus honestarum, & fidelissimus cultor fuit. Principum, ac Regum familiaritatibus, & nobilium amicitis, usque ad inuidiam, fortunatus exitit. Et ita cum quibusdam fuit, ut ipsi quodammodo cum illo essent. Multorumque mortes luxit. Sed hoc est supplicium senescentium, ut suorum sæpissimè mortes fleant. Erat autem præter hoc miræ iucunditatis, comitatisque singularis, ut nullus esse cum eo mœstus possët, nullus, cum vel semel conuenisset, posset non amare. Cibi parvus fuit, vini parcior; somni parcissimus aqua plurima utebatur, & fructibus arborum: nec id sine ratione. Arbitrabatur enim his antidotis caliditatem complexionis suæ contemperari posse. Quater in hebdomada jeunium ei erat. Itemque sextam feriam solo pane, & aqua frigida transigebat. & semper in media nocte surgebat, ut Deo laudem, & officium redderet. Inde, quod reliquum erat noctis, litteris dabatur; quarum studiosissimus semper fuit. Semper dormiebat vestitus, omnibusque familiaribus, & seruis ad cubiculum patebat accessus; quod nullius rei sibi conscius, sua omnia palam omnibus esse vellet. Quod autem ad doctrinas attinet, multarum rerum audens doctusque fuit; imò verò nulla est ex doctrinis homine libero, in qua vel audiens, vel per se inhians, non magnopere profectus sit. In morali Philosophiæ, & Poeticæ, ad quas natura magis (ut dictum est) ingenium inclinabat, imprimis intendit. Verum Poeticam processu temporis neglexit sacris litteris delectatus, in quibus sensit dulcedinem abditam, quam aliàs contempserat, Poeticis litteris non nisi ad ornatum reservatis. Incubuit unicè inter multa ad notitiam vetustatis, historicique legendis, &

conscribendis historiis plurimum operæ dedit. Sed offensus illorum discordia, secutus est, in dubio, quo eum, vel verisimilitudo rerum, vel scribentium vexit auctoritas. Eloquio fuit claro, ac potenti, ut stilus librorum indicat, atque (ut verè dixerim) unicus fuit, qui per tot sæcula exulantem, & iam penè incognitam dicendi facultatem in nostra tempora revocaret. Summus vita, summus doctrina, & summus eloquio scripsit 18. librorum volumina, in primis

De Viris Illustribus.

De Remediis utriusque Fortunæ.

De Vita Solitaria.

De Otio Religioso.

De secreto conflictu curarum suarum.

De sui, & multorum Ignorantia.

Librum sine nomine.

Epistolarum duo volumina.

Inuectivam contra Gallum.

Inuectivas contra Medicum.

Itinerarium, & librum rerum memorandarum.

Et hæc quidem soluta oratione.

Duos quoque ad maternam, siue vulgarem linguam compilavit, videlicet librum Sonettorum, & librum Triumphorum, Metricè verò tria volumina, Bucolicam; librum epistolarum ad Barbatum, & Africam. Sed & præter hæc omnia, Pœnitentiales Psalmos excudit, breve quidem, sed magnæ devotionis opus. Hos ego libros in his versibus comprehendi, solos tamen principales attingens.

Illustres celebrare viros, medicamina utramque

Porrigere in sortem, tranquillæ munera vitæ

Dicere Franciscus potuit; tractavit anhelos

Ore potens triplici materno flamine amores.

Carmina pastorum sensus condentia miros

Cum caneret, magnum gracili inspiravit aenæ.

Africa conscripsit, fausto rem nomine dignam.

Multaque præterea vario depromsit ab ore,

Ultima sacratis studiis dans tempora vitæ.

Postremò nunc tandem ad Africam, & librum istum venio, qui mihi videtur inter præcipuos iure meritoque redigendus. Est enim [ut res ipsa indicat] refertus historia, documentis abundans, & plenus poeticæ fictionis. Magna est in eo volumine, & vetustatis, & naturæ cognitio: magna eloquentiæ vis; magna præcipiendi facultas: sed nescio quam ob causam malè de eo auctor suus senserit, indigneque

damnaverit in quadam Epistola, quam ad posteritatem de se, deque rebus suis scribit; ex qua hæc penè omnia ad litteram transtuli, certus nec verius dicere me posse, quam quod ille de se, nec melius, quam quod ille dixisset. In ea si quidem ad marginem [nam dudum illius manum notissimam habeo] ita scribit. Rarò unquam pater aliquis tam mœstus filium unicum in rogam misit, quanto id fecerim dolore. & omnes labores meos eo in opere perditos acriter tecum voluas, vix ipse lachrymas contineas. Hoc autem [ut ita dixerimus] testamentum ahno antè conscripsit, quam moriretur, quod quidem ut mihi videtur non faciliè, quam de Africa intelligi licet, factum enim iam dicit, quod facere destinaverat. Cui rei argumentum est, quod in ultimis annis, ut fertur, quotiescumque Africæ mentio incidisset, totus conturbabatur, molestiamque mente conceptam foris facies indicabat. Est quidem, ut dictum est, iuvenem poema cœpisse, [& in breui tempore tanti fuit ingenii velocitas] iuvenem compleuisse. Quod si ad extremam perduxisset ætatem, quanto futurum fuerit excellentius, nemo ambigit. Sed tamen est tale, ut de eo gloriari iuuenis debeat, & pudere senem non possit. Constat autem esse versus aliquot dimidiatos & imperfectos, ut est creberimè apud Maronem, aliquando & sententiam imperfectam. Sed hos defectus excusent, qui nihil pati possunt diminutum. Sunt & malæ mensuratæ syllabæ, quæ tamen non præterierunt auctorem. Singulas enim notavit ad marginem, quas ut apud alios solemus [licentia quæ in tanto opere permittenda erat] excusabimus. Insuper si Secundi belli Punici summa spectetur, & gestarum rerum ordo, ad finem quarti libri plurimum ex historia omissum est. Taceo enim Scipionis ex Hispania transitum ad Siphacem, qui proterea, quod à plerisque inter temeraria numeretur, fortassis de industria pretermisus est à Poeta. Sed præter hoc, nec traiectionem exercitus in Africam, nec castrorum Siphacis nocturnam exustionem tractat, aut ut postea Siphax, atque Haldrubal aperta acie victi sunt. Neque ut invidus rex tandem in suo regno, à Massinissa & Lælio, & superatus, & captus sit. Sed hæc ratio eum inducere potuit, cum supremam pugnam, quæ inter summos duces, Scipionem, Hannibalemq; habita est, descripturus esset, quæ bello finem posuit, ne similitudine rerum lectorem offenderet; sciens volensque hæc omnia prætermisit. In ultimo quoque libro, in quo plurimum sibi met loci fecit, somnium omisit, ut annotata subscriptio demonstrat. Sed hi si defectus dicendi sunt, cæterarum rerum splendore teguntur, & reliqui corporis pulchritudinem illustriorem reddunt. Diuiditur autem in 9 libros. Duorum primorum materiam ex 6 de Republica Ciceronis artificiosè ad se transtulit, & quidquid de inferiore ibi dictum est, hic ad superiorem mira novitate traduxit.

N. IV.

FRANCISCI PETRARCHI AD SOCRATEM.

Petr. rerum
Fam. L. 9.
Ep. 2. Mff.
Bibl. Reg.
8568.

Franciscus
prior SS. Aposto-
olorum
Joannes Boc-
caci.

TE compressis aliquando gemitibus, sedatisque suspiriis, atque animi turbinibus, infractâ voce, siccisque oculis alloquor. Sic me audies quasi hominem naufragio elapsum, fessumque querimoniis, sedentem in littore, mœstum quidem, sed jam fletu abstinentem, & parvas magnæ fortunæ reliquias recensentem. Mitto illas amœnissimas atque amplissimas amicitiae opes, quibus abundantissimus regibus ipsis, ac terrarum dominis mihi ditior videbar, quarum repente pauperimus factus sum; non est ferendus qui imminutas *delicias* suas luet, ad necessaria vitæ præsidia quæ nostra videbantur, sed non erant, transeo. Duos mihi fratres genitrix mea, plures amicitia pepererat. Primum quidem fratrum naturalium mors infantem tulit. Secundum mihi carthusia, jam virum abstulit: imò verò non mihi, sed mundo ablatum Deo reddidit, Gerardum nostrum, nullâ in re, aut Germano tibi unico secundum, aut mihi quam tibi, ullis affectibus vincitorem. At in reliquis ut fileam duos recentium mihi fletuum materiam, quorum alterum Apenninus extinctum habet, alterum terror vagus; ita ut illius certa mors, hujus incerta vita sit: quatuorque alios omittam. Thomam scilicet, ac Barbatum, & Lælium, & Guidonem nostrum, quorum primum Messana, Sicilia, secundum fulmo Bruttiorum, tertium Roma, quartum Januensis ora donaverat. Sed primum mihi mors tenerum, secundum tenax nodus, tertium cura Reipublicæ, quartum verò curialis occupatio, habendique studium eripuit: duo præter hos alii contigerant, nulli vel ingenio vel amicitiae gloriâ cessuri. *Franciscus & Joannes* conterranei mei ambo, par hominum ad unguem doctrinâ & morum elegantiam perpolitum. Hos mihi patria quæ dedit, ipsa eripit. Ita enim affixit, & nativæ Zonæ dulcedine compediti sunt, ut cum amoris illorum pignora multa quidem & magna possideam; convictus nulla prorsus extrâ muros patrios spes sit. Ita quoniam de amicis paribus sermo est, quorum facilius suaviorque usus, vides, nisi fallor, ut ad te unum verè tota res redit: tu autem, mi Socrates, te unum mihi, quod mirentur posterì, non tellus Ausonia, ut reliquos dedit, sed Cereri & Baccho & Minervæ sterili, ac virorum fertili, *Annea Campinæ* (a) dedit,

(a) Peut-être Ham, Village près de Boisleduc ou Eyndhoven.

La Campigne, en Flaman Kempen, est une contrée du Brabant Hollandois & Autrichien, stérile & couverte de bruyères.

neve forſitan rudis leſtor Campaniam dici putet ; Campiniam dico , inferioris Alemaniz , ut nunc vulgò fertur , vel autem extremam Galliz , Belgicæ particulam , quæ inter lævum Rheni latus & Hollandiam & Brabantiam jacet , ut inops patria divite gloriaretur ingenio , & natura ſuum jus teneret , è limo quolibet , & quocumque ſub aëre magnos ſpiritus procreandi. Hæc te mihi igitur talem virum genuit , atque in lucem miſit illo ipſo tempore , quo ego procul alio terrarum orbe naſcebar , quamvis quem origo fecit alienigenam manſuetudo animi & converſatio longior , atque in primis amor mei magnâ Italum te ex parte fecerit. Mirum in tam longè natis , quanta vicinitas animarum , quanta ſit conjunctio voluntatum ; viginti jam nunc annorum teſtimonio probata , nomen tibi à gravitate morum ac jucunditate indiſtum , cumque ars muſica in quâ regnas, Ariſtoytenum dici vellet , vicit judicium amicorum , ut noſter Socrates diceris. Hæc non tibi , ſed mihi met , atque aliis memorafſe gratum fuit. Nunc te mihi unicum ſermè jam laborioſæ vitæ ſolamen ac levamen livida forſ interjeſtis alpiſus tendit eripere ; quod ſi peragit , ſolus ſum , id ne pati velis , per omnes te cœlicolas obteſtor , mihiſque hoc totum animi tui acumen ut expendas quæſo. Nimiis equidem , ſeu locorum , ſeu temporum intervallis abſtrahimur , unumque proſperitatis eximium fructum , atque adverſitatum remedium amittimus , ſimul vivere. De hoc multa olimpio pridem noſtro , ſed ut vereor fruſtrâ multa etiam tibi ſæpè & dixi & ſcripſi , quæ quoniam memoriæ affixa confido , illa nunc paucis excitafſe ac reficuiſſe ſuffecerit. Te ergo quem cum aliis in conſilium mittere ſolebam , jam ſolùm hortor ut conſulas , tu orator , conſutatorque , tu judex , electorque ſententiæ , & ego libens obſequar. Scis geminam nobis in Italiâ ſedem eſſe , ſi neutra placet , tu delibera , modò ne judicium affectus impediât , ubinam commodiùs futuri ſimus. Nuſquam adeo radicatus ſum , quin blando pollice ſiti amoris avelli poſſim , quo tibi ni fallor ſcrupuloſiùs trutinanda res eſt. Vide ſi qua eſt via quæ ſparſos recolligat amicos , quod ſi nulla eſt me oro , jam tandem , teque ipſum hoc expedias labore , & quod nullo fidere. Prohibemur , tuis in litteris ut te videam præſtes ; nam tu in meis me tam crebro vides , ut , niſi charitas ſuperet , jam poſſim tibi eſſe faſtidio. Vale 4. Id. Martias Veronæ. (1350.)

N. V.

Bartolomei
Fontii collecta-
nea sive memo-
rabilia, Mss.
Bibl. Ricardi
n. 3. n. 16.
f. 181.

EX EPISTOLA FRANCISCI PETRARCHÆ
AD AMICUM CUI COMMENDAT LÆLIUM.

LÆLIUS antiquis celebratum nomen amicis,
Durat adhuc faustum nomen amicitiiis.
Hic magno dilectus avo : placet ille nepoti.
Scipiadam geminus, perpetuusque decor.
Tertius alter ego est ; sed mentior unus & idem,
Dimidiumque animi vir tenet ille mei.
Dimidium dixi : totum dixisse decebat.
Faveris ergo mihi, si sibi, care, faves.

Pro hoc tam mihi carissimo conjunctissimoque Lælio, quem Lellum Petri Stephani vulgo dicunt, modernæ quidem sed generosæ Romanæ originis, ac pervetustæ vereque Romanæ indolis viro apud te frater preces meas fundo, &c. (a)

N. VI.

CONTRACTUM MATRIMONII
INTER HUGONEM DE SADO, FILIUM PAULI ET
LAURAM DE NOVIS.

Arch. de la
Maison de Sa-
de. T. 6. f.
299.

IN nomine Domini amen. Anno Incarnationis Domini millesimo tricentesimo vigesimo quinto die sexto decimo mensis Januarii, Sanctissimo Patre & Domino Joanne divinâ providentiâ Papa vigesimo secundo ad æternam rei memoriam existente. Noverint universi pariter & futuri quod habito tractatu & colloquio de matrimonio contrahendo inter Hugonem de Sado, filium Domini Pauli de Sado,

(a) Bart. Fontius enseignoit la Rhetorique à Florence sa patrie dans le 15e. siecle.

Fontius est rhetor, pubis moderator Etruscæ,
Judicio, & nulli morum pietate secundus.

Hugol. verinide laud. Florent.

Les Œuvres de Fontius sont imprimées à Francfort en 1621,

Burgenfis (a) de *Avenione*, & *Lauram* filiam *Domini Audeberti* de *Novis Militis* (b) quondam loci *Novarum* fuit actum, conventum, tractatum & ordinatum inter dictum *Dominum Paulum*, patrem dicti *Hugonis* ex parte unâ, & *Dominam Ermecendam* uxorem dicti *Domini Audeberti* quondam matrem dictæ *Lauræ*, & *Joannem* de *Novis* domicellum filium & hæredem dicti *Domini Audeberti* quondam fratremque dictæ *Lauræ* ex alterâ super dicto matrimonio contrahendo & dote dictæ *Lauræ* ut infra sequitur.

In primis dictus *Dominus Paulus*, promisit quandò dictus *Hugo* ejus filius matrimonium cum dictâ *Laurâ* faciet, contrahet & celebrabit in facie *Ecclesiæ*, ut est moris & versâ vice dictâ *Domina Ermecenda*, mater dictæ *Lauræ* & dictus *Joannes* ipsius *Dominæ Ermecendæ* filius frater dictæ *Lauræ* promiserunt quandò dicta *Laura* matrimonium cum dicto *Hugone* de *Sado* faciet, contrahet & celebrabit in facie *Ecclesiæ* ad ipsius *Domini Pauli* patris dicti *Hugonis* requisitionem & dicto matrimonio celebrato prædicta *Domina Ermecenda* mater & dictus *Joannes* de *Novis* ambo simul & uterque eorum in solidum dederunt, constituerunt, assignaverunt & dare & solvere promiserunt dicto *Domino Paulo* præsentî & recipienti occasione & ex causâ dotis & pro dote & nomine dotis dictæ *Lauræ* uxoris futuræ dicti *Hugonis* de *Sado* filiæ dictæ *Dominæ Ermecendæ* sororisque dicti *Joannis* de *Novis*, sex millia *turonenses* (c) argenti *Domini Regis Franciæ* bonæ legis & ponderis cum ô rotundo, quos quidem sex millia *turonenses* dictus quondam *Dominus Audebertus* de *Novis* pater dictæ *Lauræ* ipsi *Lauræ* filiæ suæ dederat & legaverat, ut dicitur in suo ultimo testamento, item ex aliâ parte dederunt & assignaverunt eidem *Domino Paulo* nomine quo suprà recipienti & eidem *Lauræ* facere promiserunt unas vestes completas de viridi, & alias de scarlatâ cum pennis de variis minutis, & aliis debitis ornamentis, quas vestes

(a) *Les Nobles originaires d'Avignon* prenoient le nom de *Burgenfis* pour se distinguer des *Ultramontains*. Les *Commissaires* eurent égard à cela dans un procès de la *Noblesse*. *Laroque*, *Traité de la Noblesse*, f. 411. Il y avoit des privilèges attachés à ce titre, ce qui a fait que la principale *Noblesse* d'*Avignon* l'a porté jusqu'au seizième siècle : on en peut trouver mille preuves chez les *Notaires*, & dans les *Archives des Familles*.

(b) *Miles Chevalier*. Ce grade donnoit dans le treizième siècle & dans les suivans un tel relief, qu'on les qualifioit *Monseigneur* ou *Dominus* en latin, & que les *Princes* même ne faisoient pas difficulté de leur donner ce titre. *Hist. de Lang.* T. 3. f. 527.

(c) *Unum Turonense argenti cum ô rotundo computatum pro 20 denariis* : *marca argenti Turonensis* 13 sol. solidus 12 denar.

eidem facere & solvere promiserunt ad ipsius Domini Pauli requisitionem ; item etiam constituerunt & dare facere , & solvere promiserunt occasione dictæ dotis unam Coronam argenteam bonam & competentem & unam colcam munitam pannis decentibus & alia orrimenta sponsæ decentia juxta conditiones personarum, quæ arnesia facere & solvere promiserunt ad ipsius Domini Pauli requisitionem ; ipsos autem sex millia turonenses argenti cum ô rotundo promiserunt dicti mater & filius constituentes & quilibet in solidum eidem Domino Paulo quò suprà nomine recipienti, vel alteri nomine dicti Hugonis petenti vel exigenti dare & solvere in pace & sine omni languio in civitate Avenione , & in pecuniâ numeratâ , & non in bonis estimatis videlicet per terminos infra scriptos, videlicet à Festo proximo Paschæ in unum annum quadraginta libras monetæ computando & solvendo unum turonense argenti prædictum cum ô rotundo pro viginti denariis ; & in sequenti Festo Paschæ anno revoluti alias quadraginta libras dictæ monetæ , & sic de Festo Paschæ in Festum anno quolibet quadraginta libras dictæ monetæ , quousque eidem Domino Paulo vel dicto Hugoni ejus filio de dictis sex millibus turonensibus argenti dotalibus fuerit plenariè satisfactum ; alioquin promiserunt eidem Domino Paulo nomine quo suprà reddere & restituere omnes expensas, damna, gravamina & interesse quod, quas & quæ dictum Dominum Paulum vel dictum ejus filium aut alium nomine eorumdem petendo dictam dotem in solidum vel in parte prout suprà dictum est & promissum, eundo, redeundo, stando, litigando, in lite, vel extra, nuntium, vel nuntios, cum litteris vel sine litteris, Advocatis & Notariis salaria dando, vel alias quoquo modo mittendo, facere oporteret, de quibus omnibus credere promiserunt solo simplici verbo dicti Domini Pauli & dicti ejus filii seu procuratoris eorumdem sine juramento & alio genere probationis, pro quibus omnibus, universis & singulis attendendis & complendis prædicti mater & filius & quilibet in solidum obligaverunt se & omnia bona sua præsentia & futura ipsi Domino Paulo præsentia, stipulanti & recipienti nomine dictæ dotis, & indè prædicti mater & filius debitores gratis & liberè pro præmissis ~~omnia~~ omnia bona sua submiserunt coactioni, compulsioni, districtui & jurisdictioni omnimodæ curiæ cameræ Domini nostri Papæ & ejus auditoris & cujuslibet alterius curiæ temporalis & spiritualis, in quâ seù quibus præfatus Dominus Paulus nomine quo suprà ipsos debitores citare & convenire voluerit, pro præmissis si deficerent in aliquo promissarum, super quibus omnibus prædicti mater & filius debitores & quilibet in solidum gratis per se & suos renunciaverunt in promissis omni juri, actioni, rationi, defensionis, petitioni libelli, & translati hujus instrumenti, seù notæ & induciis viginti & triginta dierum & quatuor mensium & privilegio fori ; & dictus Joannes specialiter beneficio

beneficio minoris ætatis & restitutionis in integrum, & specialiter dicta mulier certiorata in præmissis per me Notarium infra scriptum renuntiavit legi Juliæ de fundo dotali, Senatus consultus velleiani beneficio, & juri hypotheçarum, & authenticæ *siqua mulier*, & omni juri & muliebri auxilio in favorem mulierum introducto; & demùm etiam omni alio juri canonico & civili, actioni, rationi, defensionì, excusationi, remedio, beneficio & favori, quibus contra promissa vel aliquid promissorum venire possent vel se jurare nunc & in futurum vel aliquid infringere vel revocare de promissis & ad majorem rei firmitatem omnium prædictorum omnia, universa & singula supra dicta attendere & complere, & contra in aliquo non venire de jure, vel de facto per se nec per interpositam personam prædicti Domina Ermecenda & Joannes de Novis ejus filius juraverunt super sancta Dei Evangelia corporaliter manu tacta & fuit actum, expressum inter dictas partes ~~solemni stipulatione vallatum quod præsens instrumentum~~ & ejus nota possent & valeant dictari, refici, corrigi & emendari semel & pluriès extracto in formam publicam vel non extracto producto in judicio vel non producto ejus extractione & productione in aliquo non obstante ad dictamen cujuslibet sapientis facti substantià in aliquo non mutatà, & tandiù donec habeat & obtineat plenissimam firmitatem, de quibus omnibus, universis & singulis prædictus Dominus Paulus quo suprà nomine per se ex parte unà & prædicta Domina Ermecenda & dictus Joannes ejus filius per se ex parte alterà quælibet pars petiit per me Notarium infra scriptum sibi fieri publicum instrumentum.

Actum Novis in Ecclesià novà beatæ Mariæ de Novis testibus præsentibus ad hæc specialiter vocatis & rogatis venerabili & ~~circonspecto~~ viro Domino Geraldo de Campiral, ~~Doctore~~ legum, Archidiacono ~~majori~~ in Ecclesià Caturcensi & ~~pæ~~ Domino nostro Papà in Episcopatu Avenionensi in spiritualibus & temporalibus Vicario Generali, Venerabili Viro Domino Hugone Rogerii, legum Doctore, habitatore Avenionensi, & Domino Gaufrido Augerii, & Domino Bartholomeo Hugonis militibus, Guillermo Cavallerii Domicello & Guillermo Brotinelli, civibus Avenionensibus, & pluribus aliis & me Raymundo Fogassio Aquensis Diæcesis, Notario publico curiæ Novarum & totius Episcopatus Avenionensi ac etiam ubique autoritate Regià in comitatibus Provinciæ & Forcalquerii constituto, qui præmissis omnibus, universis & singulis præsens fui & vocatus & rogatus pro parte ipsius Domini Pauli & ad ejus instantiam & requisitionem hoc publicum instrumentum in publicam formam extraxi & scripsi, signoque meo subsequenti solito signavi.

N. VII.

LETTRE DE JOSEPH-MARIE SUARES, EVESQUE DE VAISON ,
à Philippe Thomasini, Evêque de Cittanova.

MONSEIGNEUR,

Cette Lettre
est dans les
Archives de la
maison de Sa-
de. Elle est en
Latin P. Redi.
f. 102.

IL y auroit sans doute de l'injustice de vouloir donner des bornes à la vertu , à qui, ni la distance des lieux , ni la différence des temps n'en doivent prescrire ; mais il n'y en auroit pas moins de souffrir que le temps ~~vint jamais à rompre~~, ou à éteindre une amitié qui fondée sur le mérite , joint au rapport sincere des *mesmes* inclinations , & au continuel exercice des *mesmes* emplois, doit prendre avec le temps de nouveaux accroissemens & de nouvelles forces. VOSTRE SEIGNEURIE ILLUSTRISIME sçait quel penchant j'ai toujours eu pour les Lettres , & je ne pense pas qu'elle ignore l'attachement que j'ai conservé pour elle , & que je lui dois pour bien des raisons , soit par justice , afin de répondre à l'amitié sincere dont elle m'a toujours honoré , soit par inclination , pour avoir toujours remarqué en elle & en moi les *mesmes* penchans aux *mesmes* études , soit enfin par bienfaisance , pour l'avantage que j'ai d'estre son Confrere à l'Episcopat. Si le temps ne m'a rien fait perdre ni de l'inclination que j'avois autrefois pour les Lettres , ni de l'attachement que j'ai toujours eu pour Vous , MONSEIGNEUR , il faut avouer toutefois que pour avoir esté long-temps sans escrire , l'usage m'en estoit devenu extrêmement difficile . & que pour estre obligé à vivre esloigné de Vous , nostre amitié m'en ~~estoit~~ non pas ni moins précieuse , ni moins ferme , mais moins sensible : la question que VOSTRE SEIGNEURIE ILLUSTRISIME m'a proposée & l'obligation où elle m'a mis d'y répondre vont pour ainsi dire esveiller & l'ardeur extrême que j'avois naturellement pour les Lettres & les tendres sentimens , qu'il est juste que j'aye pour elle pour y répondre. Je me suis appliqué à ~~rechercher avec~~ soin de quelle famille estoit issue cette illustre Laure , que le fameux François Petrarque a si bien fait connoître à son siecle , par le chaste amour qu'il a eu pour elle , & à tout l'advenir , par les belles Poésies qu'il a composée à son honneur. Je vous envoie sur ce point ou mes observations , ou mes découvertes ; je vous prie , MONSEIGNEUR , de les recevoir comme un nouveau gage de nostre ancienne amitié.

Pour sçavoir que Madame Laure estoit d'une très-noble Famille , il ne faut que lire ce qu'en escrivoit son Amant à Monseigneur Jacques

JUSTIFICATIVES.

27

Colonna, Evêque de Lombez. VOSTRE SEIGNEURIE ILLUSTRIS-
SIME l'a remarqué elle même, & il me suffit d'en rapporter
ici à-peu-près le sens.

C Elle qui sur mon cœur remporta la victoire,
Que mes vers, que sa propre gloire,
Que les rares vertus de ses nobles Aïeuls
Ont fait connoître en bien de lieux,
S'efface enfin de ma mémoire :

Et dans un autre endroit de ses Poésies.

C'est un rare présent des Cieux
Que sortir du Sang glorieux
De cent Héros renommés dans l'Histoire ;
Mais quand sur ce haut rang loin de s'en faire accroire,
Comme Laure on s'applique aux plus humbles vertus,
C'est là ce qui charme le plus.

*Petrarchæ re-
divivi c. 16.*

*Est mihi post
animi mulier
clarissima ter-
gum,
Et virtute suis
& sanguine no-
ta vetusto,
Carminibusque
ornata meis.*

*Ode 175.
In nobil sanguine
vita humil. e
quieta.*

Il est certain que cette Héroïne est née dans Avignon, bien qu'à
lire ce qu'un Historien en a écrit il soit aisé de voir que les Auteurs
ne conviennent pas touchant le lieu de sa naissance : quelques-uns
ont voulu dire que ç'avoit été Gravezon ; c'est un Village de la
Gaule Narbonoise au-delà de la Durance, & assez près d'Avignon.
Messieurs ses Parents avoient en effet coutume d'aller passer quelque
temps dans les terres qu'ils y avoient : quelques autres ont assuré
que c'étoit ~~Gabrières~~, Village du Comtat Venaissin dans le Diocèse
de Cavaillon, & peu loin de Vaucluse : mais si nous en croyons au
fameux Petrarque, elle étoit Avignonoise, & sur ce chapitre son
témoignage prévaut aux autres : voici en substance ce que nous lisons
dans ses manuscrits :

Dans la Cité qui voit la Sorgue & la Durance,
Après un cours bien différent,
Se perdre enfin sans différence
Dans le lit d'un fleuve plus grand ;
Judis on a vu la naissance
De la rare Beauté, qui fait incessamment
Et mon amour & mon tourment.

*Dove Sorga & Darenza in
maggior vaso
Congiungon lor chiare & C. 1. Triumfo
torbide acque, &c. della morte.
Onde a gli miei occhi quel
lume nacque.*

D ij

Que dans cet endroit aussi bien que dans sa dixiesme Eglogue le Poëte ait voulu désigner Avignon, c'est ce qu'on ne peut révoquer en doute, si l'on considère qu'il n'y a pas d'autre lieu situé à l'embouchure de la Sorgue & de la Durance ; mais un autre Auteur

*Vasquinus ad
das 4. & 70.*

*Regestum inf.
Archiep. Arel.*

Laure étoit
Belle-fille &
non pas fille
de Paul de Sa-
de.

*In vita Poëta-
rum provincia-
lium p. 213.*

*Histor. Provi.
p. 346. 364.
433.*

p. 14 & 35.

*24. 149. &
ea quam affert.
ill. dom. tua.*

descend encore dans un plus juste détail, & nous marque en particulier le cartier de la Ville où naquit cette charmante Personne, qui est l'endroit où est aujourd'hui l'Eglise Paroissiale de Saint Estienne, ou comme on dit plus communement de Sainte Magdelaine ; autrefois il y avoit là une des portes de la Ville qu'on appelloit la porte de l'Eau, comme qui diroit la porte du Rhosne : ce qui se trouvoit d'espace entre cette porte, le Rhosne & le Pont est justement ce qu'occupoit le Faux-bourg de Saze. Assez près de l'Eglise dont je viens de parler, l'on voit encore aujourd'hui sur quelques restes de frontispice, que l'on remarque parmi les débris d'un vieux bastiment, aussi bien que sur la premiere arche du Pont ; l'on voit dis-je gravée l'Estoille que la Maison de Sade prit de tout temps pour Blason. C'est dans ce Faux-bourg que naquit au témoignage de notre Auteur cette illustre Fille de Monsieur Paul de Sade, Noble Citoyen d'Avignon, & je trouve ce témoignage autorisé par celui de plusieurs autres Auteurs, tels que sont Jean & Cesar Nostradamus, l'Auteur du Labyrinthe Royal, celui de l'Eloge de l'Académie d'Avignon, que j'ai vu escrit à la main dans la Bibliotheque du Vatican, & enfin celui qui composa environ l'an 1571 l'Itineraire du Cardinal Alexandrin, qu'on peut voir à Rome dans la Bibliotheque des Peres Dominicains : à toutes ses autorités, Philiolus ajoute que la belle Laure avoit un Jardin dans ce Faux-bourg, & qu'elle y demouroit ordinairement. Enfin c'est une opinion commune dans nos cartiers que cette belle Personne estoit de la Maison de Sade, qui a donné autrefois tant d'Hommes illustres à notre Patrie, & qui lui en donne encore aujourd'hui, témoin l'incomparable Richard de Sade qui eut auprès de l'Eminentissime Cardinal Barberin Vicechancelier de la Sainte Eglise, & mon Protecteur, témoin dis-je, cet Homme illustre dont je pourrois produire mille belles actions & mille qualités excellentes, si l'attachement sincere que j'ai pour lui ne m'obligeoit à menager sa modestie & à lui épargner la violence que ce lui seroit de se voir exposé aux yeux du Public par ce qu'il a de plus beaux endroits : & quand il n'y auroit pas de fonds à faire sur les autorités que j'ai alléguées, peut-on douter que Petrarque n'ait voulu signifier que son illustre Maistresse estoit de la Maison de Sade, pour peu qu'on voie clair dans l'allusion ou allegorie continuelle dont il s'est servi dans ces belles Odes, qui ont pour titre l'Astre ou l'Estoile, par rapport aux Armes des Messieurs de Sade ; d'ailleurs qu'elle apparence qu'on eût enseveli cette charmante Personne dans la Chapelle & dans le

Tombeau des Messieurs de Sade, qui est dans l'Eglise des Peres Cordeliers d'Avignon, si elle n'avoit pas été de cette Famille. A ce propos je ne dois pas oublier de vous dire que nous devons à la curiosité d'un sçavant Lionnois une assez particuliere avanture ; car comme en l'année 1529 il lui eut pris envie de fouiller dans le Tombeau de nostre Héroïne, il y trouva une boette de plomb & une plaque de mesme métal, sur laquelle estoient gravés en langue vulgaire quelques vers, que de mauvais connoisseurs attribuerent d'abord au fameux Petrarque, quoiqu'ils n'eussent rien dans le fonds ni de la pureté, ni de la délicatesse de cet Auteur, & que mesme il y eût des fautes grossieres, qu'on n'a pas manqué d'observer.

François premier, Roi de France, qui eut tant d'amour pour les Lettres, à quoi il s'appliqua avec soin, & tant d'égard pour le véritable mérite, qu'il distingua tousjours par ses royales liberalités, voulut bien honorer de quelques vers de sa façon le Tombeau de Madame Laure, & donna mille escus pour la réparation de ce précieux monument ; ce sont là deux faits, MONSEIGNEUR, que VOSTRE SEIGNEURIE ILLUSTRISIME a remarqué elle mesme & dont plusieurs Auteurs nous assurent. J'ajoute à cela que Nicolas de Perouse fut celui à qui le Roi donna ordre de travailler à ce Mausolée, comme aussi Paradin fut celui à qui on donna le soin de composer l'Epitaphe qu'on y vouloit graver, & qu'il renferma en maniere de devise en ces trois mots latins, *Vixit, Casta, Fides*. Après cela j'avoue que je n'ignore pas que la mauvaise foi ou le peu d'habileté de certains Auteurs a répandu dans notre Histoire quelques ombres, quelques obscurités qu'il me faut maintenant esclairsir : ils assurent que Madame Laure fut fille de Monsieur Henry de Chiabau, Seigneur de Cabrieres ; qu'elle nasquit à Cabrieres mesme, & qu'elle fut ensevelie à Lisle : c'est un Bourg du Comtat Venaissin, ainsi appelée pour être environnée des eaux de la Sorgue, dans le Tombeau des Seigneurs de Cabrieres : pour autoriser leurs visions ils citent je ne sçai quel extrait de Baptistaire *, tiré, disent-ils, des Archives mesme de la Paroisse de Cabrieres : mais qui jamais a ouy parler de cette Maison de Chiabau ? N'a-t-on pas lieu de croire qu'elle est

Maurice de Sève.

Mich. Hosp. in Ep.

Lib. 6. Ep. ad Barthol.

Castellanum diac. Aven.

Petrus Bem- bus, Gabriel

Symeonius in Illust. antiq.

Epitaph. p. 15. & 29.

Paschasius, Nostradamus,

Philimundus, Raymundus,

Symeonius & Illust. Do. tua.

Author. itiner. Card. Alexand.

in Ep. 1. 2. p. 6a. & inquis.

c. 6. f. 7 37. Golnizius in

Ulyss. Belgio gallico

Histor. Provin. p. 433. & 434.

histor. Ortus Hæres 1. 3. p. 16.

* Ce n'étoit pas l'usage. On ne gardoit pas des Registres des Morts & des Baptêmes dans les Eglises, mais seulement des Tables où l'on écrivoit les noms des Bienfaiteurs & des Seigneurs dans les Eglises considérables. Il y a eu des Chabauds en Provence & à Nice qui portoient d'or, à la cornette d'azur, chargée d'un chevron d'argent.

*Benedictus
Theocrenus
Salmonius Ma-
crinus.
Mellinus de
S. Gelais p. 194*

supposée & inventée seulement à plaisir, puisqu'elle est si inconnue à tout Avignon, à tout le Comtat, qu'il ne nous en reste, que je sçache, ni aucun témoignage dans l'Histoire, ou dans les Actes publics, ni aucune idée dans la mémoire des hommes; & quel moyen d'en juger autrement quand nous voyons que nos Adversaires mesmes après s'estre tous appliqués à rechercher avec soin tout ce qui pourroit favoriser leur imagination & colorer leur erreur, ont pu à peine déterrer dans tout le Comtat une seule personne de ce nom, c'est un Prestre de Cavaillon; ce qu'il y a de vrai, c'est que Madame Laure alloit souvent à Cabrieres visiter Madame de Cabrieres sa tante. Pour Madame Fanete, ou Estiennette de Gantelme, Dame de Romanin, il y a apparence qu'elle fit passer dans la Maison de Sade les biens de celle de Romanin en mesme temps qu'elle y passa elle-mesme, en espousant Monsieur de Sade, oncle paternel de Madame Laure: mais je ne sçai par quel accident ces Poissons dont un Auteur compose à plaisir le Blason de Messieurs de Chiabau, sont restés dans une si profonde & si éternelle obscurité, qu'on ne voit nulle part aucune preuve qu'ils ayent esté, & comme l'illustre Petrarque ne s'en est-il point aperçu, lui qui a fait de si heureuses & délicates allégories sur l'Estoile de Messieurs de Sade, le moyen après tout de se persuader que durant tous les désordres de guerre, d'incendie, de maladies populaires qui ont malheureusement suivi cette contagion qui ravagea tout en l'année 1348; le moyen, dis-je, de se persuader que tandis que personne n'a pu sauver du malheur des temps les cahiers, les Archives, les Greffes publics, le seul Curé de Cabrieres ait eu le bonheur ou l'adresse de faire passer jusqu'à nous les authentiques de sa Paroisse sans changement, sans altération. N'est-il pas plus naturel de croire qu'un Historien estranger tel que Velutellus s'en sera laissé conter par quelque habitant de Cabrieres, & que dans la suite il aura débité sans beaucoup de précaution ce qu'il a crû trop légèrement sur une déposition peu fidelle. Il ne reste plus, MONSEIGNEUR, qu'à remercier VOSTRE SEIGNEURIE ILLUSTRISSE de la bonté qu'elle a eu de m'escire, & de me donner par là occasion de renouveler nostre ancien commerce, je lui en ferai éternellement obligé; car je n'ai pas de plus pressant desir que celui de lui marquer par un attachement sincere & par une inviolable fidélité, que j'ai pour elle, sur-tout depuis que j'ai l'honneur d'estre son Confrere en l'Episcopat, tout ce qui se peut d'estime & d'inclination: j'aurai soin de réparer autant que je pourrai le temps que j'ai esté sans vous escire; souffrez seulement, MONSEIGNEUR, que je vous prie de vouloir me donner quelque part à vos Oraisons, vous en aurez toujours beaucoup dans les miennes; les unes & les autres en seront, comme vous sçavez, plus efficaces, quand elles seront unies & qu'elles

JUSTIFICATIVES.

31

se feront comme de concert : je suis, MONSEIGNEUR, avec un parfait attachement,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE SEIGNEURIE ILLUSTRISSE,

De très-humble & très-obéissant
Serviteur,
JOSEPH-MARIE, Evêque de Vaïson. ■

De Vaïson ce 1 Février 1647.

Il y a dans cette Lettre plusieurs méprises qu'il me parolt inutile de relever.

N. VIII.

CERTIFICAT

D'André Pusterla, Préfet de la Bibliothèque Ambrosienne sur l'authenticité de la note de Petrarque écrite de sa main à la marge de son Virgile.

Ce Certificat est en original dans les Archives de la maison de Sa-
de à Ayignon.

INTER codices manu scriptos Bibliothecæ Ambrosianæ, cujus ego infra scriptus, Præfecturam gero, reperitur liber Virgilii in pargamena, cujus characteres gothhici litteris permixtus videntur. Hunc ~~Librum~~ Franciscus Petrarca ~~celebratissimus~~ Poëta lectitando plurimis animadvertionibus & notis in ejusd. libris margine conscriptis manu suâ propriâ illustravit, atque originem amoris sui erga Lauram amariam suam in priori paginâ exposuit his verbis, quæ sequuntur.

» Laura propriis virtutibus illustris & meis longum celebrata carminibus, primum oculis meis apparuit sub primum adolescentiæ
» meæ tempus anno Domini 1327, die sextâ mensis Aprilis, in Ecclesiâ Sanctæ Claræ Avenionensis, horâ matutinâ, & in eadem
» Civitate, eodem mense Aprilis, eadem die sextâ, eadem horâ
» primâ, anno autem 1348 ab hac luce lux illa subtracta est cum
» ego fortè tunc Veronæ essem heu facti mei nescius; rumor autem
» infelix per litteras Ludovici mei me Parmæ reperit anno eodem,
» mense Maio, die decimâ nonâ manè. Corpus illud castissimum atque
» pulcherrimum in loco Fratrum Minorum repositum est ipso die
» mortis ad vesperam. Animam quidem ejus, ut de Africano ait

» Seneca , in Cælum undè erat , rediisse persuadeo mihi. Hoc autem
 » ad acerbam rei memoriam amarâ quidem dulcedine scribere visum
 » est hoc potissimum loco , qui sæpè sub oculos meos redit , ut
 » scilicet nihil esse deberet quod amplius mihi placeat in hâc vitâ
 » & effracto majori laqueo tempus esse de Babylone fugiendi crebrâ
 » horum inspectiõne , hâc fugacissimæ ætatis existimatione commo-
 » movear quod præviâ Dei gratia facillè erit præteritî temporis curas
 » supervacuas , spes inanes & inspectatos exitus acriter ac viriliter co-
 » gitanti. Ego Andræas Pusterla , Bibliothecæ Ambrosianæ Præfectus
 » ut supra , Paulus Marinus F. Qr. Hieronimi P. V. P. L. Vicarius 4.
 » publicâ & Apostolicâ Imperialique auctoritatibus Milanensis Nota-
 » rius attestor vidiisse fieri prædictam subscriptionem à me à D. V. D.
 » J. C. Andræa Pusterla , Bibliothecæ Ambrosianæ , Præfecto ejus pro-
 » priis manibus , & pro fide suscripsi , apofito etiam sui Tabellio-
 » natus signo.

Nos Jo. Manius Auregs. & J. C. Fabius Mangonus , Abbates Ve-
 nerabilis Collegii D. D. Notariorum Mediolani , fidem facimus &
 attestamur supradictum Dominum Paulum Marinum fuisse & esse pu-
 blicum de Collegio Mediolani Notarium , ejusque instrumentis &
 scripturis ut supra factis adhibitam fuisse in diesque adhiberi indu-
 biam fidem in judicio & extra in quorum , &c. Mediolani die Mer-
 curii , undecimâ mensis Februarii 1688. Benedictus Blasius , Nota-
 rius , & D. Venerabilis Collegii Cancellarius sic signatus cum sigillo
 Venerabilis Collegii D. D. Notariorum Mediolani.

N. IX.

LETTER

*D'Antoine Albuçi , Préfet de la Bibliothèque Ambrosienne en 1696 , qui
 atteste l'autenticité de la même note.*

ILLUSTRISSIMO DOMINO , OPTIMATI SAPIENTISSIMO
 COMITI D. AUGUSTINO CAMO.

ANTONIUS ALBUTIUS , S. Th. Doctor , Ambrosiani Collegii
 Mediolani Præfectus , Bibliothecarius perpetuam felicitatem.

Une copie
 de cette Let-
 tre est dans les
 Archives de la
 maison de Sa-
 de à Avignon.

Q Uæris à me COMES ILLUSTRISIME , ut pro munere
 Præfecturæ meæ , quâ fungor in hoc Ambrosiano , Mediolanensi
 Collegio , publicum testimonium conficiam de fragmento cujusdam
 epistolæ , quæ scripta censetur à Francisco Petrarca , Poëta celebra-
 rimo , ad Joannem de Columna , Episcopum Lombariensis , Mæ-
 cenatem

cenatam suum optimum, in quâ videtur refellere contrariam opinionem de antiquis amoribus suis, erga celebrem illam Lauram, de cuius virtute & honestate sæcula elapsa laudes plurimas cecinere. Putabat Jacobus Episcopus Poëtam virum *finxisse sibi speciosum Lauræ nomen ut esset*, & de quâ ipse loqueretur, & propter quam multi de se loquerentur: re autem verâ in animo suo Lauram nihil esse, nisi fortè poeticam, ad quam aspirare se longum & indefessum studium testatur; de hac autem spirante Laurâ, cuius formâ captus videtur, manu facta esse, omnia simulata suspiria. Responsum autem Jacobo dedisse creditur prudentissimus æquè ac sapientissimus Petrarcha in hæc verba: *in hoc uno utinam jocareris, simulatio esset utinam & non furor; sed crede mihi, nemo sine magno labore diù simulat; laborare autem gratis ut insanus videaris, infania summa est, &c.*

Porrò hoc epistolæ fragmentum tibi, Eques optime, transmissum, & mihi eâ quâ soles, humanitate traditum, in hâc Bibliothecâ Ambrosianâ asservari, ostendis externâ voce accepisse. Verum quemadmodum Poëtæ eruditissimi amor, erga Lauram, mulierem honestissimam, figmentum non fuit; quamvis nec simulatio veritatis illum argueret, quia commendabilis & ingeniosa, nec accusatio amoris objurgaret, quia innocens admodum & unica, singulari quidem exemplo, præcipuè in homine Poëta; ita fragmentum epistolæ [pace dixerim] suspicio facit apocriphum, quia nec inter epistolas Francisci Petrarchæ, quas luculentissimè exaravit, extat fragmentum simile: nec inter codices & scripturas etiam manuscriptas hujus Bibliothecæ, quas obtemperando jussionibus tuis diligentissimè perquisivi, reperitur; si quidem incredibile est quomodo simulatione amoris periculum nomini suo præclarissimus Poëta facere vellet: & vir tantæ eruditionis, integritatis & prudentiæ, quâ præditus abundè fuit Franciscus Petrarcha, amoris vim non sentiret, & tamen implicitus amoris laqueis crederetur.

Quid interea? Vanum ergo à tam justâ petitione revertetur desiderium tuum, quod ego summopere adimpleri cupio, Vir Illustrissime, & defectu unius epistolæ otiabitur-ne servitus mea, quæ de tuis imperatis tantâ exultatione gloriatur? absit. Ecce tibi loco fragmenti cujus autographum sollicitabas, ad perpendendum damnum, Virgilii liber inter nostros codices volumen sanè pretiosum, quod tanti facimus, quanti ~~facere~~ *facere* alii thesaurum divitiarum, gothicis propè litteris descriptum, cum ~~Commentariis~~ *Commentariis* Servii, Romæ permagno emptus de Bibliothecâ Antonii Augustini, & in hoc Collegium Ambrosianum translatus, quod nocturnâ versando manu, versando diurnâ, penè trivit Franciscus Petrarcha. Hujus voluminis latera animadversionibus, & notis ejusdem Poëtæ, cernuntur illustrata, atque in priori pagellâ originem amoris sui, quo non simulatam quidem, sed verissimam Lauram deperiit, *propriis characteribus exposuit*; in hæc verba,

E

quæ fideliter decerpta tibi, Illustrissime Domine, libenter exhibeo.

Laura propriis virtutibus illustris & nostris longum celebrata carminibus primum oculis meis apparuit sub primum adolescentiæ meæ tempus, anno Domini 1327, die 6 mensis Aprilis, in Ecclesiâ sanctæ Clare Avinionæ, horâ matutinâ: & in eadem Civitate, eodem mense Aprili, eodem die 6, eâdem horâ primâ, anno autem 1348 ab hâc luce lux illa subtracta est, cum ego fortè tum Veronæ essem, heu fati mei nescius; rumor autem infælix per litteras Ludovici mei, me Parmæ reperit anno eodem, mense Maio, die decimâ nonâ manè. Corpus illud castissimum atque pulcherrimum in loco Fratrum Minorum repositum est ipso die moti ad vespèram, animam quidem ejus, ut de Africano ait Seneca, in Cælum, undè erat, rediisse persuadeo mihi. Hoc autem ad acerbam rei memoriâ amarâ quâdam dulcedinè scribere visum est hoc potissimum loco, qui sæpè sub oculos meos redit, ut scilicet nihil esse deberet quod amplius mihi placeat in hâc vitâ & effractio majori laqueo, tempus esse de Babylone fugiendi, crebrâ horum inspectione, & fugacissimæ ætatis æstimatione commonear; quod præviâ Dei gratiâ facillè erit præteriti temporis curas supervacuas, spes inanes, & inexpectatos exitus, acriter ac viriliter cogitanti. Huc usque religiosissimus Petrarcha.

En tibi, Comes Illustrissime, monumentum poëtici amoris, dignum certè quod vivat ære perennius sæculorum æternitati. Ecce quam sincerus & innocens amor quâ vivere cœpit, continuatâ integritate defuit. Quæ fidelitatis Sacramenta tenerâ magis attestatione sanciri possunt, quam quæ Petrarcha sancivit? quæ religiosa magis & constans abstinencia, maximè post agnitos humanæ fugacitatis errores desiderari potest in Cænobitâ, quàm quæ legitur in homine Poëtâ? Hoc forsitan autographum causam dedit, ut aliquorum opinio falleretur, & de altero fragmento, de quo sollicitè quærebat in hâc Bibliothecâ Ambrosianâ, sapientissimè dubitarent. Cæterum tam clara confessio Petrarchæ amoris erga formosissimam Lauram simulationi locum non relinquit, quidquid joculari velit Jacobus de Columna, si veritas locum tenet, inter Lauram & poëticam, quod esset utraque & potissima causa virtutis, & maxima radix æstimationis.

Certè ab hâc sententiâ non recedit Petrus Paulus Vergerius, qui in vitâ Francisci Petrarchæ quam latinè collegit, cujusque codex manuscriptus in hâc Bibliothecâ Mediolanensi asservatur pagina mihi 2 habet hæc verba. *Amore acerrimo sed unico, & honesto in adolescentiâ laboravit, cui & honestas amatæ mulieris & nomen causam præbuit, quæ Laura dicta est, tot carminibus celebrata; eoq. nihil magis convenire Poëta videretur quam Lauream amare. Laborasset hujus amore diutius nisi tepescens jam ignem mors acerbâ, sed utilis extinxisset. Libidinum autem æstis fervore ætatis & complexionis vi ad id raperetur, nunc tamen quadra-*

gestum ætatis annum appropinquans, ut de se ipso scribit, cum adhuc & caloris satis esset & virium, memoriam omnem sic abiecit quasi nunquam fœminam cognovisset, aut vir esse desisset.

Quæ verba descripta fuerunt ab aliis similibus, quæ ipsemet Franciscus Petrarcha, timens ne variæ hominum voces de se loquerentur, non ut veritas impellit, sed ut voluptas, quibus nec laudibus, nec infamiæ modus, posteritati tradidit in prolixâ epistolâ, & quæ legi potest initio Operum suorum. Eritne igitur ambigendi locus de veritate vel simulatione amoris Petrarchæ erga Lauram, ubi tot testimonia, ore ipsius prolata difficultatem omnem evincunt, & licet Hieronimus Cardanus, Medicus Mediolanensis omni exceptione major, iudicium proferens de præclaro hoc viro inter egregia sua, cœlibatum enumeret; D. Joannes Boccatus ætate Petrarchæ vir similes postquam cœlestem illum hominem enuntiaverit, virum vocet, *qui à juventute cœlibem vitam ducens adeo ineptæ Veneris spurcitiis horret, ut noscentibus illum sanctissimum sit exemplar honesti. Cui mendacium lethalis est hostis, qui virtutum omnium execrator est, & venerabile virtutis Sacramentum, virtutum decus & lætitia & catholicæ sanctitatis norma, pius, mitis atque devotus, & adeo verecundus; ut inde dicatur Parthenius alter; attamen placet ab Hieronimo Squarzacico, qui vitæ ipsius fuit auctor, & quam publicis typis impressam volumini operum ipsius præfecit, sine detrimento honestatis suæ & gravissimæ integritatis non dissentire: ait enim: captus etiam dum sic flaret amore Lauræ, quam ipse ampliato nomine Lauream vocat, & ardentem illam amavit, & multa carmina & rythmos in ejus laudem composuit, & undique, quantum valere ingenii vires, in omni genere virtutis illustrem reddidit.*

Addo epigramma ipsius Francisci Petrarchæ, quod in suis antiquis ædibus in Pago Arquate Patavinæ Diœcesis legi dicitur:

*Etruscus primo vates exarsit amore
 Maximus ignis ego, Laura secundus erat.
 Quid rides? Divinæ illam si gratiæ formæ
 Me dignam eximio fecit amante fides.
 Si numeros, geniumque sacris dedit illa libellis,
 Causa ego, ne fœvis muribus esca forent.*

Fateor opinionem hanc de simulatione Poëtici amoris in Petrarca, & cunnabulis nunc temporis non exoriri; sed apud plurimos illius etiam ætatis primarios viros adoluisse, qui putabant Poëtam hominem finxisse sibi mulierem Lauram, ut materiam haberet scribendi, & fœtissimis numeris suis ludendi, ut colligitur ex Ludovico Beccadello, attamen non nostrum est plura scribere quàm ipse scripsit, & veriori

oraculo Poëtam ab amoribus suis , à quibus non se vindicat , vindicare
Cæterum ubi agitur de virtutibus Lauræ , quæ non scripsit Petrarca ?
Et ubi ejus de nobilitate , quæ non cecinit ? En maxima paucis con-
tenta carminibus.

*Est mihi post animi mulier charissima tergum
Et virtute suis & sanguine nota vetusto ,
Carminibusque ornata meis ; auditaque longè ;
Sed redit in frontem & variis terroribus implet
Insultans , nec adhuc folio cessura videtur.
Artibus hæc ullis , sed simplicitate placendi
Cæperat olim animum & raræ dulcedine formæ.*

Quibus consonant quæ in colloquio terrii diei eandem laudans elegantissimè scripsit , videlicèt : scisne de eâ muliere mentionem sibi exortam , cujus mens terrenarum nescia curarum , cælestibus desideriis ardet ; in cujus aspectu , siquid unquam veri est , divini specimen decoris effulget , cujus mores consummatæ honestatis exemplar sunt , cujus nec vox , nec oculorum vigor mortale aliquid , nec incessus hominem repræsentant. Proferat igitur sententiam Jacobus de Columna , dirimatque litem quam proposuit , & dicat an hæc sint Poëticæ encomia , vel Lauræ : an hæc sint simulationes amoris , vel potius flammæ erumpentes ex vivo excitatoque incendio. Quid mirum ! prosequitur ipse , si hæc tam celebris fama , mihi quoque desiderium famæ clarioris attulit , laboresque durissimos , quibus optata consequerer , molliovit ; quid enim adolescens optabam quàm ut illi vel soli placerem quæ mihi vel sola placuerat.

Quomodo vero pulcherrimam mulierem , honestissimus Poëta adamaverit , ad exemplum posteritatis ~~discos~~ , comes Illustrissime , ex eodem. Hanc præsentem in testimonium evoco , conscientiamque meam facio contestem , me quod superius dixeram , illius non tam corpus amasse quàm animam , quod hinc percipies , licebit quoniam quo illa magis in ætate progressu est , quod eò corporeæ pulchritudinis in elusabile fulmen est , eo firmior in optione permansit. Et in colloquio citato tertii dies ardoris sui candorem aperiens ait : in amore meo nil unquam turpe , nil obscenum , nil denique præter magnitudinem culpabile : adde modum , nil pulchrius excogitari queat. Certè si Petrarchæ amor erga Poëticam solùm exarsisset , opusne esset tantâ declaratione ? Castum hunc & honestum

Petrarchæ ardorem celebrat etiam scævola sammathanus, lib. 2. lyricorum apud Tomasinum.

*Vis ea formosæ fuerat præstantia formæ,
Et tamen hanc pius ille Poëta
Intactam coluit multos Petrarca per annos,
Et cantu super æthera vexit.
Non illum ingenus quas intentissimus artes
Curâ omni studioque colebat,
Primus & a longâ revocavit nocte sepultas,
A dulci avertere furore.*

Sed jam de tot validissimis testimoniis veritatem indicantibus & sapientum curiositatem planè ad implentibus ad alia transeamus; placet enim latinis auctoritatibus, nonnullas etiam italicas, & materno idiomate probatas inferere, ne videamur, ubi de Lauræ veritate disceptatum, angustiis laborare. Quid clarius de veritate istius amoris, quàm ubi legitur apud eundem Franciscum Petrarcham?

*Mille trecento ventisette apunto,
Su l' hora prima, il di sesto d' Aprile
Nel labirinto entrai ne vedo ond esca.*

Et alibi

*Tennemi Amor anni vint'uno ardendo
Lieto nel foco e nel duol pien di speme
Poiche Madonna, e 'l mio cor seco insieme
Saliro al ciel dieci altri anni piangendo*

Pariter ad sepulchrum Lauræ in cænobio Sancti Francisci Avenionis leguntur infra scripta carmina devoto magis quàm eleganti metro, exarata; videlicèt.

Qui riposan quei casti e felici ossa, &c.

Ecce quàm flebilis musa mortem plorat amatæ mulieris, quæ certe talibus lacrymis non dolet, si de Poëticæ amissione ageretur, quæ nunquam extincta est. Horum autem carminum antiqua traditio hujus bibliothecæ autorem facit Franciscum Petrarcham; sed quia apud Tomasinum habeo quod hæc carmina reperta fuerunt in scatulâ quâdam prope ossa & cineres ipsius Lauræ, cum quâ tumulata fuere; & quia aliundè constat quod Petrarcha Veronæ degeret quandò Laura

E iij

obdormivit , res est in dubio ; nec juvat ad propositum nostrum hanc litem dirimere.

Hæc sunt , eques ornatissimè , quæ de Fr. Petr. amoribus erga celebratissimam Lauram inter innumera alia collegi , & quæ sub oculis humanitatis tuæ repono. Si placent , felix labor meus , qui gratam admodum tanti viri iussione promerendo , mandatum adimplevit. Si non placent , inutiles vires & debilitatem ingenii recogitans , non admirabor. Interea te superi servant incolumem unà cum Illustrissimâ conjuge , & amantissimis filiis , quibus omnibus à diis immortalibus perennem felicitatem enixe precabor. Vale , scribebam Mediolani in bibliothecâ Collegii Ambrosiani. 30 Kal. Decembris anno 1696.

N. X.

A NON MEN VIRTUOSO,

CHE DOTTO M. MAURITIO SCEUA, GIOUANNI
di Tournes suo affectionatissimo sal.

Opere di Petrarca in Lione per Gioanni di Tournes. 1750.

GIA sedeci anni sono , e piu , Signor mio , che da prima cominciavi a praticare nella casa di M. Sebastiano Griffio , e dal principio fui vn di quelli compositori , che s'aiutorno a comporre insu la stampa le diuine opere di Messer Luigi Alamanni , gentilhuomo tanto honorato in Francia , quanto celebrato in Italia ; laqual cosa mi mosse non solamente ad apprezzar , ma anchora ad amar , & a compiacermi molto in questa lingua Toscana , di modo , ch'allhora dissegnai di continuar in questo Volgare , come le mie facultà vi si offeriranno. Hor hauend'io fatto tagliare questi caratteri , & altri propri per stampar Poeti , & altre opere di piacere subito mi venne nella memoria hauer visto il Petrarca stampato assai frustamente in picciol volume , cosa , certo , che m'è parsa non men ingiuriosa al Poeta , che fastidiosa a i lettori. ~~Pero~~ mi son mosso insu questo , ad essercitarmi in questa lingua da nostri hoggi tanto estimata , massimamente nella Corte del nostro gran Sire. E perche mi ricordo hauer inteso da molti valenti huomini e degni di fede , che V. S. fu vn d' quelli , che ritrouorno il sepolcro di Madonna Laura , ne volsi saper la verita da lei : il che (si come la gentilezza del vostro diuin spirto in questo , & in tutte altre cose si dimostra affectionatissimo) mi narrasti distesamente : cioè , Che nel anno del aboccamento di Papa Clemente v. ritrouandosi V. S. ne studii in Avignone , doue hauendo

stretta amicitia con Messer Gieronimo Mannelli, gentilhuomo Fiorentino, a i prieghi suoi, e continue sollecitationi d'un M. Bontempo Vicario del Card. di Medici allhora Archieuescovo d'Avignone, dopo hauer cercato tutti i battisteri de Castelli, e luoghi circonuicini, e non ne ritrouando noua che si confacesse al vero, vi mettesti a cercare tutte le sepulture antiche, e continuando in cosi lodeuole fatica, nel Conuento di S. Francesco, nella capella di S. Croce, la prima a man dritta, fondata da quelli di Sadone, trouasti una pietra grande senza alcune lettere, ne altro di sopra, saluo duoi certi scudi d'arme guasti pel tempo, pur si vedeuua una rosa infu la testa de gli scudi: e informandouene da relligiosi di chi fosse, & nonne sapendo cauar alcuna verita, il R. Vicario presente la fece aprire, doue non si ritrouò da prima, che terra con minute ossa, e appresso di una macella intera una scatola di piombo chiusa con un filo d'erame laqual subito apristi, & trouasti una membrana piegata, e sigillata di sopra di cera verde, con una midaglia di bronzo senz'altra figura, che d'una donna piccolissima da vna banda solo, e da l'altra nulla: laqual donna con ambe le mani, faceua vista d'aprirsi la veste in sul petto, e d'intorno erano quattro lettere solamente M. L. M. I. quall'ognun s'ingegnò di voler esporre, e accade che V. S. vi andò piu d'appresso, non ch'ella volesse assicurare, che cosi fosse: pur cosi l'esplicò: *Madonna Laura Morta Iace*: e aperta la carta si trouò dentro vn sonetto difficile a leggere, perche ie lettere, che si ritrouauano su i pieghe, erano dall' antichità cancellate. Pur come ella vi fu data nelle mani per prouar se la potresti leggere conpitamente, V. S. la lesse opponendola al lume del Sole, e ne cauò il doppio, del qual non ho voluto priuar qui il lettore: ma l'ho apposto con le arme, & col Epitafio del Re Christianissimo, il qual intesa la noua di questo, andando aboccarfi con Clemente VII. in Marfiglia, la volse vedere: e però il di di nostra Donna di Settembre, dopo le vespere vdite, S. M. fece leuar la pietra, e cauar la scatola, e lesse il sonetto: essa sua S. M. ne fece un Epitafio qui sotto scritto: del quale V. S. ne fece vn epigramma in lode di sua S. M. e di Madonna Laura, tal, che s'io l'haueffi hauuto nelle mani, non haurei temuto di farui dispiacer di stamparlo qui. Ma io so, che V. S. è cosi discreta, che non vuole dar nome a l'istessa lode, come mi dicesti: e che basta assai, e meriteuolmente, che la verita stia cosi, ben ch'il testimonio del R. Card. Sadoletto il qual venne di Carpentraffo, doue si staua, a vederla, fosse sol sufficiente ad acquetar quei Commentatori, che ogni giorno s'affaticano il ceruello a ricercar d'onde Madonna Laura fosse: oltra ch'il Petrarca medesimo ne faccia assai fede nelle sue Egloghe Latine, dove nominandola Galatea dimostra assai, a chi vuol veder accortamente, ch'ella fu sepolta nella Chiesa de Cordelieri, doue ella fu ritrouata;

cosa ch'io ho ben voluto qui aggiugnere per essere testimonio del Petrarcha proprio, come testifica lui nella Egloga xi. intitolata Galatea, dove introduce Niobe, Fusca, e Fulgida: e Fusca rispondendo dice questi sei versi:

*Carpe iter hâc, quâ nodosis impexa capistris
Colla boum, crebrasque canum sub limine paruo
Videris excubias, giluosque ad claustra molossos.
Ille locus tua damna tegit; iamque aspice contrâ,
Hic Galatea sita est, qua nil natura creauit.
Pulchrius in terris, nisi nos amor usque fefellit.*

I quali versi Messer Benevenuto da Imola huomo clarissimo e commentator di quelle, espone così:

Carpe, respondit Fusca, & dicit ultra vadamus: *carpe viam hac parte qua tu videbis*, Colla boum nodata capistris, scilicet fratrum minorum, qui ferunt jugum obedientiae, laboris & religionis: *impexa*, quia per coronam rasi sunt capite: & ferunt capistra nodosa, scilicet zonas ipsas: & ea parte qua tu videbis frequentes excubias, vigilias canum scilicet praedicantium, & hoc sub paruo tecto, vbi tu videbis molossos giluos, scilicet fratres coloris cinericij: & hic locus habet corpus tuae Lauretae: ergo aspice contrâ, hic est Laureta amica Petrarcae, quâ natura nil creauit pulchrius, nisi amor nos fefellit.

E questi sono i versi tolti dal libro, delle opere del detto Petr. che quel valente & dottissimo M. Giouanni di Vauzelles, prior di Montrotieri, signor e fratello vostro mi dette per cauar ne quelli, & le parole del commentatore, come ne ho fatto qui fede per assicurarlo, ch'ogni di s'affaticano dove essa fosse sepolta. E per questo, si vede chiaramente, che quei primi commentatori dicevano il vero d'esser stata sepolta ivi, e d'esser di casa di Sadone antica e nobilissima, per esser quella capella di S. Croce (si domanda) fondata da quelli di Sadone. E nel borgo, dove sono i Cordelieri, il quale era in quel tempo il primo borgo solo di la città, come V. S. ne volse vedere nelle archie de la casa comune di quella, si vede vna casa appresso di quella, che si domanda Dal caual bianco, piccola, e di struttura rossa & antica, laquale si domanda anchora la casa di Madonna Laura, come testifica il sonetto sotto scritto, e ritrouato nella tomba, il quale non è da dubitar, che non sia del Petrarca. Perche si vide nella vita sua descritta da contemporanei suoi, ch'essendo il Carrarese morto sene ritornò di qua delle Alpi, dove stette molti anni, & doue compose i Trionfi e altre opere sue: e così non hauera mancato del debito officio suo e pio verso colei, che

che viva e morta amò tanto. E perche queste proue mi bastanno
affai per chi crede la verita : e per non volermi affaticar piu oltre a
afficurar chi non crede à se stesso , ve l'ho stampato , & dedicato
come à colui , ch'il merita , si per la fatica , che n'havete preso , si
per poterne dar qualche volta piu ampio testimonio nelle vostre
divinissime opere : & con questo pregharo V. S. l'accetti da quel core ,
il qual vi è piu divoto , che mai.

Di Lione al di xxv. d'Agosto M. D. LVX.

N. XI.

SONNET

TROUVE DANS LE TOMBEAU DE LAURE
dans une boîte de plomb.

QUI riposan quei caste & felici ossa
Di quella alma gentile & sola in terra
Aspro't dur sasso hor ben teco hai soterra
El vero honor la fama è belta Scoffa
Morte ha del verde Lauro svelta e moffa
Fresca radice e il premio de mia guerra
Di quatro lustri : e pia se anchor non erra
Mio penser tristo e il chiude in pocha fossa.
Felice pianta : in borgo de Avignone
Nacque e morì : & qui con ella jace
La penna , el stil , l'inchiofro e la ragione
O delicate membrà , o viva face
Che anchor me cuoci e struggi inginocehlone
Ciascun prieghi il Signor te accepti in pace.

O SEXO

Morta bellezza indarno si suspira
L'alma beata in ciel vivra in eterno
Pianga il presenté e il futur secul priro
Duna tal luce : & io' degli occhi e il tempo.

Cette copie
a été faite
avec atten-
tion sur l'ori-
ginal : je n'ai
vu ces Vers
nulle part
exactement
copiés.

N. XII.

ESTRATTO DALL' EDIZIONE DEL RIME DEL

Petrarca fatta in Lione dal Rovilio del 1574.

NEL mille cinquecento trentatrè fu trovato in Avignone per la molta diligenza del molto dotto, e virtuoso M. Maurizio Sceva, in una sepoltura antica d'una cappella della chiesa de' Frati Minori una scatola di piombo chiusa con un filo di rame, dentro la quale era una membrana scrittovi il » già riferito » Sonetto, ed una medaglia con una figura d'una donna picciolissima da una banda, e dall' altra nulla, con queste lettere attorno: M. L. M I. le quali furono dal medesimo M. Sceva interpretate: MADONNA LAURA MORTA IACE. Per li quali indizj, e scritture è stato da molti con molta ragione creduto che in quel luogo fosse sepolto il corpo di quella Madonna Laura dal Petrarca amata. Onde poi passando in quel medesimo anno il Cristianissimo Re Francesco Primo per Avignone, per andare a Marsiglia, ed intendendo, il sepolcro di Madonna Laura essere stato ritrovato, l'andò a vedere, e, come magnanimo, e di tutte le virtù verissimo padre, comandò ch'ei fosse e di marmi rifatto, e di epitaffj in varie lingue ornato: ed, acciocchè M. Laura la maggior gloria, e splendore che mai potesse ricevere, ricevesse, egli stesso un' Epitaffio ornatissimo, e dottissimo compose: il quale co' suoi pochi versi le recò forse non minor fama che i molti, e rarissimi componimenti del Petrarca recato le abbiano. I versi dell' Epitaffio di sua Maestà furono questi.

EPITAFFIO DEL RE FRANCESCO PRIMO

Sopra la Sepoltura di Madonna Laura.

EN petit lieu compris vous pouvez voir
 Ce qui comprend beaucoup par renommée
 Plume, labeur, la langue et le javoir
 Furent vaincus par l'estime de l'aymée.
 O gentil Ame estant tant estimée,
 Qui te pourra louer qu'en se taisant:
 Car la parole est toujours reprimée,
 Quand le subiet surmonte le disant.

N. XIII.

EXTRAIT

D'UN MEMOIRE DE M. LE BARON DE LA BASTIE

sur la vie de Pétrarque.

ON n'est pas mieux instruit du lieu de la mort de Laure, que de celui de sa naissance ; parce que Pétrarque ne les a jamais désignés que poétiquement. Si l'on s'en rapporte à la tradition communément reçue dans le Comté Venaissin depuis plus de deux cens ans, & à la note écrite de la main de Pétrarque, à ce qu'on prétend, sur le premier feuillet d'un Virgile manuscrit de la Bibliothèque Ambrosienne, Laure sera morte à Avignon, & aura été inhumée dans une Chapelle de l'Eglise des Cordeliers. Mais si l'on consulte Pétrarque lui-même, dont assurément le témoignage est ici préférable à tout autre, nous serons forcés d'avouer que Laure mourut dans le même Village où elle étoit née, où elle avoit passé sa vie avec sa famille, & où Pétrarque avoit accoutumé d'aller la voir pendant son séjour à Vaucluse.

Mém. de
l'Acad. des
Inscrip. T. 17
fol. 416.

Ce Poëte, dans un des sonnets composés depuis la mort de Laure, adresse ainsi la parole aux lieux où il la voyoit ordinairement : » val-
» lons que j'ai fait retentir de mes gémissemens, riviere si souvent
» grossie par mes pleurs air serein échauffé par mes soupirs...
» colline qui me plaisoit tant, & qui redoubles aujourd'hui mon en-
» nui, lorsque l'amour & une douce habitude y conduisent encore mes
» pas ... je ne vous trouve point changés ; mais j'ai peine à me reconnoi-
» tre moi-même, depuis que d'une vie pleine de charmes, j'ai passé
» à la plus accablante douleur : c'est d'ici que je voyois celle qui
» faisoit seule tout mon bonheur ; mais ces mêmes traces ne me
» conduisent plus qu'à voir l'endroit d'où elle a pris son vol vers le
» Ciel ». Dans un autre Sonnet, il invite Laure à tourner les re-
gards vers le rocher où la Sorgue prend sa naissance, pour y voir
son amant qui erre dans les prairies & sur les bords des ruisseaux,
uniquement occupé de son souvenir & de la douleur que sa mort lui
cause : il la prie ensuite de ne plus regarder le lieu où elle avoit au-
trefois habité, ni celui où leur amour avoit commencé. Ces deux
endroits n'étoient donc pas éloignés de la source de la Sorgue : ces
vallons, ces ruisseaux, cette colline, dont il est parlé dans le pre-
mier Sonnet, ne ressembloit point à la Ville d'Avignon ; & Pé-
trarque n'auroit pas parlé comme il fait, si Laure avoit passé sa
vie à la Ville, & n'étoit venue à la Campagne, qu'en passant. Ce

F ij

même Sonnet prouve encore que Laure mourut dans l'endroit où Pétrarque avoit accoutumé de la voir, c'est-à-dire, dans le lieu où elle résidoit ordinairement : mais en voici des preuves plus précises.

» Pétrarque dit quelque part, qu'il voit paroître les douces collines où nâquit cette lumière qui tint ses yeux enchantés, tant qu'il plut au Ciel de la conserver : & peu après il ajoute : « Les herbes se sont desséchées ; les eaux sont devenues troubles ; le nid où Laure se repôsoit est froid & vuide : & moi je voudrois y passer ma vie, & n'en être pas arraché même après ma mort ». Parlant dans un autre Sonnet de la maison que Laure avoit occupée, il dit entr'autres choses, en adressant la parole à sa Maîtresse : « Vous étiez un soleil sur la terre : à présent vous êtes heureuse dans le Ciel : vous m'avez laissé ici-bas seul & infortuné, sans aucune ressource, que de retourner souvent à ce lieu que vous avez consacré par votre présence, & qui sera toujours un objet de vénération pour moi. Je ne vois cependant plus qu'une nuit sombre, répandue autour de ces collines, d'où vous avez pris l'effort vers le Ciel ». A tant de traits réunis, il seroit difficile de ne pas reconnoître, que suivant Pétrarque, le lieu où Laure mourut, étoit le même où elle avoit passé sa vie ; que ce lieu étoit à la campagne sur le penchant d'une colline ; & que Pétrarque habitant dans le voisinage, étoit tous les jours à portée de nourrir sa douleur, par la vue de ce qui pouvoit lui rappeler le souvenir de ses amours.

Mais la manière dont il s'explique dans une de ses églogues sur le tombeau de Laure, prouve encore plus clairement qu'elle n'a point été ensevelie dans l'Eglise de Ste. Claire d'Avignon. Les interlocuteurs de cette églogue sont trois femmes, dont la première se nomme *Niobé*, la seconde *Fulgida*, & la troisième *Fusca*. La première prie les autres de lui enseigner le tombeau de Galathée (c'est le nom que Pétrarque donne ici à Laure) ; & *Fulgida* le lui indique en ces termes : « Prenez votre chemin par où vous verrez des bœufs attachés fortement par le col, & des chiens qui gardent l'entrée d'une maison : c'est ce qui vous dérobe la vue de ce que vous cherchez ; » car c'est tout vis-à-vis que Galathée repose. Il est évident que ce passage ne peut s'entendre que d'une maison de campagne, où d'un côté étoient des étables, des dogues pour garder l'entrée, & vis-à-vis, la Chapelle ou la Paroisse du Village, dans laquelle le corps de Laure avoit été inhumé : dans toute cette description, il n'y a pas un seul mot qui puisse convenir à une Eglise située au milieu d'une Ville.

J'ajouterai à tout ce que je viens de dire, que malgré la note faussement attribuée à Pétrarque dans le Manuscrit Ambrosien, la tradition qui fait naître Laure à Avignon, & qui assure qu'elle y fut

enterrée dans l'Eglise des Cordeliers, étoit si peu connue en deçà des monts, avant le regne de François I, que Sannazar, qui passa plusieurs années en France du temps de Louis XII, dit dans un de ses Sonnets composé après l'an 1505, que Laure avoit passé sa vie, cachée dans un petit endroit, & que son corps étoit renfermé dans une tombe obscure. Sannazar n'auroit pas parlé de la sorte, si dès ce temps-là, ce tombeau avoit été connu & fréquenté par les curieux.

On me demandera, peut-être, ce qu'on doit penser du tombeau de Laure, découvert à Avignon sous François I, qui donna occasion à ce Prince de faire des vers à la louange de cette Fille célèbre, & qu'on montre encore aujourd'hui aux curieux. Après avoir examiné soigneusement ce qu'ont écrit les auteurs les plus voisins du temps de cette prétendue découverte, voici, ce me semble, à quoi on doit la réduire

En 1533, les Ouvriers qui travailloient aux réparations de l'Eglise de Ste. Claire, en creusant dans une des Chapelles de cette Eglise, découvrirent une caisse de plomb, où étoient renfermés les restes d'un corps déjà réduit en poussière, & qu'on jugea cependant être celui d'une femme. Dans la même caisse, on trouva une petite médaille aussi de plomb, sur laquelle étoit gravée la figure d'une femme, qui tenoit un voile voltigeant par-dessus sa tête : pour toute légende, il y avoit sur le voile ces quatre lettres initiales, *M. L. M. J.* Maurice de Seve, Lionnois, Antiquaire assez habile pour ce temps-là, se trouvoit pour lors à Avignon : il fut l'oracle qu'on alla consulter sur la signification de ces Lettres. Les Antiquaires ne veulent pas être pris en défaut : ils aiment souvent mieux hasarder des conjectures sans fondement, que d'avouer leur embarras ou leur ignorance ; & ils deviennent encore plus hardis, quand ils ont lieu de se flatter qu'une explication arbitraire pourra passer pour le mot de l'énigme. De Seve n'ignoroit pas que les sentimens étoient partagés sur le lieu où la fameuse Laure étoit morte, & que les uns placoient son tombeau à Avignon, tandis que les autres soutenoient qu'on l'avoit enterrée à Cabrieres. Il n'en fallut pas davantage pour l'autoriser à expliquer les quatre lettres de la médaille qu'on lui présenta par ces mots : *MADONNA LAURA MORTA JACE* ; & pour conclurre de-là que le tombeau qu'on venoit de découvrir, étoit celui de Laure tant chantée par Pétrarque. Les Villes croient souvent acquérir un nouveau lustre, lorsqu'on découvre dans leur enceinte quelque monument des personnes, que leur mérite, ou des circonstances particulieres ont rendu célèbres. Les habitans d'Avignon se prévinrent aisément en faveur d'une interprétation qui les flattoit ; & personne n'avoit intérêt de les désabuser. Ainsi lorsque le Roi François I, dont l'amour pour les lettres étoit connu, passa par Avignon dans la même année, on se fit

une fête de lui montrer le tombeau de la belle Laure : ce grand Prince n'avoit pas le temps d'entrer dans une discussion, qui même auroit pu paroître au dessous de lui ; & il se contenta de donner en cette occasion, un nouveau témoignage de son affection pour les lettres, en composant à l'honneur de Laure une épigramme en vers François, que plusieurs Auteurs ont eu soin de nous conserver. Depuis ce temps-là, tous les Sçavans & tous les Curieux qui ont passé par Avignon n'ont pas manqué d'aller visiter ce tombeau ; sans qu'aucun d'eux ait eu le loisir, ou la volonté d'examiner sur quel fondement on assure que c'est celui où le corps de Laure fut renfermé après sa mort.

Si l'esprit de critique qui est aujourd'hui répandu dans la république des Lettres, avoit régné de même du temps de François I ; peut-être auroit-on demandé à Maurice de Seve, *quelle raison* l'engageoit à assurer que le tombeau nouvellement découvert, étoit celui de Laure. Il auroit répondu, sans doute, que son sentiment étoit fondé sur la petite médaille de plomb qu'on y avoit trouvée. Mais qui vous assure, auroit-on pu lui répliquer, que les lettres initiales qui se lisent sur cette médaille, signifient *Madonna Laura morta jace* ! Avez-vous plus de raison de lire ainsi, que nous n'aurions de lire *Madonna Lorenza*, *Madonna Lucrezia*, *Madonna Luigia*, &c. Pouvez-vous nous citer quelque autre épitaphe gravée sur une médaille ? En connoissez-vous parmi celles qui ont été frappées ou moulées en deçà des Alpes, dont la légende soit en Italien ? Et quand même nous vous accorderions que cette légende est en effet Italienne ; nous ne vous passerons pas le mot *Jace*, commençant par un *I*, car les Italiens l'ont toujours écrit par *gi*, *Giace*. Si l'on avoit proposé toutes ces difficultés à Maurice de Seve, & qu'on l'eût prié de faire plus d'attention aux passages de Pétrarque, qui font mention de la mort & de la sépulture de Laure ; j'ignore ce qu'il eût pu répondre ; & j'ose dire qu'il auroit tout au moins commencé à douter de la certitude d'une découverte, dont peut-être il s'applaudissoit. Heureusement, on ne prescrit point contre la vérité ; & l'on est toujours reçu à proposer ses réflexions, contre les opinions même les plus accréditées. Il doit donc nous ~~être permis~~ d'insister aujourd'hui sur les objections qui devoient naturellement se présenter à l'esprit des contemporains de Maurice de Seve, & de douter que le tombeau de Laure soit à Avignon, jusqu'à ce qu'on nous en fournisse des preuves plus convaincantes.

N. XIV.

CERTIFICAT DE MONSIEUR CAPPERONIER,

Garde de la Bibliothèque du Roi.

JE soussigné, Garde de la Bibliothèque du Roi, certifie que dans le manuscrit du Roi, cotté 6502, contenant un ouvrage de Petrarque, intitulé *De conflictu curarum propriarum ad Augustinum*, fol. 13. col. 1. on lit & qu'on doit lire : *& corpus illud egregium morbis ac crebris partibus exhaustum multum pristini vigoris amisit*; lesquels mots se trouvent encore dans le manuscrit cotté 6728. cod. 19. pag. 1. où ils doivent être lus de la même manière; en foi de quoi j'ai signé le présent certificat en l'Hôtel de la Bibliothèque du Roi ce 16 Juin 1762.

CAPPERONIER.

N. XV.

LITTERÆ CANONICATUS LOMBERIENSIS

pro Francisco Petrachi.

DILECTO Filio Francisco Petrachi de Florentiâ, Canonico Lomberiensi, salutem. Litterarum scientia, morum honestas, & alia multiplicia merita probitatis super quibus apud nos fide digno commendaris testimonio nos inducunt ut tibi reddamus ad gratiam liberales. Volentes itaque nullum, ut asseris, beneficium Ecclesiæ affectu præmissorum meritorum tuorum intuitu, nec non consideratione dilecti filii nostri Joannis sancti Angeli Diaconi Cardinalis pro te, Capellano continuo eömmensali suo, nobis super hoc humiliter suplicantis, gratiam facere specialem, Canonicatum Ecclesiæ Lomberiensis cum plenitudine Juris Canonici, Apostolicâ tibi auctoritate conferimus, & de illo providemus. Præbendam verò, si quæ in ipsâ Ecclesiâ vacat ad præsens, vel cum vacaverit, quam tu per te vel per Procuratorem tuum ad hoc legitimè constitutum infra unius mensis spatium, postquam tibi vel tuo Procuratori vacatio illius innotuerit, duxeris acceptandam, conferendam tibi per acceptationem hujus cum omnibus juribus & pertinentiis suis dictâ Auctoritate Apostolicâ reservamus; districtius inhibentes Venerabili Filio nostro Episcopo & Dilecto Filio Capitulo Lomberiensi, ac illi vel illis ad quem vel ad quos in eadem Ecclesiâ prædicta collatio vel provisio seu quævis alia dispositio pertinet, communiter vel divisim, de illâ ante accep-

Reg. Bened. XII. T. 1. f. 274.

tationem hujusmodi, nisi postquam eis confiterit quod tu vel Procurator tuus prædictam illam nolueritis acceptare, disponere quoquo modo præsumat; decernentes ex tunc irritum & inane, si secus super iis à quoquam quavis autoritate contigerit attentari, non obstantibus, &c. Nulli ergo, &c.

Avenione, 8. Calend. Februar. anno primo.

N. XVI.

L E T T R E S

DE CHAPELAIN, CLERC DOMESTIQUE DE

Robert, Roi de Naples en faveur de Pétrarque.

2 Avril 1341.

*Petr. Rediv.
fol. 65.*

ROBERTUS, &c. Universis præsentis litteras inspecturis. Ferorem erga Majestatem nostram devotionis præcipuè ac in Poëticis maximè sufficientiam fide dignorum quam plurimorum judicio, ipsaque experienciâ certius nobis notam, nec minus alia laudabilis conditionis merita virtutis testimonium propensius confovenda prudentis Viri Magistri FRANCISCI PETRARCHÆ de Florentia in examine gratæ considerationis ducentes, quibus non indignè se reddidit uberiores nostræ prosecutionis capacem; ipsum in Præsbyterum, & Familiarem nostrum domesticum, ac de nostro hospitio duximus de certâ nostrâ scientiâ, tenore præsentium retinendum. Recepto prius ab eo solito in talibus juramento; volentes & expressè mandantes, ut illis honoribus, favoribus, privilegiis & prærogativis aliis potiatur, & gaudeat, quibus cæteri Clerici, & Familiares nostri domestici potiuntur, & gaudent, ac potiri & gaudere soliti sunt & debent. In cujus rei testimonium præsentis litteras fieri & pendenti Majestatis nostræ sigillo jussimus communiri. Datæ Neapoli per Joannem Grillum de Salerno, &c. Anno Domini millesimo trecentesimo quadregesimo primo. Die secundâ Aprilis nonâ ind. Regnorum nostrorum Anno trigesimo secundo feliciter. Amen.

On ne donnoit ces Places qu'à des personnes de distinction. J'ai trouvé dans les Registres du Pape Jean XXII un César de Brancas, Chapelain, & Clerc Domestique de la Reine Sancia. Personne n'ignore que la Maison de Brancas étoit alors une des grandes Maisons de Naples, comme elle est à présent une des grandes Maisons de France.

L E T T R E S

N. XVII.

LETTRES SEMBLABLES DE LA
REINE JEANNE.

25 Novembre 1343.

JOANNA, &c. Tenore præsentium notum facimus universis eorum seriem inspecturis, quod delectabiliter advertentes specialem prosecutionis affectum, quem claræ memoriæ inclitus Princeps Dominus Robertus Jerusalem & Siciliæ Rex Illustris Reverendus Dominus Avus noster gessit dum viveret, ad prudentem Virum Magistrum Franciscum Petrarcham de Florentia, cum ipsius Domini Avi nostri expectata in opportunum tempus ex devotionis licentia poëticæ scientiæ in Urbe Romana præcorum venerabili more temporum Laurea insignitum, & alias virtute discretiva vigentem, dignisque meritis præditum, quorum consideratione benigna in domesticum Capellanum sive Clericum suum suggerente, & nihilominus proprio quodam instinctu uberioris caritatis admisit. Et perindè hujusmodi Regia imitatione avita erga eum conformiter nostræ sinceritatem benevolentiae propagantes ipsum similiter in Capellanum, seu Clericum nostrum domesticum, ac de nostro hospitio duximus de certâ scientiâ, & speciali gratiâ retinendum, recepto prius ab eo solito in talibus juramento, volentes ut illis honoribus, favoribus, privilegiis, prærogativis & gratiis de cætero potiatur, & gaudeat, quibus cæteri alii Capellani seu Clerici nostri domestici, ac de nostro hospitio potiuntur & gaudent, ac gaudere & potiri soliti sunt & debent. In cujus rei testimonium præsentis litteras fieri & pendent Majestatis nostræ sigillo jussimus communiri. Datum Neapoli per Adinulfum Cumanum de Neapoli, &c. Anno Domini 1343, die 25 Novembris 12 Ind. Regnorum nostrorum Anno primo.

Petr. Rediv.
fol. 65.

N. XVIII.

LITTERÆ LEGITIMATIONIS

Joannis Petrarchi.

DF. Joanni Petrarchi scholari Florentino salutem. Illegitimè genitos, quos vitæ decorat honestas naturæ vitium minimè decolorat, quia decus genituræ virtutis maculam abstergit in filiis & pudicitia morum pudor originis aboletur. Cum itaque, sicut testi-

Regest. Clement. VI. T.
45. f. 200.

G

monio fide digno percepimus, tu defectum natalium quem pateris; de soluto genitus & solutâ, suppleas gratiâ meritum redimens favore virtutum, quod in te ortus odiosus ademit, nos tuis supplicationibus inclinati, tecum ut defectu præd. nec non generalibus Conciliis, & quibusvis aliis Constitutionibus Apostolicis & Statutis & Consuetudinibus quarumcumque Ecclesiarum etiam Cathedralium non obstantibus, ut ad omnes Ordines promoveri, & quotcumque Beneficia Ecclesiastica, alias ad invicem compatiencia, etiam si unus eorum dignitas vel personatus, seu officium & in Ecclesia Cathedrali fuerint possidere, & etiam purè & simpliciter dimittere, & alia recipere, dummodo tibi canonicè conferantur, Auctoritate Apostolicâ, de speciali gratiâ, tenore præsentium, dispensamus; teque proinde, auctoritate prædictâ, ad Beneficia huiusmodi obtinenda plenariè habilitamus ac si esses de legitimo thoro natus: tibi nihilominus concedentes quod in gratiis per te de cætero seu pro te impetrandis nullam de defectu & dispensatione præd. tenearis facere mentionem. Nulli ergo, &c.

Avenione, 5. id. Septembris, anno 7e.

N. XIX.

PRIVILEGII LAUREÆ RECEPTÆ A FRANCISCO *Petrarcha exemplar.*

*Petr. Rediv.
fol. 48.*

URSUS Comes Anguillariæ, & Jordanus de filiis Urbi miles almæ Urbis Romæ Senatores illustres. Ad perpetuam rei memoriam universis ad quos præsentis pervenerint litteræ. Cùm sicut constamus ex animâ & corpore, sic duplex quærendæ gloriæ via sit aperta mortalibus, uarum altera mentis, altera corporis viribus peragenda est: utriusque rei principatum Omnipotens Deus in hâc gloriosissimâ Urbe constituit ab æterno. Ex quo quidem innumerabiles olim tam ingenii, quàm bellicis artibus memorandos hæc eadem Urbs aut ipsa genuit, aut ~~alibi~~ genitos erudit, aluit, illustravit. Inter multa nimirum, quæ animi viribus geruntur, ut ad præsens de corporis actibus taceamus, florentissimi; atque omni laude dignissimi quondam in nostrâ Rep. Historici ac præcipuè Poëtæ maximè viguerunt, quorum industria ac labore tam sibi ipsis, quam aliis claris Viris, quos dignabantur nobilitare, carminibus nominis immortalitas quærebatur. Horum imprimis opera effectum, ut conditorum hujus Urbis & Imperii atque aliorum omnis ætatis virorum illustrium vitam, & mores, ac nomina teneamus, quæ nullis locis

per tot sæculorum lapsum ad nos potuerant pervenire. Sanè sicut Poëtarum, & Historicorum copia multis gloriosæ & divinæ gloriæ causa fuit, sic eorum defectum tractu temporis postea succedentis multis aliis ad æternitatem nominis indignas oblivionis tenebras non dubium attulisse. Hinc sæpè contingit, ut laudes eorum hominum, qui nobiscum vixerunt ignorantes, mira res dictu, vetustissimorum certam notitiam habeamus. Et Poëtæ quidem præteriti gloria temporis pariter illustres sunt, & futuri, quoniam ut diximus immortalitatem & sibi & aliis quærebant, ac præter honores, & privilegia, quibus publicè donabantur, pro præmio quondam & studiorum proprio ornamento Coronam Lauream merebantur. Tanto enim honore dignos censuit Respublica, ut unum atque idem Laureæ decus assignandum censeret Cæsaribus, & Poëtis. Siquidem & Cæsares ducesque Victores post labores bellorum, & Poëtas post labores studiorum Lauro insignibant, per æternam viriditatem arboris illius æternitatem tam bello, quam ingenio, quæsitæ gloriæ indicantes, atque ob illud in primis, quod sicut hanc arborem Deus solam non fulminat, sic creditur Cæsarum & Poëtarum gloriam illam, quæ more fulminis cuncta prostermit, solam vetustatem non timere. Hoc nempe poëticum decus ætate nostra, quod dolentes referimus, incertum qua seu ingeniorum tarditate, seu temporum malitia, usque adeo oblitum esse videmus, ut etiam quod per ipsum Poëtæ nomen importetur penè incognitum nostris hominibus habeatur, opinantibus multis Poëtæ officium nil esse aliud, quam fingere seu mentiri. Quod si ita esset, prorsus, & levis res, & omni honore indignum dedecus videretur. Ignorant autem Poëtæ officium, sicut ab eruditissimis & sapientissimis viris accepimus in hoc esse virtutem rei sub amœnis coloribus absconditam & decorâ, velut figmentorum umbrâ contentam, altisonis celebratam carminibus, & dulcis eloquii suavitate respergat, quæ sit quæsitu difficilior magis atque inventa dulcescat. Sanè autem Poëtas egregios in morem triumphantium accepimus in Capitolio coronari, usque adeo & in desuetudinem Nobis abiit illa solemnitas, ut jam a mille trecentis annis nullum ibi legamus tali honore decoratum. Quod exco-gitans ingeniosus Vir, & talium studiorum ab adolescentia scrutator ardentissimus, FRANCISCUS PETRARCHA, Florentinus Poeta, & Historicus, præsertim tempore præsentis scientiæ succurrendum ratus, quo neglecta magis erat ab hominibus, & deserta post auctorum volumina diligenti primum indagine non incognita, relicta deindè post propria proprii ingenii opera Historiarum præcipuè & Poëmatum, quorum partem adhuc habet in manibus, honesto Laureæ flagrans desiderio, non tam propter gloriam, sicut idem in nostra & Populi Romani præsentia professus est, quam ut ad simile desiderium studiorum omnium animos irritaret: quamvis ad hunc ipsius honorem alibi suscipiendum, studiis atque Urbibus evocatus, tractus tamen memoria antiquorum Poë-

G ij



tarum, nec non affectu & reverentia hujus Sacrosanctæ Urbis, cujus eum semper fuisse constat ferventissimum amatorem, posthabitis aliorum precibus decrevit huc potissimum, ubi Laureatos esse meminerat ante eum, se conferre, & ne super hoc suæ forsitán præsumptioni confisus videretur, statuit de se ipso alteri credere potius, quam sibi, ideoque circumspiciens, nec ullum in toto Orbe reperiens digniorem, ad Serenissimum Robertum Hierusalem ac Siciliæ Regem Illustrissimum de Romana Curia digressus, quæ in Avinione nunc residet, usque Neapolim personaliter accessit. Itaque illius tanti Regis omnium scientiarum fulgoribus abundantissimè radiantis sese subjecit examini, ex cunctis mortalibus illum præferens, qui intra omnes dignissimus visus est: maturo sanè consilio & tanto judicio, ut probatus posset à nemine reprobari. Cum itaque Rex idem audito eo atque operum ejus parte profecta, dignum profectò tali honore judicasset, ac super ejus sufficientia cum suo sigillo testimoniales Nobis Litteras, & ejus fide dignos Nuncios destinasset, eodemque idem FRANCISCUS pleno Capitolio Lauream Poëticam solemniter postulasset, Nos regio testimonio, & famæ publicæ, quæ eidem de eo multa perloquuta erat, sed multo magis operum evidentia certissimam fidem reddentes, præfatum FRANCISCUM hodierno videlicet solemnitatis Paschalis die in Capitolio Romano Lectorum celeberrimo tam dicti Regis quam nostri & Populi Romani nomine magnum Poetam & Historicum declaramus, præclaro magisterii nomine insignimus & in signum specialiter poësis, Nos URSUS COMES ET SENATOR præfatus pro nobis, & collega nostro, Coronam Lauream nostris manibus ejus capiti impressimus, dantes eidem tam in dicta arte poetica, quam in dicta historica arte, atque in omnibus spectantibus ad ejusdem auctoritatem Præfati Domini Regis S. P. Q. R. tam in hanc Sanctissimam Urbem (quam omnium Urbium & terrarum, caput esse non ambigitur & magistratam) quam alibicunque locorum legendi disputandi atque interpretandi veterum scripturas, & novas, à seipso omnibus sæculis auxiliante Deo, & mansuros libros, & poemata componendi, liberam tenore præsentium potestatem, nec non & ubi & quotiens sibi placuerit, possit hujusmodi, atque alios poëticos Lauream, seu myrto, vel hedera, ~~vel in domo sua~~, ornare, & in actu atque habitu quolibet poëtico, publice & solemniter exercere.

Ad hæc conscripta, per eum hæctenus velut per hominem in talibus expertum in his scriptis approbamus. Reliqua vero, quæ scripturum eum contigerit in posterum, ex quo ab eodem promulgata in lucem edita fuerint simili ratione approbanda censemus decernentes eum hisdem Privilegiis, Immunitatibus, Honoribus, & Insignibus perfrui debere, quibus hic vel usque terrarum uti possunt, vel posse sunt soliti Liberalium & honestarum Artium Professores: eoque magis, quod professionis suæ raritas uberioribus ejus favoribus, & ampliori

beneficio eum dignum facit. Insuper eundem FRANCISCUM PETRARCHAM, propter insignes sui ingenii dotes, ac propter notissimam devotionem, qua ad hanc Urbem nostramque Remp. affici, & communis omnium fama, & actus ejus, & verba testantur, Civem Romanum facimus, pronunciamus, decernimus, declaramus, ipsum & veteribus & novis Civium privilegiis, ac nomine decorantes: de quibus omnibus, & singulis interrogatus Populus Romanus solemniter, ut mos est (nemine protinus adversante) placere sibi omnia acclamando respondit. In quorum testimonium præsentes litteras, utriusque substantiæ Senatus subscriptione & nostræ aureæ bullæ sibi concedi jussimus appensione munitas. Datum in Capitolio præsentibus Nobis, & tam alienigenarum quam Romanorum Procerum, ac Populi multitudine numerosa, quinto Idus Aprilis, anno Domini millesimo trecentesimo quadragesimo primo.

N. XX.

ESTRATTO DAL DIARIO DI LUDOVICO

Monaldeschi Autore contemporaneo.

L'Anno 1341 nel Pontificato di Papa Benedetto XII. in quel tempo che fu allo Papa misier Sthephano della Colonna, misier Orso della Anguillara volse coronare misier Francesco Petrarca nobile Poeta e fu fatta in Campidoglio in questa maniera. Se vestio di rosso dodeci jouani de quindici anni l'uno. Et erano tutti figli di Gentilhuomi ni & Cittadini. Uno fu dalla casa dello Fumo & uno de casa Trincia, uno de casa Crescentio, uno de casa Caffarelli, uno de casa Capozuchi, uno de casa Cancellieri, uno de casa Cuccino, uno de casa Rosci, uno de casa Papazuri, uno de casa Paparese, uno de casa Altieri, & uno de casa Lucij, e poi chisti Iuvani dissero muti versi in favore dello populo fatti da chisso Poeta, e poi iro sei Cittadini vestuti di panno verde, e furono Sauello, nò Conte, nò Orfino, nò Anibale, nò Paparese, nò Montanaro, e portauano una corona per uno di diversi fiori, doue compario lo Senatore in mezzo à muti Cittadini, e portaro allo Capo soio na corona de Lauro, e se affetao alla sedia dello Affettiamiento, e fu chiamato lo detto misier Francesco Petrarca, e se presentao isso vestuto di longo e disse tre vote. *Viva lo Populo Romano. Viva lo Senatore, e Dio li mantenga in libertate*, e poi s'inginachiau allo Senatore, lo quale disse. *Corona premia la virtù.* Se levao la ghirlanda dello Capo e la mise à misier Francesco. Et isso disse uno bello Sonetto à favore delli antichi Romani valorosi. Chisto fu fornuto co muta laude dello Poeta, perche tutto lo Popolo gridava. *Viva lo Campidoglio e lo Poeta.*

Era nella
Bibl. del Prin-
cipe Borghe-
se. Tomas.
Petr. Rediv. f.
51.

N. XXI.

LITTERÆ PRO PRIORATU SANCTI NICOLAI
DE MILIARINO.

7 Octobris 1342.

*Clement VI.
Reg. Tom. 1.
f. 285.*

Venerabili Fratri Episcopo Theanensi, & dilectis filiis Sancti Zenonis Pizani, ac Sancti Posiani juxta Lucam Abbatibus salutem. Litterarum scientia morum decor, vitæ munditia & alia multiplicia in dilecto filio Francisco Petrarcho Clerico Florentino, ingentia dona virtutum super quibus *laudabilia sibi testimonia* perhibentur rationabiliter nos inducunt ut sibi reddamus in exhibitione gratiæ liberales. Cum itaque sicut accepimus Prioratus Secularis Ecclesiæ Sancti Nicolai de Miliarino, Pisanæ Diæcesis sine curâ per obitum ultimi Prioris ejusdem Ecclesiæ, qui extra Romanam Curiam diem clausit extremum tanto tempore vacavisse, & adhuc vacare noscatur, quod ejus collatio juxta Lateranensis Concilii statutum est ad Sedem Apostolicam legitimè devoluta; Nos volentes dicto Francisco suorum meritorum obtentu gratiam facere specialem discretionis vestræ motu proprio, non ad ipsius Francisci vel alterius pro eo nobis oblatæ petitionis instantiam, sed de merâ nostrâ liberalitate per Apostolica Scripta mandamus, quatenus vos vel duo aut unus vestrum per vos, vel per alium seu alios dictum Prioratum, si præmissio, vel alio quocumque modo vacet, dummodo tempore præsentis non sit in eo aliquid jus speciale acquisitum, præfato Francisco cum omnibus juribus & pertinentiis suis autoritate nostrâ conferre & assignare curetis, inducentes eum vel Procuratorem suum in corporalem possessionem Prioratus ac jurium & pertinentiarum, &c.

Avenione, Nonas Octobris, Anno primo.

N. XXII.

EPISTOLA PETRI BEMBI BARTOLOMÆO

Castellano, Diacono Avenionensi.

S. P. D.

ET mihi officiosè tuas litteras reddidit Thomas Poli nostri familiaris, & ea quæ scribis suo ipse sermone subsecutus est, & apposito, & ut mihi visus est, erudito, non sine testificatione tuæ in me amantissimæ voluntatis. Itaque dupliciter delectatus sum. Cum enim cœpi magnam voluptatem ex tuâ epistolâ quâ me de Lauræ perquisito nuper & reperto sepulchro certiore facis addisque tuum eâ de re carmen, elegans me hercule & luculentum : quâ quidem in re non minorem mihi videtur laudem *Nicolaus ille Perusinus* apud vos consecutus quam olim Marcus Cicero apud Siculos fuerit, invento à se Archimedis Mathematici clarissimi hominis sepulcro, cujus illi memoriam amiserant : tum Thomæ singulis de rebus, deque tuâ erga me benevolentiam Sermo uberior aliquantò ac plenior mihi multo jucundissimus fuit. Quamobrem sic habeto, utraque vel potius pluribus de causis optatissimas mihi eas tuas litteras fuisse. Nam quod scribis statuisse te litteras ad me mittere quoties habebis cui des, id si non amem, faciamque plurimi homo planè mihi ipse non videar. Peto autem abs te ne meæ voluptati eâ in re plus quam commodo tuo facere possis, servias Quod quæris ex me de versiculis illis vernaculis plumbeâ in pyxide in sepulchro inventis, an Petrarchæ sint : illa vero non modo ab illius mirifico ac propè divino ingenio absunt longissimè, sed ne mediocris quidem ullius Poëtæ aut stylum aut eruditionem sapiunt. Quin etiam non uno in loco Hetruscorum linguæ leges, quas ne rustici quidem negligunt, prætermisæ ab illo scriptore sunt erratis non concedendis. Vale, me que ut facis, ama : ita tamen si te amari à me mi Castellane intelligis.

*Petri Bembi
Epistola. L. 6.
f. 646.*

Sept. Cal. Majas 1533. Patavio.

N. XXIII.

TESTAMENTUM PAULI DE SADE.

Arch. de la
Maison de Sa-
de. T. 5. f. 44.

IN nomine Domini Jesu Christi amen. Notum sit omnibus quod anno ejusdem 1345, & die 19 mensis Maii, existente Dominâ Civitatis Avenionis Serenissimâ Principissâ & Dominâ Joanna Dei gratiâ Jerusalom & Siciliae Reginâ, Provinciæ & Folqualquerii Comitissâ, ego Paulus de Sado de Avenione sanus mente per Dei gratiam licet languens five debilis, si quod testamentum vel testamenta, codicillum vel codicillos, aut quamlibet aliam ultimam voluntatem vel dispositionem hætenus fecerim : eam verbis derogatoriis quibuscumque, five sit scriptum, scripta, &c. Manu Magistri Philippi de Grayhano quondam publici Avenionis Notarii, five manu Guillhelmi de Vineâ Notarii infrâ scripti, vel manu alterius Notarii cujuscumque, illud & illa, illum & illos ac illas nunc ex meâ certâ scientiâ & voluntate, casso, irrito, revoco, infringo penitus & annullo, & nullius momenti esse volo efficacis seu vigoris. Hoc autem Testamentum meum nuncupativum & in iis scriptis redactum & meam ultimam voluntatem & dispositionem, quod & quam nunc condo modis omnibus valiturum & valituram facio, dispono & ordino in modum qui sequitur.

In primis commendo animam meam altissimo Creatori Domino meo J. C. & Beatissimæ Virgini Mariæ ejus matri totique Collegio Supernorum, & eligo corpori meo sepulturam in Ecclesiâ Fratrum Minorum Avinionis in Capellâ, quam in dictâ Ecclesiâ construi feci sub titulo & in honorem Beatæ Annæ, & accipio pro animâ meâ de bonis meis in meorum redemptionem peccatorum trecentos florenos auri de Florentiâ legitimi ponderis atque legis, de quibus lego candelæ Ecclesiæ Beatæ Mariæ des Doms Avinionis unum florenum auri semel tantum solvendum. Item lego operi Pontis sancti Benedicti Avinionis decem florenos auri de Florentiâ semel tantum solvendos. Item lego singulis luminariis Ecclesiarum Parochialium Civitatis Avinionis, quinque solidos mōnetæ Avinione communiter currentis tempore mortis meæ semel tantum solvendos, cuilibet luminari prædictarum. Item lego Canonicis & Capellanis Ecclesiæ Collegiatæ sancti Agricoli Avinionis cujus Parochianus existo, inter omnes, duos florenos auri semel tantum solvendos, & eis distribuendos arbitrio gadiatorum meorum subscriptorum, & qui Domino dignentur pro animâ meâ preces dirigere speciales. Item lego pro dandis obolis parvis & intrâ singulis unius anni infrâ scripti diebus Dominicis, & pro

pro dando pane , vino & carnibus singulis diebus Lunæ ejusdem anni pauperibus extantibus tempore ipsius elemosinæ largiendæ in Hospitalibus Civitatis Avinionis infra scriptis, scilicet Pontis fracti, Portalis Imberti, & duobus Hospitalibus Portalis Mataroni & Portæ Aurofæ, & sanctæ benedictæ & beati Benedicti. Item & pro dando uno denario dictæ monetæ singulis pauperibus in dictis Hospitalibus extantibus in quolibet festorum natalis, Paschæ & Pentecostes unius anni à diē mortis meæ ex tunc in antea proximè & immediatè computandi sexaginta florenos auri de Florentiâ semel tantum solvendo, distribuendo & erogando in dictis elemosinis modo superscripto erogandis. Item relinquo Conventui Fratrum Minorum Avinionis pro undecim Cantaribus faciendis in eo viginti quinque florenos auri semel tantum solvendo; ita quod pro primo Cantari habeant quinque florenos auri, & residuos viginti florenos pro residuis decem Cantaribus. Item lego Conventui Fratrum Prædicatorum Avinionis pro decem Cantaribus faciendis in eo viginti florenos auri semel tantum solvendo. Item pro Conventu Fratrum Carmelitarum & Heremitarum sancti Augustini decem florenos auri pro decem Cantaribus. Item lego pro quatuor Cantaribus faciendis in Ecclesiâ Cathedrali beatæ Mariæ de Doms Avenionis sex fl. auri semel tantum solvendo. Item lego singulis Monasteriis infra scriptis sanctæ Catharinæ, sanctæ Claræ, sancti Laurentii, sancti Verani & beatæ Mariæ de Furnis pro pitanciâ faciendâ in quolibet Monasteriorum prædictorum duos fl. auri semel tantum solvendo: item lego singulis Fratribus ordinum infra scriptorum scilicet, Fratrum Prædicatorum, Minorum, Carmelitarum & Augustinorum Avenionis conventualibus tempore mortis meæ, nec non & singulis monialibus Monasteriorum sanctæ Claræ, sanctæ Catharinæ, sancti Laurentii, sancti Verani & beatæ Mariæ de Furnis viventibus tempore mortis meæ unum obolum argenti semel tantum eorum & earum cuilibet solvendum. Item lego Augeriæ filiæ Bernardi Aloyni, quando eam matrimonio contigerit copulari, viginti quinque fl. auri semel tantum solvendo. Item lego pro Missis celebrandis in Ecclesiâ sancti Agricoli decem fl. auri semel tantum solvendo, & singulis Capellanis Dominæ Ecclesiæ sancti Agricoli curatis decem solidos semel tantum cuilibet dictorum curatorum solvendo. Item lego Domino Raimondo Martini Sacristæ sancti Agricoli viginti fl. auri semel tantum. Item lego sororibus Pagesiæ & Raimundæ Aloinæ monialibus sancti Verani & sancti Laurentii, filiabusque Bernardi Aloyni unum florenum auri semel cuilibet solvendum. Item sorori Galburgi Raymonemque moniali sanctæ Claræ viginti solidos semel tantum. Item lego sororibus Catharinæ Raymundæ amigæ & mabilæ de sancto Saturnino monialibus de mologesio cuilibet

H

unum fl. auri semel tantum solvendum. Item lego pro una portione Monasterio de mologesio in ejus Conventu faciendam viginti solidos semel tantum. Executores & gadiatores presentis mei testamenti facio, constituo & ordino Augeriam uxorem meam & Hugonem & Paulum de Sado filios meos, quibus do & concedo expresse liberam potestatem solvendi, quæ in hoc testamento meo distribui & distribuendi quæ non distribui & accipiendi incontinenter me defuncto tam de bonis meis autoritate sua propria, & ea vendendi & pretium accipiendi unde possint solvere, exequique omnia per me in presenti meo testamento ordinata; residuum vero dictorum trecentorum fl. auri lego & distribui volo in meis exequiis & novennis faciendis, Missis celebrandis, pauperibus puellis maritandis, & aliis piis causis erogandis arbitrio dictorum gadiatorum meorum. Item relinquo de aliis bonis meis pro ornamento dictæ Capellæ beatæ Annæ illos quinquaginta fl. auri, quos mihi debet Petrus Urtica nepos meus cum instrumento publico scripto & signato manu Philippi de Greinhano Notarii Av. & ex causa in eo contenta nisi ego aliter tempore mei obitus ordinassem. Item confi-

*Dos Lauræ,
uxoris Hugonis
de Sado.*

teor & recognosco me habuisse & recepisse integrè de dote Lauræ nuris meæ uxoris Hugonis filii mei vestes completas de viridi & de scarlatâ cum pennis variorum minorum in gardacociis & mantellis cujuslibet vestium prædictarum, & alias vestes quas habuit tempore sui nuptus & pro sua coronâ argenti dotali viginti fl. auri & ultra prædicta totam pecuniam, quam me habuisse reperietur de dote prædictâ per legitima documenta. Item de dote Catharinæ uxoris Jacobi filii mei vestes completas de scarlatâ cum pennis promissis in eisdem & ultra omnia alia de quibus constare poterit per legitima documenta. Item & de dote Guillelmæ uxoris Petri filii mei vestes de viridi & quinquaginta fl. auri & alia quæ me reperietur habuisse per legitima documenta. Item de dote Cæciliæ de Insulâ uxoris Guillelmi filii mei, ea quæ me reperietur habuisse per legitima documenta, inclusis tamen & computatis in prædictis recognitionibus & qualibet earum omnibus & singulis aliis recognitionibus, quæ per me factæ reperientur tempore mortis meæ de dictis dotibus, & qualibet eorum, quæ omnia per me recognita eadem nurus meas recuperare volo de bonis meis, & ultra lego earum cuilibet quinque fl. auri & vestes & arnesia ac jocalia omnia quæ eis feci tempore mortis meæ. Item confiteor & recognosco me habuisse & recepisse integrè de dote & pro dote Augeriæ uxoris meæ centum quinquaginta libras monetæ contentæ in instrumento constitutionis dotis scripto per M. Guiranum de Aquis Notarium Avinionis, nec non & vestes & arnesia in dicto instrumento contenta, quæ omnia eam habere & recuperare volo de bonis meis inclusis tamen & computatis in dicta

recognitione omnibus recognitionibus particulariter vel universaliter factis de dote prædictâ vel quâcumque ejus parte, ita quod omnes illæ recognitiones unâ cum præfenti usque ad summam dotis prædictæ dumtaxat firmitatem retineant. Item lego eidem Augeriæ uxori meæ vestes & arnesia ac jocalia omnia quæ sibi feci, & quæ habebit tempore mortis meæ: & ultrâ lego eidem quandiû vixerit tantum & non ultrâ de tribus in tribus annis unum indumentum usque ad valorem decem fl. anni. Item lego eidem uxori meæ in pecuniâ numeratâ centum quinquaginta libras reffortiatorum semel tantum solvendas. Item lego eidem quandiû cum hæredibus meis habitare voluerit, in & super bonis meis cibum & potum, volens & ordinans quod dicta uxor mea dictas centum quinquaginta libras ei suprâ per me legatas exhibere, petere vel recuperare non valeat, ab hæredibus meis universalibus infrâ scriptis, nec ipsi mei hæredes compelli possint ad solvendum easdem eidem uxori meæ, quandiû cum ipsis hæredibus meis habitare voluerit habendo cibum & potum in bonis meis; attamen si dicta uxor mea mallet alibi quam cum hæredibus meis suam facere mansionem, in prædicto casu dictum cibum & potum sibi adimo, & lego eidem pro suis alimentis quandiû vixerit, dumtaxat & non ultrâ de censibus seu servitiis, quæ mihi servientur tempore mortis meæ, quæ ipsa prælegerit, exceptis tantum servitiis, quæ infrâ lego & prælego usque ad summam triginta librarum turonensium antiquorum percipiendam annis singulis quandiû vixerit & non ultra pro suis alimentis prædictis, jura verò laudandi & retinendi & percipiendi laudimia & tresena de possessionibus, de quibus dictæ triginta libræ serviuntur, si & quando alienabuntur & omne jus prælationis ad Hugonem filium meum pro medietate, & ad Petrum & Guillelmum filios meos pro alterâ medietate, & non ad dictam uxorem meam volo plenariè pertinere. Item lego eidem uxori meæ ad vitam suam tantum in casu, quo nollit cum hæredibus meis universalibus habitare, sed alibi se transferre, vel per se morari pro habitatione suâ quamdam cameram hospitii mei quod inhabito, in quâ ipsa jacere consuevit, & usum coquinae, putei & curtis aliis etiam dicti hospitii usum habentibus in eadem coquina, curte & puteo, ut inferiùs exprimetur: præfatâ verò uxore meâ viam universalem ingressâ, volo & ordino quod dictæ triginta libræ censuales cum eorum juribus ad Hugonem filium meum & ejus hæredes pro medietate, & ad dictos Petrum & Guillelmum filios meos & suos hæredes pro residuâ medietate plenariè devolvantur; dicta vero camera, usus coquinae, curtis & putei prædictorum ad dictum Guillelmum filium meum, cui infrâ dictum prælego hospitium plenariè revertantur. Item relinquo jure institutionis Jacobo de Sado filio meo novem Eyminatas parum plus vel minus

vineæ francas, quæ fuerant Jacobi linguæ fitas extrâ Portale Boquerium confrontatas à duabus partibus cum viâ publicâ & ab aliâ parte cum vineâ Hugonis de Romanis. Item quatuor cannas vineæ francas fitas in territorio de Fraiche conf. cum vineâ Sicardi & cum vineâ hæredum Silvestri Pontii. Item quatuor eyminatas vineæ fitas in territorio sancti Ruffi, quas sub dominio domûs sancti Ruffi in emphitheosim possideo. Item septem eyminatas cum dimidiâ vineæ, quæ fuerunt Marquesi Joannis, quas teneo sub dominio Monasterii sanctæ Catharinæ fitas in territorio Avinionis dicto de Pahone. Item lego eidem Jacobo viginti quinque solidos turonenses censuales, quos mihi servit annuatim in festo medii Augusti Hugo de Romanis pro quinque eyminatis vineæ fitis extrâ Portale Boquerium. Item quinquaginta sex solidos turonenses censuales quos mihi servit annuatim prædicto termino Joannes Sicardi pro quatuordecim eyminatis vineæ fitis in territorio de Fraiche. Item quatuor libras turonenses censuales, quas mihi servit in dicto festo dictus Joannes Sicardi pro quâdam vineâ sitâ Alorivaus, quæ fuit Aloyne. Item quinquaginta solidos turonenses censuales, quos servit annuatim in sancto Michaële dictus Joannes Sicardi & ejus uxor pro quodam suo hospitio sito in Parochiâ sancti Genesii. Item lego Jacobo quoddam meum hospitium situm in Parochiâ sancti Petri francum confortatum cum Palatio Reginali & cum alio hospitio meo & cum carriâ publicâ. Item aliud meum hospitium contiguum alii præ confortato hospitio, quod teneo sub dominio Præposituræ Avinionis, sub annuo servitio quatuordecim denariorum turonensium. Item & centum solidos turonenses censuales, quos mihi serviunt annuatim hæredes Guillelmi de Laureis pro quodam suo hospitio sito in carreriâ Furni de terrâ, & ea omnia quæ mihi debent vel debebunt tempore mortis meæ ratione servitiorum præteritorum tunc non solutorum. Item quinquaginta solidos turonenses, quos mihi annuatim servit Bertrandus Arquerii Loros pro quatuor eyminatis vineæ fitis in territorio de Sezillans; item quatuor libras turonenses, quas mihi servit annuatim Jacobus Redorterii pro quâdam vineâ sitâ extrâ Portale Manhanesium. Item quinquaginta solidos turonenses, quos annuatim servit Guillelmus, filius pro quâdam vineâ sitâ extrâ Portale Manhanesium. Item quatuor libras turonenses, quos mihi annuatim servit Hugo Suqueti pro novem eyminatis vineæ fitis in territorio de Sezillano. Item centum solidos turonenses, quos mihi servit annuatim relictæ Bertrandi Mulerii & ejus filii pro quodam suo hospitio sito in carreriâ Vêiranz. Item quadraginta solidos turonenses, quos annuatim serviunt hæredes Joannis Folcoaudi, alias capellerii pro quodam vineâ sitâ in territorio Avenionis versûs curtes Francisci Aloyni. Item viginti quinque solidos turonenses quos an-

nuatim servit Jacoba de Osa pro quadam vineâ sitâ ad Mulheram. Item quadraginta septem solidos & quatuor denarios turonenses, quos servit Jacobus de Massilia pro medietate cujusdam horti siti extrâ portale pontis fracti. Item lego eidem Jacobo filio meo mille florenos auri solvendo eidem transactis quinque annis post mortem meam immediatè computandis per solutiones annuales ducentorum florenorum ita tamen quod interim hæredes mei eidem Jacobo filio meo annuatim de lucro cum eisdem mille florenis provideant & solvant sicut cum alio eorum capitali facient & lucrabuntur pro ratâ contingente mille florenos prædictos; & si dictum Jacobum filium meum mori contingeret in antea quodcumque sine hærede legitimo ex suo corpore procreato substituo sibi in medietate omnium sibi supra per me legatorum dictum Hugonem filium meum & suos, & in residuâ medietate dictos Petrum & Guillelmum filios meos & æquis portionibus. Item relinquo jure institutionis Catharinæ filiæ meæ uxori Bertrandi Gauterii de Cavallione domicelli unum florenum auri in quo & in dotem sibi per me constitutam, seu dicto ejus marito pro ea, eandem filiam meam mihi hæredem instituo & quod nil plus possit petere in aliis bonis meis. Item relinquo jure institutionis Agouto, Raymundeto, Reynodeto & Ponceto liberis Catharinæ dictæ filiæ meæ & Bertrandi Phelefenisque meis & singulis aliis liberis, quos eandem filiam meam habere contigerit tempore mei obitus unum florenum auri cuilibet eorundem, in quo quemlibet eorum mihi hæredem instituo & ampliùs de bonis meis habere nolo. Item relinquo dictæ Catharinæ filiæ meæ, quandiu vixerit dumtaxat & non ultrâ pro suæ vitæ sustentatione & suis necessariis faciendis anno quolibet sexdecim florenos auri de florentiâ solvendo eidem pro ejus victualibus necessariis & utilibus annuatim pro medietate per dictum Hugonem filium meum & suos, & pro residuâ medietate per dictos Petrum & Guillelmum filios meos & suos, æquis portionibus; in quibus legatis volo & ordino quod dictus Bertrandus ejus maritus nullam habeat potestatem & quod ipse Bertrandus & filia mea nil ampliùs de bonis meis petere possint ratione legitimæ vel supplementi, quod si facerent vel aliquis eorum, dictum legatum sexdecim florenorum adimo & tollo omnino & devolutum volo dicto Hugoni pro medietate & dictis Petro & Guillelmo pro residuâ medietate æquis portionibus. Item relinquo jure institutionis Paulono, Augeriæ, Audeberto, Hermessendi, Hugoni, Margaritæ, Garcenetæ, Jacobeto & Joanneto liberis dicti Hugonis filii mei, & aliis singulis liberis quos eundem Hugonem habere contigerit tempore mortis meæ eorum quilibet unum florenum auri, in quo quemlibet eorum mihi hæredem instituo; dictam verò Augeriam in dicto floreno auri & in dotem sibi seu Bertrando Milsondi ejus mari-

Filii Hugonis & Laure.

to, seu Joanni Milsondi patri Domini Bertrandi pro eadem per me constitutam eandem Augeriam mihi hæredem instituo, & quod nihil plus possit petere in aliis bonis meis quam si quidem dotem ipsius Augeriæ vel id quod de eâ debetur tempore mortis meæ solvi volo & ordino pro medietate per Dominum Hugonem filium meum & suos; & per dictum Petrum & Guillelmum pro aliâ medietate. Item relinquo jure institutionis Ayglinæ filiæ meæ moniali Monasterii sancti Laurentii quatuor florenos auri semel tantum solvendo. Item relinquo dictæ filiæ meæ ad vitam suam tantum pro suis necessitatibus faciendis annis singulis illas octo libras turonenses censuales, quas emi à dictâ Catharina Perissola, & dicto Audeberto & Guillelmo Perissol filiis suis, quos serviunt emphyteotæ infra scripti pro certis eorum hospitibus extantibus in carreriâ inter Ecclesias sancti Petri & sancti Simphoriani, scilicet Raimundus Amenii draperius viginti quinque solidos; hæredes Bertrandi Laurentii quadraginta duos turonenses argenti; Hugoninus de divione Pastissierius & Joanna ejus uxor quatuor libras turonenses. Itâ tamen quod jura landandi & retinendi &c. pertineant pro medietate Hugoni & pro aliâ medietate Petro & Guillelmo filiis meis; post mortem verò Ayglinæ filiæ meæ dictas octo libras de pleno jure devolvi volo Hugoni pro medietate, Petro & Guillelmo filiis meis pro aliâ, in quibus quidem florenis auri & perceptione censuum per dictam Ayglinam ad vitam suam dumtaxat percipiendorum, & in eo quod pro eâ dicto suo Moasterio dedi tempore ingressus religionis ejusdem dictam filiam meam & pro eâ dictum monasterium mihi hæredem instituo, & quod nil plus in bonis aliis meis possint petere. Item lego jure institutionis Paulo filio meo canonico Ecclesiæ Dominæ nostræ de Doms viginti quinque florenos auri semel tantum, in quibus eum & per eum dictam Ecclesiam beatæ Mariæ de Doms, & quod nil plus possint petere in aliis bonis meis. Item lego jure institutionis Bartholomeo filio meo canonico Ecclesiæ Nemaufensis quinque florenos auri semel tantum, & omnia & singula quæ me seu pro me promississe reperietur instrumento confecto manu magistri Henrici dicti Virgillii de Padouâ Notarii publici, quæ omnia sibi solvi volo modo & formâ in ipso instrumento contentis, inclusis tamen & computatis in dicto legato omnibus sibi per me promissis in instrumento prædicto, in quibus quidem quinque florenis auri & aliis supradictis eundem Bartholomæum filium meum & dictam Ecclesiam Nemaufensem mihi hæredem instituo, & quod nil amplius de aliis bonis meis possint petere. Item volo, jubeo & ordino quod unus Capellanus celebret & debeat perpetuo celebrare pro animabus Joannis de Sado quondam fratris mei & Guillelmi de Sado quondam nepotis mei & meâ, cui quidem Capellano dari & solvi volo & præcipio annuatim per Hu-

gonem filium meum & hæredes ejus in perpetuum, videlicet quatuor libras turon. censuales, quas dictus Joannes frater meus, cujus sum hæres, legavit in ejus ultimo testamento scripto per M. Guyranum de Aquis quondam Avinionis Notarium pro unâ Capellaniâ instituendâ perpetuò pro ejus animâ, qui quidem Capellanus statuatur & ordinetur per d. Hugonem & ejus hæredes masculos perpetuò in infinitum successivè annis singulis vel ad aliud certum tempus prout ipsi Hugoni dum vixerit, & post eum suis hæredibus masculis magis expediens videbitur. Verùm cum dictus Joannes dictas quatuor libras super certa re non assignaverit, nunc ex hac meâ præsentî ordinatione statuo & assigno quatuor libras tur. censuales, quas mihi servire tenetur annis singulis Hugo Suqueti pro quinque eyminatis fitis extrâ Portale Pontis fracti in terrâ de Colomberio cont. ab oriente cum viâ publicâ & à circio cum vineâ meâ, & ab occidente cum vineâ Petri de Marculfo. Item cum Guillelmus de Sado quondam filius d. Joannis fratris mei, cujus Guillelmi sum hæres legaverit in suo ultimo testamento scripto per Philippum de Grayhano ducentas libras monetæ, cujus quinque pictæ valent unum tur. parvum pro emendis censibus in augmentum prædictæ Capellaniæ, cùm de d. quatuor libris censualibus, de quibus fit mentio perfici non possit pro ipsis censibus quos emi præcepit d. Guillelmus de ducentis libris prædictis, & loco ipsorum statuo & assigno sexaginta solidos turonenses censuales, quos mihi servit annuatim in festo sancti Michaelis Raybaudus clementis draperius Avinionis pro quodam suo hospitio & operatorio sito Av. in parochiâ sancti Agricoli confortato cum hospitio Garnerii de Sado, & cum carreriâ publicâ. Item viginti solidos turonenses censuales, quos mihi servit Pontius Alvernati de Aven. pro quadam vineâ suâ sitâ in territorio Aven. ad curtes Francisci Aloyni, quæ quidem servitia percipi volo per d. Hugonem filium meum & ejus hæredes in perpetuum & d. capellano solvi & d. capellanium statui & ordinari ut superius est expressum, jura verò laudandi & jure prælationis retinendi &c. volo ad d. Hugonem filium meum & ejus hæredes masculos in infinitum perpetuò pertinere. Item volo, ordino atque mando quod dictus Hugo filius meus & ejus hæredes in perpetuum singulis annis viginti quinque faumatas bladi, quamlibet decem eyminatarum in quibus fit tertia pars de annonâ & duæ partes filiginis a festo omnium Sanctorum usque in carni privium amore Dei prout dare consuevi, dare & distribuere debeant & etiam teneantur. Item cum D. Hugo de Sado quondam pater meus legaverit pro anniversariis faciendis census sive servitia infrâ scripta in suo ultimo testamento in hæc verba: *item lego quadraginta solidos turonenses censuales annis singulis, quos mihî in d. termino serviebat Petrus Mamma pro medietate indivisâ flaris, quod*

est in Parochiâ Sancti Agricoli, quod conf. a duabus partibus cum carreriis, & ab aliis duabus partibus, cum stare hæredum Joannis de Guistalis, lego in quadraginta solidos pro tribus anniversariis faciendis annis singulis in perpetuum pro animâ meâ & parentum meorum, & Raymundæ uxoris meæ, ubi & per personas ubi Paulus filius meus voluerit & ordinauerit unum videlicet in die obitus mei, & aliud in primâ septimanâ de adventu Domini, & aliud in die obitus dictæ quondam Raymundæ uxoris meæ singulis annis in perpetuum in Ecclesiâ Fratrum Minorum. Volo igitur & ordino ego d. Paulus testator quod dictus Hugo filius meus & sui hæredes perpetuò obligati existant sicut ego obligatus extabam ex testamento d. patris mei, jura verò prælationis & laudandi & retinendi &c. de d. hospitii medietate volo & præcipio ad d. Hugonem filium meum & suos hæredes perpetuò pertinere. Item volo quod cum dictus D. pater meus in suo ultimo legasset testamento sexaginta solidos turonenses censuales, quos sibi serviebat Petrus Delclavis pro quodam hospicio suo sito in Parochiâ sancti Stephani consortato cum carreriâ publicâ, & cum stari Joannis de Porturis pro Missis celebrandis pro suâ & uxoris suæ Raymundæ animabus pro tribus cantaribus faciendis ut suprâ arbitrio & ordinatione meâ, ego d. Paulus volens hæc indiscussa remanere, ordino super ipsis anniversariis sive cantoribus in modum qui sequitur, videlicet quod dicta anniversaria de medietate d. sexaginta solidorum fiant in Ecclesiâ Fratrum Minorum diebus & terminis suprâ dictis, & de aliâ medietate in Ecclesiâ Fratrum Prædicatorum, & ea solvi volo per d. Hugonem filium meum & hæredes suos in perpetuum; tresena verò & laudemia & accapita & omne jus prælationis ad ipsum Hugonem filium meum & hæredes suos masculos volo perpetuò pertinere. Item cum præfatus Joannes de Sado quondam frater meus in suo ultimo testamento recepto per M. Guyranum de Aquis legaverit quindecim libras turonensium parvorum pro emendis decem solidis tur. censualibus, de quibus fieret unum anniversarium in Ecclesiâ Fratrum Prædicatorum pro animâ suâ & parentum suorum, & alias quindecim libras legaverit pro aliis decem solidis censualibus emendis pro alio anniversario, nulli singuli perpetuò faciendo in die quâ decedat, in Ecclesiâ Fratrum Minorum pro animâ suâ & parentum suorum; & etiam voluerit quod hæredes sui universales & eorum successores ipsos census haberent, & perciperent per se vel per alium, & eos converterent in anniversariis prædictis integre & sine aliquâ diminutione; laudemia verò & tresena & jura prælationis ad hæredes suos perpetuò pleno jure pertinerent; nunc verò ego Paulus testator volens & intendens per ipsum Joannem ordinata pro meritis adimplere pro d. decem solidis lego pro d. anniversario faciendo in d. Ecclesiâ Prædicatorum, & pro aliis decem

decem solidis pro anniversario faciendo in Ecclesiâ Fratrum Minorum loco ipsorum & pro eis trado viginti solidos turonenses censuales, quos mihi serviunt annis singulis in festo Sancti Michaëlis Alafacia Raynoaldi, & Pontius Gregorii pro quodam stari eorum sito in Parochiâ Sancti Stephani confortato a duabus partibus, &c. Jus verò d. anniversaria faciendi & jus laudandi, retinendi & percipiendi laudimia, &c. ad d. Hugonem filium meum & hæredes ejus masculos volo in perpetuo pertinere. Item cùm Jacobus de Sado quondam frater meus cujus sum hæres, legaverit in suo ultimo testamento scriptum per M. Guyranum de aquis viginti libras turonenses parvorum de quibus emeretur unus census, de quo fieri volebat annuatim à perpetuo unum anniversarium in Ecclesiâ Fratrum Prædicatorum, quem censum hæredes sui perciperent & converterent quolibet anno in anniversarium antedictum, laudimia verò & tresena & omne jus prælationis ad suos hæredes pleno jure pertinerent. Item cùm ipse Jacobus mihi legaverit triginta libras & ejus erat intentio prout mihi dixit & ore tenus expressit quod de ipsis triginta libris emeretur unus census pro uno anniversario perpetuo faciendo in Ecclesiâ Fratrum Minorum licet in d. ejus testamento nulla fieret mentio de triginta libris prædictis in d. anniversarium convertendis; nunc autem ut hæres d. Jacobi fratris mei volens ordinationem ejus exequi & adimplere tam pro dictis viginti libris legatis, quam pro uno censu emendo pro dicto anniversario, quam pro censu quem emi voluit de dictis triginta libris pro alio anniversario supradicto statuo & assigno pro ipsis censibus, qui emi debebant de prædictis summis scilicet viginti solidos turonenses censuales, quos mihi annuatim servit in festo medii Augusti Guillelmus de Sumidrio pro quinque eyminatis vineæ sitis in territorio Avenionis ad pontem de Secretis, confortatum cum vineâ Dominæ beatricis Faraudæ, de quibus ordinationem d. Jacobi Sequendo fiat in d. Ecclesiâ Fratrum Minorum unum anniversarium quindecim solidorum turonensium & aliud in Ecclesiâ Fratrum Prædicatorum per modum superius declaratum, quæ quidem anniversaria per d. Hugonem filium meum & suos hæredes masculos in perpetuum, fieri & præcipi volo, & ad eum & eos jura laudandi, &c. perpetuo pertinere. Item cùm Præfata Domina quondam mater mea in suo ultimo testamento scripto per Egidium de Tornone Avinionis Notarium, ordinaverit & legaverit viginti sex solidos turcensuales, quos nuper serviebat annis singulis in festo sancti Michaëlis, Augerius pro quodam stari suo infra confortato, & quos nunc servit D. Bernardus de Briva præbiter pro ipso stari, quod situm est in Parochiâ sancti Agricoli confortato ab oriente & à circio cum carreriis pro Missis celebrandis anno quolibet in festo omnium Sanctorum, de quibus Missis mediætas celebraretur in Ecclesiâ Fratrum

Minorum, & alia medietas in Ecclesiâ Fratrum Prædicatorum, & quod jura laudandi, &c. ad hæredes suos pertinerent, prout hæc latius continentur in suo ultimo testamento, ego d. Paulus volens inter hæredes meos infrâ scriptos omne dubium & quæstionis materiam evitare, volo, præcipio, & ordino quod jus percipiendi prædicta & modo prædicto convertendi & omne jus prælationis pertineat ad d. Hugonem filium meum & hæredes ejus masculos in perpetuum pleno jure. Item prælego Petro de Sado filio meo viginti quinque solidos tur. censuales, quos mihi servire tenentur annis singulis in festo sancti Michaelis hæredes Pontii de Venasca, pro quodam stari suo sito in Parochiâ beatæ Mariæ de Principali confortato cum carreriâ & cum operatorio Guillelmi Ortorani Cannabasserii cum omnibus juribus, pertinentiisque d. censûs ac omni jure prælationis, &c. Item prælego eidem Petro filio meo quoddam meum hospitium cum omnibus juribus & pertinentiis ac appendiciis suis situm in Parochiâ sancti Agricoli confortatum ab unâ parte cum hospitio hæredum Joannis Deaudati & ab aliâ cum carreriâ publicâ, salvo tamen jure & dominio Domini Avenionensis Episcopi, pro quo teneo d. hospitium. Item prælego eidem Petro viginti octo eyminatas vinearum frapas & liberas, omni specie servitutis fitas in territorio Avinionis dicto Alau d'Emproassa, confortatas ab unâ parte cum vineâ hæredum Raymundi Suffredi, ab aliâ cum vineâ Bertrandi Laurentii & cum itinere publico. Item prælego eidem Petro quoddam hospitium meum dictum de la Petra cum omnibus juribus & pertinentiis suis, introitibus & exitibus situm Avinione in Parochiâ sancti Agricoli confortatum ab unâ parte cum carreriâ publicâ, & ab aliâ cum Hospitali per me constructo. Item prælego eidem Petro ducentos floren. auri de Florentiâ in adjutorium reædificationis, seu reparationis hospitii sibi supra per me prælegati, nisi ego in vitâ meâ d. hospitium reædificassem seu reparassem. Item prælego eidem Petro octo libras tur. censuales, quos mihi serviunt annis singulis in festo Paschæ hæredes Andreæ Grimaudi Massellarii Avinionis pro quodam eorum hospitio & certis eorum tabulis fitis in magno macello confortatis cum carreriâ publicâ & suis aliis confortibus. Item sex libras tur. censuales, quas mihi servit annis singulis in festo Paschæ Raymundus Joannis Peiffonerius pro quodam suo hospitio contiguo d. hospitio hæredum Andreæ Grimaudi. Item centum solidos bonorum coronatorum, quos mihi servit annuatim in festo Paschæ Guillelmus Pellaprati macellarius Avinionis pro quodam stari & unâ masselli tabulâ fitis in tripariâ Avinionis, quæ quidem servitia d. Petro filio meo prælego cum omni jure prælationis. Item prælego Guillelmo de Sado filio meo decem & septem solidos tur. censuales, quos mihi servit annuatim in festo sancti Michaëlis Franciscus Bruni

serviens Armorum Domini Papæ pro operatorio cujusdam hospitii fiti in Parochiâ sancti Agricoli in carreriâ Cordariæ, confortata cum stari Ayglinæ Migliaciæ, & cum carreriâ publicâ, &c. Item quinque solidos tur. censuales, quos mihi servit annuatim in festo sancti Michaëlis d. Ayglina Migliacia pro quodam suo hospitio seu operatorio sito in Parochiâ & carreriâ supradictis confortato cum stari & operatorio supradicto. Item sex libras turonenses censuales, quas mihi serviunt annuatim in festo sancti Michaëlis Catharina & Francisca Aveneria sorores, uxores Joannis Cabessia domicelli, & Domini Petri Rabasse Jurisperiti pro quodam eorum hospitio sito in Parochiâ sancti Agricoli loco d. ad Peireriam antè hospitium D. Cardinalis Penestrini. Item sexaginta solidos tur. censuales, quos mihi servit annuatim in festo sancti Michaëlis Joannes Paleriæ pro quodam stari suo sito in Parochiâ sancti Stephani in carreriâ Putei d'Elbiot confortato cum dictâ carreriâ, &c. Item quadraginta solidos tur. censuales, quos mihi serviunt annuatim in festo sancti Michaëlis Michael Petrus & Eymonetus Garnerii Fratres Sabaterii de Avenione pro quodam eorum hospitio sito in carreriâ & Parochiâ suprad. & confortato cum stari supradicti Joannis Paleriæ & cum traversiâ & cum carreriâ publicâ. Item septuaginta quinque solidos tur. censuales, quos mihi servit annuatim in festo sancti Michaëlis Michael Fusterius pro quodam suo hospitio sito in carreriâ veteris Calloteriæ confortato cum stari hæredum D. Rostagni de Moreriis militis & cum carreriâ publicâ. Item triginta quinque solidos tur. censuales quos mihi servit annuatim Guillelmus Ayceleni Sartor in festo sancti Michaëlis pro duobus suis hospitiiis fitis in dictâ carreriâ veteris Calloteriæ confortatis cum stari hæredum Simonis Dorrilly Marefcalli equorum, & cum d. carreriâ publicâ, quæ quidem servitia d. Guillelmo filio meo prælego cum omni jure prælationis. Item prælego eidem Guillelmo tredecim eyminatas vineæ francas & liberas ab omni specie servitutis fitas in territorio Avenionis dicto de Paone, confortatas cum vineâ Jacobi Moutonerii domicelli, & cum horto Hugonis Suqueti. Item sex eyminatas vineæ fitas in d. territorio de Paone juxtâ viam de Colomberio confortatas cum quodam horto, qui tenetur sub dominio liberorum Domini Berengarii Raymundi militis, & cum vineâ D. Ludovici de Petra grossâ Jurisperiti. Item prælego eidem Guillelmo stare meum, quod inhabito cum omnibus juribus & appenditiis, introitibus & exitibus, situm in Parochiâ sancti Agricoli confortatum cum stari Anglici Brega domicelli & cum carreriâ publicâ, salvo tamen jure & dominio Domini de Aucelleto sub cujus dominio tenet d. stare. Item prælego dictis Petro & Guillelmo filiis meis æquis portionibus pro indiviso quamdam domum, quam fieri feci loco dicto Loscaudes in quâdam vineâ nunc in pradium reductâ, quam olim emi

à filio Joannis Boquesi barbi tonsoris. Item quatuor faycias prati, quas fieri feci in loco, quo erat dicta vinea, quam feci eradicare. Item duas fraycias prati sitas ibi propè, quas emi ab hæredibus Guillelmi Gauterii. Item alias duas fraycias prati ibi sitas propè, quod pratum fieri feci in duabus vineis, quas olim emi à Borgegio de Durra & à Jacobo Eynesii, salvo tamen jure & dominio Domini Præpositi Avinionis, sub cujus dominio dicta domus & faycia tenentur. Item prælego eisdem Petro & Guillelmo medietatem indivisam cujusdam staris mei siti in Parochiâ sancti Agricoli propè magnum macellum, confortatur ab oriente cum carreriâ publicâ, & ab occidente cum carreriâ, quæ est propè Peyssoneriam, & à circio cum stari Grimonæ filii Pontii Rosselli Canabasserii, & à meridie cum tabulis macelli; quæ medietas est à parte circii, & à meridie confrontatur cum residuâ medietate ipsius staris, quam infra prælego Hugoni filio meo. Item prælego Hugoni de Sado filio meo aliam partem præconfortati staris indivisam; scilicet illam medietatem, quæ est à parte meridiei; item omnes alias domos, batitoria & prata simul fraycias prati, quas & quæ habeo in territorio clausi Villæ novæ, exceptis domo & fayciis suprâ Petro & Guillelmo per me legatis, salvo tamen jure & dominio Præposituræ Aven. à quâ tenentur. Item prælego eidem Hugoni quoddam stare meum francum & liberum ab omni specie servitutis, cum omnibus juribus, pertinentiis & appendiciis, introitibus & exitibus, situm in d. Parochiâ sancti Agricoli confortatum ab unâ parte cum alio stari meo suprad. & ab aliâ cum carreriâ, & ab aliâ cum stari Magistri Joannis Graisi Notarii, & cum stari Bertrandi de Besa Fusterii, salvo tamen jure & dominio Monasterii de Monte Stimesi, sub cujus dominio teneo dictum stare. Item prælego eidem Hugoni triginta unam eyminata vineæ cum omnibus juribus & pertinentiis suis francas & liberas ab omni specie servitutis sitas in territorio Avenionis dicto de Sefiliano in sex peciis vineæ constitutas cum suis confinibus. Item omne totum id quod percipio vel percipere debeo jure domini in pedagio Rhodani Aven. & sancti Pauli, sive in sale, sive in pecuniâ, & ~~omnes~~ & omnem actionem mihi competens & competentem, in pedagio portualium Civitatis Aven. Item omnia vasa vinaria existentia in hospitio franco supra per me eidem Hugoni prælegato, item & minorem tinam meam & unum vas, quod est extrâ d. tinam. Item & omnes pilas meas lapideas; item omne id & quidquid percipio & percipere debeo jure domini, vel alio quocumque in portu Durentiæ dicto de Rhononasio & omne jus & omnem actionem, quod & quæ mihi competunt & competere possunt quomodolibet in portu prædicto. Item viginti solidos tur. censuales quos mihi servit annis singulis in festo sancti Michaëlis Dominus Joannes Audegerius miles de Avinione pro

quodam suo hospitio sito in carreriâ Peyssoneriæ consortato cum Peyssoneriâ, carreriâ & tabulis macelli quæ tenentur sub dominio Ludovici de Petra grossa. Item prælego d. Hugoni filio meo ad decem annos à die mortis meæ ex tunc in antea computandos, habitationem suam & suis famulis in domo meâ, quam inhabito scilicet duas cameras, quas tenet ipse Hugo & ejus uxor & obedimentum coquinæ & putei curtisque & retrò curtis cum dictis Petro & Guillelmo & quod possit d. Hugo per decem annorum spatium in d. hospitio facere elemosinam per me fieri ordinatam per eundem. Item prælego Petro filio meo pro suâ & suæ familiæ habitatione ad decem annos à die mortis meæ computandos, cameram quam tenet in domo meâ, quam inhabito cum usu coquinæ, putei, curtis & retrò curtis, & ultra si & ubi esse voluerit cum dictis ejus fratribus ad dictos decem annos. Item prælego Jacobo filio meo pro habitatione suâ & suæ familiæ ad decem annos à die mortis meæ computandos cameram quam tenet, & usum coquinæ, putei, curtis & retrò curtis cum dictis fratribus suis. Item prælego eisdem Jacobo, Petro & Guillelmo filiis meis æquis portionibus residuam tinam meam & omnia alia mea vasa vinaria exceptis eis quæ suprâ Hugoni filio meo prælegavi, volens & ordinans quod d. tina & vasa extent in locis, in quibus præsentialiter existunt pro reponendis vinis dictorum Petri, Jacobi & Guillelmi ad & per decem annos à die mortis meæ computandos sine solutione loquerii seu pensionis. Item ordino, præcipio atque mando d. Hugoni filio meo & suis perpetuò successoribus, seu cui & quibus suprâ institutionem Capellaniæ & perceptionem ac distributionem censuum ipsius Capellaniæ & dictorum anniversariorum legavi, ne ipse vel ejus hæredes census sive servitia pro dictis Capellaniâ & anniversariis suprâ deputatos & deputata vendere, donare vel immutari audeant; sed quod perpetuò d. census penes eundem Hugonem & suos remaneant in dictâ Capellaniâ & anniversariis perpetuò pendendis. Item lego singulis liberis quos Jacobum, Petrum & Guillelmum filios meos habere contigerit, tempore mortis meæ, jure institutionis unum fl. auri de Florentiâ, in quo quidem floreno quemlibet eorum mihi hæredem instituo. Item lego Bartholomææ uxori Guillelmi de sancto Saturnino domicelli nepti meæ quinque fl. auri semel tantum.

In omnibus autem aliis bonis meis mobilibus & immobilibus sequemur moventibus, juribus & actionibus quibuscumque habitis & habendis mihi competentibus instituo & ore meo proprio nomino & instituo mihi hæredes universales scilicet dictum Hugonem filium meum in & pro medietate, & dictos Petrum & Guillelmum filios meos æquis portionibus in residuâ medietate, & si dictus Hugo filius meus decesserit in antea quandocumque liberis masculis sibi superstitibus & sine filia-

bus, & aliquis vel aliqui ipsorum decesserit vel decesserint in pupillari ætate vel postea quandocumque sine liberis masculis ex suo corpore legitimè procreatis, substituo illi sic decedenti vel decedentibus superstitem vel superstitibus, & si omnes decesserint sine liberis masculis ex suis corporibus legitimè procreatis, substituo eis Jacobum, Petrum & Guillelmum filios meos ante dictos, & eorum hæredes masculos post eos æquis portionibus; veruntamen si filia vel filiæ ejusdem Hugonis prædictis ejus filiis ejus superfiterit & absque liberis masculis in eum casum Hugoni præfato & ejus filiis dictos Jacobum, Petrum & Guillelmum filios meos & suos liberos masculos in possessionibus supra per me legatis videlicet in quodam stari franco supra confortato, & in aliis possessionibus per me supra prælegatis & in medietate aliorum bonorum meorum & jurium, quæ ipsi prælegavi & in medietate illorum, in quibus d. Hugonem mihi hæredem institui æquis portionibus substituo, & in aliâ medietate bonorum meorum, &c. filiam & filias ipsius Hugonis mihi hæredes constituo. Veruntamen si ipsi Petrus & Guillelmus filii mei seu alter eorum decesserit sine hærede legitimo ex suo corpore procreato substituo illi sic decedenti superstitem dictorum Petri & Guillelmi, & d. Jacobum in medietate & d. Hugonem filium meum in residuâ medietate, & si decesserit liberis masculis superstitibus & sine filiabus, & aliquis vel aliqui ipsorum liberorum & hæredum decesserit sine liberis masculis ex suo corpore legitimè procreatis, substituo illi vel illis sic decedentibus superstitem vel superstitibus & d. Jacobum æquis portionibus in medietate, & d. Hugonem & suos in residuâ medietate, & si omnes illi liberi & hæredes masculi dictorum Petri & Guillelmi decesserint sine liberis & hæredibus masculis ex suo corpore legitimè procreatis, substituo eis superstitem ex d. Petro & Guillelmo & d. Jacobum æquis portionibus in medietate, & d. Hugonem in residuâ medietate, & post eos eorum hæredes masculos, veruntamen si filiâ vel filiabus sibi superstitibus & absque liberis masculis ex suo corpore legitimè procreatis decesserit, substituo præ mortuo ex dictis Petro & Guillelmo, si unica filia super vixerit, illam substituo in tertiâ parte omnium bonorum decedentis, & in aliâ tertiâ parte d. Hugonem & in residuâ tertiâ parte superstitem ex d. Petro & Guillelmo d. Jacobum æquis portionibus; si verò duæ filiæ vel plures ex sic decedente superessent, illas duas filias & plures, quotquot essent, substituo d. sic decedenti in medietate, & d. Hugonem ac relictum ex d. Petro & Guillelmo & d. Jacobum æquis portionibus in residuâ medietate, & post eos eorum hæredes masculos, & si ambos Petr. & Guill. decedere contingeret in antea quomodocumque sine hærede legitimo ex suo corpore procreato, substituo eis d. Hugonem & suos pro duabus partibus, & d. Jacobum in residuâ tertiâ parte.

Hoc est testamentum meum & mea ultima voluntas, quod & quam valere volo jure testamenti, & jure codicillorum, & cujuslibet ultimæ voluntatis, & omni eo jure & formâ quibus melius valere poterit & debebit, & quia mea est intentio quod d. testamentum meum intactum remaneat & per omnes, quorum interest, & specialiter per filios meos subscriptos præsentés ibidem prout unum quorumque eorum interest & poterit interesse, integrè observetur, ideo volo, præcipio & instanter requiro vos filios meos subscriptos scilicet vos Hugonem, Paulum, Jacobum, Petrum & Guillelmum filios meos præsentés ad idem, & qui dicti testamenti mei publicationem & tenorem plenariè audivistis, & vestrum quilibet, quatenus d. testamentum meum & omnia contenta in illo, approbetis, ratificetis & confirmetis, & illud & omnia contenta in eo promittatis & juretis ad sancta Dei Evangelia per vestrum quemlibet manu propria corporaliter spontè tertia juretis perpetuò servare; qui nos prænominati Hugo, Paulus, Jacobus, Petrus & Guillelmus fratres ac filii d. testatoris omnes simul & nostrum quilibet certificamus & profiteamur de facto & de jure in omnibus & singulis infra scriptis autoritate, requisitione, licentiâ & consensu expressis nostri Domini Patris nostri præsentis, quod volentes ipsius nostri Domini Patris nostri prædicti mandatis & voluntatibus obedire ex nostrâ certâ scientiâ & voluntariè d. testamentum & omnia & singula supra scripta approbamus, ratificamus & confirmamus, & promittimus vobis dicto Domino Patri nostro ac tibi subscripto Notariò ut publicæ personæ præsentibus stipulantibus solemniter & recipientibus nomine & vice omnium & singulorum quorum interest & poterit quomodolibet interesse, ac super sancta Dei Evangelia per nostrum quemlibet manualiter & spontè tacta juramus perpetuo observare & in nullo contra facere vel venire, de quibus ac de dicto testamento idem testator requisivit & rogavit per me subscriptum notarium omnibus & singulis, quos præscriptum tangit testamentum, in solidum vel in partem, si & prout habere voluerit, & in eâ parte in quâ habere voluerit publicum & publica fiant instrumenta. Factum fuit hoc testamentum Avenione in hospitio d. testatoris, quod inhabitat, & presentes vocati & rogati per d. testatorem interfuerunt Frater Dominicus Chaicii, F. Raymundus Milonis, F. Guillelmus Amorosi, F. Petrus de Papi, F. Joannes de Curte, F. Cornonius Cornoni Ordinis Fratrum Minorum, Domini Jacobus Raynaudi de inter Aquis Curatus sancti Agricoli, Andreas Barberii de Metis, Benedictus Simonis de Barbentanâ Capellani, & ego Guillelmus de Vineâ publicus apostolicus & Civitatis Av. Notarius, qui requisitus & rogatus per d. testatorem prædicta scripsi & publicavi, ad requisitionem d. hæredum in hanc publicam formam redegi, signavi pariter & bullavi.

Signum GUILLELMI DE VINEA.

N. XXIV.

TESTAMENTUM HUGONIS DE SADO.

Arch. de la
Maison de Sa-
de. T. 6. f. 308.

IN nomine Domini Amen. Notum sit omnibus anno à Nativitate Domini millesimo trigesimo sexagesimo quarto, scilicet decimâ quartâ die mensis Novembris. Pontificatus sanctissimi in Christo Patris & Domini nostri Domini Urbani divinâ Providentiâ Papæ V. anno tertio. Ego Hugo de Sado Burgenfis Aven. filius quondam Domini Pauli de Sado, & Dominæ Augeriæ ejus uxoris per Dei gratiam mente & corpore sospes & in meâ memoriâ existens, perpendens & considerans quod nil est in hoc mundo morte certius, & nil incertius mortis horâ, volens & cupiens procedere more sapientium, dùm mentis & rationis mihi judicium superest, & testando dùm habilitas & fas testandi mihi adest de bonis rebus & juribus quibuscumque disponere & ordinare, ministrante gratiâ Salvatoris, ne morte præventus me contingat decedere intestatum, quodque ea, quæ in hac labili vita geruntur, hominum memoriam transeunt, scripturâ tamen publicâ illa perpetuo servanda, contingatque in hoc carnis ergastulo, quod humanæ personæ gravis laqueis infirmitatis angustatæ de bonis, rebus & juribus suis omnimode nequeunt ordinare, igitur habitis prædictis considerationibus penes me & in ipso mentis arcano aliquandiù revelatis, deliberatoque proposito & consulto in præsentia sui Notarii & testium infra nominatorum ad hæc vocatorum specialiter, & per me ore proprio rogatorum cassans ex meâ certâ scientiâ infringens penitus & annullans omnia & singula testamenta, codicillos & mortis causâ donationes, & quascumque alias dispositiones ultimas, quæ, quos & quas me fecisse reperientur, &c. nunc autem testamentum nuncupativum ultimum & ultimam voluntatem meam ex meâ certâ scientiâ facio & ordino, condo & dispono in hunc modum &c.

In primis recomendo devote animam meam & corpus meum altissimo Creatori Domino nostro & gloriosissimæ Virgini Mariæ ejus matri & toti curiæ omnium Supernorum, & eligo corpori meo sepulturam cùm me eximi contigerit ab humanis in Ecclesiâ Fratrum Minorum Aven. videlicet in Capellam, quam construi feci in tumulo meo sito in dictâ Capellâ in quo quidem tumulo sunt sculptæ & depictæ armæ meæ, & volo, præcipio & ordino quod corpus meum sepeliatur cum habitu sancti Francisci & per Fratres portetur ad sepulturam, & cupiens saluti animæ meæ ac remedio peccaminum meorum pro intuitu prospicere, accipio de bonis, rebus & juribus
meis

meis trecentos fl. auri boni iusti ponderis atque legis, quos distribuo & distribui volo & expendi in locis piis & aliis personis & causis in subsequens expressatis per executores meos infra scriptos in modum, qui sequitur; de quibus quidem 300. fl. primò lego candelæ beatæ Mariæ de Doms Ecclesiæ Avenionensis, &c.

Residuum verò trecentorum fl. quos mox distribui, ponantur in exequiis meis faciendis & oblationibus & cantaribus, quæ fient infra novenum obitus mei, & si aliquid superest, totum convertatur in ornamenti capellæ, quam fieri feci in Ecclesiâ Fratrum Minorum., arbitrio gadiatorum meorum, quos gadiatores seu executores præsentis mei testamenti facio & ordino *Hugonem de Sado filium meum, Decanum sancti Agricoli, Gardianum Fratrum Minorum* qui nunc est vel fuerint pro tempore, & *Audebertum de Sado filium meum & Verdainam uxorem meam* & quemlibet eorum in solidum, quibus & cuilibet eorum dono plenam & liberam potestatem solvendi ea quæ in d. testamento meo distribui, & distribuendi ea quæ non distribui. & accipiendi incontinenti me defuncto autoritate suâ propriâ & ea vendendi & pretium accipiendi unde possint solvi & exequi omnia quæ supra in hoc præsentis meo testamento ordinavi: item recognosco me habuisse & recepisse &c. item lego jure institutionis *Pauleto filio meo* totum id quod habeo & possideo in castro de Thoro & in territorio d. castri, & præta quæ habeo in territorio de Calvis montibus, etiam alia omnia bona mobilia, quæ in d. castris habeo & habebo tempore mortis meæ scilicet boves & alia animalia, blada, vina, vasa vinaria, &c. & in his omnibus supradictis *Paulum filium meum* suprad. mihi hæredem instituo & ore meo proprio nomino, & si d. Paulum mori contingeret in pupillari ætate vel postea sine hæredibus legitimis ex suo corpore procreatis substituo sibi primum filium meum masculinum natum seu nasciturum ex me & D. Verdeina post prædictum Paulum, qui nunc superesset secularis, & non esset religionem ingressurus vel ecclesiasticum beneficium affecutus, vel ad sacros ordines promotus & suos liberos masculos de legitimo matrimonio procreatos & sic successive & gradatim substituo de uno ad alium masculinum ex me & d. Verdeina primò natum & nasciturum & majoris ætatis post præd. *Pauletum* & alium sequentem gradatim, qui sic decederet in pupillari ætate vel postea quodcumque sine hærede legitimo ex suo corpore procreato, qui religionem non esset ingressurus, seu ecclesiasticum beneficium affecutus vel ad sacros ordines promotus ut major ætate qui supererit tempore instituti prædicti si subsecutus & deinceps in sequentes gradatim majoris ætatis & de majori moriente sine liberis masculis ex se de legitimo matrimonio procreatis ad minorem gradatim & successive bona prædicta vigo-

re ejus modi successionis & substitutionis proveniant pleno jure, & si contingeret, quod Deus avertat! Omnes filios masculos procreatos post d. Pauletum à me & ex d. Verdeinâ mori in pupillari ætate vel postea quandocumque sine liberis masculis de legitimo matrimonio ex suo corpore procreatis, aut religionem intrasse, vel ecclesiasticum beneficium obtinere, vel ad sacros ordines esse promotos, in eum casum substituo ei vel eis Baudetum & Joannetum filios meos & suos liberos quoscumque descendentes gradatim & successive masculos in stirpem videlicet succedendo. Item lego jure institutionis Margaritæ filiæ meæ, & ei dare volo in dotem mille ducentos fl. auri tam pro dote quam pro arnesis inclusis solvendos per solutiones infra scriptas, scilicet facto matrimonio ducentos fl. auri, & anno revoluto centum fl. auri & sic successive de anno in annum donec de d. mille ducentis fl. auri sibi vel ejus marito fuerit satisfactum, quos solvi volo per Hugonem, Baudetum & Joannetum filios meos & in prædictâ dote prædictam Margaritam mihi hæredem instituo & contentam esse volo, & si contingat eam mori sinè hærede legitimo ex suo corpore procreato substituo sibi præd. Hugonem, Baudetum & Joannetum & suos hæredes. Item lego jure institutionis Catharinæ filiæ meæ mille ducentos fl. auri, &c. ut supra. Item lego Bartholomeæ filiæ meæ & omnibus filiabus seu posthumis, quas me in antea habere contigerit ex prædic. Verdeinâ, *quas omnes volo & jubeo moniales esse*, cuilibet earum centum fl. auri pro elemosinâ dandâ & solvendâ Monasterio seu Monasteriis, in quibus ingredientur. Item lego etiam jure institutionis prædictis Bartholomeæ & cuilibet aliarum filiarum natarum & nasciturarum pro vestimentis suis & aliis necessariis faciendis in ingressu religionis, cuilibet earum centum fl. auri, quæ omnia solvi volo per Hugonem, Baudetum & Joannetum filios meos. Item lego jure institutionis cuilibet filiarum mearum, quas moniales esse volo, postquam in Monasterio fuerint collocatæ sex fl. auri pensionales ad vitam suam tantum solvendos annuatim in festo sancti Michaëlis per d. Hug. Baud. & Joan. & in his dictos filios meos mihi hæredes instituo & eas contentas esse volo ita quod in bonis meis amplius petere nequeant in futurum. Item lego jure institutionis *Augeriæ & Hermessendi* filiabus, meis, cuilibet earum quinque solidos, & in d. quinque solidis & in elemosinis, quas pro eis dedi Monasteriis beati Laurentii & beati *Andreæ de Roveriâ*, & in raubis & aliis ornamentis & necessariis, quæ & quas eis feci in ingressu d. Monasteriorum, eas mihi hæredes instituo & ore meo proprio nomino, & eas contentas esse volo, & quod amplius petere nec habere debeant de bonis meis. Item lego jure institutionis Garcendæ filiæ meæ decem fl. auri & in eis & in dote, quam pro eâ Raymundi Mali sanguinis

dedi, constitui, eam mihi hæredem constituo & eam de prædictis contentam esse volo, & si d. Garcendam mori contingerit sine prole legitimâ ex suo corpore procreatâ, substituo sibi Hugonem, Baudetum & Joannetum filios meos & suos. Item lego jure institutionis Pauleto, Baudeto, Bernardeto, Felezenis seu nepotibus vel pro nepotibus masculis vel fæmellis, quos & quas me habere contigerit ex prædictis Hugone, Garcendâ, Margaritâ, Catharinâ, ac etiam aliis liberis meis videlicet illis Felezenis meis seu nepotibus vel nepotibus, pro nepotibus vel pro neptibus, qui nati & concepti erunt ex legali matrimonio ex ipsis liberis meis vel eorum aliquo seu aliquâ ante diem obitus mei, cuilibet eorum duos fl. auri semel tantum, & in d. duobus fl. ipsos mihi hæredes instituo. Item lego jure institutionis Audeberto & Petro filiis meis Canonicis Ecclesiarum Av. cuilibet eorum quinque fl. auri & in d. quinque fl. & in pensionibus quas eis subsequenter ordinabo, & in iis omnibus, quæ pro eis expendi in ingressu suæ religionis, ipsos mihi hæredes instituo. Item lego jure institutionis d. Petro filio meo, Canonico Ecclesiæ Av. & omnibus filiis meis seu posthumis in antea nascituris, quos omnes volo religionem ingredi, & ad divinum servitium ordinari, videlicet cuilibet eorum postquam fuerint religionem ingressi duodecim fl. auri pensionales & annuales ad vitam suam tantum solvendas per Hugonem, Baud. & Joan. filios meos in festo S. Michaëlis, & rogo quemlibet filiorum meorum, quod quando contigerit aliquem ipsorum beneficium ecclesiasticum obtinere, placeat illi, qui sic beneficium ecclesiasticum obtinebit, præd. Hugonem, Baud. & Joann. à dictâ pensione relevare. Item volo & ordino, quod si aliqui prædictorum filiorum meorum natorum & nasciturorum nollent religionem intrare, nec se aliter ad Dei servitium ordinare, seu ad sacros Ordines promovere, quod aliqui ipsorum non possent dictos ducentos fl. auri, quos eis & eorum cuilibet jure institutionis legavi, petere nec habere donec fuerit ætatis decem & octo annorum, pensionem verò dictorum duodecim florenorum annualem ad vitam suam tantum per me ordinatam & eis jure institutionis legatam, volo exsolvi in festo sancti Michaëlis annuatim, postquam pervenerint ad ætatem decem & octo annorum & non antè per Hugonem, Baud. & Joan. Item volo & ordino quod omnes liberi mei nati & nascituri ex me & d. Verdainâ, ac etiam ipsa præd. Verdaina morari & nutriri debeant cum Baudeto & Joan. filiis meis in hospitio meo in quo moror, & quod Hugo filius meus debeat eis providere in tertiâ parte alimentorum suorum, & Baudetus & Joannetus in aliis duabus partibus; veruntamen si aliqui prædictorum filiorum meorum nollet aut resisteret religionem ingredi, nec se ad divinum servitium ordinari, volo quod Hugo, Joannetus & Baudetus filii mei, alicui prædictorum sic

K ij

nolenti, postquam pervenerint ad ætatem decem & octo annorum in aliquo teneantur, nisi in prædictis ducentis fl. & in pensionibus annualibus, quas eis jure institutionis prælegavi. Item cum Dominus Paulus de Sado pater meus in suo ultimo testamento mihi prælegasset, &c.

Item prælego eidem Hugoni filio meo quoddam meum hospitium francum & liberum ab omni servitio, quod est in Parochiâ sancti Agricoli in quo moratur Cardinalis Guillelmus. Item prælego eidem Hugoni quamdam parvam domum, quam tenet prædictus Dominus Cardinalis, quæ est contigua magnæ coquinæ d. Domini Cardinalis à parte occidentis, pro quâ servio Curie Episcopali Avenionensi quatuor denarios tur. in festo sancti Michaëlis. Item prælego eidem Hugoni quoddam aliud hospitium meum, quod est antè Ecclesiam sancti Agricoli, & confrontatur ab oriente cum prædicto hospitio meo, quod tenet Dominus Cardinalis Guillelmus, & ab occidente cum hospitio Domini Laurentii Jaudre, & cum hospitio Templi pro quo servio domui FF. de Montesenague quæ est propè castrum de Rupe forti, viginti solidos tur. in festo sancti Michaëlis. Item majorem tinam vinariam, quæ est in prædicto hospitio cum sex vasis viniariis extantibus in cellario majori juxtâ coquinam magnam Domini Cardinalis Guillelmi. Item duos lapides oleum tenentes, qui sunt in cellario prædicti hospitii. Item quoddam aliud meum hospitium francum, quod est in Parochiâ sancti Petri propè furnum terræ, confrontatum ab oriente & à circio cum carreriis publicis, & ab occidente cum hospitio Catharinæ Gualliardæ. Item medietatem duorum hospitiorum, quæ habeo pro indiviso cum Joanne Cavalleri, quæ sunt infrâ cancellos Domini Cardinalis Lemovicensis, quæ habuimus per commissum à magistro Suffredo Scellario & à Joanne Suffredi. Item quoddam aliud hospitium francum & liberum, quod est in Parochiâ sancti Symphoriani in libratâ Domini Cardinalis Uticensis & in carreriâ rectâ de Bullâ, confrontatur à circio cum prædictâ carreriâ, & ab oriente & à meridie cum hospitio Domini Raymundi de Albiâ fratris bonæ memoriæ Domini Cardinalis Ruteneensis. Item triginta & unam eyminatas vineæ francas & liberas, quas habeo in clauso de Sefilliano in loco vocato vallatum traverserium. Item septem eyminatas vineæ, quas habeo in clauso vocato longabruna, quam appellamus vineam Marqueti, & confrontatur cum vineâ hæredum D. Joannis de Auronis, & ab oriente cum itinere publico, pro quâ servio Monasterio sanctæ Catharinæ triginta septem solidos, &c. Item molendinum meum, quod habeo in clauso vocato Villanova, pro quo servio Præposituræ Ecclesiæ Avenionensis viginti solidos, item omnia prata cum domibus ibidem existentibus juxtâ præd. molendinum quæ conf. cum pratis Berengarii & Petri Larteyfuch. & Pontii An-

celli & Garnerii de Sado, & hæredum Guillelmi de Aramone, pro quibus servio Præposituræ tredecim libras & decem octo solidos. Item prælego Baudeto alteri filio meo & hæredi infrà scripto hospitium meum, in quo moror, seu mansionem meam facio, confrontatum à circio & occidente cum carrieriis publicis, & à meridie cum hospitio Domini de Rhononasio, & cum viridario Pontii Guyberti, pro quo servio hæredibus Domini de Aucelleto viginti solidos & duos denarios. Item prælego prædicto Baudeto totum froyre, fivè frodium d. hospitii mei, scilicet lectos, vasa vinaria, arcas, scrinia, gazofilacia, seu coffros. Item omnia arnesia & utensilia exceptis vasis argenti, & armaturis & libris Juris Canonici quos habeo. Item quoddam aliud hospitium, quod habeo in Parochiâ sancti Agricoli antè hospitium D. Cardinalis de Urgello, confr. ab oriente cum hospitio hæredum Pontii Guyberti, & ab occidente cum hospitio Furni, & à meridie cum carrieriâ publicâ, *francum à privilegio vineæ vispalis*, pro quo servio Curie Episcopali quatuor denarios cum obolo. Item minorem tinam vinariam, quam habeo juxtà aliam tinam majorem, quam prælegavi Hugoni filio meo, & volo & ordino quod prædictus Hugo habeat & debeat custodire prædictam tinam & vasa, quam & quæ prælegavi prædicto Baudeto per quindecim annos à die obitus mei in antea numerandos in prædicto hospitio suo, & in d. tinâ prædicti Baudeti faciat suam vindemiam per d. quindecim annos, postea prædictam tinam D. Baudetus faciat permutare ubi d. Baudetus sibi placuerit; volo tamen, quod illis diebus D. Hugo faciat suam vindemiam, dictus Baudetus non debeat vindemiare, & è converso, quando illis diebus præd. Baudetus faciat suam vindemiam, d. Hugo non debeat vindemiare; ex simili modo ordino de vino vendendo per dd. Hugonem & Baudetum. Item prælego d. Baudeto triginta eyminatas vineæ liberas & francas, quas habeo in clauso vocato Arcumproasse, confrontatas ab oriente cum itinere publico, & ab occidente cum vineâ P. Sanccie Suffred. Item decem vasa vinaria, quæ sunt infrà duas domos juxtà puteum prædicti hospitii prælegatum ipsi Hugoni; item tres lapides oleum tenentes existentes in prædicto penore. Item cum Dominus Pater meus ordinasset in suo testamento quod annis singulis per me & hæredes meos darentur amore Dei viginti quinque faumatæ bladi, quælibet faumata decem eyminarum, quarum medietas esset filiginis & alia medietas hordei de quibus fieret panis, & daretur ter in septimanâ à festo omnium Sanctorum in antea quantum durarent, ea propter & pro elemosinâ faciendâ prælego eidem Baudeto ultra prædicta d. totum id quod habeo & percipio in redditibus portaliū Civitatis Av. quod percipio in præd. pedagio, quod pedagium dividitur inter omnes Dominos in tribus solutionibus congregatis, & totum id, quod perci-

pio in leuda Civitatis Av. Item dimidiam pīctam quam percipio in portu Rhononatii, & totum illud quod habeo & percipio in pedagio falis, quod vehitur seu portatur per flumen Rhodani, tam in pecuniā quam in fale, & in pedagio sancti Pauli, & totum id quod habere contigerit in prædictis redditibus tempore mortis meæ, & prætereā totum id quod in futurum, duce Domino, acquiram in prædictis leudis ac pedagio portualium, portūs atque pedagogii Rhodani. Volo, jubeo & hanc legem impono, quod idem Baudetus non teneatur nec possit ullo modo vendere prædictos redditus, quos sibi pro d. eleemosinā faciendā prælegavi, sed volo quod sit adstrictus perpetuò ad præd. eleemosinam faciendam; si verò aliquid superesset de redditibus pro eleemosinā prælegatis, possit facere ad suam voluntatem, & pro d. eleemosinā ordinatā per D. Patrem meum, prædictos redditus obligo & hypotheco, obligata. & hypothecata esse volo.

Item prælego Joanneto filio meo quoddam aliud hospitium meum, quod est in Parochiā sancti Agricoli, & confr. ab oriente cum carreriā publicā, à parte occidentis cum bedali Sorgiæ, in quo quidem hospitio est hospitale nostrum a parte Sorgiæ, & a parte orientis aptantur tela, pro quo servio hæredibus Domini Joannis Cabassole quinque fl. & septem d. in festo Paschæ. Item prælego d. Joanneto omnia vasa vinaria in præd. hospitio extantia, & duos magnos lapides pro aptando telas. Item aliud meum hospitium in d. Parochiā sancti Agricoli, confrontatum à meridie cum prædicto hospitio, ab oriente & à circio cum carreriis publicis. Item decem solidos turonenses, quos mihi serviunt hæredes Joannis Giraudi filii Rostagni Giraudi quondam Macellarii pro quodam hospitio suo, quod est ibidem, confr. ab oriente & à meridie cum dd. meis hospitiiis & servio pro prædictis decem solidos & pro hospitio meo præconfrontato hæredibus Domini Joannis Cabassole unum obolum in festo Paschæ. Item prælego eidem Joanneto quoddam hospitium in Parochiā sancti Agricoli in carreriā de Massiis, confrontatur ab oriente & à circio cum hospitio hæredum Domini Joannis de Auronis; & à circio cum carreriā publicā, pro quo servio curiæ Episcopalis Av. tres fl. & sex d. & est francum à privilegio vineæ vispalis. Item tredecim eyminatas vineæ francas & liberas in claufo Longa bruna, quam appellamus vineam Soquetti, confr. ab oriente cum itinere publico, & ab occidente cum vineā hæredum Domini Petri de Malculfo. Item quamdam fayciam vineæ præd. contiguam confrontatam ab occidente cum itinere sancti Ruffi, à meridie cum vineā hæredum Francisci Bartholi Simatoris pannorum, quam pro nobis possidet, à circio cum vineā Jacobi de Volobrica; item sex eym. vineæ francas & liberas, quas habeo extrā portale Pontis fracti confrontatas à circio cum hortis, qui possidentur sub

Dominio Domini Berengari Raymundi militis, à meridie cum vineâ hæredum Domini Bernardi Rascaffii, & ab occidente cum itinere publico. Item prælego prædictis Baudeto & Joanneto quartam partem paratorii seu batitorii, quod est in territorio Avinionis, in loco vocato Sacristia, quam habeo pro indiviso cum Guillelmo Laurentii, Petro & Berengario Larteyfuqui, pro quâ servio præposituræ Aven. sex solidos & tres den. Item medietatem sex fayciarum prati siti propè d. paratorium, quas habeo pro indiviso cum Berengario & Petro Larteyfuqui, pro quâ servio præposituræ Av. tres eyminatas annonæ cum dimidiâ, Item prælego dictis Baudeto & Joanneto quoddam operatorium meum, quod est in Parochiâ sancti Petri juxta puteum ferratorium confrontatum à meridie & ab oriente cum carreriis publicis & ab occidente cum hospitio pontii Rigordi, pro quo servio elemosinæ fustariæ triginta solidos tur.

In omnibus autem aliis bonis meis mobilibus & immobilibus, libris juris, vasis argenteis & armaturis, de quibus non ordinavi. seque moventibus juribus & actionibus quibuscumque quæ habeo & possidebo tempore mortis meæ in civitate Av. seu ejus territorio in castro pontis Sorgiæ & sancti Saturnini, seu eorum districtu, facio, instituo & ordino & ore meo proprio nomino hæredes meos universales prædictos Hugonem, Baudetum & Joannetum filios meos æquis portionibus & si præd. Hugo decederet quandocumque, relictis superstitibus sibi liberis masculis, uno vel pluribus & cujuscumque gradûs, hoc est filiis, nepotibus, pro nepotibus & deinceps descendantibus unum tantum filium suum masculum primo natum, qui remanserit in sæculo idoneum ad regendum vel alium ex eis, quem ipse filius meus ad hoc elegerit, & sic deinceps per nepotem meum primo natum idoneum in suprâ, quem ipse nepos elegerit unicum, & ita semper decisivè unum tantum masculum substituo prædicto Hugoni, & ejus tali filio nepoti meo illius filium pro nepotem meum, & sic deinceps sic decedenti sine liberis masculis gradatim de liberis masculis ad liberos masculos descendendo modo prædicto in bonis, quæ statim sequuntur, etiam substituo; si verò decederet sine hæredibus masculis, hoc est, sine liberis ex suo corpore legitimè procreatis, vel si hæredes masculi vel hæredes hæredum semper intelligendo de liberis masculis in pupillari ætate, vel postea quancumque sine hærede vel hæredibus liberis masculis ex suis corporibus legitimè procreatis substituo prædicto Hugoni & aliis hæredibus ab ipso descendantibus per ordinem & gradatim, hoc est, illi, qui ultimo decesserit sine liberis masculis videlicet in omnibus illis, quæ sibi prælegavi pro suprâdictis anniversariis & capellanis exsolvendis modo & formâ & conditionibus præscriptis Baudetum filium meum & suos hæredes masculos & hæredes hæredum suorum masculos, si

quis ex eis tunc supererit eisdem modis & formâ sicut in dictâ substitutione dicto Hugoni & suis liberis factâ continetur, & post d. Baudetum & ejus hæredes masculos & hæredes hæredum substituo prædictum Joannetum & liberos suos, modo & formâ prædictis successivè, videlicet in his, quæ d. Hugoni prælegavi pro dictis anniversariis & capellanis Joannetum filium meum & suos hæredes masculos & hæredes hæredum eisdem modo & formâ & conditionibus; & si ipse Joannetus vel sui liberi masculi unus vel plures tunc super essent in humanis; si verò non super essent, substituo ei sic ultimo sine hærede masculo decedenti, scilicet in illis quæ d. Hugoni prælegavi pro d. anniversariis & capellanis Pauletum filium meum & suos filios masculos eis modo & formâ & conditionibus, & alium filium meum *primogenitum*, qui non esset religionem ingressurus vel beneficium ecclesiasticum affectus, vel ad sacros ordines promotus.

In omnibus autem aliis bonis, in quibus prædictum Hugonem mihi hæredem universalem institui & in aliis bonis quæ sibi prælegavi, si contigerit ipsum mori sine hærede masculo ex suo corpore legitimo procreato, vel si contingeret hæredes suos masculos mori in pupillari ætate vel postea sine hæredibus masculis ex suis corporibus legitimè procreatis substituo Baudetum & Joannetum filios meos & post eos suos hæredes masculos gradatim & successivè æquis portionibus; si verò dictum Baudetum mori contingeret in pupillari ætate vel postea sine hærede masculo vel si ejus hæredes, &c. substituo prædicto Baudeto & ejus hæredibus Joannetum & suos hæredes masculos & hæredes hæredum, si verò quod Deus avertat! Hugonem & Baudetum & Joannetum filios meos & suos filios mori contingeret sine hæredibus masculis legitimis substituo eis Pauletum filium meum, &c. tutores autem & tutrices, gubernatores & administratores omnium & singulorum liberorum meorum impuberum & ipsis liberis impuberis & bonis eorum do, constituo & ordino Verdaynam uxorem meam, Hugonem de Sado filium meum, Garnerium de Sado & Guillelmum Triginta librarum, volo tamen & ordino quod ipsi tutores & tutrix omnes simul debeant gubernare & administrare. Hoc est meum ultimum testamentum & mea ultima voluntas nuncupativa & dispositio extrema, quod & quam valere volo jure testamenti nuncupativi vel solemnitis & jure testamenti perfecti & imperfecti, & jure epistolæ, & jure legati ad pias causas facti, & jure codicillorum & donationis causâ mortis vel irrevocabilis inter vivos, & jure divisionis factæ inter liberos à parente, & si non valet aliquo-modorum prædictorum, volo quod valeat secundum Leges; & si secundum Leges non tutius, volo quod valeat secundum Canonicas Sanctiones; & si hoc non sufficeret, volo quod

quod valeat, jure, modo & formâ, quibus melius & tutius valere poterit & debebit quælibet ultima voluntas. Verùm quia jura volunt quod si testamentum vitiatur vel non teneatur in uno, quod ipsum totum nullius sit momenti, hoc non est intentio mea; imò rogo & ordino & expressè requiro quod si in aliquo testamenti mei sit defectus, non obstante ipso defectu, omnia alia plenam obtineant firmitatem. Volo insuper & præcipio quod hoc testamentum in iudicio productum vel non productum, & quælibet clausulæ in ipso contentæ possint & valeant liberè & impunè dictari, corrigi, emendari & meliorari addendo juri vel facti clausulas, vel diminuendo, ad dictamen, consilium & intellectum cujuslibet sapientis, facti tamen substantiâ non mutatâ, semel & pluries toties quoties opus fuerit & donec robur plenissimum obtineat; volo insuper & concedo quod dictamen & correctio, quæ ibidem fierent, illud robur habeant, quod haberent si verbi omissio testamenti mei appositæ essent. Rogo testes infrâ scriptos ut de prædictis omnibus perhibeant testimonium veritatis, & nihilominus volo & expressè concedo tibi Notario infrâ scripto quod de quâlibet parte testamenti mei præsentis, capitulo vel clausulâ unicuique & cuilibet ad quem spectat vel spectabit quoquo modo conficias publicum seu publica semel & pluries instrumentum seu instrumenta. Acta fuerunt hæc Avenione in hospitio dicti Hugonis præsentibus Dominis; Guillelmo Siquerano Præsbitero, Joanne de Sylvis Decano Ecclesiæ sancti Agricoli, Joanne de Sancto Prisco Præsbitero Beneficiato in Ecclesiâ sancti Agricoli, religiosi fratribus Jacobo Basle Priore Prædicorum Av. Privato Tersolis d. ordinis, Bertrando de sancto Guillelmo Gardiano Conventus Fratrum Minorum, Pontio Guyberti d. Conventus, & Joanne Sicurane Præcentore Ecclesiæ sancti Desiderii testibus ad præmissa vocatis specialiter & rogatis per d. testatorem, & me Bernardo de Sarramentefio juniore, publico autoritate apostolicâ & imperiali Notario, qui præmissis omnibus una cum dictis testibus præsens fui, eaque in notam recepi, & in hanc formam redegi, signoque meo solito signavi.



N. XXV.

Dans l'Eglise des Cordeliers , la seconde Chapelle qu'on trouve à main droite , en entrant par la grande porte , est celle que Hugu de Sade dit dans son Testament avoir fait bâtir. Ses armes y sont peintes à la vouste & en plusieurs autres endroits. On les voit sculptées sur une pierre-ponce contre la muraille à gauche avec cette inscription gravée au dessus en Lettres Gothiques.

HIC SUBTUS EST SEPULCRUM NOBILIS
HUGONIS DE SADE ET SUORUM,
QUI FECERUNT ÆDIFICARI HANC CAPELLAM SANCTÆ
CRUCIS , ET UNAM ALIAM SANCTÆ ANNÆ DE SUPER
ET FUNDAVERUNT DUAS MISSAS PERPETUAS ,
ET DOMINA VERDAINA EJUS UXOR UNAM ALIAM
QUOD FECIT FIERI JOANNES EJUS FILIUS.

EGO infra scriptus Sacræ Theologiæ Doctor Ordinis Minorum Sancti Francisci Conventualium , Conventûs Avenionis Guardianus , fidem facio suprâ scripta verba contineri in lapide marmoreo tumuli Nobilis Viri Hugonis de Sade. In quorum fidem manum meam cum sigillo officii mei præsentibus apposui Avenione die septimâ Septembris anni suprâ millesimum septingentesimum trigesimi tertii.

Frat. Lud. FAURE, Guardianus.



N. XXVI.

TESTAMENT DE LAURE DE NOVES FEMME

d'Hugues de Sede.

IN nomine Domini Amen. Anno Domini millesimo trecentesimo quadragesimo octavo, & die tertiâ mensis Aprilis, in præsentia Arch. de la
tui Notarii & testium subscriptorum ad hæc specialiter vocatorum de. Chartier
& rogatorum, ego Laura uxor Hugonis de Sadone Civitatis Ave- de Mazan, T.
nionensis, filia quondam Domini Audeberti de Novis, volo provi- 4. f. 234
dere salutem animæ meæ, sana mente, per Dei gratiam licet debilis vel
ægra corporis, si quod testamentum, testamenta, codicillum, codi-
cillos, aut quamlibet ultimam voluntatem olim fecerim, illud, illa,
illum, illos & illam nunc casso penitus & infringo per hoc præsens
testamentum meum nuncupativum, hoc autem testamentum meum
præsens nuncupativum, quod nunc condo, modo omnibus valitu-
rum facio, & ordino in hunc modum. Imprimis commendo ani-
mam meam altissimo Creatori Domino Deo nostro Jesu Christo, &
Beatæ Mariæ Virgini ejus Matri, & toti curiæ Supernorum, & eli-
go sepulturam corpori meo in Ecclesiâ Fratrum Minorum Civitatis
Avenionis, & accipio de bonis meis pro animâ meâ quinquaginta
florenos auri de Florentiâ boni ponderis, de quibus: lego Candellæ
Beatæ Mariæ de Donis Civitatis Avenionis tres solidos; Item lego
Operi Pontis sancti Benedicti Civitatis Avenionis quinque solidos;
Item lego luminariæ sancti Agricolæ duos solidos. Item lego Soro-
ribus Repentitis, quæ sunt in Civitate Avenione in domo Domini
Archiepiscopi Narbonens. quinquaginta solidos. Item lego singulis lu-
minariis Ecclesiarum Parochialium Civitatis Avenionis duodecim de-
narios. Item lego singulis hospitalibus pro pitanciâ pauperum quin-
que solidos. Item volo & ordino quod pro animâ meâ dicantur
post mortem meam mille Missæ, & jubeo dari cuilibet Sacerdoti,
seu Sacerdotibus, dicenti seu dicentibus dictas mille Missas, id quod
maritus meus suo velle ordinabit. Item lego fratri Bertrando Gaufri-
di, fratri Petro Alimhaffi, fratri Bertrando Nicolai ordinis Fratrum
Prædicatorum, cuilibet istorum quadraginta solidos. Item lego Do-
mino Joanni de Megeneto Capellano nostro viginti solidos. Item
lego Juaquetæ ancillæ meæ viginti solidos. Item lego Bertrandæ Bo-
veræ viginti solidos, item duobus Capellanis Curatis sancti Agrico-
læ, cuilibet eorumdem quinque solidos. Item lego Augeriæ filiæ
meæ jure institutionis duos florenos auri. Item lego Ermesendæ fi-
liæ meæ ordinis sancti Laurentii jure institutionis quinque florenos

L ii

auri. Item lego Guarfendæ filiæ meæ jure institutionis unum florenum auri. Item lego Audeberto filio meo jure institutionis quinque florenos auri. Item lego Hugoni, Jacobo, Petro, Joanneto, Philippo filiis meis jure institutionis, cuilibet eorum unum florenum auri de Florentiâ boni & justî ponderis. Item lego quibuslibet puerorum, quos me contigerit habere post mortem meam jure institutionis, cuilibet eorum unum florenum auri de Florentiâ boni & justî ponderis, & in istis suprâ per me legatis hæredes meos instituo dictos filios meos & filias meas prænominatos. In omnibus autem aliis bonis meis mobilibus & immobilibus, seque moventibus quæcumque sint, qualiacumque, quantacumque, ubicumque & quocumque nomine censeantur, hæredem meum universalem solum, & insolidum mihi instituo & ore meo proprio nomino, & esse volo, videlicet Hugonem de Sadone maritum meum. Hoc est autem testamentum meum ultimum & ultima voluntas, quod & quam valere volo jure testamenti, jure codicillorum, jure cujuslibet ultimæ voluntatis, & omni eo jure, modo, & formâ quibus melius valere poterit & debebit, & rogo vos omnes testes subscriptos, ut dum locus fuerit, de præmissis omnibus feratis testimonium veritatis. Volo etiam quod de præmissis omnibus in totum vel partem possit, & possint fieri publica instrumenta, & publicum instrumentum per te Notarium subscriptum unicuique petenti & pertinenti; Acta fuerunt hæc Avenione in hospitio dictæ testatricis præsentibus testibus vocatis & rogatis, Domino Guillelmo Rigaudi de At. Petro Castor diœcesis Aptensis, Mathæo Pugeti Ruthenenfis diœcesis, Francisco de Condaminâ loci de Baudamio diœcesis Gerundensis, Guillelmo de Termis Avenionensis diœcesis, & Pontio de Osta Dyensis diœcesis, & me Guillelmo Jacobi publico autoritate imperiali Notario, qui prædictis omnibus & singulis una cum prænominatis testibus præsens interfui, & ea omnia, & singula de voluntate dictæ testatricis scripsi, publicavi, & in notam recepi, de cujus notâ non cancellatâ, non vitiatâ, non in aliquâ sui parte suspectâ, ego Guillelmus de Tornaco publicus autoritatibus imperiali & curiæ Domini Marecalli Notarius, licentiâ & mandato commissione & autoritate mihi datis, factis & concessis per Dominum Jacobum Arbaudi juris civilis professorem atque judicem ordinarium curiæ Domini Marecalli Domini nostri Papæ & Romanæ curiæ, hoc præsens publicum instrumentum scripsi, extraxi hic, meque subscripsi, signoque meo consueto signavi in fidem & testimonium omnium præmissorum.

- *Extractum ab instrumento originali in Tomo quarto fol. 234. Cartularii existente penes Archivium illust. ac potent. Domini Comitis de Sadone Civit. Avenionis, per nos Jacobum Poncet & Elzearium Imonier*

Notarios publicos & apostolicos dictæ Civit. Aven. in cujus rei fidem nos subscripsimus factâ prius cum d. instrumento originali nobis exhibito ab illust. Domino de Sadone Abbate d'Ebreuil debitâ collatio ne coram ill. & potent. Dominis, Ludovico Elizabeth Marchione de Peruffis Locum-tenente generali exercituum Regis christianissimi, Josepho Francisco Xaverio Marchione de Seytres de Caumont, Ludovico Dominico Marchione de Cambis, Henrico Josepho de Massilian, Equiti Ordinis sancti Ludovici, ac coram Rmo. Domino Joanne Andrea Joachimo Tempier, Priore Collegii sancti Martialis, Rmo. Domino Petro-Paulo de Ribere, præposito Coadjutore Ecclesiæ Collegiæ Oppidi Insulæ, & Rmo. Domino Joanne-Maria Borelli, Canonico Ecclesiæ sancti Desiderii dictæ Civit. Aven. nobiscum subsignatis.

Datum Avenione die decimâ-nonâ mensis Martii, Anni millesimi septingentesimi sexagesimi secundi.

PERUSSIS, SEYTRES-CAUMONT, CAMBIS-VELLERON, MASSILIAN, RIBERE, Prévôt Coadjuteur de l'Isle, Dom TEMPIER, BORELLI, Chanoine de saint Didier.

L'ABBE' DE SADE.

PONCET Not.

IMONIER Not.



N. XXVII.

EXTRAIT DE QUELQUES LETTRES SUR
Pétrarque & Laure.

MR. le Marquis de Caumont, ce sçavant aimable, que la Ville d'Avignon sa patrie, & la République des Lettres ne sçauroient trop regretter, étoit en relation avec tous les Sçavans de l'Europe; il avoit lié un commerce de lettres avec Milord Atterbury, Evêque de Rochester qui lui écrivit de Paris, le 25 Mars 1731.

» Si vous avez quelque chose de certain sur Pétrarque, sa vie, ses écrits, son amour pour Laure, qui ne soit pas connu de tout le monde, je vous prie de m'en faire part. (a)

L'Evêque de Rochester reçut peu de temps après une réponse qu'il communiqua à l'Abbé des Fontaines qui alloit souvent le voir. Celui-ci travailloit alors à son Nouvelliste du Parnasse: il sentit que rien n'étoit plus propre à orner ses feuilles périodiques, que les lettres d'un homme qui sçavoit joindre les graces du style à une érudition très-variée; & il s'empressa d'y insérer ce fragment de la réponse du Marquis de Caumont à l'Evêque Anglois.

Nouv. du
Parnasse. T. 2.
f. 236.

» C'est fausement, Monsieur, que Marot & Mellin de St. Gelais, & après eux l'Abbé Lenglet, sous le nom du Chevalier Gordon, disent que François I. fit rétablir & refaire en passant à Avignon le tombeau de Madame Laure. Il ne paroît aucun vestige de ce prétendu tombeau. Il est surprenant que des Auteurs contemporains aient rapporté un fait visiblement faux. Au reste les plus laborieux Commentateurs de Pétrarque n'ont pu encore décider du nom de la famille de la belle Laure. Il y en a même qui pensent que c'est un personnage imaginaire, & une Iris en l'air. Ceux qui croient qu'elle étoit de la Maison de Sade, donnent pour preuve les vers de François I, qui se montrent ici aux voyageurs dans l'Eglise des Cordeliers, écrits sur du parchemin, d'un caractère qui paroît être effectivement du temps de François I. Ces vers d'un Poëte Roi, valent bien tous les marbres précieux qui auroient pu être employés à la construction de son tombeau.

(a) *Si quid extat apud vos de Petrarchæ vitâ & scriptis, ejusque & Lauræ amoribus quod non vulgò scitur & tamen fide dignum, oro ut communices.*

Extrait de la Lettre de l'Evêque qui écrivoit en Latin.

Voici la réponse de l'Evêque à cet article. On y reconnoît son caractère d'esprit juste , sensé & enjoué.

» Je ne suis pas assez curieux des anecdotes de Pétrarque & Laure
 » pour vouloir vous causer le moindre embarras ; mais , si par ha-
 » sard vous trouvez sous la main les vers de François I. , je
 » vous prie de les insérer dans une de vos Lettres. Il est sans doute
 » glorieux pour Laure d'avoir été chantée par un tel Roi ; mais je crois
 » qu'elle se trouve encore mieux de l'avoir été par Pétrarque. Tout
 » le monde lit ses Poésies ; peu de gens connoissent les vers de
 » François I. ; la plupart même ignorent qu'il en ait fait. (a)

A Paris , le 14. Mai 1731.

Mr. le Marquis de Caumont qui écrivoit librement à l'Evêque de Rochester ce qui lui venoit à l'esprit , fut fâché de trouver dans le Nouvelliste du Parnasse l'article de sa lettre sur Pétrarque & Laure. Il en fit des reproches au Prélat par la Lettre suivante.

» Au reste , M. permettez que je vous fasse des reproches d'avoir
 » fait insérer l'article d'une de mes Lettres dans le Nouvelliste du Par-
 » nasse. On écrit bien des choses qui ne sont pas faites pour l'im-
 » pression : un commerce libre d'amitié n'exige pas l'exactitude con-
 » venable aux faits qui doivent être présentés au Public. D'ailleurs
 » vous avez pu voir dans les Lettres qui ont suivi celle dont l'ar-
 » ticle en question a été tiré , que je vous y parlois en homme mieux
 » instruit sur le nom de famille de la belle Laure. Au moyen d'une
 » constante tradition & des preuves solides qui résultent la plupart
 » des monumens contemporains , j'ai tout lieu de penser qu'elle étoit
 » réellement de la Maison de Sade. Je pourrois , s'il étoit nécessaire ,
 » entrer dans une discussion à ce sujet , & établir sans réplique mon
 » sentiment , qui est en effet celui de toutes les personnes qui ont
 » bien voulu se donner la peine de s'en instruire.

Mr. le Marquis de Caumont avoit raison de dire dans sa première Lettre que les plus laborieux Commentateurs de Pétrarque n'avoient pu encore décider du nom de famille de la belle Laure. On voit par la seconde qu'il s'étoit laissé aller à une erreur établie depuis long-temps dans le Pays , que Laure étoit de la Maison de Sade ,

(a) *Nollem quoad secretiorem Petrarchæ & Lauræ historiam tibi negotium facessere. Neque enim tantum curiosæ istarum rerum scrutationi do , ut cuiquam molestus esse vellem. Sed si ad manum sit Latræ illud Epitaphium quod à Francisco I. scriptum dicitur , tuis aliquando litteris inclusum mites. Benè certè cum Lauræ actum est quod talem Regem sed melius adhuc quod Petrarcham habuerit laudum suarum præconem. Hujus cantilenæ ab omnibus leguntur ; an scripserit & quid de eâ scripserit Franciscus plerique nesciunt.*

ou plutôt qu'il ne voyoit pas bien clair sur cela , & que sa façon de penser n'étoit pas encore affermie.

Lui qui aimoit la vérité & la cherchoit de si bonne foi , avec quel plaisir verroit-il aujourd'hui lever le voile dont le temps avoit couvert cette belle Avignonoise que Pétrarque a si bien chantée ? Il m'auroit aidé dans mes recherches , & sur-tout il m'auroit appris à les présenter au Public dépouillées de cette sécheresse qui rend les discussions de fait si ennuyeuses pour les gens du monde ; talent qu'il possédoit supérieurement.

Cette idée renouvelle les regrets que sa mort me causa , lorsque nous eûmes le malheur de le perdre il y a 18 ans en 1745. Je le regretterois encore bien davantage , si je ne retrouvais son esprit , son goût pour les Lettres , & toutes ses bonnes qualités dans les enfans qu'il a laissés. Je saisis avec plaisir cette occasion qui se présente si naturellement de leur donner un témoignage public de mes sentimens pour eux.



N. XXVIII.

Epistola Francisci Petrarchi ad Amicos.

RELIQUÆ nos malorum veterum exercent; honestatem profiteri ^{Fam. l. 9. ep.} volumus, nec valemus. Nulla nobis de presenti fides preteriti temporis opinione laborantibus. Importune fores obsidet amica, & sepius pulsa revertitur atque insidiis pernox latet: jures celibem te agere vitam velle, prelatam sibi alteram credet ut cui & incognitus celibatus & persuasum sit te vitâ simul & femine consortio cariturum. Comites antiqui limen assuetum agmine facto circumstant, evocant, interpellant, diem festum & conventum nobilium matronarum alacri clamore denunciant: responderes te talia non amare; primum atterriti mirantur, mox irident, & injectâ manu protrahunt quo nolis, ut qui mutatos affectus & proximam senectutem quam in se juvenilibus adhuc animis non advertunt, nec in coetaneis suspicantur. Procuratores & rei domesticæ ministri damnis hinc instantibus occurrendum, hinc preteritis succurrendum consulunt, ingererem illud Anaxagoræ. *Non essem ego salvus nisi ista periissent*; aut simulatorem aut insanum putant. Amici partim residem sollicitant & mille vias ambitionis atque avaritiæ ostendunt; utendum tempore & occasionem fortune impigrè rapiendam. Testantem superos bonis propriis contentum esse, pars vecordem nihilique hominem fastidit, pars fronte consilium occultare, ne quis sibi pectus monstranti questus partem tribuat, arbitrantur. Quid majoribus infisto cum minimorum indignatio non desit. Sartori futorique meo persuadere non possum ullis artibus me laxiorem vestem & calceum velle quam soleo. Putant me fingende modestiæ causâ loqui, & cum multa promiserunt non petitioni mee, sed opinioni sue obsequuntur. Sic jam senes adolescentum malis premuntur, versantique animo quid hic remedii esse possit, una tantum ad salutem ostenditur via ut aliquò terrarum fugiamus ubi nos sanam mentem attulisse non sit incredibile, ubi possimus tandem esse quod sumus, nec cogamur esse quod fuimus. Sepè fessis motum latus & mutatus aer egris profuit. Mansuescunt arbores insite & translata olera convalescunt. Quod ad me attinet, amici, id mihi nunc in animo est, quamvis enim contra multorum sententiam sic sentio, sepe alibi tranquillius senectutem agi quam ubi adolescentia acta est. Avenione 7. Calendas Octobris.

M

N. XXIX.

*Reverendo Viro D. FRANCISCO PETRARCE, Canonico
Padoano laureato Poete, concivi nostro carissimo,
Prior artium & vexillifer justitie Populi & com-
munis Florentie.*

*Bibl. Laurent.
Plut. LXXXX
infer. No. 14.
pag. 106.*

M Ovit jam diu pariter animos atque aures nostras tui nominis fama, dilectissime civis & fausta patrie nostre proles! Movit nos admirabiles profexionis & excellentis tui studii meritum, ut qui intensos à seculis lauros vertice digno virentes acceperis, sis mire indolis & perpetue posteritati futurum exemplar. Apud tuos coetaneos Dominos ac cives & compatriotas signa quidem interne dilectionis inveneris qui tibi majoris persecutionis ac benignitatis semper gratiam rationabiliter vindicabas. Tibi igitur quem dominico ac paterno semper affectu prosequimur, nequid in urbe tua fortasse minus equanimiter ferendum sit, ruris aviti pascua concedimus, ac de publico quidem erario à privatis civibus redempto ac sine alicujus exceptionis titulo de mera paterne dilectionis liberalitate donamus. Munus quidem parvum, si ad rem respicias, sed ad civitatis nostre leges & mores, quique hoc cives assequi nequiverint, non rerum tuarum gratificatione pensandum. Poteris itaque hanc urbem incolere que te genuit. An tibi forte terra marique per varios orbis tractus externa vagis erroribus querenda suffragia aut peregrinis sedibus loca pacis? Nec te patriæ prædulcis amor alliciet, que de cetero miram alteram latinis esse non ambigit. Quid in alio queri & non illud tibi Virgilianum ascripserimus *Tellus hec tali se jactet alumno*. Mira quidem de Marone, ac electis quam pluribus auctoribus legimus quos antiquitas ipsa, quo jure tamen incertum est, nova semper facit condolendos. Nos vero tibi que nostra presens etas accomodat, si Cæsares non sumus aut Mecenates, aut talium illustres titulos, quos hæcenus incoluerunt, libentissimè tui erimus professores tantum tui honoris avidi ac promotores liberalissimi pariter congratulati nobis & patrie, que talem ac tantam ex se sobolem produxisse meruerunt. Virum non urbi sue tantum sed orbi unicum, qualem non prisca à seculis vidit etas, nec sibi surgentem alium promittit futura posteritas. Neque enim ignoramus quam rarum, quam colendum, quam divinis ingeniis clarum nomen Poete habendum sit. Adeo non immerito sacer ille Ennius ausus est suo quodam jure sanctos appellare Poetas. Quos &

vates cui mens ac divinum os accepimus, aut edera aut mirtho, aut lauro paribus fere laudum preconiiis cum triumphalibus Cefaribus coronandos, ut qui e mortalibus immortales se fecerunt, idonei bello rebusque gestis; hi divini atque excellentissimi studii viribus ac pallentibus otiis seque suisque posteritati mandatis decerpendum tam difficiles lauros, ederas aut mirthos suisque imponendum temporibus summa quidem autoritate ac deliberatione majorum potestatem sibi pariter vindicarent. Nam & teste Sallustio *pulcrum est benefacere Reipublice, etiam benedicere haud absurdum est; vel bello vel pace clarum fieri.* Sed & qui fecere & qui facta aliorum scripsere multi laudarunt, à quibus, ut ait Lucanus, *omne evi senium sua fama repellit.* Quis te igitur, preco ingens, alio aspectu aut devotione seu mavis veneratione respexerit quam si Maronis spiritus aut Ciceronis eloquentia mortales iterum artus indueret. O rem detestandam ut audita potius quam visa laudemus. Laudamus quidem te immo admiramur: quis non admiretur in tanta magnificorum ingeniorum ac præstantissimorum hominum copia seu infinita potius studiorum varietate tantam fore scriptorum inopiam tantamque Poetarum à seculis raritatem. Quis alius in hoc causam reddiderit, nisi rei ut ait Cicero, quandam incredibilem magnitudinem ac difficultatem? quam jam mortalium incuria sopitam, tu solus vigili studio ac ardentissimi ingenii viribus relevasti. Amplius autem carissime civis, cum nuper civitatem nostram velut dextro pede claudicantem liberis carere studiis videremus, maturo iudicio provisum est apud nos secundo fidere ingeniorum secundissimas doceri artes & cujusque professionis vigere studia ut res nostra publica sulca consilio inter alias, ut Roma parens omnis Ausonie sedes principatum accipiat & demum letis auspiciis actum ut magis ac magis in dies ac dies succrescens studio ipso refloreat. Profecto enim illud magnum, illud singulare arbitrabatur patria quod tu solus unicuique potes efficere, quod etiam apud veteres rarissimum ac semper excellentissimum fuit. Itaque tua sacra tempora patria requirit, quo affectu quo jure astrictius potest, ut te duce hoc cohereat studium hac singularitate ceteras precellat. Tu tuum librum ac legendi facultatem eligas quem honori ac studiis tuis censeas commodiorem. Erunt insuper nonnulli ingenio clari qui te duce audebunt forsan carmina sua committere fame: etenim parvo privilegio magne res constare sunt. Accingere igitur ut te ulterius, vir optime, Africanum tuam opus quod immortale laboras & neglectas per tot secula musas aonias nomini tuo & glorie aut voluntati nostre amplius non subtrahas: satis nempe pervagatus es & mores urbesque tibi exterarum gentium clare sunt. Te Magistratus quilibet & privatus: te proceres & plebei; te Lares aviti; te recuperatus ager exposcunt. Venias igitur expec-

tate venias & eloquentie tue facundie ceptis fave, quem clara voce non revocat sed absentem diu advocat patria quod vix unquam hoc pacto alteri contigisse meminimus. Si quid autem presentibus minus cultum minusque luculentum ajectum est, hoc ipsum ut venias pro se allegat patria. Tu tamen nostre decus patrie tibi persuadeas nobis fore carissimum sed multo fore cariorem si patrum ac dominorum tue urbis monitis ac preceptis obtemperes. Plura denique supererunt que Johanni Boccacii presentium latori civi nostro & hujus operis legato carissimo verba serius explicanda commisimus, cui fidem integram per te prestari volumus tanquam nobis.

N. X X X.

Epistola Nicolai Laurentii.

*Resp. Epist.
Petr. Bibl. Reg.
Taur. Codice
DCCLXXXIV.
fol. 173.*

A Uctore clementissimo Domino Nostro Jesu-Christo, Nicolaus Asseverus, & clemens libertatis, pacis, justitieque Tribunus, & Sacre Romane Reipublice liberator, illustris clare virtutis viro Domino Francisco Petrarche, Poete dignissimo, Laureato, & concivi carissimo salutem & summi gaudii plenitudinem & honorem. Dulcissima litterarum vestrarum series resperfa Reethorice verissimarum plena fomite rationum, perlecta legentium & audientium visum, auditumque recreatione refovit, & digesta interius pavit suavius intellectum: etenim gratissimo exortamine vestro per exempla laudabilia bonorum veterum per etiam rationes ad virtutum amplexus nos sumus & fuimus plurimum recreati & quanta sit vestra circa urbem ejusq; statum prosperum affectionis benivole plenitudo ex liſteris vestris plene colligitur, & ex notâ per visum vestre bonitatis prudentiâ certissimum retinetur & de affectione sinceritatis perfecte quam habetis in nobis & urbe, Nos & Romani singuli vobis afficimur & ad honores & commoda sincerius obligamur. Et utinam persone vestre presentia Rome foret, nam sicut anulum aureum pretiosissimus lapis ornat, sic persone claritas ornatam & decoram redderet almam urbem cujus totius populi anima est ipsa libertas, quantum pro ejus noviter gustatâ dulcedine quam diutius perpeſſo ſervitutis errore Romani omnes prius paterentur animas eorum evelli cordibus quam reduci in amarissimam ſervitutem, maxime quum res suam revertatur ad naturam de facili & urbs caput & principium extiterit libertatis, que multis temporibus se experta est impie, proh dolor, ancillarii propter quod de contricto erecti laqueo Deo conjubilant & pro libertatis conſervatione mor-

tem & discrimina nulla vitant. Nos autem & ipsi promptissimi sumus ad singula que vestrum respiciunt commodum & honorem. Datum in Capitolio in quo regnante iustitia recto corde vitimus. Die xxviii mensis Julii xv indictione liberate Reipublice anno 1^o.

N. XXXI.

*Littera missa Tribuno per D. Franciscum Petrarcham,
Poetam Poetarum modernorum poetantium Rome.*

NON desinam cotidie tibi scribere magis ut quidquid de te par-
turit animus meus primus omnium scias, & tui sollicitudinem. *Ibid.*
apud te potissimum deponam sine ullâ responsionis tue spe. Hanc
enim, fateor, cupio, potius quam expectem inter tantas & tam
varias curas tuas. Hoc igitur primum scio te in altissimâ speculâ
constitutum nec malorum tantum sed omnium omnino mortalium,
neque eorum modo qui nunc sunt, sed eorum etiam, qui omnibus
seculis nascentur, aspectui iudicioque ac sermonibus expositum;onus
ingens, sed preclarum ac pulcherrimum singularis & gloriosi negotiâ
suscepisse. Nunquam te presens etas, ut reor, nunquam posteritas
fitebit. Ceterum sermones hominum pro uniuscujusque libidine vani
atque discordes sunt, propositum tuum nihil ipso, quod inhabitas,
Capitolii saxo mobilius ventorum statibus non mutatur. Unum sane
an scias, an cogites, an ignores nescio, litteras tuas, que istinc
ad nos veniunt, non extimes apud eos, quibus destinantur perman-
nere, sed confestim ab omnibus tantâ sedulitate describi tantoque
studio per aulas Pontificum circumferri, quasi non ab homine nostrâ
generis, sed à superis vel antipedibus misse sint, ad quarum litte-
rarum tuarum suspicionem vulgus omne circumfunditur. Nunquam
Delphici Apollinis oraculum in tot sententias tractum fuit, in quot
intellectus verba trahuntur tua. Circumspectum igitur actum laudo,
quo tam reprehensibiliter hactenus stylum tuum temperare studuisti,
ut imposterum magis magisque studeas, hortor ac deprecor. Sic enim
in verbis tuis & magnanimitas scribentis & Populi Romani majestas
elucescit, ut nec reverentia Romani Pontificis nec honor debitus
obscuratur. Hoc eloquentiam, hoc sapientiam tuam decet posse sic
ea que contraria videntur, sed non sunt, miscere, ut nunquam
non suam teneat dignitatem. Nonnullos obstupescere legentes vidi,
ut sic in litteris tuis modestie certantem fiduciam viderent, ut am-
biguâ victoriâ pares essent, nec in campalestram aut degener me-
tus aut superbie tumor irrumperet. Vidi hesitantes an res tuas, an

M. iij.

verba potissime mirarentur, nec abnuentes, quin libertatis beneficio Bruteum, eloquio Ciceronem dicerent, ad quem Catullus Veronensis: *aut disertissimo*, &c. Fac igitur, ut cepisti, sic scribe tanquam omnes visuri sint, nec visuri tantum, sed à cunctis littoribus impulsuri, & cuncte terre temptature. Fecisti fundamenta validissima, veritatem, pacem, justitiam, libertatem super illis hedifica. Quidquid enim evexeris firmum erit, adversusque quisquis impigerit collidetur. Qui contra veritatem venerit, mendax erit, qui contra libertatem arrogans & impudens. Laudo etiam quod apud te omnium epistolarum quas ad quaslibet terrarum partes miseris exempla permaneant, ut & dictis dicenda coueniant, & si quando causa fuerit, conferre valeas aliena cum tuis, pro te facere. Data mihi litterarum tuarum indicio est, ubi magnificentissime subscriptum sapit, id verbum folatur, placet & delectat. Et quoniam tu in agendo oecuparis, donec ingenium rebus par inveneris, ego tibi, nisi Deus in eam rem ingeniolum hoc & hunc.

Cetera defunt.

N. XXXII.

Secunda epistola sive littera missa per D. Franciscum Petrarcham de Florentia Tribuno.

Ibid.

NON facile dici potest, optime vir, de eventibus ceptorum tuorum, quam sollicitus, quamque suspensus sim, sic me Deus obligat, ut quodammodo particeps mihi videor & periculi & laboris & glorie, & revera nec volo dissimulare nec possum contumacie verbis disceptantium de rebus tuis quotiens fortuna me presentem facit primas susceperim partes, non loquor & mihi populus testis quanto semper fervore animi quantoque studio adversus oblatrantes de tribunatus tui justitia & de intentionis sinceritate disserui, nec retro nec ante respiciens, nec attendens quos sermone pungerem, quos mollirem; multos mihi conciliaveram convictu, verbis alienavi, nec miratus sum. Sciebam enim verissimum Terentianum esse illud, *obsequium amicos, veritas odium parit*, nec multi facere, quis me accuset, si absolvit conscientia. Hec prefare libuit, ne forte frequentiam litterarum & sedullitatem in me supervacuam mirareris, neque enim ut absens & de longinquo finem spectans, sed in acie media presens sum, vel victurus ingenti prelio, vel vin-

cendus, ideoque & dies curis, & quies turbatur in sompniis & dormiens & vigilans laboro, & quietem nulla mihi pars largitur. In hoc statu unum michi solatii genus est calamus, ut illum in manibus habeo tecum sum, loqui incipio non quod dictu pulcrius, sed quod prius occurrit, neque tam coloribus sermonum studeo quam ut stylo quolibet in auribus tuis animi mei curas & pregravatum deus exonerem. Que cum ita sint, epistolas meas sic inspicias, ut ab eis expectes potius familiare colloquium quam dictamen elegans rerum tuarum. Curis anxius hoc per diem, hoc per mortem cogito, & quoniam memoria fugax atque vorabilis est, ne confestim evanescat, litteris eum tenacibus illaqueo, & diurnos quidem cogitatus sero domum repetens, nocturnos mane consurgens scribo; neque si impetum sequeretur dies ulla sine litteris preterisset. Quid autem de te proxima nocte nescio an pervigil an semisopitus cogitaverim, an viderim dicam. Videbar te videre in medio & altissimo mundi loco tam supremo prerupti montis vertice, ut prope celum tangeres, quicquid de nostris montibus videram, quicquid de pergamo audieram seu legeram planities dejecta videbatur, ipse cantatus utriusque lingue vatibus olimpus humilimus collis erat, nubes longe sub pedibus, sol non multo super verticem ferebatur. Caterva te virorum fortium stipabat, tu medius & cunctis sublimior sedebas radianti solio, tanto mortali specie augustior atque fulgentior, ut ipse & Phebo movisse videreris invidiam. Volvebar in circuitu, & ecce tantus populus sub oculis meis erat, ut cum nec metiri animo possem, & quasi pre stupore deficerem, percunctabar attonitus unum iis qui proximi constiterant, quidnam miri, quidve prestigii viderem, neque enim reor me unquam potuisse vicefiam illius populi partem terras incolere, nec fallebaris: respondit ille, non enim hic presentis tantum, sed venturi evi populum convenisse noveris, illius imperio, in cuius manu omnis mundi pars, omne genus hominum, omnis temporum cursus est. Et quid hic, nunquam omnes tam intenti fuerunt; eventum, inquit, viri illius expectant, & ad te oculos erexit, de quo ut vides non terra solum, sed celum ipsum atque astra discensunt. Et hiis addidit, ~~audisse murmur ethereum?~~ Intendi aurem, & ecce velut adventante procello ~~audisse murmur ethereum?~~ raucum de nube longinquâ, Mars, inquit, fulmen minatur, ~~audisse murmur ethereum?~~ sed hic est tranquillus. Et quid putas, inquam, quis hujus tante expectationis causa? Deus, inquit, solus novit. Sed quisquis erit, latere non poterit, nec filii, omnis hic populus semper meminerit, & loquetur quantum tamen humanis conjecturis providere licet, Vivax & perempnis erit hujus viri gloria, modo ventos non timeat, nec timebit, quid enim metuat, cui fixum sit, si oporteat, pro virtute mori. Unum vereor, ne quorundam

ex eis qui secum in ejusdem cacumine montis sunt fides tūbet oblique nimis aliena cernentium, eorum scilicet qui ad preheminentiam non rectis tramitibus aspirant, & destructo illo se solium ejus invasuros putant, sed falluntur, si inde sibi caverit, tutus erit. Heu, inquam, ulline hominum tam ferox inhumanitatis, ut quo duce ad tantum glorie culmen ascenderit, de illius cogitet ruina. Quid, Deus bone, amentie, quid furoris sospitatorem suum non ut se ipsum saluum cupere? Quid autem illi, si unus hic, quod omnipotens avertat, rueret, quid agent? quo duce consistent? Uno verbo quo usque miseri nos, præcipites post ipsum ruent. Sic enim, inquit, livor quo in orbem terrarum mors introiit, certus est, ne dum dolore impulsus alteri noceat, sua dampna circumspicit. Melius tamen spero evasurum omnis fortune laqueos, quia cum illo Deus est. Post hoc audiendi avidum linquebat. Ego autem manu prehensens, quo, inquam, properes. Nocte, inquit, fugiente festino... Et ego, hoc saltem michi ne subtrahas. Quis hominem hunc tam alte labor extulit, quod studium, que fortuna? At ille Virgiliano versiculo elegantissime fretus in tempore, ex paucis, inquit, est quos equus amavit Jupiter aut ardeus evexit ad ethera virtus. Hoc dicens aurorâ jam rutilante disparuit. Et ego, vel ad me reversus vel exspectatus sum. Vale vindex libertatis unice.

Post autemerat sic. Magistro Johanni Excellentie Tue nuncio testis ego sum, testis curia, testis est veritas tanta cum fide in tuis & reip. negotiis se gessisse, ut presentiali laude & honore, nisi fallor, & gratiâ dignus sit. Quod & si me tacente noveris, tamen credidi non tacendum.

N. XXXIII.

Littera missa Tribuno per D. Franciscum Petrarcham principem Poetarum modernorum.

NUPER ex procellis hujus Curie que Romana dicitur, inter quas egrè jam senior navita, sed adhuc rudis & inexpertus navigo, in solitudinis assuete portum fugiens de Avenione ad Vallem clausam ex re nuncupatam petii. Locus est xv. passuum milibus ab hac turbulentissimâ civitate & sinistrâ Rhodani ripâ remotus, adeo tamen hoc tam parvo spatio dissimilis, ut ab ultimo occidente in extremos solis ortus transisse videar, quotiens hinc disgreiens illuc pergo. Nichil simile præter cælum, alter hominum, alter aquarum, alter terrarum habitus surgit. Illic Sorgia inter clarissimos atque

atque pergelidos fluvios mirandis & cristalinis undis, & smaragdeo alvei nittore spectabilis, & sive ex vicissitudine modo tumentis modo sidentis fontis insignitus, quem miror à pluribus positum inter memorabilia provincie Narbonensis, in Arelatenfi enim est, rus est, ubi me extra Italie fines adamantine necessitatis laquei morantur studiis meis aptissimum matutinis simul & vespertinis umbris collium & apricis vallium recessibus ac late tranquillâ solitudine, in qua plura ferarum videas, quam hominum vestigia, magno præterea perpetuoque silentio, nisi quatenus fugientis aquæ murmur, aut pascentium in ripis mugitus boum & cantus volucrum auditur, de quo plura dicerem, nisi quod locus ille propter raras nature sue dotes jampridem longe lateque meis carminibus notus est. Illuc igitur cum avide fugissem tum ut aliquantisper animum & aures fessas urbanis tumultibus recrearem, tum ut aliquibus ceptis meis, quibus premor ac pregravor, supremam imponerem manum, ipsa sylvarum facies hortata est, ut sylvestre aliquid & incultum canerem. Igitur ad carmen bucolicum, quod estate alterâ cecineram, unum capitulum, sive ut in re poëticâ non nisi poëticis utar verbis, eglogam unam adidi, & quoniam illius lege carminis sylvas exire prohibeor, duos pastores eosdem germanos fratres colloquentes feci, quod tibi vir studiosissime multiplicum curarum tuarum solatio transmisi. Sed quia natura hujus generis scriptorum hec est, ut, nisi illo ipso qui edidit exponente, divinari possit, sensus eorum forsitan, sed omnino non possit intelligi, ne te summis Reip. factis intentum cogam unius pastoris salii verbis intendere, ac ne in nugis meis vel momento temporis divinum illud occupetur ingenium, paucis tibi patefaciam propositi mei summam. Duo quidam pastores duo sunt civium genera in eadem urbe habitantium, sed de Rep. longe discordantium, alter est Martius hoc est bellicosus & inquietus, seu à Marte, quem conditoris nostri parentem finxit antiquitas nominatus erga genitricem pius & sibi compatiens. Genitrix autem Roma est. Alter frater est Apicius, quem Magistrum coquine novimus, per quem voluptatibus & inertie deditos licet intelligere. Inter hos sibi de pietate vetuste matri debitâ magna contentio est super restituenda presertim domo ejus antiquâ, que domus Capitolium est, & ponte, quo rus suum petere solebat, qui pons Milvius est super rivum hoc est Tyberim ex alto Apennini vertice descendentem. Iter illud ad veteres ortos & ad Saturni domos hoc est ad ortariam civitatem veterem ac Sutrium ducit, & ad umbrosa Tempe; hoc est ad Umbriam, in qua est Narnia & Tudertum, & alie multe, & ulterius in Tusciam, cujus populos a Lidorum gente profectos esse non ignoras. Pastor autem, de quo illo loco fit mentio, qui fures in ponte reperit, & occidit, M. T. C. *

N

* Marcus Tullius Cicero.

est, qui ut nosse super pontem Milvium conjurationem reperit Catelline. Bene pastor, quod Consul: bene argutus, propter eloquentie principatum. Sylva quidem tui pontis ruina dampnosa est, & grex parva est, & Populus Romanus. Conjuges & filii, quibus neglectâ matre studet Apicius, terre & eorum vassalli sunt. Antra autem que nominat arces sunt potentium, quarum fiduciâ calamitatibus publicis insultabant. Vult autem Apicius non refici Capitolium, sed Romam lacerari, & in duas partes discerpi, ut alterne nunc apud hos, nunc apud illos summa rerum sit. Alter ad unitatem nititur, & in eo quod ad refectiorem Capitolii materias etiam divitias commemorat, vult Romam adhuc potentem, si filios habeat unanimes, qui scilicet & oves & juvencos pascit, plebem scilicet humilem & populum fortiozem. Inter ceteras autem fortune prioris reliquias & salis occulti meminit, per quem licet simpliciter publicos ex sale redditus, qui, ut audio, magni sunt, possumus accipere, melius tamen accipe sapientiam Romanorum diutius metu tiramnidis occultatam. Quare, &c. sic altercantibus volucer supervenit, hoc est, fama, *maum quo se non aliud velocius ullum*, ut ait Maro. Is volucer curas eorum vanas atquit & jurgia superflua, nunciando ipsos à matre abdicatos, minorem fratrem matris consensu domos erigere, eisque sylvas regere silentium indicere ait gregibus animalium canentem dulciter, hoc est leges iustissimas ferentem & nociva repellentem. In quibus sub ferarum vocabulo quorundam ex tiramnis vel nomina, vel naturas, vel armorum signa recondidi. Frater ille minor hætenus es tu. Cetera clara sunt. Vale mei memor vir illustris.

N. XXXIV.

Caroli IV. Imperatoris epistola Francisco Pemonarchæ.

LAUREATA tua gratanter emicuit sic virtutis insignis sic affectionis oratio quæ exhortationis nostre seriem ad capeffendam decrepitanis Imperii, egrotantis alme, naufragantis Auxoniæ, expirantis jam evi gubernacula differebat. Sane, amice, etsi hæc moles ceteris à se ipsa sit gratior dirupta jam Imperii sponsa libertas, sumpta latinis in conjugium servitus; ad avaritiæ Iupanar prostituta iustitia; pax omnium propulsa de mentibus & lapsa mortalium omnis virtus hanc demisere machinam in profundum. Ah quam difficilior submersa puppis quam armamentis desolata refumitur. Huc accedit quod opima dudum Romana Respublica nunc ipsa vix mendica se vix sustinet, que copiis suis Imperatorum, Regum & Ducum initia sustinebat. Tempora enim antiqua que memoras conditiones adversas presentium nesciebant. Quisnam tum Cesare poten-

tior? Persecutio quis Augusto? Conscriptorum decreto quid gravius? quid excussione maturius? quis Italo tirone solertior? quis publice salutis amantior?

Utinam tandem filerent, non insultarent qui Cesaribus consulebant. Didicisse te non ambigimus promptissima Latinorum supplicia & finitimorum auxilia Regum ultro sepius Imperatoribus succurisse, rogitaſſeque Cefares ut eorum cum sanguine vincerent & augustos perpeti quod augerent. Et tamen nescia secessionis Italia diu quietem exuriens, sibi quam Augustis ipsa nocentior, temerè manus in Augustos iniecit, velut infans famelicus in nutricem. An putas sub tantarum difficultate rerum & egestate virtutum divos Cesarum animos non nutasse, quanquam tenui filo pendentem imperii rationem saluti solidissime reſtitutam plerumque ab Augustis accipias & hoc idem eademque inter obstacula subsidia contulere virtutum; sic & inter desperatas vires, hebetissimos probitatum nervos, improbitatum robustos & nostre mentis titubasset temeritas, ni periculorum ignara, exclusiva timoris, potentissima virtutum caritas, cuncta que previdimus obstacula postergasset. Hec vetustatum novarumque victoriarum memoriis, hec augustalibus tropheis; hec coronis, sceptris, & lauribus velut in curru nostro triumphans se locavit. Hec denique spem nostram inter firma poli astra composuit cujus opus quod divinum est nolumus arbitrio credere & effreni animo prevenire. Legisti nonnunquam inter feliciorum tempora Augustum diutius de sceptri assumptione consultum tandem optato serius respondisse: *Nescitis quanta bellua sit Imperium.* Nec nobis tamen assentientibus ignota erat autoritas, non inconsulta majestas, non difficultas Imperii peregrina. Verum superne constitutioni concessimus, pusillimitatem despeximus pie aliam ac italica & universa sumus scandala contemplati. Sed dignior est res dedignata consiliis ut capitalis egrotatio medicinis. Plerumque consiliorum prolixitas largitur operibus brevitatem & succiditur in negotio quod in otio dilatatur. Sic igitur, amice, opus est cum presentibus elapsa pensare ut illorum decoris utcumque reperiretur integritas & horum dedecoris, quod absque turbine difficillimum est, iniquitas propulsetur. Omnia nam prius temptanda quam ferrum & Marti voluit & Cefares didicerunt. Divinis itaque humana contrahimus ~~inimice~~ consilia & digna Cesare prestolamur auxilia, ut nil indignum Cesare ~~mutetur~~. Proinde gratis tuis gratius aspiramus affatibus & te quem *Eliona* tenet in conjugem inter laudabiles devotos Imperii denotamus.

N. XXXV.

*Joannis Boccatii de Certaldo ad Franciscum Petrarcham
epistola una ex mille.*

UT te viderem, preceptor inclyte, à Certaldo Venetias, ubi tunc eras, 9 calendas Aprilis discessi. Verum Florentie imbres continui & dissuasiones amicorum, ac discriminum itineris timor injectus à redeuntibus à Bononia plurimis, tandem me tenuere, ut maximo infortunio meo Ticinum revocatus abires; quod cum dolens audissem, fere à ceptis destiti. Equidem erat desistendi maxima causa, nam etsi plura ibidem videre cuperem, non me movissent à principio reliqua. Sane ne frustarer amicorum quorundam spem qui fidei mee quoddam opus suum peragendum commiserant & quum urgeret desiderium eos saltem videndi quos tu summe diligis, & merito; tuam scilicet Tulliam & Franciscum suum, quos ante non videram; cum ceteros hactenus tibi caros viderim atque cognoverim; cœlo mitiore factò, iter ceptum reassumpsi, & ingenti cum labore meo perfeci. Quod dum peragerem, quo Franciscum maxima letitia mea inopinate repererim, puto dixerit ipse. Ego autem, post salutationem festivam atque amicabilem, cum te sospitem & alia leta omnia audissem, cepi aliquandiu mecum meditari pregrandem hominis formam, placidam faciem composita verba, mitesque mores, & miratus sum, & letatus vidisse; intuitu primo electionem laudavi tuam. Sed quid tuum seu à te factum non laudem! Tandem eo pro tunc relicto, quia sic faciendum fuit, summo mane in naviculam conscendi meam & vix in Venetum littus descenderam, & ecce, quasi nuntium premissem, repente nonnulli e concivibus nostris affluere, & dum quisque pro se preces effunderet, ut postquam tu aberas suus efficerer hospes, obstupui. Et datis generalibus verbis orantibus invito & Donato nostro, cum Francisci Allegri, cum quo & à quo mire honoratus à Florentia eo usque deveneram, diverti, ne loco suscepti honoris amico juveni turbationem repandisse viderer. Et hoc tot verbis dictum sit ut excusatum me habeas, si, quod liberalitate tua per epistolam tuam offers, hac vice non sumpserim. Cum, etsi ex amicis nemo fuisset qui me exterum suscepisset, ad hospitem mercenarium iturus eram, potiusquam absente viro apud Tulliam divertissem. Nam esto tu in hoc, ut & in multis aliis, animum meum erga res tuas noveris integrum, non sic alii novere omnes, & illo, ut fidem meam si

nam dato, multum suspicionis auferre debuissent canum caput meum, etas provectior, atque nimia fagina corpus invalidum, abstinentium ratus sum, ne falsa in pejus semper opinantium suspicionem ibi notaretur vestigium, ubi pes minime fuisset impressus. Tu nostri melius circa talia idem adversam atque mendacem agere famam, quod veritas. Post hec cum paululum quievissem, Tulliam salutaturus accessi, que quam primum adventum meum sensit, tanquam redeunti tibi, letissima venienti mihi occurrit, & aliquantis per laudabili quodam resperfa rubore, vix me viso dejectis in terram oculis, quadam modesta ac filiali affectione, salutatione decenti, & totis me suscepit ulnis. O bone Deus! e vestigio mandatum tuum sensi, & confidentiam novi, & mihi ipsi gratulatum sum quod adeo tuus sim. Sed postquam quedam ut plurimum contingentia circa noticiarum principia interlocuti sumus in hortulo tuo assistentibus ex amicis nonnullis confedimus; ibi explicatori placidoque sermone domum, libros & tua omnia obtulit, & quantum in ea fuit, matronali semper gravitate servata sumpsissem. Inde has inter oblationes & ecce, modestiori passu quam deceret etatem, venit electa tua, dilecta tua & antequam me posceret ridens aspexit, quam ego non letus tantum, sed avidus ulnis suscepit. Priore intuitu virgunculam olim meam suspicatus. Quid dicam! si mihi non credis Guilhelmo Ravennati Medico & Donato nostro, qui videre, credito. Eadem que mee fuit, electe tue facies est, idem risus, eadem oculorum letitia, gestus, incessus, & eadem totius corporis habitudo, quanquam grandiuscula mea & etate esset provectior, quintum quippe jam annum attigerat & dimidium dum illam ultimo vidi. Insuper, si idem idioma fuisset, verba eadem erant, atque simplicitas. Quid multa! in nihilo differentes esse cognovi, nisi quia aurea cesaries tue est, mee inter rufam nigramque fuit. Heu mihi! quoties dum hanc prope amplector & suis delector colloctionibus, memoria subtrahente mihi puellule lacrymas ad oculos usque deduxit, quas demum ad suspirium versas emisi advertente nomine.

In hac ergo electa tua quid flevit, quid tristis essem jamdudum videre potes. Si de Francisco tuo cuncta referre velim, deficiet calamus, longum enim esset exponere quanto quamque grandi nixu animum suum affectionemque omnem erga me verbis & opere aperire conatus sit, continuasque ejus insuper visitationes describere, postquam me omnino renuentem hospitem suum fieri vidit, & quot me conviviis honoraverit, & quam leto vultu: dixisse ergo unum sufficiet. Ipse quidem, si nescis, cum me pauperem novisset, quod ego nunquam negavi, in discessu meo à Venetiis, hora jam tarda, in secessu domus me traxit, & cum verbis parum proficeret, manibus illis giganteis suis in brachiolum meum ingestis egit, ut in-

N ii

virtus fere erubescensque summa liberalitate uterer sua ; eoque pacto quasi fugiens & valedicens abiit & quod passus fueram damnantem reliquit. Faciat Deus ut vicem reddere queam. Vidi preterea clarum hominem illum magistrum Guidonem de Reggio multis plenum effluentemque undique , & ab eo sui gratiâ honoratus sum & insignitus annulo. Tandem quibusdam agentibus incommodis affectus tedio , eodem labore quo iveram , in patriam redii. Habes igitur historiam ex his quæ nuper mihi fuere Venetiis , que etsi longiuscula sit , in multis tamen memoratu dignis defectiva est. Dixi quantum ad me qui homunculus sum , apud te autem scio nullius vel parvi esse mementi etiam quod scriptum est.

In patria vero dum essem & ecce post dies paucos à Donato nostro transmissa epistola tua venit 4 calendas Junii Ticini scripta , quam postquam letus suscepi , ante alia legi quam multum in te & in tuis epistolis locum occupem , quod arbitror & carissimum habeo. Certus quia saltem in hoc apud posteros per multa secula erit venerabile nomen meum ; non enim existimabunt intelligentes te tam sepe tamque diffuse inertem ignavoque scripsisse homini & ea potissime que in pluribus epistolis florido atque succi pleno stylo describis. Et ego jam fere annus est , quod mihi ipsi plurime videantur epistole tue ad me , in volumen unum & ordine quo misse seu scripte sunt redigere cepi : sed jam gradum figere coactus sum cum deficiant aliquæ , quas nunquam habui , etiamsi à te misse sint , ut puta *Beasti me munere* & eam quam de Dante scripseras ad me & alias forsitan plures & ad presens eam quam adversus Astrologos te scripsisse dicis , nunquam recepi , nec illam in quâ tui pueri laudes , nec de etate tuâ quam summe cupio ut ceteris addam & hoc ideo ut , si nequeam epistolarum tuarum omnia habere volumina , hoc saltem non desit. Precor igitur per venerandissimum caput tuum quatenus saltem quas dixi alicui ex pueris tuis rescribi facias & ad me mittas , ut possim quod ceptum est continuare volumen. Et hec multa imo nimia scripsisse sufficiat. Quæso Franciscum nostrum salutes ; & vale , virorum optime. Scripta Florentie 1. cal. Julii.







